REVUE

DES

DEUX MONDES

XLVIIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

959

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cᵉ, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XLVIIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME VINGTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE BONAPARTE, 17

1877

14304
6

SAMUEL BROHL

ET COMPAGNIE

TROISIÈME PARTIE (1).

V.

Mme de Lorcy était une femme d'environ cinquante ans, qui avait de beaux restes. Elle était veuve depuis de longues années, et n'avait jamais songé à convoler. Quoiqu'elle eût été heureuse en ménage, elle estimait que la liberté est le premier des biens; elle faisait de la sienne un usage irréprochable. Elle avait de la tête, se connaissait en chiffres encore plus qu'en chiffons, et administrait elle-même sa fortune, qui n'était pas une bagatelle. Aimant à bien employer ses heures, elle savait en trouver pour s'occuper des affaires des autres. Elle avait de la vocation pour le métier d'avocat consultant. En général ses conseils étaient sensés, judicieux, on ne pouvait mieux faire que de les suivre; sa clientèle se plaignait seulement qu'elle fût tout d'une pièce, qu'elle rendît ses sentences avec trop peu de ménagemens, sans souffrir qu'on en appelât. Elle était bonne, charitable, mais l'onction lui faisait défaut, et elle n'était pas tendre pour les illusions de son prochain. Un poète allemand, en distribuant ses vœux de nouvelle année, souhaitait aux riches un peu de cœur, aux pauvres un morceau de pain, aux femmes les plus belles robes, aux hommes un peu de patience, aux sots un peu de raison et aux gens raisonnables un peu de poésie. Mme de Lorcy avait du cœur, de belles robes et beaucoup de raison;

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 février.

mais sa raison manquait un peu de poésie, et les poètes à qui elle donnait des conseils avaient besoin de beaucoup de patience pour l'écouter jusqu'au bout. Ceux qui se permettaient de mépriser ses avis et de se rendre heureux à leur façon encouraient à jamais sa disgrâce: elle leur soutenait obstinément que leur prétendu bonheur n'était que mensonge, qu'ils s'étaient attaché une pierre au cou, que dans le fond du cœur, sans en avoir l'air, ils se repentaient cruellement, et elle ajoutait : — Ce n'est pas ma faute, je vous l'avais bien dit, vous n'avez pas voulu me croire.

Mme de Lorcy portait une affection presque maternelle à son neveu, M. Camille Langis; confidente de ses amours, elle lui avait promis de lui faire épouser Mlle Antoinette Moriaz. Sans doute il était un peu jeune; mais elle avait décidé que la question d'âge n'était pas une affaire, et que pour tout le reste il y avait convenance absolue entre les parties. M. Langis avait balancé quelque temps à se déclarer; il disait à Mme de Lorcy : — Si elle me refuse, je ne pourrai plus la voir, et tant que je la vois, je ne suis qu'à demi malheureux. — C'était Mme de Lorcy qui lui avait mis l'épée à la main et l'avait contraint d'ouvrir la campagne où elle devait lui servir de second. Cette campagne n'avait pas été heureuse. Vivement froissée du refus de Mlle Moriaz, qu'elle avait en vain circonvenue, entreprise, sollicitée, elle fut sur le point de lui rompre en visière. On lui fit entendre pour l'apaiser que la sentence n'était pas définitive ou que du moins il serait permis au condamné de se pourvoir en grâce. M. Langis s'était mis en route pour la Hongrie, et il en était revenu. Dans l'intervalle, Antoinette avait refusé deux partis; Mme de Lorcy en avait tiré un augure favorable à ses projets. Aussi éprouva-t-elle une contrariété mêlée d'irritation en recevant de M. Moriaz la lettre que voici :

« Chère madame, vous serez charmée d'apprendre que je me porte à merveille. J'ai les joues pleines, le teint fleuri, des jambes de chamois et l'appétit d'un ogre. Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, vous deveniez anémique, partez pour Saint-Moritz, vous m'en direz des nouvelles. Au bout de trois jours, vous ne penserez qu'à manger; c'est ici la préoccupation universelle. Je ne mange plus, je dévore; il ne m'arrive guère de dîner sans réclamer un supplément. Je fais la terreur de mes voisins de table, ils surveillent avec inquiétude tous les mouvemens de mon couteau; ils ont l'air de se demander : Sommes-nous en sûreté? Son supplément lui suffira-t-il? Bref, chère madame, tout va bien, et je suis content, très content, et néanmoins je ne le suis pas. Vous me demanderez pourquoi; que vous dirai-je? Saint-Moritz est un endroit où l'on trouve ce que l'on cherche, mais on y trouve aussi ce qu'on ne cherchait pas. Je ne parle pas des ours, je n'en ai point vu, et si j'en rencon-

trais un, je me sentirais de force à l'étrangler. Au surplus les ours sont des animaux taciturnes, qui ne racontent point leur histoire, et les seuls animaux que je craigne sont ceux qui la racontent et qu'il n'est pas permis d'étrangler. Je n'en dis pas davantage; me suis-je fait comprendre? vous êtes si intelligente!

« A propos, Antoinette vous envoie un crayon ou une aquarelle, je ne sais, qui vous sera remise par M. le comte Abel Larinski. C'est un Polonais, n'en doutez pas; vous vous en apercevrez tout de suite. Je lui veux beaucoup de bien; il m'a fait la grâce de me tirer d'un casse-cou dans lequel je m'étais sottement fourré. Si j'ai encore deux jambes pour courir et une main pour vous écrire, c'est à lui que j'en suis redevable. Je le recommande à votre bon accueil, et je vous prie de lui faire raconter son histoire. Il est de ceux qui la racontent, non pas tous les jours, il est vrai; mais quand on pousse un certain bouton, il part, et on ne peut plus l'arrêter. Sérieusement, M. Larinski n'est pas le premier venu, vous aurez du plaisir à faire sa connaissance. J'ai découvert qu'il se trouve dans une situation un peu gênée. C'est un fils d'émigrés dont les biens ont été confisqués. Son père était une manière de fou, qui se faisait fort de percer l'isthme de Panama et qui n'a rien percé du tout. Lui-même était en train de gagner quelque argent à San-Francisco; il a tout lâché en 1863 pour aller se battre contre les Russes. Ce patriote exalté a fait depuis le métier d'inventeur, qui ne lui a pas réussi; aujourd'hui il est en quête d'un gagne-pain. N'allez pas croire qu'il demande rien, c'est un hidalgo, il se drape fièrement dans sa pauvreté comme un Castillan dans sa cape. Je m'intéresse à lui, je désire lui venir en aide, lui donner un coup d'épaule; au préalable, je voudrais m'assurer qu'il est vraiment digne de ma sympathie. Examinez-le de près, passez-le par l'étamine; je me fie à vos yeux plus qu'aux miens, je vous crois de première force dans ce genre d'expertises.

« Antoinette vous présente ses complimens les plus affectueux. Elle adore Saint-Moritz; il faut croire qu'elle y a trouvé quelque chose qui l'a charmée. Pour ma part, je suis ravi d'y avoir recouvré l'appétit, le sommeil et le reste, et pourtant je suis désolé d'y être venu; arrangez cela. Mandez-moi le plus tôt possible ce que vous pensez de mon Polonais; mais, de grâce, n'allez pas le condamner sans l'avoir entendu. Point de parti-pris, je vous en conjure; un expert est tenu de se défendre contre ses préventions et de peser ses jugemens comme ses paroles. Adieu, chère madame; malgré mes joues pleines, plaignez-moi. »

Mme de Lorcy répondit en ces termes, courrier par courrier :

« Vous êtes un innocent, mon cher professeur, et vos finesses sont transparentes; je ne vous ai que trop compris. Elle est donc

folle à ce point? Je la croyais en fonds; mais là, elle m'étonne, c'est plus que je n'attendais. Vous pouvez le lui dire de ma part, ou plutôt ne le lui dites pas; je ne parle qu'à vous, je suis trop en colère contre elle pour essayer de la raisonner. On verra votre Polonais, je l'attends de pied ferme; mais en vérité, je l'ai déjà vu, je le connais, je le sais par cœur : c'est quelque chevalier d'industrie, n'en doutez pas. Je l'examinerai sans prévention, avec une religieuse impartialité. Vous êtes bon de me rappeler qu'un expert doit suspendre son jugement. Je mettrai ma petite police en campagne, et vous saurez avant peu ce que je pense de votre aventurier. Ah! oui, je vous plains, mon pauvre homme. Après tout, c'est vous qui l'avez faite; est-ce ma faute si vous n'avez pas su vous y prendre? Dieu vous bénisse. »

A l'heure où Samuel Brohl, assis sur la bruyère au milieu d'un taillis de chênes, devisait avec des fantômes, Mme de Lorcy, seule dans son salon, était occupée à faire de la tapisserie et à suivre ses pensées, qui tournaient en cercle comme des chevaux de manége. Elle attendait depuis plusieurs jours la visite du comte Abel Larinski, elle s'étonnait de son peu d'empressement et le soupçonnait d'avoir peur d'elle; ce soupçon la réjouissait. A plusieurs reprises, elle crut entendre un pas d'homme dans l'antichambre, elle éprouva un tressaillement nerveux, et les brides roses de son bonnet voltigèrent sur ses épaules.

Tout à coup, comme elle comptait ses points, la tête baissée, quelqu'un qui venait d'entrer sans qu'elle s'en aperçût lui prit la main, qu'il baisa dévotement, puis, ayant jeté son chapeau sur une table, se laissa tomber dans un fauteuil, où il demeura immobile, les jambes allongées, les yeux fichés en terre.

— Ah! c'est vous, Camille, s'écria Mme de Lorcy. Vous arrivez à propos. Eh bien?

— Eh bien! oui, madame, c'est comme cela, répondit M. Langis, et vous voyez en moi le plus malheureux des hommes. Pourquoi votre étang est-il à sec? je m'y serais jeté la tête la première.

Mme de Lorcy posa sa broderie; se croisant les bras : — Vous revenez de là-bas? reprit-elle.

— Plût au ciel que je n'y fusse jamais allé! C'est un pays où l'on vend du poison, et j'en ai bu.

— N'abusons pas des métaphores. Vous l'avez vue? Que lui avez-vous dit?

— Rien, madame, rien de ce que j'avais dans le cœur. Je lui ai fait croire que j'avais réfléchi et changé d'idée, que j'étais entièrement guéri de ma folle passion pour elle, que je lui faisais tout simplement une visite d'ami ou de passant. Oui, madame, je suis resté une demi-journée auprès d'elle, et pendant cette demi-jour-

née je ne me suis pas trahi une seule fois, je lui ai persuadé que mon masque était un visage. En conscience, avez-vous jamais lu un trait plus héroïque dans les vies des grands hommes de Plutarque?

— Elle-même, que vous a-t-elle dit?

— Elle était si enchantée, si ravie de mon changement qu'elle mourait d'envie de m'embrasser.

— Elle me le paiera. Et lui, vous l'avez vu?

— Entrevu, de bas en haut, comme il convient à l'humilité de mon état. Ce fortuné, ce glorieux mortel était perché sur une impériale.

— Est-il réellement bien séduisant?

— Il a, paraît-il, des profondeurs dans le regard, et il porte ses exploits inscrits sur son front. Qui suis-je pour lutter contre lui? Avouez, madame, que j'ai la figure d'un élève de rhétorique. Et pourtant, si je voulais me vanter... Cette route en Transylvanie, dont j'avais l'entreprise, n'allez pas croire qu'elle fût commode à construire. Nous l'avons taillée dans la roche vive, travaillant en l'air, suspendus à des cordes. Ce périlleux labeur rebutait nos ouvriers, quelques-uns me quittèrent; pour rendre cœur aux autres, je me fis attacher comme eux, et comme eux je maniai le pic. Un jour, dans l'explosion d'une mine, un éclat de pierre vint frapper la corde d'un de mes hommes avec une telle violence qu'il la coupa net comme eût pu faire le tranchant d'un rasoir. L'homme tombe, je le crois perdu. Par un miracle, ses habits s'accrochent à des broussailles, auxquelles il réussit à se cramponner. C'est moi qui suis allé le chercher; je vous jure que dans ce sauvetage j'ai démontré la vigueur de mon poignet et couru vingt fois le risque de me rompre le cou. Mes ouvriers se défiaient de ma jeunesse; je vous affirme que de ce jour ils m'ont pris au sérieux.

— Avez-vous conté cet incident à Antoinette?

— A quoi bon? Avec les femmes, il ne suffit pas d'être un grand homme, il faut avoir la figure de l'emploi. — Et Camille Langis s'écria en serrant les poings : — Ah! madame, je vous en conjure, savez-vous où l'on peut se procurer une tête de Polonais, une moustache polonaise, un sourire polonais? De grâce, où tient-on cet article et quel est le prix courant? Je ne marchanderai pas... Oh! les femmes! quelle race! la peste les étouffe!

— Les tantes en sont-elles? lui demanda gravement Mme de Lorcy.

Il répondit en se calmant : — Non, madame, vous êtes une femme comme il n'y en a pas deux, et je vous mets tous les jours dans mes litanies. Vous êtes ma seule ressource, ma consolation, mon conseil. Ne me refusez pas vos précieuses directions. Que dois-je faire?

Mme de Lorcy contempla un instant le plafond, puis elle dit : — Ai-

mez ailleurs, mon cher; abandonnez cette folle à sa destinée et à son Polonais.

Il fit un bond et répliqua : — Vous me demandez l'impossible. Je ne suis plus mon maître, elle s'est emparée de moi, elle me tient. Aimer ailleurs? Y pensez-vous? Je la déteste, je la maudis, mais je l'adore.

Elle lui repartit : — Vous devriez vous défier des hyperboles aussi bien que des métaphores; ce sont des viandes creuses. Quand on veut ne plus aimer, on n'aime plus.

— Cela suppose qu'on a des cœurs de rechange; je n'en ai jamais eu qu'un, et il n'est plus à moi. Ainsi vous refusez de me conseiller?

— Quel conseil voulez-vous que je vous donne avant d'avoir vu M. Larinski, avant d'avoir pris la mesure de ce héros?

— Quoi donc, vous comptez le voir?

— J'attends sa visite, et je me plains qu'il me la fasse attendre.

— Sérieusement, vous recevrez cet homme?

— On m'a priée de l'examiner.

— Je suis perdu, puisque vous éprouvez le besoin de l'entendre avant de le condamner. Le plus sacré de nos devoirs est d'être résolûment injuste envers les ennemis de nos amis.

— Laissez donc, je ne lui serai pas indulgente.

— Faites ce qu'il vous plaira, j'ai mon projet.

— Quel est-il?

— Je chercherai à ce chasseur de contrebande, à ce braconnier, une querelle d'Allemand, et je lui brûlerai la cervelle.

— La belle invention, mon cher Camille! Et après, quand vous l'aurez tué, vous serez bien avancé. Avez-vous confiance en moi? J'ai déjà travaillé pour vous. L'abbé Miollens, comme vous savez, est très répandu dans l'émigration polonaise; je l'ai envoyé aux informations. J'ai écrit aussi à Vienne pour avoir des renseignemens. Antoinette est folle à lier, c'est entendu; mais sur les matières d'honneur elle est aussi délicate que peut l'être une hermine sur la blancheur de sa robe, et s'il y avait dans le passé de M. Larinski une petite tache, grande comme une pièce de dix sous, elle aurait bientôt fait de le jeter aux oublettes. Laissez-moi faire, soyez sage, ne brûlez la cervelle de personne. Où en serions-nous, grand Dieu! s'il n'y avait pas d'autre moyen de se débarrasser des gens que de les tuer?

Comme elle prononçait ces mots, un domestique entra, apportant une carte sur un plateau d'argent. Elle prit la carte et s'écria : — Quand on parle du loup... Voilà notre homme! — Elle pria M. Langis de se retirer; il sollicita la permission de rester, lui promit qu'il serait d'une sagesse exemplaire. Elle insistait pour l'éloigner quand le comte Abel Larinski parut.

A peine Samuel Brohl eut-il fait trois pas dans le salon de Mme de Lorcy, il devina pourquoi M. Moriaz l'avait prié d'y venir et ce que signifiait la commission dont on l'avait chargé. Bien que ce salon fût exposé au midi, il lui parut qu'il y faisait froid, même au milieu du mois d'août. Il crut sentir une brise glacée, un vent coulis, qui le pénétrait de part en part et lui causait un grelottement désagréable. Il n'eut pas besoin de contempler attentivement Mme de Lorcy pour se convaincre qu'il était devant son juge, que ce juge n'était pas bienveillant, et aussitôt que son regard eut rencontré celui de M. Camille Langis, quelque chose l'avertit que ce jeune homme était un ennemi. Samuel Brohl avait le don de l'observation.

Il s'acquitta de son message, remit à Mme de Lorcy le petit carton qui renfermait l'aquarelle de Mlle Moriaz, en témoignant son regret que ses occupations l'eussent empêché de venir plus tôt. Mme de Lorcy le remercia de son obligeance avec une politesse un peu courte, et lui demanda des nouvelles de sa filleule. Il ne s'étendit guère sur ce chapitre.

— C'est un triste pays, lui dit-elle, que cette vallée de Saint-Moritz.

— Dites plutôt, madame, que c'est un pays triste qui a beaucoup de charme pour ceux qui l'aiment.

— Il paraît que Mlle Moriaz s'y ennuie à périr.

— La croyez-vous capable de s'ennuyer quelque part?

— Certes, n'en doutez pas, mais elle charge son imagination de la désennuyer. Elle a un talent merveilleux pour se procurer des distractions et pour varier ses plaisirs. C'est une imagination à relais, qui a bientôt fait de crever son cheval, et qui trouve toujours à le remplacer.

— Voilà un don bien précieux, répondit-il d'un ton bref. Je vous assure pourtant que vous calomniez l'Engadine. Les arbres n'y sont pas d'une aussi belle venue que ceux de votre parc; mais un sapin et un arolle ont leur beauté.

— Vous étiez allé dans ce trou pour votre santé, monsieur le comte?

— Oui et non, madame. Je ne suis point malade; mais mon médecin prétendait que je me porterais encore mieux si je respirais pendant trois semaines l'air des Alpes. J'ai fait une cure par provision.

— M. Larinski a escaladé le Morteratsch, fit Camille, qui, assis sur un pouf, les bras allongés sur ses genoux, ne cessait d'attacher sur Samuel Brohl un regard dur et hostile. C'est un exploit qui n'est permis qu'aux gens bien portans.

— Ce n'est pas un exploit, répondit Samuel, c'est une œuvre de patience, facile pour qui n'est pas sujet au vertige.

— Vous êtes trop modeste, reprit le jeune homme. Si j'en avais fait autant, j'emboucherais la trompette.

— Avez-vous tenté cette escalade? lui demanda Samuel.

— Point du tout, je ne me soucie pas d'avoir des prouesses à raconter, répliqua-t-il sur un ton presque provocant.

Mme de Lorcy se hâta de rompre les chiens en disant : — C'est la première fois que vous venez à Paris, monsieur le comte?

— Oui, madame, répondit Samuel, qui se retirait toujours plus avant dans sa coquille.

— Et Paris vous plaît-il autant qu'un arolle?

— Beaucoup plus, madame.

— Y avez-vous des connaissances?

— Aucune, et à la vérité je suis peu désireux d'en faire.

— Pourquoi cela?

— Vous dirai-je ma raison? Je n'aime pas à rompre la glace, et les Polonais se plaignent que ce qu'il y a de plus glacial au monde, c'est la froideur parisienne.

— Cela s'explique, s'écria Camille. Paris, le vrai Paris, est une petite ville de cent mille âmes, et cette petite ville est envahie de plus en plus par l'étranger, qui vient y chercher le plaisir ou la fortune. Il est naturel que Paris se défende.

— Les Parisiens se piquent de finesse, reprit Samuel. Il n'en faut pas beaucoup pour distinguer un honnête homme d'un aventurier.

— Ah! permettez, repartit M. Langis, cela demande beaucoup de pratique. Les plus habiles s'y trompent.

Samuel Brohl se leva et fit mine de se retirer. Mme de Lorcy l'obligea de se rasseoir. Elle s'était aperçue qu'elle s'y prenait fort mal pour remplir son office de juge d'instruction et pour gagner la confiance du prévenu. Craignant que Camille, malgré sa promesse, ne gâtât tout par quelque incartade, elle trouva un prétexte pour l'éloigner, et elle le pria d'aller examiner une paire de chevaux dont elle avait fait récemment l'acquisition.

Dès qu'il fut sorti, elle changea de ton, elle devint aimable, elle s'appliqua à réparer le fâcheux effet de son premier accueil, elle mit à l'aise le comte Abel, qui sentit l'air se dégourdir autour de lui. Sans paraître lui faire subir un interrogatoire, elle le questionna beaucoup; il lui répondit avec empressement. Des visites survinrent; il ne prit congé qu'au bout d'une heure, après avoir promis à Mme de Lorcy qu'il viendrait dîner chez elle le lendemain.

Elle n'attendit pas jusque-là pour écrire à M. Moriaz. Sa lettre était ainsi conçue :

« 16 août 1875.

« Vous me recommandez d'être impartiale, mon cher ami. Pourquoi ne le serais-je pas? Il est vrai que j'avais rêvé certain mariage; une des parties n'a pas voulu entendre à mes propositions, et l'autre s'est désistée. Voilà mon projet à vau-l'eau; Camille m'enjoint de ne pas lui en reparler. Vous voyez que je ne suis plus intéressée dans la question, ou, pour mieux dire, je n'y ai plus d'autre intérêt que celui que je porte à Antoinette, dont le bonheur m'est aussi cher qu'à vous. A propos, vous ne lui donnerez pas mes lettres; vous lui en lirez les passages que vous jugerez convenable de lui communiquer, je m'en remets là-dessus à votre discernement.

« Avant toute chose, permettez-moi de vous exposer mes petites idées. On me reproche d'avoir des préjugés, c'est une affreuse calomnie. Je vais vous faire ma profession de foi, vous en jugerez : je suis en guerre sur plus d'un point avec nos mœurs françaises; je déplore l'habitude que nous avons prise de considérer le mariage comme une affaire, de le tenir pour une sorte d'association financière ou commerciale, et de tout subordonner au grand principe de l'égalité des apports. Ce principe me révolte, mon cher ami. On nous accuse à l'étranger d'être un peuple immoral. Grand merci! m'est avis que nous connaissons, que nous pratiquons la vertu aussi bien que les Anglais et les Allemands, et, pour tout dire, je ne crains pas d'avancer que ce pays est dans tout l'univers celui où il y a le plus d'honnêteté. Ce n'est pas par là que nous péchons. Notre malheur est d'être trop raisonnables dans l'habitude de la vie, trop circonspects, trop prudens; nous manquons d'audace dans nos entreprises, nous voulons, comme on dit, avoir un pied en terre ferme et que l'autre ne soit pas loin. Il nous faut des sûretés, nous n'aimons pas les risques, les affaires chanceuses nous duisent peu, nous prévoyons trop, et prévoir, c'est craindre. Voilà pourquoi nous ne sommes pas un peuple colonisateur, et voilà pourquoi nous ne faisons plus d'enfans. Êtes-vous content de moi?

« Napoléon Ier avait coutume de dire qu'en livrant bataille il s'arrangeait pour avoir en sa faveur soixante-dix chances sur cent; il abandonnait le reste au hasard. Eh! braves gens, la vie est une bataille; mais le Français d'aujourd'hui ne veut plus rien hasarder. Il est le plus honnête, il est aussi le moins romanesque des hommes, et je m'en plains. Lisez à Antoinette ce passage de ma lettre. Nos jeunes gens pensent avoir des droits à la fortune paternelle; ils estiment que leur père manquerait à tous ses devoirs en ne leur laissant pas une situation faite, un avenir assuré. Leur seconde préoccupation est de trouver une femme qui leur apporte autant pour le moins qu'ils peuvent lui offrir. — J'ai tant, tu as tant, nous avons

été visiblement créés l'un pour l'autre, épousons-nous. — Tout ceci est déplorable. Parlez-moi du jeune Américain, qui est accoutumé à n'attendre de ses parens que l'éducation nécessaire à un homme pour faire son chemin: on lui donne l'outil, la manière de s'en servir, mais pas un sou. Tu as appris à nager, nage, mon ami. Après cela, il épouse le plus souvent une femme qui n'a rien et qui aime à dépenser. A chacun de bien mener son aventure! Que le dieu Dollar le protége, il fera gaillardement sa trouée dans la vie, et sa femme lui donnera, sans compter, dix enfans, qui, comme lui, s'industrieront pour arriver. Que la soif épouse la faim, cela fait les mariages heureux et les peuples forts. En conscience, suis-je assez romanesque?

« Permettez-moi d'examiner un autre cas. Voici un homme qui a de la fortune: il en profite pour ne consulter que son cœur, en offrant son nom et ses rentes à une femme qu'il aime et qui n'a pas de dot. Je bats des mains, je trouve ce procédé du meilleur exemple, et je regrette que cela se pratique si rarement chez nous. On ne voit guère en France des princes épousant des bergères; en revanche, on y voit trop souvent de beaux fils, fort mal en point, conquérant une héritière, et voilà précisément le cas qui soulève le plus d'objections. Dans un roman, au théâtre, c'est un fort bon personnage qu'un jeune homme pauvre qui épouse un million; dans la vie, c'est autre chose. Passe encore si le jeune homme pauvre a un métier, une industrie, s'il se crée par son travail un revenu suffisant pour le rendre indépendant de sa femme; mais s'il se met dans sa dépendance, s'il attend d'elle son pain de tous les jours, s'il se résigne à vivre dans la maison de sa femme, à rouler dans le carrosse de sa femme, à lui demander de l'argent pour ses frais de toilette, pour ses menus plaisirs et peut-être pour l'entretien de ces demoiselles, franchement ce jeune homme-là n'est pas fier, et qu'est-ce qu'un homme qui n'est pas fier? Au surplus qui nous répond qu'en épousant, c'est bien de la femme et non de la dot qu'il était amoureux? Qui me répond que M. le comte Abel Larinski... Je ne nomme personne, les personnalités sont odieuses, et je conviens qu'il y a des exceptions. Dieu! qu'elles sont rares! Si j'étais à la place d'Antoinette, j'aimerais les pauvres; mais, dans leur intérêt, je ne les épouserais pas. Il y va aussi de l'intérêt du genre humain tout entier. Les gueux sont inventifs; laissez-les se débrouiller, ils inventeront le métier de Jacquard ou autre chose; donnez-leur la clé d'une caisse, ils ne chercheront plus rien, vous aurez tué leur génie. Mon cher professeur, j'ai fait depuis quinze ans bien des mariages. J'ai marié trois fois la faim et la soif, et, grâce à Dieu, j'ai décidé un millionnaire à épouser une fille qui n'avait pas le sou, mais je n'ai jamais aidé un gueux à épouser une fille riche. Voilà

mes principes et mes idées... M'écoutez-vous encore? Vous vous endormez quelquefois, quand on vous prêche... Bon, vous rouvrez les yeux, je continue.

« J'ai vu votre homme. Eh bien! là, sincèrement, il ne me plaît qu'à moitié. Il a une fort belle tête, je n'y contredis pas, et un sculpteur en tirerait parti. J'ajoute que ses yeux sont très intéressans, tour à tour graves, doux, gais ou mélancoliques. Je n'ai rien à dire de ses manières, de son langage; il se présente bien, et assurément il n'est point sot, il s'en faut. Avec cela, il y a en lui quelque chose qui m'étonne, je ne sais quel mélange de deux hommes que je ne m'explique pas. On dirait, selon les occurrences, un lion ou un renard; je crois que le renard est le principal, que le lion est l'accident. Je vous donne là tout naïvement mon impression; je suis prête à en revenir. J'imagine que M. Larinski a passé sa première jeunesse dans un milieu assez vulgaire; plus tard, il s'est frotté à la bonne compagnie, et, intelligent comme il l'est, il s'est bien vite débarbouillé; mais il reste toujours quelques traces des habitudes de la première jeunesse. Pendant qu'il était dans mon salon, il a fait à deux reprises le signe de la croix avec les yeux, vous savez, ce signe de croix du commissaire-priseur, qui toise un intérieur d'un clin d'œil et vous dit à un centime près ce que cela vaut. C'est dans ce moment surtout qu'il avait l'air d'un renard.

« Ce n'est pas tout. Je lisais l'autre jour dans un conte traduit du danois qu'une princesse qui courait le monde s'en vint demander un soir l'hospitalité à la porte d'un palais. Était-ce une vraie princesse ou une aventurière? La reine qui la reçut jugea bon de s'en assurer. A cet effet, elle lui prépara de ses mains un lit très moelleux, formé de cinq matelas superposés à deux paillasses; entre ces deux paillasses, elle eut soin de glisser trois pois chiches. Le lendemain, on demanda à cette voyageuse si elle avait bien dormi. — Fort mal, répondit-elle; je ne sais ce qu'il y avait dans mon lit, mais j'en ai le corps tout meurtri, j'en porte les bleus, et je n'ai pu fermer l'œil jusqu'à l'aube. — C'est une vraie princesse, s'écria la reine. — M. Larinski est-il un vrai prince? Je lui ai fait subir l'épreuve des trois pois chiches. Je me suis permis de le questionner avec une curiosité indiscrète, pressante, abusive; il n'a pas paru sentir mon indiscrétion. Il m'a répondu avec empressement ou avec soumission, il s'est appliqué à me contenter, et je n'ai pas été contente. Je le reverrai demain, il viendra dîner à Maisons. Je ne demande qu'à me démontrer à moi-même que c'est un vrai prince.

« Mon cher professeur, vous êtes le plus imprudent des hommes, et, quoi qu'il arrive, ne vous en prenez qu'à vous. On n'ouvre pas si facilement sa porte aux étrangers. Vous me direz que, grâce à

l'obligeance de M. Larinski, vous ne vous êtes pas cassé la jambe en descendant de votre rocher. Eh! merci de ma vie, un père se casse la jambe en trois endroits plutôt que de s'exposer à donner sa fille à un aventurier; on la lui raccommode: la belle affaire!

« *Post-scriptum.* — Je rouvre ma lettre, je tiens à vous prouver à quel point je désire être juste et jusqu'où va mon impartialité. Vous savez que l'abbé Miollens, mon voisin, a longtemps habité la Pologne et qu'il est fort bien vu à l'hôtel Lambert. Je l'avais prié d'aller aux informations, sans lui rien expliquer, s'entend. Il me rapporte que le comte Abel Larinski est un vrai comte. Son père, les biens confisqués, l'émigration en Amérique, l'isthme de Panama, tout est vrai, l'histoire est authentique. La comtesse Larinska était une sainte. Quant à monsieur son fils, on ne sait rien de lui; il devait avoir trois ou quatre ans quand il a débarqué sur les quais de New-York. Personne ne l'a jamais vu, on ignorait qu'il eût pris part à l'insurrection de 1863. Ayant dit vrai sur ses parens, il est à présumer qu'il a dit vrai sur lui-même. Fort bien; mais on peut s'être battu pour son pays et avoir eu pour mère une sainte, sans posséder aucune des qualités qui font les heureux ménages. Allons, je retire mon mot d'aventurier; j'en suis cependant pour ce que j'ai dit. Pourquoi fait-il le signe de la croix avec les yeux? pourquoi dort-il à poings fermés dans un lit où il y a trois pois chiches? Cela demande explication.

« Embrassez Antoinette pour moi. Je tire ma révérence à Mlle Moiseney, sans lui dire qu'elle est une grue; c'est une conviction avec laquelle je mourrai. Il était donc bien difficile d'en redescendre de ce terrible rocher? »

Trois jours plus tard, Mme de Lorcy écrivit une seconde lettre :

« 18 août.

« Je reçois à l'instant de Vienne, mon cher monsieur, une réponse que j'attendais et dont je m'empresse de vous faire part. Je m'étais adressée à notre ami, le baron B..., premier secrétaire de l'ambassade de France à Vienne, pour tâcher de savoir quelle réputation le comte Larinski avait laissée là-bas. On l'y tient pour un galant homme, pour un inventeur plus hardi que sage et pour un patriote à tous crins, pour un toqué, pour un de ces Polonais qui ne voient que la Pologne et leur utopie, et qui mettraient le feu aux quatre coins du monde sans sourciller, à la seule fin de se procurer de la braise pour y faire rôtir leurs marrons. Je ne reviens pas sur l'affaire du fusil, vous êtes au fait. Il paraît qu'il y avait du bon dans ce fusil explosible et que celui qui l'a inventé unit une sorte de génie avec des inexpériences, des ignorances, des candeurs à faire pleurer. De l'homme privé, il n'y a rien à dire. Nous avions quel-

ques dettes, et nos fournisseurs ont conçu des inquiétudes quand ils nous ont vu quitter Vienne un matin sur la pointe du pied. A peine arrivé en Suisse, nous avons, semble-t-il, envoyé de l'argent, et nous nous sommes acquitté. C'est un beau trait. Au demeurant, nous avons des goûts simples, une vie rangée; c'est le fusil qui a mis le désarroi dans nos finances. J'ajoute que M. Larinski fréquentait à Vienne deux ou trois maisons fort honorables, où il a laissé les meilleurs souvenirs. On l'y recherchait surtout pour ses talens de musicien, beaucoup plus certains que son talent d'armurier. Il joue du piano à ravir et il a une fort belle voix. En la travaillant, il aurait pu faire son chemin à l'opéra; mais sa grandeur l'attache au rivage. — Voilà ce que me mande le baron B... Foi d'honnête femme, je n'ajoute rien, je n'omets rien.

« Je vais bien vous étonner. Croiriez-vous que je suis en train de me réconcilier avec le comte Larinski? Ce qui me choquait en lui trouve son explication et son excuse dans le long séjour qu'il a fait en Amérique. C'est un métis de *Yankee* et de Polonais. Bien loin d'avoir des préventions contre lui, j'en ai aujourd'hui en sa faveur. Savez-vous que je ne suis pas sûre du tout qu'il ait au cœur un sentiment sérieux pour votre fille? Il l'admire en homme de goût qu'il est, et je voudrais bien voir qu'il ne l'admirât pas. Je soupçonne Antoinette de s'être monté la tête mal à propos. Il parle d'elle en toute rencontre d'une façon aussi détachée, aussi tranquille, que s'il parlait d'une œuvre d'art; il m'est impossible de le croire amoureux. J'ai beau regarder ses yeux verts, je n'y vois point de loup.

« Comme je vous l'avais annoncé, il est venu dîner hier à Maisons. J'avais invité l'abbé Miollens, et Camille s'était invité lui-même, en me promettant de faire figure de philosophe; il n'a tenu qu'à moitié sa promesse, car il faut vous avertir que mon neveu a conçu, je ne sais pourquoi, une insurmontable antipathie pour M. Larinski; il est sujet à prendre les gens en grippe. Pendant le dîner, l'abbé Miollens, grand linguiste, grand voyageur, qui sait sur le bout du doigt sa Pologne et le polonais, a amené l'entretien sur l'insurrection de 1863. M. Larinski s'est d'abord défendu de traiter ce douloureux sujet, peu à peu les écluses se sont ouvertes, il nous a conté son équipée ou sa campagne sans se faire valoir, louant les autres plus que lui-même; puis soudain sa gorge s'est serrée, ses yeux se sont humectés, il s'est interrompu et nous a suppliés de parler d'autre chose. Par bonheur, il ne regardait pas en ce moment Camille, qui avait aux lèvres un sourire noir. La jeunesse française est devenue si sceptique! J'ai fait de gros yeux à ce méchant garçon, et en sortant de table je l'ai envoyé fumer son cigare dans le parc.

« Je dois vous confesser que M. Larinski a fait la conquête de l'abbé Miollens, qui est difficile en fait d'hommes, et dispute à Dieu le privilége de sonder le fond des cœurs. Vous n'ignorez pas que l'abbé est un violoniste remarquable; il a envoyé chercher son instrument, M. Larinski s'est mis au piano, et ces deux messieurs m'ont joué un *concerto* de Mozart, une musique divine, exécutée par deux anges de première classe. La conversation qui a suivi m'a encore plus charmée que le *concerto*. Je ne sais par quel enchaînement fatal nous en sommes venus à causer mariage. Je n'ai pas manqué l'occasion d'exposer, sans avoir l'air de rien, mes petites théories que vous connaissez. Croiriez-vous que le comte a abondé, surabondé dans mon sens? Il est plus royaliste que le roi, il n'admet pas que la règle souffre aucune exception. Selon lui, un homme pauvre qui épouse une femme riche forfait à l'honneur, s'avilit, se vend; c'est un homme entretenu. Il a développé ce thème avec une sombre éloquence. Je vous assure que le lion ne ressemblait plus à un renard.

« Après le départ de ce beau musicien, de ce grand orateur, l'abbé Miollens, resté seul avec moi, me dit combien il était charmé de sa conversation et de ses manières; il ne se lassait pas de faire son éloge, et je trouvais qu'il allait un peu loin. Cependant je tombai d'accord avec lui pour regretter qu'un homme de ce mérite en soit réduit à vivre d'expédiens. L'abbé a les bras longs: il m'a promis qu'il s'occuperait, toute affaire cessante, de chercher un emploi à M. Larinski. Il s'est souvenu précisément qu'il est question de créer à Londres une école internationale des langues vivantes. Un des fondateurs de cet institut s'est adressé à lui pour s'informer s'il aurait quelque professeur de langues slaves à recommander. Ce serait bien là notre fait, et je serais ravie de procurer à votre protégé une occupation qui lui assurerait toute la somme de bonheur dont on peut jouir de l'autre côté de la Manche. Après cela, me reprocherez-vous encore d'être prévenue contre lui?

« Adieu, mon cher monsieur: mes tendresses à mon aimable filleule. Je m'en rapporte à vous pour ne lui lire mes lettres qu'avec choix et discrétion. Les petites filles n'ont droit qu'à la moitié de la vérité. »

Huit jours après, Mme de Lorcy écrivait une troisième lettre ainsi conçue :

« 25 août.

« Je suis de plus en plus contente de M. Larinski; je m'en veux des soupçons qu'il m'avait inspirés. Les Viennois ont bien raison de le tenir pour un galant homme, et l'abbé Miollens ne l'a pas surfait. Vous m'écrivez de votre côté, mon cher ami, que vous n'êtes point

mécontent d'Antoinette. Elle est gaie, tranquille, elle se promène, elle peint, elle ne vous parle jamais du comte Abel Larinski, et quand vous lui en parlez, elle sourit et ne répond rien. Vous prétendez qu'elle a réfléchi, que le temps, l'absence ont produit leur effet. — Loin des yeux, loin du cœur! vous écriez-vous. — Prenez-y garde, je suis plus défiante que vous. Êtes-vous bien sûr qu'Antoinette ne soit pas une sournoise?

« Ce qui est certain, c'est que j'ai reçu d'elle une charmante épître, où il n'est pas plus question de M. Larinski que si la Pologne et les Polonais n'existaient pas. Elle me vante l'Engadine, elle prétend qu'elle ne demanderait pas mieux que de finir ses jours dans une sapinière. Je la comprends à demi-mot, ce serait une sapinière de son choix, dans laquelle il y aurait des réunions, des bals, des dîners priés, un Salon carré, un Conservatoire de musique et l'Opéra. Le dernier paragraphe de sa lettre est consacré à l'insurrection de l'Herzégovine, et il va sans dire que toutes ses sympathies sont pour les insurgés. — Si j'étais homme, m'écrit-elle, j'irais me battre pour eux. — La voilà bien, elle a toujours pris le parti des voleurs contre les gendarmes. Je me souviens que jadis, — elle avait dix ans, — je lui contai l'aventure d'un infortuné voyageur assiégé dans une forêt par une armée de loups. Il s'était barricadé, et autour de sa barricade il avait allumé de grands feux. Les loups tombaient dans le brasier, où ils se rôtissaient l'un après l'autre. Antoinette se prit à pleurer à chaudes larmes, et je m'imaginai qu'elle s'apitoyait sur les transes de ce malheureux. Point du tout; elle s'écria : — Les pauvres bêtes! — Elle est ainsi faite, nous ne la referons pas. Elle sera toujours de l'opinion des loups, surtout de ceux qui ont l'échine maigre et qui nouent difficilement les deux bouts.

« Je vous disais que le comte Larinski est un galant homme. Il est venu me voir avant-hier. Nous sommes devenus de très bons amis. Comme je lui demandais si Paris lui plaisait toujours, il m'a répondu avec le plus gracieux sourire : — Ce que j'aime le plus à Paris, c'est Maisons-Laffitte. Là-dessus, il m'a dit des douceurs que je ne vous répéterai pas. Nous avons fait ensemble tête-à-tête le grand tour du parc; Dieu soit loué, ma vertu en est revenue saine et sauve. Nous avons causé politique; on le donne pour un cerveau brûlé, il ne manque pas de bon sens. J'ai voulu savoir s'il était Turc ou Bosniaque. Il m'a répondu : — Comme chrétien, comme catholique, je m'intéresse aux chrétiens d'Orient et je suis pour la croix contre le croissant. — Il a prononcé ces mots de chrétien, de catholique, de croix, avec un accent plein d'onction; je le soupçonne d'être un peu dévot. Il a ajouté : — Comme Polonais, je suis Turc.

« — Je croyais, lui ai-je dit, que les Polonais avaient des sympathies pour tous les opprimés.

« — Les Polonais, m'a-t-il répliqué, ne peuvent aimer ce qu'aiment leurs oppresseurs, et ils ne sauraient oublier que les Osmanlis sont leurs alliés naturels et dans l'occasion leur refuge.

« Je lui ai fait lire la lettre d'Antoinette; j'étais bien aise à tout hasard de lui prouver qu'elle peut écrire quatre pages sans demander de ses nouvelles. Il a lu cette prose avec une extrême attention; mais quand il est arrivé au fameux passage : — Si j'étais homme, j'irais me battre pour eux! — il a souri et m'a rendu le papier, en me disant d'un ton dédaigneux et un peu sec :

« — Écrivez de ma part à Mlle Moriaz que je crois être un homme, que je ne me battrai point pour les Bosniaques et que les Turcs sont mes grands amis.

« — Elle est folle, lui dis-je. Heureusement elle change de folie à chaque nouvelle lune.

« — Que voulez-vous? m'a-t-il reparti, pour n'être pas plat, il est bon d'être un peu fou. Ma pauvre mère me disait souvent : — Mon fils, il faut employer sa jeunesse à faire une grosse provision d'enthousiasmes bien ridicules; autrement on arrive au bout du voyage le cœur vide, car on en laisse beaucoup en chemin.

« Remettez-vous, seigneur, d'une si chaude alarme; on n'a aucun dessein sur votre fille, on la trouve charmante, mais on n'est point amoureux d'elle. Avec beaucoup de précautions et de circonlocutions, j'en vins à questionner tout doucement le comte Larinski sur l'état de ses affaires, dont il n'ouvre jamais la bouche. Il fronça le sourcil. Je ne perdis pas courage, je lui proposai cette place de professeur de langues slaves dont l'abbé m'avait reparlé. J'ai vu le moment où son ombrageuse fierté prendrait la mouche. Cependant, après réflexion, il s'est radouci, m'a remerciée, a décliné mon offre obligeante, et il m'a annoncé... Devinez quoi. Combien vaut ma nouvelle? que m'en donnez-vous?.. Il m'a annoncé, vous dis-je, que dans quinze jours, vous m'entendez, il repartira pour Vienne, où on lui promet un poste dans les archives du ministère de la guerre. Je n'ai pas osé lui demander quel était le traitement; après tout, s'il s'en contente, ce n'est pas à nous d'être plus difficiles que lui. Quand je vous affirmais que le comte Larinski est un galant homme!.. Dans quinze jours! vous m'avez bien comprise.

« Mon cher ami, je suis enchantée de savoir que l'eau de Saint-Moritz et l'air de l'Engadine ont tout à fait rétabli votre santé; mais n'allez pas faire quelque imprudence. Les cures incomplètes sont fatales. Gardez-vous de quitter trop tôt Churwalden pour redescendre dans l'air épais et mou de la plaine. Votre médecin, que j'ai vu tantôt, déclare que si vous précipitez votre retour, il ne répond plus de vous. Antoinette, j'en suis certaine, joindra ses

instances aux nôtres. Qu'on ne vous revoie pas avant trois semaines!

« Suivez mon ordonnance, mon cher professeur, et tout ira bien. Camille sort d'ici; il devient insupportable. Il a eu l'audace de me soutenir que je suis une bonne femme très crédule. C'est son mot, qui n'est pas poli. Il n'y a plus de neveux, et le respect est mort. »

Dix jours plus tard, M. Moriaz reçut à Churwalden une quatrième et dernière lettre :

« 3 septembre.

« Décidément, mon cher ami, le comte Larinski est un homme délicieux, et je ne me pardonnerai jamais de l'avoir mal jugé. Avant-hier encore, je ne connaissais pas toute l'étendue de son mérite et de ses vertus. Sa belle âme est un pays où l'on marche de découverte en découverte, où se révèlent à chaque pas de nouveaux points de vue. Soit dit entre nous, Antoinette est une visionnaire; où donc a-t-elle pris que cet homme soit amoureux d'elle? Les comtes Larinski ont des enthousiasmes d'artiste, un cœur sensible et tendre, une imagination de poète; ils aiment tout et ils n'aiment rien, ils admirent une jolie femme comme ils admirent une belle fleur, un oiseau-mouche ou un tableau du Titien. Vous ai-je conté que l'autre jour, en faisant sous ma conduite le tour de mon parc, il est tombé en pâmoison devant mon hêtre pourpre, qui assurément est une merveille? Il était dans l'extase, je crois en vérité qu'il avait les larmes aux yeux. Il ne tenait qu'à moi de le soupçonner d'être amoureux de mon hêtre; cependant il ne m'a point demandé à l'épouser.

« Au surplus, fût-il amoureux de votre fille à en perdre les yeux, ne craignez rien, il ne l'épousera point, voici pourquoi... Attendez un peu, il faut que je reprenne les choses de plus haut.

« L'abbé Mioilens est venu me voir hier dans l'après-midi, tout affligé de ce que M. Larinski n'avait pas goûté sa proposition.

« — Le mal n'est pas grand, lui dis-je, laissez-le donc repartir pour Vienne, où il a ses habitudes, il y sera plus heureux.

« — Le mal que j'y vois, me répliqua-t-il, c'est que le voilà perdu à jamais pour nous. Vienne est si loin! Professeur à Londres, qui n'est qu'à dix heures de Paris, il aurait pu passer quelquefois la Manche pour venir faire de la musique avec moi.

« Vous comprenez que ce raisonnement m'a peu touchée; quoi qu'il m'en coûte, je me fais violence et je me résigne à perdre à jamais M. Larinski; mais l'abbé est têtu.

« — Je crains, me dit-il, que les Autrichiens ne paient mal leurs archivistes; les Anglais font mieux les choses, et lord C... m'avait donné carte blanche.

« — Oh! bien, repris-je, voilà un point délicat à toucher. Dès qu'on aborde la question du pot-au-feu, notre homme prend un air raide et compassé, comme si on attentait à sa dignité.

« — Je le crois bien, me répondit-il, le fond de son caractère est une noblesse de sentimens vraiment incomparable; il n'est pas fier, il est la fierté même.

« L'abbé est passionné d'Horace, il assure que c'est à ce grand poète qu'il doit cette profonde connaissance des hommes qui le distingue. Il me cita un vers latin dont il eut l'obligeance de me donner la traduction et qui signifie à peu près que certains chevaux se cabrent et ruent quand on les touche à l'endroit chatouilleux. — Voilà les Polonais, me dit-il.

« Sur ces entrefaites, M. Larinski entra, et je retins ces deux messieurs à dîner. Dans la soirée, ils me donnèrent de nouveau un concert. Pourquoi Antoinette n'était-elle pas là? Je me croyais au Conservatoire; puis on causa, et l'abbé, qui ne lâche jamais son idée, dit au comte à brûle-pourpoint :

« — Mon cher comte, y avez-vous réfléchi? Si vous alliez à Londres, nous aurions l'espérance de vous revoir souvent, et au surplus les appointemens... Puisqu'il m'a échappé, ce mot terrible, écoutez-moi, je me ferais fort d'obtenir pour vous un traitement digne de votre mérite, de votre science, de votre caractère, de votre situation...

« Il ne put achever sa litanie; le comte se cabra comme le cheval d'Horace, en s'écriant : — O Mozart! quel vilain sujet de conversation! — Puis, il ajouta gravement : — Monsieur l'abbé, vous êtes mille fois trop bon; mais la place qu'on m'offre à Vienne me paraît mieux convenir à mon genre d'aptitudes; je ferais, je le crains, un détestable professeur, et le traitement fût-il double, ce serait à mes yeux une raison peu décisive.

« L'abbé insista, il insiste toujours : — Dans notre siècle, dit-il, moins que dans tout autre, on ne vit de l'air du temps.

« — J'en ai vécu quelquefois, repartit gaîment le comte, et je ne m'en suis pas mal trouvé. J'ai une santé à l'épreuve des accidens. Eh! bon Dieu, en ce qui touche à la question d'argent, vous ne sauriez croire jusqu'où va mon indifférence. Ce n'est pas chez moi une vertu, c'est une infirmité; je suis de mon pays et le fils de mon père. Je me sens incapable de penser à l'avenir et de pratiquer l'industrie toute française de l'épargne. Ma bourse est-elle pleine, je la vide, après quoi je me condamne aux privations; je dis mal, je les savoure. Il n'y a pas, selon moi, de vrai bonheur où il n'entre un peu de souffrance. Au surplus, j'ai le goût des contrastes. De loin en loin, je me crois millionnaire, je tranche du nabab, je m'abandonne à mes fantaisies; le lendemain, je couche sur la dure, je

vis d'eau panée et je me trouve parfaitement heureux. Bref, je suis fou une fois dans l'année et le reste du temps philosophe.

« — Le malheur, lui répliqua l'abbé, c'est qu'il suffit quelquefois d'un jour de folie pour compromettre à tout jamais l'avenir d'un philosophe.

« — Oh! rassurez-vous, reprit-il, mes extravagances ne sont jamais bien dangereuses. Il y avait de la méthode dans la folie d'Hamlet, il y a toujours un peu de raison dans la mienne.

« En faisant sa déclaration de principes, il s'était rassis devant le piano et laissait ses doigts courir sur le clavier. Tout à coup il entonna une chanson allemande que je me fis traduire par l'abbé Miollens et qui n'est pas longue. Le héros de cette chanson est un sapin amoureux, planté au sommet d'une montagne aride du nord; il est seul, il s'ennuie, la neige et la glace l'ont enveloppé d'un blanc manteau, et il emploie ses tristes loisirs à rêver d'un palmier que jadis il avait rencontré, paraît-il, dans ses voyages.

« M. Larinski avait chanté sa petite mélopée avec un accent si pathétique, que le bon abbé s'émut et que je m'inquiétai. Ayez une fois de l'inquiétude, elle revient toujours. Je me demandai s'il n'avait pas rencontré son palmier dan l'Engadine, et je lui dis un peu sèchement : — Le jour de votre départ est-il définitivement arrêté? ne nous ferez-vous pas le plaisir de nous accorder un sursis?

« Il exécuta une gamme chromatique des plus perlées, et me répondit : — Hélas! madame, je n'attends plus pour partir qu'une lettre qui ne peut tarder; j'aurai le chagrin de vous faire mes adieux avant huit jours.

« — Vous ne partirez pas, lui dit l'abbé Miollens, avant de nous avoir fait entendre une fois encore la poésie du sapin. Vous l'avez dite avec tant d'âme qu'il m'a semblé que vous nous racontiez un épisode de votre histoire intime. Mon cher comte, vous arrive-t-il quelquefois de rêver d'un palmier?

« Il répliqua : — Je n'ai plus le droit de rêver, je ne suis plus libre.

« L'abbé fit un bond et s'écria naïvement : — Eh! quoi, seriez-vous marié?

« — Je croyais vous l'avoir dit, répondit-il avec un sourire mélancolique, et il s'empressa de parler d'un ballet qu'il avait vu la veille à l'Opéra et dont il n'était qu'à moitié satisfait.

« Vous me croirez sans peine, quand il prononça ces mots : Je croyais vous l'avoir dit, je fus sur le point de lui sauter au cou. J'étais si heureuse que j'avais peur qu'il ne lût dans mes yeux ma joie, mon émerveillement, ma profonde gratitude. Je le crois très fin, m'est avis qu'il a deviné depuis longtemps les préoccupations, les défiances qu'il m'inspirait. Quand il se serait un peu moqué de

moi, je le lui pardonne; un galant homme, injustement soupçonné, a bien le droit de se venger par un grain d'ironie. J'ai fait mettre deux chevaux à ma calèche pour le reconduire au chemin de fer, et nous l'avons accompagné jusqu'à la station, l'abbé et moi. On ne peut témoigner trop d'égards aux honnêtes gens maltraités par la fortune.

« Eh bien! qu'en dites-vous, mon cher ami? Avais-je tort de prétendre que M. Larinski est un homme délicieux? Il partira dans huit jours et il est marié, mal marié, je le crains, car son sourire était mélancolique. Vous verrez qu'il aura épousé, par reconnaissance, quelque grisette, quelque petite ouvrière, qui l'a soigné dans une maladie, une de ces femmes qu'on ne peut produire; cela serait assez dans son caractère. Heureusement, devant le code, il n'y a pas de bons et de mauvais mariages; je tiens celui-ci pour inattaquable.

« L'alerte a été vive. Allumerai-je mes lampions? je suis bien tentée d'illuminer Cormeilles et Maisons-Laffitte. Comment vous y prendrez-vous pour désabuser notre visionnaire? A votre place, j'userais de quelques précautions. Soyez prudent, allez bride en main, et à l'avenir, croyez-moi, ne grimpez plus sur des rochers, vous voyez où cela peut conduire.

« Encore une fois, ne pressez pas votre départ. Nous avons depuis quelques jours des chaleurs étouffantes; à la lettre, nous suffoquons. Vous avez besoin de passer encore une quinzaine à l'ombre des sapins et à quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

« Adieu, mon cher professeur; je suis interrompue dans mes écritures par l'incrédule, par le sceptique, par le soupçonneux, par l'absurde, par le ridicule Camille, qui se recommande respectueusement à votre indulgente amitié. »

VI.

En lisant la quatrième lettre de Mme de Lorcy, M. Moriaz éprouva un sentiment de satisfaction et de délivrance dont il ne fut pas maître. Sa fille venait de sortir pour faire une visite dans le voisinage, et il était seul avec Mlle Moiseney, qui lui dit : — Vous recevez de bonnes nouvelles, monsieur?

— Elles sont excellentes, répondit-il; puis, se reprenant aussitôt, il ajouta : Excellentes ou regrettables, ou fâcheuses; je laisse cela à votre appréciation.

Lorsqu'il eut achevé sa lecture et remis la lettre dans l'enveloppe, il demeura quelques instans pensif; il se demandait comment il procéderait pour annoncer l'excellente nouvelle. Depuis

trois semaines, sa fille était pour lui un mystère. Elle n'avait pas prononcé une seule fois le nom du comte Larinski. Churwalden lui plaisait autant que Saint-Moritz; en apparence, elle était gaie, tranquille, parfaitement heureuse. S'était-elle calmée? S'était-elle ravisée? M. Moriaz n en savait rien; mais il se doutait qu'il faut se défier des eaux dormantes et que l'imagination des jeunes filles est un abîme. Un bon averti en vaut deux; désormais il craignait tout. — Si je lui parle, pensait-il, je ne saurai pas lui dissimuler ma joie, et peut-être aura-t-elle une crise de nerfs. — Il avait horreur des crises de nerfs; il résolut de recourir à l'entremise de Mlle Moiseney, et il lui dit d'un ton brusque :

— Je suppose, mademoiselle, que vous êtes au courant, qu'Antoinette vous a fait ses confidences.

Elle ouvrit de grands yeux, fut sur le point de répondre qu'elle ne savait rien; mais elle n'eut garde, et, redressant sa petite tête pointue sur ses épaules fluettes, elle dit fièrement : — Vous figurez-vous, monsieur, qu'Antoinette puisse avoir des secrets pour moi?

— A Dieu ne plaise! reprit-il. Et approuvez-vous, encouragez-vous ses sentimens pour M. Larinski?

Mlle Moiseney fit un soubresaut; elle était à mille lieues de soupçonner que le comte Larinski eût inspiré un sentiment particulier à Mlle Moriaz, et, comme dans certaines occasions son esprit allait vite, elle comprit sur-le-champ toutes les conséquences de ce prodigieux événement. Elle avait un nuage sur les yeux; dans ce nuage, elle contemplait toute sorte de choses qui lui déplaisaient ou lui plaisaient; la bouche ouverte, elle travaillait à se débrouiller. Elle se disait : — C'est un coup de tête, cela n'est pas, cela ne peut pas être; — mais elle se disait aussi : — Pas plus qu'une reine d'Angleterre, Mlle Antoinette Moriaz ne peut se tromper; puisqu'elle le veut, elle a raison de le vouloir. — Mlle Moiseney finit par reprendre possession d'elle-même, ses lèvres ébauchèrent le plus gracieux sourire, elle s'écria :

— Il n'a pas de fortune, mais il a un beau nom. Mme la comtesse Larinska! cela sonne bien à l'oreille.

— Comme musique, j'en conviens, c'est parfait, lui répliqua M. Moriaz. Malheureusement la musique n'est pas tout dans les affaires de ce monde.

Elle ne l'écoutait pas. Tout entière à son idée, sans prendre le temps de souffler : — Vous allez vous moquer de moi, monsieur, poursuivit-elle avec une volubilité de langue extraordinaire. Croyez-moi ou ne me croyez pas, il y a beau jour que j'ai prévu ce mariage. J'ai des pressentimens qui ne me trompent jamais, j'étais sûre que cela finirait ainsi. Quel beau couple! Vous les représentez-

vous se promenant au bois en calèche découverte ou faisant leur entrée dans une avant-scène de l'Opéra? Ils feront sensation. Et notez, je vous prie, que, sans me vanter, j'y suis pour quelque chose. La première fois que j'ai vu le comte Larinski, vous savez, à la table d'hôte de Bergün, j'ai reconnu immédiatement que c'était un homme tout à fait hors ligne...

— A la façon dont il mangeait ses truites, interrompit M. Moriaz; cela fait honneur à votre perspicacité.

— Demandez plutôt à Antoinette, reprit-elle, si le soir même je ne lui ai pas fait l'éloge de ce bel inconnu. Elle m'a soutenu qu'il avait la tête enfoncée dans les épaules; le croiriez-vous? lui la tête dans les épaules! Ah! j'étais sûre que cela finirait ainsi. Voulez-vous mettre à l'épreuve ma perspicacité? Cette lettre que vous venez de recevoir, qui renferme de si excellentes nouvelles, vous dirai-je d'où elle vient? C'est le comte qui l'a écrite, il s'est enfin déclaré. Je l'ai deviné tout de suite. Ah! monsieur, je sympathise avec votre joie. Voilà vraiment le gendre que je rêvais pour vous. Un homme supérieur et pourtant le cœur sur la main, si bonhomme, si rond.

— Croyez-vous, en vérité, qu'il soit aussi rond qu'une assiette? lui demanda M. Moriaz en s'éventant avec la lettre.

— Il nous a raconté sa vie, répliqua-t-elle d'un ton docte. Combien de gens peuvent en faire autant?

— Un beau récit. Je regrette seulement qu'il nous ait tu un détail qui était de nature à nous intéresser.

— Un détail fâcheux? demanda-t-elle en levant sur lui ses yeux couleur groseille.

— Au contraire, une circonstance qui lui fait honneur, et dont je lui sais beaucoup de gré. Croyez, ma chère demoiselle, que je serais charmé de recevoir un gendre de votre main et de donner ma fille à un homme dont vous avez deviné le génie et les nobles sentimens, rien qu'en le regardant manger. Par malheur, je crains que ce mariage n'aille pas à bien, j'y vois une petite difficulté.

— Laquelle?

— Le comte Larinski avait oublié de nous prévenir qu'il était déjà marié.

Mlle Moisuney poussa un cri douloureux. M. Moriaz lui tendit la lettre de Mme de Lorcy; après l'avoir lue, elle demeura atterrée : un doigt impitoyable avait crevé la bulle irisée qu'elle venait de souffler, et qu'elle voyait resplendir au bout de son chalumeau.

— Ne vous abandonnez pas à votre désespoir, lui dit M. Moriaz, un peu de courage, suivez l'exemple que je vous donne, imitez ma résignation; mais, je vous prie, comment pensez-vous qu'Antoinette prenne la chose?

— Ce sera pour elle un coup terrible, répondit Mlle Moiseney; elle l'aimait tant!

— Qu'en savez-vous, puisqu'elle n'a pas jugé à propos de vous le dire?

— Je le sais pertinemment. Cette pauvre chère Antoinette! il faut user des plus grands ménagemens pour lui apprendre cette nouvelle, et moi seule, je crois...

— Je le crois comme vous, se hâta d'interrompre M. Moriaz, vous êtes seule capable d'opérer notre malade sans la faire souffrir. Vous êtes si adroite! vous avez la main si légère! Sauvez la situation, mademoiselle, c'est un soin que je vous laisse.

A ces mots, il prit sa canne et son chapeau, et s'empressa de gagner le large, un peu inquiet de ce qui allait se passer, mais se sentant trop heureux, trop réjoui, pour être un bon consolateur.

Mlle Moriaz ne tarda pas à revenir de sa promenade, fredonnant une romance, le teint animé, l'air heureux, l'œil en fête, une gerbe de bruyères dans les bras. Mlle Moiseney alla au-devant d'elle, le front lugubre, la tête basse, le regard noyé. Antoinette fut frappée de la consternation qui se peignait sur son visage.

— Eh bien! qu'avez-vous, ma chère Jeanne? lui dit-elle; vous avez une mine d'enterrement.

— Hélas! soupira Mlle Moiseney, j'ai une triste nouvelle à vous communiquer.

— Quoi donc? vous aurait-on écrit de Cormeilles que votre perruche est morte?

— Ah! ma chère enfant, soyez raisonnable, soyez forte, prenez votre courage à deux mains.

— Pour l'amour de Dieu, de quoi s'agit-il?

— Que ne puis-je vous épargner ce chagrin!... Votre père a reçu tantôt une lettre de Mme de Lorcy.

Antoinette devint plus attentive, elle respira plus court. — Et qu'y a-t-il dans cette lettre de si terrible, de si navrant? demanda-t-elle en se forçant à sourire.

— Heureusement je suis là, reprit Mlle Moiseney. Vous savez que vos joies et vos douleurs sont les miennes. Toutes les consolations que peut prodiguer la plus tendre sympathie...

— Ma chère Jeanne, au nom du ciel, expliquez-vous d'abord, vous me consolerez ensuite.

— Vous ne m'aviez rien dit, mon enfant, j'aurais le droit de m'en plaindre; mais j'avais tout deviné. Je sais lire dans votre cœur. J'étais sûre que vous l'aimiez.

— De qui parlez-vous? répliqua Antoinette, à qui le rouge monta aux joues.

— D'un homme bien séduisant, qui, par une inconcevable étour-

derie ou par un calcul criminel, avait négligé de nous apprendre qu'il était marié.

Et, à ces mots, Mlle Moiseney étendit ses deux bras pour y recevoir Mlle Moriaz, qu'elle croyait déjà voir tombant en syncope.

Mlle Moriaz ne tomba point en syncope. Après avoir rougi, elle pâlit; mais elle resta debout, la tête droite et fière, et elle dit du bout des lèvres : — Ah! M. Larinski est marié?... J'en fais mon compliment bien sincère à la comtesse Larinska.

Là-dessus elle se mit en devoir d'arranger dans un vase les fougères qu'elle venait de rapporter. Mlle Moiseney demeura confondue de son calme, elle la contemplait avec stupeur, et soudain elle s'écria : — Dieu soit béni, vous ne l'aimiez pas! Votre père s'est trompé, il se trompe souvent; il se met quelquefois dans l'esprit des idées bien étranges, il était persuadé que ce serait pour vous un coup mortel, il vous connaît bien peu. Eh! sans doute, M. Larinski n'est point mal, et je ne conteste pas qu'il n'ait du mérite; mais il m'a toujours paru un peu suspect, ses allures sont un peu louches, je le soupçonnais de nous cacher quelque chose. A ce qu'il semble, il a fait une mésalliance qu'il n'a garde d'avouer. Il est déplorable qu'un homme qui se présente si bien ait des goûts bas et une moralité douteuse. Son devoir était de tout nous dire; il n'a été ni loyal ni délicat.

— Vous rêvez, ma chère, lui répondit Antoinette. Quelle loi divine ou humaine obligeait M. Larinski à tout nous dire? Entendiez-vous le confesser et qu'il nous rendît compte de ses erreurs comme au tribunal de la pénitence?

En parlant ainsi, elle ôta son chapeau et sa mantille, alla s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre, et ouvrit un livre qu'elle commença de lire avec beaucoup d'application. — Dieu soit loué, elle ne l'aimait pas, pensait Mlle Moiseney, qui ne s'avisa pas que Mlle Moriaz tournait à la fois deux ou trois feuillets sans s'en apercevoir.

Si absorbée qu'elle fût dans sa lecture, elle reconnut le pas de son père, quand il monta l'escalier pour regagner sa chambre. Elle s'empressa d'aller le rejoindre. Il constata avec plaisir qu'elle n'avait ni le teint défait ni les yeux rouges. Il fut moins content lorsqu'elle lui dit d'un ton calme et net : — Aurez-vous l'obligeance de me montrer la lettre que vous avez reçue de Mme de Lorcy?

— A quoi bon? répondit-il. Je la sais par cœur, je suis prêt à te la réciter.

— C'est une lettre qui n'est pas montrable?

— Si fait; mais puisque je te dis que je suis prêt à t'en rendre compte!...

— J'aimerais mieux la lire de mes yeux.

— Après tout, c'est ton droit. Tiens, la voilà; je t'en prie, ne va pas t'arrêter à quelques expressions malheureuses.

— Mme de Lorcy sait toujours trouver le mot juste pour exprimer sa pensée, répliqua-t-elle.

Lorsqu'elle eut parcouru des yeux rapidement les huit petites pages serrées de Mme de Lorcy, elle regarda son père en souriant. — Avouez, reprit-elle, que vous avez trouvé dans Mme de Lorcy une alliée très utile et très zélée; rendez-lui cette justice qu'elle a bien travaillé et que vous lui devez un beau cierge pour s'être employée si activement à vous débarrasser de ce galant homme, de cet homme délicieux; c'est son mot, s'il vous en souvient.

M. Moriaz se récria. — Or ça, fit-il, t'imagines-tu qu'il y ait là un coup monté? Me soupçonnes-tu par hasard d'avoir tramé quelque noir complot avec Mme de Lorcy? Me crois-tu capable de tremper dans une perfidie?

— A Dieu ne plaise! Je ne vous accuse que d'être trop joyeux et de ne pas savoir vous en cacher.

— Est-ce un crime?

— C'est peut-être une imprudence.

— Je te jure, ma chère enfant, que je ne considère que ton bonheur, et Mme de Lorcy elle-même... Puisque M. Langis ne pense plus à toi, quel intérêt, quelles raisons peut-elle avoir...

— Je ne sais, interrompit Antoinette; mais ses préjugés lui tiennent lieu de raisons.

— Ainsi tu ne veux pas croire que le comte Larinski soit marié?

— Je le crois, sans en être sûre, et je voudrais m'en assurer. N'ai-je pas été de bonne foi dans tout ceci? ne me suis-je pas prêtée docilement à vos exigences? J'ai consenti à m'en rapporter au jugement de Mme de Lorcy. Elle a daigné faire grâce à l'accusé. Elle a reconnu que M. Larinski est un homme parfaitement honorable et même délicieux; mais elle a découvert, à quelques jours d'intervalle, d'abord qu'il ne m'aime pas, et ensuite qu'il m'a trompée en me laissant croire qu'il était encore libre. Je veux en avoir le cœur net, me convaincre qu'on ne se joue pas de moi.

— Et tu en conclus...

— Je conclus qu'avec votre permission nous partirons pour Cormeilles demain matin.

Cette conclusion agréait fort peu à M. Moriaz, dont la figure s'allongea sensiblement.

— Que craignez-vous? lui dit-elle. Vous savez que j'ai du caractère et vous devriez savoir que, quoi qu'en dise Mme de Lorcy, je ne manque pas de bon sens. Quand il me sera prouvé que je me suis trompée, je ferai une croix sur mon roman, il sera mort et enterré, et je vous promets de n'en point porter le deuil.

— Soit, dit-il, je crois en ton bon sens, j'ai foi dans ta raison, nous partirons demain pour Cormeilles.

A quatre jours de là, Mme de Lorcy se promenait dans une allée de son parc. Elle y fut rejointe par M. Langis, à qui elle dit d'un ton de belle humeur : — Toujours grave et mélancolique, mon cher Camille! Quand quitterez-vous vos airs penchés? Je ne vous comprends pas. On fait ce qu'on peut pour vous être agréable, pour arranger les choses à souhait, rien ne peut vous dérider. Vous me faites penser au lièvre de La Fontaine :

Cet animal est triste, et la crainte le rend.

— La crainte et la haine, madame, répondit-il. Je hais cet homme, il m'est insupportable, et je ne reviendrais plus à Maisons, si je devais encore l'y rencontrer. Vous a-t-il fait ses adieux définitifs?

— Pas encore, un peu de patience, nous n'en sommes plus à compter les minutes. Quel mal désormais cet homme peut-il vous faire? Le lion n'a plus de griffes; que dis-je? il a poussé l'obligeance jusqu'à se mettre à lui-même une muselière. Poursuit-on de sa haine un ennemi désarmé, qui se rend à discrétion?

— Fort bien, madame; s'il n'est pas parti dans trois jours, je reviendrai à ma première idée : c'était la bonne.

— Vous lui couperez la gorge?

— De grand cœur.

— Pour l'amour de l'art?

— Je ne suis pas sanguinaire : mais j'aurais un singulier plaisir à découdre la peau de ce ténébreux personnage.

Mme de Lorcy haussa les épaules. — Où prenez-vous qu'il soit ténébreux? Encore un coup, mon cher, vous êtes parfaitement déraisonnable. Vous devriez adorer M. Larinski, vous lui avez la plus grande obligation. Il a réussi le premier à faire parler le cœur de notre chère indifférente, il a rompu le charme, c'était la Belle au bois dormant; il l'a réveillée, et, par la grâce du ciel, il ne peut pas l'épouser. Je la vois d'ici dans son Churwalden en proie aux plus sombres ennuis, pleurant ses illusions, furieuse d'avoir été trompée. Ne devinez-vous pas tout le parti qu'on peut tirer de la colère d'une femme?

— Vous savez si je l'aime, repartit M. Langis, et pourtant je ne veux rien devoir à son dépit.

— Vous êtes un enfant, laissez-vous conduire. Le moment est venu de vous déclarer. Dans peu de jours, vous vous mettrez en route pour Churwalden, et vous irez dire à cette femme en colère : — Je vous ai menti, je vous aime. — Bref, vous lui conterez votre amoureuse flamme, et libre à vous d'épuiser dans cette circonstance

tout votre trésor d'hyperboles. Elle vous écoutera, je vous en réponds, en se disant : Je cherchais une vengeance, la voici.

— Je voudrais vous croire, madame, répliqua-t-il ; mais êtes-vous bien certaine que Mlle Moriaz soit encore à Churwalden?

Et du doigt il lui montrait au bout de l'avenue une charmante robe couleur noisette, qui s'avançait vers eux en laissant onduler sa traîne sur le gravier.

— Vraiment, je crois que c'est elle, s'écria Mme de Lorcy. M. Moriaz est un fier maladroit ; mais après tout le mal n'est pas grand.

Mlle Moriaz était arrivée la veille au soir à Cormeilles. Après s'être reposée tant bien que mal des fatigues du voyage, elle n'avait rien eu de plus pressé que de faire mettre deux chevaux à son coupé et de venir rendre ses devoirs à sa marraine, qui ne pouvait qu'être touchée de cette attention.

Mme de Lorcy courut à Antoinette et l'embrassa à plusieurs reprises, en lui disant : — Vous voilà enfin, ma belle! Que je suis charmée de vous revoir! Vous vous êtes bien fait attendre. Je commençais à craindre que vous ne prissiez racine dans les Grisons. C'est donc un pays enchanteur? Je croirais plutôt que votre père est un vilain égoïste, qu'il vous a indignement sacrifiée à ses convenances en traînant sa cure en longueur ; mais vous voilà, je lui pardonne. Vos pauvres, vos protégés, vous réclamaient à cor et à cri. Qui donc me demandait l'autre jour de vos nouvelles? C'est Mlle Galet, à qui j'ai servi, selon vos ordres, le quartier de sa pension. Comme vous la gâtez! J'ai trouvé sur sa table un bouquet de duchesse, elle a prétendu que vous le lui aviez envoyé de là-bas, et j'ai eu toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu'on ne cueille pas des camellias doubles sur le glacier du Roseg. Semez de fleurs, si vous le voulez, l'existence et la mansarde de Mlle Galet ; mais lui jeter à la tête un boisseau de camellias doubles, panachés de blanc, c'est de la démence, et je me propose sérieusement de vous faire enfermer. C'est égal, je suis bien contente de vous revoir. Vous avez un excellent visage ; ne trouvez-vous pas, Camille, qu'elle a bon air?

Mlle Moriaz se prêtait avec froideur aux embrassades de Mme de Lorcy ; en revanche, elle fit un gracieux sourire à M. Langis et lui serra affectueusement la main. Mme de Lorcy les emmena dans son salon, où ils causèrent de choses indifférentes. Antoinette attendait le départ de M. Langis pour aborder le sujet qu'elle avait à cœur d'éclaircir. Au bout de vingt minutes, il se leva, mais il se rassit presque aussitôt. Une porte venait de s'ouvrir et avait livré passage au comte Abel Larinski.

A l'apparition de Samuel Brohl, les deux femmes changèrent de couleur ; l'une rougit de l'effort qu'elle dut faire pour dissimuler sa

contrariété, l'autre pâlit d'émotion. Samuel Brohl traversa le salon d'un pas délibéré, sans avoir l'air de reconnaître la personne qui était avec Mme de Lorcy. Tout à coup il tressaillit, comme si une torpille l'avait touché, et, profondément troublé, il fut sur le point de perdre contenance. Était-il aussi étonné qu'il le semblait? Depuis longtemps la butte de Sannois était devenue sa promenade favorite, et il n'y allait jamais sans pousser jusqu'à un certain endroit d'où l'on apercevait la façade d'une certaine maison, dont les volets étaient demeurés pendant deux mois hermétiquement fermés. Il se pouvait faire que la veille il les eût trouvés ouverts. L'induction est un procédé scientifique avec lequel les Samuel Brohl sont familiers.

Il avait de la volonté, de l'empire sur lui-même. Il ne tarda pas à se remettre, il redressa la tête comme un homme qui se sent de force à défier tous les dangers. Après avoir salué Mme de Lorcy, il s'approcha d'Antoinette et lui demanda de ses nouvelles d'un ton grave, presque cérémonieux.

— Votre visite m'afflige, mon cher comte, lui dit Mme de Lorcy; j'ai peur que ce ne soit la dernière. Venez-vous me faire vos adieux?

— Hélas! oui, madame, répondit-il. La lettre que j'attendais ne m'est pas encore parvenue; mais ce retard ne change rien à mes projets, et dans trois jours j'aurai quitté Paris.

— Sans esprit de retour, sans regret? lui demanda-t-elle.

— Je ne regretterai que Maisons et le bienveillant accueil qu'on m'y a fait. Paris est trop grand, les petites gens comme moi y sentent leur petitesse plus qu'ailleurs; sans être fou d'orgueil, on n'aime pas à passer à l'état d'atome. Le séjour de Vienne me convient mieux, j'y respire plus à l'aise, c'est une ville à ma taille et à mon goût. Les oiseaux ont tort de changer de nid.

Là-dessus, il se mit à décrire, à vanter avec chaleur le Prater et ses cinq allées, Schœnbrunn, son jardin botanique et la Gloriette, l'église Saint-Étienne, les eaux limpides du Danube, s'adressant tantôt à Antoinette, qui l'écoutait sans mot dire, tantôt à Mme de Lorcy, dont les yeux, se portant par intervalles sur M. Langis, semblaient lui dire : — Avais-je raison? Confessez-vous que vos appréhensions n'avaient pas le sens commun? Vous l'entendez, il n'a qu'une demi-heure à passer avec elle, et il lui décrit le Prater. Pensez-vous encore à lui couper la gorge? Dites-lui, de grâce, un mot aimable et poli. Ce n'est pas lui, c'est vous qui êtes ténébreux; dépouillez votre air sinistre. Combien de temps durera cette rêverie taciturne où vous êtes plongé? Vous prêtez à rire, vous jouez un sot personnage. Vous ressemblez à un sphinx du désert qui contemple un serpent et prend une innocente couleuvre pour une vipère. — M. Langis comprenait ce qu'elle voulait lui dire, mais il ne dépouillait pas son air sinistre.

Après avoir loué Vienne et ses environs, Samuel Brohl fit l'éloge des Viennois, de leur caractère facile et insouciant. Il conta avec enjouement quelques anecdotes. Il y avait dans sa gaîté quelque chose de voulu, de tendu, de saccadé, d'un peu fébrile; pourtant c'était de la gaîté. Mme de Lorcy lui donnait la réplique, Mlle Moriaz continuait à se taire; elle froissait entre ses doigts la guipure de son fichu Marie-Antoinette, et, l'œil fixe, elle semblait en compter les mailles.

Samuel Brohl s'interrompit au milieu d'une phrase, se leva brusquement. Il se tourna vers Antoinette; d'une voix sourde, il la pria de dire à M. Moriaz combien il regrettait que son prochain départ le privât de l'honneur et du plaisir de l'aller voir à Cormeilles, puis il salua Mme de Lorcy, la remercia des heureux momens qu'il avait passés auprès d'elle et la chargea de le recommander au bon souvenir de l'abbé Miollens.

— Nous nous reverrons, mon cher comte, lui dit-elle d'une voix claire en pesant sur ses mots, et j'espère que nous ferons avant peu la connaissance de la comtesse Larinska.

Il la regarda d'un air étonné et murmura : — Il y a dix ans que j'ai perdu ma mère.

Aussitôt, sans donner à Mme de Lorcy le temps de s'expliquer davantage, il se dirigea rapidement vers la porte, accompagné de trois regards qui parlaient tous les trois, mais qui ne disaient pas la même chose. La pièce était vaste; pendant les trente secondes qu'il mit à la traverser, l'ange du silence plana dans l'air.

Il allait sortir; la fatalité voulut qu'il lui vînt une malheureuse et funeste pensée. Il ne put résister au désir de revoir une fois encore Mlle Moriaz, de graver à jamais dans son souvenir cette image adorée. Il se retourna, et leurs yeux se rencontrèrent. Il paya cher cette défaillance de sa volonté. Apparemment la violence qu'il s'était faite une heure durant avait épuisé ses forces. Il lui sembla que son cœur ne battait plus, il sentit ses jambes se raidir et lui refuser le service, ses dents se serrèrent, sa pupille se dilata, sa tête se perdit. Tout à coup il s'abattit lourdement comme une masse de plomb, tomba à la renverse sur le parquet, où il demeura sans connaissance.

Mlle Moriaz ne put étouffer un cri et fut sur le point de se trouver mal. Mme de Lorcy la prit par la taille, l'entraîna dans la pièce voisine après avoir jeté à M. Langis un flacon de sels en lui disant : — Chargez-vous du comte Larinski.

La première chose que fit M. Langis fut de poser le flacon sur une table, après quoi il s'approcha de Samuel Brohl, qui, toujours pâmé, inanimé, avait l'air d'un mort ou peu s'en faut. Il l'examina

un instant, se pencha sur lui; croisant les bras et haussant les épaules, il lui dit : — Relevez-vous donc, monsieur, Mlle Moriaz n'est plus là.

Samuel Brohl ne remua point. — Vous ne m'avez pas entendu, continua Camille. Vous êtes superbe, monsieur le comte, vous êtes très beau, votre attitude est irréprochable, et on vous prendrait vraiment pour un trépassé. Vous êtes admirablement tombé, je vous jure que je n'ai jamais vu au théâtre un évanouissement plus réussi; mais arrêtez les frais de la représentation, je vous répète que Mlle Moriaz n'est plus là.

Samuel Brohl demeura inerte et rigide. — Peut-être voulez-vous mettre à l'épreuve la vigueur de mon poignet, poursuivit Camille, je vous donnerai cette satisfaction.

Et à ces mots, il le saisit à bras-le-corps, s'arma de toutes ses forces pour le soulever et le déposer sur un canapé, où il l'étendit de son long.

Il l'examina de nouveau et reprit : — Cette tragi-comédie durera-t-elle longtemps encore? Ne trouverai-je pas le secret de vous ressusciter? Voyons, que pourrais-je trouver... Écoutez-moi, monsieur. J'aime de toute mon âme la femme que vous faites semblant d'aimer... Cela ne suffit pas? Monsieur, vous êtes un Polonais de hasard, et j'ai autant d'admiration pour vos talens de société que j'ai peu d'estime pour votre personne... Cela ne suffit pas encore! Je ne peux pourtant pas lever la main sur vous; je vous en conjure, tenez l'affront pour reçu.

Il lui parut que le mort avait légèrement tressailli, et il s'écria : — Dieu merci, cette fois vous avez donné signe de vie, et l'offense a trouvé le chemin du cœur. Je serais charmé de vous en rendre raison, je suis à vos ordres. Le jour, le lieu, les armes, je laisse tout à votre choix. Et tenez, vous pouvez compter sur mon absolue discrétion; personne, je vous en donne ma parole, n'apprendra de moi que vos évanouissemens ont des oreilles et ressentent les insultes. Voici mon adresse, monsieur.

Et, tirant de sa poche une carte de visite, il essaya de la glisser dans une main pendante et froide, qui la laissa échapper.

— Quelle obstination! dit-il. A votre aise, monsieur le comte; je suis au bout de mon éloquence.

Il lui tourna le dos, s'assit dans un fauteuil, et, prenant un journal, il le déplia. Sur ces entrefaites, la porte se rouvrit, et Mme de Lorcy reparut.

— Que faites-vous donc là, Camille? s'écria-t-elle.

— Vous le voyez, madame, lui répliqua-t-il, j'attends que ce grand comédien ait fini de jouer sa pièce.

Il ne s'était pas avisé que Mlle Moriaz venait de rentrer, elle aussi,

dans le salon. Elle lui jeta un regard courroucé, indigné, menaçant, où il lut sa condamnation. Il essaya de trouver quelques mots d'explication ou d'excuse pour désarmer sa colère; la voix lui manqua. Il s'inclina humblement, prit son chapeau et sortit.

Mme de Lorcy, fort agitée, ouvrit une fenêtre, puis elle jeta de l'eau à la figure de Samuel Brohl, lui frictionna les tempes avec une vivacité qui n'était pas exempte de rudesse, lui fit respirer des sels anglais.

— Ah! de grâce, ma chère, allez-vous-en, dit-elle à Antoinette: votre place n'est pas ici.

Antoinette ne s'en alla point; le visage contracté, la lèvre frémissante, elle s'assit à l'écart à quelque distance du sopha.

Les soins énergiques de Mme de Lorcy produisirent enfin leur effet. Samuel Brohl n'était pas mort : ses bras remuèrent, ses jambes se détendirent, et au bout de quelques instans il rouvrit les yeux, puis la bouche; il se mit sur son séant et balbutia : — Où suis-je?.. que s'est-il passé?.. Ah! mon Dieu, elle était là tout à l'heure!

Mme de Lorcy lui mit la main sur la bouche, et, se penchant à son oreille, elle lui dit d'un ton sévère, impérieux : — Elle est encore là.

Elle ne réussit pas à se faire comprendre. On ne revient que par degrés d'un pareil évanouissement. Samuel Brohl fut repris d'une défaillance, ses yeux se fermèrent de nouveau, et il laissa tomber son front dans ses mains. Après un silence de quelques minutes : — Ah! madame, pardonnez-moi, dit-il d'une voix étouffée, je me fais honte à moi-même; j'ai manqué de courage, mes forces m'ont trahi. Je l'aime follement, et je m'étais juré de ne jamais la revoir. C'est pour la fuir que je pars.

Il avait redressé la tête, il aperçut Antoinette, il la regarda avec effarement comme s'il ne l'avait pas reconnue. Il la reconnut enfin, fit un geste d'épouvante, se leva précipitamment et s'enfuit.

Mlle Moriaz s'approcha de Mme de Lorcy et lui dit : — Eh bien! qu'en pensez-vous?

— Je pense, ma chère, répondit-elle, que Mme de Lorcy est une sotte, et que le comte Larinski est un homme très fort.

Antoinette la regarda avec un sourire amer, et lui touchant légèrement le bras : — Convenez, madame, lui dit-elle, que s'il avait cent mille livres de rente, vous ne songeriez pas à mettre en doute sa sincérité.

Mme de Lorcy ne répondit rien; elle ne pouvait pas dire non, et elle enrageait d'avoir tout à la fois raison et tort. C'est un accident qui arrive quelquefois aux femmes du monde.

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La quatrième partie au prochain n°.*)

L'ENFANCE A PARIS

III. [1]

LES HOPITAUX D'ENFANS A LONDRES. — LES CONVALESCENS ET LES INFIRMES.

L'enfant sort de l'hôpital ou guéri, ou convalescent, ou infirme. S'il est convalescent, il faut, avant de le rendre à sa famille, raffermir sa santé ébranlée; s'il est infirme, il faut, dans certains cas, lui trouver un asile. Ni la charité publique ni la charité privée ne sont ici en défaut, et la combinaison de leurs efforts a créé une organisation qui, sans être complète, vaut la peine d'être étudiée. Ce sont donc les maisons de convalescence, les asiles et les hospices destinés à l'enfance, qui feront l'objet de ce travail; mais avant d'entrer en matière, je voudrais chercher quelques points de rapprochement dans l'étude des mesures hospitalières qui sont prises en faveur des enfans dans un grand pays voisin du nôtre. Les comparaisons entre la France et l'Angleterre ont été pendant un temps et sont encore aujourd'hui assez de mode. Ces comparaisons sont toujours aventureuses lorsqu'on les entreprend dans la pensée préconçue d'établir la supériorité d'un des deux pays sur l'autre. De quelque côté qu'on se prononce, on risque fort d'arriver à des conclusions injustes, faute d'avoir considéré le sujet sous tous ses aspects et d'avoir tenu un compte assez large de la différence profonde des mœurs; mais lorsque, sans chercher à mettre systématiquement en relief les points de supériorité ou d'infériorité, on se borne à constater ce qui existe et à signaler ce qui pourrait être utilement emprunté, on fait une œuvre qui, pour être moins ambitieuse, n'en est peut-être

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre et du 1er décembre 1876.

que plus utile. C'est à cette tâche modeste que seront consacrées les premières pages de notre étude.

I.

Les hôpitaux de Londres jouissent dans le monde médical d'une réputation qui, sous certains rapports, n'est pas imméritée. L'étranger qui passe devant leur façade admire leur solide et massive construction; il s'étonne du vaste emplacement qu'ils occupent parfois dans les quartiers les plus riches de Londres, où le terrain à lui seul représente une grande valeur. Le visiteur qui aura franchi la porte d'entrée louera la hauteur et la bonne ventilation des salles, l'aménagement confortable des dépendances, le luxe même des bibliothèques, des amphithéâtres, des salles de cours ou de réunion qui y sont souvent annexés. S'il jette un coup d'œil sommaire et pas trop investigateur sur les comptes-rendus de la statistique annuelle, il sera probablement frappé d'un chiffre de mortalité en apparence moins élevé que celui de nos hôpitaux français, et s'il se retire après cette visite un peu superficielle, il ne tiendra qu'à lui de s'extasier sur l'excellente organisation des hôpitaux de Londres et de l'assistance médicale en Angleterre.

Cependant, si notre visiteur a l'esprit porté à l'observation et l'œil tant soit peu familier avec les aspects de la misère, une chose le frappera, sinon dans tous, du moins dans l'immense majorité de ces établissemens, c'est qu'il ne reconnaîtra pas dans les malades étendus sur l'étroite, mais propre couchette ces types d'hommes et de femmes épuisés par la misère, abrutis par le *gin*, qu'il rencontrera dans la rue voisine (fût-ce la plus élégante de Londres), cachant avec peine un corps usé et amaigri sous des haillons qui furent autrefois des vêtemens de drap ou de soie. La plupart des hôtes de l'hôpital, dont un certain nombre ne lui paraîtra pas atteint d'affections très graves, lui sembleront appartenir à cette classe intermédiaire entre la bourgeoisie et le peuple qui vit sans efforts de son travail ou de son petit commerce et qui oppose au mal un tempérament robuste dont les privations n'ont point à l'avance épuisé les forces. En un mot, il aura le sentiment de se trouver en présence de la maladie, mais non pas en présence de la misère, et il se demandera en sortant si les vrais pauvres de Londres échappent à la maladie, ou si l'assistance médicale n'est pas organisée pour eux.

La réponse à cette question se trouve dans les règlemens des différentes fondations hospitalières qui s'élèvent en grand nombre dans la ville de Londres, et ces règlemens ne s'expliquent eux-mêmes que par l'histoire de ces fondations. Les hôpitaux de Londres

ne sont point, comme ceux de Paris, réunis sous une administration unique qui en centralise les ressources et en règle souverainement l'existence. Ce sont autant d'établissemens séparés dont l'origine est en général assez ancienne, qui vivent de leur vie propre, et qui ont chacun, avec leurs réglemens particuliers, leurs ressources et leurs moyens d'existence. Les uns, et c'est le plus petit nombre, sont ce qu'on appelle *endowed*, c'est-à-dire qu'ils possèdent une fortune consolidée, sur les revenus de laquelle ils subviennent à leurs dépenses. Les autres ont pour ressource principale le produit de contributions volontaires qui sont versées annuellement dans la caisse de l'hôpital. Parmi leurs souscripteurs figurent d'abord les plus grands seigneurs de l'Angleterre, dont les souscriptions ont la régularité et l'importance d'une rente, et qui comptent au nombre des protecteurs de la maison, puis des bienfaiteurs plus modestes, auxquels le versement d'une somme dont le chiffre varie avec les réglemens de l'hôpital assure le titre de *gouverneurs*. C'est l'assemblée des gouverneurs qui nomme le comité directeur (*board of directors*), et c'est ce comité qui est chargé de l'administration de l'hôpital; mais les statuts de certains établissemens assurent à chaque gouverneur le droit (dont heureusement il est fait peu d'usage) d'assister aux séances hebdomadaires du comité et d'y prendre la parole.

L'organisation des trois hôpitaux qui sont *endowed* (*Saint-Thomas*, *Saint-Bartholomew* et *Guy's hospital*) est celle qui se rapproche le plus de l'organisation de nos hôpitaux français. L'entrée en est libre (*free*), c'est-à-dire que l'admission des malades dépend uniquement des médecins attachés à l'hôpital, qui l'accordent ou la refusent, suivant la nature et la gravité des affections. Sauf les cas d'urgence, un jour par semaine est généralement réservé au renvoi des malades qui sont considérés comme guéris, et à l'admission de ceux qui doivent prendre leur place, usage singulier qui prolonge inutilement le séjour des uns et retarde non sans danger l'admission des autres. De plus (mais ceci n'est point dans les réglemens) les médecins font, à ce qu'il paraît, un certain choix parmi les malades, et on les accuse de refuser l'entrée de l'hôpital à ceux dont le cas paraît tout à fait désespéré. Quand nous aurons dit que dans ces hôpitaux, comme au reste dans tous les hôpitaux de Londres, le nombre des lits de chirurgie est égal, sinon supérieur, aux lits de médecine, tandis que la proportion est ordinairement en France de un sur quatre, nous aurons signalé les principales différences qui séparent ces hôpitaux de nos hôpitaux de Paris.

Il n'en est pas de même des hôpitaux fondés et soutenus par des contributions volontaires. Pour attirer et retenir les souscripteurs, il a été nécessaire de leur accorder, de par le règlement lui-même,

un privilége considérable : celui de signer des lettres de recommandation qui donnent au porteur le droit d'être soigné à l'hôpital pendant un temps plus ou moins long (généralement deux mois), mais sans lesquelles les portes ne s'ouvriraient point devant lui. C'est le système de l'admission par lettre opposé au système de l'admission libre. Le *Royal free hospital* est le seul hôpital fondé par des contributions volontaires qui n'ait point assuré ce privilége à ses souscripteurs. Ce système a le singulier résultat de créer une sorte d'aristocratie dans la misère, celle des pauvres *qui ont des relations*. Aussi ceux-là qui obtiennent le plus facilement leur admission dans les hôpitaux sont-ils les domestiques, les employés de commerce, les ouvriers aisés; quant aux vrais pauvres, à ceux qui grouillent en nombre immense, effrayant, dans les bas-fonds des *inns*, des *courts*, des *lanes*, dont l'enchevêtrement se cache derrière la façade des maisons les plus somptueuses de Londres, il est bien rare qu'ils émergent de ces bas-fonds et qu'ils puissent se présenter à la porte d'un hôpital, munis d'une lettre signée par un habitant de Belgravia ou par un commerçant de la Cité. Par là s'explique cet aspect particulier de la population des hôpitaux de Londres, si différente de la population misérable qui encombre les rues, et pour laquelle cet hôpital, à la porte duquel elle mendie, n'est même pas un lieu d'asile. Aussi une certaine réaction de l'opinion publique s'est-elle produite contre ce système, qui fait trop facilement passer l'intérêt des souscripteurs avant celui des malades, et la pratique se charge-t-elle de corriger ce que les règlemens ont de défectueux. En premier lieu, il est de principe que les lits chirurgicaux ne sont jamais refusés aux victimes d'accidens qu'on apporte inopinément à l'hôpital. Le nombre de ces accidens est toujours très grand dans une ville où la circulation est aussi intense et où s'exercent tous les genres d'industrie, et ces admissions constituent déjà une dérogation fréquente à la règle. Mais en outre les médecins qui sont attachés à ces hôpitaux, et qui comptent parmi les premiers de Londres, usent de plus en plus librement de la faculté d'admettre sous leur responsabilité des malades dont la situation leur paraît intéressante, choisissant, il est vrai, de préférence les cas qui présentent à la fois un certain intérêt au point de vue de l'enseignement clinique et des chances favorables de guérison. Le chiffre de ces admissions extraordinaires, qu'on classe dans les comptes-rendus de certains hôpitaux sous cette rubrique : *extra-cases for preservation of life*, s'élève souvent, avec celui des admissions motivées par des accidens chirurgicaux, à la moitié du chiffre des entrées. Mais le système des lettres de recommandation n'en continue pas moins à fonctionner, entraînant ce double inconvénient, tantôt de

laisser un certain nombre de lits vacans à l'époque où beaucoup de souscripteurs sont absens de Londres, tantôt d'encombrer les salles de malades atteints d'affections peu graves qui pourraient aussi avantageusement être soignés à domicile, mais que le comité des directeurs n'ose pas refuser, « crainte d'offense. » Aussi ce système est-il critiqué avec vigueur dans les rapports adressés au parlement, où il est traité de « mal sans compensation qui tend à réduire au minimum le bien que pourraient faire d'aussi vastes établissemens et une mise de fonds aussi considérable. »

Il faut aller plus loin et dire que ce système serait tout à fait inhumain, si la lettre de recommandation était l'indispensable condition des soins que la charité publique ou privée met à la disposition des classes pauvres. Heureusement il n'en est point tout à fait ainsi. Je ne parle pas seulement des admissions au traitement externe (*out patient treatment*) organisées dans toute la ville par l'entremise de dispensaires publics, et très libéralement accordées en outre dans la plupart des hôpitaux, trop libéralement même, puisque sur la porte de la salle de consultation on est obligé d'écrire en grosses lettres un avis rappelant que les pauvres seulement sont appelés à profiter de ce traitement; mais je parle de l'asile qu'offrent en outre aux malades les infirmeries des *workhouses*. Tout le monde connaît le nom de ces institutions essentiellement anglaises, dont l'origine remonte au temps de la reine Élisabeth et la réorganisation à un acte de 1834; on ne sait pas aussi bien quelle est la complexité de leur destination. Le *workhouse* n'est pas seulement une maison de travail où l'on offre aux personnes qui se déclarent incapables de gagner leur vie un asile dont on s'efforce en même temps de les dégoûter par la grossièreté du régime et la rudesse du labeur; c'est encore, et à la fois, un dépôt provisoire pour les enfans abandonnés, un asile pour les fous, une maison d'accouchement pour les femmes enceintes, un refuge pour les vieillards et les infirmes, enfin un asile pour les malades, tout cela réuni et presque confondu sous un même toit, avec une séparation illusoire entre les sexes, sous la surveillance souvent nominale d'un maître et d'une matrone. Ces institutions très décriées, non-seulement à l'étranger, mais en Angleterre, n'en rendent pas moins beaucoup de services, entre autres comme asiles pour la vieillesse. Lorsqu'on sait par expérience ce qu'il faut à Paris faire de démarches et attendre d'années pour obtenir l'admission d'un vieillard à Bicêtre, et combien pendant cette attente meurent sur un grabat, on se prend à envier la facilité avec laquelle les vieillards sont reçus en Angleterre dans les *workhouses* sur la seule constatation de leur indigence, et l'on se laisse aller à oublier que cette facilité même encourage chez les parens l'imprévoyance et

chez les enfans l'oubli de leurs devoirs. Les *workhouses* ne sont pas moins utiles comme asiles pour les malades, et nous allons voir que ce sont des critiques non point de principe, mais de détail, qu'on peut diriger contre leur organisation.

Les infirmeries des *workhouses* n'ont point eu pendant longtemps d'existence distincte du *workhouse* lui-même. Aucune disposition réglementaire spéciale n'était prise en faveur des malades, et le *workhouse* ne s'ouvrait devant eux qu'en vertu du principe général de l'acte de 1602, qui met à la charge de la paroisse tous ceux de ses habitans qui sont hors d'état de gagner leur vie. Longtemps ils ont été confondus dans les mêmes salles que les mendians et les vagabonds. Peu à peu, et au fur et à mesure que l'opinion publique, si puissante en Angleterre, s'est inquiétée avec plus d'exigence de l'organisation intérieure des *workhouses*, on leur a affecté des salles distinctes. Ce progrès considérable n'a pas tardé à paraître insuffisant, et un acte métropolitain de 1867 a imposé aux paroisses ou unions de paroisses (1) qui reconstruisent leur *workhouse* d'établir l'infirmerie dans un bâtiment séparé. Les prescriptions de cet acte ont été exécutées, et sur les trente paroisses ou unions de paroisses de Londres, il y en a aujourd'hui vingt-quatre qui ont déjà construit ou qui sont en train de construire des infirmeries séparées. L'acte de 1867 a donc eu pour conséquence de créer dans la ville de Londres un nombre déjà assez considérable et qui ira s'accroissant encore de véritables hôpitaux, ceux-là beaucoup moins célèbres que les hôpitaux proprement dits de Londres, et peu connus des hommes de science, qui n'ont rien à y apprendre, mais dont la visite est indispensable à qui veut se rendre compte de la distribution des secours médicaux à Londres.

L'admission dans les infirmeries des *workhouses* s'opère avec la plus grande facilité. Un habitant indigent d'une paroisse se sent-il envahi par quelque maladie, il n'a qu'à se présenter devant le fonctionnaire chargé de la distribution des secours (*relieving officer*). Celui-ci lui remet un bulletin avec lequel il va trouver le médecin des pauvres du district. Si le médecin reconnaît chez lui les symptômes de quelque maladie ou l'existence de quelque infirmité, il signe le bulletin en y inscrivant la mention du mal reconnu par lui, et avec ce bulletin portant la double signature du *relieving officer* et du médecin, l'indigent se présente à l'infirmerie, où il est reçu immédiatement. On ne s'inquiète point, comme on le ferait en France, de savoir si l'affection dont il souffre a un caractère aigu ou un caractère chronique, si c'est une maladie ou une infirmité,

(1) Lorsque plusieurs paroisses voisines sont trop petites ou trop pauvres pour supporter à elles seules les charges que la loi des pauvres fait peser sur elles, elles s'associent et forment ce qu'on appelle une *union*.

car l'infirmerie du *workhouse* est à la fois un hôpital et un hospice, et les affections chroniques pour lesquelles, il faut le dire, notre organisation hospitalière n'offre que des ressources insuffisantes, y trouvent un asile permanent. Aussi faut-il avoir visité les infirmeries des *workhouses* pour se faire une idée des misères qui travaillent la population pauvre de Londres. Il n'y a pas une de ces figures qu'on aperçoit reposant sur l'oreiller, dans le demi-sommeil de la fatigue et de la souffrance, sur laquelle on ne puisse lire la longue histoire des privations, des luttes, des angoisses qui ont conduit ces malheureux au *workhouse*. Chez les uns, les plus jeunes, c'est la tristesse qui paraît dominer; chez les autres, c'est l'abrutissement et l'insouciance; mais ces yeux caves, ces joues amaigries, ces teints échauffés ou livides montrent qu'ici la maladie est non pas un accident atteignant un tempérament dans sa force, mais une sorte d'état habituel, fruit de la misère et trop souvent de l'inconduite.

Peut-être se rend-on encore mieux compte de l'état profondément misérable de ces clients du *workhouse*, lorsqu'on examine la physionomie de ceux qui, guéris ou à peu près, quittent l'infirmerie pour faire place à d'autres. Le hasard m'a rendu ainsi témoin, pendant une de mes visites, d'un douloureux spectacle. Dans la cour d'un *workhouse*, un groupe de femmes en haillons plus ou moins malpropres, qui quittaient l'infirmerie, attendaient l'accomplissement des formalités nécessaires à leur sortie. Parmi elles, je remarquai une femme assez jeune, vêtue d'une robe et d'un châle noirs, encore décens, mais usés jusqu'à la corde; ses yeux, renfoncés dans leurs orbites, brillaient de l'éclat de la fièvre, ses pommettes saillantes, ses mains amaigries, trahissaient les désordres intérieurs de cette terrible maladie des pauvres, qu'on appelle en Angleterre la consomption, et qui, à en juger par son teint d'un jaune livide, paraissait se compliquer chez elle d'une maladie du foie. Pendant que je la regardais, attendant debout à la porte du bureau la délivrance de son bulletin de sortie, elle s'affaissa brusquement, et si ses voisines ne l'avaient soutenue, elle fût tombée sans connaissance sur le pavé de la cour. Laissant les femmes qui l'environnaient la faire asseoir sur une chaise et s'efforcer de la ranimer, je demandai à voir son bulletin, m'étonnant qu'on pût renvoyer de l'infirmerie une malade dont l'état paraissait aussi grave : le bulletin portait ces mots : sortie volontaire. A peine cette femme eut-elle repris ses sens qu'elle demanda d'une voix faible si l'on croyait pouvoir lui trouver un cab qui consentît à la ramener chez elle pour *six pence*; c'était tout le contenu de sa bourse. Vainement on lui représenta le danger qu'il y avait pour elle à quitter le *workhouse* dans cet état en lui demandant quels motifs si pressans commandaient son départ. A tous les conseils, à toutes les

questions, elle se bornait à répondre en pleurant qu'elle voulait retourner *at home*. De guerre lasse, on dut appeler un cocher aux soins duquel on la recommanda; elle monta en chancelant dans la voiture, qui s'éloigna au grand trot. Qu'est-elle devenue? Je serais étonné si à peine arrivée à ce *home* qu'elle désirait tant revoir, elle n'avait pas dû se coucher pour mourir, et si elle ne dormait pas aujourd'hui dans la fosse commune d'un de ces lugubres cimetières qui sont, à Londres comme ailleurs, le plus sûr asile des malheureux.

Comment sont aménagées les infirmeries de ces *workhouses*, et quels soins y reçoivent les malades? Pour répondre avec exactitude à cette question, il faudrait en quelque sorte les décrire une à une, car elles sont loin de présenter, au point de vue de la distribution intérieure des salles et au point de vue de la composition du personnel, l'organisation sensiblement uniforme des hôpitaux. En 1866, une enquête fut ouverte sur l'état de ces infirmeries par le bureau du gouvernement local (*local government board*) et les résultats de cette enquête ont été consignés dans un rapport peu flatteur qui a été distribué au parlement; mais c'est précisément depuis cette enquête qu'une inspection plus sévère a été exercée sur les infirmeries des *workhouses*, et que la reconstruction d'un grand nombre de ces infirmeries a été décidée. Il ne serait donc pas juste de juger de leur état présent par certains détails que l'enquête a révélés : femmes couchées deux par deux, enfans quatre par quatre dans un même lit; cuvettes remplacées par des vases ayant une toute autre destination, etc... Pour donner une idée de l'organisation actuelle de ces infirmeries, je crois préférable d'en décrire deux : celle qu'on peut considérer comme la mieux organisée de Londres, et celle qui peut passer pour un spécimen des plus défectueuses. On aura ainsi une idée assez exacte de l'état un peu incohérent de ces établissemens à Londres.

L'infirmerie de *Chelsea* est une des plus nouvellement construites; elle est indépendante comme bâtiment et comme administration du *workhouse* de cette paroisse populeuse avec lequel elle communique par un passage souterrain. Cette infirmerie se compose d'un long bâtiment rectangulaire, construit en briques, auquel se rattache un petit pavillon séparé, affecté aux femmes atteintes de maladies contagieuses. Au centre du bâtiment se trouvent les appartemens des employés, médecins, gardes-malades, etc... Les ailes sont formées par quatre grandes salles, dont deux au rez-de-chaussée et deux au premier, qui tiennent toute la largeur de l'hôpital et qui sont éclairées des deux côtés par d'assez larges fenêtres. Ces quatre salles contiennent environ 250 lits, presque toujours remplis. Tout à fait à l'extrémité, une cloison vitrée établit une sorte

de salle de convalescence pour les malades qui peuvent se lever. Les lits, beaucoup plus étroits que nos lits d'hôpital, sont assez serrés les uns contre les autres. Il n'y a cependant aucune odeur, grâce au procédé énergique de ventilation qui est usité en Angleterre, et qui consiste à tenir ouverte pendant presque toute la journée la partie supérieure des fenêtres. En somme l'installation, très simple, comme on le voit, de cette infirmerie, sans présenter aucune particularité digne d'éloges, ne prête pas non plus à la critique. Le côté faible, c'est l'insuffisance du personnel. L'infirmerie n'a qu'un unique médecin, qui est en même temps chirurgien, directeur et économe. C'est en effet un principe dans l'administration de ces établissemens de ne pas séparer, comme en France, la partie administrative de la partie médicale, et de concentrer toute l'autorité en même temps que toute la responsabilité entre les mêmes mains. On comprend que ce médecin-chirurgien-économe, aux prises avec ses deux cent cinquante malades, soit littéralement accablé sous le poids de sa besogne. Lorsque j'ai visité l'infirmerie de *Chelsea* il était environ quatre heures du soir. C'est à peine si le médecin, qui est cependant un jeune homme plein d'activité et d'entrain, avait terminé sa visite quotidienne. Il est vrai que parmi ses malades il compte un très grand nombre de *chroniques*. Mais si les *chroniques* ont moins fréquemment besoin des secours du médecin, ils sont, non moins fréquemment que les malades atteints d'affections aiguës, obligés d'invoquer l'assistance de leurs gardes-malades. Or le personnel des gardes-malades est aussi insuffisant que le personnel médical. Il n'y a pour toute l'infirmerie que cinq *nurses* (c'est le nom qu'on leur donne), dont quatre pour le jour et une pour la nuit. Chaque *nurse* a donc pendant le jour la charge d'une salle d'environ soixante malades, et, non moins que le médecin, elle est dans l'impossibilité d'accomplir sa tâche d'une façon satisfaisante. On va voir cependant que sous le rapport du personnel, aussi bien que sous le rapport de l'installation, l'infirmerie de *Chelsea* est une des plus favorisées de Londres.

L'infirmerie de l'*Union d'Holborn* est située dans Gray's Inn Lane, c'est-à-dire dans un des quartiers les plus populeux de Londres. C'est un ancien bâtiment qui n'avait pas été primitivement disposé pour cet usage et dont les cours sont privées d'air et de lumière. Cette infirmerie est moins exclusivement consacrée aux malades proprement dits que celle de *Chelsea*; elle contient en plus grand nombre des infirmes et des imbéciles (1). Aussi la maison est-elle bondée depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux combles. Elle abrite

(1) D'après l'enquête de 1866, la proportion des maladies chroniques, par rapport aux maladies aiguës, serait environ de moitié.

près de 500 malades de toute nature, répartis en vingt-six salles d'inégale grandeur, auxquelles on arrive par un véritable dédale d'escaliers et de corridors. De ces vingt-six salles, il n'y en a pas une seule dont l'installation ne soit défectueuse et qui ne contienne un plus grand nombre de lits que ne le permettent les règles de l'hygiène la plus élémentaire. Ces lits sont bas, étroits, serrés les uns contre les autres, séparés en deux rangées entre lesquelles subsiste à peine l'espace d'un étroit passage. Les salles sont insuffisamment éclairées par d'étroites fenêtres, et, lorsque le jour baisse, il y a des recoins tellement obscurs qu'on pourrait les croire inoccupés, si un gémissement ou une toux déchirante ne venait vous révéler l'existence d'un être humain. Ces salles servent aussi de lieu de réunion aux convalescens et aux infirmes qui ne sont point obligés de garder le lit. Ils se rassemblent près de la cheminée et causent plus ou moins bruyamment, sans égard aux souffrances de ceux qui les entourent. Lorsque j'ai visité l'infirmerie de Gray's Inn, près d'un groupe ainsi réuni, un homme, un vieillard, se mourait. Assis sur son séant, il appuyait sa poitrine contre une table grossière qu'on avait approchée de son lit, et, la tête cachée entre ses mains, il tirait péniblement du fond de ses entrailles une respiration entrecoupée. Les convulsions de son râle n'interrompaient pas la conversation de ses compagnons de salle, qui, assis devant la cheminée, presque auprès de son lit, tournaient de temps en temps la tête pour jeter sur lui un regard de curiosité insouciante. Certes l'aspect de la mort, et surtout de la mort à l'hôpital, n'est jamais gai; mais je n'ai rien vu de plus triste que le spectacle de cette agonie en public. Je ne pouvais m'empêcher de regretter pour ce malheureux les rideaux de notre lit d'hôpital, qui permettent au mourant d'assurer au moins la solitude de sa dernière heure, et ces emblèmes de la foi chrétienne adossés à la muraille vers lesquels il n'a qu'à tourner ses regards pour soulager par l'espérance les angoisses de sa pensée. Certes les petits autels que la dévotion de nos sœurs enjolive de statuettes et de fleurs en papier ne sont pas l'expression la plus élevée de la religion, et j'aimerais mieux qu'on mît tout simplement sous les yeux des malades l'image du Dieu crucifié; mais rien n'est plus triste que ces murailles froides et nues des hôpitaux anglais, qui dans les infirmeries des *workhouses* suintent en quelque sorte la misère et n'entretiennent les nouveau-venus que des souffrances de ceux qui les ont précédés, sans y joindre une pensée de consolation et d'espérance.

J'ai parlé tout à l'heure de l'insuffisance du personnel à l'infirmerie de *Chelsea*. Que dire à ce point de vue de l'infirmerie de Gray's Inn? Pour ces 500 malades, il n'y a qu'un médecin; encore ne réside-t-il pas dans l'infirmerie, où il ne vient faire qu'une visite

quotidienne. Il n'y a que trois gardes-malades en titre; les autres sont elles-mêmes des pensionnaires du *workhouse* qu'on emploie au soin des malades. Ce système des *pauper nurses*, — c'est le nom générique qu'on leur donne, — n'est pas au reste particulier à l'infirmerie de Gray's Inn, et nous verrons tout à l'heure quelles objections générales il soulève: mais il n'y a même pas une *pauper nurse* par salle, et avec un personnel aussi restreint, il est de toute impossibilité que les malades atteints d'affections aiguës ou chroniques reçoivent les soins qui leur sont nécessaires. L'infirmerie de l'*Union d'Holborn* est au reste une de celles dont la reconstruction est décidée en principe. On ne peut donc en quelque sorte la citer que comme un spécimen du passé; mais il y a quelques années, rien ne distinguait cette infirmerie des autres institutions du même genre. La grande enquête de 1866 n'a jeté aucun blâme particulier sur son installation. Le rapport ne reproche aux salles que d'être mal éclairées, basses et pas assez spacieuses. « Mais, ajoute l'enquête, les cours sont ornées de fleurs, et les murailles agréablement colorées. » Les fleurs ont disparu, et j'affirme que la couleur des murailles a singulièrement changé. Ce qui a surtout changé, ce sont les appréciations de nos voisins eux-mêmes, beaucoup plus sévères pour leurs propres défauts qu'ils ne l'étaient autrefois, et une nouvelle enquête ne porterait assurément pas sur l'infirmerie de Grays' Inn un jugement moins sévère que le mien.

II.

Cet exposé sommaire des procédés de l'assistance médicale et hospitalière à Londres était nécessaire pour l'intelligence des mesures qui, dans cette organisation, concernent en particulier les enfans. Pendant longtemps en effet il n'y a pas eu à Londres d'hôpitaux spéciaux pour les enfans, et ils étaient reçus dans les hôpitaux d'adultes. Ils sont admis encore aujourd'hui sur la présentation de leurs parens dans les hôpitaux dont l'entrée est libre, par lettre de recommandation dans les hôpitaux fondés par souscriptions volontaires. Parfois on les réunit dans un même local, mais le plus généralement ils sont mêlés avec les adultes. Sans doute ils sont l'objet de soins particuliers de la part des illustres praticiens qui desservent les hôpitaux de Londres et des gardes-malades en chef qui les assistent; il n'en est pas moins vrai que l'œil a peine à s'accoutumer à voir ces pauvres petits êtres perdus en quelque sorte dans ces vastes salles, disparaissant presque dans des lits trop grands pour eux, ou, lorsque la maladie commence à se relâcher, assis solitaires dans quelque coin. Il semble que cette séparation des com-

pagnons de leur âge doive augmenter pour ces enfans les tristesses de la maladie, et leur faire sentir plus durement leur misère.

On éprouve plus vivement encore cette impression pénible lorsqu'on rencontre un enfant dans une des salles de l'infirmerie d'un *workhouse*. Cette promiscuité présente même au point de vue moral de graves inconvéniens. Trop souvent cette population des malades du *workhouse* se recrute parmi des hommes dont le vagabondage et le *gin* ont ruiné la santé. Il est à craindre qu'un petit garçon de dix ou douze ans, devenu leur compagnon de jour et de nuit, avec une surveillance tout à fait insuffisante, ne soit pour eux un objet de coupable amusement. Au reste, il faut dire que depuis que les enfans orphelins et abandonnés, recueillis par les *workhouses*, sont envoyés à la campagne, le nombre des enfans malades reçus dans les infirmeries est tombé très bas. L'horreur profonde que le *workhouse* inspire avec juste raison à la population pauvre y est sans doute pour beaucoup, et bien des mères qui ne savent à qui s'adresser pour obtenir des lettres de recommandation préfèrent (la mortalité considérable qui sévit sur les enfans dans certains quartiers de Londres est là pour en témoigner) garder chez elles leurs enfans malades dans leurs taudis malsains que les confier à l'infirmerie du *workhouse*.

L'assistance médicale qui était donnée aux enfans dans les hôpitaux et les *workhouses* était donc insuffisante. Le sentiment philanthropique de l'Angleterre l'a bien compris, et ces vingt dernières années ont vu se multiplier le nombre des hôpitaux consacrés aux enfans. Ainsi, tandis que dans des discussions récentes les partisans de la suppression des hôpitaux d'enfans invoquaient, avec une connaissance incomplète des faits, l'exemple de l'Angleterre, l'Angleterre au contraire prenait modèle sur ce que nous avons fait depuis longtemps en France. Le premier hôpital d'enfans qui ait été ouvert à Londres est *the Royal Infirmary for Women and Children*, dont l'origine remonte à 1816; mais cette institution n'a fonctionné longtemps que comme un dispensaire où les enfans n'étaient admis qu'au traitement externe. Ce n'est qu'à partir de 1856 qu'un legs fait à l'hôpital a permis d'y établir des lits, où sont reçus également les femmes et les enfans. Vient ensuite, par ordre de date, *the Samaritan free hospital*, qui reçoit aussi des femmes et des enfans au traitement externe, mais qui ne dispose que d'un très petit nombre de lits. Cet hôpital possède aussi, comme beaucoup d'autres hôpitaux anglais, ce qu'on appelle un *fonds samaritain*, c'est-à-dire un fonds destiné à pourvoir les malades à leur sortie de vêtemens, d'appareils, et à leur donner un secours en argent; institution excellente qui complète heureusement, au point de vue charitable, l'œuvre de l'assistance médicale. L'hôpital de *Vincent Square* et *the*

Home for sick Children and dispensary for Women, situé à Sydenham, reçoivent également des femmes et des enfans. Bien que ces hôpitaux n'admettent pas seulement des enfans en bas âge, ils paraissent surtout destinés à satisfaire aux besoins auxquels répondent dans nos hôpitaux les salles de crèche. Quant aux enfans plus âgés, ils sont recueillis (sans parler des asiles pour les enfans idiots ou incurables et des maisons de convalescence) dans sept hôpitaux spéciaux, qui tous à la vérité ne contiennent qu'un assez petit nombre de lits, et, en réunissant leurs ressources, reçoivent à peine par an un nombre d'enfans égal à celui qui est reçu dans nos deux hôpitaux d'enfans (1). Tous ces hôpitaux ont été fondés par des souscriptions volontaires, et les enfans n'y sont généralement reçus que sur lettre de recommandation. Ne pouvant les décrire tous, je choisirai le plus considérable et le mieux aménagé, celui de *Great Ormond street*, pour y faire pénétrer le lecteur.

L'hôpital de *Great Ormond street* a été fondé en 1851. Il ne contenait à cette époque que cinquante lits; mais, à une date récente, il a été considérablement agrandi, et depuis qu'un nouveau bâtiment a été inauguré le 19 novembre 1875, il en contient cent vingt-sept. Cet hôpital vit uniquement sur le produit de souscriptions volontaires et de legs, qui sont très fréquens. Le rapport annuel du comité de direction donne même aux annexes, suivant une habitude très anglaise, le modèle d'une formule de legs à l'usage des testateurs bienveillans, formule où rien n'est oublié, même la mention de la dispense du paiement des droits; il ne manque que le chiffre du legs. A la qualité de souscripteur est attaché le droit de recommander des malades, soit pour le traitement externe, soit pour le traitement interne, et l'étendue de ce droit s'élève avec le montant de la souscription : c'est assez dire que cet hôpital ne

(1) Voici, pour ceux que le détail de ces questions intéresse, l'indication exacte de ces hôpitaux :

NOMS DES HÔPITAUX.	Date de la fondation.	Nombre d'enfans admis en 1875		Nombre de lits.
		au traitement externe.	au traitement interne.	
Belgrave hospital for Children (Cumberland street)	1866	1,640	132	»
East London hospital for Children (Bacton Cross Road)	1867	9,015	[illegible]	»
Evelina hospital (Southwark Bridge Road)	1869	22,000	»	56
Hospital for Lame Children (Queen Square Bloomsbury)	1867	»	140	71
Hospital for sick Children (Great Ormond street)	1851	12,721	519	127
North London hospital for Children (Hackney Road)	1867	13,677	269	21
Victoria hospital for sick Children (Queen's Road West-Chelsea)	1866	17,551	248	51

reçoit que des enfans privilégiés. Cependant les médecins font fréquemment passer, de leur propre autorité, du traitement externe au traitement interne les enfans dont le cas leur paraît intéressant; mais la lettre de recommandation n'en est pas moins le mode d'entrée le plus fréquent. Aussi l'hôpital de Great Ormond street a-t-il d'illustres patrons : d'abord la reine, qui a permis que chaque salle du nouveau bâtiment reçût le nom d'une de ses filles; puis la princesse de Galles et la princesse Christian. Le président et les vice-présidens (fonctions tout à fait honoraires) sont le comte de Shaftesbury, le comte de Granville, les archevêques de Cantorbéry et de Londres. On voit tout de suite l'organisation en quelque sorte aristocratique de cet hôpital, organisation qui, au reste, ne lui est point particulière; car il est peu d'œuvres en Angleterre qui ne recherchent le patronage des grands noms de l'aristocratie, sauf (comme c'est ici le cas) à confier à un comité de *management*, plus modestement composé, la direction effective des services. Le procédé réussit, car durant la seule année 1875, les souscriptions, dons et legs, recueillis par l'hôpital de Great Ormond street, se sont élevés à une somme totale de 18,134 livres 11 shillings, soit environ 453,350 francs.

Ce revenu considérable sert non-seulement à pourvoir aux soins des enfans admis à l'intérieur de l'hôpital, mais encore aux frais du traitement externe très libéralement organisé : en effet les consultations aussi bien que les remèdes eux-mêmes sont gratuits; ils sont distribués, après la consultation, à la pharmacie de l'hôpital, ceux qui se présentent munis d'une ordonnance du médecin n'ayant à fournir que les bouteilles et les bouchons. L'accès du traitement externe n'est pas seulement ouvert aux malades munis de lettres de recommandation; ceux qui se présentent sans lettres sont admis à la consultation, mais pour une fois seulement. Pour être admis à suivre un traitement régulier, il faut qu'ils obtiennent une lettre revêtue de l'estampille de la *Charity organisation society*, vaste société qui a été établie à Londres récemment pour introduire un certain contrôle dans la distribution des aumônes et pour prévenir l'exploitation des personnes charitables par des escrocs. Cette société possède à Londres 37 bureaux, et chacun de ces bureaux se charge de donner des renseignemens sur les pauvres du district où il est installé. L'organisation de ce système de contrôle ressemble beaucoup à celle de nos visiteurs de l'assistance publique. C'est ainsi que par un long circuit nos voisins en arrivent souvent à emprunter à notre administration ses procédés de centralisation, tout en conservant, il est vrai, le zèle et l'activité de la charité privée.

Ce double service du traitement externe et du traitement interne exige un personnel nombreux : aussi comprend-il, outre 1 médecin honoraire, 1 médecin en chef et 5 médecins assistans, 1 chirurgien en chef et 3 chirurgiens assistans, dont 1 dentiste. Nous sommes loin de ce médecin unique des infirmeries de *workhouse*. Peut-être même peut-on se demander s'il n'y a pas là un certain luxe de personnel, quand on compare le nombre des médecins avec celui des lits. Les consultations du traitement externe ont lieu le matin. Quant aux visites à l'intérieur de l'hôpital, elles se font dans l'après-midi, suivant un usage général des hôpitaux anglais qui n'est pas sans inconvéniens. Les heures qui suivent le repos de la nuit sont celles où l'on juge le mieux de l'état des malades; mais les médecins d'hôpitaux à Londres sont des médecins très courus, et peut-être dans cette circonstance font-ils passer leur clientèle payante avant leur clientèle gratuite.

Si maintenant nous pénétrons à l'intérieur de l'hôpital, si nous visitons les cinq salles qui le composent, nous nous trouverons en présence d'une installation assurément très supérieure à celle des hôpitaux d'enfans que nous connaissons en France. Dans les salles éclairées des deux côtés par de larges fenêtres, il n'y a aucune odeur. La combinaison de la ventilation naturelle et de la ventilation artificielle fait disparaître jusqu'à cette atmosphère un peu lourde qu'on respire en général dans les salles d'hôpital les mieux aérées. Les lits sont séparés les uns des autres par de larges intervalles; de chaque salle dépendent une salle de bains et un cabinet de toilette d'une propreté minutieuse. Si l'on pouvait se servir d'un mot pareil lorsqu'il s'agit d'un hôpital, tout est confortable, et certainement ces beaux enfans anglais, dont la maladie parvient à peine à pâlir les joues roses, doivent s'y trouver tout aussi bien que chez eux, quoique la plupart paraissent appartenir à la classe à demi aisée. Enfin on reconnaît les dispositions ingénieuses de la charité privée à ceci : les murailles, au lieu d'être nues, sont ornées d'images qui représentent les unes des sujets religieux, les autres des histoires propres à amuser les enfans; sur chaque lit sont répandus des jouets, et au milieu de la salle réservée aux plus grands s'élève un magnifique cheval à bascule qui sert à la fois à la récréation et à l'exercice.

Au point de vue de la classification des maladies, les salles sont divisées, comme chez nous, en salles de médecine et salles de chirurgie; mais la séparation entre les chroniques et les aigus y est inconnue. Je ne crois pas qu'il faille le regretter. Ce n'est pas au reste la suppression de cette distinction assez artificielle qui constitue la différence la plus profonde entre les hôpitaux d'enfans à Lon-

dres et à Paris : c'est le système adopté pour les maladies contagieuses. L'hôpital de Great Ormond street ne reçoit aucun enfant atteint de petite vérole, de fièvre typhoïde, de scarlatine ou même de rougeole. Les enfans qui sont amenés à la consultation présentant des symptômes de ces diverses maladies sont renvoyés à des hôpitaux spéciaux, où ils sont immédiatement admis avec ou sans lettres de recommandation. Ce n'est pas là au reste une règle spéciale à l'hôpital de Great Ormond street, ni même aux hôpitaux d'enfans; c'est l'application générale d'une mesure d'hygiène publique commune à tous les hôpitaux. Les Anglais ont poussé très loin le système de la spécialisation des hôpitaux : outre les maisons distinctes consacrées, comme chez nous, aux femmes en couche, aux maladies de la peau, aux maladies contagieuses, ils ont ouvert successivement des hôpitaux spéciaux plus ou moins considérables pour les maladies de poitrine, de la gorge, pour la pierre, pour les cancers, pour les ophthalmies, pour les fistules, pour la paralysie, etc. Enfin il existe deux grands hôpitaux, *the London Fever hospital*, spécialement consacré aux malades atteints de fièvres contagieuses, et *the Small Pox hospital*, destiné aux malades atteints de la petite vérole. Dans ces deux hôpitaux, fondés par souscriptions volontaires, les malades sont reçus ou gratuitement, avec une lettre de recommandation des gouverneurs, ou moyennant paiement d'un prix de journée par la paroisse à laquelle ils appartiennent. Mais, comme ces deux hôpitaux, bien qu'assez vastes, ne suffisent pas à recevoir le grand nombre de malades atteints de fièvres contagieuses ou de petite vérole que contient la ville de Londres, il a été nécessaire de construire des asiles métropolitains, deux pour les fièvres et deux pour la petite vérole, dont les frais sont supportés par le fonds commun métropolitain des pauvres (*metropolitan common poor fund*), et qui reçoivent principalement cette classe de malades, ordinairement recueillis dans les infirmeries des *workhouses*. Dans ces hôpitaux et dans ces asiles, où les autorités des paroisses ont même le droit d'envoyer d'office les malades, les enfans sont reçus comme les adultes, et c'est là certainement un moyen énergique d'empêcher les maladies contagieuses de se propager dans les hôpitaux d'enfans que de leur en fermer l'accès. Il n'y aurait qu'à louer cette organisation, si, allant encore un peu plus loin dans la voie où ils sont entrés, nos voisins créaient aussi des hôpitaux spéciaux pour les enfans atteints de maladies contagieuses.

Comme il faut toujours prévoir le cas où le médecin se serait trompé dans son diagnostic en admettant un enfant, et celui où une affection contagieuse viendrait tout à coup à se déclarer chez un malade déjà soigné depuis quelque temps à l'hôpital, toutes les pré-

cautions sont prises à Great Ormond street. Au troisième étage de la maison sont installées des salles particulières ou des chambres isolées destinées à ces cas exceptionnels; l'une de ces salles est consacrée aux enfans atteints de la coqueluche, les chambres aux maladies proprement dites. Lorsque j'ai visité l'hôpital, la fièvre scarlatine venait de se déclarer chez un enfant. Il avait été immédiatement transporté dans une de ces petites chambres, séparée du corridor par une double porte. Une garde-malade, qui lui était spécialement affectée, ne le quittait ni jour ni nuit, et ne soignait, par crainte de propager la contagion, aucun autre enfant. Je ne pus m'empêcher de penser à ce mélange de toutes les maladies, qui est une si grande cause d'insalubrité pour nos hôpitaux en France, et d'envier à l'Angleterre ce luxe et cette générosité des simples particuliers, qui permettent d'opposer à l'insuffisance de certains établissemens publics des modèles aussi accomplis de fondations privées.

Ce qui constitue aussi une des grandes supériorités de l'hôpital de Great Ormond street, c'est le personnel qui s'adonne au soin des malades. Je ne parle pas seulement des médecins qui comptent parmi les premiers de Londres, mais aussi des gardes-malades. Les femmes qui remplissent ici les fonctions tenues dans nos hôpitaux par les religieuses sont presque toutes des filles de médecins ou de pasteurs qui se sont consacrées par dévoûment au soin des enfans, sans autre rémunération que d'être logées et nourries à l'hôpital; on leur donne le nom assez aristocratique de *ladies*, et elles sont sous l'autorité d'une *lady superintendent*. Les offices inférieurs sont remplis par des femmes à gages qui, sous le nom générique de *scrubbers* (frotteuses), s'acquittent de fonctions analogues, mais un peu inférieures cependant, à celles de nos infirmières.

Puisque je suis amené à parler de cette question du personnel des gardes-malades dans les hôpitaux anglais, peut-être trouvera-t-on un certain intérêt dans quelques renseignemens sommaires sur la composition et le mode de recrutement de ce personnel. Ce qu'il était il y a vingt ans, nous pouvons le demander aux documens officiels anglais : ils nous répondront qu'à cette époque les femmes qui embrassaient la fonction de gardes-malades dans les hôpitaux étaient généralement « trop vieilles, trop faibles, trop ivrognes, trop sales, trop bêtes ou trop méchantes pour être capables de rien faire d'autre. » C'est à la personne qui a porté ce jugement sévère et dont le nom est bien connu en France, c'est à miss Florence Nightingale que revient l'honneur d'avoir entrepris la réforme de ce personnel. Le vrai titre de gloire de miss Nightingale n'est pas d'avoir fait avec un peu trop de bruit à l'époque de la guerre de Crimée ce que d'humbles sœurs de Saint-Vincent-de-Paul

faisaient depuis longtemps, ce qu'à l'époque du siége de Paris a fait silencieusement pour des blessés qui n'étaient pas ses compatriotes une jeune femme, une Genevoise, dont la mémoire mérite de vivre dans tous les cœurs français, Mlle Hélène Vernet; c'est d'avoir eu le courage de proclamer l'infériorité de son propre pays sur un point capital de l'organisation hospitalière et d'avoir adressé à l'opinion publique un appel qui n'est pas demeuré stérile. Sur le produit des sommes versées entre ses mains et réunies sous le nom de *fonds Nightingale*, on a pu établir à l'hôpital Saint-Thomas une école pour l'éducation professionnelle des gardes-malades. Des médecins éminens ne dédaignent pas d'adresser aux élèves de cette école des cours où ils leur inculquent, avec des préceptes d'hygiène et de médecine pratique, quelques notions élémentaires de chimie et de physiologie. C'est là une institution excellente que nous aurions grand avantage à emprunter à nos voisins. Il serait facile d'établir dans nos hôpitaux des cours semblables qui seraient suivis par les sœurs de l'hôpital et auxquels les communautés religieuses auraient le droit d'envoyer des élèves. On hausserait ainsi le niveau des connaissances théoriques chez le personnel si dévoué des hôpitaux, et nos sœurs n'auraient rien à envier sous ce rapport aux élèves de l'école de Saint-Thomas. Les élèves de cette école auxquelles on délivre une sorte de brevet sont ensuite réparties entre les principaux hôpitaux non-seulement de Londres, mais du royaume-uni, où, sous le nom de *head-nurses* ou de *sisters* (sans que ce nom implique aucun caractère religieux), on leur confie la direction et la responsabilité d'une salle. Elles sont assistées pour la portion médicale du service par des *nurses* qu'elles forment à leur tour et par des *scrubbers* qui font le gros ouvrage. Cette fondation a donné d'assez bons résultats pour que d'autres institutions se soient établies ou transformées d'après ce modèle : c'est ainsi que *the British nursing Association*, qui compte 60 membres, et *the Bible Women Association* envoient leurs élèves, la première au *Royal free hospital*, la seconde à l'hôpital de *Guy*, et à celui de *Queen Charlotte*. Une association importante qui vient de se former sous le nom de *Metropolitan and national nursing Association* et qui se propose d'entreprendre le soin des pauvres à domicile envoie ses élèves à l'hôpital de *Westminster*. On en pourrait encore citer d'autres, et il est juste de reconnaître que le personnel des gardes-malades dans les hôpitaux a fait depuis quelques années en Angleterre de sérieux progrès.

Ces progrès tiennent encore à une autre cause : à la fondation, au sein de l'église anglicane, de véritables congrégations religieuses qui s'adonnent aux soins des malades. C'est un fait curieux à noter dans l'état moral de l'Europe, que, tandis que les communautés re-

ligieuses sont l'objet d'attaques ardentes dans les pays catholiques, elles tendent au contraire à se développer et à se fortifier dans les pays protestans. Il y a longtemps qu'en Allemagne on emploie les diaconesses de Kaiserswerth dans le service hospitalier; mais, pour ne pas sortir de l'Angleterre, de véritables communautés religieuses y ont été fondées dans ces derniers temps. Sans parler des diaconesses du diocèse de Londres (*London Diocesan Deacones Institution*) et des diaconesses de *Mildmay House*, dont l'institution à un caractère moitié religieux, moitié laïque, la communauté de *Saint John House*, qui compte 115 sœurs, soigne les malades des deux hôpitaux de *King's-College* et de *Charing-Cross*. Les sœurs de *Saint John House* ont une règle plus stricte que celle des diaconesses, moins stricte que celles des sœurs d'*All Saints*, de *Saint Peter*, de *Saint Saviour*, qui soignent également les malades soit dans leurs propres hôpitaux, soit dans les hôpitaux généraux de Londres. Ces communautés se rapprochent plus ou moins des communautés catholiques par leurs statuts, par leur costume et même par certaines pratiques religieuses; toutefois il règne sur leur organisation intérieure, sur la nature et l'étendue des engagemens que les sœurs prennent, un certain mystère dont il n'est pas aisé de soulever le voile. Ces communautés ne sont pas vues en effet de très bon œil par tout le monde. Si on est d'accord pour rendre hommage au bien qu'elles font, on fait des réserves « sur leur caractère ecclésiastique. » On les accuse de prononcer en secret les trois vœux catholiques : obéissance, pauvreté, chasteté. Tout récemment une personne distinguée qui s'est beaucoup occupée des questions relatives à l'assistance publique, miss Stephens, a écrit un livre tout exprès pour se prononcer contre ces congrégations. Après avoir contesté qu'elles remplissent mieux leur tâche que des associations laïques, elle s'efforce de les enfermer dans ce dilemme : ou bien vous vous conformerez exactement au modèle que vous offrent les communautés catholiques et alors vous serez inconséquens (*inconsistens*) avec les principes de votre foi religieuse, ou bien vous vous écarterez de ce modèle et alors vous ferez moins bien. On voit que l'existence de ces communautés soulève une question théologique aussi bien qu'une question d'assistance, et que leur avenir dépend en partie du dénoûment de la crise que traverse en ce moment l'église anglicane. Mais, à ce double point de vue, il y a là un fait assez intéressant pour que j'aie cru devoir le signaler en passant.

Si depuis vingt ans le personnel des gardes-malades s'est considérablement amélioré dans les hôpitaux de Londres, il n'en est pas de même dans les infirmeries des *workhouses :* le nombre de celles qu'on appelle des *trained nurses*, c'est-à-dire qui ont reçu une cer-

taine instruction professionnelle, est extrêmement restreint. Là où quelques-unes d'entre elles sont employées, elles sont obligées d'appeler à leur aide, non-seulement pour les décharger du gros ouvrage, mais pour les aider dans les soins médicaux, ces *pauper nurses* dont j'ai déjà parlé. On appelle ainsi des femmes valides qui ont été admises au *workhouse*, les unes pour une raison, les autres pour une autre, et qu'on y conserve indéfiniment à la condition qu'elles s'occupent gratuitement du soin des malades. Demandons à miss Nightingale ce qu'il faut penser de ces *pauper nurses*. Elle nous demandera à son tour « s'il est probable qu'on trouvera des femmes propres à remplir un emploi qui demande avant tout la sobriété, l'honnêteté, l'ordre, la propreté, une bonne réputation et une bonne santé parmi des femmes qui n'ont été admises au *workhouse* que parce qu'elles n'étaient les unes ou les autres ni sobres, ni honnêtes, ni ordonnées, ni propres, ni de bonne réputation, ni de bonne santé. » En admettant même une certaine exagération dans ce jugement rigoureux, il est certain que ce personnel offre bien peu de garanties, surtout lorsqu'au lieu d'être sous la surveillance d'une garde-malade en chef instruite et expérimentée, il ne se trouve, ainsi qu'il arrive souvent, que sous la surveillance de la matrone du *workhouse*. Celle-ci est parfois une femme de devoir et de conscience ; parfois aussi c'est tout simplement la femme du maître du *workhouse*, et elle ne remplit ces fonctions que par accident. On pourrait presque dire qu'un coup d'œil jeté sur la toilette de la matrone du *workhouse* suffit pour juger à laquelle de ces deux catégories elle appartient. Si l'on en rencontre dont les vêtemens simples et décens conviennent à la tristesse du lieu, il en est d'autres que nos yeux français, accoutumés à l'austère propreté des sœurs, voient avec peine étaler au milieu de ces misères le contraste d'une robe de soie défraîchie et d'un chapeau à l'avant-dernière mode.

En résumé, si j'avais à mettre en relief le trait distinctif de l'organisation de l'assistance médicale à Londres (et l'on pourrait ajouter en Angleterre), je dirais que ce trait distinctif est l'inégalité; tant il est vrai que les institutions charitables d'un peuple ne sont que le reflet de ses institutions sociales et politiques. Pour les pauvres *recommandés*, toutes les ressources de la science et tous les ingénieux raffinemens de la charité privée; pour les pauvres inconnus, l'insuffisance et la rudesse de la charité publique. Dans le détail, cette organisation peut paraître sur certains points supérieure, sur d'autres, inférieure à la nôtre. Quant à décider s'il se fait dans une ville ou dans l'autre une plus grande somme de bien, c'est un point qu'il est à la fois difficile et superflu de trancher. A quoi bon en effet ces comparaisons oiseuses et dont le résultat, même s'il

nous était favorable, n'aurait jamais rien de définitif? N'oublions pas que nos voisins sont un peuple de progrès, perpétuellement occupé à se juger lui-même, et que si nous nous endormions dans la pensée d'une supériorité acquise sur certains points, nous risquerions fort au réveil de nous trouver dépassés.

III.

Revenons maintenant à notre sujet, c'est-à-dire aux enfans de Paris, et occupons-nous d'abord des convalescens. Il n'existe à Paris même que deux asiles qui leur soient ouverts, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles, et ce sont deux asiles fondés par la charité privée. La maison de convalescence des garçons est située au n° 67 de la rue de Sèvres. Cette maison est aujourd'hui exclusivement entretenue aux frais de trois hommes qui me sauraient mauvais gré de trahir ici le secret de leur bienfaisance. Leur œuvre est en effet moins connue que leurs noms, et, par sa modestie même, elle n'en mérite que plus d'intérêt. Cette œuvre avait à l'origine un caractère d'assistance à la fois médicale et religieuse. Ses fondateurs allaient eux-mêmes recruter dans les hôpitaux des petits malades pour les amener à leur maison de convalescence. Ils les choisissaient de préférence parmi les plus abandonnés, les plus ignorans, et après les avoir gardés assez longtemps pour leur donner quelques élémens d'instruction scolaire et religieuse, ils continuaient à les rassembler le dimanche par l'attrait d'un patronage. L'œuvre, en s'agrandissant, a changé de forme. Le patronage s'est transformé en une sorte d'asile-école pour les enfans vagabonds et abandonnés. Quant à la maison de la convalescence, elle a continué de subsister; mais les enfans y sont envoyés directement par l'administration de l'assistance publique, qui paie à l'œuvre une somme de 40 fr. pour les garder pendant un mois. S'ils sont conservés passé ce délai, leur entretien tombe exclusivement à la charge de l'œuvre. C'est ce qui arrive fréquemment lorsque ces enfans sont à l'âge de la première communion et que leur famille présente peu de garanties. On les garde alors jusqu'à l'accomplissement de cette cérémonie, qu'on est parfois obligé de faire précéder de l'administration du baptême. La maison, qui peut abriter en même temps 30 convalescens, n'en reçoit guère par an plus de 250 ou 300. Le séjour qu'y font les enfans est très profitable à leur santé; mais il faut attribuer ce résultat plutôt aux bons soins dont ils sont l'objet de la part des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qu'à l'aménagement même des bâtimens. Peut-être en effet l'emplacement de cette maison, qui est située dans un quartier populeux, non loin des élégans magasins du Bon-Marché, ne convient-il pas tout à fait à une œuvre de convalescence,

ni même à une école; mieux eût valu l'établir dans les faubourgs, auprès des fortifications. L'acquisition de la maison, qui est un ancien hôtel aristocratique, serait revenue moins cher aux fondateurs, et les enfans de la convalescence, comme ceux de l'asile, ne s'en trouveraient que mieux.

C'est dans ces conditions qu'a été ouverte la maison de convalescence des filles, située rue Dombasle, impasse Sainte-Eugénie, à l'extrémité de la rue de Vaugirard. Ces faubourgs de l'ouest de Paris ont en effet un air de campagne qui les rend singulièrement propres à recevoir des œuvres de charité. Lorsqu'on s'y promène au printemps, on se croirait en plein champ au parfum des lilas et à la senteur du terroir. La langue même du peuple se ressent de cet aspect rural. Si vous demandez à un habitant du quartier où est située l'impasse Sainte-Eugénie, il vous répondra qu'elle se trouve « tout à fait dans le haut du pays. » Le jour où j'ai visité cet établissement, on célébrait la première communion à la paroisse de Vaugirard. Les enfans sortaient de l'église, les rues étaient remplies de petites filles en robes blanches, et de petits garçons avec un ruban au bras; les habitans, debout sur le pas de leurs portes, les suivaient de l'œil avec bienveillance, et l'on ne rencontrait partout que visages épanouis. Presque vis-à-vis de l'église, on aurait pu voir sur la muraille les affiches du dernier candidat à la députation dans l'arrondissement, qui avait été nommé à une majorité considérable. Celui-ci promettait naturellement à ses électeurs comme don de joyeux avénement la séparation de l'église et de l'état, l'instruction laïque et la suppression du budget des cultes. Je lisais cela, et je me prenais à penser à ce caractère singulier du peuple de Paris, qui choisit pour le réprésenter des adversaires passionnés des institutions religieuses, qui en supporterait probablement avec impatience la suppression, et qui, à tout prendre, vaut mieux que ceux auxquels il prodigue ses suffrages.

L'œuvre de l'impasse Sainte-Eugénie n'a que peu d'importance comme maison de convalescence; elle ne reçoit guère que douze ou quinze enfans à la fois. C'est aussi une œuvre de première communion et de refuge pour les jeunes filles délaissées. Les femmes qui dirigent cette œuvre sont revêtues d'un costume laïque. Ne leur demandez pas quel esprit les anime, sous quels statuts elles vivent, comment elles pourvoient à leur recrutement; elles vous répondraient d'une manière évasive. N'insistez pas; vous les mettriez dans l'alternative de manquer à la vérité ou de trahir le secret d'un des plus beaux mystères de la charité, d'une œuvre qui se cache afin d'engager de plus près la lutte avec le vice, et de pouvoir lui ravir jusque dans ses bras les créatures qu'il a perdues et qu'elles ne renoncent pas à lui disputer. La maison de l'impasse

Sainte-Eugénie dépend en partie comme administration d'une autre maison située rue Notre-Dame-des-Champs, n° 19, qui est elle-même une maison de convalescence pour les jeunes filles sortant des hôpitaux d'adultes. Je n'ai donc point à m'en occuper ici, mais ce serait demeurer incomplet que de ne pas mentionner l'existence de la maison de convalescence établie dans l'asile Sainte-Hélène, à Épinay-sous-Sénart (Seine-et-Oise). Cette maison est confiée aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et placée sous le patronage de M. le curé de la Madeleine.

Il n'y a point d'établissement public affecté aux enfans convalescens comme les asiles de Vincennes et du Vésinet pour les convalescens adultes; mais cette destination est en partie remplie par les trois hôpitaux que depuis un certain nombre d'années l'Assistance publique possède à la Roche-Guyon, à Forges-les-Bains et à Berck-sur-Mer. Cela est vrai surtout de l'établissement de la Roche-Guyon, que son fondateur le comte Georges de la Rochefoucauld, fidèle aux traditions philanthropiques de sa famille, avait élevé pour en faire une maison de convalescence pour les enfans. Cette maison a été léguée par le comte de la Rochefoucauld à l'Assistance publique, qui a affecté 40 lits aux enfans scrofuleux et en a réservé 60, dont en général 30 seulement sont occupés, pour les enfans convalescens. Cette maison est dirigée par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. L'établissement de Forges-les-Bains est, au point de vue administratif, une annexe de l'hôpital des Enfans-Malades. Il a le même directeur et il est confié à la même communauté de sœurs, celle des dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve. L'établissement de Forges contient 100 lits, qui sont tous réservés aux enfans scrofuleux dont un tiers vient de Sainte-Eugénie, et les deux autres tiers des Enfans-Malades. On n'y envoie que ceux dont l'état s'est assez amélioré pendant leur séjour dans ces deux hôpitaux pour qu'ils puissent profiter du grand air de la campagne et du traitement des eaux de Forges. C'est un bel établissement dont la création remonte à une dizaine d'années, mais qui pour l'importance et la perfection de l'installation le cède à l'hôpital de Berck-sur-Mer, où nous nous arrêterons un instant.

La pensée d'appeler les malades indigens à profiter de ce puissant agent de thérapeutique qu'on appelle l'air de la mer n'est pas nouvelle dans le domaine de la charité publique. Il y a quelque quatre-vingts ans qu'a été fondé au bord de la Manche l'hôpital anglais de Margate, destiné aux malades scrofuleux et en particulier aux enfans. Mais nous sommes si ignorans en France de ce qui se passe à l'étranger que ce n'est pas, ainsi qu'on pourrait le croire, l'exemple de nos voisins, c'est un fait d'expérience et on pourrait presque dire de hasard qui a attiré l'attention de l'Assistance pu-

blique sur les bienfaits que les enfans malades pourraient recueillir d'un traitement continu au bord de la mer. On sait (1) que les enfans abandonnés sont confiés par l'Assistance publique à des familles de nourriciers qui les élèvent à la campagne. Les rapports d'un des médecins inspecteurs de l'Assistance publique, le docteur Perrochaud, avaient signalé l'amélioration qu'avaient éprouvée dans leur santé certains pupilles de l'Assistance publique atteints de scrofules qui avaient été placés par elle sur le littoral du Pas-de-Calais, entre autres dans la petite commune de Groffliers. Bien que la situation de cette commune fût peu favorable et que son éloignement de la mer contraignît d'amener les enfans en brouette deux fois par jour sur la plage, les bons effets de ce séjour se faisaient immédiatement sentir chez les petits scrofuleux, et les premiers symptômes de leur mal ne tardaient pas à disparaître. On résolut de tenter l'expérience dans des conditions encore très modestes, mais plus favorables. Sur la plage immense du petit hameau de Berck vivait, dans une cabane solitaire, une femme, venue on ne savait trop d'où, et à laquelle on n'avait jamais connu ni mari, ni enfans, ni famille. Aussi l'appelait-on *Marianne-toute-seule*. Malgré son isolement, Marianne n'était pas devenue sauvage: elle aimait les enfans et s'employait volontiers à garder ceux des pêcheurs pendant que les pères étaient au large et que les mères ramassaient des crevettes sur la plage. Aussi l'idée vint-elle de la mettre à la tête d'une sorte de pensionnat, composé d'une douzaine d'enfans malades. L'expérience réussit tellement qu'on résolut de l'entreprendre sur un plus grand pied. Sur un relais de mer de 3 hectares, acheté à l'état, l'administration de l'Assistance publique construisit un hôpital provisoire en charpente à double cloison, auquel des enduits intérieurs au mortier de chaux, des couvertures en ardoise et des peintures de bonne qualité donnèrent un confortable plus que suffisant. L'hôpital, destiné à recevoir 100 enfans des deux sexes, fut commencé en février 1861 et inauguré en juillet. La construction avait demandé quatre mois et coûté, terrain et mobilier compris, 102,118 francs. Les résultats obtenus dans cet hôpital et relevés dans le rapport d'un éminent praticien des hôpitaux de Paris, M. le docteur Bergeron, furent tellement satisfaisans que six ans après des ordres étaient donnés pour construire sur une beaucoup plus grande échelle un hôpital définitif destiné à recevoir près de 600 enfans. En s'en tenant à ce procédé simple, économique, mais très suffisamment solide de construction, on aurait pu pour une somme de 500,000 à 600,000 francs suffire à toutes les exigences de l'installation nouvelle. Mais ces façons modestes ne conviennent pas à

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre.

nos administrations, qui aiment à faire *grand* et surtout à faire *beau*. L'administration de l'Assistance publique n'a pu résister au désir d'élever à Berck un bâtiment qui est à la vérité un modèle de construction hospitalière, mais qui a coûté déjà près de 3 millions, sans compter les dépenses assez considérables qu'on a été obligé de faire depuis pour en préserver l'existence compromise par les déplacemens du rivage de la mer. Cet établissement est magnifique : construit tout en briques, avec perrons et appuis de fenêtres en pierre de taille, il ressemble à s'y méprendre à ces grands hôtels qu'on construit en Angleterre au bord de la mer, et en particulier au *Pavillon-Hotel* de Folkestone. Le plan en est très simple. L'établissement a la forme d'une sorte de fer à cheval. Les bâtimens de droite et de gauche sont destinés à recevoir les garçons et les filles; au premier étage sont les dortoirs, au rez-de-chaussée les réfectoires et ateliers. Au fond du fer à cheval sont situés les services généraux de l'hôpital, cuisine, buanderie, etc., et du côté de la plage le fer à cheval est fermé par un bâtiment plus bas pour ne pas faire obstacle à l'arrivée de l'air de mer. Les deux extrémités de ce bâtiment sont affectées aux logemens des employés et religieuses. Au centre s'élève la chapelle, qui sert en été aux baigneurs. Le bon aménagement intérieur répond à la disposition judicieuse du plan. Signalons, comme détails d'installation bien entendue, l'adoption du système des fenêtres anglaises dites familièrement à *guillotine*, qui permet d'aérer les salles par le haut, et la création d'une vaste piscine où les enfans peuvent en hiver prendre des bains de mer chauds.

D'après cette description sommaire, on voit tout de suite que, bien que l'établissement de Berck porte le nom administratif d'hôpital, l'installation en est fort différente de celle de Sainte-Eugénie et des Enfans-Malades. C'est beaucoup moins un hôpital qu'un asile hygiénique où, tout en soignant la santé des enfans, on s'efforce de les occuper, les filles à la couture, les garçons à diverses petites industries, et où on leur donne en même temps l'instruction primaire. On n'y envoie des hôpitaux de Paris que des enfans suffisamment valides pour n'être pas obligés de garder le lit habituellement, ce qui est la condition indispensable pour profiter du traitement; le plus de temps possible doit être en effet passé en plein air. On mène les plus grands et les plus grandes en promenade le long des dunes, on fait asseoir les plus petits aux belles heures de la journée sur le bord de mer. Ils s'ébattent à leur aise, creusent des trous dans le sable et poussent des cris de joie en voyant la vague qui vient les remplir, tout comme ces jolis enfans brillans de vigueur et de santé qu'on voit jouer sur la plage de Trouville. Il y a quelque chose de consolant à penser que ces salutaires plaisirs sont com-

muns aux enfans de toutes les classes, et que ceux qui en ont le plus besoin n'en sont pas les seuls déshérités.

L'hôpital de Berck se recrute, sur la proposition des médecins, parmi les enfans qui sont admis dans les services aigus ou chroniques des hôpitaux d'enfans de Paris. Il reçoit en outre un certain nombre de pupilles de l'Assistance publique qui viennent de l'hospice des Enfans-Assistés. Enfin il ouvre également ses portes aux enfans de la Seine et de Seine-et-Oise dont les parens sont en état de payer une pension de 1 fr. 80 cent. par jour. L'hôpital de Berck est porté sur les tableaux administratifs comme pouvant recevoir 600 lits, en y comprenant l'ancien hôpital qu'on a eu le bon esprit de ne pas démolir, et qui peut parfaitement servir. Malheureusement cet ancien hôpital, qui servait d'infirmerie, ayant été évacué à la suite d'une épidémie qui s'y était déclarée, on s'est demandé, avant de l'occuper de nouveau, s'il ne convenait pas de lui donner quelque destination particulière, en l'affectant soit aux enfans payans, soit aux pupilles de l'Assistance publique. Lorsque j'ai visité au mois d'octobre l'hôpital de Berck, la question était pendante depuis un an; depuis un an aussi l'hôpital était vide, et 100 lits demeuraient inoccupés, tandis que des enfans soignés dans les hôpitaux de Paris attendaient leur envoi à Berck, et que la liste des expectans s'allongeait à la porte de ces hôpitaux. Il serait à désirer qu'on évitât des tâtonnemens aussi longs et des incertitudes aussi préjudiciables.

L'hôpital de Berck-sur-Mer a été confié aux sœurs du tiers ordre de Saint-François, qu'on appelle plus communément les franciscaines, dont la maison la plus voisine est à Calais. Cet ordre, extrêmement ancien et qui a devancé de plusieurs siècles les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul dans le soin des malades, mérite une mention particulière parmi les communautés religieuses que nous avons déjà eu l'occasion de rencontrer. La communauté s'en tient à l'ancienne défense de « recevoir à iceux services des malades aucune personne séculière, de quelque sexe ou condition qu'elle soit. » Les franciscaines de l'hôpital de Berck suffisent à tous les travaux depuis les plus relevés jusqu'aux plus grossiers. Aussi sont-elles au nombre de 70; revêtues « d'un habit de drap vil » (ce sont les termes de leurs statuts), la taille serrée par une corde à nœuds, la jambe emprisonnée dans une sorte de houseau en laine blanche qui s'arrête à la cheville, et que portent également les femmes du pays, elles ont les pieds nus dans des sandales ou des sabots. On a même eu de la peine à leur faire accepter cet adoucissement contraire aux règles primitives de leur ordre, et pendant longtemps elles se sont obstinées à courir sans chaussures sur la dalle froide des couloirs. On les rencontre partout, à l'école comme à la buanderie, à l'infirmerie comme au bûcher, ployant sous des tas de linge ou des fardeaux

de bois. La sœur qui dirige l'école des garçons paraît avoir été choisie avec discernement parmi les plus vieilles et les plus laides de l'établissement; elle conduit sans difficulté une classe de près de 100 enfans, dont quelques-uns ont plus de quinze ans, et apportent sur les bancs de l'école l'expérience précoce du gamin de Paris. Cet ordre paraît, à en juger d'après les apparences, se recruter surtout dans les rangs un peu inférieurs de la société. Une certaine jovialité un peu rude est la manière d'être caractéristique des sœurs; mais si au point de vue de la distinction des manières elles ne valent pas les dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve ou même les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, elles ne le cèdent en revanche à aucun autre ordre pour l'accomplissement de tous les devoirs de leur tâche. C'est une grande sécurité pour le directeur de pouvoir s'en remettre uniquement à elles et de n'avoir pas à surveiller ce personnel toujours si douteux des infirmières. En résumé, l'établissement de Berck est un établissement modèle qui ne laisse absolument rien à désirer au point de vue des constructions et au point de vue de l'organisation intérieure du service. On ne saurait regretter qu'une chose : c'est la somme considérable qu'il a coûtée. Peut-être aurait-on pu au prix d'un moindre sacrifice d'argent obtenir des résultats thérapeutiques aussi satisfaisans et employer à l'amélioration des hôpitaux de Paris une partie du capital considérable qui a été dépensé sur la plage de Berck. Ajoutons, pour être complet, que la charité privée s'est inspirée des progrès réalisés par la charité publique. Sur la plage de Berck s'élève un petit hôpital qui contient aujourd'hui 24 lits et que les héritiers du baron Nathaniel de Rothschild ont fait construire pour les enfans israélites atteints de scrofules. Cet hôpital est destiné à s'agrandir encore et pourra recevoir environ une cinquantaine d'enfans.

IV.

Les mesures d'assistance médicale prises en faveur des enfans ne seraient pas complètes si ceux-ci ne trouvaient d'asile que dans les hôpitaux et dans les maisons de convalescence. Il y a en effet un principe qui domine l'admission dans les hôpitaux et que le directeur de l'Assistance publique rappelait encore dans une circulaire du 28 juillet 1854, c'est que le malade soit atteint d'une affection curable. L'application de ce principe a ses rigueurs. C'est ainsi qu'on voit trop souvent de malheureux phthisiques renvoyés d'hôpital en hôpital attendre dans la misère une mort certaine, mais souvent lente à venir. Peut-être est-on moins rigoureux en ce qui concerne les enfans. Dans les salles des chroniques ou dans les hôpitaux réservés aux scrofuleux comme Forges ou Berck, on pourrait

en trouver plus d'un, moins malade qu'infirme et conservé bien au-delà du temps qu'on conserverait un malade ordinaire dans un hôpital d'adultes. Il est vrai que pour les adultes atteints d'affections non guérissables s'ouvre un asile spécial : l'hospice des Incurables, tandis qu'aucun asile public d'incurables n'est affecté aux enfans. Nous aurions donc à signaler ici une grave lacune si la charité privée n'était venue la combler. Il existe en effet au n° 223 de la rue Lecourbe une des maisons les plus intéressantes que j'aie visitées et dans laquelle, malgré sa tristesse, je demande à mes lecteurs la permission de les faire pénétrer un instant : c'est l'asile pour les jeunes garçons incurables fondé par les frères de Saint-Jean-de-Dieu.

L'asile de la rue Lecourbe a eu des débuts modestes comme tous les établissemens dont la création est due uniquement à la charité privée, et il s'est élevé peu à peu au rang important qu'il occupe maintenant dans nos œuvres de bienfaisance par la force cachée de l'ordre qui l'a fondé. J'ai parlé de l'intérêt qu'il y aurait à tenter une étude sur le développement et l'esprit différent des congrégations religieuses en France. Assurément l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu mériterait bien quelques pages dans cette étude. Voici un ordre qui porte un nom illustre dans l'histoire du catholicisme. Lorsqu'il était dans toute sa force et son éclat, il avait divisé le monde chrétien en seize provinces et placé chacune de ces provinces sous la direction d'un supérieur appelé provincial, sous l'autorité duquel les différentes maisons situées dans les provinces étaient placées. Le nombre des établissemens possédés par l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu s'élevait autrefois à près de 300. L'orage est venu; les révolutions ont fermé et détruit un grand nombre de ces établissemens; l'ordre a perdu de sa force et de sa richesse, mais l'organisation ancienne subsiste toujours. Pour le supérieur-général des frères de Saint-Jean-de-Dieu, qui réside à Rome, la France n'est qu'une *province*. Le provincial réside à Lyon, et c'est sous son autorité que sont placés les huit autres établissemens que l'ordre possède en France. Cet ordre fait partout un bien immense; ici soignant les malades, là recevant des mains de l'état ou des départemens des aliénés qu'on lui confie, traitant par conséquent avec l'autorité publique, connu et apprécié par elle. Eh bien, cet ordre si puissant et si bienfaisant ne vit en France, comme au reste presque toutes les congrégations d'hommes, que d'une vie illégale et précaire. Il n'est pas reconnu; il ne peut pas posséder, et, pour assurer la transmission de ses établissemens charitables, il est obligé d'avoir recours au subterfuge d'une société civile constituée entre vingt de ses membres choisis parmi les plus jeunes et les mieux portans. Ces entraves ne l'empêchent pas de prospérer et d'étendre son action

bienfaisante. Je n'ai pu savoir le nombre des maisons que l'ordre des frères de Saint-Jean-de-Dieu possède dans la chrétienté. Les membres de l'ordre que j'ai interrogés ne le savaient pas eux-mêmes. Souvent ils n'apprennent le nom et l'existence de quelqu'une de leurs maisons que par un pieux usage. Lorsqu'un frère vient à mourir sous n'importe quels cieux, en Europe, en Amérique, ou ailleurs, toutes les autres maisons de l'ordre en sont informées dans le plus bref délai possible, et, aussitôt que la nouvelle est reçue, la messe doit être dite, et la communauté tout entière doit se mettre en prière pour le repos de l'âme du frère trépassé.

Le bâtiment où est situé aujourd'hui l'asile des jeunes garçons incurables est un bâtiment entièrement neuf qui a remplacé la modeste maison particulière où l'œuvre avait été d'abord installée. Cette reédification aurait été tôt ou tard rendue nécessaire par l'extension qu'avait prise l'œuvre elle-même; mais ici c'est la nécessité qui a fait loi. On ne saurait s'imaginer tout ce que cette malheureuse maison a souffert pendant les événemens de 1870 et de 1871. Située à quelques centaines de mètres des fortifications, sous le feu des batteries de Châtillon et de Meudon, elle avait été exposée pendant un mois au bombardement prussien. Force avait été d'évacuer les bâtimens et de faire descendre les enfans dans les caves. A peine la paix avait-elle été signée, à peine le supérieur de la maison avait-il pu se rendre compte du dégât commis et songer au moyen de le réparer, que l'insurrection de la commune éclatait. Le feu des batteries de Meudon, occupées cette fois par des troupes françaises, s'ouvrait de nouveau, et force était de condamner une seconde fois à une existence souterraine, dans l'atmosphère humide d'une cave, tout ce personnel d'enfans infirmes et souffreteux. Pendant ce temps, une ambulance était établie dans le parloir de la maison, et les fédérés daignaient permettre, au prix de quelques grossièretés et de quelques injures, que les frères soignassent leurs blessés. Enfin, lors que la résistance de l'insurrection paraissait à la veille d'expirer et que la communauté pouvait se croire arrivée au bout de ses tribulations, l'explosion de la cartoucherie du quai de Javel lézardait la maison du haut en bas et la rendait inhabitable. On pouvait craindre que l'œuvre, qui ne dispose d'aucune ressource assurée, ne succombât sous le poids de tant d'épreuves et de tant de charges; mais il n'en fut rien, et aujourd'hui un bâtiment plus grand, plus solide, mieux installé, s'élève à la place de l'ancienne maison. Comment cela s'est-il fait? « La Providence est venue à notre aide, » vous répondent les frères, et dans la bouche d'hommes qui ont passé par de pareilles angoisses, cette réponse, on peut le penser, n'a rien de banal.

Tel qu'il est aujourd'hui installé, l'asile de la rue Lecourbe peut

recevoir 200 enfans. Il comprend trois divisions : les grands, les petits et les infirmes. On s'étonnera peut-être de trouver cette dernière catégorie dans un asile où l'existence d'une infirmité, et d'une infirmité incurable, est une condition *sine qua non* d'admission. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le personnel de l'établissement pour voir que cette condition n'est pas de celles par-dessus lesquelles on passe. Il est difficile d'imaginer une collection plus complète et plus triste de tous les désordres qui peuvent atteindre le pauvre corps humain, sans compter que de ces infirmités les plus cruelles et même les plus malsaines ne sont pas toujours les plus apparentes; mais il y a cependant des degrés dans cette misère, et la division de ce qu'on appelle les infirmes se compose d'enfans qui sont absolument hors d'état de prendre aucun soin d'eux-mêmes, culs-de-jatte, paralytiques, etc., qu'il faut soigner, tourner et retourner comme des enfans au maillot. Si la sévérité d'une règle qui n'admet pas d'exception ne faisait obstacle au séjour sous le même toit de frères et de religieuses, ces enfans seraient assurément mieux confiés à des soins de femmes, et les religieuses parviendraient peut-être à réaliser avec eux ces miracles de propreté auxquels elles arrivent dans les hospices et dans les asiles d'aliénés avec ceux qu'on appelle les *gâteux*.

La division des grands est celle qui donne le moins de mal. On emploie ceux d'entre eux qui sont capables de travailler à deux industries sédentaires qui exigent peu de dépense de forces, la brosserie et la confection des habits. Il y a aussi une petite classe d'aveugles reçus contrairement à la règle en attendant qu'ils puissent être admis à l'institution des Jeunes-Aveugles, et auxquels un professeur aveugle lui-même donne des leçons de musique et de chant. Quant aux petits, sauf quelques élémens d'instruction primaire qu'on s'efforce d'inculquer à leurs intelligences lentes et rebelles, c'est surtout à améliorer leur santé qu'on s'emploie, en combattant les progrès de leurs infirmités par la bonne nourriture et l'exercice. C'est en effet une nécessité de combattre par le mouvement l'atrophie de leurs membres et l'aggravation de leurs infirmités. Le frère chargé de la division des petits, qui est un ancien soldat, prend le mot d'exercice au sens militaire. Il leur apprend à marcher au pas, les grands jours au son du tambour; c'est à la fois merveille et pitié de voir l'amour-propre et l'ardeur fébrile que ces pauvres petits êtres mettent à marquer la cadence et à faire résonner les dalles de la cour, qui avec son pied-bot, qui avec sa jambe unique, qui avec ses deux béquilles. Parfois, lorsque les enfans sont pris très jeunes, leur santé parvient à peu près à se rétablir, et telle infirmité qui paraissait incurable disparaît avec l'âge. Ce fut entre autres le

cas d'un pauvre enfant qui avait été recueilli en bas âge, à la fois comme orphelin et comme infirme. Peu à peu sa santé s'était rétablie, son infirmité avait disparu, et rien ne militait plus pour son maintien à l'asile des jeunes garçons incurables, rien que l'abandon complet où il se serait trouvé, si on l'avait mis dans la rue. Force fut donc de le garder à la maison, où il devint un objet d'envie pour ses camarades et un sujet d'orgueil pour les bons pères qui admiraient naïvement en lui le seul enfant sain de corps et libre de membres qu'ils eussent élevé. L'infirme a quitté l'asile pour entrer dans un régiment d'artillerie et n'a jamais cessé d'être en relations avec ses parens d'adoption. C'est l'enfant des Incurables.

Les charges de la maison sont lourdes et sont destinées à s'accroître encore. En effet, lorsque les enfans atteignent l'âge de vingt et un ans, qui est celui de leur sortie réglementaire de la maison, une question se présente, qui préoccupe singulièrement les frères. Que vont-ils devenir? Quelques-uns sont repris par leur famille, d'autres trouvent à se placer, d'autres, et c'est l'infiniment petit nombre, entrent aux Incurables; mais que faire des autres, de ceux qui n'ont pas de famille, qui ne sont pas en état de gagner leur vie, et pour lesquels il n'y a pas de place aux Incurables? A moins de se résigner à les voir mourir de faim à la porte de l'asile on est bien obligé de les garder. Les pensionnaires adultes de l'asile ainsi conservés sont déjà au nombre de douze, et ils deviendront de plus en plus nombreux avec le temps. Il y a là pour les finances de l'œuvre une lourde charge : aussi se demande-t-on sur quelles ressources elle peut vivre. Il ne faut guère compter sur la pension de 15 à 20 francs par mois qui, aux termes du règlement, est exigée par tête d'enfant. Lorsque cette pension n'est pas payée par un bienfaiteur étranger, il est rare que la famille s'en acquitte régulièrement. Souvent même elle n'est pas exigée. En dehors des ressources générales de l'ordre, l'œuvre vit donc de dons, de legs, de quêtes, c'est-à-dire du pain quotidien de la charité, dont la portion est parfois un peu exiguë. Mentionnons enfin, non pour l'importance de la somme, mais pour la rareté du fait, une subvention du conseil municipal de Paris. L'asile des jeunes garçons incurables est le seul établissement dirigé par des congréganistes qui ait échappé à l'hécatombe. Lorsque vint en discussion la question de savoir si la subvention accordée jusque-là à cet établissement serait retirée comme l'avaient été les autres, le conseiller municipal qui représente le quartier eut le courage de dire qu'étant entré par hasard dans cet établissement, il avait pu constater « que ces frères faisaient vraiment beaucoup de bien. » Il est regrettable que MM. les conseillers municipaux ne prennent pas plus souvent la peine de

visiter les établissemens situés dans les quartiers qu'ils représentent. Chacun aurait pu rendre un pareil témoignage, et en maintenant les subventions qu'il a rayées, le conseil municipal aurait fait de ses fonds disponibles un emploi beaucoup plus judicieux qu'en les attribuant à la soi-disant société de bienfaisance présidée par M. Greppo.

Un asile pour les jeunes filles incurables a été également fondé à Neuilly, avenue du Roule n° 30, qui est, à quelque différence près, le pendant de l'asile de la rue Lecourbe. Cet asile n'a pas eu les débuts pénibles et difficiles de la maison des frères de Saint-Jean-de-Dieu : il a été ouvert en 1853 sous le patronage efficace de Mme la princesse Mathilde et avec le concours de personnages éminens qui en sont demeurés les protecteurs. Mais le véritable fondateur de l'œuvre a été un homme de bien, M. l'abbé Moret, qui y avait consacré sa vie et qui y est mort, lui-même âgé et infirme, il y a deux ans. La maison, récemment construite à nouveau, est un bel établissement, très judicieusement aménagé, avec des dortoirs spacieux, des ateliers bien aérés, communiquant entre eux par des galeries extérieures qui donnent à la cour l'aspect d'un cloître. On peut y recevoir 300 pensionnaires ; l'établissement n'en contient aujourd'hui que 240. On admet des jeunes filles de six à vingt-deux ans, quelques-unes moyennant pension, le plus grand nombre gratuitement; mais il n'y a pas d'âge réglementaire de sortie, et les pensionnaires une fois admises peuvent y demeurer le reste de leur vie. Cette clause des statuts, que je n'entends pas critiquer, limite à 20 ou 30 par année le nombre des admissions nouvelles et aura pour résultat de transformer dans un temps donné le caractère de la maison en en faisant plutôt un hospice d'adultes. Il est vrai que ce personnel des infirmes se renouvelle vite et n'atteint guère la vieillesse. On voit, assises dans des chaises roulantes, affaissées sur elles-mêmes, les cheveux gris, le visage flétri, des femmes qui n'ont pas trente-cinq ans. Cependant, par une compensation singulière, les maladies aiguës sont très rares dans cet asile comme dans celui de la rue Lecourbe : l'infirmerie y est presque vide. La maison, qui a été reconnue d'utilité publique, vit sur le revenu de legs qu'elle a reçus et sur le produit du travail, qui se compose d'articles de couture, d'ouvrages au crochet et de fleurs artificielles livrées aux magasins de mode. La maison est tenue par des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et paraît sous une direction intelligente.

Si larges que soient dans leurs admissions les deux maisons dont je viens de parler, il y a cependant certaines catégories d'enfans infirmes devant lesquelles leurs portes ne s'ouvrent point : ce sont

les sourds-muets, les aveugles, les épileptiques et les idiots. La raison de cette exclusion, c'est qu'à Paris même ou dans les environs immédiats des maisons spéciales sont ouvertes aux enfans atteints de ces infirmités. Je n'aurais pas conduit jusqu'au bout la triste nomenclature que j'ai entreprise de toutes les souffrances physiques auxquelles l'enfance est sujette et des remèdes qu'on oppose à ces souffrances, si je ne disais un mot de chacun de ces établissemens, en m'arrêtant de préférence à ceux qui sont les moins connus. Je ne parlerai donc qu'en passant de la maison consacrée aux garçons sourds-muets, qui s'élève au n° 254 de la rue Saint-Jacques. Cette maison a été, dans ce recueil même et à une date assez récente, l'objet d'une étude très détaillée de M. Maxime Du Camp, sur laquelle il serait téméraire à moi de revenir. Je rappellerai seulement que cette institution a été longtemps unique en Europe et que c'est à l'abbé de l'Épée que revient la gloire de s'être occupé le premier de l'instruction des sourds-muets, « avec la sollicitude d'un prêtre (pour employer ses belles paroles) qui, n'ayant éprouvé depuis soixante ans qu'il existe aucun des fléaux personnels auxquels tous les enfans des hommes sont exposés, et craignant avec justice de vivre trop à son aise en ce monde, cherche du moins à gagner le ciel en tâchant d'y conduire les autres. » Nous avons d'autant plus le droit de mettre ainsi en avant nos titres de gloire que dans certains pays voisins on semble systématiquement disposé à les oublier. C'est ainsi que dans un congrès qui a été tenu à Dresde en 1875, et auquel assistaient 146 sourds-muets et un certain nombre de professeurs, il n'a été fait aucune mention ni de l'École de sourds-muets de Paris ni de la méthode de l'abbé de l'Épée, et cela, bien qu'une réaction sensible se soit produite depuis vingt ans en Allemagne en faveur de cette méthode, à laquelle on avait opposé longtemps celle de Samuel Heinicke. On a fait plus et on a été chercher en Amérique des spécimens de l'application de cette méthode dans les écoles fondées par Laurent Clerc et sans dire que celui-ci était un élève de l'abbé Sicard, élève lui-même de l'abbé de l'Épée.

L'École de la rue Saint-Jacques n'est pas ouverte seulement aux enfans de Paris; on y reçoit aussi des enfans de la province. Elle a un caractère mixte d'établissement d'instruction et d'établissement de bienfaisance, et les élèves se divisent en pensionnaires, demi-boursiers et boursiers, ces deux dernières catégories étant cependant beaucoup plus nombreuses que la première. Les industries qu'on leur enseigne sont toutes des professions manuelles (sauf celle du dessin), mais qui supposent cependant un degré assez développé d'intelligence; ainsi la lithographie, la sculpture sur bois, etc.; quant aux leçons qu'on leur donne, ce sont à peu près celles qu'ils

recevraient dans une bonne école primaire, sauf, bien entendu, l'enseignement de la langue spéciale qu'ils parlent entre eux et qu'on appelle la *dactylologie*. On a beaucoup discuté sur le degré de développement que comportaient l'âme et l'esprit d'un sourd-muet. Des criminalistes ont plaidé leur irresponsabilité au point de vue légal. Des jurisconsultes ont soutenu la nullité de leurs actes. Des théologiens du moyen âge leur ont contesté, au nom d'un texte de l'Écriture judaïquement interprété, la possibilité de sauver leur âme. On est sans doute bien revenu de ces préjugés absurdes et barbares; mais une visite à l'École des sourds-muets en dit plus là-dessus que bien des raisonnemens. A l'exception de quelques enfans chez lesquels la surdi-mutité congénitale n'est évidemment que la résultante d'une infériorité physique générale, il n'y a pas de différences très sensibles, au point de vue de l'aspect des physionomies, entre les enfans de l'École des sourds-muets et ceux d'une école primaire de campagne. J'ai été surtout frappé de la différence qui existe entre la classe des plus grands, de ceux qui ont déjà passé quelques années dans l'institution, et celle des plus petits auxquels on apprend péniblement les premiers principes de la dactylologie. La mine éveillée et suffisamment intelligente des premiers, celle endormie et plutôt hébétée des seconds, montrent bien la vérité de cette maxime de l'abbé de l'Épée, « que les sourds-muets ne sont tels que parce qu'on ne cultive pas en eux le trésor d'une âme créée à l'image de Dieu, mais renfermée dans une obscure prison dont on n'ouvre ni la porte ni les fenêtres pour lui laisser prendre l'essor, et se dégager de la matière qui l'appesantit. » Un fait assez mince dont j'ai été témoin aurait suffi d'ailleurs pour établir ma conviction. Voulant faire montre devant moi des connaissances d'un enfant, on lui posa par écrit cette question au tableau : « Qu'as-tu fait dimanche dernier? » Il répondit par écrit également : « J'ai été voir M. X. — Pourquoi? » Après un moment d'hésitation l'enfant écrivit : « Parce que je l'aime beaucoup. » Pour moi, qui ne suis ni théologien, ni criminaliste, je n'en demande pas davantage : celui qui est capable d'aimer n'est-il pas capable de tout comprendre?

L'assistance charitable des sourds-muets est complétée à Paris par trois sociétés : la Société centrale d'éducation et d'assistance, dont le siége est rue Saint-Jacques, à l'institution des Sourds-Muets et qui n'est en quelque sorte qu'une annexe de cette institution; la Société générale d'éducation, de patronage et d'assistance, fondée par le docteur Blanchet, qui étend aussi sa protection aux enfans aveugles; enfin la Société pour l'instruction des sourds-muets par l'enseignement simultané des sourds-muets et des entendans par-

Jans. Cette société favorise l'envoi des sourds-muets dans des écoles spéciales qui sont fréquentées également par des enfans entendans parlans. On enseigne aux sourds-muets admis dans ces écoles à produire et à comprendre des sons par le simple mouvement des lèvres. Cette méthode, qu'on appelle la méthode *phonomimique*, et qui est mise en pratique par M. Auguste Grossolin, se rapproche de celle dont Heinicke a été l'inventeur en Allemagne. Je dois dire que l'efficacité en est vivement contestée par les partisans de la méthode de l'abbé de l'Épée. Quant aux sourdes-muettes, depuis 1859 elles ne sont plus reçues à l'École de Paris, mais envoyées dans celle de Bordeaux qui dépend également du gouvernement. Aussi la charité a-t-elle ouvert pour les sourdes-muettes du département de la Seine un asile qui est situé à Bourg-la-Reine et confié aux religieuses de Notre-Dame-du-Calvaire. Un ouvroir annexé au pensionnat permet de garder les sourdes-muettes sans famille, et quelques-unes sont même admises comme religieuses dans la communauté.

L'institution des Jeunes-Aveugles située sur le boulevard des Invalides est peut-être encore plus connue que l'institution des Sourds-Muets. Cette institution, qui reçoit des garçons et des filles, a également le double caractère d'une institution d'enseignement et d'un établissement de bienfaisance. Toutefois c'est ici l'enseignement qui paraît dominer, tandis qu'aux Sourds-Muets c'est la bienfaisance. Aux Jeunes-Aveugles, le nombre des boursiers est beaucoup moins considérable, et ceux-là même qui sont admis à la faveur assez rare d'une bourse entière doivent verser avant d'entrer le prix de leur trousseau, ce qui exclut les véritables indigens. La direction donnée à l'enseignement se ressent naturellement de ces conditions d'entrée. On cherche à faire de tous les élèves des joueurs d'orgue, ou sinon, des accordeurs de piano, professions qu'on pourrait presque qualifier de professions de luxe. Ce n'est qu'à défaut d'aptitudes qu'on fait de ces enfans des tourneurs, ou des empailleurs de chaises. Il n'y a pas à critiquer cette tendance, mais seulement peut-être à regretter que la charité publique ou privée ne se soit pas inquiétée de la création d'un asile ou les conditions d'admission seraient moins onéreuses, et où les parens à l'indigence complète desquels vient s'ajouter le malheur d'avoir un enfant aveugle pourraient lui procurer le moyen d'apprendre une profession usuelle. Quant à la maison elle-même, je m'arrêterai d'autant moins à en parler que M. Maxime Du Camp en a fait ici même une de ces descriptions auxquelles il n'y a rien à ajouter. Je n'ai pu que vérifier la parfaite exactitude de ses observations et entre autres constater comme lui chez les enfans aveugles l'exis-

tence de cette sorte de seconde vue de l'instinct qui supplée parfois à celle des yeux. J'en ai eu une preuve assez singulière. Deux petites filles étaient à travailler seules pendant la récréation dans une salle où j'entrais. L'une d'entre elles transcrivait une composition d'orthographe, l'autre copiait de la musique. La première fut invitée à nous donner lecture de sa composition. C'était, il m'en souvient, une description du boulevard et de ses boutiques; comme la petite fille nous donnait lecture de cette description, sans hésitation, mais d'une voix traînante, et comme je l'écoutais un peu distraitement tout en me demandant si c'était là un sujet très bien choisi, je me pris à regarder sa compagne, gentille enfant, aux cheveux blonds, aux traits délicats et qui aurait été jolie si des yeux expressifs avaient animé son visage. Elle avait continué son travail de copie; mais peu à peu et sans que j'eusse conscience d'avoir fait un mouvement qui pût lui indiquer que mon attention s'était portée sur elle, elle eut le sentiment que je la regardais; elle rougit légèrement, cessa de copier sa musique et leva la tête comme si elle s'attendait à ce que je l'interrogeasse. J'avoue que je sentis expirer sur mes lèvres ces paroles banales d'encouragement qu'on adresse dans les écoles aux petites filles bien sages. Je ne sus que lui poser amicalement la main sur l'épaule, pour lui montrer qu'elle ne s'était pas trompée, et lui demander quel âge elle avait. Elle me répondit : Seize ans. Seize ans!

Moins connue et non moins intéressante est la maison des sœurs aveugles de Saint-Paul, située rue d'Enfer, n° 88. Cette maison est établie sur un terrain qui a appartenu autrefois à Chateaubriand et qui a été légué par lui à l'archevêché de Paris. L'ancien salon de Mme de Chateaubriand forme aujourd'hui une partie de la chapelle, et la salle à manger a été transformée en sacristie. La maison a un double but : recevoir des petites filles aveugles qui appartiennent à des familles indigentes; donner aux jeunes filles aveugles qui se sentiraient animées de la vocation religieuse les moyens de satisfaire cette vocation, en les admettant à prononcer leurs vœux et à faire partie de la communauté. Cet ordre est unique en France et peut-être au monde. C'est en effet une règle générale des communautés religieuses de ne pas admettre dans leur sein des novices ayant une infirmité incurable. Aussi l'ordre a-t-il été fondé dans cette destination spéciale; bien que, sur les 52 sœurs dont il se compose, il n'y en ait que 18 qui soient privées de la vue, la communauté n'en porte pas moins le nom de communauté des sœurs *aveugles* de Saint-Paul, pour mieux marquer son but et mettre ainsi sur un pied d'égalité les aveugles et les voyantes. Les sœurs aveugles sont de préférence employées

à l'enseignement des enfans. Elles y acquièrent une très grande habileté. J'ai vu une jeune sœur qui est à la tête de l'imprimerie décomposer un placard et rejeter les lettres une à une dans leur casier respectif avec autant de précision et presque autant de rapidité qu'un compositeur ordinaire. Les procédés d'instruction pour l'écriture, la lecture, le calcul sont les mêmes que ceux employés à l'instruction des jeunes aveugles. On y pousse cependant moins loin l'étude de la musique, et on applique de préférence les enfans à des travaux de confection et de couture dont la vente sert à couvrir les frais de la maison. D'ailleurs les deux institutions ne préparent pas les enfans au même avenir. L'institution des Jeunes-Aveugles rend ses élèves à la vie commune une fois leur instruction terminée, et doit les mettre en mesure d'y faire leur chemin. La maison des sœurs de Saint-Paul offre au contraire aux enfans qu'elle reçoit un asile permanent où il en est bien peu qui ne restent pas, les unes parce que leur famille ne se soucie guère de les reprendre, les autres parce qu'elles préfèrent à une existence même passée dans l'aisance la sécurité d'une demeure familière où elles se sentent davantage chez elles. Aussi l'aspect de la maison des sœurs de Saint-Paul a-t-il quelque chose de moins scolaire et de plus maternel que celui de l'institution des Jeunes-Aveugles. Il est touchant de voir des petites bambines de cinq ans, qui, prévenues de l'entrée de la supérieure dans leur salle de classe par le moindre son de sa voix, l'arrêtent au passage qui par le pan de sa robe, qui par son chapelet, et se hissent sur leurs bancs pour se jeter à son cou. On sent qu'on n'est pas dans un pensionnat, mais dans une famille. Cette famille se compose de plus de 50 enfants. Pour les unes, ce sont leurs parens qui paient, au moins au début, une pension qui est fixée à 400 francs; pour d'autres, ce sont des personnes charitables; d'autres enfin sont admises gratuitement. Le nombre de celles-ci a naturellement un peu diminué depuis que le conseil municipal a supprimé la subvention de 1,900 francs que la maison touchait depuis sa fondation. Ce n'est là au reste qu'une petite tribulation comparée à celles dont la maison a eu à souffrir pendant la commune. Les sœurs ont été chassées de la maison et le fondateur de l'œuvre, le vénérable abbé Juge, emprisonné au dépôt de la préfecture de police, où il a été quelque temps le compagnon de captivité de l'archevêque de Paris, n'a dû qu'à l'arrivée de l'armée de Versailles de ne pas partager son sort Pour compléter ce qui concerne l'assistance des enfans aveugles, ajoutons qu'une société de patronage s'occupe de les aider à trouver une place à leur sortie de l'institution nationale, et que les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul reçoivent dans leur maison de la Providence

Sainte-Marie, qui est située rue de Reuilly, les jeunes filles aveugles qui n'ont point de famille pour les recueillir.

Les tristes infirmités dont je viens de parler, et qui paraissent encore plus douloureuses lorsqu'elles viennent fondre sur des enfans, peuvent retarder et même entraver le développement de l'intelligence; mais du moins elles ne l'attaquent pas dans son germe. Il n'en est pas de même de l'idiotie. Ici nous descendons d'un degré et nous allons nous trouver en présence d'enfans qui n'ont de l'être humain que la forme, et encore dans certains cas singulièrement altérée. L'idiotie cependant a des degrés comme la folie; on peut la combattre, sinon la guérir, et c'est un des progrès les plus intéressans de la science aliéniste que les tentatives faites pour l'éducation des enfans idiots. Avant d'en arriver à ce point particulier, donnons d'abord une idée rapide des mesures d'assistance prises en faveur des enfans idiots.

Il existe à Paris deux asiles publics d'enfans idiots : Bicêtre pour les garçons et la Salpêtrière pour les filles. Le quartier des enfans idiots est situé à Bicêtre dans la partie la plus vieille et la plus défectueuse de la maison. Les dortoirs et l'infirmerie sont situés dans un bâtiment qui est un des restes de l'ancienne prison. Ce bâtiment n'est même pas contigu au préau qui est réservé aux enfans. Une salle basse et à peine aérée, dans laquelle on respire une odeur nauséabonde, sert de salle de récréation aux enfans de l'infirmerie et de salle de visite à leurs parens. Les ateliers où l'on fait travailler les enfans sont de véritables échoppes. Il n'y a de satisfaisant que le gymnase; le préau qui en dépend et le jardin potager sont situés dans un air excellent. Le quartier des idiots peut recevoir 130 enfans, qui tous ou presque tous y sont placés d'office par le préfet de police en vertu des pouvoirs que lui confère la loi de 1838, et appartiennent aux classes les plus pauvres de la société. Le département de la Seine paie à l'Assistance publique une somme de 1 fr. 80 c. par jour pour l'entretien de ces enfans, et cherche sans grand résultat à se faire rembourser par les parens. Ce quartier a quelque peu perdu de son intérêt pour le visiteur depuis qu'on a transféré à l'asile de Vaucluse, dont je parlerai tout à l'heure, une partie des enfans qu'il contenait et qui étaient les plus intelligens. Les enfans qu'on y a laissés y sont divisés en deux catégories : les bien portans et les malades. Par « malades » on désigne non pas ceux qui sont temporairement atteints de maladies aiguës, mais ceux dont l'état d'imbécillité est tel qu'ils ne peuvent se suffire à eux-mêmes pour les actes les plus simples de la vie, et qu'ils ont besoin de soins constans. Ces malheureux enfans partagent leur vie entre l'infirmerie et cette salle nauséabonde dont je parlais tout à

l'heure. On ne saurait se défendre, en les voyant, d'un dégoût mélangé de pitié, moins pour eux qui sont affranchis de la plus cruelle des souffrances, celle de comprendre leur misère, que pour la nature humaine elle-même, dont on serait tenté de révoquer en doute la divine origine. On se trouve en effet en présence de toutes les monstruosités que pourrait accumuler dans son désordre une création inconsciente : hydrocéphale à la tête grosse deux fois comme celle d'un homme ordinaire; microcéphales dont les cheveux joignent les yeux et dont l'enveloppe crânienne ne contient pas la place du cerveau, et bien d'autres infirmités encore que la plume se refuse à décrire. Ceux-là même sur lesquels quelque difformité apparente n'attire pas sur-le-champ l'attention ne vivent manifestement que de la vie animale, tantôt riant sans cause, tantôt pleurant à chaudes larmes, sans trahir d'autre sentiment et d'autre désir que celui de la gloutonnerie. Tout ce pauvre monde grouille sous les yeux d'une surveillante laïque et de deux infirmières, qui ne parviennent pas, malgré leur bonne volonté, à les maintenir dans un état de propreté même relative. Je ne connais pas de spectacle plus triste et plus troublant. On sort le cœur serré en regrettant de ne pouvoir partager cette superstition touchante des peuples de l'Orient, qui considèrent les idiots comme visités de Dieu et comme étant de sa part l'objet d'une bénédiction spéciale.

La division des bien portans se compose presque exclusivement d'enfans épileptiques. A les voir jouer de loin, on les prendrait, avec leur uniforme bleu, pour les élèves d'un pensionnat mal tenu; de près on ne tardera pas à remarquer sur la figure de chacun d'eux quelque symptôme soit d'abrutissement, soit au contraire d'excessive excitabilité. Si l'on assiste quelque temps à leurs exercices ou à leurs jeux, on verra probablement l'un d'entre eux s'arrêter, saisi d'un frisson subit et, lorsque les gardiens n'arrivent pas à temps pour l'enlever, se rouler en écumant sur le sable. Les chutes de quelques-uns sont si soudaines qu'on est obligé de leur garnir la tête d'un bourrelet, destiné à les empêcher de se briser le crâne en tombant sur le pavé. Si triste que soit la condition des épileptiques, leur mal n'est cependant pas sans remède. On parvient sinon à les guérir complètement, du moins à calmer les crises et à les rendre assez rares pour qu'ils puissent être rendus à leur famille sans danger. Au contraire, si les crises se rapprochent, l'intelligence s'affecte de plus en plus, et ils ne tardent pas à devenir de véritables idiots. Parfois ils sont sujets à ce qu'on appelle en style médical des impulsions instinctives, c'est-à-dire à des actes irréfléchis et dangereux. Leur manie la plus fréquente est celle des incendies, et ce sont souvent les craintes qu'ils inspirent aux voisins

qui font demander et obtenir qu'on les envois d'office à Bicêtre. Disons à ce propos qu'il est regrettable que, faute d'installation pour les recevoir, les hôpitaux d'enfans ferment systématiquement leurs portes aux enfans épileptiques. La plupart des enfans admis d'office à Bicêtre sont déjà trop avancés dans la maladie pour pouvoir être traités avec un complet succès. Reçus plus tôt dans les hôpitaux d'enfans, ils auraient chance d'être radicalement guéris de cette terrible maladie qui, pour peu qu'on la laisse s'invétérer, défie les efforts de la science et réduit en quelque sorte à l'état animal ses infortunées victimes. Il y a là une amélioration urgente, réclamée depuis longtemps par la Société de chirurgie, et sur laquelle je me permets d'appeler, de mon côté, la sollicitude de l'administration.

L'espérance de rendre à leur famille un certain nombre d'enfans épileptiques sinon guéris, du moins améliorés, fait qu'on donne aussi des soins à leur éducation professionnelle et intellectuelle. On apprend à quelques-uns d'entre eux l'état de menuisier ou celui de cordonnier, et on leur constitue, en rémunérant leur travail, un petit pécule qu'ils dépensent, il est vrai, tout entier les jours de promenade à acheter des sucres d'orge et à monter sur les chevaux de bois. On les fait travailler au jardin, ceci surtout dans un intérêt d'hygiène et pour combattre leur tendance à la torpeur et à l'engourdissement. Dans le même dessein, on leur apprend la gymnastique, l'escrime, voire la danse. Leur professeur est un pensionnaire de l'institution, et il leur enseigne de préférence la danse qui était de mode en son temps : la gavotte. Plus grande est l'utilité des leçons qu'ils reçoivent à l'école; mais l'enseignement des enfans épileptiques est une œuvre ingrate, non pas que leur intelligence soit plus rebelle que celle des enfans idiots, tout au contraire, mais parce que chaque attaque d'épilepsie leur fait oublier presque complétement ce qu'ils ont appris, et que la tâche est perpétuellement à recommencer. Cependant lorsque les attaques vont diminuant d'intensité et de fréquence, on arrive à des résultats assez satisfaisans et, grâce à ces leçons, grâce aux quelques élémens d'enseignement professionnel qu'on leur donne, le temps que passent dans ce triste séjour ceux qu'on peut rendre à la liberté n'est pas complétement perdu.

Le quartier des filles idiotes à la Salpêtrière présente, s'il est possible, des conditions d'installation encore plus défectueuses que le quartier des garçons idiots à Bicêtre. Une partie de ce quartier est même destinée à disparaître; mais celle qui sera conservée, malgré quelques améliorations qui ont été apportées dans les dortoirs, n'en demeure pas moins absolument mauvaise. La population de ce quartier, qui s'élève environ à 120 enfans, ne se compose pas tout à fait

des mêmes élémens que celle de Bicêtre; outre les malades et les épileptiques, elle comprend un certain nombre de jeunes filles à demi idiotes qui correspond à cette catégorie de garçons qu'on envoie aujourd'hui à Vaucluse, et dont on s'efforce également de développer l'intelligence par des leçons suivies. La personne qui leur donne ces leçons est une femme admirable dont l'histoire touchante a été rapportée ici même (1). Pour ne pas se séparer de sa mère idiote, elle a demandé à être admise avec elle à la Salpêtrière, où elle a été pendant longtemps employée gratuitement au soin des enfans. Si j'en parle à nouveau, c'est parce que j'ai eu assez souvent l'occasion de témoigner une certaine méfiance vis-à-vis des surveillantes laïques pour ne pas laisser échapper l'occasion de dire qu'on trouve aussi parfois dans ce personnel assez peu sûr d'admirables exemples de charité et de dévoûment. Les résultats qu'obtient l'institutrice de la Salpêtrière sont surprenans lorsqu'on a égard aux sujets ingrats qui lui sont confiés. Les cahiers qu'on vous montre ne sont pas très différens de ceux qu'on rencontrerait dans une école élémentaire; mais ce qui est différent, c'est l'âge des enfans, et il faut se tenir pour satisfait lorsqu'une fille de quinze ans parvient à écrire à peu près correctement l'orthographe en grosse écriture ronde. Une distribution de prix récompense chaque année les plus méritantes.

En résumé, ces deux asiles constituent un spécimen déplorable de notre ancienne assistance hospitalière. Il est regrettable qu'au moment où on a construit les magnifiques asiles de Ville-Évrard et de Sainte-Anne l'on n'ait pas songé à y installer un quartier pour les enfans et pris son parti de supprimer dès cette époque ces deux quartiers de Bicêtre et de la Salpêtrière qui font véritablement peu d'honneur à la charité publique. Un asile spécial pour les enfans idiots vient, il est vrai, d'être ouvert à la colonie de Vaucluse; mais cet asile, qui d'ailleurs ne reçoit que des garçons, n'est pas assez vaste pour remplacer les quartiers de Bicêtre et de la Salpêtrière. C'est à un autre point de vue qu'il faut en étudier l'organisation comme une tentative intéressante pour appliquer les enfans idiots à la culture de la terre et pour donner à leur intelligence voilée le développement qu'elle comporte.

Les premières tentatives qui ont été faites en France pour l'éducation intellectuelle des idiots remontent assez loin. C'est en 1842 que fut ouverte dans le quartier des idiots de Bicêtre une école où furent mis en pratique les principes professés par un médecin qui a

(1) Voyez l'étude de M. Maxime Du Camp sur *les Aliénés à Paris*, dans la *Revue* du 1er novembre 1872.

laissé un nom honoré dans la science aliéniste, M. Félix Voisin, principes déjà mis en pratique par lui dans son établissement orthophrénique. Cette école ne tarda pas à être confiée à un homme dévoué dont le nom commence aujourd'hui à sortir de l'obscurité modeste où il a longtemps vécu : M. Delaporte. L'école de Bicêtre a longtemps végété dans le misérable local dont nous avons parlé, connue seulement des spécialistes et n'obtenant qu'une médiocre attention de la part de l'Assistance publique. Pendant ce temps, les médecins aliénistes anglais, s'emparant de cette idée, faisaient construire à Earlswood un magnifique asile qui contient aujourd'hui 800 enfans, et ils complétaient le système d'éducation intellectuelle mis en pratique à Bicêtre par l'emploi des enfans aux travaux agricoles et industriels. C'est à la suite d'une visite faite en 1861 à l'asile d'Earlswood que M. le docteur Billiod, l'éminent administrateur de la colonie d'aliénés de Vaucluse, conçut la pensée d'établir dans une ferme qui dépend de la colonie un asile pour les enfans idiots ou arriérés, mais susceptibles de recevoir une certaine éducation. La réalisation de cette pensée, poursuivie par lui avec persévérance, a été retardée par les événemens de la guerre. L'asile de Vaucluse n'a été ouvert que le 1er juillet 1876. Le noyau de la population a été formé au moyen de 30 enfans choisis dans le quartier de Bicêtre parmi ceux dont l'intelligence paraissait le plus facile à développer, à l'exclusion des épileptiques auxquels l'accès de la colonie est rigoureusement interdit. Ce noyau sera complété par des enfans qu'on recevra directement des familles comme pensionnaires. M. Delaporte a été mis à la tête de la colonie, et on n'aurait pu mieux marquer la pensée qui a présidé à cette fondation qu'en en confiant la direction à celui qui doit y remplir les fonctions d'instituteur. On ne compte pas seulement dans cette colonie enseigner aux enfans le travail agricole, on cherchera aussi à faire de quelques-uns d'entre eux des cordonniers, des menuisiers, des tailleurs. J'ai visité la colonie de Vaucluse peu de temps après son inauguration. Je n'ai donc rien à dire des résultats de cet enseignement professionnel, et je ne puis parler que de l'installation matérielle de l'asile, qui est excellente sous tous les rapports ; mais ma visite n'a pas été perdue, car j'ai assisté à la classe des idiots. C'est un spectacle à la fois intéressant et pénible de voir au prix de quels efforts, presque douloureux, ces pauvres enfans parviennent à répondre aux questions les plus simples. Autant que j'ai pu en juger pendant la durée d'une leçon d'une heure, la grande difficulté de l'éducation des idiots provient de ce que rien ne vient en aide au maître, ni les suggestions instinctives de l'enfant, ni ses observations personnelles, ni les notions de cette expérience usuelle qu'on acquiert dès l'enfance. Il faut tout leur apprendre, même les choses

les plus simples, même à se connaître eux-mêmes. On sait que l'exercice : tête droite, tête gauche, est le premier qu'on enseigne aux conscrits, et qu'il faut quelques jours pour les habituer à obéir promptement et sans se tromper à ce commandement. Ce sont des exercices analogues qui forment le commencement et la base de l'instruction des idiots. On ne saurait s'imaginer la peine et le temps qu'il faut prendre pour les accoutumer à désigner sans se tromper leurs yeux, leur bouche, leurs bras, leurs jambes, leurs pieds, etc... Une bonne partie de la classe se passe ensuite en leçons de choses; on leur enseigne le nom des animaux les plus usuels, et l'observation des phénomènes constans de la nature. A douze ans, ils ne savent pas que les feuilles poussent sur les arbres au printemps, et que c'est le grain de blé semé en automne qui donne la moisson en été. Aussi les premières promenades qu'on a fait faire dans les champs à ces pauvres petits êtres, qui avaient végété jusque-là dans les préaux de Bicêtre, étaient-elles pour eux une occasion perpétuelle d'étonnement et d'extase. On n'a pas seulement à lutter contre la lenteur de leur intelligence, mais aussi contre la grossièreté de leurs instincts. Il se livre chez eux une sorte de combat entre la bête et l'homme. Pour les aider à triompher dans ce combat, on compte beaucoup sur l'instruction religieuse. C'est sous la forme plus tangible des préceptes de la doctrine chrétienne que les premières notions morales arrivent à leur conscience engourdie; c'est par là qu'on peut seulement parvenir à développer chez eux le sentiment de la responsabilité, dernier progrès qu'il faut les amener à accomplir pour qu'ils vivent de la même vie morale que les autres hommes. On peut penser tout ce que l'accomplissement d'une pareille tâche suppose de patience et réserve de déboires. Voilà trente-cinq ans que M. Delaporte s'y dévoue sans avoir reçu jusqu'à présent d'autre récompense que sa nomination comme officier d'académie. Puisse la reconnaissance des enfans qu'il a conduits des ténèbres à la lumière, et le modeste témoignage qui lui est rendu ici, lui tenir lieu de ce que cette récompense a eu peut-être d'insuffisant.

Arrivé au terme de ces deux (1) trop longues études, que j'ai dû consacrer aux souffrances physiques de l'enfance et aux remèdes qui sont apportés à ces souffrances, je les terminerai par l'expression d'un vœu qui en est en quelque sorte la conclusion naturelle. Il y a peu de temps, un riche banquier est mort en laissant 1 million à l'Assistance publique et en disposant que sur cette somme 500,000 francs seraient employés à la construction d'un nouvel hôpital. Le vœu que j'exprime est celui-ci : c'est que ces 500,000 francs

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1876.

soient affectés à la construction d'un hôpital d'enfans. Sans doute chaque service de notre Assistance publique a ses lacunes, et si j'avais étudié la question des hôpitaux d'adultes comme je viens d'étudier la question des hôpitaux d'enfans, j'aurais à signaler plus d'une amélioration qui serait un emploi utile du legs de M. Moïana. Mais une raison décisive doit, à mon avis, déterminer en faveur des enfans les préférences de l'administration de l'Assistance publique. Cette raison, la voici. L'ouverture prochaine du nouvel Hôtel-Dieu va mettre 800 lits nouveaux à la disposition de l'Assistance publique pour le service des adultes. Si l'on veut bien, par pur amour du beau architectural, ne pas condamner à mort les bâtimens de l'ancien Hôtel-Dieu, qui au point de vue hygiénique valent peut-être bien les nouveaux, et conserver au moins l'aile qui est située sur la rive gauche de la Seine, le service des adultes se trouvera sinon largement, du moins suffisamment assuré. N'est-il pas temps maintenant de songer aux enfans et de donner une satisfaction partielle aux vœux exprimés par la Société de chirurgie? Ou bien, si, comme je le crains, cette somme est insuffisante pour l'érection et l'entretien d'un nouvel hôpital, ne pourrait-on l'employer à réaliser dans ceux déjà existans les réformes que j'ai eu occasion de signaler non-seulement comme utiles, mais comme indispensables : extension donnée au service des chroniques, ouverture de salles de rechange, de salles de récréation et de salles disposées pour recevoir des épileptiques, enfin, et par-dessus tout, adoption de dispositions sérieuses et permanentes pour l'isolement des maladies contagieuses. Si les hommes considérables dans l'administration et dans la science, si les publicistes et les personnes charitables qui se sont occupées bien avant moi de la condition de l'enfance souffrante, voulaient s'associer à l'expression de ce vœu en le fortifiant de leur autorité, l'écho en arriverait peut-être jusqu'à l'oreille de l'administration, et il aurait quelque chance d'être adopté. S'il devait en être ainsi, je ne regretterais ni la fatigue ni les impressions pénibles que j'ai dû parfois causer à mes lecteurs, et je me sentirais le courage nécessaire pour continuer quelque jour, au travers des aspects si variés de la misère chez l'enfance, un voyage dont la tristesse m'a parfois rappelé ces cercles douloureux de *l'Enfer* du Dante, dont chacun enserre de nouveaux tourmens et de nouvelles victimes :

> Nuovi tormenti e nuovi tormentati,
> Mi veggio intorno, come ch' io mi muova.

OTHENIN D'HAUSSONVILLE.

UN

CRITIQUE AU XVIIIE SIÈCLE

On lit toujours l'abbé Desfontaines, mais on parle de Fréron, on écrit des livres pour et contre lui, et la bataille qui se livre autour de ce nom est presque aussi vive qu'il y a un siècle, quand *l'Écossaise* fut jouée au Théâtre-Français. Il n'en faut plus douter : Fréron est immortel. Il n'y a pas que les poètes, les historiens, les savans de génie qui entrent au temple de mémoire : l'événement a prouvé que les critiques y ont aussi leur place. On peut disputer sans fin sur les mérites et les défauts de Fréron ; il n'importe. Puisqu'il est encore attaqué par les uns, défendu par les autres, il existe.

Je voudrais essayer de montrer, comme je la vois, la figure ironique et fine du célèbre critique français. Tout d'abord il faut triompher de la puissance invétérée de mille associations d'idées toutes faites que nous avons puisées dans les livres et dans la tradition. Au fond de nos consciences, nous portons tous un portrait de Fréron, portrait d'une assez fastidieuse uniformité : Fréron est l'ennemi de Voltaire, de D'Alembert, de Diderot, le délateur des encyclopédistes, le censeur vénal et bas des plus beaux génies du XVIIIe siècle ; c'est l'ange de ténèbres qui lutte avec les dieux de lumière; jésuite ou ex-jésuite, comme son maître l'abbé Desfontaines, Fréron est l'incarnation du fatal génie de la société de Jésus en guerre avec l'esprit moderne.

Ce portrait est-il véritable? est-il seulement vraisemblable? Au dernier siècle, dans le feu des batailles épiques pour la tradition ou pour la révolution, on pouvait croire encore que tous les bons étaient d'un côté, tous les méchans de l'autre. Depuis, nous avons lu Sainte-Beuve, et nous avons appris à nous défier de ces jugemens d'une simplicité naïve. Les hommes ne sont jamais ni absolument bons ni tout à fait mauvais. La nature humaine, pétrie de bien

et de mal, est un composé de grandeur et de bassesse, de bon sens et de déraison, à peu près partout et toujours le même, et la dernière besogne dont se chargerait un critique serait assurément de discerner les bons d'avec les méchans. Il a trop médité, avec Pascal, ces mots profonds : *summum jus, summa injuria.* Notre équité, fruit mûr et exquis du scepticisme, nous met également en garde contre la faveur et le dénigrement.

Nous vivons en un siècle où il est fort de mode de réhabiliter les gens; mais le panégyrique appelle la satire, et tandis que les uns ont accordé libéralement à Fréron toutes les vertus, les autres l'ont traité de coquin et de maraud presque aussi haut que le seigneur de Ferney. Il y a eu un très grand abus d'épithètes. Il fallait laisser parler les faits. Pour qui les sait, l'éloge et le blâme ne signifient plus grand'chose. En tout cas, celui-là ne croit pas plus à la scélératesse de Fréron qu'à l'esprit de Mme de Pompadour.

I.

Fréron ne fut pas un enfant précoce. Il passa ses premières années dans une vieille ville de Basse-Bretagne, à Quimper, où son père possédait une échoppe de joaillier, rue Obscure. Cette ruelle sombre, dont les masures projetaient de chaque côté les pignons sur la voie, si bien qu'il faisait presque nuit à midi, une arrière-boutique humide et une petite basse-cour, voilà les premiers lieux et les premiers objets qui frappèrent l'imagination du futur critique et qui, jusqu'à dix ou douze ans peut-être, composèrent pour lui l'univers. Fréron a toujours eu l'esprit lent et le travail difficile. Ce qu'il avait une fois mis dans sa tête y acquérait la solidité du granit de son sol breton, mais il n'était pas facile d'y faire entrer quelque chose. Pour ses parens, Fréron était un enfant arriéré, une manière de petit idiot inoffensif à qui l'on confiait la garde des dindons. Tel il nous apparaît en effet, sur son petit fauteuil, une verge à la main, dans la basse-cour de son père (1). Fréron rappelait souvent ce trait de son enfance.

Il semble bien que, comme il arrive, l'intelligence de Fréron se développa avec d'autant plus de puissance qu'elle avait été moins précoce, car on ne peut douter qu'il n'ait fait d'excellentes humanités. Il commença ses études à Quimper et fit sa rhétorique à Paris sous le père Brumoy et le père Bougeant. Un oncle qu'il avait aux environs de la rue Saint-Jacques lui donna un asile dans sa maison; puis il entra au noviciat des jésuites de la rue du Pot-de-

(1) *L'Espion anglais,* III, 178.

Fer. Fréron fut bientôt nommé régent au collége Louis-le-Grand; il professa deux ans et demi (1). On ne sait pour quelle cause il sortit de la société de Jésus; il n'avait pas vingt ans lorsqu'il quitta l'institut. Voltaire parle de « fredaines, » mais il paraît bien que tout le crime du jeune régent était d'avoir été reconnu au Théâtre-Français sous des habits laïques. Quoi qu'il en soit, Fréron entra dans le monde avec le petit collet et sous le nom d'abbé. Il collabora d'abord aux *Observations sur les écrits modernes* et aux *Jugemens* de l'abbé Desfontaines, le meilleur guide, à tout prendre, qu'un jeune homme désireux de faire de la critique pût suivre alors. On lui payait vingt-quatre livres la feuille d'impression : c'était toute sa ressource pour vivre.

Puis l'abbé Fréron devint le chevalier Fréron. Il porta l'épée, l'habit à larges basques et le chapeau sous le bras. Il fréquentait les tripots et trichait volontiers au jeu comme le chevalier des Grieux ou le premier grec venu (2). Bref, Fréron fut quelque temps un petit-maître d'une élégance accomplie. Il avait ce qu'on appelait une noble figure, bien encadrée dans une forte perruque à trois rouleaux poudrés et posés sur de larges épaules. Dans les portraits de Cochin, tous de profil, le front est étroit et violemment déprimé par places, le nez très aquilin et carré à son extrémité, la bouche à la fois spirituelle et sensuelle, le regard intelligent, quoiqu'un peu voilé. La tête est droite, dans l'attitude doctorale qui convient à un Aristarque, mais sans raideur, sans nul air de défi. Certes, il y a du pédagogue dans cette figure, du régent de collége, du pédant, si l'on veut; ce qui domine pourtant, c'est la solidité, la rectitude, un sens étroit, mais droit et judicieux. Nulle vie intense n'allume cet œil vague; les traits sont gros et noyés dans la graisse. Si un sourire ironique et contenu, d'une imperceptible finesse, semble voltiger sur la lèvre supérieure du critique, l'inférieure avance d'une manière déplaisante et donne au bas de la physionomie une vulgarité presque bestiale. Il est impossible de rencontrer de plus solides mâchoires, un appareil de mastication plus formidable. La bonne chère et le vin, voilà les passions maîtresses de cette forte et solide nature, qui s'alourdit d'assez bonne heure. Fréron avait le tempérament aussi dur que la tête. Il eût dû vivre un siècle; mais des excès de toute espèce, un état en quelque sorte permanent d'indigestion et de congestion, et d'horribles attaques de goutte le tuèrent avant soixante ans. Il avait apporté de « sa province, » comme il disait, certain goût de grosse ivresse; seulement, à Paris,

(1) *Anecdotes sur Fréron* (Voltaire).

(2) Il paraît bien, comme l'affirme l'auteur des *Anecdotes*, que Fréron est « l'homme de lettres » dont parle l'abbé de La Porte dans *l'Observateur littéraire*, 1758, II, 319-20.

ce n'était plus du cidre qu'il buvait, ainsi qu'aux pardons de Bretagne; l'abbé Desfontaines, qui était un bon et vrai Normand, semble lui avoir aussi donné le goût de la grasse vie plantureuse de sa patrie. Bref, dans cet Aristarque modèle, si fin et si judicieux à ses heures, peut-être alors aussi digne qu'un autre d'être le vengeur du goût, des mœurs et de la religion outragés par les philosophes, il y avait une brute cynique, débridée, qui se cabrait et ruait lorsqu'un sang enflammé coulait à torrens dans ses veines et l'aveuglait de lueurs rouges.

Le rouge, telle était, ce semble, la couleur préférée de Fréron. Il portait volontiers un habit d'écarlate. Piron, qui a fort connu le critique, fait mention à ce sujet un récit très piquant et qui montre à merveille ce que c'était que Fréron. Le critique et le poète étaient à table chez M. S... Piron tira de sa poche une jolie tabatière formée de deux morceaux de porcelaine de Saxe et montée en or. On fut curieux de la voir de près, et, de main en main, elle parvint à Fréron, qui la loua si fort que Piron se crut obligé de lui dire qu'elle était bien à son service. « Il ne fit point le sot, l'accepta très obligeamment et la serra, puis parla d'autre chose. » Le procédé ne fut pas du goût de tous les convives. Melot, bibliothécaire des manuscrits, qui se trouvait placé à côté de Fréron, enleva la boîte de la poche du critique et, secondé de toute la ronde, força Piron de la reprendre. Mais, au sortir de chez M. S..., dès que Piron se trouva seul aux Tuileries avec l'ami Fréron, il le supplia de si bonne grâce d'accepter la tabatière que celui-ci la prit une seconde fois. Rentré chez lui, Piron raconta l'aventure à sa femme. Elle le savait plus attaché qu'il ne le voulait paraître à cette bagatelle, à cause de la main dont il la tenait; elle court chez Prault, alors le libraire de Fréron, et lui remet huit louis, s'il veut négocier le rachat de la tabatière auprès du critique. Quand Prault put le joindre, trois ou quatre jours après, il le trouva en bel habit d'écarlate. Il était trop tard : Fréron avait vendu la tabatière au valet de chambre du duc de Valentinois, curieux des moindres bagatelles élégantes.

Piron, qui avait rédigé de sa main ce récit inédit (1) à la fin d'un recueil de trente-deux épigrammes dirigées contre Fréron, s'est surtout proposé d'établir que le convive de M. S... n'était pas un voleur, ainsi que Le Brun, piqué au vif par les critiques de Fréron, l'avait écrit dans une brochure. Sans doute Piron voyait bien quelque indécence dans le sans-gêne de l'Aristarque; mais ce qui le fâchait, c'est que, le jour même où celui-ci endossait le magnifique habit écarlate qu'avait payé la tabatière, il publiait un article contre la *Louisiade* de son bienfaiteur! Dévaliser les gens et les louer en-

(1) *Œuvres inédites de Piron*, publiées sur les manuscrits autographes originaux, avec introduction et notes, par M. Honoré Bonhomme, p. 195 et suiv.

suite pour obtenir son pardon, c'est ce qu'on voit trop souvent; mais critiquer les poètes qui nous offrent des tabatières de porcelaine de Saxe et nous habillent d'écarlate, n'est-ce pas montrer au monde qu'on a l'âme haute et fière d'un juge incorruptible et d'un véritable censeur littéraire?

L'année où meurt l'abbé Desfontaines, Fréron prend son essor et s'essaie à voler de ses propres ailes. Ainsi que l'a tant répété Voltaire (non sans quelque variante), Fréron est né, il est sorti du « cadavre de Desfontaines. » En 1745, il publie ses premières feuilles périodiques de critique littéraire sous ce titre : *Lettres de Mme la comtesse de *** sur quelques écrits modernes.* Fréron n'avait rien d'une comtesse, on doit en convenir, et ses airs éventés de petit-maître n'ont jamais dû tromper personne. Comme le prouve l'exemple de Desforges-Maillard, la mode était à ces innocentes mystifications. Il ne parut que dix-neuf *Lettres :* la feuille de Fréron fut supprimée, et l'auteur enfermé au donjon de Vincennes. Je ne crois pas qu'il l'ait fait exprès ; en tout cas, c'était bien jouer pour commencer. On verra bientôt qu'à cette époque, où les journalistes étaient sous la main de la police, il suffisait d'un mot, d'une simple allusion satirique à un personnage un peu connu (Fréron avait parlé de l'abbé de Bernis), pour faire suspendre ou supprimer un journal et envoyer les écrivains dans quelque prison d'état. Fréron a visité tour à tour presque tous les châteaux de cette espèce destinés aux beaux esprits, depuis le For-l'Évêque jusqu'à la Bastille. Mais c'est ici qu'éclate la bonté de son caractère : tant qu'il fut jeune, et aussi longtemps que la goutte ne le tortura pas trop, il prit très bien la chose et ne protesta point contre les tyrans. Il faut ajouter qu'il sentait moins ses maux que d'autres. Dès sa première détention au château de Vincennes, Fréron prit l'habitude de s'étourdir dès le matin sur son malheur, « ce qui lui faisait, disait-il, supporter patiemment le reste de la journée (1). »

Aller à Vincennes était bien pour un jeune critique : trouver des protecteurs et surtout des protectrices pour l'avenir était mieux. Fréron n'y manqua pas. On devine de quel côté il se tourna. Sans être un grand saint, Fréron était un bon chrétien. Il croyait tous les mystères et tous les dogmes de sa religion avec la simplicité ingénue d'un homme qui n'y avait jamais réfléchi. La nature d'ailleurs n'avait point fait de lui un métaphysicien. Il est impossible de moins penser sur les matières abstraites. Que peut bien avoir fait Fréron de ses facultés rationnelles? On en découvrirait difficilement la trace dans toute son œuvre. En vrai régent de collége, il haïssait d'instinct les philosophes qui n'avaient point pris leurs

(1) *L'Espion anglais, ibid.*, p. 165.

degrés en Sorbonne, et, plus encore que les philosophes, il détestait cette philosophie nouvelle qui, avec les idées et les mœurs, transformait la littérature. Ainsi Fréron ne pensait guère; il ne réfléchissait jamais : c'était, je le répète, un excellent chrétien. Ajoutez que le critique était déjà marié et père de famille. Les protecteurs d'un si solide défenseur de la morale, de la religion et du goût étaient tout désignés : il suffit à Fréron d'adresser quelque supplique à Stanislas par le canal d'un secrétaire pour que le roi de Pologne, sa fille, la bonne reine Marie Leczinska, le dauphin, la dauphine, Mesdames de France et tout le haut clergé étendissent les mains sur le gazetier bien pensant. Désormais cet épicurien bas-breton, qu'Horace eût souvent trouvé de mauvaise compagnie, surtout après boire, est couvert du bouclier de la religion.

La vie de Fréron, d'apparence si sage et si bien ordonnée, n'était peut-être pas fort édifiante; mais, outre que les petits scandales domestiques du journaliste n'arrivaient point à la connaissance de la reine, on sait que les dévots ne tiennent guère qu'à la pureté de la foi, laquelle fut toujours entière chez Fréron. Il n'était pas plus mal marié que Jean-Jacques ou Diderot; mais il ne l'était pas moins. Il avait épousé, dans un premier mariage, une nièce qu'il rencontra chez sa sœur : elle faisait l'office de servante, balayait la rue devant la boutique de cette sœur, qui, dit-on, était fripière à l'enseigne du *Riche Laboureur*. Fréron demeurait chez sa sœur et payait 1,200 livres pour son entretien. Ennuyé des mauvais traitemens qu'il voyait la tante infliger chaque jour à la nièce, Fréron emmena la jeune fille dans une chambre garnie de la rue de Bussi; puis il acheta des meubles, et, devenu père, il épousa par dispense sa jeune parente. Cela n'empêcha pas Stanislas, qui avait fait entrer Fréron dans son académie de Nancy, d'être le parrain de son fils. Tous les ans, le critique allait à Versailles présenter ce fils au roi de Pologne : l'enfant tendait à son protecteur un compliment en mauvais vers que Fréron avait composés pour la circonstance.

L'air de la cour, qu'il prit souvent, n'a jamais fait de Fréron un gentilhomme. Le pédant de collége perçait sous le courtisan. De bonne heure opulent et prodigue de son or, il contestait avec ses créanciers, lésinait et finalement s'entêtait dans son refus de les payer. Les dévots plaident volontiers; il n'y avait presque pas de semaine qu'on n'appelât aux audiences du Châtelet quelque procès de Fréron. Nous possédons justement les pièces d'un procès (1) qui jette un jour étrange sur les relations de Fréron avec sa famille.

Le 1er juin 1754, à neuf heures du matin, Fréron comparaissait

(1) *Revue rétrospective*, 2e série, X, p. 452 et suiv.

au Châtelet de Paris, devant un magistrat qui lui faisait subir un long interrogatoire à la requête du sieur Edme Gauthier, marchand de vin. Fréron, alors âgé de trente-cinq ans, était déjà membre des académies d'Angers, de Montauban et de Nancy; il venait de fonder l'*Année littéraire*: il habitait dans la rue de Seine un appartement somptueux, où il avait dépensé pour plus de 30,000 livres en dorures. Que réclamait Edme Gauthier? 54 livres 12 sous, prix de quelques paniers de vin fournis en 1746 pour un repas de baptême où Fréron avait été parrain. L'enfant baptisé ce jour-là était celui de la propre sœur de l'illustre critique. Ce procès burlesque, qui avait fait du bruit parmi les gens de lettres, excita la verve de quelques contemporains. L'abbé de La Porte raconte qu'un nommé F. Olivier, lequel écrivait volontiers pour les cabaretiers, et dont la littérature se ressentait des lieux où fréquentait l'auteur, rédigea un mémoire très piquant et fort ingénieux pour Edme Gauthier contre Fréron. « Cet écrivain, » dit l'abbé, qui connaissait bien Fréron, dont il avait été pendant tant d'années le collaborateur, « cet écrivain fut prié de tenir l'enfant de sa sœur sur les fonts de baptême. Il fit venir du cabaret, à crédit, le vin du repas qui devait suivre la cérémonie. Il en but trop, selon sa coutume, s'enivra, injuria les convives et se brouilla avec l'accouchée, prétendant que c'était à elle de payer le vin. Le marchand ne veut connaître que celui qui l'a fait venir et en exige le paiement (1). » Voilà la version du cabaretier, la voilà telle que l'a reproduite l'abbé de La Porte d'après le mémoire de J. Olivier, six ans après l'audience du Châtelet, quatorze ans depuis le commencement de la guerre.

Voici maintenant ce que répondait Fréron. Il reconnaissait avoir tenu avec la demoiselle Gauthier, femme du cabaretier, sur les fonts de baptême de la paroisse Saint-André-des-Arts, au mois de mars 1744, l'enfant du sieur Duché, son beau-frère, et de sa sœur. Il demeurait alors chez ce beau-frère, rue Christine, tout près de la rue Dauphine, où était l'échoppe de Gauthier. Il est même mis à la charge de Fréron d'avoir reçu deux bouteilles pour essai, d'y avoir goûté et trouvé le vin bon. A l'audience, le gazetier ne se souvient plus de rien; il se borne à répondre qu'étant en pension chez son beau-frère « il a bu du vin sans savoir par qui le sieur Duché se le faisait fournir. » Mais un point sur lequel le commissaire-enquêteur du Châtelet insiste avec complaisance est celui-ci. Pourquoi Fréron écrivait-il au cabaretier, il y a deux mois : « Je suis fâché que vous soyez la dupe de mon beau-frère et de ma sœur; si j'avais à me louer d'eux, je paierais encore cette dette. » Qu'est-ce à dire? C'est donc parce que Fréron croit avoir à se plaindre des

(1) *L'Observateur littéraire*, 1760, I, 177.

siens qu'il refuse de payer? Fréron distingue ce qu'on paie à titre de débiteur ou à titre de bienfaiteur, mais l'élève des jésuites se trouble un peu ici et perd sa superbe assurance.

Laissons ce procès, dont nous ignorons l'issue. Il n'y pas de raison d'ailleurs pour qu'il ait jamais pris fin. Il est plus intéressant de savoir ce qu'était ce Duché, beau-frère de Fréron, et de connaître les bienfaits que celui-ci lui reproche si amèrement. Nous sommes servis à souhait par le hasard qui a conservé, à titre de document juridique (1), la lettre dont il vient d'être question à l'audience du Châtelet, lettre adressée par Fréron à son beau-frère, mais par l'intermédiaire du cabaretier. Duché, maître de musique, qui demeurait alors rue de la Comédie-Française, avait le premier donné l'exemple de cette façon peu civile de correspondre entre beaux-frères. Les lettres étant à cachet volant, le cabaretier gardait les originaux comme pièces à l'appui et n'envoyait que les copies. Le 6 mars 1754, Mlle Gauthier remit à Fréron l'insolente épître de Duché. Le critique bondit sous l'outrage et écrivit en réponse une des plus furieuses lettres qui se puisse lire en bon français; elle était ainsi datée : *A Paris, ce jeudi matin, le lendemain de la lettre fausse, impudente et stupide du sieur Duché.* Je n'en citerai que l'exorde et la péroraison :

« Il faut que vous soyez bien effronté, bien consommé dans l'imposture, pour m'oser dire que je dois quelque chose à Mme Gauthier; mais cela ne m'étonne pas de votre part; vous êtes un ingrat et vous l'avez toujours été. Votre frère, le cordonnier, me le dit encore l'autre jour dans une maison où je dînais et où il apporta des souliers. Il n'y a sorte de biens qu'il ne vous ait fait, et vous l'avez payé de l'ingratitude la plus noire. Dieu sait aussi (et les hommes un peu) ce qu'il pense et ce qu'il dit de vous. Avez-vous oublié, malheureux, ce que vous êtes, — que vous n'aviez ni habits, ni linge, ni bas, ni souliers, quand mon aimable sœur s'est amourachée de vous? Votre mémoire ne vous rappelle-t-elle plus que vous m'avez usé plus de deux douzaines de chemises, plus de vingt paires de bas, et que votre grand chagrin était de ne pouvoir mettre mes souliers, parce que la nature vous avait doué d'un pied trop énorme? »

Voilà le ton. Le dernier trait, et les mots : « Dieu sait (et les hommes un peu), etc., » permettent encore de reconnaître l'écrivain ironique et gai sous le beau-frère en colère. A cette époque, la mère de Fréron vivait encore, car il se plaint que sa sœur lui ait écrit qu'il possédait 10,000 livres de rente. Il ne nie point d'ailleurs que ce soit la vérité. « Vous me coûtez, vous et votre femme, écri-

(1) *Revue rétrospective*, 2e série, X, 449 et suiv.

vait-il à Duché, plus de 12,000 francs. Je paie pour vous les 1,044 livres de Mme Didier, que vous avez reçues et mangées; je paie 100 écus de pain au boulanger; je paie 1,200 francs à M. Martin, dont il y en a 600 au moins pour ma noire sœur. J'ai payé des cafetiers, des rôtisseurs, des tailleurs de cors, que sais-je? j'ai presque oublié mes bienfaits aussi bien que vous. Je vous ai laissé mes meubles, qui valaient 1,000 écus au moins. Je vous ai nourri, chauffé, etc., pendant trois ans. Vous étiez un pauvre petit maître de musique qui ne gagnait pas dix francs par mois. Je vous ai trouvé des écoliers, je vous ai mis à même de gagner votre vie... Ma bibliothèque, qui valait 800 francs, mes habits, qui en valaient 2,000, tout cela a été vendu, car vous avez tous deux la fureur de vendre, et il y a apparence que vous avez vendu jusqu'à votre honneur. Vous avez bien fait de vous y prendre de bonne heure, car à présent vous n'en trouveriez rien. »

Fréron a voulu rendre évidemment insulte pour insulte, il a voulu prendre le ton et le fouet du justicier, il a désiré d'être dur jusqu'à la cruauté, et il l'a été. Mais quoi! cet homme, qui refusait opiniâtrement de payer pour son beau-frère une vieille créance de 54 livres 12 sous, donnait en une année plus de 12,000 francs à sa « noire sœur » et au petit maître de musique qu'elle avait épousé; il soldait les anciennes dettes et payait les nouvelles, celles de tous les jours, du boulanger et du rôtisseur; il était venu en aide aux siens, il les avait nourris, chauffés, vêtus; il leur avait largement et généreusement abandonné ses meubles, ses habits, ses livres. Que veut-on de plus? Le voilà jugé. C'est dans une lettre irritée, furieuse, toute frémissante encore d'une grosse colère bretonne, et où l'homme a visiblement fait effort pour être méchant, qu'il paraît au contraire comme le plus tendre et le meilleur des frères, le plus dévoué et le plus généreux des humains! Je veux que ces vertus soient simples, peut-être communes dans la condition de Fréron et des siens; mais Fréron n'a jamais prétendu au martyre, il ne s'est point annoncé au monde comme un apôtre de l'humanité : c'était un simple bourgeois, un journaliste, un critique. On vient de voir que c'était peut-être un honnête homme, et même un bonhomme.

II.

Il reste à rappeler la lutte du critique avec les plus illustres écrivains du dernier siècle, lutte provoquée, acceptée et soutenue par lui jusqu'à la dernière heure, et dans laquelle il rencontra des adversaires plus redoutables que le sieur Duché et son cabaretier. Dès 1749, époque où Fréron inaugura une nouvelle revue critique

de littérature, les *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, Voltaire mande au comte d'Argental : « Pourquoi permet-on que ce coquin de Fréron succède à Desfontaines? Pourquoi souffrir Raffiat après Cartouche? Est-ce que Bicêtre est plein (1)? » Il semblerait que Fréron eût osé adresser quelque critique au grand écrivain. Le cas ne serait point pendable, mais il n'en est rien. Fréron, qui déjà n'avait pas trouvé de son goût *Denys le tyran*, « avait déchiré d'un bout à l'autre » l'*Aristomène* de Marmontel. Or Marmontel était le protégé de Voltaire, un disciple du maître. Ainsi, non-seulement Fréron avait succédé à Desfontaines, il n'admirait pas suffisamment le génie dramatique de Marmontel. C'étaient là, aux yeux de Voltaire, deux crimes irrémissibles, quoiqu'au fond il fût sans doute du même avis que le critique.

Mais si Fréron s'attaquait à Voltaire, au dieu lui-même, et non plus à ses saints? Il l'osa. Le tome VIe des *Lettres sur quelques écrits de ce temps* (2), de 1752, s'ouvre par ce portrait :

« S'il y avait parmi nous, monsieur, un auteur qui aimât passionnément la gloire, et qui se trompât souvent sur les moyens de l'acquérir; sublime dans quelques-uns de ses écrits, rampant dans toutes ses démarches; quelquefois heureux à peindre les grandes passions, toujours occupé de petites; qui sans cesse recommandât l'union et l'égalité entre les gens de lettres, et qui, ambitionnant la souveraineté du Parnasse, ne souffrît pas plus que le Turc qu'aucun de ses frères partageât son trône; dont la plume ne respirât que la candeur et la probité, et qui sans cesse tendît des piéges à la bonne foi; qui changeât de dogme selon les temps et les lieux, indépendant à Londres, catholique à Paris, dévot en Austrasie, tolérant en Allemagne : si, dis-je, la patrie avait produit un écrivain de ce caractère, je suis persuadé qu'en faveur de ses talens on ferait grâce aux travers de son esprit et aux vices de son cœur. »

Tout le monde reconnut Voltaire. Certes, ce portrait est un des plus fins, des plus vrais et des plus littéraires que l'on connaisse. Il y a beaucoup d'art et un très grand bonheur dans le choix et la place des mots de cette longue période, si légère d'allure. Toutes les épigrammes sont finement aiguisées et portent comme des traits lancés d'une main assurée. L'ironie, délicate et enjouée, fait peu de cruelles blessures; elle en fait pourtant quelques-unes, il faut en convenir, mais si discrètement! Ceux qui ne connaissent pas Fréron, ou, ce qui revient au même, ne le jugent que sur la réputa-

(1) *Correspondance générale*, 24 juillet 1749.

(2) L'article est consacré aux *Mémoires sur la vie de mademoiselle de Lenclos*, par Bret. Cet article de Fréron me paraît un petit chef-d'œuvre, très bien fait pour donner une idée juste de la nature de son talent, d'une ironie fine et aimable.

tion qu'on lui a faite, s'attendent toujours à rencontrer un gazetier impudent, grossier, mal élevé, au verbe haut, à la voix rogue et dure: ils s'imaginent que Fréron avait volontiers l'insulte à la bouche, et qu'il se vengeait du dédain et de la haine des libres penseurs en les injuriant. C'est trop juger les écrivains catholiques du dernier siècle par quelques-uns de ceux du nôtre.

Si Fréron n'était pas un humaniste, il avait du moins fait de bonnes humanités. Ses excellens maîtres, les pères jésuites de ce temps-là, lui avaient inspiré l'amour de nos grands classiques; il avait le culte de Boileau et de Racine: il possédait les traditions du goût et du génie littéraire de notre nation; il respectait trop la langue française pour l'avilir par un parler bas et vulgaire; à l'école de Despréaux et de Desfontaines, il apprit à estimer l'office de la critique, et, sans parler de mission ni d'apostolat, il sut toujours garder le respect de soi-même. On ne le prendra pas à traiter de Mandrins ceux qui l'appellent Cartouche. Dans les conjonctures les plus graves pour lui, quand ses adversaires sont sur le point de triompher, qu'ils ont la faveur du ministre ou l'oreille de la favorite, quand ses feuilles peuvent être supprimées d'un moment à l'autre et qu'il ignore chaque soir s'il ne se réveillera pas le lendemain dans quelque prison d'état, Fréron écrit sur les ouvrages de ses plus mortels ennemis de ce ton uni et calme d'homme du monde, avec cette politesse de lettré et cette pointe d'ironie souvent imperceptible qui font du portrait de Voltaire une des meilleures pages de la littérature française au XVIIIe siècle.

Voltaire ne pouvait être de ce sentiment. Il entra en fureur, et de Berlin, où il se trouvait alors, il mit en mouvement Mme Denis et fit agir à Paris tous ses amis auprès de Malesherbes, le directeur de la librairie. Il voulait qu'on ôtât à Fréron « le droit qu'il s'était arrogé de vendre les poisons de la boutique de l'abbé Desfontaines. » En d'autres termes et à défaut d'une lettre de cachet pour faire enfermer Fréron, il demandait qu'on brisât la plume de l'audacieux gazetier. Les amis de Voltaire étaient déjà puissans : ils arrachèrent à Malesherbes l'ordre de suspendre les *Lettres sur quelques écrits*. Mais ce qui prouve que tous les gens d'esprit n'étaient point avec l'homme de France qui en avait le plus, c'est cette épigramme :

La larme à l'œil, la nièce d'Arouet
Se complaignait au surveillant Malsherbe,
Que l'écrivain, neveu du grand Malherbe (1),
Sur notre épique osât lever le fouet.
— Souffrirez-vous, disait-elle à l'édile,
Que chaque mois ce critique enragé
Sur mon pauvre oncle à tout propos distile
Le fiel piquant dont son cœur est gorgé?

(1) Fréron descendait par les femmes du poète Malherbe.

— Mais, dit le chef de notre librairie,
Notre Aristarque a pris de fantaisie
Ce monstre en l'air que vous réalisez.
— Ce monstre en l'air? Votre erreur est extrême,
Répond la nièce; eh! monseigneur, lisez;
Ce monstre-là, c'est mon oncle lui-même!

S'il faut en croire certain pamphlet du temps, c'est à Voltaire lui-même que Fréron aurait dû du pouvoir reprendre la plume. Voltaire en effet se vanta d'avoir « demandé sa grâce à M. de Malesherbes (1). » Rien ne paraît plus vrai-semblable pour qui connaît Voltaire. Il n'est point d'esprit sublime qui n'ait été plus souvent troublé et obscurci par les fumées d'un tempérament presque toujours semblable à un volcan en éruption; mais, à la première éclaircie, la raison et le cœur de ce grand homme reprenaient le dessus, dominaient le tumulte des passions déchaînées et découvraient la justice à la pure lumière de l'amour.

Les *Lettres* de Fréron reparurent au bout de quelques mois. Le critique connaissait trop bien Voltaire pour croire à une longue trêve. J'estime même qu'il eût été fâché de le voir amender ses défauts, pardonner les offenses et aimer ses ennemis, car le portrait qu'il avait fait n'eût plus été ressemblant. Fréron ne désarma pas; il attaqua même, toujours avec une grande modération dans la forme, mais avec plus de fermeté et de résolution que par le passé. Les jésuites, le roi de Pologne Stanislas, la petite cour du dauphin et de Mesdames, le poussèrent dans une voie fausse et qui n'était pas la sienne. Le siècle devenait philosophe, c'est-à-dire incroyant, déiste ou athée; le libre examen ébranlait les fondemens du trône et de l'autel; dans les salons comme dans les cafés, au Palais-Royal et dans Versailles même, on s'occupait bien plus de métaphysique et de théories économiques que de petits vers et de tragédies. L'Encyclopédie, c'est-à-dire la science, avait détrôné la littérature. Dans les livres comme dans les lettres, il n'était plus question que de philosophes et d'encyclopédistes. Voilà l'ennemi qu'on avait signalé au critique.

Fréron eût préféré d'autres adversaires. Ainsi que les gens de goût de l'ancienne école, il se piquait d'ignorer les sciences. La philosophie était pour lui une discipline d'école. Il lui semblait aussi indécent de parler de telles choses devant les personnes du monde que de physique ou de médecine. Quand on discutait devant lui de l'origine de l'univers, des êtres et des sociétés, il demeurait stupide. Il pensait en lui-même que ceux qui prenaient à cœur de résoudre de pareils problèmes pourraient bien être fous à lier. La solution, Fréron l'avait trouvée dès ses plus jeunes ans, lorsqu'il

(1) *Correspondance générale*, 22 juillet 1752.

étudiait au noviciat de la rue du Pot-de-Fer. Depuis il avait grandi et oublié son rudiment. L'étrange manie qu'avaient les gens de vouloir refaire le catéchisme! Il y a un peu d'ahurissement dans l'attitude de Fréron devant Diderot, D'Alembert et les autres encyclopédistes. Il en convient lui-même : « Je vois évidemment, écrivait Fréron dès 1760, qu'une nouvelle manière de penser et d'exister s'est emparée de toutes les têtes françaises, et que les idées que j'ai eues jusqu'à présent sont d'une absurdité à me faire regarder comme un imbécile, un ostrogoth, un être digne de mépris, ou tout au moins de commisération (1). » C'est bien cela, et Fréron ne savait pas si bien dire; mais voilà précisément ce qui le fâchait.

A l'égard des encyclopédistes et des philosophes, sa critique est des plus simples : il les trouve obscurs et ne peut les entendre. Il laisse le fond de leurs écrits et ne s'attache qu'à la forme; mais l'ordonnance et l'économie du discours lui paraissent aussi incompréhensibles que la matière. Contraint de plier son esprit à ce dur labeur, il semble qu'on le voit et l'entend soupirer, poser et reprendre le livre, lire, relire vingt fois la même phrase sans pouvoir s'en tirer, et finalement s'endormir sur quelque in-folio de l'*Encyclopédie*. Le réveil est terrible : c'est celui d'un magister qui se sent pris en faute devant ses écoliers et qui à tort et à travers distribue des pensums et des punitions. Prenons, par exemple, le discours de réception de D'Alembert à l'Académie française. Le philosophe avait remarqué, à propos de Descartes et de Newton, si éloquens lorsqu'ils parlent de Dieu, du temps et de l'espace, que « ce qui nous élève l'esprit ou l'âme est la matière propre de l'éloquence. » L'ancien régent de collége se réveille ici et croit se retrouver sur son terrain : il s'agit de définir l'éloquence. Fréron objecte à D'Alembert que « le propre de l'éloquence est non pas d'élever l'esprit ou l'âme, mais de persuader et de toucher, de convaincre l'esprit et d'émouvoir le cœur. Que ne s'en tient-on, continue-t-il, aux anciennes définitions de l'éloquence, qui sont très bonnes, sans en aller chercher de neuves qui ne sont pas justes! » Voilà ce que c'est que d'avoir conservé ses cahiers de rhétorique! Dans cet article, comme en son compte-rendu des *Pensées sur l'interprétation de la nature*, de Diderot, Fréron ne manque pas de reprocher au philosophe « un peu d'entortillage et d'obscurité. » La faute en est surtout à l'étude de la philosophie, qui commence à prévaloir sur la belle littérature. Or « l'amour de la philosophie poussé à l'excès, répétait le critique, nuit aux beaux-arts et au bon goût. » Qui se trompe de Fréron ou des philosophes? D'Alembert voit une cause d'élévation pour l'âme humaine dans « le contraste entre le peu

(1) *L'Année littéraire*, 1760, III.

d'espace que nous occupons dans l'univers et l'étendue immense que nos réflexions osent parcourir en s'élançant, pour ainsi dire, du centre étroit où nous sommes placés. » Cette pensée, qui est très belle et très claire, n'a que le tort de rappeler une des pensées les plus sublimes et les plus justement célèbres de Pascal. Fréron, qui n'avait sans doute pas lu Pascal chez les jésuites, n'a pas l'air de connaître le passage classique dont nous parlons. Il se trouve encore arrêté par « l'obscurité » du texte et avoue que ses lumières naturelles ne la sauraient percer. « Je n'entends pas trop, dit-il, la pensée de l'auteur, lorsqu'il dit que ce qui nous anéantit nous élève, que ce qui nous rapetisse nous rend grands. »

Il y voyait plus clair quand il avait à examiner quelque ouvrage purement littéraire sorti de la plume d'un philosophe. Le goût très fin et très classique de Fréron était surtout blessé par le pathos, le ton déclamatoire et lyrique qui domine en tant de pages, d'ailleurs fort éloquentes, de Diderot et de Rousseau. On est trop enclin à juger, par ces écrivains célèbres, de la nature véritable du style au XVIIIe siècle. Montesquieu, Voltaire, Grimm, D'Alembert, Mme du Deffant, n'ont rien de cette emphase sentimentale qui n'offense pas moins notre goût que celui de Fréron. Le critique représentait donc la pure tradition des lettres françaises lorsqu'il écrivait, dans son examen du *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes :* « Après un exorde diffus, où M. Rousseau se suppose modestement *dans le Lycée d'Athènes, ayant les Platon et les Xénocrate pour juges, et le genre humain pour auditeur*, il élève la voix et, de ce ton qu'affecte ridiculement et en toute occasion une certaine bande anséatique de prétendus philosophes, il s'écrie : *O homme, écoute; voici ton histoire* (1). » Qui n'en dirait autant de l'exorde emphatique des *Pensées* de Diderot *sur l'interprétation de la nature :* « Jeune homme, prends et lis! »

Mais, à l'époque où il écrivait, Fréron devait user de tant de prudence et de ménagement envers les amis des maîtresses du roi et les puissans maîtres de l'opinion, qu'il y perdait beaucoup de ses avantages. On avouera en effet que ce n'est pas précisément par le génie épique ou dramatique que les encyclopédistes se recommandent de la postérité. Aussi, dès que l'un d'eux publiait un poème ou une tragédie, Fréron taillait sa meilleure plume et s'apprêtait à lui dire la vérité. Justement, en 1757, Diderot donna au public une grosse tragédie en cinq actes et en prose, un drame larmoyant, *le Fils naturel*, que Fréron trouve « détestable » et considère comme un attentat « contre le bon sens et le bon goût. » Voilà sa pensée vraie, non pas telle qu'il l'eût exprimée dans ses feuilles, car il ré-

(1) *L'Année littéraire*, 1755, VII, 37.

pugnait à se servir d'expressions aussi fortes, mais telle qu'il la révélait à Malesherbes dans une lettre particulière (1).

On avait déjà imprimé seize pages de la critique du *Fils naturel*; Fréron avait la l'article à mesure qu'il le faisait, et le public attendait, lorsqu'il apprit que M. de Malesherbes voulait le réconcilier avec Diderot! Ce jour-là Fréron dut croire que le chef de la librairie était aussi devenu fou. Il proteste à M. de Malesherbes qu'il est trop jaloux de lui plaire pour avoir un instant balancé sur le parti qu'il avait à prendre : « Il suffit que vous désiriez que nous vivions en bonne intelligence, M. Diderot et moi, pour que je m'y prête de bonne grâce. » Mais il ne peut croire que, de la part des encyclopédistes, ce désir de rapprochement soit sincère. Il soupçonne un piége et se flatte même d'avoir éventé le complot : Diderot vise à l'Académie; on ne pouvait empêcher Fréron de parler du *Fils naturel*, « le seul ouvrage que Diderot ait écrit du genre de l'Académie : » qu'ont fait les encyclopédistes? Ils ont imaginé de le rendre l'ami de passage de Diderot, uniquement pour que sa comédie ne fût point tournée en ridicule, « bien déterminés, ajoute Fréron, après qu'ils auront obtenu ce qu'ils veulent pour le moment, à rire de ma simplicité d'avoir donné dans ce piége. » Et Fréron énumère à M. de Malesherbes toutes les raisons qu'il a de se plaindre de ces philosophes qui l'ont fait mettre à la Bastille, qui lui ferment toutes les voies aux récompenses littéraires, qu'il « croit mériter aussi bien qu'eux pour le moins, » et qui le flétrissent dans le monde par mille infâmes calomnies. Si l'on pensait qu'il a fait les premières avances, on lui prêterait une lâcheté à laquelle il ne s'abaissera jamais. « Je ne crains, s'écrie fièrement le critique, je ne crains ni M. Diderot ni aucun de ces messieurs (2). »

Ce qui faisait reculer Fréron devant la pensée d'un rapprochement avec Diderot et ses amis, c'était bien moins l'hérésie religieuse ou politique que l'hérésie littéraire. « Diderot et les siens, disait Fréron à M. de Malesherbes, sont des novateurs très dangereux en matière de littérature et de goût, pour ne parler que de ces sujets, les seuls qui soient de ma compétence : c'est sur eux principalement que doivent tomber les traits de la critique. » Peut-être n'eût-il pas tenu un langage aussi peu chrétien, aussi dégagé des intérêts supérieurs de la foi et des bonnes mœurs, devant la reine ou le dau-

(1) Cette lettre inédite, très belle et très curieuse, vient d'être publiée et commentée par M. Étienne Charavay, avec le savoir exact et minutieux, le tact achevé et délicat dont cet archiviste est coutumier. Voyez *Diderot et Fréron, documens sur les rivalités littéraires au dix-huitième siècle*. Paris, Lemerre 1875.

(2) En répondant à une lettre de La Condamine (vers 1754?), Fréron disait déjà : « ... Et vous verrez qu'un Breton n'est point fait pour sacrifier à un vil intérêt *ses sentimens* et ses amis. » *Mémoires et correspondances historiques et littéraires inédits*, publiés par M. Charles Nisard (Paris 1858), p. 140.

phin de France, — mais c'est qu'alors il eût été moins sincère. Nous touchons ici au fond de sa pensée : comme tous les purs lettrés, il s'inquiétait peu de la qualité des doctrines et ne considérait que la façon dont les choses étaient dites. Or l'auteur du *Fils naturel*, qui était déjà le père d'un gros livre érudit et ennuyeux au gré de Fréron, l'*Encyclopédie*, venait d'exposer sur le théâtre de Corneille et de Racine une sorte de monstre sans nom, en dépit de La Chaussée, un drame bourgeois, une comédie larmoyante, dont Boileau eût purgé la scène française! On juge de sa douleur quand, son article écrit, — un article auquel il avait travaillé « plus de huit jours, » — il crut voir se dresser tout à coup à ses côtés, souriant et lui tendant la main, le détestable auteur d'une pièce plus détestable encore! La fortune lui épargna cette honte et ce chagrin. Diderot et Fréron ne se réconcilièrent point. Seulement le critique, par égard pour M. de Malesherbes, consentit à se taire quelques mois sur *le Fils naturel*. Quand on n'en parla plus, il publia son examen. Il le fit avec une modération et une discrétion qu'il faut bien reconnaître, et qui ne sont plus guère dans nos mœurs. « Je suis bien sûr, disait-il en parlant du *Fils naturel*, de ne point blesser, dans l'examen que j'en vais faire, les égards que mérite M. Diderot. Je suis certain encore, d'après tout ce qu'on m'a dit de son caractère et de sa façon de penser, qu'il est moins fait qu'un autre pour s'indigner avec hauteur d'une critique juste, honnête et polie. »

Dans ces derniers mots, Fréron fait allusion à la susceptibilité de Voltaire ou peut-être de D'Alembert. Sainte-Beuve, dans un article sur Malesherbes, a cité une lettre où ce savant demande « justice » au chef de la librairie d'une note dans laquelle Fréron a osé citer un de ses ouvrages. L'outrage était sanglant en effet et criait vengeance. D'Alembert paraît ici et ailleurs encore (1) comme un de ces apôtres de la liberté qui seraient les pires tyrans de l'humanité s'il leur était jamais donné de la gouverner. En attendant, ces amis du droit et de la justice persécutent leur famille (quand ils en ont une), dénoncent leurs adversaires à l'autorité et trouvent tout naturel d'envoyer leurs censeurs à la Bastille. Voici cette lettre de D'Alembert, « qui, dit Sainte-Beuve, voulant toute liberté et toute licence pour lui, n'en souffrait aucune chez les autres : »

« Monsieur,

« Mes amis (2) me forcent à rompre le silence que j'étais résolu de

(1) Voyez, dans *l'Espion anglais*, le plaisant démêlé qu'eut D'Alembert, en 1755, avec le père Tolomas, régent de rhétorique au collége de Lyon, et la lettre, d'une vanité si ridicule, qu'il écrivit à la Société royale de Lyon.

(2) Sainte-Beuve ajoute ici entre parenthèses : « Les amis servent toujours à merveille en ces occasions-là. »

garder sur la dernière feuille de Fréron. L'auteur des *Cacouacs* (1), en attaquant l'*Encyclopédie* en général et quelques-uns des auteurs en particulier, avait jugé à propos de ne rien dire nommément contre moi; il a plu à Fréron de ne pas suivre cet exemple. Dans un endroit des *Cacouacs*, il est parlé de la géométrie : Fréron, en rapportant cet endroit, *a ajouté une note dans laquelle il cite un de mes ouvrages*, pour faire connaître que l'auteur a voulu me désigner en cet endroit, quoique la phrase qu'il rapporte ne se trouve dans aucun de mes ouvrages. Mes amis m'ont représenté, monsieur, que les accusations de l'auteur des *Cacouacs* étaient trop graves et trop atroces pour que je dusse souffrir d'y être impliqué nommément; je prends donc la liberté de vous porter mes plaintes du commentaire que Fréron a fait à mon sujet, et de vous en demander justice. »

Malesherbes, qui était l'ami des philosophes, mais qui l'était encore plus de l'équité et de la tolérance littéraire, refusa de punir Fréron. C'était un des principes les plus fermes de ce sage en matière de presse, que la critique littéraire devait être permise, et que l'examen d'un livre dans lequel l'auteur n'est jugé que d'après son œuvre est critique littéraire. Il fit pourtant quelques remontrances à Fréron, qui répondit, au jugement de Sainte-Beuve, « avec toute sorte d'esprit et de justesse (2). »

« Monsieur,

« Il m'est impossible de vous envoyer la note des articles encyclopédiques où je suis directement ou indirectement attaqué. Je n'ai jamais lu toute l'*Encyclopédie* ni ne la lirai jamais, à moins que je ne commette quelque grand crime, et que je ne sois condamné au supplice de la lire. D'ailleurs ces messieurs me font venir à propos de botte dans les articles les plus indifférens et où je ne soupçonnerais jamais qu'il fût question de moi. On m'a dit qu'à l'article *Cependant*, par exemple, il y avait deux traits, l'un contre Dieu, l'autre contre moi; mais l'article où ils se sont le plus déchaînés sur mon compte, c'est l'article *Critique*; il y en a mille autres que je ne me rappelle pas et mille autres que je n'ai pas lus. »

Puis Fréron recommence la kyrielle de ses récriminations contre les encyclopédistes qui l'ont fait mettre à la Bastille, qui se sont efforcés de lui ôter la protection du roi de Pologne, qui ont pensé le faire chasser de l'académie de Nancy, qui ont écrit mille horreurs sur son compte à la cour de Lunéville, etc. Ce qui est piquant, c'est qu'à cette date (27 janvier 1758), il y avait quatre ans que le roi

(1) Plaisanterie de Moreau contre les encyclopédistes.

(2) Sainte-Beuve n'avait publié qu'une partie de la réponse de Fréron. M. Étienne Charavay a donné la lettre tout entière dans l'excellent opuscule déjà cité.

de Prusse avait agréé Fréron pour être de l'académie de Berlin. « Lorsque Diderot et D'Alembert le surent, prétend l'illustre critique, ils signifièrent à M. de Maupertuis qu'ils renverraient leurs patentes si j'étais reçu. » Il faut avouer que Fréron avait de justes sujets de n'aimer pas les encyclopédistes. En tout cas, il était dans son droit : il avait le beau rôle : mais vers la fin de sa lettre à Malesherbes il s'exalte trop lui-même et s'échappe à écrire :

« Ils ont beau écrivailler, s'exalter réciproquement, faire les enthousiastes, mettre dans leur parti des femmes et des petits-maîtres; ils ne seront jamais que d'insolens médiocres. Je crois que je m'y connais un peu, monsieur; je sais ce qu'ils valent, et je sens ce que je vaux. Qu'ils écrivent contre moi tant qu'ils voudront, je suis bien sûr qu'avec un seul trait je ferai plus de tort à leur petite existence littéraire qu'ils ne pourront me nuire avec des pages entières de l'*Encyclopédie*. Ils le sentent eux-mêmes, et c'est parce que leur plume ne sert pas bien leur haine qu'ils ont recours à d'autres moyens pour se venger. A cet égard, ils auront toujours l'avantage sur moi. J'ignore l'art des intrigues sourdes et des basses manœuvres. »

C'est presque du délire; mais le toréador serait mal venu à se plaindre de la fureur du taureau qu'il excite. Fréron d'ailleurs se livre ici à tout son ressentiment dans l'intimité, dans le secret d'une lettre confidentielle. Sa colère apaisée, la tête refroidie, il va reprendre sa plume de critique et discuter, souvent avec une mordante ironie, mais du meilleur ton, les qualités et les défauts littéraires des livres de Voltaire, de D'Alembert et de Diderot. On n'en peut dire autant de ceux-ci. A la distance où nous sommes de cette époque, et avec nos préjugés, nous avons peine à comprendre l'acharnement qu'ont mis ces grands hommes à poursuivre Fréron *per fas nefasque*. C'est qu'il n'y a pas de grands hommes pour les contemporains, il n'y en a que pour la postérité. L'idée que nous nous faisons du grand homme est aussi erronée que celle qu'on avait autrefois du génie ou de la sainteté. Il n'est rien de tel pour dissiper les préjugés à cet égard que de lire la *Correspondance* de Voltaire. Je nomme Voltaire, parce que c'est le plus beau génie de notre XVIIIe siècle, l'esprit le plus vif et le plus lumineux de tous les siècles. Ce n'était pourtant qu'un homme, — c'est-à-dire un être pétri de vertus et de vices, d'astuce et de franchise, de vanité et d'humilité, de malice et de bonté, d'avarice et de générosité, d'hypocrisie et de sincérité, tour à tour d'une cruauté et d'une tendresse que rien n'égale, digne ou rampant selon l'occasion, apôtre qui par momens laisse percer les griffes du tigre, Protée rompu à

toutes les métamorphoses, réunissant en soi tous les contrastes comme la nature elle-même, et, comme elle aussi, au-dessus de tous les petits jugemens étroits, relatifs et bornés d'une morale mesquine.

Contre Fréron, Voltaire s'est tout permis, sans scrupules, sans remords. « Il semble que cet homme, a-t-il dit en parlant du critique, soit le cadavre d'un coupable qu'on abandonne au scalpel des chirurgiens. » Deux ans après la lettre de Fréron à Malesherbes que nous venons de citer, on voit paraître coup sur coup la satire du *Pauvre Diable*, où Fréron, une trentaine de vers durant, est fouetté jusqu'au sang: *l'Écossaise*, où le critique est mis au pilori en plein Théâtre-Français; les *Anecdotes sur Fréron*, que la *Correspondance* de Grimm elle-même appelle un « tas d'ordures détestables: » enfin le XVIIIe chant de *la Pucelle*, où Voltaire a mis ses ennemis en capilotade, où il nous les montre, Fréron en tête, enchaînés deux à deux, traversant la forêt d'Orléans : ils sont en route pour Marseille, où ils rameront sur les galères de l'état. Voltaire a dit et écrit cent fois que Fréron avait été aux galères; il a dû finir par le croire.

L'Écossaise fut représentée le 26 juillet 1760. On connaît le sujet et la fortune de cette comédie larmoyante, une des plus médiocres de Voltaire. La toile se lève sur un café de Londres; dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire, Frélon (1) lit la gazette. Il est là comme chez lui; il donne audience aux auteurs et rédige ses feuilles en causant de la pièce nouvelle avec les habitués du café. Il sèche d'envie. On donne des places aux gens de lettres, des pensions aux officiers, des récompenses à des inventeurs de machines. A lui, rien. « Cependant, s'écrie-t-il, je rends service à l'état; j'écris plus de feuilles que personne, je fais enchérir le papier... Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal. Si je puis parvenir à en faire, ma fortune est faite. » Et il fait comme il dit. Il sert la jalousie d'une mégère, surprend les secrets d'une famille, dénonce les gens à la police, joue le rôle d'un espion, d'un bravo, d'un vil entremetteur. Dès la seconde scène, un personnage s'étonne qu'on ne l'ait pas encore montré en public, « le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur. »

On le voit, ce n'est pas la satire d'un critique que Voltaire a mise sur la scène. C'est un homme, Fréron, qu'il a voulu exposer au pilori. Or, cet homme, nous le connaissons. Malesherbes lui écrit

(1) A la représentation, d'après la volonté de Voltaire (*Correspondance*, 25 mai 1760), au lieu de Frélon on prononça le mot anglais *wasp*, « frelon, » « guêpe. » Le critique avait, dit-il, prié les comédiens de conserver le nom de Frélon, et même de mettre celui de Fréron, « s'ils croyaient que cela pût contribuer au succès de la pièce. »

avec bonté et le défend contre l'intolérance et l'injustice de ses adversaires; le duc de Choiseul l'emploie et le protége; le roi de Pologne, le dauphin, Mesdames, lui donnent maintes preuves de leur estime; la reine enfin, Marie Leczinska, jette un moment les yeux sur Fréron pour en faire son secrétaire des commandemens. Entre cet homme-là, que nous voyons passer fier et le sourire aux lèvres dans les galeries du palais de Versailles, — et la risible marionnette, taillée à coups de serpe, qui se démène et gesticule sur le théâtre au milieu d'une troupe d'autres *fantoccini*, — le contraste est trop grand, et toute illusion dramatique s'évanouit devant tant d'invraisemblance. Palissot, la même année, avait donné l'exemple de ces tristes personnalités en mettant sur la scène, dans sa comédie des *Philosophes*, Diderot, D'Alembert et Jean-Jacques Rousseau. Mais Palissot a écrit une bonne pièce, quoiqu'un peu froide, pleine de vers bien venus, légers et spirituels. *L'Écossaise*, que Voltaire se vante d'avoir « barbouillée en moins de huit jours, » n'est qu'une pochade dans le genre anglais. Si l'on excepte Fabrice, le maître du café, et Polly, la suivante de Lindane, tous les autres personnages sont dignes des tréteaux de la foire.

Je conçois que Fréron, qui avait le courage de son état, n'ait pas craint de venir à la première représentation de *l'Écossaise*. Ce n'est certes point à son déshonneur qu'il assista ce jour-là. Un plus grand que lui venait de s'abaisser, de descendre à la platitude des farces du boulevard. On dit que Fréron s'amusa fort, encore qu'il fût outré dans le fond; mais, la pièce finie, il fallait la juger. Fréron était en verve; il fit œuvre de maître ouvrier. La copie terminée fut envoyée au censeur; on la renvoya au critique couverte de ratures, et l'on sait sur quelles parties portent d'ordinaire les corrections des censeurs. Fréron passa par une de ces crises qu'ont traversées presque tous ceux qui font métier d'écrire pour le public. Il fut indigné, hors de lui; à son tour il demanda justice, écrivit lettres sur lettres à Malesherbes.

« C'est bien la moindre des choses, disait Fréron, que je réponde par une gaieté à cet homme qui m'appelle *fripon*, *coquin*, *impudent*... J'ai recours à votre équité, monsieur; on imprime tous les jours à Paris cent horreurs; je me flatte que vous voudrez bien me permettre un badinage. Le travail de mon *Année littéraire* ne me permet pas de faire de petites brochures détachées; mon ouvrage m'occupe tout entier... Mes feuilles sont mon théâtre, mon champ de bataille; c'est là où j'attends mes ennemis et où je dois repousser leurs coups...

« Quoi! il sera permis à ce malheureux Voltaire de vomir la calomnie, il sera permis à cet infâme abbé de La Porte de me déchirer dans ses feuilles, il sera permis à ce tartuffe de Diderot, à ce

bas flatteur Grimm, d'aller au parterre de la Comédie, le jour de la première représentation de *l'Écossaise*, exciter leur cabale et leur donner le signal de l'applaudissement, et je ne pourrai jeter sur mes vils ennemis un ridicule léger! » (31 juillet 1760.)

A la fin Malesherbes céda. Il comprit, comme il l'écrivait au censeur, que « le pauvre Fréron était dans une crise qui exigeait quelque indulgence. » La haute équité du directeur de la librairie nous a ainsi conservé un des meilleurs articles de journal qui se puisse lire en notre langue : je veux parler de la *Relation d'une grande bataille* (1). Fréron, qui n'a jamais eu plus d'esprit, je dis du meilleur, du plus brillant et du plus fin (2), que dans ces pages, a caractérisé sous des noms légèrement travestis les principaux chefs de l'armée philosophique qui, à la première de *l'Écossaise*, envahit le parterre de la Comédie-Française.

L'avant-garde était conduite par une espèce de *savetier*, appelé *Blaise*, qui faisait le *diable à quatre*, c'est-à-dire par Sedaine, auteur des opéras-comiques connus sous ces titres. Le redoutable Dortidius (Diderot) était au centre de l'armée : « Son visage était brûlant, ses regards furieux, sa tête échevelée, tous ses sens agités comme ils le sont, lorsque, dominé par son divin enthousiasme, il rend ses oracles sur le trépied philosophique. » Là, au centre de l'armée, était l'élite des troupes, tous ceux qui travaillent à ce grand dictionnaire *dont la suspension fait gémir l'Europe* (3), les typographes qui l'ont imprimé, les libraires qui le vendent et les garçons de boutique. A l'aile droite se tient le prophète de Boëhmisbroda ou Grimm; la gauche a pour chef le pesant La Morlière. Un corps de réserve, formé de laquais et de savoyards en redingote, recevait l'ordre d'un « petit prestolet » (l'abbé de La Porte), que Fréron déchire avec tout l'entrain d'un ancien collaborateur.

Après chaque acte, le général Dortidius dépêche un courrier aux graves sénateurs de la république des philosophes, à Tacite et à Théophraste, c'est-à-dire à D'Alembert et à Duclos, qui n'avaient point voulu exposer dans la mêlée leurs augustes personnes et attendaient, tourmentés d'une noble inquiétude, dans le jardin des Tuileries. L'aide-de-camp chargé du message était Mercure, « Mercure exilé de l'Olympe et privé de ses fonctions périodiques » (entendez Marmontel à qui l'on venait de retirer le brevet du *Mercure*). Bientôt l'armée victorieuse déboucha par le pont Royal au bruit

(1) *L'Année littéraire*, 1860, V, 209 et suiv.

(2) Je le dis après Sainte-Beuve, qui, quoiqu'il n'ait jamais écrit d'étude sur Fréron et qu'il paraisse même partager plus d'un préjugé vulgaire à l'endroit de ce critique, n'a pas laissé de le louer et de lui donner le beau rôle en toute cette affaire de *l'Écossaise*. Voyez *Causeries du Lundi*, II, 108-9.

(3) Cette phrase malheureuse est de Voltaire.

des trompettes et des clairons (le nom de la grande actrice, de l'amie de Voltaire et de Marmontel, ne pouvait manquer à la fête!). Le sénat philosophique fut entouré des vainqueurs couverts de sueur et de poussière, qui criaient : Victoire! victoire! Dortidius raconte la bataille, « d'un style sublime, mais inintelligible ». Après commence la distribution des récompenses aux guerriers qui se sont le plus distingués : les sénateurs tendent la main à l'un, sourient agréablement à l'autre, promettent à celui-ci un exemplaire de leurs œuvres, à quelques-uns des places de courtier dans l'*Encyclopédie*, à tous des billets pour aller encore à *l'Écossaise* gratis. Le soir il y a banquet, feu d'artifice, concert de musique italienne, intermèdes bouffons, illuminations à la façade de tous les hôtels des philosophes et bal philosophique qui dure jusqu'au matin. En se retirant, les sénateurs ordonnent qu'on ait à s'assembler aux Tuileries, sur les six heures du soir, pour chanter un *Te Voltarium*.

III.

Voltaire ne rit pas longtemps. Ce n'était pas son compte que Fréron s'amusât à *l'Écossaise*. Il ne connut qu'assez tard à Ferney la nouvelle de la première représentation. Quelques jours après, il écrivait à Mme Du Deffant, en la raillant sur son goût pour les feuilles de Fréron : « On dit que l'Écossaise, en automne, amène la chute des feuilles (1). » Le mot était joli, mais il n'était pas d'un prophète. Jamais les feuilles de Fréron ne furent plus lues, et l'on voit que ce n'était pas seulement par les dévots. D'Alembert témoigne aussi qu'il a été plus d'une fois témoin du goût très vif de Mme Du Deffant pour les articles de Fréron : elle en citait surtout avec éloge les méchancetés qui regardaient Voltaire. « Est-il possible, écrivait l'auteur de *la Henriade* à Marmontel, qu'il y ait *encore* quelqu'un qui reçoive Fréron chez lui? Ce chien, fessé dans la rue, peut-il trouver d'autre asile que celui qu'il s'est bâti avec ses feuilles? » Or il était vrai que l'on continuait à recevoir Fréron dans la plus haute société et chez les ministres; le critique allait souvent à Versailles pour faire sa cour à la reine, à la dauphine et à Mesdames, qui l'honoraient de leur bonté. Le duc de Choiseul, qui protégeait décidément le journaliste, s'était adressé à lui pour répondre à une ode de Frédéric contre le roi. Enfin, loin de rentrer sous terre, ce gazetier maudit venait, toujours en se jouant, et par manière de badinage, de porter un coup terrible au patriarche.

Voici à quelle occasion. Au commencement de l'année 1760, Fréron avait sollicité des comédiens français une représentation d'une

(1) *Correspondance*, 6 auguste 1760.

des pièces de Corneille en faveur d'un héritier obscur de ce grand nom, dont toute la ressource était un emploi de 50 francs par mois. Cet homme avait une fille unique âgée de seize ans qu'il mit en pension à l'abbaye de Saint-Antoine, grâce au produit de la représentation de *Rodogune*. Mais, la pension n'ayant plus été payée, la jeune fille fut recueillie chez Titon du Tillet, en attendant que l'occasion se présentât de lui faire un sort honnête. C'est dans cette maison que la connut le poète Le Brun. Il en écrivit à Voltaire, qui s'empressa d'appeler auprès de lui la petite-nièce (et non la petite-fille, comme le répète volontiers Voltaire) du grand Corneille. Il est impossible de déployer plus de bonne grâce, de montrer plus de cœur et de sensibilité qu'en fit paraître Voltaire. Cette jeune fille, il ne la traita pas seulement en galant homme, il l'entoura de soins délicats et veilla sur elle avec une sollicitude et une tendresse de père; mais enfin il n'était pas fâché d'avoir recueilli chez lui la petite-nièce de Corneille. Ce que Fréron avait fait pour le descendant du poète disparaissait dans l'éclat du sacrifice qu'offrait le patriarche aux mânes du grand tragique. En outre il faisait pièce aux jésuites, aux dévots, aux ministres, à l'Académie, à cette France ingrate, oublieuse de ses plus beaux génies.

Le Brun adressa une ode à Voltaire, *l'Ombre du grand Corneille*, où les éloges se montaient à un ton vraiment pindarique. Malheureusement il règne en toute cette ode un désordre de pensées et une incohérence de langage non moins pindariques. Fréron consacra une Lettre de son *Année littéraire* de 1760 à l'examen de cette pièce lyrique, qui parut en brochure, avec des lettres de Le Brun et les réponses de Voltaire en faveur de la petite-nièce de Corneille. Je ne citerai qu'une remarque critique de Fréron pour montrer l'utilité de l'office qu'il a si vaillamment rempli : « Le poète veut peindre la triste situation de Mlle Corneille (1): il dit entre autres choses :

> Et d'un astre d'airain l'inflexible vengeance
> Lui versant l'indigence
> Trempa ses jours amers dans l'urne des malheurs.

« *L'inflexible vengeance d'un astre d'airain qui verse l'indigence et qui trempe les jours amers de Mlle Corneille dans l'urne des malheurs!* Si ce n'est pas là du beau, c'est du moins du neuf; mais admirez avec moi, monsieur, l'admirable combinaison de toutes ces idées. *Un astre d'airain!* Cet astre ne doit pas être fort lumineux; d'ailleurs, si cet astre est d'airain, il ne doit rien verser, etc. »

Je ne sais si beaucoup de poésies lyriques résisteraient à une

(1) *Ode et lettres à M. de Voltaire en faveur de la famille du grand Corneille et la réponse de M. de Voltaire.* Genève et Paris, Duchesne, 1760. Réimprimé à la suite de la seconde partie de *la Wasprie*, Berne, 1761.

critique aussi exigeante et raisonnable. Je veux le croire ; mais ce qui n'est point douteux, c'est que l'ode de Le Brun était détestable. Il fallait le dire, et il y avait à cela quelque courage, puisque Voltaire louait publiquement, dans une lettre imprimée, les vers de ce poète, qu'il décriait en secret : « Je vous ferais attendre ma réponse quatre mois au moins (il est vrai que l'ode avait trente-trois strophes !), si je prétendais la faire en aussi beaux vers que les vôtres. » Ce sont là de ces complimens obligés qui ne tirent pas à conséquence. En réalité, Voltaire était de l'avis de Fréron. Au cours d'une lettre à Mme d'Argental, il avoue que « l'ode est bien longue » et « qu'il y a de terribles impropriétés de style. » M. Le Brun est son ami, donc Fréron est « un infâme, » un « chien enragé qu'en bonne police on devrait étouffer, etc. » *Sacer esto.*

Voltaire désirait très fort de lire la critique de Fréron sur l'ode de Le Brun (1). Il la demande sans cesse et presse tous ses amis de Paris de la lui envoyer. « N'aurai-je point la feuille contre M. Le Brun, contre Mlle Corneille et contre moi ? » Il ne la reçut que le 30 janvier, et ce fut Le Brun qui la lui fit tenir. Voici ce qu'il y lut :

« Vous ne sauriez croire, monsieur, le bruit que fait dans le monde cette générosité de M. de Voltaire. On en a parlé dans les gazettes, dans les journaux, dans tous les papiers publics, et je suis persuadé que ces annonces fastueuses font beaucoup de peine à ce poète modeste, qui sait que le principal mérite des actions louables est d'être tenues secrètes. Il semble d'ailleurs par cet éclat que M. de Voltaire n'est point accoutumé à donner de pareilles preuves de son bon cœur, et que c'est la chose la plus extraordinaire que de le voir jeter un regard de sensibilité sur une jeune infortunée ; mais il y a près d'un an qu'il fait le même bien au sieur L'Écluse, ancien acteur de l'Opéra-Comique, qu'il loge chez lui, qu'il nourrit, en un mot qu'il traite en frère. Il faut avouer qu'en sortant du couvent Mlle Corneille va tomber en bonnes mains. »

Tout cela, il faut en convenir, est touché à point et de ce tour

(1) Le Brun, sûr de l'impunité (il était secrétaire des commandemens du prince de Conti), se déchaîna avec une incroyable violence contre Fréron dans deux gros pamphlets aujourd'hui oubliés : *la Wasprie ou l'Ami Wasp* (en deux parties, Berne, 1761) et *l'Ane littéraire, ou les ânerie de maître Aliboron dit Fréron* (1761). *La Wasprie*, que j'ai lue d'un bout à l'autre dans l'espoir d'y découvrir quelques traits de mœurs ou de caractère concernant Fréron, n'est qu'une longue invective, un torrent d'injures grossières où le critique est appelé filou, bipède, chiffonnier littéraire, cuistre hybernois, etc., le tout enjolivé d'innombrables citations grecques et latines à l'effet de prouver que les poètes d'Athènes et de Rome ont tous dit avant Le Brun ce que Fréron s'est permis d'appeler du galimatias double.

qui fait tout passer. Si ç'avait été un autre que Fréron, si ç'avait été Voltaire lui-même, par exemple, qui eût écrit contre un adversaire cette page d'une ironie si vive et d'une médisance si achevée, le patriarche l'eût trouvée de bonne guerre; mais il n'est plus question de littérature. Cette fois Fréron mérite bien « le carcan. » Voltaire bondit de joie à l'idée que son ennemi est enfin dans ses mains. Un libelle diffamatoire! Il n'a que quatre lignes; mais n'importe. Fréron s'est attiré une affaire qui va le conduire devant le lieutenant criminel. Voltaire le croit; c'est chose assurée. Vite, une procuration du père de Marie Corneille, une autre procuration du sieur L'Écluse, le dentiste persécuté, calomnié, qui tantôt est bien un ancien acteur de l'Opéra-Comique, et tantôt n'est plus que le cousin de celui qui a monté sur le théâtre de la foire (1). Voltaire est si préoccupé qu'il présente L'Écluse à Le Brun dans ces deux personnages, et cela à deux jours de distance (2)! Voltaire se promet d'intervenir au procès. On va écrire au chancelier et faire agir tous les ministres, le parlement, le comte de Saint-Florentin, le prince de Conti, le lieutenant de police Sartine, etc. Voici déjà un éloquent certificat de Mme Denis, cette « respectable veuve d'un gentilhomme mort au service du roi, » que Fréron (qui s'en serait douté?) a désignée comme une danseuse de corde! La nièce de Voltaire, cette grosse personne qui se piquait de littérature, comme on sait, a rédigé d'un bout à l'autre une éloquente protestation. Cela commence ainsi : « Je me joins au cri de la nation contre un homme qui la déshonore, » et finit par ces paroles mémorables : « Si cette insolence n'était pas réprimée, il n'y aurait plus de familles en sûreté! »

Quelle comédie! Elle ne pouvait finir d'une façon tragique. Malesherbes protégeait « le monstre. » A Paris, rien ne bougeait. La Tournelle criminelle tenait ses trois audiences par semaine, on exposait en place de Grève force misérables condamnés au carcan, le fer rouge du bourreau marquait de fleurs de lis des troupeaux de galériens; mais il n'y avait pas d'apparence que Fréron fût au nombre de ces malheureux. Bientôt Voltaire lui-même désespère d'obtenir justice. « Plus j'y fais réflexion, écrit-il au poète Le Brun (19 février 1761), plus je suis sûr, monsieur, que nous ne trouverons personne à Paris qui prenne intérêt à Mlle Corneille et à son nom. » C'est une chose « honteuse » que M. de Malesherbes sou-

(1) Les pièces de l'Opéra-Comique étaient représentées sur deux théâtres situés l'un dans le cul-de-sac des Quatre-Vents, faubourg Saint-Germain, à côté de la foire, et l'autre dans le préau de la foire Saint-Laurent, du côté du faubourg Saint-Martin : ils n'étaient ouverts que pendant le cours de ces deux foires.

(2) *Correspondance*, 30 janvier (cf. 16 janvier) et 2 février 1761.

tienne Fréron; mais il le protége, il faut s'y résigner. Dans les premiers jours d'avril, Voltaire n'exige plus qu'une « rétractation, » un simple « désaveu » de la part de Fréron. Le critique ne rétracta rien et n'avait rien à rétracter. Voltaire avait bien choisi son heure, en vérité! En ce moment, il répandait, par milliers d'exemplaires, un pamphlet des plus injurieux contre Fréron, ces *Anecdotes sur Fréron écrites par un homme de lettres à un magistrat qui voulait être instruit des mœurs de cet homme*. J'ai déjà dit que Grimm lui-même appelle ce plat libelle « un tas d'ordures. » Voltaire, qui en rougissait un peu, l'attribuait tantôt à Thieriot, tantôt à La Harpe (1). Son impuissante colère contre le gazetier tournait en aigreur contre Malesherbes. Dans la rancune comme dans la haine, il lui arrive souvent de perdre toute mesure. Il osait écrire que, s'il hésitait à lui rendre justice, le chef de la librairie « partagerait l'infamie de Fréron, » et que, si le nom de Fréron était celui du dernier des hommes, le nom de Malesherbes serait à coup sûr l'avant-dernier (2).

Quelques années plus tard, après la réhabilitation de Calas, le feu de la discorde se ralluma. Fréron, avec une malice vraiment diabolique, s'amusa du ton et des prétentions de Voltaire en cette affaire. Il remarqua finement que le patriarche était de cette famille de justiciers (elle existe encore) qui croient toujours à la vertu des accusés, jamais à celle des juges! Certes Fréron est enchanté, avec toute l'Europe, que les Calas soient réhabilités. Il parle même, toujours avec l'Europe, de la bonté et de la naïveté des sentimens de Voltaire, mais il n'y croit guère. Qu'est-ce que le patriarche a vu dans cette affaire? Un sujet tragique. « Voilà d'abord sa tête poétique qui s'échauffe; qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas tant un sentiment d'humanité que celui de ranimer son existence et de faire parler de lui qui l'a transporté dans cette occasion (3). »

On imagine la fureur de Voltaire quand ces lignes furent mises sous ses yeux. A quelles extrémités ne se serait-il point porté contre Fréron, s'il avait seulement eu le crédit du plus mince courtisan de Versailles! Peut-être est-il bon que les hommes de génie, ces mortels irritables, soient d'ordinaire impuissans et désarmés. S'ils trouvent jamais la fameuse formule qui doit leur livrer le secret de l'univers et les élever au rang des dieux, c'en sera fait de la critique et surtout des critiques. Mais non; Voltaire n'eût point écrasé Fréron, dont malgré tout il estimait le jugement littéraire. On connaît d'ailleurs sa célèbre boutade contre Jean-Jacques. Fréron ju-

(1) Elles doivent avoir été, sous une première forme, l'œuvre de l'abbé de La Porte.
(2) *Correspondance*, 6 avril 1761.
(3) *L'Année littéraire*, 1765, III, 156.

geait bien Voltaire quand il se persuadait que, s'il lui fût arrivé quelque accident fâcheux, le patriarche lui eût donné le couvert; « bien plus, il n'en dirait rien, à condition toutefois que le journaliste s'engagerait à ne plus outrager dans sa personne le génie, la raison, les lumières, le bon goût, la vertu, les talens, etc. »

Cette ironie, pour être cruelle, en est-elle moins légère et de cette finesse aiguisée qui rappelle l'aimable persiflage de Lucien? Qui donc, au dernier siècle, a mieux connu Voltaire? qui l'a pénétré plus avant (1)? Ce n'est pas que Fréron fût un psychologue accompli. Il avait trop peu réfléchi : il est superficiel et n'a aucune idée des mystères de l'âme humaine; mais il a des instincts presque infaillibles : il chasse de race. On peut trouver qu'il incline trop à chercher dans des vues intéressées le principe de nos actions. Je le veux bien, mais à la condition qu'on nous démontre qu'il a tort. La conduite de Voltaire dans l'affaire de Calas n'était pas inspirée par des motifs aussi simples que Fréron se le figurait : il était pourtant plus près que personne de la vérité, et cela par une sorte d'intuition inconsciente.

IV.

Fréron, qui avait perdu sa première femme en 1762 (2), songea à se remarier. Il se rappela qu'il avait en Bretagne, dans la famille des Royou, à laquelle il était allié par sa mère, une jeune et aimable cousine qui pourrait élever ses deux enfans et tenir sa maison. Anna ou Annétic Royou, comme il l'appelle, n'avait que seize ans; elle était fille du procureur fiscal de la baronnie de Pont-l'Abbé, petite ville maritime à quelques lieues de Quimper-Corentin. Il y avait loin en ce temps-là de Paris aux côtes de l'Armorique. Fréron annonçait chaque semaine sa prochaine arrivée à Pont-l'Abbé, mais, dans le temps où il se disposait à partir, les affaires (quelquefois aussi d'horribles coliques d'entrailles) semblaient se donner le mot pour le retenir dans la capitale.

Ainsi, en juillet 1766, Fréron était tout occupé de corriger un mémoire important que le duc de Choiseul lui avait fait porter. Ces « occupations extraordinaires » lui rapportaient autant et quelquefois plus que son travail périodique (3), comme il le mande lui-

(1) Il faut surtout lire le portrait de Voltaire qui parut dans *l'Année littéraire* de 1760.

(2) Voyez la curieuse lettre de condoléance de Piron à Fréron, qui lui avait envoyé un billet d'enterrement, et la réponse du critique au poète. *Œuvres inédites de Piron*, p. 200.

(3) *L'Année littéraire* paraissait tous les dix jours, c'est-à-dire le 10, le 20 et le dernier jour de chaque mois, par cahier de trois feuilles d'impression ou de 2 pages; il y

même à M. de Kerliézec, beau-frère de M. Royou : « Mon voyage de Bretagne de l'année dernière et ma maladie, lui écrivait-il, m'ont fait perdre plus de trois cents louis d'or. » On lit en effet dans la *Correspondance* de Grimm (1) que Fréron avait été recueillir en Basse-Bretagne la succession d'une nièce. Cet héritage passait pour être assez considérable, « vu le trafic lucratif que la défunte faisait de ses charmes dans les ports les plus fréquentés de la province. » Néanmoins Fréron regrettait la perte de ses trois cents louis d'or. Et cela se conçoit lorsqu'on songe qu'il avait à Paris une maison montée sur le plus grand pied, avec laquais, chaise de poste et maison de campagne. Il est vrai qu'il eut pendant quelques années un revenu d'environ 40,000 livres de rente. Il demeurait toujours dans cet appartement de la rue de Seine où il avait dépensé pour plus de 30,000 livres en dorures (2). Il y tenait table ouverte, comme un fermier-général, et donnait dans un luxe ruineux. « C'était une profusion, un désordre, un gaspillage incroyable : il est vrai que rien n'était si gai que ces soupers, dit un contemporain (3). J'ai vu quelqu'un qui a été longtemps un convive assidu de ces orgies, et qui avoue que c'est le temps le plus heureux de sa vie. En effet, tous étant gens de beaucoup d'esprit, un sot n'aurait pu se plaire en pareille compagnie, et les femmes même qui y étaient admises et en faisaient l'âme devaient nécessairement avoir une tournure analogue à celle de la société. » Je dois dire que sur ce dernier point on ne sait rien. Ce qu'on sait mieux, c'est le tour de licence que prenaient parfois les amusemens de cette société. On peut lire dans *l'Espion anglais* le récit d'une mystification (au sens étymologique du mot) un peu écœurante que Fréron et son monde firent subir au petit Poinsinet, comme on appelait le cousin du traducteur d'*Anacréon*. Je sais bien qu'il s'agissait de Poinsinet, le plus vain et le plus naïf des petits auteurs du siècle. Mais la farce rabelaisienne dans laquelle Fréron joua ce jour-là le principal rôle n'était guère plus alors qu'aujourd'hui dans le goût de la bonne compagnie.

avait tous les trois mois un double cahier, soit, au bout de l'année, 40 cahiers ou huit volumes complets. La liste des collaborateurs de Fréron est fort longue. Outre l'abbé de La Porte, on cite l'abbé Du Port du Tertre, Palissot, de Caux, Louis, d'Arnaud de Baculard, Bret, Bergier, Patte, Poinsinet, Le Roi, etc.

(1) A la date du 1er octobre 1765.

(2) Fréron était locataire du sieur Le Lièvre, apothicaire distillateur du roi, et inventeur de ce *Baume de vie*, qu'il a vingt fois célébré en vers et en prose dans son *Année littéraire*. Voyez 1755, V, 25; 1756, II, 67; IV, 262, etc. Il ne se peut rien imaginer de plus burlesque que ces annonces du *Baume de vie*, qui guérissait tous les maux comme certains remèdes, mais qui était moins inoffensif quand, à l'exemple de Fréron, on en prenait avec excès.

(3) *L'Espion anglais*, III, 168.

Le samedi 23 août 1766, Fréron s'échappe enfin de Paris, se jette dans un chaise de poste à deux places, son domestique à côté de lui et Thérèse entre eux deux, passe par Quimper, où il arrive le jeudi 28, vers cinq heures du soir, pour prendre une cousine, la met dans sa voiture en même temps que le domestique monte à cheval et court devant les trois chevaux de la chaise, et arrive enfin à Pont-l'Abbé. La noce eut lieu dans les premiers jours de septembre. Dès le 10 de ce mois, Fréron est à Quimper avec sa jeune femme. Le père et la mère du critique étaient certainement morts, car il n'est point question d'eux. Le pauvre joaillier et sa femme n'ont pas même un souvenir de leur enfant. Cependant Fréron possédait toujours cette maison de la rue Obscure où s'étaient passées ses premières années. Il la louait et sans doute la visita. Il décrit dans le plus grand détail l'accueil vraiment très bon, très empressé et très brillant que lui firent ses compatriotes. Ce ne sont, durant huit jours, que grandes mangeries, fêtes, dîners, soupers, où assiste tout Quimper, chez l'évêque, chez le procureur du roi, au collége des jésuites.

Fréron est enchanté de sa femme : elle réussit très bien dans le monde; elle a le maintien le plus honnête et le plus aimable. Mais sait-on ce qui dans son Annétic lui plaît par-dessus tout, ce qui paraît même l'avoir agréablement surpris, comme s'il n'y comptait pas? Le voici : « Je suis encore bien content d'elle par rapport au manger; elle s'est modérée dans tous ces grands repas, et n'a pas eu *jusqu'à présent* la plus légère incommodité. » On sent que Fréron admire une si haute vertu et désespère d'atteindre à tant de perfection. Au reste, il n'y a plus lieu d'être surpris des « coliques d'entrailles » qui le torturaient sans doute à Quimper comme à Paris, lorsqu'on sait ce qu'il mangeait entre les repas sans nombre qu'on lui faisait faire dans sa ville natale. Il représente naïvement à sa belle-mère qu'elle lui a envoyé de Pont-l'Abbé des crêpes qui n'étaient pas bonnes : il les avait trouvées trop épaisses, trop grasses et pas assez sucrées. « Nous vous serons bien obligés, écrit-il, si vous voulez bien nous en envoyer vingt-quatre douzaines et recommander à la crêpière qu'elles soient meilleures! » Fréron retourna à Pont-l'Abbé, puis revint à Paris.

Tous ces faits, qui sont de la plus grande exactitude, puisqu'ils sont tirés des lettres mêmes de Fréron, publiées par M. Du Chatellier, mettent à néant les calomnies insensées de l'avocat Royou contre Fréron, son beau-frère. Il fallait être aussi aveuglé par la haine que l'était Voltaire pour accueillir sérieusement le mémoire que cet homme lui envoya de Londres au commencement de l'année 1770. On y voit Fréron, trois jours après son mariage, dissiper à Brest avec

des bateleuses les 20,000 livres de dot d'Annétic. Il revient à Pont-l'Abbé dans un assez fâcheux état et implore de son beau-père quelques écus pour se rendre à Paris; mais il n'était pas à Alençon que déjà sa bourse était vide. Il dut faire « le reste de la route jusqu'à Paris comme les capucins, et ne donna pour toute voiture à sa femme qu'une place sur un peu de paille dans le panier de la voiture publique! » Plaintes de l'infortunée Annétic. Arrivée du frère à Paris pour s'informer si sa sœur était aussi cruellement traitée qu'elle le marquait. Noire trahison de Fréron qui, sachant que son beau-frère a été compromis dans l'affaire de La Chalotais, obtient une lettre de cachet pour le faire enfermer et vient l'arrêter lui-même, escorté d'un commissaire. Le seigneur de Ferney, qui, comme il le répétait sans cesse, ne pouvait s'accoutumer à voir « un Fréron protégé, » et qui trouvait d'ailleurs fort mauvais que ce gazetier n'eût pas encore été pendu (1), éprouva une vive joie à la lecture de cet incroyable factum d'avocat. Il le communiqua sur-le-champ à D'Alembert et à quelques autres, afin d'avoir l'avis de Duclos avant de rien faire. Duclos s'informa d'abord auprès de diverses personnes de Bretagne qui étaient à Paris : toutes lui assurèrent que ce Royou était, à la vérité, un homme de beaucoup d'esprit, « mais un très mauvais sujet (2). » On écrivit en Bretagne pour avoir plus de détails. Dans l'intervalle, D'Alembert et Duclos exhortaient Voltaire à aller, comme on dit, bride en main. Le 27 avril, Duclos avait terminé son enquête, et Voltaire savait à quoi s'en tenir sur le compte de Royou : il n'en parla plus.

Ce mémoire, s'il est bien authentique, est un de ces coups de tête, véritables accès de délire, qui ne sont pas rares dans la vie de Corentin Royou. Je dois ajouter que ce personnage épousa la fille de Fréron en 1791. Le fils du critique, Stanislas Fréron, l'ami de Camille Desmoulins, qui fut député à la convention, qui vota la mort de Louis XVI, qui terrorisa Marseille et Toulon et alla mourir obscurément à Saint-Domingue, à la suite de Pauline Bonaparte, était une sorte de fou du même genre. On pourrait citer vingt actions qui témoignent d'une dégénérescence intellectuelle et morale fort avancée chez les Royou et chez le dernier des Fréron.

L'illustre critique commençait lui-même à se survivre. Ses feuilles, qui avaient eu longtemps un cours prodigieux à Paris et dans les provinces, étaient déjà moins lues. Les numéros de *l'Année littéraire* paraissaient moins régulièrement encore qu'autrefois. Le public criait à la négligence, devenait exigeant, se plaignait. La len-

(1) *Correspondance,* 16 juillet 1770, 11 auguste 1770 et *passim.*
(2) *Correspondance avec D'Alembert,* 12 avril 1770.

teur d'esprit bien connue du critique n'était peut-être pas la seule cause de ces retards. En tout cas, Fréron révélait à ses lecteurs un secret bien curieux dans les premières pages de *l'Année littéraire* de 1772. Il prétend que, désespérés de ne pouvoir faire supprimer son journal, les philosophes avaient formé le projet de le faire tomber. Voici comment. Il avait été convenu, entre Fréron et le chef de la librairie, que le critique ne connaîtrait pas le nom de son censeur. Fréron remettait ses articles à une personne chargée de les porter au censeur. Pendant plusieurs années, l'Aristarque s'applaudit de cet arrangement: mais, l'officieux médiateur s'étant démis de son emploi, un autre prit sa place. « J'ignorais, dit Fréron, qu'il fût l'ami de mes ennemis; ils lui firent part d'un moyen neuf et admirable qu'ils avaient imaginé pour dégoûter le public de mon ouvrage : c'était de me renvoyer tous les articles un peu saillans sans les faire voir au censeur, en me marquant que ce dernier leur refusait son approbation. » Ainsi toutes les fois que Fréron s'avisait de s'égayer aux dépens de quelque grand ou petit philosophe, le nouveau facteur lui rapportait ses extraits en lui confiant d'un air touché que le censeur ne voulait pas en entendre parler. Fréron rassembla tous les articles qu'on avait impitoyablement proscrits; il les porta au chef de la librairie en le suppliant de lui faire rendre justice. Le censeur protesta que jamais il n'avait vu ces articles, et qu'il n'y trouvait rien de répréhensible. Cette histoire paraîtra sans doute bien extraordinaire; elle n'est pas invraisemblable. Les philosophes avaient plus d'un Damilaville dans l'administration, et surtout au département de la librairie. Plus on approche de la révolution, plus la secte des philosophes, si j'ose dire, se répand et s'organise en silence à la manière d'une autre compagnie de Jésus. Le but était le même au fond : il s'agissait d'instruire et de convertir. Il serait facile d'indiquer dans l'une comme dans l'autre société des profès, des coadjuteurs, des scolastiques, des novices et même des facteurs, s'il fallait en croire Fréron. Ce qui donne du poids à son témoignage, c'est que ses révélations ont passé sous les yeux du censeur avant que d'être publiées, et qu'elles mettaient directement en cause le directeur de la librairie.

Peut-être aussi, avec la vieillesse qui s'approchait et les longues souffrances d'un état valétudinaire, Fréron ressentait-il plus vivement les humiliations, les avanies auxquelles il était chaque jour exposé comme le premier folliculaire venu. On se représente difficilement ce qu'était, il y a un siècle, la condition sociale d'un critique, d'un précurseur de Sainte-Beuve. Ce n'est pas seulement Voltaire qui, dès qu'on ne loue point les mauvaises tragédies de ses amis, estime que la critique littéraire est « un procédé lâche

et méchant que les magistrats devraient réprimer. » Si Fréron ne partage pas l'enthousiasme du public pour le vengeur de Calas, Grimm écrit que « cette bassesse mériterait une punition exemplaire. » Fréron pense-t-il que Fontenelle a été un « corrupteur de tous les genres dans l'art d'écrire, » il se rencontre une Mme T..., une puissante amie du philosophe, pour menacer le journaliste d'une lettre de cachet (1). De même, si Walpole n'est pas traité dans les feuilles de *l'Année littéraire* au gré de Mme Du Deffant, la « belle philosophe » signale sur-le-champ cette « impertinente licence » au duc de Choiseul. Il s'agit de « faire dire un mot » à Fréron par M. de Sartine (2), en d'autres termes, de l'envoyer en prison. La duchesse de Choiseul abonde dans le sens de sa bonne amie; mais elle n'y met pas tant de façons : « Je vous demande, écrit-elle au duc, de faire mettre M. Fréron au cachot pour lui apprendre à écrire, et je crois que vous ferez bien de vous *en faire un mérite* auprès de l'ambassadeur d'Angleterre. » Notez que Walpole ne voulait pas du tout être vengé; cette affaire le fâchait. Il reconnaissait qu'il avait commencé et qu'il était injuste d'empêcher les autres de prendre avec lui la même liberté. Mais c'était un Anglais, un « ami de la liberté de l'imprimerie » qui parlait à des Françaises une langue inconnue. Le duc de Choiseul dut condescendre à la volonté de ces nobles caillettes et faillit se rendre ridicule en servant leurs mesquines susceptibilités. Il avoue à Mme Du Deffant qu'il ne voyait guère de reproche à faire au critique, mais comme en France la galanterie ne perd jamais ses droits, il parle de « corrections secrètes » pour Fréron et pour le censeur. Après les marquises, les actrices. Ce ne fut pas trop de la double égide du roi de Pologne et de la reine de France pour sauver deux fois l'infortuné critique des fureurs de la Clairon. On souffre à lire la lettre si humble qu'il dut écrire au maréchal de Richelieu pour « se justifier de l'horrible imputation qu'on a faite d'un article de ses feuilles, » où l'on prétendait qu'il avait voulu désigner Mlle Clairon. « Je prends avec confiance la liberté de réclamer de nouveau votre justice et votre bonté, disait Fréron en terminant, pour faire cesser l'inquiétude affreuse que l'ordre du roi ajoute à mes maux (3). » Mais il était trop malade; l'exécution fut suspendue. La reine intervint, et le critique n'expia point dans un cachot « l'horrible imputation » d'avoir laissé échapper peut-être une maligne allusion à Mlle Clairon.

Une pareille existence n'était pas sans amertume. Si, comme

(1) Piron, *OEuvres inédites*, p. 202.

(2) *Correspondance* de la marquise Du Deffant, 27 décembre 1766.

(3) Correspondance extraite des archives de la Comédie-Française, dans la *Revue rétrospective*, 2e sér., X, 143 et suiv.

on l'a vu et comme l'a écrit Palissot, Fréron avait reçu de la nature, avec beaucoup d'esprit, un caractère facile et gai et des mœurs très douces, il faut admirer que les hommes n'aient pas détruit chez lui cette belle égalité d'humeur, cette rare et forte complexion, et prouvé une fois de plus, dans la personne d'un adversaire de Rousseau, la vérité des théories sociales du philosophe genevois; mais la santé du critique, depuis longtemps dérangée par des excès de table, était gravement atteinte. Dès 1773, le bruit avait couru que Fréron était mort. On se figure l'allégresse de Voltaire à cette nouvelle : il fait toujours bon survivre aux gens que l'on déteste; c'est la seule vengeance que nous laisse la constitution de notre société civilisée. Fréron pourtant ne mourut que trois ans plus tard, dans les premiers jours du mois de mars de l'année 1776. Le roi Stanislas, la reine Marie Leczinska, le dauphin, la dauphine, presque tous ceux qui lui avaient fait du bien n'étaient plus. Le crédit des encyclopédistes et de la cabale de Voltaire grandissait chaque jour, et déjà la philosophie gouvernait le royaume. Il paraît que la suppression de *l'Année littéraire* avait été décidée en haut lieu pour 1776. Fréron reçut cette nouvelle à la Comédie. Il avait copieusement dîné, à son ordinaire; il suffoqua, chancela et tomba, on peut le dire, à son poste de critique, devant cette arène de la scène française où il avait été juge de tant de luttes glorieuses pour l'esprit humain. Il râlait quand on l'emporta de la Comédie. Pendant ce temps, Mme Fréron était à Versailles, aux genoux de Mesdames de France; elle priait, suppliait ces princesses de ne pas souffrir qu'on ordonnât la suppression des feuilles de son mari. Elle triompha de l'insensibilité et de l'égoïsme de ces vieilles filles; elle les toucha, les intéressa; *l'Année littéraire* était sauvée. En effet, ce recueil a continué de paraître durant de longues années encore; mais celui qui l'avait fondé n'y devait plus écrire. Quand Mme Fréron revint à Paris, le laborieux critique était déjà délivré de l'existence et entré dans la paix éternelle.

JULES SOURY.

LE JOURNALISME

AUX ÉTATS-UNIS

L'exposition universelle de Philadelphie, en inaugurant dans le Nouveau-Monde ces grandes fêtes de l'industrie dont l'Europe a pris l'initiative, nous a permis de juger des progrès accomplis par les États-Unis dans tous les domaines de l'activité humaine. On peut mesurer le chemin parcouru par cette nation, qui ne compte encore qu'un siècle d'existence, et le sentiment qui domine est celui de l'étonnement. Des critiques de détail ont pu être formulées; mais, pour qui s'attache à la réalité des choses, les résultats obtenus sont prodigieux et de nature à faire réfléchir l'homme d'état et l'économiste.

Si l'on se reporte par la pensée à ce qu'étaient les colonies anglaises et à ce que sont les États-Unis aujourd'hui, on se demande quels puissans engins de civilisation ont pu favoriser, précipiter cet essor si rapide d'un peuple dont l'histoire, pour être courte, n'en est pas moins bien remplie, et à qui n'ont été épargnées ni les épreuves de l'adversité, ni celles, plus difficiles peut-être à supporter, d'une éclatante prospérité. L'exposition de Philadelphie a répondu à ces questions. En assignant à la presse à imprimer de Hoe la place d'honneur dans la galerie des machines, les commissaires américains ont voulu rendre hommage à cette force dont Napoléon Ier disait qu'elle était plus à redouter que des centaines de mille baïonnettes. Elle l'a prouvé aux États-Unis; elle y est parvenue à un tel degré de puissance et d'influence, elle a, sous un régime de liberté complète, donné des résultats parfois si inattendus qu'il nous a paru utile de résumer ici l'ensemble de nos études et de nos observations personnelles sur le journalisme américain.

Cette histoire de la presse a été faite et bien faite pour la France

et pour l'Angleterre. En ce qui concerne ces deux pays, les livres et les documens abondent. M. Hatin, dans son savant ouvrage : *Manuel de la liberté de la presse en France*, nous a retracé les débuts et les tâtonnemens de nos devanciers, les luttes soutenues depuis François Ier jusqu'à la chute du second empire par les journalistes contre les divers pouvoirs qui se sont succédé. M. Germain nous a donné *le Martyrologe de la presse de 1789 à 1864*. Le même sujet a été traité par M. Fernand Girardin dans son livre : *la Presse périodique de 1789 à 1867*. En Angleterre, F. Knight Hunt a publié *the Fourth Estate*, Alexander Andrews *the History of British journalism*, James Grant *the Newspaper press, its origin, progress and present position*. Aux États-Unis, les documens sont rares, et ce n'est que tout récemment qu'un écrivain consciencieux, Frédéric Hudson, a publié sur l'histoire du journalisme en Amérique un livre curieux, plein de faits intéressans, mais groupés sans ordre et d'une lecture fatigante. Avant lui, Isaïah Thomas avait écrit, en 1810, une *Histoire de l'imprimerie aux États-Unis*, et Joseph Buckingham un ouvrage intitulé : *Buckingham's reminiscences*, dans lequel il parle incidemment de la presse dans les états de la Nouvelle-Angleterre. Ce dernier ouvrage parut en 1852; l'édition en est épuisée depuis longtemps. C'est à l'aide de ces matériaux divers et des écrits récens de Bennett, d'Henri Raymond et d'autres journalistes éminens qui nous ont laissé dans leurs mémoires les résultats de leurs travaux et de leur expérience personnelle, que nous essaierons de retracer l'histoire du journalisme aux États-Unis, depuis ses débuts jusqu'à nos jours.

I.

C'est en 1438 que l'imprimerie fut découverte à Mayence. Le premier journal connu ne parut que dix-neuf ans plus tard à Nuremberg en 1457. En 1499, Ulrich Zell imprima la *Chronick* à Cologne. Ces premiers essais informes rappellent les *acta diurna* qui circulaient de main en main à Rome sous forme de manuscrits, et rendaient compte des incendies, des jugemens, exécutions, phénomènes atmosphériques et autres nouvelles locales. L'Italie dispute à l'Allemagne l'honneur de l'avoir devancée dans cette voie, et réclame la priorité pour Venise. *La Grazetta*, — ainsi nommée suivant les uns parce qu'elle se vendait une *grazetta*, petite pièce de monnaie d'alors, suivant d'autres du mot *grazza*, commérage, bavardage, — fut imprimée en 1570. On affirme qu'il en existe des copies dans une ou deux collections particulières à Londres. D'autre part, le catalogue de la collection du British Museum indique un

numéro d'une feuille imprimée sous le titre de *New Zeitung aus Hispanien und Italien*, qui porte la date du mois de février 1534. Ce journal, publié à Nuremberg, et dont on ne possède qu'un exemplaire unique, je crois, contient la nouvelle de la conquête du Pérou. C'est le premier écrit périodique qui rende compte d'un fait extérieur. Voici comment il s'exprime : « Le gouvernement de Panumyra (Panama) a écrit à sa majesté Charles V qu'un navire venait d'arriver du Pérou avec une lettre du régent Francisco Piscara (Pizarro), annonçant qu'il s'était emparé du pays: avec 200 Espagnols, infanterie et cavalerie, il avait attaqué un grand seigneur nommé Cassiko (cacique). Les Espagnols avaient été vainqueurs et lui avaient pris 5,000 *castillons* (pièces d'or), et 20,000 marcs d'argent. Enfin on avait fait payer au même Cassiko 2 millions en or. »

Des journaux que nous venons de citer, si tant est qu'on puisse leur donner ce nom, il ne reste qu'un souvenir confus et quelques rares numéros enfouis dans des collections peu faciles d'accès. A mesure que nous avançons, l'obscurité disparaît, les faits et les dates se précisent. En 1615 paraît à Francfort *die Frankfurter Oberpostamts-Zeitung*, qui fut le premier journal quotidien et qui existe encore. Jusqu'ici l'Angleterre ne figure pas sur cette liste chronologique. Ce n'est qu'en 1622 qu'elle prend le cinquième rang avec l'apparition du *Weekly Newes*, journal hebdomadaire, comme son nom l'indique, et qu'elle précède la France de neuf années. En 1631, *la Gazette de France* est publiée à Paris. La Suède, l'Écosse, la Hollande, inaugurent successivement l'ère du journalisme en 1644, 1653 et 1656.

C'est en 1690 que paraît à Boston le premier journal publié aux États-Unis sous le titre de *Publick Occurrences*. On a cru longtemps que le *News Letter*, publié quatorze ans plus tard, était le doyen des publications périodiques américaines. Il n'en est rien ; les recherches faites par le rév. J.-B. Felt constatent que la priorité appartient sans conteste à Benjamin Harris, éditeur du *Publick Occurrences*. J'ai sous les yeux une copie de son premier numéro, daté Boston, 25 septembre 1690. L'éditeur débute modestement : « Mon intention, dit-il, est de fournir au public une fois par mois un compte-rendu de ce qui pourrait se passer d'important. Si, *par extraordinaire*, il venait à ma connaissance quelque nouvelle sérieuse dans l'intervalle, je publierai une feuille extra. Je prie toutes les personnes honorables de Boston de me tenir au courant. Considérant surtout qu'il importe de faire la guerre à l'esprit de mensonge, je n'imprimerai rien dont je n'aie contrôlé l'exactitude, et si je commets quelque erreur involontaire, je la rectifierai dans le numéro suivant. »

Il n'en eut ni le temps ni le loisir. Ce programme hardi, ou du moins qui parut tel aux autorités anglaises, attira sur la tête de l'éditeur la censure administrative; dans les vingt-quatre heures, les exemplaires furent saisis, et Benjamin Harris invité à s'occuper d'autre chose que de renseigner, une fois par mois, ses concitoyens sur ce qui pouvait se passer à Boston ou ailleurs. Ce début était peu encourageant. Harris quitta Boston, se rendit à Londres et y fonda en 1705 le *Post*, qui vit encore et occupe un rang distingué dans la presse anglaise.

Pendant quatorze ans, aucune nouvelle tentative ne fut faite. De temps à autre, on recevait quelques feuilles imprimées à Londres; on les lisait à haute voix sur les places publiques, elles circulaient ensuite de mains en mains jusqu'à ce qu'elles tombassent en morceaux, ou qu'un riche individu s'en rendît propriétaire. Maculées, à peine lisibles, elles se vendaient encore une livre sterling. Le génie pratique des Américains ne pouvait longtemps s'accommoder d'un pareil état de choses, et la presse allait faire son apparition définitive; dans quelles conditions et dans quel milieu politique et social? C'est ce que nous allons examiner. Pour avoir une idée du chemin parcouru, il importe de se rendre un compte exact du point de départ. Le contraste est tellement grand entre les colonies anglaises de l'Amérique en 1690 et la puissante république qui achève de célébrer l'anniversaire séculaire de son indépendance qu'aucun pays à aucune époque de l'histoire n'en a offert de pareil.

Les colonies anglaises comptaient alors près d'un million d'habitans de race blanche et de nègres, la plupart esclaves. Cette population, dispersée sur la côte et sur les rives des grands fleuves, était comme perdue dans un espace immense. Peu de grandes villes, quelques villages, beaucoup de fermes très éloignées les unes des autres, et çà et là sur la frontière française ou indienne quelques campemens de hardis colons, pionniers, chasseurs, trappeurs, ainsi se groupaient dans les colonies du nord les occupans du sol. Boston et Philadelphie étaient alors les villes principales; elles renfermaient chacune environ 8,000 habitans. New-York, qui naissait à peine, en avait 6,000, et offrait l'aspect d'un grand village. On tirait tout d'Angleterre : en fait de commerce, celui du cabotage existait seul, mais déjà les populations des côtes s'exerçaient à la pêche et préludaient par de timides essais aux entreprises hardies qui devaient les entraîner plus tard à la poursuite des cachalots jusqu'aux régions du pôle. L'argent était rare, presque inconnu; on avait recours aux échanges. En 1635, les achats se soldaient au moyen de balles de fusil; une balle équivalait à un sou. En 1652, on frappa quelques pièces de monnaie; pendant

trente ans, on se servit de la même matrice et les pièces ainsi frappées portèrent toutes la même date. Les routes étaient rares. Une diligence reliait New-York à Philadelphie et mettait deux jours à faire ce trajet; aussi l'avait-on surnommée l'*Éclair*. Le système postal était des plus primitifs; on expédiait les lettres de New-York à Boston une fois par mois. Benjamin Franklin fut un des premiers directeurs de la poste; il raconte que, pour développer le système postal, il visita, avec sa fille Sally, les diverses stations, et qu'il mit cinq mois à ce voyage, que l'on peut accomplir aisément aujourd'hui en cinq jours.

Par contre, l'éducation fit de bonne heure de grands progrès. Les puritains émigrans avaient apporté avec eux et implanté dans ce continent à peine connu deux idées fortes et vivaces : le sentiment religieux auquel ils avaient tout sacrifié, et comme complément direct le culte de la Bible. Cela impliquait la lecture assidue des livres saints : aussi vit-on, dès le début, partout où se groupaient quelques colons, s'élever le temple, construction aussi grossière et primitive que les cabanes de troncs d'arbres, et la maison d'école. Si pauvres qu'ils fussent, ils ne reculaient devant aucun sacrifice de temps et de travail pour satisfaire à ces deux besoins de leur nature. A Boston, où fut fondée la première école, chaque famille donnait par année un boisseau de maïs ou 1 fr. 25 c. en argent pour le soutien de l'école et de l'instituteur. En 1700, dix pasteurs se réunirent dans une salle d'école et déposèrent sur une table une dizaine de volumes chacun, en disant l'un après l'autre : Je donne ces livres pour aider à la fondation d'un collége dans le Connecticut. Telle fut l'origine du *Yale College*.

Alors comme aujourd'hui l'instituteur était entouré d'une grande considération. Il était, après le ministre, l'homme le plus estimé et le plus influent de la communauté. Il jouissait de priviléges particuliers et exerçait une juridiction spéciale sur les parens, qu'il pouvait même contraindre à envoyer leurs enfans à son école.

Si des colonies du nord nous passons à celles du sud, le contraste est frappant, et nous retrouvons en germe ces divergences de vues et d'idées qui devaient aboutir, le 12 avril 1861, au premier coup de canon tiré par les confédérés sur le fort Sumter, et à la guerre civile la plus longue et la plus sanglante des temps modernes. L'esprit puritain dominait d'une manière absolue dans les états de la Nouvelle-Angleterre. La vie sociale était gouvernée par les préceptes de la loi religieuse, dont la loi civile n'était que le reflet et la consécration. Cette vie grave, austère, condamnait l'homme à lutter contre les penchans de sa nature dans l'ordre moral, de même que le climat et les difficultés de la vie matérielle l'obli-

geaient à un labeur incessant. Le plaisir sous toutes ses formes, même les plus modestes, était banni. La musique était condamnée comme un instrument de Satan, le chant dans les temples devait être sans accompagnement. Amos n'avait-il pas écrit : « Je ne veux pas entendre la melodie de tes violes? » L'élément puritain, fortifié par l'élément hollandais, qui colonisa New-York, réussit, dans les premières années, à faire dominer ses vues et ses tendances dans les colonies du sud: mais, bien que la race fût la même, le milieu était changé. Les conditions de la vie étaient autres, autres aussi le climat, les productions du sol. La grande divergence des peuples du nord et des peuples du midi s'accusait et s'accentuait, en attendant l'heure de la lutte inévitable, lutte aujourd'hui terminée en apparence.

Le point de départ de ces deux civilisations parallèles est le même. Chez toutes deux, nous retrouvons les mêmes traits caractéristiques : l'amour de l'indépendance, le sentiment religieux. Mais dans le nord la nature même du sol et du climat limite l'indépendance excessive et facilite le groupement de la population; dans le sud, au contraire, tout favorise et développe le premier au détriment du second. Dans les états de la Nouvelle-Angleterre, l'église est le centre autour duquel se construisent les habitations. Constamment en lutte avec la nature, l'homme a besoin de se rapprocher de l'homme, l'isolement est un danger et une difficulté nouvelle ajoutée à tant d'autres.

Les conditions de la vie sont bien différentes dans la Virginie, dans la Caroline du sud. Les colons qui s'y fixent se recrutent dans une autre classe de la population anglaise que les émigrans du nord. Les modestes ressources de ces derniers les contraignent au travail aussitôt débarqués et ne leur permettent pas les dépenses nécessitées par un long et coûteux voyage pour se rendre de New-York ou de Boston dans les colonies du sud. De grandes concessions de terres ont d'ailleurs précédé les colons. Certaines familles de l'aristocratie anglaise ont reçu de la couronne, à titre d'apanage ou de don, de vastes espaces incultes qu'elles abandonnent aux fils cadets. Ces derniers viennent demander à ce nouveau continent la fortune que leur enlève le droit de primogéniture, et la vie large et facile à laquelle ils sont habitués. Des plantations se fondent, isolées les unes des autres; le sol, puissamment riche, donne en abondance le nécessaire et bientôt le superflu.

Si la vie est rude et simple, si le luxe et le confort n'existent pas encore, les élémens qui les constituent ne font pas défaut : d'abord la grande propriété, puis un nombreux personnel de serviteurs ou d'esclaves; les travaux d'une plantation l'exigent. Les chevaux im-

portés d'Angleterre se multiplient rapidement sous ce climat où l'hiver est presque inconnu. Le planteur du sud, à cheval dès le matin, parcourant son *estate*, dirigeant ses nombreux travailleurs, retrouve ici la vie anglaise du *gentleman farmer*. Il sait commander et se faire obéir. Souverain absolu de tout ce qui l'entoure, il peut donner à ses goûts, plus athlétiques qu'intellectuels, pleine satisfaction. Combats de taureaux, courses, chasse, tels sont les seuls plaisirs à sa portée, et ce sont ceux que les puritains du nord ont le plus en horreur. Çà et là quelques rares églises s'élèvent dans le voisinage des plantations, mais elles sont peu fréquentées, les distances sont grandes, et les plus proches voisins s'y rendent seuls. Pour aller d'une plantation à l'autre, il faut remonter ou descendre en bateau les grands cours d'eau, ou parcourir à cheval, par des chemins à peine tracés, de vastes espaces. La vie sociale est à peu près nulle au début, et le sentiment de l'individualité se fortifie de tout ce que perd l'instinct de sociabilité.

Dans de pareilles conditions, il est difficile de fonder et de maintenir des écoles; aussi n'y songe-t-on guère. On va plus loin même, et ici s'accentue de plus en plus la divergence de vues. Le gouverneur anglais Berkeley, fidèle représentant des idées du temps, disait en 1700 : « Je remercie Dieu de ce qu'il n'y a en Virginie ni écoles libres ni imprimerie, et j'espère qu'il en sera de même pendant des siècles. » Bien que ce vœu n'ait pas été exaucé et que la Virginie ait occupé et occupe encore un rang distingué dans les états du sud au point de vue de l'instruction publique, les progrès ont été lents et contrariés par la tendance aristocratique qui répugne à donner aux classes inférieures une instruction dont elle sent le prix et qu'elle entend réserver à ses membres. Habitués de bonne heure au commandement, aux exercices corporels, excellens cavaliers, chasseurs infatigables, les colons du sud devaient être et furent les chefs de l'insurrection qui affranchit les colonies du joug de la mère patrie. Ils devaient être et ils furent aussi les chefs de la nouvelle république, chefs politiques et militaires, présidens, hommes d'état, officiers. L'intérêt commun, la nécessité, firent taire longtemps les dissentimens particuliers; mais les mœurs, les idées du sud, étaient antipathiques aux habitans de la Nouvelle-Angleterre, l'esclavage surtout leur inspirait une répulsion profonde et bien justifiée. Puis le nord était manufacturier, et le sud agricole. L'un voulait des tarifs protecteurs pour ses fabriques naissantes, l'autre était partisan du libre-échange, condition essentielle de sa prospérité. Longtemps on se fit des concessions mutuelles, on essaya de nombreux compromis, jusqu'au jour où, consciens de leur force, sûrs du nombre et impatiens d'affirmer et d'appliquer leurs idées, les états du nord

déclarèrent l'institution de l'esclavage condamnée par la conscience, incompatible avec un gouvernement républicain, et appelèrent Abraham Lincoln à la présidence des États-Unis pour appliquer et faire triompher leur programme. En même temps, par l'adoption du tarif Morill, ils déclaraient la guerre aux intérêts du sud. On vit alors cette même force, qui avait fondé et créé l'Union, se retourner contre elle. La rupture du nord et du sud désorganisa les cadres de l'administration, de la diplomatie, de l'armée et de la marine, où les officiers étaient presque tous des hommes du sud. On sait le résultat de cette lutte gigantesque, la victoire du nord, la ruine du sud et les haines profondes qui subsistent.

De cet exposé rapide se déduisent certaines conclusions. Il est évident que le nord a dû être et a été le foyer du journalisme. La presse naît de la diversité des intérêts et des tendances. Elle tarde à paraître là où cette diversité tarde à se produire. L'antagonisme de vues entre le nord et le sud s'est accentué surtout dans le nord, où l'éducation était plus répandue, où les grands centres se créaient et se peuplaient plus rapidement, où les idées républicaines dominaient et où les intérêts commerciaux, politiques et sociaux appelaient la libre discussion et demandaient des renseignemens exacts et précis. L'histoire de la presse aux États-Unis est donc surtout l'histoire de la presse des états du nord, et ce ne sera qu'incidemment et accessoirement que nous aurons à en suivre le développement dans le sud.

II.

Nous avons constaté que le premier journal américain avait paru le 25 septembre 1690, qu'il avait vécu un jour, et que l'éditeur avait dû émigrer en Angleterre. L'insuccès d'Harris avait découragé ceux qui pouvaient être désireux de l'imiter; aussi de 1690 à 1704 aucune tentative ne fut faite pour remplacer le *Publick Occurrences*. Le 24 avril 1704, John Campbell, directeur des postes à Boston, tenta de nouveau l'aventure. Sous le titre de *Boston news Letters*, il publia sous un petit format une sorte de feuille d'avis hebdomadaire. Le premier numéro ne contenait que des annonces de maisons à louer ou à vendre, des signalemens de domestiques qui avaient quitté leurs maîtres, des indications de navires en partance.

Si dépourvue d'intérêt qu'elle nous paraisse, cette publication causa une profonde émotion dans la ville de Boston. Le premier numéro fut porté en hâte par le magistrat au président de l'université d'Harvard comme une des plus étonnantes curiosités que l'on pût

voir dans la colonie. Enhardi par le succès, Campbell ne s'enferma pas longtemps dans le cadre étroit de son premier numéro. Timidement d'abord, il donna quelques rares nouvelles commerciales, maritimes, puis enfin politiques. Il se sentait surveillé; mais l'opinion publique l'appuyait et le poussait à marcher en avant. Il reproduisit quelques extraits de la *Gazette de Londres;* cependant il faut croire que les exemplaires lui parvenaient avec irrégularité, car dans un de ses numéros il s'excuse modestement auprès de ses lecteurs d'être en retard de *treize mois* sur les nouvelles d'Europe. Est-ce là ce qui nuisit à son succès pécuniaire? Nous ne savons; en tout cas, ce ne fut pas la concurrence. Quoi qu'il en soit, après quinze ans d'existence le *News Letter* n'était pas dans une position brillante, à en juger par un appel que Campbell adressa à ses lecteurs. Il leur dit que la vente hebdomadaire atteint à peine 300 numéros, qu'il est obligé d'augmenter le prix de l'abonnement de 6 shillings par an, et qu'encore à ce prix il couvrira seulement ses frais matériels et ne recevra aucune rémunération pour son travail personnel.

Ce second début n'était pas encore encourageant; pourtant il y avait progrès. Un journal, prenons ce titre ambitieux à défaut d'autre, avait pu vivre quinze années. La carrière était ouverte, de nombreux concurrens allaient entrer en lice.

Campbell ne les vit pas avec plaisir. Le *Boston Gazette* publia son premier numéro le 21 décembre 1719. « Je plains les lecteurs de cette nouvelle feuille, écrit-il dans le numéro qui suivit la publication de son rival, on y sent l'odeur de la bière bien plus que celle de la lampe. C'est une lecture malsaine pour le peuple. Pour moi, voici près de seize ans que je publie mon journal, et je puis dire que c'est à lui que l'on doit d'avoir si peu de fausses nouvelles en circulation. » Vraies ou fausses, il est certain que Campbell en mettait peu en circulation, et on ne saurait accuser ses contemporains d'ingratitude pour l'accueil qu'ils firent à son rival d'abord, puis en 1721 au *Courant* publié par James Franklin, frère de l'illustre Benjamin Franklin, qui n'allait pas tarder à entrer en scène et à donner un vigoureux essor au journalisme américain. James Franklin releva vivement les attaques de Campbell et le réduisit au silence. Le pionnier de la presse de Boston abdiqua et rentra dans la vie privée, non sans prédire toutes les catastrophes possibles à ses concurrens. Ces discussions personnelles n'étaient guère de nature à intéresser longtemps le public. Il importait d'élargir le champ des débats. Les circonstances s'y prêtèrent, et Benjamin Franklin débuta dans le journalisme en se constituant l'avocat et le défenseur de la vaccine. Lady Wortley Montague venait d'importer d'Angleterre

la découverte nouvelle. Le clergé se déclara contre l'innovation; les Franklin et leurs adhérens furent dénoncés comme libres penseurs, athées, inspirés du diable. La polémique américaine naissante s'affirmait par cette liberté de langage et d'injures qui la caractérise encore aujourd'hui et qui ne laisse pas de nous étonner par sa violence. Les Franklin répondirent avec la même vivacité, et James, l'éditeur en nom, fut, comme d'ordinaire, arrêté et mis en prison. C'était une solution, mais cela ne prouvait pas qu'il eût tort et que la vaccine fût une idée diabolique.

Cette première mésaventure fut suivie d'une autre. En juin 1722, un pirate fit son apparition en vue de Block Head. Le *Courant* gourmanda la lenteur des autorités à envoyer des vaisseaux. Le lendemain, James Franklin retournait à la prison de Boston, et un ordre en conseil lui interdisait à l'avenir de parler dans son journal de ce qui pouvait, de près ou de loin, concerner le gouvernement, l'administration, le clergé et les colléges. Il fallait bien de l'habileté pour continuer à publier un journal dans ces conditions; mais ce n'était ni l'habileté, ni l'énergie qui manquaient aux Franklin. Benjamin n'était alors âgé que de seize ans, mais il y avait en lui l'étoffe d'un homme, et les difficultés, loin de les abattre, développent des natures comme la sienne.

Des mesures arbitraires prises contre des journaux aussi peu lus ne pouvaient provoquer un vif mouvement d'opinion publique, ni soulever des passions bien violentes. Il fallait, pour en arriver là, que le gouvernement fournît un autre aliment à l'irritation, et que la presse pût prendre en main une cause vraiment populaire. La maladresse des autorités anglaises lui fit beau jeu. Pour s'assurer le concours de l'église anglicane, on proposa de lui donner le rang de religion d'état. C'était s'aliéner les nombreux dissidens des colonies du nord. Les Franklin venaient de fonder la première fabrique de papier. Les autorités anglaises affirmèrent que les colonies ne pouvaient en aucune façon s'affranchir de l'importation de la mère patrie. Pitt lui-même, l'ami de l'Amérique, déclarait « que les colonies n'avaient pas le droit de fabriquer même un fer à cheval. » En 1750, interdiction de travailler le fer, défense de scier le bois et de le débiter en planches, de faire usage des cours d'eau comme force motrice, d'élever des fabriques ou manufactures. Les colons devaient se borner à la culture des terres et tirer d'Angleterre tout ce qui leur était nécessaire. Dans les colonies du sud, la canne ne pouvait être convertie en sucre ou en mélasses, le coton ne pouvait être travaillé. Les taxes enfin, votées par le parlement, où les colons n'étaient pas représentés, pesaient sur une population active, énergique, dont elles gênaient la production, et qui sentait sa

force croître avec ses griefs. La presse se fit l'écho, timide d'abord, indigné bientôt, d'une pareille oppression. Ces phrases brèves et incisives, qui précèdent une révolution et en deviennent le mot d'ordre, circulèrent. « L'impôt sans le droit de représentation est une tyrannie, » écrivait James Otis.

La lutte commençait; nombre d'esprits ardens et aventureux se jetèrent dans la mêlée. Les rares journaux publiés à Boston, New-York, Annapolis, Charleston, virent s'augmenter considérablement le nombre de leurs lecteurs. D'autres se fondèrent. Samuel Adams lança le premier à l'Angleterre le mot attribué depuis à Napoléon Ier : *nation of shopkeepers* (nation de boutiquiers). On le retrouve dans l'*Independent Advertiser* de 1748. A ses côtés, Hugh Gaine, Philip Freneau, le poète de la révolution, James Otis, John Adams, Samuel Cooper, Joseph Warren, Benjamin Austin, combattant les prétentions de l'Angleterre, prêchaient la résistance à l'oppression, et Benjamin Franklin répondait hardiment aux menaces des autorités : « Quiconque peut, comme moi, vivre de pain et d'eau n'a besoin de personne et ne craint personne. »

Devant ces symptômes, le gouvernement anglais s'émut. Des troupes furent envoyées aux colonies; les journaux, menacés d'abord, suspendus ensuite, se publièrent en cachette. Le *Stamp act*, dirigé surtout contre eux, vint mettre le feu aux poudres. Il imposait un droit de timbre de 5 à 20 centimes par exemplaire et de 2 shillings (2 fr. 50 cent.) par annonce. C'était la ruine de la presse, et cela au moment où la presse devenait le symbole et le palladium des droits des colonies. « Le soleil de la liberté s'est couché, écrivit Benjamin Franklin, il ne reste plus aux Américains qu'à allumer les lampes de l'industrie et de l'économie. » — « Soyez assuré, lui répondit le colonel Thompson dans son journal, que nous allons allumer des torches et non des lampes. » La foule acclama, envahit les résidences des autorités anglaises, les saccagea, aux cris de « vive la liberté, pas de timbre! » Dans l'assemblée de la Caroline du nord, le président John Ashe répondit au gouverneur Tyron : « Nous résisterons à cette loi jusqu'à la mort. » Le premier navire qui apporta d'Angleterre la cargaison de papier timbré destiné aux colonies reçut ordre du colonel Ashe, soutenu par la population, de s'éloigner sous peine de voir son chargement jeté par-dessus bord. Les autorités hésitèrent, et cette hésitation raviva le courage des hommes politiques plus clairvoyans qui ne cessaient, dans le parlement, de défendre la cause des colons. Camden, Pitt, Barre, provoquèrent une enquête, et la formation d'une commission spéciale. Benjamin Franklin, mandé à la barre de la chambre des communes, plaida éloquemment les droits de ses compatriotes. Ses

réponses énergiques et brèves aux questions qui lui furent posées impressionnèrent vivement la majorité, et le ministère, convaincu enfin que le droit de timbre ne pourrait être perçu que par la force, se décida à le supprimer.

Cette nouvelle fut accueillie en Amérique avec une joie dont les journaux se firent l'écho retentissant. Ils la célébrèrent comme une victoire personnelle. C'étaient eux que cet impôt menaçait surtout, c'étaient donc eux qui triomphaient. Après avoir vaincu pour leur compte il leur incombait, maintenant que leur existence était assurée, de revendiquer les droits communs, l'affranchissement du commerce des colonies et la consécration du principe posé par eux : « Pas de taxe sans droit de représentation. » C'était au nom de ce principe même que l'Angleterre avait fait sa révolution. Ses colonies d'Amérique s'en emparaient à leur tour et paralysaient sa force en ébranlant sa conviction dans son droit.

Organe des revendications populaires, la presse voyait son rôle grandir et son existence s'identifier avec celle des colonies. Elle avait combattu, pour elle-même il est vrai, mais elle avait vaincu. C'était un journaliste, Benjamin Franklin, qui le premier avait fait entendre la voix de l'Amérique dans le parlement anglais, c'étaient les journaux qui ralliaient en un faisceau commun les volontés, les énergies et les passions. Ils portaient à la connaissance de tous les faits d'oppression, les actes de résistance, les excès de la soldatesque : ils prêchaient l'union, la confédération des colonies, signalaient les dangers de l'isolement et lançaient aux masses encore disséminées, mais déjà exaspérées, leur nouveau mot d'ordre : « *Join or die*, unissez-vous ou périssez. »

On les lisait, on les approuvait, et, le 5 septembre 1774, 53 délégués représentant les provinces, sauf la Georgie, se réunissaient à Philadelphie. Dans cette réunion solennelle, qui décida des destinées de l'Amérique, Patrick Henry électrisa l'assemblée par son éloquence. On décréta la formation de compagnies de volontaires; ils affluèrent, et dans toutes les colonies on se mit à fondre des balles, à fabriquer des cartouches, à exercer les hommes au maniement des armes. La presse, qui jusqu'ici n'avait été que l'écho des sentimens populaires, les devançait : elle indiquait le but à atteindre, les moyens d'y parvenir. Inconsciente encore de sa force, elle l'apprenait en s'en servant, et devenait une puissance en parlant au nom de toute une population dont elle allait être un des plus puissans instrumens d'affranchissement.

Nous sortirions du cadre restreint de ce travail, si nous suivions pas à pas les péripéties de cette lutte, qui devait aboutir le 25 novembre 1783 à l'évacuation des colonies américaines par les troupes

anglaises et à la naissance de la grande république des États-Unis. Lorsque lord North reçut la nouvelle de la capitulation de l'armée commandée par Cornwallis, et de la reddition des armes et des drapeaux entre les mains de Washington et de Rochambeau, il s'écria : « Il me semble que j'ai reçu une balle dans la poitrine. Grand Dieu! tout est perdu. » Il disait vrai. Il eût pu ajouter que cette balle, qui portait un coup si terrible à l'influence anglaise, avait été fondue dans un atelier d'imprimerie et qu'un fragment de journal avait servi de bourre.

La guerre était terminée; la victoire complète. Les divergences de vues avaient disparu devant un danger commun, mais avec la paix elles allaient reparaître. Il ne s'agissait plus de combattre, il fallait organiser. Si l'on s'entendait sur le but, on n'était pas d'accord quant aux moyens. La presse et la population se scindèrent en deux grands partis politiques, représentés par deux hommes éminens : d'un côté les fédéralistes, dirigés par Alexander Hamilton; de l'autre les démocrates, qui reconnaissaient comme chef Thomas Jefferson. Pendant la guerre, l'énergie populaire avait pu suppléer à la faiblesse du lien fédéral créé par les représentans réunis à Philadelphie, mais cette ébauche de constitution ne pouvait suffire à la situation nouvelle. Les journaux fédéralistes en réclamaient le maintien avec quelques légères modifications, ils se déclaraient partisans des droits des états, droits qu'il importait pourtant de limiter, si l'on voulait constituer une véritable Union. Leurs adversaires, faisant bon marché des droits des états, réclamaient une Union intime, absolue, seule garantie, disaient-ils, de force et de durée, sans laquelle la nationalité américaine succomberait infailliblement dans une nouvelle lutte avec l'Angleterre. On s'arrêta à un moyen terme, qui pour le moment suffisait aux nécessités de la situation et devait en effet assurer à la république de longues années d'une éclatante prospérité. C'est pourtant à l'origine et aux conditions de ce pacte fédéral que devaient en appeler les états du sud lors de la guerre de sécession. Comme toutes les constitutions, celle-ci portait en elle des germes de conflit et laissait la porte ouverte à des interprétations différentes.

Quelle était l'importance et quel était alors le nombre des journaux aux États-Unis? Nous avons constaté qu'en 1704 il ne se publiait qu'un journal. Il paraissait une fois par semaine, et cela suffisait et au-delà aux besoins d'une population urbaine de 8,000 habitans. En 1725, 4 journaux représentent à eux quatre un tirage annuel de 170,000 exemplaires. La population est de 1 million. Au début de la guerre d'indépendance en 1775, la presse est représentée par 37 journaux. Leur tirage total annuel est de 1,200,000 exemplaires.

La population a plus que doublé, elle est de 2,800,000 habitans. En 1800, nous trouvons 359 journaux, un tirage annuel de 22,321,700 exemplaires pour une population de 7,239,814. Le nombre des journaux est presque décuplé, leur tirage est dans la proportion sur la période précédente de 20 à 1 pour une population triplée. On peut juger par ces chiffres de l'influence que les événemens exercèrent sur la presse américaine et de l'incroyable essor qu'ils lui permirent de prendre. Nous sommes loin du temps où Campbell pouvait à peine tirer à 300 exemplaires sa feuille hebdomadaire et faisait à ses rares lecteurs un appel aussi pathétique qu'inutile.

La presse traversa, non sans encombre et sans bon nombre de faillites, la période critique de 1783 à 1790. Les journaux paraissaient, publiaient quelques numéros, puis succombaient, quitte à renaître quelques semaines ou quelques mois plus tard sous un titre nouveau. Vers 1790, l'horizon s'éclaircit un peu; sous la main ferme et sage de Washington, la confiance renaissait, et quelques feuilles mieux rédigées, mieux renseignées que les autres groupaient autour d'elles des sympathies, des lecteurs et des appuis financiers. Un homme de talent et d'énergie, qui avait joué un rôle dans la guerre de l'indépendance, le major Bursell, fonda à Boston la *Centinel*, feuille dévouée à l'administration de Washington et qui lui prêta en mainte occasion un concours aussi intelligent que désintéressé. Ce fut le premier journal aux États-Unis qui gagna de l'argent; il en fit un noble emploi : Bursell publia gratuitement tous les actes du congrès, et lorsque le secrétaire des finances lui fit demander son compte, il l'envoya acquitté. Par l'organe de son président, le congrès répondit : « Lorsque M. Bursell a généreusement offert de publier les lois et actes du congrès sans rémunération, nous étions pauvres et nous avons accepté sa proposition: maintenant nous pouvons payer nos dettes, et ceci est une dette d'honneur. » Un mandat de 7,000 dollars accompagnait cette réponse.

A l'époque où Bursell publiait son journal, deux personnages qui devaient jouer un grand rôle dans notre histoire se trouvaient à Boston. L'un, Louis-Philippe, duc d'Orléans, appelé à régner un jour sur la France, donnait des leçons dans une école; l'autre était Talleyrand, le futur ministre de l'empire. Tous deux alors (1795) avaient quitté la France pour se soustraire aux fureurs révolutionnaires. Ils fréquentaient assidument les bureaux du journal la *Centinel*, surtout à l'arrivée des journaux d'Europe, rares alors, et apportés par des navires voiliers. Bursell leur communiquait avec obligeance les numéros du *Moniteur*. Pour le remercier, Louis-Philippe se dessaisit en sa faveur d'un atlas qu'il possédait, livre rare

aux États-Unis. C'est à l'aide de ces cartes que Bursell put tenir ses lecteurs au courant de la marche des armées françaises, et retracer les étonnantes campagnes d'Italie. Le modeste cadeau du duc d'Orléans fit la fortune de la *Centinel*, qui avait sur ses rivaux le précieux avantage de pouvoir préciser là où ils en étaient réduits aux conjectures. Bursell continua d'éditer la *Centinel* jusqu'en 1828. Il vendit son journal à Adams et Hudson, et se retira des affaires avec une fortune considérable pour l'époque.

Boston avait alors le privilége d'être la ville la plus peuplée et la plus intelligente des États-Unis. Il s'y publiait plusieurs journaux; l'un des plus influens était le *Chronicle*, qui comptait parmi ses rédacteurs John Prentiss, qui vient de mourir âgé de plus de quatre-vingt-quatorze ans, et qui a joué dans le congrès un rôle important. Le *Chronicle* avait pour éditeur Benjamin Austin. Une de ces discussions si fréquentes entre journalistes américains surgit, en août 1805, entre lui et Selfridge, collaborateur du *Boston Gazette*, et se termina par l'assassinat en pleine rue et en plein jour du fils d'Austin, âgé de vingt et un ans, par Selfridge. Ce dernier en fut quitte pour quelques mois de prison. Il y a soixante-dix ans que le revolver a pour la première fois joué son rôle dans le journalisme aux États-Unis. Depuis il n'a cessé de figurer comme un des objets indispensables d'un cabinet de rédaction, et plus d'une fois cet argument a servi, non à convaincre peut-être, mais à faire taire un adversaire. L'histoire de la presse aux États-Unis est pleine de faits pareils, et l'on ne saurait trop flétrir cette brutalité des mœurs politiques qui a envahi le congrès et l'a parfois transformé en une arène de combattans.

Si Boston jouissait d'une supériorité incontestée au point de vue intellectuel, d'autres villes grandissaient aussi. New-York, Salem, Providence, voyaient s'augmenter, avec le chiffre de leurs habitans, leur importance commerciale et politique. De nouveaux états obtenaient leur admission dans l'Union. Vermont en 1791, Kentucky en 1792, Tennessee en 1796, portaient à 16 le nombre des états. Alors, comme aujourd'hui, aussitôt qu'un nouveau *settlement* se formait, on voyait s'élever le temple, l'école et le bureau du journal. Beaucoup de ces feuilles éphémères ne faisaient que paraître et disparaître, mais la semence était jetée, le germe devait lever plus tard. Nous avons vu, de nos jours, la presse faire plus encore et devancer la civilisation dans les vastes solitudes qui séparent de la Californie les états de l'ouest. Le *Frontier Index*, publié pendant la construction du grand chemin de fer du Pacifique, se déplaçait à mesure que les travaux avançaient, et précédait de quelques jours les rails et la locomotive. On peut ne voir là qu'un tour de force

d'originalité, mais si l'on se reporte à l'époque dont nous parlons, si l'on tient compte de ce qu'étaient alors ces états nouveaux où le colon disputait le sol aux animaux féroces et aux Indiens, on conviendra que les journaux qui paraissaient dans ces villages naissans étaient bien les ancêtres du *Frontier Index*. Eux aussi étaient les fanaux mouvans qui précédaient et éclairaient la marche des pionniers et des colons qui, partis de l'Atlantique, ne devaient s'arrêter qu'aux rives de l'Océan-Pacifique.

III.

La période comprise entre 1810 et 1820 est marquée aux États-Unis par un développement constant que ralentissent parfois, sans l'arrêter, les guerres avec les tribus indiennes, la rupture avec l'Angleterre, la bataille de la Nouvelle-Orléans, les dissensions intérieures qui aboutissent au compromis du Missouri, la crise financière, la guerre des banques. En 1802, le président Jefferson nous achète pour 80 millions la Louisiane. La presse est unanime pour approuver cet achat, qui inspirait aux deux parties contractantes des réflexions qu'il est utile de relever ici : « Nous sommes parvenus à un âge avancé, écrivait Monroe, négociateur du traité, mais nous n'avons pas vécu en vain, et ce traité est le plus grand service que nous ayons rendu à notre patrie. » Napoléon, de son côté, disait : « Cet accroissement de territoire consolide à jamais la puissance des États-Unis. J'ai suscité à l'Angleterre un rival sur les mers qui tôt ou tard abaissera son orgueil. »

L'épreuve ne devait pas tarder à se faire, mais les circonstances étaient peu favorables aux États-Unis, dont la marine naissante ne pouvait encore lutter avec celle de l'Angleterre. Les difficultés qui surgirent en 1807 et qui aboutirent à la guerre en 1812 trouvèrent l'opinion publique divisée. La presse se partagea en deux camps, dont l'un, organe du parti démocratique et représentant des états de l'ouest, voulait la guerre, et dont l'autre, écho des opinions des fédéralistes de la Nouvelle-Angleterre et notamment de Boston, la déclarait impolitique et désastreuse. Les premiers l'emportèrent. Le danger commun fit taire ces dissidences, et la presse, en surexcitant puissamment les passions patriotiques, apporta à l'administration un concours énergique et décisif. La bataille de la Nouvelle-Orléans, gagnée le 8 janvier 1815 par le général Andrew Jackson, et la prise, par la frégate américaine *Constitution*, de deux bâtimens de guerre anglais permirent aux États-Unis de négocier une paix honorable qui non-seulement consacrait à nouveau leur indépen-

dance, mais forçait l'Angleterre et avec elle les états européens à compter avec la jeune république. Un autre résultat de cette guerre fut de donner à la presse antifédéraliste la consécration du succès, d'augmenter son prestige auprès de l'administration et dans le congrès et de faire élire président son candidat James Monroe, qui reçut 183 votes présidentiels contre 34 donnés au candidat fédéraliste Rufus King.

De cette époque date l'influence considérable exercée par la presse sur les élections, et la pratique, depuis consacrée par l'usage, de distribuer au parti victorieux les places et les emplois conquis par le vote sur le parti vaincu et dépossédé. Le cadre de ce travail ne nous permet pas d'étudier les conséquences qu'a eues pour les États-Unis l'application de cette théorie absolue, vivement critiquée par les uns, qui y voient une destruction systématique et périodique des rouages administratifs, préconisée par les autres, qui n'admettent pas que l'administration laisse aux mains d'adversaires politiques le maniement des affaires.

La paix était à peine conclue que la presse républicaine, représentée par ce que l'on a appelé le triumvirat des journaux, l'*Enquirer*, le *Globe* et l'*Albany Argus*, organisa dans tous les états une coalition puissante, dirigée par Martin van Buren, William Marcy, John A. Dix, qui devaient tous trois jouer un rôle considérable dans l'histoire de leur pays. Cette coalition ne tarda pas à dominer le président et son cabinet. Van Buren, Marcy et Dix étaient désignés dans la presse sous le nom de *régence d'Albany*. Ils faisaient et renversaient les ministres; leurs journaux, tout-puissans, exigeaient et obtenaient le renvoi de leurs adversaires de toutes les places, les plus élevées comme les plus modestes, et désignaient au pouvoir exécutif leurs candidats, aussitôt acceptés. Ce n'était pas seulement le pouvoir fédéral qui était obligé de compter avec eux; dans chaque état, ils exercèrent la même inquisition et rencontrèrent la même obéissance. En quelques mois, les fédéralistes furent exclus de toutes les positions officielles et remplacés par les candidats proposés par les journaux du parti vainqueur.

A aucune époque, l'intervention de la presse dans les questions de personnes et de politique générale ne fut aussi dictatoriale. C'est la presse qui souleva la question de l'acquisition de la Floride à l'Espagne et décida le vote par le congrès d'une somme de 25 millions de francs, prix auquel l'Espagne consentit à céder sa colonie. « L'Amérique aux Américains » devenait le mot d'ordre national. Il a reçu depuis de nombreuses consécrations par la conquête de la Californie et du Texas, l'annexion de l'Orégon, l'achat d'Alaska à la Russie et les démonstrations menaçantes faites à di-

verses reprises sur les frontières du Mexique et sur celles du Canada.

Au début de cette étude, nous avons précisé les causes principales auxquelles était due la colonisation de l'Amérique par l'Europe, les mobiles auxquels obéissaient les émigrans : l'amour de l'indépendance et les convictions religieuses. La presse politique répond au premier de ces besoins : par elle et avec elle, le colon a ébranlé, puis secoué le joug de la métropole; par elle et avec elle, il a vaincu, proclamé son indépendance politique, fondé une république, créé une constitution, concilié dans une assez juste mesure les droits de l'état et ceux de l'individu. Examinons maintenant quelle satisfaction a été donnée aux deux autres besoins de sa nature. A côté de la presse politique, il y a la presse religieuse; résumons en quelques mots son histoire et les résultats obtenus.

Le premier journal exclusivement consacré aux questions religieuses parut à Boston le 3 janvier 1816. L'éditeur était Nathaniel Willis, qui a raconté dans une autobiographie très curieuse comment, après de longues années d'épreuves, de perplexités et de difficultés, il réussit enfin, avec l'appui du docteur Morse, à fonder le *Recorder*, qui subsiste encore, et qui a tracé le chemin où depuis se sont engagés nombre de rivaux. Presque simultanément parurent le *Congregationalist*, puis le *Watchman*, organe des *baptists*, qui compte 21,000 abonnés, le *New-York Observer*, qui tire à 60,000 exemplaires, le *Zion Herald*, journal des méthodistes, le *Christian Register*, oracle des unitairiens. L'église presbytérienne est représentée par l'*Evangelist*, primitivement publié par une association de jeunes gens réunis dans un dessein commun, celui de favoriser les progrès de l'éducation, de soutenir la cause de la tempérance et de combattre l'institution de l'esclavage. L'*Indépendent*, organe des congrégationalistes, une des feuilles les plus répandues de la presse religieuse, doit également son existence à trois négocians de New-York, Chittenden, Hunt et Bower, qui consacrèrent des sommes considérables à assurer le succès de cette publication. Henry Ward Beecher, le célèbre prédicateur, fut un de ses premiers éditeurs et y soutint, avec une vigueur et une âpreté de langage qui n'avaient rien à envier aux feuilles politiques, de nombreuses controverses avec l'*Evangelist* et d'autres publications rivales. On se passionne aussi vivement aux États-Unis pour les discussions religieuses que pour les discussions politiques, et la modération de la forme et du langage fait également défaut aux unes et aux autres. Le catholicisme compte de nombreux adhérens et, dans la presse, des partisans zélés; rédigés avec talent, ses journaux ont des lecteurs nombreux et assidus, et soutiennent avec leurs

adversaires des controverses dans lesquelles de part et d'autre on fait preuve d'une incontestable érudition. Les juifs possèdent deux journaux. Les *spiritualistes*, au nombre de 1,500,000, ont également plusieurs organes, dont le *Spiritualist* est le plus important.

La presse exclusivement religieuse compte peu de journaux quotidiens : d'ordinaire ils paraissent le samedi ou le dimanche matin; leurs abonnés les lisent le dimanche après le service divin. Les controverses théologiques, les récits de conversion, les progrès des missionnaires et la reproduction des sermons des principaux prédicateurs en remplissent les colonnes. Il est rare qu'ils empiètent sur le terrain de la politique, mais au début de la guerre de sécession, et pendant toute la durée de cette lutte, ils ont joué un rôle des plus importans. Adversaire passionnée de l'esclavage, la presse religieuse a contribué tout autant, si ce n'est plus, que la presse politique à précipiter les événemens. Dès le début, elle s'est déclarée hostile à toute tentative de compromis. Sans défaillance aucune, même dans les plus mauvais jours, elle a soutenu le courage et l'ardeur du parti républicain et de l'administration de Lincoln. Divisée sur tant de points, elle s'est trouvée unanime pour conseiller et soutenir la résistance. Les feuilles catholiques, très influentes sur la population irlandaise, parlaient et agissaient dans le même sens que leurs rivales de toutes sectes. On peut affirmer sans exagération que la presse religieuse a joué, pendant cette période critique de l'histoire des États-Unis, le premier rôle. Les attaques dirigées contre l'esclavage sont venues d'elle, et deux de ses hommes les plus éminens, Henry Ward Beecher et Wendell Philipps, ont exercé sur l'opinion publique une véritable dictature.

C'est en grande partie à ces deux hommes que la presse religieuse est redevable de l'immense développement qu'elle a pris dans ces derniers temps. Quelques chiffres permettront de s'en faire une idée. Il se publie aux États-Unis 420 journaux exclusivement religieux. Leur tirage annuel est de près d'*un milliard et demi* d'exemplaires, le chiffre de leurs abonnés dépasse 9,000,000. Ce n'est pas tout. L'Association de la presse évangélique et, après elle, d'autres associations analogues, représentant des sectes diverses, se sont assuré le concours de nombreuses feuilles politiques et ont obtenu d'elles, en échange de l'appui qu'elles leur apportent, de consacrer chaque semaine un certain nombre de colonnes à l'examen et à la discussion des questions religieuses. C'est ainsi que le *New-York Herald*, un des journaux les plus répandus aux États-Unis, publie chaque lundi un résumé des sermons prononcés la veille dans les principales églises de New-York. Plus encore, recourant aux services coûteux du câble transatlantique, il se fait télégraphier

un extrait des prédications les plus importantes des églises de Rome, de Londres et de Paris.

Revenons maintenant à la presse politique. Nous l'avons laissée à l'apogée de son pouvoir et de son influence; elle vient de les affirmer par une révolution dans les mœurs politiques, et, posant en principe que les emplois et les places de tout ordre appartiennent au parti victorieux, elle a passé de la théorie à la pratique, chassé les fédéralistes vaincus de l'administration et inauguré le règne des *politicians*. Du moment où le fait d'appartenir au parti qui triomphe donne un droit incontestable aux dépouilles, la vie politique devient une carrière comme une autre, et, plus que d'autres, de nature à tenter des esprits aussi aventureux que peu scrupuleux. L'influence, et partant le droit, se mesure au nombre d'électeurs que l'on peut entraîner. Un siége dans le cabinet revient à celui qui, dans une élection présidentielle, peut entraîner les suffrages d'un ou plusieurs états, et les subordonnés qui manipulent la matière électorale dans les villes et villages ont en perspective un emploi dans les douanes ou dans les bureaux de l'administration.

Les conditions nouvelles de la vie politique aux États-Unis devaient amener une révolution dans la presse. De 1820 à 1832, elle devient exclusivement l'organe des partis qui se disputent le pouvoir. Contrôlée, dominée par une poignée de *politicians*, elle menace de tomber dans le discrédit. L'opinion publique, qu'elle cesse de représenter, s'éloigne d'elle et attend pour la diriger des hommes nouveaux et des organes plus indépendans.

D'un autre côté, les progrès rapides du commerce demandaient qu'une part plus large fût faite aux annonces, que le prix d'abonnement fût réduit, que des renseignemens plus précis sur les marchés étrangers fussent fournis. Les journaux inféodés aux partis n'avaient ni le temps ni les moyens de satisfaire à ces besoins nouveaux. Il fallait créer une presse nouvelle, ce que l'on a appelé depuis la presse indépendante : elle date de 1832.

Un homme dont le nom est bien connu en Europe, le fondateur et le propriétaire du *New-York Herald*, J. Gordon Bennett, l'incarnation du journalisme aux États-Unis, est entré le premier dans la voie nouvelle. L'immense fortune qu'il a réalisée, l'éclatant succès de sa tentative hardie, prouvent la puissance d'une idée juste, saisie à temps et suivie avec persévérance. L'histoire de J. Gordon Bennett et du *New-York Herald* peut être considérée comme l'histoire du journalisme américain. En étudiant la carrière de cet homme remarquable, qui a refusé les fonctions d'ambassadeur pour rester journaliste, nous assisterons à la naissance, aux progrès et aux transformations de la presse moderne aux États-Unis, et nous

verrons comment, en s'appliquant à donner une légitime satisfaction à tous les intérêts et à tous les besoins, elle est devenue ce qu'elle est aujourd'hui.

IV.

James Gordon Bennett débuta dans le journalisme sous les auspices de la régence d'Albany. Il fut un des partisans déclarés de Jackson et de Martin van Buren, et fit ses premières armes dans le *Courier*, l'organe le plus accrédité du parti. Jeune, actif, énergique, il ne devait pas servir longtemps en sous-ordre; ses velléités d'indépendance et surtout de réformes dans l'organisation de la presse amenèrent des tiraillemens auxquels il crut se soustraire en fondant un nouveau journal. En 1832, il publia le *New-York Globe*. Le prix d'abonnement était réduit de 10 dollars à 8.

Cette première tentative échoua. Une réduction de 2 dollars n'était pas suffisante pour rallier de nombreux abonnés; d'autre part les chefs et les organes accrédités du parti voyaient avec inquiétude se fonder une feuille nouvelle qui, tout en se déclarant fidèle, entendait s'affranchir dans une certaine mesure d'un contrôle sévère. Bennett hésitait à rompre, à se déclarer franchement indépendant. Son journal, en tant que feuille de parti, était terne, comparé à ses rivaux; sans satisfaire personne, il mécontentait tout le monde: Bennett comprit son erreur et suspendit sa publication. Il essaya alors de renouer avec ses anciens amis; mais ses exigences rendirent toute négociation impossible, et la rupture fut complète.

Libre désormais de toute attache de parti, ne comptant plus que sur lui-même, Bennett partit pour New-York aussi léger d'argent que riche d'espoir. Il allait enfin tenter de réaliser son rêve. Créer une feuille indépendante en dehors et au-dessus des partis, une feuille qui ne fût ni fédéraliste, ni républicaine, ni démocratique, mais purement américaine et dévouée à l'intérêt national, quitter le terrain de la polémique pour celui des faits, renseigner exactement ses lecteurs en leur laissant la tâche de se former à eux-mêmes leur opinion, mettre cette feuille à la portée de tous par un prix d'abonnement très réduit, demander à l'annonce, encore peu pratiquée et dont il prévoyait le développement, les ressources nécessaires, tel était le plan du futur éditeur du *New-York Herald*, et c'est avec un capital de 500 dollars qu'il songeait à le réaliser.

Pour tenter aujourd'hui une entreprise pareille à New-York, il faudrait un capital minimum de 300,000 dollars (1,500,000 fr.). Le compte-rendu soumis récemment aux actionnaires d'un journal qui n'occupe dans la presse new-yorkaise qu'un rang inférieur constate

en effet que le comité d'administration a dû sacrifier 200,000 dollars du fonds social (1 million) pour le maintenir pendant une année.

Le premier numéro du *New-York Herald* parut le 5 mai 1835. Dans ce premier numéro, qui se composait de douze colonnes de texte et de quatre d'annonces, Bennett expose son programme à ses lecteurs. Tout d'abord le prix de l'abonnement est réduit à 3 dollars par an (15 francs). C'est aux annonces qu'il entend demander le plus clair de ses recettes. Quant à sa ligne politique, il déclare nettement n'en pas avoir. « Notre seul guide, dit-il, sera le bon sens appliqué aux affaires. Nous n'appartenons à aucun parti, nous ne sommes l'organe d'aucune faction ou coterie et nous ne soutiendrons aucun candidat, pas plus pour la présidence que pour le plus mince emploi. Notre but est de recueillir et de donner des faits exacts, des renseignemens précis sur tout ce qui se passe. Notre journal s'adresse aux masses, au négociant comme à l'ouvrier, au banquier comme au commis. Chacun d'eux trouvera dans nos colonnes ce qui peut l'intéresser, lui servir, et tirera lui-même ses conclusions des faits que nous mettrons sous ses yeux. »

Fidèle à son programme, il supprimait les articles politiques et les remplaçait par les documens officiels, par les résultats des élections, s'abstenant de toute appréciation, de tout commentaire. Cette tentative originale fut accueillie avec le sourire de l'incrédulité. On n'admettait pas encore qu'un journal indépendant de tout parti politique pût se maintenir quelque temps, bien moins encore prospérer. Aucune feuille jusqu'ici ne s'était occupée des affaires financières; Bennett fut le premier qui publia une cote des fonds publics. C'est dans son numéro du 13 mai 1835 qu'elle parut. Il y rendait compte des ventes et achats effectués à la bourse de la veille et des prix obtenus par les valeurs diverses. Cette innovation fut fort mal accueillie. Les banquiers et courtiers contestèrent son droit à rendre compte de leurs opérations; c'était, affirmaient-ils, intervenir dans leurs affaires privées. Le *New-York Herald* fut assailli de réclamations, de menaces, de procès, l'éditeur lui-même fut injurié et maltraité à la Bourse; mais le bruit qui se faisait autour de la feuille nouvelle attirait sur elle l'attention et lui amenait des abonnés et des acheteurs.

La crise financière de 1837 assura son succès : prédite par lui, annoncée jour par jour dans son bulletin financier, elle lui donna une autorité telle qu'on cessa de contester l'utilité de ses renseignemens. Son exemple trouva promptement des imitateurs : ses concurrens, qui avaient été les plus ardens à le blâmer, suivirent son exemple, et la masse du public sut gré au *Herald* d'avoir ré-

solûment persévéré dans la voie nouvelle dont l'utilité n'était plus contestable.

Bennett fut également un des premiers à se rendre compte des progrès immenses que devait amener, tant dans l'industrie que dans le mode de locomotion, l'application pratique de la vapeur. « Une des tentatives les plus grandioses du siècle, écrit-il en 1835, est celle qui consiste à relier l'ancien au Nouveau-Monde par un service de bâtimens à vapeur. » Sans cesse ni trêve, il développa cette thèse pendant des mois, ralliant des adhérens, gourmandant la lenteur du congrès à voter une subvention et lui prédisant, ce qui arriva en effet, que l'Angleterre, plus intelligente et plus soucieuse des intérêts commerciaux, prendrait l'initiative et ferait de la compagnie projetée une compagnie essentiellement anglaise.

Un an après la publication de son premier numéro, Bennett avait pu rembourser les avances consenties par ceux qui lui avaient fait crédit pour le papier, les types, etc. Le nouveau journal pouvait équilibrer ses recettes et ses dépenses. L'éditeur, sans plus attendre, décida d'agrandir son format et affirma une fois de plus son programme. « Dans une ville comme New-York, écrivait-il, il n'y a pas de limite à l'esprit d'entreprise; le travail, la capacité et le talent peuvent tout oser. L'année dernière, quand je commençai la publication de mon journal, sans capital et sans amis, on se moquait de moi, j'étais un fou, un cerveau fêlé. A force de travail, d'économie et de détermination, je me suis maintenu, j'ai eu raison de mes adversaires, et j'inaugure aujourd'hui dans le journalisme une ère nouvelle dont les résultats étonneront un jour l'Amérique entière. »

Ce n'est pas, on le voit, par la modestie que brillait l'heureux éditeur du *New-York Herald;* mais on ne saurait lui refuser un coup d'œil juste, une indomptable persévérance et une remarquable intelligence des transformations que la société moderne était appelée à subir, des besoins nouveaux qui allaient se manifester et du rôle que la presse était destinée à jouer. Les chemins de fer et les bateaux à vapeur, en abrégeant les distances, en facilitant les transports, ouvraient à son ambition un champ immense dans l'avenir et, pour le présent, devaient, d'après ses calculs, décupler, centupler le nombre de ses lecteurs. Aussi fut-il le premier à s'assurer, partout où cela lui fut possible, des correspondans intéressés à la vente de sa feuille. Lorsqu'en 1836 le général Houston quitta New-York pour prendre le commandement des troupes américaines qui allaient envahir le Texas, il invita Bennett à l'accompagner. Le *Herald* commençait à peine à percer, mais son éditeur n'en répondit pas moins : « Qu'irais-je faire au Texas? New-York n'est même pas assez vaste pour moi. »

En 1838, le petit vapeur *Sirius*, venant d'Angleterre, entra dans le port de New-York, salué par les applaudissemens frénétiques de la population. Les magasins fermèrent, les affaires furent suspendues, on ne parlait que du *Sirius* et de la perspective brillante de la navigation à vapeur. Le *Herald* en avait le premier signalé les avantages et prédit le succès. Bennett n'hésita pas à s'embarquer et à venir en Europe. En quelques mois, il parcourut l'Angleterre, la France, l'Allemagne et l'Italie, choisissant dans chacune des capitales des correspondans à même de le bien renseigner, organisant un service de dépêches régulières. A son retour, il fit construire toute une flottille de bateaux chargés d'aller au-devant des paquebots avant leur temps d'arrêt forcé à la quarantaine et de lui rapporter en toute hâte les lettres et les journaux d'Europe.

Ses concurrens devaient l'imiter sous peine de succomber dans la lutte. Il suffisait en effet de quelques heures, de quelques minutes pour décider du succès. Aux portes des principaux journaux stationnaient des armées de *news-boys* impatiens qui se disputaient les feuilles humides pour les porter jusque dans les quartiers les plus reculés de la ville. C'était à qui des éditeurs publierait le premier l'*extra* contenant les nouvelles. Le second se vendait à peine, le dernier ne trouvait plus d'acheteurs. Bennett triomphait toujours. Semblable à un général d'armée, il dirigeait tout son monde, surveillait le tirage, répartissait à chacun sa tâche. Les chevaux les plus rapides attendaient au quai l'arrivée des sacs de dépêches, les transportaient au bureau du journal, où une nuée d'employés découpaient, traduisaient, composaient la copie aussitôt livrée aux typographes.

Constamment battus par leur heureux rival, ses concurrens imaginèrent de faire cause commune contre lui, de réunir leurs ressources. Ils organisèrent des relais plus fréquens, des bateaux plus rapides. Rien n'y fit; la lutte fut acharnée, mais courte. Le sang-froid de Bennett, son coup d'œil juste et prompt, l'admirable organisation de son état-major, l'amour-propre surexcité de ses employés, largement payés, triomphèrent de toutes les résistances. On raconte encore dans les bureaux des journaux de New-York les principaux incidens de ces luttes de vitesse, ces *extra* publiés d'heure en heure, à mesure que les nouvelles d'Europe arrivaient, les piéges tendus aux concurrens. On se passionnait, on engageait des paris comme on le fait pour les courses de chevaux, et des sommes importantes servaient d'enjeu. Le *Herald* était le favori, et un riche négociant de New-York offrit un jour de parier 3,000 dollars contre 500 en sa faveur sans trouver preneur.

Ce n'était pas seulement son habileté à devancer ses rivaux et son indépendance avérée qui assuraient à Bennett la faveur pu-

blique. Bien que formé à l'école du journalisme politique, il en répudiait comme écrivain les procédés et la forme, et lorsqu'il fonda le *Herald*, il adopta une manière à lui, qu'il appelait dans l'intimité le « genre français, » et qu'ont imitée depuis les journalistes américains. Avant lui, on copiait exactement les écrivains anglais. Les articles de fond, les *editorials*, s'étalaient amplement et lourdement en colonnes serrées, coupées par de rares alinéas, et se prolongeaient de numéro en numéro jusqu'à complet épuisement du sujet traité. Une érudition indigeste en faisait le fond, un style pompeux et solennel constituait la forme. Les argumens, longuement développés, se liaient les uns aux autres par des transitions pesamment amenées. Lus séparément, ces articles étaient inintelligibles, il fallait relire toute la série ou n'avoir pas oublié, en ouvrant son journal, ceux de la veille et des jours précédens. Ces longues et pénibles élucubrations étaient signées invariablement des noms de *Honestus*, *Scævola*, *Americus*, *Publius*, *Scipio*.

Bennett introduisit le premier dans la presse américaine l'article court, nerveux, précis, l'entrefilet, le paragraphe découpé en alinéas, le bulletin résumé des nouvelles du jour. Il abandonna le moule anglais emprunté à Addison, Junius, Swift, et conservé précieusement comme une tradition des grands maîtres. Cela lui était facile. Contrairement à ses rivaux, il n'avait ni thèse à développer, ni parti à soutenir, ni système politique à étayer laborieusement par des argumens. Il ne se préoccupait que des faits, il les donnait le plus souvent sans commentaire aucun, parfois avec un commentaire sobre et précis. « Je ne vous vois lire que le *New-York Herald*, » disait un de ses amis à un ministre anglais accrédité près du cabinet de Washington. « C'est le seul de vos journaux qui soit intelligible, » répondit-il. Et il avait raison alors.

Bennett portait, il y a peu d'années, sur notre presse française un jugement curieux : « Les journaux français, disait-il, sont très en retard quant au format, aux annonces et aux nouvelles étrangères; mais ils ont au suprême degré l'art de la forme. Un journal en France qui saurait s'affranchir des partis politiques, se borner comme le mien à donner des nouvelles sur tout ce qui se passe dans le monde, et laisserait ses lecteurs tirer leurs propres conclusions, réussirait comme j'ai réussi. »

Où Bennett fut vraiment sans rival, ce fut dans le parti qu'il sut tirer de l'annonce. Avant lui les feuilles politiques, les seules qui existassent alors, consacraient à l'annonce la quatrième page, comme nos journaux. On la lisait à peine; mal rédigée, maintenue sans changement pendant des semaines et des mois dans le même cadre loué à l'année, souvent même à crédit, elle rapportait peu

au négociant, moins encore au journal. Le prix élevé de l'abonnement, en limitant à un petit nombre de lecteurs la circulation de la feuille, paralysait l'annonce. On tournait dans un cercle vicieux, car on ne pouvait élever le prix de cette dernière qu'à la condition d'augmenter le tirage et de réduire le prix de vente. Bennett, en mettant son journal à la portée de tous au prix réduit de 15 francs par an, s'assurait une circulation considérable, mais ruineuse, à moins de combler et au-delà le déficit par une extension considérable donnée à l'annonce. Il y réussit en remaniant le système en usage, en y introduisant la variété et la clarté.

Aucune annonce ne pouvait paraître plus d'une fois, à moins d'être modifiée ou renouvelée. Insérée sous des rubriques spéciales, elle ne pouvait en rien se distinguer des autres, le type était uniforme, le prix le même. Les offres et les demandes étaient classées par catégories où chacun, suivant sa convenance, savait trouver ce qu'il cherchait. Lorsqu'en 1845, Bennett fut sollicité par l'administration fédérale de reproduire les avis officiels, il s'y refusa péremptoirement, alléguant qu'il ne reconnaissait pas à l'état le droit de fixer lui-même le prix qu'il lui convenait de payer, et n'admettant pas, disait-il, que le gouvernement jouît d'une faveur refusée aux simples particuliers. L'annonce est en effet tellement entrée dans les mœurs aux États-Unis, que le gouvernement lui-même y a constamment recours, et se sert de ce moyen pour soutenir les journaux qui lui sont dévoués. Bennett déclara qu'entendant maintenir son indépendance et la mettre à l'abri de tout soupçon, il n'insérerait aucune annonce ministérielle.

Il pouvait s'en passer. Ce mode de rapports entre le consommateur et le producteur joue aux États-Unis et en Angleterre un rôle dont nous n'avons aucune idée. L'annonce est, pour la race anglo-saxonne, le premier et le dernier mot, l'âme même du commerce. Elle envahit tout, on la retrouve partout; nouveau Protée, elle emprunte toutes les formes; mais c'est surtout dans les journaux qu'elle se produit comme un des rouages essentiels et organisés de la vie de tous les jours. Le grand négociant qui offre en vente un chargement entier y a recours aussi bien que la modeste maîtresse de maison à la recherche d'une « bonne pour tout faire. » Appartemens à louer, chevaux et voitures à vendre, mobiliers à céder, offres d'association, tout s'y trouve. Sous le titre *personal* s'établit une correspondance secrète dont les seuls intéressés ont la clé. On y coudoie drames et comédies, romans d'amour, plaintes touchantes, avis grotesques. Le tableau est complet.

En parcourant ces colonnes serrées, on peut, mieux et plus facilement que par tout autre moyen, se faire une idée des mœurs, cou-

tumes, civilisation, de ce peuple nouveau, dont les uns ont fait le type achevé du progrès moderne, dont les autres accusent la corruption et prédisent la ruine prochaine, que l'on accable de louange et de blâme également peu mérités, et que l'on juge sans le bien comprendre.

Les chiffres donneront une idée de ce qu'est l'annonce. Nous avons sous les yeux un numéro du *New-York Herald*, feuille quadruple dans laquelle nous constatons *huit* colonnes d'articles divers, *trente-huit* colonnes de nouvelles télégraphiques et autres, et *cinquante* colonnes d'annonces, en tout *quatre-vingt-seize* colonnes. Notons que tout a été composé à nouveau, que pas une ligne, même des annonces, n'a paru dans le numéro de la veille et ne paraîtra dans celui du lendemain. Pour imprimer ce numéro, on a employé en tout 849,550 lettres. Le tirage a absorbé plus de *onze* tonnes de papier. La composition seule a coûté 600 dollars. Joignons à cela le traitement des rédacteurs et des correspondans, celui des plieuses et des vendeurs, le coût des télégrammes de toutes les parties de l'Union, les dépêches d'Europe à 11 fr. par mot, et on se rendra compte de cette immense machine qui s'appelle le *New-York Herald*. Le *Times* de Londres est loin d'en approcher, et pourtant il publiait il y a peu d'années l'avis suivant : « Notre édition d'aujourd'hui se composera de 24 pages. Il y a cinquante ans, nos annonces s'élevaient à 150 par exemplaire, aujourd'hui elles atteignent 4,000. » Les chiffres que nous relèverons plus loin constateront combien l'Angleterre est dépassée par les États-Unis tant par le nombre des journaux que par l'importance de leur tirage.

Bennett fut également le premier à signaler le conflit inévitable qui se préparait entre les états du nord et ceux du sud, et à résister à la pression exercée par les hommes politiques du parti républicain pour déterminer la crise. La guerre déclarée, il organisa immédiatement dans ses bureaux un bureau spécial du sud où se dépouillaient les journaux, les dépêches, les lettres de ses correspondans répartis dans les différens états confédérés. Il affecta aux dépenses de ce travail une somme de *deux millions cinq cent mille francs*, et débuta par donner une liste exacte des différens corps d'armée du sud, avec leurs forces en cavalerie, infanterie, artillerie, l'indication précise de leurs dépôts, les noms des commandans et officiers. Les détails étaient si précis que ses ennemis l'accusèrent d'avoir des intelligences dans le camp ennemi. Rappelant habilement son opposition à la guerre, sa partialité apparente pour le sud, on insinua qu'il continuait par cet exposé formidable à soutenir la cause de l'esclavage et à trahir le nord; mais où le déchaînement ne connut plus de bornes, ce fut deux jours après la fatale

bataille de Bull's Run. L'opinion publique, mal renseignée par le gouvernement, considérait cette première bataille rangée comme indécise, lorsque parut un *extra* du *Herald* annonçant que les troupes fédérales avaient été battues complétement et donnant une liste complète et nominative des tués et des blessés.

Les bureaux du ministère de la guerre furent assiégés par une foule inquiète. Le ministre fit répondre qu'il n'avait pas de détails et ne comprenait pas comment le *New-York Herald* avait pu en donner d'aussi complets. Accusé hautement de connivence avec l'ennemi et de publication de nouvelles fausses, Bennett provoqua la nomination d'une commission d'enquête. Il mit sous les yeux des membres les lettres et dépêches de ses correspondans, les listes partielles envoyées par eux, soigneusement contrôlées; il dépouilla et résuma devant eux le travail énorme de son bureau spécial où s'agitait jour et nuit une armée d'employés; il les congédia émerveillés et parfaitement édifiés sur l'authenticité des pièces et sur la manière dont il se les était procurées. Le ministre de la guerre constata officiellement ce résultat et écrivit à M. Bennett pour le remercier et le féliciter de ses *efforts patriotiques*.

La circulation du *Herald* doubla presque instantanément, et l'on vit pendant toute la durée de la guerre ce curieux spectacle d'un journal renseignant le public et l'administration elle-même sur la marche, les revers et les succès de ses troupes, devançant les informations officielles, osant dire toute la vérité dans les circonstances les plus critiques. Ce fait constate combien est entière la liberté de la presse aux États-Unis : aucune entrave administrative, aucune loi spéciale ne la limite. Si ce régime, ou plutôt cette absence de régime, offre des inconvéniens, il présente aussi d'immenses avantages; c'est à lui que les États-Unis ont dû de s'affranchir du joug de l'Angleterre, c'est à lui aussi qu'ils sont en partie redevables de leur prospérité de 1775 à 1861. Pendant la crise terrible de la guerre de sécession, ils lui ont dû de connaître toute la vérité, de mettre leurs efforts à la hauteur du péril. Lorsque le président Lincoln fit le premier appel de 75,000 hommes pour briser la résistance du sud, les journaux dénoncèrent cette levée comme insuffisante. « Trois cent mille hommes ne suffiront pas, » osèrent-ils dire. Pendant la guerre, nous les voyons railler le prétendu mouvement tournant de Mac-Clellan. « Appelons les choses par leur nom, disait le *New-York Herald*, ce prétendu mouvement est une retraite devant des forces supérieures. » Constamment tenue en éveil, surexcitée par la presse, l'opinion publique ne s'égara pas : elle entendit la vérité et sut la comprendre; elle ne s'endormit pas dans ce calme menteur d'où un peuple ne sort qu'exaspéré contre

son gouvernement et sans confiance en lui-même. Nous en avons fait une triste et douloureuse expérience. Le silence imposé à la presse est aussi fatal au pouvoir qui l'impose qu'au peuple qui le subit.

La guerre civile terminée laissait le nord vainqueur, mais épuisé d'hommes et d'argent. La dette fédérale s'élevait à plus de 14 milliards de francs. En quatre années le gouvernement avait demandé au crédit plus de 13 milliards, sans compter les impôts. L'or était monté jusqu'à 285, c'est-à-dire que l'on donnait 285 dollars en papier-monnaie pour 100 dollars en numéraire. La ruine absolue du sud entraînait celle de nombreuses maisons de commerce, de banques et de particuliers du nord, créanciers des planteurs pour des sommes considérables et dont les créances ne reposaient plus que sur des ruines fumantes et un sol sans valeur depuis que l'émancipation des esclaves le laissait sans culture. Le pays était inondé de papier-monnaie, le numéraire avait disparu. A la fin de 1864, la circulation des *greenbacks* dépassait 3 milliards 1/2.

Le gouvernement et la presse abordèrent l'examen des questions financières avec la même liberté d'allures. Toutes les opinions se produisirent librement, furent examinées, discutées dans les journaux, et, quoi qu'on ait dit et pu dire de la corruption administrative aux États-Unis, il n'en est pas moins vrai qu'en quelques années le crédit fut rétabli sur des bases solides, et qu'aujourd'hui les fonds publics américains constituent un placement de premier ordre. Le cours du 5 pour 100 fédéral consolidé est de 105 à 108. Sans doute on peut relever à la charge de l'administration actuelle nombre de faits scandaleux. On a vu un ministre de la guerre spéculer sur les contrats, trafiquer de son influence. Il n'est pas le seul, et la presse américaine ne s'est pas fait faute d'étaler au grand jour toutes les plaies honteuses de l'administration; mais il faut aussi tenir compte du droit qu'elle possède de tout dire, droit dont elle use et abuse. Pourtant les plaies dévoilées sont les moins dangereuses; celles que l'on ignore ou que l'on cache par crainte du scandale n'en existent pas moins, et, comme un cancer dissimulé, elles s'étendent, se propagent et causent d'incalculables ravages.

En 1866, Bennett céda à son fils la direction de son journal. Nous avons vu qu'il avait débuté dans sa carrière d'éditeur avec 500 dollars (2,500 francs). Il se retira avec une fortune personnelle de *vingt-cinq millions de francs*. Un de ses amis lui demandait alors s'il était vrai, comme le bruit en courait, qu'il songeait à vendre le *Herald*. « Il n'y a pas de capitaliste à New-York assez riche pour l'acheter, » répondit-il. Il avait raison, et lorsque son fils en prit possession, l'estimation faite fut de 20 millions de francs.

James Gordon Bennett Jr continue à marcher sur les traces de son père et à maintenir le *Herald* au premier rang de la presse américaine. Actif et énergique, il s'est signalé lui aussi par certains faits que ses adversaires qualifient de gigantesques réclames. Nous en citerons quelques-uns : au lendemain de la bataille de Sadowa et de la paix conclue avec l'Autriche, le roi de Prusse prononça un discours important à l'ouverture du *Reichstag*. Le correspondant à Berlin du *New-York Herald* se présente au bureau du télégraphe quelques heures après et remet à l'employé étonné le discours du roi, en le priant de le télégraphier à New-York. « A New-York, répond celui-ci; mais il me faut le temps de calculer ce que cela coûtera, c'est une somme énorme. — Télégraphiez toujours, dit le correspondant, déposant 50,000 francs sur le bureau, nous compterons après. » Tout compte fait, la dépense était de 36,000 francs, mais le *Herald* publiait le discours à l'heure même où il paraissait dans les journaux de Berlin.

En 1868, il fit mieux encore : il envoya Stanley, devenu fameux depuis, en qualité de correspondant à la suite de l'armée du général anglais Napier, qui entrait en Abyssinie. On attendait avec une vive émotion à Londres les nouvelles de cette expédition hasardeuse. Stanley, à la disposition duquel le journal avait mis des sommes considérables, trouva moyen de gagner de vitesse, à l'aide de relais organisés d'avance, les courriers du général en chef. Le *Herald* fut le premier à annoncer les succès obtenus et à envoyer de New-York au gouvernement anglais, par le télégraphe, les nouvelles impatiemment attendues. On n'a pas oublié enfin que, sur l'ordre de son éditeur, Stanley se rendit en Afrique, retrouva Livingstone, et devança si bien l'expédition anglaise envoyée à la recherche de l'illustre voyageur, qu'il revenait à Zanzibar, son but atteint, au moment où les explorateurs se mettaient en marche pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. Ce résultat extraordinaire, dû à l'initiative d'un simple journaliste, parut si peu vraisemblable, que l'on commença par révoquer en doute les récits de Stanley, et que l'on n'y ajouta foi que le jour où il remit à la Société géographique de Londres les lettres et le journal de Livingstone lui-même. Réclame pour réclame, celles-là ont du moins le mérite d'une incontestable utilité.

Si nous avons choisi le *New-York Herald* pour en faire l'objet d'une étude particulière, c'est que son histoire résume mieux qu'aucune autre celle du journalisme moderne aux États-Unis. Il nous a paru curieux aussi de constater les résultats d'une entreprise aussi hardie qu'originale : fonder dans un milieu moderne un journal indépendant de tout parti politique, ne relevant d'aucun, ne

professant aucune opinion, ne s'attachant qu'à fournir des faits exacts et laissant ses lecteurs dégager eux-mêmes leurs impressions et tirer leurs conclusions. Le succès éclatant du *Herald* prouve qu'aux États-Unis tout au moins la réussite est possible dans ces conditions, et qu'un journal peut vivre et prospérer sans lier son existence à celle d'un parti politique quelconque.

Une étude analogue sur la presse politique nous mènerait trop loin. Bornons-nous à constater qu'à côté du *Herald* vivent et prospèrent également, bien qu'à un moindre degré, nombre de journaux appartenant à cette catégorie. Parmi les plus célèbres, nous citerons le *New-York Tribune*, fondé en 1841 et dirigé pendant trente et un ans avec un incontestable talent par Horace Greeley, qui disputa en 1872 la présidence des États-Unis au général Grant, et n'échoua que de quelques voix. Le *New-York Times*, édité par Henry J. Raymond, le *Ledger*, fondé par Banner, le *World*, occupent dans la presse américaine le second rang.

Nous avons sous les yeux le relevé statistique de la presse aux États-Unis en 1870; nous en extraierons quelques chiffres qui ont leur éloquence. A cette date, il se publiait 5,871 feuilles, comptant 20,842,475 abonnés. Le tirage annuel de tous ces journaux réunis dépassait 1 milliard 1/2 d'exemplaires, pour une population de 38,555,000. Si nous comparons maintenant la presse des États-Unis à celle des autres pays, nous arrivons aux résultats suivans : en 1870, l'Angleterre comptait 1,456 journaux, la France environ 1,700, la Prusse 809, l'Autriche 650, la Russie 337, l'Italie 723. Un calcul *approximatif* portant sur le monde entier donne un total, moins les États-Unis, de 7,642 journaux et publications périodiques de toute nature. Si l'on rapproche ce total de celui des États-Unis, on se rendra compte de l'immense développement de la presse chez ce peuple, qui vient de célébrer le premier anniversaire séculaire de son indépendance. C'est en parlant de cette presse que William Thackeray écrivait : « Voyez-la, elle ne repose jamais. Ses ambassadeurs parcourent le monde entier, ses messagers sillonnent toutes les routes, ses correspondans marchent à la suite des armées, ses courriers attendent dans l'antichambre des ministres : elle est partout. Un de ses agens intrigue à Madrid, un autre relève la cote de la Bourse de Londres. La presse est reine. Gardienne des libertés publiques, son sort est lié au leur; elles vivront ou périront ensemble. »

C. DE VARIGNY.

LA

VIE DE PROVINCE

EN GRÈCE

III. [1]

EXCURSIONS EN ACHAÏE ET EN ARCADIE.

Le printemps en Grèce commence à la fin de février. Pendant que les hommes, soumis aux rigoureuses prescriptions du carême, vivent tristement, durant deux mois, dans l'abstinence et le recueillement, la nature au contraire s'éveille et présente en face du silence et de la paix des villes le tableau charmant de la campagne en fleurs, retentissante de bruit, exubérante de vie et de gaîté. — C'est la saison laborieuse où chacun, surveillant son champ, ses vignes, ses oliviers, prépare les fruits de la récolte prochaine. Ce sont les mois bénis du voyageur qui parcourt sans fatigue, sous un ciel clément dont les rayons réchauffent, sans brûler encore, des plaines renouvelées sous leur jeune verdure, les montagnes couvertes de bois, de mousses, de plantes odorantes, de forêts en pleine végétation. Pour qui ne connaît pas la Grèce, ce n'est que le printemps avec toute sa fraîcheur, le printemps d'Italie, le mois d'avril de France; mais quand, pendant de longues suites de jours, les yeux fatigués d'une lumière trop vive n'ont eu pour horizon que des

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars et du 15 septembre 1876.

cimes desséchées, un ciel ardent ou pâle, des arbres au feuillage toujours brûlé, puis dépouillés avant l'hiver, le spectacle de cette métamorphose presque subite étonne et ravit en même temps; il semble que l'on soit brusquement transporté dans une autre contrée ou que l'on découvre tout d'un coup, comme par miracle, quelque nouvelle terre promise.

Lassé du repos monotone de la ville, je choisis cette époque pour parcourir seul, presque toujours à pied, les sites les moins connus de la campagne d'Achaïe, et visiter successivement les monastères ou les villages des environs d'Aigion, réservant pour la fin du printemps une excursion plus lointaine au monastère de *Mégaspiléon*, et à la vallée légendaire des *Chutes du Styx*.

I.

Les couvens sont très nombreux en Grèce, et si différens les uns des autres à tous les points de vue, qu'il serait difficile au voyageur d'en faire l'objet d'une observation commune; ils apparaissent plutôt comme autant de petites cités isolées qui ont chacune leur population toute distincte, soumise à des règlemens, à des coutumes qui lui sont propres et qui n'ont plus d'existence en dehors des murs où ils ont pris naissance. Le plus grand couvent d'Achaïe, après le Mégaspiléon (grande grotte), est le monastère de *Taxiarque*, appartenant, comme toutes les corporations religieuses grecques, à l'ordre de saint Basile. Il est situé dans l'intérieur des terres, à quatre heures d'Aigion; 200 moines environ l'habitent. Quelques misérables, les fous, y sont recueillis par charité; on les emploie à de grossiers travaux. *Pépélénitza*, village assez proche de Taxiarque, est un couvent de femmes.

Prenant ces deux monastères comme but de ma première excursion, je partis seul, un matin, d'Aigion, avant le jour. Une grosse pluie était tombée pendant la nuit et cessait à peine; la terre était toute mouillée. Traversant vers le sud la ville encore obscure, j'avais franchi les quelques milles qui la séparent des montagnes, et quand les premières lueurs de l'aurore jaunirent l'horizon, j'entrais dans les taillis épais et dans les bois du Mavrithioti. La matinée était fraîche; mais le soleil en se levant attiédit l'atmosphère, la nature brilla bientôt verdoyante et gaie sous ses rayons d'or. Les senteurs puissantes des branches et des feuilles trempées d'eau me pénétraient tout entier; les fleurs des arbres à fruits sauvages, s'entr'ouvrant au jour encore humides, exhalaient ces parfums légers qui montent au cerveau. Les gouttes de pluie ramassées en perles au bout des feuilles, scintillaient comme des diamans, et quand

un souffle de vent balançait en passant la cime des arbres, elles tombaient toutes ensemble, colorées aux reflets du soleil doré, comme une pluie d'étincelles de mille couleurs, et, dégouttant sur le sable ou de feuille en feuille, faisaient, dans la solitude des grands bois, un petit bruit imperceptible, comme un frissonnement. Plus loin, la verdure pressée étalait sur la route déjà séchée ses larges ombrages : à peine cachés dans les châtaigniers ou volant d'arbre en arbre, les merles et les grives s'agitaient en sifflant joyeusement pour saluer le matin. Une foule d'insectes aux brillantes couleurs, aux ailes transparentes, bourdonnaient dans l'air, secouant la rosée, et mêlaient le bruissement léger de leur vol au chant babillard des oiseaux.

J'avais suivi je ne sais quel sentier, marchant au hasard devant moi, oublieux de l'heure et du monastère que je voulais gagner, quand je m'avisai que je ne connaissais pas ma route, et que je m'étais égaré. Un enfant que je rencontrai se mit à rire en me voyant, et répondait à toutes mes questions : « Je ne sais pas, je ne sais pas. » Comme tous les petits Grecs, qui sont par la finesse et la malice les vrais frères de nos gamins de Paris, l'enfant ne découvrait dans notre rencontre qu'une occasion pour lui de se moquer d'un étranger, et il m'aurait vu radieux prendre un chemin tout opposé à celui que je cherchais. Désespérant d'obtenir de lui la moindre indication, je dus prendre le parti de l'attacher solidement par la taille à l'aide de ma ceinture, dont je conservai l'extrémité dans la main, et de ne le délivrer que lorsqu'il m'aurait guidé. L'entêté se mit à crier, à me battre, puis à pleurer; enfin il se lassa et céda. En moins d'une heure, nous pouvions apercevoir du haut d'une colline le chemin qui serpentait jusqu'au pont.

L'enfant jugea que c'était l'instant de la séparation et s'arrêta : je voulus lui donner quelque monnaie, je lui offris de partager mon repas; — mais ni l'argent, ni l'occasion si rare pour un paysan de manger du caviar ne séduisirent ce digne descendant de Lycurgue, et, dès que je l'eus détaché, il détala comme un lièvre en se retournant par instans pour me jeter des pierres. — Les arbres me dérobèrent en descendant la vue du torrent; le sentier s'encaissait peu à peu dans un ravin où le soleil ne pénétrait plus. Un bruit sourd répété par l'écho sous la voûte des bois m'annonçait seul le voisinage des eaux furieuses quand j'atteignis le pont : de construction vénitienne, en pierre, il est jeté d'une seule arche, en dos d'âne, comme un toit; ses assises sont formées de deux énormes rochers qui s'avancent l'un vers l'autre. Au-dessous, étranglé entre les blocs sombres de granit qui écrasent ses rives, le fleuve roule en grondant l'écume de ses eaux grossies par la fonte des neiges; des

roches détachées du bord surgissent noires au milieu des vagues qu'elles brisent, et le vent jette jusqu'à moi la poussière blanche de l'eau.

Une végétation abondante se presse au-dessus du torrent. Les chênes verts, les pins, des arbres à baies rouges, des merisiers sauvages se confondent enlacés dans des lianes. La solitude est complète, on n'entend plus les oiseaux chanter; le soleil les appelle, et le grondement des flots qui heurtent les rives et qui roulent des pierres les effraie sans doute.

Plus loin, le sentier moins obscur est tout encombré de rosiers, de jasmins sauvages, d'églantiers, de clématites en fleurs. L'ombre reparaît de nouveau avec les grands arbres, le sentier est plein de mousse; tout à coup, à un détour, une longue vallée profondément encaissée s'étend à mes pieds, inondée de soleil entre deux hautes montagnes boisées. Le fleuve, tout à l'heure étroit et furieux, coule ses eaux paisibles et transparentes sur un large lit de sable au milieu des lauriers-roses. Des orangers, des peupliers aux sommets touffus, des trembles, d'immenses platanes aux troncs argentés, le pied dans l'eau, poussent le long de ses rives. En face de moi, à droite du torrent, sur un plateau à mi-côte, le monastère, construction carrée aux lourdes murailles blanches, apparaît entouré de verdure dans un jardin planté de cyprès, de mûriers, de figuiers, de jasmins, de rosiers géans. Vers le sud, une terrasse naturelle s'avance plongeant sur le torrent : deux moines en robe noire s'y promènent.

Je descendis, suivant le même chemin, devenu plus facile, et je me trouvai avant le soir au bord du Selinus, large en cet endroit comme un lac. La vallée que les montagnes protégent une partie du jour contre les rayons du soleil était fertile et en partie défrichée. De temps à autre j'apercevais, occupés à tailler leurs vignes, des diacres et de jeunes moines. Quelques-uns suivaient, en sens inverse, la même route que moi; ils m'adressaient en passant, sans me connaître, un signe amical et mettaient la main sur leur cœur.

Un moinillon d'une douzaine d'années qui venait derrière moi me rejoignit. Il m'avait vu sans doute à Aigion, et me connaissait comme l'hôte d'une famille qui protégeait son couvent. — Vous allez à Taxiarque? me demanda-t-il; — il était posé devant moi, incertain, les yeux baissés, retenant à son épaule un fagot et une faucille qui pendaient sur sa robe de lin bleue, pâlie par les lavages et le soleil; sa figure dorée comme une pêche mûre était encadrée par de longs cheveux châtains bouclés sous son bonnet bleu; il répéta deux ou trois fois : — C'est bien, c'est bien ;... mais je veux les prévenir, reprit-il tout à coup, — et il se mit à courir pour me devancer.

Le monastère est construit entre quatre murs de pierre grossièrement crépis à la chaux, contre lesquels sont adossés tous les bâtimens intérieurs. Quelques fenêtres grillées, percées au nord, éclairent les chambres qui donnent sur la vallée. Un jardin bien cultivé, planté d'une infinité de rosiers et de jasmins rouges, s'étend devant la grande porte couronnée de pampres déjà verts et de vignes sauvages, et se prolonge à l'ouest jusqu'à la terrasse, en face du couvent de femmes, Pépélénitza, dont on distingue sur le versant opposé, au milieu des arbres et des rochers, les différentes maisons. La porte à peine franchie, le spectacle change brusquement : l'horizon est fermé; plus de verdure, à peine un coin du ciel au-dessus de nos têtes. Autour d'une cour, carré régulier dont le centre est une église, suspendues à des bâtimens élevés sans ordre, percés d'une infinité de petites portes et de fenêtres irrégulières, courent de longues galeries construites en bois blanc ou en vieux chêne finement sculpté; les unes, au nord, n'ont qu'un étage et serpentent le long des murs en faisant une ligne presque droite, tandis que les autres, à l'est, en ont deux et jusqu'à trois, selon que les constructions sont plus ou moins élevées. Appliquées devant les portes de chacune des chambres, elles remplacent les escaliers qui font défaut à l'intérieur, et, suivant le caprice des architectes qui ont élevé chaque cellule sur un plan différent, elles montent, descendent, remontent, toujours reliées entre elles, pour permettre aux moines de sortir de chez eux et de communiquer les uns avec les autres. Ajoutez que toutes ces galeries ont été construites à différentes époques comme les logis dont elles dépendent, qu'il est à peine deux portes ou deux fenêtres qui se ressemblent, et que le rez-de-chaussée est formé d'énormes voûtes en pierre qui servent de greniers et de cave, vous vous représenterez à peine encore l'aspect du couvent de Taxiarque. Des robes noires ou bleues, des draps, des couvertures, des linges sales ou mouillés pendent aux balustrades des balcons et sèchent au soleil. Des moines ouvriers travaillent sur une galerie, tandis que d'autres se promènent gravement au-dessus d'eux sans rien faire. Devant un bâtiment neuf, au sud, un vieillard à la barbe blanche, couché dans un fauteuil d'osier, fume son chibouk et reçoit sur un plateau des confitures et du café. A chaque instant, une tête vieille ou jeune apparaît derrière une porte, regarde et se retire, ou bien des moinillons bleus regagnent sans rien dire leur chambre ou leur école et passent comme des ombres suivant en courant le labyrinthe des galeries.

Précédé des moines qui m'avaient fait à l'entrée les honneurs du couvent, je montai chez l'higoumène (supérieur). C'était le moine le plus riche de Taxiarque; il venait de se faire bâtir au midi trois

chambres planchéiées en sapin blanc; je le trouvai qui m'attendait dans la première. Fort âgé, peu causeur, il m'exprima en quelques mots d'une voix chevrotante qu'il m'offrait de grand cœur l'hospitalité; on m'apporta le café avec les fameuses confitures de roses que chaque moine fait au printemps et qui jouissent en Achaïe d'une réputation incontestée; je vis l'higoumène donner des ordres pour qu'on eût soin de me préparer une chambre, et, après quelques complimens échangés de part et d'autre, je le quittai pour visiter ainsi successivement tous les personnages importans du monastère. Chacun me fit le même accueil; les uns, plus curieux ou plus bavards, prolongeaient par mille questions notre conversation; d'autres, plus graves, me parlaient de leur fortune, de leur bien-être, de l'état de Taxiarque; quelques-uns, insoucians, ressemblaient à des gens qu'on éveille brusquement, et qui, l'esprit encore engourdi, maugréent de se voir dérangés et ne demandent qu'à se rendormir. Ce qui me frappa surtout, c'est la parfaite quiétude, la satisfaction placide qu'exprimaient les visages de tous ces êtres voués à un éternel repos. Pas une plainte, pas un regret. Chaque moine est gras, souriant; sa vie s'écoule sans intérêt, mais sans secousse, dans une innocente torpeur : logé, nourri, vêtu, il n'a plus rien à désirer. Les révolutions du monde, les inventions nouvelles, les découvertes les plus inattendues, rien ne le trouble, rien ne l'émeut, il vit avec lui-même, occupé du seul souci d'augmenter sa fortune pour être assuré d'une existence toujours tranquille, et si quelque railleur s'avisait de vouloir faire entendre qu'il n'y a rien de beau, de grand dans la vie que l'action, il verrait chacun secouer la tête d'un air incrédule, et tous les yeux béatement entr'ouverts traduire pour toute réponse cette vieille maxime : « Le bonheur est le contentement de son état. »

Comme je sortais d'une chambre fort sale (où je venais de faire ma dixième visite), un beau moine noir, grand, mince, au regard clair, m'arrêta au passage et me demanda courtoisement en italien de venir chez lui. « Je suis le *grammateus* (secrétaire), me dit-il; si vous voulez venir me voir, ma chambre est au-dessous de celle-ci; je vous montrerai des livres, vous me ferez grand plaisir. » Celui-là ne ressemblait pas aux autres : d'une taille élégante, que sa longue robe dessinait à peine, il était soigné dans sa mise, son col et ses manches laissaient passer du linge blanc. Sa barbe noire, longue et soyeuse, était coquettement étalée en éventail sur la poitrine, es cheveux détachés couvraient de boucles brillantes ses épaules et son cou, et ses grands yeux franchement ouverts brillaient pleins d'intelligence, éclairant sa figure très pâle.

« Je pourrai vous montrer le couvent, l'église, la bibliothèque,

me disait-il pendant que nous descendions; il y a des manuscrits anciens que vous déchiffrerez peut-être, car moi je ne suis pas très savant. » Il me fit entrer dans sa chambre sur ces mots, que je croyais avoir mal entendus : moi, je ne suis pas très savant! Un Grec, un moine, un *grammateus*, dire un pareil mot, se montrer modeste! Certes celui-ci ne ressemblait à personne, et je pouvais m'attendre avec lui à plus d'une surprise. Je remarquai que, soit en grec, soit en italien, il mettait une certaine élégance dans ses paroles et choisissait ses expressions; il ne se servait pas d'images pour exprimer des idées nouvelles, et sa langue n'avait pas la simplicité enfantine, quelquefois poétique, plus souvent grotesque, que j'avais trouvée chez les autres caloyers (bons moines). Il savait la valeur des termes qu'il employait et parlait de temps à autre de choses qui dénotaient des connaissances sérieuses. Sa chambre était très propre et plus ornée que celle des autres; il avait collé des gravures, des cartes modernes à côté d'images religieuses; devant la fenêtre, une table en bois blanc tachée d'encre était couverte de livres et de papiers; c'était la demeure d'un homme qui tenait à s'entourer de tout ce qu'il ne connaissait pas et qui voulait voir, du moins par l'imagination, ce que sa réclusion lui interdisait d'aller chercher. Je lui fis compliment de son installation et je ne lui cachai pas ma surprise. Il en parut charmé.

« Vous êtes bien heureux, reprit-il, vous retournerez à Paris; moi je n'irai probablement jamais. Je ne me plains pas d'être ici, puisque j'y fais ce que je veux, mais je suis très seul, et bien souvent l'ennui me prend. Je voudrais pourtant connaître un peu le monde par moi-même, je voudrais voyager. Il y a près de dix ans que j'amasse de l'argent; peut-être un jour en aurai-je assez pour partir, mais ce sera bien tard. »

Et il me faisait mille questions sur le prix du voyage de Patras en France, sur le temps qu'on pouvait demeurer à Paris en vivant petitement avec 1,000, 1,500 drachmes. « Vous voyez ce plan de Paris, disait-il en me montrant une carte faite en 1856, je le connais comme vous; voici la rue de Rivoli, la place de la Concorde, le fleuve, les ponts, » et il récitait par cœur les noms de toutes les rues qui aboutissaient sur la rive gauche de la Seine. — C'est à Paris, disait-il, que vont tous les étrangers, c'est là que sont les savans; c'est là que sont les universités où l'on entre sans rien payer. On peut y apprendre toutes les langues et les parler, car chaque nation y est représentée par des voyageurs; on peut lire des livres de toute sorte. Paris, reprenait-il en s'animant, il me semble que c'est une montagne d'où on découvre le monde entier.

Il s'interrompit un instant considérant le plan d'un œil plein de

regret; puis, se tournant vers moi et me lançant un regard malin, il dit ces quelques mots, qui me rappelèrent à la réalité : — J'irais,... et je reviendrais évêque.

Cette saillie me fit rire en me révélant que dans ce monastère du sommeil un ambitieux intelligent veillait.

Pendant qu'il parlait, j'avais remarqué près du lit une caisse de fer soigneusement fermée, à peu près semblable à d'autres caisses sur lesquelles j'avais vu chaque moine s'asseoir de préférence aux chaises. — Que faites-vous de cette caisse, lui demandai-je; est-ce un coffre-fort?

— Oui, me répondit-il avec le plus grand sérieux, c'est mon coffre-fort!

— Mais vous avez chacun le vôtre alors, car j'en ai vu de pareils dans presque toutes les chambres?

— Cela vous étonne; il est vrai, reprit-il, vos monastères sont loin d'être organisés comme les nôtres. Chez vous, ce sont des communautés; ici, c'est bien différent. Vous avez déjà pu voir que chacun de nous vit chez lui, séparé des autres, — ce n'est pas un règlement qui l'ordonne : — si vous aviez visité tout le couvent, vous sauriez que plusieurs des nôtres se sont associés et demeurent en commun; mais c'est que par-dessus tout nous tenons à conserver notre indépendance, et que la plupart d'entre nous pensent qu'on n'en jouit réellement qu'en vivant seul. Chacun en venant ici apporte sa fortune, ses biens, qu'il garde en sa possession; le plus souvent, il achète autour du couvent des vignes qu'il fait valoir et dont il vend la récolte comme il l'entend. Quelques-uns qui sont venus pauvres ont aujourd'hui assez d'argent pour se faire construire un appartement et vivent fort à leur aise; d'autres, qui ont fait de mauvaises affaires, sont tombés dans une situation difficile. En fait, notre couvent est une ville, une commune, si vous aimez mieux, mais d'où les femmes sont exclues. Nous avons notre gouvernement, nous choisissons notre président, nos représentans au conseil; chacun de nous, par des contributions, paie sa part de la dépense générale, mais quant aux bénéfices, il n'en est pas de communs. Chacun vit et travaille pour soi; on prête, on emprunte à grosse usure, on vend, on achète, et vous n'ignorez pas qu'une grande partie des raisins secs qui sont exportés d'Aigion en Angleterre vient de Taxiarque. — Cela serait bien sans doute, continuait-il, et quand le coffre-fort est plein, chacun est ainsi maître de faire ce qu'il veut, mais à quoi leur sert tout ce travail et tant d'économie? Ils meurent comme tout le monde; leur richesse leur échappe sans qu'ils en aient profité pour autre chose que pour se construire une chambre plus ou moins belle et s'acheter des robes

d'un grand prix. Au reste, ils n'en ont pas conscience, — et il prit plaisir à laisser percer toute la rancune et le mépris que lui inspirait la société où il était condamné à vivre, — ils n'en ont pas conscience, et chacun d'eux se croit content quand il peut reposer tranquille dans ce monastère comme s'il dormait déjà dans la tombe.

Il me parlait encore quand on vint me prévenir que l'higoumène m'invitait à partager avec lui le repas du soir. On me conduisit ensuite à ma chambre, qui était celle que j'avais remarquée à mon arrivée. Nouvellement bâtie, son plancher, ses murs, ses armoires, le lit, les portes, les fenêtres, tout était en sapin blanc. Un balcon donnait à l'ouest sur la vallée en face du couvent de femmes. Le *grammateus* et deux ou trois jeunes diacres vinrent me tenir compagnie jusqu'à ce que je fusse couché et me quittèrent en me répétant que le lendemain, qui était un jour de fête, ils me feraient visiter complétement le couvent. J'aurais bien dormi dans mon nouveau lit, si un tremblement de terre comme on en ressent si souvent à Aigion n'était venu secouer le monastère. Au premier bruit des clés sautant dans les serrures, tout le monde s'était précipité dans la cour : deux cents spectres blancs couraient, gesticulaient en faisant de grandes ombres noires au clair de la lune; c'est tout ce que j'aperçus : cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que chacun était rentré chez soi et s'était rendormi.

Je fus de nouveau réveillé, mais cette fois le matin, par un bourdonnement étrange dont je ne pus venir à bout de me rendre compte : on eût dit des roulemens d'un tambour couvert d'un crêpe ou le tintement lointain d'une cloche fêlée. Un petit moine qui m'apportait le café m'apprit que c'étaient les cymbales (cloches en bois), et que je les entendrais toute la journée. Je pris mon parti de me lever; le moinillon revint avec deux serviettes sur le bras et me présenta une aiguière d'argent à long col et au bec finement ciselé, dont le pied reposait sur le double fond percé à jour d'un grand plat également en argent. Il versait lentement au-dessus du plat son eau parfumée d'essence de roses, et je n'avais pas achevé ma toilette, que le *grammateus* était déjà venu me rejoindre.

Je passai la journée avec lui; il me montra la bibliothèque, que je trouvai pauvre et en piteux état; puis, l'office du matin terminé, nous descendîmes à l'église. Elle est construite au milieu de la cour, bâtie en pierre tendre de la montagne, peu élevée, peu spacieuse, et ne produit aucun effet. Cinq piliers carrés soutiennent une voûte devant la porte; sous les deux cintres latéraux sont suspendus deux croissants en bois sec et un tambourin en fer, analogue au gong des Chinois : ce sont les cymbales dont le son pénétrant et

sourd m'avait éveillé et que les moines frappent à certaines heures, avec des baguettes ou une batte. A l'intérieur, l'église, richement ornée, mais sans goût, est couverte d'images et d'offrandes précieuses de toute sorte; de petites niches où logent des saints de bois grossièrement sculptés sont percées le long des murs.

En sortant, le *grammateus* engagea conversation avec deux fous qui rentraient du bois dans les bûchers; l'un était un ancien avocat, l'autre un paysan inoffensif qui payait pension pour être assez maltraité par les moines. L'avocat s'était pris à Taxiarque d'une passion pour l'horticulture; il vint avec nous dans le jardin, où il se mit à couper de longues tiges de jasmin qu'il perça pour en faire des tuyaux de pipe et me faire honneur en me les offrant. Le *grammateus*, qui savait fort bien ce que faisait notre compagnon en récoltant sans façon dans la propriété d'autrui le produit le plus apprécié, se contenta de me dire avec un sourire de satisfaction mal dissimulée : — Ne les prenez pas au moins, les moines ne veulent pas qu'on coupe leurs jasmins. — Mais ils sont coupés, repris-je. — Ce n'est pas nous, c'est celui-ci, et il me montrait le pauvre fou qui s'en allait tout triste de notre refus, emportant ses tuyaux. — Mais s'il rentre avec ses tuyaux dans le couvent, ils vont le battre! — Je le crois, dit simplement le *grammateus*. — Je rappelai le malheureux et je pris les jasmins. — Nous ne pouvons pas nous montrer avec cela, s'écria-t-il quand le fou fut parti, on croirait que c'est moi qui les ai coupés; ce serait une mauvaise affaire;... mais, attendez, — et souriant à mes scrupules, il alla sans hésitation replanter au milieu des buissons le corps du délit. — Venez, maintenant, dit-il.

Mon *grammateus* perdait ainsi dans cette malheureuse promenade une partie de son prestige. La pensée de ma complicité involontaire me fit craindre de prolonger mon séjour à Taxiarque, et je partis le lendemain matin. Aucun moine ne voulut rien accepter en échange de l'hospitalité qu'on m'avait largement offerte; chacun me fit ses adieux, et je m'éloignai dans la direction du couvent de femmes, Pépélénitza, que j'avais entrepris de visiter.

II.

Je dus revenir sur mes pas et suivre d'abord sur la rive droite du torrent le chemin que l'on prend pour arriver à Taxiarque. Le pont une fois traversé, je changeai de route, remontant vers le sud-ouest, pour me diriger de mon mieux à travers des montagnes et des bois que je ne connaissais pas, cherchant un monastère que j'avais à peine vu de loin.

Tout en cheminant, je songeais au moyen de mener à bien mon

expédition, et mes réflexions n'étaient pas de nature à me faire espérer que je réussirais. En Grèce comme en France, il n'est pas bienséant qu'un homme visite seul un couvent de femmes, et je le savais assez pour n'avoir parlé de mon projet à personne en quittant Aigion. J'en avais dit quelques mots à Taxiarque au *grammateus*, que ma prétention avait fait rire, et qu'il avait refusé de prendre au sérieux. J'étais donc parti sans aucun renseignement, sans conseil, ne sachant rien de ce que je voulais voir, sinon que c'était un couvent de femmes, et qu'il s'appelait Pépélénitza. On m'avait dit qu'il jouissait d'une assez mauvaise réputation; quelques-unes des recluses avaient donné l'année précédente matière aux médisances en augmentant d'une façon inattendue la population du couvent. Les moines de Taxiarque, si voisins de Pépélénitza quand le torrent est à sec, avaient été quelque peu soupçonnés d'être les complices de cette faute; l'affaire s'était ébruitée, on en avait causé jusqu'à Athènes, le gouvernement s'en était ému, et il fut question de supprimer Pépélénitza. Les pénitentes perdaient ainsi leur établissement, leurs biens, et se voyaient rendues tout à coup à une société où elles couraient le risque d'être fort mal accueillies. Elles firent si bien qu'une des puissantes familles du pays, les X.., tout dévoués au clergé, prirent soin de leur cause et sauvèrent le couvent. C'étaient ces raconteurs qui m'avaient fait arrêter mon projet; je comptais me présenter comme l'hôte des X... et prendre ainsi ma part de la reconnaissance qui leur était due. Ces réflexions en amenaient d'autres, toutes riantes, et je m'imaginais déjà l'accueil de ces infortunées plus faibles que criminelles, heureuses de recevoir un étranger compatissant qui leur avait presque rendu la vie, car au milieu de toutes mes rêveries, je n'étais pas éloigné de croire que, puisque j'étais l'hôte des X.., j'étais leur sauveur moi-même.

J'avais marché toute la journée sous bois; avant le soir, j'étais sur les crêtes arides que domine Pépélénitza. Une quinzaine de maisons, construites sur deux rochers séparés par un précipice que traversait un mauvais pont en planches, s'élevaient, adossées à un énorme roc d'où s'échappait une petite source. J'aperçus un chemin très raide qui montait vers le sud au village, et en quelques minutes je l'avais gravi.

Le soleil encore chaud éclairait la petite place où je me trouvais, — trois maisons à un étage, irrégulières, construites en pierre, percées de quelques fenêtres, se dressaient devant moi. — A mes pieds, de l'autre côté de la vallée, je voyais Taxiarque, dont les murailles blanches, dorées par le soleil couchant, brillaient au milieu des cyprès.

Je cherchai des yeux autour de moi un visage humain; les mai-

sons semblaient désertes, le village inhabité. Les portes et les fenêtres étaient hermétiquement fermées, aucun bruit ne troublait le silence du soir, et je me sentis rempli d'une impression de tristesse profonde à la vue de la misère et de la malpropreté qui régnaient partout. Des linges noirs, des hardes informes séchaient, suspendus d'une fenêtre à une autre; la terre du chemin était semée de débris de toute sorte et d'ordures accumulées.

Le cœur plein de dégoût, incertain de ce que je devais faire, je me décidai à appeler. Personne ne répondit. Un instant, je crus que tout le couvent s'était barricadé à l'approche de l'étranger et qu'il me faudrait retourner de nuit à Aigion ou à Taxiarque. Je donnai de mon fusil quelques coups contre une porte; deux têtes de femmes à la mine sauvage et renfrognée apparurent, pour se retirer aussitôt. J'avançai vers une autre maison, et comme j'allais appeler de nouveau, je vis sortir d'un jardin un être informe, hideux, que je pris d'abord pour je ne sais quelle bête fantastique : c'était une vieille femme complétement nue. Des cheveux ternes, d'un noir mat, tombaient en désordre sur son corps, si sale et si brûlé qu'il avait la couleur d'une orange; sa figure, contractée par un sourire répugnant et coupée de mille rides, montrait des yeux presque fermés, malades, sans cils, aux paupières rouges. Sa bouche, pendante, cachait un menton fuyant et semblait tomber sur sa poitrine abattue; elle poussait en remuant la tête une sorte de grognement inintelligible et se dandinait en plein soleil, sans me voir, tenant de chaque main des débris de vaisselle qu'elle frappait l'un contre l'autre. Mon premier mouvement fut de prendre la fuite, et j'eus peur; mais deux femmes, qui avaient sur celle-ci l'avantage d'être vêtues, sortirent après elle, et, la poursuivant à coups de bâton, la firent rentrer au logis : c'était une folle.

J'avais compris d'après l'accueil que l'on m'avait fait qu'aucune femme ne consentirait à me parler, encore moins à me donner un abri; je songeais que je m'étais embarqué dans une mauvaise affaire quand je pensai qu'il devait y avoir au moins un aumônier pour l'église de cet étrange couvent, et que lui seul pourrait me venir en aide. Une des *calogriai* (religieuses, littéralement bonnes vieilles), plus traitable, voulut bien m'indiquer du doigt sa maison.

Le prêtre n'était pas rentré; ses filles, deux enfans qui m'avaient ouvert la porte, allèrent le prévenir qu'un étranger l'attendait; il accourut aussitôt, et je n'ai pas oublié l'accueil qu'il me fit. C'était un homme de trente ans, grand, très maigre; sa figure, longue et osseuse, en partie couverte par une barbe et des cheveux roux, trahissait les fatigues et les privations d'une existence d'ascète. Ses yeux bruns, au regard timide comme celui d'un enfant, exprimaient

à la fois la bonté, le calme, la résignation; à peine vêtu sous sa grossière robe de lin, cet homme si misérable, qui s'avançait gauchement embarrassé de deux bras trop longs, et que le moindre mot rendait confus, inspirait cette admiration respectueuse que donne la foi absolue observée par un être qui se dévoue tout entier à sa croyance et qui poursuit jusqu'à la fin avec conséquence le but qu'il a donné à sa vie.

Dès les premières paroles, quand il se fut excusé de la froideur que m'avaient montrée les *calogriai*, il me témoigna la reconnaissance que Pépélénitza conservait à ses sauveurs. — J'espère que vous ne prendrez pas mauvaise opinion de notre couvent, me dit-il ensuite, nous allons sortir ensemble, et je vous montrerai ce que vous voudrez voir. Seulement nous sommes bien pauvres, et si vous passez une nuit ici, j'ai honte de l'hospitalité que je vous offrirai. — Je vis que ce scrupule l'affectait réellement, et, comprenant que sa misère était complète et que mon arrivée la lui faisait sentir davantage, je le rassurai de mon mieux en lui répétant que je ne demandais qu'un abri sous son toit jusqu'au lendemain matin et que je serais heureux de demeurer chez lui. Alors, plus confiant, avec un regard où se peignaient le contentement et ses regrets : — Nous allons d'abord nous occuper de votre dîner, me dit-il.

Il alla prendre au fond d'une petite armoire creusée dans le mur un plat d'olives noires, du fromage de chèvre et un flacon d'huile, qu'il plaça sur l'appui d'une des fenêtres, puis incertain, troublé, il vint dire à voix basse quelques mots à l'oreille de sa fille, qui sortit sans parler. Elle revint bientôt radieuse avec deux œufs qu'elle tendit à Panaïoti (c'était le nom de son père), et que celui-ci mit sous la cendre. Ces préparatifs me rendirent confus à mon tour, et je me faisais un scrupule d'être venu mettre à contribution la délicatesse de cet homme pauvre qui m'offrait ainsi tout ce qu'il possédait. Notre repas terminé, comme le soleil se couchait, Panaïoti me proposa de sortir pour visiter le couvent avant la nuit.

Mes impressions furent les mêmes que lors de mon arrivée; même silence, même tristesse, même misère partout. Les maisons étaient à peu de chose près toutes semblables, mais à mesure que nous avancions dans l'intérieur du village elles paraissaient plus sales et plus pauvres que celles qui m'avaient frappé en entrant. Seule une petite église creusée dans le rocher, à droite du précipice, me parut très propre et religieusement entretenue : c'était la cure de Panaïoti. Il prit plaisir à me la présenter dans tous ses détails et me fit admirer un vieux crucifix de bois finement sculpté, le pied presque enfoui dans un buisson de myrte sauvage et d'aneth, qu'il avait placé au-dessus de l'autel, puis quelques vases modernes

pleins de fleurs de la montagne; deux petits tableaux, des icones, tout cet humble trésor dont le soin lui prenait une partie de ses journées. Nous traversâmes en sortant la passerelle de bois vermoulu jetée sur le précipice, et qui relie entre elles les deux parties du couvent; elle tremblait légèrement sous nos pieds et n'avait pas de parapet. Panaïoti, répondant à mon étonnement, me dit que c'était la cause d'accidens qu'il serait facile d'éviter, et qu'il voudrait voir cesser ce danger de tous les jours; deux folles, à six mois de distance, s'étaient ainsi laissées tomber et s'étaient tuées; pareil sort devait arriver à celle que j'avais rencontrée.

De ce côté du précipice, les maisons plus grandes formaient de petits bâtimens carrés qui servent d'ateliers de tissage. Nous entrâmes dans le plus proche : une vingtaine de femmes en robes bleues étaient assises chacune devant un métier et tissaient, sans parler, sans lever la tête, des pièces de coton semblables à leurs vêtemens. Quelques-unes, les plus adroites, avaient en face d'elles des métiers plus compliqués, chargés de fil de coton ou de soie de différentes couleurs, et disposaient dans la trame de l'étoffe des dessins variés. Celles-ci travaillaient soit pour elles, soit pour d'autres *calogriai* plus riches qui leur fournissaient le fil; le produit de leur travail, vendu aux marchands d'Aigion, constitue un petit revenu pour Pépélénitza.

Plus encore qu'à Taxiarque, chacun vit pour soi dans cette singulière communauté. Les règlemens qui astreignent à certains devoirs journaliers les *calogriai* laissent à celles-ci l'indépendance la plus complète pour tout ce qui touche à leur habitation, leur nourriture, leur travail et l'emploi de leur temps en dehors des offices qu'elles ont coutume d'entendre deux fois par jour. Une seule chose importe, c'est que chacune soit en état de subvenir à sa propre existence, et ne soit jamais exposée à devenir une charge pour ses compagnes. La plupart ont de quoi vivre, et demeurent oisives; celles qui sont dénuées de ressources travaillent pour les autres qui les paient en conséquence. Rien ne ressemble plus à une petite ville dont les habitans auraient fait vœu de ne jamais sortir que ce couvent de femmes; ce n'est qu'en le considérant à ce point de vue que l'on comprend son organisation. Une chose seulement étonne plus que les autres, dans un pays comme la Grèce, où les croyances sont fermes, mais calmes, et où le sentiment de la foi ne s'exalte jamais jusqu'au mysticisme, c'est qu'il est presque impossible de découvrir quel motif a pu pousser ces femmes à la retraite. D'autre part, si on se rappelle que les femmes en Grèce vivent trop dépendantes, trop effacées pour songer jamais à prendre un parti aussi grave que celui de se dérober au monde, et qu'elles ont toutes,

pour les détourner d'une résolution qui est antipathique aux mœurs grecques, une famille toujours nombreuse, on concevra avec peine comment se recrute Pépélénitza.

Quelques habitans d'Aigion m'en ont pourtant donné plus tard une explication plausible : la plupart des *calogriai* sont des paysannes; jeunes filles qui renoncent à s'établir ou veuves sans famille, toutes viennent des villages, aucune ne sort des villes. Ce qui les attire, c'est à la fois le repos et une sécurité qui leur fait défaut dans la société où leurs parens les abandonnent. Celles qui sont depuis longtemps dans le monastère et qui se sont amassé quelque argent par leur travail, ou encore celles qui y sont arrivées avec une petite fortune, celles-là ont vraiment atteint leur but. Chacune se fait élever à son gré, sans qu'aucun règlement y mette le moindre obstacle, une maison qu'elle habite seule ou avec une autre *calogria*, si elle a pris une associée. Cette maison est complétement distincte des autres; un jardin, un mur même l'en séparent, et la propriétaire peut à son choix frayer avec ses voisines ou vivre à l'écart. Le plus souvent elle a des champs près du couvent, des vignes ou du coton qu'elle surveille et qu'elle fait valoir: c'est sur ce revenu que vivent les calogriai qui sont arrivées sans ressources. Toute idée de charité mise de côté, les riches qui ont besoin de bras pour défricher, planter ou ensemencer leurs terres, pour en faire travailler et vendre le produit, ne pouvant s'adresser aux *ergatès*, qui sont le plus souvent des hommes, et qu'on paie relativement fort cher, prennent le parti d'engager à leur service ces compagnes misérables. On sait qu'en Grèce les femmes travaillent autant et mieux à la terre que les hommes: les calogriai ont donc ainsi sous la main de bons ouvriers tout trouvés qu'elles admettent en proportion de l'ouvrage qui est à faire. De la sorte, une partie du couvent fait vivre l'autre, jusqu'à ce que la nouvelle génération, enrichie à son tour par son travail ou par des legs, jouisse d'un repos bien mérité en se faisant servir par d'autres novices.

J'avais à plusieurs reprises aperçu, avant d'arriver à Pépélénitza, comme des points bleus piqués au milieu des champs qui s'étendaient sur le versant de la montagne; c'étaient ces mêmes travailleuses que je rencontrai en revenant à la maison de Panaïoti. Elles s'étaient réunies pour le retour au coucher du soleil, et nous les voyions venir au-dessous de nous, marchant de distance en distance, deux à deux ou par groupes, courbées sous les sacs qu'elles portaient sur leur dos; les plus vieilles ou les plus faibles marchaient en arrière sans se parler, sans s'attendre, et les plus valides passaient déjà devant nous que les dernières s'apercevaient

encore dispersées comme un chapelet dénoué le long du chemin, les unes avançant lentement, les autres s'arrêtant essoufflées au milieu d'une pente trop rude.

Les propriétaires assez riches pour se reposer se mirent à leurs portes pour les voir passer ou pour les recevoir, et je regardais successivement ces ouvrières dociles, prenant des chemins différens, se diriger par groupes de quatre ou cinq femmes vers les maisons où elles étaient attendues et où elles devaient rendre compte du travail de la journée. Chacune, en passant sous la porte, laissait glisser son sac et le rentrait devant la calogria jusqu'à ce que les retardataires, arrivées à leur tour, fussent rentrées au logis. Alors tout se referma, le silence se rétablit, et le village offrait sous les teintes roses du crépuscule le même aspect triste qu'il présentait en plein midi.

Panaïoti m'apprit que ces malheureuses payaient ainsi par leur travail le droit de vivre sous un toit qui n'était pas le leur, et que chaque calogria aisée logeait d'ordinaire cinq de ses compagnes, qu'elle employait à la fois aux soins de son intérieur et à la culture de ses terres. C'est à cette coutume, plus encore qu'à ce besoin d'oppression et de vexations si naturel entre les femmes, qu'il faut attribuer le caractère aristocratique de la petite société de Pépélénitza. Avoir une maison, des terres, de l'argent à soi, n'étant là que le privilége d'un petit nombre, celles qui sont ainsi favorisées forment tacitement une classe distincte dans le couvent, un parti dont tous les membres se jalousent et se haïssent, mais qui, se sentant fort et nécessaire, use et abuse de son autorité envers le parti le plus faible. C'est une oligarchie composée de despotes également puissans, qui ont toutefois l'esprit de s'entendre pour conserver entre leurs mains tout le pouvoir. Le gouvernement de Taxiarque était bien différent à ce point de vue : chacun y vit pour soi, mais respecte en même temps l'indépendance d'autrui.

Panaïoti m'avait donné son lit; il voulut, malgré mes prières, passer la nuit par terre, couché à côté de ses filles. A peine éveillé, je parlai de partir pour ne pas lui rester plus longtemps à charge, mais il m'engagea à venir avec lui à la messe du matin, qu'il disait environ une heure avant le lever du soleil.

Nous sortîmes ensemble, traversant ce petit village où les maisons noires étaient encore confondues dans la brume. Une pluie d'été faisait entre les maisons de véritables lacs; pas une lumière n'apparaissait aux fenêtres, pas une voix ne faisait deviner que les calogriai étaient éveillées. Nous trouvâmes l'église bien éclairée à la lueur de quelques lampes de cuivre à cinq becs, et des cierges de résine qui brûlaient autour du crucifix. Toutes les religieuses

étaient là, silencieusement agenouillées devant leurs bancs de bois. J'allai me placer dans l'ombre, près de la porte, pendant que Panaïoti, tout ruisselant d'eau, entrait du côté de l'autel pour dire la messe. Elle ne dura qu'un quart d'heure; le pappas entonna en terminant un étrange cantique que les assistans reprirent en chœur, et je me hâtai de sortir pour ne pas me trouver sur le passage des calogriai, qui se dispersèrent dans le village.

Panaïoti vint me rejoindre et voulut me faire partager un déjeuner que ses petites filles avaient préparé pendant notre courte absence. Je vis de nouveau défiler en troupe serrée, à la lueur pâle du matin, sous la pluie, ces mêmes travailleuses que j'avais vues revenir la veille, et je dus attendre pour me mettre en route qu'elles fussent rendues à leurs champs. J'arrivai moi-même à Aigion dans l'après-midi.

III.

Environ un mois après, au milieu d'avril, je me préparais à parcourir l'est de l'Achaïe et à pousser mon excursion jusqu'aux sources du Styx en Arcadie, quand j'appris que trois Français, dont deux élèves de l'école française d'Athènes, en quête de monumens anciens, viendraient au mois de mai explorer les environs d'Aigion. Je préférai les attendre, et c'est avec eux que je visitai d'abord les quelques ruines qui subsistent encore dans cette contrée naguère si riche en monumens de toute sorte, mais qui vit disparaître successivement sous les secousses des tremblemens de terre, depuis son antique capitale Hélicé, jusqu'à ses plus pauvres bourgades. Les habitans se servent, pour construire, des pierres des édifices renversés et dissimulent soigneusement sous une couche de plâtre les débris d'inscriptions qui se trouvent placés sur la façade de leur maison; ils ont ainsi la double satisfaction de posséder un mur très net, qui paraît neuf, et de s'éviter en même temps les investigations des archéologues, et ces opérations de grattage et de lavage qui sont particulièrement désagréables aux propriétaires. On trouve cependant deux beaux morceaux de plafond en marbre, à caissons, étalés dans un champ au soleil, sur le bord de la route poudreuse de Théméni. Ce sont les restes d'un tombeau romain probablement enfoui, qu'on a respecté parce qu'il est assez éloigné de la ville; — une dalle épaisse, qui se trouvait peut-être au seuil, sert aujourd'hui de garde-fou à un petit pont jeté sur un ruisseau à sec, et montre aux passans son inscription profonde et bien conservée.

M. Lebègue a publié un mémoire sur un temple plus important

qu'on distingue vers l'ouest, à trois lieues d'Aigion, et dont on cherche aujourd'hui à reconstituer l'histoire. Les habitans l'appellent la *Trapeza* (table), parce qu'il est situé sur un plateau, au sommet d'une montagne élevée. On n'y trouve pas d'inscriptions, mais il subsiste un grand nombre de débris de marbre et une enceinte de murs de construction cyclopéenne. Un troupeau de chèvres paissait au milieu des ruines, quand nous le visitâmes un soir, au coucher du soleil; le golfe de Corinthe, avec sa couronne de montagnes toutes colorées de teintes diverses, s'étendait à nos pieds, et ce merveilleux spectacle nous rappelait, pour la centième fois, quel soin religieux, quelle intelligente attention apportaient les Grecs à choisir la demeure de leurs dieux.

Ce n'est qu'après ces différentes promenades que nous résolûmes de faire tous ensemble l'excursion que j'avais projetée. Escortés de guides et d'agoyates, montés tant bien que mal sur les petits chevaux du pays, nous partîmes un matin en caravane, à la grande joie des habitans d'Aigion, tout émus de voir défiler à la fois tant d'étrangers dans leurs petites rues. Les femmes se mettent aux fenêtres; les hommes, sortant de leurs maisons ou du café, nous saluent d'un « bon voyage » ironique; les enfans courent autour de nous, les chiens aboient et mordent nos chevaux, qui se cabrent, jusqu'à ce que, sortis de la ville, nous atteignions, vers le sud-est, le village de *Zevgalatio*, que nous traversons, grâce à Dieu, sans éveiller une aussi vive curiosité. Ce petit bourg, à peine peuplé de 300 habitans, est un des plus riches d'Achaïe; il rivalise avec Théméni, son voisin, pour la production des raisins de Corinthe, et il a sur celui-ci l'avantage d'offrir aux voyageurs fatigués par le soleil l'ombrage de ses vieux arbres, au pied desquels semblent enfouies de petites maisons. Zevgalatio est tout proche du torrent que j'avais si difficilement traversé pour aller à Taxiarque; mais cette fois nous sommes plus près de la mer, et suivant notre route nous trouvons bientôt un pont sur lequel nous avons soin de nous engager en longue file, un à un, pour venir plus facilement à bout de nos chevaux, qui se défient des architectes de leur pays et font mine de rebrousser chemin. Les braves bêtes savent mieux que leurs conducteurs ce qu'est ce pont, étroit, long de 100 mètres environ, ondulé comme la lame d'une scie usée, sur lequel pareille cavalcade ne passe pas une fois l'an. C'était en effet le résultat d'un plan assez élémentaire; une douzaine de piles, en galets du torrent, ont été élevées à la suite les unes des autres; chaque pile est reliée à l'autre par un petit pont dont la voûte forme un angle obtus très prononcé. Le voyageur monte le premier versant de ce petit pont jusqu'au sommet, puis redescend pour gravir de nouveau la seconde

arche, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait atteint l'autre rive. Le premier cavalier était déjà passé que les autres, échelonnés de distance en distance, montant, descendant, remontant, se dessinaient encore sur la surface ondulée du pont, comme ces figures qu'on voit éternellement paraître et disparaître au fond de ces anciens tableaux à mécanique qui faisaient les délices de nos grands-pères.

Le fleuve traversé, nous quittâmes la route pour entrer dans la montagne vers le sud-est. Un petit chemin rempli de pierres se dessinait en lacet au milieu des genêts dorés et des hautes bruyères disparaissant par place sous des buissons de chênes verts ou d'arbousiers. C'est un sentier à peine praticable pour un piéton : nos chevaux le gravissent sans broncher : au-dessus de nous, à mesure que nous avançons, se dressent d'énormes rochers aux formes fantastiques, dentelés, troués à jour, escarpés, parsemés çà et là d'arbustes sauvages. Peu à peu le chemin s'encaisse, les chevaux pénètrent dans un charmant fourré d'églantiers, d'aubépines roses: les arbres de Judée déjà flétris ont secoué leurs longs bras fleuris et couvert la terre d'une épaisse couche violette; nous nous croirions égarés dans le dédale de quelque bois enchanté, si, par un brusque détour, le sentier ne nous ramenait pas sur le flanc de la montagne. Toute la route que nous avons parcourue s'étend à nos pieds : le Sélinus coule paisible au milieu de son lit de pierres pendant que, descendant pêle-mêle de l'autre rive, un troupeau de moutons s'échelonne le long de l'eau pour boire.

Ce spectacle nous faisait envie; le soleil devenait brûlant, la chaleur accablante, et nous appelions depuis longtemps l'instant de la première étape quand nous arrivâmes à Mamouscha. Quelques cabanes en bois, abritées sous d'immenses platanes, près d'une source vive, en font la halte habituelle des caravanes et des bergers. Pendant que nos chevaux à peine essoufflés broutaient autour de nous l'herbe protégée par une ombre toujours épaisse, on nous servit une grande jatte de lait que nous dûmes partager avec deux jeunes Grecs qui s'étaient arrêtés comme nous dans leur voyage et qui parurent trouver tout simple cet intelligent procédé de notre hôte, qui devant l'affluence inaccoutumée des clients transformait son maigre repas en déjeuner de table d'hôte. L'un des deux voyageurs était un soldat en congé qui regagnait Calavryta, l'autre un jeune berger de seize à dix-sept ans, encore imberbe, le teint bronzé, qui suivait la même route que nous et proposa de nous accompagner à pied. Sa physionomie nous avait déjà frappés; sous son vêtement pittoresque qui découvrait son col, ses bras et ses jambes aux formes grêles, mais pures, il présentait le type exact de ces gracieux adolescens que les anciens excellaient à modeler et

dont la beauté semble toujours faite de la réunion de ces trois qualités : la souplesse, la force, la santé. Il avait de grands yeux noirs, doux et audacieux, de longs cheveux bouclés, et, pour donner plus de vraisemblance encore à cette vision de l'antique, sa démarche et son costume rappelaient d'une façon frappante ces vers de Théocrite :

« Lycidas était son nom, son état chevrier; — tout l'indiquait : la dépouille d'un bouc aux poils jaunissans et portant encore l'odeur du lait épaissi couvrait ses épaules, une large ceinture serrait son vieux manteau autour de ses reins, et sa main s'appuyait sur une houlette d'olivier sauvage. »

Il fallut reprendre la route après une demi-heure de repos; le petit berger voulait nous conduire à l'église de son village, *Klapatzouna*, que les Achaïens vont parfois visiter; si elle n'est pas grande et si l'architecture laisse à désirer, elle a du moins le rare mérite d'être creusée tout entière dans un tronc d'arbre : c'est un platane gigantesque qui abrite ainsi dans son sein l'officiant, l'autel et les fidèles. La légende lui attribue un caractère sacré; chacun le respecte et le vante dans la province, et confond sous une même dénomination l'arbre et la chapelle, qu'il appelle *église de la Vierge au platane*. Nous avons eu l'occasion de parler ici même d'un autre platane non moins célèbre qui servit de prison après 1821 (1). Un détour et le moindre retard auraient compromis le succès de notre excursion en nous exposant à nous voir refuser l'entrée du couvent dans la nuit; nous dûmes poursuivre et presser notre marche en ligne directe, sous un soleil de plomb, trouvant cependant une distraction et un plaisir dans la compagnie de notre petit chevrier, qui dissipait par ses réflexions inattendues et toujours originales l'accablement que la chaleur faisait peser sur la conversation générale.

Avant le soir, nous commencions à descendre, et notre charmant compagnon nous quittait comme nous prenions un sentier qui domine d'abord une vallée profonde au fond de laquelle coule un maigre torrent. Nos chevaux, pressentant le terme du voyage, firent mine de hâter leur pas toujours égal jusqu'au moment où, s'arrêtant au milieu de l'eau qui nous mouillait les jambes, nous dûmes attendre qu'ils eussent bu et soufflé. Cette halte forcée était la dernière. Bientôt nous pûmes voir au-dessus de nos têtes se dresser Mégaspiléon, l'édifice le plus singulier, la construction la plus étrange que j'aie rencontrée. L'impression que nous ressen-

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1876.

tîmes tout d'abord tenait de la surprise et de la frayeur que pourrait inspirer la vue d'un immense château de cartes de toutes couleurs collé contre une roche, habité par des êtres humains.

Dominant de vastes jardins pleins d'ombrage qui forment une colline en pente douce jusqu'au fond de la vallée, une série de petits étages irréguliers couverts de peintures criardes, sales et toutes différentes, s'élèvent les uns sur les autres dans le creux d'un énorme rocher. Tous ces étages ajoutés successivement, sans toit, au-dessus des premières constructions, ont formé peu à peu un haut bâtiment sans profondeur qui semble plaqué sur le granit et ne tenir que par un miracle d'équilibre. Le sommet, inégal par le fait des constructions élevées au gré de chaque propriétaire à diverses hauteurs, semble composé de mansardes superposées, les unes élancées et dépassant les autres comme des nids de vautours attachés au rocher, les autres plus basses et paraissant inachevées. Au lieu de s'agrandir en profondeur ou en largeur, cette étrange cité, que peuplent près de quatre cents moines, resserrée d'une part au nord contre la montagne, arrêtée de l'autre au sud par un vallon rapide, s'est développée en hauteur. C'est une ville dont les habitans, augmentant insensiblement, n'ont pour s'établir que les quelques mètres carrés occupés par les fondateurs et prennent le parti de bâtir leurs maisons les unes au-dessus des autres, jusqu'à ce que l'immense roche qui soutient tout l'édifice soit complétement couverte de cette nouvelle mosaïque. Une infinité de petites fenêtres de toutes les formes, larges ou étroites, percées au hasard et selon l'époque des constructions successives, apparaissent de loin comme des trous noirs sur cette haute façade que le temps, l'incurie et le mauvais goût des moines ont revêtue des teintes les plus sales. Nous nous étonnions en avançant que les tremblemens de terre, si fréquens et si terribles dans le nord du Péloponèse, ébranlant ce fragile entassement de cellules, ne l'eussent pas déjà fait rouler pêle-mêle dans un éboulement jusqu'au fond de la vallée.

Suivant en file indienne un petit chemin ombragé qui serpentait sur la colline, nous fûmes bientôt doucement surpris en nous trouvant au milieu des jardins que nous distinguions d'en bas, encore fleuris, tout embaumés de ces chauds parfums que ramène le soir. D'épais massifs d'églantiers, de rosiers, dominés par les cimes pleines de fruits mûrs des merisiers, des figuiers, des orangers, des néfliers du Japon, tendaient et enlaçaient leurs branches au-dessus de notre sentier; des bandes d'oiseaux chanteurs frissonnaient dans les feuilles et se dispersaient sous le ciel à notre approche pour se reformer derrière nous. Mais nous n'avions pas fait cent pas que peu à peu des monceaux d'ordures, des débris de toute

sorte provenant des cuisines, des linges pourris, des ruisseaux de boue grise, souillant jusqu'à la terre de ce charmant jardin, vinrent nous rappeler à la réalité. Ce paradis servait d'égout, et la saveur des fruits que portaient ses arbres était due aux vertus des eaux sales et des immondices dont les moines se debarrassent en les jetant par les fenêtres.

Les têtes pâles de quelques caloyers avertis par le hennissement des chevaux apparaissent aux lucarnes; ils regardent, insoucians, avec des yeux où perce pourtant une évidente malveillance, ces étrangers curieux qui viennent surprendre la comédie de leurs intrigues et troubler la monotonie de leur impassible repos. La chaleur est tombée, c'est l'heure de la promenade : nous trouvons en grand nombre les moines groupés sur une longue terrasse bordée de grands arbres qui s'avance en face du couvent vers l'est. Malgré tout le fracas de notre arrivée, c'est à peine si on semble nous avoir vus : les uns nous regardent sans rien dire, d'autres détournent la tête et reprennent en se promenant la conversation interrompue; pas un ne s'avance, ils attendent. « Où est l'higoumène? suis-je obligé de demander à celui qui se trouvait le plus près de mon cheval. — L'higoumène est malade, reprit-il; est-ce que vous venez pour coucher ici? — Sans doute; nous venons d'Aigion, et nous avons marché la journée entière. — Vous venez pour coucher, répétait-il avec un regard défiant; mais vous êtes trop de monde, je ne sais pas si on pourra vous loger. Du reste voilà son frère, le prohigoumène, parlez-lui; c'est lui qui sait ce qu'il pourra faire. » Et il me quitta.

Je transmis ce dialogue à mes compagnons, et, bien résolus à ne pas perdre le fruit de notre expédition, nous mîmes pied à terre, laissant nos chevaux aux hommes de l'escorte, pour nous diriger tous les quatre vers le prohigoumène, qui semblait de son côté venir à nous. « Ils veulent visiter le couvent? me dit-il dès que nous fûmes réunis; ce n'est pas le moment, nous sommes dans les élections, et vous êtes nombreux; il fallait venir le matin. »

« Nous ne demandons qu'un abri, repris-je, une salle où nous puissions passer la nuit : laisse-nous seulement entrer, nous paierons. — Oui, vous paierez, un thaler chacun, sans compter ce que vous mangerez; mais qui sont ces gens-là, demanda-t-il plus bas en désignant mes compatriotes, es-tu allé dans leur pays? — Oui, une fois, repris-je, pensant qu'il était prudent qu'un de nous du moins passât pour être Grec; mais ils savent parler le grec, » continuai-je pour prévenir de sa part toute réflexion inopportune.

La conversation devint alors générale; quelques moines se rapprochèrent, et nous nous dirigions déjà vers la porte du monastère

quand le prohigoumène, montrant nos fusils : « Oh ! il faut laisser vos armes, toutes vos armes, on ne peut pas entrer comme cela ici. » Cette injonction inattendue nous décontenança; il est toujours sage en Orient de se tenir sur la défensive, et l'accueil que nous recevions ne nous encourageait pas à donner aux moines cette preuve d'excessive confiance ; cependant ils étaient chez eux, nous ne pouvions pas changer une règle aussi formelle : il fallut céder.

L'ancien portail, aux battans couverts de symboles religieux à demi effacés, s'ouvrit devant nous et, passant sous une voûte en maçonnerie, nous pénétrâmes dans une salle assez vaste, un peu sombre, dont le plafond cintré était supporté par de lourdes colonnes en granit. Une large porte ouverte au fond donnait accès à la chapelle, et nous apercevions, perçant dans l'obscurité, ses riches ornemens, qu'éclairait la lueur des veilleuses de cuivre. A gauche, une antique fenêtre à vitraux s'ouvrait sur la vallée. Nous étions dans la salle d'attente du couvent, également qualifiée d'oratoire par les caloyers. On nous montra l'église, ses murs et l'autel couverts d'images et d'offrandes du plus mauvais goût ; des reliques et le trésor modeste de ce monastère, où chacun ne professe à vrai dire de culte que pour soi-même.

En rentrant dans l'oratoire, les moines qui nous accompagnaient allumèrent des cierges et se placèrent devant nous. Pensant que c'était la coutume et qu'on traitait ainsi les étrangers qu'on voulait honorer, nous allions remercier le prohigoumène quand, se tournant vers nous : « C'est pour monter, dit-il, voici l'escalier, je vous suis. » Nous aperçûmes en effet une voûte noire qui donnait également sur la salle où nous étions, en face de la fenêtre. Les premières marches taillées dans le rocher nous apparurent bientôt, noires, inégales, humides, conservant après des siècles la crasse et la boue amoncelées sous chaque génération. Les parois de granit, auxquelles nous devions nous appuyer pour ne pas tomber, étaient devenues grasses sous les mains sales et sous le frôlement des robes de tous ceux qui passaient. En même temps, à mesure que nous montions, une odeur fade, écœurante, se dégageait des cellules sordides qui donnaient sur chaque palier et, mêlée aux émanations répugnantes que produit une ombre éternelle, remplissait l'étroite cage de cet escalier, qu'un rayon de soleil n'avait jamais pénétré.

La tête nous tournait quand nos conducteurs s'arrêtèrent; le prohigoumène, ouvrant une porte, nous fit entrer dans une chambre qui nous parut lumineuse après notre ténébreuse ascension, et nous déclara que nous y pourrions demeurer jusqu'au lendemain matin. — C'était d'ailleurs la plus belle, ajoutait-il, celle qu'on réserve

aux étrangers de distinction : mon frère l'higoumène l'habitait autrefois; mais à présent qu'il est malade il ne l'a plus, continua-t-il avec un méchant sourire. — Nous ne faisions attention ni à ses paroles qui pourtant avaient un sens, ni à la chambre : le mur qui se trouvait sur la façade était pris tout entier par une large fenêtre vitrée; chacun de nous, le corps penché en dehors, aspirait à pleins poumons le grand air, cette richesse du pauvre dont ne jouissaient même pas ces tristes moines. Quand il fut question de dîner, le dégoût que nous inspirait tout ce qui passait par la main des caloyers faillit nous faire attendre à jeun jusqu'au matin; on nous apporta cependant des œufs durs et des cerises que nous hésitions à laver, tant l'eau qu'on nous présentait rappelait cette odeur fétide qui nous poursuivait partout.

Cependant il fallut descendre et passer de nouveau par l'escalier; nous n'avions pas vu les caves; c'est la partie du couvent dont les moines sont le plus fiers. Ils sont en effet les seuls habitans d'Achaïe qui tirent parti du vin qu'ils récoltent en le conservant sans y ajouter de résine; quelques négocians de Patras ont imité cet exemple et s'en trouvent bien, mais la plupart des propriétaires restent encore attachés à l'ancien usage et diminuent des trois quarts la valeur de leurs vins pour ne pas vouloir construire de caves. Celles de Mégaspiléon sont spacieuses, profondes, bien aménagées; le produit de chaque vendange est versé non plus dans des outres de peau de bouc, mais dans d'énormes tonneaux qui sont célèbres dans toute la Grèce, tant leur taille est invraisemblable : un seul de ces tonneaux, longs de 4 à 5 mètres, ne tiendrait dans aucune de nos caves. Le prohigoumène nous fit la gracieuseté de nous offrir de goûter son vin, qui était bon et très différent du breuvage noir qu'on sert dans la campagne grecque. Après quoi nous montâmes à la bibliothèque qui se trouvait près de la chapelle : les caloyers la croient pleine de trésors et de manuscrits inédits; nous avions trop peu de temps à nous pour ne pas les croire sur parole.

Nous avions été frappés en visitant les souterrains où s'étendent les caves d'une inscription assez ancienne fixée sur la paroi d'un mur; elle était très lisible et semblait rappeler une légende locale. Il y était surtout question d'une image de cire qui devait être conservée à jamais comme une sainte relique. Un des moines répondant à nos questions nous fit entrer de nouveau dans l'église et nous montra, soigneusement encadrée, une sorte de tablette tellement noircie, qu'on ne pouvait distinguer ni la composition ni le dessin qu'elle présentait à l'origine.

Vous avez pu voir dans les caves, nous dit notre compagnon, quand il nous eut ramenés à notre chambre, une source d'eau vive

qui coule avec assez d'abondance. Nous l'appelons *Vrysis tis koris*, — source de la jeune fille. C'est la découverte de cette source qui a fait élever notre monastère; l'inscription que vous avez remarquée tout à l'heure le rappelle chaque jour à notre souvenir, et nous apprenons tous ici cette histoire, parce qu'elle est très vraie et qu'elle explique bien l'origine de Mégaspiléon. Si vous ne la connaissez pas déjà, je vous la conterai :

« Il y a longtemps, très longtemps, alors que les montagnes et les vallées étaient désertes et couvertes de bois, une jeune fille qui conduisait un troupeau de chèvres devait faire chaque jour beaucoup de chemin pour les mener boire, car il n'y avait pas d'eau dans le pays avant ce torrent ombragé de platanes que vous avez traversé pour venir ici. — Un soir elle remarqua que, bien avant d'arriver à la rivière, le bélier conducteur avait déjà la barbe mouillée, et bientôt elle observa que chaque fois il en était ainsi. — Elle se promit de l'épier, et un jour elle le suivit sa quenouille à la main, jusqu'à ce qu'elle le vît arriver dans une grotte, au pied de ces rochers, boire à une source qui était cachée par de grands buissons, mais qui est bien celle que vous avez vue. Aussitôt la jeune fille voulut boire à son tour et se mit à genoux au bord de l'eau, mais, comme elle allait pencher la tête, la grotte s'éclaira tout à coup, et une voix s'éleva qui lui dit : « Il existe une image de moi cachée dans la forêt. Mettez le feu à cette forêt; un serpent si grand qu'il a des os, s'y cache; tuez-le, prenez l'image, et construisez une église. » La jeune fille s'écria : « Mais comment me croira-t-on? » La voix lui répondit : « Frappe la terre de ta quenouille, il en sortira un cyprès, » et elle se tut. — La jeune fille retourna au village, elle fit ce que la Vierge lui avait dit, et les hommes, mettant le feu au bois, se postèrent à l'entour; le plus adroit des paysans tua le serpent géant d'une flèche, on construisit une chapelle, et peu à peu le monastère s'éleva. — Nous conserverons toujours cette image, c'est l'œuvre de l'apôtre saint Lucas; elle est en cire et en mastic, et ce n'est pas le temps qui l'a noircie, mais le feu : un miracle a fait qu'elle n'a pas été fondue, et c'est le signe que la Vierge protégera toujours notre couvent. »

Le moine, terminant par un grand signe de croix, nous laissa seuls sous l'impression de cette poétique légende; nous restions accoudés devant la fenêtre ouverte et nous écoutions encore silencieux dans l'ombre du soir les bruissemens indistincts de la vallée, quand le prohigoumène, qui s'habituait à notre société, fit de nouveau son entrée. Il était suivi de quelques moines et paraissait dans l'intention de passer la soirée avec nous. Nous n'avions encore échangé aucune impression à son sujet, mais cet homme nous déplaisait instinctivement à tous; sans nous en rendre compte, nous

ressentions en sa présence ce sentiment de dégoût et d'indéfinissable malaise qu'on éprouve en face d'une nature foncièrement basse, à la fois vicieuse et inintelligente, qui puise son unique ressort dans l'astuce et ne connaît d'autre but que la satisfaction de son intérêt. Il était d'une taille élevée et paraissait encore dans la force de l'âge, bien qu'un embonpoint malsain alourdît sa démarche; sa figure, à demi cachée sous une barbe grisonnante et de longs cheveux plats, présentait un profil correct, mais la peau jaunie et gonflée sous la graisse détruisait la régularité de ses traits. Il n'aurait jamais paru qu'insignifiant avec son sourire obséquieux et sa parole qu'il avait rendue doucereuse, sans des yeux qui le trahissaient malgré lui : deux yeux de chat, verts, glauques, à la pupille dilatée. De gros sourcils gris leur faisaient parfois une ombre, et on ne distinguait plus sous la paupière qu'une lueur fauve; mais quand ces yeux s'ouvraient, ils révélaient successivement et jusqu'au fond tout ce que cachait ce corps maladif.

La pensée de cet étrange personnage, nous l'apprîmes plus tard, par les conversations indiscrètes de quelques moines jaloux : il était ambitieux du pouvoir. Tout en lui s'agitait et rampait sans cesse à la poursuite de ce but, et il allait, couvrant d'un éternel voile d'hypocrisie ses moindres actes, jusqu'à ce qu'il pût se croire enfin arrivé au dénoûment de cette pitoyable comédie. Son frère était supérieur du monastère; au moment où couvait le feu des élections, l'avant-veille de notre arrivée, quelques jours avant le vote, il était tombé subitement malade. Le prohigoumène avait voulu prendre sur lui seul de le soigner, et sous ce prétexte le tenait enfermé, séparé du monde, tandis que, faisant pressentir sa mort, il travaillait sourdement à le renverser et à lui succéder. Nous ne sûmes jamais le dénoûment de ce vilain drame, mais quand nous insistâmes le lendemain matin pour saluer avant notre départ l'higoumène, que nous n'avions pas pu visiter, chacun des moines nous renvoyait à son frère, qui refusa toujours en disant : « Il souffre, il ne faut pas qu'il parle; » et il agissait prudemment : la vue d'un être humain aurait été pour le malade un secours inespéré, et bien qu'étrangers au monastère, nous aurions pu nous faire l'écho de ses plaintes.

Le prohigoumène à peine entré, sans paraître se soucier de l'ennui marqué que nous éprouvions à le revoir, s'était assis et demandait des renseignemens sur nos coutumes, qui, disait-il, l'intéressaient vivement. L'un de nous, impatienté, s'était levé et chantonnait en marchant de long en large : les moines se turent peu à peu, le silence se fit, mais nous n'étions pas maîtres de la place; leur silence était de l'admiration. Notre compagnon avait commencé je ne sais quel refrain d'une chansonnette parisienne, et comme il s'in-

terrompait, étonné de l'attitude recueillie que nos visiteurs avaient prise, le prohygoumène le supplia de continuer. Il n'avait jamais entendu de musique européenne, et l'harmonie de ces couplets vulgaires, qu'il prenait pour des cantiques pieux, le surprenait autant que s'il eût entendu parler une langue inconnue. La soirée se passa de la sorte; il fut impossible de faire lâcher pied à aucun de nos visiteurs, et malgré l'épouvantable cacophonie que nous arrivâmes à produire en hurlant tous les quatre chacun un air différent, les moines restèrent toujours fervens, toujours attentifs, jusqu'à ce que époumonés, tombant de fatigue, nous renonçâmes à les lasser : ce fut notre silence qui les fit partir.

Cette chambre, où ils nous laissaient enfin libres de coucher, avait pour tout meuble une table; autour des quatre murs courait un divan assez large où nous nous étendîmes tout habillés les uns à la suite des autres. En moins d'un quart d'heure, nous nous sentîmes envahis dans l'obscurité par une telle quantité de puces et de punaises, vermine éclose dans le divan, que nous nous retrouvâmes tous les quatre sur pied au milieu de la chambre. Après avoir secoué par la fenêtre nos vêtemens littéralement noirs d'insectes, nous tirâmes la table à la courte paille : le plus heureux coucha dessus, les autres installés tant bien que mal dessous. Dans le courant de la nuit, n'y pouvant plus tenir, je voulus sortir un peu, marcher, chercher de l'air; les moines nous avaient enfermés. Ce n'est qu'à la pointe du jour qu'un moinillon, répondant à nos cris et au bruit que nous faisions, vint enfin nous ouvrir la porte.

Il est difficile de peindre l'aspect nouveau, plus répugnant encore, que présentait l'intérieur du couvent au matin : des têtes blafardes, les cheveux en désordre, les yeux à demi fermés et sans regard, apparaissaient glissant dans l'ombre de l'escalier, éclairé par leurs cierges : c'étaient le plus souvent des enfans en robe bleue, des jeunes gens que les moines emploient comme domestiques et qui commençaient leur insipide journée. Quand ils passaient devant notre chambre, les lueurs indécises de l'aube donnaient à leur visage une teinte livide : les lèvres pâles, les yeux rougis, les mains longues et maigres pendant le long du corps, ils allaient sans tourner la tête, présentant déjà dans leur regard, dans leur sourire, par leur démarche honteuse sous une enveloppe malpropre, les germes de tous ces vices que la Grèce flétrit du nom de *coutumes turques*.

Nous nous hâtâmes de descendre et de faire seller nos chevaux. Le prohigoumène vint nous rejoindre en courant : il avait peur que nous partissions sans payer. Nous nous plûmes à débattre avec lui le prix de son hospitalité; le matin lui avait rendu toute sa présence d'esprit; plus féroce qu'un aubergiste suisse, il n'écoutait rien

et répétait toujours : « Vous le devez, il faut payer. » Nous cédâmes pourtant, trop vite à notre gré, pour ne pas retarder davantage notre départ, et nous suivîmes un autre chemin longeant la terrasse vers l'est, sous le regard inquiet des moines, qui voyaient disparaître avec joie cette troupe d'étrangers.

Pour moi, qui avais conservé l'impression de l'accueil des moines de Taxiarque et du chapelain de Pépélénitza, cette visite au Mégaspiléon était le renversement de nombreuses illusions. Au lieu d'une société paresseuse, mais inoffensive, j'avais trouvé là des hommes sans intelligence, sans foi, sans caractère, mais non pas sans passions. La dépravation flagrante qui s'étale dans ce couvent a laissé au fond de tous ces cœurs deux sentimens profonds bien qu'exercés dans une sphère étroite : l'ambition et l'envie troublent sans cesse d'une agitation sourde, mais effrénée, le silence du cloître. Chacun hait et jalouse son voisin comme un rival, — tout ce qui n'est pas opprimé, anéanti, ne respire que dans la cabale et pour l'intrigue; le plus humble travaille à ruiner le plus fort; les meilleurs doivent demeurer sans cesse dans une éternelle défiance, et cet asile créé pour le repos n'est qu'un petit théâtre où de vilaines passions se dissimulent, mais agissent, où l'homme se fait l'ennemi de l'homme, et n'a d'autres jouissances que celles qu'il tire de l'abaissement d'autrui.

La cause de cette corruption si profonde, ou de ce retour à l'état primitif, est tout entière dans l'isolement des moines, quand on songe à ce que sont ces moines. Dénués pour la plupart de toute éducation, ne sachant même pas lire, parlant à peine leur propre langue, ce sont des paysans paresseux attirés là par l'espoir de vivre à leur aise. Ils sont loin des villes, — n'entretenant aucun commerce avec l'extérieur, livrés complétement à eux-mêmes par un gouvernement qui ne leur peut demander que la tranquillité au dehors, ils ne voient pas le monde au-delà de leur étroite vallée; — sentant qu'ils échappent aux lois communes, trop inintelligens pour y suppléer par de bons règlemens ou une vie austère, il s'abandonnent à leur nature et nous donnent l'exemple d'une société vivant dans la société sans en faire aucunement partie. Un but, une distraction puissante, pourraient seuls les changer. Toutes ces volontés paresseuses, qui se laissent aller au mal faute de savoir trouver autre part une émotion, auraient besoin d'être dirigées : leur cours une fois changé, elles se tourneraient avec autant de facilité, peut-être avec moins d'insouciance, vers un passe-temps nouveau, et s'appliqueraient à bien agir. Ce que leur instinct appelle malgré eux, désir que l'oisiveté rend impuissant, mais plus ardent encore, c'est l'action : tous, sans y songer, ils se souviennent de leur nature créée pour le mouvement, leur esprit se révolte

contre cette éternelle torpeur; tout leur est un prétexte pour en sortir, le vice plutôt que la vertu, parce que le vice signifie action et excès, tandis que la vertu est le plus souvent faite de résistance et d'abstention. Qu'une circonstance imprévue se présente, offrant l'occasion de poursuivre un but noble, non plus d'une façon passive, mais efficace, ils saisiront tous cette occasion. C'est ainsi qu'en 1821 ce prodigieux élan de patriotisme et de courage que la soif de l'indépendance inspira aux Grecs fut aussi imprimé aux moines eux-mêmes, aux moines surtout, qui s'étaient faits avec enthousiasme les partisans de cette grande cause et qui furent les premiers à la servir. L'insurrection éclata dans cette partie même de l'Achaïe, à Calavryta; c'est de là qu'elle s'étendit à toute la Grèce, enflammant l'Europe entière d'enthousiasme au récit des premiers exploits de ses héros. Les moines montrent encore au sommet du rocher qui abrite le monastère, dominant toute la vallée, un vieux canon qu'ils ont conservé; c'est le seul débris qui rappelle, au milieu de cette société qui a perdu dans l'inertie jusqu'au dernier des sentimens généreux, le passé glorieux d'une génération disparue.

IV.

L'impression pénible que nous avait laissée à tous ce court séjour au Mégaspiléon se dissipa vite, grâce à la nouveauté du chemin que nous suivions pour gagner les chutes du Styx. Nous étions partis avant quatre heures; le soleil n'était pas encore levé. Rendus plus frileux après la nuit que nous avions passée, nous nous serrions d'abord sans rien dire, chacun dans notre manteau, grelottant sous la fraîcheur des bois que nous traversions. Peu à peu, le ciel gris s'éclaira; chaque fois que la silhouette inégale des montagnes qui s'étendaient devant nous laissait voir l'Orient, nous découvrions l'horizon délicatement teinté, selon l'expression incomprise d'Homère, d'un voile de safran (*krokopeplos*); les buissons s'animaient du chant matinal des oiseaux. Bientôt le ciel, devenu pourpre, apparut lamé de lignes d'or, le soleil se leva.

Nous avions un long trajet à faire : il nous fallait gagner avant le soir le village de Solo, bâti dans la vallée du Crathis, au pied du Chelmos, immense rocher d'où se précipitent les eaux noires du Styx et dont nous espérions pouvoir faire l'ascension avant la nuit. Nos chevaux gravissaient avec peine une pente très raide, mais à mesure que le soleil monte et devient plus ardent, les bois se pressent, l'ombre s'épaissit, nous nous trouvons en pleine forêt. Plus loin le sentier s'adoucit, et son inclinaison devient insensible; il serpente au fond d'un charmant vallon où le pin, le cèdre, le bouleau entremêlent leur feuillage; un torrent d'eau claire coule au bord

du chemin sur un lit de pierres. Au-dessus de nous, rien d'aride, rien de brûlé; la vue, bornée par des collines, ne porte que sur des bois verts, vigoureux, aux cimes toutes fraîches, et il ne tenait qu'à nous de nous croire transportés en France, tant ce paysage différait de ce que nous voyions tous les jours en Grèce et ressemblait à nos belles vallées d'Auvergne.

Le soleil nous gagna comme nous atteignions le sommet d'un second vallon plus vaste, inondé de lumière. En face de nous, sur un petit plateau au bord du torrent devenu plus large, une troupe de Vlaques, que les Grecs appellent indistinctement Bohémiens, nous apparut au milieu de son campement. Ils étaient venus du nord, par la Roumélie, et, passant par l'isthme de Corinthe, continuaient leur immigration jusqu'à la mer. La Grèce est un pays du reste si pauvre en pâturages qu'il est rare de leur voir pousser leur marche jusque-là; c'était la première fois que nous les rencontrions réunis en tribu, et, sortant du vallon tout ombragé pour surprendre cette scène qu'éclairait un soleil ardent, nous regardions curieusement à nos pieds : une infinité de moutons, quelques bœufs, une cinquantaine de chevaux broutaient l'herbe nouvelle, dispersés au fond de la vallée. Les femmes et les enfans au bord du torrent lavaient du linge, et, l'étendant sur des pierres, le faisaient sécher, tandis que les hommes, groupés en cercle sur un petit plateau, dansaient et chantaient autour d'un grand feu où rôtissait un agneau (le classique *arni* à la palikare). La bande nous reçut avec des cris de joie et des bravos, et nous dûmes suspendre un instant notre route pour répondre à la politesse de ces braves gens, qui nous firent boire à tour de rôle un grand verre de vin blanc.

Après cette halte, nous laissons la vallée, et, gravissant le coteau au sud-est, nous entrons dans la montagne, montant avec le soleil qui nous brûle et que nous aurons à supporter jusqu'à Solo. Autour de nous tout était déjà desséché; le sentier se perd au milieu de la poussière et des pierres, et quand nous atteignîmes le sommet, nos guides, craignant de se fier à un pareil chemin, nous firent suivre pendant plusieurs lieues, de l'ouest à l'est, la crête de la montagne. Un nouveau panorama se déroulait à notre gauche, au nord, au-dessous de nous de hautes montagnes toutes dépouillées, sauf une qui est couverte de sapins, s'échelonnent jusqu'à la côte; le golfe étend ses eaux dormantes et bleues jusqu'au rivage opposé, que nous distinguons avec ses mille découpures : un port plus grand, presqu'au pied du Parnasse, se creuse et découvre une tache blanche, c'est la ville de Galaxidi. A notre droite, au sud, ce sont des sommets, des pics, des arêtes à l'infini, toutes les cimes des monts d'Arcadie, couvertes çà et là de glaciers étince-

lans; le fond du tableau est fermé par une montagne grise, régulière, unie comme un marbre, la tête couronnée de neiges éternelles, spectacle saisissant sous ce ciel de feu. Le Chelmos et les eaux du Styx nous étaient cachés par cette immense silhouette, nous étions encore loin de notre but.

Cependant la descente commença, rapide, dangereuse, tant les chevaux, entraînés eux-mêmes par la raideur de la pente, glissaient et roulaient à chaque pas sur les pierres. Bientôt nous fûmes obligés de mettre pied à terre; poussant devant nous nos montures, nous nous laissions aller, tombant les uns sur les autres, nous relevant pour retomber de nouveau, quand nous découvrîmes enfin, étalée à nos pieds, la délicieuse vallée du *Crathis*. Le chemin devint plus difficile encore, mais nous savions que nous touchions à la fin, et dans les intervalles que nous pouvions mettre entre nos chutes ridicules, nous contemplions ce tableau que nous appelions depuis si longtemps de nos vœux.

Une triple ceinture de montagnes brûlées encaisse comme dans un cadre jaune la vallée la plus verdoyante qu'il soit possible de voir. Le Crathis d'un côté, le Styx (aujourd'hui l'*Eau noire*) de l'autre, roulent leurs flots relativement abondans au milieu d'un fouillis d'arbustes jusqu'à ce que, réunis en un seul fleuve, ils séparent ainsi la vallée en trois parties. Au milieu, entre le Crathis et les eaux bouillonnantes du Styx, le village de Solo s'élève. Des toits d'un beau rouge vif, tous séparés les uns des autres, surgissent irrégulièrement entre des massifs où se dressent de hauts châtaigniers à la tige droite, au front large et épais, des sycomores à l'ombre noire, des cerisiers, des mûriers et des figuiers couverts de fruits.

Seul le fond de la vallée est sombre; l'esprit, frappé de ces contrastes successifs, obsédé de ces souvenirs banals et incomplets que nous conservons du collége, cherche là l'entrée des enfers: notre imagination rappelle peu à peu la fable gracieuse qui, de l'union de Thétis à l'Océan, fait naître la nymphe Styx, dont le nom redouté devient le symbole de la foi jurée. Et pendant que nous reconstituons dans le passé cette contrée mystérieuse, berceau de tant de légendes, les yeux suivent au sud l'*Eau noire*, qui descend par saccades en faisant mille circuits; on la voit se perdre au loin sous les rochers jusqu'au Chelmos, ancien Nonacris, dont le flanc escarpé, droit comme une falaise, semble se retirer devant la nappe d'eau qui tombe de son sommet inaccessible pour se disperser d'abord en pluie fine et se reformer dans la vallée. Ce sont les chutes du Styx. La poussière humide que le vent balaie noircit tous les rochers d'alentour, et l'eau qui se précipite en ligne droite semble de loin

un mince filet d'argent brodé sur un fond noir; aux deux côtés du Nonacris, de hautes cimes désolées, semées çà et là d'épaisses couches de neige, achèvent de fermer l'horizon.

Un petit pont jeté sur le Crathis nous permit d'atteindre le village après huit heures d'une marche pénible. Un enfant nous indiqua la maison d'un médecin auquel nous étions recommandés, et dont la cordialité nous fit oublier l'accueil, exceptionnel en Grèce, que nous avions reçu à Mégaspiléon. Ce médecin parlait français comme nous; il était encore jeune et n'exerçait sa profession que depuis quatre ou cinq années. J'ai rencontré peu d'hommes qui eussent plus justement que lui raison de se dire malheureux.

L'esprit indépendant des Grecs les porte à faire donner à leurs fils, aussitôt qu'ils en ont les moyens, une éducation libérale, et les jeunes gens n'ont devant eux que deux carrières, la médecine ou le barreau; les autres leur sont le plus souvent antipathiques, ils les considèrent comme des pis-aller. Notre hôte était le fils d'un cultivateur aisé de ce petit village, qui trouva juste assez d'argent sur ses économies pour envoyer l'enfant au gymnase d'Athènes, puis à l'université, d'où il ne sortit que pour suivre les cours de la faculté de médecine. Son diplôme obtenu, il vint, comme fait chaque année le plus grand nombre des étudians grecs, parachever ses études par un séjour de deux ou trois ans à Paris. Son esprit s'est ouvert, son intelligence s'est faite, il a appris à vivre au sein même de la ville où l'on vit le plus vite et le mieux, il s'est créé mille besoins qu'il ignorait, après quoi, à la fleur de l'âge, trop tôt pour être las de rien, il revient se fixer pour jamais à Solo, village perdu dans les montagnes, que la Grèce même ne connaît pas, où rien ne pénètre du dehors, où l'existence s'éteint, où chacune de ces facultés qu'il est allé développer en courant le monde s'anéantit successivement faute d'aliment dans un milieu pire que la solitude, car il demeure constamment auprès de gens qu'il voit heureux par leur ignorance même.

L'infortuné sentait trop bien l'amertume et le vide de sa vie, et notre visite, qui survenait pour lui comme un rayon de soleil dans une cave, ne dura pas assez longtemps à son gré; après le déjeuner qu'il nous avait fait soigneusement servir, nous dûmes repartir pour aller visiter les chutes du Styx (*ta hydata tis Stygos*) et tenter, s'il était possible, l'ascension du mont Chelmos. Il eut soin de nous procurer un guide, et, sous l'ardent soleil de l'après-midi, nous partîmes, comptant revenir le soir à Solo et passer une partie de la nuit chez le médecin.

Après une heure de marche, nous dûmes abandonner nos chevaux, qui nous avaient permis de franchir impunément plus de vingt fois les eaux mortelles du Styx. Mes compagnons, fatigués de

longues excursions dont je n'avais fait que la dernière partie, me laissèrent monter seul avec le guide, un jeune berger de dix-sept ans, qui n'avait jamais pensé faire cette ascension. Le versant que nous voulions gravir était formé de petites pierres accumulées et sèches qui faisaient sous le pied un terrain mobile sur lequel il était impossible de marcher. Nous roulions sans cesse en arrière, entraînés par notre propre poids, glissant pendant une dizaine de mètres, obligés de recommencer encore le même effort en nous servant des pieds et des mains pour avancer de quelques pas. Il nous fallut une heure pour atteindre le sommet de ce premier coteau, qui n'avait pas 100 pieds de haut. Le reste du chemin nous parut facile après un pareil début. Quelques touffes de thym et de plantes sauvages poussaient entre les pierres, nous nous en servions pour nous y accrocher; à chaque instant, de petits serpens analogues à ceux que nous appelons en France aspics sortaient à notre approche, et mon guide, qui m'appelait déjà par mon petit nom, me criait de ne pas les frapper : « Ils te sauteront au cou, disait-il, si tu les manques! »

Enfin nous atteignîmes les premières neiges, et, tout brûlé par le soleil, j'eus la surprise de pouvoir passer sous une grotte de glace. Nous montâmes encore, mais la nuit tombait, il était neuf heures; nous étions arrivés le plus près possible de la chute; le roc d'où tombait le torrent se dressait à pic au-dessus de nos têtes. « Il faut descendre, me cria mon guide, qui s'était assis pendant que, Pausanias à la main, je vérifiais l'exactitude de ce consciencieux géographe; si nous tardons, nous nous perdrons, nous ne pouvons déjà plus revenir par le même chemin. » Nous résolûmes de nous laisser glisser le long des rochers si pittoresques qui s'échelonnent au pied du Chelmos et entre lesquels se précipite le Styx. Jamais ascension en Suisse ou en Écosse ne me coûta pareils efforts : en un quart d'heure, nous étions arrivés en bas de ce sommet, que nous avions mis quatre heures à atteindre. Dix fois nous nous crûmes perdus, mais quand nous nous retrouvâmes, tous les deux épuisés, assis au bord du Styx, je n'avais à déplorer que la perte de ma toque et de mon épieu; mon guide regrettait davantage son fez et ses souliers, qu'il avait vus tomber et disparaître l'un après l'autre.

La nuit était venue, nous allions droit devant nous, traversant et retraversant le Styx, dont les eaux sombres frémissaient contre les rochers; je m'expliquai seulement alors l'origine du nom de « Eau noire, » qui a remplacé celui de Styx. Le torrent coule durant tout son parcours sur un lit de rochers polis et veinés comme du marbre; sèches, ces pierres ont une belle couleur verte, comme celle d'une turquoise mouillée; mais, quand on les trempe dans l'eau, l'humidité leur donne une teinte si foncée qu'elles paraissent noires;

c'est ainsi qu'on voit le Styx roulant au milieu de roches claires colorer ses flots de la nuance de son lit, qui est sombre. Le nom de « fleuve noir » n'a donc rien d'imaginaire, il exprime un fait très réel et qui explique peut-être à lui seul cette superstition des anciens, qui faisaient du Styx le fleuve de la Mort.

Mes compagnons et le médecin, inquiets de notre retard, nous attendaient sur le chemin; il était plus de dix heures. Nous arrivâmes enfin à la maison, où, sans avoir le courage de me sécher, je m'endormis aussitôt. — Au milieu de la nuit, le médecin nous éveilla. — Puisque vous voulez partir si vite, dit-il, il est temps; les chevaux sont sellés, une heure a déjà sonné. — Notre excursion était terminée; nous trouvâmes les chevaux et les agoyates rangés dans la cour, au clair de la lune, dessinant autour d'eux de grandes ombres, et pendant que notre hôte nous adressait encore de la main de tristes adieux, nous suivions tout engourdis la route bordée de saules et de grands châtaigniers que nous avions parcourue le matin; elle s'étendait maintenant ombragée ou toute blanche à la clarté de la nuit, et le pas pressé de nos chevaux, les aboiemens des chiens de garde éveillés sur notre passage troublaient seuls le silence du petit village endormi.

Bientôt nous abandonnâmes la route pour nous diriger vers le nord, suivant le cours du Crathis, qui sert de chemin jusqu'à la mer. Je devais me séparer de mes compagnons; ils allaient à Corinthe, je retournais à Aigion; au point du jour, nous nous quittâmes. Un vieux Grec, notre guide, resta seul avec moi, prit à son tour un autre chemin pour gagner *Phtéri*, son village, au pied du Mavrithioti. Je m'arrêtai de mon côté, dans la matinée, à *Diakophto*, petit bourg assez riche, où je trouvai des gens que je connaissais et qui m'accueillirent bien. Après quoi, sans attendre le soir, je repris le sentier qui serpentait au bord du golfe, au milieu de rochers moussus au-dessous desquels je voyais la mer à mes pieds, toujours limpide et bleue. Dans l'après midi, sous un soleil de plomb, qui m'ôtait jusqu'à la faculté de penser, je traversais ces plaines fertiles qui s'étendent au sud de Théméni; tout semblait engourdi dans une même torpeur. Seul un essaim de grosses mouches criardes s'agitait sans cesse autour de moi; j'allais les yeux fermés, la tête basse. A cinq heures, j'entrais dans les rues de la tranquille Aigion, qui s'éveillait à peine du sommeil de la sieste.

PAUL D'ESTOURNELLES DE CONSTANT.

LES

POISONS DE L'INTELLIGENCE

II[1].

LE HACHICH. — L'OPIUM. — LE CAFÉ.

I.

Tandis que le chloroforme et l'alcool sont d'un usage général en Europe et qu'on en connaît très bien les effets, le hachich est presque complétement ignoré. Cependant l'ivresse qu'il procure est très agréable, et présente des particularités qui seraient fort appréciées peut-être à Paris ou à Londres, comme elles le sont au Caire ou à Damas; mais le hachich n'existe guère qu'en Orient. Il y a quarante ans environ, M. Moreau (de Tours) l'a révélé pour ainsi dire aux savans européens dans un livre remarquable. Quelques écrivains, Balzac, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, firent à cette époque, à l'hôtel Pimodan, des *agapes* dans lesquelles le hachich jouait le principal rôle. En somme, c'étaient des expériences qui avaient non-seulement l'attrait de l'inconnu, mais encore tout le charme d'une ébriété purement psychique, bien plus spirituelle et plus active que celle du vin. Il y eut un moment où le hachich était à la mode; mais ce moment est passé, et aujourd'hui ce n'est qu'exceptionnellement qu'il se rencontre encore çà et là quelques amateurs.

Le hachich est l'extrait du chanvre indien. Cet extrait, mélangé à des aromates de toute espèce et à des huiles végétales, constitue

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

le *dawamesc*, sorte de confiture nauséabonde qu'on prend avant le repas. Il y a encore le hachich qui se fume soit dans des pipes, soit dans des cigarettes : c'est celui qui est le plus usité en Orient. L'extrait aqueux se nomme *hafioun* et est plus actif que les deux autres préparations. Il faut à peu près quatre parties de dawamesc pour une partie de hafioun. Il est très difficile d'en savoir plus long sur la manière dont les Orientaux préparent le hachich, et on est réduit à le prendre comme ils le préparent; mais, si on n'a que des renseignemens pharmaceutiques insuffisans sur cette substance, on en connaît beaucoup mieux les effets psychiques.

Ce n'est pas seulement d'après les renseignemens que m'a donnés M. Moreau ou d'après les remarquables observations rapportées dans son livre que je parlerai du hachich; j'en ai moi-même pris assez souvent et à des doses différentes, j'en ai fait prendre à plusieurs de mes amis, et c'est surtout d'après mes remarques personnelles que je décrirai les propriétés de cette substance. A doses modérées, l'ébriété qu'elle donne est très agréable, très instructive pour la juste connaissance des phénomènes intellectuels, et n'a pas d'inconvéniens sérieux. Un léger trouble de la digestion, un peu de lourdeur de tête et d'excitation cérébrale, voilà tout ce qu'on a à craindre si on prend des quantités convenables soit de dawamesc, soit de hafioun.

Quand on n'est pas prévenu, les premiers effets du hachich passent inaperçus. C'est une certaine excitabilité motrice et sensitive de la moelle épinière. On sent des élancemens dans la nuque, dans le dos, dans les jambes; des frissons parcourent le corps. On a comme des bouffées de chaleur ou de froid qui montent à la tête; avec tout cela règne un certain bien-être qu'on ne sait à quoi attribuer, et ce même sentiment de satisfaction générale que tout le monde a éprouvé plus ou moins après l'absorption d'une certaine quantité d'alcool. Peu à peu l'excitation de la moelle épinière produit des effets plus caractéristiques. On s'agite, on se promène de long en large, on s'étire dans tous les sens; on a envie de danser, de remuer, de soulever des poids énormes, et au milieu de cette excitation simplement musculaire l'intelligence reste calme; mais tout d'un coup, pour un mot dit au hasard par quelque assistant, pour une remarque toute naturelle qu'on vient de faire, on est pris d'un rire presque involontaire, rire prolongé, nerveux, convulsif, qu'on ne saurait justifier, et qui semble interminable. Quand cet immense éclat de rire a cessé, on sent qu'il était ridicule; on reprend ses sens et on comprend que, si l'on a ri ainsi, c'est que l'on vient de subir les premières atteintes du poison.

A partir de ce moment, les idées deviennent de plus en plus pressées. C'est un feu d'artifice perpétuel, une gerbe de feu qui éclate

dans toutes les directions. L'idée succède à l'idée avec une rapidité vertigineuse. Les pensées vont, viennent, se pressent en désordre, sans lois apparentes, en réalité suivant les lois fatales de l'association des idées et des impressions. On parle avec agitation, presque avec fureur, et on s'étonne de voir autour de soi des personnes ne partageant pas l'ivresse qu'on ressent : on s'indigne de la lenteur de leurs conceptions. En vain on voudrait exprimer tout ce qu'on éprouve, le langage n'est pas assez rapide pour rendre la rapidité de la pensée. Les idées, tristes ou joyeuses, fières ou humbles, généreuses ou lâches, sont toujours exagérées. Comme dans l'ivresse, on ne connaît plus les bornes et ces justes limites

Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

De même que les médecins disent en parlant d'un tissu qui a augmenté de volume et d'épaisseur qu'il est hypertrophié, de même on pourrait dire qu'il y a hypertrophie des idées. Ce qui à l'état normal nous causerait un léger ennui devient une douleur écrasante qui nous fait verser des larmes, et nous apitoyer sur notre sort. Les choses les plus simples deviennent des effets de théâtre, et c'est avec des accens tragiques qu'on annonce qu'il est tard ou qu'il fait du vent. Toutes ces billevesées donnent une joie enfantine qu'on ne cherche pas à dissimuler. On passe du rire aux larmes sans transitions. L'amour-propre s'exagère au point qu'on a toujours peur d'apercevoir le mépris sur les figures des assistans, et cependant on est tenté de les mépriser pour leur ignorance, tant l'homme qui a pris du hachich est devenu supérieur aux autres hommes.

Ainsi, sans parler encore des altérations des sensations, la personne morale est complétement transformée. Je ne sais si on a déjà remarqué à quel point tous ces phénomènes ressemblent à ceux qu'on observe dans l'hystérie. En général, les femmes hystériques sont fort intelligentes; elles ont des conceptions brillantes, une imagination vive et féconde; mais, quelque élevée que soit leur intelligence, elle est défectueuse pour deux raisons principales, l'exagération des sentimens et l'absence de volonté. Or ce double caractère se retrouve également dans le hachich.

L'exagération des sentimens fait que pour les hystériques comme pour les personnes qui ont pris du hachich, toutes les idées, tous les sentimens sont démesurés; la joie aussi bien que la tristesse. Leur amour-propre est exalté à ce point qu'on ne peut faire sans les blesser amèrement la plus petite remarque. Souvent même elles prennent pour une offense une observation qui n'a rien d'offensant. Elles tendent à dramatiser la vie. L'existence régulière, simple, que la nécessité des faits leur impose, ne les empêche pas de satis-

faire ce penchant théâtral qui les domine. Elles sont sans cesse à jouer avec un égal succès la comédie ou la tragédie dans les scènes plates de la réalité. Terreur, joie, douleur, colère, tout chez elles devient du drame, et ces passions surviennent presque sans cause, à l'improviste pour ainsi dire, surprenant tout le monde par leur brusquerie, leur mobilité et leur intensité. Pour le hachich, ainsi que je l'ai dit déjà, on observe cette même transformation des sentimens. Je me rappelle qu'un de mes amis ayant pris du hachich et étant arrivé à l'état d'ébriété, je voulus explorer sa sensibilité avec une épingle; la vue de cette épingle lui inspira une frayeur profonde. Il se sauva en criant, comme si je voulais lui faire une grave blessure, puis il se jeta à mes genoux, en me suppliant, au nom de l'amitié et de tout ce que j'avais de plus cher, de ne pas lui infliger ce cruel supplice, et pour exprimer sa frayeur, ou pour implorer ma pitié, il trouvait des gestes et des accens tragiques qui faisaient l'effet le plus risible du monde.

L'impuissance de la volonté est très remarquable chez les hystériques; elles sont incapables de se contenir et de dominer leurs sentimens. Suivant une expression consacrée par l'usage et fort juste, comme les termes populaires, elles disent *tout ce qui leur passe par la tête*; à peine ont-elles conçu une pensée qu'immédiatement elles l'expriment tout haut, sans se préoccuper des conséquences de leur langage, en sorte que le débordement de paroles et d'insanités tient non pas seulement à l'exagération des idées, mais encore et surtout à ce que toutes les idées sont exprimées. Aussi, si l'on cause un peu de temps avec une hystérique, on saisit sur le fait les contradictions, les mensonges, les bizarreries de la pensée, le jugement ou la volonté n'intervenant pas pour rectifier ce qu'elles ont de défectueux. Par la même raison, un accès de colère, de tristesse ou de joie ne peut être maîtrisé : les sentimens règnent en souverains absolus. Cette sorte de puissance pondérative, qui nous fait juger que telle chose est bonne à dire et telle autre bonne à taire, est inconnue des hystériques.

Or, dans le hachich, cette puissance sur soi-même a aussi tout à fait disparu. On ne peut plus se maîtriser, on ne s'appartient plus, et on est livré sans frein aux conceptions plus ou moins raisonnables de l'intelligence. Un jour, ayant pris une faible dose de hachich, et n'en éprouvant jusque-là aucun effet, je me rendis à une soirée intime, et j'écoutais tranquillement une conversation assez sérieuse, quand tout à coup, à une remarque que fit quelqu'un, je me mis à sauter de joie et à exprimer mon enthousiasme sur l'originalité de la pensée qu'on venait d'émettre; mon idée n'était pas absurde, elle n'était qu'exagérée, et à peine l'avais-je

conçue qu'elle s'était traduite malgré moi, *sans moi*, pour ainsi dire, par un geste extérieur et des paroles exprimant ce que j'éprouvais; mais aussitôt, reprenant mes sens, je fus tout honteux de mon emportement, et je ne sais, à vrai dire, ce que pensent encore de moi ceux qui ont assisté à cette fâcheuse scène. Certes je ne me serais pas exposé à une semblable inconvenance, si j'avais pris une dose plus forte de hachich, car alors on comprend très bien qu'on n'est plus son maître. Il se fait une sorte de dédoublement de la pensée, grâce auquel on se rend compte qu'on n'est plus l'acteur conscient et volontaire des paroles qu'on dit ou des gestes qu'on fait. On se méfie de soi-même, on a peur de sa pensée. Aussi a-t-on hâte de se soustraire au public, on veut être seul ou avec des personnes intimes pour ne pas se donner en spectacle. Un de mes amis ayant pris une certaine quantité de hachich s'agitait convulsivement et demandait avec instance à être ramené chez lui. « Je ne sais pas ce que je ferais, disait-il; je pourrais faire des sottises. » Chaque fois que sa lucidité lui revenait, cette crainte, assez justifiée d'ailleurs, s'imposait à lui de nouveau. Cette conscience de l'impuissance de la volonté se retrouve aussi dans certains cas pathologiques, et assez souvent les médecins des asiles d'aliénés voient venir à eux des malheureux qui les supplient de les enfermer, disant qu'ils sentent leur folie revenue et qu'ils pourraient se livrer à quelque acte funeste.

Ces phénomènes psychiques ne sont cependant pas les plus caractéristiques du hachich. Il y en a deux autres, qu'on ne retrouve qu'incomplétement dans toutes les autres intoxications, c'est l'altération des notions de temps et d'espace. Le temps paraît d'une longueur démesurée. Entre deux idées nettement conçues, on croit en concevoir une infinité d'autres, mal déterminées et incomplètes, dont on a une conscience vague, mais qui remplissent d'admiration par leur nombre et leur étendue. Il semble donc que ces idées sont innombrables, et, comme le temps n'est mesuré que par le souvenir des idées, le temps paraît prodigieusement long. Par exemple, imaginons, comme c'est le cas pour le hachich, que dans l'espace d'une seconde nous concevions cinquante pensées différentes; comme en général pour concevoir cinquante pensées différentes il faut plusieurs minutes, il nous semblera que plusieurs minutes se sont passées, et ce n'est qu'en faisant à l'inflexible horloge qui nous marque les heures la constatation régulière du temps écoulé que nous nous apercevrons de notre erreur. Avec le hachich, la notion du temps est complétement bouleversée, les secondes sont des années et les minutes des siècles; mais je sens l'insuffisance du langage à exprimer cette illusion, et je crois qu'on ne la

comprend bien que pour l'avoir éprouvée soi-même. Il semble qu'on assiste à la chute lente et cadencée des heures dans le sablier du temps.

Rien ne peut être identifié à cette illusion; cependant, dans le rêve, ou plutôt dans cet état intermédiaire qui n'est plus la veille et qui n'est pas encore le sommeil, on éprouve parfois quelque chose de semblable. Il me souvient qu'un soir, travaillant avec un de mes amis, et accablé de sommeil, je le priai de me laisser dormir quelques minutes; quand je me réveillai, il m'assura que j'avais fermé les yeux à peine une seconde, pour me réveiller aussitôt. Cependant dans ce court espace de temps, qui m'avait paru très long, j'avais pu faire un rêve très compliqué, très détaillé, et, grâce à la multiplicité de mes conceptions, la durée du temps écoulé m'avait paru considérable. De même encore un individu endormi est réveillé en sursaut par le baldaquin de son lit qui tombe. Le choc fait aussitôt naître une série de songes plus longs à raconter qu'à concevoir. Notre homme se voit transporté sur une haute montagne, et il est environné par une foule hostile. On le précipite du haut d'un rocher, et après une chute qui lui paraît durer des siècles, il va se briser la tête dans un ravin : toutes ces conceptions ont duré une demi-seconde à peine, le temps qu'il faut pour être réveillé par une pièce de bois qui tombe. On peut même assez facilement provoquer, par une sorte d'expérience psychologique, une illusion semblable. Ainsi, par exemple, quand on fait une course en voiture, si l'on est pris de sommeil et qu'on s'efforce d'y résister, on ouvrira et on fermera les paupières à de fréquens intervalles, et l'espace parcouru, comme le temps écoulé, pendant que les yeux sont fermés, nous paraîtront énormes. Il n'est même pas besoin de sommeil pour faire naître cette illusion sur la durée du temps. En fermant les yeux, le chemin qu'on parcourt, c'est-à-dire le temps pendant lequel on le parcourt, semblera interminable. Quelqu'un qui connaît la route, et sait qu'elle n'est pas très longue, se croira toujours arrivé, et chaque fois qu'il ouvrira les yeux, ce sera une nouvelle déception. C'est qu'en effet, à rester ainsi concentré en soi-même, sans voir, sans entendre, on n'a qu'une notion très imparfaite du temps réel. Au contraire, quand tous nos sens sont éveillés et attentifs, ils corrigent sans cesse l'appréciation fondée uniquement sur des données psychiques. Nous ne savons que très inexactement les services que nous rendent ainsi, à chaque instant, tous nos sens, et ce n'est que par la réflexion et l'analyse des faits psychologiques que nous arrivons à nous en bien rendre compte.

Quoi qu'il en soit, dans le rêve et le sommeil, cette illusion sur la durée du temps est vague et peu marquée. Au contraire, avec le

hachich, elle devient d'une netteté surprenante. Tout aussi étonnante est l'illusion de la vue qui nous fait paraître immenses des distances fort courtes; je ne sache pas que cette illusion ait été observée dans d'autres conditions que l'empoisonnement par le hachich, et je ne saurais guère en donner d'explication rationnelle. La description même en est assez difficile. L'illusion fait qu'un pont, une avenue, paraissent n'avoir pas de fin et se prolonger à des distances inouies, invraisemblables. Quand on monte un escalier, les marches semblent s'élever jusqu'au ciel. Un fleuve dont on aperçoit la rive opposée paraît aussi large qu'un bras de mer. Vainement on se rend compte de l'erreur dont on est victime. Le jugement ne peut rectifier cette apparence, et on dit : Voilà un pont qui a 100 mètres, mais il me paraît aussi long que s'il avait 100,000 mètres,

Outre ces deux illusions de l'espace et du temps, qui sont très tenaces et persistent souvent plus de vingt-quatre heures après l'ingestion du poison, il y a d'autres illusions aussi étranges qu'on pourra le supposer. Au contraire, les hallucinations sont rares, quoique M. Moreau en ait observé un remarquable exemple.

La distinction entre l'illusion et l'hallucination est parfois assez difficile à faire, mais il existe cependant une différence entre ces deux manifestations morbides de l'activité psychique. Quand un aliéné voit à côté de lui un spectre qui marche et qui parle, c'est une hallucination. Si au contraire quelqu'un, la nuit, dans une forêt sombre, devant un tronc d'arbre à formes étranges, croit reconnaître un spectre, c'est une illusion. L'illusion suppose une sensation vraie dont la perception est exagérée et fausse, tandis que l'hallucination arrive spontanément sans qu'une sensation préalable soit nécessaire pour l'éveiller. Or, dans le hachich, les sensations sont tellement exagérées qu'elles donnent lieu à des illusions innombrables. Les personnes qui sont autour de nous prennent des figures grimaçantes, semblent nous railler, nous mépriser. On lit sur leurs traits la terreur, la colère, le mécontentement, tous sentimens qu'en réalité ils sont loin d'éprouver, et, par une bizarre illusion, nous croyons voir changer à chaque instant les visages grimaçans qui nous entourent. Le plus léger bruit retentit avec fracas, ce sont des chutes d'eau, des cataractes monstrueuses, des fanfares ou des harmonies éclatantes. Quelques notes de musique deviennent un concert aux accords célestes qu'on écoute avec recueillement ou avec passion. J'ai vu des gens ordinairement assez peu sensibles à la musique être plongés, par quelques sons musicaux, dans un état de béatitude indescriptible, tout à fait semblable à l'extase qu'on décrit dans les livres saints; le cerveau est dans un état d'éréthisme tel que la moindre excitation venant du dehors le fait, pour ainsi dire, vibrer tout entier. D'ailleurs, pour décrire

toutes ces sensations, je ne saurais mieux faire que de renvoyer aux pages brillantes que Théophile Gautier, grand amateur de hachich, lui a consacrées dans le récit intitulé *le Club des Hachichins*.

Après Théophile Gautier, tout essai descriptif serait périlleux ; aussi nous contenterons-nous d'insister sur un autre point psychologique. Supposons que l'illusion soit plus puissante que dans tous les exemples précédens ; au lieu d'être un simple trouble de la perception, elle deviendra l'origine d'un trouble de la conception. Dans la vie ordinaire, les impressions extérieures éveillent en nous des idées multiples; outre l'association des idées entre elles, il y a l'association des impressions avec ces idées : par exemple une saveur, une odeur, un bruit, font naître une infinité de conceptions qui se succéderont suivant le sens qu'il nous plaira de leur donner. Ici encore la faculté de l'attention subsiste tout entière; grâce à elle, nous pouvons entraver l'essor des conceptions que provoquent une saveur, une odeur ou un bruit. Souvent, quand l'attention est fixée sur un autre objet, nous n'entendons rien, nous ne voyons rien de ce qui se passe au dehors : en réalité, nous entendons et nous voyons; mais immédiatement, sans même que nous en soyons avertis, la volonté et l'attention éliminent et détruisent cette sensation nouvelle, en sorte qu'elle passe dans l'intelligence sans y laisser de trace. Avec le hachich, grâce à la perte de la volonté, grâce aussi à l'intensité des perceptions et à l'excitation cérébrale qui nous a envahis, une impression extérieure fait naître une série de conceptions délirantes : rien ne peut plus y mettre un frein. De même qu'une pierre tombant du haut d'une montagne ne peut être arrêtée dans sa chute et rebondit de roc en roc en entraînant avec elle des avalanches de neige et de poussière, de même une sensation va en grandissant et se transformant dans ce mystérieux laboratoire des facultés intellectuelles. Ainsi par exemple, pendant le sommeil, la piqûre d'une épingle nous fait rêver qu'on nous poignarde dans les circonstances les plus bizarres, et un ébranlement du lit nous fait songer non-seulement à un tremblement de terre, mais à tout ce qui s'y rattache. Je pourrais citer des exemples analogues pour le hachich. Les élancemens qu'on ressent dans les membres et dans le dos sont souvent le point de départ d'une foule d'idées absurdes. Un jour, à l'hôtel Pimodan, je crois, M. X... se trouvait à table ayant pris du hachich. Derrière lui était suspendue une gravure reproduisant ce magnifique tableau de Salvator Rosa qui est au Louvre et qui représente une bataille. Au premier plan est un grand cheval blanc et noir, dont on aperçoit en pleine lumière la croupe vigoureuse, et qui se redresse brusquement devant la lance d'un milicien. A un moment, M. X... ressentit un élancement douloureux dans le cou,

et aussitôt, par une conception rapide et involontaire, il s'imagina que c'était le cheval placé derrière lui qui lui avait donné un coup de pied à la nuque. Ainsi une sensation réelle avait été l'origine d'une conception manifestement fausse : si la dose de hachich avait été plus forte, il n'est pas douteux que cette erreur eût continué; mais M. X... n'était qu'au début, et l'idée délirante fut promptement rectifiée par le jugement, resté encore à peu près intact.

M. Moreau a beaucoup insisté sur la ressemblance qui existe entre ces illusions du hachich et le délire systématique des aliénés. Chez la plupart des fous, l'idée délirante a un point de départ réel, une sensation, une douleur, une impression venue du dehors; les fous partent de là comme d'un principe pour concevoir, par une sorte d'induction, très logique dans la plupart de ses points, tout un système d'erreurs. Par exemple ils ont des nausées et des douleurs gastriques, ils concluent qu'on les a empoisonnés, qu'on veut les tuer, que de tous côtés s'agitent leurs ennemis, qui mélangent le poison à tous les alimens. Les meilleurs raisonnemens du monde échouent devant la fixité de ce délire, et il serait inutile d'en entreprendre la réfutation, car à chaque instant ils répètent qu'ils ont la preuve de ce qu'ils disent et qu'ils s'aperçoivent bien qu'on les empoisonne. C'est précisément ce qui se retrouve dans l'ivresse du hachich. Chaque sensation fait aussitôt naître une pensée folle, ou plutôt un millier de pensées folles. Il semble alors véritablement qu'un voile se déchire, et qu'il nous soit, par cette précieuse substance, accordé le don d'assister au travail même de l'intelligence. Cet enfantement mystérieux et silencieux qui à l'état normal produit nos pensées et nos jugemens n'a plus ni mystère ni silence : on voit comment tout se relie et tout s'enchaîne, on est témoin de l'éclosion de ses idées; malheureusement on n'en est plus le maître, et on est forcé de les suivre dans leur course désordonnée. Aussi les trois états de rêve, de folie et d'intoxication par le hachich sont-ils tellement analogues qu'on ne peut établir entre eux de différence essentielle. Les impressions extérieures deviennent toutes-puissantes, et l'intelligence est soumise sans frein à l'excitation des sens. Il est très certain que dans l'état de veille les excitations extérieures transforment certaines idées et en éveillent d'autres; mais nous n'en n'avons conscience qu'autant que nous y consentons : l'attention et la volonté couvrent d'un voile épais tout ce travail inconscient, et, au milieu de l'activité confuse des opérations intellectuelles, l'intelligence ne voit que ce qu'elle veut voir.

Ce qui distingue l'ivresse du hachich de celles de l'alcool et du chloroforme, c'est que la mémoire reste intacte. On se souvient avec une exactitude étonnante de tout ce qu'on a vu, fait et dit. Cependant, si la dose de poison est plus forte, la perte de mémoire est

complète; alors aussi il y a délire, et délire furieux. A cette dose, le hachich a ses dangers, quoique je ne croie pas qu'un seul cas de mort ait été signalé en Europe. Cependant on a vu dans quelques circonstances le délire persister pendant plusieurs jours et prendre des proportions inquiétantes. Comme d'ailleurs, quand on prend du hachich, on ne sait jamais précisément quelle dose de substance vraiment active on absorbera, il est prudent de se faire surveiller par quelqu'un qui doit conserver toute sa raison, et il en aura besoin pour empêcher ses amis de se jeter par la fenêtre, car on se sent si léger et si alerte qu'on croit volontiers posséder des ailes, et on serait victime de cette illusion. Outre cette forme de délire qui est assez commune, il en est encore beaucoup d'autres aussi bizarres qu'on peut l'imaginer et pouvant, à un moment donné, entraîner de graves conséquences.

En Orient, le hachich est d'un usage très général. Presque toujours on le fume dans de grandes pipes qui passent à la ronde. La fumée en est fort agréable, et exhale une odeur aromatique particulière. Lorsqu'au Caire ou à Damas on entre dans certains cafés arabes, on sent cette odeur pénétrante qui prend à la gorge, et qui enivre doucement même ceux qui ne fument pas. A cette faible dose, le hachich procure une sorte de somnolence, pendant laquelle les objets extérieurs prennent des aspects fantastiques, et passent comme un rêve devant l'intelligence engourdie. La musique monotone et nasillarde berce doucement dans ce sommeil. Aux murs sont figurées grossièrement des formes bizarres, bleues ou rouges, de chameaux, de bonshommes grotesques, de *karagheuz*, ou même simplement des lignes, des carrés, des triangles entrecroisés. Pour les fumeurs, ces dessins rudimentaires éveillent des illusions délicieuses, et ils se croient transportés dans le paradis de Mahomet : cependant, pour charmer par des contes l'oisiveté des assistans, un chanteur psalmodie un long récit, moitié religieux, moitié héroïque; ce récit est composé de couplets, et entre chaque couplet, la musique recommence son rhythme interminable. Parfois un des fumeurs se lève en titubant, et, en hurlant, s'extasie sur un objet fantastique qu'il vient d'apercevoir dans son ivresse, et exalte le bonheur de l'ivresse par le hachich. Tous les autres se mettent alors à rire bruyamment, et aussitôt, avec ce profond sentiment religieux qui n'abandonne jamais les Orientaux, et qui est inconnu chez nous : Qu'Allah soit avec toi! Louange à Allah! disent-ils à celui qui a parlé. Souvent le chanteur, désireux de partager le bienfait commun, demande à fumer à son tour; on lui passe la bienheureuse pipe, et c'est avec délices qu'il en aspire quelques bouffées : parfois même, pour égayer l'assistance, il fait, en fumant ainsi, des gestes grotesques dont se pâment d'aise tous

les fumeurs: puis le chant recommence, toujours entrecoupé de musique, sans que ni le chant, ni la musique, ni le hachich ne paraissent lasser personne. Jamais je n'oublierai ce spectacle, qui, dans un coin obscur des bazars tumultueux de Damas, à la lueur d'une lampe fumeuse, au son du tambourin et de la guitare à trois cordes, m'a fait comprendre un des côtés de l'Orient.

II.

On pourrait presque dire que l'opium est au hachich ce que l'Océan est à la Méditerranée. Le hachich n'est guère connu que sur la côte syrienne et dans la Basse-Égypte, tandis que sur les immenses rivages du Pacifique et des mers de Chine, le commerce de l'opium a pris une extension effrayante. Ce qui nous importe plus encore, à nous Européens, c'est que l'opium est de tous les médicamens le plus précieux et le plus employé, et que, suivant la parole du vieux Sydenham, si on ne possédait l'opium, il faudrait renoncer à la médecine. Sans vouloir entreprendre l'étude complète de cette substance, nous allons rapidement en décrire les effets sur le système nerveux.

L'opium est le suc du pavot, et comme il y a plusieurs variétés de pavot, il y a aussi plusieurs variétés d'opium; mais c'est toujours de la même manière qu'on le récolte. En Égypte, en Syrie ou dans l'Inde, les trois pays où se fait la culture de l'opium, on pratique des incisions demi-circulaires multiples à la capsule du pavot, et on recueille avec soin le suc qui s'en écoule. Ce suc, desséché au soleil, noircit, s'épaissit, et prend la forme d'une pâte brune, consistante, qui est l'opium. Ce que l'on appelle le laudanum est une solution de cet opium dans un vin composé. Aussi les propriétés du laudanum et de l'opium sont-elles semblables. On doit les considérer comme un mélange de plusieurs corps ayant des propriétés analogues, mais non identiques. Depuis Derosne (1804) et Robiquet (1817), qui ont isolé les premiers la narcotine et la morphine, les chimistes ont étudié avec le plus grand soin les différens composés chimiques mélangés dans l'opium. C'est ainsi qu'on a découvert la codéine, la narcéine, la thébaïne, la papavérine, et d'autres substances encore, qui sont toutes des bases, c'est-à-dire des corps capables de s'unir à des acides pour former des sels cristallisables, et qui, au point de vue chimique, sont probablement des ammoniaques composées extrêmement complexes.

Ces différentes bases n'agissent pas sur les fonctions organiques de la même manière. Ainsi la puissance soporifique de la narcotine est presque nulle; on peut ingérer jusqu'à 2 grammes de cette substance sans en éprouver d'effets sensibles, tandis qu'un centi-

gramme de morphine, c'est-à-dire une dose deux cents fois plus faible, agit d'une manière très suffisante pour provoquer des effets thérapeutiques ou physiologiques. La thébaïne ne donne pas le sommeil et excite chez les animaux des convulsions ressemblant à celles de la strychnine, tandis que la morphine, à dose égale, produit un sommeil comateux profond. Un autre point non moins remarquable dans cette action des alcaloïdes de l'opium, c'est que sur l'homme ils n'agissent pas de la même manière que sur les animaux; c'est un fait très intéressant que Claude Bernard a mis en lumière. Ainsi l'homme est particulièrement sensible à l'action de la morphine, tandis que la thébaïne agit à peine sur son système nerveux : au contraire les animaux ne ressentent qu'à très forte dose les effets de la morphine, tandis que la thébaïne est pour eux un poison violent; 2 grammes de morphine ne font pas mourir un chien, que 10 centigrammes de thébaïne tueraient infailliblement. On pourrait presque faire l'expérience inverse sur l'homme; 10 centigrammes de morphine ingérés et absorbés rapidement seraient probablement mortels, tandis que 2 grammes de thébaïne auraient une action moins redoutable. En physiologie générale, cette différence de résistance aux agens toxiques est encore inexplicable. On sait que la belladone et l'atropine, qui est la substance active contenue dans cette plante, sont pour l'homme un poison terrible; tandis que le lapin y est presque réfractaire. La même dose d'atropine qui tuerait dix personnes robustes est à peine suffisante pour tuer un lapin. Pour la morphine, cette différence est loin d'être aussi marquée; cependant il y a antagonisme entre l'homme et les animaux, en sorte que la morphine agit surtout sur l'homme. Si donc nous nous occupons surtout de la morphine, c'est qu'elle est, pour l'homme, la principale et la plus énergique substance contenue dans l'opium : aussi décrire les effets de la morphine, c'est presque décrire les effets de l'opium, la codéine et la thébaïne étant peu abondantes et moins actives. De fait, dans la pratique médicale, on prescrit presque indifféremment la morphine et l'opium : aussi peut-on les comprendre dans une description commune.

Quand, dans *le Malade imaginaire,* on demande au bonhomme Argan, affublé d'un bonnet et d'une robe, pourquoi l'opium fait dormir, Argan répond naïvement : *Quia habet proprietatem dormitivam.* Aujourd'hui on est devenu plus exigeant, et, comme on cherche à connaître la raison des phénomènes, on a essayé de trouver la raison de la propriété dormitive de l'opium dans l'état de la circulation cérébrale. Il n'est pas certain qu'on ait encore trouvé la vraie cause, mais n'est-ce pas déjà beaucoup que de chercher, et le doute n'est-il pas le premier pas de la science?

Chacun sait qu'il y a dans le cerveau une infinité d'artères et de

veines, et de vaisseaux plus petits dits capillaires, qui portent à la substance nerveuse le sang envoyé par le cœur. Ces vaisseaux ne sont pas des tubes inertes; ils ont leur activité propre, leur autonomie pour ainsi dire, en sorte qu'à certains momens ils se dilatent, et à d'autres momens se rétrécissent. Lorsqu'on fait à un chien ou à un lapin l'opération qu'autrefois on faisait si souvent sur l'homme et qu'on appelle le trépan, on voit la masse cérébrale à nu et sillonnée par de nombreux vaisseaux; mais, selon le diamètre de ces vaisseaux, l'aspect du cerveau est tout différent; tantôt il est violacé, boursouflé, parcouru par des vaisseaux très gros qui le recouvrent en tous sens : c'est la congestion du cerveau. Tantôt au contraire il est pâle, affaissé, revenu sur lui-même : c'est à peine si on y peut distinguer de petits ramuscules sanguins; c'est la privation de sang ou l'anémie du cerveau. Or, par suite de dispositions anatomiques spéciales, il se trouve que la circulation de l'œil est l'image de la circulation cérébrale, de sorte que, quand le cerveau est congestionné, l'œil est congestionné aussi et réciproquement. On comprendra sans peine qu'il est bien plus facile de savoir si l'œil est congestionné que d'ouvrir le crâne pour aller reconnaître l'état de la circulation cérébrale. Il y a d'ailleurs un moyen facile de juger de l'état des vaisseaux de l'œil. Cette ouverture circulaire et contractile de l'iris, qu'on nomme la pupille, qui se rétrécit à la lumière et se dilate dans l'ombre, est toujours rétrécie quand le cerveau est congestionné, et toujours dilatée quand le cerveau est anémié, pourvu qu'on ne se place ni à une lumière éblouissante ni dans une obscurité trop profonde. On a donc songé que, puisque dans le sommeil normal comme dans le sommeil par l'opium la pupille était très rétrécie, le cerveau se trouvait congestionné dans l'un et l'autre cas, et que le sommeil était la conséquence de cette congestion cérébrale.

Malheureusement cette théorie n'est qu'une hypothèse, et bien des faits tendent à prouver qu'elle n'est pas exacte. Plusieurs physiologistes anglais, entre autres MM. Durham et Hammond, ont cru prouver par de nombreuses expériences que pendant le sommeil il y avait anémie du cerveau. Selon eux, on ne pourrait comprendre que l'afflux de sang dans un organe déterminât un repos de cet organe, et toutes les fonctions physiologiques doivent être ralenties par le ralentissement de la circulation sanguine, pour le cerveau aussi bien que pour tous les autres organes vasculaires.

Ainsi, malgré bien des travaux, on n'en est pas arrivé à juger définitivement si l'opium anémie ou congestionne le cerveau, et on n'en sait guère plus que ce qu'en savait Argan, c'est-à-dire qu'il fait dormir. Ce sommeil n'est cependant pas le même que le sommeil ordinaire, et il en diffère par quelques points. Une demi-heure

ou une heure environ après qu'on a pris de l'opium, on ressent une légère excitation, un sentiment général de vivacité et de satisfaction, qui est bientôt remplacé par une véritable somnolence, et un état de *rêvasserie* plutôt que de rêve. On éprouve un certain plaisir à s'abandonner, et on se laisse envahir par une douce torpeur; les idées deviennent des images qui se succèdent rapidement, sans qu'on veuille faire d'effort pour en changer le cours. Tant que l'intoxication n'est pas profonde, cet effort est encore possible. On sent qu'on va s'endormir, mais que si on voulait secouer sa paresse, on pourrait triompher du sommeil. Peu à peu cependant les jambes deviennent de plomb, les bras retombent presque inertes, les paupières appesanties ne peuvent plus rester soulevées. On rêve, on divague, et néanmoins on ne dort pas : la conscience du monde extérieur qui nous environne n'a pas disparu. Les bruits du dehors, le tic-tac de la pendule, le roulement des voitures, sont obscurément perçus; mais il semble que tous ces bruits nagent dans le brouillard, et qu'une autre personne soit à les entendre. Le moi actif, conscient, volontaire, n'existe plus, et on s'imagine qu'un autre individu est venu le remplacer. Peu à peu tout devient plus vague, les idées se perdent dans une brume confuse, on est devenu tout immatériel, on ne sent plus son corps, on est tout pensée; cette pensée va voltigeant pour ainsi dire, de plus en plus brillante, mais aussi de plus en plus confuse. Puis le monde extérieur disparaît; il n'y a plus qu'un monde intérieur, quelquefois tumultueux, délirant et provoquant une agitation fébrile, quelquefois au contraire, et le plus souvent, calme et tranquille, s'abîmant dans un délicieux sommeil. Ce qui fait le charme de ce sommeil, c'est qu'on se sent dormir. C'est un sommeil intelligent et qui se comprend lui-même. Aussi les heures passent-elles avec une merveilleuse rapidité. Le matin surtout, à cette heure où l'opium paraît avoir épuisé son action, tandis qu'en réalité il a conservé toute sa force, le sommeil a un charme incomparable. L'intelligence, dégagée de tout lien terrestre, semble régner dans un monde d'idées tranquilles et sereines. C'est là une ivresse toute psychique, bien supérieure à celle de l'alcool et à celle du hachich, car, si le hachich donne pour quelques heures la folie, l'opium donne le sommeil, et il n'y a pas de bienfait comparable à celui-là.

Il faut avoir souffert de l'insomnie pour apprécier l'opium ce qu'il vaut. Entendre successivement passer toutes les minutes de la nuit au milieu d'un silence écrasant, se retourner sur sa couche, ébaucher des idées confuses sans pouvoir en approfondir une seule, lutter contre une agitation invincible que la lutte ne fait qu'accroître, est un supplice que l'on ne peut comprendre si on ne l'a éprouvé. Macbeth s'en rendait bien compte, quand, après avoir as-

sassiné Duncan, il s'effrayait de l'insomnie que le remords allait lui donner. « Ne dormez plus, lui disait la conscience de son crime, Macbeth assassine le sommeil, l'innocent sommeil, le sommeil qui débrouille l'écheveau confus de nos soucis, le sommeil, mort de la vie de chaque jour, bain accordé à l'âpre travail, baume des âmes blessées, loi tutélaire de la nature, l'aliment principal du salutaire festin de la vie... » Avec l'opium, l'insomnie n'est plus à craindre; au bout d'une heure, deux heures tout au plus, l'agitation douloureuse fait place à une excitation confuse qui devient elle-même cette somnolence lucide dont nous avons parlé. La douleur physique n'existe plus : les cruelles névralgies, les plaies douloureuses, les spasmes ou les contractures des muscles, l'anxiété fébrile de certaines maladies générales, les souffrances morales et physiques de l'alcoolisme, peuvent toutes être victorieusement combattues par l'opium. S'il est vrai que le rôle du médecin soit surtout de combattre la douleur, l'opium est une arme toute-puissante. Combien de fois, pour guérir, l'art n'est-il pas vaincu? Devant un phthisique, devant un cancéreux, qu'y a-t-il à faire? Nul ne pourra espérer triompher du mal ou même entraver ses progrès; mais au moins, grâce à l'opium, on pourra donner, à ce malheureux qui souffre et qui va mourir, des nuits calmes et douces pendant lesquelles il oubliera ses souffrances. Aussi la médecine, qui dispose du chloroforme pour les opérations et de l'opium pour les maladies, est si puissante contre toutes sortes de douleurs, que l'on pourrait presque dire qu'on ne souffre plus que parce qu'on y consent.

C'est ainsi que l'opium, poison de l'intelligence, est aussi un des modificateurs les plus énergiques de la sensibilité. On ne sait guère si c'est par une action sur le nerf qui transmet l'excitation ou sur le cerveau qui la perçoit; mais, sans même procurer le sommeil, il a cette merveilleuse propriété de calmer l'excitabilité des nerfs et cet accroissement maladif de la sensibilité que les médecins ont nommé *hypéresthésie*. On a remarqué que lorsqu'il calmait l'hypéresthésie, il ne procurait pas le sommeil, en sorte qu'il semble épuiser toute sa puissance contre la douleur et qu'il ne lui en reste plus assez pour donner le repos. Chez les personnes qui souffrent de névralgies rebelles, l'opium apaise les souffrances, et il faudrait une dose plus forte pour amener le sommeil. Néanmoins n'est-ce pas assez que d'avoir calmé l'irritabilité d'un nerf malade? Certains individus sont arrivés à ne plus pouvoir se passer d'opium, et ils pourraient en prendre des quantités formidables sans en ressentir l'action. C'est qu'en effet l'opium est en cela tout différent de l'alcool. L'alcool accumule ses effets sur le même individu : plus on a l'habitude de boire, plus l'ivresse survient vite. On ne s'accoutume pas à l'ivresse du vin; on s'accoutume à celle de l'opium, et c'est ainsi

qu'on a vu des malheureux abuser de cette substance au point qu'ils buvaient par jour jusqu'à un litre de ce laudanum, dont vingt gouttes constituent déjà une dose médicamenteuse très suffisante. Quand on en est arrivé à ce degré d'intoxication, l'opium est devenu un stimulant nécessaire : on ne peut plus s'en passer, et on est aussi malade par l'absence de laudanum que par un excès de ce poison. J'ai vu des malades à qui on faisait chaque jour des injections sous-cutanées de morphine, et qui avaient fini par supporter très bien jusqu'à un gramme de morphine par jour. Si par hasard on diminuait la dose, et à plus forte raison si on oubliait de leur faire l'injection, ils étaient pris d'accidens graves qu'il était facile de rapporter à leur véritable cause, l'absence du stimulant dont leur organisme avait pris l'habitude.

En Chine, l'opium est devenu un des besoins de la population, comme en Europe l'alcool et le tabac. La consommation de l'opium ne date pas de bien longtemps, et c'est peut-être la seule innovation que la Chine ait acceptée de l'Occident : il n'y a pas lieu de l'en féliciter. Il ne faut pas non plus féliciter les Anglais qui cherchent par toute sorte de moyens à propager une habitude qui leur est aussi lucrative qu'elle est funeste aux Chinois. Voici des chiffres montrant la progression constante qu'a suivie le commerce de l'opium : en 1798, 300 tonnes de 1,000 kilogrammes; en 1863, 3,000 tonnes; en 1866, 3,903 tonnes, et dans les dix dernières années la consommation a encore grandi dans de plus fortes proportions. Tout cet opium vient de l'Inde, et les fonctionnaires comme les négocians des Indes réalisent des bénéfices de plus en plus considérables, à mesure que l'usage de l'opium se répand.

Il y a des mangeurs, mais surtout des fumeurs d'opium. On met l'extrait d'opium dans une pipe à long tuyau; en brûlant, l'opium se boursoufle, adhère aux bords de la pipe, et il faut à chaque instant introduire une aiguille dans la pipe même pour permettre le passage de l'air. De plus, comme l'opium ne brûle pas facilement, il faut avoir constamment une flamme à sa portée, celle d'une bougie ou d'une lampe par exemple, qui sert à empêcher la pipe de s'éteindre.

Le nombre des fumeurs d'opium est considérable ; mais ceux qui en abusent sont loin d'être les plus nombreux. Les plus riches mandarins, les commerçans les plus intelligens, fument l'opium comme les derniers des coulies; c'est un plaisir analogue au plaisir du tabac chez nous, et qui ne fait guère plus de ravages, au moins parmi la classe aisée; mais dans le peuple il n'en est pas ainsi. Il y a des établissemens spécialement consacrés à l'opium, des sortes de *fumoirs* où, moyennant une somme modique, on

peut satisfaire cette passion. Il est rare qu'un fumeur en parte avant d'être complétement étourdi, de même qu'un ivrogne ne quitte le cabaret que lorsqu'il est ivre. Certes, compris ainsi, l'opium est un poison dangereux, et, au dire de tous les voyageurs, les malheureux qui font journellement ces excès tombent bientôt dans une effrayante dégradation morale et physique. Pâles, hâves, décharnés, se traînant à peine, ils ne retrouvent un peu d'énergie que si une nouvelle dose de poison leur rend une stimulation factice. Cependant il est très probable qu'on a exagéré les effets funestes de l'opium : le nombre de ceux qui meurent de cet abus est peu considérable; beaucoup de personnes fumant l'opium, et en fumant des quantités notables, conservent l'intégrité de leurs facultés intellectuelles. Il est vrai que les fonctions digestives restent rarement intactes. La dyspepsie et un amaigrissement général sont la conséquence de cette fâcheuse coutume; mais, quoi qu'il en soit, la Chine n'est pas encore sur le point de périr, et si elle est en décadence, ce n'est pas l'opium qu'on doit en accuser.

L'opium a un antidote; de même qu'on peut donner le sommeil, on peut aussi donner l'insomnie, et c'est un autre poison intellectuel dont les effets sont diamétralement opposés au premier : je veux parler du café. Le café a eu une fortune rapide, puisqu'il y a un siècle il était à peu près ignoré; aussi, comme tous les parvenus, compte-t-il des détracteurs et des partisans; mais ses partisans l'emportent, et il n'est guère de boisson plus répandue.

Tout le monde a pu juger des effets du café ; à certaines personnes il donne une excitation nécessaire au travail intellectuel. Chez d'autres cette excitation se traduit par une insomnie cruelle, en sorte que pour eux le café est un véritable poison qui les prive du plus précieux des biens. Pour peu qu'on en ait pris une dose un peu forte, il amène une agitation et une anxiété des plus pénibles, une sorte de fièvre d'activité, toute différente de l'activité paresseuse de l'opium, dans laquelle la volonté semble endormie et assister paisiblement aux ébats de l'imagination. Avec le café, l'imagination est à peine excitée, au contraire la volonté paraît l'être. On veut aller vite, on ne peut achever tranquillement la lecture qu'on a entreprise, on ne tient pas en place. Si je ne craignais de paraître céder au plaisir de justifier une théorie, je dirais que les facultés volontaires et conscientes semblent surexcitées; il y a comme un effort perpétuel de l'attention et de la mémoire, tandis qu'avec l'alcool, le hachich et l'opium, il y a comme un assoupissement de l'attention. Le café donne donc une véritable ivresse qui fatigue beaucoup plus que l'ivresse somnolente de l'opium, mais elle conduit au même résultat. En voulant trop faire, l'intelligence fait moins; à

force d'être excitée, la volonté se nuit à elle-même, et ce parfait équilibre des facultés intellectuelles est rompu aussi bien par l'excès que par le défaut de volonté.

On dit généralement que le café produit l'anémie du cerveau, tandis que l'opium et l'alcool amènent la congestion de cet organe; mais cette théorie physiologique est loin d'être fondée sur des bases indiscutables, et de nouvelles observations sont nécessaires. Cependant on connaît très exactement le rôle du café dans la nutrition générale : il ralentit les combustions organiques, en sorte que c'est un aliment d'*épargne*, ainsi qu'on l'a dit avec justesse. En effet, à l'état normal, il se passe dans l'intimité de nos tissus une infinité d'actions chimiques dont le résultat final est la production de chaleur et la mise en liberté d'acide carbonique. Cet acide carbonique passe dans le sang veineux, et le sang veineux, arrivant au poumon, se débarrasse de tout l'acide carbonique qu'il contenait. La quantité d'acide carbonique est donc, jusqu'à un certain point, l'expression de l'activité nutritive. Or avec le café, sans que les forces aient diminué, sans qu'il soit nécessaire de respirer plus d'oxygène, ou de consommer plus d'alimens, la quantité d'acide carbonique diminue, et les forces ne se trouvent pas amoindries. On cite toujours à ce propos le fait de ces mineurs de Belgique qui peuvent faire un travail considérable presque sans prendre d'alimens, soutenus seulement par l'absorption d'une grande quantité de café. C'est donc un aliment modérateur de la nutrition, puisqu'il diminue l'activité des renouvellemens chimiques incessans qui s'effectuent dans la trame de tous nos tissus. On pourrait encore citer d'autres substances analogues au café sous ce point de vue, notamment le thé et le coca. Il est probable que la caféine, la théine et la cocaïne, qui sont les principes actifs de ces alimens, ont entre elles une analogie à la fois chimique et physiologique, et que leurs effets sur les fonctions intellectuelles sont à peu près identiques.

Peut-être est-il encore d'autres poisons de l'intelligence, notamment la belladone et le tabac; mais les principes actifs contenus dans ces plantes, l'atropine et la nicotine, agissent surtout sur la fibre musculaire, et leur action sur les fonctions cérébrales semble être consécutive à l'action qu'elles exercent sur les fonctions de la moelle épinière.

Après avoir étudié isolément l'action de l'alcool, du chloroforme, du hachich, de l'opium et du café, il nous sera facile de résumer l'histoire des troubles que ces substances produisent dans les fonctions intellectuelles. De même que l'étude des troubles fonctionnels de la moelle épinière, sous l'influence de la strychnine, du

bromure de potassium ou de l'atropine, nous donne de précieux enseignemens sur les fonctions normales de cet organe, de même l'analyse des troubles fonctionnels de l'intelligence empoisonnée par des substances qui la pervertissent peut nous fournir sur le mécanisme de l'intelligence saine quelques notions incontestables.

Le fait essentiel et que nous avons cherché à mettre en pleine lumière, c'est que l'intelligence est toujours altérée dans le même sens. Les facultés volontaires et conscientes se paralysent; les facultés imaginatives et conceptives s'exaltent. De là une certaine dualité dans le moi. Il y a le moi qui conçoit, il y a le moi qui dirige les idées. Quand la direction manque, le désordre dans la conception est inévitable, et les illusions, les hallucinations en sont la conséquence nécessaire : c'est qu'en effet il y a un certain équilibre dans les forces intellectuelles qu'il n'est pas bon de déranger. Une fois que cette harmonie n'existe plus, l'homme est livré sans frein à une activité cérébrale désordonnée, qui ne lui permet plus ni travail, ni modération, ni réflexion, et qui en fait, non une bête brute, comme on l'a dit à tort, mais un maniaque et un fou.

Le langage, qui est l'expression la plus parfaite des expériences et des observations de plusieurs siècles, dit que le vin trouble la raison. C'est que la raison n'est pas l'imagination. Avoir sa raison, c'est être en pleine possession de soi-même, rectifier les conceptions par les sensations extérieures et juger souverainement. Ce moi qui juge, rectifie et dirige, c'est la volonté, c'est aussi l'attention. Cette volonté n'est pas un être fantastique ni une forme de langage, c'est quelque chose de réel, d'actif et de puissant. Elle est le résultat des habitudes antérieures, des forces héréditaires accumulées sur le fils d'une longue série d'ancêtres et des sensations recueillies de tous côtés pendant des années. Elle a un pouvoir indiscutable : elle force les idées à suivre une direction constante, elle élimine à son gré les impressions du dehors et donne aux conceptions un sens déterminé dont elle est maîtresse. Cependant il se passe dans le cerveau une infinité d'actes dont nous n'avons pas conscience, et qui, grâce à elle, passent inaperçus et ne viennent pas nous troubler. De même que parfois, dans une foule d'hommes se pressant autour de nous, il en est un que nous suivons du regard, que nous distinguons de la foule, auquel nous parlons, qui nous répond, sans que nous prenions souci des autres qui nous entourent, de même, dans la foule de nos pensées, il en est une que nous choisissons, que nous approfondissons, que nous étudions avec persévérance, sans que les autres pensées, bruissant sourdement autour de celle-là, viennent nous en détourner et nous faire oublier le but que nous poursuivons.

Voilà la grandeur de l'intelligence humaine; c'est que non-seulement elle conçoit, et conçoit plus richement que toutes les autres intelligences, mais elle est sa maîtresse et sa souveraine. Quand, par une substance toxique, on altère cette faculté de la réflexion et de la volonté, on altère l'intelligence dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus puissant. Peut-être serait-on tenté de croire que pour les œuvres d'imagination l'excitation des conceptions est salutaire, et de dire que certains hommes ne produisent que dans ces conditions; mais ce serait une funeste erreur. On a trop à perdre en perdant le pouvoir de diriger sa pensée, tandis que par l'effort d'une volonté ferme, rendue plus ferme encore par l'habitude du travail et de la réflexion, on arrive à un résultat plus sûr et aussi brillant. On ne sait jamais assez tout ce que pourrait l'attention et tout ce que la volonté nous donnerait. Vouloir, c'est pouvoir. L'attention concentrée sur une idée la rend tellement éclatante, qu'elle peut, dans certaines circonstances et chez certaines personnes, la faire apparaître sous une forme imaginative avec autant de splendeur que si l'intelligence était surexcitée par l'alcool ou l'opium. Il n'y a donc pas à l'ivresse ces compensations qu'on a essayé d'y voir. Ce sont des maux sans avantages, et l'abus de ces poisons redoutables qui détruisent le corps et l'intelligence doit être combattu énergiquement par tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de l'humanité.

Mais l'homme n'est ni ange ni bête : il doit garder sa volonté intacte et ne pas l'anéantir par des poisons; mais il doit aussi respecter et cultiver ces facultés inconscientes, presque instinctives, qui sont une autre partie de lui-même. Livré à sa seule raison, il ne serait qu'un être imparfait, une sorte d'égoïste ridicule, isolé dans la création et l'humanité. La table rase que les stoïciens ont voulu faire des passions humaines est une œuvre qui n'est pas seulement chimérique, mais qui, si elle était possible, serait aussi funeste que l'oubli de la raison. Les sentimens, les passions, tous ces mouvemens spontanés de l'âme, toutes ces facultés conceptives brillantes qui dorment dans un coin de l'intelligence et que la volonté peut éveiller, ne sont pas des défauts de l'organisation humaine. La nature nous les a imposés, et, loin de les subir avec résignation, nous devons en être fiers, les développer et les accroître. L'intelligence parfaite est l'équilibre entre la volonté et la passion : il ne faut pas étouffer l'une au profit de l'autre; il faut les respecter toutes deux, les fortifier par l'habitude et la réflexion, afin de transmettre à nos fils les progrès que nous aurons faits sur nous-mêmes.

CHARLES RICHET.

ESQUISSES DRAMATIQUES

M. VICTORIEN SARDOU

De toutes les branches de notre littérature d'imagination à l'heure qu'il est, la moins fertile, celle qui reverdit avec le plus de difficulté, est à coup sûr le théâtre. Tandis que le roman, presque entièrement rajeuni, s'est ouvert des voies nouvelles et conquis de nouveaux représentants pleins de sève et d'ardeur, l'art dramatique, plus stationnaire, se contente d'attester sa vitalité par quelques rares œuvres d'éclat et quelques recrues encore plus rares. Là du moins les talens de vieille date n'ont pas à craindre d'être expulsés de leur renommée par les victoires des jeunes rivaux; deux noms nouveaux à peine depuis dix-sept ans, il n'y a pas là de quoi tellement charger la mémoire des générations contemporaines qu'elle en oublie les noms plus anciennement en possession de la célébrité. Ne nous hâtons pas cependant de crier trop vite à la décadence, et préférons à ce mot si gros de tristesses celui de décroissance, comme plus exact et plus équitable, car à vrai dire cette infertilité relative n'a rien qui nous étonne, et sans en chercher bien loin la raison, nous la trouverons dans les difficultés malaisément surmontables que l'art dramatique oppose aux téméraires qui lui demandent succès et profit.

Ils seront toujours peu nombreux, les heureux favoris de la nature qui sont capables de sortir victorieux de l'incroyable effort intellectuel qu'exige la production d'une véritable œuvre dramatique; nous disons *véritable*, parce qu'on n'ignore pas qu'au théâtre comme ailleurs, et plus qu'ailleurs peut-être, il existe des recettes et des procédés par la grâce desquels on peut produire des œuvres faciles et même capables de faire illusion. L'inspiration ne suffit pas, ni les idées heureuses, ni l'art de la composition, il y faut une in-

tensité de labeur et une condensation des facultés que l'on peut estimer la plus grande violence que l'esprit humain puisse accomplir sur lui-même. Pensez un peu : voici un personnage qui se présente devant vous, et sans qu'il s'annonce ni s'explique, il faut que vous compreniez quels sont sa nature, son caractère, sa situation morale présente, ses ressources pour lutter avec les difficultés de la vie ou réaliser ses espérances; quant à son histoire passée, il ne vous la racontera pas, et il faudra que vous la deviniez tout entière par les paroles qui lui échappent comme par hasard ou par les allusions discrètes de ses interlocuteurs. Ce n'est là qu'une première difficulté, et elle est cependant déjà si grande que la plupart de nos auteurs en vogue, y compris celui qui fait l'objet de la présente étude, l'ont jugée trop ardue, et qu'à l'imitation inconsciente du théâtre chinois, ils ont pris le parti de la tourner en permettant à leurs personnages de multiplier les longs récits explicatifs et soigneusement circonstanciés, au risque de mettre le spectateur en doute s'il assiste à une représentation dramatique, ou à une lecture de mémoires autobiographiques de l'acteur qui parle devant lui.

Ce personnage, une fois connu, entre en conflit avec d'autres personnages qui tous ont demandé le même effort d'esprit que nous venons de décrire, et il faut qu'il reste logique avec lui-même : il doit agir, et il faut qu'aucune de ses actions ne démente le caractère sous lequel il s'est présenté devant le spectateur. Enfin, dernière et suprême difficulté, le théâtre n'est qu'action, et cependant l'auteur dramatique n'a d'autre moyen de produire l'action que la parole : c'est une incarnation continue où tout verbe doit devenir chair. Combien la tâche du romancier est plus aisée et combien ses ressources sont plus variées! Lui n'a pas qu'un moyen de présenter et de créer ses personnages, il en trois : le dialogue, le récit, l'explication psychologique. Il prend parole à volonté, se substitue à ses personnages, distribue à son gré la lumière et l'ombre, suspend à son gré le dialogue ou le récit, et, en un mot, se tient toujours prêt à aider les enfans de son imagination de toutes les ressources de son esprit. Il peut se permettre toutes les hardiesses, car il est là pour éclairer ce qui semblerait obscur, et justifier ce qui paraîtrait faux et contradictoire; qu'un de ses personnages démente son caractère par une action illogique, il lui suffira pour le remettre d'aplomb d'avoir recours à l'analyse; la psychologie est science si commode et d'un si complaisant secours! C'est assez pour faire comprendre combien en tout temps les auteurs dramatiques sérieusement dignes de ce nom doivent être rares, et pourquoi il faut se garder de tenir cette rareté pour un signe d'affaiblissement intellectuel, car, si le mot de l'Écriture : « il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, » trouve sa réalisation quelque part en ce monde, c'est bien

au théâtre, dont les difficultés sont si grandes qu'elles n'ont vraiment de comparables que celles du salut; encore même peut-on dire qu'elles sont plus grandes. L'art dramatique en effet ne tient compte ni de la bonne volonté ni des ouvriers de la onzième heure, et si quelques pages heureuses ont souvent suffi pour faire vivre un livre insuffisant, jamais belle scène ou passage éloquent n'a suffi pour sauver une pièce mal conçue.

M. Victorien Sardou est un de ces élus. Voici maintenant dix-sept ans bien comptés qu'il tient l'affiche, comme on dit dans le familier langage des coulisses, et le prodigieux succès de *Dora* prouve qu'il n'est pas à la veille de céder sa part de muraille. Acclamé à ses débuts comme un nouveau Molière par des amis trop complaisans, violemment attaqué par les envieux pour son adresse à découvrir les nids à idées dramatiques que leurs auteurs ont pondues sans les couver, sa fortune a triomphé également et de ces engouemens meurtriers et de ces perfides brutalités. Un bonheur si continu et si constant ne peut aller sans quelques qualités exceptionnelles qui l'expliquent et le justifient, et il constitue en tout cas un fait assez considérable pour mériter qu'on le discute et qu'on en cherche la raison d'être.

Cette qualité exceptionnelle, c'est une science très complète de la nature du spectateur, servie par une intelligence fine, souple, adroite et leste dans ses mouvemens. Personne parmi les écrivains dramatiques contemporains n'a mieux démêlé que M. Victorien Sardou les moyens par lesquels on peut réussir au théâtre, et n'a su les employer avec une plus juste tactique. Rien d'impérieux ni de cassant; il n'a pas essayé, comme tant d'autres, d'imposer brutalement ou cyniquement ses partis-pris au public, rôle que d'ordinaire les fortes volontés aiment assez jouer, au risque de se briser contre la résistance du goût général auquel il déplaît d'être pris à l'improviste; rien non plus de timide et de poltron, ce même public qui craint la violence ne haïssant rien autant toutefois que d'être traité avec trop de réserves, et se trouvant toujours disposé à réclamer un peu d'audace. Une ligne de démarcation bien difficile à maintenir et à observer que celle qui sépare la violence de l'audace; M. Sardou y a réussi. Risquez tout, mais ne choquez rien, telle est la presque paradoxale exigence que le spectateur inconsciemment ou en secret impose à l'auteur dramatique; cette exigence, M. Sardou l'a devinée, et crânement, résolûment, il l'a adoptée comme programme de ce qu'il peut et doit oser. De là ces amusantes comédies pleines de mouvement et de pétulance, où l'auteur réussit à produire l'illusion du scandale sans en présenter la réalité, et à faire crier au loup là où, vérification faite, il n'y a que d'honnêtes moutons et de dévoués chiens de garde. M. Sardou est-il franc-maçon comme il

était naguère adepte du spiritisme, je ne sais, mais en vérité je ne connais rien qui ressemble autant à ce qu'on raconte des réceptions franc-maçonniques avec leurs épreuves pour rire et leurs effrois simulés que ses comédies.

Voici un amant enfermé de nuit sur le balcon d'une femme mariée; il s'agit de sauter de ce balcon pour sauver l'honneur de sa maîtresse; bravement il se lance tête baissée dans l'abîme et tombe sur une touffe de dahlias qu'il écrase. Un autre, surpris dans la même position que le précédent, a l'héroïsme de se faire passer pour voleur; on mande le commissaire de police afin qu'il dresse son enquête pour une prochaine cour d'assises, et il arrive pour constater une promesse de mariage. Un vieux célibataire libertin s'avise de se placer en rivalité d'amour avec son fils naturel dont il n'a jamais pris souci et qui l'exècre d'instinct cordialement. Au moment d'être justement souffleté, il ouvre ses bras, et ce fils, en qui la nature outragée n'avait fait parler jusqu'alors que le mépris, dément en un clin d'œil son caractère et ses répugnances instinctives pour s'y précipiter. Un galant ivre s'introduit dans l'appartement de sa voisine, qui, pour s'en débarrasser, s'avise de lui donner de l'opium; l'ivrogne s'empare de la fiole, en avale le contenu et tombe inanimé; la dame, qui le croit mort, s'empresse de fuir ce cadavre accusateur, mais un médecin appelé en toute hâte le ressuscite par quelques fortes doses de café noir. Un mari découvre que sa femme est en correspondance et en relations clandestines avec un homme qui lui est inconnu; éclat, fureurs, menaces de séparation judiciaire. Ce n'était cependant qu'une fausse alerte; la dame n'avait eu que le tort de jouer trop gros jeu dans une ville d'eaux où elle avait perdu une somme excédant ses ressources, en présence d'un témoin bien appris qui avait eu la galante charité de la tirer d'embarras, d'où cette mystérieuse correspondance et ces relations secrètes. Un jeune homme est aperçu tournant autour de la maison d'une intéressante orpheline : les tuteurs s'en émeuvent et prennent la résolution d'aller droit au séducteur; on le fait entrer pour le démasquer et, après l'avoir poliment prié de s'asseoir, on entame avec lui une discussion fort bien conduite pour, contre et sur le progrès moderne. Il y a dans tout cela, il en faut convenir, plus de peur que de mal, et le drame menace plus qu'il ne frappe, mais c'est justement par là que l'auteur a prise sur son public et donne satisfaction aux exigences très particulières que le spectateur apporte au théâtre. L'auteur l'a ému un moment, juste le temps nécessaire pour que cette émotion reste un plaisir; puis, lorsqu'elle pourrait dégénérer en angoisse, il le replace rassuré dans son assiette habituelle et lui dit rieusement : « Ce n'était qu'un jeu, car, vous le savez, nous sommes au théâtre. »

Rien ne témoigne davantage de l'intelligence que possède M. Sardou des dispositions du spectateur que la transformation qu'il a fait subir au genre particulier de drame inventé par nos auteurs en vogue, M. Alexandre Dumas en tête. Les romantiques avaient découvert, à l'imitation de Shakspeare, que l'élément dramatique ne va jamais seul en ce monde, et ils lui avaient associé comme contraste l'élément comique; aussi hardis et plus hardis même que leurs devanciers, bien que leur hardiesse n'ait pas été aussi remarquée, nos modernes auteurs ont retourné la question et démontré que la comédie franche n'était pas dans la nature. C'est en cela que consiste avant tout la forte originalité du théâtre de M. Alexandre Dumas, dont toutes les pièces prises dans la réalité ordinaire et se présentant avec une physionomie de comédie dégénèrent rapidement en drames et se terminent en catastrophes.

Je ne puis dire que cette découverte de nos modernes auteurs soit fausse. Eh oui! la comédie n'est pas dans la nature, car il n'est pas une seule de nos actions qui ne soit grosse de conséquences dramatiques, car il n'est pas un seul de nos défauts, pour ne rien dire de nos vices, qui ne soit toujours menaçant de quelque péripétie terrible, et nos plus amusantes folies sont pareilles à la gaîté de l'ivrogne dont les hallucinations plaisantes font rire aux éclats les spectateurs indifférens tout en faisant pleurer dans l'ombre ceux qu'il ruine et déshonore. Il n'est pas de rire qui ne soit précurseur ou générateur de larmes, et il n'est pas de conduite, si plaisante qu'elle soit, que le destin, dieu susceptible et hautain s'il en fut, ne prenne en mauvaise part et ne soit toujours prêt à relever comme un défi. Eh oui! la comédie franche est une invention de l'art, rien que de l'art, et c'est précisément pour cela qu'elle est de si difficile exécution et qu'elle a tant de prise sur le spectateur. Il est si doux de rencontrer l'occasion de rire dans cette réalité qui ne nous donne que des sujets de pleurs, de nous moquer de l'avare qui nous affame, de déjouer l'hypocrite qui nous poignarde, de plaisanter de la coquette qui nous brise le cœur; il est si bon de se persuader un instant que tous ces vices de l'âme peuvent tourner au jeu, et qu'ils ne sont qu'amusans, tandis que nous les estimions tragiques.

La comédie franche possède une autre prise sur le spectateur, c'est qu'elle est de tous les genres dramatiques celui qui répond le plus exactement à la nature du plaisir qu'on demande au théâtre. Un théâtre n'est après tout qu'un lieu de récréation où l'on vient chercher une illusion de quelques heures. Le spectateur, en y entrant, sait que ce qu'il va voir n'est qu'un jeu, et il consent à l'illusion, pourvu qu'il n'en soit pas la dupe; il veut être ému, il veut même qu'on lui arrache des larmes, pourvu qu'il ne soit jamais amené à oublier

entièrement que tout cela n'est pas sérieux, et que son âme garde le sentiment qu'aussi loin qu'elle aille dans l'émotion, elle n'est pas coupée de sa ligne de retraite pour revenir à son équilibre ordinaire. Le secret de la résistance que rencontrent toujours plus ou moins les tentatives de M. Alexandre Dumas est précisément dans la violence qu'il exerce contre cette disposition du spectateur, et il n'a pas fallu moins que son grand talent et son impérieuse volonté pour lui imposer sa tyrannie dramatique, sous laquelle, — tous ceux qui ont assisté à quelques représentations de ses pièces en ont été témoins, — on le sent mal à l'aise et toujours prêt à la révolte.

Ce tempérament du spectateur, M. Sardou ne l'a jamais, au contraire, tenu en oubli à aucun moment de sa carrière, et ce que nous écrivons ici comme un éloge, les malintentionnés pourront, s'ils le veulent, le tourner en critique sévère, car c'est peut-être à ce souci trop constant qu'il doit de n'avoir jamais produit une œuvre où il se soit abandonné franchement et sans arrière-pensée à son inspiration, au risque de rester incompris et d'échouer lorsqu'il se présenterait devant le public. Le spectateur vient au théâtre pour son plaisir; mais le plaisir est chose complexe et qui comporte bien des variétés. Il y a du bonheur dans le rire, il y a de la douceur dans les larmes, et l'effroi même a sa volupté. Le spectateur, s'il était interrogé, répondrait qu'il veut être amusé, qu'il veut être ému, qu'il veut être consolé et partir sur une impression heureuse. Comment s'y prendre pour satisfaire à la fois à ces trois conditions contradictoires? Eh mais, en glissant légèrement et lestement sur chacune, en l'amusant passablement, en l'émouvant avec vivacité, mais peu de temps, et en arrêtant les quelques larmes très réelles qu'on lui aura fait répandre par une conclusion qui surgisse à l'improviste, comme un enfant joueur sort de sa cachette pour rassurer ceux qu'il vient d'alarmer. Pour réaliser ce difficile programme, M. Sardou a eu recours à une sorte d'éclectisme dramatique; il a demandé à tous les genres en vogue dans ce siècle de lui prêter quelques-unes de leurs ressources, et de cette fusion il est résulté un genre nouveau, tout personnel à l'auteur, qui n'est pas sans offrir quelque ressemblance avec ces chimères à face de femme, à ailes d'aigle, à corps de lion et à queue de serpent dont s'est amusée l'imagination des anciens poètes. Deux tiers de comédie, une scène de drame à la Dumas, une conclusion de vaudeville sentimental, et le tour était joué; M. Sardou tenait son spectateur par ses désirs les plus divers.

A vrai dire, nous ne conseillerions à personne une tentative du même genre, car il a fallu, pour qu'elle réussît, la ressource très singulière que M. Sardou a trouvée dans un certain don qui fait son originalité et que nous connaîtrions seul s'il eût obéi docilement et exclusivement à sa nature. A coup sûr, si quelqu'un était né pour

doter le théâtre français d'un genre dramatique analogue à la comédie d'imbroglio que les Espagnols ont si bien nommée *de cape et d'épée* pour indiquer qu'elle doit consister en deux choses, le cache-cache et la pétulance d'action, c'était M. Victorien Sardou. Qui sait mieux que lui embrouiller l'écheveau d'une intrigue, qui possède mieux que lui l'art des surprises, qui sait mieux jouer avec l'équivoque, prolonger un malentendu, faire soupçonner un secret là où il n'y en a pas, donner à une fausse interprétation l'apparence de la vérité, rendre à une énigme son obscurité au moment où elle va être découverte, renouveler un doute au moment où on le croit prêt de se dissiper, ouvrir une fenêtre ou fermer une porte à propos, et, pour tout résumer d'un mot, qui connaît plus profondément tout ce que l'incertitude renferme d'élémens dramatiques, de folles anxiétés, de comiques terreurs ou de cruelles lubies? C'est avec ces qualités seules qu'il s'est présenté à l'origine devant le public; point n'est besoin de rappeler ces amusantes comédies pleines de turbulence et de gai tapage par lesquelles il débuta dans la carrière dramatique. Eût-il persisté dans ce genre, qui était le sien propre, il aurait produit des œuvres moins retentissantes peut-être que celles qu'il a fait applaudir, mais à coup sûr plus tranchées, plus nettes et plus unes; il a préféré s'en éloigner, et nous ne saurions dire qu'il ait eu tort pour son succès et sa fortune. Ce qui est certain, c'est qu'il n'est jamais plus heureusement inspiré que lorsqu'il y revient; je n'en veux pour preuve que sa comédie d'*Andréa*, qui date des dernières années et qui est à mon avis une œuvre charmante, et celle peut-être où ce qui était son originalité propre apparaît le mieux purifié de tout alliage et mélange. Il n'a point renoncé cependant à ces qualités, seulement il les a détournées de leur fin et les a réduites à l'état de moyens. C'est grâce à elles qu'il a pu réaliser cet éclectisme dramatique où il a réussi à fondre des genres si divers. Sa vivacité lui a fourni les moyens de multiplier les incidens capables de conduire une intrigue de l'état d'honnête comédie à l'état de drame orageux, sa subtilité à faire tenir ce drame en si délicat équilibre qu'il puisse donner toutes les émotions du désespoir ou de l'anxiété sans les justifier en fait, et son adresse à faire glisser une situation d'Alexandre Dumas fils dans un dénoûment de Scribe.

Pour si habilement qu'il soit obtenu, cet éclectisme n'est pas sans faiblesse. Le grand défaut des pièces de Victorien Sardou, c'est qu'elles sont toujours construites en vue d'amener une scène capitale, avant laquelle le drame n'est pas, et après laquelle il n'est plus. L'exposition est d'ordinaire excellente, et la mise en train de l'action bien lancée; mais une fois lancée, le développement simple et naturel en est empêché par cette fatale scène

arrêtée d'avance; deux actes se passent à multiplier et à semer les incidens qui peuvent le produire et l'amener, et ces incidens se succèdent si rapidement et sont quelquefois de nature si ténue, qu'on a peine à les emmagasiner tous dans le souvenir, et qu'il en reste bon nombre en route. Arrive enfin la fameuse scène, qui est quelquefois fort belle, après quoi la pièce tombe dans un dénoûment heureux et qui trop souvent serait insignifiant par cela même, n'était une toute petite paille que nous allons y relever dans un instant. Il résulte de tout cela cette fâcheuse conséquence que les pièces de M. Victorien Sardou sont faites pour être jouées beaucoup plus que pour être lues, et que quiconque ne les voit pas au théâtre ne peut se rendre un compte exact de leurs réels mérites. Nous venons de leur faire subir l'épreuve de la lecture, elles la supportent mal. Ce n'est pas qu'elles soient défectueuses sous le rapport littéraire, elles sont au contraire écrites d'un bon style, très correct, parfois éloquent, sans grand relief cependant et sans empreinte de griffe léonine, mais aussi sans rien de brillanté ni de forcé, en somme des plus agréables et des plus coulans. C'est que le lecteur est dans de tout autres dispositions que le spectateur, et qu'il se dit qu'aux lieu et place de tous ces incidens qui cachent l'action ou la font voyager en zigzag dans un méandre sans fin, il préférerait de beaucoup une marche plus simple et plus constante, qui, dans sa lenteur progressive, permît aux caractères de se développer, et au drame de s'acheminer vers son point culminant par des péripéties véritables possédant chacune leur intérêt propre. Quant au dénoûment, que lui importe qu'il soit heureux s'il est en contradiction avec la logique et en désaccord avec le bon sens! Il n'éprouve nullement le besoin d'être rassuré, et la vraie satisfaction qu'il réclame, c'est une conclusion qui soit en harmonie avec les émotions qu'il vient de traverser solitairement.

Il y a parfois une paille dans les dénoûmens de M. Victorien Sardou, disions-nous il n'y a qu'un instant. Cette paille, c'est que ces dénoûmens, où les situations les plus difficiles et les plus cruelles se détendent comme par magie et se dissipent comme un rêve, sont parfois innocemment immoraux. Certes on ne peut reprocher à M. Sardou d'avoir jamais fait sciemment un accroc sérieux à la morale; mais, dans sa préoccupation de renvoyer son spectateur satisfait, il lui est arrivé trop souvent de retourner la moralité élémentaire des livres à l'usage de la jeunesse, et de présenter la bonne foi punie et le vice amnistié. J'indique tout de suite comme exemples les dénoûmens de *la Famille Benoiton*, des *Vieux Garçons*, de *Nos bons Villageois*, et de la charmante comédie de *Maison neuve*. La conscience du lecteur, sinon celle du spectateur, admet difficilement que des personnages qui sont allés aussi loin dans la

légèreté et dans le vice que ceux de ces diverses pièces s'en tirent à aussi bon compte, encore moins peut-elle admettre qu'ils soient aussi subitement guéris de leurs folies ou de leurs erreurs, et qu'il ne leur en reste rien après le pardon, l'excuse ou l'amnistie dont les bénit M. Sardou. En supposant même qu'ils soient guéris, les conséquences de leurs fautes restent, et il n'y a pas de dénoûment heureux qui puisse les effacer. L'excellent oncle de *Maison neuve* ouvre ses bras à ses neveux repentans, s'ensuit-il moins que ces neveux viennent de se souiller et presque de se déshonorer? Les demoiselles Benoiton sont guéries par une série de cruelles aventures de la manie du scandale, s'ensuit-il moins que ce scandale a eu lieu? Le célibataire des *Vieux Garçons* rencontre un fils dans son rival, s'ensuit-il moins qu'il vient de commettre un acte indigne? L'auteur a beau donner un dénoûment heureux à une conduite coupable, la conscience et la logique, protestant chacune de leur côté, crient que ce bonheur est immérité et qu'une conclusion où les personnages subiraient les conséquences de leurs fautes les satisferait davantage.

Ces dénoûmens ont encore un autre défaut, mais qui cette fois n'intéresse que l'art, c'est qu'ils sont d'ordinaire beaucoup trop brusqués, et qu'ils réalisent tout à fait le *deus ex machina* des pièces antiques. Nous connaissons bien la réponse : le dénoûment est chose secondaire, car enfin il faut finir, et il y a de très grands auteurs dramatiques, Molière en tête, dont les dénoûmens n'existent à peu près pas. Cela est vrai, mais la comédie de Molière n'est pas celle de M. Sardou. La comédie de Molière est la comédie de caractère, et le dénoûment y est chose indifférente, si dans le cours de la pièce les personnages ont montré leur nature au complet; une telle comédie pourrait même à la rigueur ne pas se terminer du tout et s'interrompre sur quelqu'une des situations dramatiques amenées par le vice ou le défaut du personnage principal, car elle dirait ainsi au spectateur : Voici jusqu'où peut aller un tel caractère et ce qu'il peut engendrer de malfaisant, en laissant au lecteur le soin de conclure. Il n'en va pas de même dans la comédie d'intrigue, où le dénoûment est une part essentielle de l'intrigue, ni dans le drame de passion, où les personnages, une fois entraînés, doivent aller jusqu'au bout d'eux-mêmes, et où il est inadmissible que l'âme, une fois mise hors de son équilibre, se calme subitement. Je n'indiquerai qu'un seul de ces dénoûmens brusqués, celui de *Fernande*. Dans cette pièce, l'auteur a très adroitement rajeuni et varié le célèbre épisode de Mme de La Pommeraye et du marquis Des Arcis du *Jacques le Fataliste* de Diderot. La modification qu'il a fait subir à la vengeance de la femme, qui se prétend outragée par l'abandon qu'elle a provoqué elle-même, est

excellente et se prête parfaitement aux conditions dramatiques; mais, avec la scène qui lui succède, le récit de Diderot reprend toute sa supériorité sur le drame moderne pour l'éloquence, la passion et l'entente du cœur humain. Chez M. Sardou, le marquis Des Arcis, en apprenant l'affreuse vérité, s'abandonne d'abord à un désespoir trop justifié, puis subitement il se calme, sans qu'on trouve rien dans les rares paroles de Fernande, effrayée et surprise, qui puisse motiver un si brusque rassérénement. C'est là ce qui s'appelle faire contre fortune bon cœur; mais le spectateur admet malaisément que le mari, si perfidement mystifié, consente à l'affront qu'on a fait à son honneur avec tant de docilité. Combien Diderot est autrement dans la logique des passions et le sentiment du pathétique lorsqu'il nous représente Mlle d'Aisnon tombant aux pieds de son mari, le suppliant de la pardonner avec des torrens de larmes, et lui promettant d'être pour lui une épouse aimante et dévouée avec une éloquence qui ne peut tromper et qui est autrement convaincante que le plaidoyer de l'avocat Pomeyrol. Cette scène de désespoir devait donc avoir son complément dans une scène de supplication qui aurait ramené progressivement l'espérance dans l'âme du marquis, et le dénoûment devenait alors non-seulement véritablement heureux, mais encore pathétique, comme la situation même qui l'avait engendré.

On lit dans certains traités de rhétorique que la meilleure manière de juger un auteur est de le juger dans son propre style et à l'aide même des procédés qui lui sont familiers. Nous ne ferons donc qu'imiter M. Sardou en multipliant les observations comme il multiplie les incidens, et en revenant quelque peu sur nos pas, comme il lui arrive de reprendre si souvent quelqu'un des fils de son action que l'on croyait abandonné. La science que possède M. Sardou du tempérament du spectateur et son adresse à le ménager ne se manifestent pas moins dans le choix de ses sujets et dans la nature de son observation morale que dans la forme et la conduite de ses pièces. Ici encore l'éclectisme domine. M. Sardou n'a pas de parti-pris tranché ni d'opinion nettement résolue sur la nature humaine; ne lui demandez ni la franchise d'indignation d'Émile Augier, ni la misanthropie implacable de Dumas, ni le scepticisme railleur, mais optimiste au fond, de Scribe. Sans parti-pris décidé, que devient cependant la devise de la comédie : *Castigat ridendo mores?* Une comédie qui ne flagelle pas quelqu'un ou quelque chose, est-ce bien une comédie? Le spectateur, qui n'aime pas les exécutions trop cruelles et qui regimbe volontiers devant elles, veut cependant qu'on flagelle ou plutôt qu'on fustige à peu près jusqu'au premier sang. M. Sardou le sait, et il n'a garde de se refuser à cette exigence, il fustige donc, et d'une manière très pi-

quante; mais que fustige-t-il? N'y a-t-il pas dans notre société, entre les gros péchés mortels et les insignifians péchés véniels, quelques vices intermédiaires, produits plus ou moins passagers de la mode ou épidémies d'imitation qui se prêtent pour une moitié à l'indignation, pour l'autre à la raillerie, qu'on puisse invectiver éloquemment dans une scène tout en s'en amusant dans la suivante, et qui permettent à l'auteur dramatique de prendre le masque de justicier en conservant ses fonctions d'amuseur? Les folies de toilettes des demoiselles Benoiton sont un de ces sujets qui permettent à la fois la raillerie et l'indignation, ou encore la rage des modernes bourgeois de vouloir faire maison neuve et d'échanger une vieille et honorable enseigne contre une enseigne toute reluisante d'un or menteur, ou les rabachages politiques des ganaches retardataires dont l'intelligence s'est arrêtée avec la chute de celui de nos nombreux régimes politiques qu'ils ont servis, ou les outrances de dévotion d'une belle pécheresse sur le retour qui fait payer en jeûnes et en mortifications à son honnête mari le tort qu'elle lui a fait en lui méritant une épithète perdue dans la langue écrite depuis Molière, ou les déloyautés taquines et les mesquines jalousies des amis prétendus intimes qui empoisonnent votre bonheur sous prétexte de dévoûment; sur tout cela, on peut frapper juste assez fort pour répondre au besoin de sévérité que le public apporte au théâtre, et pas assez fort pour lui déplaire et le faire se récrier.

Non-seulement les sujets ont été toujours habilement choisis de manière à permettre à l'auteur de se tenir en juste équilibre entre ces deux exigences contraires du spectateur, la sévérité et l'indulgence, mais ils ont toujours été choisis à l'heure précise où ils répondaient à quelque préoccupation du public. Rarement M. Sardou s'est privé des ressources que lui offrait l'actualité. Le luxe de toilettes des femmes avait atteint son point culminant sous le second empire, et soulevait presque autant de blâmes dans le public que le chômage des ouvriers lyonnais y soulève aujourd'hui de tristesses, lorsque M. Sardou mit à la scène *la Famille Benoiton*. On venait à peine de livrer à l'admiration de la foule le Paris nouveau de M. Haussmann, et plus d'un bourgeois, pris de la fièvre urticaire du progrès, se sentait la démangeaison de fuir les obscurs quartiers où s'était édifiée sa fortune pour aller porter ses lares commerciaux dans quelqu'une de ces voies somptueuses encore désertes, lorsque, reprenant la donnée du *Bourgeois gentilhomme* et la coulant dans les formes nouvelles de nos mœurs présentes, notre auteur écrivit cette piquante comédie de *Maison neuve*, une des meilleures qui soient sorties de sa plume. Nous nous rappelons tous le moment où l'empire, sorti victorieux de la longue épreuve d'isolement que lui avait créée le coup d'état et assis dans une sécurité

qu'il croyait définitive, essayait de vaincre les dernières résistances des anciens partis et les conviait à se rapprocher du trône par un mélange de railleurs reproches et de flatteuses avances; *les Ganaches*, pour qui les relit aujourd'hui, font revivre encore avec vivacité le sentiment politique de cette heure passagère. On commençait bien à s'alarmer quelque peu des menées du radicalisme, encouragé par la durée déjà longue du régime impérial, lorsque parut cette parodie des coteries politiques provinciales qui a pour titre : *Nos bons Villageois*, et il y avait bien quelque mésintelligence entre le gouvernement d'alors et messieurs du clergé, refroidis par les affaires italiennes, lorsque la comtesse Séraphine vint présenter au Gymnase le spectacle de ses tardives dévotions. De même *les Merveilleuses* ne pouvaient choisir un temps plus opportun que la troisième république pour étaler sur la scène les folles mœurs de la première, et il est remarquable que *Rabagas*, satire d'ailleurs peu cruelle des républicains, a choisi pour faire son entrée un des très rares momens d'indécision où la fortune a fait semblant de ne pas vouloir sourire à ces heureux prédestinés, terreurs du passé, mais maîtres du présent et peut-être de l'avenir. Comme tout réussit aux habiles, quand ce n'est pas la volonté de l'auteur qui choisit l'heure de ses productions, le hasard se charge de ce soin et s'en acquitte à merveille. Le drame de *Patrie!* on en conviendra, ne pouvait arriver en meilleur temps qu'à la veille de la terrible guerre de 1870, et le remarquable tableau des discordes civiles qui porte pour titre *la Haine*, venant dans les années qui ont suivi la commune aux durables souvenirs, ne pouvait certes être accusé de manquer d'actualité.

Ces deux derniers titres, *Patrie!* et *la Haine*, rappellent la plus haute et la plus hardie des ambitions qu'ait eues M. Sardou; il a voulu se mesurer avec le drame historique, et son adresse est telle qu'on ne peut dire que la tentative lui ait été fatale. Certainement, s'il relit aujourd'hui l'imparfait tableau qu'il a essayé de tracer de la révolte des Flandres, il doit s'avouer qu'une succession de scènes rapidement enlevées et courant pour ainsi dire les unes après les autres ne suffit pas pour faire un drame où revive l'âme d'une époque aussi pleine de mâles sentimens que celle qu'il a mise au théâtre, que quelques traits excellens ne suffisent pas pour composer une figure comme celle du duc d'Albe, qu'il est parfaitement inutile d'introduire un personnage tel que le Taciturne pour le faire entrevoir à peine, et que lui faire prononcer quelques paroles insignifiantes est plutôt une parodie qu'une imitation de ses habitudes silencieuses. Il n'en est pas moins vrai que ce drame défectueux de *Patrie!* contient une des plus belles scènes qu'il y ait

dans le théâtre moderne: nous voulons parler de la scène finale ou Karloo poignarde sa maîtresse coupable d'avoir voulu le sauver en dénonçant ses complices de conspiration. Cet assassin qui frappe en aimant et comme d'un bras mou de tendresse, cette mourante qui se ranime au sein de l'agonie pour se reprendre à l'amour de son meurtrier, cette passion qui n'abdique pas même devant la tombe et qui voit son ciel dans l'enfer qui s'ouvre pourvu que le bien-aimé le partage, tout cela enlève l'âme à des hauteurs peu communes et lui fait retrouver des émotions dont la littérature contemporaine la tient sevrée depuis trop longtemps. « Monsieur, disait naguère un vétéran des luttes littéraires de la restauration à un poète qui lui avait remis un volume de vers audacieux, vous avez rajeuni en moi les sensations romantiques; » je me permettrai de présenter le même compliment à M. Sardou. Ah! que voilà donc cette fois un dénoûment original et bien trouvé, et que la place de M. Sardou serait grande si son aimable bagage contenait nombre de scènes de cette valeur!

Le drame de *la Haine* est dans son ensemble fort supérieur à celui de *Patrie!* Les mobiles d'action des citoyens de la hargneuse Sienne et les sentimens irréconciliables qui divisaient les diverses classes dans cette plus démocratique des cités italiennes ont été mieux rendus, et semble-t-il mieux pénétrés par l'auteur que les mobiles d'action et les sentimens des honnêtes citoyens des Flandres du XVIe siècle. Que de beaux traits pris sur le vif de la nature italienne! Comme la familiarité menaçante de la nourrice Uberta, lorsqu'elle s'aperçoit que Cordelia cherche à sauver le meurtrier de son fils, donne un juste sentiment de cette égalité que les Italiens ont toujours su trouver dans l'excès de la passion, et que l'élan de véhémence qui porte la fille des Saraceni à étancher la soif de l'homme même qui l'a déshonorée et qu'elle vient de frapper il n'y a qu'un instant est bien de son temps et de son pays! Un vigoureux christianisme passé dans le sang à l'égal de l'orgueil de race, et poussant à la charité avec autant de fougueuse spontanéité que la nature à la vengeance, voilà bien l'Italien du moyen âge. La pièce a subi de nombreuses critiques; on lui a entre autres choses reproché l'amour de Cordelia pour Orso, amour qui, né d'un élan de charité, germe et grandit spontanément au sein de ce même sentiment du déshonneur qui avait armé son bras. Nous ne saurions partager cet avis. M. Sardou, dont la faculté d'observation, pour si fine qu'elle soit, aime d'ordinaire à s'arrêter aux sentimens aisément saisissables, n'a peut-être regardé qu'une fois tout au fond de la nature humaine, et c'est le jour où il a écrit les deux derniers actes de *la Haine*. Ni la psychologie ni même la physiologie n'ont encore tout

expliqué des obscurités de la nature. L'amour de Cordelia tire sa force du viol même dont l'horreur l'égare. Involontairement son âme s'est mêlée au sein du crime à celle du meurtrier de son honneur, elle sent et dit que, quoi qu'il arrive, elle ne sera plus que la veuve d'Orso. Nous n'insisterons pas davantage; les passions du genre de celle de Cordelia devant toujours être exceptionnelles sont par conséquent difficilement appréciables par l'expérience commune, et rentrent dans cet ordre de choses qu'il suffit de comprendre par intuition et qui ne peuvent se discuter. Quant à la scène finale où Cordelia et Orso, mariés dans l'église comme pestiférés, trouvent dans la mort l'union qui les aurait fuis dans la vie, elle est d'une tendresse désespérée et d'un coloris sombre vraiment superbes. Cela est sérieusement beau, il m'étonnerait que ceux qui ont accordé leur admiration au tableau où M. Laurens a présenté d'une manière si saisissante les effets de l'excommunication au moyen âge la refusassent à la scène du dramaturge.

Il nous reste à mentionner une dernière faculté, la première en ligne peut-être parmi celles qui l'ont aidé à mener depuis tant d'années déjà sa laborieuse et fertile carrière, nous voulons parler de la faculté d'assimilation qu'il possède à un degré remarquable. Nul mieux que lui n'excelle à s'emparer d'une idée dramatique déjà présentée sous une autre forme, à la repenser de nouveau, à la faire passer dans sa propre substance, et à la transformer au point de la rendre méconnaissable. Cette faculté, presque singulière tant elle est complète, ne se borne pas aux données dramatiques, elle s'étend aux procédés et aux formes mêmes de ses rivaux, et de ce fait sa nouvelle comédie, *Dora*, est une preuve des plus convaincantes.

Est-ce une pièce de Sardou ou une pièce d'Alexandre Dumas que ce drame de *Dora*, que nous venons de voir représenter sur la scène du Vaudeville avec une perfection que bien peu d'œuvres ont obtenue? On pourrait aisément s'y tromper. D'ordinaire, nous l'avons dit, M. Sardou se contente d'une situation et d'une scène à la Dumas dans cet éclectisme habile qui compose son genre dramatique; mais cette fois l'assimilation est complète, sujets, caractères, passions, intrigues, dénoûment même, tout cela pourrait être de M. Dumas aussi bien que de M. Sardou. Et tout cela est en effet en partie de M. Dumas, car il a collaboré inconsciemment à ce drame; il est certain que le M. de Maurillac et le député Favrolles de *Dora* sont proches parens du M. de Nanjac et de l'Olivier de Jalin du *Demi-Monde*; il est certain que l'espionne Zicka refait, sans trop y songer, les narrations autobiographiques de l'affreuse Américaine de *l'Étrangère*; il est certain que Favrolles, tendant sa souricière pour prendre la malfaisante petite bête qui fait de tels ra-

vages dans le ménage de son ami Maurillac, rappelle quelque peu les ruses d'Olivier de Jalin au dénoûment du *Demi-Monde*; il est certain enfin que les personnages épisodiques de la princesse Bariatine et du député dijonnais ont tout à fait le ton et les allures de ces comparses amusans faits pour les arrière-plans du drame, et que M. Dumas aime d'ordinaire à confondre sur le premier plan avec les personnages principaux. Eh bien! nous ne nous en plaignons pas, car la pièce de M. Sardou a gagné à cette assimilation si complète une unité d'action et de ton, une simplicité de plan, une logique de déduction que ses œuvres précédentes n'ont jamais présenté à ce degré. L'intrigue a marché cette fois sans dévier, se ralentir et se reprendre, pas de mesquines surprises, à peine quelques incidens parasites ou inutiles. Chaque partie du drame possède son intérêt propre et se suffit à elle-même; la matière a été heureusement coupée et intelligemment distribuée de manière qu'aucune ne nuise trop à une autre dans le souvenir du spectateur. Il n'y a plus là des actes entiers employés à préparer la situation capitale; cette situation, à la fois naturelle et imprévue, éclate à sa place logique, c'est-à-dire au troisième acte, par les moyens les plus aisés du monde, sans que rien dans l'exposition, qui est excellente, et dans le second acte, qui est plus languissant, ait pu la faire soupçonner, tant l'auteur a mis d'habileté à la masquer. Une fois créée cette situation est poussée jusqu'à ses dernières limites avec une violence extrême, et cependant avec une minutie d'analyse et un souci des nuances qui sont des plus remarquables. On a là au complet le spectacle d'une âme en proie au sentiment de l'incertitude, sentiment des plus dramatiques assurément, mais des plus dangereux à prolonger longtemps, à cause des saccades contradictoires, et des alternatives de défaillance et d'espoir qui le composent, et qui font éprouver au spectateur quelque chose de la sensation pénible que donne un voyage sur une route u pavé inégal. Enfin arrive le dénoûment, que cette fois on n'a pas envie de trouver brusqué et qui est accueilli avec bonheur, car la situation a donné tout ce qu'elle contenait de passions, et il est temps d'en finir. Une des scènes de ce drame, celle qui donne naissance à la situation capitale, a été rapidement célèbre; mais à mon avis cette célébrité mérite de s'étendre aux deux actes entiers qui sont consacrés au développement de cette situation, car ils sont au nombre des plus émouvans qu'il y ait dans le théâtre contemporain. *Dora*, c'est M. Dumas sans ses puissans défauts, M. Dumas moins ses tirades misanthropiques, son pessimisme meurtrier, ses boutades amères, en sorte que c'est vraiment tant pis pour lui si la pièce n'est pas signée de son nom.

Nous n'avons pas à entrer dans l'analyse de cette œuvre, que tout

Paris a vue à l'heure présente. Suivre le développement de l'action scène par scène nous fournirait d'ailleurs peu d'occasions de critiques, car c'est surtout par l'ensemble que vaut *Dora*, et cet ensemble a été coulé dans le moule dramatique en une seule fois et d'un jet heureux. Nous nous bornerons à présenter à l'auteur deux observations. Il nous semble qu'il n'a pas fait de son espionne Zicka tout ce qu'il en pouvait faire. Il tenait, s'il l'eût voulu, un caractère, il n'a présenté qu'un instrument d'action. Zicka pouvait et même devait être le personnage capital de la pièce, elle n'en est que le principal ressort. On voit agir Zicka, mais on ne la voit pas penser, on ne la voit pas sentir, on n'assiste pas aux orages et aux conflits de sa vie morale intérieure, car nous comptons pour rien ou peu de chose la narration quelque peu sèche et concise qu'elle fait au troisième acte de son affreux passé et les déclamations devenues passablement banales qu'elle lance à l'adresse de la société marâtre. C'était cependant un caractère curieux à pénétrer et tout naturellement fertile en grands effets dramatiques que celui de cette femme homicide par métier et presque par devoir, couverte par le secret contre les conséquences de ses manéges, et qui partout où elle passe porte le deuil avec elle par cela seul qu'elle a passé. Pour n'être qu'un instrument passif, Zicka n'est-elle donc pas une personne vivante? Si elle est sans responsabilité, est-elle donc sans remords, et si elle est sans moralité, est-elle sans conscience? Zicka aimait en secret M. de Maurillac, l'époux de l'innocente Dora; pourquoi n'avoir pas insisté davantage sur cet amour condamné au silence forcé, pourquoi ne nous en avoir pas montré le désespoir profond et continu coupé çà et là de vains rêves et d'illusions rapides que le sentiment de la réalité replonge bien vite dans la nuit? Cet amour était le vrai moyen d'éclairer en pleine lumière la sombre et infernale situation dans laquelle Zicka se débat au sein des ténèbres, et alors, en place d'une marionnette perverse, nous nous trouvions en présence d'un personnage vraiment dramatique parce qu'il devenait moral et humain.

Notre seconde observation a trait au caractère même de Dora. Il nous semble que, pour si Espagnole qu'elle soit, cette intéressante personne manque quelque peu d'une certaine fierté et d'une certaine délicatesse. On dirait vraiment qu'elle n'a pas confiance en sa valeur, car il lui échappe trop fréquemment des paroles d'où l'on peut induire que le prix dont elle s'estime n'a rien de fort élevé. Elle ne dit pas : Je suis pauvre, mais que l'homme qui me prendrait s'enrichirait en m'épousant! elle dit : Je suis pauvre, mais que je saurais gré à l'homme qui me ferait la charité de m'épouser! Lorsque M. de Maurillac lui annonce qu'il l'épouse, — car il ne prend pas garde qu'il ne lui demande pas si elle veut accepter sa main, il

lui déclare d'emblée qu'il prend la sienne, — quel est le premier cri que lui arrache la joie de ce bonheur inespéré? « Ah! que voilà une bonne action dont vous ne vous repentirez pas! » Ah! dirons-nous à notre tour, que voilà une parole déplaisante et qui sonne mal! Il nous semble qu'à la place de M. de Maurillac nous ne pourrions nous empêcher de répondre : « Une bonne action, mademoiselle? dites une heureuse action. » Ce sont là de ces nuances qui se sentent ou ne se sentent pas, mais les sentimens vivent précisément de nuances, et pour un cœur hautain et susceptible, cette parole de quasi-déférence, aimante sans doute, mais trop peu fière, serait capable de renouveler les soupçons qui coûtèrent jadis si cher à la pauvre Griselidis, et de donner envie de refaire la cruelle expérience du marquis de Saluces. Elle l'a dit, penserait ce cœur, c'est une bonne action; l'amour qu'elle prétend avoir n'est que de la reconnaissance; ce qu'elle aime en moi, c'est de l'avoir arrachée à la vie de misère et d'expédiens, c'est d'avoir entouré sa vie de sécurité, mais l'amour persisterait-il si ces biens matériels que je lui prodigue étaient retirés? Encore une fois ce n'est qu'une nuance, mais elle déteint sur tout le caractère de Dora et lui enlève une partie de son intérêt.

Nous avons maintenant achevé de résumer les impressions que nous a laissées une lecture récente et attentive des œuvres de M. Sardou, aidée de nos souvenirs plus anciens. En somme, notre littérature dramatique possède des talens plus vigoureux, d'une portée d'esprit plus grande, d'une audace plus fière, elle n'en possède pas qui aient une plus parfaite intelligence de la scène, une connaissance plus fine du public, et qui soit plus assurée contre l'insuccès ou la déchéance. Si ses armes ne sont pas de la trempe la plus forte, son escrime est excellente, et, grâce à elle, il est toujours sûr de protéger les défauts qui pourraient se trouver dans sa cuirasse et de rétablir l'égalité du combat, c'est-à-dire de maintenir sa réputation contre n'importe lequel de ses rivaux. Il ira longtemps, perfectionnant et agrandissant toujours davantage sa manière par cette intelligente faculté d'assimilation qui lui permet de faire profit des innovations de ses confrères sans épouser du même coup leurs défauts comme il arrive à ceux qui ne sont que de vulgaires imitateurs, et plus tard, dans bien des années, quand, sa carrière close, la génération qui suivra la nôtre voudra rechercher et étudier les caractères divers du théâtre contemporain, elle en trouvera dans ses œuvres le résumé le plus ingénieux et le plus vivant microcosme.

ÉMILE MONTÉGUT.

LES MÉMOIRES

DU

PRINCE DE HARDENBERG

I.

AVANT IÉNA.

Les quatre beaux volumes qui viennent de paraître à Leipzig sous le titre de *Mémoires du chancelier d'état prince de Hardenberg* (1), et dont la publication est célébrée par la presse allemande comme un événement littéraire, contiennent à la fois beaucoup plus et beaucoup moins que la plupart des ouvrages appartenant au genre des mémoires. On se flatterait vainement d'y trouver l'autobiographie détaillée et complète de l'homme d'état qui, né en 1750 dans l'électorat de Hanovre, entra en 1790 au service de la maison de Brandenbourg, négocia la paix de Bâle, remplaça par intérim le comte Haugwitz comme ministre des affaires étrangères, déposa ce pesant portefeuille quelques mois avant la bataille d'Iéna, le reprit pour peu de temps dans les derniers jours de 1806, reparut sur la scène en 1810 comme chancelier d'état et pendant les douze dernières années de sa vie ne cessa plus de jouer en Prusse le premier rôle. Le prince de Hardenberg n'a jamais songé à mettre le public dans le secret de son histoire intime; il estimait, nous dit-il, « qu'il ne convient pas de mener le lecteur à la garde-robe. » Jamais non plus il n'a pensé à raconter aux curieux tous les incidens de sa

(1) *Denkwürdigkeiten des Staatskanzlers Fürsten von Hardenberg*, herausgegeben von Leopold Ranke; Leipzig, Duncker et Humblot, 1877, 4 vol. in-8°.

longue carrière politique, toutes les affaires auxquelles il a pris part. Ses soi-disant mémoires, qui n'embrassent qu'un espace de quatre années, n'en sont pas moins un ouvrage de grand prix. On y trouvera des renseignemens de première main et du plus haut intérêt sur l'histoire intime du gouvernement prussien depuis la rupture de la paix d'Amiens jusqu'au traité de Tilsitt; à ces renseignemens sont jointes toutes les pièces à l'appui, dont la plupart étaient demeurées inédites.

Ce fut à Tilsitt même, où il séjourna du 21 février au 7 novembre 1808, que Hardenberg entreprit de recueillir ses souvenirs et de narrer pour la postérité les événemens qui venaient de se passer sous ses yeux. Il avait rapporté de Riga une provision de papiers diplomatiques qu'on y avait mis en dépôt pour les dérober à la dangereuse curiosité du vainqueur. Son écrit était principalement destiné à prouver qu'il n'était point responsable des désastres que venait d'essuyer la Prusse, que le système de conduite qui avait prévalu n'était pas le sien. Ce mémoire justificatif fut trouvé après sa mort parmi d'autres papiers cachetés et transporté avec eux aux archives de Berlin, pour n'être publié qu'après cinquante ans accomplis. Quand le terme fut échu, ce fut M. de Bismarck qui brisa les sceaux et qui commit aux soins de M. Ranke ce précieux dépôt, en le chargeant de la publication. C'était une bonne fortune pour les *Mémoires* du prince de Hardenberg que d'être confiés à de telles mains. M. Ranke ne s'est pas contenté de les publier, en y pratiquant quelques coupures; il les a accompagnés de deux volumes de commentaires, qui renferment l'histoire suivie de la politique prussienne de 1793 à 1813, et dans lesquels on retrouve cette impartialité magistrale, cette hauteur de vues et de raison, cette finesse d'aperçus, ce style ferme, élégant et lumineux, qui sont la marque distinctive de l'illustre historien dont on peut dire qu'il a deux patries, la Prusse et l'Europe.

Rien dans l'histoire n'est plus propre à intéresser les Français d'aujourd'hui que le récit des malheurs de la Prusse en 1806 et de son relèvement laborieux, graduel, méthodique, œuvre d'une patience intelligente et courageuse dont elle a le droit d'être fière. On a vu trop souvent dans la déclaration de guerre que Frédéric-Guillaume III a si cruellement expiée à Iéna un coup de tête, une résolution soudaine, irréfléchie, arrachée à la faiblesse d'un roi par une reine aussi passionnée qu'imprudente, par des intrigues de cour, par une armée infatuée de son passé, par la pression d'une opinion publique affolée. A toutes les grandes crises se trouvent mêlées des passions imprévoyantes et funestes, qui conspirent avec les destinées; dans tous les temps et dans tous les pays, on a vu de belles souveraines qui ont des ressentimens ou des fantaisies à satisfaire et dont les déraisons traversent les calculs des hommes d'état, des ministres de la guerre qui déclarent qu'on est prêt, qu'il ne manque pas un bouton de guêtre à la victoire, des intri-

gues, des pratiques secrètes, des factions attentives à tirer parti des événemens, un populaire qui s'échauffe sans savoir pourquoi et des souverains qui, las de résister, s'abandonnent à la fortune et jouent leur couronne dans de tristes hasards. Cependant il ne faut pas s'y tromper, en 1806 comme en 1870 la guerre a été le dénoûment presque inévitable d'une situation tendue, d'un conflit d'intérêts qui allait s'aggravant d'année en année. Il s'agissait jadis pour la Prusse de recourir aux armes ou de renoncer à toutes ses ambitions légitimes et même à son indépendance, et il y a six ans, Napoléon III avait à décider s'il accepterait une diminution de son influence et de sa dignité, qui devait entraîner la déchéance de sa dynastie. En 1870 comme en 1806, l'art du provocateur a été de se faire provoquer, l'art de l'agresseur a été de se faire attaquer. En 1870 comme en 1806, la faute a consisté non à faire la guerre, mais à l'avoir prévue sans s'occuper de la préparer, à s'être laissé surprendre par l'événement, à n'avoir su choisir ni l'heure, ni l'occasion, à s'être trop peu soucié de mettre les apparences de son côté. Il n'est pas permis à un gouvernement d'avoir raison et de se donner l'air d'avoir tort.

Par le traité de Bâle, signé le 5 avril 1795, la Prusse s'était détachée de la coalition européenne, elle avait fait sa paix avec la révolution française, et en vertu de la convention supplémentaire du 17 mai, le bénéfice de la neutralité, qui allait devenir pendant dix ans son système, fut étendu à tous les états de l'Allemagne du nord compris dans la ligne de démarcation qu'on avait fixée. Le comte Haugwitz racontait jadis à M. Ranke qu'il avait assisté aux derniers momens de Frédéric-Guillaume II, et que bien près de sa fin, le roi, repassant dans son esprit tous les événemens de son règne, lui avait dit : « Je n'aurais jamais dû entreprendre la guerre contre la France. Que n'étiez-vous alors auprès de moi ! Heureusement nous en avons été quittes pour un œil poché. » Il ajouta que la politique de neutralité était la bonne, il exprima le désir que son fils ne s'en départît jamais. Frédéric-Guillaume III était disposé à accomplir le vœu de son père, qui était aussi le vœu de la grande majorité de ses sujets. Le 6 juillet 1798, quand la noblesse des trois Marches, en grand appareil, revêtue de ses insignes, la tête poudrée, se réunit à Berlin dans la Salle-Blanche pour prêter son serment d'hommage au nouveau roi, on vit apparaître soudain au milieu de cette brillante et patriarcale assemblée une figure étrangère et étrange, un personnage aux cheveux noirs sans un grain de poudre, la taille ceinte d'une large écharpe tricolore. C'était l'envoyé de la république française Sieyès. Tout le monde savait à Berlin qu'il avait voté la mort de Louis XVI, et on peut se représenter l'effet que produisit dans la Salle-Blanche l'entrée du régicide. La république avait chargé ce régicide d'obtenir pour elle l'alliance de la monarchie du grand Frédéric. Sieyès demandait plus que la Prusse ne pouvait lui accorder. Frédéric-Guil-

laume III désirait vivre en paix avec la république, il consentait à être son ami, il ne voulait pas être son allié ni épouser ses querelles, il entendait demeurer neutre. Cette neutralité, comme le remarque M. Ranke, a eu des conséquences heureuses pour l'Allemagne et en particulier pour la gloire de sa littérature. La cour de Weimar, l'université d'Iéna, étaient comprises dans la ligne de démarcation; on y jouissait des doux loisirs de la paix, du repos et de la liberté d'esprit qu'elle procure, sans se désintéresser des grandes passions et des grandes idées qui remuaient le monde; c'était comme un observatoire, commandant un vaste horizon et protégé contre la fureur des vents, d'où l'on avait vue sur les tempêtes. Les onze années qui se sont écoulées entre la paix de Bâle et la bataille d'Iéna ont été les plus fécondes pour la littérature allemande, les plus riches en productions originales. C'est l'époque de Fichte et de Schelling, de Voss, de Wolf et de l'école historique de Göttingue, l'époque qui a vu naître les *Élégies romaines*, *Hermann et Dorothée*, *Wilhelm Meister*, *la Cloche*, *Wallenstein*, *Guillaume-Tell* et *la Pucelle d'Orléans*. « La littérature d'alors, ajoute M. Ranke, avait un caractère d'idéologie cosmopolite; le temps allait venir où elle le perdrait et où les impulsions patriotiques s'empareraient de tous les esprits. »

Tout en politique est affaire de circonstances; le meilleur système de conduite devient désastreux lorsqu'il n'est plus conforme aux temps. Un bon pilote doit savoir changer de manœuvres, il doit selon le vent larguer ses ris ou plier ses voiles. Si utile qu'eût été à l'Allemagne dans le principe la politique de neutralité, se promettre de jouir éternellement des bienfaits de la paix au milieu de l'éternel orage déchaîné sur l'Europe était une utopie. Placée entre la Russie et la France, qui multipliaient leurs obsessions pour l'attacher à leur cause, la Prusse refusait de choisir entre Napoléon et Alexandre Ier, tout en s'appliquant à conserver les meilleurs rapports avec l'un et l'autre. Tout craindre, tout espérer, ménager tout le monde sans s'engager avec personne, manquer toutes les occasions et se persuader qu'on est habile parce qu'on réserve l'avenir et qu'on se dispense de vouloir, telle fut la politique prussienne dans les premières années de ce siècle.

On a souvent répété qu'il y avait alors à Berlin deux hommes dirigeans qui se partageaient ou, pour mieux dire, qui se disputaient la conduite des affaires étrangères, et que l'un, le comte Haugwitz, était un partisan résolu de l'alliance française, tandis que l'autre, le baron de Hardenberg, tenait pour l'alliance russe. Les pamphlétaires du temps accusaient le premier d'être à la solde du cabinet de Saint-Cloud, le second d'avoir part « à la pluie d'or » que l'Angleterre versait à pleines mains sur ses amis du continent. On se convaincra par la lecture des *Mémoires* qu'il y avait entre ces deux hommes d'état moins une contrariété sérieuse de principes qu'une rivalité personnelle, des conflits

d'amour-propre et des dissentimens sur les mesures à prendre dans les occurrences qui pouvaient se présenter. On ne saurait trop dire quels étaient les principes du comte Haugwitz; à proprement parler, il n'en avait point. Adroit plutôt qu'habile, il estimait que l'adresse suffit à tout, et il vivait au jour le jour, plein de confiance en lui-même, persuadé qu'en toute rencontre il saurait inventer quelque expédient pour sortir d'embarras. Hardenberg, sans avoir du génie, était un politique d'une tout autre valeur; il avait des vues d'ensemble et le sentiment des situations. Son grand mérite est d'avoir compris de bonne heure que la Prusse devait opter entre les deux ennemis qui recherchaient son amitié, et que plus on retardait le jour de cette option, plus on laissait les difficultés s'aggraver, les dangers s'accroître, les chances favorables s'évanouir. Hardenberg jugeait que, dès le lendemain de la rupture de la paix d'Amiens, la Prusse aurait dû faire son choix, se prononcer hautement pour ou contre Napoléon, se poser vis-à-vis de lui comme la protectrice de l'Allemagne du nord et lui interdire l'occupation du Hanovre, ou au contraire accepter franchement ses propositions d'alliance, en lui disant : Vous n'avez en vue que votre agrandissement, nous avons besoin, nous aussi, de nous agrandir. Donnant donnant, vous aurez notre appui, permettez-nous de prendre nos sûretés, aidez-nous à satisfaire nos convoitises; ce que nous convoitons, ce n'est pas seulement le Hanovre, ce sont les villes hanséatiques, c'est peut-être aussi la Saxe ou la Bohême. « Il ne fallait pas être scélérat à demi, » s'écrie à ce propos Hardenberg; mais il s'empresse d'ajouter qu'il eût été impossible d'amener le roi à signer un pareil traité et qu'il n'aurait jamais osé lui en donner le conseil.

Hardenberg ne mentait pas quand, peu de jours après la bataille de Friedland, il écrivait au général Duroc : « Les grands hommes reviennent le plus facilement des préventions qu'on peut leur avoir données. Votre auguste souverain, monsieur le grand-maréchal, en a eu contre moi; je ne les ai pas méritées, et j'espère qu'il me sera aisé de les détruire. Il n'a pas tenu à moi que dans l'époque où j'eus l'honneur de négocier avec votre excellence, la Prusse ne soit devenue l'alliée de la France sur un plan libéral et grand, conforme aux véritables intérêts des deux états. J'aurais voulu que la politique de la Prusse eût du caractère, qu'elle eût été digne d'une grande puissance... On m'a accusé tantôt d'être Anglais, tantôt d'être Russe; je ne suis ni l'un ni l'autre, mais je suis un bon et zélé Prussien. » Hardenberg avait le droit de tenir ce langage; il n'est pas moins vrai qu'il avait toujours eu le sentiment des périls attachés à l'alliance française, parce qu'il avait démêlé dès le principe le but où tendaient les insatiables ambitions de Napoléon Ier. La Prusse ne pouvait renoncer sans abdiquer à son rôle de puissance prépondérante en Allemagne; le comte Haugwitz lui-même se plaisait à dire qu'il entendait faire de son maître l'empereur de l'Al-

lemagne du nord. On aurait pu se flatter de gagner à ce projet Sieyès et le directoire; la Prusse protestante s'était facilement entendue avec une république qui avait des sécularisations à lui proposer et qui, au surplus, n'aspirait pas à conquérir le monde; mais l'accord était-il possible avec le moderne Charlemagne, aspirant à mettre la main sur tous les états germaniques comme sur l'Italie, et à placer sa famille sur tous les trônes de l'Europe? Après Austerlitz et même avant, il avait décidé qu'il n'y aurait plus sur le continent de puissance qui pût l'obliger de compter avec elle, que son épée aurait raison de ses ennemis et que ses amis seraient ses vassaux. Ne s'était-il pas écrié dans une négociation : « La Russie doit savoir que la France peut appliquer à l'égard des états du continent le même système qu'emploie l'Angleterre dans les Indes à l'égard des nababs. » Ce mot autorisait Jérôme Bonaparte à dire en 1807 à l'un des amis de Hardenberg : « Vous êtes bien plus heureux d'être nos ennemis que d'être nos alliés. » Le 2 janvier 1806 avait paru dans la *Gazette de France* un article intitulé *Tableau de l'Europe*, dans lequel on annonçait que c'en était fait de la balance politique et de l'équilibre européen, que dorénavant l'Europe demanderait la paix et la sécurité à l'homme qui était son protecteur et qui déciderait de l'existence des pays et de la conservation des couronnes : « L'année qui commence pour nous sous les plus heureux auspices sera une grande époque dans l'histoire moderne, elle verra fonder un nouveau système d'équilibre entre toutes les parties de l'Europe; ce ne seront plus des forces égales qui par leur opposition se maintiendront en repos; mais une seule puissance prépondérante, trop forte désormais pour être attaquée et trop grande pour avoir besoin de s'étendre, tiendra tout en paix autour d'elle. » Dans cet article, remarque Hardenberg, la Prusse n'était pas nommée, « omission fatidique, *eine ominöse Auslassung*. »

Un vasselage plus ou moins onéreux, déguisé sous le nom d'une alliance avec le tout-puissant conquérant, ou une alliance en règle avec la Russie, il n'y avait, selon Hardenberg, plus d'autre alternative pour la Prusse, et le 18 juin 1806 il présentait au roi un mémoire qui renfermait ces lignes : « Votre majesté a été placée dans la situation singulière d'être à la fois l'allié de la Russie et de la France, de ce qu'il y a dans ce moment de plus hétérogène en politique. Cet état ne peut pas durer. Quoi qu'on fasse, quelle que soit l'adresse qu'on y mette, l'un ou l'autre de ces deux alliés sera mécontent de la Prusse et son ennemi secret. Elle sera isolée, sans amis, sans confiance, sans considération et sans secours, et dans un danger continuel sur toutes ses frontières, sans moyens de le parer efficacement, tandis que la ruine de son commerce la consumera et augmentera de jour en jour le mécontentement intérieur. Je suis donc intimement persuadé qu'il faut dès à présent opter entre les deux alliances et préparer avec la plus grande activité et

énergie les moyens de remplir les obligations de celle qu'on aura choisie. Je crois que plus que jamais les demi-mesures, l'indécision, l'espoir de se tirer facilement des difficultés toujours renaissantes, conduiraient l'état à une ruine certaine. » Quelques mois auparavant, Joseph de Maistre écrivait de Saint-Pétersbourg à son roi : « Il faut que la Prusse prenne garde à elle; jamais puissance ne se trouva engagée dans un pas plus difficile; placée entre deux puissances formidables, vulnérable de toutes parts, mais surtout par la Pologne, le parti qu'elle prendra peut décider de son existence. Le plus dangereux sera celui de tergiverser, et c'est probablement celui qu'elle choisira. »

L'homme qui tergiversait, c'était le roi, moins par faiblesse de caractère que par système et de parti-pris. La neutralité à outrance était sa devise, et la tergiversation était chez lui un principe, un procédé de gouvernement; il était le plus méthodique et le plus obstiné des irrésolus. Les mémoires de Hardenberg nous le montrent sous un jour nouveau. On a vu trop souvent dans Frédéric-Guillaume III un homme sans volonté, gouverné par les conseils et par les passions des autres, entraîné tour à tour par des courans contraires; on l'a représenté subissant tantôt l'influence du comte Haugwitz, qui cherchait à l'engager avec la France, tantôt celle de Hardenberg, qui le poussait dans les bras de la Russie. Ses sujets eux-mêmes le jugeaient ainsi; au mois d'avril 1806, il parut à Berlin une caricature où on le voyait entre ses deux conseillers, dont l'un lui présentait une épée, tandis que l'autre, le tirant par la basque, lui glissait dans la main un bonnet de nuit. Un fait cité par Hardenberg prouve combien Frédéric-Guillaume III dépendait peu des conseils de ses ministres. Quand les Français, au mois de juin 1803, s'emparèrent du Hanovre sous le commandement du général Mortier et occupèrent non-seulement le cours du Weser, mais les bords de l'Elbe et Cuxhafen, l'empereur Alexandre proposa au roi de Prusse de signer avec lui une convention militaire en vertu de laquelle ils auraient fait avancer une armée sur l'Elbe et sommé les Français d'évacuer leur nouvelle conquête, Malgré les sympathies françaises qu'on lui attribuait, le comte Haugwitz appuyait chaudement ce projet; toutes ses sollicitations ne purent triompher de la résistance du roi, qui bientôt après se rendit à Ansbach. Hardenberg était le seul de ses ministres qui s'y trouvât avec lui; le roi ne daigna ni prendre ses avis, ni le mettre au fait, et il déclara, par un ordre de cabinet, qu'il resterait fidèle à sa politique d'isolement, et qu'aussi longtemps qu'un de ses sujets n'aurait pas été tué sur le territoire prussien, il se tiendrait à l'écart de toute querelle.

Sans doute Frédéric-Guillaume III aimait à consulter, il consultait tout le monde, il avait même la manie des conférences, et il s'ensuivait que d'habitude ses secrets étaient mal gardés; mais son parti était toujours pris d'avance. Cherchait-on à l'en ramener, il était inépuisable

en argumens bons ou mauvais pour se démontrer à lui-même qu'il avait raison et pour écarter toutes les mesures qu'on lui proposait. Le conseiller de cabinet Lombard écrivait un jour à Hardenberg : « Le roi est inquiet, comme toujours dans les temps de crise. Par un contraste singulier, il a alors, avec un attachement invincible à son idée, le besoin d'écouter tout le monde. » Il écoutait, mais il n'en faisait qu'à sa tête. Au reste sa façon de consulter était particulière et peu propre à encourager la franchise. Lorsque les Français se permirent d'enlever nuitamment près de Hambourg le chargé d'affaires anglais Rumbold, qui était accrédité auprès de Frédéric-Guillaume III, ce rapt d'ambassadeur le scandalisa justement. Il écrivit au comte Haugwitz : « J'ai demandé satisfaction à Bonaparte de la lésion de la neutralité; s'il ne l'accorde point, que doit faire la Prusse?.. Il y a plusieurs personnes qui votent en faveur de la guerre, *moi pas.* » Ce *moi pas* était significatif, remarque Hardenberg, et le roi l'avait souligné de sa main.

Ses ministres n'étaient que des commis, qui, dans mainte circonstance, avaient peine à l'approcher et en étaient réduits trop souvent à lui adresser des mémoires écrits. Des mesures importantes étaient prises sans qu'ils en eussent connaissance. Les seuls confidens intimes du roi étaient les conseillers irresponsables dont se composait son cabinet privé et qui s'arrangeaient pour être toujours de son avis. Ils se permettaient quelquefois de communiquer et de traiter directement avec les envoyés des puissances à Berlin. On peut juger de la complication que cela mettait dans les affaires; mais cette complication plaisait au roi, et à peine lui suffisait-elle; ce malade avait le goût des maladies compliquées. Hardenberg avait pris l'intérim des affaires étrangères; quand expira le congé du comte Haugwitz, le roi les pria l'un et l'autre de rester en charge, il lui convenait d'avoir deux ministres des affaires étrangères. Hardenberg refusa obstinément cette moitié de portefeuille qu'on lui offrait; il n'en demeura pas moins ministre occulte par la volonté de son souverain. A l'insu du comte Haugwitz, il eut la conduite des négociations importantes qu'on venait d'entamer avec la cour de Saint-Pétersbourg; il communiquait avec le roi par l'entremise du directeur des postes, et quand il avait besoin de le voir, il obtenait des audiences secrètes dans les appartemens de la reine. L'Europe n'a revu depuis rien de pareil, elle a vu toutefois quelque chose d'approchant.

On a dit de Napoléon III qu'il avait pratiqué jusqu'au bout le gouvernement personnel, mais que dans les dernières années de son règne il n'y avait plus personne. On a dit aussi qu'après avoir été son propre médecin, s'étant trompé dans plusieurs cas d'une incontestable gravité, il s'était pris à douter de lui-même et s'était abandonné aux empiriques. Frédéric-Guillaume III était quelqu'un; la preuve en est qu'il a grandi dans le malheur et qu'ayant appris à douter de lui-même, il s'est livré non aux empiriques, mais à d'excellens médecins, qui ont

pansé et guéri les plaies de son pays. Il n'en est pas moins vrai que son gouvernement personnel attira sur la Prusse des malheurs qui semblèrent irréparables. Passe encore s'il avait pu s'entendre avec lui-même; mais il y avait en lui des hommes différens qui se disputaient, un prince bien intentionné, désireux d'assurer longtemps à ses sujets tous les avantages de la paix, un père de famille très attentif à sa cassette, s'appliquant à refaire le trésor amassé par son grand-oncle et dissipé par son prédécesseur, un vrai roi de Prusse préoccupé de s'arrondir et en même temps soucieux de sa réputation et du qu'en dira-t-on. Il se faisait scrupule de recevoir des présens d'une main révolutionnaire, d'abord parce que cela blessait sa conscience, ensuite parce que cette main prenante ne donnait pas assez. Lorsqu'il eut accepté de Napoléon, en échange de Clèves, d'Ansbach et de Neuchatel, le Hanovre, patrimoine des rois d'Angleterre et objet de ses plus chères convoitises, il était à la fois content et mécontent, et ce fut avec une parfaite sincérité qu'il écrivit plus tard à Napoléon : « L'acquisition répugnait à mes principes, et le sacrifice déchirait mon cœur. » Frédéric-Guillaume III aimait à parler de son cœur, c'est encore une tradition de famille. N'oublions pas « qu'il se défiait de ses forces, que le terrible Napoléon l'effrayait, qu'il avait le pressentiment des malheurs qui lui étaient réservés. » — « Combien de fois, s'écrie Hardenberg, n'a-t-il pas maudit sa haute situation, soupiré après l'obscure destinée d'un simple particulier! » Les flatteurs, les courtisans, les adjudans et les conseillers secrets, le désaccord entre le cabinet ou *la cabale* et le ministère, une politique louvoyante, honnête dans ses principes, louche dans sa conduite, une passion dangereuse pour les échappatoires, pour les biais, pour les moyens termes, pour les demi-mesures, voilà ce qui perdit la Prusse. Le 5 février 1806, Frédéric-Guillaume III commençait une lettre à Napoléon par ces mots: « Monsieur mon frère, je ne sais rien être à demi. » Hardenberg obtint que cette phrase malencontreuse fût biffée. Il ajoute en note : « Comment faire sortir ainsi le roi de son caractère, lui faire dire qu'il n'est rien à demi? »

Il faut lire dans les *Mémoires* le détail minutieux, aussi instructif qu'intéressant, de toutes les négociations entreprises par le roi de Prusse. Il passait sa vie à traiter successivement ou simultanément avec la Russie et avec la France, concertant avec chacune d'elles la conduite à tenir dans tel cas donné, et se berçant de l'espoir que ce cas ne se présenterait jamais. Il transpirait toujours quelque chose de ces négociations secrètes, les défiances allaient croissant à Saint-Pétersbourg comme à Paris, et de plus en plus la politique prussienne, si désireuse de ne point se compromettre, se faisait une réputation de duplicité, s'attirait dans toute l'Europe un discrédit qui devait lui être fatal. Un habile qui fait des dupes y trouve son compte; mais on se moque des gouvernemens qui, en biaisant, se dupent eux-mêmes. Le machiavélisme de l'irréso-

lution n'inspire ni crainte, ni respect, et c'est un triste marché que de renoncer à être respectable, quand on n'est pas en état de se faire craindre.

Ce fut en 1805 surtout que la politique prussienne poussa ses contradictions jusqu'au scandale. Le roi entrait dans de violentes colères à la seule pensée qu'on pût lui demander de se joindre à la troisième coalition. « Plus la tempête approchait, plus il éprouvait le besoin de ne rien faire. » Il appréhendait les sollicitations de la Russie, il avait résolu de ne point se rendre à l'entrevue que l'empereur Alexandre lui avait proposée, et qu'il n'avait pas osé refuser. Le 3 octobre, Hardenberg reçut un billet et une nouvelle qui le jetèrent dans une étrange surprise; le conseiller de cabinet Beyme lui manda que le roi souffrait depuis quatre semaines d'un mal de pied fort douloureux, qui, par intervalles, l'empêchait de marcher. Il comprit sur-le-champ ce que cela voulait dire, que c'était « un prétexte préparé pour ne pas aller à l'entrevue. » Il représenta au roi qu'il risquait de s'aliéner à jamais l'affection de l'empereur Alexandre, que personne ne prendrait au sérieux son mal de pied; il se heurta contre une opiniâtre résistance. Tout à coup survint un incident. Une des colonnes françaises qui traversaient l'Allemagne du midi à grandes journées pour tomber sur le flanc de l'armée autrichienne se permit de violer le territoire de la principauté d'Ansbach, laquelle faisait partie des possessions prussiennes en Franconie. Le roi s'en indigna; ses impressions étaient vives, et, dans le premier moment, il aurait voulu que Hardenberg donnât sur l'heure aux envoyés français l'ordre de quitter Berlin. De ce jour, il se décida à entrer dans la coalition; mais, le naturel reprenant le dessus, il tâcha de gagner du temps, et, par son ordre, ses ministres, comme le dit Hardenberg, durent « épuiser toutes les cascades de la diplomatie. » Dans le mémoire préparé par Lombard pour servir de canevas au roi dans ses entretiens avec l'empereur Alexandre, on déclare « que la Prusse n'a jamais méconnu ni les atteintes portées par la France à la foi des traités, ni le droit qu'avaient les puissances d'en faire justice les armes à la main, que dans ce temps le mal n'était pas encore parvenu à ce comble où l'examen est un mal de plus, que tout a changé, que l'examen est devenu inutile, que la Prusse se flatterait en vain d'un autre avenir que celui de tant d'états successivement envahis ou blessés, que son honneur au surplus réclame une satisfaction éclatante, qu'elle sent trop désormais l'insuffisance des demi-mesures, qu'elle consacre à la défense de la cause commune 180,000 hommes et au-delà, s'il le faut, mais qu'elle doit être conséquente jusque dans l'emploi de ces moyens, et constater par le mode de sa coopération la fermeté de ses principes, et que c'est seulement comme médiateur armé que le roi entrera d'abord en scène. » — « La fermeté des principes, s'écrie à ce propos Hardenberg, c'était l'opiniâtreté dans le système de tergiversation et de fai-

blesse; ne sont-ce pas encore les demi-mesures qui nous ont perdus? nous avons rassemblé 180,000 hommes pour ne rien faire. »

On sait le reste. Frédéric-Guillaume III poussa si bien le temps avec l'épaule que Napoléon eut le loisir d'écraser l'Autriche et la Russie à Austerlitz, et que le comte Haugwitz, expédié de Berlin pour lui signifier une sommation, n'eut garde de s'acquitter de son message et revint de Schœnbrunn en rapportant à son maître un traité d'alliance offensive et défensive avec la France, dont le prix était le Hanovre. Le roi trouva bon ce que son ministre avait fait, et, par raison d'économie, il s'empressa de remettre son armée sur le pied de paix. Cette défaillance et ce revirement produisirent dans toute l'Europe une vive sensation. C'est à ce sujet que Joseph de Maistre écrivait de Saint-Pétersbourg « qu'il fallait acheter la Prusse tout uniment comme on achète le travail d'un ouvrier. » — « La Prusse, disait Fox au baron Jacobi, se rend complice des oppressions auxquelles se livre Bonaparte; il est impossible de regarder ces sortes d'échanges autrement que comme des voleries. » Et le 25 avril 1806, ce même Fox s'écriait dans le parlement : « La Hollande et d'autres puissances ont été contraintes par la peur à faire des cessions de territoire à la France, mais aucune autre puissance que la Prusse n'a été poussée par la peur à commettre des vols ou des spoliations sur ses voisins, *to commit robberies or spoliations on its neighbours*. C'est par là que la maison de Brandenbourg se distingue de toutes les autres. Nous ne pouvons nous empêcher de regarder avec quelque pitié mêlée à beaucoup de mépris une monarchie qui peut alléguer qu'elle en est réduite à de pareilles nécessités. C'est l'union de tout ce qu'il y a de méprisable dans la servilité avec tout ce qui est odieux dans la rapacité. »

Les inconséquences de la politique prussienne n'avaient pas seulement pour effet de révolter l'Europe, elles encourageaient Napoléon à tout oser, à tout se permettre avec le cabinet de Berlin, qu'il renonçait de plus en plus à ménager. Comme le comte de Goltz l'écrivait à Hardenberg, le vainqueur d'Austerlitz « n'avait offert à la Prusse l'appât de l'acquisition du Hanovre que pour la perdre en la brouillant avec ses meilleurs amis. » Frédéric-Guillaume III avait ratifié le traité, mais avec des réserves; il ne désespérait pas d'obtenir davantage ou tout au moins de pouvoir acquérir le Hanovre sans se dessaisir de la principauté d'Ansbach, et il écrivait à Napoléon : « Je souffre de devoir sacrifier une province qui fut le berceau de ma famille... et qui enfin sous le rapport des intérêts réels et des affections m'est également précieuse. » Napoléon profitait de ses hésitations pour rendre le traité plus onéreux, et la Prusse n'obtenait plus le Hanovre qu'à la condition de fermer aux Anglais les bouches du Weser et de l'Elbe; c'était se mettre en guerre avec eux, et en peu de temps ils lui capturèrent plusieurs centaines de

bâtimens de commerce. Encore ce Hanovre si chèrement acheté, était-on bien sûr de le garder? Pitt venait de mourir, Napoléon pensait sérieusement à conclure la paix avec l'Angleterre, et Talleyrand déclarait en son nom à lord Yarmouth qu'on était prêt à restituer le Hanovre à George III, quitte à chercher quelque compensation pour la Prusse. Bientôt on créait la confédération du Rhin, placée sous la protection de la France, sans daigner s'en expliquer avec le gouvernement prussien; on l'engageait pour la forme à créer de son côté une confédération des états du nord de l'Allemagne; mais on lui interdisait d'y faire entrer les villes hanséatiques, et sous main on agissait sur la Saxe et sur la cour de Cassel pour qu'elles fissent la sourde oreille aux appels qui leur viendraient de Berlin. On ne laissait pas de multiplier les déclarations rassurantes; mais le comte Haugwitz, désabusé, avait écrit de Paris dès le 8 février 1806 : « Je ne puis me défendre du soupçon qu'on gagne du temps pour faire prendre aux armées françaises des positions alarmantes pour la sûreté de la Prusse. »

Dans l'intervalle, on employait, pour préparer l'opinion publique aux événemens, des procédés qui ont été appliqués souvent depuis et tout récemment encore; tel procédé qu'on croit original n'est qu'un plagiat, un emprunt fait à la politique napoléonienne. Le gouvernement français faisait rédiger à Paris et se faisait adresser de Cassel ou de Mannheim des lettres qui étaient insérées au *Moniteur*, et dans lesquelles on signalait le mauvais vouloir, l'aigreur de la presse allemande à l'égard de la France. On se plaignait de tel article paru dans la *Gazette de Bayreuth*, et on ajoutait « que la *Gazette de Wesel* ne paraissait pas dirigée dans un meilleur esprit, qu'évidemment M. de Hardenberg inspirait ou dictait lui-même les articles de ces journaux, que sans doute tout ce que pouvaient dire les gazettes prussiennes était très indifférent à la France, mais qu'il était bon de constater que la faction anglaise levait la tête en Prusse comme ailleurs. » L'occasion était bonne pour parler de « la pluie d'or » que l'Angleterre répandait sur les journalistes allemands, dont la plupart cependant lui étaient peu favorables. « Si l'Angleterre, remarque à ce propos Hardenberg, avait réellement ajouté à tant de sommes dépensées en subsides inutiles 200,000 livres sterling à distribuer aux diligens écrivains allemands qui s'efforcent d'ameuter l'opinion publique contre elle, on aurait vu tout l'effet que peut produire l'argent anglais sur des auxiliaires de cette espèce. » Le 8 février 1806, le comte Haugwitz énumérait dans une dépêche adressée de Paris « tous les griefs que Napoléon croyait être autorisé à avoir contre la Prusse et qui consistaient principalement *dans un tas de petites choses*, l'esprit des gazettes et les propos de société. » Hélas! Napoléon Ier s'est chargé de tout apprendre à ses ennemis et aux héritiers de ses ennemis, la guerre, la politique, la diplomatie, la science des faiblesses humaines, l'art de les exploiter, de combiner la ruse avec les abus de la force et de mettre les moyens

révolutionnaires au service d'une ambition dynastique, tout enfin jusqu'au parti qu'un habile homme peut tirer « d'un tas de petites choses. »

Quand le bruit se répandit à la cour de Frédéric-Guillaume III que Napoléon se proposait de restituer le Hanovre à l'Angleterre, la coupe des amertumes déborda, et le 11 août, à la suite d'une dépêche reçue de Paris, la mobilisation fut décidée. A la politique des tergiversations succédait la politique des résolutions précipitées. La Prusse se croyait prête, elle ne l'était pas. Les incapacités les plus notoires occupaient les premiers postes, le désordre régnait dans toutes les têtes. Le président Haenlein écrivait à Hardenberg le 24 août : « Il faut pleurer sur tout ce qu'on voit et ce qu'on entend, cela passe toute idée. » Le 17 septembre, le roi parlait de ses alliances à son ex-ministre des affaires étrangères; il en était certain, plus que certain, et il comptait dans le nombre l'alliance de la Grande-Bretagne, avec qui il était en guerre, celle de l'Autriche, qui lui fit défaut, celle de la Russie, qui n'était que préparée; il ne reçut qu'après les batailles d'Auerstaedt et d'Iéna la réponse à la lettre par laquelle il avait demandé 60.000 hommes à l'empereur Alexandre. Le 26 septembre, il écrivit de Naumburg à Napoléon une fière et noble déclaration qui se terminait par ces mots : « Plaise au ciel que nous puissions nous entendre sur des bases qui vous laissent toute votre gloire, mais qui laissent aux autres peuples leur honneur et qui fassent finir pour l'Europe cette fièvre de crainte et d'attente, au milieu de laquelle personne ne peut compter sur l'avenir ni calculer ses devoirs. » Cette déclaration était conçue en des termes dont la franchise pouvait paraître offensante, et pourtant Frédéric-Guillaume III nourrissait l'espoir que l'acte d'énergie qu'il venait de hasarder imposerait à Napoléon, que ce terrible homme demanderait à ouvrir des négociations. L'aigle qui prend son vol pour fondre sur sa proie s'amuse-t-il à négocier? A la vérité, le ministre de France à Berlin, Laforest, affirmait que, quand les deux quartiers-généraux se seraient rapprochés, on échangerait des explications qui arrêteraient tout. Lorsqu'il se présenta au quartier prussien, il fut hébergé par le duc de Brunswick, qui le reçut chapeau bas et lui offrit l'hospitalité. Comme le roi, le généralissime de l'armée prussienne s'obstinait à ne pas désespérer de la paix; ils connaissaient bien peu et la situation et leur ennemi. Napoléon avait déjà tiré du fourreau cette épée dont les rapidités déroutaient tous les calculs et qui visait toujours au cœur.

Ne peut-on pas appliquer à la bataille d'Iéna la réflexion qu'inspirait à M. Thiers le désastre de Sedan? Les grandes victoires qui décident en quelques heures du sort d'un pays, disait-il un jour, sont remportées moins par une armée sur une autre que par un gouvernement habile et prévoyant sur un gouvernement aveugle et maladroit, qui joint les emportemens aux faiblesses.

G. VALBERT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

28 février 1877.

Qu'en sera-t-il de toutes les histoires qui courent le monde soir et matin, de tous ces bruits qui se succèdent comme pour occuper les esprits impatiens dans cette phase nouvelle des affaires d'Orient? Un jour c'est la Russie qui va passer le Pruth sans plus tarder, ou qui se dispose à envahir l'empire ottoman par la frontière d'Asie : on compte les corps d'armée, les bataillons, les sotnias de cosaques et les canons ; on connaît les plans de campagne, on sait le moment où l'exécution commencera. Un autre jour c'est la Porte qui doit envoyer un ultimatum à la Russie pour lui demander de désarmer. Tantôt la rupture va être poussée jusqu'au bout; tantôt les ambassadeurs vont revenir à Constantinople, tout est sur le point de s'arranger au moyen de quelque combinaison proposée par l'Angleterre, à moins qu'une maladie du sultan Abd-ul-Hamid et une révolution nouvelle en Turquie n'embrouillent encore cet inextricable écheveau oriental. Ainsi en quelques heures, au gré du télégraphe, ce grand agitateur du monde, on passe de la guerre à la paix ou de la paix à la guerre, et en définitive ce n'est ni la guerre ni la paix; c'est l'attente dans une situation où rien ne peut se décider si vite et où les imaginations inventives suppléent à la réalité.

Tout ce qu'il y a de vrai et de précis se réduit à quelques faits. D'un côté, la négociation directe engagée par la Turquie avec la Serbie et le Montenegro semble toucher à un dénoûment favorable, et si même au prix d'une prolongation d'armistice cette négociation réussit en effet, c'est déjà un commencement de solution, un premier gage d'apaisement. D'un autre côté, il y a toujours sans doute la difficulté la plus redoutable, celle des réformes, des garanties, qui ont été l'objet des récentes délibérations de l'Europe à Constantinople, qui résument dans sa gravité le problème oriental. Ce que la Russie en pense, elle l'a dit, elle

l'a du moins laissé entendre par la circulaire du prince Gortchakof. L'Angleterre, elle aussi, n'a point tardé à exprimer son opinion dans les débats de son parlement; elle l'a développée avec ampleur, sans subterfuge, par les explications nouvelles de lord Derby répondant au duc d'Argyll aussi bien que par un habile discours du ministre de la guerre, M. Gathorne Hardy. A son tour, l'empereur Guillaume, en ouvrant ces jours derniers le *Reichstag* à Berlin, s'est étudié tout à la fois à réserver la politique de l'Allemagne et à témoigner une certaine confiance dans le maintien de la paix continentale, « alors même que ne se réaliserait pas l'espérance de voir la Porte exécuter de sa propre initiative les réformes que la conférence a reconnu être un besoin européen... » Au fond, ce qui résulte de toutes ces manifestations récentes, également sérieuses, quelles que soient les nuances de langage, c'est que l'accord formé à Constantinople survit à la conférence comme la garantie la plus précieuse; jusqu'ici, il reste intact. La question est maintenant de savoir comment on l'interprète, comment on veut en poursuivre l'application, quelles conséquences les diverses politiques prétendent dégager de cette rassurante communauté de vues, et c'est là évidemment l'objet nouveau du travail de négociation engagé aujourd'hui entre les puissances dans l'intérêt de la paix européenne, pendant que la Porte négocie sa paix particulière avec la Serbie et le Montenegro. Ces deux ordres de faits se déroulent parallèlement; ils se lient, selon l'expression de l'empereur Guillaume. Résumons cette situation au point où elle est arrivée. La paix avec la Serbie et le Montenegro, si elle est définitivement conclue, c'est le premier pas; le second pas, c'est l'entente maintenue, organisée, fortifiée entre les puissances dans l'intérêt de ce programme de réformes et de garanties représenté comme une condition de la paix européenne par une amélioration sérieuse de l'état de l'Orient.

Le double but est précisé et reconnu ; il se dégage de cette laborieuse histoire qui va de péripétie en péripétie depuis plus d'une année. Quels seront les meilleurs moyens pour l'atteindre? En d'autres termes quelle est la forme la plus efficace sous laquelle se manifestera et s'exercera cet accord européen auquel les grands gouvernemens attachent un juste prix, qu'ils se préoccupent de maintenir après l'avoir créé? Voilà toute la question, et puisqu'on s'est entendu sur le principe de cet accord, pourquoi ne continuerait-on pas à s'entendre sur les moyens d'exécution? Qu'on le remarque bien, dans une affaire dont le péril est dans ce qu'elle a d'immense et de vague, tout est à combiner, à mesurer, si l'on veut tenir compte des intérêts divers qui sont en jeu, que la diplomatie a réunis dans ses programmes. On veut assurer aux populations orientales les bienfaits de la civilisation, la sécurité de leur foi, de leur vie, de leurs intérêts; mais en même temps on veut maintenir la paix euro-

péenne. Évidemment, pour rester dans le programme, la première condition est de ne pas se méprendre, de savoir ce qu'on veut et ce qu'on doit éviter, jusqu'où l'on peut aller ensemble.

En réalité, il n'y a pas mille moyens, il n'y en a que deux, coercition matérielle à l'égard de l'empire ottoman ou une intervention morale fortement organisée, incessamment active, pesant sur la Turquie de tout le poids de l'Europe. La coercition, c'est la guerre. Il y a longtemps que, dans des circonstances analogues, toujours à propos de l'empire ottoman, le prince de Metternich écrivait : « Tout ce qu'à Saint-Pétersbourg on s'est plu dans ces derniers temps à désigner sous le nom illusoire de *mesures coercitives* à employer contre les Turcs n'est, au jugement de notre cour, que la *guerre.* » Et cette coercition qui est la guerre, comment s'exercera-t-elle? Si elle prend la forme d'une intervention collective de l'Europe, il n'y a pas à s'y tromper, c'est la question d'Orient dans toute sa gravité; c'est le commencement du partage, c'est l'impossibilité de s'entendre à un moment donné, c'est la confusion inévitable, et, par la fatalité d'une fausse politique, on aurait compromis pour longtemps la paix européenne sans avoir amélioré le sort des populations chrétiennes. Alors éclaterait au milieu de tous les conflits la vérité de ces paroles de lord Wellington, dont les politiques anglais ont si souvent reproduit le sens, que M. Gathorne Hardy citait dans la chambre des communes en les empruntant aux dépêches du vieux duc récemment publiées : « L'empire ottoman existe, non pour le bénéfice des Turcs, mais de l'Europe, non pour conserver les mahométans au pouvoir, mais pour sauver les chrétiens d'une guerre dont ni l'objet ne pourrait être défini, ni l'étendue prévue, ni la durée calculée... » L'intervention commencerait par la bonne intelligence, par la paix entre les puissances, c'est possible, quoique difficile à admettre; elle finirait fatalement par placer en présence tous les intérêts, même, si l'on veut, toutes les ambitions, sur un terrain contesté, dans des provinces dont il y aurait à disposer, autour d'une question qui resterait plus que jamais livrée à tous les hasards, qui réveillerait bien d'autres questions.

Est-ce par l'intervention de la Russie seule, avec la délégation ou le consentement tacite de l'Europe, que la coercition pourrait s'exercer utilement? La Russie n'a point encore visiblement renoncé à cette politique; elle garde cette pensée et elle s'est mise en mesure de l'exécuter. Depuis quelques mois, elle a fait un effort considérable, coûteux, onéreux à ses finances, à son industrie et à son commerce, pour rassembler une armée nombreuse en Asie et sur les frontières du Pruth. Si cette armée n'a pas reçu le signal du départ à jour et à heure fixes, comme on le dit légèrement, elle peut entrer en campagne. Si elle rencontre des difficultés, elle les surmontera. Les résistances que les Turcs

lui opposeront, elle les vaincra par les armes : soit, nous admettons tout; mais qui ne voit que la Russie n'aura ni délégation ni consentement de l'Europe pour une intervention, que le danger n'est que déplacé ou localisé, qu'il reste toujours menaçant sous une autre forme? C'est l'imprévu qui commence pour l'Orient comme pour l'Occident. La Russie est-elle maîtresse des événemens dont son entrée en campagne pourra devenir le signal? Si elle cède à la fascination de la victoire, si elle s'avance au-delà de ce qu'elle prévoit elle-même, nécessairement tout est ébranlé, toutes les politiques sont dans l'inquiétude si ce n'est sous les armes, la paix est à la merci d'un incident. Si la Russie s'arrête spontanément après ses premiers succès, si elle se borne à quelque traité imposé par la victoire, à des réformes et des garanties souscrites par des vaincus, elle aura risqué beaucoup, elle aura sacrifié des vies humaines et de l'argent pour ne recueillir que des fruits médiocres, tout au moins disproportionnés avec l'effort qu'elle aura fait. Elle aura exposé la paix européenne : en quoi une campagne heureuse couronnée par une victoire d'orgueil militaire, payée de quelques avantages personnels, aura-t-elle réformé l'administration ottomane et assuré d'une manière efficace la condition des chrétiens? La Russie se trouvera dans l'alternative de laisser une œuvre inachevée en se retirant après ses succès ou d'être conduite à des occupations indéfinies qui raviveront tous les périls. Ici encore le double but qu'on se propose n'est point certainement atteint. Ce n'est pas une solution. La Russie elle-même en y réfléchissant comprendra qu'une coercition exercée par elle seule sous l'œil d'une Europe inquiète et défiante ne peut la conduire qu'à un résultat douteux ou périlleux.

Il n'y a donc, à l'heure sans doute décisive où nous sommes, qu'une combinaison possible, rassurante, faite pour concilier tous les intérêts, le maintien de l'accord établi à Constantinople, l'intervention ou, si l'on veut, la coercition morale persévérante, poursuivie avec toute l'autorité d'une action collective. C'est uniquement cette action morale que la diplomatie travaille maintenant à organiser dans ses négociations avec Saint-Pétersbourg, car c'est à Saint-Pétersbourg que tout doit visiblement se décider, et, avant de répondre officiellement à la circulaire du prince Gortchakof, les cabinets ont voulu, selon toute apparence, préparer la solution qui sera adoptée en commun. La Russie est heureusement dans des conditions où elle peut prendre un parti en toute liberté. Malgré une imposante démonstration de puissance militaire, elle n'est point engagée, elle n'a point à craindre de paraître reculer, elle n'a essuyé aucun échec personnel; elle a confondu sa politique avec celle des autres puissances, et eût-elle à tempérer ou à diminuer ses armemens dans une situation nouvelle, elle ne le ferait que de son propre mouvement, dans le sentiment de sa force, pour rester dans les limites d'un système d'action concerté par l'Europe. S'il y a quelque satisfaction à

donner à ses vœux, à ses idées, les cabinets n'hésiteront certainement pas. On prétend que quelqu'un disait récemment à lord Beaconsfield qu'il fallait faire à la Russie un pont doré, et lord Beaconsfield aurait répondu aussitôt qu'il fallait lui faire un pont d'or, puis il aurait ajouté, en souriant, qu'il fallait lui faire un pont de diamant. Le pont de diamant qu'on peut ménager à la Russie, sans calcul et sans arrière-pensée, c'est de concourir avec elle à une œuvre sérieuse en Orient sans compromettre la paix de l'Occident.

Ce que la Russie désire, après tout, les autres gouvernemens le désirent comme elle. En déclarant en commun, dans une conférence, la nécessité d'améliorations réelles et de garanties en faveur de ces améliorations, on a gardé le choix des moyens, de l'heure; on ne s'est pas prononcé sur ce point, et il est clair que si la Porte, usant de cette « initiative propre, » dont parlait récemment l'empereur d'Allemagne, se décidait à mettre sérieusement la main aux réformes qu'on lui a demandées, il n'y aurait aucune raison pour les lui imposer par la force, pour substituer à son action indépendante une coercition matérielle exercée soit au nom de l'Europe, soit au nom d'une seule puissance. C'est là toute la question, c'est ce qui laisse une certaine latitude aux résolutions de l'Europe. Ce qu'on lui demande en effet, la Turquie témoigne la volonté de l'accomplir. Elle est engagée dans un vaste travail de réorganisation, de réforme intérieure s'étendant à tout l'empire et dépassant ce que réclame la diplomatie. La chute du dernier grand-vizir, Midhat-Pacha, bien que préparée par des intrigues de sérail, ne paraît pas se lier à quelque réaction préméditée contre l'œuvre réformatrice. La constitution qui a été proclamée subsiste, et on parle toujours de la réunion prochaine d'un parlement à Constantinople. Le mal profond de l'empire est avoué, il y a un désir évident, quoique peut-être assez vague, de chercher le salut dans une politique nouvelle; qu'on laisse du moins à la Porte le temps de démontrer sa bonne volonté ou son irrémédiable impuissance.

Certes la Turquie a trop mérité les défiances, les sévérités dont elle est l'objet; mais enfin il ne faudrait pas lui créer des conditions impossibles, lui demander des réformes et en même temps la placer dans une situation violente, sous le coup d'une exécution militaire, toujours menaçante. — On peut laisser à la Turquie des mois et des années, dira-t-on, elle ne fera rien de plus que ce qu'elle a toujours fait; ce sera du temps perdu, c'est une illusion de se fier aux promesses turques mille fois renouvelées, mille fois démenties. C'est possible; il y a malheureusement une autre illusion, une double illusion, c'est de croire que ce qui est déjà difficile par la paix deviendrait facile par la guerre, qu'on peut aller conquérir des améliorations pour les chrétiens les armes à la main, — ou bien encore de supposer que ces améliorations nécessaires, désirables, destinées à réparer des maux séculaires, peuvent

être accomplies en un jour par la magie d'une décision de conférence ou d'une coercition matérielle. Elles ne peuvent au contraire se réaliser efficacement que dans le calme, avec un peu de temps, et c'est là que l'influence active, pressante de l'Europe peut avoir ses effets salutaires en aidant la Turquie, sinon pour la Turquie elle-même, du moins dans un intérêt universel, dont l'intégrité de l'empire ottoman reste la garantie. La guerre précipiterait la dissolution, cela n'est point douteux; l'action morale, diplomatique, n'est point infaillible assurément; elle peut, dans tous les cas, adoucir le mal, tempérer ou ajourner indéfiniment les crises, et ce résultat vaut bien que les gouvernemens de l'Europe y mettent toute leur prudence, même de la longanimité, qu'ils ne se hâtent pas d'ouvrir ce grand vide où peuvent disparaître pour longtemps la paix et la sécurité du monde!

Tandis que ces questions agitent l'Europe et tiennent tout en suspens, la vie intérieure de la France, il faut l'avouer, n'a point l'éclat qu'elle a eu dans d'autre temps; elle est même réellement assez peu active, et l'activité qui se déploie par instans dans notre monde politique ressemble à de la confusion. Nos chambres, sagement réservées sur les affaires extérieures, prennent leur revanche dans nos affaires législatives, par toute sorte de petites choses; elles multiplient les abrogations de lois, les propositions souvent aussi intempestives que mal calculées; c'est ce qu'on appelle toujours faire les réformes que la France attend, et le plus curieux est que, lorsqu'il arrive au sénat d'arrêter au passage un de ces projets improvisés par la seconde chambre, on se hâte de crier contre le sénat, qui décidément empêche tout, qui repousse systématiquement toutes les innovations qu'on lui soumet! Quelle est aujourd'hui, nous le demandons, l'opportunité d'une proposition ayant pour objet de réformer une des dispositions essentielles de nos lois militaires, de substituer le service de trois ans au service de cinq ans établi par la législation de 1872? Cette proposition, présentée déjà dans la session dernière il y a six mois et repoussée par la chambre, a été récemment reproduite comme s'il y avait une urgence extrême, et cette fois elle a été prise en considération, malgré l'opposition de quelques députés plus prudens, plus avisés que les autres. Que dans tout ce travail confus et décousu que poursuit une commission passablement inexpérimentée sur les affaires de la presse on se laisse aller à des fantaisies, c'est un désordre sans doute, ce n'est pas d'une gravité démesurée. Il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de notre reconstitution militaire, de ce qui est, à vrai dire, le fondement de cette reconstitution. Ici tout est grave parce que tout peut avoir des conséquences désastreuses.

Ainsi voilà une loi de la première importance qui ne date que de cinq ans. Elle entraîne nécessairement toute une organisation engagée pour ainsi dire sur le principe du service de cinq ans. Elle est en pleine exécution, elle n'a point eu encore le temps d'avoir tous ses

effets. Sans doute elle peut avoir des parties défectueuses par elles-mêmes ou par l'épreuve qui en a été faite. Il est certain notamment que le volontariat d'un an n'a pas été appliqué avec une intelligence complète de l'institution. C'est une fausse application à rectifier. D'autres dispositions peuvent demander aussi une exécution mieux entendue; mais enfin cette loi de 1872 longuement étudiée, mûrement votée, reste le principal ressort de notre organisation militaire. Avant même qu'elle soit suffisamment éprouvée cependant, on propose de la changer! On ne réfléchit pas que, cette loi laissât-elle à désirer sous quelques rapports, elle vaudrait mieux qu'une perpétuelle mobilité, que, si la proposition récente était adoptée, il faudrait nécessairement tout recommencer dans d'autres conditions. Ce n'est sans doute encore qu'une prise en considération qui n'implique en aucune façon heureusement une adoption définitive. Il n'est pas moins vrai qu'une commission va être nommée, que toutes les discussions vont se renouveler, et pendant quelque temps notre organisation militaire se trouvera mise en doute dans un de ses principes essentiels. Voilà le danger, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que, si le gouvernement ne s'est pas prêté à cette prise en considération, il ne s'y est point opposé, sous le singulier prétexte de témoigner sa déférence à la chambre. On nous permettra de le dire, la vraie déférence qu'un gouvernement doit à une assemblée inexpérimentée, c'est de ne pas la laisser sans direction et de l'arrêter quand elle va se livrer à une imprudente fantaisie.

La politique est un champ de bataille : c'est peut-être, sans parler de l'occasion, ce qui avait tenté, à une époque déjà ancienne, un homme que la mort vient d'enlever au monde parlementaire et qui avait passé une partie de sa vie dans des luttes d'un autre genre, qui s'était recommandé au pays par ses services dans une autre carrière. Le général Changarnier s'est éteint tout récemment plein de jours à sa quatre-vingt-quatrième année. Malgré le poids de l'âge et bien des circonstances contraires, c'était encore une figure. Avec sa tenue soignée, ses manières qui se ressentaient du commandement, son allure ferme et droite, ce vieillard, qui se raidissait contre les ans, représentait tout un passé voyageant chaque jour sur le chemin de Versailles.

Le général Changarnier était à la fois un des aînés et un des derniers survivans de cette génération d'africains qui se formait autrefois sous l'illustre maréchal Bugeaud, qui a compté les Lamoricière, les Cavaignac, les Bedeau, les Duvivier. Comme ceux-ci, il avait grandi dans cette guerre d'Afrique, il avait eu son jour légendaire à la retraite de Constantine, il avait conquis sa renommée par tous les dons supérieurs de l'action et du commandement. Comme ses brillans émules, il avait été aussi fatalement attiré dans la politique en 1848, et un moment même, durant cette période agitée, sous la présidence napoléonienne, il avait été presque l'espoir du parlement contre le futur empereur. Il s'était

fait dans son poste de gouverneur militaire de Paris un rôle assez considérable pour que sa destitution fût une crise des plus graves et devînt comme un signe des événemens prochains. Ni Changarnier, ni Cavaignac, ni bien d'autres ne pouvaient arrêter le torrent des choses. L'honneur de ces vaillans soldats engagés dans des camps politiques différens avait été de disparaître ensemble avec les libertés du pays et de supporter avec dignité la mauvaise fortune. Exilé par le coup d'état de décembre 1851, rentré en France vers 1859, le général Changarnier n'avait rien fait pour adoucir les rigueurs et moins encore pour retrouver les faveurs de l'empire. Un jour seulement, aux approches de la guerre de 1870, il avait senti se réveiller son ardeur militaire; il avait tout oublié et il était accouru à Paris pour redemander une place dans cette armée qui allait combattre. Il avait été poliment évincé; aux premiers désastres, malgré les refus officiels, il n'avait point hésité à partir pour Metz, et, sans y être obligé, à soixante-dix-huit ans, il avait tenu à partager jusqu'au bout les épreuves, le malheur de cette armée victime de l'incapacité et des intrigues d'une coupable ambition.

Lorsqu'à la fin de la guerre il avait été envoyé par quatre départemens à cette assemblée souveraine de Bordeaux et de Versailles chargée d'arracher la France au gouffre où elle menaçait de disparaître, il s'était flatté peut-être de reprendre un rôle politique comme en 1849. Il avait ses illusions et une certaine confiance en lui-même que l'âge ne décourageait pas. Il s'est mépris sans doute sur ce qu'il pouvait et sur ce que les circonstances permettaient. C'était sa faiblesse : il n'est pas moins resté pour tous, dans le nouveau sénat comme dans la dernière assemblée, l'homme illustré par d'anciens services, dévoué avant tout au pays, préoccupé, au milieu des luttes politiques, de la réorganisation militaire de la France, et portant dans l'étude de ces questions le sentiment du devoir inviolable du soldat. Il représentait la vieille armée devant notre jeune armée, et il a eu en toute justice ses obsèques de vétéran aux Invalides avant d'aller reposer dans sa terre natale d'Autun. Par ces funérailles exceptionnelles, auxquelles ont assisté M. le maréchal de Mac-Mahon et les principaux ministres, on a voulu honorer le vieux capitaine devenu par surcroît un sénateur inamovible de la république; on a eu raison. Et maintenant c'est au sénat, puisque le sénat est le grand électeur des inamovibles, de donner au général Changarnier un successeur qui soit un allié de plus pour la bonne politique, pour la politique modérée et prudente dont la France a besoin plus que jamais.

Ce serait sans doute s'exposer à des confusions ou prendre des mirages pour des réalités que de chercher trop d'analogie entre ce qui se passe à Versailles et ce qui se passe à Rome. Toujours est-il cependant que le ministère italien, avec son parlement aux couleurs ardentes, avec sa majorité de gauche, se trouve dans une situation qui n'est point sans

quelque ressemblance avec celle de notre ministère. En Italie comme en France, ce n'est pas tout de gagner des victoires de scrutin, d'arriver au pouvoir; il s'agit le lendemain de réaliser les programmes de réformes, de contenir les impatiens sans trop les décourager, de satisfaire les ambitions et de donner des places sans tout désorganiser, de maintenir une certaine cohésion dans cet amalgame de partis ou de fractions de partis dont se compose une majorité qui la veille était une opposition. Ce n'est pas plus facile de l'autre côté des Alpes que de ce côté; le président du conseil italien, M. Depretis, en fait aujourd'hui l'expérience, et le ministre de l'intérieur lui-même, M. Nicotera, n'est point sans avoir ses embarras dans son propre camp.

Le chef du cabinet, Piémontais de caractère et de tempérament, garde son calme, il ne se hâte pas; il développera dans quelques jours ses plans financiers impatiemment attendus sur les modifications d'impôts, sur les chemins de fer, sur le cours forcé. Pour le moment, il temporise, il convie les députés de la gauche à des conférences, il négocie avec eux, il les raisonne et il n'est pas sûr de les retenir jusqu'au bout dans la discipline. M. Nicotera, le Napolitain, le mazzinien d'autrefois, serré de plus près par ses anciens adversaires de la droite aussi bien que par ses anciens amis de la gauche, qui commencent à le trouver trop modéré, s'emporte par instans contre les accusations et les railleries qui le poursuivent. Au demeurant, c'est une situation indécise, tout au moins mal garantie, et la question est de savoir si un jour ou l'autre, sur un incident imprévu, sur un de ces projets financiers qui sont en perspective, cette majorité, en apparence si forte, ne se dissoudra pas. On n'en est point là, il est vrai; le cabinet Depretis, avec un peu de résolution ou d'habileté, peut détourner le danger, et les anciens modérés libéraux si gravement éprouvés dans les élections dernières ne semblent pas avoir regagné encore assez de terrain pour être en position de profiter immédiatement des divisions ou des fautes de leurs adversaires. L'expérience du gouvernement de la gauche continue au-delà des Alpes; mais ce n'est plus de cela qu'il s'agit : l'intérêt du moment en Italie est moins dans ces affaires de parlement et de majorité, quelque sérieuses qu'elles soient, que dans ce livre nouveau, d'un accent si vif, récemment publié par le général de La Marmora, sous ce titre : *I segreti di stato nel governo constituzionale*. Cette publication a déjà retenti en Europe : elle est d'autant plus curieuse, d'autant plus instructive qu'elle n'est qu'un incident d'une lutte assez grave, et que par son caractère, par les positions qu'il a occupées, le général de La Marmora donne une autorité particulière à tout ce qu'il fait.

A vrai dire, ce livre lui-même a son histoire, il n'est que la suite de cet autre ouvrage, *Un po' piu di luce*, que le général de La Marmora publiait il y a quelques années, en 1873, et où, lui l'ancien président du conseil de 1866, il dévoilait hardiment le mystère des événemens de

cette année décisive. Ces révélations saisissantes ont eu le don de provoquer de la part de M. de Bismarck des déchaînemens de colère, et par contre-coup elles ont pu créer des embarras au cabinet italien, qui s'est trouvé exposé aux récriminations, aux réclamations impérieuses du chancelier allemand. Comment se tirer de là? Le cabinet italien de 1873, cela va sans dire, a désavoué et désapprouvé le grand coupable, le livre révélateur; mais il ne s'en est pas tenu à cette désapprobation toute naturelle, il a fait inscrire dans un nouveau code pénal soumis encore à la chambre des députés de Rome un article qui punit d'une façon spéciale les divulgations de papiers d'état et qui ressemble à une satisfaction promise au tout-puissant ministre de l'Allemagne. Voilà justement l'origine de ce livre nouveau où le général de La Marmora relève le défi et accepte la lutte sur tous les points, sur les accusations dont il a été l'objet en Allemagne, sur le désaveu qui lui a été infligé par le cabinet de Rome, sur l'article du code pénal nouveau dont ses révélations ont été l'occasion. Contre les restrictions nouvelles offertes aux ressentimens allemands, l'illustre vétéran de l'indépendance italienne s'arme de toutes les garanties constitutionnelles, du principe de la responsabilité ministérielle, qui implique pour les ministres le droit de se défendre, de la dignité nationale offensée par un article du code pénal qui ne serait qu'une concession à une influence étrangère, et chemin faisant il a encore plus d'une anecdote piquante.

Assurément, par l'extension qu'il donne au droit de divulguer les mystères de la diplomatie, le général de La Marmora soulève des questions délicates que nous voudrions réserver. Ce droit, dans sa pensée, a sans doute des limites, et ne peut s'exercer que sur des faits accomplis; mais à quel moment ces faits sont-ils accomplis? Jusqu'à quel point les divulgations trop promptes ou trop complètes sont-elles ou ne sont-elles pas de nature à réagir sur les relations entre les gouvernemens, sur les événemens qui se succèdent et s'enchevêtrent? Évidemment il y a une mesure qui peut se resserrer ou s'élargir selon les circonstances, surtout selon la situation d'un pays. Cela dit, il y a dans ces pages un tel accent d'honnêteté et de libéralisme, une si généreuse confiance dans la vertu de la publicité, qu'on ne peut avoir que du respect pour cet ancien président du conseil qui, après tout, dans son dernier livre comme dans le premier, n'a fait que se défendre contre les diffamations allemandes en disant : Voilà la vérité! voilà ce qui s'est passé à Berlin, à Florence, à Paris.

Chose curieuse cependant, le général de La Marmora a eu longtemps la fortune d'être attaqué ou raillé dans son pays pour ses préférences prussiennes; on l'appelait *prussomane* comme on appelait Cavour *anglomane*. C'est lui qui a noué l'alliance de l'Italie et de la Prusse en 1866, et qui, à un moment donné, même pour la cession de la Vénétie, a refusé de se dégager vis-à-vis de Berlin, sous prétexte que c'était

« une question d'honneur et de loyauté. » A peine les victoires prussiennes ont-elles été assurées, c'est La Marmora qui est signalé à Berlin, sur un mot d'ordre mystérieux, comme ayant trahi l'alliance de 1866, comme le grand ennemi! C'est lui qui est devenu la bête noire des Allemands et de M. de Bismarck; c'est contre lui qu'on propose à Rome des lois répressives destinées à apaiser l'Allemagne! Et, d'un autre côté, dans les partis italiens, quel est celui qui s'est montré le plus acerbe contre le général de La Marmora, le plus favorable aux prohibitions, aux restrictions de publicité? C'est la gauche aujourd'hui régnante. Le livre des *Segreti di stato* aura-t-il assez d'influence pour suspendre le vote de l'article nouveau du code pénal italien dans la chambre des députés de Rome? Il y a dans tous les cas un phenomène contemporain qui donne singulièrement raison au général de La Marmora. Pendant qu'on discute sur les « secrets d'état » et sur les manières de réprimer les divulgations, ces secrets s'échappent sans cesse. Depuis trente ans, les révélations se sont succédé tantôt en Angleterre, tantôt en France, tantôt en Italie, et M. de Bismarck n'a pas été le dernier à se les permettre quand il s'y est cru intéressé. En ce moment même, tandis que paraît le nouveau livre du général de La Marmora, on met au jour en Italie un rapport secret que M. Nigra adressait en 1866 au prince de Carignan exerçant la régence pendant que le roi était à la tête de l'armée, et ce rapport, assurément remarquable, dévoile une fois de plus les confusions, les défaillances de la politique napoléonienne à cette époque.

On a beau faire, la lumière éclate un jour ou l'autre. Ces révélations sont souvent un abus sans doute, elles créent des embarras aux gouvernemens, et la difficulté est de les prévenir ou de les réprimer. La seule compensation, le général de La Marmora l'indique avec une confiance digne d'être partagée : c'est que désormais, au temps où nous vivons, la crainte d'une publicité toujours possible reste une garantie d'honneur dans les relations des peuples et le frein salutaire des ministres qui seraient tentés de mettre la main à des combinaisons inavouables, à de mauvaises actions diplomatiques. Ce n'est pas en s'inspirant de ces sentimens que l'Italie nouvelle risque de s'égarer.

Les États-Unis touchent donc au moment où la question présidentielle va être réglée, où toutes les difficultés de cette élection laborieuse, obscure et si violemment disputée, vont être résolues. La principale de ces difficultés, on le sait, était dans l'appréciation des votes émis dans quatre états, la Floride, la Louisiane, la Caroline du sud et l'Orégon. A qui appartiendraient ces votes? Chaque parti les revendiquait pour son candidat. Une commission d'arbitrage, composée de cinq sénateurs, cinq représentans et cinq membres de la cour suprême, a été nommée pour trancher le différend, et cette commission est arrivée, non sans peine, au bout de son œuvre. C'est le candidat démocrate, M. Tilden, qui a eu la mauvaise chance; s'il n'a pas perdu de terrain, il n'en a pas gagné,

il lui manquait une voix! Tous ces suffrages contestés ont été attribués au candidat républicain, M. Hayes, qui arrive ainsi au chiffre voulu; mais à quel prix ce résultat est-il acquis? M. Hayes atteint bien strictement le chiffre légal, 185 voix, et, bien que la décision des arbitres ne soit pas probablement mise en doute, il est impossible d'oublier que la plupart de ces suffrages, dont profite le candidat républicain, ont été arrachés par la violence dans des états où de prétendus gouvernemens républicains ne se soutiennent que par la force. Cela est si vrai qu'on commence à voir le danger, et que le cabinet de Washington a menacé de ne plus mettre les armes fédérales au service de ces déplorables gouvernemens. C'est donc dans des conditions passablement précaires et difficiles que M. Hayes va arriver au pouvoir, et si, comme on le dit, il a témoigné l'intention de suivre une politique conciliante, il ne peut certes mieux faire en présence du parti démocrate redevenu depuis quelques années assez puissant pour balancer, à une voix près, l'ascendant du parti républicain. 185 contre 184! Encore, si on comptait les suffrages émis au premier degré, la victoire resterait-elle au candidat démocrate. Les États-Unis vont avoir un président élu à une voix de majorité, comme la France a eu sa constitution présente à la majorité d'une voix. C'est peut-être assez pour commencer, ce ne serait pas suffisant si l'habileté et la prudence ne venaient achever une victoire si modeste et si difficilement obtenue.

CH. DE MAZADE.

Histoire de la Floride française, par M. Paul Gaffarel, Paris, Didot.

L'histoire de la géographie est une branche intéressante de la science : suivre le progrès des connaissances humaines concernant cette planète que nous habitons, depuis les frayeurs légendaires des antiques voyages, depuis les premières audaces des hommes à la triple ceinture d'airain, jusqu'aux dévoûmens éclairés de nos modernes explorateurs dans le centre de l'Afrique, c'est se donner le beau et fortifiant spectacle de ce que peut l'intelligence contre les obstacles de la nature aveugle. Suivre en particulier l'histoire des colonisations modernes, s'attacher plus spécialement encore à celle de la colonisation française, redire ce que nous avons autrefois, dans cette noble carrière, dépensé de mâle énergie, d'intrépide bravoure, d'intelligens efforts, mais aussi de fautes diverses, c'est faire en même temps une étude politique et morale, c'est surtout donner à notre pays un utile conseil et le rappeler vers de grands desseins dont jadis l'ont éloigné des passions et des erreurs qui ne sont plus de notre temps. Dans l'une et l'autre de ces deux voies scientifiques, M. Paul Gaffarel a pris une bonne position en publiant d'abord, il y a peu d'années, une curieuse *Étude sur les rapports de l'Amérique et de l'ancien continent avant Christophe Colomb*, en donnant ensuite une complète histoire de nos établissemens floridiens pendant le XVIe siècle.

Au moment où commence la triste période de nos guerres religieuses, quand la marine française a perdu son éclat du temps de François Ier, quand nos mœurs plient sous le poids de la corruption italienne, quand la prépondérance espagnole nous étouffe de toutes parts, un grand patriote, Gaspard de Coligny, ouvre à la France le secret d'une grandeur nouvelle : *nos manet Oceanus; arva, beata petamus arva.* Les noms de Jean Ribaut, de René de Laudonnière, du sieur de Forquevaulx, du charpentier dieppois Nicolas Le Challeux, de l'héroïque De Gourgues, figurent très honorablement auprès du sien. M. Paul Gaffarel a raconté leurs diverses expéditions simplement, avec précision et clarté, en mettant sous les yeux de son lecteur les cartes nécessaires. Il a fait quelque chose de plus : dans une seconde partie de son volume, il a réimprimé soigneusement certaines relations originales devenues très rares. Il y a même ajouté des narrations et des lettres inédites d'un réel intérêt. Nous citerons particulièrement les *Lettres et papiers d'état du sieur de Forquevaulx*, que lui a offerts un manuscrit de la Bibliothèque nationale, à Paris. Là sont réunies près de cinq cents pièces adressées par Charles IX et Catherine de Médicis à leur ambassadeur en Espagne, Raymond de Pavie, sieur de Forquevaulx, avec les réponses. Cinquante-quatre de ces lettres se rapportent aux affaires floridiennes; trente-cinq étaient entièrement inédites : M. Gaffarel nous les fait connaître. On devine de quel puissant intérêt peuvent être de tels documens, dont le style énergique et naïf respire encore toute l'ardeur de ces hommes du XVIe siècle. Chacune de ces pages témoigne de l'esprit d'aventure, de l'ardent patriotisme, de l'esprit d'indépendance politique et religieuse, qui faisaient la forte vie de ces générations. Les fautes commises apparaissent en même temps, l'inconstance, la témérité, l'imprévoyance; mais beaucoup de ces défauts venaient sans doute de l'inexpérience politique. On ne croit plus aujourd'hui, comme le pensait encore Montesquieu, que « les princes ne doivent point songer à peupler de grands pays par des colonies; » on n'estime plus que « l'effet ordinaire des colonies soit d'affaiblir le pays d'où on les tire, sans peupler ceux où on les envoie. » Voltaire ne presserait plus M. de Chauvelin de débarrasser la France du Canada; nous n'aurions plus d'éloges pour Bonaparte vendant la Louisiane aux États-Unis. A la parole fatale qui nous a coûté si cher : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe! » l'auteur de l'*Histoire de la Floride* souhaite à bon droit de voir notre temps substituer la ferme et saine résolution qui sacrifierait aux colonies bien des utopies mauvaises et beaucoup de prétendus principes. A. GEFFROY.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

LES BORGIA

L'histoire sera surtout le fait de notre siècle, si grand d'ailleurs par les mouvemens intellectuels qu'il a poussés de tous côtés. Dès le début, nous la voyons se mettre en campagne, escortée et suivie d'une théorie de muses, de génies, issus d'elle ou s'y rattachant : la poésie, la peinture, la musique, le roman et le drame, qui allégrement l'environnent et partent pour s'associer à ses travaux. Mais ce ne sera là que le profit de la première étape; bientôt la lassitude gagne, drames et romans historiques restent en chemin, la musique s'arrête épuisée, elle cependant continue sa marche. Dirai-je quelle part magnifique revient à la France dans ce mouvement, citerai-je tant de noms partout populaires? C'est une joie de voir jaillir du sol national toute une floraison d'écrivains qui, de talens divers, différant de manière et de style, tendent au même but : reconstruire nos origines, rattacher le présent au passé et montrer l'intime connexion de la France moderne avec son histoire, travail surtout nécessaire au lendemain du XVIIIe siècle et de la révolution et qui nous pouvons le dire, aura porté les plus beaux fruits et les plus durables de la littérature contemporaine.

Le moyen âge décernait à ses grands saints des sobriquets mystiques, ainsi voudrait-on en user vis-à-vis de ces illustres pères de la réformation historique : l'un s'appellerait l'intuition, l'autre la profondeur, celui-ci l'universelle intelligence, celui-là l'objectivité, tel autre enfin la couleur et la vie même. Tandis que les Anglais ont Macaulay, les Allemands ont Ranke, l'historien de la papauté, dont les disciples peuplent l'Italie : à Rome, à Florence, à Milan, à Ferrare, vous ne rencontrez qu'eux; ils scrutent les papiers d'état, déchiffrent les correspondances, fouillent les archives et leur font raconter tout ce qu'elles savent et souvent même beaucoup plus qu'elles n'en savent, car chacun a sa thèse en poche,

thèse parfois ingénieuse, mais toujours plus ou moins désagréable au doux pays où fleurit l'oranger. Quand le Germain franchit les Alpes, soyez sûrs que ce n'est jamais ni pour la gloire, ni pour le salut de l'Italie, et ce que je ne me lasse pas d'admirer, c'est de voir les Italiens se montrer si pleins d'accueil envers ces étrangers, ces barbares qui les dénigrent, et ne respirer que sympathie à l'endroit de ces bons gros professeurs de Göttingue et d'Iéna venant s'installer et s'attabler chez eux pour leur débiter tranquillement, entre la poire et le fromage, qu'ils ne seront jamais une nation, que l'unité de l'Italie est une idée contre laquelle tout son développement historique proteste, que Machiavel avait raison de rire au nez de Veltori célébrant leur courage et leur patriotisme, et que Dante disait des Florentins de son temps qu'une loi édictée en octobre n'avait déjà plus de valeur à la mi-novembre!

L'ouvrage nouveau de M. Grégorovius sur *Lucrèce Borgia* se serait bien gardé de contredire à cette tendance, non que la haine de race ou de religion s'y affiche ouvertement; l'écrivain auquel nous avons affaire est un habile et ne démasque point son jeu, il se contente de narrer et place le vif de sa polémique dans les gestes et les mœurs de ses personnages. Ici d'ailleurs le choix du sujet en dit assez; « qu'il s'agisse du mythe ou de l'histoire, nous éprouvons, tous tant que nous sommes, je ne sais quel besoin de résumer toutes les vertus comme tous les vices dans certaines personnalités typiques (1). »

D'accord, mais ces personnalités typiques, ne serait-ce pas mieux de les oublier au fond du ténébreux abîme que de leur tendre la perche pour les aider à remonter vers la lumière? à quoi M. Grégorovius va nous répondre que ce qui constitue la vraie originalité des Borgia, ce qui motive l'espèce d'intérêt hystérique qu'ils excitent et leur succès à travers les âges, c'est justement ce fond de christianisme duquel ils se détachent avec violence, comme un singe noir velu sur un nimbe d'or. Supprimez l'horrible contraste, et le côté démoniaque disparaît, et les Borgia reprennent la file des coquins vulgaires. Or, comme il convient à sa thèse que les Borgia soient la satire et la représentation vivante de l'église et qu'ils rendent indispensable la venue de Luther, notre Allemand se délecte à nous les peindre au naturel, et volontiers nous les ferait plus noirs qu'ils ne sont, s'il y avait moyen de noircir le diable. Tout au plus, M. Grégorovius éprouve-t-il une velléité de réhabilitation au sujet de Lucrèce, qu'il appelle, non sans émotion, « une victime de

(1) *Lucrezia Borgia nach Urkunden und Correspondenzen ihrer eigenen Zeit*, von Ferdinand Gregorovius, Stuttgart 1875. — Trad. en français, Paris, 1876. Sandoz et Fischbacher.

l'histoire. » D'un coup de poing bien appliqué, il renfonce dans sa boîte à surprise l'épouvantail traditionnel; la virago-poignard-et-poison disparaît, et nous avons à sa place un second rôle de tragédie, une confidente, une complice même au besoin, mais l'élément virtuel, *génial* enlevé, on ne nous laisse qu'une cire molle que le crime pétrit à son effigie. La réhabilitation ne saurait d'ailleurs porter que sur certains points fort restreints. On peut en effet essayer de nous prouver que Lucrèce ne fut jamais une grande empoisonneuse *de facto*, comme Locuste, par exemple, la Tofana ou la marquise de Brinvilliers; mais prétendre la disculper quant à ses mœurs devient une tâche plus ingrate. A chaque instant, le panégyriste trahi son embarras, et nous relèverions au passage des argumens bien précieux. Ainsi, dans les élancemens d'estime qui le travaillent, il recueillera toutes les dédicaces rimées en l'honneur de la belle dame, et lorsqu'il vous aura fait assister à cet unanime concert de louanges, il s'écriera d'un air triomphant: — A lire de pareilles choses, peut-on, je le demande, admettre que les poètes les eussent écrites, s'ils avaient jamais supposé que Lucrèce Borgia fût coupable des crimes dont on l'accuse? — Or, ces poètes qu'un historien appelle en témoignage, qui sont-ils? Bembo, les deux Strozzi, des amoureux, Arioste, le plus plat, le plus effronté des courtisans et le plus corrompu des hommes. Ouvrez son *Roland furieux* et vous y apprendrez que Rome a donné le jour à deux Lucrèce, mais que pour la beauté, comme pour la vertu, Rome préfère la moderne à l'antique. Et ce sont de telles raisons qu'on oppose, sans compter que l'auteur de ces jolis phébus était capable de pousser le cynisme jusqu'à chanter une églogue à la gloire de cet exécrable cardinal Hippolyte d'Este qu'il s'agissait, lui aussi, de réhabiliter d'un fratricide. Vrai chef-d'œuvre de poésie et de moralité, cette églogue où l'assassin est peint de couleurs séduisantes et la victime barbouillée de suie, et qui renferme également une enthousiaste apologie de Lucrèce, louée non point simplement pour sa beauté, pour son esprit, pour ses bonnes œuvres, mais pour *son incomparable chasteté déjà célèbre dans le monde avant sa venue à Ferrare*, c'est-à-dire sa chasteté au Vatican : objet rare !

Le livre de M. Grégorovius apporte en somme peu de chose à la discussion. Les faits qu'il nous donne sont connus de tous les esprits familiers avec l'histoire de la renaissance italienne. Je ne sais rien dans ce qu'il raconte qui ne soit dans les récens travaux publiés en Allemagne sur Florence et sur Rome, et particulièrement dans le troisième volume du grand ouvrage de M. de Reumont intitulé : *Histoire de la ville de Rome*. Pareille remarque peut se faire à

l'endroit d'un écrit apologétique de M. Cappelletti (1), lequel à son tour ne contient rien qui ne soit dans Grégorovius. A vrai dire, ce serait même là moins un livre qu'une manière de conférence sur Lucrèce Borgia, inspirée par l'ouvrage *dell' illustre* Grégorovius, et très agréablement assaisonnée d'une pointe de pittoresque. L'auteur parcourt l'Italie en évoquant sur sa route les souvenirs mélancoliques du passé. Arrivé à la station de Ferrare, il visite l'hôpital de Sainte-Anne, donne un pleur à l'infortuné poète qui l'habita, puis se rend au palais des ducs d'Este, non sans avoir, chemin faisant, semé quelques lieux-communs sur les misères du temps et la décadence d'une cité jadis si renommée entre les capitales des états italiens et désormais réduite au plus lamentable abandon.

Cadono le città, cadono i regni,
Còpre i fasti e le pompe arena ed erba;

comme chantait ce pauvre Tasse dont il vient d'inventorier la prison. Après quelques momens consacrés à la description du Castello et des fresques qui le décorent, — les unes attribuées à Titien, les autres de Dosso Dossi, — l'auteur se transporte au Palazzo dit *dei Diamanti*, jadis la demeure ordinaire de ce cardinal Hippolyte, abominable par ses crimes, qui n'ont pour circonstances atténuantes que ses bons rapports avec l'Arioste. « Arrivé à l'étage supérieur, je parcourus les salles qu'habitèrent l'Arioste et son Mécène, et ce fut alors comme si je les voyais assis là vis-à-vis l'un de l'autre, et comme si j'entendais le cardinal dire à son protégé : *Messer Ludovico, e dove diavolo avete trovate tutte queste corbellerie* (2)? Ce palais renferme en outre une splendide galerie où parmi des peintures de maîtres ferrarais, — des Garofalo, des Costa, des Dossi, des Lana, des Galassi, — se rencontrent des chefs-d'œuvre des écoles de Bologne et de Venise, — des Augustin Carrache, des Guerchin, des Carpaccio, etc. Enfin mon attention se fixa sur un certain cadre longuement décrit par le marquis Gherardo Bevilacqua Aldobrandini, et représentant l'arrivée à Ferrare de Lucrèce Borgia, épouse d'Alphonse Ier, 5 février 1502. » Ce fameux cadre ayant mis en goût le touriste, l'ouvrage de M. Grégorovius fit le reste, et la littérature sur les Borgia, déjà si copieuse, s'enrichit d'un volume de plus. Des gros livres sortent les petits en attendant que les petits, à leur tour, fassent souche : *ite et multiplicamini*. Voyez plutôt

(1) *Lucrezia Borgia e la storia*, per Licurgo Cappelletti, Pisa, 1876.

(2) Un mot de simple observation à ce sujet : Arioste, le plus joyeux, le plus gaillard des poètes, naît à Ferrare, l'endroit du monde le plus terne et le plus monotone. Fiez-vous donc à la théorie des milieux! C'est qu'il n'y a rien de plus imprévu que le talent, et il ne serait pas le talent s'il n'était imprévu.

depuis vingt ans quelle progéniture : en 1857 se publie à Turin un ouvrage de Domenico Cerri, *Borgia ossia Alessandro VI e i suoi contemporanei;* deux ans plus tard paraissent à Milan les lettres de Lucrèce à Bembo. Cependant le marquis Giuseppe Campori di Modena imprime en 1866, dans la *Nuova Antologia*, une étude sommaire intitulée : *Una vittima della storia;* en 1867, monsignor Antonelli, de Ferrare, donne ses *Memorie storiche* ou *Lucrezia Borgia in Ferrara*, et le signor Giovanni Zucchetti, de Mantoue, écrit en 1869 sa *Lucrezia Borgia, duchessa di Ferrara.* Et l'ouvrage du chevalier Cittadella, que j'allais oublier, homme de tant d'érudition, guide sûr et diligent à travers l'histoire et les monumens de son pays : *Saggio di albero genealogico e di memorie sulla famiglia Borgia specialmente in relazione a Ferrara.* A ne parler que de l'Italie, le terrain était, on le voit, préparé à souhait, et c'eût été bien telle aventure si de tout cet humus historique un *dotto Tedesco*, aussi subtil et profond que l'*illustrissimo Ferdinando Gregorovius che da tanti anni dimora in Italia*, n'eût pas tiré quelque important produit.

On s'imagine avoir tout fait quand on s'est écrié : Reportons-nous au temps où de telles choses s'accomplissaient, à ces temps où chaque pape marchait environné de ses concubines et de ses bâtards, où Paul III absolvait, bénissait de sa main sacrée un Pier Luigi Farnèse coupable de plus d'infamies que n'en concevrait à notre époque le dernier repris de justice, où Léon X, livrant à des histrions le Vatican, se gaudissait au milieu d'un ramas de courtisans et de courtisanes, aux mille obscénités des comédies de Machiavel. Comme si l'exemple de pareilles mœurs, capables tout au plus de rendre la postérité moins sévère envers de graves défaillances, pouvait jamais aller jusqu'à diminuer l'horreur de certains crimes qui n'ont pas de nom, et dont la flétrissure reste empreinte au front de madame Lucrèce en dépit de toutes les eaux lustrales et de tous les parfums d'Arabie qu'on répand sur elle. Qu'ils expliquent donc, ces virtuoses d'une bien tardive réhabilitation, qu'ils expliquent la répugnance et le dégoût qui firent tressaillir l'antique et loyale maison d'Este aux approches du jour où la fille incestueuse des Borgia en devait franchir le seuil. Ni le duc Hercule, ni son fils Alfonse ne voulaient consentir à cette dégradante alliance. Ils refusèrent d'abord et bataillèrent, puis l'avarice aidée de la raison d'état finit par l'emporter. On accepta, mais en rougissant et la conscience pleine et résonnante des atroces dénonciations de Jean Sforza, seigneur de Pesaro, l'époux sortant! Soyons justes et rendons à ces avocats d'une cause détestable la part de succès qui leur revient. A quoi tant d'efforts ont réussi, je

vais le dire : Lucrèce Borgia reste aujourd'hui ce qu'elle était jadis. Cette instruction nouvelle ne nous a rien appris et ne nous fera rien oublier. Ce qu'on peut affirmer toutefois, c'est qu'aux yeux des poètes et des artistes, Lucrèce Borgia y perdra tout, comme type, sans y gagner quoi que ce soit en considération aux yeux des honnêtes gens.

L'atmosphère de l'histoire a ses variations barométriques : tantôt c'est le vent d'accusation qui souffle, et tantôt c'est le vent contraire. Pour Lucrèce Borgia, les courans du jour sont à la réhabilitation; une brise de vertu, d'innocence et de pureté souffle sur toute la ligne, et cette mode, M. Grégorovius n'a même pas le mérite de l'avoir inventée, car, avant que l'idée lui vînt d'écrire son livre, les panégyristes italiens en avaient donné partout la note. Rien de plus facile à jouer que ces airs de flûte fort improprement appelés des thèses historiques. Les documens pour et contre s'équilibrant presque toujours en semblable sujet, il s'agit de ne mettre en lumière que ceux qui nous agréent et de laisser habilement les autres dans l'ombre où, soit dit en passant, un avocat adverse ne manquera pas de les relever en temps et lieu pour renverser toutes vos batteries, et ainsi de suite à travers les âges! Et la vérité, que deviendra-t-elle? La vérité! peut-être en saurait-on à la fin quelque chose, mais il faudrait alors s'adresser à la psychologie. M. Grégorovius nous peint une Lucrèce au dehors toute sympathique; quant à ce qui se passe dans cette âme assurément beaucoup plus compliquée et plus mystérieuse qu'il n'a l'air de croire, le savant allemand ne prend pas la peine de le découvrir. J'admets que Lucrèce, fille et sœur de deux scélérats, ait été cruellement jugée, et que, sur la mémoire de cette femme « légère, aimable, infortunée, » ait réagi l'universelle exécration qui s'attache aux noms d'Alexandre VI et du duc de Valentinois; ce qu'on est forcé pourtant de reconnaître, c'est que cette douce, élégante et dévote personne assista sa vie durant en spectatrice imperturbable à ces crimes de famille et qu'elle en profita quand elle ne les partagea pas.

Le plan serait ici d'évoquer ce monde énormément surfait et de réduire à leur proportion, à leur taille de scélérats vulgaires, ces demi-dieux dont les romantiques du latinisme de ce temps nous ont dressé l'apothéose. Un disciple de Pomponius-Lætus, Michel Fernus, nous représente Alexandre VI sous les traits d'un olympien : « Il monte un cheval blanc comme neige; son front est rayonnant, l'éclair de sa dignité vous foudroie. Ainsi son peuple qu'il bénit le salue et l'acclame; ainsi sa présence réjouit chacun et s'annonce à tous comme un présage de bonheur. Quelle mansuétude dans son geste, que de noblesse sur son visage, de libé-

ralité dans son regard! et combien cette taille auguste et cette attitude augmentent encore la vénération qu'il vous inspire! » Admirons la mythologie dans Homère et dans Hésiode; mais, quand l'histoire se mêle d'imiter ses crimes et ses turpitudes, prenons les personnages pour ce qu'ils sont et ne nous laissons abuser ni par notre imagination ni par la distance. Ce sujet, nous ne l'eussions point choisi, cependant il ne nous effraie pas, et puisqu'il s'offre à notre élaboration si bien préparé et mis à point, lançons-nous tout de suite *in medias res*.

I.

Au jour de son élection à la papauté (11 août 1492), le cardinal Rodrigue Borgia avait cinq enfans. Sur les origines de leur mère, Vannozza Catanei, planent certains doutes. Elle était pourtant, dit-on, de famille honorable. Quand et comment les rapports s'établirent avec Rodrigue Borgia, rien de positif ne l'indique; tout ce que nous savons, c'est que vers 1480, à la date où pour la première fois son nom perce, elle était la femme d'un Milanais, George de Croce, exerçant sous le pape Sixte IV l'emploi de greffier apostolique, et que cinq ans plus tard, ce personnage étant mort en lui laissant un fils, elle épousa un gentilhomme de Mantoue, Carlo Canale, d'abord secrétaire de la Pénitencerie, puis (1490) gouverneur de Tor'di Nona. A Rome, les propriétés de l'illustre dame faisaient nombre; maisons, palais, vignes sur l'Esquilin, *Osteria del Leone* vis-à-vis de Tor' di Nona; au pays de Viterbe, le château de Brada, qu'elle habitait en souveraine. Dans les tragédies de famille qui signalent le règne d'Alexandre VI, cette Vannozza n'apparaît guère qu'une fois. Elle avait eu du cardinal cinq enfans, — quatre fils et une fille, — tous reconnus: l'aîné, Pedro Luis, créé duc de Gandie par Ferdinand le Catholique, meurt jeune, et son frère Jean hérite du titre; en septembre 1493, César, archevêque de Valence, reçoit le chapeau de cardinal, et pour Geofroy, le plus jeune, son père le pape obtient la main d'une fille naturelle d'Alfonse, roi de Naples, dona Sancia d'Aragon, laquelle apporte en dot à son mari la principauté de Squillace. Les fils ainsi dûment lotis, restait à pourvoir la fille.

Celle-là, qui ne la connaît? Sa renommée emplit l'histoire, et cependant, ni ses mérites, ni ses crimes ne sont en proportion du bruit qui s'est fait autour d'elle. Un homme d'esprit disait que l'histoire n'existait pas, et que c'étaient les historiens qui l'avaient inventée; Montesquieu, appuyant, nous raconte que « les histoires sont des faits faux composés sur des faits vrais ou bien à l'oc-

casion des vrais. » En faveur d'un pareil scepticisme, le cas de Lucrèce Borgia témoignerait presque. Ne nous hâtons pas trop cependant, et avant d'accuser l'histoire, quittons-en un peu la surface et cherchons la vraie figure sous les vernis et les repeints qui la recouvrent. Quelle surprise alors de la trouver si parfaitement dissemblable du type mis en circulation dans les annales, dans les romans et sur la scène! Cette héroïne du poignard, cette empoisonneuse imperturbable, est la personne du monde la plus froide et la plus incolore : pas un acte d'elle, pas un écrit que l'histoire ait retenu. Ses lettres ne nous livrent aucune individualité; elles sont correctes, insignifiantes, sans passion, sans esprit, sans observation, et forment, par le vide qu'on y rencontre, un singulier contraste avec les lettres de sa belle-sœur, la charmante marquise de Gonzague, qui sait bien trouver, elle, le moyen de faire transparaître le piquant et l'attrait de sa personnalité à travers la raideur et le pédantisme de l'épistolographie du temps. C'est à se demander si Lucrèce a jamais senti son cœur battre; la passivité, voilà son fait : tout s'accomplit au-dessus d'elle, en dehors d'elle, et, quel que soit le sort que son père ou son frère lui imposent, elle s'en accommode aussitôt. L'exemple n'est l'ailleurs point rare de ces créatures qui par inertie et lassitude glissent au crime. L'inceste de cette fille d'un Alexandre VI et de cette sœur d'un César Borgia trahit surtout ce caractère d'effroyable inertie. La sombre aventure des Cenci au moins a son expiation tragique, et l'humaine pitié sait où se prendre; mais quel autre sentiment éprouver que le dégoût, en présence de ce monstrueux commerce lâchement consenti et dont un rejeton, l'*infant romain*, viendra témoigner devant l'histoire? Pour comble de disgrâce, la beauté même de Lucrèce Borgia reste une énigme : quelques médailles gravées pendant la période de Ferrare sont, au dire de M. Grégorovius, tout ce que nous avons d'authentique comme renseignement.

Il nous en coûte cependant toujours un peu de renoncer à nos fictions. La poésie et la musique aidant, on s'était créé dans les nuages une Lucrèce de fantaisie; les uns se la figuraient sous les traits d'une pompeuse et plastique matrone : la George du théâtre de la Porte-Saint-Martin; d'autres entrevoyaient la svelte encolure, l'œil perfide et l'attrait vipérin d'une Rachel, quelque chose rappelant la fameuse légende des sorcières de *Macbeth :* « l'horrible est le beau, le beau est l'horrible. » Mais les délicats, les raffinés, ne cessaient d'invoquer Léonard de Vinci, le droit d'interpréter un tel modèle n'appartenant qu'au peintre de la *Joconde.* Mérimée n'y a point manqué : « Je distinguai tout de suite un portrait de femme qui me parut être un Léonard de Vinci; c'était évidemment un por-

trait, non une tête de fantaisie, car on n'invente pas de ces physionomies : une belle femme avec les lèvres un peu grosses et les sourcils presque joints. — C'est en effet un Léonard, dit la marquise, et c'est le portrait de la trop fameuse Lucrèce Borgia (1). » Hélas! il faut en rabattre : ce portrait tant cherché ne se rencontre pas plus à Rome, où Mérimée croyait l'avoir vu au palais Aldobrandi, qu'il ne se trouve à Modène ou à Ferrare, et pourtant les peintres les plus en renom à cette époque ont reproduit ses traits; à Ferrare, on en comptait bon nombre : des Dossi, des Garofalo, des Costa; Titien aussi doit l'avoir peinte, mais il semble que cette page se soit perdue. On a de lui à Vienne, dans la galerie du Belvédère, un portrait d'Isabelle de Gonzague d'Este, la rivale de Lucrèce en beauté. C'est un visage exquis, très régulier, du plus pur ovale, avec des yeux d'un brun foncé et respirant toutes les suavités de l'*éternel féminin* : quant à un portrait de Lucrèce par la main de ce maître, inutile de chercher; celui de la galerie Doria à Rome, attribué à Véronèse, né seulement en 1528, doit passer pour une de ces mille inventions dont les galeries ont le privilége. Une autre curiosité de ce genre est une figure de grandeur naturelle représentant une amazone tenant un casque dans sa main qui se voit dans la même galerie et s'annonce à tous comme un portrait de Vannozza par Dosso Dossi. Tout au plus accorderait-on quelque vraisemblance au portrait que possède, à Ferrare, le directeur du cabinet des médailles, et cela non point à cause du nom de Lucrèce Borgia écrit au bas en caractères archaïques, mais parce que cette image se rapproche en certains traits de la médaille. Il y a là cependant encore bien des doutes, lesquels s'étendraient sur deux majoliques que leur possesseur, un Anglais résidant à Venise, se complaît à célébrer comme l'œuvre même du duc Alfonse, grand dilettante en ces matières. Ajoutons que cette hypothèse, s'appuyât-elle des preuves les plus authentiques, ne nous offrirait qu'un document assez médiocre, la majolique étant un art décoratif et de sa nature peu soucieux des ressemblances. Force est donc de s'en rapporter à quelques médailles gravées pendant la période de Ferrare. Une de ces médailles eut pour auteur Filippino Lippi, qui l'exécuta l'année du mariage de Lucrèce avec Alfonse (1502); le revers en est original et plein d'une douce ironie quand on songe à qui s'adresse tout ce symbolisme caractéristique. On y voit l'Amour aux ailes éployées, fortement attaché au tronc d'un laurier près duquel pend une viole et s'ouvre un cahier de musique. A l'une des branches de l'arbuste, son carquois flotte vide, et par terre gît

(1) Mérimée, *Il Viccolo di Madama Lucrezia*, dans les *Contes et Nouvelles*.

l'arc dont la corde est brisée; légende : *Virtuti ac formæ pudicitia præciosissimum.* Que nous chante cette allégorie? Sans doute que la saison des amours folâtres est passée, et qu'il convient d'aller s'asseoir désormais sous le laurier des Este. N'importe, l'image, tant soit peu badine, s'adressant à toute autre femme, appliquée à Lucrèce Borgia, touche au naïf de l'âge d'or. A voir cette tête charmante aux longues tresses dénouées, l'étonnement vous gagne; impossible de rêver un contraste plus frappant que celui qui distingue cette effigie de l'image qu'on se représente de Lucrèce Borgia. Vous avez devant les yeux un visage enfantin d'expression un peu étrange et d'un profil joli sans rien de classique. « Lucrèce n'est point une beauté, écrit à Francesca Gonzague la marquise de Cotrone; elle a l'aimable attrait, le *dolce ciera.* » Une existence légère et par la pente du plaisir glissant à l'infortune, voilà ce que l'air de ce gracieux visage vous raconte. Lucrèce Borgia ne relève pas de la tragédie, l'héroïne est au-dessous de sa destinée; c'est une agréable personne, qui n'eût pas demandé mieux que de vivre honnêtement, et dont une atmosphère de crimes empoisonna les jours. Victime de fatalités inextricables, elle devait après sa mort avoir à répondre devant l'opinion des scélératesses dont le réseau avait enveloppé son existence. A peine morte, la flétrissure indélébile reparaissait à son front, et cependant Lucrèce n'avait guère vécu que comme une princesse de son temps. Sa première jeunesse seulement s'était passée dans l'horrible milieu de sa famille, et cette pestilence avait suffi pour stériliser à distance tout effort vers le bien. Chose étrange cependant, qu'un grand poète s'éprenant, — ainsi que d'ailleurs c'était son droit, — du type vulgaire et traditionnel, ait justement choisi la période de Ferrare, c'est-à-dire le moment même où la vraie Lucrèce, dégagée des erreurs du passé et n'entrevoyant pas encore les ombres de l'avenir, se profile en pleine lumière et presque rayonnante sous son nimbe d'apaisement, de piété sereine et d'humanisme! Mais n'anticipons pas, et, certains de la retrouver plus tard charitable, dévote et bonne au pauvre monde, parcourons rapidement ses aventures conjugales.

II.

Et d'abord, quels rapports de famille! Rome fut toujours par excellence le sol propre aux ménages irréguliers; mais, depuis que le monde est monde, pareil scandale ne s'était vu. Cette enfant, qui dès le berceau connaît son extraordinaire bâtardise et ne cessera d'être fille de cardinal que pour s'intituler fille de pape! Dans le quartier de *Ponte*, l'un des plus vivans de la grande cité, à deux

pas d'un palais qu'habite Rodrigue Borgia, sur la place *Pizzo di Merle*, est la maison de Vannozza. Là, parmi les richesses d'un ameublement de l'époque, au milieu des vastes fauteuils sculptés, des bahuts énormes, de ces reliquaires, de ces lits que recouvre un ciel d'épais et lourds rideaux, de tout ce massif et ce colossal de la première renaissance, remue, fermente l'étrange couvée : filles et garçons pullulent et grandissent dans l'immorale et farouche promiscuité des nymphes et des sylvains au fond d'un bois. Ils savent que cette superbe femme est leur mère et que le mari de cette femme ne leur est rien, leur véritable père étant cet illustre personnage habillé de pourpre dont le portrait s'étale sur le mur et qui de temps en temps vient les faire sauter sur ses genoux avant de se mettre à table et de fêter joyeusement les vins d'Espagne et de Sicile en compagnie des plus beaux, des plus savans et des plus débauchés seigneurs qu'on renomme : Orsini, Porcari, Cesarini, Barberini, etc. Comment Lucrèce n'eût-elle pas ignoré les scrupules alors que ses oreilles, s'ouvrant à peine aux bruits du monde, n'entendaient que récits d'histoires absolument semblables à la sienne? Des cardinaux s'affichant avec leurs concubines et traitant leurs bâtards en fils de princes, ce n'était point l'exception, c'était la règle. On lui montrait les Rovere, les Piccolomini, environnés de familles nombreuses; elle voyait les enfans d'Innocent VIII comblés d'honneurs, son fils Cibò s'alliant aux Médicis, sa fille Théodorine épousant le Génois Uso di Mare, et tout le Vatican grouillant des progénitures papales. En mai 1489, Lucrèce avait neuf ans; à cette date, Julie Farnèse, jeune et éblouissante de beauté, s'empare du cardinal vieillissant, qui, devenu pape et toujours plus affolé d'ardeurs juvéniles, jusqu'au bout traînera la chaîne. « Jamais un souci, rien ne l'arrête, il rajeunit tous les jours, » remarque l'envoyé de Venise, parlant d'Alexandre VI, déjà septuagénaire.

Julie avait des cheveux d'or comme Lucrèce et triomphait partout sous le nom de la belle Farnèse. Elle avait quinze ans quand ce vieillard de cinquante-huit ans la suborna. En l'apercevant un jour chez Adrienne Orsini, dont elle allait épouser le fils, ses instincts diaboliques s'enflammèrent, et bientôt la chute de cet ange fut consommée, si tant est qu'on puisse ainsi désigner une donzelle dressée aux mœurs d'une pareille époque. La belle-mère ne se contenta pas de fermer les yeux, elle prit part active à cette honte, livrant endormie à ce ribaud la future épouse de son fils, et quelques jours après (20 mai 1489) les noces de Julie Farnèse et du jeune Ursinus Orsini se célébraient au palais même du Borgia, qui signait au contrat et bénissait les deux conjoints. Du sacrilége adultère de ce prêtre avec la noble dame une grande maison devait sortir. En

effet, jusqu'au temps des Borgia, les Farnèse, dont sur le sol romain deux splendides monumens immortalisent aujourd'hui le nom, les Farnèse comptaient à peine. C'est au pape Alexandre VI que cette famille doit la grande figure qu'elle a faite depuis. L'idolâtre amant de la belle Julie, en conférant au frère de sa maîtresse la dignité de cardinal, préparait le pontificat de Paul III, ancêtre des Farnèse de Parme : *principium et fons*, et c'est ainsi que du limon bourbeux la vie se dégage, et que les monstrueux sauriens sortent du vice et de la corruption pour se répandre sur le monde.

Cette Adrienne Orsini, belle-mère si accommodante, avait de longue date toute la confiance du cardinal Rodrigue. Il se confessait à elle de ses péchés, lui disait ses plans, ses intrigues, et jamais ne cessa de la consulter. Ce fut aux mains de la chère dame que passa Lucrèce en quittant le toit de Vannozza. Il s'agissait avant tout pour la fille du cardinal de se former à la tenue, aux élégances, au beau langage des jeunes personnes de maison princière. Nous la voyons à la fois apprendre à s'habiller, et s'accoutumer, se rompre aux plus sévères exercices de la dévotion. Cette piété de sacristie, — très rigide et particulière de tout temps à l'éducation des femmes italiennes, — n'a rien qui doive épouvanter et procède beaucoup moins des besoins de l'âme que d'une certaine attitude morale qu'on pense devoir s'imposer : pécher, au demeurant, est peu de chose, mais la décence et le goût veulent que la pécheresse la plus relâchée ne manque point l'office et conserve partout les dehors d'une catholique exemplaire. De femme sceptique et professant tout haut la libre pensée, il n'y en avait point; même parmi les hommes, les esprits forts n'auraient osé jeter le masque. Un tyran sans foi ni loi, l'atroce Malatesta de Rimini, bâtissait des églises; la Vannozza édifiait, ornait une chapelle à *Santa-Maria-del-Popolo*, et Lucrèce, sa bien-aimée fille, devenait, par les soins de madame Adrienne Orsini, un modèle de vertu pratiquante.

A côté de l'instruction morale, la culture intellectuelle eut naturellement sa place. La fille d'Alexandre VI reçut l'enseignement classique de son temps; l'étude des langues, la musique, les arts du dessin, l'occupèrent, et plus tard son rare talent à parfaire des broderies de soie et d'or émerveilla Ferrare. Elle parlait l'espagnol, l'italien, le français, le grec et le latin, écrivait indistinctement, même au besoin rimait dans toutes ces langues, et notons que ce n'étaient là que simples rudimens et premiers degrés d'éducation, pendant le séjour à Rome, alors que ni les Bembo ni les Strozzi n'avaient encore mis la main à son développement. Remarquons aussi, pour donner une idée de ce qu'était aux xve et xvie siècles cette culture chez les femmes, que Lucrèce ne compte point parmi les savantes et les beaux esprits

de l'époque, les Constance Varano, les Élisabeth d'Urbin, les Victoria Colonna. Théologie, philosophie, histoire, jurisprudence, mathématiques et médecine, ces femmes, comme le docteur Faust, avaient tout parcouru, tout étudié; correspondre en latin avec les plus fameux professeurs, discourir sur les pères de l'église, composer de la musique et scander des vers, c'étaient jeux familiers et passe-temps ordinaires. Peut-être aurait-on mauvaise grâce à se monter la tête à propos de ce savoir réduit à des formules académiques et d'où la vie est absente, mais ces habitudes de haute culture intellectuelle rehaussaient le ton général, imprimaient à la conversation une méthode, un goût, je ne sais quoi de substantiel et de supérieur dont il semblerait que la tradition se fût transmise à nos salons du XVIIe siècle (1). On prenait un thème, un sujet, on le traitait selon les règles, un peu à la manière des dialogues antiques, avec cette différence que les femmes s'y évertuaient de droit et de pleine compétence; telle était la conversation de la renaissance, — science dont la France avait depuis fait un art si charmant et qui n'existe plus dans notre monde, où désormais une soirée est impossible sans un morceau de chant ou de piano qui vienne à souhait combler les vides.

Rodrigue Borgia aimait à préparer de loin l'établissement de ses enfans, et jamais paternité ne s'afficha plus âpre que la sienne à ce devoir. Ses trois fils, dès leur premier âge, entraient dans la faveur d'Innocent VIII; tandis que l'aîné, don Juan, poussait du côté de l'Espagne, César, homme d'église malgré lui, recevait le titre et la dotation d'évêque de Pampelune, et Geofroy, son plus jeune frère, un enfant de neuf ans, était nommé chanoine archidiacre de Valence. Quant à Lucrèce, le cardinal rêva d'abord pour elle un mariage espagnol; mais entre les fiançailles et la célébration de cette alliance, la papauté faisait irruption dans la famille, et ce qui naguère eût convenu à la simple fille d'un cardinal ne remplissait plus l'ambition de la fille d'un souverain pontife. Le 11 août 1492 eut lieu ce grand événement. Rome entière attendait, frémissait d'impatience aux portes du conclave; mais dans la maison de Vannozza, chez madame Adrienne Orsini, quelle fièvre d'angoisses! Vannozza désormais vivait à l'écart avec son mari, ce Canale, secrétaire de la Pénitencerie. Elle avait cinquante ans et ne demandait plus rien à l'existence, en dehors de l'accomplissement d'un vœu suprême : voir le père de ses enfans monter sur le trône de saint Pierre. Au palais

(1) « Ce qui est remarquable et vraiment distingué dans les romans de Mlle de Scudéry, ce sont les conversations qui s'y tiennent, et pour lesquelles elle avait un talent singulier, une vraie vocation. » Sainte-Beuve, *Mademoiselle de Scudéry,* dans les *Causeries du lundi.*

Orsini, Adrienne, Julie Farnèse, Lucrèce, prosternées aux pieds du crucifix, priaient ensemble et d'un cœur si pur, si ému, si profondément chrétien, que leurs voix furent exaucées. A l'aurore, des messagers du Vatican accouraient leur annoncer la bonne nouvelle. On raconte que dans la matinée de ce bienheureux jour, lorsque Alexandre VI fut transporté du conclave dans la métropole de Saint-Pierre pour y recevoir le premier hommage, son œil rayonnant de joie chercha tout de suite les siens; à travers l'immense foule, il semblait de sa vue les fortifier en l'espérance de l'avancement de ses desseins, de sa fortune et de sa grandeur, et leur dire sans parler : Je vous vois!

Tous étaient là venus à la hâte célébrer ce grand triomphe. De longtemps Rome n'avait admiré le spectacle d'un si beau pape. Il avait la majesté jointe à la grâce, le charme et la séduction dans l'autorité : une stature souveraine, le geste imposant, des mains d'archange et quelle voix! Évidemment Dieu l'avait créé pour monter aux autels et pontifier : *Ecce sacerdos magnus!* Bénisseur magnifique dont l'exemple enflamma plus tard notre cardinal de Rohan et que tant d'autres prélats, grands seigneurs, imitèrent sans l'égaler. Veut-on un crayon pris sur le vif, un contemporain, Gaspard de Vérone, va nous le fournir : « Il est beau, séduisant, joyeux d'aspect et plein de douceur, d'attrait en ses paroles. A la vue d'une belle femme, toute sa personne entre en effervescence, et, plus vivement que l'aimant n'attire le fer, il l'attire à lui. » Ce genre d'organisations physiques et morales ne manque pas de représentans : Casanova, le régent, s'y rattachent; mais l'original est de voir un Casanova, un Philippe d'Orléans, lier et délier au nom du Christ. *Statura procerus, colore medio, nigris oculis, ore paululum pleno*, ainsi nous le dépeint Jérôme Portius en 1493 : haut de taille, d'un teint légèrement coloré, l'œil noir, la bouche un peu charnue, et de plus une santé splendide, capable de supporter sans gêne aucune toutes les fatigues du sacerdoce et du plaisir, beaucoup d'éloquence, d'éclat mondain et de courtoisie. Vous restez émerveillé devant l'équilibre parfait de cette puissante et royale nature, ne respirant que mansuétude et placidité olympienne.

Onze jours après son élection, Alexandre faisait évêque de Valence son fils César, âgé de seize ans, et bientôt le Vatican se peuplait d'Espagnols, parens, amis, cliens et familiers de la nouvelle maison régnante, tous en quête de places et d'honneurs, tous avides d'argent et se ruant à la curée. Parlant de cette clique dévorante, Jean-André Boccace écrit au duc de Ferrare (1492) : « Dix papautés, si on les avait, ne suffiraient point à la satisfaire. » Préparer pour sa fille une brillante alliance fut alors la pensée du saint-

père. D'un gentilhomme espagnol désormais on n'en voulait plus; il fallait un prince. Jean Sforza, seigneur de Pesaro et neveu du duc de Milan, se présente, et le pape l'agrée. Pour Lucrèce, son extrême jeunesse (elle avait treize ans) dispense ses parens de la consulter, et le mariage s'accomplit sans qu'elle proteste. Telle est d'ailleurs l'inertie inhérente à ce caractère que les choses se passeront toujours de même sorte. Cette union dura quatre ans. Alexandre, qui tient à fréquenter librement sa bien-aimée fille, l'installe dans une résidence voisine du Vatican. Là madame Lucrèce aura sa cour, dont la grande-maîtresse sera la complaisante Adrienne, qui, sur l'ordre de sa sainteté, quittera le palais Orsini pour venir vivre avec les jeunes époux, et l'étroit cercle de famille ne tardera pas à se compléter par la présence d'une personne également chère au cœur du souverain pontife. J'ai nommé Julie Farnèse.

L'adultère patent de la sœur attirait mille bénédictions sur la famille. Le frère de Julie, un jeune drôle fort renommé pour sa débauche, recevait la pourpre; Rome l'appelait « l'Éminence-Cotillon. » Vainement le sacré-collége crie au scandale, que pouvait refuser aux caresses de la courtisane ce pape de soixante-six ans? La belle Julie n'était plus désormais qu'un instrument de fortune aux mains de la race la plus férocement cupide. Ses parens exploitaient sa honte. Comment s'expliquer autrement que par l'intérêt les relations d'une si jeune femme avec un vieillard revêtu de ce caractère? Quelle que soit l'attraction démoniaque qu'on prête à la nature d'Alexandre VI, le magnétisme devait avoir à cette époque beaucoup perdu de son prestige. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce commerce, né de la surprise et du rapt, s'établit ensuite pour des années. J'imagine qu'à l'outrage de la première heure un mouvement de pudeur succéda, et que, cette honte une fois bue, la vanité d'abord, puis la spéculation s'en mêlèrent. Ce chef auguste de la chrétienté, ce monarque spirituel et temporel devant qui Rome et l'univers s'humiliaient, le voir là devant soi, ému, asservi, prompt à se rendre à vos moindres caprices d'enfant gâté,—ce rêve de toute-puissance et domination, quand Julie ne l'aurait pas eu, les Farnèse à coup sûr l'eussent fait pour elle et pour eux. Julie avait à ce point dépouillé les scrupules qu'elle habitait le propre palais de Lucrèce; nous l'y trouvons en 1492 accouchant d'une fille qu'on nomma Laure. « L'enfant passait officiellement pour être d'Orsini, mais par le fait il était du pape, et lui ressemblait singulièrement, *adeo ut vere ex ejus semine orta dici possit.* » Un rôle ingrat pourtant était celui du mari; si dorée que fût la pilule, il n'aimait point à l'avaler devant tout ce monde. Il imita l'antique Amphitryon et s'éloigna,

laissant la divine Alcmène aux bras du Jupiter mitré. Du reste, pour cacher sa honte, les châteaux ne lui manquaient pas; le pauvre homme n'avait qu'à choisir entre tant de riches domaines dont le pape avait doté sa femme, « la fiancée du Christ, » ainsi que les mauvais plaisans de Rome avaient baptisé Julie.

Une lettre du témoin que nous venons de citer, Lorenzo Pucci, envoyé de la république de Florence et allié aux Farnèse, nous montre l'intérieur du palais de Santa-Maria-in-Porticu, et nous met en rapport direct avec le personnel qui l'habite. « Hier au soir, comme c'était vigile, je montai à cheval avec monsignor Farnèse pour aller assister aux vêpres du pape. Or, tout en attendant que la présence de sa sainteté fût annoncée dans la chapelle, j'entrai un moment au palais de Santa-Maria voir madonna Julie. Je la trouvai qui venait de se laver la tête; elle était assise près du feu avec madame Lucrèce, fille de notre maître, et avec madame Adriane; on m'accueillit de la meilleure grâce. Madame Julie voulut m'avoir à côté d'elle, puis, après un peu d'entretien, voulut me montrer son enfant qui déjà commence à grandir. C'est le vivant portrait du pape. Mais elle, vous n'imaginez pas beauté pareille! Elle a pris un certain embonpoint, et je la proclame ici la plus splendide créature. Elle dénoua devant moi ses cheveux et se fit accommoder. Ses longues tresses ruisselaient jusqu'à ses pieds; elle portait une coiffure de fin linon parfilé d'or, et sa beauté brillait comme un soleil. En vérité, j'eusse donné beaucoup pour que vous eussiez été présente, afin de vous renseigner de vos propres yeux. Elle était vêtue d'une robe fourrée et taillée à la napolitaine, de même aussi madame Lucrèce, qui nous quitta pour se déshabiller et revint un instant après en habit de velours violet... Les vêpres terminées et les cardinaux partis, je quittai ces dames. »

C'était la maison de Gomorrhe que ce palais, et les révélations ultérieures de Sforza, le mari de Lucrèce, nous édifieront sur ce qui s'y passait. Le 10 août 1496, l'aîné des infans romains, don Juan, duc de Gandie, arrivait dans Rome en grande pompe. Pour la première fois Alexandre VI voyait tous ses enfans rassemblés autour de lui. Jean résidait au Vatican, Lucrèce au palais de Santa-Maria, César et Geofroy au château Saint-Ange. Autant de groupes, autant de cours se visitant, s'entremêlant, toujours en fêtes. La musique, la danse, les banquets et les mascarades ne cessaient pas; de somptueuses cavalcades parcouraient la ville et rentraient au Vatican, conduites par Lucrèce et dona Sancia d'Aragon, femme de Geofroy. A ces réunions, à ces jeux, le pape prenait part, tantôt de façon tout intime et tantôt officiellement, de l'air d'un souverain qui reçoit les princesses de sa maison. A table, Alexandre VI se compor-

tait sobrement : il dînait et soupait d'un plat, pourvu que ce fût exquis. On sait que sur le reste sa modération laissait à désirer; des bruits abominables circulaient, des histoires qu'on se refuserait à croire si le récit des ambassadeurs ne les attestait : — ce père, par exemple, vendant au pape sa fille mariée, et dont le gendre, un soir dans sa vigne, tranche la tête qu'il plante au bout d'un pieu avec cette inscription : « Ceci est la tête de mon beau-père, coupable d'avoir procuré sa fille au pape, ce qu'ayant entendu, le pape l'a condamné à l'exil avec la décapitation préalable. » — Les rapports du même envoyé vénitien parlent aussi d'une Espagnole, maîtresse du duc de Gandie, et que ce fils respectueux et désintéressé conduisit à son père avec l'aisance d'une validé offrant au padichah quelque Circassienne de haut prix. L'adorable princesse d'Aragon occupait aussi la renommée : à cette fille naturelle du roi de Naples les bonnes raisons ne manquaient pas pour mal tourner; sortie de la plus vicieuse des cours, elle avait au plein de cette corruption romaine épousé un enfant. Le jeune et timide Geofroy lui semblait d'un bien mince attrait quand elle le comparait à ses aînés bouillans d'audace et d'ambition. Bientôt le duc de Gandie et César se la disputèrent, et la belle créature, déjà formée aux leçons de sa sœur Lucrèce, fut à l'un d'abord, puis à l'autre. Les Borgia ne comprenaient point différemment l'existence de famille et vivaient ainsi en patriarches! A mesure que vous vous rapprochez davantage de cet effroyable milieu, vous devenez plus indulgent envers Lucrèce, en même temps que vous éprouvez quelque désappointement à la voir ressembler si peu au type héroïque traditionnel, tant en histoire le faux, l'absurde même est quelquefois plus vraisemblable que le vrai. Quels exemples, en effet, s'offraient à ses yeux journellement! Tous les vices marchaient à découvert en s'emmitouflant dans la douillette sacerdotale; le loup féroce et le pourceau empruntant la peau de l'agneau sans tâche! un paganisme dépassant la fable antique, un culte dont les desservans sacrés étaient des êtres qu'elle ne connaissait que par leurs infamies; son père le pape, son frère César le cardinal, molochs à double tête qu'elle retrouvait célébrant avec une onction dérisoire les mystères de l'Incréé, après avoir assisté quelques heures auparavant aux orgies qui se succédaient derrière la scène! Ce qui caractérise les Borgia, c'est moins le nombre et l'énormité de leurs crimes que la situation exceptionnelle dans laquelle ces crimes furent commis. Ces tyrans-là n'étaient point en somme plus cruels que les autres despotes italiens de cette époque; sous le rapport des félonies, du brigandage et des exécutions sommaires par le poison et par le fer, l'histoire des Visconti et des Sforza, des Malatesta de Rimini et des Baglioni

de Pérouse ne le cède en rien à leur histoire, et pour la moralité les cours de Louis XIV et de Louis XV ne valent guère mieux; mais les Borgia portent la pourpre et la tiare, leurs mains souillées touchent aux choses divines, et de cette circonstance aggravante devait naître le prestige presque fantastique et cette espèce d'attrait repoussant qu'exercent ces grands réprouvés sur nos imaginations. Les autres sont des luxurieux, des fourbes, des assassins, eux ne se contentent pas de tout cela; ils ont en plus le sacrilége, qui les investit d'une force démoniaque irrésistible et constitue leur originalité, leur pittoresque parmi les races hiératiques et royales ayant mission de régir les hommes en les édifiant.

III.

Je m'aperçois que je n'ai pas encore dit un mot du mari de Lucrèce. C'était un assez médiocre personnage que ce tyranneau de Pérouse. Depuis l'heure incertaine où, faute de mieux, on l'avait pris, le temps avait marché, et la fortune des Borgia de même. Les Sforza étaient en baisse; leur alliance ne suffisait plus à l'ambition de la famille; père, frère et fille ne demandaient qu'à se débarrasser de cet intrus. On l'avertit de renoncer à la dame et de solliciter d'Alexandre VI la cassation du mariage; il eut l'air de ne pas comprendre, peu s'en fallut que cette maladresse ne lui coûtât la vie. Un soir, César vint informer Lucrèce que l'ordre était donné de mettre à mort le *caro sposo*. La chance voulut que Jean Sforza fût en ce moment à la maison, et, son frère à peine sorti, Lucrèce courut à la pièce voisine, décida le jeune homme à fuir sans perdre une minute. Un cheval tout sellé l'attendait, et le lendemain Jean Sforza rentrait dans sa principauté de Pérouse, sauvé par la vitesse du noble animal, qui tombait expirant sur les marches du palais. Cette escapade, où Lucrèce fit du moins preuve de quelque intérêt pour son triste mari, mécontenta les Borgia; ils eussent préféré tout autre genre de disparition : vous tuez un homme, il se tait, tandis que, du fond de l'exil, on parle, on proteste; ce qui arriva. Alexandre VI nomme une commission sous la présidence de deux cardinaux, et la séparation des époux est prononcée, l'arrêt déclarant que Jean Sforza n'a jamais rempli ses devoirs de mari. Voilà donc Lucrèce Borgia reconnue et proclamée vierge devant l'Italie entière, qui bat des mains et salue cette découverte d'un immense éclat de rire. Jean Sforza remua d'abord ciel et terre, récusa juges et témoins; puis, sur l'avis de son frère Ascanio et de Ludovic Le More, duc de Milan, il se résigna; mais si, par force, il avoua ses torts conjugaux, il en raconta les motifs, — tellement

odieux et révoltans, qu'après les avoir lus dans les dépêches on se refuse à les traduire (1).

Vers le même temps, un tragique et mystérieux événement s'accomplit. Alexandre VI chérissait entre tous son fils aîné, le duc de Gandie, et voulait lui tailler une principauté dans le patrimoine des Orsini. N'ayant point réussi, il essaya de le dédommager en le nommant duc de Bénévent. Quelques jours après (14 juillet 1497), le nouveau duc et son bon frère César dînaient chez leur mère, à sa vigne de Saint-Pierre-in-Vincoli, en compagnie d'autres seigneurs. Le repas fini, tous remontent sur les mules pour rentrer au palais apostolique. On arrivait aux environs de l'ancien palais Borgia, résidence actuelle du cardinal vice-chancelier, lorsque le duc prit congé de la bande et s'éloigna accompagné d'un seul écuyer et d'un homme masqué qui venait d'assister au festin sans se faire connaître, et qui depuis un grand mois se montrait chaque jour chez l'altesse. A la place des Juifs, le duc dit à son écuyer de l'attendre une heure et de s'en retourner ensuite au palais, s'il ne le voyait pas revenir; sur quoi l'homme masqué, enfourchant sa mule, se mit en croupe, et tous les deux partirent au grand trot. Où s'en allaient-ils? Jamais on ne l'a su. Le lendemain, au lever, les domestiques avertirent le pape que le prince n'était pas rentré. Alexandre eut une commotion dont bientôt il se remit, pensant que le duc se serait attardé à ses plaisirs et qu'il reparaîtrait le soir. La nuit vient, point de duc; le pape, anxieux, ordonne des perquisitions. Un peu au-dessous de l'hôpital *San-Girolamo*, un Esclavon, nommé Giorgio, avait au bord du Tibre un chantier dans lequel il montait la garde. Mis en demeure de déclarer s'il n'avait aperçu personne pendant la nuit précédente, l'Esclavon répondit que, vers cinq heures, il avait vu venir par la ruelle, à gauche de l'hospice, deux hommes inquiets, allant de çà et de là, comme pour bien s'assurer que nul témoin indiscret n'observait la place. Ces hommes s'étant éloignés, deux autres avaient paru, sur un signe desquels un cavalier s'était avancé, ayant en croupe de son cheval blanc un cadavre dont les jambes pendaient d'un côté, la tête et les bras de l'autre. Parvenus au bord du Tibre, les camarades qui étaient à pied prirent le corps mort et le lancèrent au milieu du gouffre. Sommé de dire pourquoi il n'avait point aussitôt couru dénoncer le fait au gouverneur, le marchand répliqua que c'était peut-être le centième cadavre qu'il voyait ainsi jeter à l'eau, et qu'il avait pensé qu'on ne s'occuperait pas plus de celui-ci que

(1) D'après une dépêche de l'envoyé de Ferrare Costabili (23 juin 1497), Jean Sforza, parlant au duc Ludovic de ses rapports avec Lucrèce, aurait de la sorte exposé les faits : « Anzi haverla conosciuta infinite volte, ma che papa non se l'ha tolto per altro se non per usare con lei. »

des autres. Cependant nombre de pêcheurs fouillaient le Tibre. Vers la vesprée, on retrouva le duc; il avait tous ses vêtemens, son manteau même, et dans sa bourse 30 ducats. Neuf blessures le balafraient, le mutilaient, aux bras, au ventre, aux jambes, et la gorge tranchée. En apprenant cette mort de son fils, jeté à l'eau comme une bête immonde, le pape eut un profond désespoir; il s'enferma chez lui, pleura, et plusieurs jours se passèrent sans nourriture ni sommeil. Le temps seul adoucit un peu cette affliction. Au château Saint-Ange, des voix gémissantes, horribles, chaque nuit menaient leur vacarme, l'épouvante régnait à la cour et dans Rome, le spectre implorait vengeance, la victime denonçait à cris redoublés l'assassin dont le nom circulait de bouche en bouche: « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? »

Ainsi la conscience publique interpellait César Borgia. Quant au pape, il ne posait pas même la question, sachant trop bien au fond de l'âme à quoi s'en tenir. Il oublia pourtant, assuma sa part de complicité morale dans le crime commis sous ses yeux, et de ce jour son terrible fils devint le maître, et lui seul gouverna sous le nom d'Alexandre VI. Qu'était-ce après tout qu'un fratricide dans de pareils rapports de famille? D'ailleurs les hommes de la renaissance ne ressemblent en rien à ce que nous sommes. Ils ne connaissent ni l'opinion, ni ce que nous appelons aujourd'hui « le système nerveux. » La loi de conservation est l'unique loi, et chacun la pratique à son profit comme il l'entend. L'idée de distinguer entre le bien et le mal ne les prend même pas. Machiavel, après avoir raconté (1) l'anecdote de Jules II, s'aventurant dans Pérouse pleine encore des soldats de Gianpolo Baglioni qui sient de lui rendre sa ville, raille celui-ci d'avoir perdu là une si belle occasion d'exterminer son ennemi par trahison, et il termine par cette réflexion : « Ce trait, dont la grandeur eût infailliblement effacé la honte, ce trait l'aurait couvert de gloire, mais l'homme est ainsi fait qu'il ne sait jamais être bon ni méchant dans l'entière acception du mot. » Alexandre VI n'était qu'un voluptueux superbe: chez César, l'ambition, passion déjà plus noble, prédominait: le père n'en voulait qu'aux jouissances de la vie, le fils n'aspirait qu'au pouvoir, et malheur à qui se trouvait sur son chemin, frère ou beau-frère, il supprimait tout sans sourciller! Cependant Lucrèce avait épousé en secondes noces un prince de la maison d'Aragon qui régnait à Naples, et, dit-on, elle aimait son mari, le duc Alfonse, jeune homme de dix-sept ans et d'une beauté rare, quand un brusque revirement des choses renversa ce bonheur domestique.

Alexandre ne se contentait plus d'adorer sa fille, il la consul-

(1) Macchiavelli, *Discorsi*, t. 27.

tait en politique et vantait partout le jugement et la présence d'esprit de la nouvelle duchesse de Biselli. A Rome, Lucrèce était une vraie puissance; dame souveraine de Spolète et de Nepi, à la veille de posséder en fief Sermoneta, elle avait un train d'existence digne du rang qu'elle occupait. De Rome à sa bonne ville de Spolète, elle ne voyageait qu'en somptueuses caravanes, suivie d'une longue file de mulets chargés de coffres. La garde du palais du pape l'entourait, le gouverneur, les cardinaux et les prélats lui faisaient cortége. Au départ comme au retour, le pape assistait à ces triomphantes équipées. Les plus grandes dames et les plus nobles seigneurs d'Espagne et d'Italie rivalisaient de luxe et d'empressement dans ces cavalcades dont l'appareil royal passionnait la ville. Il y avait là cependant quelqu'un que tout ce bruit importunait, et ce quelqu'un n'était autre que le principal meneur de toutes les révolutions et de tous les crimes du Vatican. Depuis le 10 août 1498, César Borgia s'était démis de sa dignité de cardinal. Arrêtons-nous un moment à voir comme l'habit séculier sied à sa figure. Une dépêche de l'envoyé de Ferrare va nous renseigner : « Je visitai avant-hier César dans sa maison du Transtevère, il partait pour la chasse en costume de cavalier : habit de soie, armes à la ceinture, et sur le dos une simple capeline comme en portent les jeunes clercs. Tout en chevauchant côte à côte, nous devisâmes quelque peu et du ton le plus familier. C'est un homme d'un génie supérieur, doué de très grandes manières; il a tout à fait l'air d'un fils de prince : avec cela, beaucoup de bonne humeur et de gaieté, toujours en fête. » Notons l'air jovial, trait particulier d'Alexandre VI, qu'on ressaisit également chez Lucrèce, ce bon rire épanoui des âmes honnêtes, si bien à sa place sur des bouches pures et candides!

César Borgia n'avait qu'un désir, mais frénétique, — étendre partout ses possessions, devenir un puissant prince. Pourquoi rencontrait-il sur son chemin cet Alfonse d'Aragon, le mari de sa sœur, qui l'aimait, aberration étrange et sotte injure aux droits du père et du frère! — Le 11 juillet de l'an 1510, une scène sanglante se passait sur la place Saint-Pierre : le duc de Biselli, assailli sur les degrés de la basilique, tombait grièvement blessé aux bras et à la tête. Environ quarante cavaliers étaient apostés là que les meurtriers rejoignirent s'enfuyant avec eux par la Porta-Pertusa. Alfonse fut transporté à Santa-Maria, son domicile conjugal; d'enquête, il n'y en eut pas l'ombre, et comme on redoutait quelque tentative d'empoisonnement, le blessé ne prit sa nourriture que des mains de Lucrèce et de sa sœur. Alexandre avait tout de suite reconnu d'où partait ce nouveau coup. Décidément bon sang ne mentait pas. Peut-être aussi qu'à l'orgueil du père un peu de trouble se mêlait. A force d'ad-

mirer son fils César, il en eut peur. Sa crainte cependant ne l'empêcha point de se montrer sympathique au duc Alfonse; il lui donna seize hommes de garde et vint souvent le visiter. Le duc ne voulait pas mourir de ses blessures, et de son côté César grommelait : « C'est à refaire; chose manquée le jour sera la besogne du soir! » — Le 18 août, vers la première heure de la nuit, le jeune prince fut assassiné dans son lit, et le corps immédiatement transporté à Saint-Pierre, où se trouvait au milieu de ses gens le trésorier pontifical François Borgia, fils du pape Calixte. Le médecin du jeune prince et l'infirmier, arrêtés un instant pour la forme, furent aussitôt remis en liberté. Tous nommaient l'auteur du crime. César, pénétrant à neuf heures dans la chambre du malade, avait commencé par en éloigner Lucrèce et dona Sancia, et presque aussitôt il appelait Michelotti, son capitaine, qui d'un bon coup de poignard tranchait le nœud. Infortuné duc! jamais aventure tragique ne tomba plus vite en oubli. Ce drame horrible s'effaça comme une fantasmagorie, et de l'assassinat du prince Alfonse d'Aragon, une des plus illustres et des plus touchantes victimes des Borgia, il n'en fut pas plus tenu compte que de la mort d'un palefrenier du Vatican.

Nul accusateur n'élevait la voix, que dis-je? le scélérat se dénonçait lui-même; cynique d'audace, il s'écriait : « J'ai tué celui-là comme j'avais tué l'autre, Gandie, mon propre frère, » et nul homme ne reculait d'horreur devant ce monstre, pas un prêtre ne l'excommuniait, pas un cardinal ne lui marchandait ses révérences. Et les prélats! comment eussent-ils fait pour ne pas le courtiser plus bas que terre, ce puissant coquin dont les mains rouges de sang distribuaient des chapeaux de cardinal au plus offrant, car il fallait au Borgia de l'or immensément pour conquérir la Romagne. Ses condottiers, — des Orsini, des Vitellozzo, des Bentivoglio, — formaient autour de sa personne un état-major resplendissant, et le pape équipait à son intention sept cents gendarmes, obtenant en outre de la république de Venise qu'elle intervînt pour assurer à ce bien-aimé fils l'appui des seigneurs de Rimini et de Faënza. Alexandre VI pratiquait à l'endroit des faits accomplis la résignation des belles âmes; qu'était-ce après tout qu'un meurtre de plus ou de moins? Citerait-il à son tribunal de souverain justicier ce César dont le nom seul épouvantait Rome et devant lequel lui-même il tremblait déjà? Des accusations, des lamentations, du sentiment, entre Borgia, c'eût été vouloir tenter Dieu et le diable. Pardonner, oublier valait mieux, et puis ce meurtre d'Alfonse d'Aragon, fort reprochable assurément en principe, pouvait amener des avantages dans ses conséquences. Lucrèce, par là, redevenait veuve, et la politique de famille allait encore profiter de l'accident. « *Tu felix Austria nube!* »

Lorsqu'en lisant la dépêche de l'ambassadeur vénitien vous venez de vous représenter les choses comme elles se sont passées, votre esprit reste confondu à l'idée du rôle que Lucrèce joue dans cette tragédie domestique. Son frère, qu'elle n'a que sujet de soupçonner et de craindre, entre de nuit chez son mari, et sans rien prévoir des sombres desseins du personnage, elle quitte aussitôt la place, emmenant dona Sancia, sa belle-sœur, et livrant ainsi la victime à la merci du misérable et de ses estafiers. On l'attaque, on le tue, elle cependant reste à l'écart, pas un élan pour sauver son époux, pas un cri d'alarme. Et pourtant elle l'aimait, ce prince d'Aragon, à Rome et dans leur résidence de Nepi, ils avaient ensemble vécu d'heureux jours dont le souvenir vibrait encore; mais nous oublions que Lucrèce Borgia ne fut jamais une héroïne, et voilà que nous subissons à notre tour l'influence du préjugé. Une Médée, cette créature indolente et sans ressort, un tison embrasé, cette jeune femme qui de sa vie n'eut de passion, ô romantisme, ce sont là de tes coups! Cœur médiocre, vicié, sinon vicieux, cire molle que deux ouvriers de Satan pétrissent à leur gré! On dit bien qu'au lendemain du crime son indignation éclata; eut-elle en effet le courage de se révolter contre le meurtrier, de défendre contre ces tyrans ses droits et sa propre dignité? Est-il vrai, comme on le raconte, qu'elle osa traiter son frère d'assassin et poursuivre son père de ses larmes vengeresses? Quoi qu'il en soit, César ne devait point tarder à trouver irritante la présence de cette sœur au Vatican. Le pape, toujours empressé d'obéir aux vœux de son fils, et, d'autre part, agacé d'un déploiement de tendresses posthumes qui réveillait en lui de secrets instincts de jalousie, Alexandre VI engagea Lucrèce à se rendre pour quelque temps dans sa bonne ville de Nepi.

IV.

C'était une rupture. « Madame Lucrèce, sage et libérale personne, jouissait naguère de la faveur du pape, à présent le pape ne l'aime plus. » Ainsi prononce l'ambassadeur vénitien Polo Capello. A Nepi, la jeune veuve d'Alfonse d'Aragon allait trouver le paysage le plus conforme à sa triste pensée. Officielle ou non, la douleur ne saurait se mieux loger qu'au sein de cette nature de l'Étrurie volcanique et ravinée, avec ses sombres forêts de chênes, ses crevasses profondes, ses rochers noirs, ses pics abrupts de terre cuite au soleil et ses torrens qui roulent en mugissant au creux des vallées, tandis que des hauteurs la clochette des troupeaux et la flûte plaintive des pâtres leur répondent. Là du moins madame Lucrèce pouvait librement vaquer à son affliction et pleurer sans réserve ce

beau jeune homme que deux années durant elle avait appelé son époux. Dieu seul sait combien de temps ce grand deuil se fût prolongé; heureusement César quitta Rome pour aller guerroyer, et Lucrèce y rentra pour ressaisir ses droits de favorite en attendant quelque prochain hymen.

Lucrèce était bien de sa race; sans avoir l'imperturbable vitalité de son père, elle tenait de lui ce précieux fonds de belle humeur qu'on nomme la philosophie des bonnes gens, et que les méchans, paraît-il, peuvent également posséder par occasion. Sur ces tempéramens d'élite, le chagrin glisse et n'appuie pas. Quelques mois à peine s'étaient écoulés, et de l'âme de Lucrèce le spectre d'Alfonse s'effaçait pour faire place aux plus riantes images d'avenir. Dans cette jeune femme élégante et joyeuse, nul ne reconnaissait la veuve de l'aimable prince traîtreusement assassiné. La vie en effet la reprenait par tous les sens, et quel spectacle que cette Rome de la renaissance pour remuer les sens les plus alanguis et pousser aux émerveillemens la plus apathique intelligence! La nature, l'art, l'histoire, tout est grand, de proportion démesurée, formidable! L'art s'appelle ici Michel-Ange, et le crime Borgia! Sur ce sol couvert des ruines de l'antiquité qui veut renaître et des monumens du moyen âge chrétien qui s'en va, l'esprit des temps modernes a soufflé; de ces débris du passé, de cet amalgame de décombres, un monde nouveau se dégage, non sans d'effroyables convulsions. La destruction lutte avec les forces créatrices, les monstres qu'on signale aux bouleversemens du globe reparaissent englués dans ces fanges d'où la jeunesse universelle va sortir. Le même enfantement laborieux produira des crimes et des chefs-d'œuvre titaniques; le bien, le beau, y sont, comme le mal, du plus grand style. La papauté s'empaganise à ce point que vous croyez voir en personne le diable d'enfer célébrant la messe sacrilége des nuits de sabbat, et, comme jadis, pour mieux hâter la fin des choses, la société romaine eut son Néron, vous avez Alexandre VI.

C'en est fait de cette société, de cette église, de ces cités, de ces républiques et de cette civilisation; toute cette humanité-là roule aux abîmes qui vont à jamais l'engloutir. « La renaissance, écrit M. Grégorovius, sera toujours un des plus grands problèmes psychologiques de la civilisation, tant à cause des contradictions qui fermentent en elle que par le caractère démoniaque des individus. Une ardente fièvre de jouissance matérielle, intellectuelle, de beauté, de puissance et de renommée, y met en jeu toutes les forces, toutes les vertus, tous les vices. Vous diriez une bacchanale de la civilisation, et quand on dévisage les bacchantes, on les voit grimacer comme ces prétendans de l'*Odyssée* qui sentent leur fin s'approcher. » Grimaces, en effet, ces peintures dont par les ordres

d'un Alexandre VI se décorent les murailles du Vatican et qu'un Pérugin, l'homme des béatitudes, exécutait de sa main angélique! Mais le vrai peintre d'une pareille cour était ce Pinturicchio qui ne rougissait pas de représenter la vierge Marie sous les traits de l'impudique Julie Farnèse. Celui-là s'entendait en grimaces, et même à ces terribles Borgia ne ménageait point la caricature. « Au château Saint-Ange, nous raconte Vasari, il peignit plusieurs salles *à grottesche*, » ces grotesques figurant Alexandre VI, César Borgia, Lucrèce, les frères et la sœur, toute la sainte famille; c'étaient des sujets ayant trait à l'expédition française en Italie et glorifiant Alexandre VI, vainqueur de Charles VIII. On y voyait le roi de France sous divers aspects, tantôt pliant le genou devant le pape dans ces mêmes jardins du château Saint-Ange, tantôt lui servant la messe dans Saint-Pierre. J'en passe, et des meilleurs, comme le serment d'obédience prêté par Charles VIII au saint-père et la cavalcade à Saint-Paul, où le roi tient au pape l'étrier. Toutes ces fresques ont aujourd'hui disparu, et sans doute avec elles bien des portraits de la famille Borgia. Que de fois ce Pinturicchio n'a-t-il pas dû retracer l'image de la belle Lucrèce! N'est-ce point permis aussi de croire que dans les divers tableaux de ce maître plus d'un personnage nous montre la tête d'un Borgia? Qui sait dans quelles galeries de Rome ou de Florence, dans quels vieux châteaux de la Campagna se dérobent ces masques illustres voués au plus fâcheux incognito et que nous coudoyons peut-être sans les saluer? — Michel-Ange arrivait à Rome pour la première fois en 1496; il avait alors vingt-trois ans et pouvait se rencontrer avec Copernik et Bramante, qui, vers le même temps, parcouraient la ville éternelle. Michel-Ange, Copernik, Bramante, quels passans que ceux-là! « Rome, a-t-on dit, ne vécut jamais que d'importations; ses poètes, ses artistes, ses philosophes, lui viennent du dehors, mais son génie est l'assimilation. » Elle absorbe en effet aussitôt qui s'approche de son cercle, donne à tout couleur et proportions romaines. La couleur est sévère et sombre, la proportion colossale : les Thermes de Caracalla, le Colisée, le môle d'Hadrien! Florence elle-même, le génie de la grâce et de la mesure, se laisse détourner par elle vers cette voie de la force, du surhumain : témoin Michel-Ange. Comme elle eut des empereurs syriens, elle aura des papes espagnols, après les Héliogabale, les Borgia. Lucrèce connut-elle à cette époque l'ami futur de cette noble Victoria Colonna, son antitype? Quoi qu'il en soit, c'est sous l'impression des événemens que nous venons de raconter que le jeune artiste travaillait à la célèbre *Pietà*, qui fut son premier succès. Cette œuvre de début, commandée par le cardinal La Groslaye, il la terminait juste au moment où le grand Bramante arrivait. Contemplez ce groupe d'un idéal si ému, si tou-

chant, et dites s'il ne vous semble pas fait pour servir de fond à cette période des Borgia. « Cette image de la Pitié, sévère à la fois et radieuse de flamme ineffable, nous apparaît, au sein de ces ténèbres morales, comme un flambeau de purification pieusement allumé dans le sanctuaire profané de l'Église (1). » Involontairement on se prend à rêver aux stations que fit Lucrèce devant le divin marbre, plus éloquent peut-être et prêchant mieux le recueillement que la parole des confesseurs et des abbesses.

Cependant le pape n'était pas homme à laisser sa fille gaspiller le temps en vaines sentimentalités. Alfonse d'Aragon allait avoir pour successeur Alfonse d'Este. Le second mari de Lucrèce vivait encore, que déjà cette union avec Ferrare occupait le Vatican. C'était la politique d'Alexandre et de César qui, par là, s'assuraient la Romagne, dont Venise leur disputait la possession, et se ménageaient des ouvertures sur Bologne et Florence d'autre part. Hercule d'Este, père du futur époux, trouvait dans la combinaison une manière de garantir ses états contre le brigandage des Borgia. Il est vrai qu'à cet avantage se mêlait quelque désagrément. Pour la maison d'Este, — la plus ancienne et peut-être la seule légitime des maisons princières d'Italie, — c'était en effet un médiocre honneur que d'épouser toute une race de pareils aventuriers. L'altesse régnante en devint fort perplexe; l'intérêt pourtant prit le dessus, car le bonhomme Hercule aimait l'argent ni plus ni moins que le ferait un marchand enrichi, et nul mieux que lui ne s'entendait à réviser des comptes. Mais son fils Alfonse manifesta d'abord la plus mauvaise volonté; de mœurs simples et sérieuses, il avait un caractère assez original et la tête dure. Ni le faste romain, ni l'élégance de sa femme ne le touchaient, et son orgueil n'admettait point qu'un gentilhomme en passe, comme il était, d'épouser la veuve du duc d'Angoulême et de s'allier aux rois de France, épousât la fille d'un pape espagnol et qui ne s'appelait que Lenzuoli Borgia. Quant aux grandes dames de la famille, leur opposition ne se modérait pas, la sœur d'Alfonse, Isabelle de Mantoue, sa belle-sœur Élisabeth d'Urbin, fulminaient d'aigreur et de malveillance, terribles colères dont Lucrèce eut pourtant raison par la suite. C'est que le charme était dans sa nature, et que sa nature, jusqu'alors comprimée à Rome, tiraillée, soumise à l'incessante inoculation d'une pestilence ambiante, allait enfin pouvoir, à Ferrare, développer ses bons côtés.

Néanmoins le jeune duc héréditaire consentit, mais après de rudes combats, et parce que le duc régnant, son père, le menaça d'épouser Lucrèce au cas où lui s'entêterait à la refuser. Une fois

(1) Gregorovius, t. Ier, 125.

la parole du prince son fils obtenue, Hercule d'Este amicha des prétentions exorbitantes à l'endroit de la dot. On voulait bien vendre son honneur, mais à la condition de se le faire payer cher, usage encore fort à la mode de notre temps. Le Borgia, voyant à quel arabe il avait affaire, ne marchanda point : dot de cent mille écus d'or, suppression pour cinq ans des revenus que Ferrare doit au saint-siége, il se laisse tout imposer, et, tant de rançons n'épuisant pas sa magnificence, il se charge des joyaux et des parures de la mariée. Un jour, devant les ambassadeurs de Ferrare, il ouvre une cassette remplie de perles, y plonge ses bras jusques aux coudes et s'écrie dans son orgueil de père : « Tout cela, c'est pour Lucrèce ! » Tel est ce représentant de Jésus-Christ, un Soliman, un Orosmane. Rubens, s'il eût vécu de son temps, eût fait de lui la joie de sa palette, et nous l'aurions sous vingt aspects en mage d'Orient étoffé de toute sorte de caftans, verts, jaunes, écarlates, avec une tiare sur un turban !

Le 15 janvier 1502, Lucrèce quitte la ville éternelle, que jamais plus elle ne reverra, et prend le chemin de ses nouveaux états. Une longue file de cavaliers chamarrés de brocart d'or et d'argent l'accompagne ; parmi les cardinaux de ce cortége royal, les principaux sont des Borgia, et parmi les altesses paradent les jeunes ducs Ferdinand et Sigismond d'Este, frères d'Alfonse de Ferrare. Entre le cardinal Hippolyte d'Este et César Borgia voyage la brillante fiancée, ayant à sa gauche l'ambassadeur de Louis XII. N'était-ce pas le roi de France, protecteur de la maison d'Este et des Borgia, qui de sa main puissante conduisait la jeune épouse au palais de Ferrare?

V.

César sentait monter son étoile ; fortement établi en Romagne, il recherchait maintenant une alliance plus étroite avec la France, et de là aussi le succès lui venait. A ce politique du meurtre et de l'hypocrisie, tout réussissait, jusqu'à l'impitoyable régime de son gouvernement, habile à s'imposer par la terreur sur un sol naguère en proie aux discordes civiles et dont la population l'avait sans trop de peine adopté. Mais en même temps le tyran de la Romagne voyait chaque jour grossir le nombre de ses ennemis et se disait que seuls le nom et l'influence de la France pourraient le protéger contre les forces coalisées que soulevaient son ambition et sa trop rapide fortune. César n'avait point simplement à redouter les troupes de ses adversaires ; il soupçonnait, appréhendait sa propre armée. C'était pourtant une superbe armée que la sienne, nombreuse, bien équipée ; les plus vaillants capitaines de l'Italie servaient sous ses ordres, sans parler de la légion auxiliaire française

et des mercenaires étrangers. Ses gardes du corps surtout avaient grand air : riches pourpoints à ses couleurs (rouge et jaune), écharpes brodées, ceinture à boucle ciselée retenant l'épée. A la fière prestance de ces hommes répondait leur bravoure; seulement on ne pouvait s'y fier. Ces troupes d'ailleurs appartenaient bien moins à leur général qu'aux divers chefs qui les avaient racolées et les regardaient comme une sorte de propriété. Ces chefs étaient des condottiers : barons romains, seigneurs de villes et de territoires dans l'Ombrie et la Marche, — et l'on conçoit aisément quel sinistre épouvantail devait être à leurs yeux le sort infligé par César à l'élite des châtelains de la Romagne, les Colonna, les Savelli, etc. Cependant le pape armait vigoureusement. On préparait une expédition pour la Toscane, où les dissensions entre Sienne et Florence et la guerre de Pise offraient des avantages à ne pas dédaigner. Tandis que ses alliés Vitellozzo-Vitellozzi et Pandolfo-Petrucci enlevaient Arezzo d'un coup de main, César prenait Urbin par ruse et trahison, et forçait le duc Guibaldo à gagner d'abord Mantoue, puis Venise. Peu de jours après, une transaction secrète le rendait maître de Camerino, et ses sbires égorgeaient César Varano et ses deux fils, qui, moins heureux que Guibaldo, n'eurent pas le moyen de fuir. Urbin et Camerino devenaient des fiefs du duc de Romagne et de Valentinois: mais partout déjà s'organisait la résistance. Si l'Italie avait eu, comme avant 1494, une politique nationale, un ensemble systématique de gouvernement, rien n'eût été plus simple que de mettre ordre à de tels agissemens.

Le malheur voulait que, de tous les états italiens, Venise fût le seul ayant alors une importance politique et militaire, et Venise, placée entre la France et l'Allemagne, avait ses mouvemens paralysés. Notre Louis XII était l'arbitre omnipotent; dans l'été de 1502, quand il parut en Lombardie, le roi fut assiégé de protestations et de plaintes portées contre les Borgia; l'universel mouvement de réprobation dont César et son père le pape étaient l'objet produisit sur Louis XII une impression très grave. Il se montra mécontent, irrité, et la cause des deux compères eût pris un vilain tour sans l'intervention du cardinal d'Amboise, qui réussit à ramener son maître, si bien que, les ambassadeurs de Venise s'efforçant d'éclairer le monarque et de lui représenter qu'il était peu séant pour le roi très chrétien de couvrir de sa protection un brigand souillé de crimes abominables, Louis XII leur répondit qu'il ne pouvait empêcher le saint-père de régir à son gré les territoires de l'église.

C'était à ses propres condottiers que le duc de Valentinois allait maintenant avoir affaire. Le duc, au moment d'attaquer Bologne, apprend la défection de ses capitaines et reçoit en même temps la nouvelle d'un retour offensif de Guidobaldo contre Urbin. Sur la

grande route qui conduit d'Ombrie en Toscane s'élève une colline en plate-forme d'où le regard s'étend vers le lac Trasimène et qu'un château-fort couronne de son quadrilatère; là se sont réunis tous les ennemis du Borgia : Vitellozzo-Vitelli, Gian-Paolo Baglioni, Oliveretto da Ferno; après avoir donné au duc de Romagne l'Italie centrale, ce monde-là s'est dégoûté de son héros, lequel, à vrai dire, commence à l'effrayer. On prétend que la peur est le commencement de la sagesse; la peur n'engendre que la haine. Ils se révoltent donc et ne travailleront désormais que pour leur propre compte : 700 cavaliers et 9,000 hommes d'infanterie occupent la plaine.

Nous sommes au 7 octobre 1502; la nuit tombe. Dans une salle voûtée de la citadelle d'Imola, deux personnages sont assis face à face, tous les deux du même âge. L'un est en costume de chambre; son visage rond et plein bourgeonne de pustules et de petites verrues; quand il parle et s'anime au feu de la conversation, sa main joue avec le manche de son poignard; s'il se lève, sa taille se déploie imposante et fière, et toute sa physionomie respire une sorte de noblesse qui doit être au moins celle de la vie des camps et du courage : cet homme, c'est César Borgia, duc de Valentinois et d'Urbin. L'autre porte un costume de velours noir, et son étroite et blanche collerette rehausse encore l'air maladif de son visage. Ces yeux vibrans d'esprit, cette bouche, ont connu, — trop connu peut-être, — les voluptés de l'existence; mais le front est sérieux, la bouche plissée d'ombres sévères. Vous songez à deux choses qui se contredisent et qui très souvent néanmoins vont ensemble : le sensualisme et la pensée abstraite. Il se nomme Machiavel; tous les deux dans la plus difficile et la plus périlleuse position où des hommes se puissent rencontrer, tous les deux dans la fosse aux lions!

Avec l'aide des Orsini et de Vitellozzo, un chef de bande à sa solde, César s'était emparé de la Romagne; pour peu que la France l'eût souffert, il aurait mis la main sur Florence; mais, Louis XII ne goûtant point ce plan, force fut bien d'y renoncer. Restait à se dédommager de la mésaventure. On arma contre Bologne, et la campagne allait son train, lorsque tout à coup les Orsini et Vitellozzo se détachent, ameutent contre lui la population d'Urbin, soulèvent et dispersent ses mercenaires, et le voilà réduit à s'enfermer avec 100 lances dans le château d'Imola, que des cohortes d'ennemis et de soldats mutinés cernent de toutes parts. Les révoltés ont invité la république de Florence à s'unir avec eux pour débarrasser l'Italie de ce brandon incendiaire, comme ils l'appellent; mais la seigneurie préfère rester neutre et se contente d'observer le duc. Or le délégué à ce poste d'observation n'est autre que *messer* Nicolo Machiavel. Il apporte au susdit seigneur

de la part de son gouvernement, non pas un traité d'alliance, mais purement et simplement de belles paroles, ce qui l'expose à chaque instant aux mauvais traitemens du terrible sire, lequel a la colère prompte et ne se gêne pas pour larder un homme à coups de stylet et le jeter ensuite aux oubliettes, cet homme fût-il cent fois sous la sauvegarde du droit des gens.

C'est le soir de leur première entrevue; César s'épanche à cœur ouvert, il cause de belle humeur et d'abondance comme on fait avec un ami. « Secrétaire, dit-il, tu peux m'en croire, je suis innocent des projets qu'on me prête. Ces plans contre la république sont l'œuvre de ce traître de Vitellozzo, un drôle sans foi et sans courage. Moi, j'ai l'âme trop débonnaire, c'est ce qui m'a nui. Ce duché d'Urbin, en trois jours je l'ai conquis, et pas un cheveu n'est tombé de la tête de personne, et maintenant je les ai là debout contre moi, eux tous comblés de mes bienfaits; ô ma clémence! ma clémence! » Ainsi bien avant dans la nuit, à la lueur des flambeaux, se prolonge l'entretien. Cependant le duc a beau faire montre de sa franchise et communiquer à l'envoyé de Florence les dépêches qu'il reçoit, ses plans restent impénétrables. Autour de lui tout est silencieux, mystérieux; on dirait qu'il prépare un grand coup contre ses ennemis, et pourtant il ne cesse de négocier avec eux, corrompt à prix d'or et de cadeaux Pagolo Orsini, leur parlementaire. Celui-ci, de retour au camp, vante la bonté, l'aménité du seigneur duc; bientôt les révoltés demandent à rentrer en grâce près de l'ancien maître et lui promettent de prendre Sinigaglia pour le dédommager d'avoir perdu Bologne par leur faute. Jamais César n'avait eu l'abord plus charmant, plus affable. Il congédie les troupes françaises; quel besoin de ces étrangers, entouré comme il est de bons et fidèles amis? Quelqu'un pourtant, — Machiavel, — l'a deviné. Il se demande si c'est croyable que cet homme puisse renoncer à sa vengeance, et ce qu'il entrevoit d'avance l'épouvante. Le duc bardé de fer monte à cheval, et lentement, sur la route de Césena, marche à la rencontre de ses amis. Là, par une matinée de décembre, Machiavel aperçoit sur la place du marché un billot jaspé de sang, près de ce billot une hache ruisselante, et près de cette hache un cadavre taillé en quatre morceaux : tout ce qui subsiste de messer Ramiro d'Orco, l'atroce lieutenant en Romagne, — son bras droit que le tyran vient de s'amputer pour le jeter en pâture à l'exécration populaire; — ainsi, la nuée sanglante éclairant sa marche, il arrive à la porte de Sinigaglia. Après avoir passé la nuit précédente à Fano, où les divers capitaines demeurés fidèles à sa cause se sont distribué les rôles dans le drame qui va se jouer, les Orsini et Vitellozzo reçoivent César Borgia comme leur seigneur et maître. On est joyeux, on s'embrasse, on rit. Mais Vitellozzo se

tient à l'écart de la gaîté commune; il est morne, abattu; tout à l'heure, avant de se porter à la rencontre du duc, il a pris congé de tous ses amis.

C'est qu'en effet leur sort était réglé. A peine ont-ils mis le pied dans le château de la ville, que saisis, garrottés sur l'ordre de César, ils sont aussitôt égorgés. Sombre et terrifiant spectacle à ne pas s'effacer même de la mémoire d'un Machiavel ! Quel sentiment pensez-vous qui l'anime à ce sujet? l'horreur du meurtre? Pas le moins du monde. Cet acte infâme, loin de le révolter, l'attire, le séduit; il l'analyse avec amour, s'y délecte; on songe à l'abeille butinant sa fleur, non, plutôt à ces sbires qui, mandés sur les lieux où vient de se commettre un crime, tombent en arrêt devant un coup de couteau bien appliqué et, n'envisageant que la besogne prestement troussée, opinent que l'homme qui a fait cela n'est point un coquin ordinaire. Morale du temps, disions-nous; hélas! on voudrait le croire, mais les faits sont là qui, tout récens, nous déconcertent : souvenons-nous du 2 décembre et de cette opinion publique qui le lendemain, oubliant le crime pour l'œuvre d'art, s'écriait, comme Machiavel à Sinigaglia : « C'est bien joué! »

Ce qui plaît surtout au secrétaire florentin dans cette tragédie, c'est l'astuce profonde du héros, son incomparable dissimulation. Selon lui, une bonne scélératesse correctement et magistralement ourdie vaut mieux que toutes les démonstrations chevaleresques, et là-dessus Machiavel est bien de son pays. « Que celui-là qui dans une souveraineté nouvellement conquise prétend vivre grand et redouté, — écrira-t-il dix ans plus tard, — *que celui-là s'efforce d'imiter cet homme.* » Et son enthousiasme ne fléchira que devant les événemens qui précipiteront la chute de l'idole. A la mort d'Alexandre VI (pendant l'automne 1503), il séjourne à Rome en qualité d'ambassadeur au moment où le conclave élève Jules II à la papauté. César, malade au lit de son côté, sentant que ses ennemis de partout le menacent, appelle à son chevet Machiavel et lui fait cet aveu : « J'avais paré d'avance à tout ce qui pourrait advenir au cas où mon père mourrait de mort subite; seulement je ne m'étais pas avisé que moi-même, ce jour-là, j'aurais à lutter contre la mort.» Il demande un sauf-conduit pour traverser le territoire de la république et se rendre en France par Florence. — « Refusez, » écrit à la seigneurie l'impassible politique, et il ajoute froidement, sèchement : « Le bruit a couru hier que le pape avait fait jeter le duc dans le Tibre. Je n'oserais dire que ce bruit soit vrai, mais, s'il ne l'est encore, il le sera. » Et autre part : « Ainsi, par degrés, ses péchés l'ont conduit à l'abîme et au châtiment. » Le succès! Machiavel ne reconnaît au monde que ce dieu. Tant que le crime se porte bien, il le salue et le *maxime*, mais gare à lui s'il tombe malade; point de

miséricorde alors, rien que le sarcasme et le mépris! Rester malgré les dieux fidèle à la cause vaincue, quelle idée! Ce vieux Caton n'était qu'un maître sot.

VI.

Nous avons quitté Lucrèce sur le chemin de Ferrare, nous la retrouvons maintenant triomphalement établie dans la seconde capitale de la renaissance italienne. Passer ainsi sans transition de la Rome d'Alexandre VI à la ville d'Hercule et d'Alfonse d'Este n'était point une épreuve commode. Il y fallait beaucoup de souplesse et d'élasticité, les défauts même de la noble personne vinrent aider à cette acclimatation contre laquelle un naturel moins neutre que le sien eût assurément réagi. Cette société d'une Adrienne Orsini, *l'œil du saint-père*, ou d'une Julie Farnèse, son *cœur*, — de grands seigneurs, de cardinaux dissolus et de belles dames toujours en train d'amusemens, de bals et de soupers, — ne ressemblait guère au cercle intellectuel et posé de Ferrare, et si Lucrèce, au milieu des licences du Vatican, livrée aux exemples étalés journellement sous ses yeux, ne s'éleva point en corruption à la hauteur du type romanesque inventé depuis, on est presque tenté d'attribuer ce phénomène à la seule inertie de son tempérament. A Ferrare, le théâtre change, et Lucrèce de plain-pied s'y retrouve chez elle, avenante, rieuse, facile à contenter. Son apathique indifférence devient égalité d'humeur. Elle n'aime ni ne hait, ne connaît larmes ni colères et charme, ensorcelle tout le monde, son beau-père d'abord, ensuite ses belles-sœurs Isabelle Gonzague et la non moins charmante Élisabeth de Montefeltre, deux altesses dont le premier mouvement n'avait eu rien d'empressé. Sans être une prude fieffée, et tout en ne reculant pas devant une représentation de la *Calandre* ou de la *Mandragore*, Isabelle réprouvait les scandales de la vie romaine. Admettons aussi que chez elle, de même que chez sa belle-sœur d'Urbin, Élisabeth de Montefeltre, quelque jalousie pouvait bien se mêler au préjugé, car Lucrèce était également aimable et belle, et c'était après tout une rivale qu'il leur fallait accueillir d'un cœur léger. Lucrèce, par sa grâce inaltérable, les désarma, et bientôt des rapports d'intimité parfaite s'établirent entre la fille d'Alexandre VI et la spirituelle marquise de Mantoue.

Ferrare était alors le centre d'une société polie et raffinée qui pouvait, à certains égards, se targuer vis-à-vis de Rome d'une sorte d'honnêteté relative : le vice n'y embouchait pas la trompe des lupercales à toute heure du jour ou de la nuit, comme au Vatican, et la dépravation ménageait encore les bienséances. A mesure que

la décadence politique s'affirmait davantage, le goût des lettres et des arts tendait à croître. L'époque s'acheminait, par découragement, vers la culture intellectuelle et l'humanisme, et la résidence des seigneurs d'Este s'ouvrit la première à ce mouvement. Que pouvaient les Italiens sur un sol en proie à l'étranger? Plus d'indépendance nationale, de liberté; à Milan, à Naples, quand ce n'était pas l'Espagne, c'était la France qui commandait, la main à la garde de son épée et la mèche allumée. Que pouvaient, contre les lances des *barbares* et leurs arquebuses, ces Italiens jaloux, soupçonneux les uns des autres, incapables de jamais fraterniser? Oublier l'action, la volonté, oublier tout dans la contemplation et l'ivresse de l'idéal, se soumettre, s'enfuir vers le paisible champ des arts, et là s'armer du ciseau, de la palette et de l'équerre, saisir la plume et créer des œuvres plus durables que le fer des envahisseurs. Peintres, poètes et savans allaient s'emparer de la scène, et la gloire qu'ils répandraient autour d'eux remplacerait, pour leurs sérénissimes protecteurs, l'éclat des armes et de la politique. Ainsi, quand s'éteignit l'esprit républicain, quand disparut la puissance des vieilles municipalités italiennes, on vit se former ici et là des centres aristocratiques, espèces de soleils attirant à leurs flammes des populations de lettrés et d'artistes en quête d'une cour qui les pensionnât, et tout un monde de beaux esprits désœuvrés ne demandant pas mieux que de se vouer au culte des Muses moyennant finance. Rappellerai-je tous ceux dont la société de Ferrare citait les noms avec orgueil? Giraldi, Calcagnini, Tebaldo et Ercole Strozzi, le jeune Bembo, et comme bouquet Arioste. Il avait alors vingt-sept ans et jouissait d'un grand renom de latiniste et de poète comique. Étant donnés le climat du pays et le lyrisme particulier au temps, on se figure de quelle averse de poésie madame Lucrèce fut inondée. Il en plut sous toutes les formes : sonnets, tercets, distiques, épigrammes, acrostiches, épithalames. La fille d'Alexandre VI, toujours gracieuse, ramassait tous ces complimens et remerciait les auteurs de ce même sourire immuable dont elle repoussait naguère les mots à double entente et les gravelures des libertins jeunes ou vieux du Vatican.

A sa vue, tous les cœurs s'enflamment; Arioste, qui se contente de la chanter, l'appelle la belle des vierges, *pulcherrima virgo :* c'est abuser et du latin et de la poésie, cette vierge avait eu déjà trois maris, sans compter père, frères, et le reste. Pour sa beauté, *pulcherrima* est aussi trop; mais elle avait la grâce irrésistible et le piquant, dans le profil beaucoup de gentillesse, quelque chose d'enfantin avec des yeux de magicienne qui, disait-on, tenaient sous leur magnétisme le Cupidon endormi placé dans sa

chambre à coucher. Organisation absolument féminine, plutôt *naturée* que *naturante*, pour employer une expression de Spinoza, et qui, toujours recevant, doublait d'attrait en vous rendant l'impression par vous transmise! Chacun cherche en elle ce qui n'y est pas, content même alors qu'il ne trouve rien, et ne peut s'expliquer le charme auquel il cède. Ainsi l'aima Bembo, ainsi l'aimèrent les deux Strozzi, dont le plus jeune tragiquement mourut pour elle, sinon par elle.

La fameuse mèche de cheveux de l'Ambroisienne à Milan nous raconte les amours de Bembo, quoique la lettre accompagnant cette relique si chère à lord Byron ne renferme aucun témoignage d'un sentiment réciproque chez Lucrèce, *desiderosa gratificarvi* n'étant en somme qu'une de ces formules de condescendante politesse à l'usage des princes et qui ne prouvent rien. Que le cœur de Lucrèce ait répondu à la passion du brillant cavalier vénitien, c'est là pourtant un fait très vraisemblable. De 1503 à 1506, Bembo entretint avec la princesse les relations les plus suivies. Jeune, beau, plein d'esprit et fort couru des femmes, il la divinisait dans ses vers, dans ses lettres. Ce qu'il y a de certain, c'est que le duc Alfonse, farouche et rancunier, devint jaloux, et que, pour fuir les périls dont cette jalousie le menaçait, Bembo dut transférer ses pénates à la cour de Guidobaldo, duc d'Urbin, d'où il continua jusqu'en 1519 à correspondre avec sa belle. Du roman, passons à la tragédie. Un autre poète de cette pléiade mythologique, Hercule Strozzi, s'était également épris de la tyndaride ferraraise, puis tout à coup, on l'avait vu rechercher la main de la jolie Barbara Tirelli, veuve d'Hercule Bentivoglio, et l'épouser en mai 1508. Treize jours après, dans la matinée du 6 juin, le corps du poète gisait à l'angle du palais d'Este, enveloppé de son manteau, les cheveux hérissés, et balafré, transpercé de vingt-deux blessures. D'où partait ce crime? la question ne fut pas même posée. « Il n'y eut point d'enquête, dit Paul Jove, le préteur resta bouche close. » On attribua ce meurtre au duc Alfonse, convaincu que sa femme aimait Strozzi; d'autres accuseront Lucrèce, arguant de sa jalousie à l'égard de Barbara Tirelli et donnant aussi pour raison la crainte qu'elle aurait eue que Strozzi ne divulguât le secret de sa liaison avec Bembo dont il avait été le confident. Quoi qu'il en soit, si la fille des Borgia avait pu oublier le drame qui jadis trancha les jours de son frère le duc de Gandie, ce lugubre événement était de nature à le lui rappeler. Soyons juste, après tout : Lucrèce, en venant de Rome à Ferrare, n'avait point tant changé d'atmosphère, et l'antique palais des seigneurs d'Este servait journellement de théâtre à des tragédies domestiques dignes même du Vatican.

Parmi les jeunes beautés que Lucrèce avait amenées de Rome brillait une aimable parente, Angela Borgia, dont les charmes ne tardèrent pas à séduire les deux frères du duc Alfonse. L'un se nommait le cardinal Hippolyte d'Este, l'autre simplement Giulio; il était bâtard du feu duc Hercule, au demeurant, cardinal et bâtard : deux scélérats. Un jour que le sombre Hippolyte faisait sa cour, Angela commit l'imprudence de vanter les beaux yeux du prince Giulio, ce dont le saint homme de cardinal se promit à l'instant de tirer une vengeance diabolique. Il soudoie deux *bravi*, leur commande de guetter son frère au retour de la chasse et de lui arracher les yeux, ces yeux que donna Angela trouvait si beaux! L'attentat fut exécuté, son éminence étant présente. Malheureusement les choses ne marchent pas toujours comme on voudrait; le cardinal Hippolyte voulait les deux yeux de son frère, il n'en eut qu'un. Après le premier arraché, la victime poussa de tels cris et se défendit tellement que les bandits lâchèrent pied. On recueillit le mutilé, on le pansa, on le soigna si bien qu'il en fut quitte pour rester borgne. Mais la blessure, par son trou béant, clamait vengeance, et le duc, ô dérision! prononça deux années d'exil. Le bâtard attendit, méditant, couvant sa revanche, vainement, car à son retour le cardinal, averti qu'il s'agissait de l'empoisonner, informa du complot le duc Alfonse, qui, se croyant menacé dans sa personne et sa dynastie, ne prit plus conseil que de sa frayeur, et, tandis que l'échafaud se dressait et que les prisons s'emplissaient de suspects, le royal bâtard pourchassé fut encore trop heureux de pouvoir à son tour gagner Mantoue. Sur ces entrefaites, Alexandre VI vint à mourir.

VII.

On raconte que César, voulant s'emparer des biens de quelques riches cardinaux, organisa dans les jardins du pape, à Belvédère, un de ces petits soupers fins à la mode des Borgia. Il va de soi que les vins destinés aux convives étaient scrupuleusement médicamentés selon la formule: mais le sommelier se trompa de flacon, et ce furent le saint-père et son loyal fils qui sablèrent le poison en guise de vin d'Espagne et de Sicile. Le pape succomba; César, jeune et vigoureux, se tira d'affaire.

Plusieurs contestent cette histoire, qu'ils traitent de légende, et veulent que le pape soit mort d'une fièvre quarte. Entre deux témoignages également incertains, mieux vaut toujours choisir celui qui nous explique les faits reconnus vrais. Or la vérité, c'est que

père et fils tombèrent malades le même jour, à la même heure, et que leur état présentait tous les symptômes d'une intoxication foudroyante. O Providence! ils se sont empoisonnés croyant empoisonner leurs hôtes, et tandis que l'un râle, agonise, l'autre expire, et son corps aussitôt tuméfié, putréfié, méconnaissable, devient une chose tellement horrible que nul domestique n'ose en approcher et qu'il faut requérir au coin du prochain carrefour un homme de peine qui rapidement, en trois bonds, fait passer l'affreuse dépouille du lit pontifical à la voirie.

Qu'était-ce donc finalement que ce poison des Borgia, toujours entrevu à travers les mirages du fantastique, et de quelles drogues pharmaceutiques ce philtre de malheur se composait-il? Un soir, il y a de cela bien des années, j'étais au Théâtre-Italien écoutant l'opéra de Donizetti. Le second acte suivait son cours, et, par son chaleureux entrain dramatique non moins que par la perfection d'une exécution inoubliable, soulevait à chaque instant l'enthousiasme de la salle. Le grand trio venait de finir; Gennaro et Lucrèce, — disons Mario et la Grisi, — allaient commencer leur duo, quand mon voisin de stalle, un vieil habitué de la maison, secouant une somnolence que son âge et la désuétude rendaient peu surprenante, me souffla ces mots à l'oreille : — Vous savez que je possède par héritage la propriété du poison des Borgia. Dans ma famille, on se le lègue de père en fils; j'en ai la recette dans mes papiers, et je vous la communiquerai pourvu que vous me promettiez d'être discret.

Ne rions pas; cet heureux possesseur de la *cantarella* (1) n'était point un Jean-Marie Farina d'espèce ordinaire; il avait son brevet, mais un brevet de duc, et s'appelait Riario-Sforza, un très galant homme de petit vieillard, sachant par cœur Dante, Pétrarque et Rossini, ne dédaignant pas les coulisses de l'Opéra et terminant volontiers au foyer de la danse une soirée commencée chez le nonce. J'avais alors vingt ans, et connaître la recette d'un poison historique était bien le moindre de mes soucis. Que de fois n'ai-je pas regretté depuis cette négligence; penser qu'on pourrait tenir un secret digne d'intéresser la science, et se voir réduit aux conjectures, errer, tâtonner d'après la glose quand la vérité s'offrait à vous comme la fleur bleue du conte de Novalis, et qu'il vous en eût si peu coûté pour la cueillir!

« Au XVIe siècle, écrit M. Ch. Flandin, on connaissait l'oxyde d'arsenic ou acide arsénieux, et, de plus même, on savait préparer

(1) C'est le nom de la mixture talismanique. Pourquoi ce mot, qui se traduit en français par celui de *chanterelle*, et semblerait, quand on y pense, être la racine d'une expression cynique, mais pittoresque, fort usitée en langage de police correctionnelle?

les composés d'arsenic les plus solubles. Le poison lent des Borgia était donc l'acide arsénieux peu soluble; le poison le plus violent était une de ces préparations solubles d'arsenic dont les effets sont si rapides qu'on pourrait presque dire qu'ils sont instantanés (1). » J'ai lieu de supposer que la fameuse poudre blanche ayant goût de sucre, et qui, solide ou dissoute, agissait infailliblement, devait être une composition plus complexe. Il y avait l'acide arsénieux et puis encore quelque chose, un *nescio quid*, employé *secundum artem* dans les officines de l'antiquité romaine et du moyen âge italien, et que nous ignorons, nous autres modernes, car ce n'est pas parce que nous savons moins que les anciens, c'est au contraire parce que nous savons beaucoup plus, que l'art des empoisonnemens secrets a si notablement décliné. Tacite nous dit que Locuste mettait du génie à composer ses philtres; elle pratiquait surtout l'art des mélanges, un art que nous avons perdu ou plutôt que nous avons voulu laisser se perdre. Elle associait les matières toxiques, usait avec un prodigieux instinct des substances tirées du règne végétal, ce qui ne l'empêchait pas de recourir dans l'occasion aux poisons minéraux. Le poison donné à Claude et le premier que prend Britannicus sont peut-être des composés minéraux, les effets qu'ils produisent sur les intestins semblent se rapporter à cette classe d'agens toxiques; mais le poison qui frappe comme le glaive, celui qui provoque des convulsions soudaines et simulant l'épilepsie, c'est indubitablement un poison végétal. La terrible *acqua tofana*, si renommée au XVIIe siècle, ne serait elle-même qu'une contrefaçon du poison des Borgia. C'est du moins ce que nous racontait ce soir-là, dans un entr'acte, le duc de Riario-Sforza, et je n'oublierai jamais l'expression hoffmanesque de ce petit vieillard revendiquant d'un ton paterne et doucereux les droits de sa famille sur une propriété de pareille espèce. Ce simple mot d'*acqua tofana*, qu'il prononçait du nez en le ponctuant d'une exclamation, vous émerveillait, et l'eau vous en venait à la bouche rien qu'à l'entendre célébrer l'appétissante limpidité du breuvage. Il suffisait de quatre ou six gouttes pour tuer un homme, caractère également propre au poison des Borgia, qui savaient graduer les doses au point de pouvoir annoncer l'époque fixe du dénoûment, car ces mélanges, dans la composition desquels entraient aussi la cantharide et le seigle ergoté, produisaient des maladies déterminées dont les jours sont en quelque sorte comptés.

Alexandre VI succombait aux armes mêmes qu'il avait tant maniées pour ses crimes; le poison se retournait contre l'empoison-

(1) Ch. Flandin, *Traité des Poisons*, t. Ier, p. 73.

neur. Mort tragique, pleine de visions infernales! La légende parle de sept diables rassemblés dans sa chambre au moment fatal et venant s'assurer du règlement d'un certain certain pacte contracté avec Satan lors du dernier conclave, et moyennant quoi le Borgia, pour douze belles années de pontificat, vendait son âme. Légende, que nous veux-tu? Alexandre n'a rien d'un Faust; il n'en connaît ni les troubles d'esprit, ni les doutes, ni les révoltes de Titan. Ce pape matérialiste, athée, abominable, vous le disséquériez au scalpel de la psychologie la plus sévère que vous ne trouveriez pas au fond de sa conscience un grain de scepticisme philosophique. Sans s'épargner un adultère, un inceste, sans commettre un meurtre, un sacrilége de moins, cet homme croit naïvement qu'il croit en Dieu, que ses péchés lui seront remis et qu'il trônera dans le paradis des anges, la tiare au front, la chape d'or et de lumière sur le dos, glorieux, radieux, et contemplant dans l'azur infini la divine mère du Christ, présente sous les traits de Julie Farnèse. Le vrai tyran doit toujours, en fait de croyance, savoir se maintenir au niveau de la populace, car le despotisme ne s'appuie que sur la superstition et la grossièreté des mœurs, et c'est en adorant des idoles qu'il affermit sur le trône cette sorte d'idolâtrie dont il est l'objet. Ces idées du monde invisible ne possèdent, n'épouvantent que les cerveaux qui pensent : ces terreurs-là sont pour Pascal; les Alexandre VI n'en ont cure.

Parmi les hallucinations de la suprême heure entrevit-il seulement, ce moribond, les noces d'or de sa maîtresse avec son successeur? A peine a-t-il vidé le Vatican que Julie Farnèse y rentre au bras de Jules II. Quelle prêtresse du vice et de la corruption, cette femme! Les anciens l'eussent divinisée, et je ne sais à lui comparer que Diane de Poitiers. Mais Diane, dont l'étreinte embrasse deux règnes, n'a pour amans que de simples rois, Julie Farnèse a deux papes. Diane n'a que Fontainebleau et Jean Goujon, Julie a le Vatican et Michel-Ange! Comme elle avait piétiné la tiare du Borgia, elle mit également le Rovere sous sa pantoufle, ce Jules II, l'implacable ennemi d'Alexandre VI et de César, dont il causa la ruine. Triomphe romanesque de l'impudicité, la concubine d'Alexandre VI, hier vilipendée et flagellée par toute l'Italie, se retrouve du jour au lendemain en plein crédit, en pleine gloire, et la voilà très haute, très puissante dame gouvernant le monde et l'église, et mariant au neveu de Jules II la fille qu'elle a eue d'Alexandre VI!

On peut voir dans l'arène de Padoue une fresque de Giotto, représentant un évêque nu de corps et qui, la mître en tête, couvre de sa bénédiction pontificale un prêtre à genoux qui lui tend un

sac d'argent. La figure d'Alexandre VI évoque forcément devant vos yeux ce personnage de l'enfer dantesque :

> O Simon mago, o miseri seguaci
> Che le cose di Dio, che di bontate
> Denno essere spose, voi rapaci
> Per oro e per argento adulterate (1)!

Sa vie est une perpétuelle parodie de l'Évangile. « Tu ne tueras pas, tu ne commettras point l'adultère, tu ne porteras pas de faux témoignage, etc., » pas un précepte qui ne soit à chaque instant retourné comme on retourne un vêtement pour une mascarade. Je viens de citer l'évêque de Giotto, c'est l'antechrist de Luca Signorelli qu'il fallait dire. L'antechrist apparaissant aux hommes sous forme de la caricature du Christ, idée de génie bien digne d'un précurseur de Michel-Ange, et que le peintre de Cortone a transcrite sur les murs du dôme d'Orvieto! — Au milieu d'une nombreuse assemblée se tient le Christ, — type et costume traditionnels, à ce point que votre illusion est d'abord complète: — regardez de plus près, l'effroi vous gagne. Ces yeux ont la fascination du basilic, cette bouche tire de l'enfer son expression. Vous avez devant vous l'antechrist. Derrière le faux messie, Satan se dresse et familièrement lui parle à l'oreille. L'antechrist, la main posée sur sa poitrine avec un geste d'hypocrite mansuétude, semble dire : « Venez à moi, qui suis le sauveur. » A ses pieds, les trésors s'amoncellent, une foule immense l'environne, — riches marchands, grands seigneurs et peuple, — tous l'honorent, l'adorent. Un jeune moine, dont le visage indique une foi profonde en même temps qu'une parfaite stupidité, marmotte son *oremus*: ses mains jointes et ses yeux pleins de confiance et de vénération se tournent béatement vers l'idole. Cependant apôtres et suborneurs vont et viennent; une jeune nonne compte dans sa main l'argent qu'elle a reçu, un beau jeune homme tend la sienne. A côté, le meurtre et la violence : un moine, pour avoir refusé de vénérer l'infâme, gît par terre, la tête fendue en deux.

Je ne pense pas qu'on puisse mettre le doigt sur une plus saisissante allégorie de la vie d'Alexandre VI. Et pour que rien ne manque à cette apocalypse, où l'Ancien-Testament, la satire de Juvénal et l'épopée dantesque se confondent, la figure qui juste sur le mur d'en face fait vis-à-vis à l'antechrist est le Christ de Fiesole, le *vrai*, celui dont le souffle disperse les sortilèges du démon et juge en dernier ressort les mauvais papes!

(1) *Infern.*, XIX.

VIII.

Le règne d'Alexandre VI restera l'affliction de l'église. A lui revient le discrédit où tomba depuis la papauté. Non pas qu'il soit le seul ou même le premier coupable. Avant ce Borgia, le népotisme florissait sans doute et se pratiquait au Vatican sur la plus grande échelle. Sixte IV ne s'en gênait pas, et, pour la simonie, la démoralisation et le brigandage, la période d'Innocent VIII marque une date. N'est-ce pas son vice-camerlingue qui, parodiant Ézéchiel, s'écriait : « Dieu ne veut point la mort du pécheur; il veut qu'il paie et qu'il vive? » Mais c'est l'œuvre d'Alexandre VI d'avoir fait de l'église un règne absolument temporel, et d'avoir transmis à ses successeurs des tendances systématiques qui devaient tôt ou tard amener la crise. Encore s'il eût apporté quelque idée politique, le moindre sentiment de réforme à l'établissement de cette dynastie de papes-rois; mais non, l'église disparaît sous lui sans que l'état se fonde. C'est que le grand-pontife n'était, en dernière analyse, qu'un homme de plaisir et de sens, un voluptueux frénétique n'aimant que la richesse et le pouvoir : adroit, roué, rusé, inventif, magnifique avec des intermittences de parcimonie; une manière de Louis XV assis sur le trône de saint Pierre et façonné aux mœurs barbares du xve siècle. La souveraineté qu'il exerce n'est pas héréditaire, il lui faudra donc, de son vivant, assurer un sort princier à chacun de ses bâtards, j'allais dire de ses *légitimés*, pour parler le langage du grand-roi; mais ces sortes de compromis hypocrites entre la débauche et l'honnêteté ne sont le fait que des pieux monarques temporels, les papes n'ont que des bâtards. Entretenir des maîtresses, pourvoir à la situation d'une lignée de garçons et de filles, chose coûteuse, très coûteuse! Qu'à cela ne tienne, on vendra les bénéfices, on trafiquera des indulgences, et comme dans une basse-cour on tâte les chapons pour ne tuer que les plus gras, on supputera la fortune des cardinaux pour n'empoisonner que les plus riches, dont on héritera. Impossible d'imaginer un meilleur père : ni le vol, ni l'assassinat ne l'effarouchent quand il s'agit du bonheur de ses enfans. Il aime sa Lucrèce d'un cœur idolâtre, ne trouve jamais qu'elle soit une assez haute, une assez puissante princesse, et, dans l'occasion, il la fera veuve pour la mieux marier. Et César, son bien-aimé fils, ce César devant lequel il tremble, est-il rien qu'il soit capable de lui refuser, fût-ce l'absolution d'un fratricide? A ce compte, Alexandre VI réaliserait le type du père de famille par excellence. Les événemens au milieu desquels il vit, — calme, reposé, bien portant, jo-

vial, — ces événemens seuls sont tragiques, lui ne respire que sensualisme, hilarité paterne. C'est, dans la plénitude de son embonpoint fleuri, dans la riche et luxuriante abondance de sa progéniture, l'immortel don Magnifico de l'opéra italien, si splendidement représenté jadis par le grand Lablache! Nulle trace de vues politiques, et, — curiosité bien autrement remarquable au sein de cette Italie de la renaissance, — aucun sentiment des lettres ni des arts, pas l'ombre de ces goûts de culture intellectuelle qui, s'ils ne réussissent pas à réhabiliter nombre de scélérats de cette époque, les élèvent du moins fort au-dessus de cette race d'Espagnols romanisés adonnée aux seules jouissances physiques, et dont les fêtes jamais ne connurent que les délices de l'ivresse et du jeu. Le concert de malédictions qui, des quatre coins de l'Italie, éclata aussitôt contre la mémoire d'Alexandre VI préludait, dès cette première heure, au jugement de la postérité.

« Rome entière, — écrit Guicciardin, âgé de vingt et un ans à cette époque et mieux que personne posté pour nous transmettre les impressions de ses contemporains, — Rome entière, saisie de joie indescriptible, accourut à Saint-Pierre contempler ce défunt, ce démon d'ambition insatiable et de pestilentielle perfidie, dont la cruauté féroce, la monstrueuse luxure, la rapacité, l'audace effrontée dans l'administration du temporel et du spirituel, avaient empoisonné le monde. Et pourtant, cet homme, de sa jeunesse au terme de son existence, un bonheur constant, inoui, l'avait poussé, et, si grandes que fussent les choses auxquelles il visait, celles qu'il atteignit furent plus grandes encore. Exemple solennel fait pour confondre l'erreur de ceux qui font dépendre de notre mérite ou de nos fautes le bien et le mal qui nous arrivent en ce monde, au lieu d'en rapporter la cause à la sagesse et à la justice de Dieu, dont l'omniscience plane au-delà du cercle étroit où nous nous agitons, et se réserve, pour d'autres temps et d'autres lieux, de récompenser les vertus et de punir le vice! » A cet anathème de l'histoire, la poésie bientôt mêle sa voix. Et cette satire sanglante, qui l'écrira? Le courtisan des heureux jours du règne, l'homme aux sonnets, aux épithalames, l'Arioste. Écoutez-le flétrir les scandales du sanctuaire, cette course effrénée aux emplois, aux dignités ecclésiastiques. Il est vrai que nous sommes sous Léon, X et que les Borgia sont par terre : admirable occasion pour leur tomber dessus.

« Et qu'adviendra-t-il, s'il monte au rang suprême? enrichir, agrandir ses fils et ses neveux sera son premier souci paternel.

« Penser au Turc, il n'en a cure, et cependant toute l'Europe l'aiderait à commencer par là sa haute mission.

« Les colonnes s'écroulent, et les ours se gorgent. Prendre d'abord Préneste, puis Tagliacozzo pour ses chers *siens*, c'est le début.

« L'un décapité, l'autre étranglé, gisent en Romagne, dans les Marches; lui triomphe, rouge du sang des chrétiens.

« Il donne l'Italie en proie à l'Espagnol, au Français, libres d'agir à leur guise aussi loin qu'il reste un lopin de territoire à conquérir pour sa race de bâtards!

« Pleuvent ensuite les excommunications, et sur l'atroce Mars crève en même temps la nuée des indulgences, car il faut bien pourvoir à la paie des Suisses et des Allemands! »

L'église avait reçu un choc, et sans être atteinte dans sa vie même, qui ne saurait périr, elle pouvait faire son deuil de tout un ordre d'idées mystiques se rattachant à la papauté. Quant aux Borgia, du coup s'écroulait la maison, et Lucrèce, après quelques larmes pieuses données à ce père cause à la fois de son abaissement moral et du rang souverain qu'elle occupait, — Lucrèce n'eut qu'à se féliciter d'avoir troqué à temps son nom de famille contre le titre de duchesse de Ferrare. A Rome, en Italie, les affaires allaient mal : l'espèce de royaume que César s'était bâclé de fraude et de rapine, se démembrait à vue d'œil. A peine à ce flibustier restait-il encore la Romagne. Tous les tyrans naguère dépossédés par lui rentraient dans leurs états en triomphateurs. Jean Sforza revenait de Mantoue à Pérouse, Guidobaldo de Venise à Urbin, César, tout valétudinaire, l'esprit troublé, accourt à Nepi se mettre sous la protection des troupes françaises. L'élection de son ami le cardinal d'Amboise l'aiderait à déjouer le mauvais sort; mais le cardinal a renoncé, et c'est Piccolomini qui, sous le nom de Pie III, ceint la tiare. Celui-là n'a pas moins de douze enfans, filles et garçons : autant d'altesses à doter. Heureusement la mort le guette au seuil du Vatican et coupe court aux apanages. Pie III permet à César de rentrer à Rome, lui, Vannozza, son frère et ses neveux, le loup, la louve et les louveteaux, — qui dit Borgia, dit famille unie. Mais aussitôt les Orsini se lèvent, menaçans, terribles, et voilà toute la tribu contrainte à se réfugier dans le fort Saint-Ange. Monté au trône pontifical le 22 septembre, Pie III en descend le 18 octobre: place maintenant à Jules II! Ces Rovere, ces Borgia, ces Médicis sont les dynastes de la papauté moderne. Chacune de ces maisons fournit deux papes à l'histoire, et vous n'en trouverez point dont les noms soient plus mêlés à la politique. Les Rovere haïssaient les Borgia; Jules II saisissant le pouvoir, c'en était fait de César et de sa fortune. A dater de ce jour, son roman n'est plus qu'une suite d'aventures misérables, où le héros n'a d'autre soin

que celui de sauver sa peau. La bête fauve est lancée, on la poursuit, on la traque. Enfermé d'abord au château d'Ischia, on le transfère ensuite à Séville, puis en Castille au château de Medina del Campo.

A tant de colères justement déchaînées se joint l'implacable haine de la veuve du duc de Gandie, animant contre l'assassin de son époux toutes les influences dont elle dispose autour du roi d'Espagne. Mais tandis que la duchesse joue son rôle d'Erinnye, Lucrèce agit en bonne sœur et reçoit un matin la nouvelle que ses efforts ont triomphé. César s'est échappé de sa prison; il s'apprête à rentrer en Italie, se fait annoncer par ses agens, et tout de suite le front de Jules II se rembrunit. « La délivrance de César rendit le pape soucieux, écrit l'historien aragonais Zurita, car le duc, ajoute-t-il, était homme à bouleverser l'Italie entière, et les populations l'aimaient en même temps que les gens de guerre, ce qui n'arrive pas à tous les tyrans. » Passionner les multitudes qu'on écrase et pouvoir dire partout : « Moi seul, et c'est assez, » privilége rare en effet! Cette force démoniaque, César Borgia l'avait. N'importe, le moment était mal choisi pour tenter une restauration en Romagne. Justement à cette fin de l'année 1506, Jules II venait de s'emparer de Bologne, et le marquis de Gonzague, sur qui César avait cru pouvoir compter encore, commandait les troupes du pape en qualité de généralissime. Découragé du côté de l'Italie, l'aventurier se retourne vers le roi de France et lui demande à rentrer à sa cour et dans son service. Mais Louis XII reste froid à ces offres, et quand le négociateur s'avise de réclamer au nom de César le duché de Valence et la pension que le susdit seigneur touchait jadis à ce titre comme prince de la maison de France, — le négociateur est expulsé sans autre procédure. L'exil, la prison, la défaite jusque dans les antichambres, que devenir? Et cependant ce misérable, ainsi renié de tous et de partout repoussé, ce chevalier errant, si complétement désarçonné, peut-être n'eût-il fallu qu'un peu d'assistance pour le remettre en selle. Engagé sous le drapeau de Saint-Marc et condottier au service de la république de Venise, César eût fait trembler Jules II et reconquis la Romagne. D'autre part, de quel prix n'eût pas été pour Louis XII son alliance dans la guerre de la France avec le pape après la rupture de la ligue de Cambrai? Mais le destin a de ces retours inexorables, et c'est presque toujours contre ses plus grands favoris qu'il les prononce. D'un seul coup son caprice vous a tout donné, et d'un seul coup son caprice vous reprend tout, ne vous laissant que l'idée que vous avez de vous-même au plus profond de votre conscience, dédommagement bien précaire pour un César Borgia! La mort eut pitié de lui, et ce fut en Navarre, à l'attaque d'un château perdu au cœur des Pyrénées, qu'il la rencontra obscurément. Il avait alors trente et un ans.

IX.

Quelques pages de Machiavel, un portrait de Raphaël, l'amitié de Léonard de Vinci et surtout l'action prestigieuse d'une de ces époques qui possèdent comme le roi Midas le don de transformer en or leurs plus vils métaux, — ont tellement contribué à grandir ce personnage aux yeux de la postérité, que bien des gens encore aujourd'hui le traitent en héros. On nous le représente comme un penseur, un politique, comme un de ces génies qui, lorsque Dieu leur livre l'espace et le temps, deviennent en France, des Louis XI, en Angleterre, des Henry VII, en Espagne, des Ferdinand. On s'amuse à nous raconter que c'était un grand prince, tout imbu d'idées modernes et ne rêvant que l'indépendance de l'Italie sous un chef unique et séculier : ce fils de pape, si on l'eût laissé faire, aurait détruit la papauté et substitué au règne divisé de l'église un gouvernement unitaire et national. C'est le thème de Machiavel arrangé selon les convenances du moment par les amateurs de variations historiques. Machiavel hait la servitude : tirer l'Italie des mains de l'étranger est son objectif, et comme il ne reconnaît que la force, c'est à César Borgia qu'il s'adresse : « *Tu sei il mio maestro, il mio signore.* » Son prince est un assassin, un tyran des plus abominables, qu'importe; Machiavel n'aime pas les hommes, il vit pour son abstraction : l'état, l'Italie; le reste le touche assez peu. Machiavel n'a que le cerveau d'un patriote, Dante en a l'âme; il voit plus haut et plus loin, l'humanité lui tient au cœur plus que son propre peuple! Tandis que le poète de la *Divine Comédie* regarde le ciel, le poète de la *Mandragore* sonde l'abîme : à race dégénérée, tyran féroce; s'il en savait un pire que César Borgia, il le choisirait, pourvu qu'il le sentît plus fort. Et cette force, qu'était-elle en somme? Nous venons de la voir s'évanouir en fumée.

Est-il supposable qu'un diplomate si fin, si madré, se soit abusé de la sorte? Machiavel ne se contente point de ne pas aimer les hommes, il les méprise et se moque d'eux. N'avons-nous pas connu de notre temps un brillant écrivain qui naïvement vous disait de tel peintre illustre, à la gloire duquel il s'était voué : « De vous à moi, je ne l'ai jamais admiré; mais il me fallait un nom à mettre en avant pour ma polémique, et j'ai pris le sien comme j'en aurais pris un autre. » Celui-là ou un autre, ainsi faisait Machiavel, forgeant à froid ses paradoxes. Souvenons-nous de sa lettre à Guicciardin et du trait qui la termine, une vraie merveille de *post-scriptum*. Après avoir disserté en homme d'état sur les malheurs de l'Italie, après avoir analysé les divers moyens par lesquels on pourrait peut-être encore sauver la patrie, il opère un brusque

revirement et conclut par ces mots : « Je t'en prie, mon cher Francesco, fais de ton mieux pour la cantatrice que je te recommande; Barbara se rend à Modène, et celle-là m'occupe bien autrement que l'empereur! » Politique d'amateur désappointé! Macaulay, parlant des contemporains de Machiavel, s'écrie : « Ces gens-là seraient capables de rire d'Othello et de reporter sur Iago toutes leurs sympathies. » Rien de plus vrai et de plus saisissant que cette remarque, surtout quand on l'applique à l'auteur du *Prince*, car ce prince n'est qu'un Iago. Du héros, il n'a que l'apparence, ne connaît que la fourberie et l'astuce, et se sert du poison et du poignard mieux que de l'épée. L'influence que de pareils êtres peuvent exrcer ne prouve qu'une chose, la lâcheté des hommes. Au lieu de les mettre en jugement et de les envoyer à la potence, on se laisse opprimer par eux. Et dire que cet exemple ne devait pas être le dernier, et qu'on a pu le voir se renouveler de nos jours!

Qu'un homme d'action dans ses erreurs ou dans ses crimes invoque la passion pour circonstance atténuante, le penseur n'a point même excuse, et c'est tout simplement sa propre dépravation qu'il étale, lorsque, grave et de sens rassis, il vient nous prêcher l'admiration d'un César Borgia et de son gouvernement : autant vaudrait faire l'éloge de la peste, de la famine et de l'inondation. Méchans sophismes contre les droits du genre humain, paradoxes à fournir des armes à tous les déclassés de la politique, et dont la valeur humoristique ne relèvera jamais l'infamie, car ce qui est faux finit par déplaire, et l'homme a en lui un principe de droiture qu'on ne choque pas impunément. « Ruse et hypocrisie priment courage. — On tient ses sermens, on les rompt selon les temps et l'avantage qu'on y trouve. — En morale absolue, la vertu vaut peut-être mieux que le vice; en réalité, elle nuit à qui la pratique. — Quand tous en usent avec nous sans foi ni loi, pourquoi vouloir seul agir honnêtement? — Gagne le peuple par des fêtes, les grands par des présens, ne menace point, tue. »

Voilà Machiavel et voilà César Borgia; le *Prince* (1), l'homme qui tient la Romagne sous un joug de fer, passe pour un grand

(1) Il est vrai qu'autre part, oubliant son apologie cynique du despotisme et se montant la tête pour l'idéal républicain, le même bel esprit florentin écrit dans son discours sur Tite-Live : « Si un seul homme est capable de régler un état, l'état ainsi réglé durera peu de temps; il faut qu'un seul homme continue à en supporter tout le fardeau. Il n'en est point ainsi quand la garde en est confiée au grand nombre et que le grand nombre est chargé de sa conduite. » Fiez-vous donc ensuite à Napoléon, qui disait : « Tacite raconte des romans, Machiavel fait de l'histoire! » Richelieu, qui s'y connaissait un peu, lui aussi, a d'ailleurs admirablement défini cette politique étroite et tyrannique, « qui n'est praticable que dans les petites provinces où tous les sujets sont sous la main de celui qu'ils doivent craindre. »

politique, et cette fureur qu'il a d'étendre *per fas et nefas* ses territoires permet aux utopistes beaux esprits de supposer chez lui des plans d'unité nationale qu'il n'eut jamais et qui d'ailleurs n'étaient pas de son temps, car les Médicis, ni les autres qui le remplacèrent, n'entreprirent de faire ce que nous appellerions aujourd'hui de la politique italienne. Chacun pour soi, et l'étranger pour tous, les tyrans de cette période ne connaissent que ce mot d'ordre. Quand ce n'est pas avec le roi de France qu'ils s'allient, c'est avec le roi d'Espagne ou l'empereur. César Borgia passe sa vie à se vendre à qui veut l'acheter; ce prétendu héros de l'indépendance de son pays ne guerroie avec profit que lorsque les soldats du roi de France appuient ses mouvemens. Il se sert de tout le monde contre tout le monde et trahit tout le monde : il pille, égorge, ravage tout sur son chemin, et sa trop fameuse politique dont on rabâche est celle du cavalier de l'Apocalypse. Il est en outre à constater que sur lui, comme sur toute sa race, glisse sans pénétrer le grand souffle de la renaissance. L'esprit du temps ne les charme pas; ce sont des Espagnols, des parvenus. Ils n'aiment ni la poésie ni la peinture, ni la statuaire. Tandis que dans l'Ombrie les Montefeltre, à Mantoue les Gonzague, fondent à grands frais des musées, des bibliothèques et des collections, ils vivent étrangers au mouvement. Lucrèce elle-même, s'unissant à cette maison d'Este où les muses sont à demeure, conserve son effacement, son indifférence en matière de plaisirs intellectuels, et la parfaite médiocrité de sa nature ne vous frappe que davantage au milieu de sa nouvelle famille italienne et des aimables et savantes princesses qui la décorent. Que d'autres s'amusent aux comédies de Plaute, dont son beau-père Hercule d'Este se plaît à diriger la mise en scène; c'est assez pour elle de s'emmitoufler dans une existence mondaine, galante et pieuse, se laissant benoîtement vieillir parmi les intrigues de palais et les petites pratiques de dévotion : doux repos après la tempête, calme plat que traversent ici et là quelques coups de poignard qui lui rappellent son passé romain, l'orageux Vatican paternel. Ne cherchez en elle aucune des illustres dames de la renaissance : elle est la fille de son père et la sœur de son frère, rien de plus, rien de moins. Supprimez ce titre, elle cesse d'appartenir à l'histoire; l'histoire, pour de pareilles gens, quel grand mot! Non, décidément, père, frère et fille, les causes célèbres, le mélodrame et l'opéra leur valaient mieux : Lucrèce devient commune en devenant moins scélérate.

HENRI BLAZE DE BURY.

SAMUEL BROHL

ET COMPAGNIE

QUATRIÈME PARTIE (1).

VII.

En montant dans son coupé pour retourner à Cormeilles, Mlle Moriaz était en proie à une agitation qui ne se calma pas durant le trajet. Elle était émue d'un sentiment tendre, passionné, pour un homme qui s'était évanoui en lui faisant ses adieux, émue de colère contre les préjugés ineptes et les petites finesses des gens du monde, émue de joie d'avoir déjoué une conspiration ourdie contre son bonheur, émue d'orgueil aussi parce qu'elle avait vu clair, parce qu'elle ne s'était pas trompée dans son choix, et que l'homme qu'elle aimait était digne d'être aimé. Pendant quelques jours, elle avait éprouvé des anxiétés, des angoisses d'esprit, dont elle avait cruellement souffert; elle s'était dit à plusieurs reprises : — Peut-être ont-ils raison. — Un cœur de femme se croit à la merci d'une erreur, et c'est un supplice pour lui de douter de lui-même et de sa clairvoyance. Quand on lui démontre que son dieu est une idole, qu'il doit mépriser ce qu'il adorait, il se sent mourir, et il s'imagine qu'un ressort vient de se briser dans la vaste machine de l'univers, que le ciel et la terre vont crouler, et cependant une erreur de femme n'a pas des conséquences si graves. Le soleil continue de luire, la terre ne cesse pas de tourner. La machine de l'univers serait sujette à trop d'accidens, si elle se détraquait toutes les fois qu'une femme s'abuse.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 février et du 1er mars.

— C'est moi qui avais raison, ils n'ont pas su le comprendre, pensait Mlle Moriaz en traversant la Seine, — et elle contemplait d'un œil réjoui le ciel d'un bleu doux, les eaux tranquilles, les rives verdoyantes du fleuve, une longue rangée de peupliers qui semblaient prendre plaisir à le regarder couler. Il lui parut que tout allait bien, que l'ordre régnait partout, que le grand mécanicien était à son poste, que le monde était en de bonnes mains, que les voyageurs n'avaient aucun déraillement à craindre.

Lorsqu'elle arriva à Cormeilles, M. Moriaz était enfermé dans son laboratoire, qu'il avait été ravi de retrouver à sa place et en bon état. Une barrette de velours sur la tête ou sur l'oreille, les manches retroussées, un tablier de toile écrue noué autour de son cou et de sa ceinture, un plumeau à la main, il examinait en détail son cher petit mobilier, ses fourneaux, ses matras au long col et au gros ventre, la panse et la voûte de ses cornues, la cucurbite, le chapiteau et le serpentin de ses alambics. Ballons, tubes, allonges, cuves pneumatiques, cloches, mortiers, creusets, capsules, lampes, chalumeaux et pipettes, il passait tout en revue pour s'assurer qu'en son absence rien n'avait éprouvé aucun dommage. Il époussetait avec soin ses bocaux, en vérifiait les étiquettes, constatait que ses récipiens à tubulures n'étaient pas fêlés, que l'orifice de ses éprouvettes n'était pas bouché. Il était heureux comme un roi qui fait défiler ses troupes devant lui et se convainc qu'elles ont bon air, que, lorsqu'elles verront le feu, elles feront honneur à leur maître.

Si agréable que fût l'occupation à laquelle il se livrait depuis deux heures, M. Moriaz n'avait pas oublié l'existence de sa fille et de M. Larinski. Il savait qu'Antoinette s'était rendue à Maisons-Laffitte pour y avoir une explication avec Mme de Lorcy, et cette pensée jetait une ombre sur sa félicité. Il espérait cependant que cette entrevue aurait tourné à ses souhaits, que l'astre polonais qui lui causait des inquiétudes allait disparaître à jamais de son horizon.

Quelqu'un frappa à la porte de son laboratoire, il cria : — Entrez! — et, en se retournant, il aperçut Antoinette debout sur le seuil. Il la regarda fixement. Elle avait l'œil si animé, le visage si épanoui, si lumineux, que les bras lui en tombèrent et qu'il laissa échapper une fiole qu'il tenait à la main.

— Mauvaise fille qui vient faire du dégât chez son père! lui cria-t-elle gaîment.

— Le mal n'est pas grand, répondit-il, — et il se mit en devoir d'époussetter les débris de la fiole. C'était une manière de gagner du temps. Il s'y prenait avec tant de gaucherie qu'elle lui ôta l'époussette des mains : — Voilà comme on balaie, lui dit-elle.

Il la regardait faire en se disant : — C'est tout le rebours de la

scène de Churwalden. J'ai la figure longue, et elle ne réussit pas à dissimuler sa joie. Juste retour des choses d'ici-bas!

Dès qu'elle en eut fini avec son balai, elle promena ses yeux de tous côtés et s'écria : — Vous voilà de retour dans votre paradis, dans ce lieu enchanteur où vous goûtez d'ineffables délices.

— Eh! oui, j'y suis heureux, assez heureux, répondit-il avec modestie.

— Faites le dégoûté! Il est tout à fait charmant, votre laboratoire.

— Oui, il est convenable. Cependant je faisais tantôt la réflexion qu'il y manque quelque chose. Sais-tu quel est mon rêve? Je voudrais avoir là, dans ce coin, une chapelle transparente. Tu ignores peut-être ce qu'on entend par une chapelle? C'est une cage au-dessus d'un fourneau, surmontée d'une hotte. Tu vas me demander ce que c'est qu'une hotte; je te répondrai que c'est la partie évasée d'une cheminée, qui facilite le dégagement des principes volatils et des vapeurs nuisibles. Tiens, voici une chapelle. Bien qu'elle ait été adaptée à un trumeau placé entre deux fenêtres, elle ne laisse pas d'être un peu sombre. Eh bien! les chimistes allemands ont presque tous dans leur laboratoire des chapelles dont le mur a été percé et remplacé par un vitrage. C'est cela qui donne du jour!

— Qui donc vous reprochait de manquer d'imagination? s'écria-t-elle. Vous êtes un homme très romanesque, et votre roman, c'est une chapelle transparente. Voilà pourquoi vous avez tant d'indulgence pour les romans des autres.

Elle donna un coup de plumeau sur un fauteuil, s'y installa, et plaçant une chaise en face d'elle : — Venez vous asseoir ici, tout près de moi, sur cette escabelle; je mettrai un carreau dessus pour qu'elle soit plus tendre. Venez donc, j'ai à vous parler.

Il s'approcha, l'oreille basse. — Faut-il que j'ôte mon tablier? lui demanda-t-il.

— Pourquoi cela?

— Je prévois que notre conversation va rouler sur des matières du plus haut romantisme. Je voudrais être en tenue.

— Laissez donc, votre tablier vous va très bien. Tout ce que je désire et exige, c'est que vous me prêtiez une religieuse attention.

Elle lui rapporta point par point ce qui s'était passé chez Mme de Lorcy. Elle commença son récit d'un ton tranquille; elle s'anima, s'échauffa par degrés, ses yeux s'illuminèrent. Il l'écoutait avec chagrin, il la regardait avec un orgueilleux plaisir, et se disait : — Mon Dieu, qu'elle est jolie et que ce Polonais est un heureux scélérat!

Quand elle eut achevé, elle attendit quelques instans qu'il lui fît part de ses réflexions. Comme il gardait un morne silence, elle

s'impatienta : — Parlez, je veux savoir le fond de votre pensée, lui dit-elle.

— Je pense que tu es adorable.

— Oh! de grâce, soyez sérieux.

— Sérieusement, reprit-il, je ne suis pas certain que tu te trompes, il ne m'est pas prouvé non plus que tu aies raison; il me reste quelques doutes.

Elle s'écria avec emportement : — A ce compte, les seules réalités de ce monde sont les choses qui se laissent voir, toucher, palper, une cornue et ce qu'il y a dedans. Hors de là, tout est mirage ou mensonge. Ah! vos maudites cornues! Si je m'écoutais, je les briserais toutes jusqu'à la dernière.

Elle jetait autour d'elle des regards si farouches et si funestes que M. Moriaz se prit à trembler pour son laboratoire. — Je t'en conjure, lui dit-il, grâce pour mes pauvres cornues, pour mes honnêtes alambics, pour mes innocens bocaux! Ils ne sont pour rien dans cette affaire. Est-ce leur faute si les histoires que tu me racontes dérangent à ce point les habitudes de mon esprit qu'il m'est impossible de m'y reconnaître et d'en démêler le fin mot?

— Vous ne croyez donc pas à l'extraordinaire?

— L'extraordinaire! Toutes les fois que je le rencontre, je le salue, répliqua-t-il en ôtant son bonnet et s'inclinant jusqu'à terre; mais je lui demande ses papiers.

— Ah! nous en sommes encore là. Je m'imaginais en vérité que l'enquête était faite.

— Elle n'a pas été concluante, puisqu'elle n'a pas convaincu Mme de Lorcy.

— Eh! qui pourrait convaincre Mme de Lorcy? Ignorez-vous comment sont faits les gens du monde et qu'ils détestent tout ce qui les étonne, tout ce qui les dépasse, tout ce qu'ils ne peuvent peser dans leurs petites balances, mesurer avec leur étroit compas?

— Peste! tu es bien sévère pour le monde; je m'étais toujours figuré que tu l'aimais.

— Je ne sais si je l'aime: il est certain que j'aurais peine à me passer de lui, mais il m'est bien permis de le juger, et je me dis quelquefois que, si le Christ... vous m'écoutez?.. reparaissait parmi nous avec son cortége de publicains et de poissonniers, que, si le Christ s'avisait de venir prêcher sur le boulevard des Italiens le sermon de la montagne...

— Pour la vraisemblance du fait, place au moins la scène à Montmartre, interrompit-il. Franchement, je ne vois pas très bien quel rapport il peut y avoir entre le Christ et le comte Larinski, et puis la théologie, n'en parlons pas, ce n'est pas mon affaire. La religion me paraît être une bonne chose, une chose utile, et j'accepte

volontiers le christianisme, moins le côté romanesque, dont je n'ai guère eu le loisir de m'occuper. Tu m'accorderas du moins que, s'il y a de vrais miracles, il y en a aussi de faux. Comment les distinguer?

— C'est au cœur de prononcer, lui dit-elle.

— Oh! l'infaillibilité du cœur! s'écria-t-il. Il n'y a pas encore de concile qui ait voté celle-là.

Il y eut une pause, après laquelle M. Moriaz reprit : — Ainsi, ma chère, tu demeures persuadée que M. Larinski est encore libre et que Mme de Lorcy a menti?

— Point; si elle avait menti, elle ne se serait pas trahie si naïvement tout à l'heure. Je l'accuse de s'être trompée ou plutôt d'avoir voulu se tromper.. Savez-vous ce que vous allez faire, j'entends ce soir, après votre dîner? Vous monterez en voiture et vous irez...

— A Paris, rue Mont-Thabor! s'écria-t-il en bondissant sur son escabeau. Fort bien, je mettrai un frac et j'irai dire au comte Larinski : — Mon cher monsieur, je viens vous demander votre main pour ma fille, qui vous adore; les mauvaises langues prétendent que vous n'êtes plus libre, je n'en crois rien, et au surplus, c'est une bagatelle... Tu me coucheras la chose par écrit; livré à moi-même, je ne m'en tirerai jamais; hors de ma chaire, j'ai tant de peine à trouver mes mots!

— Dieu! que vous êtes vif! Qui vous parle de cela? L'abbé Miollens est de nos amis, c'est un digne homme, dont le témoignage fera foi.

— A la bonne heure; que ne t'expliquais-tu? A ce compte, tu n'auras pas besoin de me préparer ma harangne. Voilà une idée acceptable, voilà un discours possible. Ce soir, après mon dîner, j'irai voir l'abbé Miollens; mais il est bien entendu, n'est-ce pas? que, s'il confirme la sentence...

— Je ne me pourvoirai pas en cassation, et j'ajoute que je serai courageuse au-delà de tout ce que vous pouvez croire; je ferai bon visage à mon malheur, il vous sera impossible de soupçonner que j'ai quelque regret à ma chimère. Donnant donnant; de votre côté, vous aliez me faire une promesse... Si l'abbé Miollens...

— Tu sais, comme moi, que tu es majeure.

— Je sais, comme vous, que je ne me passerai jamais de votre consentement. Ici, comme dans l'Engadine, je vous dis : Ou lui ou personne.

— Ne t'avais-je pas avertie que, lorsqu'on a prononcé une fois une formule, on la répète toujours?

— Ou lui, ou personne, c'est mon dernier mot... N'aimez-vous pas mieux que ce soit lui? L'accepterez-vous, lui?

— Je le subirai.

— De bonne grâce?

— Avec résignation.

— Avec une résignation enjouée?

— Je ferai mon possible ou, pour mieux dire, s'il te rend heureuse, je lui ferai fête tous les jours de ma vie; dans le cas contraire, je te répéterai soir et matin, comme Mme de Lorcy : — Tu n'as pas voulu m'écouter, il fallait me croire.

— C'est convenu, vous êtes un bon père, et nous voilà d'accord, lui répondit-elle, et à ces mots, elle lui prit les deux mains qu'elle serra dans les siennes.

Il la regarda entre les deux yeux, puis il s'écria d'un ton colère : — Mais, seigneur Dieu, pourquoi donc l'aimes-tu, cet homme?

Elle repartit à voix basse : — Parce que je l'aime; c'est ma seule raison, mais je la trouve bonne.

— Péremptoire... Allons-nous-en bien vite, répliqua-t-il en se levant. Je crains qu'en t'écoutant mes cornues ne tombent dans une syncope aussi prolongée que celle de M. Larinski; débite-t-on de pareilles insanités dans un laboratoire de chimie?

A peine fut-il sorti de table, M. Moriaz se mit en devoir de se rendre à Maisons, où l'abbé Miollens passait l'été dans le voisinage de Mme de Lorcy. Mlle Moiseney l'accompagna jusqu'à la voiture et lui dit :

— Mon Dieu! que votre fille est admirable, monsieur! Avec quel courage elle a pris son parti! Avec quelle résolution elle a fait son deuil d'un bonheur impossible! L'avez-vous remarquée pendant le dîner? Comme elle était tranquille, attentive! Ne la trouvez-vous pas étonnante?

— Aussi étonnante que vous êtes sagace, lui répondit-il.

— Ah! sans doute, je n'ai jamais pensé qu'elle l'aimât autant que vous le prétendiez; mais il lui plaisait, elle avait du goût pour lui. A-t-elle fait entendre une plainte, un soupir, en apprenant la cruelle vérité? Quelle force d'âme, quelle égalité d'humeur, quelle hauteur de sentimens! Vous ne l'admirez pas assez, monsieur; vous n'êtes pas assez fier d'avoir une pareille fille. Je me glorifie, quant à moi, d'avoir été pour quelque chose dans son éducation. Je me suis toujours appliquée à développer en elle le jugement, à la mettre en garde contre tous les écarts d'esprit. Oui, j'ose le dire, je me suis donné beaucoup de peine pour cultiver et fortifier sa raison.

— Je vous remercie de tout mon cœur, lui repartit M. Moriaz en s'accotant dans un coin de la voiture; vous pouvez vous vanter d'avoir fait là un merveilleux ouvrage; mais, je vous prie, mademoiselle, quand vous aurez fini votre discours, veuillez en prévenir mon cocher, pour qu'il touche.

Chemin faisant, M. Moriaz se livra à de mélancoliques réflexions; il s'adressa quelques reproches. — Nous avons procédé au rebours du

bon sens, pensait-il. Son imagination avait été surprise, avec le temps elle se serait calmée. Nous aurions dû la laisser à elle-même, à sa propre défense, à son jugement naturel, car après tout elle n'en manque pas. J'ai eu la funeste pensée d'appeler à mon aide Mme de Lorcy, qui a tout gâté par ses finasseries. Dès qu'Antoinette a pu se douter que son choix était condamné par nous et que nous tramions la perte de l'ennemi, la sympathie mêlée d'admiration qu'elle ressentait pour M. Larinski est devenue de l'amour, le feu couvert sous la cendre s'est mis à flamber. Nous avons compté sans cette passion qui est innée chez la femme et que les phrénologues appellent la combattivité. Il s'agit aujourd'hui pour elle d'une partie à gagner; quand à l'amour se joint l'intérêt du jeu ou de la guerre, il devient irrésistible, et voilà notre campagne fort compromise, si le ciel ou M. Larinski ne s'en mêlent.

Ainsi raisonnait M. Moriaz, que ses mésaventures paternelles et ses récentes expériences rendaient meilleur psychologue qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Tout en raisonnant, il allait bon train, et trente-cinq minutes lui suffirent pour arriver à la porte de la petite maison de campagne qu'habitait l'abbé Miollens. Il le trouva dans son cabinet, installé dans un bon fauteuil moelleux que lui avait brodé Mme de Lorcy, humant à petits coups une tasse d'excellent thé que des missionnaires lui avaient rapporté de la Chine. A sa gauche était sa boîte à violon, à sa droite son cher Horace, édition d'Orelli, Zurich, 1844.

L'entretien s'engagea. Aussitôt que M. Moriaz eut prononcé le nom du comte Larinski, l'abbé prit le visage attentif et charmé d'un chien qui voit passer son gibier favori et tombe en arrêt.

Il s'écria : — Quel homme admirable !

— Miséricorde ! pensa M. Moriaz, voilà un exorde qui ressemble beaucoup à celui de Mlle Moiseney. Prétend-on me condamner à l'admiration forcée à perpétuité ? Je crains qu'il n'y ait quelque parenté d'esprit entre notre ami l'abbé et cette sotte, qu'il ne soit son cousin remué de germain.

— Combien je vous remercie, mon cher monsieur, poursuivit l'abbé Miollens en se carrant dans son fauteuil, de nous avoir fait faire la connaissance de cet homme rare ! C'est vous qui nous l'avez envoyé, ou plutôt à vous appartient le mérite de l'avoir découvert, inventé.

— Oh ! permettez, il ne faut rien exagérer, répondit humblement M. Moriaz, il s'est bien inventé lui-même.

— C'est vous du moins qui l'avez patronné, qui l'avez produit; sans vous, le monde n'eût jamais soupçonné l'existence de ce beau génie, de ce noble caractère, qui se cachait sous l'herbe du chemin comme la violette.

— C'est décidément un remué de germain, se dit M. Moriaz.

— Et tenez, continua l'abbé, croiriez-vous que j'ai retrouvé M. Larinski tout entier dans Horace? Oui, Horace l'a représenté trait pour trait dans la personne de Lollius, vous savez, Marcus Lollius, à qui il adresse l'ode IX du livre IV, et qui fut consul l'an 733 après la fondation de Rome. La ressemblance est frappante, vous allez voir.

Il posa sa tasse, prit le livre dans sa main droite, et tour à tour posant sur sa bouche l'index de sa main gauche ou le promenant complaisamment sur le texte pour en souligner les beautés : — Que dites-vous de ceci? Ton âme est sage, écrivait Horace à Lollius, et résiste avec la même constance aux tentations du bonheur qu'à celles de l'adversité, *est animus tibi et secundis temporibus dubiisque rectus*. N'est-ce pas là le comte Larinski? Mais attendez : Lollius détestait la fraude et la cupidité, et il méprisait l'argent, qui séduit tous les hommes, *abstinens ducentis ad se cuncta pecunia*. Ce trait est bien frappant; je trouve même, soit dit entre nous, que notre cher comte méprise un peu trop l'argent, il en détourne sa vue avec horreur, le nom même lui en est odieux; c'est un Epictète, c'est un Diogène, c'est un anachorète des anciens temps, qui vivrait heureux dans une Thébaïde. Il nous disait lui-même qu'il ne faisait aucune différence entre un verre d'eau pancé et un dîner au Café Anglais... Je n'ai pas fini. — Heureux, s'écrie Horace, celui qui sait souffrir sans se plaindre la dure pauvreté, *qui duram callet pauperiem pati!* De qui parle-t-il, de Lollius ou de notre ami, qui non-seulement supporte sa pauvreté, mais qui l'aime, la chérit comme un amant adore sa maîtresse? Et le trait final, qu'en pensez-vous? Lollius était toujours prêt à mourir pour son pays, *non ille pro patria timidus perire*. En bonne foi, n'est-ce pas curieux? Ne semble-t-il pas qu'Horace ait connu le comte Larinski à Rome ou à Tibur?

— Je n'en doute pas un instant, répondit M. Moriaz en prenant le livre des mains de l'abbé Miollens et le reposant avec respect sur la table. Heureusement notre ami Larinski, comme vous l'appelez, a eu l'excellente idée de ressusciter il y a quelque trente ans, ce qui nous a procuré la joie de le rencontrer à Saint-Moritz, et puisque nous en sommes sur ce chapitre... Mon cher abbé, avez-vous l'esprit libre? Pouvez-vous m'écouter? J'ai une question à vous faire, un éclaircissement à vous demander. Ce n'est pas seulement à l'ami que je m'adresse, c'est au confesseur, au directeur de consciences, à l'homme de tout l'univers dont la discrétion m'est le plus connue.

— Je suis tout oreilles, lui repartit l'abbé, qui se renversa dans son fauteuil et croisa ses longues jambes de cerf, dont il était orgueilleux.

M. Moriaz entra aussitôt en matière. L'abbé Miollens fut quelque

temps avant de deviner où il en voulait venir. Dès que la lumière se fit dans son esprit, son visage se contracta; décroisant brusquement ses jambes, il s'écria : — Ah ! quel malheur ! il faut renoncer à votre beau rêve, mon cher monsieur, et croyez que pour ma part j'en suis navré. Je comprends avec quelle joie vous auriez vu votre charmante fille consacrer, je ne dirai pas sa fortune, vous savez comme moi le cas fort médiocre qu'en peut faire le comte Larinski, mais consacrer, dis-je, ses grâces, sa beauté et toutes les qualités de son angélique caractère à faire le bonheur d'un homme d'un mérite rare, cruellement éprouvé par la Providence. Elle l'aime, elle en est aimée, le ciel aurait béni leur union... Ah! quel malheur! Je le dis encore, ce mariage est impossible, notre ami est marié.

— Vous en êtes sûr? s'écria M. Moriaz dans un élan d'enthousiasme que le bon abbé prit pour un accès de désespoir.

— Je ne me pardonne pas de vous causer ce chagrin. Si j'en suis sûr! Je le tiens de notre ami lui-même. Un soir, à propos de je ne sais quoi, je m'avisai de lui demander : — Seriez-vous marié, mon cher comte? — Il me répondit d'un ton bref : — Je croyais vous l'avoir déjà dit. — Ah! par exemple, mon cher professeur, je ne vous réponds pas que ce mariage soit heureux, mais cela ne fait rien à votre affaire.

— Voilà qui est positif, s'empressa de répliquer M. Moriaz, et il faut se rendre à l'évidence.

— Helas! oui, fit l'abbé, qui eut l'air de réfléchir pendant quelques secondes, et, après une pause, ajouta : — Cependant...

— Il n'y a pas de cependant, monsieur l'abbé. Croyez que votre parole me suffit.

— Si pourtant j'avais mal entendu.

— J'ai une entière confiance dans vos oreilles; elles sont excellentes.

— Permettez, il ne faut pas désespérer trop vite. Savez-vous quoi? Le comte Larinski est venu me voir tantôt sans me trouver, je lui dois une visite d'adieux. Demain matin, je vous le promets, je me rendrai auprès de lui.

— A quoi bon? interrompit M. Moriaz. Je vous remercie mille fois de votre obligeance, Dieu me préserve de vous déranger inutilement de vos occupations; votre temps est si précieux! Je me déclare complètement édifié, j'aurais mauvaise grâce d'en demander davantage; je tiens la preuve pour faite, il n'y a pas à y revenir.

Comme l'avait remarqué Mme de Lorcy, l'abbé Miollens lâchait difficilement une idée qu'il croyait bonne. En vain M. Moriaz combattit sa proposition, en maudissant *in petto* son excès de zèle; l'abbé n'en voulut pas démordre, et M. Moriaz dut se résigner. Il fut convenu que le digne homme irait voir le lendemain le comte

Larinski et que de Paris il se rendrait à Cormeilles pour communiquer à qui de droit le résultat de sa mission. M. Moriaz y vit cet avantage qu'Antoinette apprendrait de la bouche même de l'abbé la fatale vérité; il ne le quitta pas sans lui avoir recommandé d'être très circonspect, aussi prudent qu'un serpent, aussi discret qu'un confessionnal. Il partit là-dessus, assez content, voyant l'avenir en beau, et sa disposition d'esprit ayant changé, il lui parut que de Maisons à Cormeilles la route était plus agréable que de Cormeilles à Maisons.

Samuel Brohl était assis devant une malle vide, qu'il s'apprêtait sans doute à remplir, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Il alla ouvrir et se trouva en face de l'abbé Miollens. Dès leur première rencontre, Samuel Brohl avait conçu pour l'abbé cette chaude sympathie, ce goût vif que lui inspiraient les gens dans lesquels il croyait reconnaître des animaux utiles, dont il était possible de tirer parti et qui lui paraissaient visiblement prédestinés à lui rendre quelque service essentiel. Il ne s'y trompait guère, il se connaissait en diagnostic, il démêlait à première vue sur un visage la marque divine de la prédestination. Il fit l'accueil le plus cordial à son respectable ami et l'introduisit dans sa modeste demeure avec d'autant plus d'empressement qu'il lui trouva un air singulier, mystérieux, un peu agité. — Viendrait-il ici en qualité d'agent diplomatique, chargé d'une mission extraordinaire? se demanda-t-il. — De son côté, le clairvoyant abbé étudiait Samuel Brohl, sans faire semblant de rien. Il fut frappé de sa physionomie, qui exprimait en ce moment une mâle et douloureuse fierté. Ses yeux trahissaient par intervalles le secret d'une héroïque douleur, laquelle avait juré de se taire devant les hommes et de ne se confesser qu'à Dieu.

On s'assit, on entra en propos, et l'abbé mit d'abord la conversation sur des sujets indifférens. Samuel Brohl l'écoutait et lui répondait avec une grâce mélancolique. Si vive que fût sa curiosité, il savait en toute rencontre commander à ses impatiences. Samuel Brohl n'était jamais pressé, Samuel Brohl savait attendre, il l'avait bien prouvé pendant le mois qui venait de s'écouler, et c'est un talent qui manque à plus d'un diplomate.

La visite de l'abbé Miollens avait déjà duré le temps d'une visite honnête et il semblait se disposer à partir, quand il dit en allongeant son index vers la valise ouverte : — Voilà des préparatifs qui me désolent. J'avais rêvé, mon cher comte, de vous inviter à Maisons. J'avais une chambre à vous offrir. *Hoc erat in votis*, j'aurais été heureux de vous avoir pour hôte. Nous aurions causé et fait de la musique tous les soirs, près d'une fenêtre qui s'ouvre sur un jardin.

Hæ latebræ dulces, etiam, si credis, amœnæ.

Hélas! vous nous quittez, vous êtes un ingrat. Vienne a donc pour vous bien des attraits?... Mais j'y pense, vous allez y retrouver un agréable intérieur, une femme charmante, des enfans peut-être...

Samuel le regardait d'un air étonné, interdit, comme il avait regardé Mme de Lorcy, lorsqu'elle s'était avisée de lui parler de la comtesse Larinska. — Que voulez-vous dire? demanda-t-il.

— Eh! quoi, ne m'avez-vous pas confié vous-même que vous étiez marié?

Samuel ouvrit de grands yeux; durant quelques instans, il sembla rêver; puis se frappant le front et se mettant à sourire : — Ah! j'y suis, s'écria-t-il. Vous m'avez pris au mot? Je croyais que vous m'auriez compris. Non, mon cher abbé, je ne suis pas marié et je ne me marierai jamais; mais il est des unions libres aussi sacrées, aussi indissolubles que le mariage.

L'abbé fronça le sourcil, son visage prit une expression chagrine et morose. Il allait faire à son cher comte un sermon en trois points sur l'immoralité et les dangers des unions libres; Samuel ne lui en laissa pas le temps : — Je ne vais pas à Vienne pour y retrouver ma maîtresse, reprit-il. Elle ne me quitte pas, elle m'accompagne partout, elle est ici.

L'abbé Miollens jeta autour de lui des regards effarés, s'attendant à voir une femme sortir de quelque armoire ou de derrière un rideau.

— Je vous dis qu'elle est ici, répéta Samuel Brohl, et du doigt il montrait une statuette d'albâtre posée sur un piédouche. L'abbé s'en approcha. La statuette représentait une femme garrottée, à laquelle deux cosaques donnaient le knout; le socle portait cette inscription : — *Polonia vincta et flagellata.*

La figure de l'abbé se transforma en un clin d'œil, son front se dérida, sa bouche s'épanouit, un éclair de joie brilla dans ses yeux. — Que j'ai bien fait de venir! pensa-t-il, et quelle obligation m'aura M. Moriaz!

Se retournant vers Samuel : — Je ne suis qu'un sot, s'écria-t-il; je m'étais imaginé... Ah! je comprends, votre maîtresse, c'est la Pologne, j'aime mieux cela, et voilà en effet une union libre qui est aussi sacrée qu'un mariage. Elle a de plus cet avantage qu'elle n'empêche rien. La Pologne n'est pas jalouse, et si d'aventure vous rencontriez une femme digne de vous et qu'il vous prît envie de l'épouser, votre maîtresse n'y trouverait rien à redire. Parlons mieux, elle n'est pas votre maîtresse, la patrie est une mère, et les mères raisonnables n'ont jamais empêché leur fils de se marier.

Samuel prit à son tour un visage sombre et sévère. L'œil fixé sur la statuette, il répondit :

— Vous vous trompez, monsieur l'abbé, je lui appartiens, je n'ai plus le droit de disposer ni de mon cœur, ni de mon âme, ni de ma vie; elle aura mes dernières pensées et jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Je suis lié par les sermens que je lui ai faits autant que peut l'être un moine par ses vœux.

— Excusez-moi, mon cher comte, lui dit l'abbé: ceci est du fanatisme ou je ne m'y connais pas. Depuis quand les patriotes ont-ils fait vœu de mourir célibataires? Leur premier devoir est de faire des enfans, qui seront de bons citoyens. Le jour où il n'y aura plus de Polonais, il n'y aura plus de Pologne.

Samuel Brohl l'interrompit en lui serrant le bras et lui disant avec un sourire amer : — Regardez-moi bien; n'ai-je pas la figure d'un aventurier?

L'abbé se récria. — Ce mot vous scandalise? continua Samuel. Oui, je suis un homme d'aventures, né pour être toujours debout et prêt à partir. Le mariage n'a pas été inventé pour les coureurs de hasards. — Il ajouta avec un accent tragique : — Vous savez ce qui se passe en Bosnie. Qui nous répond que la guerre générale n'éclate pas prochainement, et qui peut prévoir quelles en seront les conséquences? Je dois me tenir prêt pour le grand jour. Peut-être l'insondable Providence m'offrira avant peu une nouvelle occasion de risquer ma vie pour mon pays; peut-être la Pologne m'appellera, en me criant : Viens, j'ai besoin de toi! Si je lui répondais : — Je ne suis plus le même, j'ai donné mon cœur à une femme, qui me tient en servitude; j'ai désormais un toit, une famille, un foyer, de chères attaches que je ne puis rompre! — je vous le demande, monsieur l'abbé, la Pologne n'aurait-elle pas le droit de me dire : — Tu as violé ton serment, tu m'as reniée, je te maudis!

L'abbé Miollens venait de prendre une prise de tabac, et il écoutait ce discours en tambourinant des doigts sur le couvercle de sa belle tabatière d'or, dont lui avait fait présent la plus aimable de ses pénitentes. — A ce compte, répliqua-t-il, votre conscience est-elle bien tranquille, mon cher ami? car vous me permettez, n'est-ce pas, de vous donner ce nom. Oui, est-il certain que votre conscience n'ait rien à vous reprocher? Est-il certain que votre cœur n'ait point fait d'infidélité à sa maîtresse? Si j'en crois la chronique, il s'est passé hier chez Mme de Lorcy une scène assez étrange.

Samuel Brohl tressaillit; il changea de couleur, il enfouit son visage dans ses mains, probablement pour cacher à l'abbé la rougeur que le remords faisait monter à ses joues. Il murmura d'une voix éteinte : — Pas un mot de plus; vous venez de toucher à une blessure si profonde!

— Il est donc vrai que vous aimez Mlle Antoinette Moriaz? reprit l'abbé.

— J'avais juré qu'elle ne s'en douterait jamais, répondit Samuel avec l'accent de la plus humble contrition. Hier j'ai eu l'indigne faiblesse de me trahir. Dieu! que doit-elle penser de moi?

En parlant de la sorte, la face dans ses mains dont il écartait légèrement les doigts, il fixait sur l'abbé ses yeux étincelans, qui ainsi que les yeux des chats savaient voir clair dans la nuit.

— Ce qu'elle pense de vous! fit l'abbé en prenant une nouvelle prise. Bah! mon cher comte, les femmes ne sont jamais fâchées qu'un homme s'évanouisse pour leurs beaux yeux, surtout lorsque cet homme est un preux, un chevalier de la Table-Ronde. J'ai des raisons de croire que Mlle Moriaz ne vous a pas su mauvais gré de votre accident. Vous dirai-je toute ma pensée? Je ne serais pas surpris que vous eussiez touché son cœur et que, si vous en preniez la peine, vous ne pussiez un jour vous flatter de l'espoir de vous faire aimer d'elle.

En ce moment la voix de son respectable ami paraissait à Samuel Brohl la plus harmonieuse de toutes les musiques. Il sentait un frisson délicieux courir dans tout son corps. L'abbé ne lui apprenait rien; mais il est des choses dont nous sommes certains, des choses que nous nous sommes dites cent fois à nous-mêmes, et qui ne laissent pas de nous sembler nouvelles, quand pour la première fois un autre nous les dit.

— Ne me trompez-vous pas? s'écria Samuel transporté de joie, hors de lui. Eh! quoi, il serait vrai... Un jour je pourrais me flatter... un jour elle me jugerait digne... Ah! quelle vision vous faites passer devant moi! Que vous êtes tout ensemble bon et cruel! Quelles amertumes se trouvent mêlées dans vos paroles à d'ineffables délices! Non, je n'aurais jamais pensé qu'il pût y avoir tant de joie dans la douleur, tant de douleur dans la joie.

— Qu'est-ce à dire, mon cher comte? reprit l'abbé Miollens. Avez-vous besoin d'un négociateur? Je peux me vanter que j'ai fait mes preuves. Je suis tout à votre service.

Ces paroles firent revenir à lui Samuel Brohl. Il se redressa et répondit froidement : — Un négociateur! Qu'ai-je affaire d'un négociateur? Ne me bercez pas d'une chimère, et surtout ne me demandez pas de lui sacrifier mon honneur. Ce comble de félicité que vous osez m'offrir, je dois y renoncer à jamais, je vous ai dit pourquoi.

L'abbé Miollens se fâcha un peu; il se permit de tancer, de chapitrer son noble ami. Il lui remontra que ses principes étaient trop rigoureux, qu'il y avait de l'exagération dans sa vertu, du raffinement dans les exquises délicatesses de sa conscience. Il lui représenta que les belles âmes doivent se prémunir contre l'exaltation de leurs sentimens. Il cita l'Évangile, il cita Bossuet, il cita aussi

son cher Horace, qui censurait tout ce qui est outré ou excessif et recommandait au sage de fuir toute extrémité. Ses raisonnemens blanchirent contre l'inébranlable résolution de Samuel, il résista comme un roc à toutes ses remontrances, et finit par lui fermer la bouche, en lui disant :

— De grâce, respectez ma folie, qui est sûrement une sagesse devant Dieu. Je vous le répète, je ne suis plus libre, et quand je le serais, ne savez-vous pas qu'il y a entre Mlle Moriaz et moi un obstacle insurmontable?

— Lequel? demanda l'abbé.

— Sa fortune et ma fierté, repartit Samuel. Elle est riche, je suis pauvre, cette adorable créature n'est pas faite pour moi. J'ai dit un jour à Mme de Lorcy ce que je pensais de ce genre d'alliances ou de marchés. Oui, mon vénérable ami, j'aime Mlle Moriaz avec une ardeur de passion que je me reproche comme un crime. Je n'ai pas d'autre parti à prendre que de ne jamais la revoir, je ne la reverrai jamais. Laissez-moi suivre jusqu'au bout mon chemin solitaire et âpre. Une consolation m'y accompagnera; je me dirai que le bonheur ne se refusait pas à moi, que c'est ma conscience avertie d'en haut qui s'est refusée à lui, et qu'il y a une divine douceur dans les grands sacrifices, une bénédiction répandue sur les grandes épreuves religieusement acceptées. Croyez-moi, c'est Dieu qui me parle, comme il m'a parlé jadis à San-Francisco, pour m'enjoindre de tout quitter et de donner mon sang pour mon pays. Je reconnais sa voix, qui ordonne aujourd'hui à mon cœur de faire silence et de s'immoler. Dieu et la Pologne! Hors de là, je ne dois plus rien connaître.

Et se tournant une fois encore vers la statuette, il s'écria : — C'est à ses pieds que je déposerai ma douloureuse offrande, c'est elle qui guérira mon cœur brisé et navré.

Samuel Brohl parlait d'une voix vibrante, le souffle de l'esprit saint faisait ondoyer sa chevelure, et ses yeux étaient humides. Les yeux du bon abbé s'humectèrent aussi, il était profondément ému, il attachait sur ce héros des regards béans, il était plein de respect pour ce caractère antique, pour cette âme vraiment céleste. Il n'avait jamais rien vu de pareil dans les odes ni dans les épîtres d'Horace, Lollius lui-même était dépassé. Transporté d'admiration, il ouvrit ses deux bras à Samuel Brohl, les déployant dans toute leur longueur, comme s'il avait craint qu'ils ne fussent pas de taille, et il s'écria en le pressant contre sa poitrine :

— Ah! mon cher comte, vous êtes grand, vous êtes immense comme le monde!

VIII.

L'abbé Miollens s'empressa de se rendre à Cormeilles, où il fit un détail fidèle de sa conférence avec le comte Larinski. Il était encore tout chaud de la forge, il donna un libre cours aux effusions de son enthousiasme. Il entonna un cantique de Sion à l'honneur de l'âme antique, de l'âme céleste, qui venait de lui révéler tous ses trésors cachés. M. Moriaz l'étonna et le scandalisa beaucoup, en lui disant :

— Vous avez raison, ce Polonais est un homme prodigieux, il faudrait le canoniser ou le pendre, je ne sais lequel des deux.

Antoinette ne dit mot, elle gardait pour elle ses réflexions. Elle se retira dans sa chambre, où elle se promena quelque temps, incertaine de ce qu'elle allait faire ou, pour mieux dire, plus inquiète qu'incertaine. A plusieurs reprises, elle s'approcha de sa table à écrire, contempla son écritoire; puis, saisie d'un scrupule, elle s'éloigna. Enfin elle se décida, elle mit la plume à la main et écrivit ce qui suit :

« Monsieur, avant de partir pour Vienne, veuillez, je vous prie, venir passer quelques instans à Cormeilles. Je désire avoir avec vous un entretien en présence de mon père.

« Agréez, monsieur, l'expression de tous mes sentimens de parfaite considération.

« ANTOINETTE MORIAZ. »

Le lendemain matin, elle reçut de bonne heure, par le premier courrier, la réponse qu'elle attendait et qui était ainsi conçue :

« Cette épreuve serait trop forte pour mon courage. Je ne vous reverrai pas; si je vous revoyais, je serais un homme perdu. »

Cette courte réponse causa à Mlle Moriaz une déception pleine d'amertume et mêlée d'un peu de colère. Elle tenait à la main un pinceau, dont elle cassa la hampe en deux, pour se consoler apparemment de n'avoir pu briser l'opiniâtre et orgueilleuse volonté du comte Abel Larinski. Brise-t-on le fer ou le diamant? Le facteur lui avait remis en même temps une autre lettre, qu'elle ouvrit machinalement, pour l'acquit de sa conscience. Elle en parcourut des yeux les premières lignes sans réussir à comprendre un mot de ce qu'elle lisait. Soudain son attention s'éveilla, son visage s'éclaircit, ses yeux s'enflammèrent. Cette lettre, qu'une providence secourable lui envoyait comme une ressource suprême dans sa détresse, était de la main de Mlle Galet, et voici ce qu'écrivait cette fleuriste émérite de la rue Mouffetard :

« Ma chère demoiselle, j'apprends que vous êtes de retour; quel bonheur pour moi, et qu'il me tarde de vous revoir! Vous êtes mon ange, que je voudrais voir tous les jours de ma vie, et le temps m'a paru bien long. Quand vous entrez dans la mansarde de la pauvre infirme, il lui semble qu'il y a au ciel trois soleils; quand vous l'abandonnez, il fait nuit chez elle en plein midi. Mme de Lorcy a été bien bonne pour moi. Comme mon ange le lui avait recommandé, elle est venue, il y a quinze jours, me payer le quartier échu de ma pension. C'est une personne bien charitable et qui a de bien belles robes; mais elle est un peu dure pour les pauvres gens. Elle questionne beaucoup, elle veut tout savoir. Elle m'a reproché que je dépensais trop, que j'aimais le luxe, et vous savez ce qu'il en est. Elle ignore comme tout a renchéri, que la viande et les pommes de terre sont hors de prix, que dans ce moment les œufs coûtent un franc cinquante centimes la douzaine. D'ailleurs une pauvre créature, privée des deux jambes comme moi, ne peut pas faire elle-même son marché. Il est possible que ma femme de ménage ne s'entende pas à acheter; je lui fais des scènes quand par hasard elle m'apporte des primeurs; le bon Dieu peut me rendre ce témoignage que je ne suis pas sur ma bouche.

« La bonne Mme de Lorcy m'a grondée aussi à cause d'un bouquet de camellias, qu'elle a vu sur ma table, tout pareil à celui dont j'avais remercié mon ange; je ne sais pas ce qu'elle est allée s'imaginer. Eh bien! ma chère demoiselle, j'ai appris depuis que ces camellias doubles, aux fleurs rouges panachées de blanc, me venaient d'un homme, car à présent les hommes se mettent à me donner des bouquets et à me faire des visites; c'est un peu tard. Celui dont je parle s'est présenté un matin en me disant que vous lui aviez parlé de moi, qu'il voulait s'assurer que je me portais bien et que rien ne me manquait. Il est revenu plusieurs fois, en me faisant toujours des gâteries. La plus belle qu'il m'a faite a été de m'apprendre que mon ange était de retour. Quel homme! il descend tout droit du ciel. Un soir, que j'étais malade, il m'a donné lui-même mes tisanes, et si je l'avais laissé faire, il m'aurait veillée. Vous me direz qui c'est, car cela m'intrigue beaucoup. Il a la tête d'un beau lion, aussi généreux que beau, mais bien triste. Il doit avoir quelque gros chagrin. Le malheur est qu'il ne me gâtera plus; c'est bien fini maintenant. Il doit partir dans deux jours; il m'a annoncé qu'il viendrait me faire ses adieux demain dans l'après-midi.

« A bientôt, n'est-ce pas? ma chère demoiselle. Je grille d'envie de vous embrasser, puisque vous me permettez de vous embrasser. Vous êtes mon ange et mon soleil, et je suis votre très humble et très dévouée servante. « LOUISE GALET. »

La lettre de Mlle Louise Galet ne contenait rien que d'exact, hormis peut-être le passage relatif aux prieurs et aux prétendues scènes qu'elle faisait à sa chambrière. Si la vertu de la bonne demoiselle n'avait pas un passé absolument irréprochable, elle ne laissait pas d'avoir des principes et elle ne mentait jamais; seulement elle ne disait pas tout, en racontant elle omettait certains détails. Elle n'avait eu garde d'ajouter par manière d'apostille que son épître lui avait rapporté gros. Elle l'avait écrite à l'instigation de Samuel Brohl, qui ne s'était point expliqué sur ses desseins. Elle en avait deviné quelque chose, étant une assez fine mouche. Il s'était recommandé à sa discrétion, qu'il avait payée en espèces. La somme était ronde: Mlle Galet l'avait d'abord refusée, elle avait fini par l'accepter avec une tendre gratitude. Les gâteries et les bons comptes font les bons amis.

Une idée audacieuse vint subitement à Mlle Moriaz; le temps pressait, et elle n'en était plus à reculer devant une audace. Elle fit atteler son coupé. M. Moriaz venait de sortir pour faire une visite dans le voisinage. Elle mit son absence à profit et pria Mlle Moiseney de s'habiller en hâte pour l'accompagner à Paris, où elle avait à conférer avec sa couturière. Dix minutes plus tard, elle montait en voiture, après avoir enjoint à son cocher d'aller comme le vent.

Sa couturière ne la retint pas longtemps: de la rue de la Paix, elle se fit conduire au n° 27 de la rue Mouffetard. Elle ne voulut jamais souffrir que Mlle Moiseney, qui avait le souffle court, grimpât à sa suite jusqu'au cinquième étage qu'habitait Mlle Galet; elle lui intima l'ordre exprès de rester en bas et de l'attendre paisiblement dans le coupé.

Elle gravit lestement l'escalier; elle rencontra en chemin une servante qui lui apprit que Mlle Galet, un peu indisposée, s'était mise sur son lit et faisait la sieste, mais qu'elle trouverait la clé dans la serrure. L'appartement où Mlle Moriaz avait affaire se composait de trois pièces, d'un vestibule servant de cuisine, d'un petit salon et d'une chambre à coucher. Elle s'arrêta quelques instans dans le vestibule pour reprendre haleine, pour rassembler son courage, pour mettre un peu d'ordre dans ses idées; elle avait deviné qu'il y avait quelqu'un dans le salon. Elle y entra. Mlle Galet n'y était pas, mais il y était, lui, cet homme qu'elle était venue chercher. Apparemment il attendait que la maîtresse du logis se fût réveillée. En apercevant la femme qu'il avait juré de ne jamais revoir, il frémit et chercha des yeux une issue pour s'évader; il n'y en avait point. Debout devant la porte, Antoinette lui barrait le passage. Elle le regardait et se sentit presque certaine de sa victoire; il avait l'air d'un vaincu, et sa défaite ressemblait à une déroute.

Elle se croisa les bras, se prit à sourire et dit d'une voix ferme,

un peu railleuse : — C'est ainsi que vous me volez mes pauvres! Il est vrai que c'est pour les fleurir. Avouez qu'il y a un peu d'hypocrisie dans votre vertu. Mlle Galet ne s'est pas doutée que ces fameux camellias, c'est à moi que vous les donniez. Des bouquets de soixante francs! vraie folie. Comme vous méprisez l'argent! Pourquoi donc ne méprisez-vous pas le mien? Il vous fait peur, vous craindriez de vous brûler les doigts en y touchant. Vous ne voulez pas m'aider à le jeter par les fenêtres? Ce seront vos pauvres et les miens qui le ramasseront. Dites, vous ne voulez pas? Ma fortune n'est pas grand'-chose; mais il est certain que je ne suffis pas à la dépenser; il y en a pour deux, pour deux qui ne seraient qu'un. Vous ne pouvez consentir à ce partage? Vous êtes trop fier pour cela. Avant-hier, vous avez joué la comédie, vous ne m'aimez point. Il en coûte peu de devoir quelque chose à ce qu'on aime.

Il fit un geste de désespoir et s'écria : — Je vous en supplie, laissez-moi partir.

— Tout à l'heure; je veux vous dire auparavant tout ce que j'ai sur le cœur. Je fais peu de cas de votre prétendue fierté; c'est de l'orgueil. Oui, votre orgueil est votre dieu, un triste dieu! Et quant à la Pologne...

Il tressaillit à ce mot. Après un silence : — C'est elle-même qui vous donne ou plutôt qui vous prête à moi, continua-t-elle. Je vous jure que, si jamais elle a besoin de vous, je lui dirai : Le voilà, tu peux le reprendre, — et que je vous dirai à vous-même : Elle vous réclame, partez... Mais parlez-moi donc et regardez-moi, vous n'en mourrez pas. Je vous fais bien peur? Ce que vous dites aux autres, ayez le courage de me le dire à moi-même.

Il se laissa tomber sur une chaise, où il demeura les bras pendans, la tête basse, et il murmura : — Je savais bien que, si je vous revoyais, j'étais un homme perdu.

— Dites plutôt un homme sauvé. Vous aviez l'esprit malade, je vous ai guéri. Je fais des miracles; vous avez pris un jour la peine de me l'écrire... Voulez-vous me toucher la main? cela ne vous engage à rien, vous pourrez toujours me la rendre.

Il prit cette main qu'elle lui tendait; il ne la porta pas à ses lèvres, mais il la garda dans la sienne. — Écoutez-moi, reprit-elle. Aujourd'hui même, tout à l'heure, vous partirez pour Cormeilles, et vous direz à mon père : Elle m'a donné la main, je l'ai trouvée bonne à garder, laissez-la moi... Est-ce convenu? m'obéirez-vous?

Il s'écria : — Vous êtes là, vous me parlez, le monde a disparu, je ne crois plus qu'en vous!

— A la bonne heure. Quand on s'explique, on s'entend; mais il faut se voir, c'est l'affaire essentielle. Puisque vous êtes si sage quand vous me voyez, je veux que vous me voyiez toujours. Tenez!

Elle lui présenta un médaillon qui renfermait son portrait, puis elle gagna la porte. Arrivée sur le seuil, elle se retourna. — Vous direz à Mlle Galet que j'ai respecté son sommeil, que je reviendrai demain. Mlle Moiseney m'attend et s'ennuie. J'ai votre parole; à ce soir! Je me sauve.

Et elle se sauva ou s'envola.

Au retour comme à l'allée, le cocher mit ses chevaux sur les dents, et on arriva à Cormeilles avant que le potage fût froid. Toutefois M. Moriaz avait eu le temps de s'inquiéter. Il ne se mit pas à table sans avoir questionné Mlle Moiseney; ne sachant rien, elle ne put rien lui apprendre; mais elle lui répondit avec cet air de mystère sous lequel elle déguisait ses ignorances. Il se promit d'interroger Antoinette après le dîner. Elle le prévint en le prenant à part et en lui racontant ce qui s'était passé.

— Je suppose, lui dit-elle, que désormais vous croyez à sa fierté et à son désintéressement. Je vous avais prévenu que je devrais me mettre à ses genoux pour l'obliger à m'épouser.

Il ne put réprimer un mouvement d'indignation : — Oh! rassurez-vous, reprit-elle, c'est une manière de parler. Il était à mes pieds, et j'étais debout.

M. Moriaz ouvrit trois fois la bouche et la referma trois fois, sans avoir rien dit. Il se contenta de faire un geste qui signifiait : — Le dé en est jeté; arrive ce qu'il pourra.

Samuel Brohl avait tenu religieusement sa parole. Après avoir fait une toilette de circonstance, il s'était rendu par le chemin de fer à Argenteuil, où il avait pris une voiture. Il arriva à Cormeilles au coup de neuf heures. Il fut introduit dans le salon, où M. Moriaz l'attendait en lisant son journal. Samuel était pâle et ses lèvres tremblaient d'émotion. Il salua profondément M. Moriaz et lui dit :

— Il me semble, monsieur, que je suis un criminel; de grâce, refusez-la-moi.

M. Moriaz lui répondit : — Effectivement, monsieur, vous arrivez, selon le mot de l'Évangile, comme un larron pendant la nuit; mais je n'ai rien à vous refuser. Vous n'êtes pas le gendre, je l'avoue, sur qui j'avais jeté les yeux. Il n'importe, ma fille s'appartient, elle est maîtresse de ses actions, et je n'ai pas de raisons de croire qu'elle se soit trompée dans son choix. Vous êtes un homme de goût et d'honneur, et vous savez le prix de ce qu'on vous donne. Si vous rendez Antoinette heureuse, vous aurez en moi un ami chaud. J'ai tout dit, supposons que vous m'ayez répondu et parlons d'autre chose.

Samuel Brohl se tint pour averti; il n'insista pas davantage et parla d'autre chose. Il savait joindre l'agrément à la dignité. Il fut

aussi aimable, aussi gracieux que sa vive émotion le lui permettait. M. Moriaz dut se confesser à lui-même que le comte Larinski était de bonne compagnie à Cormeilles autant qu'à Saint-Moritz et n'avait pas d'autre tort que de s'être avisé de devenir son gendre.

Leur entretien se prolongea. Pendant ce temps, Antoinette se promenait sur le devant de la maison, humant l'air parfumé de jasmin, racontant son cœur à la nuit et aux étoiles. Elle n'était troublée dans son heureuse rêverie que par le vol incessant d'une chauve-souris qui se promenait sur ses ailes tremblotantes, allant et venant d'un bout à l'autre de la terrasse. Le monstre impur semblait la rechercher, il tournoyait autour d'elle avec obstination, et il se permit de frôler ses cheveux au passage: Antoinette crut distinguer sa face hideuse, ses abajoues, ses longues oreilles, et elle s'écarta en tressaillant.

Elle entendit le bruit d'un pas sur le gravier. Samuel Brohl avait pris congé de M. Moriaz et traversait la terrasse pour regagner sa voiture. Il reconnut Antoinette, s'approcha d'elle et lui passa autour du poignet un bracelet qu'il tenait à la main, en lui disant:

— Que pourrais-je vous donner qui valût le médaillon que vous avez daigné m'offrir et qui ne me quittera jamais? Cependant voici un bijou qui a pour moi beaucoup de prix. Ma mère l'aimait, elle a toujours refusé de s'en défaire, même dans le temps de ses plus grandes détresses; elle le portait à son bras quand elle est morte.

Nous ne sommes pas faits tout d'une pièce, et il n'est pas d'argile humaine où ne soient mêlées quelques paillettes d'or. Les intrigans, comme les scélérats, sont capables d'éprouver par instans un sentiment sincère et pur; en de certaines rencontres, tout homme vaut mieux que lui-même. Le haut du visage de Mlle Moriaz se dérobait dans l'ombre de son capuchon, le bas était éclairé par la lune qui se levait sur les collines; Samuel Brohl contemplait en silence ce capuchon et cette figure: Antoinette lui semblait belle comme une apparition. Pendant deux minutes, il oublia qu'elle avait cent mille livres de rente et que, selon toute vraisemblance, M. Moriaz mourrait un jour. La tête lui tourna à la pensée que cette femme l'aimait, que bientôt elle serait à lui. Oui, pendant deux minutes, Samuel Brohl fut passionnément amoureux de Mlle Moriaz, comme aurait pu l'être le comte Larinski.

Il ne put résister au sentiment qui le transportait. Il enlaça dans ses bras la taille souple d'Antoinette et déposa sur la racine de ses cheveux un baiser de flamme, un baiser vraiment polonais. Elle ne se défendit point; mais dans ce moment la chauve-souris qui l'avait déjà obsédée de sa compagnie revint à la charge, la frappa en plein visage et demeura attachée à son capuchon. Antoinette sentit le froid de ses ailes membraneuses, de ses ongles crochus. Elle arra-

cha vivement sa capeline, qu'elle rejeta loin d'elle. Samuel Brohl s'élança pour la ramasser, la pressa sur ses lèvres et se sauva comme un voleur emportant son butin.

Lorsqu'Antoinette rentra dans le salon, elle y trouva Mlle Moiseney, dont la joie éperdue et bruyante venait de mettre en fuite M. Moriaz. Cette fois, Mlle Moiseney savait tout. Elle avait vu arriver Samuel Brohl, elle n'avait pu résister à sa curiosité surexcitée; sans scrupule elle avait écouté aux portes. Elle se jeta sur Antoinette, l'attira sur son cœur et s'écria : — Ah! ma chère, oh! ma chère! n'avais-je pas toujours dit que cela finirait ainsi?

Mlle Moriaz se hâta de se dégager de ses embrassemens; elle avait besoin d'être seule. En rentrant dans sa chambre, elle en fit le tour; il lui sembla que les meubles, les étagères chargées de bibelots, la tenture de soie blanche rayée de rose, les rideaux de mousseline de son lit, le grand crucifix d'argent accroché à la muraille du fond, la regardaient avec étonnement, l'interrogeaient, lui disaient : — Que s'est-il donc passé? — Elle répondait : — Vous avez raison, il s'est passé quelque chose.

Elle demeura en contemplation devant un portrait de sa mère, qu'elle avait perdue bien jeune : — On m'assure, lui dit-elle, que vous étiez une grande liseuse de romans. Je ne les aime guère, je n'en lis point; mais je viens d'en faire un, dont vous ne seriez pas mécontente. Cet homme vous étonnerait un peu, il vous plairait davantage encore. Il y a quelques heures, il était à jamais perdu pour moi. J'ai payé d'audace, je suis allée le chercher, et quand il m'a vue, il s'est rendu. Tantôt, il était avec moi sur la terrasse; ses lèvres se sont posées là, à la racine de mes cheveux, et j'ai frissonné de la tête aux pieds. Ne vous indignez pas; ce sont des lèvres si pures et si loyales! Le charbon sacré les a touchées; elles n'ont jamais menti, jamais il n'en tombe que de nobles et fières paroles, elles racontent modestement une vie sans tache. Que n'êtes-vous ici? j'aurais mille choses à vous dire, que vous seule pourriez comprendre, les autres ne me comprennent pas.

Elle commença sa toilette de nuit. Quand elle eut défait ses cheveux, elle se souvint qu'il y avait dans la chambre quelqu'un qui comprend tout et à qui elle n'avait encore rien dit. Elle s'agenouilla, et les épaules nues, les mains jointes, son regard fixé sur le crucifix d'argent, elle dit tout bas : — Pardonnez-moi, je vous oubliais, vous qui ne m'avez jamais oubliée. Grâces vous soient rendues, vous avez exaucé mes désirs, vous m'avez donné le bonheur que je rêvais, sans oser vous le demander. Ah! oui, je suis heureuse, parfaitement heureuse. Je vous promets que je répandrai ma joie sur les petits et les malheureux de ce monde; je les aimerai encore plus que je ne les aimais. Lorsqu'on leur donne à boire et à manger, on

vous donne à boire et à manger à vous-même, et quand on leur donne des fleurs, cette couronne d'épines qui fait saigner votre front se met subitement à fleurir. Je leur donnerai des fleurs et du pain. On a beau dire, vous n'êtes pas un Dieu jaloux. Si plein que soit mon cœur, vous savez qu'il y aura toujours de la place pour vous, et que vous ne frapperez jamais à la porte, sans que je vous crie : Entrez, la maison et tout ce qu'il y a dedans vous appartiennent; mon bonheur vous bénit, bénissez-le!

Pendant que Mlle Moriaz causait avec un crucifix, Samuel Brohl roulait sur la grande route, longue de six kilomètres, qui conduit de Cormeilles à Argenteuil. Il avait la tête haute, le regard en feu, des bourdonnemens dans les tempes, et il lui semblait que sa poitrine dilatée aurait pu contenir un monde. Il parlait tout seul, marmottant toujours la même phrase. — Elle est à moi! disait-il aux passans, aux vignes qui bordaient le chemin, à la colline de Sannois, au moulin de Trouillet dont la vague silhouette se détachait sur le ciel. — Elle est à moi! disait-il à la lune, qui ce soir-là ne brillait que pour lui, dont la seule occupation était de regarder Samuel Brohl. On voyait bien qu'elle était dans le secret, elle savait qu'avant peu Samuel Brohl épouserait Mlle Moriaz, elle en était charmée, elle s'était mise en frais, en habits de fête pour célébrer cette merveilleuse aventure, sa grosse face rougeâtre exprimait la sympathie et la joie.

Quoiqu'il eût exhorté son cocher à faire diligence, Samuel manqua le train, qui était le dernier. Il prit le parti de coucher à Argenteuil. Il alla demander l'hospitalité à l'hôtel du *Cœur-Volant*, où il se fit servir un grand bol de punch, sa boisson favorite. Il se mit au lit avec l'espoir d'y faire des rêves délicieux; mais son sommeil fut troublé par un incident fort désagréable. Aux beaux jours succèdent parfois de vilaines nuits, et l'auberge du *Cœur-Volant* était destinée à laisser de méchans souvenirs à Samuel Brohl.

Vers quatre heures du matin, il entendit frapper à sa porte, et une voix qui ne lui était pas inconnue lui cria : Ouvre donc! Il fut saisi d'une insupportable angoisse; il se sentit comme paralysé, il eut grand'peine à se mettre sur son séant. Il se rappela qu'il s'était enfermé au verrou; cette réflexion le rassura. Quelle ne fut pas sa stupeur en voyant le verrou glisser dans ses crampons! La porte s'ouvrit, quelqu'un entra, s'approcha lentement de Samuel, écarta les rideaux de son lit et se pencha vers lui en le regardant avec de grands yeux fixes, qu'il reconnut. C'étaient des yeux étranges, pleins de douceur à la fois et de feu, d'audace et de candeur; un enfant, une grande âme, un fou, il y avait tout cela dans ce regard.

Samuel Brohl frissonnait. Il voulut parler, il avait la langue percluse. Il fit de grands efforts pour la dégourdir; il réussit enfin à

remuer les lèvres, et il murmura : — C'est toi, Abel? je te croyais mort.

Évidemment le comte Abel, le véritable Abel Larinski n'était pas mort. Il était sur ses pieds, il avait les yeux terriblement ouverts et n'avait jamais eu meilleur teint. Il faut croire qu'on l'avait enterré vivant et qu'il en avait appelé. En sortant de son tombeau, il en avait emporté la poussière avec lui; ses cheveux étaient couverts d'une poudre assez singulière, de couleur terreuse, et par intervalles il se secouait comme pour la faire tomber.

Du reste, l'expression de sa figure n'avait rien de farouche ni d'effrayant; un sourire moqueur, un peu narquois, se jouait sur ses lèvres. Après un long silence, il dit à Samuel : — Oui, c'est bien moi. Tu ne m'attendais pas?

— Es-tu bien sûr que tu ne sois pas mort? reprit Samuel.

— Parfaitement sûr, répondit-il en secouant de nouveau la tête pour se débarrasser de sa poussière, qui l'incommodait. Il ajouta : — Est-ce que je te dérange, Samuel Brohl? car tu t'appelles Samuel Brohl; c'est un joli nom. Pourquoi m'as-tu pris le mien? Tu me le rendras.

— Pas aujourd'hui, lui repartit Samuel d'une voix étranglée, ni demain, ni après demain, mais après le mariage.

Le comte Abel éclata de rire, ce qui n'était pas dans ses habitudes et surprit beaucoup Samuel. Puis il s'écria : — C'est moi qu'elle épouse, elle s'appellera la comtesse Larinska.

Tout à coup la porte se rouvrit, et Mlle Antoinette Moriaz parut, vêtue de blanc comme une mariée, une couronne sur la tête, un bouquet à la main. Elle se dirigea vers Samuel, mais le revenant l'arrêta au passage en lui disant : — Ce n'est pas lui que vous aimez, c'est mon histoire. Ne voyez-vous pas que c'est un faux Polonais? Son père était un Juif allemand, qui tenait un cabaret. C'est là qu'a grandi ce héros. Je veux vous raconter...

Samuel lui mit la main sur la bouche, et balbutia : — Oh! de grâce, ne dis rien.

Le revenant ne laissa pas de parler et poursuivit : — Oui, Samuel Brohl est un héros. Il a été pendant cinq ans l'amant gagé d'une vieille femme, et il a rempli tous les devoirs de sa charge. Ce héros entretenu n'a pas volé son argent. Avez-vous envie de vous appeler Mme Brohl?

A ces mots, il ouvrit ses bras à Mlle Moriaz, qui attachait sur lui des yeux aussi étonnés que tendres, et l'ayant pressée contre sa poitrine, il baisa ses cheveux et sa couronne.

Alors Samuel Brohl recouvra ses forces, la vie, le mouvement. Il sauta à bas de son lit; les poings serrés, il se précipita vers Abel Larinski, pour lui disputer sa proie. Soudain il tressaillit et s'ar-

rêta; il venait d'entendre un ricanement aigu, qui partait du coin opposé de la chambre. Il se retourna et il aperçut son père, coiffé d'un bonnet graisseux, enveloppé d'un sale cafetan, qui montrait la corde. C'était bien Jeremias Brohl, et cette nuit-là tout le monde ressuscitait. Le petit vieillard continuait de ricaner; puis, d'une voix aigre, éraillée, il s'écria : — *Schandbube! vermaledeiter Schlingel! ich will dich zu Brei schlagen!* ce qui voulait dire : Mauvais drôle, vilain polisson, je vais te réduire en cannelle. C'était une phrase que Samuel avait entendue souvent dans son enfance; mais si blasé qu'il pût l'être sur les aménités paternelles, quand il vit son père lever sur sa tête une main sèche et crochue, il laissa échapper un cri, se renversa en arrière pour éviter le coup, s'embarrassa les pieds dans les bâtons d'une chaise, trébucha et se heurta violemment contre une table.

Il ouvrit les yeux et ne vit plus personne. Il courut à la fenêtre, poussa le volet; l'aube naissante éclaira la chambre de sa lumière grise. Grâce à Dieu, il n'y avait personne. La vision avait été si réelle que Samuel Brohl fut quelque temps avant de reprendre ses esprits et de réussir à se persuader que son cauchemar s'était à jamais dissipé, que les fantômes sont des fantômes, que les cimetières ne rendent pas leur proie. Quand il eut acquis cette réjouissante conviction, il parla à ce mort qui venait de lui apparaître, dont la fâcheuse visite avait troublé indiscrètement son sommeil, et il lui dit avec hauteur, sur un ton de superbe défi : — Il faut en prendre ton parti, mon pauvre Abel, nous ne nous reverrons que dans la vallée de Josaphat; j'ai vu tomber sur toi vingt pelletées de terre, tu es mort, je vis, et elle est à moi.

Là-dessus, il se hâta de solder sa dépense et de quitter l'hôtel du *Cœur-Volant*, où il se promit de ne jamais remettre les pieds.

Au même instant, M. Moriaz, qui se levait de bonne heure, était occupé à crire la lettre que voici :

« C'en est fait, ma chère amie, j'ai lâché pied; il n'y a pas à m'en dédire. Ne me reprochez pas ma faiblesse; que pouvais-je faire? Quand on a été pendant vingt ans le plus soumis des pères, on ne s'émancipe pas du jour au lendemain; je n'ai jamais fait de barricades, ce n'est pas à mon âge qu'on apprend ce métier. Eh! mon Dieu, qui sait après tout si son cœur ne l'a pas bien conseillée, si un jour elle n'aura pas raison contre nous tous? Il faut avouer que ce diable d'homme a du charme. Je ne lui connais qu'un défaut : il a le tort d'exister; c'est un tort grave, j'en conviens, mais je n'ai jusqu'aujourd'hui pas d'autre reproche à lui faire.

« Quand on a perdu une bataille, il ne faut plus songer qu'à opérer sa retraite en bon ordre. Le comte Larinski, j'ai le regret de

vous l'apprendre, est muni de toutes les pièces nécessaires, il a dans son bagage son extrait de naissance, l'acte de décès de son père et de sa mère. Il n'y a pas d'incident à faire naître de ce côté, et mon futur gendre ne m'aidera pas à gagner du temps. Le seul point sur lequel nous devions désormais porter toute notre attention, c'est le contrat. Nous ne saurions prendre trop de précautions, trop de sûretés; il importe que ce Polonais ait les mains absolument liées. Si vous me le permettez, j'irai vous prier un de ces jours d'en conférer avec moi et avec mon notaire, qui est aussi le vôtre. J'ose espérer que sur ce point Antoinette consentira à se gouverner par nos conseils.

« Je ne suis pas gai, ma chère amie; mais, étant né philosophe, je prends mon mal en patience et je relirai tout à l'heure *le Monde comme il va ou la vision de Babouc*, pour tâcher de me persuader que, si tout n'est pas bien, tout est supportable. »

M. Moriaz reçut dans la soirée de ce même jour la réponse suivante :

« Je ne vous pardonnerai jamais. Vous êtes un grand chimiste, j'y consens, mais un triste, un déplorable père. Votre faiblesse, qui mériterait un autre nom, est sans excuse. Il fallait résister, tenir bon jusqu'au bout; Antoinette ne se serait jamais décidée à vous adresser des sommations respectueuses. Elle vous aurait fait des scènes, elle vous aurait boudé, elle aurait cherché à vous attendrir par ses airs de veuve éplorée, elle se serait habillée de crêpe noir. Et après? le grand mal! Les Artémise sont fort ennuyeuses, je l'avoue; mais on s'accoutume à tout. Les philosophes, qui dans le fond sont des indifférens, doivent-ils être à la merci d'une bouderie et d'une robe de crêpe noir? Aussi bien le noir est à la mode aujourd'hui, même quand on n'est pas en deuil.

« Que parlez-vous de contrat! Vous plaisantez! Se défier d'un Polonais, prendre des précautions contre un homme antique, — c'est le mot de l'abbé Miollens, — contre une âme aussi noble que grande, y songez-vous? A la seule pensée que vous puissiez soupçonner son désintéressement, M. Larinski se pâmera, comme il s'est pâmé dans mon salon; c'est sa méthode, qui est bonne, puisqu'elle lui réussit. Point de contrat, vous dis-je; mariez-les en communauté, et que Dieu veille au grain! Les folies n'ont de beauté ni de mérite qu'à la condition d'être complètes. Ah! mon brave homme, la Pologne a du charme? A merveille, avalez-la tout entière. Je suis bien votre servante. »

VICTOR CHERBULIEZ.

(La dernière partie au prochain numéro

LES SOUVENIRS

DU

CONSEILLER DE LA REINE VICTORIA

VIII [1].

LES MARIAGES ESPAGNOLS.

La réception du roi Louis-Philippe au château de Windsor, cette réception qui, rapprochée de la visite du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV et de la visite du tsar Nicolas Ier, a vraiment l'éclat d'une victoire, nous a suggéré cette conclusion toute naturelle : il ne reste plus qu'à maintenir cette amitié, à poursuivre ensemble les grands buts, à éviter les froissemens sur les choses de second ordre. C'est un programme qui s'offre de lui-même à l'esprit, et un programme si simple que l'exécution en semble assurée d'avance. D'où vient donc que dans les années qui suivent, cette amitié se trouble, des visées particulières se substituent aux grandes questions communes, des intérêts de second ordre font oublier l'intérêt permanent des deux pays? d'où vient, dis-je, que deux années à peine après ces radieuses journées d'octobre 1844, au mois d'octobre 1846, l'entente cordiale est détruite?

Ce n'est pas seulement l'entente cordiale qui est détruite, ce n'est pas seulement la froideur qui succède à l'affection, la défiance à la sympathie; les meilleurs esprits de l'Angleterre se demandent avec inquiétude si la guerre ne va pas éclater au premier jour. L'éditeur des *Mémoires* de Stockmar a trouvé dans ses papiers la note extraordinaire que voici : « 19 février 1847. J'ai eu hier une longue

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier, du 1er février, du 1er mars, du 1er mai, du 15 août, du 1er novembre et du 1er décembre 1876.

conversation avec Peel. Il ne croit pas au maintien de la paix. Il trouve une hostilité ouverte dans les discours de Guizot et de Broglie. » Quoi! un discours de M. le duc de Broglie, un discours de M. Guizot, au mois de février 1847, ont pu produire une telle impression sur le grand et sage esprit de sir Robert! Que se passe-t-il donc à cette date, et de quels discours est-il question?

Il s'agit de la discussion du projet d'adresse par la chambre des pairs au mois de janvier, par la chambre des députés au mois de février 1847, et particulièrement du long débat que souleva le paragraphe 3 relatif aux mariages espagnols.

Cette affaire, qui a tant ému l'Angleterre et la France dans les deux dernières années du règne de Louis-Philippe, a déjà été exposée sous bien des formes. Des deux côtés du détroit, bien des documens authentiques ont été mis au jour par les deux gouvernemens. Sans parler des ardentes batailles parlementaires de Paris et de Londres, il suffit de rappeler les papiers d'état publiés à cette occasion par le *foreign office* et l'important récit donné par M. Guizot au huitième volume de ses *Mémoires*, récit qu'il avait préparé ici même avec autant de précision que de force dans ses belles études sur la vie politique de sir Robert Peel (1). Des informations d'un autre ordre, des correspondances royales non destinées à la publicité, des lettres intimes de la famille du roi Louis-Philippe, ont été trouvées aux Tuileries après le 24 février 1848, ou recueillies çà et là parmi les épaves de la monarchie de juillet. De toutes ces pages dispersées par l'ouragan et que des mains trop adroites ont rassemblées (2), les plus intéressantes, à mon avis, ce sont les pièces qui se rapportent de près ou de loin à l'histoire des mariages espagnols.

Les *Mémoires* de Stockmar ajoutent-ils quelque chose à ces renseignemens? Non, le conseiller de la reine Victoria n'a point de révélations à fournir sur une affaire débattue au grand jour de la chambre des lords et de la chambre des communes; il nous apporte seulement ses appréciations personnelles sur le rôle des principaux acteurs. Au milieu de ces contradictions passionnées, il y a un point tout particulièrement aigu et douloureux. Ce n'est plus une question politique, c'est une question d'honneur. Le roi Louis-Philippe a-t-il manqué à sa parole? M. Guizot a-t-il joué la comédie? est-ce le gouvernement français qui a failli être dupe, et qui, dégagé de

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er septembre 1856, *Sir Robert Peel*, quatrième partie, par M. Guizot.

(2) *Revue rétrospective, ou Archives secrètes du dernier gouvernement*, 1830-1848, 1 vol. in-4°; Paris, mars 1848. — Je dis *des mains trop adroites*, puisqu'il est certain que les éditeurs ont supprimé beaucoup de choses qui pouvaient compromettre leurs amis politiques. On fait d'ordinaire ces publications-là pour insulter à un gouvernement tombé, et presque toujours, si elles se faisaient sincèrement, elles ne nuiraient qu'aux éditeurs eux-mêmes ou aux gens de leur parti.

ses promesses par la mauvaise foi de l'Angleterre, n'a plus consulté que ses intérêts propres, sans se soucier de l'entente cordiale? Est-ce le gouvernement anglais qui, par ses manœuvres perfides, a poussé la France à bout et l'a obligée à cette éclatante rupture? voilà le problème. Stockmar le résout à sa manière, et le fils de Stockmar, appuyé sur les notes de son père, intervient dans le débat avec une telle ardeur qu'il y a là pour ainsi dire une question toute nouvelle. Il faut donc reprendre le litige à ce point de vue de l'honneur des deux gouvernemens et des deux cours. S'il y a des coupables, quels qu'ils soient, l'impartiale histoire doit les faire connaître.

Est-il besoin de dire que les augustes personnes dont le nom va être si souvent prononcé, la reine Isabelle et le roi son époux, le duc de Montpensier et l'infante Luisa-Fernanda, sont tout à fait en dehors de ce débat? Quand M. de Stockmar, aujourd'hui comme il y a trente ans, discute la vieille question des mariages espagnols et nous oblige à le suivre sur ce terrain, ce n'est pas de ces mariages même qu'il s'agit; il s'agit uniquement des procédés réciproques de l'Angleterre et de la France, il s'agit de savoir qui est responsable de la rupture de l'entente cordiale.

I.

Le 18 octobre 1846, *le Moniteur universel* contenait une longue description des deux mariages royaux célébrés huit jours auparavant à la cour de Madrid. La jeune reine d'Espagne, Isabelle II, venait d'épouser son cousin germain don François d'Assise, duc de Cadix, fils aîné de l'infant François de Paule, — et sa sœur, l'infante Maria-Luisa-Fernanda, venait d'épouser le plus jeune des fils du roi Louis-Philippe, le prince Antoine-Marie-Philippe-Louis d'Orléans, duc de Montpensier.

A en croire la feuille officielle, c'était là un événement du premier ordre dans l'histoire de la monarchie de juillet. Le récit, quoique tracé avec mesure, révélait un sincère enthousiasme. D'ailleurs, sans parler ni du cérémonial éclatant, ni de l'émulation des vieilles races nobles, ni de tout ce que les coutumes nationales ajoutent à la splendeur de ces royales fêtes, que de motifs pour y prendre intérêt! Comment ne pas être touché de la situation des personnes et des espérances du pays? La jeune reine, née le 10 octobre 1830, se mariait le jour même où elle accomplissait sa seizième année, le 10 octobre 1846; son mari, qui se trouvait doublement son cousin germain, étant fils d'une sœur de sa mère et d'un frère de son père, était âgé de vingt-quatre ans à peine. L'infante Fernanda allait avoir quinze ans, le duc de Montpensier n'en avait

pas vingt-deux. Au point de vue extérieur, tout ici respirait la jeunesse, et il n'y avait en jeu que des affections de famille. En outre, que de garanties pour le bonheur de l'Espagne! La jeune reine n'était encore qu'un enfant de trois ans lorsque le 29 septembre 1833 elle avait succédé à son père le roi Ferdinand VII, en vertu de l'ordre de succession légitime établi par la coutume du royaume et confirmé par le décret royal du 29 mars 1830. On sait avec quelle ardeur cet ordre fut contesté dès le lendemain de la mort de Ferdinand VII. Don Carlos, infant d'Espagne, frère puîné du feu roi, invoqua la loi salique, apportée en Espagne, disaient ses partisans, par la dynastie des Bourbons, et se considéra dès lors comme l'héritier légitime de la couronne. Cependant Isabelle, proclamée reine d'Espagne à Madrid le 2 octobre 1833, avait été placée sous la tutelle de sa mère Marie-Christine, nommée régente du royaume. Ce fut le signal de la guerre civile, — non pas guerre de famille seulement, l'oncle d'un côté, la nièce de l'autre, — mais guerre de deux partis, — les absolutistes poussant au combat l'indolent don Carlos, les libéraux s'attachant à la cause d'Isabelle et de la régente, sa mère. Est-il besoin de rappeler les orages de cette minorité, les perpétuelles vicissitudes de la lutte, tantôt les carlistes marchant sur Madrid et le trône d'Isabelle menacé, tantôt les vainqueurs prenant la fuite et les vaincus revenant à la charge, la défaite d'hier réparée par l'avantage d'aujourd'hui, l'impétueuse poussée du matin amenant la reculade du soir, rien de fait, nulle relâche, nul résultat, une interminable partie d'échecs, aussi meurtrière que fantasque, enfin, après six années d'alternatives sans nombre, l'insurrection réduite à néant par l'incapacité de don Carlos et la mort de son principal champion, l'intrépide Zumalacarréguy, le prétendant obligé de chercher un refuge en France, Espartero écrasant dans les provinces basques et aragonaises les derniers restes de l'absolutisme? Est-il besoin de rappeler aussi, après cette victoire de 1839, la division introduite parmi les vainqueurs, les modérés et les exaltés aux prises, Marie-Christine destituée de ses hautes fonctions par les cortès, Espartero investi de la régence, le successeur de Marie-Christine renversé à son tour, puis, sa déchéance prononcée, les cortès, au lieu d'élire un autre régent, proclamant la majorité d'Isabelle âgée seulement de douze ans et demi?

Sans entrer dans le détail de ces événemens, il suffit de les rappeler pour faire comprendre l'intérêt immense que présentait le mariage futur de la jeune reine. Il s'agissait de la pacification de l'Espagne. Soutenu mollement par les modérés, attaqué sans relâche par les exaltés, le gouvernement d'Isabelle avait besoin de compter sur une grande puissance étrangère. A qui devait-il demander ce patronage? A la France ou à l'Angleterre? Telle était la question.

On entrevoit à ce seul exposé le conflit qui va surgir. La France ne saurait être désintéressée dans une pareille affaire; sans y être engagée aussi directement, l'Angleterre, selon les circonstances, aura des objections graves à présenter. La France de 1830, gouvernée par un roi de la maison de Bourbon, pouvait-elle consentir à ce qu'une reine d'Espagne, une Bourbon, fût mariée à un prince d'une maison étrangère? Non, certes. Un sentiment de famille, parfaitement d'accord avec l'intérêt politique, devait inspirer Louis-Philippe, et, pourvu que l'affaire fût conduite d'une main délicate, il était impossible de ne pas apprécier les raisons vraiment royales qui lui dictaient ses résolutions. D'autre part, l'Angleterre pouvait-elle permettre que l'Espagne fût trop étroitement unie à la France, que le mari de la reine d'Espagne fût un prince français, qu'un fils du roi Louis-Philippe partageât la fortune d'Isabelle? Pas davantage. Des deux côtés, il y avait un principe à maintenir et des concessions à faire.

Les notes de Stockmar nous apprennent que dès l'année 1840, la reine d'Espagne n'ayant encore que dix ans, le gouvernement français se préoccupait déjà de son mariage. Lord Palmerston étant venu à Paris vers la fin de cette année, M. Guizot s'entretint avec lui des affaires générales de l'Europe, et, arrivé au chapitre de l'Espagne, dit simplement ces mots : « La reine épousera Cadix, ensuite Montpensier épousera l'infante. » Cadix, c'était le duc de Cadix, don François d'Assise, fils aîné de l'infant don François de Paule, celui qui en effet épousa la reine six ans plus tard, le 10 octobre 1846, le même jour que le duc de Montpensier épousa l'infante Luisa-Fernanda. La forme de cette déclaration : « La reine épousera Cadix, ensuite Montpensier épousera l'infante, » atteste que ce plan venait du roi Louis-Philippe. M. Guizot ne se serait pas exprimé aussi familièrement s'il eût parlé en son nom propre; il répète, cela est évident, les mots employés par le roi, et c'est le roi lui-même que nous entendons. Là-dessus, — toujours suivant le récit de Stockmar, — lord Palmerston annonça les objections que l'Angleterre serait obligée de faire à ce projet : « Fort bien, disait-il, c'est un Bourbon d'Espagne, d'après votre plan, qui épousera la reine d'Espagne; mais si la reine vient à mourir? si elle meurt sans postérité? Pouvons-nous admettre qu'un Bourbon de France épouse la sœur de la reine d'Espagne, celle qui lui succéderait en cas de malheur? » A quoi M. Guizot aurait répondu avec une merveilleuse assurance : « La reine aura des enfans et ne mourra point. »

Ce pronostic de M. Guizot, pour le dire en passant, s'est réalisé de tout point. L'enfant dont il parlait est devenue femme, elle a eu beaucoup d'enfans, elle vit encore, et si elle ne règne plus sur l'Espagne depuis la révolution de septembre 1868, c'est son fils, le

prince Alphonse, que les cortès espagnoles, après avoir essayé de la république, après avoir tenté ensuite de substituer la maison de Savoie à la maison de Bourbon, sont allés chercher en exil pour lui rendre le trône de sa mère. Ce n'est pas là ce qui nous frappe le plus dans ce singulier entretien de M. Guizot et de lord Palmerston. L'entretien a-t-il eu lieu tel qu'il est raconté? Les deux illustres interlocuteurs ont-ils tenu le langage qu'on leur prête? Je sais bien que c'est un point difficile à élucider, puisqu'ils sont morts l'un et l'autre. Lord Palmerston et M. Guizot auraient pu seuls contrôler les assertions de Stockmar, et il est certain qu'on ne trouve aucune trace de ce fait ni dans les *Mémoires* de notre compatriote ni dans les biographies de l'homme d'état anglais. Cependant, est-il admissible qu'on invente de pareilles choses? N'est-il pas probable que Stockmar, toujours attentif, toujours aux écoutes, aura recueilli ce détail, soit de Palmerston lui-même, soit de l'un de ses confidens, et qu'il l'aura noté au passage, comme il faisait souvent, sans en soupçonner toute la valeur? Cette valeur est grande, on le verra par la suite de notre récit. Les paroles de M. Guizot, si elles ont été prononcées en 1840, réduisent à néant les accusations chicanières de Stockmar commentées et envenimées par son fils. Je retiens donc la note comme acquise au procès.

C'est en 1841 que les cabinets de Londres et de Paris commencèrent à s'occuper du mariage de la jeune reine. Les conversations du moins devinrent plus sérieuses, plus précises; on ne se borna plus à des paroles fortuites comme dans l'entretien de lord Palmerston avec M. Guizot. Le roi Louis-Philippe, sans avoir encore arrêté les détails de son plan de conduite, avait fixé des règles générales dont il était résolu à ne pas se départir. Le fils du baron de Stockmar, éditeur de ses *Mémoires*, prétend que le roi des Français avait conçu l'idée de marier la reine d'Espagne avec un de ses fils, que le prince destiné par lui à cette alliance était le duc d'Aumale et qu'il s'en était ouvert à la reine Marie-Christine. Quelles sont ici les autorités de M. Ernest de Stockmar? Je ne sais; Louis-Philippe a toujours affirmé le contraire, M. Guizot a toujours répété l'affirmation du roi avec des détails qui ne laissent prise à aucun doute. Une lettre du roi à M. Guizot, citée dans les *Mémoires* de ce dernier, contient ces paroles expresses : « Quand j'ai dit à lord Cowley, pour la trentième fois, que je n'avais jamais eu le moindre attrait pour cette alliance et que tous mes fils y étaient également contraires, lord Cowley m'a répété avec une insistance que je vous ai même signalée : *Your majesty always said so* (1). » — La seule chose qui ait pu induire en erreur M. Ernest de Stockmar, c'est

(1) « Votre majesté m'a toujours parlé ainsi. » Voyez M. Guizot, *Mémoires*, t. VIII, p. 109.

qu'à cette date, en 1841, il y avait en Espagne un parti nombreux, actif, qui désirait manifestement le duc d'Aumale. L'éclat militaire du jeune officier de l'armée d'Afrique avait excité en sa faveur des sympathies ardentes. Il est impossible d'étudier l'histoire des mariages espagnols sans rencontrer ce parti et ce projet jusqu'à la veille même du jour où est décidé le mariage du duc d'Aumale avec une autre princesse de la maison de Bourbon, Marie-Caroline-Auguste, princesse des Deux-Siciles, fille du prince Léopold de Salerne. C'est le 25 novembre 1844 que fut célébré ce mariage; or, de 1841 à 1844, Louis-Philippe ne cesse de repousser les tentations qui lui viendraient de Madrid. Il écrit à M. Guizot le 1er novembre 1841 : « En vérité, c'est bien le cas de dire à ceux qui seraient tentés de se quereller aujourd'hui pour la main d'Isabelle II : avant de se disputer le trône d'Espagne, il faut savoir s'il y aura en Espagne un trône à occuper. » C'était sous la régence d'Espartero qu'il s'exprimait de la sorte; après la chute du régent (29 juillet 1843), il tiendra encore le même langage, comparant les affaires d'Espagne aux cylindres mouvans des grandes usines. Malheur à qui ne se défie pas de l'engrenage! Les dents de la machine emportent et broient tout ce qui s'y introduit.

Un de ces engrenages qu'il redoutait par-dessus tout, c'était la nécessité de répondre à une ouverture qui lui serait faite par le cabinet de Madrid au sujet du duc d'Aumale. Décidé à refuser cette demande, il ne se dissimulait pas les inconvéniens et même les dangers de son refus. Ne serait-ce pas blesser l'Espagne, irriter son orgueil, la rejeter du côté de l'Angleterre? Le but à poursuivre, c'était donc que cette demande ne se produisît pas; telle était la constante préoccupation du roi. Seulement, quel était le *modus faciendi?* Comment faire entendre au cabinet de Madrid qu'on voudrait voir ce projet abandonné? Il n'est pas facile d'insinuer ces choses-là sans courir les risques d'un peu de ridicule. « Je sens l'embarras, écrivait le roi à son ministre; on ne refuse que ce qui vous est offert, ou bien on s'expose à s'entendre dire : Mais vraiment qui vous a dit qu'on songeait à vous? » Fort bien, tout cela n'est que trop juste; permettra-t-on cependant que les Espagnols se laissent entraîner à faire leur démarche, « dans la présomption qu'une offre nationale de l'Espagne exclurait la possibilité d'un refus et forcerait l'acceptation? » Non, conclut le roi après cette curieuse délibération avec lui-même, non, « il faut instruire nos agens pour écarter et faire avorter autant qu'ils pourront toute proposition relative à mon fils. »

Il est regrettable que M. Ernest de Stockmar n'ait pas étudié plus attentivement sur ce point le dernier volume des *Mémoires* de M. Guizot; à moins que son siége ne fut fait d'avance, il aurait re-

noncé au système sur lequel reposent ses chicanes et ses accusations. Admettons que le roi Louis-Philippe, au début de la question, ait songé un instant à marier la reine d'Espagne avec le duc d'Aumale, il n'aura guère tardé à s'apercevoir qu'un tel projet rencontrerait de la part de l'Angleterre une résistance inflexible. Esprit sage, intelligence pratique, il y aura donc renoncé immédiatement. Bien plus, pour effacer toute trace, pour détruire tout soupçon de ce qui n'avait pu être chez lui qu'une pensée fugitive, c'est à dater de ce moment qu'il eut soin de déclarer très haut les résolutions dont nous venons de parler. Il y revenait sans cesse et de la façon la plus nette. Dira-t-on que les déclarations publiques ne peuvent jamais contenir la vérité tout entière, qu'elles laissent toujours une porte ouverte aux événemens, une part à l'imprévu, et que les secrètes ambitions du roi comptaient bien sur ce secours? M. Guizot répond d'une façon péremptoire : « Ce n'est pas dans des documens officiels, dans des entretiens avec les diplomates étrangers, c'est dans la correspondance intime et confidentielle du roi Louis-Philippe avec moi que je trouve ces témoignages positifs de sa ferme et spontanée résolution de ne pas rechercher, de ne pas accepter le trône d'Espagne pour l'un de ses fils, pas plus qu'en 1831 il n'avait accepté le trône de Belgique pour M. le duc de Nemours. Il sacrifiait, sans hésiter, à l'intérêt général d'une vraie et solide paix européenne, tout intérêt d'agrandissement personnel et de famille (1). »

En revanche, dès que le roi eut renoncé pour un de ses fils à la couronne d'Espagne, il proclama non moins haut le principe qui devait diriger en cette affaire la politique de la France; il fallait que le mari de la jeune reine fût un Bourbon de la descendance de Philippe V. Sur un trône où un petit-fils de Louis XIV avait assis une dynastie nouvelle, la France ne pouvait souffrir un prince de race étrangère. C'était pour elle une question d'honneur encore plus qu'un intérêt politique. La maison de Bourbon avait bien des maris à offrir à la jeune reine : des princes de Naples, des princes de Lucques, les fils de don Carlos ou les fils de don Francisco; la France n'en excluait aucun, elle excluait tous les autres candidats, quels qu'ils pussent être.

Dans le temps même où se débattaient ces questions, on vit apparaître d'une façon mystérieuse la candidature qui a le plus contribué à faire de toute cette histoire un imbroglio inextricable. Un cousin du prince Albert, un neveu du roi des Belges, le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha, avait épousé en 1836 la reine dona Maria de Portugal, fille du roi dom Pedro, et ce mariage, com-

(1) Guizot, *Mémoires*, t. VIII, p. 110.

battu secrètement, assure-t-on, par la politique française, avait été décidé surtout par l'influence de lord Palmerston, chef du *foreign office*, dans le ministère Melbourne. Le roi de Portugal avait un frère, le prince Léopold, jeune homme de bonne mine et d'esprit cultivé. Est-ce l'époux de dona Maria qui conçut le projet de marier son frère à la reine Isabelle? Espérait-il que le gouvernement anglais, si favorable au mariage d'un Cobourg avec la reine de Portugal, montrerait les mêmes dispositions au sujet de la couronne d'Espagne? Il avait eu pour lui en 1836 la protection de son oncle le roi des Belges; pensa-t-il que son frère, en 1841, ajouterait à ce patronage l'appui de son cousin le prince Albert et la haute autorité de la reine Victoria? Toute cette affaire est très obscure. M. Guizot nous apprend dans ses *Mémoires* que l'idée de marier le prince Léopold à la reine Isabelle se produisit en effet vers l'année 1841. A qui vint-elle d'abord? Par qui fut-elle mise en avant? Il déclare qu'il ne saurait le dire. M. Ernest de Stockmar, qui parle ici d'après les notes de son père, prétend que les premières ouvertures faites à ce sujet seraient venues de Marie-Christine elle-même. Marie-Christine, assure-t-il, quoique très favorable à un prince français, soit pour la reine Isabelle, soit pour l'infante Luisa-Fernanda, aurait fait insinuer plusieurs fois à la cour d'Angleterre qu'elle marierait volontiers la reine sa fille à l'un des princes de Saxe-Cobourg. Elle avait indiqué d'abord parmi ces princes celui qui tenait la première place, le duc Ernest, héritier présomptif du duc régnant, le frère aîné du prince Albert; puis, voulant simplifier la question, elle avait désigné le cousin du duc héritier, le prince Léopold, le plus jeune frère du roi de Portugal (1). Seulement, s'il faut en croire Stockmar, ces ouvertures n'auraient pas fait la moindre impression sur le gouvernement anglais. Aucun homme

(1) La maison de Saxe-Cobourg-Gotha, cette maison *si rapidement ascendante*, comme dit M. Guizot, se divisait alors en plusieurs branches. Il y avait d'abord la branche régnante, dont le chef à cette date était le duc Ernest Ier. Le duc Ernest Ier avait deux fils, l'un qui lui succéda en 1844 sous le nom d'Ernest II, l'autre le prince Albert, qui épousa en 1840 la reine Victoria. — Ensuite venait la branche cadette, celle du prince Ferdinand, frère du duc Ernest Ier, qui avait trois fils et une fille. L'aîné de ses fils, le prince Ferdinand, est celui qui en 1836 était devenu roi de Portugal et des Algarves par son mariage avec dona Maria; le second, le prince Auguste, épousa en 1843 la princesse Clémentine d'Orléans, fille du roi Louis-Philippe; le troisième est le prince Léopold, dont il est question dans notre récit. La fille du prince Ferdinand, sœur des princes que nous venons de nommer, est la princesse Victoire, qui avait épousé le duc de Nemours en 1840. — Enfin, la troisième branche est celle du prince Léopold, fondateur du royaume de Belgique. — Ces trois frères, le duc Ernest, le prince Ferdinand, le prince Léopold, dont la descendance occupe les trois trônes d'Angleterre, de Belgique et de Portugal, avaient deux sœurs, l'une, la princesse Juliane, l'aînée de toute la famille, mariée très malheureusement en 1796 au grand-duc Constantin de Russie et divorcée en 1820; l'autre, la princesse Victoria, qui est devenue la duchesse de Kent, mère de la reine d'Angleterre.

d'état ne les eût prises au sérieux. On inclinait plutôt à penser que Marie-Christine, en tenant ce langage, agissait d'accord avec le roi Louis-Philippe; pour la reine douairière d'Espagne et pour le roi des Français, unis d'une si cordiale amitié, c'était un moyen de pénétrer les sentimens de l'Angleterre, de voir clair dans son jeu, de lui dérober son secret, s'il y en avait un.

Il n'y avait pas de secret, Stockmar l'affirme. Vers la fin du mois d'août 1841, lord Palmerston, avant de quitter la direction du *foreign office*, avait déclaré que le jeune prince Léopold de Saxe-Cobourg (le duc héritier était déjà hors de cause) ne pouvait être le candidat de l'Angleterre; il tenait de trop près au duc de Nemours, qui avait épousé sa sœur (1), et ce motif suffisait, dit Stockmar, pour que la reine Victoria ne fût point favorable au projet en question. Quant à lord Aberdeen, qui succéda bientôt à lord Palmerston comme ministre des affaires étrangères (août 1841), n'a-t-il pas toujours travaillé loyalement au maintien de l'entente cordiale entre l'Angleterre et la France? On ne saurait donc le soupçonner d'avoir accueilli à cette date la candidature, sérieuse ou non, du prince Léopold, encore moins de l'avoir suscitée.

Ces détails sont nécessaires à la clarté de notre récit. On verra tout à l'heure qu'une des questions capitales du procès se résume en ces termes : L'Angleterre a-t-elle voulu, oui ou non, contrarier le principe établi par la France et faire asseoir sur le trône d'Espagne un prince étranger à la maison de Bourbon? M. Guizot a répété souvent : « Nous ne voulons pas être dupes. » — « Nous sommes traités en dupes, » ont répété souvent les hommes d'état de l'Angleterre; si bien qu'en présence des récits anglais et français, au milieu de ces plaintes contradictoires, dans ce feu croisé de récriminations amères, on est obligé de se demander de quel côté est la vérité, de quel côté le mensonge? Or, c'est précisément la personne du prince Léopold qui a soulevé ces débats, c'est la candidature du prince Léopold qui, suscitée d'une façon peu loyale ou redoutée d'une façon peu sincère, a précipité les choses, amené un brusque dénoûment, compromis pour longtemps l'amitié de deux grands états, et contribué peut-être, quoique d'une façon indirecte, à la catastrophe du 24 février 1848. Encore une fois, qui a tort ici, de l'Angleterre ou de la France? Des deux gouvernemens, lequel a trompé l'autre? *That is the question.*

Il paraît difficile de ne pas ajouter foi aux paroles de Stockmar lorsqu'il affirme sur bonnes preuves que cette candidature du prince Léopold n'éveilla d'abord aucune sympathie parmi les hommes

(1) C'est le 27 avril 1840 que la princesse Victoire de Saxe-Cobourg-Gotha avait été mariée à Louis d'Orléans, le duc de Nemours.

d'état de l'Angleterre. Les seules personnes qui ne l'eussent pas repoussée dès le premier mot étaient le prince Albert et le baron de Stockmar. Encore cette demi-faveur était-elle soumise à bien des conditions. Les hommes d'état anglais se bornaient à dire : Il n'y a là pour l'Angleterre aucun avantage sérieux, et il peut s'y trouver au contraire une cause de difficultés à la fois très dangereuses et très inutiles. Pour des esprits politiques, c'était écarter l'affaire d'un seul coup. Le prince Albert, dans un sentiment de famille qui se comprend sans peine, ne rejetait pas si absolument la candidature de son cousin; Stockmar, dévoué à ses maîtres et à son pays natal, se gardait bien aussi de condamner si vite le jeune cadet de Saxe-Cobourg-Gotha. Tous les deux disaient : « Ce n'est pas un de ces buts qu'il faut poursuivre à tout prix, mais il ne serait pas sage non plus d'y renoncer sans examen. Si les circonstances deviennent propices, si l'on peut réussir par des moyens honorables et raisonnables, c'est-à-dire par des moyens qui ne compromettent pas de plus graves intérêts, la chose vaut bien qu'on s'en occupe. » Quant au roi des Belges, obligé comme gendre de Louis-Philippe à une extrême réserve, même dans une question qui intéressait la maison de Saxe-Cobourg, il montra, selon Stockmar, encore plus de tiédeur et de philosophie.

Il est naturel pourtant que le gouvernement français ait été moins frappé de cette tiédeur que le baron de Stockmar; les points de vue étaient si différens! Un jour, pendant un voyage du roi des Belges à Londres, l'ambassadeur de France, M. le comte de Sainte-Aulaire, ayant essayé de deviner le fond de sa pensée sur la question, le trouva très fin, très boutonné, par conséquent beaucoup moins indifférent qu'on ne l'aurait voulu. « Durant deux heures d'escrime, écrit M. de Sainte-Aulaire à M. Guizot, il a très dextrement paré mes bottes, sans jamais se découvrir. » M. de Sainte-Aulaire conclut en ces termes : « Mon impression est que le roi Léopold ne veut pas mécontenter notre roi, qu'il s'emploiera toujours en bon esprit entre nous et l'Angleterre, mais qu'après tout il est beaucoup plus Cobourg que Bourbon, et qu'il ferait pour son neveu tout ce qu'il jugerait possible. »

Au reste, la situation est nettement définie dans une page de Stockmar qui contient des révélations importantes. Voici ce que le conseiller du ménage royal de Windsor écrivait le 14 mai 1842 :

« En ce qui concerne le mariage espagnol, l'influence de mes désirs et de mes sentimens ne trouble en rien la préparation du jugement qui ne doit être prononcé que par la raison.

« Il faut à la reine un mari, c'est la condition première, contre lequel ni l'Espagne, ni l'Europe n'aient de sérieuses objections à élever,

et qui, seconde condition, soit constitué de telle sorte au physique et au moral qu'on puisse espérer son succès dans cette tâche difficile de mari de la reine d'Espagne.

« Les Bourbons, si on les examine d'après cette double exigence, offrent prise à beaucoup d'objections.

« *Notre candidat* est *plus acceptable* que bien d'autres au point de vue politique et pour l'Espagne et pour les vrais intérêts de l'Europe, sans compter que la parenté avec le Portugal pourrait dans un cas donné apporter un élément utile aux deux dynasties, et les mettre sur le pied d'amitié que réclame leur salut commun.

« C'est une autre question de savoir si Léopold possède les qualités personnelles nécessaires pour une entreprise si difficile; il est jeune, inexpérimenté, et vit dans un milieu où il lui sera bien malaisé d'acquérir en si peu de temps ce qu'une pareille mission exige pour la maturité de l'esprit et surtout pour le caractère.

« En de telles circonstances, c'est faire assez, c'est même tout faire que de permettre au destin de le *trouver*, si le destin, dans sa capricieuse envie de réaliser des choses invraisemblables, persistait à le *chercher* en dépit de tous les empêchemens et de tous les obstacles.

« C'est ce qui a eu lieu, autant du moins que la chose était en notre pouvoir.

« Nous avons dirigé sur ce candidat l'attention de l'Espagne et de l'Angleterre avec la prudence que conseillait un examen attentif de toutes les convenances. Espartero ne s'est déclaré ni pour ni contre; il a dit très sagement qu'une telle affaire ne pouvait être décidée que par le gouvernement espagnol en vue des véritables intérêts de la nation espagnole, sous le patronage et avec l'assentiment de l'Angleterre. Nous avons déjà obtenu que notre ministère (le ministère Peel), d'abord favorable à un Bourbon parce qu'un Bourbon susciterait le moins de difficultés extérieures, est devenu tout à fait impartial, et soutiendra loyalement tout choix conforme aux vrais intérêts de l'Espagne, c'est-à-dire par là même assuré du succès.

« Ainsi la semence est déjà confiée à la terre, à une terre, il est vrai, où, selon toute vraisemblance, elle ne lèvera point; qu'importe? notre part du travail est accomplie, la seule part qui fût possible, la seule que conseillât la raison; nous n'avons plus qu'à attendre le résultat. »

Voilà un aveu des plus graves et qui vient compléter fort à point les *Mémoires* de M. Guizot. « Je ne saurais dire, écrit M. Guizot, à qui vint d'abord l'idée de la candidature du prince de Cobourg et par qui elle fut répandue. » Par qui elle fut répandue, Stockmar nous le dit sans détour: ce fut par lui et par le prince Albert. *Notre candidat*, c'est le candidat des Cobourg, le candidat du prince Albert et du baron, le jeune prince Léopold. Et voyez avec quel soin ils lui

préparent ce rôle. Point de précipitation, point de témérité. Ce n'est pas une affaire à enlever d'un coup de main, c'est une chose délicate et sérieuse, qui veut être menée silencieusement à bon port. On a déjà obtenu l'assentiment secret du ministère Peel, au moment même où ce ministère vient de faire des déclarations tout opposées au gouvernement français. Mais tout cela se passe dans l'ombre. Aucun grave intérêt n'est compromis. On s'est borné à tenter le hasard, à jeter un grain dans le sillon, à montrer un jeune prince au destin, *monstratus fatis*, comme dit Tacite.

Maintenant, si vous lisez dans les *Mémoires* de M. Guizot combien il est surpris, troublé, inquiet, de voir lord Aberdeen et sir Robert Peel, des hommes qu'il estime si haut, des esprits si sages, si sincères, oublier leurs engagemens au sujet du mariage de la reine d'Espagne, protester contre l'idée de lui faire épouser un Bourbon, présenter cette politique comme une atteinte à la liberté personnelle de la reine, la condamner enfin comme un acte immoral, vous ne serez étonné ni du langage des ministres anglais ni du trouble de M. Guizot. M. Guizot ne s'est pas exagéré les choses, il n'a pas eu tort de soupçonner chez ses amis d'outre-Manche un brusque revirement d'idées; ce n'est pas du tout pour le besoin de sa cause, ce n'est pas pour justifier les résolutions ultérieures du roi Louis-Philippe qu'il a raconté ses inquiétudes. Les griefs qu'il exprime ne sont que trop réels. Stockmar a tout avoué, *habemus confitentem reum*. C'est Stockmar et le prince Albert qui ont servi dans l'ombre la candidature du prince Léopold de Cobourg, c'est le prince Albert et Stockmar qui ont obtenu de sir Robert Peel l'abandon du principe adopté à l'amiable entre l'Angleterre et la France.

Ainsi les faits principaux qui se dégagent de cette histoire au commencement de l'année 1843, les faits qui sont le fond même de ce drame ou de cet imbroglio espagnol, peuvent être résumés de la sorte : Ce ne fut pas d'abord une bataille, ce fut un compromis. L'Angleterre excluait du trône d'Espagne les fils de Louis-Philippe, la France en excluait tout prince étranger à la descendance de Philippe V. Ces deux points admis, on était d'accord. Mais tout à coup le compromis est oublié. Le ministère anglais se pose en champion chevaleresque de la jeune reine et réclame pour elle la liberté de choisir. « Fort bien! répondent nos diplomates; la liberté de la reine, la liberté absolue de choisir, c'est un autre principe, mais un principe qui offre aussi de grands avantages, à la condition d'être sincèrement appliqué. Dès qu'on le prend pour guide, il faut le suivre jusqu'au bout. Si donc la reine d'Espagne choisit son cousin le duc d'Aumale, vous ne vous y opposerez pas (1). » Là-dessus le

(1) Voyez, dans les *Mémoires* de M. Guizot, t. VIII, p. 114-116, la conversation qui eut lieu au *foreign office* le 9 mai 1842 entre lord Aberdeen d'une part, de l'autre

ministère anglais bat en retraite. Il n'accepte ce principe que contre la France, c'est-à-dire pour placer un Cobourg sur le trône des Bourbons, il le repousse si la France doit en profiter.

Serrons les choses de plus près encore. Il y a ici deux politiques qui se rencontrent en champ-clos, un peu au hasard et dans l'ombre : d'une part le système de Louis-Philippe, très nettement conçu, très hautement proclamé; de l'autre le système équivoque hasardé secrètement par le prince Albert ou du moins par le baron de Stockmar. Le système de Louis-Philippe, on l'a vu plus haut : aucun des fils du roi des Français sur le trône d'Espagne, puisque ce serait compromettre l'amitié de la France et de l'Angleterre, mais en revanche aucun prince choisi pour roi d'Espagne en dehors des Bourbons descendans de Philippe V. Le système de Stockmar, nous le connaissons désormais, consiste à soutenir, très prudemment il est vrai, avec toute sorte de ménagemens et d'habiletés, une candidature cherchée non parmi les parens de Louis-Philippe, mais parmi les parens de la reine Victoria. Cobourg et Bourbon! tels sont les adversaires aux prises en ce mystérieux conflit.

II.

Le premier acte de l'imbroglio, dans le résumé que nous venons d'en faire, embrasse une période de trois ou quatre ans. Il commence vers 1840 et se prolonge jusqu'en 1843. Tout à coup, dans le courant de cette année, un événement grave vient changer la face des choses. Le général Espartero, qu'une révolution avait porté à la régence en 1838, est précipité du pouvoir par une révolution nouvelle. Tous les partis, toutes les forces l'ont frappé à la fois, les progressistes comme les modérés, l'armée comme les cortès, les villes comme les campagnes. Le voilà chassé de ce royaume où il était maître, cet orgueilleux soldat, et le 29 juillet 1843, poursuivi jusque dans Cadix, il s'embarque à la hâte pour aller chercher un refuge en Angleterre.

La chute d'Espartero était un coup porté à l'influence anglaise en Espagne. Le ministère tory de sir Robert Peel avait accepté sur ce point l'héritage du ministère whig de lord Melbourne. Cependant, après les premiers accès d'une mauvaise humeur, peut-être

M. le comte de Sainte-Aulaire, ambassadeur de France, et M. Pageot, un de nos plus habiles diplomates, très initié aux choses de l'Espagne et qui arrivait d'une mission à Madrid. « Nous ne faisons, dit M. Pageot, que rendre exclusion pour exclusion. — Nous n'excluons personne, reprit lord Aberdeen; c'est une affaire purement domestique dont nous ne voulons pas nous mêler. — Dans ce cas, je pourrai dire au gouvernement du roi que, si la reine Isabelle désire épouser son cousin le duc d'Aumale, vous ne vous y opposerez pas. — Ah! je ne dis pas; il s'agirait alors de l'équilibre de l'Europe; ce serait différent. »

plus apparente que réelle, lord Aberdeen, chef du *foreign office*, s'accommoda de la situation nouvelle et ne ressentit que plus vivement le besoin de resserrer les liens d'amitié avec la France. M. Guizot croit même trouver la trace de ce sentiment dans la visite toute spontanée que la reine Victoria et le prince Albert firent au château d'Eu en 1843.

S'occupa-t-on au château d'Eu du mariage de la reine d'Espagne? Lord Aberdeen accompagnait la reine Victoria; le roi des Français et la reine d'Angleterre, lord Aberdeen et M. Guizot eurent-ils occasion d'échanger leurs idées à ce sujet? Il paraît bien qu'il n'en fut question que très sommairement. Louis-Philippe renouvela ses déclarations en ce qui concernait la candidature de l'un de ses fils, et tout en resta là. On n'en parla point davantage l'année suivante, lorsque Louis-Philippe, accompagné du duc de Montpensier, alla rendre aux augustes hôtes de Windsor la visite qu'il avait reçue. Ce fut seulement en septembre 1845, pendant le second séjour de la reine Victoria et du prince Albert au château d'Eu, qu'il y eut un échange de bonnes paroles touchant le mariage du duc de Montpensier avec l'infante d'Espagne, sœur de la reine Isabelle. Lord Aberdeen s'en entretint tour à tour avec le roi et avec M. Guizot. Fidèle à son plan de conduite, le roi déclara que le duc de Montpensier n'épouserait pas l'infante avant que la reine fût mariée et eût donné le jour à un enfant; lord Aberdeen déclara de son côté que le gouvernement anglais ne soutiendrait, comme prétendant à la main de la reine, aucun prince étranger à la maison de Bourbon, d'où il résultait que toute candidature de ce genre, particulièrement et expressément celle du prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, était écartée d'une façon absolue.

Voilà, ce semble, une situation très nette et, d'une part comme de l'autre, des engagemens très précis. Eh bien, c'est précisément l'heure où l'imbroglio se complique. Il y faut regarder de près pour ne pas s'égarer dans ce dédale. Oh! si l'on se contente d'un examen superficiel, rien de plus simple en apparence; la cause est facile à juger. Le roi Louis-Philippe a promis que son fils, le duc de Montpensier, n'épouserait pas l'infante doña Fernanda avant que la reine Isabelle fût mariée et que de ce mariage fût né un fils ou une fille. Or le duc de Montpensier a épousé l'infante le jour même où la reine a épousé son cousin le duc de Cadix. Évidemment le roi Louis-Philippe a manqué à sa parole. Prenez garde, l'affaire n'est pas si limpide. L'engagement était synallagmatique, comme dit la langue du droit. Le gouvernement anglais a-t-il tenu la promesse de lord Aberdeen? a-t-il écarté tout prétendant à la main de la reine qui ne fût pas un descendant de Philippe V? a-t-il eu soin particulièrement de tenir à l'écart le prince Léopold de Saxe-Co-

bourg? en un mot, sont-ce les procédés des ministres anglais qui ont dégagé Louis-Philippe des engagemens pris au château d'Eu? ou bien est-ce Louis-Philippe qui, inventant des griefs, affectant de croire qu'on le trompait, a joué la comédie pour se dégager brusquement et courir à son but? Les accusations les plus dures ont été proférées à ce sujet, des accusations si dures, si blessantes, qu'évidemment elles dépassent le but et se détruisent elles-mêmes. Comment accorder quelque crédit à de pareilles violences de langage? est-il possible que la reine Victoria ait voulu de parti pris manquer à sa parole envers le roi Louis-Philippe en faisant monter sur le trône d'Espagne un parent du prince Albert? est-il possible que le roi Louis-Philippe ait joué en présence de toute l'Europe la misérable comédie dont on parle, et qu'il ait affecté une inquiétude menteuse, une colère hypocrite, afin de reprendre sa liberté d'action? Pour moi, après avoir étudié la cause avec toute l'impartialité dont je suis capable (et l'impartialité est facile quand il s'agit de choses si éloignées de nous), je demeure fermement persuadé que d'un bout à l'autre de cette histoire il y a eu surtout des malentendus, que ces malentendus ont eu pour causes premières des fautes à peu près égales chez l'un et l'autre gouvernement, que les plus coupables, je ne dis pas les seuls coupables, sont des agens politiques trop zélés, que cette grosse affaire peut se réduire à une sorte de combat singulier entre deux diplomates, et qu'il est impossible à un esprit désintéressé d'y voir soit une tromperie de la cour d'Angleterre, soit une comédie du roi Louis-Philippe.

Les deux diplomates qui, dans ce duel d'esprit et de ruse, ont ainsi envenimé la situation, je les nomme tout de suite, c'est M. le comte Bresson et sir Henry Bulwer. Ils étaient arrivés à Madrid, l'un et l'autre, vers la fin de l'année 1843. Dans les premiers temps de leurs relations officielles, sir Henry Bulwer, voulant savoir sans doute quel homme était son collègue de France et ce qu'on pouvait se permettre à son égard, lui adressa un billet qui certainement n'avait de modèle dans aucune chancellerie. Figurez-vous un papier plié au hasard, sans enveloppe, sans cachet, déchiré à la marge, couvert de taches d'encre, et sur lequel étaient tracées quelques lignes au crayon. Des collégiens peuvent correspondre de la sorte; que dire d'une pareille drôlerie dans ce monde des scrupules et de la correction? Jamais la religion de la forme n'avait été plus hardiment violée. Il y a un art charmant de parler à demi-mot, d'insinuer une épigramme, d'effleurer l'adversaire sans qu'il puisse même se plaindre; ceci ressemblait au coup de poing d'un boxeur. M. le comte Bresson, sans s'émouvoir, riposta en maître. Il prit une feuille de même format, y fit la même déchirure, y versa le même nombre de gouttes d'encre, y traça au crayon le même nombre de lignes,

plia sa missive de la même manière et la cacheta tout autant, c'est-à-dire tout aussi peu. Au reste, les formules amicales ne manquaient pas dans ce singulier cartel; il y avait bien à la première ligne *mon cher Bulwer* en échange de *my dear Bresson*, et à la dernière *mille amitiés* en échange de *ever yours*. Ainsi s'ouvrit ce mémorable duel qui ne dura pas moins de deux ans et demi.

M. le comte Bresson était un homme de rare intelligence; il voyait très vite et très loin. Avec ce merveilleux coup d'œil, il avait plus de vigueur que de mesure, plus de hardiesse que de méthode. Avant d'être envoyé à Madrid, il avait rempli des missions diplomatiques très importantes, à Bruxelles d'abord, ensuite à Berlin. A peine arrivé à son poste, il fut bientôt au courant de toutes les affaires de l'Espagne, du jeu des partis, du rôle des chefs, surtout des intrigues sans nombre auxquelles donnait lieu la grosse question du futur mariage de la reine. La reine-mère, Marie-Christine, n'était pas immédiatement revenue à Madrid après la chute d'Espartero; M. Bresson contribua pour une grande part à son retour, s'insinua dans ses bonnes grâces, obtint sa confiance, et, sans se mêler de la politique intérieure sur un sol si agité, au milieu de partis si animés et si jaloux, profita de son influence pour connaître à fond tout ce qui intéressait la France. Dévoué à la monarchie de Louis-Philippe et à la politique de M. Guizot, il portait dans toutes les affaires dont il était chargé un patriotisme ardent, avec des inspirations qui lui étaient propres. Un des Bourbons de Naples, le comte de Trapani, frère cadet du comte d'Aquila, était alors le prétendant sur lequel l'Angleterre et la France semblaient d'accord pour en faire le mari de la reine Isabelle. Seulement le comte de Trapani avait contre lui toute l'Espagne; modérés et progressistes le repoussaient également. M. Bresson, dès les premiers jours, ne se fit aucune illusion à cet égard, et tandis que M. Guizot, plus ou moins aidé par lord Aberdeen, voulait poursuivre sur ce point les négociations commencées, lui, de son regard prompt et sûr, apercevait dans un avenir prochain une situation toute différente. Il voyait le comte de Trapani exclu par l'antipathie espagnole, les fils de don Carlos exclus par des raisons politiques, les fils de l'infant don François de Paule, c'est-à-dire le duc de Cadix et le duc de Séville, exclus aussi tous deux, le premier par son insignifiance, le second par sa réputation détestable et ses accointances perpétuelles avec les radicaux; que resterait-il alors, tous les Bourbons d'Espagne et d'Italie se trouvant écartés? Un Bourbon de France ou un prince d'une autre race, un fils de Louis-Philippe ou le prince Léopold de Saxe-Cobourg.

Pressé par cette vision qui l'obsède, il se fait aussitôt son système et adresse à M. Guizot un langage d'une hardiesse inouie. La forme est respectueuse, le dévoûment incontestable; le fond est

une vraie déclaration de principes avec une demande à brûle-pourpoint. Écoutez-le : « Entre un prince français et un prince allemand, réduit, adossé à ces termes, je n'hésiterais pas un moment, je ferais choisir un prince français. Ici, cher ministre, mes antécédens me donnent le droit de soumettre respectueusement au roi et à vous quelques observations personnelles. En 1831, quand la question s'est posée en Belgique entre le duc de Leuchtenberg et le duc de Nemours, je me suis trouvé dans une position identique. Je ne rappelerai pas à sa majesté cette conversation que je suis venu chercher à toute bride de Bruxelles, et que j'ai eue avec elle, le maréchal Sébastiani en tiers, le 29 janvier au point du jour. Les circonstances étaient imminentes, au dedans et au dehors; tout bon serviteur devait payer de sa personne; j'ai pris sur moi une immense responsabilité : j'ai fait élire le duc de Nemours, *et je n'hésite pas à reconnaître que je l'ai fait sans l'assentiment du roi et de son ministre.* » Il a beau dire qu'il y a compromis sa carrière, sa réputation même, qu'il a touché à sa ruine, on voit qu'il serait encore tout prêt à recommencer, tant la bataille l'excite et l'appelle ! Il aimerait mieux cependant être couvert par les ordres de son chef, craignant, si on le désavouait une seconde fois, *de ne plus être aux yeux de tous qu'un brûlôt de duperie ou de tromperie.* « Expliquons-nous donc secrètement, entre nous, mais sans détour. Sur quoi puis-je compter? Votre résolution est-elle prise? Êtes-vous préparé à toutes ses suites?.. Si la combinaison napolitaine échoue, si, après avoir tenté, je l'atteste sur l'honneur, tous les efforts pour la faire triompher, je me trouve forcément amené, — pour épargner à notre roi et à notre pays une blessure profonde, — à faire proclamer un prince français pour époux de la reine, accepterez-vous ce choix et en assurerez-vous à tout prix l'accomplissement? J'espère, cher ministre, que le roi ne pensera pas, que vous ne penserez pas qu'en vous adressant une question si grave et si précise, je m'écarte du respect que je dois et veux toujours observer. L'imminence du danger a pu seule me conduire à mettre de côté tous les détours et toutes les circonlocutions d'usage. »

Voilà l'homme tout entier. M. Guizot se hâte de calmer son ardeur, il lui dit qu'il n'y a pas lieu d'aller si vite, il lui rappelle que la combinaison Trapani n'est pas encore abandonnée, qu'à défaut du comte de Trapani, les deux infans, fils de don François de Paule, le duc de Cadix et le duc de Séville, ont leur place dans le plan général de la France, qu'il ne faut donc ni déprécier leurs titres ni méconnaître leurs chances possibles.

Il est bon de remarquer ici, pour apprécier exactement la suite des faits, que M. Guizot, tout en calmant l'humeur impétueuse de notre ambassadeur, ne fut pas du tout fâché de lui voir ces dispo-

sitions. « Bien loin de me blesser, écrit-il, la franche et hardie question de M. Bresson me plut et redoubla la confiance que je lui portais déjà; je me tins pour assuré que nous avions à Madrid un agent qui, dans un moment critique, n'hésiterait pas à prendre une grande responsabilité, et ne se laisserait prévenir ni arrêter par aucune intrigue, espagnole ou diplomatique. » Si le comte Bresson a connu ces sentimens de M. Guizot, et n'est-il pas bien difficile qu'il les ait ignorés? il pouvait presque y trouver le blanc-seing qu'il demandait.

Ce programme que M. Guizot venait de lui indiquer, le comte Bresson l'adopta loyalement, quoiqu'il en eût un autre au fond du cœur, et, selon son habitude, il s'y employa aussitôt avec feu. C'était le moment où sir Henry Bulwer, recevant du *foreign office* des indications analogues, mais données un peu mollement, préférait suivre ses propres idées, car il avait son système comme le comte Bresson avait le sien. Le système du comte Bresson, c'était la reine d'Espagne mariée à un fils de Louis-Philippe; le système de sir Henry Bulwer, c'était la reine d'Espagne mariée au prince de Cobourg. Seulement le comte Bresson était bien décidé à servir d'abord le programme que lui dictaient ses instructions, et à ne s'en écarter, s'il le fallait, qu'à la dernière extrémité, tandis que sir Henry Bulwer commençait résolûment par son programme à lui, sans trop se soucier des ordres officiels. Sir Henry comptait bien que s'il parvenait à faire d'un Cobourg un roi d'Espagne, la victoire justifierait son équipée, et que les protecteurs ne lui manqueraient pas à la cour du prince Albert. Ainsi, des deux ambassadeurs qui, d'après la volonté commune de M. Guizot et de lord Aberdeen, devaient travailler ensemble au mariage du comte de Trapani avec la reine Isabelle, un seul, le comte Bresson, était franchement à l'œuvre; l'autre, sir Henry Bulwer, agissait pour le prince de Cobourg. Bresson le savait bien et redoublait d'activité, mais plus il y mettait d'application, plus il excitait l'ardeur de Bulwer. C'était comme une course d'Epsom. A travers les obstacles, à travers les casse-cous, qui des deux arriverait le premier?

La course dura plus de deux ans. Les péripéties de la lutte remplissent les années 1844, 1845, et se prolongent quelques mois au-delà. Bulwer trouva d'abord un grand secours dans l'affection même de la reine-mère Marie-Christine pour la famille du roi Louis-Philippe. La reine-mère disait souvent au comte Bresson : « Donnez-nous donc un de vos princes, » et le comte Bresson, fidèle à sa consigne, lui répondait qu'il n'y fallait pas compter, à moins d'événemens imprévus. Un jour, entraîné par l'idée qui l'obsédait, l'impétueux diplomate ne put se retenir d'en parler à la reine-mère; il lui raconta en riant que le chargé d'affaires de Belgique glissait

de temps en temps l'offre de son Cobourg, et que le roi Léopold, en effet, n'y avait pas encore renoncé. Il tenait la chose, lui, Bresson, de Bulwer lui-même, à qui sur-le-champ il avait répondu en ces termes : « Quand lord Ponsonby, il y a treize ans, a essayé de pousser au trône de Belgique le duc de Leuchtenberg, j'ai fait élire en quarante-huit heures le duc de Nemours. Je puis assurer le roi Léopold ou tout autre qu'il ne m'en faut ici que vingt-quatre pour faire proclamer le duc d'Aumale. » La reine-mère, qui souhaitait si vivement cette solution-là, ne fut point choquée de l'assurance un peu bien hautaine du diplomate : « Il ne vous en faudrait pas tant, lui répondit-elle avec gaîté, et si je savais que ce fût le moyen d'arriver à mon but, moi aussi je pousserais le Cobourg. » Est-ce la confidence de M. Bresson qui suggéra cette tactique à Marie-Christine? Est-ce le sentiment personnel de la jeune reine, un secret dépit de voir les princes d'Orléans tenus à l'écart par le refus obstiné de leur père, un certain désir de se venger en se tournant avec plus ou moins de sincérité vers le candidat de Windsor, — est-ce tout cela qui détermina la conduite de la reine-mère? La vérité est que pendant ces deux années (1844-1845) il lui arriva sans cesse de *pousser le Cobourg*.

Sir Henry Bulwer ne négligeait aucune occasion d'exploiter ces sentimens divers. Le dépit de la reine, le mécontentement de Marie-Christine, l'orgueil espagnol blessé, le parti français découragé, la combinaison napolitaine de plus en plus impopulaire, c'étaient là autant d'armes qu'il maniait avec prestesse pour frayer le passage au prince de Cobourg. Au milieu de toutes ces intrigues, Louis-Philippe eut une inspiration heureuse. C'est en novembre 1844, au plus fort de la négociation relative au comte de Trapani, qu'il fit entrevoir pour la première fois à M. Bresson un projet de mariage entre le duc de Montpensier et l'infante doña Luisa-Fernanda. Le moment était bien choisi. Le mariage du duc d'Aumale avec la princesse Marie-Caroline de Naples avait dû évidemment porter un coup pénible à Marie-Christine; il était facile de prévoir qu'elle allait se rejeter plus que jamais vers l'Angleterre et le prince de Cobourg. Pour prévenir de sa part une résolution désespérée, rien de mieux que cette candidature du duc de Montpensier à la main de l'infante. La combinaison répondait à tout. Louis-Philippe n'abandonnait pas son principe; l'idée souriait au jeune duc et la reine y donnait son entier assentiment. Enfin! pensait-elle, nous cessons de nous heurter à ce refus inflexible du roi des Français! Le jour où le général Narvaez lui parla de ce projet, elle s'écria : *Por l'amor de Dios, que no deja escapar este principe!* (Pour l'amour de Dieu, ne laisse pas échapper ce prince!) — Elle eût voulu mieux encore assurément, elle eût voulu le duc de Montpensier

pour la reine, Narvaez aussi l'eût préféré, mais il n'y avait aucun espoir de faire fléchir sur ce point la résolution de Louis-Philippe. Elle se résigna donc, heureuse encore de ce demi-résultat. Il y avait là pour elle un intérêt politique étroitement uni aux motifs d'affection et de famille; un Bourbon d'Italie ou d'Espagne ne devant pas apporter une grande force à la royauté d'Isabelle, il fallait que le second mariage fît apparaître à côté du trône l'image protectrice de la France.

Tel était vers la fin de l'année 1844, au moment du mariage du duc d'Aumale avec la fille du prince de Salerne, le système confié à M. Bresson par M. Guizot : *le comte de Trapani, ou bien, à son défaut, l'un des deux infans d'Espagne, Cadix ou Séville, pour la reine Isabelle; le duc de Montpensier pour l'infante.* Il était bien entendu que le roi Louis-Philippe, fidèle à son principe de ne rechercher le trône d'Espagne pour aucun de ses fils, mettrait un intervalle raisonnable entre le mariage de la reine et celui de l'infante; c'est ce qui fut répété l'année suivante au château d'Eu, dans les conversations de Louis-Philippe avec la reine Victoria et lord Aberdeen.

Pendant ce temps-là, sir Henry Bulwer poursuivait toujours son siége, creusait les tranchées, disposait les mines et préparait l'assaut. Vainement le roi Louis-Philippe et la reine Victoria, M. Guizot et lord Aberdeen, étaient-ils parfaitement d'accord sur la double combinaison que nous venons d'indiquer, sir Henry, soutenu évidemment par l'assurance de ne pas déplaire à certaines influences occultes, se croyait en mesure de tenir en échec les deux gouvernemens d'Angleterre et de France. Vers le milieu de novembre 1845, trois mois après la seconde visite de la reine Victoria au château d'Eu, M. Guizot apprit tout à coup de Londres et de Madrid, par le comte de Jarnac et le comte Bresson, que l'intrigue Cobourg prenait des proportions inquiétantes. Le jeune prince Léopold, accompagné de son père et de sa mère, le duc et la duchesse Ferdinand de Cobourg, venait d'arriver à Londres; on disait qu'il devait se rendre de là chez son frère, le roi de Portugal, et, poursuivant son voyage, se montrer bientôt à Gibraltar, à Cadix, à Madrid. C'était toute une mise en scène dont le sens n'était que trop manifeste. Sir Henry Bulwer avait distribué les rôles; l'action allait marcher vite et le dénoûment était prochain. Aussitôt réclamations très vives de M. Guizot auprès de lord Aberdeen par l'entremise du comte de Jarnac; réponses un peu embarrassées de lord Aberdeen, réponses qui ne jettent aucun doute sur la loyauté de ce parfait homme de bien, mais qui attestent une situation équivoque dont il souffre tout le premier. Ce qui rendait ces réponses encore moins rassurantes, c'est que le ministère tory était condamné à une dissolution inévi-

table et que lord Palmerston, l'adversaire acharné de l'influence française en Espagne comme partout ailleurs, allait remplacer lord Aberdeen au *foreign office*.

Le dénoûment préparé par sir Henry Bulwer se dessinait de plus en plus. C'est au mois de février 1846 que le prince Léopold avait fait son voyage d'Espagne, recueillant des marques de sympathie, profitant de l'impopularité du Bourbon de Naples; c'est au mois de mai que le ministère espagnol, d'accord avec les reines, adresse au duc régnant de Saxe-Cobourg, par l'entremise du roi de Portugal, un message à l'effet de négocier le mariage du prince Léopold avec la reine Isabelle. Qui donc a fait envoyer ce message? Le représentant de lord Aberdeen, sir Henry Bulwer. Et par qui cette grave nouvelle est-elle communiquée à M. Guizot? Par lord Aberdeen en personne. Lord Aberdeen est le plus loyal des hommes, il souffre d'être en butte à un soupçon de duplicité, il dit expressément à M. le comte de Sainte-Aulaire, ambassadeur de France : « Je suis très mécontent de la conduite de Bulwer, et je me déclare prêt à faire ce que M. Guizot jugera convenable pour constater que je n'y suis pour rien, et que dans toute cette affaire mes actes ont été d'accord avec le langage que je vous ai toujours tenu. »

Sir Henry Bulwer, blâmé par lord Aberdeen, lui offre sa démission; n'allez pas croire cependant qu'il abandonne la fiévreuse partie où il est engagé. L'habile homme sait bien, et l'Espagne politique sait avec lui qu'il ne tardera point à reprendre son poste. Les jours du ministère Peel sont comptés. Le 25 juin 1846, le cabinet tory, qui a lui-même si hardiment et si noblement préparé sa chute par ses grandes réformes économiques, est mis en minorité sur une question toute différente par la coalition prévue des whigs et des tories. Il s'agissait d'un bill relatif aux désordres d'Irlande. Les whigs qui, dans la réforme des lois commerciales, avaient fait le triomphe de sir Robert Peel en servant leur propre cause, ne pouvaient lui rester unis plus longtemps; l'alliance n'avait eu lieu que sur un point, et, ce point gagné, chacun reprenait son poste de combat. Quant aux tories, irrités de la conduite de leur ancien chef, ils attendaient et saisirent ardemment la première occasion de châtier d'une façon éclatante ce qu'ils appelaient la trahison de sir Robert Peel. Quatre jours après, le 29 juin, sir Robert, dans un admirable discours, expliquant sa conduite et rendant hommage aux sentimens élevés qui avaient pu animer même ses plus violens adversaires, annonçait que la reine avait accepté la démission du cabinet, et chargé lord John Russel de former une nouvelle administration (1). Lord Palmerston prenait la place de lord Aberdeen.

(1) Nous n'avons pas à raconter cette séance, l'une des plus nobles que présente l'histoire de la tribune anglaise au XIXe siècle. Ce serait sortir de notre sujet. Nous ne

Si Bulwer a travaillé au succès du prince de Cobourg malgré les instructions contraires de lord Aberdeen, on devine ce qu'il fera sous la direction de lord Palmerston. Il sollicite des ordres conformes à son plan et ne tarde pas à convaincre le nouveau chef du *foreign office*. « Mon cher Bulwer, lui écrit Palmerston, je me range à l'avis que vous avez eu raison tout le temps, et que c'est nous qui avons eu tort dans cette affaire du mariage espagnol. Nous aurions dû tout de suite et bravement adopter Cobourg et le faire triompher en bravant la France; mais nous n'étions pas disposés à rompre avec la France, et nous ne croyions pas que le mariage fût un intérêt anglais assez fort pour justifier cette rupture. » Voilà une autorisation d'agir assez explicite; on avait des motifs pour être modéré au début, on reconnaît maintenant que Bulwer avait raison; n'est-ce pas dire qu'on lui donne carte blanche? Ce n'est pas tout: regardons-y de plus près, nous verrons toute la pensée de lord Palmerston. La lettre qu'on vient de lire est du mois d'août 1846; or quelle était cette modération dont il parle? Dans une dépêche du 19 juillet, par conséquent trois ou quatre semaines avant d'exprimer ce regret, il écrivait à sir Henry Bulwer que les candidats à la main de la reine d'Espagne étaient réduits à trois, savoir : le prince Léopold de Saxe-Cobourg et les deux fils de don François de Paule. Quoi! le prince Léopold, après tout ce qu'avait promis lord Aberdeen! le prince Léopold nommé ici le premier, après que lord Aberdeen avait si vertement blâmé Bulwer d'avoir travaillé pour lui! C'est donc une politique nouvelle? Lord Palmerston ne se considère pas comme lié par les paroles de son prédécesseur, lord Palmerston se dégage. Fort bien, c'est son droit, mais alors il dégage aussi la parole de la France. Pourra-t-on invoquer désormais les conversations du château d'Eu? Tout cela est détruit, chacun a repris sa liberté.

Cette même dépêche du 19 juillet, adressée par lord Palmerston à Bulwer, s'exprimait dans les termes les plus vifs sur le compte des modérés espagnols. Le ministre whig tendait la main aux pro-

pouvons toutefois nous résigner à n'en faire qu'une mention rapide sans signaler au moins la grandeur émouvante de la scène et l'héroïque sublimité du rôle de Robert Peel. Ce grand homme d'état, accablé d'outrages par ses amis de la veille, abandonné par ses alliés d'un jour, qui avait prévu tout cela, qui avait préparé sa chute en ne songeant qu'au bien du pays, et qui sort du ministère sans plainte, sans amertume, sans orgueil, sans esprit de vengeance, rendant justice à tous et disant que cette issue de la crise est peut-être ce qui convient le mieux à l'honneur des principes comme à l'intérêt du pays, est certainement un type de beauté morale unique dans les annales parlementaires. On dirait une de ces tragédies qui élèvent l'âme par l'admiration, sans aucune trace de vertu déclamatoire. Ceux qui voudraient un récit complet de la séance du 25 juin 1846 le trouveront dans les belles études que M. Guizot a consacrées à Robert Peel. Le tableau est digne du sujet et de celui qui l'a signé. Voyez, dans la *Revue* du 1er août 1856, *Sir Robert Peel*, par M. Guizot.

gressistes, c'est-à-dire à la révolution. Telle était la timidité qu'il se reprochait; il était si décidé au contraire à payer d'audace, qu'il négligea les précautions les plus simples. Rien ne l'obligeait à montrer son jeu à ses adversaires; il communiqua cette dépêche au comte de Jarnac, qui avertit immédiatement M. Guizot. Là-dessus, comme on pense, ordre donné au comte Bresson de faire connaître aux ministres espagnols le danger qui les menace. La nouvelle arrive à propos, les deux reines hésitaient encore, les ministres se perdaient dans les fils embrouillés de l'intrigue; à la lecture de la fameuse dépêche, et sans qu'il y ait besoin de commentaires, plus d'hésitations, l'heure est venue d'en finir. « Engage donc Bresson à s'entendre avec moi pour faire les deux mariages Bourbon le plus tôt possible. Les Anglais et la révolution nous menacent. » Qui tient ce langage? la reine-mère, et c'est un des ministres, M. Mon, qu'elle appelle ainsi à son secours. Reste une difficulté : il faut que la jeune reine consente à épouser son cousin, le duc de Cadix, le seul candidat possible entre les deux fils de don François de Paule. La reine mère s'en charge, elle dispose sa fille, elle la rend favorable à cette idée; le comte Bresson, à qui l'on doit tous ces détails, ajoute avec joie : « Elle s'aidera de la jeune infante, fort occupée de M. le duc de Montpensier, et à qui elle a appris que son mariage ne pouvait se faire que si sa sœur épousait un Bourbon. »

Enfin, le 27 août, après un redoublement d'efforts en sens contraires, après un nouvel assaut de sir Henry Bulwer et de nouvelles hésitations de la jeune reine, tout fut brusquement décidé. Lord Palmerston, dans son ardeur à s'attacher les progressistes, avait commis l'insigne maladresse de recommander presque impérieusement le duc de Séville, *comme le seul prince espagnol qui méritât par ses qualités personnelles de devenir le mari de la reine.* Ballottée ainsi du prince de Cobourg au duc de Séville par les caprices de lord Palmerston, la jeune reine comprit qu'elle serait le jouet du ministre whig; elle consentit sans plus de retard à épouser le duc de Cadix. Elle manda ses ministres, leur signifia sa volonté, qui fut admise sans discussion, et les informa en même temps qu'elle donnait sa sœur au duc de Montpensier; elle ajouta que ces deux mariages devraient se faire très promptement, et, autant que possible, le même jour.

Autant que possible, c'était une allusion aux difficultés de la France, par suite de ses engagemens avec l'Angleterre. La France était-elle tout à fait déliée de ses engagemens? Elle avait de bonnes raisons pour l'affirmer, mais l'Angleterre voyant les choses d'un autre œil, il fallait procéder avec circonspection. Ce fut encore Palmerston qui précipita le dénoûment par ses provocantes allures. Les cortès, convoquées par ordre de la reine, s'étaient réunies le

14 septembre. Le 18, le sénat avait voté à l'unanimité une adresse de félicitation à la reine sur l'un et l'autre mariage; le 19, le congrès des députés, par 159 voix contre une seule, adressa l'expression des mêmes sentiments à la reine Isabelle. Les deux mariages étaient consacrés d'avance par l'assentiment loyal et libre des re-représentans du pays.

Après ce vote comme avant, sir Henry Bulwer continua la lutte. Il était de ceux qui ne quittent pas le champ de bataille tant qu'il y a encore une cartouche à brûler. L'Angleterre se résignait bien au mariage de la reine avec le duc de Cadix, elle n'admettait pas le mariage de l'infante avec le duc de Montpensier. C'était une atteinte à l'équilibre de l'Europe, un moyen d'assurer un jour le trône d'Espagne à un fils du roi Louis-Philippe. Les ministres de la reine savaient-ils bien à quels dangers ils exposaient leur pays? Bulwer, pressant et menaçant, variait ce thème sur tous les tons. Si ce n'était pas assez de la parole, l'action y suppléait : un jour, il envoyait une note au ministère espagnol ; le lendemain il expédiait des courriers aux vaisseaux anglais de Gibraltar; il voulait frapper les imaginations, faire croire à tous que c'était la guerre, la guerre imminente. Le 23 septembre, pour couronner son œuvre, il remit au chef du cabinet de Madrid non pas une note de sa main, mais une protestation expresse de lord Palmerston. Au nom de l'équilibre européen, au nom de l'indépendance de l'Espagne, au nom des services rendus par l'Angleterre, le chef du *foreign office* protestait contre le projet de marier l'infante avec le duc de Montpensier et témoignait l'espoir que le gouvernement espagnol ne persévérerait pas dans ce dessein.

C'était trop. Il n'est pas dans le caractère espagnol de céder à de telles sommations. La France aussi se trouvait plus dégagée que jamais, les scrupules n'étaient plus de mise. M. Isturitz répondit comme il devait répondre. En face des protestations du ministère whig, il fit apparaître la volonté de la reine, l'approbation de la reine-mère, l'assentiment des ministres, les félicitations des cortès. Le double mariage devait se faire prochainement et le même jour. Il n'y avait plus lieu de maintenir la formule *autant que possible*; lord Palmerston venait de l'effacer.

Aussi, quelques jours après, le 28 septembre, le duc de Montpensier partit de Paris pour Madrid, le duc d'Aumale l'accompagnait. Les deux princes, entrés en Espagne le 2 octobre avec leur suite, y reçurent partout l'accueil le plus empressé. Le 5, à une demi-lieue de la ville, ils montèrent à cheval, escortés par le ministre de la guerre, par le capitaine-général, par un grand nombre de généraux dont plusieurs appartenaient à l'opposition. Le temps était magnifique; on eût dit la fête de la jeunesse et de l'espérance,

tant une joie sérieuse illuminait tous les visages. « Pas un dissentiment ne s'est trahi, écrivait M. Bresson, pas un cri hostile ne s'est fait entendre. » Enfin, le 10 octobre au soir, dans l'intérieur du palais, le patriarche des Indes, archevêque de Grenade, célébrait le mariage de la reine d'abord, puis le mariage de l'infante; le lendemain 11, la même cérémonie s'accomplit dans l'église de Notre-Dame d'Atocha. C'est l'usage espagnol que les mariages royaux soient célébrés deux fois, la première devant la famille, la seconde devant la nation. Une foule immense remplissait les nefs et les galeries de Notre-Dame; en dehors de l'église, sur tout le parcours du royal cortége, aux fenêtres, aux balcons, la population de Madrid saluait respectueusement les deux couples.

III.

Le dernier acte de ce drame, ou du moins de cette vive comédie espagnole, est rempli tout entier par l'explosion des colères anglaises. M. Guizot glisse très légèrement sur ce point. Il indique le mécontentement de lord Palmerston, le dépit de sir Henry Bulwer, qui se retire à Aranjuez, les susceptibilités de lord Normanby, ambassadeur d'Angleterre à Paris, qui interrompt presque ses relations avec le gouvernement français, mais il affirme en même temps que ce furent là des bouderies insignifiantes. Au plus fort des protestations de Bulwer, quand Bulwer s'abstint de paraître à la réception du corps diplomatique par les deux princes français, le belliqueux plénipotentiaire n'avait-il pas adressé à son ardent collègue, le comte Bresson, la lettre la plus amicale? Le comte Bresson n'avait-il pas répondu sur le même ton, non pas de courtoisie seulement, mais de sincère amitié? Enfin, à Paris, le représentant de lord Palmerston ne s'est-il pas hâté de se réconcilier personnellement avec le ministre de Louis-Philippe dans les salons de l'ambassadeur d'Autriche? Ainsi donc, tout est fini, voilà l'impression qui résulte du récit de M. Guizot; les ministres anglais se sont aperçus que leurs craintes au sujet de ces mariages étaient bien exagérées et leur langage bien agressif. Tout est fini, ou du moins tout va finir; cette longue bataille diplomatique ne laissera aucune amertume dans l'âme de nos contradicteurs.

Étrange conclusion d'un récit d'ailleurs si loyal! Il faut le dire, quoi qu'il en coûte : rien n'est plus contraire à la vérité. Le lecteur qui s'en tiendrait sur ce point aux *Mémoires* de M. Guizot n'aurait aucune idée de ce douloureux et terrible dernier acte. M. Guizot a plaidé ici *pro domo suâ*, c'est *pro domo suâ* qu'il a été si long, si expansif, dans tout ce qui concerne les négociations relatives au

mariage. Tous les incidens qui préparent sa victoire, il les raconte dans le plus grand détail, tant il tient à prouver la loyauté de sa conduite, et cette démonstration est irréfutable; mais sur les conséquences de cette victoire, sur les effets qu'il aurait dû prévoir et qu'il n'a pas prévus, sur les irritations qu'il a soulevées, sur les intérêts qu'il a compromis, sur les ruines qu'il a faites, c'est à peine s'il y a une allusion de quelques lignes.

Il n'ignorait pas cependant les faits très graves, plusieurs même très douloureux, qui sont mêlés à cette histoire des mariages espagnols. Quoi! pas un mot de ce qu'a souffert le roi Louis-Philippe! pas un mot des sentimens, fondés ou non, de la reine Victoria! pas un mot de ces justifications que le roi des Français se croit obligé d'adresser à la reine d'Angleterre par l'entremise de sa fille, la reine des Belges! pas un mot des critiques, des plaintes, j'allais dire des gémissemens, qui échappent à des membres de sa famille, dans l'intimité des confidences fraternelles! Si l'illustre homme d'état ignorait ces détails en 1846, il n'a pu les ignorer en 1848: il les a connus certainement après que les papiers trouvés aux Tuileries ont été brutalement mis au jour, et comme il n'a écrit ses *Mémoires* que bien des années plus tard, ç'a été de sa part une fâcheuse inspiration de supprimer un pareil épisode. Quelle que soit l'origine de certains documens, il ne sert de rien de les dédaigner; un jour peut venir en effet où les pages suspectes sont reprises par des chercheurs studieux, et, contrôlées, rectifiées, complétées, entrent dans les archives de l'histoire. L'histoire avait le droit de les tenir en défiance tant qu'elle ne les trouvait que dans la *Revue rétrospective* de 1848; peut-elle les traiter avec le même mépris, quand elle les rencontre dans les notes de l'homme qui fut si longtemps le conseiller et l'ami de la reine Victoria? Évidemment non. Voici donc tout un portefeuille qu'elle réclame.

La première de ces lettres royales est signée de la reine Marie-Amélie. Le 8 septembre 1846, deux jours avant la célébration du mariage du duc de Montpensier avec l'infante doña Luisa-Fernanda, la reine des Français, sur la demande du roi évidemment, écrivait à la reine d'Angleterre :

« Madame,

« Confiante dans cette précieuse amitié dont votre majesté nous a donné tant de preuves et dans l'aimable intérêt que vous avez toujours témoigné à tous nos enfans, je m'empresse de vous annoncer la conclusion du mariage de notre fils Montpensier avec l'infante Louise-Fernande. Cet événement de famille nous comble de joie parce que nous espérons qu'il assurera le bonheur de notre fils chéri, et que nous re-

trouverons dans l'infante une fille de plus, aussi bonne, aussi aimable que ses aînées, et qui ajoutera à notre bonheur intérieur, le seul vrai dans ce monde et que vous, madame, savez si bien apprécier. Je vous demande d'avance votre amitié pour notre nouvelle enfant, sûre qu'elle partagera tous les sentimens de dévoûment et d'affection de nous tous pour vous, pour le prince Albert et pour votre chère famille.

« Le roi me charge de vous offrir ses tendres et respectueux hommages, ainsi que ses amitiés au prince Albert (1). Il espère que vous aurez reçu ses lettres et que les pêches sont arrivées à bon port. Tous mes enfans me chargent aussi de vous offrir leurs hommages. Veuillez offrir mes amitiés au prince Albert ; embrassez pour moi vos si chers enfans et recevez l'expression de la tendre et inaltérable amitié, avec laquelle je suis, Madame, de votre majesté la toute dévouée sœur et amie,

« MARIE-AMÉLIE. »

Si les notes de Stockmar ne venaient pas ici à notre aide, nous aurions de la peine à nous expliquer les sentimens que cette lettre éveilla dans le cœur de la reine d'Angleterre. Un de ses ministres, lord Aberdeen, avait négocié cette affaire avec M. Guizot, et tous les deux s'étaient liés par des engagemens réciproques. Ce ministre est renversé du pouvoir. Son successeur au *foreign office*, lord Palmerston, ne tient aucun compte des engagemens pris et par cela même dégage la parole de la France. Où y a-t-il en tout cela quelque chose qui puisse toucher la reine? C'est le jeu des institutions parlementaires. Une politique remplace une politique, une méthode remplace une méthode ; rien de plus simple. Si lord Palmerston a subi un échec, la faute en est à lui. La reine épouse-t-elle donc si vivement les griefs de l'altier ministre? Nous ne sommes guère disposés à le croire, nous qui savons que cinq ans plus tard elle rappellera si fermement à l'ordre ce même ministre et lui fera signifier son congé. Ah! c'est qu'alors ce ministre aura osé déclarer une guerre sournoise au prince Albert, tandis qu'aujourd'hui le prince Albert soutient la même cause que lui. Nous voici encore ramenés au prince de Cobourg. On se rappelle ce que nous ont dit à ce sujet les notes de Stockmar. Nous l'avons vu, aux premières pages de ce récit, résumer très nettement son opinion et celle du prince sur la candidature du jeune Cobourg : c'est une combinaison à suivre sans bruit, sans éclat, sans rien risquer, en laissant la plus grande part d'action aux circonstances. Parmi ces circonstances auxquelles il se confie de la sorte, Stockmar aurait-il compté par hasard les dispositions possibles de tel ou tel ministre, chez l'un une certaine

(1) Tout ce paragraphe manque dans le texte donné par la *Revue rétrospective*.

passion antifrançaise, chez l'autre le désir de flatter adroitement les secrètes pensées de la reine et du prince? On est bien obligé d'admettre une explication de ce genre quand on lit la réponse de la reine Victoria à la reine Marie-Amélie. La voici telle que Stockmar la donne :

« Osborne, 10 septembre 1846.

« Madame,

« Je viens de recevoir la lettre de votre majesté du 8 de ce mois et je m'empresse de vous en remercier. Vous vous souviendrez peut-être de ce qui s'est passé à Eu entre le roi et moi; vous connaissez l'importance que j'ai toujours attachée au maintien de notre entente cordiale et le zèle avec lequel j'y ai travaillé; vous avez appris sans doute que nous nous sommes refusés à arranger le mariage entre la reine d'Espagne et notre cousin Léopold, que les deux reines avaient désiré vivement, dans le seul but de ne pas nous éloigner d'une marche qui serait plus agréable à votre roi, quoique nous ne pouvions considérer cette marche comme la meilleure. Vous pourrez donc aisément comprendre que l'annonce soudaine de ce *double mariage* ne pouvait nous causer que de la surprise et un bien vif regret.

« Je vous demande bien pardon de vous parler de politique dans ce moment, mais j'aime pouvoir me dire que j'ai toujours été sincère envers vous.

« En vous priant de présenter mes hommages au roi, je suis, Madame, de votre majesté la toute dévouée sœur et amie,

« VICTORIA R. »

A en croire le baron de Stockmar, ce qui aurait blessé la reine Victoria dans la communication de la reine Marie-Amélie, ce serait bien plus la forme de la lettre que le fond même de l'affaire. Elle pensa, on pensa autour d'elle que ce simple billet de faire part, sans aucune allusion aux difficultés pendantes depuis quatre ou cinq ans, sans aucun témoignage de regret touchant les dissentimens survenus, ressemblait à une offense. La reine Marie-Amélie avait l'air d'ignorer ce qu'elle savait comme tout le monde et mieux que tout le monde. De là le ton offensé, et à son tour offensant, de la réponse de la reine Victoria, ces rappels si hautains à la vérité, ces leçons de mémoire données si sèchement, si durement, malgré l'apparente courtoisie des formes : *vous vous souviendrez peut-être...*, *vous avez appris sans doute...*, *vous pourrez donc aisément comprendre...* Stockmar ne dit rien de ces duretés et paraît à peine s'en apercevoir, il insiste avant tout sur les torts du roi Louis-Philippe envers la reine Victoria (car c'est lui seul, on le conçoit, qu'il rend responsable de la démarche et de la missive de la reine Marie-

Amélie), il lui reproche d'avoir manqué à la vieille galanterie française, d'avoir oublié *ce qu'un gentleman doit à une dame* (1).

Ce sont là des questions bien délicates, et il n'y a, selon moi, qu'une manière de les juger, c'est de se placer au vrai point de vue, je veux dire au point de vue des intentions. Quel a été le sentiment de la reine Marie-Amélie, ou plutôt du roi Louis-Philippe, quand il a pris le parti d'annoncer le double mariage à la reine d'Angleterre comme si rien ne s'était passé jusque-là? Évidemment cette lettre a été longtemps méditée; entre les différentes formules qui se présentaient, il a choisi la plus simple, la moins pénible, celle qui écartait toute idée de discussion, celle qui le dispensait d'exprimer des regrets sans franchise ou des reproches hors de propos. Le baron de Stockmar écrit doctoralement dans ses notes : « Si le roi voulait se délier des engagemens du château d'Eu, il devait le faire par voie diplomatique à l'égard du gouvernement anglais, et en même temps, ou mieux encore avant, il devait le faire en son nom personnel, comme un *gentleman* à l'égard d'une dame, par voie de courtoisie royale. » Stockmar nous montre ici qu'il ne connaissait pas les dépêches échangées entre Paris et Londres aux mois de juillet et août 1846. Ce qu'il demande a été fait; dès les premiers actes de lord Palmerston, le gouvernement français avait annoncé au *foreign office* qu'il se regardait comme dégagé. Reste donc la question de la démarche personnelle, mais ce sont là encore une fois des choses d'une extrême délicatesse, et c'est surtout l'intention qu'il faut voir.

Je remarque d'ailleurs que Stockmar, sans s'inquiéter de se contredire, nous donne un peu plus loin la véritable explication des sentimens de la cour d'Angleterre. Dans une lettre qu'il écrit le 10 novembre 1846, sans doute à un de ses amis de Cobourg ou de Gotha, on trouve ces curieuses paroles : « Ici tous vont bien, mais tous sont réellement affligés. Au commencement, la reine était tout entière aux idées de pardon et de réconciliation; le prince, au contraire, ressentait le coup comme il convient à un homme; il y voyait une chose injuste au fond, une offense nationale dans la forme et pour lui-même un procédé blessant, car il pouvait se dire qu'ayant sacrifié à de hauts intérêts politiques sa bienveillance pour son cousin, il n'avait reçu en échange de ce sacrifice qu'une marque d'ingratitude sous la forme la plus dédaigneuse. » Ainsi la première impression de la reine Victoria n'a pas été un mouvement de colère, peut-être même avait-elle senti avec une délicatesse féminine l'intention secrète du roi et de la reine des Français; l'interprétation

(1) *Als Gentleman einer Dame gegenüber.*

hostile est venue du prince Albert, c'est le prince Albert qui s'est cru atteint dans le fond et dans la forme, comme prince de Cobourg et comme premier sujet de la reine. Tout cela est bien équivoque; il est clair que le prince n'aurait pas pris la chose avec une telle violence s'il avait sacrifié aussi complétement qu'il le dit la candidature de son cousin.

Quoi qu'il en soit, l'irritation ne fit que s'accroître dans l'entourage de la reine. Stockmar ajoute pourtant qu'il ne croit pas à une rupture pouvant amener la guerre; mais comme il faut que le prince se domine! comme la reine a besoin de patience et de longanimité! « Le prince est calme, écrit Stockmar, et certainement il ne se laissera pas entraîner à satisfaire ses ressentimens aux dépens de la vraie et grande politique de la paix. » Et qu'est-ce donc qui aurait pu le pousser à de telles idées de vengeance, une fois le premier mouvement de colère réprimé? C'est, répond Stockmar, la justification même du gouvernement français, laquelle se résumait en ces termes : « Si nous n'avons pas tenu nos promesses, c'est que vous-même avez dégagé notre parole en manquant à la vôtre. » Sur quoi Stockmar s'écrie en levant les mains au ciel : « Il faudrait être un saint pour ne pas perdre patience devant une pareille attitude! »

Stockmar, si passionné qu'il soit contre la France, n'est ni un hypocrite ni un brouillon; c'est un caractère honnête et respectable. Il ne fait que répéter ici les appréciations de ses augustes hôtes. On voit donc par ses paroles quels malentendus ont divisé alors la cour d'Angleterre et la cour de France. A côté des dissentimens inévitables, il y a les erreurs de fait et les méprises. La reine Victoria, du sein des sphères supérieures, pouvait-elle connaître tous les détails de la négociation? savait-elle alors, pouvait-elle savoir ce que nul n'ignore aujourd'hui, parmi ceux qui ont étudié ces choses de près, je veux dire les menées de sir Henry Bulwer et le changement de politique si brusquement introduit par lord Palmerston? La politique française a été constamment fidèle dans cette affaire à un plan de conduite, bon ou mauvais, mais loyalement annoncé dès le premier jour. La politique anglaise, parfaitement loyale et droite avec le ministère tory, a dévié sans vergogne avec le ministère whig. Lord Aberdeen écrivait à sir Henry Bulwer : « Vous avez eu grand tort de remettre en avant la candidature du prince de Cobourg; » lord Palmerston arrivant au pouvoir écrit à Bulwer : « Vous seul avez raison. »

Les premiers coupables ici, au moins dans l'ordre des dates et la succession des faits, ce sont les deux diplomates entre lesquels s'est engagée la bataille, sir Henry Bulwer et le comte Bresson. Sur-

tout pas de zèle! Voilà une des circonstances où l'on comprend bien le mot de M. de Talleyrand. Le zèle de sir Henry Bulwer a compromis l'Angleterre comme le zèle du comte Bresson a compromis la France. Il importe peu de savoir lequel des deux a commencé; tous deux ont été aussi vifs, aussi excités, aussi ardens à la lutte, tous deux ont mérité, à une certaine heure, le désaveu de leurs gouvernemens. Si lord Aberdeen, dans sa haute loyauté, a blâmé Bulwer et prévenu M. Guizot de l'intrigue qui se préparait, Louis-Philippe a été sur le point de désavouer le comte Bresson et n'en a été empêché que par les instances de M. Guizot.

Un homme bien plus coupable, parce qu'il occupait un rang bien plus élevé, ce fut lord Palmerston. Les deux agens de France et d'Angleterre ont péché par entraînement, lord Palmerston a mal agi par un sentiment de haine qu'entretenait une imagination ténébreuse. Nous nous associons complétement à ce que dit sur ce point notre collaborateur M. Auguste Laugel : « Jamais le gouvernement anglais n'eut à se plaindre sérieusement de la conduite de la France vis-à-vis de l'Espagne; mais il plaisait à Palmerston de nourrir des griefs contre nous, de nous représenter comme des alliés peu sûrs, des modèles de fourberie, des abîmes d'ambition; il voit rouge quand il est question du roi des Français... » C'est donc sur lui que pèse la responsabilité tout entière; il ne faisait aucun cas de cette grande pensée libérale et civilisatrice, l'union de l'Angleterre et de la France. Il tenait à humilier la politique française au moment où cette politique, si amèrement combattue chez nous comme trop dévouée à l'alliance anglaise, avait droit à des témoignages d'amitié. Pour détruire l'œuvre si bien commencée par sir Robert Peel et lord Aberdeen, aucun moyen ne lui coûtait. « S'il avait mis Cobourg sur le trône d'Espagne, ajoute M. Auguste Laugel, il eût bien ri de la candeur de ceux qui eussent accusé sa diplomatie d'incorrection. » Voilà l'homme qui taxe de duplicité ceux qui ne faisaient que se mettre en garde contre ses intrigues! M. Ernest de Stockmar lui-même, le fils et l'éditeur du célèbre baron, malgré son désir de nous trouver en faute, est obligé de convenir que Palmerston a été bien mal inspiré lorsque, non content d'inscrire le prince de Cobourg sur la liste des prétendans à la main de la reine d'Espagne, il l'y a placé au premier rang. Seulement il croit que c'est l'erreur d'un jour, un oubli, une maladresse très fâcheuse sans doute, mais fortuite. Il n'y avait rien là de fortuit, c'était un système obstinément suivi, un système qui obligeait la France à se défendre, non certes contre la reine et le prince Albert, mais contre les manœuvres de lord Palmerston.

N'y avait-il donc aucun moyen de faire cesser les malentendus?

Le moyen, la reine Victoria l'a indiqué dans une lettre à la reine des Belges, lorsqu'elle écrit ces mots : « Si le roi avait des doutes sur nos sentimens, pourquoi n'a-t-il pas cherché à éclaircir la situation, au lieu d'agir comme il a fait? *A quoi bon parler d'entente cordiale si, en cas de besoin, on ne devait pas s'entendre préalablement et cordialement* (1)? » A ce reproche, il n'y a rien à répondre; écrire seulement après l'affaire conclue, c'était beaucoup trop tard. Louis-Philippe l'a bien senti. Aussi, quand la reine Victoria eut adressé à la reine Marie-Amélie la lettre amère que nous venons de reproduire, il considéra comme un devoir de se justifier auprès d'elle. Sa fille, la reine des Belges, était un intermédiaire tout naturellement indiqué. Il écrivit donc à la reine des Belges la justification qu'il voulait faire mettre sous les yeux de la reine d'Angleterre. La lettre est longue, cordiale, pleine de souplesse et de bonhomie royale, elle contient un récit exact et détaillé des faits; mais, il faut bien le reconnaître, quelle qu'en soit la sincérité, elle n'échappe pas au reproche exprimé plus tard par la reine Victoria, reproche si naturel et qui domine toute la question : « A quoi bon parler d'entente cordiale si, en cas de besoin, on ne devait pas s'entendre préalablement et cordialement? » Cette lettre de Louis-Philippe à la reine des Belges n'est pas mentionnée dans les *Mémoires* de M. Guizot; M. Ernest de Stockmar s'y réfère sans cesse dans sa discussion sur les mariages espagnols. En voici le commencement :

« Neuilly, 14 septembre 1846.

« Ma chère bonne Louise,

« La reine vient de recevoir une lettre, ou plutôt une réponse de la reine Victoria à celle que tu sais qu'elle lui avait écrite, et cette réponse m'a fait une vive peine. Je suis porté à croire que notre bonne petite reine a eu presque autant de chagrin à écrire cette lettre que moi à la lire. Mais enfin elle ne voit maintenant les choses que par la lunette de lord Palmerston, et cette lunette les fausse et les dénature trop souvent. C'est tout simple; la grande différence entre la lunette de lord Aberdeen et celle de lord Palmerston provient de la différence de leur nature : lord Aberdeen aimait à être bien avec ses amis; lord Palmerston, je le crains, aime à se quereller avec eux. C'est là, ma chère Louise, ce qui causait mes alarmes sur le maintien de notre entente cordiale, lorsque lord Palmerston a repris la direction du *foreign office*. Notre bonne reine Victoria repoussait ces alarmes, et m'assurait qu'il n'y aurait de changé que les hommes. Mais ma vieille expérience me faisait

(1) Nous n'avons pas toute la lettre de la reine Victoria; Stockmar en donne seulement ces deux phrases. La dernière, celle qui est imprimée en italique, est citée en français dans son texte.

craindre que, par l'influence du caractère de lord Palmerston, plutôt peut-être que de ses intentions, les allures politiques de l'Angleterre ne subissent une modification graduelle ou brusque, et malheureusement les affaires d'Espagne viennent d'en être l'occasion.

« Dans le premier moment qui a suivi la lecture de la lettre de la reine Victoria, j'étais tenté de lui écrire directement, et j'ai même commencé une lettre pour faire appel à son cœur et à ses souvenirs, et lui demander d'être jugé par elle plus équitablement et surtout plus affectueusement; mais la crainte de l'embarrasser m'a arrêté, et j'aime mieux t'écrire à toi, à qui je puis tout dire, pour te donner toutes les explications nécessaires, *to replace the things in their true light,* et pour nous préserver de ces odieux soupçons dont je puis dire *en toute sincérité* que ce n'est pas à nous qu'on pourrait les adresser.

« Je reprendrai donc avec toi les choses au commencement et je remonterai à l'origine des mariages espagnols.

« Tu sais, ma chère amie, que, pendant sa régence, et longtemps avant son expulsion, la reine Christine nous demandait sans cesse de conclure les mariages de nos deux fils cadets, les ducs d'Aumale et de Montpensier, avec ses deux filles, la reine Isabelle II et l'infante Louise-Ferdinande. Nous lui avons constamment répondu que, quant à la reine, quelque flattés que nous fussions d'une pareille alliance, il n'y avait pas à y penser, et que nous avions sur cela un parti bien arrêté; mais que, quant à l'infante, nous nous en occuperions quand elle serait *nubile,* ou, comme on dit en Angleterre, *marriageable,* et que, pourvu qu'il y eût bonne chance qu'elle ne devînt pas reine, et qu'elle restât infante, c'était une alliance qui nous conviendrait beaucoup, et que nous la ferions contracter avec plaisir au duc de Montpensier.

« A mesure que les succès militaires de tous mes fils donnaient une nouvelle impulsion à cette opinion favorable qui se développait de toutes parts sur leur compte, et que le glorieux combat d'*Aïn-Taguin,* où le duc d'Aumale commandait, et où il parvint à s'emparer de tout le camp (autrement dit *la Smala*) d'Abd-el-Kader, entourait son nom de ce prestige qui entraîne toujours les hommes de tous les pays, il s'élevait en Espagne un cri que je pourrais dire presque universel, pour exprimer le vœu que le duc d'Aumale devînt l'époux de la reine Isabelle II. Mais je continuai à être aussi sourd à ce vœu que je l'avais été à ceux qui m'avaient été adressés successivement pour placer le duc de Nemours sur les trônes de Belgique et de Grèce et pour lui faire épouser la reine de Portugal. Mes refus furent nets et positifs. Je n'ai jamais trompé personne. Je l'ai dit aux Portugais comme aux Belges. Je n'ai laissé aucune illusion, ni à ceux qui craignaient, ni à ceux qui désiraient, et après que ma loyauté, dans les intentions que je proclamais de ne pas accepter la main de la reine d'Espagne pour le duc d'Aumale, avait été

prouvée avec tant d'éclat par son mariage avec une princesse de Naples, il est inconcevable que lord Palmerston parle aujourd'hui au comte de Jarnac, mon chargé d'affaires à Londres, dans un billet écrit de sa main, de *cette ambition cachée* qu'il juge à propos de considérer comme le mobile de ma conduite relativement au mariage du duc de Montpensier avec l'infante Louise-Ferdinande. »

Le roi rappelle ensuite la marche de l'affaire, le parti auquel il s'est arrêté, le principe qu'il a établi touchant le mariage de la reine, la nécessité de choisir le roi d'Espagne parmi les descendans de Philippe V, l'acquiescement de lord Aberdeen à ce système, sinon au point de vue des doctrines, du moins au point de vue des faits, l'approbation donnée par le ministère tory à la candidature du comte d'Aquila d'abord, ensuite du comte de Trapani, et il ajoute cette page que nous ne pouvons nous dispenser de transcrire :

« ... Ce fut au milieu de cette lutte que fut mise en avant, n'importe par qui, n'importe comment, l'idée de donner pour époux à la reine d'Espagne le prince Léopold de Saxe-Cobourg, neveu du roi des Belges, cousin germain de la reine Victoria et du prince Albert, frère du roi de Portugal, de la duchesse de Nemours et du prince Auguste mon gendre.

« Cette candidature fut un incident bien fâcheux. Elle a faussé toutes les positions, la mienne surtout, par l'opposition que j'ai cru de mon devoir d'y apporter; et je vois encore, par les termes même de la lettre de la reine Victoria, à quel point on se trompe et on est injuste de son côté dans l'appréciation qu'on fait des motifs qui ont dicté cette opposition. Ces motifs étaient puisés autant dans la sincère amitié que je porte aux princes de Cobourg (et dont je crois leur avoir donné plus d'une preuve dans la part que j'ai prise à faciliter les nouvelles illustrations de leur maison) que dans les mêmes considérations politiques qui me portaient à écarter mes propres enfans de cette candidature. J'étais convaincu, et je le suis plus que jamais, que le succès de cette candidature n'aurait servi qu'à attirer des malheurs sur la tête de ce jeune prince, et aussi sur celle de la reine elle-même (si elle l'avait épousé), en amenant le renversement de leur trône, et en plongeant l'Espagne dans cette anarchie dont il est toujours difficile de la préserver. Tu sais, ma bonne Louise, à quel point j'ai développé cette opinion, tant dans mes conversations avec ton excellent roi que dans les lettres que je lui ai écrites, et tu dois te rappeler tous les argumens dont je me suis servi pour la motiver. Je ne les répéterai donc pas dans cette lettre déjà si longue, mais je te rappellerai combien j'ai constamment regretté que l'exemple que j'ai donné en prononçant moi-même l'exclusion de mes fils n'ait pas été suivi, et que cette candidature, dont le succès me paraissait devoir être un malheur pour tous, n'ait pas été formellement repoussée

et écartée dès l'abord par ceux qui avaient autorité pour le faire; ce qui aurait probablement évité, aux uns un grand et inutile désappointement, à moi un des plus pénibles chagrins que j'aie éprouvés, — et Dieu sait que je n'en ai pas manqué dans le cours de ma longue vie! »

Ceux qui avaient *autorité pour écarter dès l'abord cette candidature*, quels sont-ils? Ce sont évidemment les chefs de la maison de Cobourg, ceux-là surtout que leur situation mêlait aux affaires européennes, le roi des Belges et le prince Albert. Le roi des Français ne savait pas si bien dire. On a vu par les notes de Stockmar, au début de ce récit, que le plan du prince Albert et de son conseiller se résume en ces termes : « Nous ne soutenons pas cette candidature au point d'y sacrifier de plus précieux intérêts, nous nous gardons bien aussi de l'écarter. Il faut attendre les circonstances afin d'en profiter s'il y a lieu. » Une de ces circonstances fut la chute du ministère Peel et le remplacement de lord Aberdeen par lord Palmerston. C'est ce qui a tout compromis et tout perdu.

Le roi arrive ensuite au mariage du duc de Montpensier avec l'infante, à la célébration simultanée des deux alliances, à ce qu'il appelle très franchement *la déviation des conventions premières*. Il énumère les causes qui ont rendu cette déviation inévitable, les unes qui sont le fait des agens politiques de l'Angleterre, les autres qui résultent de la situation de l'Espagne. La célébration simultanée des deux mariages, qu'il regrette pour sa part et qu'il eût voulu éviter, c'était le *sine qua non* de la reine Christine, c'était le vœu du ministère, le vœu de la nation espagnole, qui voyaient dans cette prompte solution le seul moyen de mettre un terme aux incertitudes publiques, par conséquent aux espérances et aux menées des factieux.

« Actuellement, ma chère bonne Louise, c'est à la reine Victoria et à ses ministres qu'il appartient de peser les conséquences du parti qu'ils vont prendre et de la marche qu'ils suivront. De notre côté, ce double mariage n'opérera dans la nôtre d'autres changemens que ceux auxquels nous serions contraints par la nouvelle ligne que le gouvernement anglais jugerait à propos d'adopter. Il n'a à redouter de notre part aucune ingérence dans les affaires intérieures de l'Espagne. Nous n'avons point d'intérêt à le faire, et nous avons une volonté très décidée de nous en abstenir. Nous continuerons à respecter religieusement son indépendance, et à veiller, autant que cela dépendra de nous, à ce qu'elle soit également respectée par toutes les autres puissances. Nous ne voyons aucun intérêt, aucun motif, ni pour l'Angleterre, ni pour nous, à ce que notre entente cordiale soit brisée, et nous en voyons d'immenses à la bien garder et la maintenir. C'est là mon vœu, c'est celui de mon gouvernement. Celui que je te prie d'exprimer de ma part à la

reine Victoria et au prince Albert, c'est qu'ils me conservent dans leur cœur cette amitié et confiance auxquelles il m'a toujours été si doux de répondre par la plus sincère réciprocité, et que j'ai la conscience de n'avoir jamais cessé de mériter de leur part (1). »

Cette justification ne désarma ni la reine Victoria ni le prince Albert. La reine répondit à Louis-Philippe par la même entremise. La fille de Louis-Philippe, comme elle avait reçu et transmis les explications de la France, reçut et transmit la réplique de l'Angleterre. Princesse accomplie, toute dévouée à son père et attachée à la nièce de son mari par la plus sérieuse affection, la reine Louise dut remplir en conscience son rôle de médiatrice. C'est elle sans nul doute qui empêcha la rupture de passer des sentimens aux faits. L'ancienne entente fut détruite, la paix ne fut point troublée. Elle ne réussit pas cependant à calmer le mécontentement de la cour d'Angleterre. C'est le 27 septembre 1846 que la reine Victoria lui écrivit sa réponse aux explications du roi des Français; le même jour, lord Palmerston écrivait à lord Normanby : « La reine a écrit au roi des Français une lettre chatouilleuse (2) en réponse à la sienne. » On voit d'ici le sourire de celui qui annonçait la nouvelle en ces termes. L'habile homme avait persuadé à la souveraine qu'elle devait s'en tenir aux conversations du château d'Eu, que rien n'avait été changé dans la situation, que donner un autre sens à sa dépêche du 19 juillet (à cette dépêche où la candidature du prince de Cobourg était placée au premier plan!) c'était faire violence à ses paroles. Voilà précisément ce que la reine Victoria écrivit à la reine des Belges. Forte de sa loyauté, la reine d'Angleterre ne se rappelait que ce qu'elle avait fait elle-même; le reste ne comptait pas. Étrangère à toute pensée d'intrigue, elle couvrait, sans le savoir, les intrigues de Palmerston et de Bulwer.

Si la reine était trompée par son ministre, comment l'opinion publique aurait-elle mieux connu la vérité? Pour se rendre compte de l'irritation qui éclata dans toutes les classes de la société anglaise, il faudrait lire tous les journaux, toutes les brochures, tous les manifestes de l'année 1846. La clameur fut unanime. On retrouve encore la trace de ces passions dans les notes que Stockmar traçait cinq ans plus tard, après qu'une révolution avait passé sur la France et dispersé les vainqueurs. C'était au commencement de l'année 1851; Stockmar, dans son cabinet de Windsor, toujours attentif, comme un vieux pilote, aux points noirs de la politique européenne, était effrayé des conséquences possibles de la révolution de 1848. Il cherchait à deviner ce qu'allait devenir la France,

(1) *Revue rétrospective*, Paris, mars 1848, n° 2.

(2) Une lettre chatouilleuse, une lettre piquante, *a tickler*.

non pas qu'il eût pour nous la moindre sympathie, mais il pensait à la Belgique, il s'inquiétait pour son maître et ami, le roi Léopold, il craignait enfin que la monarchie de 1831, privée de l'appui de la France, ne fût ou très ébranlée, ou entraînée vers des alliances funestes. C'est ainsi que la révolution de 1848 lui inspirait des regrets amers, regrets d'égoïsme, nullement de sympathie et d'humanité. Qu'allait donc devenir la France? et quels seraient par suite les dangers de la royauté belge? Pendant qu'il sonde l'avenir, le passé lui apparaît sous des couleurs plus vives, et il maudit cette journée du 24 février qui a soulevé tant de problèmes sinistres. Journée désastreuse et qu'il était, selon lui, si facile d'éviter! En même temps qu'il la maudit, il en proclame la signification, et, appliquant cette doctrine que l'histoire du monde est le jugement du monde, il y voit un grand acte de la justice de l'histoire. A l'entendre, le gouvernement de Louis-Philippe a expié ce jour-là la conduite qu'il a tenue dans l'affaire des mariages espagnols. Telle est, au milieu de ses appréhensions pour l'avenir, la persistance implacable de ses rancunes.

Laissons de côté dans les pages de Stockmar tout ce qui appartient à cette mauvaise inspiration du ressentiment; on ne discute pas avec des passions. Que le conseiller de la reine Victoria use et abuse d'une lettre adressée par le prince de Joinville au duc de Nemours, le 7 novembre 1847, et publiée cinq mois après dans la *Revue rétrospective*, c'est son droit, je le reconnais; n'aurait-il pas dû se demander pourtant si cette lettre, écrite dans une heure d'amertume et envoyée confidentiellement à un frère, était bien l'expression vraie, l'expression réfléchie et définitive du noble esprit qui l'a tracée? Le 7 novembre 1847, le prince de Joinville est à bord du *Souverain*, dans la station navale de la Spezzia. Il vient d'apprendre le suicide du comte Bresson, qui était passé de l'ambassade de Madrid à l'ambassade de Naples. Il ignore, comme tous l'ignoraient encore à cette date, les véritables causes de ce tragique événement. Il le rattache à l'affaire des mariages espagnols et à la situation générale. Le peu de sympathie qu'il éprouve pour la politique de M. Guizot le dispose à tout blâmer dans la campagne de l'année précédente. Comme il vit à l'étranger, qu'il recueille les propos de l'étranger et que les colères de l'opinion anglaise ont des échos partout, il affirme que cette campagne *nous a revêtus d'une déplorable réputation de mauvaise foi*. Il ajoute : *Ces malheureux mariages espagnols! nous n'avons pas encore épuisé le résevoir d'amertume qu'ils contiennent*. Et plus loin, dans le post-scriptum, indiquant par là que cette pensée ne le quitte pas, il jette ce dernier cri : *Les mariages espagnols sont mon cauchemar*. Est-il bien sûr encore une fois que ce soit là un jugement définitif? Et serait-on loin de la vé-

rité, si l'on y voyait surtout l'élan d'une nature généreuse, l'inquiétude d'une belle âme qui voudrait bien se tromper, et qui appelle une réfutation? N'est-ce pas pour cela précisément qu'il s'adresse à celui de ses frères qui, par son âge, par sa réserve, est le mieux en mesure de le rectifier, s'il y a lieu? Voilà, pour le dire en passant, ce que valent ces prétendues révélations, ces pages publiées brusquement, perfidement, et qui, détachées des circonstances où elles furent écrites, perdent leur véritable sens. Il faut donc rejeter au nom de l'histoire impartiale toute cette partie de la polémique de Stockmar, polémique si amère, si injuste, et envenimée encore par son fils; mais, s'il y a dans une autre partie de cette discussion des idées que la raison confirme et qui renferment de hautes leçons, la même impartialité nous fait un devoir de les recueillir. *Fas est et ab hoste doceri.*

De tous les discours qui furent prononcés sur ce sujet dans la chambre des pairs et la chambre des députés, l'un des plus beaux assurément est celui de M. le duc de Broglie. C'est un discours très français, comme toutes les œuvres de ce grand esprit, et qui résume les mille détails de l'affaire dans une pensée maîtresse. Cette pensée, ce n'est pas l'intérêt de famille qui a pu réjouir le roi Louis-Philippe, si respectable que soit un tel sentiment, c'est l'intérêt de la France menacée en Espagne par la politique anglaise. La vigilance du gouvernement, disait hardiment M. le duc de Broglie, a déjoué les desseins de lord Palmerston, qui voulait faire de l'Espagne l'*annexe et l'extension du Portugal*. Et quant aux périls d'un autre genre que pouvait amener cette victoire, il répondait avec un bon sens supérieur : « Nous sommes isolés, dit-on; mais l'isolement, c'est la situation naturelle de toutes les puissances en temps de paix générale. L'alliance, l'entente cordiale, l'intimité, de quelque nom qu'on veuille l'appeler, c'est une situation exceptionnelle, c'est une situation qui a ses hauts et ses bas, qui a ses bons et ses mauvais momens. Il faut savoir profiter des bons et supporter les mauvais. On dit que l'isolement peut entraîner certains dangers. Je ne dis pas non; mais qu'y faire? Les choses sont ce qu'elles sont (1)... » Rien de plus sage, les choses sont ce qu'elles sont. Si l'on se rend compte de ce que renferme ce mot, on y trouve la philosophie même de la politique, la politique n'étant que l'art de démêler ce que sont les choses et de se conduire en conséquence. Seulement il faut aller jusqu'au bout de cette pensée; après avoir dit : *Les choses sont ce qu'elles sont*, il faut tâcher de savoir ce qu'elles commandent. Le grand tort de M. Guizot, au lendemain des ma-

(1) C'est à la chambre des pairs, dans la séance du 19 janvier 1847, que M. le duc de Broglie a prononcé cet éloquent discours. On discutait le troisième paragraphe de l'adresse relatif aux mariages espagnols.

riages espagnols, est de ne pas avoir démêlé la situation nouvelle de la France et compris les devoirs qu'elle imposait. Puisqu'un guide tel que M. le duc de Broglie, à l'entrée de ce détroit, annonçait une traversée périlleuse, ne fallait-il pas redoubler d'attention, assurer sa marche, se tenir prêt à toutes les manœuvres, tendre ou plier ses voiles selon la direction du vent, surtout prendre bien garde de ne pas laisser les mêmes mains se raidir au gouvernail? Il y a des cas où la souplesse est le meilleur signe de force.

C'est ici que se rencontrent dans les pages de Stockmar les observations politiques dont je parlais tout à l'heure, observations, non plus d'un adversaire irrité, mais d'un philosophe attentif aux causes et aux effets. Stockmar, qui s'est trompé sur les détails de l'affaire parce qu'il les regardait de loin, a des vues originales et neuves sur l'ensemble parce qu'il le considère de haut. Il constate que depuis les mariages espagnols le système parlementaire de la France a été misérablement faussé. Ce n'est pas seulement la France qui est isolée en Europe par la rupture de l'entente cordiale avec l'Angleterre, c'est le roi et son ministre qui désormais sont isolés en France par la violation, non pas éclatante, mais continue, du régime constitutionnel. Isolés, qu'est-ce à dire? Cela veut dire : isolés de l'opinion, séparés de la vie publique, privés des communications nécessaires avec la pensée du pays. Là aussi, l'entente est rompue. Quoi! pour cette conclusion des mariages espagnols? Était-ce donc une affaire à passionner le pays dans tel ou tel sens? Non, certes; mais après une négociation si longue, si laborieuse, après six années d'escrime diplomatique, après tant de péripéties, d'espérances, d'alarmes, de précautions inutiles, de résolutions sans cesse prises et reprises, le roi et son ministre furent comme enchaînés l'un à l'autre. Stockmar prétend que le roi se serait écrié un jour : « Cela va trop loin, cela va fausser toute la politique de mon règne. » Je ne sais si cela est vrai; ce qui est certain, c'est que le roi avait entraîné le ministre, et que le ministre, à son tour, entraînait le roi. Qu'arriva-t-il? Que tous deux se trouvèrent liés pour toute la durée du règne. « Jusque-là, dit Stockmar, Louis-Philippe avait évité toutes les difficultés en se décidant à changer de ministère, alors même que ce changement lui souriait peu; à partir de ce moment, il fut convaincu que M. Guizot était l'homme nécessaire, qu'il ne pouvait plus gouverner qu'avec lui et par lui. » C'est bien ce système qui a tout perdu, et voilà dans quel sens on a pu dire, malgré les dénégations intéressées de M. Guizot, que les mariages espagnols ont été indirectement une des principales causes de la révolution de 1848.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

DEUX ROMANS

D'OUTRE-RHIN

I. *Die Geier-Wally, eine Geschichte aus den Tyroler Alpen*, par Mme W. de Hillern, 1 vol.; Berlin 1875. — II. *Ein Arzt der Seele*, par la même, 2 vol ; Berlin 1872.

Au groupe des femmes-auteurs de l'Allemagne qui ont été ici même l'objet de plusieurs études (1), il faut ajouter un nom nouveau, celui de Mme de Hillern. La vogue toute récente de cette romancière, l'importance et la valeur incontestable de ses productions, méritent de fixer un instant chez nous l'attention du public lettré. De la personne et de la vie de Mme de Hillern, il n'y a, pour le moment, que peu de chose à dire ; le moi n'apparaît pas dans ses écrits, et elle ne s'est point encore, à l'exemple de Mme Fanny Lewald, mise en scène dans de gros volumes de mémoires. Aussi la critique ne saurait-elle guère, sans une indiscrète curiosité, rechercher la part d'autobiographie qui a pu entrer dans la substance de ses œuvres.

Wilhelmine Birch est la fille d'un Danois qui a longtemps résidé en France: de bonne heure elle a révélé de remarquables aptitudes, et la grande-duchesse Stéphanie de Bade, une princesse Beauharnais, qui avait pour elle une grande affection, se plaisait à lui prédire une brillante fortune littéraire. L'horoscope s'est trouvé juste; la jeune Badoise, mariée depuis lors à M. le baron de Hillern, directeur de justice à Fribourg en Brisgau, est devenue, comme disent les Allemands, une femme *géniale*. Ce qui achève de lui donner le trait caractéristique, c'est qu'elle n'a rien du bas-bleu : c'est avant tout un esprit sain, bien équilibré et sans afféterie. Ne cherchez pas

(1) Voyez notamment celle de M. Albert Sorel dans la *Revue* du 15 septembre 1869.

dans ses livres ce petit monde raffiné, un peu factice, ni cette sorte d'émotion maladive qu'on trouve dans ceux de la comtesse Ida de Hahn; n'y cherchez pas non plus les hardies aspirations, le souffle d'idées tempétueux, qui sont la marque particulière du talent de Mme Fanny Lewald; elle a bien aussi, à l'occasion, une pointe d'humeur raisonneuse et une tendance à prêcher; mais ce n'est point là, en définitive, le fond de son tempérament ni le sillon habituel que sa plume aime à creuser. Dans ses moindres écrits, elle reste femme, attachée aux mérites réels de son sexe, et fort peu engouée de nouveauté. Pour la faire connaître du lecteur, je me contenterai de choisir parmi ses romans (1), tous remarquables à divers titres, les deux compositions qui diffèrent le plus d'inspiration et d'allure : l'une, la *Geier-Wally* (*la Fille au vautour*), dont la traduction vient de paraître, est un conte rustique, plein d'une saveur originale, d'une énergie un peu sauvage, et qui en certains endroits, pour la hauteur du coloris, semble prendre figure d'épopée; l'autre, *ein Arzt der Seele* (*un Médecin de l'âme*), est au contraire un récit de vie bourgeoise, où l'auteur a voulu aborder, d'un point de vue spécial, un des graves problèmes aujourd'hui inscrits sur toutes les cédules du parti socialiste allemand, celui de l'émancipation des femmes.

I.

Chacun sait que les paysans du Tyrol sont gens bien râblés de corps et d'esprit; l'âpre nature avec laquelle ils sont constamment en lutte leur imprime une sorte de *grandezza* physique et morale qui en fait des êtres fort différens des villageois de la plaine. Sauvage entre tous parmi les Alpes rhétiques est le haut massif des monts de l'Œtzthal, entre l'Inn et l'Eisack. Tandis qu'à l'est les vieilles solitudes de la Sill se sont vues troublées depuis douze ans par le sifflet retentissant des locomotives qui courent à l'escalade du Brenner, la sombre vallée de l'Ache, à l'ouest, a gardé et gardera peut-être à jamais son silence profond et sa virginale horreur. Roches glabres ou marbrées de lichens, torrens impétueux, glaciers rigides, tel est l'aspect tourmenté de cette région, où bien peu de touristes encore ont marqué l'empreinte de leurs pas. Un barrage de cimes gigantesques la circonscrit de toutes parts; la Dent de Wild, le Similaun, ont près de 4,000 mètres d'élévation. A leurs pieds ou dans leurs replis reposent d'insouciantes nichées de villages et de chalets laborieux : là, tout le jour, l'air parfumé résonne des

(1) *Doppelleben*, — *Aus eigener Kraft*, — *Ein Arzt der Seele*, — *Die Geier-Wally* (1870-1875).

chants du pâtre et du tintement des clochettes; là se déroule, sous ses aspects les plus gais, le cycle entier de la vie alpestre. Bien au-dessus de ces oasis se groupent encore en hameaux bon nombre de demeures humaines : tels sont par exemple Vent et Rofen, sous le cailloutis branlant des moraines, à la lisière des éternels névés. Puis au-delà commence la zone que l'habitant de l'alpe appelle *Hochjoch :* neuf mois d'hiver et trois mois de froid, dit-on là-bas. Quelques maigres pâtis, derniers vestiges d'un monde organique lent à périr, pointent toutefois çà et là dans ce désert, et l'avare villageois ne laisse pas d'exploiter ces restes de vie chétive. Il envoie, l'été, ses troupeaux brouter au *Hochjoch* tout ce qui leur tombe sous la dent, et mainte brebis paissante, que la convoitise pousse à la conquête de quelque plante des régions plus clémentes, égarée à ces altitudes, tombe au fond d'un gouffre glacé.

Voilà le théâtre au milieu duquel se développe le drame rustique de Mme de Hillern. La vue seule du décor n'est pas de nature à faire pressentir quelque mièvre « paysannerie. » Aussi bien qu'on ne s'attende pas à voir dominer ici les notes douces, les fins linéamens, les demi-sourires de *la Mare au Diable* de George Sand ou de la *Barfüssele* d'Auerbach. Tout ce qui offre apparence de ton reposé reste à l'arrière-plan; le devant de la scène est tout en arêtes vives et en vigoureux reliefs : *la Fille au vautour*, son père le fermier, Vincent l'amoureux et Joseph le tueur d'ours sont autant de personnages tout d'une pièce, autant de types équivalens pour l'intensité de la sauvagerie.

Wallburga ou, familièrement, Wally, l'héritière du plus riche domaine de la Sonneplatte, a gagné son surnom de *Fille au vautour* en allant dénicher dans l'aire, au-dessus d'un abîme vertigineux, un jeune gypaëte dont par surcroît elle a tué la mère en combat singulier. C'est la montagnarde la plus robuste, la plus fière et aussi la plus jolie qui soit à la ronde. Seul, Joseph Hagenbacher, de Sölden, le chasseur de chamois, peut marcher de pair avec elle. Il s'est, lui aussi, couvert de gloire en abattant un ours énorme qui semait la terreur dans le Vintschgau. Wally se trouvait à Sölden comme il rapportait son trophée, et, à la vue du héros, au récit de son valeureux exploit, elle a senti battre d'amour son cœur de seize ans. Malheureusement, avant même qu'elle ait pu parler à Joseph, et qu'en vertu du dicton : qui se ressemble s'assemble, le beau chasseur ait eu le temps de s'éprendre d'elle, son père le fermier vient tout gâter. Le Stromminger, — c'est son nom, — a passé jusqu'alors pour l'homme le plus vigoureux de la montagne : à l'idée qu'il lui faut enfin céder le pas à un « jeune, » son orgueil se révolte; il insulte Joseph et le défie. Une lutte corps à corps s'engage sur la place de Sölden, et le vieux titan est

vaincu. Vainement son adversaire, trop généreux pour faire opprobre à une tête chenue, prodigue ensuite à Stromminger les bonnes et cordiales paroles; celui-ci repousse haineusement tout essai de réconciliation et se retire, blêmissant de rage, avec sa fille. Adieu alors toutes les espérances de Wally; son rêve d'amour est mort-né : une barrière infranchissable la sépare désormais de Joseph. Chemin faisant, elle éclate en sanglots, et, pressée de questions par son père, elle ne peut s'empêcher de lui dire la vérité. Pour unique réponse, le coléreux vieillard d'un coup de son bâton lui rompt à demi l'échine. La scène, passablement sauvage, est peinte à grands traits, et le cadre en est magnifique; qu'on en juge:

« Ce fut pour cette âme comme l'averse de grêle pour la fleur en train de s'épanouir. Un instant, la douleur de l'enfant fut telle qu'il lui fut impossible de faire un mouvement. A part de grosses gouttes qui coulaient de ses paupières demi-closes, comme la séve qui s'échappe d'un rameau brisé, tout son être paraissait mort et éteint. Le Stromminger attendait à côté d'elle, pestant tout bas comme un bouvier qui attend auprès de sa bête qui s'est affaissée sous ses coups... Tout aux environs offrait l'image d'une morne solitude; pas une voix d'oiseau, pas un murmure dans le branchage n'en interrompait le silence. Sur la rampe étroite et rocheuse que suivaient le père et la fille, nul arbre ne verdoyait, nulle bête ailée ne faisait son nid. Il y avait des milliers d'années, ce coin de terre avait dû être le théâtre d'un effroyable combat des élémens; à perte de vue, on n'apercevait que les débris gigantesques d'une sauvage révolution de la nature. A présent, les feux dont l'éruption avait soulevé ce sol étaient éteints; les eaux dont le déchaînement torrentiel avait entraîné ces masses de terrain s'étaient écoulées, les colosses immobiles gisaient là projetés les uns sur les autres; les forces qui les avaient mis en branle s'étaient anéanties, et tout cet endroit n'était plus, en quelque sorte, qu'un morne cimetière, un chaos de monumens funèbres, au-dessus desquels se dressaient, pareils à la pensée aspirant au ciel, les blancs reliefs des glaciers. L'homme seul, éternellement agité, continuait en ces lieux la lutte sans trêve de la création, et troublait de ses convulsions la paix sublime de la nature. »

Une année durant, le Stromminger et sa fille n'échangent plus une parole en dehors des nécessités du travail; puis, un jour, le fermier mande Wally, et, sans autre préambule, lui signifie qu'elle épousera dans le délai d'un mois Vincent Gellner, un riche fermier du pays : à quoi Wally répond tout net qu'elle ne sera jamais la femme de Vincent, qu'elle n'aime point, et n'aura d'autre époux que Joseph, qu'elle aime. Une nouvelle scène de violence éclate et aboutit à une sentence de bannissement prononcée par le père contre

l'enfant récalcitrante : Wally gardera le bétail au *Hochjoch*, sur les flancs glacés du Murzoll, jusqu'à ce qu'elle vienne à résipiscence : l'hiver seulement, il lui sera permis de redescendre dans la vallée ; encore n'entrera-t-elle plus dans la ferme ; elle restera dans l'étable en compagnie des vachères.

Avec l'exil de Wally s'ouvre le deuxième acte du drame. Dès la pointe du jour le lendemain, la jeune fille commença la sinistre ascension, sous la conduite du Klettenmaier, un vieux domestique sourd, le seul qui, en raison même de sa surdité, eût pu grisonner au service d'un maître toujours grondeur. Une autre personne encore fit escorte à l'enfant du Stromminger : c'était la Luckard, une pauvre servante de la ferme, « qui avait tout vu d'avance dans les cartes ; » cette femme avait en quelque sorte servi de mère à Wally. « La Luckard accompagna Wally jusqu'à l'endroit où la montée devenait tout à fait raide. Là elle prit congé d'elle et s'en retourna... Wally se mit à gravir la pente tout en regardant au-dessous d'elle sur la route, où la vieille cheminait en pleurant dans son tablier. Alors elle se sentit presque attendrie elle-même. La Luckard avait toujours été si bonne avec elle ; toute faible et misérable, cette femme du moins l'avait aimée. Tout à coup elle voit la servante, là-bas sur le sentier, se retourner encore une fois et lever la main pour lui montrer quelque chose. Elle suit la direction de son doigt, et qu'aperçoit-elle ? un objet qui flotte dans l'air le long des rochers, d'une allure pesante et mal assurée, comme un cerf-volant auquel le vent ferait défaut. Il va toujours, donnant une petite poussée en avant, puis retombant pour se redresser derechef avec peine. C'était le vautour de Wally, qui, avec ses plumes rognées, l'avait suivie durant tout le trajet, voletant ainsi laborieusement. Ses forces paraissaient épuisées, et il ne pouvait plus que clopiner au vent en battant de l'aile.

« Jeannot ! mon cher Jeannot ! comment ai-je fait pour t'oublier ? s'écria Wally en bondissant comme un chamois de roche en roche pour aller par le chemin le plus court chercher le fidèle animal. La Luckard s'arrêta jusqu'à ce que la jeune fille eût regagné le sentier en bordure ; puis elle la salua de nouveau comme après une longue séparation. Enfin Jeannot fut atteint... Wally le mit sous son bras comme une poule et se sépara de la Luckard, qui de nouveau se prit à pleurer. »

A côté de ce petit tableau de genre, qu'il nous soit permis de citer, comme un autre spécimen de la manière large de l'auteur, une page de poésie descriptive. Wally venait d'atteindre le dernier village à l'entrée de la région des glaciers. Là elle s'arrêta et, s'appuyant sur son bâton ferré, elle abaissa ses regards sur le hameau silencieux, encore à demi plongé dans les songes.

« Tandis que la jeune fille, avant de s'enfoncer dans le désert par delà les nuages, considérait immobile les dernières habitations de l'homme, la cloche de l'église de Vent se mit, sous ses pieds, à sonner matines. Le petit presbytère, à la fenêtre duquel des œillets en boutons frissonnaient au vent, ouvrit sa porte; le chapelain en sortit, et, les mains jointes, s'en alla vers l'église remplir les devoirs de son ministère. A droite et à gauche, les chaumières de bois entr'ouvrirent leurs yeux assoupis; des formes humaines apparurent les unes après les autres, et toutes, s'étirant les membres, se dirigèrent successivement vers le temple.

« Au travers du crépuscule, la pieuse sonnerie, portée par le vent comme sur des ailes d'anges, arrivait tout entière sur la montagne sans qu'une seule note se perdît : Wally s'imaginait ouïr une voix d'enfant qui prie. Et de même aussi qu'un enfant éveille sa mère par son frais babil, le carillon de Vent parut avoir éveillé le soleil. L'astre ouvrit son grand œil, et le rayon de son premier regard lança par-dessus la chaîne des montagnes une immense gerbe de lumière qui couronna les cimes au levant. Les épaisses teintes grises de l'aube se changèrent soudain en un azur transparent dont la clarté grandissante inonda de plus en plus les cieux de ses jaillissemens; puis le soleil émergea dans toute sa magnificence au-dessus des crêtes nuageuses, en tournant avec amour sa face enflammée vers la terre. Les monts dépouillèrent leur manteau de brumes et se baignèrent à nu dans des flots de lumière. En même temps, les profondeurs des gorges s'emplirent de houleux ondoiemens, comme si tous les nuages, chassés du firmament purifié, s'y étaient soudain laissé choir. Les airs tressaillirent d'un hymne étrange de jubilation, et la terre, en s'éveillant, parut pleurer de joie. On eût dit d'une fiancée, au matin de sa nuit d'hymen; pareilles à des larmes aux cils de l'épouse, les gouttelettes de rosée pendaient voluptueusement et en tremblotant aux brins d'herbe et aux buissons. C'était par toute la campagne l'image de la joie : en haut sur les montagnes, où les rayons éblouissans se reflétaient dans l'œil perçant du chamois, en bas dans la vallée, où l'alouette gazouillante s'envolait du sein des terres labourées.

« Wally contemplait avec ivresse ce réveil de la nature; son œil était à peine assez grand pour contenir cet immense tableau des pures splendeurs aurorales. Le vautour, perché sur l'épaule de la jeune fille, agitait ses larges ailes comme pour saluer le soleil avec amour. Et pendant ce temps, au-dessous d'elle, le village de Vent s'animait. Dans cette vive illumination du jour renaissant, Wally pouvait tout discerner : près de la fontaine, les garçons embrassaient les fillettes; un blanc tourbillon de fumée ondoyait au-dessus des maisons et se perdait, sans laisser de traces, dans la

sérénité de l'air printanier, comme une pensée triste s'évapore dans une âme heureuse. Les hommes se rassemblaient sur la place devant l'église; ils avaient leurs belles chemises du dimanche et fumaient leurs pipes à garniture d'argent, car on était au lundi de la Pentecôte, jour de fête et de réjouissance universelle...

« La jeune fille s'arracha enfin à sa rêveuse contemplation. Après un dernier regard d'adieu adressé aux joyeux et bruyans villages d'en bas, elle fit demi-tour et se mit à gravir les mornes champs de neige qui conduisaient au *Hochjoch*, c'est-à-dire à l'exil. »

Dès l'abord, dans sa hutte de cailloux, au sein des antiques névés, Wally est prise d'un frisson de peur. La croyance locale a peuplé de fées et de génies tous les monts glacés de la région; le bonhomme Murzoll notamment et ses filles les « bienheureuses demoiselles, » ennemies irréconciliables des chasseurs de chamois, défraient les superstitions courantes de l'Œtzthal, et je me souviens d'avoir retrouvé jusque dans la Haute-Engadine, en deçà des défilés de Finstermünz, puis encore beaucoup plus au sud, aux environs du mont Portole, la vivace traînée de ces légendes murzollaises. Aussi le premier songe de Wally, sur sa cime désolée, est-il tout plein de fantômes. Elle rêve, un peu trop longuement, soit dit au passage, que le géant de la montagne l'emporte dans ses bras de pierre au « palais de cristal » de ses filles. Là, les fées lui offrent de devenir comme elles « bienheureuses; » mais il faut qu'elle consente à voir s'arrêter les battemens de son cœur, il faut qu'elle renonce à la société des humains et à l'amour de Joseph. La société des humains, Wally n'en a cure; mais pour l'amour de Joseph, c'est une autre affaire. Elle résiste énergiquement, et s'attire par sa résistance cette sinistre malédiction de Murzoll : « Tu t'es mise en révolte contre la terre et le ciel; le ciel et la terre te seront ennemis. Si tu rentres parmi les hommes, nous mettrons Joseph en pièces et nous te précipiterons avec lui dans l'abîme. »

On devine que cette vision fatidique n'est qu'une agrafe artificielle forgée pour relier par avance le dénoûment au prologue; passons, notre intérêt va de préférence aux développemens psychologiques empreints d'un sain naturalisme. La rustique Wally est au demeurant un esprit fort et une âme libre; cette vie solitaire, au milieu d'un petit troupeau de chèvres et de brebis, va merveilleusement à ses instincts; la sauvage montagne a bien vite usé pour elle ses terreurs; en revanche, elle garde l'attrait indélébile de ses grandioses sublimités. Du haut de son empyrée, la jeune fille peut au moins, sans nulle contrainte, songer à Joseph. Aussi, quand, à l'entrée de l'hiver, un pâtre de son père revient la chercher, ne se résigne-t-elle qu'avec une sorte de répugnance à regagner son village natal. Ce « retour au pays » forme un des épisodes les plus

hardis du récit. Entre temps, de graves événemens se sont accomplis à la Sonneplatte : le vieux Stromminger est devenu à demi impotent, Vincent Gellner, le prétendant éconduit, a plus que jamais les bonnes grâces du fermier et gère en quelque sorte le domaine au nom de celui-ci; par contre, la Luckard a été chassée, et elle en est morte de chagrin. Telles sont les nouvelles que Wally recueille en descendant du *Hochjoch*. Elle se rend droit à la ferme, résolue à venger l'affront fait à sa vieille amie. Le hasard veut que dès le seuil elle soit témoin d'un acte odieux de brutalité exercé par Vincent sur le Klettenmaier. Égarée par la colère, Wally, d'un coup de revers de hache sur la tête, abat le jeune homme à ses pieds. Aux cris des valets, tout le monde accourt. Le boiteux Stromminger, ne pouvant lui-même empoigner sa fille, ordonne aux gens de la saisir. Cette fois ce n'est plus dans l'exil lumineux du Murzoll, au sein de l'immensité libre, que la coupable expiera sa faute; c'est dans les humides moisissures d'un noir cachot. A cette perspective, l'orgueil de Wally chancelle un instant : pour la première fois elle implore son père; mais, quand elle voit les villageois la poursuivre avec des bâtons jusqu'au fond de la cuisine où elle s'est réfugiée, sa fauve nature se réveille. Elle saisit dans l'âtre des tisons embrasés, s'en fait une arme défensive contre la troupe des assaillans, fend la meute comme une flèche, se précipite dans la cour, et d'un bras vigoureux lance une bûche dans la grange au beau milieu du foin et de la paille. Il y eut une clameur d'épouvante.

« En même temps que la colonne de fumée, s'échappa de la toiture, avec un cri, un objet sombre qu'on eût dit engendré par le feu; cet objet tournoya un moment dans l'air au-dessus de la grange, puis fila dans la direction que Wally avait prise. Celle-ci, entendant du bruit derrière elle, se crut poursuivie et redoubla sa course aveugle. La nuit était venue; mais les ténèbres ne voulaient point se faire : un clair crépuscule répandait autour de la fugitive une lueur tremblotante qui la dénonçait au loin. La jeune fille escalada une saillie de rocher abrupt d'où elle pouvait dominer la route du regard; elle s'aperçut alors que celui qui était à sa poursuite venait par les airs. Le but de Wally était donc atteint; personne ne songeait plus à courir après elle; sauver la ferme était une besogne plus pressante, et tous les bras s'y employaient.

« Au même moment, le vautour, — car c'était lui, — la rejoignit, et dans son élan la heurta si fort, qu'il faillit la jeter en bas du rocher. Wally pressa l'oiseau contre sa poitrine, et se laissa choir d'épuisement sur le sol. Elle regarda d'un œil trouble la lueur de l'incendie qui brillait au loin en colorant de ses reflets le sombre amphithéâtre des montagnes, et tandis qu'elle contemplait ainsi son œuvre, tout son visage enflammé de courroux respirait

la menace et le défi. Les sourds bourdonnemens du tocsin lui arrivaient de tous les clochers d'alentour, et la sonnerie semblait lui crier distinctement : Incendiaire! incendiaire! Puis, peu à peu, les sinistres tintemens l'assoupirent; elle perdit connaissance, et un voile bienfaisant s'épandit sur cette âme aux abois. »

Après avoir pendant quelque temps erré de village en village, son fidèle vautour à l'épaule, Wally, éconduite de tous les chalets, exténuée de froid et de faim, prit le parti de se réfugier à Rofen, chez les frères Klotz, les guides les plus renommés du pays. Ce mystérieux hameau de Rofen, blotti sous les pieds du terrible glacier mouvant du Vernagt, est le plus haut endroit habité qui soit dans tout le Tyrol; de nos jours encore, il jouit d'une sorte de droit d'asile. Au milieu d'une affreuse tourmente de neige, la jeune fille parvint à gravir ces pentes presque inaccessibles en hiver; mais sur le seuil même des Klotz, avant que sa main eût pu saisir le marteau de fer, ses forces défaillirent, et elle tomba évanouie. Ici interviennent une série de scènes intimes qui, pour la justesse de l'observation et le naturel des peintures, sont assurément les meilleures du livre. Les flocons de neige en tourbillonnant dans l'étroit défilé ont recouvert d'un épais linceul le corps inanimé de Wally; à l'intérieur du logis, deux des Klotz, — le troisième est absent, — continuent, comme si rien d'inusité ne s'était passé au dehors, à fumer tranquillement leurs pipes près du poêle. Tout à coup un battement d'ailes contre la croisée attire l'attention de Léandre, le cadet; la porte est ouverte, et l'on aperçoit sur le seuil le blanc monticule. Vite on déblaie la place, et alors apparaît l'étrange épave. Chez le jeune Léandre la surprise et la commisération se doublent dès le premier regard d'un sentiment d'une nature plus tendre : Wally est si belle dans sa détresse! Mais Nicodème, le frère aîné, qui est homme de circonspection, se charge de soigner lui-même l'inconnue. Léandre, évincé de la pièce où celle-ci, un peu ranimée, divague en proie à la fièvre, s'en va rôder aux alentours avec son fusil. Le premier objet que découvre son œil de chasseur, c'est le gypaëte, tranquillement perché sur le toit. N'osant tirer un coup de feu si près de la malade, il essaie de chasser l'oiseau, afin de le tuer au loin : celui-ci refuse obstinément de déguerpir. Le lendemain arrive Benoît, le second frère; il a fait un tour au canton et rapporte des nouvelles d'en bas. Il dit comme quoi la fille du fermier de la Sonneplatte a mis le feu à la grange de son père et s'est enfuie dans la montagne avec son vautour. Nicodème, à ce mot, regarde Léandre, qui devient cramoisi; tous deux ont saisi le joint des choses. Benoît, de son côté, en apprenant quelle personne on a recueillie au logis, déclare qu'il faut chasser à l'instant cette vagabonde, et qu'il n'y a point d'asile à Rofen pour les incendiaires. Aus-

sitôt dit, aussitôt fait. Le bourru montagnard ouvre avec fracas la porte de la chambre où Wally repose, et entre vivement, suivi de Léandre et de Nicodème. A cette apparition tapageuse, la Marianne, sœur des Klotz, qui est assise au chevet de la malade, fait à Benoît signe de se taire; mais, à peine Benoît a-t-il jeté un regard sur Wally qu'il modère de lui-même son pas et s'approche du lit plus lentement.

« La jeune fille dormait profondément. Elle était couchée sur le dos, son beau bras arrondi au-dessus de sa tête. Son abondante chevelure brune retombait toute dénouée sur sa blanche poitrine, qu'une épaisse camisole rustique avait garantie du hâle et du soleil, et dont une ample chemise de toile laissait voir à nu un petit coin. Elle avait en dormant la bouche entr'ouverte comme par un sourire, et deux rangées de petites dents pareilles à des perles brillaient entre ses lèvres charnues. Sur son front assoupi régnait un air de grandeur et de chasteté dont la muette éloquence ne saurait se traduire en paroles.

« Benoît était devenu silencieux, tout à fait silencieux. Il considéra longtemps avec une sorte d'étonnement cette image décevante et pudique. Son visage basané prit peu à peu une coloration de plus en plus animée, jusqu'à faire concurrence à celui de Léandre, qui jetait l'éclat d'un brasier; puis il serra les dents, et, se retournant : — Elle est vraiment malade, murmura-t-il d'un ton qui signifiait : Il n'y a par conséquent rien à faire. — Après quoi, il sortit sur la pointe des pieds. »

Il ne tient bientôt qu'à Wally, pour qui l'antique droit d'asile a élargi singulièrement ses franchises, de devenir à son choix la femme de Benoît ou celle de Léandre, et de rester, en qualité de fermière, à Rofen, où le vautour, lui aussi, a trouvé hôtellerie à son goût; mais, toujours hantée par le souvenir de Joseph, elle décline les offres matrimoniales des deux Klotz. Le prudent Nicodème d'autre part, voyant de quoi il retourne, s'est rendu auprès du Stromminger, et par ses sages observations a obtenu de lui qu'il renonçât à l'idée d'enfermer sa fille et qu'il se contentât de la bannir comme devant. Il a été décidé que l'enfant rebelle reprendrait pendant l'été la garde du bétail au *Hochjoch*, et que l'hiver elle serait libre de se mettre en service où elle le voudrait, pourvu qu'elle ne rentrât pas au village. Voilà donc Wally réinstallée dans sa hutte solitaire face à face avec les génies, de plus en plus inoffensifs, de la montagne. Rien n'eût troublé cette année-là le séjour de la jeune fille au Murzoll, sans un incident inattendu qui vint compliquer d'un nouvel élément son amour opiniâtre pour le beau chasseur de Sölden.

Un matin du mois de juillet, comme au plus fort d'un violent

orage elle était à la recherche d'une chevrette égarée, elle se trouva tout à coup en présence de Joseph. Celui-ci n'était pas seul; il portait dans ses bras une charmante jeune fille qu'un coup de tonnerre venait de jeter presqu'en syncope : c'était, disait-il, une servante du Vintschgau qui allait se placer à Zwieselstein et qu'il s'était chargé de conduire par la montagne. Wally, toute tremblante d'une vague jalousie, reçoit les deux voyageurs dans sa cabane. Là, au bout de quelques instans, un duel sanglant s'engage entre le chasseur et le vautour imprudemment provoqué. Joseph terrasse le redoutable gypaëte, puis, non content de l'avoir terrassé, il veut l'occire « au vol » d'un coup de fusil. Wally s'y oppose énergiquement; elle arrache la carabine des mains du chasseur décontenancé, et finalement le tueur d'ours se retire avec sa compagne après avoir cruellement persiflé en manière d'adieu la pauvre exilée qui a tant péché et souffert pour lui.

Le reste de la saison s'écoula sans apporter de changement dans le sort de Wally; l'hiver venu, elle alla chercher une condition de l'autre côté du glacier, dans le Schnalserthal; puis, à l'époque du renouveau, elle grimpa derechef au Murzoll; mais cette fois ce ne fut pas pour longtemps. Son père le Stromminger mourut dans l'été, et la jeune fille put enfin reprendre pied sur son sol natal. Avec le vieux Klettenmaier, elle retrouva dans la ferme Vincent Gellner, toujours épris, bien que son occiput eût gardé la trace du coup de hache. Son premier soin fut de le relever de sa gérance, car moins que jamais ses obsessions ne lui agréaient. En dépit de la fatale scène du *Hochjoch*, Wally espérait encore gagner l'amour de Joseph. A peine rentrée au village, elle était devenue, par le charme étrange de sa personne non moins que par sa fortune, le point de mire de tous les fils nubiles à dix lieues à la ronde; aucun d'eux toutefois n'était de taille à mettre à merci une telle femme. — Celui qui pourra se vanter d'avoir eu de moi un baiser, dit-elle un jour par bravade, celui-là je l'épouse; mais quiconque n'a pas assez de nerf pour me ravir un baiser ne possédera jamais la fermière de la Sonneplatte. — Et chacun de tenter l'aventure, dans l'espoir de prendre au mot la jeune fille. Celle-ci s'amusait de ce jeu sauvage où brillait sa force supérieure; elle savait que son nom circulait au loin, et elle pensait que Joseph ne pourrait manquer de venir à son tour.

Joseph pourtant ne venait pas. Wally, en revanche, finit par être mise au courant des assiduités du chasseur auprès d'une certaine Afra, servante à l'auberge de Zwieselstein. Afra était cette même jeune fille en compagnie de laquelle le tueur d'ours avait franchi l'année précédente le Murzoll. Nul doute n'était plus permis : un jour que Joseph avait reçu quelques blessures en domptant un tau-

reau furieux dans la grande rue de Zwieselstein, ladite Afra, prise d'un élan de tendre angoisse, avait sauté devant tout le monde au cou du garçon. Si grand que fût l'orgueil de Wally, son amour l'emportait encore sur son orgueil; loin de renoncer au chasseur, elle n'eut plus qu'une seule pensée : l'enlever à sa rivale. Elle afficha tout à coup le goût du luxe et des atours; lors de la procession de la Fête-Dieu à Sölden, on la vit se joindre au cortége dans une toilette pleine de froufrous et de tintemens argentins : elle avait compté attirer de la sorte l'attention du fier chasseur; il eut à peine l'air de l'apercevoir et partit sans lui avoir adressé la parole. Dans son dépit, l'arrogante fermière s'en prit à la servante de Zwieselstein, et, laissant jaillir l'écume bouillonnante de sa jalousie, elle lui reprocha publiquement son impudeur et railla du même coup ce vaillant tueur d'ours qui aimait mieux, disait-elle, « une bonne amie qui de prime abord vous saute au col » qu'une femme dont il faut commencer par faire la conquête et avec laquelle on court le risque d'essuyer une piteuse déroute.

Dès ce moment, Wally leva l'ostracisme dont elle avait frappé Vincent, et comme Vincent, en homme avisé, non-seulement ne soufflait plus mot de son amour, mais encore avait grand soin d'être informé de tout ce qui se passait dans l'OEtzthal et particulièrement à Zwieselstein, la jeune fille sentait ses méfiances se dissiper peu à peu. Vincent néanmoins n'avait pas renoncé à ses visées. Un jour, après avoir bien attisé la jalousie de Wally au sujet d'Afra, il remit brusquement sur le tapis ses prétentions d'épouseur. Repoussé de nouveau avec une dureté sarcastique, le bilieux garçon, qui attendait depuis longtemps cette heure décisive, tira de sa poche un papier : c'était le testament du Stromminger. Le bonhomme, avant de mourir, avait trouvé moyen d'asséner à sa fille un dernier coup de poing en stipulant que, si dans le délai d'une année elle n'épousait pas Gellner, la ferme avec toutes ses dépendances appartiendrait à celui-ci; Wally en serait réduite à sa légitime. Or les douze mois allaient expirer, et Vincent était résolu à faire valoir ses droits. Pour toute réponse, la fière montagnarde se déclare prête à faire ses paquets et à retourner au Murzoll avec son vautour. A ce coup, l'impétueux amant est hors des gonds. Dans un accès de douleur sauvage, il se jette aux pieds de la jeune fille : argent, prés et bois, qu'est-ce que cela? C'est Wally qu'il lui faut; c'est elle qu'il a compté prendre au testament comme au trébuchet. Tous les domaines du monde sans Wally, il s'en soucie bien; le *Hochjoch* avec Wally, voilà tout son rêve. Ce disant, il déchire le papier et en disperse au vent les morceaux.

Au même instant, par un coup de théâtre fort heureusement imaginé, apparaît le messager de Sölden. En présence de Vincent fou-

droyé, il annonce à la fermière de la Sonneplatte que Joseph l'a chargé de l'inviter solennellement à la danse pour le jour de la Saint-Pierre; le rendez-vous aura lieu le surlendemain à l'hôtellerie du *Cerf*. Dans les usages locaux, une pareille invitation passe pour l'équivalent d'une demande en mariage. Cette fois enfin Wally a de bonnes raisons pour se parer; aussi s'attife-t-elle de ses plus riches bijoux, et dans la poche de sa robe d'hyménée elle glisse par surcroît deux cadeaux de circonstance, destinés à celui que tout le village avec elle considère déjà comme son époux : une belle pipe en écume de mer et un anneau.

Jamais danse de fiançailles n'avait excité à ce point la curiosité des montagnards; il était venu du monde de toutes les localités circonvoisines; dans ce public figurait avant tout le bataillon fort respectable des prétendans évincés. Joseph, arrivé sous la grande porte de la ferme, prit par la main Wally, qui étouffait de joie et d'orgueil, et la conduisit en cérémonie à l'enseigne du *Cerf*. Les façons du jeune homme n'étaient pourtant pas celles d'un épouseur; sa physionomie avait un air étrange, presque farouche; de plus, — était-ce intention ou hasard? — il avait mis à l'envers la plume de coq de son béret, comme c'est l'habitude des montagnards en quête d'une querelle. En pénétrant dans la salle de bal, Wally frôla Benoît Klotz, qui était présent, lui aussi, et qui l'avertit tout bas d'être en défiance; mais de quoi Wally, au bras de celui qu'elle aimait, eût-elle bien pu se défier? Déjà les couples sont en place et l'orchestre n'attend qu'un signe : Joseph, lâchant la main de Wally, se place devant la jeune fille dans une attitude presque solennelle et lui dit à haute voix, de façon que tous entendent : — Wally, j'espère qu'avant de danser avec toi, je vais avoir le baiser qu'aucun de tes prétendans n'a pu te ravir. — Et comme Wally, après un moment d'hésitation, hausse timidement sa figure jusqu'à celle du chasseur : — Non pas, reprend ce dernier, je veux conquérir ton baiser et non en être gratifié. Allons, défends-toi, et ne me fais pas la partie plus belle que tu ne l'as faite aux autres; sinon il n'y aurait pour moi aucun honneur.

A ce mot, le sang des Stromminger se réveille en Wally; rouge de honte et de colère, elle se redresse et défie Joseph. Devant toute l'assistance endimanchée s'engage un duel sauvage, effréné, dont chaque péripétie provoque dans la salle de malicieux éclats de rire. Le tueur d'ours l'emporte enfin; il conquiert son baiser, non sans avoir durement peiné. Un hurra universel retentit; la pauvre fiancée s'est affaissée demi-morte sur la poitrine du chasseur; mais lui, la repoussant : — Doucement, dit-il d'un ton moqueur, il ne m'en faut pas davantage. — Et comme la jeune fille le regarde d'un air effaré : — Ah çà! reprend-il, t'es-tu figuré que j'étais venu en

épouseur? Non pas. Dernièrement, à la procession, tu as dit devant tout le monde qu'Afra était ma bonne amie parce qu'elle était de facile abord; tu as ajouté que le tueur d'ours n'avait pas le courage de s'attaquer à la Fille au vautour... J'ai voulu te montrer que je pouvais venir à bout de toi. C'est assez; le baiser que je t'ai pris, je vais le porter à mon Afra en expiation du tort que tu lui as fait. Et vous autres, ajouta-t-il d'un air étrange, épargnez-moi vos applaudissemens.

La fête est close avant d'avoir commencé; toute la troupe des prétendans mal en point est partie, hennissant de plaisir; deux personnes seulement sont restées auprès de Wally : Benoît Klotz et Vincent Gellner. Benoît le premier s'approche d'elle et lui demande ce qu'il faut faire, ce qu'elle attend de son amitié. — Ce que je veux? s'écrie-t-elle, je veux qu'il meure. — L'honnête Klotz recule épouvanté : — Dieu te garde! Wally, — répond-il en guise d'adieu, et il quitte la salle à son tour. Vincent, lui, s'est avancé vers la jeune fille, l'étincelle aux yeux — Wally, parles-tu sérieusement? — Elle lève la main pour jurer : — Celui qui le déposera mort aux pieds de son Afra, celui-là je l'épouse, aussi vrai que je m'appelle Wallburga Stromminger.

La nuit suivante, deux coups de feu retentissent au bord de l'Ache, dans la direction de Zwieselstein. Wally, qui n'est point couchée, entend la détonation. Qui peut chasser à cette heure? Mais non, personne ne chasse. Un éclair traverse l'esprit de la jeune femme : si c'était Vincent qui... Elle se souvient de l'horrible parole qu'elle a proférée la veille dans sa colère; mais, depuis la veille, sa colère s'est éteinte dans son amour, qui, lui, est inextinguible. Malgré tout, elle pardonne; ce crime qu'elle souhaitait, elle ne veut déjà plus qu'il s'accomplisse. Éperdue de terreur, elle se précipite au dehors, elle court au logis de Vincent. Le jeune homme est absent, et sa carabine n'est point à son clou. Elle veut cependant douter encore; mais, à deux pas de là, elle rencontre Vincent lui-même, tout pâle, le fusil à l'épaule. Vincent a en effet tiré sur Joseph, et la façon dont il raconte la chose à Wally est effrayante de simplicité et de vérité.

« Ç'a été une rude besogne, dit-il en s'essuyant le front; je n'aurais pas cru, ma foi, qu'il viendrait sitôt se mettre au bout de mon fusil. Le diable seul sait ce qui l'a fait rôder comme cela dans la nuit! Imagine-toi, j'avais l'intention de me mettre en route de bonne heure pour arriver à Sölden dès le matin, avant qu'il fût levé, et voilà que, du premier pas, il me tombe sous la main. C'est égal, il faisait encore trop sombre; la première balle l'a manqué, et l'autre l'a seulement effleuré. Il a dû tout de même être étourdi, car il a chancelé sur le sentier et s'est appuyé au garde-fou. J'ai

saisi le moment, je me suis jeté sur lui par derrière, et je l'ai poussé par-dessus le parapet. » Ainsi s'était accompli, soit dit pour mémoire, l'arrêt du bonhomme Murzoll.

Au moment où la fermière de la Sonneplatte, affolée par l'épouvantable forfait de Vincent, entraîne le jeune homme pour le précipiter avec elle dans l'Ache, à l'endroit même où le crime a été commis, un appel expirant de détresse monte du fond de l'abîme. Wally s'arrête et lâche sa proie; elle a reconnu la voix de Joseph. Le chasseur n'a pas roulé jusque dans l'eau du torrent; il a été retenu, agrafé dans sa chute par quelque saillie de rocher. La jeune fille vole aussitôt par tout le village, criant à l'aide et frappant aux portes. Bientôt les gens sont sur pied; on apporte toutes les cordes qu'on peut trouver, on les lie fiévreusement bout à bout, et l'on forme la chaîne au bord du plateau; mais qui osera plonger dans le gouffre pour y chercher la victime? Qui? Ce sera Wally, la dénicheuse de vautours. En un clin d'œil, elle a escaladé la balustrade; les villageois, la sueur de l'angoisse au front, dévident le câble en tâtant chaque nœud au passage. L'ancien du village commande la manœuvre. La pelote file appesantie de plus en plus; puis soudain elle se détend et flotte dans l'espace. Une des attaches aurait-elle manqué? Non; la corde, halée, résiste; Wally a posé le pied quelque part; mais, bien que le crépuscule commence à poindre, une pluie fine et glacée, qui tombe dans le gouffre, empêche d'y rien discerner. Un second engin de sauvetage, apporté par le Klettenmaier, est jeté aux mains de la plongeuse pour que celle-ci y attache Joseph. Après plusieurs minutes d'une anxieuse attente, une secousse imprimée d'en bas aux deux cordes annonce aux travailleurs qu'ils peuvent maintenant tirer à eux. C'est le moment le plus critique, car il faut que le halage de l'un et l'autre câble s'effectue bien à l'unisson; une seconde de relâchement et tout est perdu. Les villageois affermissent leurs pieds sur le sol : les veines se gonflent aux jambes, aux bras et aux fronts, et bientôt la double épave émerge au travers du brouillard; Wally et Joseph sont sauvés.

Il va sans dire que Joseph n'est point mortellement blessé; Wally l'a fait transporter chez elle, l'a confié aux soins d'Afra, et s'en est retournée au *Hochjoch* pour y expier sa faute et y dévorer sa douleur dans la solitude. Vincent a disparu; on apprend bientôt qu'il s'est suicidé en Italie. Joseph, de son côté, finit par se rétablir; libre à lui désormais d'épouser Afra et de rester au domaine de la Sonneplatte, dont Wally déclare se dessaisir en sa faveur; mais que deviendrait la conception romanesque si Joseph n'aimait pas Wally? Il l'aime effectivement, il l'a aimée de tout temps; un mauvais sentiment d'orgueil l'a seul empêché d'en convenir, et s'il a montré tant de sollicitude pour la servante de Zwieselstein, s'il l'a vengée

si durement des insultes de Wally, c'est qu'Afra est sa sœur naturelle; le respect dû à la mémoire de leur mère les avait contraints l'un et l'autre à garder le silence sur cette parenté. Telles sont les révélations que Joseph lui-même fait à Wally, dès que ses forces lui ont permis de grimper au Murzoll; il ajoute que, dans cette nuit fatale où il avait été assailli par Vincent, c'était le remords de son odieuse conduite à la salle de danse qui l'avait poussé à rôder vers la Sonneplatte: il voulait, dès l'aurore, frapper à la fenêtre de la jeune fille, faire à celle-ci amende honorable et lui prodiguer ses tardives tendresses de fiancé. A ces aveux, Wally ne répond que par une explosion d'amer désespoir; Joseph la croit folle, il ne sait pas que c'est elle-même qui a convié Vincent au meurtre; en apprenant de sa bouche l'affreuse vérité, il recule d'abord de terreur; mais lorsqu'elle ajoute qu'en cette nuit sinistre elle est sortie, elle aussi, sous le double aiguillon de l'amour et du remords pour empêcher, s'il était possible, l'accomplissement du forfait, lorsqu'elle lui retrace les longs tourmens qu'elle a endurés à cause de lui, la surprise douloureuse du chasseur se fond dans une décisive expansion de tendresse et de reconnaissance; en la femme jalouse et offensée qui a voulu le faire périr, il ne voit plus que l'amante héroïque qui l'a sauvé; il la relève doucement et place, en signe de pardon, son bras sur le sien.

« La nuit était tombée; du haut du ciel une figure souriante contemplait affectueusement les fiancés : c'était le disque de la pleine lune qui avait émergé sur la montagne. Déjà les ombres du soir s'étaient épandues dans les vallées; il était trop tard ce jour-là pour redescendre du *Hochjoch*. Ils rentrèrent dans la hutte, allumèrent du feu et s'assirent au coin du foyer. Quelle douce causerie après un silence de tant d'années ! Sur le toit, le vautour rêvait qu'il se bâtissait un nid; le vent résonnait autour de la cabane comme une harmonie de harpes nuptiales, et à travers la lucarne pénétrait le scintillement d'une étoile. » N'ai-je pas déjà dit que l'églogue avait parfois couleur d'épopée?

II.

De la *Geier-Wally* au *Médecin de l'âme*, il y a, au point de vue de l'art et du genre, tout un abîme à franchir. Le pittoresque récit dont on vient de prendre une idée est sans nulle apparence de thèse; *un Médecin de l'âme* au contraire est ce qu'on nomme un roman didactique et démonstratif; l'action s'y complique d'une controverse, le drame y est gros d'une moralité. Si, dans une œuvre de cette nature, la conclusion coule de source, si la dispute des idées est conduite avec une entière impartialité, si rien n'y est

sacrifié au profit d'une cause exclusive, le romancier a réussi dans sa visée essentielle : il l'a emporté sur le fond; mais si volontairement ou à son insu l'auteur a faussé les termes du débat, s'il a restreint ou laissé dévier l'enquête selon les besoins de sa plaidoirie, alors, quelque talent qu'il ait déployé, si habile qu'il se soit montré dans la mise en œuvre, il n'a fait qu'un travail d'artiste; le penseur en lui a manqué le but. Ce point dûment établi, et sans vouloir peser chaque chose dans une fine balance, je vais tâcher de mettre en leur jour les qualités et les défauts du roman social et philosophique qu'a écrit Mme de Hillern.

Ernestine Hartwich est la fille d'un hobereau de l'Allemagne du Nord qui exploite une distillerie à Unkenheim. Elle a eu en naissant l'irréparable tort de frauder l'espoir d'un père qui avait compté sur la venue d'un garçon; aussi porte-t-elle lourdement le poids de sa faute originelle. Pour elle comme pour Florence Dombey, dans le roman de Charles Dickens, il n'y a au monde que rebuffades et brutalités. Dès ses premières lueurs de raison, la souffreteuse Ernestine, qui a grandi sans mère et au hasard, épèle vaguement l'énigme de sa destinée. Ces mots : « Ce n'est qu'une fille! » qu'elle a entendu tant de fois répéter autour d'elle ne lui sortent pas de l'esprit, et l'on sait quel labour silencieux opère dans la cervelle d'un enfant l'obsession d'une idée fixe. Après avoir bien réfléchi à son sort, la pauvrette se dit qu'il dépend d'elle de le corriger : si c'est pour leur force et leur vaillance que l'on estime tant les garçons, elle s'efforcera d'égaler ceux-ci en mâle énergie. Le maître d'école d'Unkenheim n'assure-t-il pas déjà qu'elle a plus d'esprit et qu'elle apprend mieux qu'aucun garçon? Le reste viendra par surcroît, il ne s'agit que de le vouloir. Et la fillette de passer incontinent de la théorie à la pratique. Invitée chez une châtelaine du voisinage, Mme la conseillère Möllner, elle y trouve sur la pelouse une nombreuse société d'enfans de l'un et l'autre sexe. Ernestine se mêle à leurs ébats avec le dessein bien arrêté de surpasser chacun en vigueur et en adresse. Elle y réussit en effet; mais, au lieu d'obtenir le triomphe qu'elle attendait, elle ne récolte que jalousies, colères et mauvais traitemens; dans l'ardeur du jeu elle a bosselé un front, fait un accroc à une robe; en revanche, ses camarades l'ont outrageusement battue, et l'un d'eux a même failli la noyer dans le bassin; ce qui n'empêche pas toutes les mères de s'éloigner d'elle avec épouvante comme d'une créature sauvage et brutale; « c'est une petite virago, un vrai garçon, » crient les grandes personnes à la ronde : de sorte qu'en dépit des douces paroles de consolation que lui adresse la conseillère, Ernestine, outrée de tant d'injustice, se sauve sans souper avec ses vêtemens ruisselans d'eau à travers la nuit. Dès qu'elle s'aperçoit de sa

disparition, Mme Möllner envoie à sa recherche son fils Jean, beau jeune homme d'une vingtaine d'années, qui vient de passer le matin même, de la façon la plus brillante, ses examens de doctorat. Jean rattrape l'enfant, toute pantelante, au milieu du bois, et se met en devoir de la ramener auprès de sa mère ; mais Ernestine résiste ; elle se dégage des mains de ce nouveau persécuteur et grimpe comme un écureuil à un chêne. Jean, qui n'en veut démordre, escalade le tronc à son tour. La fillette bat en retraite de branche en branche, et finit par se réfugier, sans autre souci du péril, au bout le plus extrême d'un rameau. Celui-ci casse sous le poids, et Möllner n'a que le temps d'allonger le bras pour saisir l'enfant avant qu'elle tombe : cette scène nocturne est pleine de vivacité et de poésie ; on devine que tout le charme est dans les détails, dans les impressions des personnages, que nulle analyse ne saurait rendre.

Disons tout de suite que ce prologue du roman en est avec la fin la partie la plus vivante et la mieux venue, et cela tient précisément à ce qu'on n'y voit pas surnager la thèse. L'existence d'Ernestine au milieu des tristes bâtimens de la distillerie, entre un père ivrogne, paralytique, et un oncle froid et retors qui exerce sur elle comme sur tout le monde une domination absolue, est dépeinte avec une très grande vérité de traits et de couleurs. Le personnage de l'oncle Leuthold est particulièrement réussi. Ce Leuthold avait commencé par être professeur de chimie à Marburg ; mais, s'étant approprié par un odieux larcin une découverte scientifique d'un de ses collègues, il avait dû quitter l'université. Il s'était alors marié avec la fille d'un aubergiste et avait pris la direction de la fabrique de son beau-frère. Là, tant par persuasion que par menaces, il avait extorqué au vieux Hartwich un testament bien en règle qui lui assurait dans l'avenir la possession de toute la fortune au détriment de sa nièce. Au physique, Leuthold est distinction pure : front serein, doux parler, manières souples et insinuantes, un de ces *hommes reptiles* tels que chacun de nous en a rencontré ; au demeurant, nature très complexe et quelque peu contradictoire. Toutes ses vilenies, à y bien regarder, procèdent d'un mobile unique, l'amour de la science ; son ambition est de devenir un chimiste hors ligne et un physicien sans rival ; seulement il n'a point le temps d'attendre ; pour s'élever dans sa sphère, il lui faut d'emblée et coûte que coûte ce hausse-pied qu'on appelle l'argent. « Là où l'argent et l'intelligence sont réunis, dit-il à sa femme Berthe, robuste et triviale ménagère qui n'entend rien à ses visées de savant, on prend les hommes comme des mouches à la glu. » Et tandis que le bonhomme Hartwich, frappé d'une dernière attaque d'apoplexie, agonise misérablement dans une chambre voisine, Leuthold et sa

moitié devisent, le cœur léger, de leur prochain changement de fortune: mais ils ont compté sans les revirements de la dernière heure. Quelques jours auparavant le hobereau, dans un accès de colère furieuse, a indignement maltraité sa fille; le vieux docteur Heim, un ami de Mme Mollner, profite des remords tardifs du moribond pour lui faire signer un second testament en faveur d'Ernestine. L'oncle demeure toujours tuteur de sa nièce; mais il n'héritera des biens que si celle-ci meurt sans s'être mariée.

En apprenant la ruine de leurs espérances, Leuthold et sa femme sont d'abord comme anéantis; puis une aversion violente s'élève entre eux: chacun accuse l'autre d'avoir manqué au dernier moment d'habileté et de vigilance. Une fois en veine de griefs, l'inséparable couple tisonne à tour de bras dans le passé, et, à force de remuer leurs souvenirs communs, ils aperçoivent nettement une chose que le retrait de l'héritage laissait bien à nu, à savoir leur incompatibilité absolue d'humeur. Il y a là une excellente scène de comédie. Berthe la première, dont la langue est la plus alerte, prononce le mot de séparation; son époux le saisit au vol: en un clin d'œil l'affaire est réglée; sans bruit, sans éclat, la grosse ménagère regagne l'hôtellerie paternelle, et quant à la petite Grietchen, fruit de cette union si mal assortie, elle restera provisoirement auprès de son père.

Alors commence ce que l'auteur appelle « le meurtre d'une âme. » Armé de ses droits de tuteur, Leuthold se sent maître encore de la situation, et il a bien vite imaginé tout un plan sournois qui lui rend barres sur l'avenir. Il sera lui-même et lui seul l'éducateur de sa nièce; il exercera sur ses sentiments et sur ses pensées une surveillance et une action de tous les instants; il saura en quelque sorte le blocus : chaque fibre de son cœur et chaque nerf de son cerveau ne vibreront qu'à sa volonté. L'étrange précocité intellectuelle d'Ernestine, ses élancements déjà passionnés vers je ne sais quelle gloire virile et les plus hautes abstractions de la science humaine sont pour Leuthold un sûr garant du succès : il la façonnera peu à peu à son gré et à son image. « Je l'apprendrai, lui dit-il, ce qu'aucune femme n'a jamais su, et à vingt ans je exciterai l'envie et l'admiration des hommes eux-mêmes. » Quelle revanche pour elle, après tant d'humiliations dont sa triste enfance s'est vue abreuvée! Aussi Ernestine s'abandonne-t-elle avec une sorte d'ardeur fiévreuse à la discipline et aux enseignemens de ce maître austère, grâce auquel elle se sent grandir, jour par jour, devant les autres et devant elle-même! Leuthold a d'ailleurs pris soin que nulle ingérence étrangère ne vînt traverser son œuvre et troubler la factice sérénité de l'atmosphère où vit Ernestine. Mme Mollner, son fils

Jean, le vieux docteur Heim, eussent été d'incommodes témoins de ses agissemens; aussi, sous prétexte que le froid climat de l'Allemagne ne valait rien pour la maladive enfant, s'était-il hâté de se soustraire à tout regard soupçonneux en partant avec sa pupille pour l'Italie.

Douze ans se sont écoulés. Mme Möllner a perdu les trois quarts de sa fortune, et son fils s'est fait professeur à l'université de N... Au moment où s'ouvre la seconde partie du récit, nous trouvons réunis chez Jean Möllner les principaux membres de la faculté de médecine et de philosophie; parmi eux est le docteur Heim, qui occupe la chaire de pathologie, et qu'on n'appelle plus que « le Nestor de la science. » Un événement extraordinaire défraie l'entretien du docte cénacle : une jeune fille a demandé à suivre les leçons de la faculté et à y conquérir ses grades; à l'appui de sa démarche, elle a envoyé un travail dont on donne lecture et qui a pour titre : *des Mouvemens reflexes dans leurs rapports avec la liberté morale.* Examen fait de l'écrit, on tombe d'accord que cet essai de physiologie révèle de très remarquables aptitudes; mais là n'est pas le point sensible du débat : il s'agit de savoir quelle réponse sera rendue à la postulante, qui n'est autre, on le devine, qu'Ernestine Hartwich. Là-dessus un conflit d'opinions éclate. Après qu'on a bien argumenté pour et contre, il est décidé par cinq voix contre trois que, toute appréciation de capacité mise à part et uniquement pour le principe, les femmes demeureront exclues des cours de la faculté. La réserve introduite dans la formule de l'arrêt venait fort à point pour sauver d'une fâcheuse déconvenue l'infaillibilité intellectuelle de l'aréopage, car un instant après on apprenait par une lettre de sa magnificence, *vulgo* du recteur, que le lauréat jusqu'alors inconnu du dernier concours ouvert sur les *phénomènes de la vision* était non pas, comme on l'avait supposé, un des docteurs enseignans de l'université, mais bien Ernestine elle-même.

Les leçons de l'oncle Leuthold avaient donc porté fruit : la pupille avait en soi l'étoffe d'une savante. Par surcroît, la rachitique et laide enfant que les soins du vieux Heim avaient jadis sauvée de la mort était devenue une belle jeune fille, d'apparence toujours un peu maladive, mais d'un charme sévère et tout idéal. De retour en Allemagne, elle s'était installée avec son tuteur dans un vieux château, près du village de Hochstetten, à deux lieues de N... L'endroit avait été de tout temps mal famé; les paysans prétendaient qu'il était hanté et s'en écartaient craintivement comme d'une officine de sorcellerie. Cette considération seule eût suffi pour déterminer le choix de Leuthold, qui ignorait que les Möllner avaient quitté Unkenheim. Plus que jamais il avait besoin de mystère et de solitude;

il avait réussi jusqu'alors à tenir Ernestine en dehors du monde, à la rendre pour ainsi dire étrangère à l'humanité. Rompue à une discipline presque claustrale, la jeune fille, durant douze années, n'avait vécu que pour l'étude et la réflexion; le regard pénétrant du maître n'avait jamais surpris en elle une velléité sérieuse de révolte; mais un hasard ne pouvait-il à tout instant remettre en question le succès d'un plan si laborieusement mené?

Les temps difficiles étaient venus en effet. Déjà c'était à l'insu de son tuteur et malgré ses formelles défenses qu'Ernestine avait fait sa démarche pour être admise aux cours de la faculté; à son insu également elle avait écrit au bon docteur Heim, dont elle avait gardé un souvenir plein de gratitude. La jeune fille, surmenée par un travail opiniâtre, se sentait sérieusement malade et avait besoin de l'assistance d'un praticien émérite qui fût en même temps un ami. Au lieu de Heim, et par son consentement, ce fut Jean Möllner en personne qui, durant une absence de Leuthold, se présenta chez Ernestine. Il l'avait aperçue d'aventure un soir se promenant, d'un air pensif et fatigué, dans le jardin du vieux château, et à l'idée que cette jeune femme, si pleine de nobles fiertés, n'était autre que le petit lutin femelle qu'il avait jadis poursuivie comme un chat sauvage sur la ramure grinçante du chêne d'Unlenheim, tout un flot de souvenirs émus lui avait soudain monté au cœur.

L'entrevue d'Ernestine et du jeune homme dans la bibliothèque du château est racontée avec une sorte de charme mystérieux et une précision poétique de détails qui échappent à toute analyse. Jean, pour cette fois, ne se fait pas connaître; mais, à l'abri du nom vénéré de Heim, il essaie de sonder dans ses replis la pensée de la solitaire; il lui avoue qu'il vient en « médecin de l'âme » autant et plus qu'en médecin du corps, et comme l'ombrageuse Ernestine s'étonne du tour singulier que prend la consultation, il lui déclare sans ambages qu'il est un des membres de la faculté qui lui ont par leurs votes fermé le champ universitaire : non pas qu'il la range parmi ces femmes affolées d'orgueil pur qui veulent, coûte que coûte, tenir des rôles en vue sur la scène du monde; il la connaît mieux qu'elle ne croit, il sait que l'amour de la science est le feu sacré qui l'enflamme; mais, par la voie aride et périlleuse où elle chemine solitairement, peut-être se heurtera-t-elle à de grandes douleurs et à d'amères désillusions qui lui feront regretter de n'avoir pas pris un autre chemin. Devant un pareil langage, Ernestine ne sait que penser; elle est tout ensemble émue et troublée; sous la cuirasse dont son tuteur l'a revêtue, elle a senti comme une onde tiède courir dans ses veines. En vain se redresse-t-elle de toute la hauteur de son orgueil en face de cet adversaire

inattendu qui l'attaque avec des armes qu'on ne lui a pas appris à manier : Jean parti, elle demeure rêveuse, et pour la première fois depuis des années les heures s'écoulent sans qu'elle songe à se mettre au travail. Son tuteur l'aurait-t-il trompée? Y aurait-il vraiment au monde d'autres joies et des joies plus vives que celles que procurent les triomphes de l'intelligence? La satiété de l'esprit engendrerait-elle le vide du cœur? Qui a raison, du froid et sévère éducateur, dont le dévoûment, après tout, l'a faite ce qu'elle est, ou de cet inconnu à l'œil clair, au parler chaud et vibrant, qui, si soudainement, s'est introduit dans sa vie? Mais celui-ci est-il vraiment un inconnu? En quel temps, en quel lieu a-t-elle entendu déjà cette voix sympathique et considéré ce loyal visage? Il lui a semblé en l'écoutant, en le regardant, qu'elle percevait tout à coup comme un souffle de vent du soir dans le branchage : qu'était-il donc, et pourquoi venait-il la distraire de son recueillement et de sa solitude?

Bien que le trouble de sa pupille, sa langueur inaccoutumée au travail, n'eussent pas échappé à l'œil clairvoyant de Leuthold, il s'était vu obligé par des soucis plus pressans de se relâcher de sa surveillance. L'avisé tuteur avait continué, sous un faux nom, d'exploiter la distillerie d'Unkenheim. Seulement, obsédé de la crainte qu'Ernestine et sa fortune ne finissent par lui glisser des mains, il avait voulu parer à toute éventualité en se lançant dans de gigantesques spéculations. Le résultat avait déçu ses calculs; au moment même où l'ennemi, en la personne de Jean Möllner, faisait irruption dans son intérieur, Leuthold était informé par une lettre de son contre-maître, qui était en même temps son affidé, que les choses allaient de mal en pis et que la banqueroute était imminente; tout le capital d'Ernestine se trouvait englouti dans la catastrophe. L'oncle dut prendre en hâte la route d'Unkenheim. Il va de soi qu'en son absence la pupille achève de rompre son ban; elle pousse une première et timide reconnaissance au milieu de ce monde réel, qui n'a eu jusqu'ici pour elle que la valeur d'une abstraction. Son début n'y est pas heureux. Elle se heurte tout d'abord à des partis-pris, à des préjugés que son orgueil dédaigne de combattre et qui ne font que réveiller en elle les amers souvenirs de son enfance. Pour la vieille dame Möllner, chez laquelle Jean l'a introduite, la jeune Hartwich n'est qu'une déclassée, une créature socialement déchue, dont la place ne peut être ailleurs que sur des tréteaux. A la pensée de voir une telle femme, une « matérialiste, » devenir jamais l'épouse de son fils, l'âme bourgeoise de la conseillère s'effarouche et se cabre. Par contre, à l'idée de se mettre en vasselage pour la vie dans cette société de philistins qui ne sait pas

même ce que signifie, en son acception la plus haute et la plus honnête, le mot d'émancipation, le cœur d'Ernestine retourne à sa sauvagerie native. « Ce n'est qu'une fille, » répétait autrefois son père; « ce n'est qu'une femme, » répète aujourd'hui le monde. Eh bien! puisqu'il le faut, elle demeurera rivée à Leuthold; elle oubliera Jean et son rêve d'amour à peine ébauché. « Madame, dit-elle en partant à la conseillère, je n'ai jamais songé à devenir la femme de votre fils, encore moins, si cher qu'il me soit, à lui faire le sacrifice de mes idées et de mes études. Je n'ai rien souhaité de plus que le bonheur de pouvoir donner à un homme au monde le nom d'ami; ce bonheur même, je saurai y renoncer, rapportez-vous-en à moi. Adieu. » Et, comme jadis, toute petite, elle s'était sauvée en pleurant de la fastueuse résidence d'Unkenheim, elle s'enfuit, le cœur brisé, de la modeste maison de N...

Ici la thèse, sinon le drame, touche à son point culminant; la question doctrinale est posée avec tous ses termes. Si rien n'a marché à faux, on doit savoir dès maintenant où trouver le point de la démonstration. Le trouve-t-on en réalité? Aperçoit-on d'une vue nette où tend le conflit d'idées qui forme la substance philosophique du roman? Mais d'abord, que sont devenus les élémens du procès que l'auteur avait à instruire? Mme de Hillern a eu certainement pour but de nous démontrer qu'une femme joue gros jeu à sortir de sa sphère d'action traditionnelle pour aller sur les brisées du sexe fort, que l'étude de la science pure est toujours malsaine à son cœur, et que trop souvent, aux yeux du monde, elle encourt une sorte de déchéance morale rien que par cet effort d'émancipation à l'aide du travail intellectuel; mais il fallait, je le répète, que la conclusion ressortît, non pas de circonstances extraordinaires, de combinaisons accessoires, par lesquelles se trouvent altérées d'avance toutes les données du problème, mais du fond naturel des choses, du développement normal des faits et des caractères. Le cas d'Ernestine ne prouve rien dans l'espèce : je vois bien que j'ai affaire à une âme malade; seulement la science, mise en cause, n'en peut mais. Tout le mal gît ici dans certaines conditions d'existence qui ne sont ni indispensables ni exigibles pour les femmes qui veulent étudier la physiologie et l'anatomie. La pupille de Leuthold est une nature déformée par un système d'éducation exceptionnel: elle s'est développée ou plutôt étirée d'un côté unique; le cerveau chez elle s'est boursouflé aux dépens du cœur; que dis-je, cette « émancipée » possède à peine son libre arbitre : en tout, elle sort de la règle, elle frise le phénomène; donc, elle ne peut faire preuve.

Voici maintenant une autre critique qui n'est pas moins grave.

Au lieu de s'en tenir à la méthode expérimentale, au lieu de chercher la veine d'intérêt dans l'observation pure et simple, Mme de Hillern a cru aviver et peut-être aussi relever l'action, en faisant intervenir sans nécessité la foi en face de la science. Certes, la lutte de ces deux principes peut fournir, à l'occasion, de puissans ressorts dramatiques; mais ici ce n'est nullement le cas. Tout au plus l'auteur arrive-t-il à épandre sur son récit je ne sais quelle vague religiosité, une nébuleuse traînée de déisme qui se résout en une petite pluie de dissertations non moins innocentes qu'oiseuses. Il a plu à Mme de Hillern de faire de Leuthold un libre penseur, mieux encore, un athée; c'est fort bien, et l'athéisme de ce Leuthold tient, en mainte occasion, un langage tout à fait logique et irréfutable; ce qui n'est ni logique ni irréfutable, c'est que l'auteur, pour les besoins d'une thèse préconçue, impute à cet état intellectuel de son personnage toutes les vilenies qu'il commet. Si Leuthold est criminel et haïssable, n'est-ce pas uniquement parce qu'il est cupide, sans entrailles, et qu'il a recours à de condamnables pratiques pour esquiver les difficultés de sa situation? Supposons pour un instant que ce même Leuthold, dix fois athée, si l'on veut, ne fût qu'un savant méconnu, ou un homme qui, de guerre lasse, eût tourné le dos à l'ambition et à la gloire, pour se confiner dans la solitude avec sa pupille et se dévouer tout entier à l'éducation de celle-ci : en quoi, pour Ernestine, les résultats eussent-ils différé? Ses facultés en eussent-elles reçu un développement plus normal et plus harmonique? Un pli de son existence en eût-il été dérangé? Non certes; dans ce cas pourtant, l'oncle Leuthold, au lieu d'offrir un type odieux, eût été une figure touchante, et, en dépit des aberrations de son système, il n'en eût pas moins incarné la notion du devoir et du sacrifice. Je reviens maintenant au récit.

Le tuteur, on l'a vu, avait ressaisi sa pupille; mais il sentait que désormais il ne la tenait plus qu'à demi; cet impérieux ascendant qu'il avait jusqu'alors exercé sur elle s'était brisé. « Mon oncle, lui avait-elle dit aux premiers mots de reproche qu'il avait essayé de lui faire au sujet de son évasion, je vous prie de ne me plus tenir pour un enfant qu'on morigène à sa fantaisie. S'il me plaisait de retourner dans ce monde que je viens d'apprendre à connaître, ce n'est pas vous qui m'en empêcheriez. Ce droit, vous ne l'avez pas de par la loi; mais je n'y retournerai point, non, jamais. Le monde n'est pas fait pour moi, pas plus que je ne suis faite pour lui. Peut-être la faute en est-elle à vous, qui m'avez élevée en recluse et séquestrée de tous mes semblables; peut-être eût-il mieux valu que j'eusse suivi, simple d'esprit, le vulgaire sentier de la vie. Puisqu'il n'en a pas été ainsi, c'est vous qui aurez à répondre de votre

œuvre. Dans la voie où je suis engagée, je ne veux ni ne puis regarder en arrière. Je reste avec vous de mon plein gré; je continuerai ma tâche solitaire et studieuse jusqu'au jour où, confondant les dédains et les préjugés, je trouverai dans la gloire un dédommagement à toutes les autres satisfactions dont je me serai privée; mais, si ce jour n'arrive pas, alors, mon oncle, sachez-le bien, je vous maudirai. »

Dès ce moment, le tuteur, pris d'effroi, n'eut plus qu'une pensée, s'enfuir de nouveau avec sa pupille, et cette fois jusqu'en Amérique. Malgré ses protestations d'orgueil blessé, Ernestine aimait, à n'en pas douter, Jean Möllner; si cet amour avait le temps de prendre racine, si l'idée du mariage venait à s'emparer de l'âme tenace de la jeune fille, Leuthold était perdu, car comment eût-il rendu ses comptes de tutelle? Par l'entremise d'un agent transatlantique, il eut vite trouvé pour lui-même un emploi quelconque dans une grande usine chimique de New-York; il mit en même temps sous les yeux de sa nièce un projet de traité qui lui assurait de gros honoraires pour une série de « lectures » à faire dans une société scientifique d'outre-mer. Le titre de lauréat d'une université allemande suffisait à ouvrir là-bas toutes les portes à la jeune fille; Leuthold en montrait pour preuve quelques journaux américains, où déjà l'éloge de la femme géniale s'étalait en plusieurs colonnes dans le style de la réclame la plus ampoulée. Bien que flattée secrètement dans ses légitimes ambitions, Ernestine, avant de se rendre, en écrivit sous main à Möllner. N'ayant reçu aucune réponse, elle signa enfin le traité.

De plus en plus la thèse s'efface au profit du drame pur et simple. Comme Ernestine et son tuteur s'apprêtent à quitter Hochstetten, Jean Möllner apparaît soudain; c'est le *deus ex machina* qui apporte les pièces du dénoûment. La jeune fille apprend que toute sa fortune est gaspillée, que son oncle est un faussaire, qu'on a vu celui-ci dérober de nuit dans la boîte postale du village les lettres écrites par sa pupille, enfin que les preuves de ces fraudes multiples sont au pouvoir de Möllner lui-même. Leuthold, se voyant perdu, se sauve à Hambourg dans le dessein de s'y embarquer au plus vite; mais son signalement l'a devancé. Par un hasard malheureux, la maîtresse de l'hôtel où il descend n'est autre que Berthe, sa ci-devant femme. Celle-ci le dénonce, et au moment où on l'arrête, il s'empoisonne avec de la strychnine. Quant à Ernestine, qu'une horrible fièvre a saisie à la suite des révélations qu'elle a entendues, elle est recueillie dans la maison de la conseillère, où le docteur Heim lui sauve de nouveau la vie, en attendant que Jean Möllner achève de lui guérir l'âme.

Cette analyse n'a suivi qu'un fil de la trame dont est composé ce long roman didactique. Pour avoir une exacte idée du talent que Mme de Hillern y a développé, il faut écarter la partie polémique de l'œuvre pour s'en tenir à l'exécution et aux détails de la mise en scène. A ce point de vue particulier, *le Médecin de l'âme* fait bonne figure devant la critique. Dès que l'auteur se dégage des préoccupations doctrinales, sa plume excelle à trouver le point vital de la situation, la note juste du sentiment, le côté fin et délicat de l'analyse. Encore une fois, j'ai dû laisser en dehors de mon résumé trop succinct une foule de personnages et d'incidens épisodiques qui jettent cependant une vie singulière dans le récit ; il y a, entre autres acteurs secondaires du drame, un pauvre maître d'école de village qui est tout à coup atteint de cécité, et dont Mme de Hillern a su faire un type achevé de douleur contenue et souriante ; il y a aussi des aperçus d'intérieurs bourgeois, — tel est par exemple le ménage du professeur Herbert, — qui rappellent la façon nuancée et minutieuse de Charles Dickens dans ses tableaux de genre les mieux réussis. Et les paysans de Hochstetten, avec leurs passions et leurs préjugés, comme ils respirent et comme ils se meuvent ! Ah ! ce ne sont pas là des spectres de la caverne philosophique, ni de frêles figures prises au décalque. Et notez qu'il en est ainsi toutes les fois que le romancier, plantant là le dialecticien, se met à cheminer seul, à sa fantaisie. Leuthold lui-même n'est nulle part plus vivant que lorsqu'il laisse ses calculs et ses théories pour redevenir un homme comme un autre. Ses impressions physiques et morales durant son voyage en chemin de fer de Hochstetten à Hanovre, son entrevue avec sa fille Gretchen, qu'il n'a pas embrassée depuis des années, ses réveils de tendresse paternelle, ses remords, puis son arrivée à Hambourg, son arrestation, la série de scènes à la fois comiques et émouvantes qui marquent l'entrée de la pauvre Gretchen dans ce monde réel, dont les murs épais d'un pensionnat lui ont jusqu'alors dérobé la vue, tout cela est rendu avec beaucoup d'imagination et tout ensemble de naturel. Aussi ne chercherai-je pas loin ma conclusion. On a dit, je crois, de Mme Fanny Lewald, qui s'est posée, elle aussi, comme un écrivain à tendances, qu'elle disserte mieux qu'elle ne peint : pour caractériser Mme de Hillern, il suffit de retourner le mot et de dire qu'elle peint beaucoup mieux qu'elle ne disserte : n'est-ce pas là en définitive une critique élogieuse pour le romancier, ce « demi-frère du poète, » comme l'appelle quelque part Schiller ?

JULES GOURDAULT.

LE FASTE FUNÉRAIRE

ET

SON DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE

I.

LES TEMPS ANTIQUES.

Il n'est pas de jour qui ne ramène notre attention sur les monumens funéraires par les découvertes archéologiques faites sur tous les points à la fois. Ces découvertes ont le mérite à nos yeux de ne pas intéresser la seule érudition : elles touchent à l'histoire, à celle des idées comme à celle des faits. Elles sont souvent la seule lumière qui nous reste sur des époques disparues sans laisser d'autres traces que les débris qu'on trouve enfouis dans les tombeaux, et plus d'une fois, pour les sociétés même les mieux connues, elles éclairent d'une manière imprévue des points restés obscurs qui touchent à l'art, aux mœurs, ou aux institutions. La religion surtout, ce fond de toutes les civilisations, n'a guère eu de meilleures archives.

Cet intérêt s'est porté aussi sur les monumens funéraires de la France, et il a contribué à lui donner une plus vive intelligence de son passé en mettant en jeu le sentiment national, longtemps confondu avec le culte monarchique. C'est ce culte qui semble avoir été l'âme des travaux de nos savans bénédictins et des laïques érudits qui jusqu'en 1789 ont coopéré aux mêmes recherches patientes sur les sépultures et particulièrement sur celles de nos rois. La masse partageait alors cette pieuse curiosité pour toutes les reliques royales. Plus tard une haine aveugle et violente devait succéder,

impatiente d'en finir avec ce qui avait été l'objet d'une vénération religieuse. Qui n'aurait cru alors que c'en était fait à jamais de l'étude de ces monumens empreints d'un triple caractère religieux, monarchique et aristocratique, profondément odieux à la démocratie révolutionnaire? Eh bien, il n'en a rien été. Il s'est trouvé une élite de chercheurs érudits, d'artistes intelligens, d'historiens curieux de tout ce qui a vécu et de tout ce qui porte une signification, pour réveiller le feu sacré de l'archéologie nationale sous les coups mêmes de la fureur iconoclaste qui s'archarnait à détruire les antiques sépultures et qui en jetait les débris au vent. On n'a pas attendu la réaction royaliste pour y reprendre goût, pour ressentir même de l'enthousiasme pour ce qui avait été, dans les derniers siècles, au point de vue de l'art, l'objet d'une critique trop dénigrante. C'est au lendemain du pillage de l'abbaye de Saint-Denis et de nos autres églises que s'est réveillée la curiosité sympathique qui devait s'attacher désormais à nos sépultures nationales. Telle fut l'inspiration à laquelle on doit le célèbre musée des monumens historiques formé par Alexandre Lenoir en pleine révolution, où l'on peut voir à la fois un des symptômes et le prélude, le vrai point de départ de tout un mouvement nouveau.

Nous voudrions essayer de caractériser les phases diverses par lesquelles le faste funéraire à passé pendant sa longue existence historique, les aspects principaux qu'il a revêtus, le sens qu'y ont attaché les idées religieuses, la marque enfin qu'il a reçue des institutions politiques et sociales. Disons-le d'abord : ce faste lui-même est un fait dont les origines morales sont telles qu'on peut s'attendre à le rencontrer chez tous les peuples. Certains prédicateurs en ont porté la condamnation en termes trop absolus. Des niveleurs, partant de l'idée que la mort égalise tout, en ont même contesté la légitimité. Si ces critiques ne prétendaient atteindre que des excès trop réels nés de l'orgueil, il faudrait passer condamnation; mais l'ornement des tombeaux comme la pompe des obsèques ont évidemment aussi des origines supérieures à la vanité. Un penchant impérieux nous porte à solenniser par des cérémonies et des emblèmes les événemens importans de la destinée humaine. Le plus solennel et le plus mystérieux de tous, la mort, appelle plus qu'aucun autre ces célébrations et ces symboles qui, à quelque degré que ce soit, sont déjà un commencement de luxe funéraire. Ceux qui sont allés jusqu'à vouloir en effacer toute trace n'ont pas vu à quels sentimens ils se heurtaient. Si le culte des morts est une satisfaction donnée à de pieux souvenirs, il ne se rattache pas moins à une croyance qu'on peut juger étrange sans qu'elle ait eu moins d'empire. C'est un fait, que l'humanité a cru et éprouve encore un singulier penchant à croire à une sorte de sensibilité chez les

morts, qu'il ne faut pas confondre avec la vie dans un autre monde. On a supposé aux morts, même sous la tombe, des besoins matériels et moraux. On a pensé leur être agréable en plaçant à côté d'eux des objets d'utilité ou de luxe, en ornant avec soin ou même avec magnificence leurs sépultures. Les autres raisons qui ont dû contribuer au développement du luxe funéraire ne sont ni moins manifestes, ni moins persistantes, quoi qu'en aient pu dire ces singuliers égalitaires auxquels j'ai fait allusion, qui, tantôt au nom de la religion mal entendue, tantôt au nom de la démocratie mal comprise, se sont opposés à ce que l'illustration, le rang, la richesse, fussent comptés pour quelque chose là encore. Ces idées ont pu un instant se faire jour avec la commune d'Hébert et de Chaumette; on les rencontre dans quelques écrits qui parurent à l'époque du directoire, quand la question des honneurs mortuaires fut mise à l'ordre du jour avec celle de la réorganisation des cimetières; elles étaient, s'il se peut, encore plus chimériques que tant d'autres analogues qui s'inspiraient du nivellement absolu.

Tous ces mobiles devront se retrouver dans le fait que nous nous proposons de suivre historiquement. Peut-être y rencontrera-t-on l'explication de questions, peu éclaircies jusqu'à notre temps, qui se rapportent à l'intelligence de ces monumens. Ainsi entouré des circonstances religieuses, morales ou sociales qui en rendent compte, le faste funéraire devient un des plus saisissans et souvent un des plus clairs symboles des différentes civilisations.

I.

Il y a un luxe funéraire primitif dont on trouve la preuve écrite dans les dessins, emblèmes, sculptures, qui ornent le sarcophage ou la pierre des tombeaux. Il se témoigne surtout par les objets travaillés avec plus ou moins d'art qui sont déposés dans les sépultures. Outre les révélations qu'ont apportées à cet égard les époques dites préhistoriques, l'étude de la vie sauvage et celle des peuples qui habitaient l'Amérique au moment de sa découverte sont devenues une mine précieuse d'observations. C'est surtout dans les obsèques que se manifeste cette sorte de faste chez les tribus indiennes. Walter Scott parle dans *Waverley* des clans écossais où les familles les plus pauvres épuisaient leurs dernières ressources en repas funèbres et pour faire à leurs morts des funérailles convenables. M. de Chateaubriand fait la même remarque, qu'on trouve aussi chez d'autres écrivains, dans son *Voyage en Amérique*, pour les tribus américaines; il y joint une description de ces obsèques qui montre qu'elles étaient aussi somptueuses que possible. Les usages mexicains rappellent les traits généraux du faste

funéraire chez les peuples européens. Telle est la coutume de revêtir les défunts d'un rang élevé de vêtemens magnifiques, de leur placer dans la bouche une émeraude, un objet d'or. Peu importe que cette parure présente des singularités toutes locales. Ainsi, dans telle région, lorsque le chef ou prince mourait, on lui mettait des bagues aux doigts, des bracelets aux bras, un collier de turquoises au cou, des pendans aux oreilles, et, ce qui paraît bizarre, des sonnettes aux genoux : on plaçait auprès de lui son carquois rempli de flèches et une poupée couverte de pierres précieuses. Ailleurs la poupée ne suffit pas. Sept jeunes filles, richement habillées, suivent le convoi en chantant, et sont assommées près de la tombe, où on les jette pour tenir compagnie au trépassé. Quelquefois les ornemens funéraires, au lieu de peindre la douleur, attestent la joie. Le mort est revêtu d'habits de fête. On lui tient des discours pour le féliciter d'avoir échappé aux misères de la vie. On l'accompagne de chants joyeux, de jeux, de danses, qui expriment la gaîté. Ailleurs les défunts portent la livrée brillante non-seulement de leurs professions, mais de leurs vices. Les ivrognes sont habillés comme le dieu du vin, les libertins comme le dieu de la volupté. Dans une autre tribu, les médecins étaient l'objet de funérailles somptueuses, mais n'étaient pas déposés dans un tombeau. Leurs cendres étaient conservées pour servir de remèdes, comme si la sépulture la plus honorable pour eux était le corps même des malades qu'ils guérissaient par une vertu surnaturelle. Les tombeaux mexicains étaient souvent magnifiques et couverts d'emblèmes. Dans toutes ces coutumes apparaît l'idée de la survivance. Un écrivain du XVIe siècle écrit, non sans quelque naïveté, à ce sujet : « Les Mexicans, quelque bestise qu'on leur attribue, ne sont point si lourdaux qu'ils ne pensent bien leurs âmes être immortelles et ne s'anéantir point avec le corps. Au contraire, ils croyent qu'elles sont tormentées ou bienheureuses en l'autre monde, selon que bien ou mal elles se sont portées en cestuy-cy : et c'est le but où tend toute leur religion, et ce que plus ils taschent de donner à entendre par toutes leurs cérémonies, et spécialement par celles qu'ils observent aux obsèques des trespassés, lesquelles ils font fort grandes et honorables, afin, se disent-ils, que si les morts par leurs mérites ne sont point allés au département des bienheureux, ils y soient au moins receus pour les services funèbres qu'on leur fait. » Il ne tiendrait qu'à nous de croire, après avoir lu ces lignes, que les anciens Mexicains étaient d'excellens catholiques, convaincus de la réversibilité des prières et des mérites; mais le fond subsiste, et les cérémonies, les ornemens, les accessoires multiples du luxe funéraire, attestaient chez ces peuples l'idée d'une existenc individuelle persistante.

Chez les barbares du nord, on rencontre les mêmes pratiques et les mêmes élémens de luxe funéraire. Malgré la simplicité de leurs funérailles et de leurs tombeaux, les Germains enterrent avec les morts leurs chevaux et leurs armes. Les autres barbares furent loin en général d'avoir la même simplicité, et on trouve la preuve de leur habitude d'enfouir des valeurs dans les tombeaux. Montfaucon fait mention d'un tombeau découvert près de Cocherel, en Normandie, où furent trouvés plusieurs corps avec des haches de pierre et des os taillés en pointe. Dès 1791, à Noyelle, près Abbeville, on tirait d'un tombeau à colline des urnes remplies de cendres et d'ossemens brûlés, près desquelles étaient des armes avec des cailloux aiguisés. Au temps de César, les Gaulois avaient rendu leurs funérailles « magnifiques et somptueuses, » selon ses expressions mêmes. Ils mettaient sur le bûcher les cliens, les esclaves du mort, enfin tout ce qui lui avait été cher, et jusqu'aux animaux qu'il avait aimés. On peut même voir, par ce qu'en disent des écrivains comme Pomponius Mela par exemple, que la croyance dans une autre vie, fortement maintenue dans l'enseignement druidique, avait des conséquences plus caractérisées encore que chez les autres peuples. Il y avait des hommes qui se brûlaient volontairement avec leurs amis pour aller de nouveau vivre avec eux dans un autre séjour. On envoyait aux défunts, par la voie des flammes, les créances qu'ils pouvaient avoir. Les amis du mort lui écrivaient des lettres qu'ils jetaient sur le bûcher : les vivans prêtaient de l'argent, à la condition qu'il leur serait rendu dans l'autre vie, etc. De telles coutumes supposent évidemment les idées et les instincts auxquels nous avons rapporté le luxe funéraire.

Les grandes nations civilisées du monde ancien porteront la même inspiration dans les faits du même ordre, qui prennent avec elles une importance toute autre au point de vue de l'art comme un sens tout autrement clair et profond sous le rapport religieux et moral. L'antiquité a eu la passion de tous les éclatans symboles, ce qui est un indice de jeunesse à la fois et un des traits les plus accusés des races méridionales. On s'explique par là que l'Orient ait été la patrie du grand faste funéraire. Joignez-y cette circonstance, capitale ici, qu'il a été le berceau de toutes les grandes religions. En demandant à l'Orient les enseignemens qu'il peut nous offrir, nous saisirons dans leur germe bien des développemens que les civilisations occidentales nous montreront sous les formes qui leur sont propres.

Mettons à part la Chine pour en dire quelques mots, en regrettant que les très savans résumés en un ou plusieurs volumes de l'histoire des peuples de l'Orient aient entièrement omis ce peuple, qui occupe une place si considérable géographiquement et par ses

caractères spéciaux. Les coutumes funéraires actuelles des Chinois nous sont pourtant assez connues. On peut croire que là, moins encore qu'ailleurs, elles n'ont subi de sensibles variations, l'idée fondamentale de la Chine étant le culte des ancêtres. Cette idée a dû y porter au comble le faste funéraire. La première pensée du Chinois est d'assurer aux parens, aux ascendans du moins, de somptueuses obsèques et une convenable sépulture. Si la mort vient à frapper le père d'une famille qu'il laisse sans ressources, on enferme le corps dans un cercueil; la famille vend ou emprunte, et, si cela n'est pas suffisant, le fils s'engagera comme serviteur ou travaillera à bien faire ses affaires, afin que rien ne manque, fallût-il attendre des années, à la pompe des cérémonies et à la richesse de la sépulture proportionnée du moins à la condition de chacun. On remarque même que dans les hautes classes le respect pour les parens semble d'autant plus profond que leurs funérailles sont plus longtemps ajournées. Comme chaque jour de retard donne lieu à un droit qui dans l'Archipel indien a été porté à 300 florins, celui-là est censé le plus riche qui se soumet le plus longtemps à cet impôt volontaire. C'est ainsi que les funérailles du capitaine chinois de Samarong ont coûté l'énorme somme de 400,000 roupies.

C'est de temps immémorial qu'en Chine les deuils ont été sévères et prolongés, et qu'on voit pratiquée la coutume de servir aux morts, avant de les conduire à leur dernière demeure, des tables couvertes des meilleurs mets. La musique discordante, instrumens et chants, qu'on fait entendre dans la maison même des défunts, a pour but de faire fuir les mauvais génies qui rôdent autour des cadavres encore chauds. Voilà pourquoi aussi on met au fond de la tombe des figures horribles. Ces mauvais génies, très obstinés, continuent parfois à y poursuivre les morts. On compte aussi avec des ennemis moins problématiques, les voleurs, qui dérobent les tombes, et on espère, à l'aide de ces figures épouvantables, les frapper d'un pieux effroi. Dans la supposition que le défunt peut avoir besoin d'argent, on lui en donne quand on peut, ou bien, faute de mieux, on espère que le papier-monnaie dont se contentent les vivans aura cours dans l'autre monde. Ce qui complique le faste funéraire de ce peuple, c'est qu'un Chinois n'est pas censé avoir seulement une âme comme un Européen, mais bien trois, lesquelles ont chacune une destinée à part et exigent des honneurs spéciaux. Voilà pourquoi, à côté de ce catafalque superbement orné, on aperçoit trois personnages en costume de théâtre, dont chacun a pour mission de représenter une des âmes du défunt. L'un, vêtu comme une femme, ayant des fleurs dans les cheveux, des fruits et des animaux brodés sur la soie de ses robes, n'est autre que l'âme terrestre, celle qui habitera le corps d'un animal plus ou moins noble, à moins qu'on ne

parvienne à l'enfermer dans la tablette funéraire à l'aide de cérémonies toutes particulières. Le second personnage, revêtu du costume que doit porter le grand mandarin aux enfers, représente l'âme chargée d'expier les fautes du défunt. Le troisième enfin, c'est l'âme victorieuse, celle qui habite au ciel avec les sages et les dieux. Comment s'étonner dès lors de la magnificence de ce personnage vêtu en guerrier, en triomphateur, et dont la tête est surmontée de deux grandes plumes de faisan qui s'élancent de sa coiffure? De quelque façon que ces coutumes aient pu être modifiées par les révolutions religieuses de la Chine, le faste des obsèques et des sépultures se maintient avec certaines idées de survivance plus ou moins accusées. On cite des exemples fort anciens de ces magnificences pour les empereurs, et l'on voit comment, environ deux cents ans avant notre ère, fut enterré un des plus terribles réformateurs qu'ait eus la Chine, ce même Hoang-Ti qui décréta l'incendie des vieux livres et fit jeter dans les flammes avec eux quatre cent soixante lettrés qui s'obstinaient à les suivre. On enterra avec lui ses femmes qui ne laissaient pas de fils, bon nombre d'archers, et on lui éleva sur le mont Li un mausolée haut de 500 pieds, d'une demi-lieue de circuit, semblable à une montagne sur une montagne. Son cercueil, placé au centre, était entouré de trésors, éclairé par des lampes et des flambeaux entretenus avec de la graisse d'homme, et cette sinistre lumière éclairait un étang d'argent vif sur lequel on voyait des oiseaux d'or et d'argent. Dix mille ouvriers furent ensevelis vivans pour consacrer cet asile. Les croyances du bouddhisme durent favoriser ce culte des morts. Il trouva des encouragemens à d'autres égards dans le culte du Tao fondé par Lao-Tseu, qui confine à la magie, aux évocations. On trouve dans l'ancienne Chine des prières pour les morts, la vénération des reliques, l'ordre légal de visiter les tombes au moins une fois par an. Les sectes même paraissent quelquefois renchérir sur cette importance donnée au culte des morts, mis au-dessus des prescriptions morales les plus importantes. Ainsi dans un ancien livre dont parlent les missionnaires, et qui avait pour titre *les Mérites et les Démérites examinés*, on engage le lecteur à ouvrir un compte à ses bonnes et à ses mauvaises actions et à le régler au bout de l'année : blâmer quelqu'un injustement compte seulement pour 3 dans la colonne des démérites, niveler une tombe compte pour 50, déterrer un mort pour 100. Tout tend aux ornemens des tombeaux. Aujourd'hui encore s'est conservée la coutume de déposer sur ces monumens chargés d'ornemens et d'inscriptions des corbeilles de fruits, de pâtisseries et de boissons spiritueuses. Le haut Orient antique et moderne présenterait des preuves d'un faste analogue et fondé sur les mêmes motifs religieux et politiques. La

croyance populaire au Thibet a dès longtemps attribué l'immortalité au grand-lama, une immortalité en quelque sorte divine, comme celle qui était réservée aux césars. On dépose leurs corps dans de riches cercueils qu'on place dans des chapelles funéraires de la plus grande magnificence et toujours ouvertes au public, admis à y faire des prières et des génuflexions. Les grands et les saints ont aussi depuis longtemps un mode particulier de sépulture. On brûle leurs corps, et leurs cendres, soigneusement recueillies, sont renfermées dans l'intérieur de petites statues de cuivre doré, que l'on peut voir par milliers disposées avec ordre sur des gradins qui s'élèvent le long des murs de vastes galeries.

II.

C'est dans le groupe des nations dites classiques qu'on voit le faste funéraire prendre ces formes nettes, déterminées, saisissantes, qui lui donnent un relief véritablement historique. Rien sous ce rapport ne peut être mis au-dessus de l'Égypte, qui joue au milieu des nations antiques le rôle d'une grande nécropole, qu'elle semble s'être volontairement attribué. C'est en effet une remarque déjà faite par Diodore, que l'Égypte construisait solidement pour les morts, dont la demeure est éternelle, et avec fragilité pour les vivans, qui n'occupent que des habitations passagères. Bien que l'étude du faste funéraire des autres peuples ôte à l'Égypte ce caractère d'exception qui a paru tant frapper les historiens, bien que le fonds d'idées qu'elle nous présente ne nous paraisse plus si absolument original, toute comparaison faite avec les autres groupes de populations met tellement ce faste en saillie qu'elle mérite à cet égard la renommée qui lui est faite. Étrange peuple que celui-là, que la passion de la mort semble avoir saisi tout entier! D'où lui peut-elle venir? Pourquoi la met-il de toutes ses fêtes? Pourquoi lui réserve-t-il ce qu'il a de meilleur et de plus beau? Pourquoi ne songe-t-il qu'à la parer, à la loger magnifiquement, et, comme l'amant le plus épris, à faire pour elle les plus fastueuses folies? C'est qu'il lui prête en quelque sorte plus de réalité qu'à la vie elle-même, ou plutôt, par tous ces efforts mêmes consacrés à l'honorer, il semble démontrer qu'il n'y croit pas, car il serait absurde que le néant devînt l'objet d'un culte si ardent et si permanent. Mourir, c'est vivre; voilà le fond de la pensée religieuse de l'Égypte. Mais vivre comment et où? C'est la question qui obsède l'imagination de ces populations, et qu'elles résolvent, non par un doute inquiet, mais par une affirmation qui n'hésite pas. Parmi toutes les révélations que les tombeaux de ce peuple nous réser-

vaient sur ses arts, ses dynasties, ses habitudes quotidiennes, je n'en mets aucune au-dessus de son *rituel funéraire*, ce livre des morts, placé dans la tombe des trépassés. Quel jour nouveau sur le sens le plus intime de la religion, sur les idées relatives à la vie future, jaillissant tout d'un coup des profondeurs des sépultures après plus de trois mille ans! Une voix semble sortir du tombeau, la voix du mort qu'on entend prier, crier vers Dieu. D'un accent ému, avec une insistance vraiment pathétique, elle plaide sa cause devant « le Seigneur de vérité et de justice, » expose une à une les raisons de ne pas se voir fermer l'entrée du *plérome* (paradis). « Je n'ai commis aucune fraude. Je n'ai pas tourmenté la veuve. Je n'ai pas menti dans le tribunal. Je n'ai pas fait achever à un chef de travailleurs chaque jour plus de travaux qu'il n'en devait faire... Je n'ai pas été oisif... Je n'ai pas desservi l'esclave auprès de son maître... Je n'ai pas fait ce qui était abominable aux dieux... Je suis pur! Je suis pur! Je suis pur! » (Traduction de M. Maspero.)

Il n'y a que ces croyances religieuses, jointes, il faut le dire ici, à une organisation politique et sociale qui laissait place au despotisme, qui puissent expliquer les plus prodigieux monumens du faste funéraire, les Pyramides de Gizeh. La pensée religieuse, commune à tous les tombeaux, se fait sentir dans les ornemens intérieurs. Vues, pour ainsi dire, du dehors, ces fameuses pyramides sont le produit, — il faudrait dire monstrueux, si le temps ne l'avait rendu sublime, — du faste monarchique le plus inouï. Quel tour de force architectural, combiné avec autant d'adresse que de solidité, que celui qui a donné aux pyramides de Khouwou et de Khawra (Chéops et Chéphrem) ces assises qui défient le temps! Mais comment oublier que c'est là l'œuvre de trente années de corvées effroyables, imposées, selon Hérodote, à 100,000 hommes prisonniers et indigènes? Quelle tyrannie que celle qui, franchissant les limites dans lesquelles l'enfermait l'autorité sacerdotale, poussa ces populations à la révolte! Le souvenir même en survécut si odieux qu'on les vit plus tard, dans un sentiment d'indignation vengeresse, arracher les cercueils des deux premiers rois constructeurs et les mettre en pièces. Les statues de Chéphrem ont été retrouvées brisées dans un puits où les avait précipitées une multitude furieuse; mais peut-être ces magnifiques témoignages du faste funéraire et d'autres édifices qui en déposent de la manière la plus frappante en disent-ils moins sur ce culte de la mort que l'immense étendue qu'il eut dans toutes les classes, et qui seule explique l'innombrable quantité des hypogées de la vallée du Nil. Les tombes, qui forment à Gizeh de véritables rues, s'offrent tantôt clair-semées, tantôt accumulées à Saqqarah. Les dispositions, à peu près les mêmes dans toutes les

tombes monumentales, ont été décrites par M. Mariette dans son ouvrage sur les *Tombes de l'ancien empire*, et ont pu être vérifiées par les nombreux voyageurs qui sont allés récemment visiter l'Égypte, comme si cette vieille terre, qui semblait n'appartenir qu'aux initiés de la science, de même qu'elle réservait autrefois ses mystères aux seuls initiés de la religion, n'avait plus désormais rien à cacher à personne.

On est saisi de la pensée religieuse qui inspire ces monumens dès l'entrée de la chapelle extérieure, où on trouve inscrites sur une des portes une prière et l'indication des jours consacrés au culte des ancêtres. Cette table en albâtre, destinée aux offrandes, indique elle-même cette croyance dans un moi permanent, attestée aussi par les prières et les parfums qu'on adresse aux défunts jusque dans la chambre sépulcrale par des orifices pratiqués à cette intention. Dans les tombes des rois de Thèbes de la vallée de Biban-el-Molouk, exploitées au nombre de vingt-cinq, si l'on y joint celles de quelques hauts fonctionnaires, les idées religieuses, les représentations de la vie présente et de la vie ultérieure se montrent avec une diversité d'aspects très caractéristique. Tantôt vous êtes comme accablé par les terreurs de la religion égyptienne : elles vous étreignent dans la tombe de Seti, père de Sésostris, où vous attendent d'effroyables figures de condamnés, de décapités, d'hommes précipités dans les flammes, de serpens qui rampent ou se redressent. Voilà donc l'idée que tant de générations se sont faite du *kerneter* (purgatoire)! C'est l'enfer moins l'éternité, car il ne paraît pas que cette croyance d'un enfer éternel ait été admise par les Égyptiens, qui attribuaient à ces expiations redoutables une efficacité purifiante. Des images plus riantes s'offrent dans la tombe de Rhamsès III, où, dans une série de petites chambres, recouvertes de peintures murales pleines de naïveté et de charme, de fraîcheur encore, se retrouvent les épisodes de la vie brillante des pharaons et les objets de mobilier royal. On la désigne elle-même par le nom de ces *harpistes* si artistement dessinés, tenant en main des harpes richement ornées, d'une forme exquise, toutes prêtes, à ce qu'il semble, à vibrer sous les doigts qui les pressent. La vie respire de même dans ces barques aux mille couleurs, dans ces rouges cratères où le vin semble transparent, dans cet appareil de cuisiniers, de pâtissiers, de sommeliers, tous en activité, dans ces représentations champêtres d'une simplicité gracieuse, dans les détails les plus familiers, par exemple dans cette basse-cour peuplée d'oies, de canards, de poulets, ornement pacifique de la demeure d'un prince guerrier. Enfin, comme représentation des images fortement contrastées de la vie de souffrances et de l'existence bienheureuse dans l'autre monde, que trouverait-on de mieux que la tombe de Rham-

sès V, qu'il faudrait, selon M. Mariette, restituer à Rhamsès VI? Rien de plus exact et de plus expressif que la description qu'en a faite Champollion le jeune : « On y voit le dieu Atmos assis sur son tribunal, pesant à sa balance les âmes humaines qui se présentent successivement. L'une d'elles vient d'être condamnée; on la voit ramenée sur terre dans un *bari* qui s'avance vers la porte gardée par Anubis, et conduite à grands coups de verge par des cynocéphales, emblèmes de la justice céleste; le coupable est sous la forme d'une énorme truie, au-dessus de laquelle on a gravé en gros caractères *gourmandise* ou *gloutonnerie*, sans doute le péché capital du délinquant, quelque glouton de l'époque. On voit ensuite le dieu visiter les champs élysées de la mythologie égyptienne, habités par les âmes bienheureuses se reposant des peines de leurs transmigrations sur la terre. On les voit présenter des offrandes aux dieux, ou bien cueillir les arbres célestes de ce paradis; d'autres tiennent en main des faucilles : ce sont les âmes qui cultivent les champs de la vérité; enfin on les voit se baigner, nager, sauter et folâtrer dans un grand bassin rempli d'eau céleste et primordiale. »

Comme dernier témoignage du luxe funéraire égyptien mis en rapport avec l'idée de la persistance de la vie, il faut invoquer l'appropriation vraiment extraordinaire des ornemens intérieurs des sépulcres à la personne du mort, à son caractère, à ses occupations, à ses goûts. Comment se défendre de l'idée qu'ils étaient de leur vivant amateurs du jeu, ces trépassés qu'on trouve en compagnie de jeux d'échecs, à pions à terre émaillée, contenus dans d'élégantes boîtes de sycomore? Si à côté du guerrier reposent des armes sculptées, si le prêtre n'a pas été séparé de ses vases sacrés et de ses encensoirs, les femmes riches retrouvent toutes les images du luxe et de l'élégance, les boîtes d'un bois précieux, les vases d'albâtre, les meubles de toilette sculptés délicatement, les fioles, l'antimoine pour peindre les yeux, le fard pour le visage, les pommades odorantes pour les cheveux, les bijoux et les colliers, les bracelets, les pendans d'oreilles en or finement ciselé, les peignes d'un curieux travail, enfin les miroirs de métal à poignée d'ivoire, complément nécessaire de toutes ces parures. La momie parée elle-même est devenue un incroyable objet de luxe. Recouverte souvent de vêtemens fort riches, elle est parfois enveloppée de la tête aux pieds d'un véritable suaire tressé en filets de perles de couleur. Au milieu de tel de ces suaires brille une longue plaque d'or verticale, au-dessous de quatre génies en or repoussé. Un beau scarabée en lapis-lazzuli étend ses longues ailes d'or au-dessus d'eux. Dans les hypogées de Memphis, les plus anciens, on trouve fréquemment sur les morts des espèces de camisoles de laine brodées en soie. Certaines momies ont la face, les ongles des pieds et

des mains dorés : parfois des plaquettes d'or sont posées sur les yeux et la bouche.

C'est ainsi qu'en Égypte le faste funéraire apparaît sous un double aspect qui traduit les mêmes pensées. Sous la forme architecturale, il est immense, solennel, comme les grandes et mystérieuses idées de la mort et de l'immortalité qu'il rappelle. Dans les ornemens intérieurs des sépulcres, le luxe perd ce caractère de faste qui s'adresse aux vivans. Il est fait exclusivement pour les morts, et les précautions les plus savantes sont prises pour que l'on ne puisse ni le profaner par des regards indiscrets ni en violer le dépôt par une convoitise sacrilége. Ces lieux, si bien décorés, remplis de richesses, n'ont qu'un seul habitant, un seul témoin, un seul possesseur, le mort lui-même, étendu dans un sarcophage, objet aussi de luxe et d'art, que recouvrent des figures symboliques qui souvent annoncent la vie future.

Ce que l'on sait de l'Inde ancienne, très analogue à ce qui se passe aujourd'hui, confirme avec moins de grandeur et d'étendue les mêmes idées, corrigées par la manière sombre dont on envisage la vie. Se précipiter dans un bûcher, se refuser à perpétuer les images d'une existence dont on rejette le fardeau, est une façon héroïque de supprimer le faste funéraire, qu'on aurait tort d'étendre d'un certain nombre de cas particuliers, propres à la classe des prêtres ou des philosophes, à la masse des personnes d'un rang élevé. Jamais on n'a vu des populations entières suivre ces voies d'exception. Que nous montre l'Inde habituellement? Lorsque le personnage, brahmane ou individu des hautes classes, a expiré, le corps est lavé, parfumé, couronné de fleurs. Un tison du feu sacré sert à allumer le bûcher. On supplie le feu de purifier le corps du défunt, afin, dit-on, qu'il puisse s'élever aux demeures célestes. On chante des hymnes sur le néant de la vie. On dépose dans la terre les cendres, qu'enveloppe un paquet de feuilles. Si ce dernier usage est plus moderne, d'autres détails remontent à l'antiquité, qui nous montre des coutumes funéraires aussi fastueuses dans les Indes qu'ailleurs, des tombeaux en dôme souvent magnifiques, l'habitude d'enterrer les objets de toilette, ainsi que cet autre usage caractéristique d'immoler les femmes sur le tombeau de leur époux.

La Judée tient un rang à part. Autant l'Égypte recherche le faste funéraire, autant la Judée le fuit : non pas pourtant que l'exception soit entière; on rencontre aussi chez les Hébreux l'usage d'enterrer des objets précieux, d'embaumer les personnages puissans, de couvrir les sarcophages de quelques ornemens décoratifs, comme nous pouvons en juger en ce moment même par les monumens provenus de la Palestine, réunis depuis peu de temps au Louvre,

dans la « Salle judaïque. » Que dans tel sépulcre qu'on prétend attribuer nommément à tel ou tel roi, il se rencontre des sculptures de guirlandes et de rameaux qui représentent des feuilles de chêne, des pampres, des fruits, des branches d'olivier; que dans un autre, qui serait celui de la reine Sadda, on ait retrouvé, au milieu de la poussière des ossemens du squelette bien conservé qui tomba en poudre une fois exposé à l'air, des fragmens d'étoffes tissées d'or, de tels faits n'infirment pas ce résultat : ce qu'on peut nommer faste funéraire n'existe pas dans les sépultures hébraïques. Or ici encore il est facile de reconnaître que la cause en est toute religieuse. Dieu, dans la Bible, interdit toute représentation figurée. Tacite indique cette absence de faste funéraire des Juifs en des termes dont on ne peut contester la portée philosophique non plus que l'expressive énergie : « Les Juifs ne conçoivent Dieu que par la pensée et n'en reconnaissent qu'un seul. Ils traitent d'impies ceux qui, avec des matières périssables, se fabriquent des dieux à la ressemblance de l'homme. Le leur est le Dieu suprême, éternel, qui n'est sujet ni aux changemens, ni à la destruction. Aussi ne souffrent-ils aucune effigie dans leurs villes, encore moins dans leurs temples. Point de statues, ni pour flatter leurs rois, ni pour honorer les césars. » Les tombeaux devaient suivre la même destinée. Toute image, tout ce qui pourrait sentir ou ramener l'idolâtrie en est sévèrement banni. Le faste se porte uniquement sur la magnificence des obsèques, auxquelles ils attachent un grand prix, et dont la privation est considérée comme une malédiction divine, pour les rois en particulier. Enfoncés dans le roc, ou déposés dans des champs funéraires, les cercueils ne sont pas surmontés par ces décorations et ces emblèmes qui auraient pu nous apprendre avec un peu plus de précision quelles images les Juifs se faisaient d'une existence future. Il est certain que cette idée, d'abord rarement et peut-être peu nettement accusée dans la Bible, avait pris une grande force avec le temps et qu'elle était chez les Juifs inséparable de la foi dans la résurrection. Ainsi s'explique le soin de préserver les corps des causes de destruction. Si on embaume les riches dans la myrrhe, l'aloès et divers aromates précieux, les cadavres des pauvres sont pénétrés d'une sorte de bitume qu'on trouvait en abondance dans le pays. Ce n'est donc qu'à titre tout à fait exceptionnel qu'on cite des cas de faste funéraire pour les tombeaux, par exemple le magnifique monument élevé à David par Salomon, rempli de richesses immenses, qui, treize cents ans après, permirent au pontife Hircan, selon le rapport de Josèphe, d'en tirer trois mille talens pour payer rançon au roi Antiochus, et plus tard au roi Hérode d'y trouver aussi de grandes valeurs. Mais qu'est un tel édifice, sinon l'œuvre d'une royauté tout orientale? qui sait même si

elle ne fut pas mise au nombre des idolâtries tant reprochées à Salomon? Le colossal tombeau des Macchabées est aussi une exception motivée par le patriotisme, qui, par les mains de Simon Macchabée, l'orna de six pyramides, et en fit comme un phare qu'on apercevait de très loin. C'était le phare en effet de la nationalité juive personnifiée dans une famille héroïque : ce n'était pas le monument profane d'un faste idolâtrique.

Imposant par sa masse comme toutes les constructions de l'Orient, superbe par son aspect, le faste funéraire assyrien et chaldéen survit dans des monumens qui attestent un état social où la richesse et l'autorité créèrent des situations pleines de grandeur et d'éclat, tantôt au profit de classes privilégiées, tantôt, sous le niveau d'un commun despotisme, en faveur de hauts fonctionnaires ayant un train de vie digne des plus puissans princes. Si ces monumens, moins connus d'ailleurs que ceux de plusieurs autres nations orientales, abondent moins aussi en documens religieux, ils ne sont pas muets pourtant, et on peut dire qu'à certains égards le faste funéraire se confondait à Babylone avec ces temples et ces palais dont les inscriptions nous ont apporté tant de révélations inappréciables. On peut le voir par le tombeau du dieu Bel-Mérodach, quelle qu'en ait été d'ailleurs la véritable origine, inclus dans la grande pyramide de Babylone. Cette chambre sépulcrale fut magnifiquement restaurée par Nabuchodonosor, qui, dans une inscription désormais célèbre, se vante d'avoir élevé sa coupole en forme de lys et de l'avoir revêtue d'or ciselé. L'une des découvertes les plus intéressantes qui aient été faites par l'exploration française, en 1852, est celle des tombeaux trouvés dans le tumulus d'Amran-ibn-Ali. Ce monticule, ainsi que les groupes d'Homagra et de Babel, faisait partie des palais royaux de la rive gauche de l'Euphrate. Les tranchées pratiquées sur le point nommé *El-Kobour* (les tombeaux) ont amené la découverte de plusieurs sarcophages renfermant des squelettes bardés de fer et portant des couronnes d'or. Ici pourtant il faut reconnaître que ces tombeaux, d'après M. Fulgence Fresnel lui-même, un des principaux explorateurs, sont d'une époque relativement rapprochée et se rapportent au temps d'Alexandre; mais les plus vieilles tombes chaldéennes ont aussi mis au jour des objets d'or, de bronze et de fer, couteaux, hachettes, faux, bracelets, boucles d'oreilles. Ainsi s'est transmise dans ces populations, qui ont occupé le sol de la Babylonie depuis les temps les plus reculés, cette persistante pensée qui confère aux morts une sorte de vie et qui croit les honorer par des offrandes le plus souvent marquées d'un caractère de luxe. C'est cette pensée qui, dans plusieurs des tombes babyloniennes, a inspiré l'idée de placer, au-dessous du bandeau qui entoure le front, une certaine quantité d'or en feuilles qui

couvrait probablement les yeux, ou qui tenait lieu du masque d'or réservé aux riches dans d'autres contrées.

Pour la Perse, les croyances religieuses, très singulières en ce qui touche les morts, expliquent le peu de développement du luxe funéraire. Le caractère élevé et spiritualiste de la religion iranienne, l'idée très accusée qu'on y rencontre de la personnalité humaine, feraient, de prime abord, préjuger le contraire; mais les prescriptions spéciales du *Zend-Avesta*, inspirées peut-être autant par une hygiène bien ou mal entendue que par des considérations d'ordre surnaturel, interdisent de souiller la terre en y déposant des corps, comme de se couvrir soi-même la tête de cendre en poussant des lamentations. Toucher seulement un cadavre est un crime passible de cinq cents coups de courroie. Les corps sont ou enduits de cire et enterrés, l'enduit passant pour empêcher la souillure, ou plus souvent portés sur les lieux élevés, livrés aux oiseaux de proie, desséchés par le soleil et par le vent. Quand la tombe les reçoit, elle est isolée; il n'y a pas de champ commun pour les trépassés : pourtant on signale aussi de grandes tours rondes pour commune sépulture. Même les chambres sépulcrales de Persépolis sont peu décorées. Le problématique tombeau de Cyrus, décrit par Strabon, aurait fait exception à cette simplicité, malgré le témoignage contraire de Quinte-Curce. Ouvert par Alexandre, il aurait présenté une sorte de chapelle, un lit d'or, une table garnie de vases à boire, un cercueil d'or, des habillemens en quantité, des bijoux enrichis de pierres précieuses, et 3,000 talens. On ne peut rien conclure de cette exception, fort hypothétique d'ailleurs.

Les fouilles faites en Asie-Mineure ont confirmé ce que nous savions de l'importance accordée aux sépultures par ces groupes de populations, en rapport successivement ou d'une façon simultanée avec les groupes orientaux et le monde hellénique. Nous attendrons, pour en parler, une confirmation plus entière des découvertes de M. le docteur Schliemann, qui aurait trouvé, par une double chance trop grande pour ne pas sembler un peu suspecte, ni plus ni moins que les ruines du palais de Priam à Troie, et le corps d'Agamemnon en personne sur le territoire de Mycènes. On serait ravi que ces deux trouvailles sans pareilles fussent authentiques l'une et l'autre; mais on peut se contenter, en attendant, de quelques résultats importans. C'est ainsi que l'emplacement des tombeaux des rois de Lydie, sur les bords du lac Coloë, ancien lac Gygée, indiqué par Strabon, a été vérifié par les voyageurs modernes. Un érudit, M. Choisy, visitait en 1875 plusieurs de ces tombes déblayées. Il en décrit les chambres sépulcrales; il en explique aussi la construction difficile, il signale les trésors comme les emblèmes qui s'y rencontraient ou qui subsistent en-

core. Tout ce qui avait de la valeur a disparu, comme pour prouver une fois de plus que les conquérans et les brigands ont précédé les savans, et se sont montrés pour le moins aussi habiles qu'eux à se frayer un chemin à travers les galeries souterraines et les couloirs intérieurs. Ce qui reste suffit pour fournir d'intéressans matériaux à l'histoire des arts et à celle des rites funèbres. Ce serait toute une histoire que celle du fameux *Mausolée*. Devenu un type dans l'art de la construction des tombeaux, il semble dans l'antiquité porter à l'apogée le faste des sépultures. Un érudit de la fin du XVIe siècle, Guichard, donne des détails curieux et jusqu'alors inédits sur la manière dont il fut découvert par les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, retirés à Rhodes, en cherchant de la chaux sur le territoire d'Halicarnasse. Il explique aussi la façon dont il fut, après maints dégâts, enseveli de nouveau dans sa partie supérieure. La description de Guichard est déjà faite pour inspirer la plus haute idée des recherches décoratives que renfermait ce colossal édifice, datant de plus de deux mille ans, et que les anciens classaient parmi les merveilles du monde. Outre les parties brutalement enlevées pour faire de la chaux, on s'en servit aussi pour bâtir une forteresse. Une partie pourtant de ces dernières sculptures, encastrées dans le château-fort, a survécu, et treize morceaux, plus ou moins endommagés, ont été adressés au musée de Londres. Les beaux résultats des fouilles de M. Newton, poursuivies depuis 1859, pendant plusieurs années, confirment sur cette merveille du faste funéraire les récits des historiens anciens, qu'on est trop facilement enclin à taxer d'exagération ou de mensonge. On ne peut nier que les lions, de proportion colossale, découverts d'abord, ne soient du plus beau style. On peut en dire autant de certaines autres sculptures mises au jour, des colonnes ioniques par exemple. Si l'on doit contester à titre d'œuvres de maîtres d'autres parties, comme la frise représentant le combat des Grecs contre les Amazones, on admire le magnifique morceau représentant un guerrier persan à cheval. Outre la perte du monument dans son ensemble, on regrette vivement la statue de Mausole, rompue en soixante-trois morceaux, et le fameux quadrige précipité avec la pyramide elle-même qu'il couronnait, probablement par un tremblement de terre arrivé vers le XIIe ou XIIIe siècle. N'est-il pas trop évident d'ailleurs que ce monument gigantesque de la fastueuse douleur d'Artémise excédait les bornes légitimes de l'art? On y rencontrait trois monumens au lieu d'un, un tombeau, un temple, une pyramide. Comme art, on trouve, à côté de très belles parties qui proviennent du grand sculpteur Scopas, qui dirigea les travaux de décoration avec d'autres artistes habiles, tels que Léochorès, Bryasis, Timothée et Pythis, d'autres parties d'une inspiration et d'une

couvrait probablement les yeux, ou qui tenait lieu du masque d'or réservé aux riches dans d'autres contrées.

Pour la Perse, les croyances religieuses, très singulières en ce qui touche les morts, expliquent le peu de développement du luxe funéraire. Le caractère élevé et spiritualiste de la religion iranienne, l'idée très accusée qu'on y rencontre de la personnalité humaine, feraient, de prime abord, préjuger le contraire; mais les prescriptions spéciales du *Zend-Avesta*, inspirées peut-être autant par une hygiène bien ou mal entendue que par des considérations d'ordre surnaturel, interdisent de souiller la terre en y déposant des corps, comme de se couvrir soi-même la tête de cendre en poussant des lamentations. Toucher seulement un cadavre est un crime passible de cinq cents coups de courroie. Les corps sont ou enduits de cire et enterrés, l'enduit passant pour empêcher la souillure, ou plus souvent portés sur les lieux élevés, livrés aux oiseaux de proie, desséchés par le soleil et par le vent. Quand la tombe les reçoit, elle est isolée; il n'y a pas de champ commun pour les trépassés : pourtant on signale aussi de grandes tours rondes pour commune sépulture. Même les chambres sépulcrales de Persépolis sont peu décorées. Le problématique tombeau de Cyrus, décrit par Strabon, aurait fait exception à cette simplicité, malgré le témoignage contraire de Quinte-Curce. Ouvert par Alexandre, il aurait présenté une sorte de chapelle, un lit d'or, une table garnie de vases à boire, un cercueil d'or, des habillemens en quantité, des bijoux enrichis de pierres précieuses, et 3,000 talens. On ne peut rien conclure de cette exception, fort hypothétique d'ailleurs.

Les fouilles faites en Asie-Mineure ont confirmé ce que nous savions de l'importance accordée aux sépultures par ces groupes de populations, en rapport successivement ou d'une façon simultanée avec les groupes orientaux et le monde hellénique. Nous attendrons, pour en parler, une confirmation plus entière des découvertes de M. le docteur Schliemann, qui aurait trouvé, par une double chance trop grande pour ne pas sembler un peu suspecte, ni plus ni moins que les ruines du palais de Priam à Troie, et le corps d'Agamemnon en personne sur le territoire de Mycènes. On serait ravi que ces deux trouvailles sans pareilles fussent authentiques l'une et l'autre; mais on peut se contenter, en attendant, de quelques résultats importans. C'est ainsi que l'emplacement des tombeaux des rois de Lydie, sur les bords du lac Coloë, ancien lac Gygée, indiqué par Strabon, a été vérifié par les voyageurs modernes. Un érudit, M. Choisy, visitait en 1875 plusieurs de ces tombes déblayées. Il en décrit les chambres sépulcrales; il en explique aussi la construction difficile, il signale les trésors comme les emblèmes qui s'y rencontraient ou qui subsistent en-

core. Tout ce qui avait de la valeur a disparu, comme pour prouver une fois de plus que les conquérans et les brigands ont précédé les savans, et se sont montrés pour le moins aussi habiles qu'eux à se frayer un chemin à travers les galeries souterraines et les couloirs intérieurs. Ce qui reste suffit pour fournir d'intéressans matériaux à l'histoire des arts et à celle des rites funèbres. Ce serait toute une histoire que celle du fameux *Mausolée*. Devenu un type dans l'art de la construction des tombeaux, il semble dans l'antiquité porter à l'apogée le faste des sépultures. Un érudit de la fin du XVIe siècle, Guichard, donne des détails curieux et jusqu'alors inédits sur la manière dont il fut découvert par les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, retirés à Rhodes, en cherchant de la chaux sur le territoire d'Halicarnasse. Il explique aussi la façon dont il fut, après maints dégâts, enseveli de nouveau dans sa partie supérieure. La description de Guichard est déjà faite pour inspirer la plus haute idée des recherches décoratives que renfermait ce colossal édifice, datant de plus de deux mille ans, et que les anciens classaient parmi les merveilles du monde. Outre les parties brutalement enlevées pour faire de la chaux, on s'en servit aussi pour bâtir une forteresse. Une partie pourtant de ces dernières sculptures, encastrées dans le château-fort, a survécu, et treize morceaux, plus ou moins endommagés, ont été adressés au musée de Londres. Les beaux résultats des fouilles de M. Newton, poursuivies depuis 1859, pendant plusieurs années, confirment sur cette merveille du faste funéraire les récits des historiens anciens, qu'on est trop facilement enclin à taxer d'exagération ou de mensonge. On ne peut nier que les lions, de proportion colossale, découverts d'abord, ne soient du plus beau style. On peut en dire autant de certaines autres sculptures mises au jour, des colonnes ioniques par exemple. Si l'on doit contester à titre d'œuvres de maîtres d'autres parties, comme la frise représentant le combat des Grecs contre les Amazones, on admire le magnifique morceau représentant un guerrier persan à cheval. Outre la perte du monument dans son ensemble, on regrette vivement la statue de Mausole, rompue en soixante-trois morceaux, et le fameux quadrige précipité avec la pyramide elle-même qu'il couronnait, probablement par un tremblement de terre arrivé vers le XIIe ou XIIIe siècle. N'est-il pas trop évident d'ailleurs que ce monument gigantesque de la fastueuse douleur d'Artémise excédait les bornes légitimes de l'art? On y rencontrait trois monumens au lieu d'un, un tombeau, un temple, une pyramide. Comme art, on trouve, à côté de très belles parties qui proviennent du grand sculpteur Scopas, qui dirigea les travaux de décoration avec d'autres artistes habiles, tels que Léochorès, Bryasis, Timothée et Pythis, d'autres parties d'une inspiration et d'une

exécution qui sentent la décadence ou la médiocrité. Le Mausolée date de soixante-dix ans après Phidias. Or il ne faut pas toujours un si long temps dans les arts pour y amener de grands changemens. Dans l'analyse qu'il fait du monument, M. Beulé remarque qu'une tendance sensuelle perce dans certains accessoires qui décèlent le siècle des courtisanes. La frise était peinte de façon à accuser encore des nudités peu décentes. M. Newton assure que le fond était bleu d'outre-mer, les chairs rouges, les draperies et les armes de diverses couleurs. Les brides des chevaux étaient en métal. Comme religion, ne peut-on dire que ce monument ne saurait nous apprendre rien de nouveau? C'est là aussi un paganisme de décadence. On est d'ailleurs ici en présence d'une œuvre dictée par des sentimens purement individuels, par l'exaltation de la tendresse conjugale, et plus évidemment encore par le désir effréné de produire un effet prodigieux. Le Mausolée ne méritait pas moins de nous arrêter un instant: il représente une nouvelle forme, il inaugure toute une série de monumens funéraires. Sans doute il y avait eu quelques essais du même genre, mais ces essais se sont comme perdus dans le triomphal édifice qui devait inspirer, en Asie-Mineure, la tombe du lion, à Goide, le Madrascen en Afrique, et toute une succession superbe d'autres tombeaux antiques et modernes.

Il y aurait ici peu d'utilité à poursuivre la même recherche pour le reste de l'Asie-Mineure, quelque curieuses qu'aient été les découvertes faites dans le Bosphore, aux environs de Kertch, ou à Koul-Oba. Les monumens funéraires de Carthage et de la Phénicie auraient plus à nous apprendre, puisqu'il s'agit d'un art particulier, mélange du style égyptien et du style assyrien. Les sarcophages carthaginois déposés au Louvre sont ornementés. Les piliers, les arcades, les caveaux recouverts de stuc et d'autres accessoires attestent le luxe funéraire dans la vaste nécropole de Carthage. De même les autres monumens funéraires purement phéniciens, ceux de Gébal, de Sidon, de Tyr, en portent des traces souvent remarquables. On regrette que les caveaux aient été presque toujours dépouillés des objets qu'ils renfermaient, de façon à nous priver de renseignemens précieux pour la connaissance des arts industriels et des représentations symboliques de la religion.

III.

Entrons dans ce monde hellénique si plein de clartés: voyons ce qu'y devint le faste funéraire, interrogeons sa signification symbolique. Remarquons d'abord le caractère mesuré en général de ce faste. En tout, chez cette race équilibrée, l'art prime le luxe. Pourtant le luxe eut là aussi sa part et même ses abus. C'est ainsi qu'à

Sparte Lycurgue interdit d'enterrer des objets dans les tombeaux, et qu'à Athènes Solon défend d'habiller trop somptueusement les morts, prenant soin de régler le nombre des vêtemens dont ils pourraient être enveloppés : il fixe de même les hauteurs que ne devaient pas dépasser les colonnes des sépultures. Chez les Grecs, l'homme paraît sous cette forme avec le même relief qu'il avait dans le culte, dans la philosophie, dans les institutions et dans les arts. Les tombeaux rappellent l'individu et le perpétuent pour ainsi dire en consacrant le souvenir de ce qu'il avait été.

Dans ces lieux de repos, qui répondent à une époque assez avancée de la civilisation grecque, où s'est en grande partie effacé le caractère effrayant des religions primitives, la douceur du génie hellénique est empreinte. L'imagination si éprise de la vie aime à se rattacher encore à l'idée d'une sépulture belle et ornée. Après la terreur de n'en avoir aucune, qui joue chez ce peuple un rôle de premier ordre, vient la crainte d'en avoir une indigne du rang qu'on occupe. Dans Euripide, Hécube se résigne à n'avoir de son vivant qu'une médiocre condition; mais après sa mort elle voudrait que son tombeau fût digne d'une princesse et beau à voir. La joie et la tristesse exprimées sur la pierre se rencontrent dans des expressions d'une gravité touchante. De gracieux emblèmes font sentir une religion tout humaine. On respire en outre un certain air d'égalité qui semble rapprocher le marchand, l'homme d'état, l'orateur et le guerrier. Plutarque décrit le tombeau consacré au célèbre rhéteur Isocrate. On le visitait comme on va voir chez nous la tombe de quelque écrivain illustre. En somme, la décoration en était plus élégante que fastueuse. Elle consistait en quelques colonnes et en deux emblèmes : un mouton sculpté, image de la douceur, et une syrène, symbole de charme et de persuation. N'est-il pas à remarquer que Pausanias, cherchant des exemples de tombeaux d'une magnificence extraordinaire, soit contraint de les emprunter aux pays de l'Orient? Lucien pourra se moquer de l'idée qu'ont aussi les Grecs de vouloir nourrir les morts et de les abreuver, de même qu'il se moque des façons diversement bizarres dont les différens peuples traitent les corps des trépassés : « Le Grec brûle, le Perse enterre, l'Indien vernit, le Scythe mange, l'Égyptien sale ses morts : ce dernier même, j'en suis témoin oculaire, les fait sécher, les invite à sa table et en fait des convives. » Le mordant satirique fait parler un mort qui se plaint d'être dérangé trop souvent pour des libations et autres cérémonies. Il compare à des jouets d'enfant ces colonnes, ces pyramides. La part assez médiocre en somme faite à la critique par ce grand moqueur semble prouver pourtant que l'abus n'avait pas ici une étendue extrême.

C'est surtout pour les monumens funéraires d'un peuple accou-

tumé à parler par les arts une langue si claire qu'on doit se demander jusqu'à quel point ils expriment et sous quels aspects ils représentent l'idée d'une vie ultérieure. Il faut consulter ici ces bas-reliefs, ces emblèmes, ces décorations intérieures ou extérieures du tombeau qui s'offrent en grand nombre aux investigations. Il n'est nullement douteux que cette croyance ne s'atteste sous des formes variées : toute la question est de savoir dans quelle mesure. Cette question s'est posée récemment à propos de la découverte du monument de Myrrhine à Athènes, auquel M. Félix Ravaisson consacre un savant et intéressant mémoire. Dans le monument de Myrrhine, et dans beaucoup d'autres, les bas-reliefs représentent un groupe de personnages qui, à la manière dont ils sont en rapport les uns avec les autres, doivent être reconnus, ainsi qu'ils l'ont toujours été, pour les membres d'une même famille. Souvent l'un d'eux y prend la main d'un autre. La plupart des antiquaires ont désigné ces représentations sous le nom de *scènes d'adieu* ou de séparation. L'auteur du Mémoire y voit au contraire des *scènes de réunion* dans une autre vie. Il fait remarquer que ces personnages sont réellement en marche les uns vers les autres et témoignent, non du caractère de tristesse qu'on leur attribue, mais d'un sentiment de joie douce, et même d'une satisfaction quelquefois plus expressive, attestée par des gestes sur lesquels on ne peut se méprendre. Il étend la même interprétation à d'autres figures qui deviennent comme autant de témoignages d'une croyance profonde et vive dans l'immortalité attestée par les tombeaux : telle par exemple l'image assez fréquente d'un homme assis au bord de la mer qui sera une des peintures de la vie des bienheureux dans un séjour insulaire, lequel ne peut être que l'archipel où une ancienne tradition plaçait les mânes des hommes vertueux. Sur un bas-relief funéraire trouvé en Algérie, un homme est debout ayant près de lui une table chargée de rouleaux; il élève la main droite vers un arbre; à sa gauche est un navire au-dessus duquel une draperie se relève de distance en distance. Ces rouleaux sont des livres dont la lecture occupe les loisirs du défunt, homme d'étude sans doute. Le geste qui désigne l'arbre est celui de l'adoration; cet arbre est donc celui autour duquel on voit ordinairement enroulé le serpent, génie de la région sacrée. Dans la même explication, les représentations, à un certain moment très fréquentes sur pierres gravées, dans la Grèce ancienne, de l'Amour, *Erôs*, et de Psyché (qui n'est autre, suivant l'étymologie, que l'*âme* elle-même) conduite par l'Amour vers certaines régions, prennent le même sens mythique. Sur un vase grec d'ancien style, acquis par le musée du Louvre, Achille ou Ajax, jouant aux dés sous un palmier, sont de même une représentation *élyséenne*. Si certaines

de ces explications peuvent ouvrir à la discussion un champ libre, il en est qui s'imposent avec une irrésistible évidence. Comment par exemple se méprendre sur la signification de cette image d'un jeune enfant que ses parens reçoivent dans la vie élyséenne avec les marques d'une vive affection? Est-ce que tel détail familier, un petit chien qui se dresse pour caresser l'enfant, ne marque pas l'arrivée plutôt que le départ? Le geste de cette mère qui reçoit sa fille et lui caresse le menton, geste ordinaire dans l'art grec pour exprimer une tendresse familière, est un signe d'allégresse, naturel et charmant s'il s'agit d'une mère qui retrouve son enfant dans un séjour de bonheur immortel; ce serait un geste inexplicable et déplacé s'il se mêlait aux larmes et aux angoisses de la dernière séparation sur cette terre. Ainsi s'expliqueraient aussi ces repas funèbres grecs, qui sur les tombeaux datent surtout des IVe et IIIe siècles avant notre ère : ce sont aussi des célébrations élyséennes. Quant aux figurines déposées dans les sépulcres, s'il en est qui rentrent visiblement dans l'interprétation mythologique, il en est aussi, comme le soutient un autre savant, M. Heuzey, et comme l'admet au surplus M. F. Ravaisson, qui relèvent exclusivement de la fantaisie. Quelle que puisse être la mesure de dissentiment qui subsiste, la substitution en un très grand nombre de cas des scènes de réunion aux scènes d'adieu nous paraît être un fait acquis. On doit se féliciter d'ailleurs de voir discuter de pareilles questions par des esprits éminens. L'archéologie ainsi traitée devient philosophique, et l'histoire de l'humanité dans ce qu'elle a de plus élevé se trouve intéressée à ses résultats.

IV.

J'arrive au faste funéraire romain. Avant de le considérer dans sa période de développement, comment ne pas dire un mot de ses origines? comment ne pas rappeler au moins les rapports qu'il devait garder avec la construction et les décorations introduites par les Étrusques? Nous n'en sommes pas réduits pour le faste funéraire étrusque à quelques descriptions antiques, comme celles du tombeau de Porsenna, qui n'est nullement authentique, mais qui, sans appartenir au roi dont il avait usurpé le nom, n'en était pas moins un prodige de l'art étrusque. Il a eu des témoins comme Pline, qui décrit ce sépulcre, formé de grands morceaux de marbre en forme carrée, ayant 30 pieds de front et 50 pieds de haut; il servait de base à un plus grand bâtiment, et un labyrinthe tellement compliqué circulait autour, qu'il était impossible sans un fil d'en trouver l'issue, etc. Varron déclare qu'il renonce à mesurer la hauteur des cinq pyramides qui le surmontaient. Encore une fois nous avons des

nouvelles, si j'ose dire ainsi, plus fraîches du faste funéraire étrusque. Tout récemment M. le comte Gozzadini, sénateur du royaume d'Italie et président du comité d'histoire nationale pour les Romagnes, a poursuivi sur des nécropoles ayant cette origine des fouilles fécondes de 1853 à 1869. On avait, dès le siècle dernier, exploré les nécropoles de Tarquinies, de Vulci et quelques autres situées dans les Marennes de la Toscane, non loin de Civita-Vecchia. C'est en s'inspirant de ces précédens, et de quelques indications de Pline, que M. Gozzadini a entrepris des recherches dans ses propres domaines et découvert successivement une première nécropole, celle de Villanova, puis celles de Marzabotto et de la Chartreuse (Certosa). De ces découvertes, résumées dans un excellent mémoire par M. Ch. Vergé, il résulte que la nécropole de Villanova remonte à deux ou trois siècles avant la fondation de Rome, tandis que celles de Marzabotto et de Certosa sont d'une époque ultérieure; on les attribue au ve ou vi^e siècle avant notre ère. Toutes ces nécropoles ont une origine étrusque incontestée. La religion, l'art, le culte des morts, reçoivent des objets qu'on en a extraits en très grand nombre de précieux éclaircissemens. Aux objets communs, il s'en mêle qui ont un caractère d'art et de luxe, tels que monnaies, colliers, bracelets, ceintures, épingles de formes élégantes et variées, bagues au nombre de 45, bijoux d'or ornés du scarabée symbolique qui représente le passage de la vie à la mort, quantité de miroirs de fer et de bronze, enfin des ustensiles qui se rapportent aux coutumes funèbres. Tel est cet instrument particulier dont les parens du mort se servaient pour se couper les cheveux et la barbe en signe de deuil; telle est aussi cette plaque, ornée de dessins gravés, munie d'une poignée et sur laquelle on frappait avec un maillet à deux têtes pour accompagner les chants funèbres. Les statuettes de bronze, fort nombreuses, montrent un travail assez primitif pour la plupart, tandis que le goût et l'habileté que les Étrusques apportaient dans l'art céramique sont attestés par les poteries les plus anciennes des nécropoles bolonaises. Partout éclate l'étroite analogie des usages étrusques avec ceux qui subsistaient encore à la fin de la république et sous les empereurs : c'étaient les mêmes modes variés de sépulture, les mêmes cérémonies funèbres, le même symbolisme. Dans les tombes étrusques, ainsi que dans les tombes romaines, le vase que l'on brisait au moment de la sépulture rappelle la fragilité de la vie, en même temps que l'œuf qu'on y dépose est l'emblème de sa perpétuité par la reproduction. Quant à la présence d'os d'animaux dans les mêmes tombeaux, M. Gozzadini pense qu'elle peut s'expliquer soit par l'usage de brûler avec le mort certains animaux, tels que des chevaux et des chiens, soit par les repas de funérailles, soit enfin par les superstitions qui attribuaient à des amulettes tirées

du règne animal des vertus surnaturelles. Les mêmes fouilles ont été continuées de 1870 à 1877 avec le même succès, et de façon à soulever des controverses sérieuses sur l'histoire des diverses races établies en Italie sur les bords du Pô et au versant septentrional de l'Apennin.

On peut croire que ces précieuses trouvailles d'un luxe funéraire enfoui sous le territoire italien sont loin d'avoir dit leur dernier mot. Dirigées avec une grande habileté, animées par tout ce que peut à Rome même aujourd'hui allumer de zèle une émulation internationale, elles ne cessent de se multiplier et de se manifester par d'importans résultats. Les rapports de l'art et de la pensée étrusques avec Rome antique en ont reçu déjà maints confirmation éclatante : tantôt ce sont des vases décorés intérieurement ou extérieurement, des pièces ornées de figurines représentant des lions ailés, des sphinx, des griffons et d'autres objets extraits de la tombe Reguli-Galani à Cerré ; tantôt ce sont des découvertes analogues faites dans les caveaux de Palestrina, dont le mobilier est à Rome dans le palais Barberini. Hier encore c'était une magnifique coupe d'argent trouvée sur l'emplacement de cette même cité étrusque, Palestrina, l'ancienne Preneste. Les observations qu'un savant archéologue, M. François Lenormant, présentait en offrant le dessin de cette coupe à l'Académie des Inscriptions s'appliquent aux autres curiosités tirées du même trésor. Dans ces fouilles, dirigées par M. Fiorelli, sénateur italien, tous ces objets en or, en électrum, en argent, en bronze, en ivoire, en verre, sont extraits d'une vaste chambre sépulcrale carrée, fermée par des murs sans ciment comme dans toutes les sépultures étrusques. Peu importe que dans ce cas particulier ces objets eux-mêmes proviennent de l'art phénicien. L'art funéraire étrusque n'a pas moins mis sa marque sur les constructions sépulcrales comme sur la masse des choses funéraires transmises aux Romains et aux diverses populations italiques. Même émancipé, le génie romain n'a pas répudié cet héritage, et le fond étrusque s'est perpétué à travers les déviations parfois fâcheuses qui ont atteint cette sorte de monumens.

C'est une remarque générale que, sous bien des rapports, le faste est le génie de Rome dans les arts. Le luxe funéraire devait d'autant moins faire exception qu'on est ici en présence d'une puissante et très orgueilleuse aristocratie. On a la certitude que le premier grand luxe par lequel elle débuta fut le faste des obsèques. C'est le premier aussi que durent atteindre les règlemens somptuaires, incrits dans la loi des douze tables. Elle règle la quantité des parfums que l'on pourra employer pour oindre le corps, prohibe les grandes couronnes, défend de placer devant les morts un autel pour y brûler de l'encens, d'étendre plusieurs lits et, ce qui prouve

à quel point ce genre de faste était déjà devenu une sorte de passion, de célébrer plusieurs fois les obsèques de la même personne : cela se faisait en effet assez souvent pour peu qu'on eût pris la précaution de conserver un des membres ou même un des doigts du défunt. Nulle autre société qu'une société aristocratique avec grandeur n'aurait pu donner de pareils spectacles dans ses funérailles, faites pour imprimer l'idée de l'importance des grandes races. Il semble que l'on assiste à une sorte de drame funéraire imposant et magnifique, depuis le moment où le mort est exposé sur le lit enrichi d'ivoire, couvert de sa toge de pourpre et de ses plus riches vêtemens, le visage recomposé pour ainsi dire par de savantes préparations, jusqu'au moment suprême qui met un terme à ces solennités funèbres. Toute une population y est associée, comme le chœur est associé à la pièce dans la tragédie antique. L'imagination reste frappée à la pensée de ces cortéges à travers la ville, escortés par une foule immense, éclairés en plein jour par une quantité innombrable de flambeaux de cire et de torches allumées, de ces images d'ancêtres habillées en consuls, en préteurs, en pontifes, etc., de ces trompettes remplissant l'air de sons lugubres, des danses exécutées par des chœurs de satyres, de ces femmes, les joues baignées de larmes, les vêtemens en désordre, poussant des lamentations, enfin de cette famille, de ces cliens, de ces affranchis, de ces esclaves, de ces amis du mort, formant la marche lugubre, qui s'arrête de temps en temps pour laisser retentir avec plus d'ensemble et d'effet la musique des instrumens et les chants funèbres. Malgré les lois qui ordonnaient qu'on ne portât qu'un seul lit aux funérailles, il y en eut six cents aux obsèques de Marcellus, et à celles de Sylla il y en avait six mille! Les scènes du bûcher formaient comme un nouvel acte de ce drame pathétique. Devant cet édifice immense, construit avec un art savant, tout ce qui attestait le désir d'agréer au mort se donne carrière sous toutes les formes, parfums, dons, immolation d'animaux, combats de gladiateurs, sans parler, pour les empereurs ou de ceux que leur faveur désignait pour cet honneur, de toutes les célébrations pompeuses qui accompagnent les apothéoses.

Le faste funéraire était provoqué à Rome par l'emplacement même des tombeaux qui semblent tout faire pour appeler les regards. Rien de moins recueilli, de plus opposé à l'idée que nous nous faisons d'un lieu consacré par la mort. Les morts posent devant les vivans. Ils gardent tout leur orgueil au fond de ces tombeaux qui forment comme une exposition permanente sur les voies Appienne, Flaminienne et Latine. Sans doute tout ne fut pas vanité et mensonge dans ces libations et dans ces présens faits aux mânes, non plus que dans les ornemens des tombeaux; mais rien ne donne l'idée

d'un faste à bien des égards plus mondain. Ces sépultures semblaient moins parler aux hommes des graves mystères de la mort que leur conseiller de se hâter de jouir de la vie. Ces morts, dont les bustes vous regardent, ces statues, souvent debout, fièrement drapées, dominent la foule. Plusieurs de ces tombeaux ressemblent à des temples avec fronton et colonnes. Le grand nombre des stèles porte le même orgueilleux témoignage ; elles sont loin d'avoir toujours le même caractère religieux que les stèles égyptiennes où le mort est habituellement représenté rendant hommage à une divinité et recevant lui-même l'hommage des différentes personnes de sa famille. Chaque condition a son faste. Si toute la grandeur de la puissance impériale paraît dans les mausolées d'Auguste et d'Adrien, si la fierté aristocratique respire dans la grande tour des Scipions et dans le môle immense de Cœcilia Metella, la richesse rivalise avec la noblesse héréditaire dans la grande pyramide de Cestius, un simple prêtre épulon, et les *Columbaria* sont eux-mêmes les magnifiques nécropoles des affranchis et même des esclaves de maîtres opulens. On voulut en vain lutter par des lois somptuaires contre ces dispendieux abus de la pierre, du granit et du marbre. Quand César défendit de dépenser au-delà d'une somme fixe « pour le sépulcre, » on joua sur les mots : on la dépensa pour le monument qui le recouvrait. La classe peu riche eut aussi sa part de ce genre de luxe. Elle eut recours à l'emploi d'imitations pour en décorer les chambres sépulcrales. On fit avec des terres peintes de différentes couleurs des colliers, des bijoux, des miroirs pour la Romaine de condition moyenne. Un autre faste, à vrai dire le moins coûteux de tous, fut aussi fort en honneur, celui des épitaphes, plus orgueilleuses que les statues de marbre. C'est par ces inscriptions, non moins que par les emblèmes mythologiques, que l'on peut tirer du faste funéraire à Rome les indications religieuses et philosophiques qu'il renferme. Là se manifestent mieux peut-être que partout ailleurs les alternatives de foi et d'incrédulité, les retours vers la religion nationale, les périodes de scepticisme presque général, qui marquaient successivement ces siècles où le paganisme s'obstine à vivre, à travers des défailliances qu'on a eu le tort de prendre pour la mort définitive. C'est ce qu'on trouvera expliqué, mieux que je ne le pourrais faire, dans des ouvrages tels que ceux de M. Friedlænder sur *Rome depuis Auguste jusqu'à la fin des Antonins*, et dans le livre de M. Gaston Boissier sur *la Religion romaine*. L'incrédulité parle plus d'une fois, il est vrai, sur les tombeaux un langage provocant; mais combien il est rare que l'intérieur des tombes ne le démente pas! Le plus souvent l'idée, vague peut-être, mais persistante, d'une existence ultérieure, s'y retrouve. Malgré

les avis ironiques d'un Laberius, qui conseille aux passans de se moquer de la philosophie et sans doute aussi de la pensée religieuse. les tombeaux sont de mauvais prédicateurs de scepticisme, et la mort n'aime guère à se vanter de son néant.

Une étude approfondie du faste funéraire romain ne ferait que confirmer le caractère habituellement religieux et moral de ce genre de monumens attesté par les représentations symboliques. Les urnes destinées à recevoir les ossemens et les cendres font souvent ainsi allusion à la vie future. L'intérieur des tombes romaines était décoré de peintures qui représentaient le plus fréquemment, il est vrai, des paysages, des arabesques qui pouvaient orner une villa, mais bien des fois aussi des scènes qui se rapportent aux champs élysées ou aux enfers. Les bas-reliefs qui, au reste, ne nous sont guère parvenus que depuis les Antonins, sont remplis d'enseignemens de la même nature. Une partie des décorations se rapporte aux usages religieux, et la pompe des funérailles s'y trouve retracée avec toute la série des épisodes qui s'y succèdent. La sculpture y a gravé les sentimens de la famille et les souvenirs de l'union conjugale de la manière la plus touchante. Un homme et une femme se tiennent par la main : entre eux est un amour avec ces mots : *Fidei simulacrum*, emblème de fidélité. Plus souvent c'est leur enfant qu'ils tiennent tous deux, ou bien le défunt est couché et sa femme assise près du lit. L'union des époux par le mariage et leur séparation par la mort sont fréquemment figurées: mais, selon l'expression de M. Ampère, l'on peut croire qu'il y a aussi dans « ces noces du tombeau » un pressentiment de la réunion au-delà; si l'on voit un rideau, le rideau qui nous cache le monde invisible, on voit aussi une porte entr'ouverte pour laisser à celui qui reste la perspective et l'espoir d'y passer à son tour. Cette porte s'ouvre pour un enfant; la tendresse des parens élevait des tombes aux enfans et décorait des symboles accoutumés les urnes qui contenaient leurs cendres. Les représentations de la vie future offrent parfois un mélange de délicat symbolisme et d'images empruntées à la mythologie populaire. Ainsi Charon fait passer aux âmes le Styx et les débarque sur la rive infernale : on voit l'arrivée des âmes: un homme, suivi de son fils, a déjà mis le pied sur la planche qui conduit de la barque à terre, une femme est encore dans la barque. Clotho accueille ce mort en lui tendant la main; elle tient une quenouille sur laquelle il restait beaucoup à filer. C'est donc un père et un époux mort jeune qu'ont suivi de près son épouse et son fils. Une seconde Parque tient un vase, elle va leur donner à boire l'eau du Léthé; ils sont réunis, ils peuvent oublier. A propos des banquets funéraires, on trouverait sans doute à soulever les mêmes questions que pour les mêmes représentations

en Grèce. Nous ne parlons pas de quantité de bas-reliefs qui représentent les scènes de l'existence quotidienne, les insignes propres aux magistrats, aux pontifes, aux guerriers. Les auteurs eux-mêmes ont leur insigne spécial que représente le *volume*, ils se montrent entourés par les Muses, qui sont censées les inspirer. La présence d'Homère signale un poète épique, celle de Pindare un poète lyrique, celle de Ménandre un auteur comique; Thalie, Melpomène, Euterpe, se trouvent parfois réunies dans la même tombe, ce qui indique l'étonnante diversité des talens du défunt.

Au reste, si beaucoup de ces décorations funéraires manifestent clairement, par l'intention d'agréer aux trépassés l'idée de leur sensibilité persistante, l'interprétation de certains symboles relatifs à la vie ultérieure dans un autre monde laisse en bien des cas plus de place que chez les Grecs à la controverse sur leur portée réelle. On a pu même se demander si quelques représentations ne faisaient pas allusion à une destruction plus complète. Nous n'appliquons pas cette réserve au Sommeil, génie représenté tantôt par un enfant, tantôt par un jeune homme, tantôt par un vieillard, et qui tient un flambeau renversé, symbole de la vie éteinte. Cette image peut ne figurer que la fin de vie actuelle. En est-il de même des bas-reliefs où l'on voit un papillon brûlé par un flambeau, ou saisi au vol par le bec d'un oiseau? Ne faut-il pas y voir la destruction de Psyché, de l'âme, que les anciens ne distinguaient pas bien de la vie? Pourquoi ne pas admettre que ce qu'il y avait de confus et d'incertain à ces époques dans la conception et dans la réalité même d'une vie future se manifeste par des symboles contradictoires? Ces contradictions n'infirmeraient pas les principales idées que nous avons essayé d'établir par des exemples empruntés au luxe funéraire. Une voile repliée, un arbre dépouillé de ses feuilles ou qu'on arrache, un masque tombé à terre, qui annonce que la pièce est finie, un cheval dans une course de char, qui s'abat au bout de sa carrière, ces représentations symboliques assez fréquentes sur les tombeaux signifient la fin de l'existence, la nécessité du terme fatal, sans entraîner la pensée du suprême anéantissement.

On ne peut quitter le faste funéraire antique sans dire un mot de celui dont les animaux furent fréquemment l'objet. Tantôt c'était le prix de la gloire, comme pour les chevaux vainqueurs aux jeux olympiques, tantôt le résultat d'un simple caprice, d'un attachement ridicule. Le cheval d'Alexandre, honoré de magnifiques funérailles, les chiens et les coqs d'un certain Polyarque, dont parle Élien, enterrés dans des tombes avec pilastres et tables de marbre couvertes d'inscriptions, l'oie qui accompagnait partout un philosophe nommé Lacidas, honorée, au rapport de Diodore, d'un superbe convoi par ce même personnage, qui n'eut pas honte de

l'accompagner avec des démonstrations de douleur fort peu philosophiques, ces exemples sont loin d'épuiser les témoignages de cette sorte de manie chez les Grecs. On la retrouve à Rome souvent chez des empereurs, fous il est vrai pour la plupart, mais non pas tous pourtant : on peut citer dans la liste Jules César, Auguste et Marc-Aurèle, à côté de Caligula, de Néron et de Commode, ajoutons aussi Hadrien, qui rendit ce genre d'honneurs à une quantité de chevaux et de chiens. Il bâtissait un magnifique monument à Antinoüs et poussait le scandale jusqu'à l'apothéose de ce vil favori. Quelquefois, dans l'empire romain, tout un peuple parut saisi de cette singulière fureur. Rien n'en donne mieux l'idée que ce que raconte Pline l'Ancien d'un perroqnet apprivoisé qui saluait par leurs noms les principales personnes de la famille de Tibère. Il devint tellement cher à la multitude qu'après avoir mis en pièces le meurtrier de l'oiseau, elle fit des obsèques pompeuses à son favori, déposé dans un cercueil, couvert de bouquets, porté par deux nègres, suivi d'une immense foule, et accompagné de cornets, de fifres, de clairons et de hautbois.

Il appartenait au christianisme de combattre ces idolâtries honteuses et d'autres superstitions que l'antiquité n'avait cessé de mêler aux idées religieuses d'où était sorti en grande partie le faste funéraire : non content d'attaquer de front les coutumes dégradantes qui traitaient la bête comme l'homme et qui déifiaient l'humanité par l'apothéose de ce qu'elle renfermait de moins digne de respect et de sympathie, il lutta contre ces hécatombes humaines, application abominable de l'idée d'être agréable aux morts et de cette croyance que la vie future était la continuation des goûts et des habitudes de l'existence actuelle. En combattant chacune de ces idées fausses et barbares, en remplaçant l'orgueil par l'humilité et le respect de la vie humaine, en montrant dans l'existence ultérieure un monde tout nouveau, sans rapport avec ce qui avait fait ici-bas nos joies et nos douleurs, le christianisme allait opérer, non sans une résistance prolongée, et qu'il n'a pas réussi sur tous les points à vaincre également, une mémorable révolution, heureusement complète pour l'abus le plus grave, les sacrifices sanglans. Agissant lui-même sur le faste funéraire pour en modifier l'inspiration et les formes, sans doute il n'en préviendra pas tous les excès, mais souvent il l'élèvera jusqu'à lui. Ce faste devra subir également en bien ou en mal l'action profonde de mœurs, d'idées, d'institutions bien différentes de celles des anciens. C'est cette seconde période de son développement qu'il me reste à retracer.

HENRI BAUDRILLART.

SŒUR DOCTROUVÉ

La ville de Besançon est une des plus vivantes qu'il y ait en France. L'industrie horlogère y fait prospérer une bourgeoisie riche et pulluler une population de travailleurs. Grâce à la ceinture des remparts, les habitans y paraissent d'autant plus nombreux qu'ils ne peuvent se répandre dans des faubourgs et qu'ils sont forcés de s'entasser à l'étroit dans un espace très resserré. Aussi les maisons sont-elles hautes et les rues fourmillantes. N'était l'horizon bordé de montagnes qui empêchent d'oublier qu'on est en Franche-Comté, on se croirait volontiers dans un quartier de Paris; mais à mesure qu'on s'éloigne de Battant, où s'agglomèrent les ouvriers, et qu'on remonte la Grande-Rue, où s'étalent les boutiques, à mesure qu'on s'avance vers la ville haute, on entre dans la province. Les étages s'abaissent peu à peu, les portes cochères remplacent les vitrines des marchands, et la vie semble baisser la voix en approchant de la rampe qui conduit à la cathédrale. Toutefois cette rampe n'est pas solitaire, car la ville est dévote, et, le dimanche surtout, le chemin de l'église est encombré de fidèles. Même pendant la semaine, beaucoup de promeneurs y passent pour aller jouir de l'admirable coup d'œil qu'on a du haut du terre-plein qui précède le parvis. Où la solitude règne absolument, c'est derrière la cathédrale. Là se trouve un des deux quartiers nobles de Besançon. L'autre, englobé dans les rues populeuses qui débouchent sur le quai du Doubs, a perdu son caractère et s'est laissé envahir par la bourgeoisie. Mais celui-ci n'a pas été entamé; il se compose d'une rue unique, à la pente raide, au pavé caillouteux enchâssé d'herbe, et qui finit en cul-de-sac contre le rocher. Dans ce coin, les bruits de la ville arrivent à peine, étouffés, lointains, pareils aux murmures d'une eau invisible. La masse de la cathédrale les intercepte et masque même la vue de la cité. Il semble que les hôtels nobles, endormis dans leurs souvenirs d'autrefois, s'abritent de la vie moderne derrière cet écran de pierre.

C'est dans une de ces silencieuses et solennelles demeures qu'habitait la marquise de Villers-Doisnay d'Aubentel.

Bien qu'elle n'eût pas encore cinquante ans, la marquise portait déjà toutes les marques de la vieillesse. Son corps droit et maigre commençait à se recroqueviller visiblement, prenant aux angles cette apparence de bois sec que donne à la forme humaine l'hiver de la vie. Sur la tête surtout cet hiver avait prématurément fait tomber sa neige; la marquise avait les cheveux tout blancs. Cela faisait paraître plus jaune sa figure en parchemin, plus sévères les deux profondes rides qui coupaient les joues et accentuaient amèrement le pli des lèvres, plus triste ce grand nez aux arêtes dures qui couvrait d'ombre toute une moitié de la face. Seuls les yeux couleur de violette n'avaient pas été fanés. Peut-être ces fleurs du visage conservent-elles leur fraîcheur dans la rosée des larmes. Car la marquise avait beaucoup pleuré.

Elle était restée veuve à trente ans, avec deux enfans à élever et une fortune misérable. Le marquis, après l'avoir rendue très malheureuse par une conduite désordonnée, des infidélités aussi variées qu'impudentes, tous les scandales d'une vie de joueur et de libertin, était mort en la laissant face à face avec la ruine. Les dettes du marquis une fois payées, il ne demeurait à la jeune femme que quelques terres et la maison de Besançon. Elle prit courageusement son parti, vendit ses bijoux et en plaça l'argent, réunit ainsi avec ses revenus fonciers de quoi se constituer cinq mille livres de rente, et renonça au monde pour consacrer tout son temps et toutes ses ressources à l'éducation de ses enfans. Afin de ménager le mince budget, elle garda sa fille Marguerite à la maison et l'instruisit elle-même. Il fallait réserver la dépense pour le fils, Pierre, qui aurait un rang à tenir et le nom de sa famille à porter. Cette seule considération aurait déjà suffi à le rendre plus particulièrement cher à la marquise, qui était entichée de noblesse. Il s'y joignait aussi des raisons de santé, raisons sans réplique pour le cœur d'une mère.

Pierre était d'une complexion délicate, maladive, comme il arrive souvent aux descendans extrêmes des vieilles races dont le sang s'est appauvri à la longue. Marguerite était au contraire forte et bien portante, sans doute parce qu'elle avait été la première fleur de cette union où le suc vivifiant de l'amour s'était vite épuisé. Elle avait quatre ans de plus que son frère. Elle ne demanda pas comme lui des soins incessans et ne donna presque pas de mal à la marquise, tandis que Pierre fut trois fois dans son enfance à deux doigts de la mort. Pour toutes ces causes, le fils fut plus choyé. Cette préférence d'ailleurs n'avait rien de cruel pour Marguerite, qui fut élevée dans la pensée que c'était une chose juste, et qui elle-même s'était habituée naturellement à entourer de ten-

dresses prévenantes et dévouées la faiblesse de son frère. Il s'était établi entre la mère et la fille, à mesure que celle-ci avait pris de la raison, une sorte de pacte tacite pour se sacrifier sans réserve à ce rejeton si frêle en qui pouvait encore fleurir l'arbre de noblesse des Villers-Doisnay d'Aubentel.

Le sacrifice ne fut pas inutile. A force de précautions, on fit vivre le jeune Pierre, et à force de privations on put lui donner l'éducation qu'il fallait pour le pousser vers la carrière militaire, la seule, au dire de la marquise, qui convînt à l'héritier pauvre d'un grand nom. Après avoir fait ses études chez les pères de la rue des Postes, il avait été reçu à l'École de Saint-Cyr, et il venait d'en sortir avec l'épaulette de sous-lieutenant.

Pour subvenir aux frais de cette coûteuse éducation, la marquise avait vécu pendant dix ans comme une avare, et Marguerite avait partagé sans se plaindre cette dure existence. Seules avec une vieille servante dans leur triste hôtel, elles se passaient de tout superflu et presque du nécessaire. Elles se nourrissaient comme un ménage de petits bourgeois, portaient des robes communes qu'elles faisaient durer aussi longtemps que possible, et n'accordaient à la dépense extérieure que la part stricte qu'elles lui devaient pour tenir leur rang. C'est ainsi qu'on les voyait convenablement mises pour aller aux offices et pour rendre les rares visites auxquelles elles étaient obligées. C'est ainsi encore qu'elles avaient conservé la coutume de distribuer à Noël et à Pâques des aumônes relativement considérables aux pauvres de leur paroisse. Mais elles n'allaient jamais dans le monde, bien que la meilleure société aristocratique fît tous ses efforts pour les y attirer. Il aurait fallu, afin d'y paraître dignement, retrancher quelque chose de ce qui semblait dû au jeune marquis.

Malgré cette réclusion volontaire, on n'était pas d'ailleurs réduit à un isolement absolu. Deux fois par semaine la marquise recevait; mais de telles réceptions ne faisaient pas grand mal à la bourse. Quatre personnes seulement y étaient admises : le chanoine de Lindrat et sa sœur Adelphine, le baron Hubert de La Chenardière et un noble irlandais réfugié, le comte O'Graeme, ces deux derniers très pauvres et tous quatre très vieux. On se contentait de faire quelques parties de whist en buvant une tasse de thé, et le meilleur morceau de la soirée était celui que Marguerite chantait au piano.

Quand on n'a rien, on se trouve heureux du peu qu'on rencontre. C'est ainsi que Marguerite goûtait un grand charme dans les plaisirs bien simples et bien peu variés de ces réceptions. Il s'en dégageait pour elle comme un parfum de joie intime, d'une douceur fine et distinguée. Elle ne sentait aucun écœurement dans cette

atmosphère de vieilles gens et n'éprouvait aucun ennui à entendre et à partager leurs bavardages. Loin de là, rien ne lui semblait plus naturel et même plus agréable que ces causeries où revenaient sans cesse comme sujets de conversation les regrets du temps passé et l'affirmation de tous les préjugés nobiliaires. Cette petite société représentait pour elle le monde, l'extérieur, la vie.

Lorsque Pierre sortit de l'école, Marguerite avait vingt-trois ans. C'était une admirable fille, en plein épanouissement de jeunesse, qui s'était développée quand même malgré les contraintes d'une vie si étroite et les bornes étouffantes d'un horizon si renfermé. Sous ses cheveux blonds, presque roux, elle avait un teint d'un éclat éblouissant, qui faisait penser, sans qu'on cherchât un madrigal dans cette comparaison, à la neige des montagnes colorées par le sang rose du soleil levant. Cette fleur fraîche mettait dans la sombre maison une note de lumière et de gaîté. Le caractère de Marguerite était épanoui comme son corps. Il était même resté un peu enfant, tandis que sa beauté avait déjà tous les charmes formés d'une femme complète. Son esprit, tourné par la marquise vers des idées sérieuses et graves de dévoûment et de fierté, n'avait point pris dans cette fréquentation l'allure solennelle. Il était toujours jeune, enjoué, presque folâtre, d'une naïveté adorable. Habituée dès longtemps à l'isolement, à l'économie, à l'absence des plaisirs les plus ordinaires, elle en était arrivée à ne pas même se douter des privations qu'elle subissait et à ne pas désirer d'autre joie que celle de voir son frère réussir.

Elle fut donc très inquiète en constatant un beau jour qu'il manquait quelque chose à son bonheur. Qu'était ce quelque chose? Elle l'ignorait absolument; mais elle en sentait tout à coup le besoin troublant et impérieux. Elle se surprenait à rêver sans savoir pourquoi et sans même savoir à quoi. Ses doigts s'arrêtaient au milieu d'une broderie, où ses yeux restaient fixés obstinément, ne regardant que le vide, jusqu'à se brouiller, comme quand on contemple longtemps le feu. Il lui venait des langueurs inconnues, des frissons qui lui parcouraient soudain tout le corps et montaient ainsi qu'un chatouillement dans les cheveux de sa nuque, où il lui semblait alors sentir passer un souffle chaud. Une fois, en jouant au piano une fugue de Bach qu'elle savait par cœur et qui ne lui avait jamais produit d'autre effet qu'une impression purement musicale, elle se mit à pleurer doucement. Une autre fois, pendant qu'elle faisait ses prières, elle crut que Jésus lui souriait, et elle eut sur les lèvres la sensation d'un baiser furtif.

La marquise et sa petite société s'aperçurent sans peine d'un changement que Marguerite ne chercha pas du tout à dissimuler. Entre deux parties de whist, on tint à voix basse un conciliabule à

ce sujet, tandis que la jeune fille, inattentive au chuchotement de cette discussion, plaquait rêveusement des accords mélancoliques sur des lambeaux de mélodies en mineur.

— Je pense, dit le comte irlandais, que c'est une vocation religieuse qui se dessine. J'ai eu jadis une de mes filles dans cet état bienheureux. Cela commence par des distractions qui sont comme les prémices de prochaines extases.

— Peuh! dit le baron, il ne faut pas s'imaginer ainsi tout de suite des choses extrêmes. Moi, je tiens pour une bouderie, un caprice. Ces enfans ont une tête!

— Mon cher ami, objecta la marquise, Marguerite n'a jamais été ni capricieuse, ni boudeuse. Puis vous oubliez qu'elle n'est plus une enfant. C'est une femme.

— Eh! eh! insinua le chanoine, voilà justement ce qu'elle a.

— Mon frère, interrompit assez brusquement Mlle Adelphine, je crois, sauf le respect que je vous dois, que vous allez dire une sottise.

— Du tout, du tout, reprit le prêtre, je dis une vérité. La cause d'un pareil changement, c'est l'amour.

Il n'y eut qu'une voix pour faire observer que Marguerite ne voyait absolument personne.

— Bon, continua le prêtre, je ne prétends pas dire qu'elle aime quelqu'un; elle pense à l'amour, voilà tout. Je connais ces premiers éveils du sentiment dans le cœur des jeunes filles pures. Le confessionnal m'a appris bien des choses que vous pouvez ignorer. Ce qu'éprouve Mlle Marguerite, c'est ce vague désir dont parle saint Augustin quand il dit : Je n'aimais pas encore, mais j'aimais à aimer.

On tomba d'accord pour reconnaître que l'idée du chanoine avait tout l'air d'être la bonne, et on partit de là pour parler de mariage. Chacun voulant dire son mot, il y eut à ce moment un choc de voix qui réveilla Marguerite de sa rêverie. Elle revint à elle juste à point pour entendre ce bout de discussion entre le chanoine et la marquise :

— Ma foi, maintenant que votre fils a son avenir assuré, pourquoi ne pas marier Mlle Marguerite?

— Vous n'y songez pas, l'abbé. Une fille sans dot, par le temps qui court!

— Eh bien! moi, je connais quelqu'un qui ne demande qu'à l'épouser, cette fille sans dot.

Ici on s'aperçut que le jeu de Marguerite s'était ralenti et qu'elle pouvait entendre. On baissa subitement la voix et elle ne distingua plus rien, sinon que la marquise faisait des gestes très catégoriques de refus presque indigné.

Marguerite était très franche et avoua le soir même à sa mère qu'elle avait involontairement saisi un fragment de la conversation. Elle demanda en même temps, sans fausse réticence, avec une cu-

riosité naïve et honnête, de qui le chanoine avait parlé. La marquise fut aussi franche que sa fille et ne lui cacha rien. Il s'agissait en effet d'un mariage pour lequel on avait chargé le chanoine de faire les premières avances. Le jeune homme qui voulait épouser Marguerite sans dot était un M. Chamerot, qui à trente ans passait déjà pour l'un des plus riches fabricans d'horlogerie de Besançon.

— Tu comprends, dit la marquise, que je n'ai pas voulu en entendre davantage. Tu ne peux pas être Mme Chamerot. Et puisque nous sommes sur ce chapitre du mariage, il faut que je te dise tout ce que j'en pense et tout ce que tu dois en penser. D'après les lois qui nous régissent par la volonté des bourgeois, tu as le droit de partager avec ton frère le pauvre patrimoine qui reste de notre ancienne fortune. Ce n'est pas assez, ma chère Marguerite, pour que tu puisses jamais trouver un parti convenable. Autrefois le roi t'aurait dotée et t'aurait donnée à quelque gentilhomme de sa cour. Aujourd'hui les gentilshommes sont rares, et ceux qui ont gardé leur honneur intact ne possèdent guère autre chose. Épouser l'un d'eux, ce serait te vouer à une misère dont notre nom n'a déjà que trop souffert. Il te reste alors à choisir entre des nobles riches, mais tarés, compromis dans de honteuses concessions, ou des manans parvenus comme ce Chamerot, qui a dû dorer sa crasse, Dieu sait comme, et qui croit que ta beauté est à vendre.

— Ma mère, répondit la jeune fille, vous avez eu raison de refuser pour moi. Je n'aurais jamais accepté un pareil marché.

— Ma chère enfant, reprit la marquise, je connais la hauteur de tes sentimens. C'est bien pourquoi je me suis révoltée contre cette offre. C'est pourquoi aussi je vais avoir le courage de te proposer un grand sacrifice. Le marquis ne peut avec ses appointemens faire la figure qu'il doit. La pension même que je lui sers ne peut plus lui suffire. Pour ne pas croupir dans l'obscurité, il a besoin de briller, de s'entourer d'un certain luxe. Il est nécessaire que nous entamions notre capital. C'est ta part d'héritage diminuée. Ne crois-tu pas qu'il serait digne de nous de reconnaître au marquis ce droit d'aînesse aboli par des gens qui n'ont pas à conserver le lustre d'un grand nom? Consulte ta conscience de fille noble. Je n'ose m'expliquer plus clairement et te demander d'une manière en quelque façon brutale un dévoûment qui te condamnera pour toujours à la solitude; mais j'espère que tu me comprends, n'est-ce pas?

Deux grosses larmes vinrent aux yeux de Marguerite, et cette fois elle savait pourquoi elle avait envie de pleurer. A l'idée de mariage, un voile s'était déchiré dans son esprit; confusément elle avait senti que sa mélancolie inexplicable prenait source dans des besoins de cœur et des exigences de nature qu'elle entrevoyait maintenant. Tout en écoutant la marquise, elle avait éprouvé une

sorte de désir, obscur encore, mais cependant plus précis que ses vagues langueurs. En même temps naissait un regret étrange de ce bonheur possible et inconnu auquel on lui disait qu'elle devait renoncer. Il lui fallut donc faire un effort et se raidir contre elle-même pour ne pas écouter cette voix intérieure. Il lui fallut une volonté héroïque pour étouffer cette espérance, d'autant plus vive qu'elle venait précisément de s'éveiller; mais la noble jeune fille eut ce courage. Elle refoula ses larmes. Elle se tendit avec une énergie aveugle pour se mettre à la hauteur du sacrifice dont on la croyait capable. Calme et grave, ne laissant voir son émotion qu'au frémissement de ses narines, qui palpitèrent à la fois de douleur contenue et d'orgueil satisfait, elle tendit la main à la marquise, non avec l'abandon d'une fille qui cherche les caresses de sa mère, mais avec un geste presque auguste, comme si elle prêtait serment, et elle dit d'une voix ferme :

— Ma mère, je vous ai comprise. Je suis fière d'avoir à connaître les joies sévères du devoir. Je ne me marierai pas.

Comme si la marquise n'avait plus rien à faire dans la vie, maintenant que l'avenir de son fils lui semblait assuré, elle tomba malade peu de temps après et sentit qu'elle allait mourir.

Au lit de mort de sa mère, et en présence du marquis, Marguerite renouvela solennellement la promesse qu'elle avait faite.

— Merci, ma fille, dit la marquise. Maintenant je puis m'en aller tranquille.

Le marquis, qu'on avait trop habitué au dévoûment des autres pour qu'il ne fût pas égoïste, accepta ce sacrifice sans opposer la moindre résistance et comme une chose qu'on lui devait. Cependant, la vie ne lui ayant pas encore tout à fait desséché le cœur, il comprit que la parole de sa mère, toute pleine de sollicitude pour lui seul, pouvait paraître un peu dure à Marguerite, et il se crut obligé de dire :

— Ma pauvre sœur !

— C'est vrai, reprit la mère. Pauvre enfant ! je l'oubliais. Pardonne-moi, ma chère fille. Tu sais que je t'aime aussi. Non, non, je ne m'en irai pas tranquille. Que vas-tu devenir ?

— Ne vous inquiétez pas de mon sort, répondit Marguerite. Si Dieu vous rappelle à lui, ma mère, je chercherai auprès de lui mon refuge. J'entrerai en religion.

— Bien, ma fille, dit la marquise. Jésus est le meilleur des époux.

Une béatitude illumina les traits de l'agonisante. Sa parole devint plus faible et ressemblait à de doux soupirs de soulagement. Elle se laissait couler avec joie dans une mort sans regrets. Tout à coup elle se reprit à la vie. Elle avait une dernière inquiétude.

— Écoute, Marguerite, murmura-t-elle. Ton aïeul a légué autre-

fois de grandes sommes aux carmélites. C'est chez elles qu'il faut aller. La règle y est plus étroite, l'existence plus pénible; mais on t'y recevra sans dot. Tu entends? sans dot.

Et Marguerite ayant dit oui, la marquise mourut en paix.

Quelques mois plus tard, la jeune fille entrait aux carmélites sous le nom de *sœur Doctrouvé* et dans les conditions qu'avait prévues sa mère. Elle laissait ainsi tout le patrimoine, sans en avoir rien distrait pour elle-même, au marquis Pierre de Villers-Doisnay d'Aubentel.

— J'avais bien deviné cette vocation, dit le comte O'Graeme en revenant d'assister à la prise de voile.

— Ma foi, répondit le chanoine, j'avoue que j'y crois à peine, même maintenant. Mlle Marguerite était bien gaie, bien enfant, pour avoir reçu un si étonnant coup de la grâce. Dieu me garde de mettre en doute la sainte inspiration qu'elle a pensé avoir; mais peut-être y a-t-elle cédé un peu trop vite. Elle ne m'a pas même consulté.

— Ma sœur, dit négligemment le marquis, m'a toujours semblé avoir du goût pour le couvent.

— Pardonnez-moi, reprit le chanoine. Je suis positivement sûr qu'elle n'y songeait pas il y a deux mois. Elle éprouvait même certains troubles tout physiques, très naturels d'ailleurs à son âge, et qui présageaient un tout autre dénoûment. Il a été très vivement question, à cette époque, de la marier. Je connaissais un beau parti, fort riche, et j'en ai parlé à madame votre mère. Il s'agissait de M. Chamerot, fort honnête homme, et qui ne demandait aucune dot. Mme la marquise m'a arrêté net en refusant son consentement à une mésalliance.

— Ma mère était sévère à l'excès en matière de noblesse, répondit le jeune homme, dont les principes nobiliaires s'étaient beaucoup émoussés dans la promiscuité de l'école.

— C'est bien mon avis, reprit le chanoine. Et songez que cette union aurait pu vous être utile. M. Chamerot est ici un personnage; il deviendra certainement député.

— Ma sœur ne m'a pas touché un mot de tout ce que vous me dites. A coup sûr cela demandait réflexion. Que diable! on doit s'accommoder un peu aux opinions de son temps. Ma sœur a peut-être eu tort.

— Ces petites filles ont une tête! interrompit le baron de La Chenardière.

Ainsi le sacrifice de Marguerite était absolument incompris des gens qui auraient pu le deviner, et de plus il était déjà presque méconnu par le seul être qui en sût la vraie cause, par celui à qui la noble fille s'était dévouée.

Mais sœur Doctrouvé ne pouvait plus se douter de ces injustices humaines. Elle était maintenant tout au bonheur d'avoir tenu sa promesse et d'avoir accompli un devoir sacré. Ce sentiment élevé, plein d'une douceur grave, lui tenait lieu de la vocation qu'elle n'avait réellement pas. Certes elle aimait la religion, mais non de cet amour passionné qui fleurit à l'ombre des cloîtres. Elle avait une santé trop charnellement robuste, un esprit trop bien équilibré pour connaître ces exaltations de la foi qui vont jusqu'à l'extase, ces fièvres de dévotion qui consument le cœur à la flamme d'un rêve délirant, et qui font qu'on s'abîme dans une communion délicieuse avec l'infini au fond duquel on se jette à âme perdue; mais, en revanche, elle trouvait une sérénité profonde dans la conscience de son sacrifice. Elle y puisa la force de se soumettre aux dures exigences de sa vie nouvelle, aux prières incessantes, aux jeûnes, aux sommeils interrompus par les offices, à l'adoration perpétuelle qu'impose la règle des carmélites. Sans ce secours, elle aurait peut-être succombé à cette violente transition qui jetait brusquement sa chair en proie aux cruautés de l'ascétisme. Il lui venait souvent des regrets, non de sa conduite, mais du bonheur inconnu auquel elle avait renoncé, et qui lui apparaissait plus digne d'envie par cela même qu'elle le voyait à travers les mirages d'une imagination ignorante. Elle songeait aux vagues désirs qu'elle avait éprouvés; elle en étudiait le souvenir, elle les précisait, malgré son innocence; elle comprenait aujourd'hui ce que signifiaient naguère ces mystérieux appels de la nature. Si elle avait pu y répondre, pourtant! elle aurait été femme, épouse aimée, mère! Elle ne mêlait à ces rêves aucune idée impure. Il en surgissait seulement pour elle l'image charmante d'une vie toute différente de la sienne, d'une vie intime, familiale, d'une tendresse expansive et partagée pour laquelle elle se sentait faite. Si elle avait eu la vocation religieuse, de telles pensées auraient dû lui sembler coupables. Or, au lieu de les chasser, elle les caressait complaisamment; mais aussi son honnête orgueil, sa conscience même, y trouvaient une pâture. A embellir les choses dont elle s'était privée, elle jouissait davantage de son dévoûment. Moins elle se reconnaissait d'aptitudes pour la vie monastique, plus elle était fière de s'y forcer. Elle s'enfonçait ses regrets dans le cœur et les retournait dans la blessure comme des épines, et goûtait ainsi quelque chose des voluptés étranges que doit procurer aux martyrs un redoublement de tortures.

A la longue cependant, cette joie elle-même perdit sa vivacité. L'habitude émoussa la pointe de ces singuliers aiguillons. La monotonie endormeuse du couvent fit taire un à un les derniers échos de la vie extérieure qui chantaient encore dans le cœur de la jeune fille. Marguerite devint de plus en plus sœur Doctrouvé, une car-

mélite pliée aux pratiques sans nombre qui occupent tous les instans et absorbent toutes les pensées. Sa belle santé se fondit dans l'air claustral, dans la fatigue des oraisons interminables, des génuflexions répétées, des prosternemens sur les dalles glacées de la chapelle. Son sang riche, qui charriait tous les besoins de la jeunesse, s'appauvrit et se dessécha sous l'influence des nourritures débilitantes, des veilles, des macérations. Les fraîches couleurs se fanèrent sur les joues amaigries qui s'étiolaient dans le sombre crépuscule de la coiffe. L'état de son teint s'éteignit insensiblement pour faire place à des tons pâles de cire-vierge et à une transparence d'hostie.

Son esprit changea comme son corps. A mesure qu'elle s'affinait physiquement, ses idées se détachaient de la réalité pour se tourner vers la contemplation d'un monde mystique. Elle en vint à se reprocher comme des accès de vanité misérable les plaisirs purs que lui donnait auparavant le témoignage de sa conscience. Il lui semblait qu'en cherchant ces satisfactions trop égoïstes elle s'était en quelque sorte oubliée dans la blâmable adoration de soi-même. Elle connut alors les élans religieux, l'abandon complet de l'être dans l'essence divine. Son sacrifice n'eut plus à ses yeux de beauté propre, mais simplement le mérite d'une offrande à Dieu.

Une seule pensée étrangère subsistait en elle : un reste d'orgueil noble qui palpitait encore dans la joie qu'elle avait à se dire que son action était utile au nom des Villers-Doisnay d'Aubentel. Les nouvelles qu'elle recevait de son frère ravivaient de temps en temps cette dernière flamme humaine. Aidé par son titre et mis en lumière par le train qu'il pouvait mener en mangeant à même son patrimoine, le marquis avait rapidement franchi les grades subalternes. En six ans, il était devenu capitaine, et faisait maintenant partie de l'état-major d'un maréchal. A la suite d'une petite expédition en Afrique, on l'avait décoré. Il allait être envoyé en mission comme attaché militaire d'une ambassade importante. Sœur Doctrouvé se plaisait à savoir ces choses mondaines. Elle songeait alors à sa mère. N'osant chercher en elle-même sa joie, elle la cherchait au moins dans le souvenir de la marquise, qui devait être heureuse de voir s'accomplir ses vœux les plus chers. Elle tirait de cette idée un sentiment de bien-être moral et tout terrestre qui faisait diversion à ces ravissemens mystiques. Elle se rattachait par là aux choses extérieures. Elle suspendait ses méditations religieuses pour imaginer toutes les prospérités qu'elle souhaitait à son frère, et qu'elle voyait découler de son sacrifice comme d'une source. Jeune, intelligent, remarqué, heureux, pouvant mener la large existence qui convenait à son rang, le marquis ne devait pas tarder à rencontrer une femme digne de lui, héritière d'un sang noble et

d'une grande fortune. Ainsi resplendirait encore, redoré par une belle alliance, et sans avoir altéré sa pureté antique, le blason des Villers-Doisnay d'Aubentel. Et sœur Doctrouvé ne pouvait s'empêcher de trouver juste que son dévoûment eût pour récompense d'avoir servi à quelque chose.

Elle fut réveillée de ce rêve par un coup de foudre. Un jour, elle reçut de son frère une lettre sèche, sans aucune explication, contenant seulement l'annonce de ce fait épouvantable pour sœur Doctrouvé : le marquis allait épouser la fille deux fois millionnaire d'un banquier juif.

La désillusion fut si terrible que sœur Doctrouvé faillit en perdre la foi. Elle ne pouvait admettre que la justice divine eût permis une telle monstruosité. C'était donc pour cela que la pauvre fille avait renoncé à sa vie de femme, aux espérances les plus naturelles, et s'était bannie du monde, et avait tant souffert! Car elle avait souffert, elle se l'avouait maintenant. Non, elle n'était pas entrée dans ce couvent de son plein gré, elle n'avait point eu la vocation religieuse; elle s'était ployée violemment à cette existence, elle ne s'y était faite qu'à force de volonté et d'héroïsme. Elle avait connu, sous les plaisirs contraints du devoir, toutes les amertumes de l'abnégation. Elle avait vaincu, écrasé, étranglé ses plus secrets et peut-être ses plus délicieux désirs. Ce qu'il lui aurait fallu, ce à quoi elle avait droit, c'étaient les joies de la famille, ce bonheur que Dieu permet aussi, et qu'elle avait tant regretté sans le connaître, et qu'elle ne connaîtrait point, et, qu'elle regrettait à cette heure plus que jamais de toutes les forces de son âme. Oui, elle avait foulé tout cela aux pieds, elle s'était meurtri l'esprit et le corps, elle s'était lentement suicidée, et pour payer tant de douleurs, son frère n'avait trouvé qu'une infamie. La fille d'un Juif! Il épousait la fille d'un Juif, lui, le marquis de Villers-Doisnay d'Aubentel, le frère de cette Marguerite qui avait refusé si hautement un bourgeois chrétien et honnête homme! Il allait salir son sang et son nom dans cette union, lui le fils de cette marquise qui avait sacrifié à la noblesse sa vie et jusqu'à sa fille! Car elle, Marguerite, c'est sur cet autel, pour glorifier l'honneur de la maison, qu'elle avait été immolée, immolée depuis son enfance, immolée sous toutes les formes, immolée dans sa jeunesse, dans sa beauté, dans sa santé, dans sa pensée même, immolée entièrement comme une victime dont toutes les parties sont offertes. A cette idée, toutes les rancœurs de Marguerite sanglotèrent, toutes ses souffrances saignèrent dans le cœur de sœur Doctrouvé. Elle se révolta. Elle eut presqu'un cri de haine contre Dieu.

Ce ne fut qu'un éclair; mais la brûlure avait été si cruelle que tout l'être en fut consumé.

Sœur Doctrouvé n'ayant pas paru à la chapelle pour le second office du matin, on monta dans sa cellule. Elle était couchée par terre, inanimée, raide, en proie à une attaque de catalepsie, les yeux fixes et pleins de larmes, les poings crispés, la gorge râlant sous des hoquets convulsifs. Il y eut au bout de deux heures une détente; mais les nerfs, surmenés et affaiblis par les exigences monastiques, avaient été tellement secoués par cet effrayant accès, que la détente se fit par une rupture. Tous les ressorts de la vie semblèrent soudain se casser, et sœur Doctrouvé tomba en revenant à elle dans une profonde prostration.

Elle ne mourut pas tout de suite cependant; mais elle était prise d'une immense lassitude qui ne pouvait se reposer que dans le dernier sommeil. Elle ne songeait plus à rien; elle éprouvait pour tout une morne indifférence. Elle traîna ainsi quelque temps, dans une sorte d'anéantissement insensible. Sa dévotion lui revint, mais sans élan, sans fièvre, moins vivante pour ainsi dire que végétative. C'était plutôt le retour inconscient d'une habitude que le besoin d'une consolation spirituelle. Elle ne songea même pas à demander pardon à Dieu de sa rébellion. Elle s'affaissait simplement dans des pratiques auxquelles elle n'attachait plus aucun sens, mais qui lui emplissaient l'âme d'un murmure incessant de prières marmottées, et qui engourdissaient ses derniers souvenirs comme un chantonnement de vieille nourrice. Elle en était tombée à cette religion que conseille Pascal quand il dit : Abêtissez-vous.

Au moment de la mort seulement, à ce passage rapide où l'on récapitule d'un coup d'œil toute sa vie dans une minute, elle parut se ressaisir à des pensées terrestres. Au milieu de ses oraisons et des divagations de l'agonie, elle laissa échapper ces lambeaux de phrases où vibraient encore les cris de ses douloureuses déceptions :

— Avoir tant fait!.. Pour rien!.. La fille d'un Juif!.. Il n'y a plus de gentilshommes.

Elle eut, en accentuant ce dernier mot, une moue pleine de superbe et de dégoût. Puis elle passa sa main sur ses yeux, comme pour y essuyer une larme ou en chasser une image odieuse, et elle retrouva un reste de son ancienne énergie pour prononcer cette parole suprême :

— Les sacrifices inutiles sont peut-être les plus beaux.

JEAN RICHEPIN.

TROIS MOIS DE VOYAGE

DANS

LE PAYS BASQUE

II[1].

L'ALAVA.

I.

La province d'Alava, la plus petite de toute l'Espagne, compte environ 100,000 habitans, ni moins ni plus qu'une ville de troisième ordre, et cette population vit dispersée sur une étendue de 116 lieues carrées, entre une foule de bourgades, de hameaux, de *caserios* ou maisons isolées. Ainsi le veut la nature du terrain fort accidenté, coupé de vallées étroites et de hautes montagnes; il s'aplanit pourtant vers le sud, dans la partie qu'on appelle la Rioja Alavesa et qui confine aux rives de l'Èbre. Par sa fertilité et sa situation, la Rioja correspond assez bien à la Ribera navarraise : elle est surtout connue pour ses vignobles. Les vignes d'Espagne sont en général d'espèces beaucoup plus fortes, plus feuillues et plus vivaces que les nôtres; vers cent ans, elles sont en plein rapport, du moins dans les fonds argileux : j'en ai vu qui, suivant la tradition, avaient atteint déjà près de trois siècles et ne semblaient nullement affaiblies. On les plante très profondément, dans des fossés de 1 mètre et plus. Les grappes sont fort nombreuses à chaque pied et les grains du raisin si pressés qu'ils se chassent les uns les

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

autres et se gênent pour mûrir. Du reste, les cultivateurs d'outre-monts emploient pour la fabrication du vin les procédés les plus primitifs. A mesure qu'il arrive de la vigne, le raisin est déversé dans de vastes réservoirs carrés en maçonnerie : c'est là qu'on le foule aux pieds, qu'on le presse; au bout d'un temps plus ou moins long, on soutire le moût que l'on transporte dans les cuves; il y séjourne jusqu'au milieu du mois de mars, époque où l'on s'occupe de le transvaser par crainte des chaleurs. A part cela, aucun souci de l'exposition des celliers, de la dimension des cuves, du degré de fermentation. Quant aux opérations multiples en usage chez nous : le houillage, le soufrage, le fouettage, nul n'y songe ni ne les connaît. Aussi ce vin n'est-il jamais dépouillé et garde-t-il un fort goût de terroir : « épais, violent et plat, » tel Saint-Simon le jugeait en trois mots et tel il est resté depuis. De plus il s'aigrit très facilement; il faut le consommer dans les deux ou trois ans qui suivent la récolte; on cite même certaines localités de l'Aragon où il ne se conserve guère plus d'une année. Ajoutez à cela l'odeur de l'outre en peau de bouc dans laquelle on l'enferme communément pour le vendre en détail, et vous comprendrez sans peine la répugnance qu'ont manifestée tous les voyageurs pour ce grossier breuvage, empoisonné à plaisir.

Depuis quelque temps déjà la députation générale de la province s'est inquiétée de cet état de choses; on a tenté à plusieurs reprises d'appliquer aux vins de la Rioja les procédés usités dans nos contrées, et d'obtenir ainsi un produit comparable à ceux des crus de la Bourgogne ou du Bordelais; jusqu'ici ces tentatives ont assez mal tourné. J'ai rencontré moi-même à El Ciego, non loin de Logroño, un de nos compatriotes, vigneron girondin, transplanté en Espagne avec sa famille depuis quelque quinze ans. Il était venu d'abord officiellement mandé par la province, aux appointemens annuels de 3,000 francs; il allait de village en village, donnant des leçons pratiques, enseignant aux gens du pays la manière dont on fait et dont on soigne le vin : peine perdue. Cinq ou six viticulteurs au plus se décidèrent à suivre ses conseils, encore étaient-ils mal installés, plus mal outillés; ils ne pouvaient se résoudre aux dépenses les plus nécessaires. Pourtant notre homme est demeuré au compte d'un grand propriétaire qui lui a facilité tous les moyens de continuer ses essais; non-seulement il fabrique et traite les vins à la façon de France, mais il a pris soin de faire transporter là-bas des cépages du Médoc. Ces vignes, il est vrai, produisent quatre fois moins que les vignes du pays; en revanche, le vin obtenu est infiniment supérieur : il est beaucoup plus limpide, quoique toujours un peu haut en couleur; il a l'avantage de pouvoir être mis en bouteilles et de se conserver ainsi longues années. On a voulu le com-

parer au vrai vin de Bordeaux; la prétention me semble exagérée; ce qui lui manque, c'est ce parfum, cet arrière-goût tout particulier, ce je ne sais quoi dont le palais qui l'a une fois connu garde le souvenir et que les connaisseurs appellent le *bouquet*. Tel qu'il est cependant, le *médoc alavais* obtient encore comme vin de table un joli prix marchand. « Voyez-vous, me disait le brave vigneron, une compagnie qui se fonderait ici ferait fortune; elle achèterait le raisin aux cultivateurs, — à l'époque des récoltes, cela est facile, — et fabriquerait elle-même le vin selon la méthode de France; assurément les débouchés ne lui manqueraient pas soit chez nous, soit en Angleterre ou aux États-Unis. Quant aux gens du pays, pour le moment on ne peut guère compter sur eux; à tous les résultats perfectionnés qu'on leur promet ou qu'on leur fait voir, ils préfèrent de beaucoup ce vin grossier et vaseux qui empâte la bouche, mais dont ils ont l'habitude. »

Une fois sorti de la cuve, le vin est mis non pas dans des tonneaux ou des barriques, comme chez nous, mais dans des foudres de dimensions colossales, contenant parfois jusqu'à 10,000, 12,000 et 15,000 litres. Afin d'écarter autant que possible le danger d'un retour de fermentation, les caves sont très profondes et très fraîches. On m'a montré celles d'El Ciego; un peu distantes des habitations, elles forment à elles seules un village distinct; la plupart datent déjà de plusieurs siècles et témoignent d'une prospérité disparue. Le sol de la montagne a été creusé, fouillé, souvent à une profondeur de deux ou trois étages; de gros piliers soutiennent les voûtes. Là s'alignent symétriquement des tonneaux monstres, dignes des caves d'Heidelberg; comme ils ne pourraient jamais passer par la porte ou par les étroits couloirs ménagés au long des parois, c'est sur place qu'on les construit, qu'on les emplit, qu'on les répare; vus ainsi à la lueur des lampes fumeuses, avec leurs proportions énormes dont l'ombre encore agrandie se reflète fantastiquement sur les murs, on se prend à regretter davantage que le liquide qu'ils contiennent soit si fort au-dessous de la réputation et de la valeur qu'il devrait avoir.

A une heure de marche d'El Ciego environ se trouve la petite ville de La Guardia, qui fut le théâtre d'un des plus brillans faits d'armes de cette guerre de surprise. Dans les premiers jours du mois d'août 1874, presqu'à la barbe des libéraux, dont le quartier-général, situé à Logroño, n'était distant que de 3 ou 4 lieues à peine, le brigadier carliste Alvarez s'approche de la place; il avait avec lui deux bataillons renforcés de quatre petites pièces de montagne. Mettant à profit l'incurie de la garnison, il fait à la nuit occuper par une compagnie une masure abandonnée qui se trouvait près d'une des portes, avec ordre de se jeter dans la ville dès qu'on baisse-

rait le pont-levis, comme cela se pratiquait tous les matins; lui-même, avec le reste de ses forces, va se poster sur les hauteurs voisines. La ruse réussit à souhait : les carlistes pénétrèrent dans la ville pêle-mêle avec le faible détachement qui occupait la porte et qu'une attaque soudaine avait effrayé; dans les rues, les libéraux reprenant confiance, un combat assez vif s'engagea; mais déjà Alvarez accourait et mettait ses pièces en batterie. Après une courte résistance, la garnison, réduite à 300 hommes, fut obligée de capituler. Peu curieuse en somme, la ville ne se distingue point des autres places fortes du moyen âge; elle est bâtie sur une éminence dont son enceinte crénelée dominait les contours; aujourd'hui les tours, écrêtées, coiffées de toits et percées de fenêtres, servent d'habitations particulières. Toutefois le château, vieux du temps des rois navarrais, était remarquable de conservation; on m'en avait dit l'aspect élégant et solide à la fois, et je m'étais promis de le visiter. Mal m'en prit, comme on va le voir. J'avais quitté El Ciego sous une pluie battante, « par un temps d'hérétiques, » diraient ces bons Espagnols; j'avais gravi la rampe caillouteuse qui monte vers La Guardia, j'avais reconnu une partie de l'ancienne enceinte, puis, franchissant une porte basse ouverte au flanc d'une grosse tour massive et carrée qui sert en même temps de clocher à l'église, j'étais entré dans la ville. Là, de tous mes yeux, je cherchai le fameux château; hélas! j'aurais pu chercher longtemps : depuis deux ans déjà il n'existait plus. Après la prise de la ville, les carlistes, peu soucieux d'y soutenir un siége à leur tour, s'étaient empressés de démanteler l'enceinte; le château lui-même avait été livré aux flammes; c'est ainsi qu'un peu plus tard les libéraux purent rentrer dans la place presque sans coup férir; mais pour prévenir tout nouveau coup de main, avec les matériaux et sur l'emplacement du château démoli, ils construisirent à la hâte une sorte d'ouvrage avancé ; le donjon seul restait debout, sillonné du haut en bas par une large crevasse : on s'en servit comme de magasin pour serrer les poudres et les munitions.

Or ce jour-là, ignorant encore de tous ces détails, je m'avançais sans défiance, les pieds dans la boue et le nez au vent comme un vrai curieux que j'étais; je ne me lassais pas de regarder, je crois même que naïvement, pour éclaircir mes doutes, j'interrogeais quelques paysans qui passaient par là, quand tout à coup je me sens frapper sur l'épaule; je me retourne, un caporal de la troupe était devant moi qui, joignant le geste aux paroles, m'ordonne de le suivre et me déclare que sans plus tarder on va me conduire devant le gouverneur de la place; presqu'au même instant, quatre hommes m'entourent, baïonnette au canon. Plus de doute, on m'aura pris pour un espion : ces bons libéraux, à ce que je vois,

depuis leur mésaventure avec Alvarez, ont appris à être prudens. Encore eût-il été plus logique que le caporal désignât simplement deux soldats pour m'accompagner, au lieu d'engager d'un coup toutes ses forces disponibles et de rester seul, comme il fit, à la garde du poste. Mais quoi! on ne songe pas à tout. Déjà mes gardes s'étaient mis en marche et me conduisaient, haut le pas, par la grande rue, à travers la foule des femmes et des enfans qui s'amassaient sur les portes et m'accueillaient au passage de mille épithètes sonores et peu flatteuses.

Jusque-là pourtant, l'incident m'avait peu ému : à tout prendre, le caporal n'avait fait que son devoir en m'arrêtant; je n'avais pas voulu discuter avec lui, mais devant ses chefs je n'aurais point de peine à me justifier. J'alléguerais l'ignorance absolue où j'étais que La Guardia eût conservé une telle importance militaire; je déclinerais mon titre inoffensif de littérateur en voyage; je montrerais à l'appui mon passeport visé, paraphé, timbré moyennant finances par le consul d'Espagne à Bordeaux. En tout cela, je comptais sans mon hôte, c'est le gouverneur que je veux dire. Un terrible homme en vérité, ce don Antonino Garcia Galan, lieutenant-colonel du régiment de Tolède; brusque, maussade, à cheval sur le règlement, dûr aux touristes et aux archéologues. Je crois le voir encore avec ses sourcils froncés, sa grosse taille portée en avant, dans toute sa personne cet air d'autorité dont certaines gens se couvrent comme de bonnes raisons. Il parlait sec et regardait de haut. Bref, ni mes explications, ni mon passeport, ni ma mine, rien n'eut le don de lui plaire. Aidé par un jeune officier qui se trouvait là et qui prenait pitié de ma peine, je lui traduisis de mon mieux les notes bien innocentes que j'avais prises sur mon carnet; je lui offris d'envoyer chercher à mes frais dans la ville de Logroño, où ils étaient restés, mes papiers et mes bagages qui lui permettraient de constater mon identité : le tout en vain. Don Antonino était de ces sourds qui ne veulent rien entendre. « Eh quoi! j'avais osé violer la consigne, pénétrer sans sa permission dans la zone militaire, étudier les fortifications d'une place de guerre comme La Guardia! — il avait pour parler de cette bicoque, défendue par un bataillon et quatre pans de mur qu'on renverserait d'un coup de pied, une façon d'enfler la voix des plus divertissantes, — une pareille audace méritait châtiment. D'ailleurs j'étais Français, autant dire suspect; sans doute je voyageais au compte du parti carliste : qui sait même si la France, elle aussi, ne nourrissait pas quelques intentions secrètes contre l'Espagne! — Et comme j'avais un geste d'étonnement : — La chose s'était déjà vue, poursuivait-il d'un ton sentencieux, on ne pouvait prendre trop de précautions. Après tout, mes explications lui semblaient bien peu naturelles : se déranger,

venir de si loin, pour quoi voir? Un vieux château qui n'existait plus, et par un temps pareil encore, dans la boue, sous la pluie, est-ce que cela était vraisemblable? Tout bien considéré, il me tenait et il me gardait : c'était son dernier mot. » Devant une argumentation aussi bien suivie, je n'avais plus qu'une chose à faire, me résigner et me laisser conduire en prison, ce qui fut fait tout aussitôt. Don Antonino avait donné l'ordre aux soldats : *pero que no le maltraten*, mais qu'on ne le maltraite pas! eut-il la gracieuseté d'ajouter en se retirant.

Je passai tout un jour, gardé à vue, dans une chambre de la petite maison humide et nue, attenant aux remparts, qui servait de poste principal à la garnison, et le surlendemain matin, dès l'aurore, je fus remis aux mains de deux gardes civils, avec un compte-rendu détaillé de mon arrestation. Dans un petit conseil de guerre tenu à mon intention entre le colonel et ses officiers, il avait été convenu que je serais conduit par étapes jusqu'à Vitoria, capitale de la province, que là je m'expliquerais tout à loisir et que les autorités supérieures décideraient de mon sort : ce brave colonel, qui trouvait d'excellentes raisons pour me faire arrêter, ne voulait pas même savoir s'il n'en était pas de meilleures pour me relâcher. Il m'avait cru de bonne prise : cela lui suffisait; de tout le reste il se lavait les mains comme Pilate et m'envoyait pendre ailleurs, s'il y avait lieu. Mais pourquoi donc s'avisa-t-il d'inscrire sur son rapport, comme je l'appris plus tard, qu'au moment même où je fus arrêté j'étais en train de tracer des dessins et de lever des plans? A mon grand chagrin, je l'avoue, je n'ai su de ma vie tenir un crayon, et les papiers saisis sur moi pouvaient en faire foi au besoin. La même curiosité qui m'avait accueilli lors de mon arrivée par la grande rue m'attendait au départ. On a beau être fort de sa bonne conscience, très légèrement compromis en somme et plein de confiance dans l'arrêt des juges de Vitoria ou de Madrid, c'est une position délicate, quand on n'en a point l'habitude, que de cheminer ainsi entre deux gendarmes. Pour moi, lorsque j'y songe, je devais en l'occurrence faire assez triste figure. Ces regards de côté, ces sourires, ces réflexions malsonnantes qui m'éclaboussaient au passage et me frappaient à la face comme de la boue, tout cela m'était fort pénible, je dois le dire, et je mets cette journée-là parmi les plus mauvaises de ma vie. La route d'ailleurs était fort jolie; la pluie avait cessé, et la nature rafraîchie se montrait dans tout l'éclat de son épanouissement printanier. Les arbres, les blés, les maïs étaient d'un vert éblouissant. Nous nous élevions lentement pour franchir la haute crête qui de ce côté borne la Rioja. Parfois un muletier, quelque petit propriétaire du pays, passait perché sur sa bête; on s'arrêtait pour causer un peu, échanger une cigarette, et

lui, tout en allumant, sans paraître me regarder, s'informait de moi à voix basse; puis je le voyais cligner de l'œil et hocher la tête d'un petit air satisfait. A certain moment, mes guides, qui avaient l'habitude des lieux, pour éviter les détours interminables du chemin royal, tracé au flanc de la montagne, me proposèrent de couper au plus court par un sentier à eux familier. J'acceptai assez volontiers, et soufflant, suant, grimpant des pieds et des mains, nous parvînmes enfin au sommet. Si grandiose était le panorama qui se déroula sous mes yeux que j'oubliai un instant dans quelles conditions j'étais appelé à le contempler. A perte de vue s'étendait l'horizon tout drapé d'une buée légère que les rayons du soleil levant n'avaient pas encore complétement dissipée. Les deux Riojas, l'alavaise et la castillane, étaient devant moi avec leurs villages sans nombre, couleur de brique, tranchant sur le fond vert des vignobles et des champs de maïs. A cette distance, les hauteurs semblaient se fondre et n'apparaissaient plus que comme d'imperceptibles renflemens de terrain; dans la campagne lumineuse, l'Èbre promenait son cours sinueux; les arbres poussaient plus pressés sur ses rives, et de loin en loin, au travers du feuillage, on voyait ses eaux scintiller au soleil comme les écailles mobiles d'une couleuvre d'argent. Derrière nous enfin, au-dessus de nos têtes, bâti sur le roc à pic dont il continue les anfractuosités et dominant toute la contrée, s'élevait le château de San-Leon, invisible et presque imprenable de ce côté-là. Bientôt nous rejoignîmes la grande route; mes gardes firent halte près d'un parc à bestiaux ruiné par la guerre et me remirent, contre un reçu, à deux autres de leurs camarades qui s'étaient assis en nous attendant et avec lesquels je devais achever l'étape.

Braves gardes civils! sincèrement j'aurais tort de conserver trop longtemps rancune à don Antonino, puisque c'est à lui que je dois de les avoir connus. Institués sous Isabelle II par le duc de Ahumada, à l'imitation de la gendarmerie française, ils sont peut-être, avec les douaniers ou *carabineros*, le corps le plus méritant et le plus respecté de l'armée espagnole. Eux aussi, ils vont deux par deux d'ordinaire; c'est ce qu'on appelle un couple, *una pareja*; leur uniforme est en tout semblable à celui que nous connaissons : redingote et pantalon de drap bleu, larges buffleteries jaunes, sans oublier le traditionnel tricorne posé droit sur le front; seulement cette coiffure, par économie, au lieu de galons d'argent, n'est bordée que de coton. Durant les quatre jours que s'est prolongée ma captivité, j'ai pu les voir de près, étudier leur esprit, leurs mœurs, leur caractère; comme de raison, ils se montraient d'abord assez froids et se croyaient forcés de me tenir à distance, mais ils ne tardaient point à s'humaniser, et me parlaient alors à cœur ouvert. Le métier de gendarme n'est guère aisé en Espagne, les têtes sont chaudes dans

le peuple, les mains promptes; avec cela un grand mépris de la vie; pour un oui, pour un non, sous le prétexte le plus futile, les *navajas* sortent de la ceinture, les escopettes partent toutes seules; qu'il y ait mort d'homme, l'assassin gagne la sierra. Et cependant, si les brigands sont encore là-bas plus nombreux que chez nous, ce n'est point la faute de la garde civile, de son courage ni de son dévoûment : en dépit des montagnes dont elle-même connaît admirablement toutes les retraites et tous les sentiers, elle eût depuis longtemps déjà purgé le pays; mais les événemens politiques l'ont détournée trop souvent de cette tâche nécessaire. A chaque moment de crise ou même d'embarras, comme on les sait fidèles, incapables de trahir leur devoir, le gouvernement a recours aux gardes civils. Combien de fois leur a-t-il fallu, au détriment de la sécurité publique, s'interrompant dans la poursuite des voleurs ou des assassins, se mêler au jeu de la politique, aider au pouvoir des uns, surveiller l'ambition des autres, déjouer les intrigues et les complots! Tout récemment, pendant la guerre, gardes civils et carabiniers ont été employés contre les carlistes, au même titre que les troupes régulières; que la nécessité fût grande, le péril imminent, toujours est-il qu'en leur absence les lignes de douanes restaient ouvertes et les campagnes privées de surveillance. Forcés de vivre eux et leurs familles, — car ils peuvent se marier, — d'une modique solde très irrégulièrement payée, ces braves gens ne cessent d'exposer leurs jours pour la défense de l'état ou de la société; puis, quand l'âge est venu, on les congédie avec une petite pension; mais de cette pension même, s'ils n'ont pas quelque protecteur puissant, ils risquent fort de ne jamais percevoir un sou; la pénurie du trésor ne permet point de payer les vieux soldats ailleurs qu'à Madrid ou dans les grandes villes. Que faire alors? Ils vont travailler aux champs, et ceux qui n'ont plus la force ou la santé se mettent à mendier; qu'on ne crie pas à l'exagération, la chose s'est vue. Voilà ce qu'ils me racontaient eux-mêmes sans récriminations, sans colère, mais d'un ton attristé qui trahissait la crainte de l'avenir et qui m'allait au cœur.

Des deux gardes formant la *pareja* qui m'emmenait vers Peñacerrada, il en est un surtout dont je me souviens avec reconnaissance. C'était un caporal; sa longue figure maigre, sa moustache rousse, ses membres osseux, son corps haut et fluet rappelaient d'assez près le type de don Quichotte, mais de don Quichotte à pied; il cheminait par grandes enjambées, le dos un peu voûté, hochant parfois la tête et mâchonnant tout bas comme font les vieux grognards; au demeurant, le meilleur cœur du monde. Plus clairvoyant que le colonel, avec ce tact que donne la fréquentation habituelle des vrais coquins, il avait compris tout de suite que je n'étais pas

un criminel ordinaire, et, sans se faire prier, il s'était mis à causer avec moi. Sa conversation était pleine d'enseignemens. « Et d'abord, me disait-il, faisant allusion à ma mésaventure, il ne faut pas vous chagriner pour si peu; j'en sais plus d'un qui a passé par là comme vous et que ça n'a point gêné pour faire son chemin. Connaissez-vous le général Topete? Il était bel et bien accusé de complot. Je vous parle du temps de la reine; on l'avait arrêté à Santoña, où il prenait les bains, et j'étais chargé de le conduire jusqu'à Madrid. Le voyage se fit à ses frais : deux jours entiers en voiture ou en wagon, et toujours aux premières places! J'étais assis à côté de lui, pensez si je me trouvais bien, moi qui ai l'habitude de mener mon monde à pied! A Madrid, où l'on nous attendait, je rédigeai mon rapport et je fis remise de mon prisonnier : je ne l'ai plus revu depuis; mais j'ai appris par les journaux qu'il avait su se tirer d'affaire; on en a fait un ministre, je crois. C'est comme le général Moriones; un jour, quelques camarades et moi, nous reçûmes l'ordre de l'arrêter, toujours histoire de complot. Que lui importe maintenant, n'a-t-il pas eu un bel avancement, lui aussi? Moi seul je suis resté au même point que jadis, et je ne m'en étonne pas trop; mais vous voyez par là, jeune homme, que rien n'est encore perdu pour vous, et que bien souvent les gardes civils auraient tout profit à changer de place avec leurs prisonniers. »

Tout en causant de la sorte, nous étions arrivés au terme de l'étape; par une vraie fatalité, un bataillon de passage faisait halte en ce moment dans Peñacerrada : sur la grande place, on voyait les sacs répandus par terre, les fusils appuyés aux murs des maisons; réunis par petits groupes, les hommes fumaient et riaient; il me fallut passer au milieu d'eux, subir de nouveau ces regards curieux, ces lazzis, qui déjà m'avaient été si pénibles. D'ailleurs j'allais dire adieu à mes deux compagnons de route; une seule étape me séparait encore de Vitoria, où deux autres de leurs camarades devaient me conduire sous peu. Ils échangèrent quelques mots avec un petit vieux qui raccommodait des chaussures à l'entrée d'une grande maison humide et sombre; le vieux se leva, me regarda en ricanant, me débarrassa prudemment du bâton que je portais à la main; je me sentis poussé dans un endroit ténébreux ouvert au fond de l'allée à droite, puis une grosse porte munie de verrous et percée d'un judas se referma sur moi. J'étais dans la prison de Peñacerrada, et quelle prison, grand Dieu! C'est bien le plus vilain endroit où jamais honnête homme ait été forcé de mettre les pieds. Qu'on se figure un espace à peu près carré, sorte de basse-fosse qu'éclaire à demi un étroit soupirail en pente placé près du plafond, hors de la portée de la main; le sol de terre battue est jonché d'immondices et de débris suspects, les pieds littéralement

enfoncent dans le fumier ; dans un coin, pour tous meubles, un lit de camp aux planches pourries, et par-dessus, pourrie également, réduite en bribes, empestée, un tas de paille de maïs qui s'étale et déborde de tous côtés. Désormais je pourrai dire sans métaphore que j'ai connu la paille humide des cachots.

Après mûr examen, comme il me répugnait de m'asseoir dans toute cette ordure, je pris le parti de rester debout; alors, par désœuvrement, un peu aussi par curiosité, l'idée me vint d'examiner les inscriptions et les dessins dont, selon l'usage, mes prédécesseurs avaient illustré les murs de l'endroit. Autant que je pus comprendre, à l'occasion de la guerre carliste il avait dû servir tour à tour aux prisonnniers des deux partis. Tout d'abord, près de l'entrée, une inscription en grosses lettres, à l'orthographe indépendante, attire le regard : elle raconte mélancoliquement l'histoire de deux pauvres diables, deux libéraux, qui restèrent dix-neuf mois au pouvoir de leurs ennemis : tout le jour ils travaillaient dans les mines des environs, le soir on les enfermait dans ce bouge; si j'en juge par moi-même, ils ont dû trouver le temps long! Sur un autre mur, à droite, est le portrait en pied de don Carlos, fort ressemblant ma foi, et largement traité aux deux crayons, plâtre et charbon : c'est l'œuvre, à n'en pas douter, de quelque carliste convaincu, car il a pour exergue ces mots tracés d'une main ferme : *Viva Carlos septimo el rey;* le duc de Madrid porte l'uniforme qu'il avait à la tête de ses troupes, le poing droit fièrement campé sur la hanche, l'autre main au pommeau du sabre, grandes bottes et béret à gland. Que de portraits officiels ne valent point celui-là! D'autres carlistes ont écrit sous leur nom le bataillon et la compagnie auxquels ils appartenaient; puis viennent des pensées, des exclamations, qui ne sont d'aucun parti, mais qui n'en semblent pas moins sincères : « cette prison est pire que l'enfer, » — des vers, des injures aussi, des ordures, tout ce que la colère et l'ennui peuvent inspirer à des hommes privés de liberté.

Quoi qu'il en soit, j'eus bien vite épuisé ce genre de distraction, car le cachot n'était pas grand; à moins de graver moi-même mon nom sur les murs, qu'allais-je faire pour tuer le temps? Les heures s'écoulaient avec une lenteur désespérante, je me sentais pénétré de froid jusqu'aux os; de plus l'obligation de passer la nuit dans des conditions semblables ne contribuait pas peu à assombrir mes idées. Je profitai d'un moment où le savetier, mon gardien, venait curieusement glisser un coup d'œil par le guichet de la porte, et, du plus poliment qu'il me fut possible, je le priai de transmettre mes réclamations à qui de droit. Les seules autorités de la ville étaient alors le maire ou *alcade* et un sergent de la garde civile. Tous deux, fort obligeamment, se rendirent auprès de moi; mais l'alcade, on le

comprend, qui occupait avec les siens l'étage supérieur de la maison même dont le bas servait de cachot, ne tenait guère à m'offrir l'hospitalité; de son côté le sergent semblait réfléchir : il hésitait entre l'exécution stricte de sa consigne et je ne sais quelle bienveillance naturelle qui se trahissait dans ses paroles. « Oui, j'en conviens, me disait l'excellent homme en promenant un regard de dégoût sur le lit de camp odieusement souillé, on ne peut pas vivre ici; ce lieu n'est pas convenable, même pour un criminel. Que voulez-vous? la guerre n'a permis de rien entretenir; pourtant prenez patience, dès demain vous serez à Vitoria, et là vous vous trouverez tout à fait bien, je vous le promets. La prison de Vitoria est toute neuve, et claire et propre; avec celle de Vergara, je n'en connais pas de plus belle. Vous verrez vous-même, » ajouta-t-il naïvement sans y entendre malice. Or, le croirait-on? cette perspective séduisante ne me consolait qu'à moitié; j'insistai de nouveau, je dis que je consentais à être enfermé partout où l'on voudrait, pourvu que ce ne fût pas dans une fosse à fumier; je jurai mes grands dieux que je ne tenterais aucune évasion et que je resterais toujours prêt à répondre au premier appel. Bref, au bout d'une heure j'étais installé dans le propre *quartier* des gardes civils. Foin du vieux savetier qui m'avait donné un verre d'eau où nageait une araignée! La femme d'un des gardes se mit en cuisine à mon intention; on me servit le *puchero* national, les sardines frites à l'huile selon la mode d'Espagne, et, je dois le dire, jamais régal improvisé ne me parut aussi délicieux.

Cependant, à peine arrêté, j'avais prévenu par dépêche un de mes amis les plus dévoués de la sotte situation où je m'étais mis; je comptais à Madrid même plusieurs personnes qui s'intéressaient à moi et qui connaissaient déjà le but de mon voyage : le malentendu ne pouvait plus être de longue durée. Le soir, à la veillée, tous les hôtes du *cuartel* étaient réunis dans la cuisine autour de la grande cheminée; là aussi on parlait de la guerre; un des assistans, au milieu du silence général, racontait cette première et terrible attaque de Somorrostro à laquelle lui-même avait pris part, quand un bruit soudain d'armes et de chevaux ébranla les rues caillouteuses de Peñacerrada et fit trembler les vitres fouettées par la pluie. C'était un détachement de la garde civile, commandé par un capitaine, qui arrivait de Vitoria avec ordre de me relâcher immédiatement. Quel meilleur usage pouvais-je faire de ma liberté, à cette heure et par l'horrible temps qu'il faisait alors, que de profiter jusqu'au bout de la gracieuseté de mes hôtes? J'allai me mettre au lit, et le lendemain seulement, après avoir serré cordialement la main au brave sergent et à ses compagnons, je pris à pied la route de Vitoria. Cette fois encore je marchais avec la *pareja*, que les be-

soins du service appelaient vers la ville, mais librement, en camarade. Aussitôt mon arrivée dans la capitale de la province, je me hâtai d'aller rendre mes devoirs au général Quesada, commandant en chef de l'armée du nord : c'est à son empressement de bon goût que j'avais dû de ne point connaître, après les autres, la prison de Vitoria. J'ai eu plus tard l'occasion de la visiter, cette fameuse prison : elle est réellement fort belle, spacieuse, aérée, commode, et mérite sa réputation. Bâtie selon les systèmes les plus nouveaux, elle est de forme circulaire ; elle ne comprend qu'un étage et se compose, en haut comme en bas, de trois galeries disposées en rayons et percées de cellules, qui convergent vers un même point. Du centre de l'édifice l'œil en embrasse toutes les parties ; pendant le jour les détenus, sortant de leurs cellules, causent, fument et se promènent dans le préau du bas sous la surveillance incessante de trois gardiens armés. En ce moment, ils étaient près d'une centaine, neuf parmi eux avaient les fers aux pieds, des fers très lourds qu'ils traînaient à grand bruit : ceux-là étaient les hommes dangereux, les assassins; un surtout, robuste, les bras velus, coiffé d'un béret rouge, me frappa par son air bestial ; enrôlé dans une bande, il avait, m'assure-t-on, fait la guerre pour son propre compte et commis des atrocités. Pour dire vrai, quand je vis les compagnons d'infortune que le hasard m'avait un moment destinés, je ne songeai plus à me plaindre, et tout bas je me félicitai de n'avoir eu à partager avec personne mon cachot infect de Peñacerrada !

II.

Vitoria porte dignement son nom sonore et fier : ses rues nouvelles percées au cordeau, ses maisons blanches, ses *miradores* ou balcons vitrés comme autant de cages de verre, ses places, ses jardins, entretenus avec un soin dont Madrid même pourrait être jaloux, la mettent au rang des plus charmantes cités de l'Espagne. Les monumens publics y sont nombreux, comme il convient à une capitale : c'est d'abord le palais de la députation provinciale, édifice gréco-romain, d'un style un peu lourd, mais dont j'aurais mauvaise grâce à contester le mérite architectural, tant les Alavais paraissent l'avoir en vénération : en bas est la salle des réunions, où les cinquante-six députés des communes, élus chacun selon des procédés différens, discutent et décident en commun des affaires de la province ; en haut se conserve dans les archives l'exemplaire original des *fueros* ou priviléges d'Alava ; c'est encore, outre la prison, le théâtre, fort bien installé, l'hôpital, merveilleusement tenu, enfin cet admirable hospice des enfans trouvés qui n'a pas son équivalent chez nous. La maison, secourue simultanément par l'argent

de la province et les dons volontaires des particuliers, ne compte pas moins de cinq cents pensionnaires inscrits, et de l'air, de l'espace pour les loger tous; mais là-dessus une cinquantaine sont en apprentissage dans la ville, les autres pour la plupart vivent aux environs chez des cultivateurs qui les habituent aux travaux des champs. Cette mesure a donné les meilleurs résultats. Dès qu'ils ont atteint quatorze ans, leurs maîtres sont tenus de payer annuellement pour eux une petite somme : mise de côté, elle sert à leur composer une *masse* qu'ils trouveront en sortant; du reste l'administration les suit jusqu'au jour de leur mariage, et même alors elle leur fournit les moyens d'entrer en ménage. A quelque moment que ce soit, l'enfant réclamé est aussitôt rendu sans aucuns frais à ses parens; pour éviter toute confusion, un registre spécial contient le détail exact des moindres circonstances où il fut déposé; beaucoup de ces petits malheureux portent sur eux un objet quelconque, un coin de linge marqué d'initiales, un bijou, et tous ces indices sont précieusement conservés. Ce sont des sœurs qui s'occupent de la direction intérieure de l'hospice, avec quel soin, quelle propreté, quelle vigilance, je ne saurais le dire assez : successivement elles me montrèrent, avec une petite fierté bien légitime, les grands dortoirs parquetés, cirés, resplendissans, la lingerie pleine jusqu'au faîte de serviettes et de draps empilés, la cuisine aux chaudières reluisantes; mais la chambre du *tour* surtout m'intéressait. Au fond d'une grande salle claire, ouvrant sur les jardins, sont deux petits lits de fer, garnis de rideaux blancs; dans l'un, pendant la nuit, couche la sœur de garde; l'autre attend toujours la pauvre créature que la misère ou la honte viendra confier à la charité. A droite, encastré dans la muraille, tout tapissé de langes comme un berceau, le *tour*, qui vire sur lui-même avec un bruit de sonnettes; il donne de l'autre côté sur une petite ruelle sombre, abandonnée, propice au mystère. Au tintement bien connu de la sonnette, la sœur se lève, l'enfant est recueilli, adopté, et la mère coupable n'est plus tentée d'ajouter le crime à la faute. Parmi ces infortunées qui confient aux bonnes sœurs de Vitoria le fruit de leurs entrailles, il est, m'a-t-on dit, plus d'une femme française venue pour chercher en Espagne le secret de son déshonneur, que la loi de notre pays ne lui permet pas; peut-être, dans l'intérêt même de la société et de la morale, pourrions-nous être plus indulgens. Ne vaut-il pas mieux pour le nouveau-né le *tour* et son discret asile que le lit du fleuve ou la bouche de l'égout? D'ailleurs il ne semble pas que le voisinage de l'hospice rende en Alava la débauche plus fréquente; bien loin de là, cette population est des plus honnêtes de l'Espagne, et l'infanticide y est absolument inconnu.

Tous ces édifices qui composent proprement dit la ville moderne

s'étendent dans la plaine à proximité du chemin de fer, dont la gare déverse autour d'elle l'animation et la vie; mais Vitoria garde aussi des titres à l'admiration des archéologues. Bâtie de toutes pièces en 1181 sur l'emplacement du minuscule village de Gasteiz par don Sanche le Sage, roi de Navarre, que menaçaient alors ses voisins de Castille et d'Aragon, la vieille ville occupe les pentes et le sommet d'une éminence où l'on atteint par des rampes de pierre. Là se trouve, intacte dans sa grandeur farouche, l'antique demeure seigneuriale de Villasuso, qui existait bien avant la ville et près de laquelle vinrent se grouper les habitations nouvelles; en face était celle du comte de Salvatierra, le malheureux chef des *communeros* : vaincu par Charles-Quint, il mourut misérablement en prison, tandis que ses biens étaient confisqués et que sur le sol de sa maison rasée on semait du sel en signe d'exécration; l'emplacement en est occupé maintenant par des greniers publics. Vers le même endroit s'élève la curieuse église de San-Miguel, contemporaine de la fondation de la ville et depuis lors dépositaire du fameux couteau *vitorien*, sur lequel le syndic général de la cité était tenu de prêter serment : « Jurez-vous d'accomplir honnêtement et loyalement votre devoir? demandait-on au futur magistrat. — Oui, je le jure; répondait-il. — Si vous ne le faites pas, continuait la formule, c'est avec ce couteau qu'on vous coupera la tête. » On peut voir encore, dans la partie extérieure de l'abside, fermé d'une pierre plate et défendu par une grille en fer, le petit caveau où gisait la redoutable relique; mais à la faveur des troubles qui depuis quarante ans déjà agitent le nord de l'Espagne, la clé qui servait à ouvrir la grille s'est perdue, dit-on : personne ne s'est plus occupé du couteau, qui doit être aujourd'hui complétement mangé par la rouille, et le sacristain lui-même, malgré son âge, déclare ne l'avoir jamais vu. Toutes les rues avoisinantes ont retenu après cinq siècles leurs noms marchands et pittoresques qui rappellent les corps de métiers : *calle* de la Herreria, de la Pintoreria, de la Cuchilleria, de la Zapateria, celle-ci toute pleine encore de savetiers, de pelletiers, de selliers, empestant la poix et le cuir; les maisons elles-mêmes racontent le passé et trahissent leur date par la richesse de leur façade, la forme des arcs, la disposition des portiques et des tourelles. A plusieurs d'entre elles s'attachent des souvenirs historiques; des rois, des papes y logèrent : Adrien VI, François Ier, Alphonse le Sage de Castille. Aussi, dans *Notre-Dame de Paris*, M. Victor Hugo pouvait-il citer Vitoria comme « une ville gothique, entière, complète, homogène; » pourtant, il faut le reconnaître, cette appréciation devient moins vraie chaque jour. Par le fait de l'importance toute nouvelle que lui donne sa situation intermédiaire sur la voie ferrée d'Hendaye à Madrid, Vitoria semble

destinée à se transformer complétement. Là, comme ailleurs, les nécessités de la civilisation moderne ont commencé à porter la pioche jusque dans les vieux quartiers; on nivelle les pentes, on élargit les rues, on remplace les sombres boutiques et les appartemens ténébreux par d'élégans magasins et des maisons aux gais balcons. N'était la guerre qui a retardé tous les travaux, la municipalité n'eût pas différé plus longtemps certaines améliorations jugées indispensables, mais qui changeront d'autant la physionomie de la vieille cité. Pour ma part, je n'y trouve point à redire : ce qu'il faut condamner, ce n'est point l'activité intelligente qui modifie, perfectionne, toujours en quête du mieux, c'est le vandalisme brutal détruisant pour détruire, sans une idée, sans un but, sans même le desir ou le pouvoir de réédifier jamais.

Comme Pampelune, Vitoria, quoique ville ouverte, a joué un rôle pendant la guerre; profitant de la période d'inaction qui suivit la mort de Concha, les carlistes avaient étendu leurs avant-postes jusqu'à ses abords, retranchés à la hâte, si bien que vers le mois de juin 1874 elle était entièrement coupée de ses communications. Au général Quesada revient l'honneur de sa délivrance. L'ennemi, fort de 16 bataillons environ, occupait, sous les ordres de Pérula, une série de positions qui allaient de Subijana à Treviño en passant par Nauclarès; Quesada le trompe sur ses intentions, feint de vouloir se porter vers le centre, puis, le moment venu, attaque énergiquement par la droite. A l'autre bout de la ligne, l'aile gauche des libéraux, abandonnée à elle-même devant des forces supérieures, fut quelque temps compromise : une diversion brillante, due au colonel de cavalerie Contreras, la sauva. Ce brave officier ne disposait que d'une centaine de lanciers formant un escadron de marche attaché à la division; mais c'est là le propre de ces guerres de montagnes que les succès même les plus importans y dépendent bien moins de la proportion des forces que de l'opportunité des manœuvres. Malgré le désavantage du terrain, il sut charger avec un tel à-propos et une telle ardeur les Navarrais qui attaquaient à la baïonnette que, saisis d'une panique inexprimable, ceux-ci lâchèrent pied et prirent la fuite à travers les fondrières et les ravins, où ils s'écrasaient en tombant. Bientôt après arrivèrent 4 bataillons de renfort qui rétablirent les affaires. En même temps, grâce aux habiles dispositions du général en chef, Treviño était occupée presque sans coup férir; la position de Nauclarès, tournée par la droite, tombait d'elle-même au pouvoir des libéraux : la route de Vitoria était libre, et ce premier et glorieux avantage allait avoir sur l'issue des opérations dans le nord une importance décisive. A la paix, le vainqueur a été nommé maréchal; il s'était déjà fait connaître au Maroc par ses qualités de prudence et de sang-froid,

mais cette distinction récompensait en lui le caractère autant et plus que les services : un caractère loyal, intègre, incapable de transiger avec le devoir. Fils du général Quesada, mis en pièces par le peuple de Madrid, et comme lui parfait *caballero*, il a toujours évité de se mêler de politique, sa vie militaire est pure de tout *pronunciamiento*, et certes l'éloge a bien sa valeur lorsqu'on réfléchit que la plupart des généraux de l'Espagne, hommes d'honneur en tout le reste, n'hésitent pas à *se prononcer*, c'est-à-dire à retourner contre le gouvernement même qui le leur a confié le pouvoir qu'ils ont dans les mains. Au physique, de taille plutôt petite que grande, le corps un peu replet, grisonnant, il a cet air à la fois réfléchi et résolu qui dénote les hommes parvenus surtout à force de persévérance, de travail et d'énergie.

La présence du quartier-général et d'une partie des troupes de l'armée du nord met en ce moment dans la ville encore plus de bruit, d'animation et de gaîté. Chaque matin, sous mes fenêtres, passaient un ou deux bataillons allant à l'exercice : les clairons, de même forme, mais plus petits, plus durs que les nôtres, lançaient dans l'air leurs notes criardes et précipitées, les hommes suivaient d'un pas rapide, et c'était plaisir de les voir, le teint bronzé, l'air résolu sous leurs uniformes un peu fripés par la dernière campagne, défiler, puis disparaître en bon ordre au tournant de la rue. Les Espagnols sont peut-être les plus vaillans marcheurs que l'on connaisse : cela tient à l'habitude des courses forcées dans un pays privé de communications, semé d'obstacles de toute sorte. Or depuis les succès récens de l'armée allemande, par une pente assez naturelle, qu'il s'agisse de détails d'exercice, de discipline ou de casernement, la mode est là-bas d'imiter un peu en tout les Prussiens : il n'est pas jusqu'à l'allure du soldat qu'on n'ait essayé de rendre moins fantaisiste, moins indépendante, moins méridionale en un mot. Quand le bataillon s'ébranle, c'est à qui parmi ces braves garçons élèvera bien exactement le genou d'un mouvement automatique à la hauteur voulue par la théorie et le rabattra pesamment sur le sol ; mais bientôt la théorie est mise en oubli, les jambes s'allongent souples et nerveuses, chacun reprend son allure ordinaire, et sincèrement les chefs auraient tort de s'en plaindre, puisque c'est de ce même pas, élastique et léger, qu'on voit leurs hommes faire sans sourciller jusqu'à quinze lieues par jour.

Extérieurement le fantassin espagnol a beaucoup de rapports avec le soldat français : petit de taille comme lui, nerveux, agile, bien découplé. Du reste l'uniforme est identique : longue capote bleue et pantalon garance, tirant l'œil. Certes je ne désire ni ne prévois, comme l'estimable lieutenant-colonel du régiment de Tolède, que les affaires se brouillent de longtemps entre la France et

l'Espagne; pourtant, amis ou ennemis, à 800 mètres de distance, je mets en fait que deux corps de troupes des deux nations auraient grand'peine à se reconnaître, et la chose mérite d'être relevée. Seule la coiffure est un peu différente : faite de cuir et de drap gris, plus légère que le schako, plus résistante que le képi, elle tient lieu de l'un et de l'autre. Quant aux chaussures, à tous les souliers réglementaires, l'Espagnol préfère de beaucoup les *alpargatas*, ces sandales à semelles de corde que tout le monde connaît, garnies au bout d'un morceau de toile et retenues par deux cordons qui s'attachent en se croisant autour de la cheville; rien n'est commode, surtout pour marcher dans les montagnes et l'habitude aidant, comme cette chaussure légère, silencieuse, qui laisse le pied libre et le protége sans le blesser : avec elle, il semble qu'on aille naturellement plus vite. Pourtant elle communique à l'ensemble de la tenue je ne sais quel air de misère et de délabrement qui sied mal chez un soldat, et je me rappellerai toujours l'étonnement dont je fus saisi quand pour la première fois je vis dans Pampelune, à la porte des monumens publics et des casernes, les sentinelles monter ainsi la garde, les pieds nus. En outre, par un temps de pluie ou de neige, l'*alpargata* perd beaucoup de ses avantages; mais un bon Castillan ne s'inquiète pas pour si peu, et s'il lui faut faire tout ou partie de l'étape avec ses sandales mouillées, il compte pour les sécher sur le soleil de l'après-midi ou le feu du prochain bivouac.

Comme force de résistance en effet, comme patience, comme énergie, le soldat espagnol n'a point son pareil dans aucune armée de l'Europe. Pourvu d'un grand fonds de gaîté et de philosophie, ce petit *troupier*, comme nous disons, *el chico*, comme on dit là-bas, supporte indifféremment les privations, l'absence de sommeil, la fatigue, la pluie, le chaud et le froid; sobre au-delà de toute expression, d'une sobriété qui tient à la race et dont l'intendance militaire abusa trop souvent pour se permettre dans les distributions de vivres les retards les plus imprudens, capable par exemple de vivre un jour entier avec un oignon cru, une feuille de salade et une cigarette; avec cela très discipliné, quoi qu'on en croie, tout disposé à obéir dès qu'il sent au-dessus de lui une autorité ferme et juste qu'il peut respecter. Dans les circonstances graves, son courage est à toute épreuve, sa solidité inébranlable; il a en lui du sang de ses *anciens*, de ces vaillans *tercios*, qui pendant plus d'un siècle, de Pavie à Rocroy, firent l'admiration et la terreur de l'Europe. Pourtant il n'apporte pas en face de l'ennemi ce mépris de la vie, cette témérité un peu fanfaronne qui semble pousser le soldat français vers un péril qu'il peut éviter et qu'on a définie assez justement : « le luxe coûteux du courage; » en dépit de son

tempérament méridional il est alors calme, grave, presque réfléchi; mais une fois parti, rien ne l'arrêtera plus. Sa gaîté, très réelle, est aussi moins bruyante, moins tumultueuse que la nôtre : un air de *jota*, quelques tours de danse et le voilà content. Pour divers motifs, dont le principal sans doute est une raison d'économie, la plupart des musiques militaires en Espagne valent peu de chose ou rien; en revanche il n'est pas de compagnie qui ne compte pour le moins cinq ou six guitaristes. Dans les expéditions, dans les marches, posé en travers sur leur dos, au-dessus du petit sac de toile bourré des mille bibelots du soldat en campagne, leur instrument les suit partout; certes la charge était déjà bien lourde : les vivres, parfois pour plusieurs jours, le fusil, les cartouches, la couverture; mais une guitare en somme, cela pèse si peu, et ses flancs sonores tiennent en réserve tant de joie et d'oubli! Aussi, en cas de pluie, c'est à elle qu'on songe avant tout et nul n'hésite à se sacrifier pour la mieux garantir. Puis pendant les haltes, aux veillées, on la découvre religieusement, un grand cercle se forme, le musicien pour préluder essaie quelques notes graves. Et maintenant si quelques fillettes du voisinage, attirées par ce ronflement bien connu, se présentent dans l'assemblée, la fête sera complète, et les danseurs ne leur manqueront pas. Du reste tout se passe le plus correctement du monde, sans brutalités, sans tapage : une gourde de cuir, remplie d'eau, passant de bouche en bouche, sert à désaltérer l'assistance. La musique et la danse! Sur ces deux points-là, carlistes ou libéraux, tout le monde se rencontrait. On n'a pas oublié l'aventureuse expédition de Martinez Campos, s'engageant en plein hiver au cœur du Baztan, au milieu même des ennemis qui n'avaient plus qu'à se rabattre sur lui pour le tenir enfermé comme dans une ratière; la colonne libérale fit route plusieurs jours par un temps affreux, sans chaussures, presque sans vivres, à travers des sentiers de chèvres, obstrués de neige, où les hommes souvent étaient forcés de passer un par un; or à peine entrés dans Elisondo, avant même de songer à dormir ou de chercher du pain, les soldats couraient après les filles de la ville et séance tenante se mettaient à danser. De même dans l'autre camp : après la dernière affaire de Peña Plata, la lutte finie, obligés d'abandonner leurs armes en passant la frontière de France, les carlistes n'eurent garde d'abandonner leurs guitares et les emportèrent avec eux à Poitiers, à Tours, au Mans, dans les villes de l'intérieur où ils devaient être internés.

On s'étonnera peut-être qu'avec de tels élémens l'armée espagnole n'ait pas obtenu dès le début du soulèvement carliste des succès décisifs et que la lutte contre les bandes à peine organisées d'un Saballs ou d'un Santa-Cruz ait pu durer assez longtemps pour leur

permettre de devenir une armée à leur tour; mais il faut tenir compte des embarras intérieurs créés par la révolution de 1868, puis par le départ du roi Amédée, de la faiblesse des gouvernans, de la pénurie du trésor, enfin du manque d'officiers suffisans. Assurément, comme courage personnel, les chefs valent les soldats; chez tous, à tous les grades, la bravoure est incontestable : toujours les premiers au feu, ils marchaient en avant, pincés dans leur petite tunique de drap bleu, la casquette crânement posée sur l'oreille, dans la main gauche un revolver, dans la droite cette légère canne à pomme d'or qu'ils ont partout avec eux et qui leur est comme un bâton de commandement, encourageant leurs hommes de l'exemple et de la voix, aussi calmes, aussi intrépides que s'ils allaient à la promenade. Mais la valeur et le sang-froid ne suffisent plus aujourd'hui, et, sauf quelques exceptions brillantes, le corps des officiers manque des connaissances et des qualités toutes spéciales qu'exige la guerre moderne : ils n'ont pas assez étudié. En général ils sortent beaucoup trop jeunes des écoles : on heurte à chaque pas dans les rues des capitaines imberbes et qui n'ont pas vingt ans, des lieutenans joufflus qu'on prendrait pour des collégiens en rupture de ban, et l'on ne peut se défendre d'une impression de malaise en entendant ces enfans, ces *blancs-becs*, comme on les appelait chez nous, commander de leur voix jeunette à de vieux soldats éprouvés. D'ailleurs les besoins de la dernière guerre et précédemment aussi les nombreux *pronunciamientos* après lesquels chaque général révolté, heureux ou malheureux, recevait, à titre de récompense ou de consolation, un grade de plus pour lui-même et pour tous ses complices, ont fait contre toute prévision monter au rang d'officiers des gens que leur seul mérite ou simplement leur caractère rendaient indignes d'y aspirer jamais. Tout cela, joint à certains vices d'organisation, comme la séparation établie entre le grade et l'emploi, ou la possibilité pour les corps spéciaux d'obtenir de l'avancement dans les rangs de la ligne, nécessite de grandes réformes, et, si j'ai bien compris, les personnes les plus éclairées du pays et même de l'armée sont les premières à en convenir.

Dès le printemps de l'année dernière, une partie des troupes a pu rentrer dans ses foyers; toutefois le rôle de l'armée n'est point terminé : si les Basques ont posé les armes, cette soumission n'a pas été volontaire, longtemps encore ils regretteront leurs *fueros*, et jusqu'à ce que le calme soit revenu dans les esprits, des forces considérables, 60,000 hommes pour le moins, doivent occuper le pays carliste. En même temps, le gouvernement est forcé de faire face aux exigences toujours croissantes de la guerre d'outre-mer. Neuf ans déjà se sont écoulés depuis qu'un jeune propriétaire

créole à la tête de quelques amis et de ses serviteurs a soulevé dans un coin de l'île l'étendard d'une nouvelle république, et par un fait inouï, à travers des alternatives de succès et de revers, l'insurrection dure encore. En vain les Espagnols ne veulent-ils voir dans leurs adversaires qu'un ramassis de nègres fugitifs et d'aventuriers sortis de toutes les nations; en vain chaque courrier de la Havane apporte-t-il le détail de nouveaux succès et prédit-il pour la quinzaine suivante l'anéantissement des bandes rebelles; en vain le gouvernement de Madrid expédie-t-il coup sur coup ses plus beaux régimens et ses meilleurs généraux, Jovellar après Valmaseda, Martinez Campos après Jovellar : l'argent, les hommes, les réputations mêmes sombrent tour à tour dans cet abîme sans fond. Aussi dans le peuple, malgré l'assurance des journaux toujours bravaches et vantards, on commence à ne plus parler de Cuba qu'avec une sorte de terreur superstitieuse. Tant de beaux jeunes gens sont partis là-bas qui ne sont point revenus! D'autres, plus heureux, ont pu revoir la mère-patrie, mais ils ont dit ce qu'ils avaient souffert : la guerre sauvage, sans quartier, l'ennemi insaisissable dans ses montagnes et ses maquis, les longues marches à travers les marais empestés, les pluies, la misère, la faim, le vomito plus meurtrier encore que les rifles ou le *machete* des rebelles, la fièvre dévorante, les mois entiers vécus à l'hôpital. Durant mon séjour forcé à La Guardia, le jeune sous-lieutenant commis à la garde du poste avait sans façon lié connaissance avec moi; de fil en aiguille, il m'apprit qu'il avait un frère déserteur de l'armée, devenu capitaine dans les rangs carlistes; pendant cinq jours, à Bilbao, ils s'étaient trouvés l'un en face de l'autre aux avancées, tandis que leurs soldats tiraillaient sans relâche; à la dispersion des troupes rebelles, le carliste avait passé en France, et pour l'instant il était interné dans le département de l'Aveyron, à Millau, où il se trouvait fort bien. « Mais, demandai-je, ne songe-t-il pas à obtenir l'*indulto?* — Lui, nullement, me répondit l'officier; comme déserteur il serait forcé d'aller servir quatre ou cinq ans à Cuba; ce n'est pas une chose à faire : mieux lui vaut demeurer Français. » D'ailleurs le gouvernement n'ignore pas les sentimens de la nation et de l'armée à cet égard. Aussitôt la guerre du nord terminée, il s'était décidé à envoyer dans la grande Antille un renfort de 25,000 hommes, qu'on espérait, comme toujours, devoir être le dernier. Les exiger au nom de la loi, surtout en ce moment, pouvant paraître un peu sévère, on préféra s'adresser aux bonnes volontés : peut-être, parmi les anciens soldats que la conclusion des hostilités allait rendre à la vie civile, bon nombre consentiraient-ils à signer un engagement nouveau.

Dans toutes les villes, à Tudela, à Tafalla, à Pampelune, à Vito-

ria, sur tous les murs des casernes et des édifices publics, s'étalaient de grandes affiches demandant des volontaires pour l'île de Cuba. Les conditions étaient réellement séduisantes : un franc de solde par jour, plus une gratification annuelle de 250 francs, sans préjudice de la haute paie et des autres avantages que le gouvernement particulier de la colonie accorde à ses défenseurs ; là-dessus 250 francs nets seraient touchés au lieu même de l'embarquement; l'engagement pouvait être contracté pour trois ans ou pour la durée de la guerre. Malgré tout, les vieux soldats ne se présentèrent pas en foule, et je me suis laissé dire que le gouvernement, pour compléter le nombre de bataillons qu'il s'était fixé, dut prendre au hasard dans les nouvelles levées. Cependant le train où je montai pour me rendre de Pampelune à Tafalla emmenait entre autres deux wagons remplis de rengagés militaires. Pourquoi ceux-là partaient-ils? Quel désir ou quel regret les poussait à prendre cette dure résolution? la soif du gain, l'esprit d'aventure, l'absence d'une affection, d'un foyer? Ces trois motifs réunis peut-être. Il y avait là des simples soldats, tous décorés à profusion, — car, soit dit en passant et sans tirer du fait la moindre conséquence, je ne sache pas que dans aucune autre armée on pousse plus loin l'abus des croix et des rubans, — puis quelques sous-officiers et même des carlistes, portant encore sur la tête le béret bleu ou rouge avec la plaque de cuivre ornée des trois mots fatidiques : *Dios, patria y rey*. Les ennemis de la veille fraternisaient, complétement oublieux des questions politiques. N'allaient-ils pas affronter ensemble une autre guerre bien plus terrible? ne partageraient-ils pas désormais la même vie, les mêmes périls? Ils avaient arboré au-dessus d'un wagon une grande bannière sur laquelle était écrit : *Voluntarios para Cuba*; tous riaient, chantaient, avec une gaîté plus expansive que ne l'est d'ordinaire celle des Espagnols; on eût dit que les pauvres garçons cherchaient à s'étourdir. Quand on apercevait un village que le train traversait en sifflant, c'étaient des cris, des appels aux paysans répandus dans la campagne, les bras s'étendaient par les portières, on agitait la bannière aux couleurs nationales; un ou deux clairons, qui allaient avec eux, allégrement sonnaient la charge; mais en arrivant à Tafalla, où l'on devait s'arrêter près d'une heure, la scène changea. Un certain nombre de soldats licenciés venus par le même train étaient attendus là par leurs parens ou leurs amis; toute cette foule, selon l'usage espagnol, se pressait, se bousculait sur les quais au bord de la voie. Bientôt commencèrent les reconnaissances, les effusions, les embrassades. En présence de cette joie sincère, la gaîté factice des volontaires tomba tout à coup; songeant à ce qu'ils laissaient derrière eux, la patrie, la famille, et, qui sait? l'espoir du retour, on

fut percé par la même occasion un lourd portique à colonnes, et tout cela sans goût, sans choix, sans même prendre le soin de raccorder les motifs de sculpture. Malgré tout, on peut encore retrouver dans ces malheureux fragmens deux styles et deux époques bien distinctes : les uns remonteraient à la première construction de la basilique, à la fin du VIIIe siècle, quand les chrétiens chassés par l'invasion sarrasine se réfugiaient sur le sol d'Alava et que l'art latino-byzantin à ses derniers momens allait céder la place au style roman; les autres, d'un travail plus fin, plus délicat, appartiendraient au temps de don Rodrigo Cascante, évêque de Calahorra, vers 1180, duquel dépendait à ce titre la basilique d'Armentia et qui la fit reconstruire ou réparer à ses frais. Le tombeau du prélat, car il avait tenu à être enterré dans cette église qui lui devait tant, arraché lui aussi de la façade principale et transporté avec le reste à la nouvelle entrée, se trouve encastré dans le mur, en dessous du portique; tout autour court une inscription latine à peine déchiffrable. L'évêque, de grandeur naturelle, est couché tout de son long dans ses habits sacerdotaux; quoique protégée comme d'une grille par des colonnettes de pierre, la statue a beaucoup souffert, non moins peut-être de la main des enfans que des injures de l'air auquel elle est restée si longtemps exposée.

Pendant que je m'arrêtais à tous ces détails, un orage se formait à l'horizon. C'était la fin d'une chaude journée de juillet, de gros nuages pesans et bas roulaient dans le ciel obscurci, un vent tiède secouait doucement les feuilles des arbres de la place; déjà de larges gouttes de pluie tombaient avec un son mat sur le sol poudreux qu'elles marquaient de taches noires. J'étais venu avec un jeune homme de Vitoria qui me servait de *ciceronе*. Nous n'avions pas de temps à perdre si nous voulions visiter l'intérieur de la basilique avant la nuit. « *El padre cura* fait une promenade aux environs, nous dit une vieille femme que nous interrogions, mais sa gouvernante est là qui vous donnera la clé, » et du doigt elle nous montrait le presbytère, une petite maison sombre, accolée comme une verrue au mur de la façade condamnée. Or au moment même où nous arrivions près d'elle, la gouvernante venait imprudemment de laisser échapper — comment dirai-je? — les deux plus belles pièces de la basse-cour de monsieur le curé, la réserve de la Noël, deux petits cochons frais et roses, à l'allure indépendante et tapageuse : ils s'enfuyaient de toute la vitesse de leurs courtes jambes, et la bonne femme de courir après eux, criant, soufflant, tendant les bras. En vain les jeunes enfans qui sortaient de l'école s'étaient-ils réunis pour les traquer : ce quadrupède, avec son air lourdaud, est bien un des animaux les plus rusés de la création ; ceux-ci, se voyant poursuivis, avant que le cercle fût entièrement formé, fon-

daient sur les rabatteurs avec des cris affreux et les bousculaient au passage. Enfin les deux fugitifs, serrés de près et saisis chacun par une patte, durent rentrer au logis, accompagnés de coups de houssine qui faisaient courir un frémissement le long de leur croupe charnue et leur arrachaient des grognemens de mauvaise humeur. Singuliers contrastes des temps et des choses! Voilà donc les scènes qui se passent de nos jours aux lieux mêmes où le culte chrétien, menacé par l'islamisme, venait jadis abriter les pompes de ses cérémonies!

Cependant, rassurée de ce côté, la gouvernante s'était offerte à nous diriger. L'intérieur de la basilique, composé d'une seule nef, est absolument nu et froid; la truelle des restaurateurs n'a rien laissé à admirer; l'ancienne abside, d'un dessin fort élégant, est complétement masquée par le grand autel et le grossier retable qui l'accompagne. Par une autre anomalie qu'on a peine à s'expliquer au premier abord, mais qui a sa cause dans un événement plus ancien déjà, au lieu d'une coupole dans le goût du temps où vivait Cascante, le temple est couvert d'une voûte dont les arceaux, légèrement relevés au centre, annoncent le triomphe d'un genre nouveau. Il est à croire que, vers la fin du XIIIe siècle, la basilique fut victime d'un incendie; on se hâta de la réparer du mieux qu'on put, ce qui porte à trois, non compris la restauration définitive, les styles appliqués à l'édifice : byzantin, roman et ogival. De fait, la toiture primitive dépassait de plus de 2 mètres la voûte actuelle, ainsi que le prouve la hauteur des murs encore debout; le dôme lui-même a existé, et l'on en distingue fort bien les quatre tympans, un peu au-dessus de l'endroit d'où partent les arcs ogivaux. On y arrive par le presbytère, au bout d'une série d'escaliers étroits et de planchers tremblans où le pied ne se pose qu'avec défiance. A la vérité, malgré mes recherches, je n'ai pu retrouver les statues des quatre évangélistes qu'on m'avait signalées et qui, selon l'usage, devaient orner les tympans; je n'ai vu que des murs nus, des pierres brutes à demi descellées, des poutres noires garnies de toiles d'araignée au long desquelles le rat de cave de la bonne femme, brûlant avec peine dans cette atmosphère lourde de chambre close, jetait en tremblotant des lueurs fugitives et fantastiques.

Plus misérable encore est l'aspect d'Estibaliz, à 2 lieues à l'est de Vitoria; il y eut là aussi autrefois une ville considérable, à la même époque où florissait Armentia; elle portait le nom de Villafranca de Estibaliz, en témoignage des franchises accordées à ses habitans. C'est maintenant un endroit désert, un de ces *despoblados* comme on en trouve un peu partout sur la carte d'Espagne. Seule, au sommet d'une hauteur isolée, pierreuse, qu'occupait la cité, s'élève l'église de Santa-Maria, fondée anciennement par les moines

de Saint-Benoît. Église et monastère s'étaient conservés intacts jusqu'à nos jours; à la suite de plusieurs mutations, ils étaient devenus, depuis 1542, la propriété de l'hôpital de Santiago de Vitoria. Pendant la première guerre carliste, le monastère fut incendié, et l'église, pillée, délaissée, finit par être louée à un petit cultivateur qui s'en sert pour loger ses vaches. Comme dans les bas-reliefs de la basilique d'Armentia, on y signale un double courant de l'art. Rebâtie par les abbés de Najera, qui l'avaient reçue en don de l'héritière des comtes d'Estibaliz, elle n'en a pas moins gardé quelques morceaux de sculpture dont l'origine latino-byzantine ne saurait être douteuse. Un moment, en 1871, on avait parlé de la rendre au culte : la réparation devait se faire sous les auspices et aux frais de la députation provinciale; mais la nouvelle guerre civile est venue, qui a réduit tous les beaux projets à néant, et c'est en enjambant des tas de fumier qu'on va considérer ces curieux débris d'un autre âge.

A quelque distance au sud dans la plaine, et des derniers restes de l'antique cité sans doute, s'est formé un humble village qui lui a emprunté son nom, Villafranca; chaque année, au 1er mai, les paysans des environs viennent en foule y saluer la vierge d'Estibaliz, la même qui décorait autrefois le temple roman, et que les fidèles ont précieusement recueillie. Cette statue passe, auprès des connaisseurs, avec la vierge de la Esclavitud, conservée dans la collégiale de Santa-Maria de Vitoria, comme un des échantillons les plus purs de l'art au moyen âge en Alava; mais il est difficile d'en juger. Placée dans une niche, au-dessus d'un autel, elle disparaît presque entièrement sous ces étoffes d'argent et ces broderies lourdes dont la piété espagnole affuble ses madones. Par bonheur, je connaissais déjà celle de Vitoria, qui est à peu près semblable, et dont un sacristain complaisant, moyennant quelques réaux glissés à propos, m'avait permis de défaire les ajustemens : la vierge, toute en bois et de taille ordinaire, est assise sur une espèce de trône à dossier; ainsi s'expliquent la grosseur de sa tête et les dimensions de l'enfant Jésus, qui paraissaient hors de proportion tant qu'on pouvait croire qu'elle était debout; elle porte un mantelet et une longue robe bleue et or, sur le front une large couronne de bois peint d'où pendent des paillettes; les yeux sont grands, étonnés, le nez droit, la bouche petite, le buste un peu trop long pour les jambes, la poitrine plate comme les sculpteurs d'alors faisaient leurs saintes et leurs vierges. Cela est naïf, même grossier, mais combien cet art primitif l'emporte sur les mièvreries et les élégances convenues de notre imagerie religieuse!

Le jeune homme qui m'avait accompagné dans ces excursions est déjà connu comme un des écrivains distingués de l'Espagne;

sorti d'une famille où le goût des lettres et le savoir sont de tradition, esprit actif, nature ardente et passionnée, Firmin Herran s'est consacré de toute son âme à la défense des idées libérales; mais ses convictions, nées d'un sentiment profond de la justice, n'ont pas affaibli chez lui l'amour du pays natal. Semblable en cela à tous les Basques ses compatriotes, il aime à parler des provinces sœurs, à les faire connaître, à célébrer leurs institutions, leurs mœurs, leurs libertés, tout ce qui fait la supériorité de ce petit coin de terre sur tant de puissantes nations. C'est le maître d'école de Villafranca qui nous avait montré l'église, car il fait aussi fonctions de sacristain; nous l'avions reconduit nous-mêmes jusqu'au seuil de sa classe, d'où, par les fenêtres entr'ouvertes, montait dans le silence du village désert un murmure de voix d'enfans, épelant tout bas leurs lettres, et là-dessus la conversation s'était engagée entre nous, au retour, pendant que la voiture nous emportait rapidement à travers les deux allées de grands peupliers qui bordent la route. J'appris ainsi que l'Alava, sur le tableau des provinces d'Espagne, est au premier rang pour l'instruction et au dernier pour la criminalité. « Voulez-vous des chiffres? poursuivit mon interlocuteur. Nous avons en Alava 321 écoles d'enseignement primaire, soit privées, soit publiques; comme la population s'élève à 21,900 familles environ, cela fait une école pour 68 familles; la moyenne de l'Espagne est de 1 pour 147. Dans ces écoles, 14,600 enfans des deux sexes reçoivent l'instruction, soit 1 pour moins de 7 habitans, sans préjudice des cours d'adultes qui se tiennent le soir dans les villages, principalement en hiver, ni des 4 écoles du dimanche, installées dans la capitale, et que suivent ensemble 2,600 personnes à peu près. Passons aux dépenses : l'enseignement primaire coûte aux différentes municipalités, tant pour le personnel et le matériel des écoles que pour l'entretien des édifices, 254,000 francs qui, répartis entre les habitans, donnent pour chacun d'eux un déboursé de 11 fr. 80 cent. Notez que la plupart des villages ont des maisons d'école bâties spécialement à leurs frais, et dont le prix représente une première avance de fonds considérable. Tenez compte des sacrifices que fait elle-même la députation forale, soit pour aider dans l'entretien de leurs écoles les communes trop pauvres, soit pour favoriser les progrès de l'enseignement; songez que cet état de choses dure non pas depuis des années, mais presque depuis des siècles, et dites-moi si nous n'avons pas quelque droit d'être fiers. D'ailleurs les résultats sont là : en défalquant de notre population totale les étrangers et les enfans au-dessous de huit ans, sans instruction encore, on trouve 79 personnes sur 100 sachant lire et écrire; c'est le contraire pour les provinces du centre et du sud de l'Espagne, où les trois quarts de la population adulte vivent

et meurent dans l'ignorance la plus complète. Maintenant vous rappellerai-je tout ce que nous avons fait pour les autres branches de l'instruction : nos deux écoles normales, notre institut d'enseignement secondaire, notre école d'agriculture, si bien organisée, notre académie des beaux-arts, si florissante, notre université libre, une des premières fondées de l'Espagne? Un fait indiscutable, c'est que Vitoria, grâce à tant d'efforts, jouit d'une importance qui ne lui semblait pas réservée. Plus peut-être que Bilbao, la cité marchande, ou que Saint-Sébastien, la ville des baigneurs, elle est la véritable capitale intellectuelle des provinces basques; on y parle, on y pense, on y écrit, on s'y intéresse, vous l'avez pu voir vous-même, aux choses de l'esprit; les libéraux y sont presqu'en majorité, et pendant la guerre nos bataillons de volontaires ont fait brillamment leur devoir. Mais il ne s'agit point de cela : je ne vous ai rien dit de la Vizcaye ou du Guipuzcoa; l'une et l'autre n'ont pas fait moins que nous pour l'instruction. Et c'est chez nous pourtant que les gens de Madrid veulent fonder des écoles, beaucoup d'écoles! Et l'autre jour, en plein parlement, un orateur dont nul n'a contesté jamais les bonnes intentions et l'admirable éloquence, emporté sans doute par sa faconde oratoire, parlait bien haut de notre « misérable état intellectuel. » Pour le coup, je proteste, et tous nos hommes distingués avec moi : non, nos paysans ne sont pas des ignorans, au vrai sens du mot, ils sont simples de cœur seulement, ennemis de toute nouveauté, ardens et naïfs à la fois, par cela même faciles à égarer; nous les connaissons bien, nous, les libéraux, qui plus que personne avons eu à souffrir de leurs préjugés et de leurs défauts. Baste! qu'on nous laisse faire, et nous saurons bien les ramener, les éclairer, les convaincre. » Firmin Herran parlait avec cette chaleur qui fait naître la conviction. « La tâche est belle, mais le labeur est grand, interrompis-je au moment où nous mettions pied à terre près de la Plaza Nueva. — Notre bon vouloir et notre courage ne le sont pas moins, » me répondit-il simplement.

Cependant le terme de mon séjour en Alava était arrivé; cette province en miniature n'a pas d'autre ville que Vitoria où le touriste puisse s'arrêter; d'ailleurs, plus que tout le reste, ce qui fait le charme et la curiosité du pays, c'est le caractère honnête et laborieux des habitans, leur amour de la terre, les ressources imprévues qu'ils tirent d'un sol assez ingrat par lui-même, la bonne administration qui ménage ces ressources ou ne les emploie qu'à des dépenses productives, et de tout cela, hommes ou choses, grâce aux exemples qu'on m'avait mis sous les yeux, j'emportais les renseignemens les plus complets et le meilleur souvenir. Je serre la main à mes amis, puis je monte sur la diligence qui part pour Izarra, petite station sur la ligne du chemin de fer de Tudela à Bilbao. La matinée est

délicieuse, l'air un peu frais, quoique le soleil qui commence à percer les nuages semble nous promettre une chaude journée; placé sur le siége, près du conducteur, je puis contempler à mon aise la campagne riante et verte, où se déroulent sans interruption les sites les plus pittoresques; à droite et à gauche, la route qui fuit laisse une foule de petits villages, uniformément bâtis dans un ressaut de la montagne, avec leur église à tour carrée, leurs maisons que l'absence de crépi fait plus pauvres encore, à leur pied leurs prés et leurs champs, et plus haut le bois communal qui, garnissant les cimes supérieures, met autour d'eux comme un cadre de feuillage. Un moment, on s'arrête dans une sorte d'auberge, au bord du chemin; la cuisine, située au premier étage, est un réduit affreusement enfumé, n'ayant d'air ni de jour que par la porte et la cheminée. Tout un monde, cette cheminée, haute, large, invraisemblable! elle occupe, sans mentir, les trois quarts de la pièce. Au-dessus du feu, retenu par une énorme chaîne de fer, est un grand chaudron où mitonne un ragoût innommé; plus bas, fouis dans les cendres, de petits pots de formes diverses; en face, un banc de bois poli par l'usage; puis dans un coin, à peine visible, une lampe de cuivre, comme on n'en trouve plus que dans les musées, avec une cavité pour verser l'huile et une échancrure pour passer la mèche; et plus loin, appendus au mur en forme de chapelets, toute une provision de ces petits saucissons au piment qui complètent le *puchero*. La lumière, entrant par le large tuyau de la cheminée, se joue le long des parois fumeuses et accroche des paillettes aux cristaux de suie; en se baissant un peu, on apercevrait, découpée comme à l'emporte-pièce, une échappée du ciel bleu. Pendant que je passe cette inspection, les petits enfans du village se sont approchés; on voit dans l'ombre, près de la porte, leurs yeux briller comme les pupilles de jeunes chats. Ils sont vêtus de rien : un lambeau de chemise, une apparence de culotte et un béret, voilà leur costume; propres cependant sous leurs guenilles qui ne cachent qu'imparfaitement leur corps nerveux et bien découplé; les traits accentués déjà, l'air fier, sérieux et intelligent. Je doute qu'en aucun pays du monde les enfans de cet âge, six ou sept ans, puissent avoir meilleure tournure. Adressez-leur la parole, ils vous répondront sans timidité, simplement, comme d'égal à égal. On dirait de petits hommes.

Nous nous sommes remis en marche; bientôt se dresse devant nous une côte interminable où la route s'allonge en lacets multiples, si âpre, si difficile, qu'à elles seules, les quatre mules du coche ne parviendraient point à le hisser jusqu'en haut, quand tout à coup, d'une maison de chétive apparence, sort une paire de bœufs

conduits par une femme, jeune encore; on fait halte, on accroche des chaînes, et gravement, d'un pas mesuré, tendant le cou sous le soleil qui les brûle, mules et bœufs de compagnie commencent à gravir. La femme court nu-pieds autour des bêtes, les exhortant de l'aiguillon et de la voix. Nous cependant, malgré la chaleur, lassés de ce cahotement monotone, nous étions descendus de la voiture, et nous suivons la montée en causant. De quoi causer sinon de cette fatale guerre qui a laissé là-bas tant de douloureux souvenirs? Je ne tardai pas à connaître les opinions de mes compagnons de voyage, qui du reste ne s'en cachaient pas, tous enragés carlistes, tous ayant fait leurs preuves, tous ayant souffert pour la sainte cause dans leurs biens ou leurs affections : une jeune femme à côté de moi, la figure charmante et douce, un petit enfant sur les bras, avait perdu son père au Monte-Jurra; son mari et l'aïeul, un vétéran de l'ancienne guerre, faits prisonniers tous deux, avaient été envoyés à Cuba. Une autre avait conservé son père et son mari, mais une de ses tantes avait eu quatre fils tués devant Bilbao, dont deux le même jour, et ne gardait plus qu'une fille; puis c'était un jeune prêtre, un missionnaire, aux yeux enfoncés, aux traits d'ascète, qui racontait comment son père avait été tué par surprise : tout en parlant, il serrait les poings, ah! s'il s'était trouvé là! Et pour le consoler, un ex-officier carliste, récemment revenu de France, lui déclarait que le triomphe du *roi* était plus proche que jamais. Un peu à l'écart, en dehors du groupe, marchait un homme de haute taille, citoyen de Vitoria et connu comme libéral; cependant il portait un de ces bérets de forme particulière, à large bord, appelés *fueristes*, et dont beaucoup se servaient alors en manière de protestation contre les projets du gouvernement de Madrid. Comme peu à peu la conversation, poursuivant son cours, avait glissé sur la question des *fueros :* « Oui, oui, fit-il en se rapprochant, si l'on touche à nos libertés, la guerre va recommencer, et cette fois tout le monde s'en mêlera! » On aurait vainement cherché entre des gens réunis par le hasard une conformité de sentimens et d'idées plus parfaite. Mais déjà le col de Zaitegui était franchi : on détache les bœufs tout suans, que leur conductrice ramène à l'étable, et nous remontons dans la voiture qui en moins d'une heure nous dépose à Izarra. C'est là que nous devons attendre auprès de la gare, stupidement incendiée par les carlistes comme toutes celles des lignes du nord, le train qui nous mènera à Orduña, la première ville de la province de Vizcaye.

L. Louis-Lande.

L'ARCHIPEL

DES PHILIPPINES

I.

LE CLIMAT ET LES RACES.

C'est surtout aux îles Philippines que les événemens dont la Havane est le théâtre ont été suivis et le sont encore aujourd'hui avec une inquiète attention. En présence du déchirement intérieur de la Péninsule, de la lutte soutenue avec une rare ténacité par les Cubains, les créoles des Philippines ont-ils cru à l'opportunité d'un soulèvement contre les Espagnols, ont-ils trouvé l'heure propice pour abattre la domination séculaire des moines? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a vu dernièrement à Manille, dans une colonie éminemment catholique, trois prêtres monter le même jour sur l'échafaud pour y souffrir le dernier supplice par le *garote vil :* accusés d'avoir cherché à préparer l'avénement de la république dans ces contrées nouvelles, ils ont été jugés et condamnés par un conseil de guerre. Ils sont morts en protestant de leur innocence, et bénissant de leurs mains enchaînées les Indiens qui par milliers s'étaient agenouillés sur leur passage. Ces exécutions ont été suivies d'un grand nombre d'emprisonnemens et de déportations aux îles Mariannes. Par ces moyens violens, les Espagnols ont voulu jeter une terreur profonde dans l'âme des créoles innocens ou coupables. Leur but a été atteint; mais, si à la surface les esprits ont paru se calmer, la haine survit au fond de quelques âmes énergi-

ques, et, le jour où elle pourra se manifester, des représailles terribles sont à craindre. Ceux qui connaissent les Philippines savent que souvent les naturels de cet archipel ont eu des momens d'emportemens furieux précédés de plusieurs années de calme.

Avant le rétablissement de la monarchie dans la Péninsule, les Philippines et la Havane eussent pu être rattachées pour toujours à la mère-patrie, si on leur eût offert d'entrer aux cortès par des députés de leur choix. Cette concession eût été acceptée avec reconnaissance par les chefs des insurgés cubains et par les créoles des Philippines. On a préféré combattre les uns au risque de perdre dans une longue lutte et sous un climat meurtrier l'élite de l'armée, déporter et étrangler les autres par peur d'une révolution dont l'explosion n'est peut-être qu'ajournée. Il suffit d'envisager le passé et l'état présent de l'archipel des Philippines pour se rendre compte des causes qui pourront un jour enlever cette colonie à l'Espagne. Une séparation immédiate n'est cependant pas à désirer : les habitans de cet archipel sont en général trop nouveaux en politique pour avoir la prétention de se gouverner aujourd'hui eux-mêmes. Ils retomberaient sans aucun doute sous le joug de maîtres plus durs et plus exigeans que ne le sont les Espagnols. En transcrivant ici mes notes, je n'ai qu'une pensée, exempte de tout sentiment hostile contre un noble pays; cette pensée, ce désir est de convaincre l'Espagne de la nécessité de compléter, moralement comme matériellement, une conquête commencée il y a déjà plus de trois siècles.

I.

Les Philippines sont situées entre les 5e et 20e degrés de latitude nord et les 115e et 125e degrés de longitude est. Lorsqu'à Manille, leur capitale, midi sonne, il est à Paris sept heures cinquante-quatre minutes du soir. Criblées de cônes volcaniques éteints ou en activité, ces îles sont plus que notre vieille Europe soumises aux causes actives qui travaillent sans cesse à transformer l'écorce terrestre. Nulle part le mouvement des eaux et des matières ignées ne produit des tremblemens de terre aussi formidables et aussi fréquens. En 1627, c'est une des hauteurs les plus élevées des montagnes du Caraballo qui s'effondre dans un gouffre immense. En 1675, à Mindanao, le versant d'un mont se déchire, et il en sort un torrent d'eau salée qui inonde pour toujours de vastes plaines couvertes jusqu'alors de cultures. En 1767, le Mayon de l'île Luçon rejette de son sein une telle quantité d'eau que cinq villages sont détruits. En 1754, le cratère du volcan de Taal, qui n'est éloigné de Manille que de 48 kilomètres, vomit des ruisseaux de bitume et

de soufre qui détruisent trois villages. De nos jours, en 1872, la formation soudaine du cratère de l'île de Caminguin, d'où est sortie une effroyable coulée de lave, atteste que les foyers souterrains sont encore en pleine combustion.

On suppose que les Philippines faisaient autrefois partie d'un vaste continent dont la pointe est commençait à Atchin, dans l'île de Sumatra, et s'étendait à l'ouest jusqu'aux îles de Pâques; l'Anglais Sklater lui a même donné le nom de *Lémurie*, d'après les prosimiens qui le caractérisaient. Cette terre aurait été habitée par les Papous ou *Négritos*, dont les descendans vivent encore aujourd'hui dans les archipels épars de ce continent brisé. Il est certain que la présence de ces petits noirs dans un si grand nombre d'îles, uniformes dans leur faune et dans leur flore, ajoute une preuve nouvelle à cette supposition. S'il faut en croire aussi les naturalistes modernes, Hæckel en particulier, là aurait été le berceau du premier être humain. Malheureusement pour les poétiques croyances au sein desquelles nous avons été bercés, ce premier homme ne serait que le Papou ou le Négrito, c'est-à-dire un sauvage particulièrement rebelle à toute dépendance, et qui, depuis qu'il existe, ne s'est amélioré ni au physique, ni au moral. Ce n'est pas un être semblable qui eût inspiré à Milton son *Paradis perdu*, ni servi de modèle à Michel-Ange pour ses admirables fresques de la chapelle Sixtine.

Si l'on a sous les yeux une carte détaillée des îles Philippines, on verra qu'une longue chaîne de montagnes, flanquée de contreforts considérables, court du nord au sud de l'archipel. S'il y a des îles sans hauteur et sans cône volcanique émergeant à peine des flots, c'est que leur formation est récente, et n'est due, comme aux Maldives, qu'à des efflorescences madréporiques. Le point culminant des soulèvemens se trouve placé au nord de l'île Luçon et porte le nom de *Caraballo sur*. C'est la montagne mère d'où partent trois cordillères : la première se dirige vers le nord-est, la seconde au nord jusqu'à la pointe Pata et la mer, et la troisième au sud jusqu'au mont Majaijay, où elle fléchit un peu vers l'est, à l'entrée du détroit de San-Bernardino. Les parties montagneuses du groupe des îles Visayas, de Mindanao et de l'archipel des Soulou, continuent leur direction méridionale vers Bornéo, qu'elles coupent en deux parties égales, et finalement se perdent dans la mer, juste en face du détroit de la Sonde.

A l'exception de quelques hauteurs du Caraballo et des pics volcaniques des Visayas, les montagnes des Philippines sont restées vierges de visiteurs européens. Le croira-t-on, après trois siècles de conquête, pas un Espagnol n'y habite, et elles demeurent le

partage de diverses races sauvages, dont nous aurons à parler. Ce qu'on sait de leur faune est sans doute incomplet, cependant on peut affirmer qu'il n'y existe aucune bête féroce. Toutes abondent en sangliers, en cerfs, en axis au pelage étoilé, en chevreuils et en buffles, auxquels les indigènes insoumis font une guerre incessante, car c'est de la chair de ces animaux et de racines que se nourrissent ces montagnards. Dans les montagnes de Nueva-Ecija, on trouve le cochon d'Inde que les Négritos apprécient beaucoup, le coq de montagne, des tourterelles d'une variété infinie, dont la plus remarquable est celle appelée « tourterelle poignard, » et l'aigle. Les forêts qui couvrent les cordillères ne peuvent être contemplées que de loin, entourées de leurs nuages bleuâtres, malgré la présence à Manille d'un inspecteur des montagnes, chargé d'inspecter des hauteurs qui ne sont pas abordables. Les essences qui dominent dans ces forêts sont pourtant connues : c'est le cèdre, autour duquel la liane aime à s'enrouler pour retomber jusqu'à terre en guirlandes fleuries, le bambou aux rejets puissans, aux tiges délicates, le jonc, qui malgré sa flexibilité rendra l'accès des fourrés longtemps impossible en raison de son exubérante reproduction.

C'est à la disposition de ces montagnes que les Philippines sont redevables d'être soumises à deux saisons bien tranchées, l'une de pluie, l'autre de beau temps, sans pour cela que la température éprouve de grandes variations. Lorsque la mousson ou série de vents qui soufflent du sud-ouest commence à s'établir, la pluie tombe dans les régions qui sont au sud et à l'ouest des hauteurs. Pour les contrées du nord, le mauvais temps n'arrive que lorsque règne la mousson du nord-est. La saison sèche commence à Manille vers la moitié de novembre et dure jusqu'en juin. Pendant les autres mois de l'année, des nuages obscurcissent le ciel, et déversent tous les jours sur la terre de grandes cataractes d'eau. Les orages sont fréquens en juin et en juillet. La foudre tombe alors journellement et fait beaucoup de victimes. L'observatoire météorologique de l'Athénée municipal de Manille a donné en 1867 les observations suivantes : température moyenne, 27° 9; la plus haute température a été de 37° 7, le 15 avril à trois heures de l'après-midi; la plus basse, le 30 janvier à six heures du matin, de 19° 4. L'évaporation journalière fut pendant cette année-là d'environ 6^{mm},3, et le pluviomètre, pour les douze mois, atteignit la hauteur de 3^{m},072. En septembre, il tomba 1^{m},5 d'eau, presque autant qu'il en tombe à Londres pendant une année. Les changemens de mousson produisent dans ces parages les terribles ouragans auxquels on a donné le nom chinois de typhons, sans doute parce qu'annuellement ils ravagent les côtes du Céleste-Empire.

Un jour qu'un de ces effroyables ouragans se déchaînait sur Manille, nous résolûmes, un de mes amis et moi, de sortir de la ville marchande et de nous rendre sur la plage pour voir la baie et la périlleuse situation des navires qui s'y trouvaient malheureusement en trop grand nombre. Nous mîmes quatre heures, en nous étreignant fortement par le bras, pour franchir un espace qu'en temps ordinaire nous eussions atteint en trente minutes. Le ciel était bas, parcouru avec une rapidité prodigieuse par des nuées grises que des éclairs sillonnaient; le tonnerre grondait sans interruption, mais le bruit de ses roulemens, emporté par les vents déchaînés, arrivait affaibli jusqu'à nous. Lorsque nous eûmes atteint le rivage, nous fûmes surpris de voir que les vagues étaient courtes et sans hauteur, oubliant que ce n'est qu'après les tourmentes qu'elles deviennent formidables. Enveloppés d'embruns, la face fouettée par une grosse pluie, c'est à peine si nous pûmes distinguer deux ou trois navires chassant sur leurs ancres. Nous revînmes au logis, vent arrière cette fois, beaucoup plus vite que nous n'étions partis, non sans avoir couru un danger sérieux, car pendant quelques minutes nous fûmes enveloppés de branches d'arbres brisées, d'éclats de tuiles et d'innombrables morceaux de cette nacre transparente qui sert de vitres aux maisons du pays. Les tremblemens de terre sont tellement fréquens dans l'archipel que le cristal, trop cassant, y est remplacé par des petits carrés d'huîtres perlières. Le lendemain, nous apprîmes qu'une dizaine de navires avaient été jetés à la côte, qu'on y avait ramassé les cadavres d'une cinquantaine de Chinois noyés et qu'environ deux mille maisons indiennes en bambous jonchaient le sol. En 1865, un ouragan fit aussi échouer dix-sept navires; la vitesse du vent pendant la soirée de cette tempête aurait été de 38 mètres par seconde, plus de 33 lieues à l'heure.

Au milieu du siècle dernier, l'astronome Legentil constata que les changemens de vents ou de mousson n'avaient pas aux Philippines une régularité semblable à celle des autres parties de la zone torride, et que, lorsque la bise soufflait sur mer de l'ouest, sur terre elle venait du sud-est. Cette anomalie, qui dure parfois quinze jours, est généralement le prélude d'une bourrasque plus ou moins violente. Legentil a aussi observé que la couche inférieure des nuages d'où sortaient les ouragans avait une hauteur perpendiculaire de 900 mètres, et qu'au-dessus de cette couche il y avait d'autres nuages suivant une direction différente.

L'influence du climat des Philippines a moins de prise sur les hommes adultes européens que sur les jeunes gens. Après un séjour de cinq à huit ans, beaucoup d'entre eux s'affaiblissent; la dyssenterie les atteint presque tous, et pour échapper aux funestes conséquences de la maladie il n'y a qu'un remède, le retour immédiat

au pays natal. Les femmes européennes, et les Françaises en particulier, s'acclimatent très difficilement. J'ai remarqué que ceux de nos compatriotes qui avaient une transpiration abondante y jouissaient plus longtemps d'une santé parfaite; dès que l'épiderme devient sec et rugueux, il faut se préparer à partir. Inutile de dire sans doute qu'en mangeant très sobrement, en évitant le soleil et en vivant à la façon des créoles, on est moins sujet à contracter les maladies régnantes. Les fièvres sont fréquentes chez les personnes indigènes ou étrangères qui vivent dans les provinces nord de Cagayan, de Nueva-Viscaya, de Pangasinan et de Nueva-Ecija. Comme ces contrées sont encore très boisées, les vents qui les traversent apportent les fièvres intermittentes à ceux qui vivent loin de l'air vivifiant de la mer. Le choléra fait dans l'archipel de fréquentes apparitions, mais sans y sévir avec beaucoup de violence; les Indiens, qui ne prennent aucun soin de leur santé, sont les plus éprouvés : il est rare qu'un Européen en soit frappé. Les insolations sont fréquentes et mortelles. Parmi les maladies du pays qui n'atteignent que les Indiens, il faut citer la lèpre, l'éléphantiasis, de nombreuses éruptions cutanées et la gale, dont ceux qui en souffrent ne paraissent, avec raison, nullement honteux. Du reste, ils savent enlever de leur peau, avec une patience et une adresse admirables, l'acarus qui dévore leurs mains. Il y a une grande léproserie à Manille même, qui est un véritable foyer de pestilence. On laisse les lépreux se marier entre eux, courir la ville une fois par semaine pour recueillir des aumônes, et c'est ainsi que cette hideuse maladie se perpétue. Un simple attouchement de la main d'un lépreux, une pantoufle chaussée par mégarde, le pied nu sur un parquet souillé, suffisent pour communiquer l'infection. Il y a beaucoup de phthisie pulmonaire, parce que les Indiens se baignent, malades ou bien portans, glacés ou en sueur, à jeun ou en sortant de table. Ils appellent auprès d'eux des empiriques de leur race ou des médecins chinois d'une ignorance épaisse. La diète n'est jamais ordonnée, et c'est la bouche pleine qu'un Indien passe ordinairement de vie à trépas.

On ne connaît bien des Philippines que le littoral et quelques vallées encaissées entre des plateaux où vivent des tribus indépendantes. L'indifférence des Espagnols à cet égard est telle que des fenêtres des maisons de Manille on distingue parfaitement au fond de la baie le Marivelès, montagne habitée depuis un temps immémorial par les sauvages Négritos.

L'aspect des plaines et des régions cultivées ne répond pas à ce que l'imagination d'un voyageur attend d'un pays placé entre le tropique et l'équateur. A l'époque où les campagnes offrent aux regards de vastes étendues de verdure, on se trouve dans la saison

des pluies, et les routes sont à un tel point impraticables qu'il faut être buffle ou Indien pour oser s'y aventurer. Lorsque les riz se coupent, l'été commence, et les champs se transforment alors en chaumes monotones et brûlés du soleil. Dans les pays où vient la canne à sucre, la verdure de ces graminées toujours ondoyantes repose les yeux de l'éclat du jour, mais les tiges ne sont bien élancées et belles qu'aux époques où la chaleur est extrême; alors, par crainte d'insolation, on évite de voyager pendant les heures où le soleil est ardent. Il faut aussi remonter bien haut le cours des fleuves pour ne pas être mortellement ennuyé à la vue de leurs berges monotones; les rives sont sans arbres, sans ombre, et déchiquetées par des crues annuelles. Parfois cependant on y voit des bouquets de palmier éventail dont les racines ont réussi à s'attacher au sol. Il est rare de ne pas y rencontrer, à l'heure la plus chaude du jour, deux ou trois buffles qui, plongés jusqu'aux yeux dans la vase, s'y abritent du soleil. Des martins, des corbeaux, perchent sur les cornes noires de ces gros animaux, aussi confians que s'ils étaient perchés sur des branches mortes. La végétation des tropiques reprend ses droits dans les régions où la charrue de l'Indien n'a point passé, aux alentours des habitations, sur les chaussées des petits cours d'eau, au bord des lacs et sur les collines qui séparent les plaines des montagnes. Quoi de plus charmant en effet que ces routes bordées de mimosas énormes, d'aréquiers et de haies d'hibiscus, qui conduisent de Manille aux provinces de l'intérieur? Le soleil n'en peut traverser les feuillages épais; vertes retraites où habite tout un monde de loriots au plumage d'or, de tourterelles et de palombes. Les villages n'ont rien de la saleté qui distingue les villages européens. Chaque maison indienne est séparée de la maison voisine par de petites barrières en bambou, des massifs de bananiers, ou abritée par un immense manguier dont les fruits, d'un jaune éclatant à leur maturité, sont les plus savoureux que je connaisse. S'il y a une eau courante dans les environs, la population s'y baigne pêle-mêle tous les matins. Dans d'autres parties des îles, les maisons sont enfouies dans des bois de bambous ou de cocotiers qui les dissimulent aux regards. Là, les singes abondent, et si partout on leur fait une chasse impitoyable, c'est qu'ils font un grand mal aux récoltes et principalement aux champs de cannes à sucre. Les villages bâtis sur pilotis aux bords des lacs sont les plus pittoresques. Une végétation désordonnée les entoure, car les habitans s'y adonnent plus à la pêche et à la chasse qu'à la culture. Indépendamment d'une prodigieuse quantité de poissons blancs, ces lacs abondent en alligators et en scies énormes; les canards sauvages s'y abattent par milliers ainsi que les sarcelles, les plongeons, les pélicans, les grues et les hérons; mais l'hôte le plus gracieux

des rives, c'est l'aigrette, dont les plumes d'une blancheur de neige se détachent, comme de légères nuées, sur le fond vert des arbres ou l'azur des eaux. Dès qu'arrive le crépuscule, que ce soit au lever du soleil ou à son coucher, des troupeaux de chevreuils et de sangliers sortent des fourrés pour se désaltérer; les derniers s'y disputent avec les buffles sauvages les endroits les plus marécageux des lacs, et leurs ébats remplissent de bruit ces belles solitudes. Dès que le soleil s'est élevé à l'horizon, le calme y revient comme par enchantement, et l'on n'y entend plus que le chant monotone des cigales noires, le bourdonnement des abeilles, et le cri sauvage des calaos aux gros becs.

Les pythons y sont communs, et l'un de ceux qui figurent au Jardin des Plantes de Paris a été pris dans le jardin du consulat à Manille; je l'envoyai, il y a déjà bon nombre d'années, à M. de Montigny, alors ministre plénipotentiaire en Chine, qui à son tour l'expédia en France. A l'exception de l'aspic et du serpent de riz, les autres reptiles des Philippines n'ont rien de venimeux. Le buffle sauvage est l'animal le plus dangereux de l'archipel; c'est les oreilles et les yeux injectés de sang, brisant avec un bruit de tempête les obstacles qui s'opposent à sa course, qu'il s'élance vers l'Européen, dont l'odeur toute particulière, paraît-il, lui déplaît au point de le rendre furieux. Seuls, les Indiens ont le privilége de ne pas l'exaspérer, et jamais on n'a vu un buffle sauvage ou soumis faire du mal à un enfant. Les propriétaires des *haciendas* ou de plantations le savent et confient plutôt à des petites filles qu'à des hommes la conduite d'une centaine de ces animaux. Rien n'est plus commun d'ailleurs que de voir le long des fleuves des bambins indigènes, entièrement nus, prendre d'assaut l'échine d'un buffle et s'en servir comme d'un tremplin pour se jeter bruyamment à l'eau.

Sur les plateaux qui touchent aux plaines et s'étendent en gigantesques gradins jusqu'au sommet des montagnes, la nature est plus riche et plus grandiose que partout ailleurs. Comme preuve évidente de la diversité qui règne dans la formation géologique des îles Philippines, ces hauteurs sont composées de masses granitiques, d'entassemens de marbre, de calcaire, et le plus souvent d'une couche épaisse de pouzzolane d'où s'élancent des colonnes de basalte et de trachyte d'un aspect bizarre. C'est là que coulent, sans utilité pour personne, des sources d'eau minérale, et qu'on surprend à leur naissance les rivières et les fleuves qui, après avoir fécondé les terres, se jettent en nombre innombrable à la mer. L'or, le fer, le cuivre, le soufre, l'alun et l'aimant, s'étalent sur la surface du sol ou dans les creux des ravins de ces régions intermédiaires. Il y a aussi des terrains carbonifères d'où la houille est extraite avec assez d'abondance, principalement dans la province

d'Albay, non loin du cratère fumant du Mayon. Là où les éruptions volcaniques ont abondamment recouvert les plateaux, la végétation se compose d'essences précieuses pour la construction des navires, l'ébénisterie et les arts. A côté de cèdres magnifiques et d'autres résineux, comme le copal et le gutta-percha, on trouve le *tamarin*, dont le tronc atteint une circonférence prodigieuse, le mûrier, le *teck*, le *molave* et le *banava*, ces trois derniers incorruptibles dans l'eau; on y voit l'ebénier et le *tandalo* noirs, le *camagon*, bois teinté de brun et de blanc, l'*alintatao*, d'un jaune délicat, le *cansilay*, blanc et veiné de rose, enfin, le *narra*, bois qui ressemble à l'acajou et dont on peut avec un seul bloc fabriquer des tables autour desquelles vingt personnes tiennent à l'aise (1).

Bien peu des fruits d'Europe peuvent se reproduire ici; les melons, les pastèques et les patates douces y sont exquis. Quelques Chinois jardiniers cultivent avec grand succès la laitue, l'asperge, les petits pois et les haricots. A Cavite, il y a quelques treilles, mais jamais elles n'ont pu donner beaucoup de raisins. Les fécules y sont très bonnes et d'une grande variété; si le riz vient à manquer, les Indiens trouvent en elles une grande ressource. Le sagou et l'*arrow-root* sont expédiés en Angleterre en assez grande quantité. Quant aux plantes médicinales, elles sont nombreuses, mais connues plus particulièrement des gens du pays que des Européens; les premiers, seuls, en font usage. Il y a dans la flore médicinale des Philippines une pharmacopée toute nouvelle à établir; j'ai vu, loin de Manille, des indigènes, médecins des montagnes, — *medidicos mangna bondoc*, — extraire les racines d'un arbuste, les râper, en faire des tisanes, puis appliquer comme topique les feuilles de la plante sur le malade, et obtenir des guérisons complètes. Le père Buzeta, dans son *Dictionnaire des Philippines*, assure que le quinquina croît sous ces latitudes; c'est une erreur, je pense, ou, s'il y est, on n'en tire aucun parti, car les pharmaciens de Manille m'ont assuré qu'ils faisaient venir leur quinine d'Europe.

On sera sans doute étonné d'apprendre que les fleurs d'ornement

(1) Don Thomas Cortès, un colonel du génie qui a résidé longtemps à Manille, a fait un catalogue général des bois du pays, dont voici le résumé. La province de Cavite produit 23 espèces différentes de bois; dans celle d'Ilocos-Nord, on en connaît 116; à Bulacan, 60; dans la Laguna, 30; en Tayabas, 45; à Nueva-Ecija, 38; dans l'île de Mindanao, 39; à Misamis (peu connu), 6; dans l'île de Négros, 65; à Leyte, 45; à Capiz, 26; à Antique, 23; à Camarines, 45; à Ilocos-Sud, 35, et en Zambalès 26. Ces chiffres ne résument que les essences d'une grande élévation; dans des espèces plus petites, il faut citer l'oranger, le citronnier, les arbres qui produisent le sapote, le jaquier, le santal, le lomboy, la goyave, le *lanzon*, genre nouveau de la famille des méliacées, découvert par le botaniste espagnol Blanco; le mangoustan et le bananier, dont on connaît 57 espèces différentes; l'une d'elles, le *tondal*, porte le nom du missionnaire français qui l'introduisit aux Philippines.

sont rares. Des pluies trop prolongées et un ciel sans nuage pendant quatre mois s'opposent sans doute à leur développement. Il y a cependant d'admirables orchidées, des saxifrages merveilleux, des pervenches roses, des gardénias dont les parfums pénétrans vous suivent partout. C'est dans l'île Luçon que croît aussi l'ylang-ylang dont l'arome exquis est devenu dans ces derniers temps à la mode en France et en Angleterre.

II.

Si c'est à Magellan, à son lieutenant El Cano, et plus tard à Legaspi, que Charles Ier et Philippe II durent la découverte de l'archipel qui nous occupe, c'est à l'influence des ordres religieux sur les indigènes que l'Espagne en a dû la paisible possession. Pendant trois siècles et demi, c'est à peine s'il a fallu recourir sérieusement trois ou quatre fois à la force des armes pour comprimer des révoltes partielles.

Lorsqu'en 1570, Legaspi passa son armée en revue dans la province de Leyte, il trouva qu'elle se composait de 280 soldats. Un an plus tard, la ville de Manille était pourtant déjà construite sous la direction de l'architecte de l'Escurial, et à partir de ce moment l'Espagne put considérer sa domination comme assurée. En 1572, quelques moines augustins avaient conquis également, sans autre arme que la parole, les populations des îles centrales connues sous le nom de *Visayas*. Ces conquérans spirituels ne suffisant bientôt plus à la tâche appelèrent à leur aide les jésuites, les dominicains, les franciscains et les récollets, qui s'empressèrent d'accourir d'Espagne « pour cultiver la jeune vigne du Seigneur et lui faire produire tout le fruit qu'elle pouvait donner. » Ils ont réussi à maintenir les indigènes dans une longue obéissance en les laissant croupir dans une ignorance absolue.

Afin de se rendre compte du changement survenu dans l'archipel depuis qu'il appartient à l'Espagne, il faudrait posséder une notion à peu près exacte de sa civilisation avant cette époque. Rien n'est moins aisé, puisque les premiers moines qui débarquèrent à Mindanao, à Cébu et à Luçon, n'ont presque rien écrit de ce qu'ils y ont vu. Les gouverneurs politiques et militaires de cette époque ont eu la même indifférence pour le passé de ces contrées. Le croira-t-on? on ne sait même pas aujourd'hui le nom que portait autrefois l'île Luçon, lorsque ceux des autres îles, inférieures en étendue, sont cependant connus. En voyant que le riz était battu par les femmes indigènes dans de longs cubes en bois qu'elles appelaient *luçon*, les premiers Espagnols qui débarquèrent dans ces parages donnèrent à l'île où allait s'élever Manille ce nom singulier, qui lui

est resté. Quant au mot *tagale*, nom donné à une partie des indigènes de l'île Luçon, il dériverait du sanscrit et signifierait dans cette langue *premier*, *principal*; on s'en sert encore aujourd'hui dans ce sens aux Indes anglaises et surtout à Malacca. Ne sont désignés comme *Tagales* que les indigènes qui vivent au bord du Pasig, dans les provinces de Batangas, Bataan, Cavite, Tondo, Laguna, Manila et Bulacan. Dans l'île de Mindanao existe aussi une tribu d'Indiens de ce nom : les traits physiques et les mœurs de ces insulaires ressemblent beaucoup à ceux des autres provinces.

De leur côté, les Portugais qui, quelques années avant l'arrivée des Espagnols, faisaient déjà des échanges entre l'archipel et leurs colonies du continent asiatique, n'ont jamais parlé de l'île Luçon, et cet oubli est en vérité inexplicable. Pendant les dix ans que j'ai résidé dans cette partie du monde, j'ai cherché vainement à découvrir des indications nouvelles touchant son histoire. Voici pourtant quelques notes qui, je l'espère, peuvent offrir de l'intérêt.

Il est d'abord hors de doute que vers le IXe siècle les Malais vinrent aux Philippines et y apportèrent le Koran. Leur propagande conquérante et religieuse s'étendit aux côtes orientales de l'île de Madagascar, de Formose, des Molusques, de Bornéo, de l'archipel de Soulou et dans toute l'étendue de la grande île de Mindanao. Il paraît certain aussi qu'avant l'arrivée des Malais les indigènes ne se nourrissaient que de patates douces et de bananes. Peut-être, comme leurs voisins des Mariannes, ignoraient-ils l'usage du feu. Ils connaissaient cependant le fer et l'or, mais aucun autre métal. Ils auraient eu une sorte d'alphabet phonétique dont quelques-unes des lettres se trouvent mélangées aux caractères arabes dans certains manuscrits que les moines gardent précieusement dans leurs couvens. Les insulaires primitifs croyaient aux bons et aux mauvais génies; ils pratiquaient la circoncision et prétendaient lire l'avenir dans les étoiles. Ils avaient des sybilles, et le culte des idoles était confié à des femmes. En 1851, en construisant une route dans une des îles Visayas, au sud de l'archipel, des terrassiers mirent à jour une foule d'objets appartenant à une époque fort ancienne. Ils trouvèrent un bras desséché entouré entièrement d'un bracelet en cuivre et en forme de spirale.

Il y avait de ces ornemens faits d'une sorte de gypse, brillant comme s'il avait été vernissé. On y trouva des crânes, des cornes de cerfs, des pierres plates trouées, de petits couteaux en cuivre, des pots et des assiettes d'origine chinoise probablement, et un morceau de bois pétrifié, fixé dans une branche d'arbre. D'après Morga, les vases et les assiettes dans le genre de celles dont nous parlons se trouvaient autrefois assez fréquemment dans les provinces de Manille, Pampanga, Pangasinan et Ilocos. Jamais il n'en

aurait été fabriqué de semblables dans l'archipel, et on ignore l'époque à laquelle ils y auraient été apportés. Toutes ces anciennes poteries étaient très recherchées par les sultans de Bornéo, les rois et les seigneurs du Japon qui les payaient jusqu'à 2,000 taëls pièce. Un franciscain a raconté à Carletti, lorsque ce dernier alla en 1597 de Manille au Japon, que le taïcoun de cet empire avait payé un vase ancien 130,000 scudi. D'après M. Jagor, une de ces reliques se trouverait au musée ethnographique de Berlin. Celui qu'on y voit est de terre brune, petit, d'une forme élégante, et composé de beaucoup de petits morceaux cimentés ensemble: les jointures sont dorées et forment une sorte de réseau se détachant d'une façon brillante sur le fond, qui est obscur.

Dans les cavernes de l'île de Leyte, visitées, il y a une trentaine d'années, par un prêtre qui, le goupillon à la main, avait voulu bravement en chasser les démons, on a trouvé un grand nombre de cercueils en bois incorruptible de molave. Les squelettes qu'ils contenaient, enveloppés de feuilles de *pandanus*, paraissaient avoir été embaumés. On y recueillit quelques anneaux et ornemens en or qui ont été perdus. Mas raconte en effet dans ses *Mémoires* que les anciens Visayas avaient coutume d'embaumer leurs morts et de placer leurs cercueils sur une falaise au bord de la mer, de façon à ce qu'ils fussent vénérés par ceux qui les apercevaient du large. Ce fait est confirmé par Thévenot, qui ajoute que ces peuples adoraient ceux d'entre eux qui s'étaient rendus célèbres par l'intelligence ou la bravoure. On les vénérait aux Visayas sous le nom de *Davata*, et dans l'île Luçon sous celui d'*Anito*. Comme chez les Romains, ces dieux lares protégeaient le foyer des familles et leur influence bienfaisante devait s'étendre même en mer sur les pêcheurs. La parole tagale *antin-antin*, qui de nos jours encore désigne une amulette, dérive évidemment d'*Anito*. C'était pour se rendre Davata et Anito propices qu'on leur sacrifiait des esclaves, hommes ou femmes. On leur rendait aussi un culte sous la forme de petites statues de bois ou d'ivoire appelées *liche* et *lararan*. Quand un héros expirait, la foule devait garder un silence absolu pendant tout le temps que durait le deuil. Dans plusieurs cas, ce mutisme force s'imposait jusqu'à ce que les plus proches parens du grand homme eussent sacrifié plusieurs victimes humaines à ses mânes. Lors de la conquête, on trouva un grand nombre de petits temples dans lesquels étaient adorées des idoles en bois aux bras étendus et aux jambes pliées. Ces divinités barbares avaient de larges faces, et de leurs bouches sortaient quatre grosses dents comme des défenses de sanglier. Ces peuples redoutaient aussi un mauvais génie diamétralement opposé au bon dieu Anito. L'enfer s'appelait *Solad*, et le ciel *Ologan*.

Les envahisseurs malais durent occuper le littoral de toutes les îles qu'ils conquirent, et refouler dans les montagnes les aborigènes que l'on y rencontre encore aujourd'hui, errans et dispersés. A l'arrivée des Espagnols, la religion musulmane était dominante aux Philippines : elle l'est encore de nos jours à Mindanao et aux îles Soulou, les contrées insoumises du sud de l'archipel. Les Papous ou Négritos, qui vivaient au sommet des montagnes, n'en descendirent pas pour se soumettre aux nouveaux arrivans et continuèrent comme par le passé à y vivre indépendans. Le pays se divisait alors en petites royautés dont les titulaires étaient souvent en guerre. C'est en combattant pour le chef d'un de ces états que Magellan, frappé d'une flèche, perdit la vie à Mactan. Lorsqu'en 1565 le maître de camp Juan de Salcedo débarqua le premier à Luçon, il eut aussi à traiter avec plusieurs souverains; ceux dont on a gardé les noms s'appelaient Candola, roi du pays de Manille, et Soliman, roi du pays de Tondo. Quand ils se juraient amitié et fidélité, ces roitelets faisaient mutuellement jaillir du sang de leurs poitrines et le buvaient. Magellan dut observer cette coutume avec Limasagua, roi de Cébu. Aux îles Soulou, le gouvernement est oligarchique; un sultan représente le pouvoir exécutif, et nous devons supposer qu'il en était alors partout ainsi. La culture du riz, la recherche de la poudre d'or, la pêche et la chasse, étaient les principales occupations des indigènes lorsqu'ils ne guerroyaient pour la possession des régions giboyeuses ou fertiles en cocotiers. On croit que les Indiens du nord de l'archipel savaient tisser, et que cette industrie leur avait été enseignée par des Chinois du Yunnan, avec lesquels les relations étaient fréquentes dès cette époque. En fouillant dans les vieilles annales de la province chinoise peut-être y trouverait-on l'histoire primitive de l'île Luçon et son nom véritable. Les armes se composaient de lances, d'arcs, de flèches, de couteaux appelés *bolos* et de larges sabres ou *compilans*. Les villages, dont la plupart des maisons reposaient sur pilotis, se trouvaient presque toujours situés au bord des fleuves. De longues pirogues, nommées *caracoas*, servaient au transport des personnes et des denrées.

Dans l'histoire des Philippines, écrite par don Antonio Morga aussitôt après la mort de Legaspi (1572), on lit qu'à l'arrivée des Espagnols, les Tagales portaient le turban et le costume arabe, et qu'ils possédaient un fort armé de douze canons à l'endroit même où s'élève, sur les rives du Pasig, la citadelle actuelle de Santiago. D'où leur venait cette artillerie? On l'ignore. Les Portugais avaient peut-être précédé les Espagnols à Manille et donné, à une époque indéterminée, ces deux batteries aux Indiens, mais les chroniques portugaises sont muettes à ce sujet. D'après l'opinion de personnes

compétentes, ces canons auraient été coulés par les Tagales, qui auraient appris des Malais l'art de fondre les métaux et de fabriquer la poudre. Legaspi, dans ses lettres à Philippe II, rapporte que les Tagales de l'île Luçon sont non pas des barbares, mais bien des hommes civilisés, et que sa surprise avait été grande de trouver chez le roi de Manille une fonderie, dont il s'était empressé de se servir pour renouveler ses approvisionnemens de guerre. De même que chez les naturels de l'île Ceylan et chez les Battas de Sumatra, les lettres de l'alphabet des premiers Indiens des Philippines étaient tracées sur des feuilles de bananier ou de palmier talipote à l'aide d'un poinçon en bois. Ils en faisaient un fréquent usage pour dresser un inventaire de ce que chaque chef possédait en buffles et en porcs. On ne sait rien de précis sur l'organisation de la famille à cette époque.

Dans la cordillère, en partie inexplorée et couverte de forêts, qui, du nord au midi, coupe en deux l'archipel des Philippines, ainsi que dans d'autres parties montagneuses, on rencontre de nombreuses peuplades. Elles craignent la domination espagnole et préfèrent rester indépendantes. Quelques-unes sont composées d'individus ayant une grande similitude physique et morale avec les races actuellement soumises. Il ne faudrait pour les décider à se civiliser qu'un contact fréquent avec les Européens, et ne pas aller détruire leurs plantations, sous le prétexte d'empêcher la culture du tabac qui est monopolisée par le gouvernement. Ces tribus indomptées sont au nombre de dix-sept.

De toutes ces tribus, la plus intéressante est celle des Négritos; ils seraient les derniers représentans de la race autochthone, et le type des premiers hommes qui seraient nés en Océanie. On les rencontre principalement dans les montagnes de la province de Nueva-Ecija de l'île Luçon, au sommet du Marivelès, et dans l'île de Négros, à laquelle on a donné le nom de ces sauvages parce qu'ils s'y trouvent en grand nombre. Ils sont petits, bien formés et d'une merveilleuse agilité; leur nez est un peu aplati, les cheveux sont crépus, et leur visage moins noir, moins repoussant que celui des nègres des côtes d'Afrique. J'en ai vu beaucoup dans les rues de Manille en livrée, il est vrai, et leur apparence était celle des grooms de bonnes maisons. Dans leurs montagnes, ils vont à peu près nus, et ne se couvrent que les parties génitales avec l'écorce flexible d'un palmier. Un voyageur allemand, le baron Ch. de Hügel, dit que leur corps est décharné, couvert de poils noirs et roux. C'est inexact: ils ont le corps plein et sont aussi peu barbus que les Indiens; du reste M. de Hügel est fécond en erreurs, car il parle des animaux féroces des Philippines, lorsqu'il est avéré qu'il n'y en a pas un seul. Les Négritos ont beaucoup de maladies cutanées, comme les

Indiens. Les femmes accompagnent leurs maris, soit à la chasse, soit à la guerre. Comme ils campent où le hasard les mène, les enfans ne sont jamais laissés seuls; les mères les portent au cou ou sur leurs seins au moyen d'une écorce carrée et large, dont les quatre bouts se nouent à la nuque. Elles accouchent sur des cendres chaudes, au bord d'un ruisseau et sans aide; aussitôt délivrées, elles se baignent et se remettent sur les cendres à allaiter leurs enfans.

Les Négritos se nourrissent de fruits, de racines et de venaison. Leur ambition se borne à posséder un arc, un carquois et une peau de sanglier, sur laquelle ils se couchent. Au temps des pluies, ils allument de grands feux et se roulent dans les cendres chaudes pour se préserver des moustiques. En signe de commandement ou plutôt de distinction, les chefs portent une palme dans leurs cheveux. La haine de ces noirs contre les indigènes des plaines ne s'est jamais éteinte. Quand un Négrito meurt, ses parens se cachent dans les arbres afin de surprendre un Indien isolé et le tuer d'une flèche empoisonnée; s'ils y parviennent, la tête de la victime est portée en triomphe dans la tribu, qui fête cet assassinat par des danses et des festins. Très paresseux, ces sauvages préfèrent une vie errante à une existence oisive dans les pays civilisés. A l'occasion de mon excursion à la tombe de Magellan, sur l'îlot de Mactan, j'ai raconté l'histoire d'un Négrito qui, après avoir été promené dans les principales capitales de l'Europe, revint à vingt-cinq ans à ses chères montagnes du Marivelès (1). Un auteur espagnol rapporte un autre trait tout aussi caractéristique. Un de ces jeunes noirs avait été élevé avec beaucoup de sollicitude par un archevêque de Manille. A vingt-cinq ans, le prélat, croyant à une métamorphose complète de ses instincts sauvages, lui donna la prêtrise; mais un jour le jeune abbé disparut, on le chercha, jusqu'au moment où l'on apprit qu'il avait été vu regagnant avec l'agilité d'un cerf les montagnes de Nueva-Ecija, où il était né. Pour compléter ce que nous savons de ces sauvages, nous devons ajouter que les Indiens les désignent par les noms de *Aétas*, *Itas* et *Ajetas*. M. de la Gironnière s'est servi de ce dernier mot lorsqu'il a fait dans son *Histoire des Philippines* un portrait fantaisiste des Négritos.

Les Igorrotes, les Buriks, les Guinaanes, les Ibalaos et les Ilongotes, que l'on trouve dans les montagnes de Nueva-Ecija, sur le plateau du Caraballo, n'ont aucun rapport avec les anciens et les nouveaux indigènes. Ils se nourrissent de récoltes et de bestiaux volés. Comme ils craignent la vengeance des Européens, c'est à coups de flèches qu'ils reçoivent leurs visites. Les Ifuagos ont une telle res-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin 1869.

semblance physique avec les Japonais, qu'il est probable que leurs ancêtres sont venus du Japon sur la côte est de l'île Luçon, chassés par un typhon. De nos jours, les barques des pêcheurs des archipels voisins viennent encore y relâcher. J'y ai vu des indigènes des Carolines à la suite de gros temps. Les Ifuagos composent une tribu importante. Au moral, ils n'ont gardé de leurs ancêtres que le courage; féroces et cruels, leur vie se passe en luttes continuelles avec les sauvages Gaddanes, dont le territoire touche au leur. Les Tinguianes seraient dignes d'être les ancêtres des Tagales, si leur peau blanche et l'obliquité des yeux, leur intelligence pour la culture des terres et l'élevage des bestiaux, ne trahissaient jusqu'à l'évidence une origine chinoise. Quand sont-ils venus dans le pays? nul ne peut le dire. Il est possible qu'ils y aient été portés par un typhon, comme les Japonais, à l'époque fort lointaine où la mer de Chine était infestée de jonques pirates qui étendaient leurs excursions beaucoup plus au large qu'elles ne les étendent aujourd'hui. Les neuf autres tribus ressemblent beaucoup aux habitans actuels. Les sauvages Itelapanes surtout réunissent d'une façon remarquable les deux types tagales et papous. Ils ont l'indépendance superbe de ces derniers. Divers moyens employés pour les civiliser ont échoué. Ils portent une coiffure cylindrique peinte en rouge; pour armes, la lance et la flèche en bambou qu'ils décorent de la même couleur. Les Mayoyaos, de la cordillère centrale de Luçon, méritent d'être cités en raison de la douceur et de l'antiquité de leurs coutumes. Ils ne reconnaissent d'autre autorité que celle du plus âgé de la famille. On retrouve chez eux le respect, l'amour et l'obéissance que les Juifs avaient pour leurs patriarches aux époques bibliques. Si l'un d'eux s'est distingué dans les combats par sa valeur, des marques honorifiques lui sont accordées. Point de religion connue, et jamais on ne les a vus se réunir pour prier en commun. Ils vénèrent et craignent un génie qu'ils nomment *Abanian*. De lui dépend la maladie ou la santé; pour se le rendre propice, les Mayoyaos lui sacrifient des pourceaux et des poules. Enfin ces sauvages, si un pareil mot peut leur être appliqué, sont très scrupuleux à l'égard de leurs devoirs conjugaux; point de divorce, de répudiation et de mariages consanguins; la polygamie n'est même pas en usage chez eux. Dans les autres tribus non civilisées et dans lesquelles nous cherchons les traits distinctifs des Indiens actuels, nous trouvons un grand respect pour les morts et une passion immodérée pour les fêtes et la vie oisive.

En 1860, un Allemand, M. F. Jagor, qui était en rapport avec un métis, ami des sauvages Igorrotes, est parvenu à visiter, grâce à cette circonstance, un de leurs villages. En s'y rendant, la première

personne qu'il rencontra dans un bosquet de bambou fut une jeune femme qui tissait un morceau d'étoffes en fibres d'abaca. Son aspect était modeste, et quant au costume il était identique à celui d'une Indienne chrétienne. Plus haut dans la montagne, il vit un jeune garçon à peu près nu, qui jouait d'une sorte de luth appelé *baringbau*; trois de ses compagnons l'accompagnaient avec des harpes grossières et une guitare, faite par l'artiste lui-même, d'après un modèle européen. Les huttes étaient d'un aspect misérable, formées de bambous et recouvertes de feuilles de palmier. Dans l'intérieur, le voyageur ne vit que des flèches, des arcs et une sorte de marmite. Autour de chaque habitation, il y avait un petit champ cultivé, renfermant des patates douces, du maïs, des calebasses et des cannes à sucre. Ils avaient aussi des champs de tabac qu'ils tenaient très cachés par crainte des douaniers espagnols; pour les protéger contre leur visite, ils hérissent l'herbe qui entoure les plantes de lancettes en bambou appelées *pujas*, assez aiguës et assez fortes pour traverser une chaussure européenne.

Ces sauvages ne vivent jamais à des hauteurs moindres de 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Chaque village n'est peuplé que de 50 hommes et 20 femmes environ, y compris les enfans. Leur nourriture se compose de bananes, de calebasses et de cannes à sucre pour sucer; mais chaque semaine, le chef de la famille tue un ou deux sangliers et quelquefois un chevreuil. Ils ont des chiens pour chasser et des chats pour détruire les rats qui rongent les cultures. Quelques-uns ont des poules, mais pas de coqs de combat comme les Indiens des plaines. Ils vendent à ceux-ci le miel qu'ils récoltent en abondance dans les creux des rochers, une sorte de resine appelée *pili*, et un peu d'abaca. Ils n'ont ni médecins, ni sorciers, mais ils croient en un Dieu, — du moins ils l'affirment lorsque les missionnaires s'efforcent de les convertir, — ce qui n'empêche pas de pratiquer certaines coutumes catholiques, dans l'espérance de conjurer un sort contraire.

Les Igorrotes traitent leurs femmes avec douceur; ils chassent et cultivent sans leur aide. Ils sont sujets aux fièvres et à de violens maux de tête. Pour guérir ce dernier malaise, une incision légère est pratiquée au front du malade. Le fer leur est fourni par les Indiens; les sauvages en font des pointes de lances et de flèches, pendant que les femmes tressent la corde des arcs, ce qui demande une certaine force. Chaque père de famille est maître absolu chez lui et ne reconnaît au dehors aucune autorité. S'ils ont une guerre avec leurs voisins, les plus braves se mettent à la tête de la tribu, mais aucun chef n'est élu. En somme, ils sont paisibles et doux, et leur cruauté ne se révèle que lorsque la mort frappe leur femme

ou leur enfant. Il faut alors, selon la coutume, qu'une autre femme et qu'un autre enfant périssent. On ne punit pas le meurtrier, et les corps des victimes ne sont même pas enterrés.

La polygamie est permise, mais il est rare qu'un Igorrote ait plus d'une compagne. Le jeune homme qui veut se marier charge son père de traiter du prix de sa fiancée avec le père de cette dernière. Celui-ci exige dix couteaux en bois coûtant de 2 francs à 3 francs, et environ 60 francs en argent. Il faut quelquefois deux ans à un prétendant pour parfaire cette somme, qui est divisée entre tous les parens de la jeune femme. S'ils sont nombreux, il reste fort peu de chose au père, lequel est pourtant obligé de donner un grand festin le jour des noces, festin arrosé abondamment par du vin de palmier. Tout homme qui violente une jeune fille est tué par les parens de la personne outragée. Si elle pardonne au séducteur et consent à l'épouser, le mariage se fait, mais il faut que les petits couteaux et les 60 francs habituels soient versés dans un bref délai aux mains des intéressés. L'adultère est rare; s'il est constaté, l'épouse coupable est tenue de rendre au mari trompé l'argent que son père a reçu. Dans ce cas, l'époux n'a point le droit de retenir sa femme, même dans l'hypothèse qu'il refuserait de recevoir la dot.

Le même voyageur a pu voir composer sous ses yeux le poison dont les Igorrotes se servent pour rendre leurs armes mortelles. « Je ne vis, raconte M. Jagor, ni les feuilles, ni les fleurs, ni les fruits de l'arbre qui produit ce toxique, mais j'en ai touché l'écorce. Un morceau de cette dernière fut réduit en poussière, mouillé, pressé, jusqu'à ce qu'il en découlât une liqueur verdâtre que les sauvages placèrent sur le feu dans un pot de terre. Après un quart d'heure d'ébullition modérée, le poison prit l'apparence d'un sirop de couleur brune. De temps en temps les préparateurs jetaient dans le récipient un peu de râpure nouvelle. Lorsque le liquide eut l'apparence d'une gelée, on le versa sur une feuille de bananier saupoudrée de cendres. Pour rendre une arme mortelle, une pointe de lance par exemple, on fait chauffer un morceau de la pâte, gros comme une noix, et on l'étend en couche légère sur le fer. Le poison peut agir deux ou trois fois sans perdre sa propriété toxique. Tout cela se fait à main nue et sans que la peau en paraisse altérée. »

EDMOND PLAUCHUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars 1877.

Quelles que soient les préoccupations extérieures du moment, il y a une autre question qui n'a pas moins de gravité pour nous que les complications de l'Orient, qui n'est même pas au fond sans rapport avec le rôle que notre pays peut avoir encore à jouer dans le monde. C'est la question qui depuis quelque temps revient sans cesse et sous toutes les formes, qui se dégage de tout un ensemble de choses. Quelle direction prennent décidément les affaires intérieures de la France? que font les chambres, le gouvernement pour créer la confiance, la sécurité sans laquelle les institutions, fussent-elles proclamées définitives, restent livrées au hasard? où en est le baromètre politique? va-t-il tourner au beau fixe ou au variable, aux giboulées, aux bourrasques et à la tempête?

Rien n'est plus facile sans doute que de se payer d'illusions et d'apparences. Sous tous les régimes, il y a les optimistes, les satisfaits, les aveugles qui ne voient rien ou qui croient que tout est pour le mieux. Puisque les événemens ont répondu aux vœux des optimistes d'aujourd'hui et ont donné raison à leurs opinions, puisque la république existe désormais et a sa constitution, son parlement, sa majorité, son ministère, en attendant d'avoir ses fonctionnaires, préfets ou magistrats, qu'on lui promet, que faut-il de plus? Eh bien! oui, la république et la constitution existent, elles sont reconnues comme loi de l'état, la paix intérieure n'est sûrement ni troublée, ni menacée, et cependant, on en dira ce qu'on voudra, il y a partout un invincible, un indéfinissable malaise; la confusion éclate à chaque instant, l'incohérence est dans les pouvoirs, l'incertitude est dans les affaires. La vérité est que la direction n'est nulle part, que les chambres ne fonctionnent que pour se contrarier ou se défier, que le gouvernement, toujours perplexe, semble se proposer de gouverner le moins possible pour éviter les crises, et que le

crédit des institutions n'est point en progrès. Voilà la question qui a son importance à côté des questions diplomatiques. Voilà le mal, et il est de toute évidence que, si on ne s'arrête pas dans cette voie, si on ne se décide pas à redresser la vie parlementaire, à remettre en action le gouvernement, on arrivera par degrés à une situation affaiblie, diminuée, plus que jamais livrée aux compétitions ardentes des partis, qui ne désarment pas précisément parce que l'incertitude leur laisse la chance de l'imprévu.

On oublie un peu trop qu'un système d'institutions ne vit pas par lui-même, parce qu'il a eu un jour la bonne fortune de quelque circonstance exceptionnelle ou d'un vote heureux. Il vit par le caractère qu'il prend dans la pratique des choses, par les garanties qu'il offre à tous les intérêts, par la sagesse prévoyante et active de ceux qui le soutiennent et qui se proposent de le faire durer. Ce qui peut être une menace pour la république aujourd'hui, ce n'est point en vérité que M. le comte de Chambord publie un nouveau manifeste où il déclare une fois de plus qu'il est prêt, que le moment va venir: ce n'est pas même que, par une de ces coalitions de partis où les plus habiles sont quelquefois dupes, l'impérialisme réussisse à introduire dans le sénat un représentant de plus, qui est d'ailleurs un ingénieur éminent, M. Dupuy de Lôme. Ces incidens récens sont un symptôme encore plus qu'une menace, ils ont leur place dans cette éternelle histoire d'une couronne pour deux prétendans. Les prétentions de l'un neutralisent les prétentions de l'autre, et le conflit de revendications serait plutôt rassurant pour le régime actuel. Ce qui est bien plus sérieux pour la république, c'est cette situation fausse où elle se traîne, où, maîtresse du terrain, elle ne réussit cependant ni à s'affermir d'une manière sensible, ni à désarmer les défiances, ni à inspirer l'idée d'un gouvernement offrant toutes les garanties de pondération et de protection à un pays affamé de repos. Lorsqu'au début de toutes les complications et de toutes les confusions de partis d'où est sortie la constitution nouvelle, M. Thiers disait que la république serait conservatrice ou qu'elle ne serait pas, il ne prononçait pas une vaine parole. Il résumait dans un mot tout un programme, la condition essentielle de la seule république durable, et il savait bien aussi que, pour faire vivre ce régime qu'il proposait, qu'il croyait le seul possible, il fallait rallier l'opinion, tranquilliser les intérêts, avoir dans le parlement une majorité modérée, éclairée, sachant éviter de toucher à tout, de soulever les questions périlleuses sous prétexte de politique républicaine. C'est précisément ce qui a manqué, ce qui manque toujours dans cette chambre des députés issue d'une élection qui a été la victoire de l'ardeur républicaine et d'une inexpérience agitatrice telle qu'elle n'a jamais été peut-être égalée dans une assemblée délibérante.

Il fallait une majorité sensée, animée d'un certain esprit politique, arrivant à Versailles avec la résolution d'acclimater les institutions nouvelles par la modération; il y a eu une majorité incohérente, agitée d'assez médiocres passions de parti, absolument novice et remuant tout pour ne rien faire. De cette chambre des députés élue au 20 février 1876, ayant déjà plus d'une année d'existence, il n'a pu se dégager jusqu'ici une force véritable d'opinion, quelque chose qui ressemble à une politique. Ce qu'on nomme même la majorité n'est qu'un amalgame déguisé sous ce complaisant euphémisme de l'union des gauches. En réalité, cette union des gauches, qui peut avoir sa raison d'être toutes les fois qu'on se trouve en présence de quelque manifestation bonapartiste, n'a plus ni sens ni valeur dès qu'il s'agit de suivre un plan de conduite, de former un parti de gouvernement. Ce n'est le plus souvent qu'un mot trompeur, un expédient de diplomatie parlementaire destiné à couvrir la confusion des idées. Que veut-on faire? quelle est la limite de l'action commune? quel est le symbole de tous ces fragmens de partis ayant l'air de marcher ensemble? C'est là toujours la question. — Il faut un peu prendre les choses comme elles sont et tenir compte des circonstances sans rien exagérer, dira-t-on. Dans cette masse qui en certains jours forme la majorité républicaine, les passions extrêmes ne dominent pas, les idées de modération finissent par avoir le dernier mot. Nous le voulons bien; sans doute, lorsque le radicalisme se présente bannières déployées, avouant tout haut ses programmes de destruction, il est obligé de reculer; il est poliment évincé. Lorsqu'on veut faire triompher l'amnistie tantôt par voie directe et générale, tantôt d'une manière subreptice, l'amnistie est arrêtée au passage. Quand M. Naquet et M. Malier de Montjau ont des inventions révolutionnaires à produire, ils n'ont pas toujours un succès complet. Ceux qui en sont encore aux réhabilitations de la commune, des journées de juin 1848, du droit d'insurrection, de la politique des barricades, ceux-là se trouvent un peu gênés à Versailles, et ils sont obligés d'aller porter leurs déclamations ailleurs. Soit, la chambre n'est pas d'un tempérament à tout entendre ou du moins à tout sanctionner; elle n'est violente que par étourderie et quelquefois par entraînement de parti. Il y a des points sur lesquels elle se sent retenue par une sorte d'instinct de modération. En dehors de ces points, par exemple, toutes les fantaisies sont permises, et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que cette malheureuse chambre semble ne pas se douter qu'elle fait du désordre législatif et parlementaire une politique.

C'est ce qu'on pourrait appeler un peu vulgairement une assemblée de touche-à-tout. La chambre du 20 février 1876 a porté à Versailles, elle garde visiblement encore la conviction naïve qu'elle est appelée à tout réformer, et que cette réforme universelle est la chose la plus

simple du monde. Elle est arrivée avec une provision inépuisable de motions en portefeuille. Organisation militaire, administration, magistrature, cultes, enseignement, chemins de fer, régime de la presse, elle a des projets sur tout. Il n'y a pas de jour où M. le président Grévy, homme plein de patience, n'ait à enregistrer à son rang quelque production nouvelle de l'initiative parlementaire, et on a imaginé un moyen commode de tout concilier, de désintéresser l'amour-propre des auteurs de propositions sans rien engager : c'est la prise en considération! Il y a en ce moment plus de quatre-vingts commissions occupées à examiner une multitude de motions ou de projets qui ont eu la faveur d'une complaisante prise en considération.

A quoi tout cela peut-il aboutir sérieusement? A peu près à rien, si ce n'est cependant à un travail le plus souvent inutile, à une sorte de suspicion jetée sur toutes les parties de l'organisation française, à la déconsidération du régime parlementaire par les spectacles de confusion et d'impuissance qu'offrent assez généralement les commissions. C'est la stérilité dans l'agitation, et cet inconvénient aurait été au moins pallié si, au lieu de cette union des gauches qui ne sert à rien, il s'était formé une vraie et sérieuse majorité, maîtresse de ses résolutions, sachant intervenir à propos pour arrêter ce torrent de propositions individuelles. Malheureusement il n'y a point une majorité suivant une direction, observant une discipline, et le gouvernement de son côté ne s'en occupe guère; il semble se prêter à tout. M. le président du conseil est trop absorbé ou trop prudent pour gêner l'effervescence d'initiative de ses amis de la gauche, pour aller s'exposer dans des escarmouches. M. le ministre de la guerre est plein de mansuétude pour tout ce qui touche à son administration. Il n'admet pas, il est vrai, certaines propositions : il déclare qu'il les combattra — plus tard; en attendant, il ne voit aucun inconvénient à laisser la chambre s'engager et les questions grossir. En fin de compte tout passe, et c'est ainsi que marchent les choses dans l'intérêt de la république, du régime parlementaire et du gouvernement! Pour faire patienter la gauche sur d'autres points, on paie rançon à quelques-unes de ses fantaisies, et parmi les plus récentes de ces fantaisies, la plus grave, la plus dangereuse à coup sûr, est cette motion sur la réduction des années de service militaire, cette proposition Laisant, qui, elle aussi, toujours avec l'agrément du ministère, a reçu l'inévitable passeport de la prise en considération.

Puisque cette discussion sur nos affaires militaires s'est réveillée un peu par un entraînement de la chambre, un peu par la faute du ministère, qui a craint probablement un échec, elle était faite pour tenter un homme comme M. Thiers; elle était digne de son patriotisme, de son expérience, de son dévoûment invariable aux intérêts de la France et de l'armée. Il y a deux points sur lesquels M. Thiers s'est depuis

longtemps prononcé. Hors du pouvoir comme au pouvoir, il s'est toujours promis de ne pas laisser toucher à la constitution militaire, à l'organisation financière du pays, sans combattre jusqu'au bout : cette parole qu'il s'est donnée à lui-même pour le bien public, il la tient aujourd'hui avec son ardeur entraînante et son autorité. Dès que la prise en considération, à laquelle consentait le ministère, a été décidée par un vote, M. Thiers n'a pas hésité à réclamer sa place dans la commission nommée pour examiner la proposition Laisant, et dans cette commission la présidence lui revenait assurément de toute façon. C'est donc sous la garde de la raison patriotique de M. Thiers que la question se trouve désormais placée, et on peut dire que c'est M. Thiers qui fait les affaires du gouvernement, ou, pour mieux parler, les affaires du pays. On peut être tranquille : l'ancien président de la république n'est point homme à déguiser ses opinions, à suivre un prétendu courant populaire, à laisser passer les chimères, les fantaisies et les déclamations. C'est l'homme du pays, non d'un système plus ou moins nouveau, plus ou moins hasardeux. A ses yeux, il n'y a ni armée de la république, ni armée de la monarchie, il n'y a que l'armée de la France, faite pour tous les rôles, pour l'action offensive comme pour la défense. Il est, quant à lui, pour tout ce qui peut faire cette armée solide, notamment pour la durée du service. Sans dédaigner précisément le nombre, dont on parle beaucoup aujourd'hui, M. Thiers veut avant tout la qualité, qui ne s'acquiert que par une présence suffisamment prolongée sous le drapeau. Si on voulait lui rendre le service de sept ans de la loi de 1832, il ne le refuserait certainement pas, il l'avoue sans aucune hésitation ; mais c'est fini, il n'y a plus à revenir au passé. La loi de 1872 a consacré les cinq ans, c'est cette loi qu'il faut maintenir, et M. Thiers ne cache pas du reste que cette proposition Laisant, qui vient tout remettre en doute d'une manière si complétement inopportune, n'aurait pas dû être prise en considération.

A quoi répond-elle, en effet, cette proposition qui ne tend à rien moins qu'à modifier encore une fois toutes les conditions de notre état militaire? Puisque la question s'était élevée, dit-on, elle méritait d'être étudiée. C'est en vérité une étrange manière de traiter ces grands problèmes d'organisation nationale qui ne sont pas faits apparemment pour être agités tous les jours à titre de sujets d'étude. Quoi donc! il y a moins de cinq ans, cette question a été soumise pendant de longs mois à une commission de quarante-cinq membres choisis parmi les hommes les plus éminens et les plus compétens de la dernière assemblée. Elle était l'objet de l'examen le plus scrupuleux, le plus réfléchi dans cette commission, dont le rapporteur, un représentant mort depuis, M. de Chasseloup-Laubat, a laissé un travail des plus complets et des plus instructifs. Le général Trochu n'était resté dans l'assemblée que pour défendre par

la parole ses idées sur la réorganisation de l'armée, particulièrement sur le service de trois ans, qui était sa combinaison favorite, et certes, si la cause avait pu être gagnée, elle l'aurait été par l'éloquence de ce soldat si chaleureusement convaincu, si séduisant d'esprit. M. Keller, encore aujourd'hui député, soutenait avec talent la même cause, les mêmes idées. Dans cette grande discussion se succédaient le général Ducrot, le général Chanzy, le général Changarnier, qui défendaient avec une égale autorité une opinion différente, le président de la république, M. Thiers, qui combattait pour les cinq ans jusqu'à menacer de se retirer si on ne les lui accordait pas. Histoire militaire, causes des désastres de la France, conditions du service, tout était passé en revue, et c'est après le débat le plus approfondi que le service de cinq ans était adopté par l'assemblée à la majorité, non pas d'une voix, mais de plus de 200 voix! Assurément il n'y avait ni surprise ni équivoque. Entre les deux systèmes, le choix était fait avec maturité, de façon à défier tous les commentaires et toutes les contestations. Que s'est-il donc passé depuis cinq ans qui ait pu infirmer une solution si solennellement consacrée? Quelle circonstance inconnue nécessiterait un supplément d'étude et créerait une opportunité, que M. Keller lui-même d'ailleurs, bien qu'ancien partisan du service de trois ans, était l'autre jour le premier à contester? Où donc est la raison de cette insistance à reproduire une proposition déjà repoussée il y a six mois? Est-ce uniquement ce besoin de tout changer, de tout remuer, qui est si malheureusement en honneur dans la chambre de Versailles? Il se peut que M. Laisant, qui est un ancien officier et de plus quelque peu radical, tienne à se procurer une occasion d'exposer ses idées militaires; franchement ce n'est pas un motif pour soumettre périodiquement à de semblables épreuves l'organisation de l'armée française, d'introduire la mobilité dans ce qui exige le plus de suite, le plus de temps et le plus de soins.

Que dans un certain nombre d'années, après une expérience suffisante, on soit conduit à examiner de nouveau ces modifications, qui ne seraient aujourd'hui qu'une imprudence et une irréflexion, ce n'est point impossible. M. Thiers lui-même, si opiniâtre quand il s'agit du pays et de sa puissance militaire, M. Thiers lui-même, il y a cinq ans, n'écartait pas absolument ces perspectives. « Si les idées de paix se répandent, disait-il, vous pourrez par le budget réduire ces cinq ans à quatre, et nous-mêmes, — je ne parle pas de moi, c'est un avenir trop loin de moi, mais de ceux qui nous succéderont, — quand nos successeurs, voyant par exemple le corps des sous-officiers reformé, auront le sentiment que l'armée est parfaitement constituée, qu'on n'a pas précisément besoin de garder les hommes cinq ans, ils trouveront peut-être bon de ne vous demander qu'un sacrifice de quatre ans au lieu de cinq. » Que veulent dire ces paroles, où M. Thiers mettait un art fa-

milier relevé par le patriotisme? Elles signifient que dans la pensée de M. Thiers, comme dans la pensée de tout le monde, aujourd'hui comme il y a cinq ans, la durée du service se rattache à une multitude d'autres mesures de réorganisation qui n'ont pas reçu une application complète, dont quelques-unes attendent même encore la sanction parlementaire. Des projets, il y en a de toute sorte. Il y a une loi sur l'administration de l'armée que le sénat a votée et que la seconde chambre va maintenant examiner à son tour. Il y a une loi sur l'état-major qui vient à peine d'être présentée. Voilà pour les degrés supérieurs de la hiérarchie. Sur l'état des sous-officiers, il y a aussi trois ou quatre projets plus ou moins heureusement conçus, qui tous se proposent de remédier à un mal profond, à l'affaiblissement des cadres, qui tous ont pour objet de retenir les sous-officiers, de les fixer sous le drapeau en leur assurant quelques avantages matériels, en relevant leur situation, en leur créant une sorte de carrière, et pour cela on a le meilleur modèle dans l'organisation de la maistrance de la marine. La pressante importance de ces dernières mesures, personne ne la méconnaît. Pour tout le monde, c'est la condition invariable. La question des trois ou des cinq ans se lie en réalité à la constitution de cadres permanens et solides. Il est évident que plus l'armée sera fortement encadrée, plus il deviendra facile, par un simple jeu budgétaire, comme le disait M. Thiers, de réduire en fait les années de service. C'est le but auquel on peut tendre; mais on n'en est pas encore là, et parce qu'il y a des propositions sur les sous-officiers, le problème n'est pas beaucoup plus avancé.

L'essentiel est donc de ne pas tout brouiller, de commencer par le commencement, de réaliser d'abord les conditions sans lesquelles on ne peut pas toucher à la durée du service. Quand on aura réalisé ces conditions, on verra, et en attendant qu'on cesse de faire briller ce mirage trompeur des trois ans aux yeux de nos soldats et des populations faciles à tromper! Qu'on évite de créer une sorte de trouble avec ces propositions à effet et à sensation dont l'unique résultat ne peut être nécessairement que d'affaiblir l'autorité d'une organisation si récente! Au fond d'ailleurs, quand on y regarde de près, la question n'est point là où on la place. La loi de 1872, telle qu'elle a été faite, suffit à tout, et il n'y a aucune nécessité de brusquer les règlemens parlementaires pour proposer en toute hâte, sans perdre un jour, des réformes qui ne réformeront rien. La vraie question est, non dans les lois, mais dans la manière dont on applique ces lois, dans l'esprit qui anime à tous les degrés ce grand corps de l'armée, dans la direction imprimée à ce vaste travail de réorganisation si peu avancé. Si les sous-officiers ne restent pas dans leur corps, s'ils se hâtent de partir dès que l'heure de la libération est venue, cela peut tenir sans doute à l'insuffisance de la situation qui leur

est faite et aussi à cette concurrence de l'industrie dont parlait M. Thiers; mais en même temps fait-on tout ce qu'il faudrait pour les encourager, pour les soutenir dans leur rude carrière? Est-on bien sûr d'employer les meilleurs moyens pour raviver, pour entretenir dans la jeunesse française qui se presse sous les drapeaux cet esprit militaire dont l'affaiblissement trop visible est un des symptômes les plus dignes de toutes les sollicitudes patriotiques? Si le volontariat d'un an n'a pas répondu entièrement aux espérances qu'on avait conçues, s'il prête à tant de critiques, ce n'est pas absolument la faute d'une disposition législative, c'est tout simplement parce que l'application a été mal comprise, mal dirigée et poursuivie de la manière la plus décousue, quelquefois avec un mauvais vouloir à peine déguisé. Le mal est là, dans l'esprit, dans la direction de tous les jours. Il peut dépendre du gouvernement, des chefs militaires, de créer par leur impulsion, par leur incessante activité, une vie nouvelle dans l'armée, et, pour le moment, à coup sûr, ce n'est pas en substituant le service de trois ans au service de cinq ans qu'on hâtera ce rajeunissement, cette grande réforme morale autant que militaire. Ébranler par un vote irréfléchi, par un caprice radical, une loi à peine éprouvée, ce serait tout bonnement troubler une expérience, ajouter un désordre à une situation déjà assez compliquée et donner un exemple de plus de cette impatience agitatrice que la chambre des députés porte malheureusement dans toutes les sphères politiques ou administratives.

Que se propose-t-on, à quoi espère-t-on arriver en appliquant à tout cette activité fébrile? Voilà la question de l'armée livrée de nouveau à tous les débats et à toutes les polémiques! Aujourd'hui c'est sur les chemins de fer, à propos d'une convention négociée entre M. le ministre des travaux publics et la compagnie d'Orléans, qu'on discute à perte de vue, reproduisant toutes les théories de rachat par l'état, toutes les récriminations contre le monopole des grandes compagnies, et tout cela, bien entendu, pour n'arriver à aucune conclusion précise. Il y a une commission occupée à revoir les lois sur les réunions publiques, et certainement elle est en train d'enfanter des réformes qui paraissent devoir être d'un ordre capital. Autrefois les réunions devaient être tenues dans un lieu clos et couvert; aujourd'hui le lieu devra être clos, mais il n'aura pas besoin d'être couvert! Par le passé, un représentant de la police devait assister aux réunions avec un caractère officiel; aujourd'hui, il pourra toujours assister aux réunions, mais il ne sera pas tenu d'avoir ses insignes! On voit bien par là évidemment la pressante nécessité de la révision des lois sur les réunions publiques! Le plus curieux est ce qui se passe dans la commission chargée d'entreprendre le code de la presse. Comment se terminera ce grand travail? La malheureuse commission semble manifestement se perdre dans un dédale de

rapports, d'exposés historiques, d'abrogations totales ou partielles, de modifications puériles. Elle s'est donné le champ libre; elle prétend commencer son code en déclarant que toutes les lois anciennes sont abrogées. Elles seront abrogées à la condition d'être remplacées, et si la commission continue, elle n'est pas près d'arriver à la fin de l'œuvre qu'elle a si glorieusement inaugurée. Elle semble oublier la nature et la limite de sa mission. Elle n'a pas tout à refaire, elle n'a rien à inventer; sa vraie mission serait de choisir parmi les lois anciennes, dont quelques-unes, celles de 1819, peuvent servir de modèles, les dispositions bonnes à conserver, — de grouper, de réunir ces dispositions éparses de façon à fixer la législation dans un cadre unique, en élaguant tout ce qui n'est que transitoire ou parasite. A ce prix, elle ferait non pas une œuvre nouvelle, qui serait d'ailleurs difficile aujourd'hui, mais une coordination utile qui simplifierait la situation confuse de la presse. La commission ferait bien surtout de réfléchir avant de refuser à M. le ministre de l'intérieur les garanties qu'il paraît avoir réclamées pour la répression des délits contre les souverains étrangers; elle se rendrait ainsi par prévoyance à des nécessités d'un ordre général qui pourraient un jour ou l'autre lui être rappelées brutalement.

La commission de la presse ne voit pas qu'en agissant comme elle paraît disposée à le faire, en refusant les plus simples garanties, en étendant démesurément son travail, elle risque de tout compromettre ou de n'arriver à rien. Non, elle ne le voit pas, et c'est là justement ce qu'il y a de curieux dans ce monde parlementaire, dans cette masse de propositions qui vont encombrer d'innombrables commissions. Les auteurs de motions ne voient pas qu'ils font une œuvre vaine ou périlleuse, qu'ils ne réussissent qu'à propager le sentiment de l'instabilité et de l'incertitude. Ils croient naïvement travailler pour la république, ils ne s'aperçoivent pas qu'il y a plusieurs manières de perdre un régime, qu'il y a la violence d'abord, mais qu'il y a aussi le gaspillage du temps et du pouvoir. S'ils ne savent plus parfois où ils en sont, s'ils sont embarrassés eux-mêmes au sein de leur agitation stérile, ils ont sans doute une ressource, une façon de tout expliquer : c'est la faute du sénat! S'il y a des plaintes, elles ne peuvent évidemment venir que de mécontens systématiques, des ennemis de la république. Fort bien! En attendant, les auteurs de propositions inutiles, le ministère qui les laisse trop souvent passer, ceux qui veulent faire vivre la république et le sénat comme la chambre, devraient méditer ces paroles que M. Thiers aurait, dit-on, prononcées récemment, qu'il était digne de prononcer : « L'esprit modéré dont nous nous réclamons consiste à avoir des idées de gouvernement. Je fais le métier de la vieillesse, je prêche dans le désert; mais il faut bien défendre le dernier reste de l'esprit de gouvernement... » C'est la moralité de nos affaires intérieures.

M. Thiers, en défendant l'autre jour l'organisation de l'armée et ce qu'il appelait le dernier reste de l'esprit de gouvernement, ne s'est point interdit de parler de cet état général de l'Europe où la seule garantie d'influence et même de conservation est dans la puissance militaire. C'est là l'autre côté, le grand côté de la situation du moment, et l'ancien président de la république, sans cesser de compter sur la paix, en mettant sa confiance dans la sagesse des cabinets, ne méconnaît pas les périls que la question d'Orient a créés, qui ne sont pas certainement conjurés! Dans ce compte toujours ouvert entre la paix et la guerre, qui aurait été récemment, dit-on, l'objet d'un pari entre l'empereur Alexandre II et le comte Adlerberg, le souverain pariant pour la guerre, le ministre pariant pour la paix, il y a sans doute la part notable des chances pacifiques. La Porte ottomane a signé définitivement sa réconciliation avec la Serbie; elle négocie encore avec le Monténégro, et s'il y a ici plus de difficultés, elles seront vraisemblablement résolues dans un esprit de modération; mais en même temps une énigme nouvelle est venue se poser devant l'Europe : c'est le voyage du général Ignatief en Occident. Le général Ignatief est un diplomate homme d'esprit et d'habileté fort expert dans les affaires d'Orient, ayant toute la confiance de son souverain. Il a commencé son voyage par Berlin, où il a passé quelques jours; puis il est venu à Paris, où il ne pouvait manquer de trouver une hospitalité empressée. Le général Ignatief, en voyageant pour la diplomatie, voyage aussi, à ce qu'il paraît, pour soigner ses yeux, pour une ophthalmie, et d'après un correspondant anglais, il aurait dit dernièrement avec une pointe d'ironie que chacun des oculistes qu'il avait consultés lui avait indiqué un traitement différent. L'ophthalmie du général Ignatief serait alors un peu l'image de la question d'Orient. Quel est le traitement que le représentant du tsar est venu proposer aux cabinets de l'Occident pour la Turquie, pour cet empire que l'empereur Nicolas appelait autrefois « l'homme malade? »

La première chose, il nous semble, est de se rendre compte des élémens principaux de cette situation assez étrange, assez difficile, où les derniers événemens ont laissé l'Europe. Il y a trois faits essentiels. La conférence de Constantinople s'est réunie, elle est convenue de certaines propositions adoptées en commun par les grandes puissances, et elle s'est séparée sans avoir pu faire accepter par la Turquie ce qu'elle proposait. Le prince Gortchakof, au lendemain de l'échec de la conférence, a adressé à tous les cabinets une circulaire constatant cette déception et demandant à l'Europe ce qu'elle entend faire. Enfin, au milieu de tout cela, la Russie a toujours sur le Pruth une armée nombreuse prête à tout événement. La mission du général Ignatief ressort nécessairement, invinciblement de ces données essentielles. Il s'agit pour la Russie d'obtenir, en réponse à la circulaire du prince Gortchakof, un acte qui assure

une sanction à l'œuvre de la conférence, qui précise l'attitude commune de l'Europe vis-à-vis de la Turquie, et qui par cela même permette au gouvernement du tsar de rappeler au moins une partie de son armée; ou bien, si l'on ne peut s'entendre, il s'agit de constater une situation qui laisse à la Russie la liberté de son action. Tout tourne évidemment autour de ces points principaux. Il y a quelques semaines, lord Derby disait en plein parlement que la paix dépendait d'un seul homme, du tsar, sur qui pesait la responsabilité des événemens; aujourd'hui on dit à Saint-Pétersbourg que la paix dépend de l'Angleterre, et c'est effectivement à Londres que la question s'agite en ce moment. Nul doute que le gouvernement anglais ne se prête à tout ce qui sera possible pour désintéresser la Russie sans engager, bien entendu, sa politique dans des complications sans issue. Ce qui est certain, c'est que le désir de la paix est partout plus que jamais, et que de grands gouvernemens décidés à détourner une crise redoutable ne peuvent pas, ne doivent pas, pour leur honneur, échouer dans une si généreuse entreprise.

Au milieu de tous ces bruits de guerre et de paix qui traversent incessamment l'Europe, il y a un incident dont nous ne voudrions parler qu'avec réserve, sous l'inspiration de cette sympathie naturelle qui s'éveille invinciblement toutes les fois qu'il s'agit des populations de l'Alsace-Lorraine. Le gouvernement allemand a cru devoir prononcer des expulsions à peu près systématiques contre les jeunes gens de l'Alsace-Lorraine qui, après avoir opté pour la nationalité française et après avoir rempli leur devoir de soldats dans notre armée, sont revenus dans leurs familles. Le gouvernement allemand exerce ses droits, nous ne les discutons pas. D'autres plus heureux en Angleterre jugent l'usage de ces droits, et pour ce qui est de l'humanité, la société de protection des Alsaciens-Lorrains de Paris s'est empressée de remplir tous ses devoirs. Le gouvernement allemand est-il donc lui-même si intéressé à infliger des épreuves nouvelles aux familles de ces généreuses provinces?

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

UN DRAME MODERNE EN GRÈCE.

Les Nuits attiques. — I. — *Galatée*, de M. S. N. Basiliadis. Athènes.

Un drame composé de ces deux élémens dissemblables, la fable antique et le conte populaire moderne, écrit en Grèce, dans la langue des

Sophocle et des Euripide, par un homme qui avait lu Shakspeare, Goethe et la plupart de nos auteurs dramatiques contemporains, n'y a-t-il pas là de quoi attirer notre attention? Au moment où la *Galatée* de M. Basiliadis, déjà représentée à Athènes, va paraître traduite en français par nos soins, nous voudrions en donner aux lecteurs de la *Revue* une rapide analyse, ou tout au moins présenter les sources intéressantes auxquelles l'auteur s'est inspiré.

M. Basiliadis est mort voici peu de temps; quoique fort jeune, il a cependant laissé après lui un nombre considérable d'ouvrages dont quelques-uns sont dignes d'être remarqués. Son drame, sans être exempt de faiblesses, a pour nous le puissant attrait de faire revivre sur la scène des personnages directement empruntés à la fable, mais animés du caractère et des sentimens qu'une ballade populaire prête à des héros modernes. La tâche était délicate; comment d'un pareil alliage composer une œuvre solide, rendre au sujet l'unité qui lui manque au moins en apparence, rajeunir des types vieillis au souffle d'une inspiration toute récente et conserver en même temps à l'action du mouvement, de la vraisemblance? M. Basiliadis en est venu à bout, grâce à un réel talent.

Son procédé est simple : réservant pour l'intrigue et le dénoûment l'émotion du conte populaire, il a consacré le premier acte tout entier au développement de la légende ancienne. Pygmalion, ici roi de Chypre, implore encore les dieux, et, malgré les exhortations d'Eumèle, prêtre d'Apollon, les conjure d'animer sa statue. Les dieux se vengent de ses vœux sacriléges : Galatée naît. En même temps, et c'est ici que la ballade moderne vient compléter la tradition, Rennos, le frère maudit de Pygmalion, reparaît après un long exil. Nous le voyons, au deuxième acte, la mine farouche, le teint hâlé; il raconte ses exploits; il a pris part à l'expédition des Argonautes, et, comme Desdémone, Galatée l'aime « pour les périls qu'il a traversés. » En vain Rennos lutte, s'enfuit, résiste; il revient à elle, et la mort de Pygmalion est arrêtée entre eux.

Dès lors nous ne saurions trouver un résumé plus complet et plus exact de toute la suite de cette pièce que dans le sauvage récit qui va suivre : l'auteur le cite lui-même dans sa préface et reconnaît qu'il est peu de plus beaux chants et qui soient mieux capables d'inspirer.

LA FEMME INFIDÈLE (1).

« ... Il y avait deux frères pleins de cœur et de tendresse; — la tentation s'éleva pour les désunir : — le plus jeune aimait la femme du premier. — Et un jour de fête, un dimanche, un jour de Pâques, — la jeune femme sortit du bain et le jeune homme de sa maison, — et ils s'en allèrent ensemble au loin, tout seuls.

(1) Extrait de Passow, *Carmina popularia Græciæ recentioris*. etc.

« Ma fiancée, combien je t'aime et combien je te voudrais...

« Que dis-tu là, mon beau-frère, ô pauvre maître? — Si tu m'aimes comme je t'aime, et si tu me veux comme je te veux, — tue ton frère pour m'épouser.

« Hélas! quelle raison trouverai-je pour le tuer?

« Dieu vous a donné des vignes et des champs, — mettez-vous à partager vos champs de vignes; — donne-lui ceux du haut, et les plus épuisés, — et mets dans ton lot ceux qui sont bien situés et fertiles. »

« Alors il monte son cheval noir et arrive dans le champ.

« Eh, Constantin, il est temps, il est temps que nous partagions, — viens pour que nous divisions nos vignes. — Prends celles du haut et les plus épuisées; — je mettrai dans mon lot celles qui sont bien situées et fertiles.

« Pourquoi, pourquoi, mon petit frère, pourquoi prendrais-je celles du haut? — Si tu le veux, partageons; mais partageons comme tout le monde.

« Prends celles du haut, Constantin, sinon, nous nous tuerons!

« A ta volonté, mon frère, et que tout soit à toi! — Plutôt que de nous désunir, je te donne ma part.

« Alors la tristesse l'a pris, il a vu son injustice; il se retire à l'écart et s'assied en pleurant... — Il monte son cheval noir et retourne au village. — Il a appelé sa fiancée, il appelle sa fiancée :

« Fiancée, holà, apporte-moi de l'eau que je lave mon épée — toute souillée de sang, du sang de mon frère.

« Et celle-ci dans son empressement, dans sa grande joie, — saisit vite la tasse qui était pleine de vin, — et elle descend l'escalier pour lui verse de l'eau.

« Oh! il la prend par les cheveux et il la déchire!... »

C'est de cet inimitable cri du dernier vers que l'auteur a tiré son dénoûment, et, depuis le troisième acte, toute cette dernière partie est traitée de main de maître. Pleine de naturel et de passion, l'action ne se ralentit pas un instant; les deux héros ne peuvent pas reporter sur la scène cette énergique concision du chant populaire, mais la situation ne perd pas à être développée. Galatée transformée convainc Rennos : elle use de toutes les forces de son amour pour le décider à tuer son frère; elle lui montre à l'avance toutes les péripéties du drame et son plaidoyer rapide est brûlant, ses argumens sont puissants, irrésistibles : elle prévoit tout, elle excuse tout. Rennos hésite encore : « Oui, pardon, tu as raison, reprend-elle, renonce à mon amour, il est bien plus élevé que toi. Ne tourne pas tes regards vers moi, intrépide guerrier, mais tiens-toi blotti, dans une pose convenable; le maître pourrait entrer. Comment, stigmatisé, tu as eu le courage d'approcher de ma robe traînante! Tremble alors, compagnon de Thésée; pâlis de crainte, le maître

monte l'escalier!... Fuis, disparais, ô général couvert de lauriers, le tyran de Chypre t'a entendu... Tiens!... le voilà!... » Galatée aussi triomphe; sa beauté revêt un caractère surnaturel et le public, transporté, l'applaudit victorieuse dans le crime.

Plus loin, Rennos revient; « il a vu son injustice, la tristesse l'a pris;... » il fait à Galatée le récit menteur du meurtre, et devant sa douleur elle n'a pas un regret; elle le console, elle l'embrasse : « Laisse toute pensée lugubre ensevelie avec Pygmalion dans la nuit d'hier, dit-elle, voici qu'un nouveau matin se lève pour nous. » Et plus bas, tandis qu'elle aussi apporte de l'eau pour laver le glaive sanglant : « Ah! si j'avais su qu'un instant seulement tu te serais ainsi affligé, c'est la main seule de Galatée qui se serait plongée dans le sang... » Alors Rennos tire son épée; il la frappe : « Ah! jamais, tu ne m'as jamais aimée! » Elle dit ces seuls mots en tombant : « Mais ne t'en va pas, viens près de moi, Rennos! » Et elle meurt en apercevant Pygmalion qui l'a entendue et qui se précipite éperdu : « Tout, je comprends tout, s'écrie-t-il; dieux, pourquoi m'avez-vous trompé? Et toi, Rennos, pourquoi?.. » Est-elle morte adultère? reprend-il après un instant de douloureux silence. — Non! — Et il s'agenouille, il étreint Galatée; il l'appelle, il pardonne, il pleure, et la toile tombe pendant qu'Eumèle, le prêtre d'Apollon, paraît au fond de la scène, étendant les mains pour rappeler la vengeance des dieux.

L'émotion que laisse la lecture de ces dernières scènes est profonde, et dès lors l'auteur n'a pas manqué son but. L'action, qui pourrait perdre à n'être pas aussi condensée que dans le chant populaire, est néanmoins d'une seule pièce, rapide, poignante. Plus d'une situation difficile à traiter se dénoue avec bonheur; certains élans de passion chez Galatée sont admirablement saisis et ne sauraient être rendus d'une façon plus dramatique, l'expression est heureuse, émue, souvent d'une très grande poésie. Sans doute, jugé dans son ensemble, le drame présente plus d'une imperfection : on y relève quelques répétitions, des longueurs surtout qui suspendent l'intérêt; mais en somme l'œuvre existe, elle est faite, et en raison même de la difficulté, la critique saura gré à M. Basiliadis d'avoir appliqué les ressources de son talent à une tentative qui sera quelque jour renouvelée.

PAUL D'ESTOURNELLES DE CONSTANT.

Le Chemin des bois, poésies par M. André Theuriet, 2e édit. Paris 1877. Lemerre.

Le Chemin des bois date d'il y a une dizaine d'années, et la plupart des pièces ont paru pour la première fois ici même; mais le livre n'a rien perdu de sa fraîcheur. M. Theuriet est un de ces poètes qui, ayant

dès l'abord pris possession de leur domaine, en sont bien maîtres. Ses vers, d'une grâce agreste et d'un sentiment vrai, nous ramènent au charme bienfaisant des humbles horizons et de la vie simple cachée en la nature. Il n'a guère fréquenté les alentours du Parnasse contemporain, il n'est pas de ceux qui peuvent dire : « Mon cœur saigne pour la rime. » Mais il est bien de son pays, de ce versant occidental des Vosges, où l'on voit « les lignes sombres des futaies épaisses bleuir au-dessus des vignes. » Il dirait volontiers avec Horace : *Ille mihi præter omnes terrarum angulus ridet.* Ces forêts sont la patrie de sa muse, et il leur dédie ses vers :

Aux bois émus, aux bois baignés
De rosée et de lumière
J'offre ces vers tout imprégnés
De la senteur forestière.

Vivant dès l'enfance dans l'intimité de cette nature, M. Theuriet y a puisé sa saine inspiration. De là cette langue précise et ferme, cette saveur rustique rehaussée par des expressions locales que l'auteur glisse çà et là dans ses vers d'une main heureuse, de là l'arome vivifiant des bois qui court entre ces pages. La mélancolie de la jeunesse fuyante et des amours perdus s'y mêle comme le parfum pénétrant d'une fleur mystérieuse et cachée. Toutefois la note triste qui traverse ces poésies est toujours adoucie par les joyeux murmures de la forêt et dominée par la voix de la nature renaissante. M. Theuriet aime la forêt dans tous ses détails; s'il la sent en poète, il en connaît les secrets non moins qu'un chasseur ou qu'un garde forestier. Aussi trouvons-nous en lui un paysagiste consommé dont les descriptions sobres et nettes nous font voir la jeune et la haute futaie, le chêne et la graminée, les boutons d'or qui flottent dans l'onde des ruisseaux et les nids blottis dans la grande herbe.

Par ses qualités d'observateur ému, M. Theuriet est également un charmant peintre d'intérieur; mais son talent sympathique se montre, selon nous, dans toute son originalité là où, s'inspirant de la chanson proprement dite, l'agrandissant par un souffle personnel, il donne une voix au peuple lui-même. Cet accent, assez rare dans la poésie française, est bien marqué dans *la Chanson du Vannier*, dans *le Charbonnier* et dans le chant des bûcherons du poème de *Sylvine*. Il y a dans ces vers toute l'énergie des « francs coupeurs de chênes, aux cœurs trempés comme des cognées, » la joie saine et la mâle poésie qui se dégagent du travail. C'est dans cette voie que nous voudrions voir persévérer M. Theuriet, puisque le roman lui-même, où il obtient un si légitime succès, le ramène quelquefois à la poésie. Il pourrait nous donner tout un cycle de chansons graves, gaies ou touchantes sur les travaux des

campagnes et des villes. Son talent rhythmique, sa sensibilité fine, son observation vive et juste, feraient merveille dans ce genre, où Pierre Dupont n'a réussi que rarement. En ce cas, nous demanderions seulement au poète d'emprunter au romancier quelques-unes de ces qualités, c'est-à-dire d'élargir son cadre, de donner plus de relief à ses types et de dramatiser davantage ses récits.

Un mot encore du poème de *Sylvine*, qui clôt le volume. Engilbert de Paulmy est un jeune noble que son père laisse en mourant dans un dénûment voisin de la misère. Il aime Sylvine, la fille d'un tisserand; mais le père Roch, avec tout l'orgueil d'un plébéien travailleur, refuse sa fille au fils du noble, qui d'ailleurs est plus pauvre que lui-même. Alors le jeune homme, sautant à pieds joints par-dessus plusieurs couches sociales, se fait bûcheron pour gagner sa vie et obtient Sylvine du père réconcilié. La métamorphose d'Engilbert de Paulmy en Lazare, le franc coupeur de chênes, est sans doute un peu brusque, et le saut qu'il fait de son château seigneurial dans un chantier de bois un peu hardi, mais le sentiment généreux, l'aspiration sincère, qui animent ce récit poétique n'en sont pas moins vrais. C'est le besoin qu'éprouve notre société vieillie de se retremper dans la vie simple et de reprendre des forces au cœur de la nature. Les plus beaux vers de ce poème sont encore consacrés à la forêt. On y trouve une description des métamorphoses de la forêt dans le cercle des quatre saisons, page d'une saveur et d'une ampleur virgilienne, que traverse un souffle des *Géorgiques*. La forêt est la véritable héroïne, la grande inspiratrice de M. Theuriet, et nous ne saurions l'en blâmer. Il a dit dans un de ses plus aimables récits, *l'Automne dans les bois*, si je ne me trompe : « Les forêts sont le cœur de la France. Un peuple qui n'aurait plus de forêts serait un peuple perdu. » Cette parole est matériellement et moralement vraie. La forêt n'est pas seulement le réservoir des eaux, le modérateur du climat, l'orgueil de la terre et le luxe du continent, elle représente bien autre chose encore; elle est pour les hommes un réservoir de vigueur et de santé, une source de jeunesse et de vie, l'asile de la légende et du chant. Les forêts et les traditions qui couvraient notre vieille France n'ont plus laissé sur notre sol que de maigres massifs et dans la mémoire du peuple que des souvenirs confus, mais il en reste encore assez pour la reboiser et la rajeunir. Personne ne serait plus digne de commencer cette œuvre que les poètes et particulièrement ceux qui, comme M. Theuriet, sont remplis de la séve du sol natal. E. S.

Le directeur-gérant, C. Buloz.

SAMUEL BROHL

ET COMPAGNIE

DERNIÈRE PARTIE (1).

IX.

L'arrêt impitoyable prononcé par Mme de Lorcy chagrina M. Moriaz, mais ne le découragea point. Il estimait que, quoi qu'elle en pût dire, les précautions sont une bonne chose, que, s'il faut prendre son mal en patience, il n'est pas défendu de chercher à l'adoucir, qu'il est permis de préférer aux folies complètes les folies du genre tempéré, et un mauvais rhume ou une grippe à une fluxion de poitrine qui emporte le malade. — Le temps et moi, nous suffirons à tout, disait fièrement Philippe II. — M. Moriaz disait avec moins de fierté : Traîner les choses en longueur et consulter à tête reposée avec son notaire sont les meilleurs correctifs à un mariage dangereux qu'on ne peut plus empêcher. Son notaire, M. Noirot, en qui il avait toute confiance, était absent; une affaire importante l'avait appelé en Italie. Il fallait attendre son retour et que jusque-là tout demeurât en suspens.

Dans le premier entretien qu'il eut à ce sujet avec sa fille, M. Moriaz la trouva fort raisonnable, très disposée à entrer dans ses vues, à accéder à tous ses désirs. Elle lui savait trop de gré de sa résignation pour ne pas l'en récompenser par un peu de complaisance; au surplus, elle était trop heureuse pour être impatiente : elle avait gagné le principal de son procès, il lui en coûtait peu d'être facile dans ce qui concernait les incidens.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 février, des 1er et 15 mars.

— On t'accusera de faire un coup de tête, lui dit son père. Tu es peu sensible aux jugemens du monde, au qu'en dira-t-on; je le suis davantage, ménage ma faiblesse ou ma couardise. Sauvons les apparences, n'ayons pas l'air de nous presser ou de nous cacher, agissons avec poids et mesure. Dans ce moment, il n'y a personne à Paris; laissons à nos amis le temps d'y revenir. Nous leur présenterons le comte Larinski. Les grandes félicités ne craignent pas qu'on les discute. Ton choix sera discuté par les uns, approuvé par les autres. M. Larinski a le don de plaire, il plaira, et tout le monde excusera ma résignation, dont Mme de Lorcy me fait un crime.

— Vous m'aviez promis que votre résignation serait mêlée d'un aimable enjoûment, je la trouve un peu mélancolique.

— Tu ne peux pourtant pas exiger que je sois ivre de joie.

— M'assurez-vous du moins que vous avez pris bravement votre parti, que vous ne songez plus à en appeler?

— Je te le jure.

— Bien, nous ménagerons votre faiblesse, lui répondit-elle, et elle dit *amen* à tout ce qu'il lui proposa.

Il fut convenu que le mariage aurait lieu dans le courant de l'hiver, et qu'on attendrait deux mois avant de procéder aux premières formalités. M. Moriaz se chargea de faire agréer cet arrangement à Samuel Brohl, qui le goûta fort peu. Il n'eut garde pourtant d'en rien témoigner. Il dit à M. Moriaz qu'il était encore dans le premier étonnement de son bonheur, qu'il n'était pas fâché d'avoir du temps pour s'en remettre; mais il se promit en secret de trouver quelque artifice pour abréger les délais, pour hâter le dénoûment. Il appréhendait les accidens, l'imprévu, les bourrasques, les orages, la grêle, la nielle, tout ce qui peut en lommager ou perdre les moissons; il lui tardait d'avoir récolté la sienne et de l'avoir précieusement serrée dans son grenier. En attendant, comme ses espèces tiraient à leur fin, il écrivit à son vieil ami, M. Guldenthal, une lettre majestueuse à la fois et confidentielle qui produisit le plus grand effet. M. Guldenthal jugeait qu'un bon mariage est une bien meilleure sûreté qu'un mauvais fusil. Au surplus, il avait eu l'agréable surprise d'être remboursé intégralement à l'échéance, capital et intérêts. Il fut charmé de voir revenir à lui un si excellent débiteur, il s'empressa de lui avancer au denier cinq tout l'argent qui pouvait lui faire besoin, et même davantage.

Un mois s'écoula paisiblement, pendant lequel Samuel Brohl se rendit deux ou trois fois chaque semaine à Cormeilles. Il s'y faisait adorer de tout le monde, y compris le jardinier, les concierges et la chatte angora qui l'avait accueilli lors de sa première visite. Cette belle minette aux soies blanches avait conçu pour Samuel Brohl une déplorable sympathie; peut-être avait-elle reconnu qu'il avait

l'âme et toutes les grâces félines. Elle lui prodiguait les avances les plus flatteuses, elle aimait à se frôler contre lui, à sauter sur ses genoux, à se reposer dans son giron. En revanche, le grand épagneul fauve de Mlle Moriaz tenait rigueur au nouveau venu et le regardait de travers; quand Samuel essayait de le caresser, il grondait en sourdine, montrait les dents, ce qui lui valut de vertes corrections de sa maîtresse. Les chiens sont nés gendarmes ou agens de police; ils ont des divinations merveilleuses et la haine instinctive des gens dont l'état civil n'est pas orthodoxe, dont les papiers ne sont pas en règle ou qui empruntent les papiers des autres. Quant à Mlle Moiseney, qui n'avait pas le flair d'un épagneul, elle était folle de ce noble, de cet héroïque, de cet incomparable comte Larinski. Dans un tête-à-tête qu'il avait eu avec elle, il lui avait témoigné tant de respect pour son caractère, tant d'admiration pour ses lumières naturelles et acquises qu'elle en avait été touchée jusqu'aux larmes; pour la première fois elle se sentait comprise. Ce qui l'avait émue davantage encore, c'est qu'il lui avait demandé en grâce de ne jamais quitter Mlle Moriaz et de considérer comme sienne la maison qu'il aurait un jour. — Quel homme! s'écriait-elle avec autant de conviction que Mlle Galet.

La principale étude de Samuel Brohl était de s'insinuer dans les bonnes grâces de M. Moriaz, dont il redoutait les arrière-pensées. Il y réussissait en quelque mesure, ou du moins il désarmait son mauvais vouloir par la correction irréprochable de ses manières, par la réserve de son langage, par son incuriosité absolue dans toutes les questions qui pouvaient avoir un rapport prochain ou lointain avec ses intérêts. Où donc Mme de Lorcy avait-elle pris qu'il y eût dans Samuel Brohl un commissaire-priseur, qu'il fît le signe de la croix avec les yeux? S'il s'était oublié à Maisons, il ne s'oubliait jamais à Cormeilles. Que lui importaient les choses de la terre? Il nageait dans le bleu, le ciel lui avait ouvert ses portes; les bienheureux sont trop perdus dans leur extase pour regarder aux détails et pour dresser l'inventaire du paradis. Cependant les extases de Samuel ne l'empêchaient pas de se rendre en toute occasion agréable ou utile à M. Moriaz. Il lui demandait souvent la permission de l'accompagner dans son laboratoire. M. Moriaz se flattait d'avoir découvert un nouveau corps simple, auquel il attribuait des propriétés fort curieuses. Depuis son retour, il s'occupait d'expériences délicates dont il ne se tirait pas toujours à son honneur : ses mouvemens étaient brusques et ses mains un peu gourdes; il lui arrivait parfois de tout casser. Samuel lui proposa de l'assister dans une manipulation qui demandait beaucoup d'adresse; il avait les doigts souples, déliés, subtils d'un escamoteur, et la manipulation réussit au-delà de toute espérance.

M. Moriaz se connaissait bien quand il confessait qu'il était sensible à l'opinion; c'était effectivement sa faiblesse, dont nous ne saurions lui faire un crime. Il n'est pas facile au sage de régler sa conduite à l'égard de l'opinion publique, c'est une puissance qu'il est dangereux de mépriser; il n'est pas moins dangereux de se mettre dans sa dépendance, qui est une tyrannie : elle se trompe souvent; mais il y a presque toujours un peu de raison dans ses déraisons, un fond de justice dans ses injustices. Le sage doit savoir s'enfermer dans sa cellule et défendre contre le monde la fière solitude de sa conscience; le mal est que la solitude prolongée finit quelquefois par fausser l'esprit et que le régime cellulaire produit souvent des fous; si grand que soit un homme, c'est si peu de chose qu'un homme tout seul! M. Moriaz craignait d'autant plus l'opinion qu'il lui prêtait un visage; il la voyait sous les traits d'une femme de cinquante ans, laquelle avait de beaux restes, une voix un peu sèche et de noirs sourcils qui se fronçaient facilement; c'étaient les sourcils de Mme de Lorcy. Il avait contracté l'habitude de ne rien faire sans se dire : — Qu'en pensera Mme de Lorcy, ce grand juge en matière de convenances? — Il ne niait pas que ce grand juge n'eût des préjugés; mais dans tout ce qui ne concernait pas la chimie, il respectait ses décisions, il redoutait son blâme : quand les sourcils noirs se fronçaient, sa conscience était inquiète. Les hommes qui travaillent beaucoup aiment à posséder leur âme en paix, et lorsqu'ils ont au pied une épine, il leur tarde de l'ôter ou de n'y plus penser. M. Moriaz cherchait à se persuader que, tout bien pesé, le comte Larinski était un gendre très convenable, très avouable, qu'il pouvait se rassurer sur l'avenir de sa fille et s'occuper tranquillement de donner un peu plus de jour à son laboratoire; c'est une si belle invention qu'une chapelle transparente! Quoique les enthousiasmes délirans de Mlle Moiseney lui portassent sur les nerfs, il était disposé à trouver que la Pologne avait du bon, il prenait tout doucement son écharde en amitié; mais aussi longtemps que Mme de Lorcy boudait, il ne pouvait se rassurer tout à fait, et Mme de Lorcy s'obstinait à bouder. Il lui avait écrit de nouveau, il était allé deux fois la voir sans la trouver; elle ne lui avait pas répondu, elle ne lui avait pas rendu ses visites. Les femmes ne restent pas volontiers sous le coup d'une défaite. Mme de Lorcy était furieuse d'avoir été jouée par le comte Larinski; rétractant toutes les concessions qu'elle lui avait faites, sa rancune avait décidé que l'homme aux pâmoisons ne pouvait être qu'un aventurier. Elle avait à ce sujet des disputes avec M. Langis, qui persistait à soutenir que M. Larinski était un grand comédien, mais qu'à la rigueur ce pouvait être un vrai comte; dans ses voyages, il en avait connu qui trichaient au jeu et empochaient des affronts. Par un renversement des rôles,

Mme de Lorcy l'accusait à son tour d'être un naïf. Elle avait récrit à Vienne dans l'espérance d'obtenir de nouveaux renseignemens; on n'avait rien pu lui apprendre qui la satisfît. Elle ne perdait pas courage; elle savait que dans les affaires importantes de la vie, M. Moriaz se passait difficilement de son approbation; elle se promettait de bien choisir son moment pour lui livrer un assaut décisif. En attendant, elle se donnait le plaisir de l'inquiéter par son silence, de le chagriner par sa longue bouderie. Un jour M. Moriaz dit à sa fille :

— Mme de Lorcy nous tient rigueur; cela m'afflige. Je crains que tu n'aies laissé échapper quelque mot qui l'a froissée; je te serais fort obligé d'aller la voir et de tâcher de l'amadouer.

— Vous me donnez là une commission peu agréable, lui répondit-elle; mais je n'ai rien à vous refuser, j'irai demain à Maisons.

Au moment où avait lieu cet entretien, Mme de Lorcy, qui passait sa journée à Paris, venait d'entrer à l'École des Beaux-Arts. L'exposition de l'œuvre d'un peintre célèbre, mort depuis peu, y avait attiré beaucoup de monde. Mme de Lorcy allait et venait, quand elle distingua dans la foule une petite femme de soixante-cinq ans sonnés, au nez camus, dont les petits yeux gris pétillaient de malice et d'impertinence. Portant beau, le menton en l'air, son lorgnon à la main, elle examinait tous les tableaux d'un regard fureteur et dédaigneux.

— Eh! vraiment oui, c'est bien la princesse Gulof, se dit Mme de Lorcy en se détournant pour n'être pas aperçue. C'était à Ostende, pendant la saison des bains, que trois ans auparavant elle avait fait la connaissance de la princesse; elle se souciait peu de la refaire. Cette Russe hautaine, capricieuse, avec laquelle un hasard de table d'hôte l'avait fait entrer en liaison, n'avait pas pris place parmi ses meilleurs souvenirs.

La princesse Gulof était la femme d'un gouverneur-général, qu'elle avait épousé en secondes noces après un long veuvage. Il ne la voyait pas souvent; deux ou trois fois l'an, c'était tout. En revanche, d'un bout de l'Europe à l'autre, ils entretenaient un commerce de lettres fort régulier; le prince ne faisait rien sans prendre les avis de sa femme, qui lui en donnait d'excellens. Dans les premières années de leur mariage, il avait commis la faute d'être sérieusement amoureux d'elle; il y a des laideurs épicées et endiablées qui inspirent de folles passions. La princesse avait trouvé ce procédé du plus mauvais goût; elle n'avait eu ni repos ni relâche qu'elle n'eût donné de sa main une maîtresse à Dimitri Pavlovitch, qui avait fini par entendre raison. De ce jour, un accord parfait avait régné entre les deux époux, que séparait l'Europe et que réunissait la boîte aux lettres. Pendant longtemps, elle avait eu des passions

vives et ne leur avait rien refusé. Elle estimait que la morale est une pure convention, comme les règles du whist ou du baccarat, et elle ne s'en cachait point; elle avait l'habitude de dire tout ce qu'elle pensait. A la vérité, ses passions n'étaient que des caprices violens, des curiosités orageuses dont elle voulait avoir le fin mot. Elle allait à la découverte, elle multipliait les expériences; elle avait rencontré beaucoup de déceptions et elle en avait conclu que l'homme est bien peu de chose. Elle passait très vite et même brusquement d'une expérience à l'autre; elle n'attendait pas d'avoir lu le livre jusqu'au bout pour le jeter au panier, le plus souvent le premier chapitre lui suffisait; quant aux préfaces, elle n'en avait que faire. Cependant, il lui était venu sur le tard un caprice de durée, dont elle s'était fait une chère habitude; pendant près de cinq ans elle s'était flattée d'avoir enfin trouvé ce qu'elle cherchait. Hélas! pour la première fois, elle avait été quittée, délaissée, avant que son goût se fût épuisé. Cette désertion avait causé une cuisante blessure à son orgueil, elle avait conçu une haine implacable pour l'infidèle, et puis elle l'avait oublié. En doublant le cap de la soixantaine, elle s'était subitement calmée, elle ne vivait plus que par le cerveau. Elle s'était jetée dans les sciences naturelles, elle faisait des dissections, c'était peut-être une manière de se venger. Elle avait des idées très avancées, elle professait le transformisme le plus radical, elle tenait pour démontré que l'homme dérive du singe et que le singe dérive des monères et du *bathybius Haeckelii*. Elle méprisait profondément quiconque se permettait d'en douter, et au demeurant elle méprisait tout le monde. Elle n'engendrait pas la mélancolie; tout disséquer et tout mépriser, c'est encore une façon d'être heureux.

Pendant leur commun séjour à Ostende, Mme de Lorcy s'était acquis les bonnes grâces de la princesse Gulof en pansant avec une admirable dextérité Moufflard, son bichon, à qui un maladroit avait cassé la patte. La princesse adorait Moufflard, quoiqu'elle eût par intervalles la tentation de l'ouvrir pour savoir ce qu'il y avait dedans. Elle avait su gré à Mme de Lorcy de sa sympathie et de ses bons soins, et avait eu pour elle des attentions aimables. Mme de Lorcy avait répondu de son mieux à ses avances; mais elle goûtait médiocrement cette margot dont les caquets ne tarissaient pas et qui se plaisait à lui narrer la chronique secrète de toutes les capitales de l'Europe; Mme de Lorcy s'était bientôt lassée de ses commérages cosmopolites et de sa physiologie, elle la trouvait méchante et cynique. En la rencontrant à l'École des Beaux-Arts, son premier mouvement fut de l'éviter; tout à coup elle se ravisa. Elle avait depuis quelques semaines une idée fixe à laquelle elle rapportait tout; une inspiration lui vint, qui sans doute tombait du ciel en droiture.

— La princesse Gulof, se dit-elle, a passé sa vie à courir le monde, sa vraie patrie est un wagon de chemin de fer bien capitonné, il n'est pas de grande ville où elle n'ait séjourné, il n'est pas de ragots qu'elle ne sache, elle connaît toute la terre; ne serait-il pas possible qu'elle connût le comte Larinski?

Mme de Lorcy revint sur ses pas, fendit la foule, réussit à s'approcher de la princesse, et, la tirant par sa manche, elle lui dit :

— Vous voilà donc, princesse! Comment se porte Moufflard?

La princesse la regarda de côté, et, lui serrant la main entre son pouce et son index sans plus de cérémonie que si elle l'avait vue la veille : — Moufflard se porte fort mal, ma chère, répondit-elle. Il y a deux mois qu'il est mort d'une indigestion.

— Et vous l'avez pleuré.

— Je suis encore inconsolable.

— Oh! bien, princesse, je me charge de vous consoler. Je possède un bichon, qui n'a pas six mois; on n'en voit pas de plus charmant, qui ait le nez plus court ni le poil plus blanc et plus fin. Je suis très utilitaire, comme vous savez; je n'aime que les gros chiens qui servent à quelque chose. Acceptez-vous Moufflard II? mais il faudrait venir le prendre, cela me procurerait le plaisir de vous voir à Maisons.

La princesse répliqua qu'elle allait en Angleterre, qu'elle ne faisait que traverser Paris, que ses heures étaient comptées, et deux minutes après elle annonça à Mme de Lorcy qu'elle irait la voir le lendemain dans l'après-midi.

Le jour suivant, Mme de Lorcy vit entrer dans son salon la princesse Gulof. On s'occupa d'abord du bichon, qui fut trouvé charmant et digne de succéder à Moufflard Ier. Mme de Lorcy pelota quelque temps en attendant partie, puis elle s'écria :

— A propos, princesse, vous qui savez tout, vous qui êtes une femme universelle, n'avez-vous jamais entendu parler d'un mystérieux personnage, qui s'appelle le comte Abel Larinski?

— Pas que je sache, ma chère, bien que son nom ne me soit pas absolument inconnu.

— Cherchez bien dans vos souvenirs, vous avez dû le rencontrer quelque part, vous avez visité toute la terre...

— Habitable, interrompit-elle; mais à mon point de vue particulier, la Sibérie ne l'est pas, et c'est là, si je ne me trompe, qu'on a dû expédier votre Larinski.

— Plût au ciel! Peut-être avait-on pensé à procurer cette petite fête à son père, dont vous me parlez; par malheur il avait eu la précaution d'émigrer en Amérique. L'inconvénient de l'Amérique, c'est qu'on en peut revenir, car le fils, mon Larinski à moi, en est revenu, et c'est là ce qui me désole.

— Que vous a-t-il donc fait? demanda la princesse en tirant les oreilles au bichon, qui sommeillait sur ses genoux.

— Je vous ai parlé jadis à Ostende de ma filleule, Mlle Moriaz, qui est une créature adorable. Je me proposais de la marier à mon neveu, M. Langis, qui est un jeune homme accompli. Ce Larinski est survenu, il a jeté un charme sur cette enfant, et il l'épousera.

— Le grand mal! Est-il beau?

— C'est, à vrai dire, son seul mérite.

— C'est un mérite suffisant, répliqua la princesse, dont l'œil gris jeta une étincelle. La beauté d'un homme, il n'y a que cela de clair, le reste est matière à discussion.

— Permettez-moi de considérer les choses à un point de vue un peu plus bourgeois, reprit Mme de Lorcy. Aussi bien, si je dois vous dire toute ma pensée, je soupçonne le comte Larinski de n'être ni un vrai Larinski, ni un vrai comte; je mettrais ma main au feu que les Larinski sont tous morts, et que celui-ci est quelque chevalier d'industrie.

— Votre cas finira par m'intéresser, répondit la princesse. Ne dites pas trop de mal des chevaliers d'industrie; j'en ai connu quelques-uns, c'est une des variétés les plus curieuses de l'espèce humaine. Laissez donc votre filleule épouser le sien, cela mettra du piquant dans sa vie; ce pauvre monde est si ennuyeux.

— Grand merci! ma filleule n'est pas née pour épouser un chevalier d'industrie. Je déteste ce Larinski, j'ai juré de lui jouer quelque abominable tour.

— Ne vous échauffez pas, ma chère. De quelle couleur sont ses yeux?

— Verts comme ceux des chats et des chouettes.

Le regard de la princesse Gulof jeta de nouveau une étincelle et elle s'écria : — Un aventurier aux yeux verts! C'est un beau parti, et je vous trouve bien difficile.

— Vous me chagrinez, princesse, repartit Mme de Lorcy. Je m'étais promis que vous me prêteriez l'assistance de vos lumières, de votre incomparable pénétration, de votre coup d'œil exercé, que vous m'aideriez à démasquer ce Polonais, à lui découvrir quelque vice rédhibitoire... Soyez bonne une fois dans votre vie; me permettez-vous de vous le présenter?

— Je vous répète que je traverse Paris en courant, lui répliqua la princesse, et qu'on m'attend en Angleterre. Au surplus, vous faites trop d'honneur à mon incomparable pénétration. Je vous jure que je ne me connais pas en Larinski, dispensez-vous de me présenter le vôtre. Je suis une bonne femme, qui a été souvent une bonne dupe, et je ne m'en plains pas. Ce qu'il y a de mieux dans mon passé, c'est un certain nombre d'erreurs agréables et d'hommes

qui savaient bien mentir. J'ai pris le parti de juger sur l'étiquette, et je ne demande à personne de me montrer le fond de son sac; j'ai découvert depuis longtemps que les sacs n'ont point de fond. Laissez votre filleule agir à sa tête; si elle se trompe, c'est qu'elle veut se tromper, et elle sait mieux que vous ce qui lui convient. Eh! bon Dieu, quand il y aurait sous la voûte du ciel un ménage malheureux de plus, la grande affaire! D'ailleurs il n'y a que les sottes qui soient malheureuses et qui s'arrêtent bêtement devant une porte fermée; les autres passent à côté, elles font un trou dans la haie. Le mariage, ma chère, est une institution usée jusqu'à la corde. Dans dix ans d'ici, il n'en sera plus question, et il n'y aura plus que des femmes libres et des maris à l'essai. Dans dix ans d'ici, la comtesse Larinska sera une comtesse libérée. Laissez-la faire son temps de galères, elle n'en aura que plus de plaisir à jeter son bonnet par-dessus les moulins.

La princesse Gulof achevait sa déclaration de principes quand la porte s'ouvrit, et Mlle Moriaz entra. Quoi qu'il pût lui en coûter, la future comtesse Larinska s'acquittait de la promesse qu'elle avait faite à son père. Mme de Lorcy n'eut garde de lui faire mauvais visage; elle alla à sa rencontre, lui tendit les deux mains, la baisa sur les deux joues et lui reprocha du ton le plus affectueux la rareté de ses visites, puis elle la présenta à la princesse, qui lui dit : — Approchez, ma belle, que je vous regarde; on assure que vous êtes adorable.

Aussitôt qu'Antoinette se fut approchée, la princesse, attachant sur elle ses yeux percés en vrille, l'examina de la tête aux pieds, passa en revue ses perfections; on eût dit un fermier normand faisant une emplette à la foire aux bestiaux. Le résultat de cette enquête fut favorable; la princesse s'écria : — Effectivement, elle est très bien! — et partit de là pour prétendre que Mlle Moriaz ressemblait beaucoup à certaine personne qui avait joué un certain rôle dans certaine aventure, qu'elle entreprit de raconter. A peine eut-elle terminé son récit, elle en entama un autre. Mme de Lorcy était sur les épines; elle savait par expérience que les histoires de la princesse Gulof étaient à l'ordinaire fort scabreuses et peu propres à être entendues jusqu'au bout par des oreilles virginales. Elle regardait Antoinette avec inquiétude, et lorsqu'elle voyait venir un passage particulièrement croustilleux, elle était prise d'un accès de toux. La princesse, comprenant ce que cela voulait dire, s'appliquait à gazer, mais ses gazes étaient toujours fort transparentes. Alors Mme de Lorcy toussait de nouveau, et la princesse finissait par perdre patience, s'interrompait brusquement, s'écriait :

— Et ceci, et cela, *et cætera*... Ainsi finit l'aventure.

Mlle Moriaz écoutait et regardait d'un air étonné, n'entendant pas

malice à ces accès de toux, à ces interruptions, et ne devinant point ce que signifiait : Et ceci, et cela, *et cætera*. Il lui parut que la princesse Gulof avait l'esprit baroque, elle la soupçonna même d'avoir le cerveau un peu dérangé, le timbre un peu fêlé; mais elle lui sut gré de s'être trouvée là à point nommé pour la sauver d'un tête-à-tête avec Mme de Lorcy, pour lui épargner des explications désagréables, une discussion déplaisante.

Elle demeura près d'une heure plantée sur une chaise, regardant avec une sorte de stupeur tourner les ailes de ce moulin à paroles qui n'aimait pas à chômer, et dont le claquet battait avec bruit. Après avoir glosé sur son prochain, y compris les empereurs et les grands-ducs, et avoir multiplié les *et cætera*, la princesse Gulof s'était mise tout à coup sur la physiologie; cette science, qu'elle avait approfondie, était, à son avis, le secret de tout, l'alpha et l'omega de la vie humaine. Elle exposa quelques thèses matérialistes avec une crudité d'expressions qui effaroucha les oreilles pudiques et délicates de Mlle Moriaz. L'étonnement qu'elle avait éprouvé d'abord se compliqua d'un peu de scandale; elle jugea que sa visite avait assez duré, et elle battit en retraite sans que Mme de Lorcy cherchât à la retenir.

En arrivant à Cormeilles, sa voiture se croisa avec un jeune homme à cheval qui, la tête basse, laissait sa monture cheminer au pas qui lui plaisait. Ce jeune homme tressaillit lorsqu'une voix de soprano qu'il préférait à la plus belle musique du monde lui cria : — Où allez-vous, Camille?

Il s'inclina sur l'encolure de son cheval, mit chapeau bas et répondit : — A Maisons.

— N'y allez point, on y dit de vilaines choses. — Et Mlle Moriaz ajouta sur un ton de reine : — On ne passe pas, vous êtes mon prisonnier.

Elle l'obligea de rétrograder; dix minutes après, elle était descendue de son coupé, il avait sauté à bas de sa selle, et ils étaient assis tête à tête sur un banc.

M. Langis avait rencontré peu de jours auparavant M. Moriaz, qui s'était plaint amèrement que lui aussi l'abandonnait et qui lui avait arraché la promesse de venir le voir. Il s'était exécuté. Avait-il bien choisi son heure? Le fait est qu'il avait été à fois satisfait et navré d'apprendre que Mlle Moriaz était absente. Les contradictions sont le fond de l'homme, surtout de l'homme amoureux. C'est par la même raison qu'il avait béni et maudit le ciel, qui venait de lui faire rencontrer Antoinette. Pendant quelques instans, il avait perdu contenance, mais il s'était bientôt remis; il avait formé la généreuse résolution de jouer au naturel, de soutenir jusqu'au bout son rôle d'ami et de frère. Il s'en était si bien acquitté à Saint-

Moritz qu'Antoinette le croyait guéri du caprice d'un jour qu'elle lui avait inspiré et qu'elle n'avait jamais pris au grand sérieux.

— La dernière fois que je vous ai vu, lui dit-elle, il vous a échappé un mot qui m'a fait beaucoup de peine; mais j'aime à croire que vous n'aviez pas l'intention de m'en faire.

— Je suis un grand coupable, répondit-il, et je me bats la poitrine. J'ai manqué de respect à votre dieu.

— Heureusement mon dieu n'en a rien su, et s'il l'avait su, je l'aurais apaisé en lui disant : Pardonnez à ce jeune homme, il ne sait pas toujours ce qu'il dit.

— Il le sait même rarement; mais que voulez-vous? un homme qui s'évanouit, cela m'a toujours paru un peu bizarre. Il faut se défier de ses préjugés, chaque pays a ses usages, et puisque la Pologne est un pays qui vous plaît, je tâcherai d'en voir les bons côtés.

— Voilà ce qui s'appelle parler. J'entends aujourd'hui même vous réconcilier avec le comte Larinski; restez à dîner avec nous, il arrivera tout à l'heure; le premier devoir de tous les gens que j'aime, c'est de s'aimer les uns les autres.

M. Langis se défendit d'abord énergiquement d'accepter cette invitation; Antoinette insista, il finit par s'incliner en signe d'obéissance. La jeunesse a le goût de souffrir.

Le chapeau sur l'oreille, traçant des figures dans le sable avec une baguette qu'il avait ramassée : — Je ne veux point de mal à M. Larinski, reprit-il d'un ton dégagé, et convenez pourtant que j'aurais le droit de le détester cordialement, car enfin, il y a deux ans, si je ne me trompe, j'ai eu l'honneur de vous demander en mariage. Vous en souvient-il?

— Parfaitement, répondit-elle en attachant sur lui ses yeux limpides; mais je dois vous avouer que cette fantaisie ne m'a jamais paru ni très raisonnable, ni très sérieuse.

— Vous avez tort; je puis vous certifier que votre refus m'a plongé pendant quarante-huit heures dans le désespoir, j'entends un de ces vrais désespoirs qui ne mangent, ni ne boivent, ni ne dorment, et qui parlent tout uniment de se tuer.

— Et au bout de quarante-huit heures vous vous êtes consolé?

— Eh! bon Dieu, c'est toujours par là qu'il faut finir, et c'est par là que les sages commencent. J'avais longtemps hésité avant de demander votre main, parce que je me disais : Si elle me refuse, je ne pourrai plus la revoir... Je vous revois, tout va bien.

— Et quand vous mariez-vous?

— Moi? jamais. Je mourrai garçon. Quand on n'a pas pu épouser Mlle Moriaz, on n'épouse personne. On pose pour l'inconsolable.

— Et du moment que cela n'empêche ni de boire, ni de manger, ni de dormir...

— On est intéressant, sans en subir les conséquences, répliqua-t-il gaîment. — Puis, ayant regardé autour de lui : — Il me semble que vous avez bouleversé cette terrasse, mis à droite ce qui était à gauche, supprimé des massifs, coupé des arbres; je ne m'y retrouve plus.

— Vous vous trompez bien; rien n'est changé ici, et c'est vous qui êtes un oublieux. Comment! vous ne reconnaissez pas cette terrasse, théâtre de tant d'exploits? J'étais un vrai tyran, je faisais de vous tout ce qu'il me plaisait. Vous vous révoltiez quelquefois, mais au fond l'esclave adorait sa chaîne. Ouvrez donc vos yeux. Tenez, voici le sycomore où vous avez grimpé un jour pour m'échapper parce que je voulais vous déguiser en fille, comme vous disiez, et que vous aviez peu de goût pour ce sot métier. Voici l'allée où nous lancions la balle, voici la charmille et les bosquets où nous jouions à cache-cache.

— Ou autrement dit à cligne-musette, répondit-il. Là-bas, en Hongrie, j'ai mis la chose en chanson et même en musique.

— Chantez-moi votre chanson.

— Vous vous moqueriez de moi, j'ai la voix fausse; mais je consens à vous la dire. Les rimes n'en sont pas riches, je ne suis pas un parnassien. Ah! par exemple, je vous y tutoie, dans cette chanson; vous en fâcherez-vous?

— Je suis décidée à ne me fâcher de rien.

— Écoutez mes pauvres vers, reprit-il, et vous me direz s'ils ne sont pas pleins de sentiment.

A ces mots, baissant la voix, sans oser la regarder, il lui récita les deux couplets que voici :

Jadis, dans les bois, dans les prés,
Doux souvenir des temps passés,
Sous la coudraie et sur l'herbette
Nous jouions à cligne-musette,
Jadis, dans les bois, dans les prés.
T'en souvient-il, mon Antoinette,
Doux souvenir des temps passés?

Jadis, dans les bois, dans les prés,
En jouant à cligne-musette,
Nous nous sommes si bien cachés
Que jamais, ô mon Antoinette,
Doux souvenir des temps passés,
Ni dans les bois, ni dans les prés,
Nous ne nous sommes retrouvés.

— Votre chanson est jolie, lui dit-elle; mais elle ment, puisque nous voilà tous deux sur ce banc.

Elle était si innocente du mal qu'elle lui faisait, de la torture qu'elle lui infligeait, qu'il ne pouvait l'accuser ni se plaindre d'elle:

pourtant il se demandait si dans le meilleur cœur de femme il n'y a pas un fond de cruauté, de férocité inconsciente. Il sentit les larmes lui venir aux yeux, prêtes à jaillir; il se baissa brusquement pour examiner un beau scarabée cornu qui traversait le gravier d'un pas hâtif, ayant à régler quelque affaire pressante. Quand M. Langis releva la tête, il avait les yeux secs, le visage serein, la lèvre souriante.

— Il est certain, reprit-il, qu'il y a deux ans j'ai dû vous paraître fort ridicule. Ce camarade de jeux, ce petit Camille pour rire, qui aspirait à se transformer en mari! La prétention était plaisante, en vérité.

— Point du tout, répondit-elle; mais j'ai pensé tout de suite que c'était une méprise. Les petits Camille ont la tête vive et chaude, ils sont sujets à s'abuser sur leurs sentimens. L'amitié et l'amour sont pourtant deux choses si différentes! Je disais un jour à Mlle Moiseney qu'une femme ne doit jamais épouser un ami intime, parce que c'est une manière de le perdre, et les amis sont bons à garder.

— Bah! que feriez-vous des vôtres aujourd'hui? Je trouve mon rôle bien modeste, bien insignifiant. Levez la trappe, je disparais.

— Mauvais conseil! je n'ouvrirai pas la trappe. On a toujours besoin de ses amis. Je me figure que dans tel cas donné la femme la plus heureuse se trouve quelquefois embarrassée. Elle a un éclaircissement, un avis, un service à demander, et elle ne peut s'adresser à son mari, car les maris ne s'entendent pas à tout. Si jamais cela m'arrive, c'est à vous, Camille, que je m'adresserai.

— Tope! s'écria-t-il; pour vous tirer d'embarras, j'accourrai, s'il le faut, du fond de la Transylvanie.

Et il lui tendit sa main droite, qu'elle secoua trois fois.

En ce moment, ils ouïrent le bruit d'un pas que Mlle Moriaz reconnut sur-le-champ, et le comte Larinski déboucha du sentier qui bordait la maison. Antoinette alla au-devant de lui, elle l'amena en le tirant par le bout de son gant qu'il venait d'ôter et tenait à la main.

— Messieurs, dit-elle, je n'ai pas besoin de vous présenter l'un à l'autre, vous vous connaissez déjà.

Peut-être se connaissaient-ils un peu trop, ce qui est pire que de ne pas se connaître du tout. Expert dans l'art de composer son visage, Samuel Brohl essaya de sourire, mais son sourire grimaçait, si vive était sa contrariété de trouver installé dans la place un homme dont la figure avait le privilége de lui déplaire souverainement. De son côté, M. Langis dut imposer à ses fibres musculaires un effort surhumain pour adresser au comte Larinski une inclination de tête presque courtoise, après quoi ils s'assirent, l'un contemplant le ciel, l'autre cherchant à retrouver son scarabée, qui avait disparu.

Mlle Moriaz se donna beaucoup de peine pour rompre la glace; elle avait beau faire, la conversation languissait, expirait à chaque instant. — Décidément il y a du froid entre eux, pensait-elle, leurs atomes ne s'accrochent pas, ils se ressemblent trop peu. — Elle observait à tour de rôle ces deux hommes, l'un à la taille mince et dégagée, à la fine moustache, un blondin qui ne paraissait pas son âge et dont la figure fraîche et jeune ne laissait pas deviner ce qu'il avait d'énergie dans la volonté, de nerf dans le poignet comme dans le caractère, l'autre large de carrure, à la tête puissante, à l'œil profond, fiévreux, tourmenté, romantique, où l'on découvrait toute une vie de souffrances et de combats. — Celui-ci est mon roman, dont je ne connais encore que la première page, pensait Antoinette; celui-là est un chapitre de ma jeunesse, que je relirai toujours avec plaisir... Mais pourquoi se regardent-ils donc comme deux chiens de faïence? Il faudra pourtant que, bon gré mal gré, ils finissent par se convenir et par s'aimer.

Il est difficile de faire entrer en propos deux hommes qui ne s'aiment pas; c'est plus tôt fait de les séparer, et c'est de quoi M. Moriaz se chargea. Quand il parut au bout de la terrasse, M. Langis se leva pour aller le rejoindre, et Antoinette resta seule avec Samuel Brohl, qui lui dit brusquement :

— M. Langis a-t-il l'intention de s'éterniser ici?

— Oh! bien, répondit-elle, il ne fait que d'arriver.

— Et vous le renverrez bientôt?

— Je comptais si peu le renvoyer que je l'ai retenu à dîner, pour vous procurer l'occasion de faire avec lui plus ample connaissance.

— Je vous remercie de vos aimables intentions; mais M. Langis me plaît peu.

— Qu'avez-vous contre lui?

— Je l'ai rencontré quelquefois chez Mme de Lorcy, il m'a toujours témoigné une politesse douteuse. Je flaire en lui un ennemi.

— Pure vision! M. Langis est mon ami d'enfance, et je l'ai prévenu que son devoir est d'aimer les gens que j'aime.

— Je me dédie des amis d'enfance, reprit-il en s'échauffant. Je ne serais pas étonné que ce jouvenceau fût amoureux de vous.

— Ah! par exemple, si vous l'aviez entendu tout à l'heure... Il me rappelait, ce jouvenceau, qu'il y a deux ans il a demandé ma main, et il me déclarait que quarante-huit heures lui avaient suffi pour se consoler de mon refus.

— Je ne savais pas le cas si grave et le personnage si dangereux. Vraiment, vous le gardez à dîner?

— Je l'ai invité; puis-je me dédire?

— Fort bien, je lui quitterai la place, s'écria-t-il en se levant.

Elle le regarda et demeura confondue d'étonnement, tant son

visage s'était transformé. Ses sourcils contractés dessinaient un angle aigu, et il avait l'air dur, âpre, mauvais. C'était un Larinski qu'elle ne connaissait pas encore, ou plutôt Samuel Brohl venait de lui apparaître, Samuel Brohl venait d'entrer en scène aussi subitement que s'il était sorti d'une boîte à surprises. Elle ne pouvait détacher ses yeux de lui, et il s'aperçut de l'effet qu'il produisait. Samuel Brohl rentra incontinent dans sa boîte, dont le couvercle se referma, et ce fut un vrai Polonais qui dit à Mlle Moriaz d'un ton grave, mélancolique et respectueux :

— Pardonnez-moi, je ne suis pas toujours maître de mes impressions.

— A la bonne heure, dit-elle, et vous restez, n'est-ce pas?

— Impossible, répondit-il; je serais maussade, et vous m'en voudriez.

Elle le pressa, il opposa à ses prières une résistance polie, mais inébranlable. Elle en ressentit un vif chagrin. Depuis quatre semaines, son cœur était en fête et comme épanoui dans sa joie; un amandier en fleurs n'est pas content lorsqu'il se sent mordu tout à coup par une bise aigre, dont le souffle glacial effeuille sa couronne; il grelotte et se prend à douter du printemps.

Mlle Moriaz reconduisit Samuel Brohl jusqu'à la grille.

— Adieu, lui dit-elle. Quand vous reverrai-je?

— Demain, après-demain, je ne sais.

— En vérité, vous ne le savez pas?

Il s'aperçut qu'elle avait les yeux pleins de larmes. Il lui baisa tendrement la main, et lui dit avec un sourire qui la consola :

— C'est la première fois que nous nous disputons; il est possible que j'aie tort, mais il me semble que, si j'étais femme, je n'épouserais pas volontiers un homme qui aurait toujours raison.

Cela dit, il s'assura de nouveau que ses yeux étaient humides, et il partit, charmé d'avoir constaté l'étendue de l'empire qu'il exerçait sur elle.

Quand elle eut rejoint M. Langis : — Est-ce moi par hasard qui ai mis en fuite le comte Larinski? lui demanda le jeune homme, j'en serais désolé.

— Rassurez-vous, répondit-elle, il était venu tout exprès pour m'avertir que sa soirée n'était pas libre.

Le dîner fut médiocrement gai. Mlle Moiseney avait une dent contre M. Langis, elle ne pouvait lui pardonner de s'être moqué d'elle plus d'une fois, ce qui était à ses yeux le vrai péché contre le Saint-Esprit. M. Moriaz était enchanté de se retrouver avec son cher Camille; mais il se disait mélancoliquement : — Pourquoi n'est-ce pas lui qui est mon gendre? — Antoinette eut à plusieurs reprises des absences; elle ne laissait pas de témoigner à Camille beaucoup

d'amitié. L'amour s'était rendu maître de cette âme généreuse; il pouvait bien lui commander des imprudences, mais il n'était pas en son pouvoir de lui faire commettre une injustice.

A neuf heures, M. Langis monta en selle et partit. Le long du chemin, il lui sembla plus d'une fois que son cœur allait se briser; alors il enfonçait l'éperon dans le flanc de son cheval, qui fendait l'air et dévorait l'espace. On eût dit qu'il avait fait le pari d'essouffler son chagrin, ou peut-être espérait-il que le vent qu'il coupait emporterait ses pensées dans les profondeurs de la nuit.

Pendant ce temps, Mlle Moriaz, accoudée sur le rebord de sa fenêtre, réfléchissait et méditait sur l'incartade du comte Larinski, en contemplant les étoiles; le ciel était sans nuages, à cela près qu'un petit flocon noir se dessinait au-dessus du Mont-Valérien. Mlle Moriaz avait le cœur gros, mais la ferme confiance que tout s'arrangerait le lendemain. Qu'est-ce qu'un point noir dans l'immensité d'un ciel étoilé?

X.

Il y avait une fois un bel Athénien, qui s'appelait Hippoclide, et qui était bien de sa race et de son pays; Aristophane se souvenait peut-être de lui quand il inventa sa république des oiseaux. Hippoclide était un oiseau fait homme; tout en lui était léger, la main, le pied, l'espérance et le cerveau. Il avait le cœur dans les talons, il passait sa vie à danser ou, pour mieux dire, il dansait sa vie. Il devint amoureux de la fille de Clisthène, tyran de Sicyone, qui était un homme grave. Il se fit grave, se composa un front sévère, et une année durant il s'interdit de rire et respecta toutes les convenances; on l'aurait pris pour un Spartiate de Sparte. Un effort si méritoire allait obtenir sa récompense; par malheur, il y eut un soir un grand festin dans lequel Hippoclide but un peu trop. Tout à coup il sauta sur la table et, à l'ébahissement de l'assistance et de Clisthène, il se mit à danser d'abord sur les pieds, ensuite sur les mains et sur la tête. Alors Clisthène lui dit : — Hippoclide, tu ne seras pas mon gendre, ta danse a tué ton mariage. — A quoi le bel Athénien répondit : — Hippoclide n'en a cure! et il continua de danser. — C'est ainsi que les ressorts longtemps comprimés se détendent et que tôt ou tard le naturel s'échappe.

Les choses ne se passaient point à Cormeilles comme à Sicyone; les pères n'y sont pas des tyrans et ne rompent pas les mariages, les princesses y font la pluie et le beau temps. Au surplus Samuel Brohl ne ressemblait guère à Hippoclide; l'un était un moineau, l'autre appartenait à la famille des oiseaux de proie, des rapaces et des voraces, il n'aimait point à danser et il possédait la gravité

propre à tous les animaux dont la chasse est le métier. Ce qu'il y avait de commun entre Hippoclide et lui, c'est qu'une fois certain d'être aimé et épousé, il venait de rendre la bride à son naturel; l'âpreté de ses appétits et de sa volonté s'était révélée soudain, et Mlle Moriaz avait pu s'apercevoir qu'il avait le bec crochu.

Cependant il y avait dans tout ce que faisait Samuel Brohl, dans ses incartades même, dans ses échappées, un peu de calcul et de combinaison. Sans doute, il avait éprouvé un vif déplaisir en rencontrant à Cormeilles M. Camille Langis; il avait peut-être des raisons particulières et très personnelles pour ne pas l'aimer. Toutefois il savait en un besoin commander à son humeur, à ses impressions, à ses rancunes, et quand il prenait la mouche, c'est qu'il y trouvait son compte. Il était impatient d'entrer en possession, de sentir son bonheur à l'abri de tous les hasards; les longueurs, les lenteurs, les remises, les précautions lui déplaisaient et l'irritaient. Il soupçonnait M. Moriaz de vouloir pousser le temps avec l'épaule et de préparer avec son notaire un bon contrat dressé en bonne forme, qui lierait les mains au comte Larinski. Il comptait saisir la première occasion de prouver qu'il était défiant, ombrageux, susceptible, dans l'espérance que Mlle Moriaz s'alarmerait, qu'elle dirait à son père : — J'entends me marier dans trois semaines et sans conditions. — L'occasion s'était présentée, Samuel Brohl n'avait eu garde de la manquer.

Le lendemain, il reçut le billet que voici :

« Vous m'avez fait du chagrin, beaucoup de chagrin. Déjà!.. J'ai passé une triste soirée, et j'ai mal dormi cette nuit. J'ai réfléchi sur notre discussion ou sur notre dispute; j'ai tâché de me persuader que j'avais eu tort : je n'y ai pas réussi, non plus qu'à vous comprendre. Ah! que vos défiances m'étonnent! Il est si facile de croire quand on aime. Écrivez-moi bien vite que vous avez réfléchi, vous aussi, que vous avez reconnu votre crime. Je n'exige pas que vous fassiez pénitence, le visage contre terre; mais je vous condamne à m'aimer aujourd'hui plus qu'hier, demain plus qu'aujourd'hui. A cette condition, je passerai l'éponge sur votre méchante sortie, et nous n'en reparlerons plus.

« A vous pour toujours. C'est entendu, n'est-ce pas? »

Samuel Brohl eut la surprise de recevoir en même temps un autre billet, ainsi conçu :

« Mon cher comte, je ne m'explique pas votre procédé; vous ne me donnez plus signe de vie. Je croyais avoir quelque droit à vos égards et que vous seriez accouru pour m'annoncer en personne le grand événement et chercher mes félicitations. Venez, je vous prie, dîner ce soir à Maisons avec l'abbé Miollens, qui meurt d'envie de

vous embrasser; vous savez qu'il étudie les hommes dans Horace, il n'en est aucun qu'il vous préfère.

« Ne me répondez pas et venez, sinon je me brouille à jamais avec vous. »

Samuel répondit comme suit à Mlle Moriaz :

« Soyez sûre que j'ai souffert plus que vous. Pardonnez-moi; il faut beaucoup pardonner aux hommes qui ont beaucoup pâti. Mon imagination est sujette à des effaremens. Vous dites que l'on croit quand on aime. Les grandes joies inespérées rendent mon cœur défiant. Depuis quelque temps surtout, je broie du noir. Après avoir voulu me dérober à mon bonheur, je tremble qu'il ne m'échappe; il me paraît trop beau pour n'être pas un rêve. Être aimé de vous!.. J'ai peur; chaque soir je me demande : M'aimera-t-elle encore demain? Peut-être à mon inquiétude se mêle-t-il un secret remords. Ma fierté ombrageuse a fait souvent mon supplice; vous affirmez que c'est de l'orgueil, je tâcherai d'en guérir, mais on ne guérit pas en un jour. Pendant ces longs mois d'attente, il me viendra plus d'un soupçon, plus d'une mauvaise pensée. Je vous promets de m'en taire et de m'en cacher.

« Vous me condamnez pour ma punition à vous aimer aujourd'hui plus qu'hier; vous savez bien que c'est impossible. C'est un autre châtiment que je m'infligerai. Mme de Lorcy m'invite à dîner. Je la soupçonne d'avoir pour moi une médiocre bienveillance, et je lui reproche d'être un peu sèche, de ne rien comprendre aux déraisons du cœur, qui sont la vraie sagesse. Je ne laisserai pas de me rendre à son invitation. C'est à Maisons et non à Cormeilles que je passerai aujourd'hui ma soirée. Êtes-vous contente de moi? Suis-je assez disposé à faire pénitence?

« Mais demain... Oh! j'arriverai demain à deux heures, j'entrerai par la petite porte verte qui s'ouvre au bas du verger. Voulez-vous faire quelque chose pour moi? Promenez-vous à deux heures dans ce sentier que j'adore. A cet endroit, le mur est un peu bas, et par-dessus j'apercevrai de loin, avant d'entrer, la soie blanche de votre ombrelle. Je compte, comme vous voyez, qu'il fera du soleil. Suis-je assez jeune? Cela n'est pas étonnant; je suis né il y a trois mois et demi; j'ai commencé de vivre le 5 juillet de cette année, à quatre heures de l'après-midi, dans la cathédrale de Coire. Pardonnez-moi tout, mes crimes, mes ombrages et mes enfances.

« A demain, ma chère folie. »

Le valet de pied qui avait porté rue Mont-Thabor la lettre de Mlle Moriaz lui rapporta la réponse qu'on vient de lire, et cette réponse dissipa son chagrin, mais en même temps la rendit pensive. Elle en médita certains passages, qui frappèrent particulièrement son attention. Bien que Samuel Brohl ne les eût pas soulignés, il

n'avait pas manqué son effet. Mlle Moriaz conclut qu'il serait bon d'avancer le terme, de presser les choses, qu'au premier jour elle prierait le comte Larinski de fixer lui-même la date de leur mariage. Quant au contrat, elle eut l'occasion de s'en expliquer sur l'heure avec son père, qui lui annonça qu'il avait invité à dîner pour le lendemain maître Noirot, son notaire.

Elle garda quelques instans le silence, puis elle dit : — Pourriez-vous m'expliquer à quoi servent les notaires?

Il lui répondit à peu près comme le Philosophe sans le savoir : — Nous ne voyons que le présent, les notaires voient l'avenir et les accidens possibles.

Elle lui repartit qu'elle ne croyait pas aux accidens et qu'elle n'aimait point les précautions, parce que les précautions supposent la défiance et peuvent sembler offensantes.

— Il fait très beau aujourd'hui, répliqua-t-il, mais il pourrait se faire qu'il plût demain. Si je partais ce soir pour un voyage, j'emporterais mon parapluie sans croire insulter la Providence. Qui te parle d'offenser M. Larinski? Non content de m'approuver, il me remerciera. Pourquoi refusait-il de t'épouser? Parce que tu es riche et qu'il est pauvre. Le contrat que je me propose de faire mettra à l'aise son désintéressement et sa fierté.

Elle lui répondit vivement : — La question d'argent n'existe pas pour lui, je désire qu'elle ne soit pas posée. Et puisque vous aimez les comparaisons, supposez que vous invitez l'un de vos amis à venir faire un tour dans votre potager. Vos espaliers sont chargés de fruits, et vous savez que votre ami est un honnête homme et qu'au surplus il n'aime pas les poires. Vous ne laissez pas de lui mettre les poucettes. Se tiendra-t-il, oui ou non, pour insulté?

Il lui riposta d'un ton courroucé que ce n'était pas la même chose, et, Mlle Moiseney s'étant permis d'intervenir dans la discussion pour appuyer Antoinette, pour déclarer qu'on ne se défie pas d'un comte Larinski et que les hommes de science sont incapables de comprendre les délicatesses du cœur, il la rabroua vertement, la pria de se mêler de ce qui la regardait. Pour la première fois de sa vie, il était sérieusement en colère. Antoinette le caressa pour le calmer et promit qu'elle ferait bon visage à maître Noirot, qu'elle écouterait ses avis avec une religieuse attention, qu'elle s'efforcerait d'en profiter, sauf à lui démontrer que les notaires n'ont pas le sens commun.

Pendant que M. Moriaz avait cet orageux entretien avec sa fille, Samuel Brohl était en route pour Maisons. Après l'avoir étonné, le billet et l'invitation de Mme de Lorcy lui avaient fait plaisir; il y voyait la preuve qu'elle renonçait à conjurer l'inévitable événement, à lutter contre le destin et Samuel Brohl, qu'elle prenait le

parti de faire bonne mine à sa défaite. Il avait formé le généreux dessein de la consoler de son déboire, de se gagner sa bienveillance à force de bonne grâce et de modestie. — Je l'ai roulée, se disait-il en souriant, mais en vérité je ne lui en veux point.

Seul dans son wagon, Samuel Brohl était heureux, parfaitement heureux. Il touchait au port, il tenait pour une chose établie qu'avant quinze jours les bans seraient affichés. Était-il seul dans son compartiment? Une image adorée lui faisait compagnie; il lui parlait, elle lui répondait. A une frigidité d'âme peu commune, Samuel Brohl joignait une imagination qui prenait feu, et quand son imagination s'allumait, il sentait en lui quelque chose de chaud, qu'il prenait pour un cœur, et sincèrement il se persuadait qu'il en avait un. En cet instant, il voyait Antoinette telle qu'il l'avait quittée la veille, le teint animé, les pommettes enflammées, les yeux pleins de reproches, le regard humide, presque noyé. Elle ne lui avait jamais paru si charmante. Il se croyait si follement amoureux qu'il était tenté de se moquer un peu de lui-même. Il savourait par anticipation les joies qui lui étaient réservées, il fêtait le jour et l'heure où cette élégante créature serait à lui, où il pourrait disposer d'elle comme de son bien, dévorer page après page, chapitre après chapitre, ce beau livre imprimé avec luxe et richement relié.

Cependant il n'était pas homme à s'absorber dans cette rêverie. Ses pensées allaient plus loin; il embrassait en idée son avenir tout entier, qu'il façonnait à sa guise. Il prenait congé de son triste passé, comme un aveugle qui par miracle a recouvré la vue se sépare de sa sébile et de son chien, fâcheux témoins de ses mauvais jours. Il en avait fini avec les petits métiers, avec le travail ingrat, avec les servitudes humiliantes, avec le souci du lendemain, avec la nécessité de compter ses sous, avec les repas maigres, avec les expédiens, les détresses et les usuriers; il disait adieu à tout cela. Désormais il remuerait l'argent à la pelle, il aurait en partage l'abondance, les fêtes, la joie de ne rien faire, le plaisir de commander, toutes les douceurs et toute la quiétude d'un bon petit égoïsme couché dans l'ouate et l'édredon, nourri d'ortolans, qui posséderait deux ou trois maisons, une voiture, des chevaux et une loge à l'Opéra. Quel avenir! Par intervalles, Samuel Brohl passait sa langue sur ses lèvres; elles avaient soif.

Alnaschar le paresseux avait pour tout bien, comme on sait, huit cents drachmes d'argent, et il se promettait d'épouser un jour la fille du grand-vizir. Il lui tardait que ce mariage fût une affaire réglée pour pouvoir s'habiller comme un prince et monter un cheval dont la selle serait en or fin. Il se proposait de donner de bonnes habitudes à sa femme, de la dresser à l'obéissance, de lui apprendre à se tenir debout devant lui, toujours prête à le servir; il avait ré-

solu qu'au premier caprice, à la première mutinerie, il la corrigerait du regard, de la main et même du pied. Si Samuel Brohl avait l'esprit plus rassis que l'Athénien Hippoclide, il était moins brutal qu'Alnaschar de Bagdad; mais était-il beaucoup moins féroce? Il se proposait, lui aussi, de faire l'éducation de sa femme, il entendait que la fille du grand-vizir se consacrât tout entière à son bonheur et à son service. Posséder une belle esclave aux yeux bruns, aux cheveux châtains, dorés à la racine, qui ferait de Samuel Brohl son padichah et son dieu, qui passerait sa vie à ses genoux, guettant ses volontés, lisant son bon plaisir sur son front, attentive à ses fantaisies et à ses sourcils, lui appartenant corps et âme, levant sur lui des regards de gazelle timide ou de levrette fidèle, tel était son rêve de félicité conjugale. Et qu'aurait-il besoin de faire l'éducation de Mlle Antoinette Moriaz! L'amour s'en chargerait. Elle adorait Samuel Brohl, il l'avait à sa dévotion, à sa discrétion; impossible qu'elle lui refusât jamais rien! D'avance elle était préparée à tous les acquiescemens, à toutes les obéissances, elle serait sa servante et sa chose. Les drôles font gloire de pénétrer sans peine les honnêtes gens; ils ne les comprennent jamais qu'à moitié. Il en est des sentimens des honnêtes gens comme de certaines langues réputées faciles qui sont pleines de secrets, de finesses inaccessibles aux esprits vulgaires. Tel commis-voyageur apprend l'italien en trois semaines et ne le saura jamais; Samuel Brohl avait appris en quelques jours Mlle Moriaz, mais il ne la savait pas.

Il arriva à Maisons dans la disposition d'esprit la plus riante, la plus flatteuse. En traversant le parc de Mme de Lorcy, il fit la réflexion qu'elle avait eu deux enfans morts en bas âge, qu'elle était libre de tester comme elle l'entendait, qu'elle avait le cou un peu court et le tempérament apoplectique, qu'Antoinette était sa filleule, qu'à la vérité Mme de Lorcy était en pique avec le comte Larinski, mais que le comte était adroit et saurait bien regagner ses sympathies. Le parc lui parut magnifique; il en admira les longues allées droites, qui avaient l'air de s'en aller jusqu'à Pékin, il s'arrêta quelques instans devant le hêtre pourpre, et il lui sembla qu'il y avait quelque chose entre ce bel arbre et lui. Il contemplait avec des yeux de propriétaire la terrasse plantée de superbes tilleuls, et il décida qu'il s'établirait dans son château de Maisons, que sa jolie villa de Cormeilles ne serait pour lui qu'un pied à terre. Comme on voit, son imagination ne se refusait rien; elle brassait l'or, l'argent et les songes.

Nous ignorons si Mme de Lorcy avait en réalité le tempérament apoplectique; ce qui est certain, c'est qu'elle n'était pas morte. Samuel Brohl l'aperçut de loin sur la vérandah, où elle venait de s'avancer pour guetter son arrivée. Il s'était oublié dans le parc qui

devait être un jour son parc, et elle commençait à s'inquiéter.

Elle lui cria : — Enfin... Vous vous faites toujours attendre. — Elle ajouta de l'air le plus affable : — Nous nous revoyons aujourd'hui dans des circonstances moins tragiques, et j'espère que vous emporterez un meilleur souvenir de Maisons.

Il lui baisa la main, en disant : — Le bonheur veut être acheté, je ne pouvais payer trop cher le mien.

Elle l'introduisit dans le salon, où à peine fut-il entré, il vit une femme qui, étalée sur une causeuse, s'éventait en devisant avec l'abbé Miollens. Il demeura immobile, l'œil fixe, respirant à peine, froid comme un marbre; il lui sembla que les quatre murs du salon oscillaient de droite à gauche et de gauche à droite, et que le parquet se dérobait sous ses pieds comme le pont d'un navire agité par un fort tangage.

Le jour précédent, Antoinette partie, Mme de Lorcy était revenue à la charge auprès de la princesse Gulof, et la princesse avait fini par consentir à retarder son départ, à dîner avec l'aventurier aux yeux verts et à lui faire subir un interrogatoire. Elle était là; oui, c'était bien elle. Le premier mouvement de Samuel Brohl fut de gagner la porte et les champs; il n'en fit rien. Il regarda Mme de Lorcy; elle le regardait elle-même avec étonnement, elle se demandait ce qui se passait en lui, elle ne s'expliquait pas le désordre qui se peignait sur sa figure. — C'est un hasard, se dit-il; elle ne m'a pas attiré dans un piége, il n'y a pas complot. — Cette pensée lui procura un demi-soulagement.

— Eh bien! qu'est-ce donc? lui demanda-t-elle. Mon pauvre salon vous porte-t-il encore malheur?

Il lui montra du doigt une jardinière, et lui dit : — Vous aimez les jacinthes, les tubéreuses; il y a ici un parfum capiteux qui m'a saisi. Vous allez me prendre pour une femmelette.

Elle lui répondit d'une voix caressante : — Je vous prends pour un grand homme qui a de terribles nerfs; mais vous savez par expérience que, si vous avez des faiblesses, j'ai des sels. Voulez-vous mon flacon?

— Vous êtes mille fois trop bonne, répliqua-t-il. — Et bravement il marcha au-devant du danger. Les dangers en robe de faille sont les plus redoutables de tous. Tout en marchant, Samuel Brohl se parlait à lui-même, et, comme Henri IV, il se disait : — Tremble, carcasse! je t'en ferai voir bien d'autres.

Mme de Lorcy le présenta à la princesse, qui leva le menton pour l'examiner de ses petits yeux clignotans. Il lui parut que ces deux prunelles grises braquées sur lui étaient deux balles qui venaient le frapper en plein cœur; il frissonna de la tête aux pieds et se demanda s'il était mort ou vivant. Il s'aperçut bien vite qu'il vivait

encore; la princesse était demeurée impassible, pas un muscle n'avait remué sur son visage. Elle finit par faire à Samuel un sourire presque gracieux et lui adressa quelques mots insignifians, qu'il n'entendit qu'à moitié et qui lui semblèrent exquis, délicieux. Il s'imagina qu'elle lui disait : — Tu as de la chance, tu es né coiffé; ma vue a baissé depuis quelques années, et je ne t'ai pas reconnu; bénis ton étoile, te voilà sauvé. — Elle ne disait plus rien qu'il l'écoutait encore, buvant ses paroles et le son de sa voix. Il éprouva un tel transport de joie qu'il faillit sauter au cou de l'abbé Miollens, qui venait de lui prendre la main en s'écriant :

— Qu'en pensez-vous, mon cher comte? Depuis que nous ne nous sommes vus, il s'est accompli un bien grand événement. Ce que femme veut, Dieu le veut; mais après tout, j'y suis pour quelque chose, et je m'en vante.

Mme de Lorcy pria le comte Larinski d'offrir son bras à la princesse Gulof pour passer dans la salle à manger. Il n'eut pas la force d'articuler une syllabe en la conduisant à table, il était encore trop ému. Elle-même ne disait rien; de sa main droite, elle s'occupait à arranger une boucle de ses cheveux grisonnans qui avançait trop sur son front. Il regardait cette main courte et potelée, laquelle un jour, dans un accès de jalouse fureur, lui avait administré deux grands soufflets : ses deux joues la reconnaissaient.

Pendant le dîner, la princesse fut gaie; elle faisait plus d'attention à l'abbé Miollens qu'au comte Larinski, elle prenait plaisir à taquiner le bon prêtre, à le scandaliser par ses propos délurés et ses thèses qui sentaient quelque peu le fagot. Il n'avait garde de se scandaliser; il unissait à sa belle humeur naturelle un respect inné pour les grandeurs et pour les princesses. Elle ne négligea pas une si bonne occasion de mettre sur le tapis la théorie de l'homme-singe. Il renvoya gaîment la balle : il déclara qu'il aimait mieux être un ange déchu qu'un singe perfectionné, qu'à son avis un parvenu faisait dans le monde une plus mince figure que le descendant d'une vieille noblesse ruinée. Elle lui répliqua qu'elle était plus démocrate que lui, qu'elle estimait par-dessus tout les hommes et les singes qui sont les fils de leurs œuvres. — Il m'est doux de penser, dit-elle, que je suis un macaque progressif, qui a de l'avenir, et qui, en se donnant de la peine, peut se flatter d'obtenir un nouvel avancement.

Tandis qu'ils causaient ainsi, Samuel Brohl travaillait à se remettre du terrible coup qu'il avait reçu. Il constatait avec joie que la vue de la princesse s'était considérablement affaiblie, que les études microscopiques dont elle avait toujours eu le goût avaient fini par la rendre un peu myope, qu'elle était obligée d'y regarder

de près pour retrouver parmi ses verres à pied celui dont elle avait affaire. — Il y a six ans qu'elle ne m'a vu, pensait-il, et je suis devenu un autre homme, je me suis métamorphosé; j'ai peine quelquefois à me reconnaître moi-même. Jadis j'avais la barbe rase, aujourd'hui je la porte entière. Ma voix, mon accent, mon port de tête, mes manières, mon regard, tout a changé; la Pologne est entrée dans mon sang, je ne suis plus Samuel, je suis Larinski. — Il bénit le microscope, qui affaiblit la vue des vieilles femmes, il bénit le comte Abel Larinski, qui avait fait de lui son sosie. Avant la fin du repas, il avait recouvré toute son assurance, tout son aplomb. Il prenait part à la conversation; il raconta tristement une histoire triste, il débita quelques saillies avec un enjoûment et une grâce mélancoliques, il exprima des sentimens de haute chevalerie en secouant sa crinière de lion, il parla du prisonnier du Vatican avec des larmes dans la voix. On ne pouvait être plus Larinski.

La princesse manifestait en l'écoutant une curiosité étonnée; elle finit par lui dire : — Comte, je vous admire; mais je ne crois qu'à la physiologie, et vous êtes un peu trop Polonais pour moi.

A peine fut-on sorti de table et retourné au salon, plusieurs visites survinrent. Ce fut pour Samuel une délivrance. Si la société n'était pas assez nombreuse pour qu'il pût s'y perdre, du moins elle lui servait d'écran. Il tenait pour certain que la princesse ne l'avait pas reconnu; il ne laissait pas d'éprouver à sa vue un indicible malaise. Ce visage kalmouk lui rappelait les misères, les hontes, les durs esclavages de sa jeunesse; il ne pouvait le regarder sans sentir une brûlure à son front, comme si un fer rouge venait d'y passer.

Il lia conversation avec un conseiller à la cour rogue et pédant, dont les interminables monologues distillaient l'ennui. Ce beau parleur sembla charmant à Samuel, qui lui trouva de l'esprit, du savoir et du goût; il avait, à ses yeux, ce grand mérite qu'il ne connaissait pas Samuel Brohl. Dans ce moment, Samuel divisait le genre humain en deux catégories : la première comprenait les hommes de bien et de bon commerce qui ne connaissaient pas un certain Brohl, il mettait dans la seconde les vieilles femmes qui le connaissaient. Il interrogeait le conseiller avec déférence, il était suspendu à ses lèvres, il souriait d'un air d'approbation à toutes les sottises qui lui échappaient, il aurait voulu que son discours durât trois heures d'horloge; si ce charmant ennuyeux avait fait mine de le lâcher, il l'aurait retenu par le bouton.

Tout à coup il entendit une voix pointue qui disait à Mme de Lorcy : — Où donc est le comte Larinski? Amenez-le-moi, je voudrais me disputer avec lui.

Il s'exécuta, il quitta à regret son conseiller, alla s'asseoir dans un fauteuil que lui avança gracieusement Mme de Lorcy et qui lui fit

l'effet d'une sellette; il aperçut distinctement les brodequins, le chevalet et même la roue. Mme de Lorcy s'éloigna; il demeura tête à tête avec la princesse Gulof, qui lui dit : — On m'assure que j'ai des félicitations à vous faire, et je tiens à m'en acquitter... bien que nous soyons ennemis.

— A quel titre sommes-nous ennemis, princesse? lui demanda-t-il avec une légère inquiétude qui se dissipa quand elle lui répondit :

— Je suis Russe et vous êtes Polonais; mais nous n'aurons pas le temps de nous battre; je pars pour Londres demain matin à sept heures.

Il fut sur le point de se jeter à ses pieds et de lui baiser tendrement les deux mains pour lui témoigner sa gratitude. Les Espagnols appellent *albricias* la récompense qu'on donne à quelqu'un qui vous apporte une excellente nouvelle. — Demain, à sept heures! s'écria-t-il mentalement. Je la calomniais, elle a du bon.

— Quand je dis que je suis Russe, reprit-elle, c'est une manière de parler. La patrie est un préjugé, une idée qui a fait son temps, qui avait un sens du vivant d'Épaminondas ou de Thésée, mais qui n'en a plus. Nous vivons, nous autres, dans le siècle du télégraphe et des locomotives, et je ne connais rien aujourd'hui de plus bête qu'une frontière, ni de plus fou qu'un patriote. Le bruit court que vous vous êtes battu comme un héros dans l'insurrection de 1863, que vous avez accompli des prouesses incomparables, que vous avez tué de votre main dix Cosaques. Que vous avaient-ils fait, ces pauvres Cosaques? Ne vous hantent-ils pas quelquefois dans vos rêves? Pouvez-vous penser à vos victimes sans inquiétude et sans remords?

Il lui répondit d'un ton sec, hautain : — Je ne sais pas, princesse, si j'ai tué de ma main dix Cosaques; mais je sais qu'il est des sujets sur lesquels je n'aime pas à m'expliquer.

— Vous avez raison, je ne vous comprendrais pas. Don Quichotte ne faisait pas tous les jours à Sancho l'honneur de s'expliquer avec lui.

— Je vous en prie, parlons un peu de l'homme-singe, reprit-il d'un ton plus souple. C'est une question qui a l'avantage de n'être ni russe ni polonaise.

— Vous ne réussirez pas à me détourner de mon chemin. J'entends vous dire tout le mal que je pense de vous, dussiez-vous vous en fâcher. Vous avez émis à table des thèses qui m'ont exaspérée. Vous n'êtes pas seulement un patriote polonais, vous êtes un idéaliste, un vrai disciple de Platon, et vous ne sauriez croire combien j'ai toujours détesté cet homme. Voilà soixante-cinq ans que je suis au monde, et je n'y ai vu que des appétits et des intérêts. Deux fois pendant le dîner vous nous avez parlé du monde idéal. Qu'est-ce

que le monde idéal? où perche-t-il? Vous en parliez comme d'une maison dont vous connaissiez les êtres, dont vous aviez la clé dans votre poche. Pouvez-vous me la montrer? je vous jure de ne pas vous la voler... O poète! vous l'êtes autant que Polonais, ce qui n'est pas peu dire.

— Après cela, il ne reste plus qu'à me pendre, interrompit-il en souriant.

— Non, je ne vous pendrai point. Les opinions sont libres, et il faut laisser vivre tout le monde, même les idéalistes. D'ailleurs, si l'on vous pendait, on réduirait au désespoir une charmante fille qui vous adore, qui a été créée tout exprès pour vous, et que vous épouserez prochainement. A quand la cérémonie?

— Si j'osais espérer que vous me fissiez l'honneur d'y assister, princesse, j'attendrais que vous fussiez revenue d'Angleterre.

— Vous êtes trop aimable, je ne voudrais à aucun prix retarder le bonheur de Mlle Moriaz. Là, mon cher comte, je vous félicite sincèrement. J'ai eu le plaisir de rencontrer ici même la future comtesse Larinska. Elle est délicieuse; c'est une nature exquise, la vraie femme d'un poète. Elle doit avoir de l'esprit, du discernement; elle vous a choisi, c'est tout dire. Quant à sa fortune, je n'ose pas vous demander si elle en a; vous me renverriez bien loin. Les idéalistes s'occupent-ils de ces viles questions?

Elle se rapprocha de lui, et agitant son éventail : — Ces pauvres idéalistes! ils ont du malheur.

— Lequel, princesse?

— Ils rêvent les yeux ouverts, et le réveil est quelquefois fort désagréable. Ah! mon cher comte Larinski, et ceci, et cela, *et cætera*... Ainsi finit l'aventure.

Puis avançant la tête vers Samuel, dardant sur lui un long regard de vipère, elle murmura d'une voix qui lui déchira le tympan comme une scie aux dents aiguës : — Samuel Brohl, homme aux yeux verts, tôt ou tard les montagnes se rencontrent.

Samuel avait en face de lui un grand portrait en pied de feu M. de Lorcy en costume d'apparat, *in fiocchi*. Il lui sembla que cet ex-syndic des agens de change venait de remuer dans son cadre, en roulant des yeux formidables. Il lui parut aussi que les candélabres qui surmontaient la cheminée lançaient des jets de flammes dont les langues roses, vertes, bleues, montaient jusqu'au plafond. Il lui parut enfin que son cœur battait bruyamment dans sa poitrine comme le balancier d'une horloge, que tout le monde allait se retourner pour savoir d'où venait ce bruit. On était occupé ailleurs, personne ne se retourna, personne ne se douta qu'il y avait là un homme sur qui la foudre venait de tomber.

Cet homme passa la main sur son front couvert d'une sueur

froide; puis, chassant par un effort de sa volonté le nuage qui voilait ses paupières, il se pencha à son tour vers la princesse, et le sourcil frémissant, l'air méchant et sardonique, il lui dit tout bas :
— Princesse, je connais un peu ce Samuel Brohl dont vous parlez; il n'est pas homme à se laisser étrangler sans crier beaucoup. Vous n'avez pas l'habitude d'écrire; il a cependant reçu de vous deux lettres, dont il a tiré copie et mis les originaux en sûreté. Si jamais il se voyait dans la nécessité de paraître devant un tribunal, ces deux lettres répandraient beaucoup d'agrément sur la plaidoirie de son avocat, et pour sûr elles feraient la joie de tous les petits journaux de Paris.

Là-dessus, il lui fit un salut profond, respectueux, prit congé de Mme de Lorcy et se retira suivi de l'abbé Miollens, qui lui infligea un véritable supplice en s'obstinant à le reconduire jusqu'à la station. N'étant plus gêné par la présence de Mme de Lorcy, l'abbé lui parla à cœur ouvert de l'heureux événement auquel il se piquait d'avoir collaboré, il l'accabla de ses félicitations, de tous les vœux qu'il faisait pour sa félicité; pendant un quart d'heure, il lui prodigua son miel et sa myrrhe. Samuel lui aurait volontiers serré le cou. Il ne respira que lorsque l'abbé l'eut délivré de son obsédante compagnie.

Un orage grondait au ciel presque entièrement découvert; c'était un orage sec, la pluie tombait ailleurs. Des éclairs incessans, partant de tous les coins de l'horizon, promenaient dans toute l'étendue de la plaine leurs palpitations lumineuses, accompagnées de lointains tonnerres. Par instans, les collines semblaient s'allumer. A plusieurs reprises, Samuel, le nez collé à la portière de son wagon, crut apercevoir du côté de Cormeilles la lueur étincelante d'un incendie, dans lequel flambaient son rêve et deux millions, sans parler des espérances.

Il se reprochait amèrement sa fugue de la veille. — Si j'avais passé la soirée d'hier avec elle, pensait-il, sûrement elle m'aurait parlé de la princesse Gulof; j'aurais pris mes mesures en conséquence, et rien ne serait arrivé. — C'était la faute de M. Langis, c'est à lui qu'il imputait son désastre, et il l'en détestait davantage.

Cependant, à mesure qu'il approchait de Paris, il sentait son courage se raffermir.

— Les deux lettres ont fait peur à cette vieille fée, se disait-il; elle y pensera à deux fois avant de me déclarer la guerre. Non, elle n'osera pas. — Il ajoutait : — Et quand elle oserait, Antoinette m'aime tant que je lui ferai croire tout ce qui me plaira.

Et il préparait dans sa tête le discours qu'il lui tiendrait, le cas échéant.

Au même instant, Mme de Lorcy, demeurée seule avec le prin-

cesse Gulof, lui disait : — Eh bien! ma chère, vous avez fait causer mon homme. Qu'en pensez-vous?

La princesse la désola par sa réponse. — Je pense, ma chère, lui répliqua-t-elle, que le comte Larinski est le dernier des romantiques, ou, si vous l'aimez mieux, la dernière des guitares; mais je n'ai pas de raisons de croire que ce soit un aventurier.

Mme de Lorcy ne put tirer rien de plus de la princesse Gulof; elle l'avait retenue à coucher, elle ne fut pas payée de son hospitalité. La princesse employa une partie de la nuit à réfléchir et à délibérer. La menace insolente de Samuel Brohl avait produit sur elle quelque effet. Elle cherchait à se rappeler la teneur exacte des deux lettres que jadis elle avait eu l'imprudence de lui écrire de Londres, dans le cours d'une mission d'affaires qu'il remplissait pour elle à Paris. Elle avait composé l'une dans un moment de folle expansion, l'autre dans un accès de colère amoureuse. La première contenait des indiscrétions égrillardes touchant d'augustes personnages; il y avait dans la seconde un peu trop de physiologie. Elle avait exigé de Samuel, à son retour, qu'il brûlât en sa présence ces deux épîtres compromettantes; il l'avait trompée, il n'avait brûlé que les enveloppes et du papier blanc. A la pensée qu'un jour peut-être on réciterait sa prose au Palais ou qu'on l'imprimerait toute crue dans un petit journal, elle éprouvait des alarmes, son sang bouillonnait dans ses veines; elle se souciait peu de mettre Paris et Saint-Pétersbourg dans la confidence d'une passion dont le souvenir lui répugnait, d'apprendre à l'univers que la femme du gouverneur-général de Moscou avait eu pour amant un chevalier d'industrie;... mais laisser échapper une si belle vengeance! renoncer à ce plaisir des dieux et des princesses! souffrir que l'homme qui lui avait faussé compagnie et qui venait de la braver menât à bonne fin sa ténébreuse intrigue!.. Elle ne pouvait s'y résigner, et il en résulta que pendant la nuit qu'elle passa à Maisons elle ne dormit que d'un œil.

XI.

Le lendemain, après son déjeuner, Mlle Moriaz se promenait seule sur sa terrasse. Le temps était d'une douceur admirable. La tête nue, elle avait ouvert son ombrelle en soie blanche pour se protéger contre le soleil, car Samuel Brohl avait été prophète, il faisait du soleil. Elle regardait le ciel, où l'orage sec du soir précédent n'avait laissé aucune trace, et il lui semblait qu'elle n'avait jamais vu de ciel aussi bleu. Elle regardait ses plates-bandes, et elle y voyait des fleurs, qui peut-être n'y étaient pas. Elle regardait le verger en pente inégale qui bordait la terrasse et elle admirait le

feuillage des pommiers, où l'automne semait à pleines mains l'or et la pourpre; ils avaient de l'herbe jusqu'aux genoux, cette herbe était luisante et sentait bon. Au-dessus des pommiers, elle regardait la flèche de l'église de Cormeilles, qui s'amusait elle-même à regarder courir les nuages. C'était un jour de fête carillonnée. Les cloches, sonnant à pleine volée, parlaient à cette heureuse fille de ce pays lointain, mystérieux, dont nous nous souvenons sans l'avoir jamais vu. A leurs voix argentines répondaient de folâtres gloussemens de poules. Elle reconnut tout de suite qu'il se passait un joyeux événement dans les basses-cours comme dans les clochers, qu'en bas comme en haut on célébrait l'arrivée de quelqu'un. Ce qui lui semblait plus charmant que tout le reste, c'était tout au bout du verger une petite porte en niche, dont l'arcade était tapissée de lierre. C'est par cette porte qu'il devait arriver.

Elle fit plusieurs fois le tour de la terrasse. Le gravier était élastique et rebondissait sous ses pas. Jamais Mlle Moriaz ne s'était sentie si légère; la vie, le présent, l'avenir, ne pesaient pas plus à son front que ne pèse un oiseau dans la main qui le tient et le sent frémir. Son cœur frémissait comme un oiseau, comme lui il avait des ailes et ne demandait qu'à s'envoler. Elle croyait découvrir partout du bonheur; il y avait comme une joie répandue dans l'air, dans le vent, dans tous les bruits, dans tous les silences. Elle contemplait en souriant le vaste paysage qui se déployait sous ses yeux, et la Seine scintillante lui renvoyait son sourire.

On vint l'avertir qu'une étrangère était là, qui demandait à lui parler. L'instant d'après, l'étrangère parut, et Mlle Moriaz eut la surprise plus déplaisante qu'agréable de se trouver en présence de la princesse Gulof; elle aurait très bien pris son parti de ne jamais la revoir. — Voilà une fâcheuse visite, pensa-t-elle en la faisant asseoir sur un banc. Que peut bien me vouloir cette femme?

— C'est à M. Moriaz que je désirais parler, lui dit la princesse. On m'apprend qu'il est sorti. Je partirai dans quelques heures pour Calais, je ne puis attendre son retour, et je me décide à m'adresser à vous, mademoiselle. Je viens ici pour vous rendre un de ces petits services qu'on ne se refuse pas entre femmes, mais avant toute chose je voudrais pouvoir compter sur votre absolue discrétion; j'entends ne point paraître dans cette affaire.

— Dans quelle affaire, madame?

— Elle n'est pas sans conséquence; il s'agit de votre mariage.

— Vous êtes mille fois bonne de vouloir bien vous occuper de mon mariage; mais je ne comprends pas...

— Vous comprendrez tout à l'heure. Ainsi vous me promettez...

— Je ne promets rien, madame, avant d'avoir compris.

La princesse regarda de travers Mlle Moriaz. Elle croyait parler à

une colombe; elle découvrait que la colombe avait l'humeur moins commode et le cou plus raide qu'elle ne pensait. Elle balança un moment si elle ne lèverait pas la séance; elle se décida pourtant à passer outre.

— J'ai une histoire à vous raconter, poursuivit-elle d'un ton familier; écoutez-la, je vous prie, avec attention : je me trompe bien ou vous finirez par la trouver intéressante. Il y a treize ou quatorze ans de cela, un de ces hasards malencontreux qui sont communs en voyage m'obligea de passer quelques heures dans une méchante bourgade de la Gallicie. L'auberge ou pour mieux dire le cabaret où je m'arrêtai était fort sale; le cabaretier, petit Juif allemand de mauvaise mine, était plus sale encore que son cabaret, et il avait un fils qui ne l'était pas moins. Je suis sujette à me faire des illusions sur les hommes. Malgré sa crasse, ce jouvenceau me parut intéressant. Son triste père lui refusait toute instruction et le rouait de coups; il avait l'air intelligent, il me fit l'effet d'un poisson d'eau vive condamné à nager dans un bourbier. Il s'appelait Samuel Brohl, retenez bien ce nom. J'eus pitié de lui et je ne trouvai pas d'autre moyen de le délivrer que de l'acheter à son père. Cet affreux petit homme m'en demanda un prix exorbitant; je vous assure que ses prétentions étaient folles. Je n'étais pas en fonds, ma belle, j'avais sur moi tout juste l'argent nécessaire pour continuer mon voyage; mais je portais à mon bras un bracelet qui eut l'avantage de lui plaire. C'était un bijou persan, plus singulier que beau; je le vois d'ici : trois grandes plaques d'or, ornées d'animaux fantastiques et reliées par une sorte de tricot en filigrane. Je tenais à ce bracelet, on me l'avait rapporté de Téhéran. Il y avait un secret à l'une des plaques, qui s'ouvrait; j'y avais fait graver les dates les plus intéressantes de ma vie, et au-dessous ma profession de foi, dont vous n'avez que faire. Ah! ma chère, quand on est une fois mordu par cette passion dangereuse qui se nomme la philanthropie, on devient capable de troquer un bracelet persan contre Samuel Brohl, et je vous jure que c'est un vrai marché de dupe que j'ai fait là. Ce vilain garçon m'a mal payée de mes bontés pour lui. Je l'envoyai à l'université et plus tard je l'attachai à ma personne à titre de secrétaire. C'est une âme noire. Un beau matin, il leva le pied et disparut.

— Voilà une ingratitude révoltante, interrompit Antoinette, et votre bonne œuvre, madame, a été mal récompensée; mais je ne vois pas bien quel rapport Samuel Brohl peut avoir avec mon mariage.

— Vous êtes trop impatiente, ma mignonne. Si vous m'en donniez le temps, je vous apprendrais que j'ai eu le plaisir fort inattendu de dîner hier avec lui chez Mme de Lorcy. Cet Allemand a fait

beaucoup de chemin, depuis que je l'ai perdu de vue; il ne s'est pas contenté de devenir un Polonais, il est aujourd'hui un personnage. Il s'appelle le comte Abel Larinski et il doit épouser très prochainement Mlle Antoinette Moriaz.

Une bouffée de sang monta aux joues d'Antoinette, et son regard jeta du feu. La princesse Gulof se méprit tout à fait sur le sentiment qui l'animait et elle lui dit :

— Ma belle, ne vous fâchez pas, ne vous indignez pas; votre indignation ne vous servirait de rien. Sans contredit, un scélérat capable de tromper une si charmante fille mériterait dix fois la mort; mais gardez-vous de faire un esclandre. Ma chère, les esclandres produisent toujours des éclaboussures qui rejaillissent sur tout le monde, et il y a un proverbe turc un peu vulgaire, mais très sensé, qui dit que plus on pile l'ail, plus il sent. Croyez-moi, vous ne sortiriez pas de là sans une teinte de ridicule; certaines méprises paraissent toujours un peu grotesques, et il est inutile d'en entretenir l'univers. Grâce à Dieu, vous n'êtes pas encore la comtesse Larinska, et je suis arrivée juste à point pour vous sauver. Taisez-vous sur la découverte que vous venez de faire, n'en touchez pas un mot à Samuel Brohl, et cherchez un prétexte honnête pour rompre. Vous ne seriez pas femme si vous n'en trouviez pas dix pour un.

Mlle Moriaz ne put plus contenir sa colère. — Madame, s'écria-t-elle avec violence, consentirez-vous à déclarer à M. Larinski, moi présente, qu'il s'appelle Samuel Brohl?

— Je lui ai fait hier cette déclaration, mademoiselle; il est inutile que je la lui répète. Il était plus mort que vif, et vraiment j'ai eu regret à l'état où je le mettais. Je ne puis me dissimuler que je suis cause de tout; pourquoi ai-je tiré ce garçon du cabaret de son père et de sa bourbe natale? Peut-être y serait-il resté honnête. C'est moi qui l'ai lancé dans le monde, qui lui ai donné l'envie d'arriver. Je lui ai mis des atouts en main, il a trouvé qu'il ne gagnait pas assez vite, il a fini par tricher. Il ne m'appartient pas d'accabler ce pauvre diable, on doit des égards à ses obligés, et encore un coup, je désire ne pas paraître davantage dans cette affaire. Promettez-moi que Samuel Brohl ne sera jamais informé de la démarche que je fais auprès de vous.

Elle lui répondit sur un ton de hauteur : — Je vous promets, madame, que je ne ferai jamais au comte Larinski l'injure de lui répéter un seul mot des histoires fort vraisemblables que vous venez de me raconter.

La princesse se leva brusquement, demeura plantée devant Mlle Moriaz et la regarda en silence; puis elle lui dit de son ton le plus ironique : — Ah! vous ne me croyez pas, ma belle. Décidément vous ne me croyez pas. Vous avez raison; il ne faut pas ajou-

ter foi aux radotages des vieilles femmes. Non, ma mignonne, il n'y a point de Samuel Brohl ; j'ai dîné hier à Maisons avec le plus authentique de tous les comtes Larinski, et il ne me reste plus qu'à vous prier de recevoir tous mes vœux pour le bonheur à jamais assuré de la comtesse Larinska *et cætera*, de la comtesse Larinska et compagnie.

A ces mots, elle lui tira sa révérence, tourna les talons et disparut.

Mlle Moriaz resta un instant comme étourdie du coup; elle avait de la peine à reprendre ses esprits. Elle se demandait si elle n'avait pas eu une vision ou un cauchemar, si c'était bien une princesse russe en chair et en os qui était venue tout à l'heure, qui s'était assise auprès d'elle et lui avait tenu des propos si étranges que le clocher de Cormeilles n'avait pu les entendre sans tomber dans une profonde stupeur. En effet, le clocher de Cormeilles se taisait, ses cloches ne sonnaient plus; un silence effrayant régnait à deux lieues à la ronde.

Antoinette eut bientôt le dessus sur son émotion. — Avant-hier, pensait-elle, cette femme m'avait paru avoir le cerveau dérangé; c'est une méchante folle, il me tarde qu'Abel soit ici, il me racontera ce qui s'est passé à ce dîner entre lui et cette radoteuse, et nous rirons. Peut-être ne s'est-il rien passé du tout. Ne fera-t-on pas enfermer la princesse Gulof? On a bien tort de laisser des maniaques de cette espèce courir le monde en liberté. Cela peut causer des accidens; les cloches de Cormeilles ne sonnent plus... Eh! bon Dieu, que sait-on? Mme de Lorcy a sûrement la main dans cette affaire. C'est la suite du grand complot. Combien la pièce a-t-elle d'actes? Nous voici au second ou au troisième; mais il est des plaisanteries dont on se fâche. Je finirai par me fâcher.

La princesse Gulof avait entièrement manqué son effet. Il semblait à Mlle Moriaz que, depuis vingt minutes, elle aimait le comte Larinski encore plus qu'auparavant.

L'heure approchait, il était en route; elle n'avait jamais été si impatiente de le voir. Elle aperçut quelqu'un à l'autre bout de la terrasse. C'était M. Camille Langis, qui se dirigeait vers le laboratoire. Il tourna la tête, rebroussa chemin et vint à elle. M. Moriaz l'avait prié de lui traduire par écrit deux pages d'un mémoire allemand, qu'il entendait mal. Camille apportait sa traduction; c'était peut-être sa raison de revenir au bout de deux jours à Cormeilles, peut-être aussi n'était-ce qu'un prétexte.

Mlle Moriaz ne put s'empêcher de faire la réflexion que sa visite était inopportune, qu'il choisissait mal son moment. — Si le comte le trouve encore ici, pensa-t-elle, je ne crains pas qu'il me fasse une scène, mais tout son plaisir sera gâté. — Elle accueillit M. Langis avec une nuance de froideur qui lui fut sensible.

— Je suis de trop, dit-il, en faisant un mouvement pour se retirer.

Elle le retint, et changeant de ton : — Vous n'êtes jamais de trop, Camille. Asseyez-vous là.

Il s'assit et lui parla des courses de Chantilly, auxquelles il avait assisté la veille. Elle l'écoutait, secouait la tête en signe d'approbation; mais elle n'entendait sa voix qu'au travers d'un brouillard qui voilait les sons. Elle leva la main pour chasser une guêpe dont le bourdonnement l'agaçait; la dentelle de sa manchette, en se rabattant, laissa son poignet à découvert.

— Vous avez là un bracelet qui me paraît curieux, lui dit M. Langis.

— Vous ne l'aviez pas encore vu? répondit-elle. Il y a pourtant déjà quelque temps...

Elle s'interrompit, frappée d'une idée subite. Elle regarda son poignet. Ce bracelet qui ne la quittait jamais, ce bracelet que lui avait donné le comte Larinski, ce bracelet qu'il aimait parce qu'il lui venait de sa mère, et que feu la comtesse Larinska l'avait porté jusqu'à ses derniers momens, ne ressemblait à aucun autre; mais Mlle Moriaz s'avisa de remarquer qu'il ressemblait beaucoup au bracelet persan dont la princesse Gulof lui avait fait la description et qu'elle avait troqué contre Samuel Brohl. Les trois plaques d'or, les animaux chimériques, les chaînettes en filigrane maillée, rien n'y manquait. Elle l'ôta de son bras et le présenta à M. Langis, en lui disant :

— Il y a, paraît-il, quelque chose d'écrit à l'intérieur d'une de ces plaques; mais pour l'ouvrir il faudrait savoir le secret. Savez-vous deviner les secrets?

Il examina avec soin le bracelet. — Deux de ces plaques, dit-il, sont pleines et en or massif; la troisième est creuse et pourrait servir de boîte. J'aperçois ici une petite charnière presque invisible; mais j'ai beau chercher le secret, je ne le trouve pas.

— La charnière est-elle solide?

— Pas trop, et on forcerait facilement ce couvercle.

— C'est ce que vous allez faire, lui répondit-elle.

— A quoi pensez-vous? Dieu me préserve de gâter un bijou que vous aimez!

Elle lui repartit : — J'ai fait la connaissance d'une princesse russe qui a la fureur de la physiologie et des dissections. Son mal m'a gagné, et je veux me mettre à disséquer. J'aime ce bijou, mais je veux savoir ce qu'il y a dedans... Faites ce que je vous dis, poursuivit-elle. Vous trouverez dans le laboratoire les instrumens nécessaires. Allez, la clé est à la porte.

Il la consulta du regard; elle avait l'œil ardent, la voix brève, et lui répétait : — Mais allez donc. Vous ne m'avez pas comprise?

Il obéit, se rendit au laboratoire, en emportant le bracelet. Après cinq minutes, il revint et dit : — Je suis un maladroit; j'ai estropié le couvercle en l'enlevant; mais vous l'avez voulu, et votre curiosité sera satisfaite.

Elle put en effet satisfaire sa curiosité. Elle saisit avidement le bracelet, et sur la plaque du fond, mise à nu, elle aperçut, gravés dans l'or, de petits caractères presque microscopiques. A force d'attention, elle parvint à les déchiffrer. Elle distingua plusieurs dates, marquant les années, les mois et les jours où il était arrivé quelque chose d'important à la princesse Gulof. Ces dates, qui n'étaient accompagnées d'aucune indication, suffisaient jadis pour lui rappeler les principales expériences qu'elle avait pratiquées sur les hommes avant de découvrir Samuel Brohl. Le résultat n'en avait pas été réjouissant, car on lisait au-dessous de cette façon de calendrier une profession de foi ainsi conçue : « Rien, rien, rien, et c'est tout. » Cette déclaration mélancolique était signée, et la signature était fort lisible. Mlle Moriaz l'epela tout couramment, quoique dans cet instant elle eût la vue trouble, et elle demeura convaincue que le bijou dont le comte Larinski lui avait fait présent comme d'une relique de famille avait appartenu à Anna Petrovna, princesse Gulof.

Elle devint mortellement pâle et sa tête se perdit; elle eut presque un accès de folie. Dans le désordre de son esprit, elle croyait s'apercevoir elle-même bien loin, au bout du monde et toute petite, gravissant un col de montagne de l'autre côté duquel il y avait un homme qui l'attendait. Elle se demandait : Est-ce moi ou cette voyageuse qui est Mlle Moriaz? Elle ferma les yeux et vit s'ouvrir devant elle un trou noir où sa vie s'engloutissait en tournoyant comme une feuille d'arbre tombée dans un gouffre.

M. Langis s'approcha d'elle, la frappa légèrement dans la paume des mains et lui dit : — Qu'avez-vous donc?

Elle se réveilla, fit un effort pour redresser sa tête et la laissa retomber. Ce qu'elle avait au fond du cœur l'étouffait; elle éprouva l'irrésistible besoin de s'ouvrir à quelqu'un, et elle jugea que l'homme qui lui parlait était un de ces hommes à qui une femme peut dire son secret, une de ces âmes où elle peut verser sa honte sans rougir. Elle entama d'une voix entrecoupée un récit confus et haché, que Camille avait peine à suivre. Il finit pourtant par la comprendre; il se sentit partagé entre une immense pitié pour cette douleur désespérée et une joie féroce d'amoureux qui le serrait à la gorge et l'étranglait.

Le clocher de Cormeilles avait recouvré la voix; il sonna deux

heures. Antoinette se leva tout d'une pièce et s'écria : — Il m'a donné rendez-vous près de cette jolie petite porte que vous voyez d'ici. Il aura le droit de m'en vouloir si je le fais attendre.

Aussitôt elle se dirigea vers la rampe à balustrade qui conduisait de la terrasse dans le verger. M. Langis la suivit, cherchant à la retenir. — Il ne faut pas que vous le revoyiez, lui disait-il. J'irai le trouver. De grâce, chargez-moi de vos explications.

Elle le repoussa et lui répondit sur un ton d'autorité : — Je veux le voir, lui parler; il n'y a que moi qui puisse lui dire ce que j'ai dans le cœur. Je vous ordonne de rester ici; j'entends qu'il ne s'en prenne qu'à moi. — Elle ajouta avec un plissement de lèvres qui ressemblait à un sourire : — Figurez-vous que je ne crois pas encore qu'il m'ait trompée; je ne le croirai qu'après avoir lu son mensonge dans ses yeux.

Elle descendit rapidement le verger, et pendant cinq minutes, l'œil fixé sur la porte, elle attendit Samuel Brohl. Son impatience comptait les secondes, et pourtant Mlle Moriaz aurait voulu que cette porte ne s'ouvrît jamais. Il y avait près de là un vieux pommier qu'elle aimait; jadis elle avait suspendu plus d'une fois son hamac à l'une de ses branches qui se recourbait en arceau. Elle alla s'adosser au tronc rugueux du vieil arbre. Il lui sembla qu'elle n'était plus seule; quelqu'un la protégeait.

Enfin la porte s'ouvrit et donna passage à Samuel Brohl, qui avait le sourire aux lèvres. Son premier mot fut : — Et votre ombrelle! Vous l'avez oubliée?

Elle lui répondit : — Ne voyez-vous pas qu'il ne fait pas de soleil? — Et elle demeura adossée contre son pommier.

Il levait la main pour lui montrer le ciel bleu; il la laissa retomber. Il regardait Antoinette et il avait peur. Il devina sur-le-champ qu'elle savait tout. Il paya d'audace.

— J'ai passé hier une triste journée; Mme de Lorcy m'a fait dîner avec une folle; mais la nuit m'a bien dédommagé : j'ai revu en songe l'Engadine, des sapins, des arolles, des lacs couleur d'émeraude et un capuchon rouge.

— Moi aussi, j'ai fait un rêve cette nuit. J'ai rêvé que le bracelet que vous m'avez donné avait appartenu à la folle dont vous parlez et qu'elle y avait fait graver son nom.

Elle lui jeta le bracelet : il le ramassa, l'examina; il le tournait et le retournait dans ses doigts tremblans. Elle s'impatienta. — Regardez la plaque qui a été forcée. Vous ne savez donc pas lire?

Il lut et demeura stupéfait. Qui aurait pu soupçonner que ce bijou qu'il avait trouvé dans la défroque de son père lui était venu de la princesse Gulof, que c'était le prix dont elle avait payé la délivrance et l'infamie de Samuel Brohl? Samuel était fataliste; il

sentit que son étoile l'avait abandonné, que les hasards avaient conspiré la ruine de ses espérances, qu'il était condamné et perdu. Un profond découragement s'empara de lui.

— Pourriez-vous me dire ce que je dois penser d'un certain Samuel Brohl? lui demanda-t-elle.

Ce nom prononcé par elle tomba sur lui comme une masse de plomb; il n'aurait jamais cru qu'il pût y avoir tant de pesanteur dans une parole humaine. Il chancela sous le coup; puis il frappa son front de ses deux poings fermés et répondit :

— Samuel Brohl est un homme digne de votre pitié comme de la mienne. Si vous saviez tout ce qu'il a souffert, tout ce qu'il a osé, vous ne pourriez vous empêcher de le plaindre et de l'admirer beaucoup. Écoutez-moi, Samuel Brohl est un malheureux...

— Ou un misérable! interrompit-elle d'une voix terrible. — Elle fut prise d'un rire nerveux; elle s'écria : — Mme Brohl! Je ne peux pourtant pas m'appeler Mme Brohl. Ah! cette pauvre comtesse Larinska.

Il eut un frissonnement de colère qui l'aurait épouvantée, si elle avait deviné ce qui remuait en lui. Il releva la tête, croisa ses bras sur sa poitrine, et avec un sourire amer :

— Ce n'était pas l'homme que vous aimiez, dit-il, c'était le comte.

Elle répliqua : — L'homme que j'aimais n'avait jamais menti.

— Oui, j'ai menti, s'écria-t-il d'une voix haletante, et j'en bois la honte sans remords et sans dégoût. J'ai menti, parce que je vous aimais à la folie, j'ai menti parce que vous m'êtes plus chère que mon honneur, j'ai menti parce que je désespérais de toucher votre cœur et que tous les chemins m'ont paru bons pour arriver jusqu'à vous. Pourquoi vous ai-je rencontrée? pourquoi n'ai-je pu vous voir sans reconnaître en vous le rêve de toute ma vie? Le bonheur passait, il allait s'enfuir, je l'ai pris dans un traquenard. J'ai menti. Qui ne mentirait pour être aimé de vous?

Jamais Samuel Brohl n'avait été si beau. Le désespoir et la passion allumaient une flamme sombre dans ses yeux; il avait le charme sinistre d'un Satan foudroyé. Il fixait sur Antoinette un regard fascinateur, et ce regard lui disait : — Que t'importent mon nom, mes mensonges et le reste? Mon visage n'est pas un masque, et l'homme qui t'a plu, c'est moi. — Il ne se doutait pas de l'étonnante facilité avec laquelle Antoinette lui avait repris son cœur si facilement donné; il ne soupçonnait pas les miracles que peut faire le mépris. Le moyen âge croyait aux golems; c'étaient des figures d'argile d'une séduisante beauté, qui avaient toutes les apparences de la vie. Elles cachaient sous une touffe de cheveux le mot vérité écrit sur leur front en caractères hébraïques. S'il leur arrivait de mentir,

le mot s'effaçait; elles perdaient tout leur charme, l'argile n'était plus que de l'argile.

Mlle Moriaz devina la pensée de Samuel Brohl; elle lui cria : — L'homme que j'aimais est celui dont vous m'avez raconté l'histoire.

Il aurait voulu la tuer, pour qu'elle ne fût à personne. Derrière Antoinette, à vingt pas de distance, il apercevait la margelle d'un puits à poulie; cette margelle lui donnait des vertiges. Il découvrit avec désespoir qu'il n'y avait pas en lui l'étoffe d'un crime.

Il se laissa tomber à genoux dans l'herbe et s'écria : — Si vous ne me pardonnez pas, il ne me reste plus qu'à mourir. — Elle demeura immobile et impassible. Elle répétait entre ses dents la phrase de Camille Langis : J'attends que ce grand comédien ait fini de jouer sa pièce.

Il se releva et se mit à courir vers le puits. Elle y fut avant lui et lui barra le passage; mais au même instant elle sentit deux mains s'enlacer autour de sa taille, et le souffle de deux lèvres qui cherchaient ses lèvres et qui murmuraient : — Vous m'aimez encore, puisque vous ne voulez pas que je meure.

Elle se débattit avec violence, avec horreur; elle réussit par un effort frénétique à se dégager. Elle s'enfuit, remontant vers la maison. Samuel Brohl s'élança à sa poursuite, il allait l'atteindre, il s'arrêta soudain. Il venait d'apercevoir M. Langis se précipitant hors d'un bosquet, où il s'était caché. L'inquiétude l'avait pris, il était descendu sans être vu par un sentier qui se dérobait sous des massifs de verdure. Antoinette, hors d'haleine, courut à lui en criant : — Camille, sauvez-moi de cet homme! — et elle se jeta dans ses bras, qui se refermèrent sur elle avec délices. Il la sentit bientôt s'affaisser; elle serait tombée, s'il ne l'avait retenue.

Au même instant une voix menaçante l'apostropha et lui dit : — Nous nous reverrons, monsieur.

— Aujourd'hui même, répliqua-t-il.

Antoinette avait l'air égaré; elle ne voyait pas, elle n'entendait pas, ses jambes ne la soutenaient plus. Camille eut beaucoup de peine à la ramener jusqu'à la maison; elle ne put gravir la rampe de la terrasse; il dut la porter. Il fut aperçu de Mlle Moiseney, qui remplit l'air de ses cris. Elle accourut, elle prodigua les meilleurs soins à sa reine. Tout en s'occupant de lui faire reprendre ses sens, elle demandait à Camille des explications, qu'elle n'écoutait qu'à moitié; elle l'interrompait à chaque mot pour s'écrier : — C'est un coup monté, et vous êtes l'âme du complot. Je vous ai deviné, vous en voulez à Antoinette. Votre vanité blessée n'a jamais pu se consoler de son refus, et vous avez résolu de vous venger. Peut-être vous flattez-vous qu'elle finira par vous aimer. Elle ne vous aime pas,

elle ne vous aimera jamais. Qui êtes-vous pour oser vous comparer au comte Larinski?.. Taisez-vous donc. Est-ce que je crois à Samuel Brohl? Je ne connais pas Samuel Brohl. Je donnerais ma tête à couper qu'il n'y a point de Samuel Brohl.

— Vous ne donneriez pas grand'chose, mademoiselle, lui repartit M. Moriaz, qui était survenu sur ces entrefaites.

Antoinette resta pendant une heure dans un accablement muet; puis une fièvre violente se déclara. Quand arriva le médecin qu'on avait envoyé chercher, M. Langis rentra à sa suite dans la chambre de la malade. Elle avait le délire; elle était sur son séant et passait continuellement sa main sur le haut de son front; elle cherchait à effacer la trace impure d'un baiser qu'elle avait reçu, un soir que la lune éclairait, et la marque qu'avait laissée sur ses cheveux le frôlement d'une chauve-souris qui s'était accrochée à son capuchon. Ces deux choses se confondaient dans son souvenir. De temps à autre elle disait : — Où est mon portrait? rendez-moi mon portrait.

Il pouvait être dix heures du soir quand M. Langis se présenta chez M. Samuel Brohl, qui ne fut pas étonné de le voir paraître; il espérait sa visite. Samuel avait repris possession de lui-même. Il était digne et calme. Cependant la tempête qu'il avait essuyée avait laissé sur sa figure quelques vestiges de son passage. Il avait la lèvre frémissante, ses beaux cheveux châtains s'enroulaient comme des serpens autour de ses tempes et lui faisaient une tête de Méduse.

Il dit à Camille : — Où et quand? Nos témoins se chargeront d'arranger le reste.

— Vous vous abusez, monsieur, sur le motif de ma visite, lui répondit M. Langis. Je suis désolé d'attenter à vos illusions, mais je ne viens point concerter avec vous une rencontre.

— Vous refusez de me donner satisfaction?

— Quelle satisfaction puis-je vous devoir?

— Vous m'avez insulté.

— Quand donc?

— Et vous m'avez dit : Le jour, le lieu, les armes, je laisse tout à votre choix.

M. Langis ne put s'empêcher de sourire. — Ah! vous convenez enfin que vos évanouissemens sont des comédies? répondit-il.

— Convenez de votre côté, repartit Samuel, que vous insultez les gens lorsque vous les croyez hors d'état de vous entendre. Votre courage aime à prendre ses sûretés.

— Soyez raisonnable, reprit Camille. Je m'étais mis à la disposition du comte Larinski, vous ne pouvez pas exiger que je me batte avec un Samuel Brohl.

Samuel bondit, il s'avança le front haut et farouche sur le jeune homme, qui l'attendait de pied ferme et dont l'air résolu lui im-

posa. Il lui jeta un regard sinistre, retourna s'asseoir, se mordit les lèvres jusqu'au sang; puis, d'un ton placide : — Me ferez-vous la grâce de m'apprendre, monsieur, ce qui me vaut l'honneur de vous recevoir chez moi?

— Je suis venu vous réclamer un portrait que Mlle Moriaz est désireuse de ravoir.

— Si je refusais de le rendre, vous feriez sans doute appel à ma délicatesse?

— En doutez-vous? répondit ironiquement Camille.

— Cela prouve, monsieur, que vous croyez encore au comte Larinski, que c'est bien à lui que vous parlez en ce moment.

— Détrompez-vous. Je suis venu trouver M. Samuel Brohl, qui est un homme d'affaires, et c'est une affaire commerciale que j'entends régler avec lui. — Et tirant de sa poche un portefeuille : — Vous le voyez, j'ai les mains garnies.

Samuel s'enfonça dans son fauteuil. Les yeux à demi clos, il regardait M. Langis au travers de ses cils. Sa figure changea, son nez devint plus crochu et son menton plus pointu; ce n'était plus le lion, c'était le renard. Il avait aux lèvres le sourire doucereux d'un usurier qui dresse des embûches aux fils de famille et flaire un cas favorable. Si dans ce moment Jeremias Brohl l'avait aperçu de l'autre monde, il aurait reconnu son sang.

Il dit enfin à Camille : — Vous êtes un homme d'esprit, monsieur. Je suis prêt à vous écouter.

— J'en suis bien aise et, à vrai dire, je n'en doutais pas. Je vous sais très intelligent, très disposé à tirer le meilleur parti possible des conjonctures fâcheuses.

— Ah! ménagez ma modestie. Je vous remercie de l'excellente opinion que vous avez de moi; je dois pourtant vous prévenir qu'on me reproche d'être un peu âpre au gain, vous laisserez entre mes doigts quelques plumes de vos ailes.

Pour toute réponse, M. de Langis frappa de la main sur son portefeuille, qui était bourré de billets de banque. Aussitôt Samuel prit dans un tiroir fermé à clé un écrin, qu'il ouvrit.

— Voilà un bien précieux bibelot, dit-il. Le médaillon est en or, et le travail de la miniature est exquis. C'est l'œuvre d'un maître, la couleur vaut le dessin. La bouche est d'un rendu merveilleux; Mengs ou Liotard n'auraient pas mieux fait... Combien estimez-vous ce chef-d'œuvre?

— Vous êtes plus connaisseur que moi; je m'en rapporte à vos appréciations.

— Je vous laisse ce bijou pour cinq mille francs; c'est pour rien.

Camille se disposait à tirer les cinq mille francs de son portefeuille. — Comme vous êtes prompt! reprit Samuel. Ce portrait n'a

pas seulement du prix comme œuvre d'art; je suis sûr que vous y attachez une valeur de sentiment, car je soupçonne que vous êtes amoureux du modèle à en perdre les yeux.

— Je crois vraiment que vous m'interrogez, repartit Camille en lui jetant un regard écrasant.

— Ne vous fâchez pas. Je porte dans les affaires des habitudes de précision méthodique. Mon père vendait toujours à prix fixe; comme lui, je ne fais jamais de rabais. Vous comprendrez sans peine que ce qui vaut cinq mille francs pour un ami vaut le double pour un amoureux. Ce bibelot vaut dix mille francs. C'est à prendre ou à laisser.

— Je prends, répondit M. Langis.

— Puisque nous y sommes, poursuivit Samuel, je possède encore d'autres articles qui pourraient vous convenir.

— Auriez-vous par hasard la prétention de me vendre vos nippes?

— Entendons-nous; j'ai d'autres articles dans la même partie.

Et il alla chercher dans une armoire le capuchon rouge, qu'il étala sur la table.

— Voilà une nippe, pour me servir de votre mot, qui a peut-être quelque intérêt pour vous. La couleur en est belle: si vous la voyiez au soleil, elle vous éblouirait. Je conviens que l'étoffe est commune, c'est du cachemire très ordinaire; mais si vous daigniez l'examiner de plus près, vous seriez frappé du parfum tout particulier qui s'en exhale. Les Italiens appellent cela l'*odor femminino*.

— Et quel prix votre tarif assigne-t-il à l'*odor femminino?*

— Je veux être accommodant. Je vous laisserai cette nippe et son parfum pour cinq mille francs. C'est du bien donné.

— Assurément. Nous disons dix et cinq, cela fait quinze mille.

— Un instant. Vous paierez en bloc; j'ai encore autre chose à vous proposer... On dirait que le plancher vous brûle les pieds, que vous ne pouvez vous souffrir dans cette chambre.

— Je vous avoue qu'il me tarde d'avoir quitté... comment dirai-je?.. cette boutique, ou ce repaire, ou cette caverne.

— Vous êtes jeune, monsieur; il ne faut jamais se presser; la précipitation fait commettre des oublis que l'on regrette. Vous seriez bien fâché d'être parti sans emporter les deux chiffons que voici.

A ces mots, il tira de son carnet deux lettres qu'il déplia.

— Y en a-t-il encore beaucoup? demanda Camille. Je crains de me trouver court et d'être obligé de retourner à la provision.

— Ah! ces deux lettres, je ne puis les céder pour un morceau de pain, la seconde surtout. Elle n'a que douze lignes; mais la jolie écriture anglaise! Voyez plutôt, et le style en est amoureux et tendre. J'ajoute qu'elle est signée. Ah! monsieur, que Mlle Moriaz sera charmée de ravoir ses pattes de mouche! Quelle obligation elle vous

en aura! Vous vous ferez valoir, vous lui direz que vous m'avez mis le couteau sur la gorge, que vous m'avez fait peur. De quel gracieux sourire elle paiera votre héroïsme!.. M'est avis, monsieur, que ce sourire vaut dix mille francs, comme le médaillon; les deux bibelots se valent l'un l'autre.

— Si vous voulez davantage, qu'à cela ne tienne.

— Non, monsieur. Je vous l'ai dit, je n'ai qu'un prix.

— A ce compte, c'est vingt-cinq mille francs que je vous dois. Vous n'avez plus rien à me vendre?

— Hélas! c'est tout.

— Vous me le jurez?

— Eh quoi! monsieur, vous admettez donc que Samuel Brohl a une parole d'honneur, que lorsqu'il a juré, il faut l'en croire?

— Vous avez raison, je suis encore bien jeune.

— C'est tout, vous dis-je, reprit Samuel en soupirant. Ma boutique est mal fournie; elle commençait à se garnir, mais un fâcheux accident est venu déranger mon petit commerce.

— Bah! consolez-vous, lui répliqua M. Langis, vous trouverez une autre occasion; un génie de haut vol, tel que le vôtre, en trouve toujours. Vous avez été malheureux, quelque jour la fortune réparera ses torts envers vous, et le monde rendra justice à votre beau talent.

En parlant ainsi, il déposait sur la table vingt-cinq billets de mille francs. Il les compta, Samuel les recompta après lui, et aussitôt il lui remit le médaillon, la capeline et les deux lettres.

Camille se leva pour partir. — Monsieur Brohl, dit-il, dès le premier jour que je vous ai vu, je m'étais fait la plus haute idée de votre caractère; la réalité a dépassé mon attente. Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance, et j'ose espérer que vous n'êtes pas fâché d'avoir fait la mienne. Cependant, je ne vous dirai pas au revoir.

— Que sait-on? répondit Samuel, qui changea subitement de visage et d'attitude. Et il ajouta : — Si vous aimez les étonnemens, monsieur, veuillez rester encore une minute dans cette caverne.

Il roula et tordit en papillote les vingt-cinq billets de mille francs; puis, avec un grand geste à la Poniatowski, les approchant d'une bougie, il y mit le feu et, quand ils flambèrent, il les jeta dans la cheminée où ils achevèrent de se consumer.

Se retournant vers M. Langis : — Me ferez-vous l'honneur de vous battre avec moi? s'écria-t-il.

— Après un si beau trait, je ne puis rien vous refuser, répondit Camille. Je vous ferai cet honneur insigne.

— C'est ce que je voulais, repartit Samuel. Je suis l'offensé, j'ai le choix des armes. — Et en reconduisant M. Langis, il dit encore :

— Je ne vous cacherai pas que j'ai beaucoup fréquenté les tirs, que je suis de première force au pistolet.

Camille s'inclina et sortit.

Le lendemain, dans un intervalle lucide, Mlle Moriaz aperçut au pied de son lit un médaillon posé sur un capuchon rouge. De ce moment, les médecins appelés en consultation augurèrent mieux de son état.

XII.

A six jours de là, Samuel Brohl, ayant traversé Namur et Liége sans s'y arrêter, arrivait par le chemin de fer à Aix-la-Chapelle. Il descendit à l'*Hôtel-Royal*, situé près de la gare; il s'y fit servir un copieux dîner qu'il arrosa d'un vin de Champagne crémant. Il avait bon appétit, l'âme en fête, le cœur épanoui, gonflé de joie, et la tête fumante. Il s'était vengé, il avait fait justice d'un insolent qui était son rival : Mlle Moriaz n'était pas à Samuel Brohl, mais elle ne serait jamais à Camille Langis. Près de la frontière franco-belge, à la lisière d'un bois, un homme avait été frappé en pleine poitrine; Samuel Brohl l'avait vu tomber, et quelqu'un s'était écrié : — Il est mort. — On prétend qu'Aix-la-Chapelle est une ville peu récréante, que les chiens eux-mêmes s'y ennuient et qu'ils prient piteusement les passans de leur donner des coups de pied dans la vue de se procurer une distraction. Samuel ne s'ennuya pas un instant pendant la soirée qu'il passa dans la cité de Charlemagne. Il voyait sans cesse le coin d'un bois, un homme qui tombait, et il éprouvait un frisson délicieux.

Après le champagne, il but du punch, et là-dessus il dormit comme un loir; malheureusement le sommeil dissipa ses fumées, et son réveil ne fut pas gai. Il avait l'habitude fatale de réfléchir; il réfléchit; ses réflexions l'attristèrent; il s'était vengé, mais après? Il pensa longuement à Mlle Moriaz; il regardait d'un œil mélancolique ses deux mains ou ses serres qui avaient lâché prise. Il récita à demi-voix des vers allemands, qui veulent dire :

« J'ai résolu d'enterrer mes chansons et mes rêves; allez me chercher un grand cercueil. Pourquoi ce cercueil est-il si lourd? c'est qu'avec mes rêves j'y ai déposé mon amour et mes souffrances. »

Quand il eut récité ces vers, Samuel se sentit encore plus triste qu'avant, et il maudit les poètes. — Ils m'ont fait bien du mal, se disait-il avec amertume. Sans eux, il ne tenait qu'à moi de couler auprès d'une vieille femme des jours filés d'or et de soie. Mon avenir était assuré, ils m'ont fait prendre en dégoût mon gagne-pain. Je les ai crus sur parole, j'ai été la dupe de leurs creuses déclama-

tions; ils m'ont enseigné les mépris inconsidérés et l'ambition malsaine de jouer le sot personnage d'un homme à grands sentimens. J'ai méprisé la boue. Où en suis-je à cette heure?

Samuel Brohl avait raison, il faut plaindre les demi-drôles. Leur conscience a des clartés intermittentes, ils s'aperçoivent, ils s'entrevoient, ils ont des dégoûts dangereux, des velléités de devenir d'honnêtes gens, et cela met dans leur vie un décousu qui nuit à leurs entreprises et que ne connaissent pas les vrais drôles, lesquels sont tout entiers à leur affaire et ne se dégoûtent jamais d'eux-mêmes. Samuel était un drôle romantique, et il constatait que son romantisme, après lui avoir coûté cher, ne lui avait rien rapporté. Peu s'en fallait qu'il ne s'écriât avec Brutus : — O vertu, tu n'es qu'un vain nom.

Il avait formé le projet de se rendre en Hollande et de s'y embarquer pour l'Amérique. Que ferait-il aux États-Unis? Il ne le savait pas encore. Il passa en revue tous les métiers à sa convenance; ils demandaient tous des frais d'établissement. Grâce à Dieu et à M. Guldenthal, dont la créance courait de grands dangers, il n'était pas dénué de toutes ressources; mais, une semaine auparavant, il avait mis en bouchon et brûlé vingt-cinq billets de la Banque de France. Il avait quelques remords de son action; il ne pouvait s'empêcher de se dire qu'une vengeance de vingt-cinq mille francs était un article de luxe dont les pauvres diables feraient bien de se priver. En méditant sur cette aventure, il lui sembla que c'était un autre que lui qui avait brûlé les billets, ou que du moins il avait exécuté machinalement cet auto-da-fé, par une sorte d'impulsion irréfléchie, comme une marionnette que meut et gouverne un fil invisible. Tout à coup le fantôme avec lequel il avait des entretiens réglés lui apparut, un ricanement aux lèvres. Samuel l'interpella une fois encore, ce devait être la dernière, et il lui dit :

— Tu es mon mauvais génie. Imbécile! c'est toi qui m'as fait faire cette extravagance. Tu as allumé toi-même cette bougie, tu as mis les billets dans ma main, tu m'as pris le bras, tu l'as allongé, tu l'as tenu au-dessus de la flamme fatale. Cet acte de sublime héroïsme est ton œuvre; ce n'est pas moi, c'est toi qui as payé si cher le plaisir d'étonner un insulteur et de le tuer. Maudit soit à jamais le jour où je me suis affublé de ton nom, où j'ai conçu la sotte pensée de devenir ton sosie. Je me suis fait Polonais; la Pologne a-t-elle jamais eu le moindre esprit de conduite? De tous les hommes, tu étais le plus incapable de faire ton chemin, je singeais un méchant modèle et j'ai fait école sur école. Abel Larinski, je romps tout commerce avec toi, je liquide notre maison, je mets la clé sous la porte ou sur la fosse. O mon grand Polonais, je vous

restitue votre titre, votre nom, et avec votre nom tout ce que vous m'aviez donné : vos fiertés, vos prétentions, vos dangereuses délicatesses, vos attitudes, vos grimaces sentimentales et votre panache ondoyant.

Ce fut ainsi que Samuel Brohl prit un congé définitif du noble comte Abel Larinski, lequel put désormais reposer tranquillement dans son tombeau; il n'avait plus peur d'être un mort compromis par un vivant. Quel nom allait prendre Samuel? Par dépit contre sa destinée, il choisit pour l'heure le plus humble de tous; il résolut de s'appeler Kicks, comme sa mère, ce qui signifie un coup manqué.

Sa mélancolie n'eût point connu de bornes s'il avait pu se douter que Camille Langis était encore de ce monde. Camille Langis fut pendant quinze jours entre la vie et la mort, mais on put extraire la balle. Mme de Lorcy était accourue à Mons pour le soigner comme une mère; elle eut la joie de le ramener vivant à Paris.

On s'était bien gardé de raconter le duel à Mlle Moriaz, et même de lui en toucher un mot; son état inspira longtemps des inquiétudes, on lui épargnait toute émotion. Après qu'elle fut entrée en convalescence, elle resta plongée dans une tristesse sombre et taciturne. Elle ne faisait jamais la moindre allusion à ce qui s'était passé et ne souffrait pas qu'on lui en parlât. Elle s'était trompée, son erreur lui avait laissé un déboire mêlé d'épouvante; il lui semblait que rien n'était plus possible pour elle que de se souvenir et de se taire.

Vers la fin de novembre, M. Moriaz lui proposa de retourner à Paris. Elle lui témoigna son désir de ne pas quitter Cormeilles, de passer l'hiver dans la solitude; les visages humains lui faisaient peur. M. Moriaz se permit de lui représenter qu'elle n'était pas raisonnable. — Veux-tu donc porter éternellement le deuil d'un inconnu? lui demanda-t-il, car enfin l'homme que tu aimais, tu ne l'as jamais vu. Eh! mon Dieu, tu t'es méprise, tu t'es abusée. Est-il, je ne dirai pas une seule femme, mais un seul membre de l'Institut qui, une fois au moins, n'ait pris grossièrement le change? C'est à force d'expériences manquées qu'on fait avancer la science.

Et s'élevant aux plus hautes considérations, il s'efforça de lui démontrer que s'il est fâcheux de se tromper, une crainte excessive de se tromper est un mal plus fâcheux encore, attendu qu'il vaut mieux perdre son chemin que de ne pas marcher du tout.

Quand il eut achevé sa harangue, elle lui dit en hochant la tête :

— Je ne crois plus à personne.

— Quoi! pas même au brave garçon à qui tu dois d'avoir recouvré ton portrait et tes lettres?

— De qui voulez-vous parler? s'écria-t-elle.

Il lui raconta alors la descente opérée dans la caverne par M. Langis, sans lui dire ce qui en était résulté.

— Ah! c'est bien, c'est très bien, fit-elle. Je ne doutais pas que Camille ne fût un véritable ami.

— Un ami? Es-tu bien sûre qu'il n'ait pour toi que de l'amitié?

Et là-dessus, M. Moriaz lui conta le reste. Elle devint pensive, s'enfonça dans une rêverie. Tout à coup la porte du salon s'ouvrit et Camille entra. Après s'être informé de sa santé, il annonça à Mlle Moriaz qu'à la suite d'un refroidissement il avait été malade, lui aussi, et que bien qu'il fût hors d'affaire, son médecin l'envoyait passer l'hiver à Sorrente.

Elle lui répondit : — C'est un voyage que je voudrais faire. Consentez-vous à m'emmener?

Elle le regardait fixement, ce regard disait tout. Il fléchit le genou devant elle, et ils restèrent quelques instans les mains dans les mains, les yeux dans les yeux. Sur ces entrefaites parut Mlle Jeanne Moiseney, qui à la vue de ce groupe demeura confondue.

— Vous voilà bien étonnée, mademoiselle, lui dit M. Moriaz.

— Pas autant que vous vous le figurez, monsieur, répliqua-t-elle en se remettant. Je n'osais pas le dire, mais au fond j'ai toujours cru, toujours pensé... Oui, j'ai toujours été sûre que cela finirait ainsi.

— Dieu bénisse la papesse Jeanne! s'écria-t-il; je renonce à la corriger.

Nous n'avons pu découvrir ce que fait en Amérique Samuel Brohl. En attendant mieux, court-il humblement le cachet? a-t-il tenté quelque nouvelle entreprise matrimoniale? est-il devenu reporter du *New-York Herald*, ou politicien dans un état du nord, ou *carpet-bagger* dans la Caroline du Sud? rêve-t-il d'être un jour président de la glorieuse république étoilée? Jusqu'à cette heure, aucun journal américain ne lui a consacré le moindre entrefilet. Les aventuriers sont des êtres disparaissans et reparaissans : ils appartiennent à la famille des plongeurs; mais, de plongeons en plongeons, ils finissent toujours par quelque catastrophe. La vague rapporte un instant le noyé, puis le remporte un instant après et l'entraîne au fond du gouffre amer; on entend le bruit d'un remous, un léger clapotis auquel se mêle un cri rauque, suivi d'un soupir étouffé, et Samuel Brohl n'est plus. Pendant quelques jours on discute la question de savoir s'il s'appelait Brohl, Kicks ou Larinski, bientôt on parle d'autre chose, et son souvenir devient la proie du silence éternel.

VICTOR CHERBULIEZ.

LA GRÈCE, L'HELLÉNISME

ET

LA QUESTION D'ORIENT

Une des choses les plus singulières de l'imbroglio oriental, c'est l'attitude de la Grèce et des Grecs. Dans des pétitions adressées au sultan et aux ambassadeurs européens, les raïas grecs de la Thrace ou de la Macédoine demandent que l'on n'accorde point de priviléges aux provinces slaves, paraissant préférer les projets constitutionnels de la Porte aux propositions d'autonomie des puissances. Pendant ce temps, les Hellènes du royaume tiennent au Pnyx des *meetings* où, du haut de la tribune antique taillée dans le roc, les Démosthènes modernes provoquent les héritiers de Thémistocle à la délivrance de leurs frères encore asservis. Les chambres d'Athènes votent un emprunt de guerre, et les ministres du roi George envoient à la Porte un pacifique mémorandum où, sous condition, ils lui offrent leur amitié. D'un côté les Grecs semblent ainsi appuyer la politique turque et combattre la diplomatie moscovite; de l'autre ils se disposent à mettre en mouvement leurs derniers palikares et leur petite armée pour le cas où les troupes du sultan seraient occupées sur le Danube par les Russes. Quel est le mot de cette singulière énigme? Est-ce duplicité, est-ce indécision? L'explication est dans l'état intérieur du royaume de Grèce, et surtout dans la répartition géographique des Grecs, dans les intérêts séculaires de leur race, qui font d'eux les rivaux des Slaves du Balkan plus encore que les adversaires des Ottomans.

I.

Le royaume de Grèce, tel que l'a créé, il y a près d'un demi-siècle, la triple alliance de la France, de l'Angleterre et de la Russie, est une tête sans corps. Jamais peut-être la diplomatie, qui par métier

ou par nécessité est toujours portée aux demi-mesures, n'a rien fait de plus incomplet, de plus manifestement provisoire. La Grèce était vouée aux agitations stériles et aux révolutions impuissantes par sa constitution territoriale même. Les hommes les plus perspicaces l'ont senti dès le début. La taille étriquée et comme comprimée de la Grèce officielle lui rendit difficile le choix d'un souverain et fit repousser ses avances des prétendans les plus désirables. L'on sait les refus opposés par le prince Léopold, le futur roi des Belges, à toutes les offres des Hellènes et de la diplomatie; pour accepter la couronne de Grèce, Léopold demandait que le cadre du nouveau royaume fût élargi, afin que la monarchie hellénique pût commencer à vivre dans des conditions plus normales (1). Le prince de Saxe-Cobourg était mieux inspiré que le Bavarois Othon, qui osa tenter l'aventure et essaya d'implanter une monarchie sur un sol trop étroit pour lui laisser prendre racine. La petite Grèce de 1830, ne possédant plus une ville sur un territoire ruiné par une longue guerre, ayant à peine 700,000 habitans, et dans sa pauvreté accablée du poids de son grand nom, pouvait malaisément suffire aux charges d'un état moderne et aux besoins d'une monarchie. A côté de nos grands états militaires, un roi et une cour paraissaient une vaine et ridicule parodie dans ce petit pays de bergers où les seuls princes à leur place eussent semblé les rois du bon Homère.

La diplomatie avait fait au royaume et à la monarchie helléniques une tâche ingrate. La Grèce, à la fois resserrée dans d'étroites frontières et dévastée à l'intérieur, devait se consumer dans un double effort. Au lieu de s'appliquer uniquement à son développement pacifique, elle devait chercher à continuer, à compléter l'œuvre inachevée de l'indépendance nationale, et pendant longtemps encore moins songer à mettre son territoire en valeur qu'à l'étendre. La première chose, aux yeux de tous les patriotes comme aux yeux du prince Léopold, devait être de placer le nouvel état dans des conditions plus viables. Ainsi s'explique en partie, dans cette Grèce tronquée, la prédominance des préoccupations politiques, auxquelles l'inclinaient déjà le génie de la race et les traditions antiques. Comme il n'existait en Grèce aucune sorte d'aristocratie ou de classes dirigeantes, chaque Grec pouvait se croire appelé à mener les affaires du pays, et tous, étant animés d'une même ambition, s'en estimer également capables. De là dans cette petite démocratie, sur cette surface exiguë, à peine plus peuplée qu'un de nos grands départemens, cette sorte de manie ou de maladie politique qui a été le fléau du royaume. Tout le monde étant d'accord pour tout subordonner au but national, et les occasions d'y atteindre

(1) Voyez l'étude de M. Saint-René Taillandier dans la *Revue* du 1er mars 1876.

dre se présentant rarement, les luttes des partis et des personnes devaient naturellement porter sur des objets de plus en plus minces, sur des intérêts de plus en plus mesquins, à tel point qu'à force de ténuité les fils qui composent l'écheveau de la politique hellénique sont devenus insaisissables à l'étranger.

A l'étroitesse de la scène répondaient la subtilité héréditaire des acteurs et la passion des longs discours, le goût du bavardage spirituel et des fines discussions, si sensible chez le Grec de tous les âges. Ces défauts du caractère étaient aggravés par un inconvénient provenant plus directement de la conformation du royaume et des limites imposées à la Grèce, grâce à la défiante diplomatie de M. de Metternich et peut-être aussi aux secrètes visées de la Russie, peu soucieuse de fortifier l'hellénisme aux confins des Slaves. Ce n'est pas seulement au point de vue matériel, territorial, que la Grèce officielle est incomplète, mutilée, difforme, c'est aussi au point de vue moral. La Grèce de 1830 est par sa configuration même privée d'équilibre intérieur. Composée uniquement des provinces helléniques du midi, elle est toute méridionale par le caractère de ses habitans comme par la latitude, et manque du contrepoids que lui eussent donné les provinces du nord, l'Épire et la Thessalie. La Grèce actuelle est comme une France abandonnée aux Provençaux et aux Gascons, les plus vifs peut-être, les plus beaux parleurs, les plus intelligens même de tous les Français, mais assurément ni les plus sages ni les plus calmes. La Grèce de 1830 ressemble encore à une Italie réduite au Napolitain et à la Sicile, toute méridionale, toute maritime. Les lourds Béotiens et les sauvages Étoliens ne suffisent pas à donner au royaume l'assiette intérieure qui lui manque : il lui eût fallu les solides populations de la Thessalie et de l'Épire. Comme l'alliage d'un métal plus grossier donne à l'or ou à l'argent plus de résistance, le sang plus pesant de l'Albanais eût heureusement, dans les provinces du nord, corrigé la ductilité hellénique. Dans les limites actuelles de la Grèce, sur un sol restreint et appauvri, avec une telle prédominance de l'élément naturellement le plus turbulent, s'il est une chose dont il faille s'étonner, ce n'est pas des fautes des Grecs, de leurs révolutions, de leurs banqueroutes ; c'est de leur sagesse, de leur prospérité relative, de leurs progrès. Les Grecs du royaume ont beau être souvent inférieurs à leurs frères du dehors, ils ont fait le miracle de vivre dans des conditions où l'existence semblait impossible et de conserver la liberté dans des conditions où l'absolutisme semblait leur seule chance de salut.

Quand, après la longue guerre de l'indépendance, une partie des pays grecs insurgés fut constituée en état autonome, tout était à créer sur un sol dénudé par des siècles d'abandon et ravagé par les ar-

mées turques et égyptiennes. D'une population décimée et ignorante, habituée par les luttes même de l'indépendance à une vie libre, sans lois et sans frein, il fallait faire un peuple moderne, et au milieu des aventuriers et des klephtes établir un gouvernement régulier. Il fallait tout improviser, dans le monde moral comme dans le monde matériel. La nouvelle capitale, bâtie de toutes pièces dans une petite plaine aride, au pied des ruines solitaires de l'Acropole, l'Athènes moderne, aujourd'hui la ville la plus occidentale de tout l'Orient, est un juste emblème de cette Grèce contemporaine, reconstruite elle-même à l'imitation de l'Europe sur un sol étroit et désert. A ces affranchis, élevés dans l'ignorance de quinze siècles de despotisme religieux et de quatre ou cinq siècles de servitude politique, manquait le premier instrument de toute vie intellectuelle, de toute féconde civilisation, une langue à la fois populaire et littéraire. Ce que tous les peuples de l'Europe tiennent du passé, un idiome lentement élaboré, élevé au-dessus de tous les dialectes locaux, capable d'exprimer toutes les idées et de les porter à tous, les Grecs, au lendemain de leur émancipation, s'aperçurent qu'ils en étaient privés. La langue antique était morte, et le grec vulgaire fait de ses débris, le romaïque, à la structure analytique toute moderne, n'était pas encore formé, pas encore adulte, en sorte qu'entre la belle langue classique des ancêtres et le patois inculte du peuple, les Grecs n'ont pu encore se faire une langue nationale vraiment vivante, à la fois parlée et écrite et assez fixée pour être au-dessus de toute discussion. Leur littérature renaissante hésite et se partage entre deux directions opposées, les uns voulant remonter au langage de Démosthène et de Plutarque, les autres inclinant vers le langage du klephte et du berger. Cette indécision de l'idiome hellénique moderne est un autre symbole des difficiles destinées de la Grèce, disputée, elle aussi, entre les traditions ou les souvenirs de l'antiquité, et les idées ou les besoins du monde moderne.

L'embarras de cette situation, cette sorte d'incertitude dans les conditions d'une existence nouvelle, est sensible dans la politique intérieure de la Grèce. Que devait être ce nouvel état, une monarchie ou une république, un état fédératif ou un état unitaire? La question n'eût pas laissé d'être difficile et de jeter dans la nation de trop vivaces semences de discorde, si l'Europe monarchique, qui servait à la Grèce renaissante de tutrice et de marraine, n'eût naturellement uni sans trop la consulter sa filleule à la royauté. En pupille docile, la Grèce, au milieu de toutes ses aventures et de ses caprices, est demeurée assez sage pour ne point se brouiller sur ce point avec les puissances protectrices dont, à un moment donné, elle pouvait

toujours avoir besoin. Si elle s'est séparée de sa première dynastie bavaroise, avec laquelle elle faisait fort mauvais ménage, ce n'a été qu'un simple divorce, et, dans sa révolution même, la Grèce a eu le tact de renverser un roi et non la royauté. Quelques esprits n'ont pas vu sans déplaisir la Grèce oublier ses anciennes traditions républicaines et fédératives; ils en eussent voulu faire une sorte de Suisse maritime. De pareils regrets proviennent d'un archaïsme plus préoccupé des souvenirs du passé que des besoins de la vie moderne. Dans un temps où une civilisation unitaire rassemble en grands corps de nation des peuples comme l'Allemagne et l'Italie, divisés depuis des siècles, la petite Grèce, unifiée par le despotisme et la servitude, ne pouvait, au premier jour de son affranchissement, se fractionner et se morceler elle-même pour s'affaiblir vis-à-vis de l'étranger et du musulman. Quoique les intérêts de clocher jouent un trop grand rôle dans la politique hellénique, l'esprit de clan ou de tribu, vivant encore dans quelques districts de l'Hellade, chez les Maïnotes de la Morée par exemple, était bien moins vivace chez les Grecs qu'il ne l'est demeuré chez leurs voisins et parens, les Skipetars d'Albanie. Le fédéralisme républicain n'eût été pour les Grecs qu'une cause de plus d'anarchie et d'impuissance; en dépit du morcellement physique de leur petit territoire, découpé par tant de golfes et cloisonné de tant de chaînons montagneux, l'unité politique de l'Hellade est aujourd'hui aussi conforme à la nature et à la civilisation qu'elle l'était peu dans l'antiquité.

Le maintien de la royauté à travers toutes leurs révolutions fait honneur au sens pratique des Hellènes. En cédant aux conseils d'une saine politique, ils n'ont pas répudié toutes les traditions de leur glorieux passé et tous les rêves de liberté que leur devait inspirer une longue lutte nationale, soutenue sans chefs reconnus et sans unité de commandement. La constitution de la Grèce est plus qu'aucune autre peut-être une sorte de compromis, de terme moyen. Un écrivain moderne, Dmitrios Paparrigopoulos, a, dans une comédie librement imitée d'Aristophane (1), représenté le peuple grec, le vieux *Démos*, entre trois femmes qui se disputent son alliance, Monarchie, Démocratie et Mme Constitution; cette dernière, accompagnée de son arrogante servante, la Chambre, qui la malmène et la maltraite. Devant les trois rivales, Démos, ignorant et volage, hésite; séduit par leurs propos, il voudrait les épouser toutes trois à la fois, et par cette raison il se décide pour Constitution, qui réunit les traits des deux autres. En Grèce, Constitution ressemble en fait beaucoup à Démocratie, pour laquelle le vieux Démos a depuis son enfance conservé un secret penchant.

(1) Dmitrios Paparrigopoulos, *le Choix d'une femme*, comédie traduite du grec par M. Emile Legrand. Jouaust 1872.

Ce petit royaume est, non moins que la Suisse, une démocratie sans aucune ombre d'aristocratie ancienne ou récente. Au-dessus de cette société égalitaire est un monarque, non un souverain absolu, un tyran au sens grec du mot, ce qui s'est vu souvent ailleurs, mais un roi constitutionnel aux pouvoirs limités, et placé en face d'une chambre unique, issue d'un suffrage presque universel. La Grèce est ainsi une république démocratique avec un président héréditaire. Cette constitution, qui dans sa forme actuelle date, croyons-nous, de 1864, n'a point toujours donné des fruits aussi mauvais qu'on eût pu le craindre. Peut-être ces institutions, en apparence si défectueuses, sont-elles encore les plus en harmonie avec les mœurs, si ce n'est avec les besoins du peuple. En tout cas, lorsqu'on ne peut construire sur les solides fondemens de la tradition, il est si difficile d'improviser un gouvernement quelque peu viable, que l'on ne doit point être trop sévère avec les peuples mis, comme les Grecs et comme nous-mêmes, à cette dure épreuve.

Les Grecs n'en sont pas plus que nous à leur première expérience constitutionnelle. Avant d'en arriver ou d'en revenir à une seule assemblée, ils ont essayé du régime plus normal des deux chambres. Dans tout pays où il n'existe ni aristocratie politique ni institutions fédérales, la chambre haute est la grande difficulté, la pièce introuvable, le ressort imparfait non moins qu'indispensable du mécanisme constitutionnel. Les Grecs ont eu un moment un sénat viager et inamovible. L'essai, paraît-il, n'a pas été heureux: la machine a été simplifiée, le sénat abandonné comme un rouage inutile, et la chambre des députés est restée affranchie d'un frein qui semble cependant d'autant plus nécessaire au jeu régulier des institutions que plus limitée est la prérogative royale. Bien qu'en tout pays les formes constitutionnelles aient peine à remédier au défaut des mœurs publiques, la mutilation du système parlementaire, ainsi privé d'un de ses organes essentiels, n'est probablement pas étrangère aux vices politiques de la Grèce. Je ne sais en Europe que deux états, tous deux orientaux, tous deux des plus récens et des plus petits, tous deux aussi foncièrement démocratiques, la Grèce et la Serbie, qui aient adopté le régime d'une chambre unique. La Roumanie, qui possédait au contraire des élémens aristocratiques, s'est donné un sénat avec une chambre des députés. La Serbie, plus isolée de l'Europe par sa situation continentale, ses traditions et ses mœurs toutes patriarcales, peut chercher la liberté dans des voies nouvelles appropriées à son état social si différent encore du nôtre (1). La Grèce, plus rapprochée de l'Occident par les souve-

(1) Sur l'histoire de la Serbie, voyez l'ouvrage de M. Saint-René Taillandier, *la Serbie au dix-neuvième siècle*. — Sur les révolutions helléniques, voyez *la Grèce depuis la chute du roi Othon*, par M. F. Lenormant, *Revue* du 1er janvier, 15 mars et 15 juillet 1864.

nirs classiques comme par les flots de la Méditerranée, et dépourvue dans la servitude de toute tradition politique, avait moins de raisons de s'isoler, de se distinguer par sa constitution. En tout cas, l'expérience d'une assemblée unique, et par là même omnipotente, ne semble point y avoir encore réussi, et, sans préjuger l'avenir, il est douteux que ce parlementarisme tronqué puisse survivre à un agrandissement territorial du royaume. Au milieu de ses embarras constitutionnels, la Grèce a aujourd'hui la bonne fortune de posséder, au lieu d'une famille demeurée étrangère sur le trône, une jeune dynastie qui, par ses nombreux rejetons, assure à la royauté des héritiers nationaux, et par ses alliances de famille avec plusieurs des principales maisons régnantes de l'Europe peut contribuer à conserver au nouvel état la bienveillance des grandes puissances.

Tous les maux politiques dont souffre la Grèce n'ont pas leur principe dans la constitution; la plupart proviennent des mœurs plus encore que des lois. Les principaux vices signalés dans la société grecque se rencontrent tantôt à l'état aigu, tantôt à l'état chronique, chez d'autres peuples, dans d'autres démocraties parfois florissantes, aux États-Unis d'Amérique par exemple. Il en est ainsi d'abord du grand nombre et du peu d'honnêteté de la plupart des *politicians*, de la concussion et de la corruption administratives aussi pratiquées aux rives romantiques de l'Hudson que sur les bords desséchés du classique Ilissus. En Grèce, cette plaie s'est étendue jusqu'à la hiérarchie ecclésiastique, et l'on se rappelle le récent et scandaleux procès des trois évêques accusés de péculat et de simonie. Ce mal rongeur découle d'une autre plaie encore commune à la Grèce et à d'autres états des deux mondes, le fonctionnarisme. La Grèce possède une nombreuse et indigente bureaucratie, et, en dépit du nombre des emplois relativement à la petitesse du pays, les places à donner restent toujours hors de proportion avec la multitude des aspirans. De là une des causes de l'âpreté des luttes politiques et des continuelles crises ministérielles. Chaque citoyen veut avoir sa part du pouvoir ou du budget, chaque homme politique a ses créatures à faire vivre, et, chaque Grec se croyant apte à tous les emplois, les changemens de ministère sont si fréquens et les mutations du personnel administratif si répétées, qu'il semble que chacun doive passer à son tour aux affaires. De là ces luttes et ces coalitions de quatre ou cinq partis dont la ligne de démarcation est le plus souvent impossible à tracer. A ces causes de division et de luttes stériles s'en ajoutait, jusqu'à ces dernières années, une autre non moins fâcheuse, la rivalité des puissances protectrices, la Russie, l'Angleterre et la France ayant chacune leurs protégés ou leurs partisans, prétendant plus ou moins s'immiscer dans les affaires du royaume, et compliquant

ainsi la politique extérieure par la politique étrangère. Au milieu de toutes ces difficultés, à travers tous ces périls, les Grecs, sages ou sensés jusqu'en leurs erreurs, n'emploient plus depuis longtemps dans leurs conflits de partis d'autres armes que les armes modernes, la presse et la parole; s'ils ont souvent recours à l'intrigue et à la corruption, jamais ils n'en appellent à la force. Ce petit état, fondé chez un peuple de pirates et de brigands, est depuis longtemps étranger aux *pronunciamientos* militaires et aux guerres civiles. Quelle nation cependant semblait plus que la Grèce vouée aux luttes intestines et au brigandage politique, par ses mœurs populaires et ses traditions comme par sa conformation géographique? Chez un tel peuple, après de tels antécédens si récens encore, n'est-ce point là une marque singulière d'esprit pratique, et ne vaut-il pas mieux, pour l'avenir de la Grèce, que les ministres y soient renversés par des coalitions parlementaires et des manœuvres de couloir que par le fusil des klephtes?

II.

L'esprit, ou mieux le caractère grec, n'a pas fort bonne renommée en Occident. Cette mauvaise réputation remonte très loin, jusqu'à l'antiquité, jusqu'à ces *Græculi*, si fort raillés et dédaignés de Cicéron, lui-même cependant, tout comme son ami Atticus, un admirateur et un disciple de l'Hellade. Les défauts déjà reprochés aux Grecs par les Romains, le manque de franchise et de dignité, l'esprit d'intrigue, les jalousies locales, la flatterie, la servilité, n'ont pu être corrigés par la servitude musulmane et le despotisme byzantin. Si le Grec a gardé beaucoup des défauts prêtés à ses aïeux, il en a aussi hérité les qualités : la vivacité, l'intelligence, la malléabilité. C'est une chose singulière, que le Grec moderne, si croisé d'Albanais, de Slave et de Valaque, que le Rouméliote, d'un sang si mêlé qu'on lui a souvent disputé toute filiation hellénique, rappelle d'une manière si frappante les aïeux dont il revendique le nom. Les Slaves ont eu beau laisser à travers toute la Morée des traces visibles de leur passage, le berger valaque a beau promener ses troupeaux sur les plateaux dénudés de la péninsule, les Albanais ont eu beau occuper sous nos yeux l'Attique et l'Argolide et donner aux modernes Grecs leur costume national, la blanche fustanelle, les Hellènes, qu'on eût dits presque disparus de l'Hellade, l'ont reconquise et recolonisée, et après ce singulier travail encore inachevé, les Grecs nouveaux, les Grecs de langue ou de sang, se sont trouvés étonnamment semblables à leurs ancêtres (1).

(1) Dans la Grèce propre même, un grand nombre de noms, à commencer par celui de Morée (*More*, mer), paraissent d'origine slave, et les noms grecs modernes, sou-

Chose plus frappante encore, le Grec de l'Hellade ne garde presque rien de l'empreinte byzantine. Ses ancêtres ne sont pas seulement les *Græculi* des Romains, ce sont aussi les Grecs de la grande époque classique. On a plus d'une fois remarqué, avant et après la guerre de l'indépendance, combien les habitans de la Grèce insurgée, Heliènes ou Albanais, rappelaient, dans leurs mœurs ou leur caractère, les premiers Grecs que nous montre l'histoire, eux aussi brigands ou pirates. Ceux qui se plaisent à écraser les Hellènes modernes des hauts faits et des hautes vertus de leurs aïeux oublient souvent les exemples que dans les plus beaux jours leur ont laissés les héros de l'antiquité, les Athéniens surtout, de Thémistocle à Alcibiade. La moralité privée, et plus encore la moralité politique, ne semblent jamais avoir été le fort de cette race ingénieuse et subtile, dont les philosophes ont cependant conçu les plus hauts types de vertu. A cet égard, les Grecs n'ont peut-être pas autant dégénéré de leurs grands ancêtres que se l'imagine le vulgaire. Il y a au moins un point sur lequel ces Grecs, par tant d'autres côtés si inférieurs aux anciens, les égalent ou les dépassent : c'est le patriotisme, ou mieux l'amour de leur race et de leur nation, vivant à travers toutes les défaillances et tous les compromis chez les Grecs de tout rang et de toute contrée.

S'il ressemble encore à ses pères, rien ne diffère plus du Turc que le Grec moderne. Entre les deux hommes, entre les deux peuples, tout est contraste; leurs qualités sont opposées, et l'opposition est d'autant plus saillante que chez l'un et l'autre ces qualités sont souvent outrées. Ce qui distingue le Grec, ce qui est le principe de l'humeur changeante qu'on lui reproche d'ordinaire, c'est le goût des nouveautés, l'amour du progrès, la curiosité, l'esprit d'initiative. Ce qui distingue le Turc au contraire, le principe de la dignité et de la patience que l'on vante souvent chez lui, c'est le goût du repos, le respect des usages, l'indifférence à ce qui se passe au dehors, et par suite l'apathie et la somnolence morale. Par sa vivacité, son agilité intellectuelle, son besoin de mouvement, sa curiosité impatiente, le premier est un Européen et un moderne, qui pousse jusqu'à l'excès l'esprit mobile de notre civilisation et de notre siècle : par son indolence intellectuelle, son fatalisme, son manque de ressort et d'initiative, le Turc est, en dépit de son séjour en Europe, un Asiatique, et il est douteux qu'il puisse jamais être autre chose. Cette différence se manifeste partout, dans la vie privée comme dans la vie publique, et jusque dans la démarche de l'Ottoman et de l'Hellène. Nulle part le contraste n'éclate autant que dans le goût de l'un et dans l'indifférence de l'autre pour l'instruc-

vent sans rapport avec les noms antiques, témoignent d'une nouvelle colonisation de la race ou de la langue hellénique.

tion. Aucune nation ne montre un plus grand souci de l'enseignement populaire, un plus grand respect des choses de l'esprit, que ne le font les Grecs, en cela encore les vrais fils de leurs pères. Certes, sur ce sol appauvri et couvert de ruines, la culture intellectuelle ne peut encore donner de ces fruits rares ou exquis qui sont l'honneur d'une civilisation; si les fruits en sont modestes, ils sont au moins à la portée de tous. L'instruction primaire est plus répandue chez les Grecs que chez beaucoup de nations de l'Occident, qu'en Angleterre et en Belgique, par exemple. Par malheur, l'absence ou la rareté de la haute culture laisse à cette instruction populaire une certaine présomption, qui partout est l'écueil d'un enseignement tout démocratique et égalitaire. De cette diffusion et de ce peu de profondeur de l'instruction viennent en Grèce le grand nombre de journaux et la trop grande puissance de la presse périodique, qui contribue à exagérer et pour ainsi dire à hypertrophier chez les Hellènes les facultés et les passions politiques.

Les qualités et les défauts des peuples ne peuvent guère se peser que par la comparaison, par des rapprochemens. A quoi faut-il comparer la Grèce? Est-ce aux vieux pays de l'Europe dont la civilisation s'est lentement et régulièrement développée; est-ce aux jeunes pays d'Amérique où la culture européenne a été transplantée en pleine séve et en pleine maturité? Non évidemment; c'est à la Turquie, c'est aux provinces voisines demeurées sous le joug ottoman, c'est à la Thessalie, à l'Albanie par exemple, ou mieux encore c'est à la Grèce elle-même, à la Grèce asservie du commencement du siècle qu'il faut comparer la Grèce indépendante. Le parallèle est facile, il n'y a qu'à se reporter aux récits des voyageurs à la veille ou au lendemain de la guerre de l'indépendance, et pour ne citer que les plus illustres à Chateaubriand, à Byron, et à l'ami de ce dernier, l'Anglais Hobhouse. Quels tableaux de désolation, quelle solitude dans ces régions encore toutes peuplées de noms et de souvenirs! La vie comme la civilisation semblaient avoir à jamais abandonné la plus grande partie de l'Hellade. Cette terre qu'il parcourait Pausanias à la main, étonné de voir le touriste antique y rencontrer tant de cités, tant de monumens entassés, le voyageur moderne la trouvait nue et vide, sans villes, presque sans habitans, sans ruines même, car en dehors d'Athènes et de quelques localités de l'Attique, les ruines ont d'ordinaire péri, et l'on dispute parfois en vain sur l'emplacement des cités les plus illustres. Sur cette Grèce retombée dans la barbarie régnaient deux hommes qui en semblaient les souverains naturels, le brigand ou klephte, et le pirate, l'un et l'autre célébrés par les poètes de l'Europe et mieux encore par les chants nationaux qu'ont recueillis Fauriel et ses émules. Cette époque, si voisine de nous par

la date, semble déjà un âge lointain, et le vieux palikare a parfois peine à se reconnaître et à ne pas se prendre pour un étranger dans la patrie qu'il a délivrée. Le pirate a disparu sans retour; si le brigand a persisté longtemps, il est aujourd'hui refoulé aux frontières turques, qui lui ont toujours servi de base d'opération ou de refuge. Des villes toutes modernes, comme Athènes et Patras, ont surgi de la solitude. La vie et le travail pacifique reparaissent peu à peu sur les côtes au moins de la presqu'île, sur la grande route maritime en particulier qui, malgré la barrière encore intacte de l'isthme, réunit par le golfe Saronique et le golfe de Corinthe l'Attique aux îles Ioniennes et doit un jour servir de voie centrale au royaume qu'elle coupe en deux (1).

J'ai été deux fois en Grèce, à quelques années de distance, la première fois en 1867, la seconde en 1873, et dans ce court intervalle j'y ai rencontré un remarquable changement. En 1867, c'était l'époque de l'insurrection de Crète, je voyageais de Corfou à Loutraki, au fond du golfe de Corinthe, en compagnie de patriotes hellènes sur un petit vapeur grec au nom fatidique, le *Panhellenium*, alors célèbre par ses récentes courses à Candie à travers les croisières turques. La Crète et la politique étrangère absorbaient tous les esprits; on n'avait d'intérêt et d'attention que pour les hauts faits d'armes des Sphakiotes. A l'intérieur du royaume les brigands régnaient partout en maîtres. La traversée de l'isthme de Corinthe ne se faisait pas sans inquiétude, en dépit des nombreuses patrouilles de gendarmerie établies sur la route pour protéger le passage des voitures qui conduisaient les voyageurs d'un golfe à l'autre. L'on ne pouvait guère alors voir de la Grèce que les côtes et la silhouette des belles montagnes qui du Parnasse et du Cythéron au Pentélique dominent ses golfes et ses îles. Le danger commençait dès que l'on descendait à terre ou mettait le pied en dehors des villes. On ne nous permit de faire une excursion dans le Péloponèse, de Nauplie à l'Acro-Corinthe par Argos et Mycènes, qu'en nous donnant, à mes trois compagnons et à moi, une escorte d'une vingtaine de soldats, et en limitant strictement notre itinéraire. Dans notre route à travers les campagnes désertes le long des ruisseaux bordés de lauriers-roses, quatre de nos hommes marchaient en avant pour explorer le chemin et autant en arrière pour nous assurer contre toute surprise; entre cette avant-garde et cette arrière-garde, nous allions à cheval, défendus sur nos flancs par une douzaine de soldats le fusil sur l'épaule, et pour plus de prudence cheminant à mi-côte pendant que nous suivions le fond de l'étroit vallon. Ces soldats grecs, pauvres et braves gens, se

(1) Sur les progrès de la Grèce, voyez l'étude de M. Emile Burnouf dans la *Revue* du 1er septembre 1875.

nourrissant de peu et ne demandant rien, étaient, nous affirmait-on, dignes de confiance; ils en avaient l'air, et leurs pareils le montrèrent bien trois ans plus tard, lorsque plusieurs d'entre eux se firent tuer avant de laisser leurs voyageurs tomber aux mains des brigands de Marathon. En 1867, toute l'Attique plus encore que le Péloponèse, était au pouvoir des klephtes. L'on n'osait franchir les portes de la capitale. Il n'était pas sûr de se promener dans les bois d'olivier du Céphise; c'était une imprudence d'aller à Éleusis ou à Mégare, une folie de vouloir monter au Pentélique ou à l'Hymette, dont à Athènes les croupes dénudées attirent de tous côtés les yeux. Pour visiter le beau temple dorique du promontoire de Sunium, nous fûmes obligés de prendre la mer, et à notre retour on nous trouva téméraires d'avoir couché sur le sable du rivage, au lieu d'être restés toute la nuit à ballotter dans notre barque. C'était, en un mot, la Grèce du *Roi des montagnes*.

J'avais voyagé l'année précédente en Sicile dans des circonstances presque analogues, et m'étais trouvé à Palerme, alors que les brigands tenaient la capitale de l'île dans une sorte de blocus avant d'oser s'en emparer de vive force (1); aussi étais-je moins étonné du nombre et de l'audace des klephtes que de l'inertie du gouvernement et de l'indifférence du public, l'un et l'autre uniquement occupés de la Crète et du dehors. Athènes était, à cette époque même, toute remplie de joyeuses espérances malheureusement trop vite déçues. Les fonds ou les hommes que l'on eût pu employer à maintenir la sécurité publique étaient perdus à soutenir les Candiotes et à prolonger l'insurrection dont on attendait la réunion de l'île au royaume. C'est là une juste image de toute l'histoire de la Grèce contemporaine qui, n'ayant d'yeux que pour le dehors, a plus d'une fois lâché la proie pour l'ombre. La faute en est moins au caractère grec qu'aux traités qui, en enfermant le nouvel état dans des limites trop rétrécies, l'ont condamné à de perpétuels et stériles efforts pour en sortir.

A mon passage en Grèce, dans l'été de 1873, je trouvai tout changé. Les désillusions de la Crète avaient ramené l'attention sur l'intérieur du royaume. Le massacre des diplomates anglais et italiens par les brigands de Marathon, en 1870, avait décidé le pays à en finir avec le brigandage. Les campagnes de l'Attique et du Péloponèse étaient libres, rien ne mettait plus obstacle aux courses des voyageurs que le poids de la chaleur. Le douanier en fustanelle qui m'accueillit au Pirée me tendit encore la main, comme ses confrères de Turquie ou d'Égypte, mais l'ancienne bourgade avait tout l'air d'une ville, et une voie ferrée d'une douzaine de

(1) L'on sait que Palerme en effet fut à cette époque occupé par les brigands et ne put être repris que par des troupes italiennes envoyées du continent.

kilomètres reliait le port à la capitale. Si c'était encore là le seul chemin de fer du royaume, une autre ligne beaucoup plus importante était concédée dans la direction de Livadia et de la frontière turque; une troisième enfin, devant relier Athènes au golfe de Corinthe, à Patras et au centre du Péloponèse, était décidée en principe. Tous ces projets ont malheureusement été abandonnés pour longtemps encore. Le manque de capitaux semble avoir empêché les travaux ou les avoir arrêtés. La Grèce, qui, pour développer ses ressources et sa population, aurait tant besoin de moyens de communication, se trouve, au point de vue des chemins de fer, dans une situation particulièrement déplorable. Aux obstacles que dans tous les pays maritimes et péninsulaires met à la création ou au rendement des voies ferrées la concurrence de la voie de mer, s'ajoutent, dans l'étroite presqu'île, les obstacles du sol, partout hérissé de montagnes ou coupé de marais. Ce n'est point tout : la Grèce, trop pauvre et trop petite pour avoir sur son propre sol un réseau rémunérateur, est trop isolée de l'Europe pour pouvoir compter sur les avantages qu'apportent partout la jonction des réseaux et le transit international. La Grèce, allongée comme à dessein vers l'Afrique, a beau sembler une jetée destinée à servir à l'Europe centrale de point d'embarquement pour l'Égypte, les Indes et l'extrême Asie, cette admirable position restera longtemps inutile pour elle-même et pour l'Europe. Le Pirée, qui mieux encore que Salonique pourrait rivaliser un jour avec le Brindisi de l'Italie, ne recevra pas de longtemps les voyageurs ou la malle des Indes. La Grèce aurait beau, comme elle en avait l'intention, prolonger ses chemins de fer jusqu'au golfe de Volo et à la frontière turque, elle ne verra point la Turquie prolonger les siens jusqu'à elle pour la relier au grand réseau européen. Sous la domination ottomane, la Thessalie n'a aucun espoir d'être pourvue d'une voie ferrée, et ainsi l'Hellade est condamnée à ne pouvoir se rattacher à l'Europe. Privée de sa base territoriale, elle est pour ainsi dire coupée du continent, elle perd les avantages de sa situation péninsulaire et demeure pour l'Europe une sorte d'annexe excentrique et comme une île abordable seulement par mer.

Le premier progrès à signaler en Grèce depuis son émancipation, c'est la multiplication de ses habitans. Tombée vers 710,000 âmes en 1832, au lendemain de la guerre de l'indépendance, la population du royaume doit être aujourd'hui de 1,500,000 à 1,600,000 âmes (1). En dehors même des îles Ioniennes, tardivement annexées, le nombre des habitans de la Grèce propre aura doublé

(1) Le recensement de 1870 donnait le chiffre de 1,226,000 âmes pour la Grèce sans les îles Ioniennes, de 1,458,000 âmes avec ces îles. La population atteint sa plus grande densité dans les îles Ioniennes, puis dans les Cyclades, ensuite dans le Péloponèse

en moins d'un demi-siècle. La superficie du royaume étant de 50,000 kilomètres carrés, la densité de la population, malgré ses rapides progrès, est à peine de trente habitans par kilomètre. C'est le chiffre de notre île de Corse et la moyenne des pays les plus faiblement peuplés du nord et de l'est de l'Europe. Le beau pays méditerranéen, où dans l'antiquité s'entassaient 5 ou 6 millions d'hommes, a encore aujourd'hui une population plus clair-semée que les provinces centrales de la froide Russie. Les montagnes et les marais à l'intérieur, le manque d'industrie et surtout la décadence de l'agriculture, qui laisse en friche plus de la moitié des terres cultivables et laisse en souffrance la partie cultivée, expliquent seuls cette dépopulation d'une contrée à laquelle la clémence du climat et la sobriété des habitans permettraient une population kilométrique égale à celle de l'Italie méridionale.

Dans un pays dont l'intérieur est encore presque désert, la production ne saurait être considérable. Aussi ne peut-on s'étonner de la faiblesse du commerce extérieur de la Grèce. Malgré les récens progrès, la totalité des importations et des exportations du royaume reste encore au-dessous de 200 millions de drachmes (1). Les entrées dépassent de beaucoup les sorties; celles-ci atteignaient à peine dans les dernières années 75 millions de drachmes, et encore avaient-elles doublé dans une période assez courte. Le principal objet du commerce de la Grèce avec l'étranger est toujours le raisin de Corinthe; à lui seul, cet article forme une bonne moitié des exportations helléniques : 37 millions de drachmes sur 75 millions en 1874. La production du royaume est ainsi à la merci du *plum-pudding* et de la cuisine anglaise; ce seul fait est caractéristique. Les autres articles d'exportation sont des figues et des oranges, de la soie, un peu de vin, un peu de coton et surtout de l'huile, une des productions les plus susceptibles de développement dans un pays où l'olivier croît spontanément. En dehors des fruits de la terre, la Grèce, où les anciens ont laissé tant de carrières de marbre égales ou supérieures à celles de l'Italie, n'exporte qu'un seul produit minéral : du plomb provenant des riches amas de déblais amoncelés par l'exploitation des anciens autour des mines du Laurium et dont des Français et des Italiens ont appris aux Grecs à tirer parti (2). Tous les produits manufacturés sont reçus de l'étranger, et, ce qui est plus singulier, la Grèce en fait venir annuel-

la Grèce continentale vient en dernier lieu. Là comme partout, c'est au bord de la mer qu'habitent les Grecs.

(1) La drachme, naguère légèrement inférieure au franc, lui est égale aujourd'hui, la Grèce étant, on le sait, entrée dans l'union monétaire latine.

(2) Sur l'affaire des mines du Laurium, voyez la *Revue* du 1er février 1872. L'exportation du plomb s'élevait en 1874 à 3,300,000 francs.

lement pour 25 millions de francs de céréales. Telle est la décadence de l'agriculture qu'avec sa faible population le royaume ne peut se nourrir lui-même.

Le côté brillant de la Grèce, c'est sa marine marchande; c'est là que se concentre presque toute l'activité du pays, de là que provient presque toute sa richesse. La Grèce a une flotte de 5,000 à 6,000 bateaux à voile jaugeant de 300,000 à 400,000 tonnes. C'est une marine égale à celle de la Russie, dont le territoire européen est cent fois plus vaste que celui de la Grèce, et bien supérieure à celle de tout l'empire ottoman, dont la plupart des navires sont du reste montés par des Grecs. Les Hellènes ont le droit d'être fiers de leur marine, qui porte près de 30,000 matelots; ils ne doivent pourtant pas se faire illusion sur son importance et la sécurité de son avenir. Personne ne construit des bateaux, personne ne navigue à meilleur marché que les Grecs; dans leur succès même, ils ont cependant un grand désavantage sur leurs concurrens. La plupart des produits que transportent leurs marins sont des produits étrangers; ils sont seulement les intermédiaires, les facteurs des autres nations, et à ce titre ils sont moins que leurs rivaux défendus contre les coups du protectionisme et les surtaxes de pavillon. Un autre danger, c'est le progrès de la navigation à vapeur, dont la supériorité empêche leurs petits bateaux de beaucoup dépasser l'enceinte de la Méditerranée et de profiter de l'ouverture du détroit artificiel de Suez. La prospérité même de leur cabotage n'est pas sans inconvénient pour l'avenir des Hellènes. La marine est à la fois le fort et le faible de l'hellénisme : elle est l'honneur et la richesse des Grecs, elle répand ou maintient leur nationalité et leur langue dans tout le bassin oriental de la Méditerranée; mais en même temps elle les attire ou les retient sur les côtes, leur faisant déserter la terre pour la mer, qui semble leur vraie patrie. Le goût de la marine et du commerce, dans les temps modernes comme dans l'antiquité, contribue à disperser la race grecque sur les plages de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. L'hellénisme y perd en profondeur et en solidité ce qu'il y gagne en étendue; des races plus agricoles prennent à l'intérieur des terres la place laissée vide par les Grecs, qui, à force de se répandre sur toutes les côtes, ne possèdent plus en propre qu'un étroit domaine territorial. Nous verrons tout à l'heure que là est pour l'avenir le grand obstacle à la réunion de tous les Hellènes en un corps de nation.

Un peuple ne vit pas uniquement de la mer, et, bien que l'étroitesse et l'aridité de leur territoire montagneux aient entraîné les Grecs vers la navigation et le commerce, c'est vers le sol national, vers cette terre souvent âpre et rude, mais néanmoins susceptible de cultures variées, que devrait se tourner de préférence l'attention

du public et du gouvernement. Le premier intérêt de la Grèce est de récupérer, de reconquérir par l'agriculture le sol dépouillé d'arbres et de forêts, tantôt abandonné par l'eau fécondante des ruisseaux, tantôt envahi par les eaux malsaines des marécages. Pour rendre au territoire hellénique son ancienne fécondité, il faudrait reprendre à l'aide de l'industrie moderne les travaux d'amélioration ou d'assainissement poétiquement attribués par la fable à Hercule et aux héros. Avant tout, pour reporter la population vers la terre et l'agriculture, il faudrait leur donner des débouchés, tracer des chemins, ouvrir des voies ferrées, et ne plus se contenter de la grande route circulaire de la mer. Cette mise en valeur du sol ne saurait naturellement se passer de capitaux, et c'est ce qui fait le plus défaut au petit royaume. L'on s'en pourrait étonner, car, si la Grèce est pauvre, beaucoup de Grecs sont riches. Par malheur, ces opulens marchands ou banquiers grecs de Trieste, de Vienne, d'Odessa ou de Marseille sont pour la plupart sujets du sultan, et, s'ils contribuent généreusement à l'entretien des écoles d'Athènes, ils se soucient peu de venir faire des affaires sous la mauvaise administration hellénique. La Grèce peut encore moins compter sur les capitaux étrangers : les anciennes banqueroutes du gouvernement et la récente conduite des chambres vis-à-vis de la compagnie franco-italienne du Laurium sont un avertissement pour ceux qui voudraient confier leurs fonds au trésor hellénique, ou seraient tentés de les faire fructifier eux-mêmes sur ce sol peu hospitalier. La jalousie locale à l'égard des industriels étrangers, l'espèce de protectionisme moral manifesté à l'occasion des mines du Laurium, a été l'une des plus mauvaises inspirations de l'esprit hellénique, l'une des plus nuisibles au développement futur de la Grèce.

L'état reste seul en face de tous les travaux à accomplir, seul avec de modiques ressources encore atténuées par de récens armemens. Son budget demeure au-dessous de 40 millions de drachmes et ne peut être mis en équilibre. Les deux principales sources du revenu sont l'impôt foncier et les douanes, et le rendement de l'une et de l'autre est diminué par la fraude. On ne saurait beaucoup attendre d'un gouvernement pourvu d'aussi minces revenus et dépourvu de crédit. L'initiative privée des Grecs du dedans et plus encore des Grecs du dehors, qui a tant fait pour la culture intellectuelle du pays, serait seule en état de hâter le développement matériel du royaume. Le principal souci de l'opinion comme du gouvernement, c'est toujours la politique extérieure. Or c'est dans l'intérêt même de l'avenir, c'est pour préparer les destinées de l'hellénisme, que les Hellènes doivent reporter leurs regards et leurs efforts sur le territoire restreint aujourd'hui en leur possession. Voilà près d'un demi-siècle que les Grecs travaillent à atteindre

le but national sans paraître beaucoup s'en rapprocher; c'est évidemment qu'ils ont fait fausse route. Le modèle qui tente justement l'ambition de tous les peuples tronqués et de tous les embryons d'état de l'Europe orientale, le Piémont, a préparé sa haute fortune par la paix plutôt que par les armes; il a gagné sa cause par une sorte de séduction pacifique autant que par les artifices de la diplomatie. Vaincu à Novare, le Piémont voulut devenir l'état modèle de la péninsule qu'il aspirait à diriger, et, par sa sagesse politique et ses progrès de tout genre, il se concilia les sympathies de l'Europe avec l'admiration des Italiens. Dans un petit état comme la Grèce, la force matérielle sera toujours inférieure à la force morale. C'est cette dernière qui, en valant à l'hellénisme l'appui de l'Europe, l'eût mis le mieux à même de profiter des chances favorables que lui devaient offrir les complications de l'Orient.

III.

La politique grecque vis-à-vis de la Turquie est beaucoup plus complexe qu'elle ne le semble au premier abord. Les Serbes, les Roumains, les Bulgares même, ont dans les affaires orientales une politique simple, nettement indiquée par leur position géographique et leur histoire. Il n'en est pas de même des Grecs : pour eux, il y a incertitude non-seulement sur les moyens, mais sur le but où doit tendre leur patriotisme national. Le terme de leurs aspirations peut varier selon que l'on envisage les intérêts particuliers du royaume de Grèce ou les intérêts généraux de l'hellénisme. De là viennent les hésitations ou les contradictions apparentes de la politique grecque. Son rêve est l'affranchissement et la réunion de tous les Hellènes : à ce point de vue, les aspirations des patriotes grecs ressemblent beaucoup à celles des libéraux italiens vers 1860; mais il y a une différence capitale. L'Italie avait dans la mer et les Alpes une enceinte naturelle et comme un moule géographique; la Grèce n'en a point, ou, si elle semble en avoir un dans la petite presqu'île du Pinde ou dans la grande péninsule du Balkan, les Grecs sont loin de remplir ce cadre naturel et en même temps loin d'y être contenus. Là est la difficulté qui, en théorie même, sans tenir compte de la domination turque et des réalités politiques, rend toute solution nationale malaisée. Le peuple grec déborde en dehors de son cadre géographique et ne le remplit point.

Les 1,500,000 habitans du royaume de Grèce ne forment pas la moitié et peut-être point les deux cinquièmes des hommes qui revendiquent le nom de Grecs. Deux ou trois millions d'Hellènes sont demeurés sous la domination ottomane; mais, au lieu d'être agglomérés sur un espace circonscrit, ils sont dispersés sur de vastes

surfaces, des deux côtés de la mer de Marmara et des deux côtés de la mer Égée. La Porte a presque autant de sujets grecs en Asie qu'en Europe, et dans les deux continens la population hellénique n'occupe, en dehors des îles, que les côtes de la mer avec quelques enclaves, ou quelques colonies sporadiques dispersées dans l'intérieur des terres. Cette répartition géographique de la nationalité grecque est le résultat de toute son histoire. Aujourd'hui comme à l'origine du monde hellénique, c'est la mer qui est le vrai centre national des Hellènes; l'élément liquide, qui ailleurs limite et sépare les nationalités, en est ici le lien, et c'est au contraire la terre qui sert de limite. Platon, dans un de ses dialogues, représente les hommes habitant au bord de la mer ainsi que des grenouilles au bord d'un marais; cette image convient encore très bien aux Grecs, vrais fils de l'onde marine, peuple en quelque sorte amphibie, entourant les terres d'une espèce de bordure ou de frange, et, comme il y a vingt-cinq siècles, laissant l'intérieur des continens aux barbares.

Les contrées touchant immédiatement au royaume de Grèce, la Thessalie et l'Épire, sont les seules habitées d'une mer à l'autre par une population en majorité hellénique ou hellénisée. La presqu'île comprise entre le golfe de Salonique et le détroit d'Otrante est toute grecque par la langue et les traditions, comme par les aspirations. C'est là pour les Hellènes, en dépit de nombreuses enclaves turques, zinzares ou albanaises, un domaine incontesté, que la diplomatie a eu le tort de ne pas leur attribuer tout entier dès le premier jour, et qui tôt ou tard leur reviendra. La Thessalie et l'Épire, voilà avec la Crète l'objectif naturel de la politique grecque; ce n'est point celui de la plupart des Hellènes. Leurs aspirations, encouragées par leurs souvenirs, dépassent largement l'étroite enceinte de la petite presqu'île dont le Pinde est l'arête centrale. Appuyés sur la double tradition de l'antiquité classique et de l'empire byzantin, les Grecs considèrent comme hellénique, et réclament comme l'héritage naturel de leurs ancêtres, toute la grande péninsule sise au sud du Balkan. A leurs yeux, la Macédoine et la Thrace, toutes deux encore aujourd'hui entourées sur leurs côtes d'une ceinture de population grecque, sont des terres foncièrement grecques; à leurs yeux, la frontière naturelle, comme la frontière historique du monde hellénique, c'est l'ancien Hœmus, le Balkan.

L'on voit immédiatement où tendent de telles vues; elles ne vont à rien moins qu'à la reconstitution d'un empire grec sur les ruines et presque sur les fondations de l'empire ottoman. Pour relever l'empire byzantin, il ne serait même peut-être pas nécessaire de renverser violemment la domination turque; il pourrait suffire d'adjoindre et de substituer peu à peu dans le gouvernement l'élément grec et chrétien à l'élément turc et mahométan. C'est ce rêve

national que les Grecs appellent *la grande idée*, et que l'Europe partageait naguère avant de mieux connaître la répartition des nationalités en Orient. Après s'être associé à ces songes, l'Occident aurait tort d'en railler la présomption; avec leurs souvenirs historiques et leur supériorité de culture sur les populations environnantes, les Grecs ne pouvaient point échapper aux séductions d'une telle chimère. Tout autre peuple à leur place eût fait comme eux, car, en fait de grandeur nationale, rien n'est difficile aux nations comme de savoir se défaire des visions du passé et restreindre leurs désirs aux limites du possible.

La « grande idée » des Grecs a beau sembler chimérique, elle a pratiquement une sérieuse influence sur toute la politique orientale et donne l'explication de beaucoup de points obscurs des récentes affaires d'Orient. Les rêves byzantins ont une double conséquence : la première, c'est de mettre les Grecs en opposition, en hostilité même avec les Slaves, qu'ils prétendent confiner au nord des Balkans ; la seconde, plus inattendue, c'est de faire parfois d'eux les auxiliaires et les défenseurs des Turcs. Vis-à-vis des Slaves en effet, Hellènes et Ottomans ont plus d'une fois agi de concert, et tout récemment les premiers ont vivement appuyé leurs maîtres dans la résistance de la Porte à concéder l'autonomie aux Slaves du Balkan et à élargir les limites de la Bulgarie. La chose se comprend sans peine : le Slave est l'adversaire commun, la politique russe excite au Phanar et au Sérail les mêmes défiances. A l'égard de l'ordre de choses actuel, les Grecs de Turquie sont peut-être moins révolutionnaires que conservateurs. A l'inverse des Serbes, des Bulgares, des Roumains même, qui tous voient dans la dissolution de l'empire ottoman une promesse d'agrandissement ou d'indépendance, les Grecs peuvent se demander s'ils n'auraient pas moins à gagner qu'à perdre à un démembrement. Se considérant comme les héritiers légitimes de la Porte, ils regardent les Slaves, qui en convoitent les dépouilles, de l'œil d'un héritier qui, tout en se félicitant de la mauvaise santé de son parent, désire lui voir gagner ses procès contre des étrangers, et craint de lui voir aliéner sa fortune au profit d'autrui. Ainsi s'explique l'ardeur d'une grande partie de la presse hellénique à combattre tout projet d'autonomie slave au sud du Balkan; ainsi s'explique comment, durant la dernière conférence de Constantinople, la Porte a pu trouver des Grecs pour pétitionner, protester et manifester contre les réformes réclamées par les puissances en faveur des Bulgares.

L'attitude de l'Europe dans les récentes négociations orientales, et toutes les résolutions sans cesse atténuées de la conférence, ont été de la part des Grecs l'objet des doléances les plus vives. Pourquoi, disaient-ils, l'Europe ne s'occupe-t-elle que des Bosniaques

et des Bulgares, pourquoi ne demande-t-elle d'autonomie ou de garanties que pour les Slaves? Les Grecs sont-ils moins malheureux ou moins dignes d'intérêt parce qu'ils ont eu plus de patience ou de sagesse? A quel titre abandonner les Hellènes à l'arbitraire musulman quand on y veut soustraire les Bulgares? Ces plaintes, il faut l'avouer, avaient quelque chose de fondé. L'excuse de la conférence est qu'elle ne pouvait tout faire à la fois, qu'elle devait courir au plus pressé, et qu'en étendant davantage ses demandes elle était plus certaine de se heurter aux refus de la Porte, déjà si peu disposée à faire droit aux réclamations de l'Europe. Le vrai grief des Grecs, dans toute cette affaire, ce n'est point du reste que la diplomatie ait trop restreint ses demandes d'autonomie, c'est plutôt qu'elle les ait étendues à trop de provinces. Si la conférence n'avait parlé que de la Bosnie et même de la Bulgarie *transhémienne*, de la Bulgarie comprise entre le Danube et le Balkan, les Grecs se fussent aisément réconciliés avec les projets d'autonomie de la Bosnie et de la Bulgarie. Peut-être même verraient-ils volontiers la Porte perdre entièrement ses provinces septentrionales, afin d'avoir dans l'empire moins de Slaves à leur disputer l'influence. Le vrai grief des Grecs, c'est que la conférence ait vu des Bulgares au sud du Balkan, c'est qu'à la suite de la Russie la diplomatie européenne ait officiellement reconnu comme slaves des pays qui, d'après les feuilles d'Athènes et du Phanar, ont toujours été grecs et ne peuvent être autre chose. Les représentans des puissances ont oublié que le Balkan est la limite naturelle et comme la borne historique du monde slave et du monde hellénique. Selon les Grecs, l'Occident, en se laissant associer aux propositions de la Russie, a imprudemment sacrifié l'hellénisme, qui a droit à toutes ses sympathies, au slavisme, qui n'a de titre qu'à ses défiances.

Il y a là, on ne saurait le nier, un fait considérable et gros de conséquences pour l'avenir, un fait qui à lui seul est un succès pour la diplomatie russe. La conférence de Constantinople a sinon sanctionné, du moins admis au nom de l'Europe les revendications slaves sur la Roumélie, sur des portions considérables de la Macédoine et de la Thrace. Quel que soit le sort des propositions des six puissances éconduites par la Porte, c'est là un précédent dont il faut tenir compte et dont les Grecs, les premiers intéressés, ont fort bien saisi l'importance. La diplomatie a pour ainsi dire admis théoriquement l'effacement des Balkans; viennent des troupes qui en franchissent les passages, et l'Europe ne pourra plus sans contradiction en disputer aux Slaves la possession. Comment, disent les Grecs, les puissances ont-elles abandonné et livré d'avance aux Slaves la grande muraille dont la nature a ceint Constantinople et les détroits?

La diplomatie pourrait répondre que toutes ses demandes, tous ses projets sur le papier n'empêchent point les Turcs d'occuper les défilés de l'Hémus, et que, si un jour les Slaves réussissent à rayer les Balkans de la carte, ce sera avec l'épée et non avec la plume. Il y a mieux à dire pour la défense de cette pauvre conférence, si inutilement unanime vis-à-vis des Turcs. Sa conduite n'a pas été uniquement guidée par l'intérêt des Slaves et le besoin de faire des concessions aux Russes; elle l'a été par le désir d'établir un régime rationnel, viable et conforme à la nature des choses. En reconnaissant des Bulgares au sud du Balkan, les diplomates assemblés à Péra n'ont fait qu'accepter un fait, une vérité incontestée par tous les voyageurs et toutes les études ethnographiques. Il leur était d'autant plus difficile de s'y refuser que les massacres dont les Bulgares ont été victimes, dont il s'agissait d'empêcher le retour, ont eu lieu surtout dans ces régions cishémiennes revendiquées par les Grecs. Il n'y avait qu'un moyen pour la diplomatie de ne point demander la délimitation et l'agrandissement de la Bulgarie, c'était, dans ses propositions, de se fonder sur la géographie physique plutôt que sur les limites ethnologiques; c'était de séparer entièrement la Bulgarie d'entre le Balkan et le Danube, de la Macédoine et de la Thrace, revendiquées à la fois par les Slaves et les Grecs. L'Europe eût pu réclamer pour ces provinces mixtes, isolées de la Bulgarie proprement dite, un *self-government* particulier, et mettre ainsi les deux nationalités rivales à même de faire la preuve de leur force et de leurs droits à l'hégémonie locale. Une telle ligne de conduite eût moins préjugé l'avenir, elle eût donné plus également satisfaction aux Grecs et aux Slaves en réservant les prétentions de chacun. Cette manière de procéder n'avait qu'un défaut qui la rendait inopportune, c'était de retomber dans l'inconvénient déjà signalé, d'élargir le champ des demandes de l'Europe, et par là de diminuer les chances de les voir accepter de la Porte.

IV.

Rien dans la question d'Orient n'a l'importance de cette rivalité des Grecs et des Bulgares, à peine soupçonnée de l'Europe au temps de la guerre de Crimée. De cette lutte de l'hellénisme et du slavisme dépend l'avenir de la grande péninsule en même temps que les destinées des Slaves du sud et des Grecs. En se disputant la possession de la Thrace et de la Macédoine en présence de leur maître commun, Grecs et Slaves semblent, selon l'expression populaire, se disputer la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Ce n'est point là le moyen de s'en mettre en possession et de préparer dans

la péninsule la fin de la domination musulmane. Cette compétition des deux nationalités rivales est en effet une bonne fortune pour les Turcs, c'est là pour le maintien de leur empire la meilleure chance de durée. La Porte, au lieu de se formaliser de la querelle de ses futurs héritiers, est intéressée à les maintenir divisés : pour cela, elle n'a du reste qu'à les laisser à eux-mêmes, tant les prétentions nationales des Grecs et des Slaves, appuyées des deux côtés sur l'antique possession du sol et sur des traditions séculaires, sont difficiles à concilier.

La répartition géographique des deux races est aujourd'hui assez bien connue: tous les voyageurs, toutes les cartes sont d'accord à ce sujet (1). Les Grecs occupent en Macédoine et en Thrace le littoral et parfois les villes, les Bulgares l'intérieur des terres et les campagnes. Ce peuple tout continental et agricole ne touche la mer Égée qu'aux environs de Salonique, et n'atteint la Mer-Noire que sur un ou deux points vers le golfe de Bourgas au sud du Balkan. Partout ailleurs les Bulgares sont séparés de la mer par une barrière plus ou moins épaisse de population hellénique, çà et là mêlée d'élémens turcs. Cette singulière répartition augmente le contraste des deux populations ainsi juxtaposées. En dehors du littoral qui leur appartient presque partout, les Grecs habitent seuls, au sud de la Macédoine, la presqu'île palmée de la Chalcidique, qui, avec ses trois longs promontoires, dont l'un est dominé par le mont Athos, semble une sorte de Grèce ou de Péloponèse en raccourci. En Thrace, entre la Maritza, l'Hèbre des anciens et la Mer-Noire, d'Andrinople à Constantinople, tout autour de la mer de Marmara et des détroits, les Grecs forment encore aujourd'hui le gros de la population rurale et agricole, comme s'ils avaient été repoussés jadis dans cet angle extrême de la péninsule, longtemps tout le domaine de l'empire d'Orient. Ces Grecs de la Thrace, agglomérés en masses compactes dans la banlieue de Constantinople, ne sont malheureusement reliés au grand massif hellénique de la Thessalie et du royaume de Grèce que par un long et mince cordon littoral renflé à l'embouchure du Strouma vers la ville de Seres, le

(1) Voyez principalement l'ethnologie de la Turquie d'Europe par notre regretté compatriote Lejean, publiée dans les *Mittheilungen* de Petermann, *Ergänzungsheft*, 1861, et dans le même recueil, le XXIIe volume (1876), 7e livraison. C'est la carte ethnographique de Kiepert qui a, dit-on, servi de base aux études de la conférence. Les Bulgares acceptent d'ordinaire les résultats de ces travaux, les Grecs les récusent. Je dois dire qu'un professeur au lycée de Galata-Seraï, M. A. Synvet, vient, à l'aide de renseignemens fournis par le patriarcat de Constantinople, de présenter les faits sous un jour plus favorable aux revendications grecques. Cette curieuse publication a pour titre : *Carte ethnographique de la Turquie d'Europe et dénombrement de la population grecque dans l'empire ottoman*, par A. Synvet, Paris, Lassailly, 1877.

principal rempart de l'hellénisme en Macédoine. Entre ses deux grands centres historiques de Byzance et de l'Hellade, la race grecque s'est pour ainsi dire étirée et effilée sous la pression des barbares du nord comme sous un laminoir. La Grèce propre et Constantinople, l'antique berceau et l'ancienne capitale de l'hellénisme, sont presque coupés l'un de l'autre, et même en l'absence des Turcs on ne voit guère comment on pourrait les réunir en un seul état.

Les Hellènes, dédaigneux des Slaves qu'ils entourent, se sont longtemps flattés de les dominer, de les helléniser. C'est là, croyons-nous, un espoir chimérique, démenti par l'histoire de dix siècles. En dépit de la supériorité de leurs armes dans cette pacifique guerre de nationalité, en dépit de leur culture et de leur richesse, de leurs nombreuses écoles et de leurs *syllogos*, tous les efforts des Grecs n'aboutissent des deux côtés du Rhodope, en Macédoine comme en Thrace, qu'à maintenir les positions de l'hellénisme sans en conquérir de nouvelles. En de pareilles luttes, l'intelligence et l'instruction ne suffisent point toujours à assurer la victoire. Au milieu de tous leurs avantages, les Grecs semblent avoir vis-à-vis de leurs rivaux bulgares une double et grave infériorité : une moins grande fécondité, un moins grand amour de l'agriculture. De ces deux causes de faiblesse, la première pourrait encore être contestée, la seconde ne saurait l'être. Au travail régulier de la terre, le Grec préfère partout des occupations intermittentes ou moins sédentaires, comme la vie maritime et le négoce. Quelques-uns lui refusent même le goût de tout travail régulier et constant; un des hommes qui connaissent le mieux la Grèce moderne et la Grèce antique a été jusqu'à dire que le travail forcé de l'esclavage pouvait seul expliquer la richesse des républiques grecques de l'antiquité (1). C'est là une opinion qu'il ne faut sans doute pas prendre à la lettre. Ce qui est certain, c'est que par ses goûts et son caractère le Grec se prête de lui-même à se laisser refouler sur les côtes ou enfermer dans les villes.

La lutte de l'hellénisme et du slavisme au pied du Balkan et autour du Rhodope est loin d'être nouvelle. Les écrivains d'Athènes ou du Phanar représentent souvent l'invasion de la Macédoine et de la Thrace par les Bulgares comme une récente immigration dirigée par des agens russes. La colonisation de ces provinces encore mal peuplées par une race féconde et laborieuse peut se poursuivre tous les jours, elle ne saurait pour cela dater d'hier. Les anciennes invasions slaves qui remontent à douze ou quatorze siècles ne se

(1) M. Albert Dumont, *le Balkan et l'Adriatique*. — *Revue* du 1er décembre 1872. Cet ouvrage abonde en renseignemens sur la situation de l'hellénisme en Turquie.

sont point écoulées comme de l'eau, sans laisser de traces sur la péninsule. La Macédoine n'a pas été comprise deux ou trois fois dans les anciens royaumes bulgares sans que le peuple de ce nom y ait pris pied. Dans l'intérieur de la province, les noms mêmes de lieux, des rivières ou des montagnes, témoignent de l'antiquité du séjour des Slaves. L'on sait qu'appuyés sur ces dénominations géographiques et plus encore sur des chants populaires plus ou moins authentiques (1), les Bulgares se regardent comme les plus anciens habitans de la Macédoine et de la Thrace, et à ce titre revendiquent pour eux-mêmes une bonne part de la civilisation hellénique d'Orphée à Alexandre le Grand et à Aristote. Si de telles prétentions sont peu soutenables, celles des Grecs sur la récente intrusion des Bulgares ne le semblent pas davantage.

Entre les deux moitiés de l'empire romain envahies presqu'en même temps par les barbares, il y a cette différence capitale que la Grèce n'a pu helléniser l'orient de l'Europe comme Rome a latinisé l'occident, ou encore que les invasions slaves ont plus entamé le territoire classique du monde grec que les invasions teutoniques n'ont entamé l'héritage classique de Rome. Les Slaves établis dans la presqu'île des Balkans n'ont, pour la plupart, pu être grécisés; au lieu de se confondre avec les Grecs de la péninsule, ils les ont peu à peu refoulés vers le sud ou cantonnés en quelques enclaves isolées (2). Les rois bulgares ont étendu leur domination sur tout le centre de la presqu'île, sur la Macédoine en particulier; les empereurs grecs la leur ont longtemps disputée et l'ont plusieurs fois reconquise, en sorte que la lutte pacifique des deux nationalités pour la possession de cette province n'est réellement que la continuation d'une longue guerre à main armée. A prendre de haut l'histoire du bas-empire, on voit qu'elle se résume presque tout entière en deux séries de faits simultanés : la lutte contre l'islam, contre les Sarrasins, les Turcs seldjoukides ou ottomans en Asie, la lutte contre les barbares devenus chrétiens, contre les Slaves spécialement, contre les Bulgares en Europe. Entre le slavisme et l'hellénisme, la question de la Macédoine est dix fois séculaire. Depuis que les deux adversaires ont été courbés sous le même joug, la guerre entre eux, un moment suspendue par la commune servitude, a recommencé de nouveau. Les passions et les intérêts sont les mêmes, les armes seules ont changé. Chacun des deux antago-

(1) Les chants du Rhodope, publiés dernièrement à Paris par M. A. Dozon.

(2) Les Bulgares sont d'ordinaire regardés comme un peuple d'origine finnoise, rapidement slavisé après son établissement au sud du Danube. Un écrivain russe, M. Ilovaïsky, a récemment voulu démontrer que les Bulgares, aussi bien que les Serbes, avaient toujours été Slaves.

nistes met en avant sur le pays contesté des droits historiques, et, comme il arrive en pareil cas, chacun, s'arrêtant à la période de l'histoire qui lui est le plus favorable, étend ses revendications presqu'aussi loin que se sont jadis étendues ses conquêtes.

Le conflit gréco-bulgare, terminé en apparence par l'invasion otmane, qu'il a singulièrement facilitée, a repris à l'abri même de la domination turque. Dans cette nouvelle phase du duel, l'hellénisme a eu depuis le xve siècle tous les avantages. Grâce au patriarche de Constantinople, chef suprême de tous les chrétiens orthodoxes de l'empire, grâce aux Grecs du Phanar, les habiles instrumens de la Porte, l'hellénisme a eu à son service la puissance religieuse et parfois aussi la puissance politique. Le triomphe qu'il n'a pu s'assurer avec de pareils moyens, alors que les Bulgares, frappés d'un double despotisme civil et ecclésiastique, avaient presque perdu conscience de leur nationalité, comment les Grecs peuvent-ils l'espérer alors que sous l'impulsion des Russes et des Serbes, les Bulgares, ayant repris conscience de leur nombre, se sont partout soulevés contre l'hégémonie grecque et lui ont déjà enlevé son arme principale, l'autorité religieuse? La querelle nationale de l'hellénisme et du slavisme a été en effet portée dans l'enceinte de l'église, qui, en Orient, sert encore de forme ou de cadre à la nationalité. L'hellénisme a sur ce terrain rencontré une défaite qui, pour n'avoir pas été complète, ne laisse pas d'être le plus grand échec qu'ait subi la cause grecque depuis l'entrée de Mahomet II à Constantinople. Je veux parler de la création de l'exarchat bulgare en 1869.

Les Bulgares, jusqu'alors confondus avec les Grecs dans la grande église byzantine, héritière de l'empire d'Orient, se plaignaient depuis longtemps du haut clergé phanariote. Ils reprochaient à l'épiscopat, presque uniquement composé de Grecs, de dédaigner la langue et l'intelligence de ses ouailles, de leur refuser toute instruction et d'en tirer des droits exorbitans au profit de l'église du Phanar. La haine des Bulgares contre l'oppression s'était tournée plutôt contre les Grecs que contre les Turcs : ceux-ci, disaient-ils, ont assujetti nos corps, les autres nos âmes. Ces plaintes ou ces colères, souvent outrées, étaient encouragées par tous les ennemis politiques ou religieux des Grecs, par les agens russes d'un côté, par les missionnaires catholiques ou protestans de l'autre. Le Vatican, en cela secondé par la diplomatie française du second empire, voulut profiter des antipathies nationales des Bulgares pour les détacher du siége patriarcal de Constantinople et leur faire reconnaître l'autorité papale. Une active propagande romaine remua les villages et les couvens du Balkan. Un hégoumène slave fut sacré patriarche des Bulgares-unis, mis en possession d'une liturgie sla-

vonne; des milliers de Slaves entrèrent dans la communion du pape, et un moment, vers 1865, on put croire qu'un peuple entier allait, par rancune contre les Grecs, se ranger en masse au nombre des sujets spirituels du souverain pontife. Une telle conversion, qui eût tranché d'un coup le lien religieux qui rattache les Bulgares aux Russes, eût eu des résultats encore plus importans peut-être pour la politique que pour la religion; mais l'espoir de la cour romaine et de notre ambassade de Thérapia fut déçu. Le mouvement catholique avorta, beaucoup des prosélytes de Rome sont revenus à l'orthodoxie orientale, et les Bulgares qui ont persisté dans l'union sont demeurés en nombre insignifiant.

Sous l'influence de la Russie ou sous l'exemple de la Serbie et de la Roumanie, les Bulgares s'aperçurent qu'ils pourraient se soustraire à la domination du clergé phanariote sans sortir de l'orthodoxie grecque. Ils réclamèrent une église indépendante, autonome ou *autocéphale*, comme disent les théologiens orientaux. Après beaucoup de luttes et de négociations, sous l'action habilement dissimulée de la diplomatie russe, la Porte décréta par un firman la séparation ecclésiastique des Bulgares et des Grecs. C'était le temps de la grande insurrection de Crète, et le divan, mécontent des Grecs et voyant dans les Bulgares les plus tranquilles et les plus dévoués des raïas, ne regrettait point de donner satisfaction aux uns aux dépens des autres. Le patriarche œcuménique Grégoire VI, obéissant à la Porte et au désir d'éviter un schisme, accorda aux Bulgares l'institution d'un exarchat virtuellement indépendant du siége patriarcal, auquel il allait enlever une moitié de ses ouailles. Les Bulgares, naguère dépourvus de tout lien national, ont par ce fait été officiellement reconnus de la Porte et ont reçu d'elle un rudiment d'autonomie sous la forme jusqu'ici en usage dans l'empire ottoman, la forme religieuse; affranchis du joug ecclésiastique des Grecs, en possession d'un chef spirituel national et d'un clergé tout indigène, ils ont été légalement érigés en communauté, en *nation particulière* de l'empire, au même titre que les Grecs ou les Arméniens. Ainsi que je l'écrivais il y a quelques semaines ici même (1), la grande difficulté, le grand débat a porté sur les limites de la nouvelle église et de l'église mère, de l'exarchat bulgare et du patriarcat byzantin. Ce qui était en question dans cette affaire de juridiction ecclésiastique, c'était en effet moins les droits du siége patriarcal œcuménique et la liturgie slavonne, que les prétentions rivales des Slaves et des Hellènes sur la Macédoine, sur la Thrace,

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er décembre 1876, notre étude sur *les Réformes de la Turquie, la politique russe et le panslavisme.*

sur le vaste territoire où les deux races se touchent et se mêlent. Aux yeux des Slaves comme à ceux des Grecs, la frontière du nouvel exarchat devait dessiner le cadre futur d'un état bulgare et marquer d'avance la part de l'héritage ottoman léguée à chacune des deux nationalités. Sur ce terrain, les prétentions des deux parties devaient être inconciliables. Le firman impérial portait que la juridiction de l'exarque s'étendrait sur toutes les contrées habitées par les Bulgares et sur toutes les localités à population mixte où les Bulgares étaient en majorité. Par cette dernière clause, qui concernait le nord de la Thrace et de la Macédoine, la Porte, non contente de reconnaître la nationalité bulgare, l'admettait officiellement à faire valoir ses prétentions sur les pays situés au sud du Balkan : c'était ce que redoutaient par-dessus tout les Grecs.

Les deux parties, mises en demeure de présenter un projet de partage, se préoccupèrent moins de délimiter nettement les deux églises et les deux nationalités que de maintenir leurs prétentions sur les contrées concédées à leurs adversaires. Les Bulgares abandonnaient au patriarcat des diocèses entièrement slaves et en réclamaient d'autres plus au sud, s'efforçant de pousser une double pointe vers la mer, d'un côté jusqu'au golfe de Salonique, de l'autre jusqu'au golfe d'Orphano, afin de couper en deux les pays grecs et d'isoler les Hellènes de la Thrace de ceux de la Thessalie. Le patriarcat, de son côté, était surtout soucieux de maintenir les Grecs au pied des Balkans, et pour cela réclamait de nombreuses enclaves dans les pays qu'il était obligé de céder aux Bulgares. L'évêque étant en Turquie le chef civil ou le représentant légal des chrétiens auprès des autorités provinciales, on comprend l'importance de cette répartition des siéges épiscopaux. En de telles luttes nationales, il faut peu compter sur la justice et la modération des deux adversaires. Dans les éparchies (diocèses) dont ils étaient mis en possession, les Bulgares, la veille encore sous le joug des Phanariotes, ont parfois usé de leur pouvoir pour opprimer à leur tour leurs maîtres de la veille, fermant les églises et les écoles grecques, et voulant imposer l'usage du slavon à ceux auxquels ils reprochaient d'avoir voulu les contraindre à prier en grec. Pour enlever à l'hégémonie bulgare les communautés grecques des districts à population mixte, les Grecs du Phanar trouvèrent que le plus sûr moyen était d'élever entre eux et leurs anciens sujets une barrière spirituelle que la Porte ne pût renverser sans toucher à la liberté de conscience. Le synode de l'église d'Orient excommunia le nouvel exarque et ses évêques, les retrancha de la communion orthodoxe, et par le seul fait du schisme Grecs et Bulgares ne pouvant plus être confondus sous le même pasteur, les deux églises durent partout demeurer

distinctes et indépendantes l'une de l'autre. La grande lutte, jadis poursuivie par les armes au temps des rois bulgares et des empereurs de la dynastie macédonienne, est ainsi aujourd'hui continuée à l'aide des foudres ecclésiastiques. Dans cet Orient, où l'on regarde trop souvent toutes les querelles comme religieuses, c'est l'antipathie nationale qui a rompu l'unité de la plus grande église de Turquie. La communauté de la foi a disparu devant les jalousies de race. Grâce à ce schisme, l'hellénisme et le slavisme restent en face l'un de l'autre, avec leurs prétentions réciproques; la création de l'exarchat n'en demeure pas moins pour les Slaves un premier et considérable succès.

Cette grave question des limites des Bulgares et des Grecs, la conférence de Constantinople l'a dans ses propositions relevée sous la forme administrative. Cette fois les Turcs, revenus de leurs sympathies pour les Bulgares, ont vis-à-vis de l'Europe étayé leurs résistances sur les répugnances des Grecs. Par un juste retour, l'appui que les organes bulgares ont prêté au gouvernement ottoman contre les Grecs pendant l'insurrection de Crète, les feuilles grecques de Constantinople et de l'étranger l'ont plus ou moins prêté à la Porte contre les Slaves pendant la conférence. Les deux nationalités rivales, entraînées par leurs ambitieuses visées d'avenir, semblent ainsi s'être donné pour mission de se maintenir réciproquement dans la servitude. Diviser pour régner est une maxime dont la pratique est d'autant plus aisée au maître musulman, que les sujets chrétiens se chargent de l'appliquer pour lui. Les Grecs et les Slaves, qui se sont si souvent révoltés contre les Turcs, ont soin d'ordinaire de ne pas le faire en même temps; ils attendent pour se soulever que la Porte en ait fini avec leurs rivaux. C'est là une des principales causes de l'échec de toutes les insurrections chretiennes et aussi des fréquens insuccès de la diplomatie européenne, placée, chaque fois qu'elle a voulu intervenir dans les affaires de la Turquie, en face des prétentions rivales des diverses nationalités.

Quand on voit l'importance que gardent chez tous les peuples les souvenirs nationaux, et qu'en même temps l'on se rend compte de la bizarre répartition géographique des Grecs, on comprend combien il est malaisé, pour le cabinet d'Athènes, d'avoir une politique toujours nette et une conduite toujours conséquente. Il peut y avoir deux manières fort différentes d'envisager les intérêts grecs et les destinées de l'hellénisme, selon le point d'où on les regarde, selon qu'on les contemple du haut de l'Acropole d'Athènes, ou du faîte de la coupole de Sainte-Sophie. L'horizon du Grec byzantin est singulièrement plus vaste, il embrasse à la fois l'Europe et l'Asie,

mais aussi est-il singulièrement plus vague, plus nébuleux; l'horizon politique du Grec du royaume est plus borné, il peut sembler étroit, mais aussi est-il clair et limpide, l'œil y distingue nettement tout ce qu'il perçoit. *La grande idée*, la chimère byzantine d'un nouvel empire d'Orient, est naturellement plus chère aux Grecs du Bosphore; les Hellènes du royaume la leur devraient entièrement abandonner. L'objectif naturel de leur politique est près d'eux, dans les îles qui sont comme un prolongement de la petite péninsule hellénique, et surtout dans les provinces grecques du Pinde et de l'Olympe, qui en sont la base et le point d'appui. Pour les peuples comme pour les individus, le meilleur moyen de ne pas manquer sa fortune est de savoir la borner.

L'hellénisme plane sur un tel espace, le nombre des Hellènes est si réduit, leur territoire si mal délimité, qu'il semble impossible de rien trouver ailleurs d'analogue ou de comparable. Il y a cependant un pays, bien différent à tous égards de la Grèce, qui sous certains rapports peut en être rapproché et lui donner une leçon : c'est l'Allemagne. La ressemblance entre l'énorme et massive nation allemande et la petite et diffuse nation grecque, c'est la difficulté de rassembler entièrement l'une ou l'autre dans un même état. Pendant longtemps, on le sait, nos voisins d'outre-Rhin ont vainement rêvé d'unité; les plus pratiques étaient seuls à consentir à une Allemagne restreinte en dehors de l'Autriche, les autres regardaient cette séparation comme une sorte de démembrement de la patrie commune, et ne voulaient admettre qu'une grande Allemagne embrassant simultanément toutes les terres de l'ancienne confédération germanique. Or, entre la *grande idée* des Grecs et la *grande Allemagne* de certains publicistes du Mein et du Danube, il y a une véritable ressemblance, une manifeste parenté. De ces deux ambitieuses conceptions, la grande idée byzantine est encore la moins pratique, parce que les Hellènes sont, relativement à leur nombre, répandus sur une bien plus grande surface, et qu'ils n'auront jamais la force d'imposer leur domination aux peuples parmi lesquels ils sont dispersés. Les Grecs, plus encore que les Allemands, constituent non-seulement une nationalité, mais une race dont les divers membres, reliés par la communauté d'origine et de langue, sauraient difficilement être ramassés en un seul état politique. A cet égard, la position des Grecs n'est pas sans analogie avec celle des Arméniens, leurs rivaux; mais les Hellènes ont sur les Arméniens l'immense avantage de posséder dans l'Hellade un territoire isolé par les mers, et nettement circonscrit, une sorte de citadelle naturelle qui, dans leur dispersion même, leur assure un centre national et une existence politique indépendante.

Aux yeux d'un philhellène, plus ami du possible que des vagues chimères, l'avenir le plus favorable que l'on ose espérer pour l'hellénisme, c'est une Grèce restreinte à la presqu'île du Pinde et aux îles, et en dehors, sur les deux rives de la mer de Marmara et de l'autre côté de l'archipel, un état plus vaste où, parmi des races et des religions diverses, les Grecs tiendraient, grâce à leur génie et à leurs traditions, une place prépondérante. Il n'y aurait là rien d'incompatible avec le maintien de l'empire ottoman. Pour être bornées, de telles perspectives ne laissent pas d'être glorieuses encore. Si le territoire que les Grecs peuvent aspirer à posséder en propre est limité, l'esprit grec gardera toujours un champ beaucoup plus vaste. Leur dispersion sur deux ou trois continens ne nuit à la grandeur et à la force politique des Hellènes qu'en servant à leur influence morale. Grâce à elle, la langue d'Athènes s'étendra bien au loin des limites du royaume, et l'hellénisme demeurera plus grand et plus puissant que la Grèce.

Comme il y a pour eux deux manières d'envisager leur avenir national et deux politiques possibles, il y a pour les Grecs deux moyens différens d'atteindre au but, deux routes opposées. L'une est la guerre, et l'autre une alliance avec les Turcs. Les Grecs peuvent se joindre aux ennemis actuels ou futurs de la Porte pour arracher, eux aussi, un lambeau du territoire ottoman, et avoir leur part des dépouilles du croissant. Ils peuvent au contraire faire cause commune avec les Turcs contre les Bulgares ou les Russes, et se faire payer leur appui d'une rectification de frontière et de quelques concessions en faveur des sujets grecs du sultan. L'une et l'autre voie peuvent les mener au même terme; mais l'une les expose à plus de périls, l'autre peut les conduire à un leurre. La plupart des Grecs préféreraient naturellement la route la moins dangereuse; c'est au moins celle qu'ils auraient voulu tenter la première, sauf, en cas d'échec, à se rejeter du côté opposé. Le cabinet d'Athènes a déjà envoyé à la Porte un *memorandum* auquel les difficultés du gouvernement turc pourraient seules donner quelques chances de succès. Le jour où une rupture de la Turquie et de la Russie poserait sérieusement pour eux la redoutable alternative, les Grecs seraient en tout cas fort embarrassés. Sans flotte, sans argent, presque sans armée, ils n'ont point ce qui peut rendre leur inimitié redoutable ou faire acheter leur appui. Ils seraient même peut-être plus impuissans encore comme alliés que comme ennemis. Il leur serait difficile d'offrir à la Porte un secours effectif assez considérable pour en obtenir une concession quelque peu importante; si faibles qu'ils soient, ils pourraient toujours au contraire, sans même entrer directement en lutte avec la Turquie, fomenter des mouvemens insurrectionnels en

Thessalie ou en Crète, et armer des bandes de klephtes. De toute façon, le jour où la Turquie serait engagée dans une grande guerre, les Grecs, au lieu de demeurer simples spectateurs, comme ils l'ont fait durant la dernière campagne serbo-turque, ne sauraient probablement résister au besoin de descendre dans l'arène. La neutralité ne leur a pas assez réussi pour être toujours de leur goût.

Le gouvernement d'Athènes semble avoir espéré que l'Europe lui tiendrait compte de son attitude pacifique, et qu'à la fin des hostilités auxquelles le royaume était resté étranger il serait récompensé de n'avoir pas aggravé les complications orientales. Cette manière de voir n'était malheureusement pas exempte d'une certaine naïveté cruellement raillée par les orateurs populaires du Pnyx. Les Grecs seraient disposés à accuser l'Europe d'ingratitude envers eux; ils lui reprochent volontiers sa partialité pour les Slaves, son oubli des intérêts grecs et son dédain de l'hellénisme, que tant de souvenirs lui devaient rendre cher. La diplomatie n'a été ni si aveugle ni si coupable; elle avait seulement trop de besogne avec les Serbes et les Bulgares, avec les Monténégrins et les Bosniaques, avec ceux qui ont combattu et ceux qui ont souffert, pour s'occuper des Grecs, qui ont eu la sagesse de se croiser les bras. « Notre affaire, disait dans son vif langage le général Ignatief, est d'éteindre le feu là où le feu a éclaté : aucun incendie n'a été jusqu'ici signalé dans les provinces grecques... » Il est à craindre que les Hellènes ne se le tiennent pour dit, et qu'à la première occasion ils ne s'arrangent pour avoir, eux aussi, leurs incendies ou leurs massacres. Ils ont pour cela la Thessalie, où le gouvernement turc a, comme en Bulgarie, tenté de coloniser des Circassiens; ils ont surtout l'île de Crète, où la Porte a fort mal tenu les engagemens pris à la suite de la grande insurrection. En attendant, la chambre d'Athènes a voté pour l'armée un emprunt de 10 millions de drachmes, les ministères se succèdent au pied de l'Acropole, et les partis bataillent sur la question militaire. La Grèce, elle aussi, veut se tenir prête pour les événemens, bien qu'en dépit des 100,000 hommes dont ils prétendent disposer, les compatriotes de Canaris et de Botzaris soient en un demi-siècle de paix devenus un des peuples les plus pacifiques de l'Europe. Au milieu de ses hésitations ou de ses regrets, la Grèce a la bonne fortune de pouvoir se mêler encore à temps aux événemens si les événemens se compliquent, et de n'en avoir rien souffert si les affaires s'arrangent, en sorte que, si sa grandeur politique n'a rien gagné aux récentes complications, sa prospérité naissante n'y aura rien perdu.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

LE FASTE FUNÉRAIRE

ET

SON DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE

II[1].

LES TEMPS MODERNES.

I.

On sait de quelle façon le christianisme traite la tombe : il y plante une croix de bois. Comment donc le faste funéraire subsisterait-il sous l'empire d'une telle religion? Il subsista pourtant, avec éclat presque toujours, trop souvent même avec excès, maintenu d'un côté par les résistances de l'orgueil humain, et de l'autre renouvelé par les ornemens et les emblèmes du nouveau culte. Outre l'influence religieuse, diverse selon les pays et les temps, l'état social et politique se reflètera dans la nature et le degré de développement de ce faste, modifié tour à tour par la prédominance de l'aristocratie, de la monarchie pure, de la richesse. Les arts qui concourent à le former auront aussi leur vie propre, leurs conditions successives. Ce sont autant de circonstances à noter dans les transformations du faste funéraire pendant la période historique qui commence avec le christianisme et se continue, à travers des phases bien diverses, jusqu'à nos jours.

Le christianisme n'a pas produit un brusque changement dans les habitudes qu'il trouvait établies, soit qu'il ait rencontré des résistances trop fortes, soit qu'il ait accepté certains compromis. Le faste dans les obsèques est un des reproches fréquemment adressés

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

aux chrétiens par les Pères de l'église latine et de l'église grecque, au IVe et au Ve siècle. Saint Chrysostome y revient dans plus d'un passage éloquent de ses homélies. Il oppose à ce faste la nudité du Christ dans le tombeau. De nombreux textes d'Origène, d'Eusèbe, de Prudence, font allusion à l'usage persistant de parer les morts avec une somptuosité peu conforme à l'esprit du christianisme. La coutume d'oindre et d'embaumer les corps dans la myrrhe et d'autres préparations odoriférantes se prolonge, peut-être même à l'ombre du dogme de la résurrection. La découverte du cimetière de Calliste à Rome par M. de Rossi est venue confirmer récemment cette persistance du luxe funéraire chez les chrétiens du IIe siècle. Il suffirait, pour en trouver les preuves décisives, de se reporter à l'ample et précise description qui en a été faite ici même (1). La magnificence des décorations qui couvraient fréquemment les murs de la chambre sépulcrale, la richesse des peintures et des revêtemens de marbre, les débris de sculpture, de chapiteaux, de fûts de colonnes, de pilastres brisés, attestent la part faite au luxe dans ces sépultures, dont plusieurs furent celles de pontifes, et un plus grand nombre celles d'évêques et de martyrs célèbres. Dans cette ornementation, la peinture est chrétienne le plus souvent, tandis que la sculpture reste fidèle aux symboles mythologiques. La raison en est que, pour la peinture, l'artiste chrétien travaillait à des fresques souterraines loin des regards profanes : les ornemens extérieurs de la sculpture ne laissaient pas la même liberté. Une exhibition trop claire des croyances chrétiennes en eût exposé les emblèmes aux violences des païens. On achetait tout faits les ornemens de marbre qui reproduisaient des types de convention, qu'on se bornait à choisir aussi peu païens que possible. Comme élément de richesse, il faut aussi compter dans les tombes chrétiennes les dons des fidèles, les ornemens qu'y déposait la piété. C'est ainsi que les catacombes elles-mêmes se trouvèrent avoir une part notable de luxe funéraire.

Les peuples barbares n'opposèrent pas moins de résistance que la société élégante et riche au rapide changement des habitudes funéraires. Ils étaient pour la plupart loin de justifier ce que Tacite dit des Germains : « Ces pompeux monumens que l'orgueil élève à grands frais leur sembleraient peser sur la cendre des morts. » Lorsque Théodoric vint à mourir, à 200 lieues de son royaume, ses funérailles furent célébrées par l'armée des Visigoths avec une pompe imposante, quoique sauvage. Celles d'Attila, qui succombait à une mort mystérieuse le lendemain de la cérémonie de ses noces, revêtirent surtout un magnifique appareil. On y vit, selon l'antique

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1860.

usage, les débauches de la *strava* ou repas funèbre se mêler aux pompes guerrières, aux splendeurs des tentures, aux jeux funèbres et aux chants des poètes qui célébraient le puissant roi des Huns. Toutes les fastueuses prodigalités, comme toute la férocité des vieux cultes, se rencontrent dans les détails qui accompagnent la sépulture de ce chef barbare. Le corps superbement vêtu, renfermé dans un triple cercueil, le premier d'or, le second d'argent, le troisième de fer, accompagné de carquois couverts de pierreries, d'armes prises sur l'ennemi et des meubles les plus précieux, fut descendu la nuit dans la terre, pour dérober la trace de sa présence et de tant de richesses enfouies. On ajouta la précaution cruelle de faire mourir tous les ouvriers qui étaient dans le secret. Combien d'autres holocaustes, inspirés par des motifs tout religieux! Que de défenses réitérées, à Carthage par exemple, avant que l'église parvînt à mettre un terme à ces sacrifices sanglans!

Le luxe funéraire intérieur, qui cache ses richesses pour les consacrer aux défunts, ne cessa pas d'enfouir des trésors dans les tombeaux. Cet usage, en provoquant la cupidité, devait causer la destruction d'une masse de richesses d'art et de monumens intéressans pour l'archéologie. On peut à peine s'en faire quelque idée par les vols et les dévastations qui eurent lieu dans un endroit fréquenté et surveillé comme pas un, l'église Saint-Germain-des-Prés, qui servit de sépulture royale depuis Childebert, fils de Clovis, jusqu'à Dagobert, fondateur de l'abbaye de Saint-Denis. L'ouvrage de Montfaucon est là-dessus curieux à consulter. Le célèbre bénédictin assistait aux fouilles dans cette église de Saint-Germain-des-Prés, vers 1729, et il signale en témoin oculaire les spoliations qui furent alors constatées, les vols les plus audacieux de la part de gens de qui on pouvait le moins les attendre. Qui le croirait? un des principaux spoliateurs fut un des moines de la congrégation de Saint-Maur, un des gardiens de ces trésors. Ce malheureux avouait son méfait au moment de mourir. Une autre fois, en 1645, ce sont les ouvriers qui, dans les travaux de reconstruction du chœur, pillent particulièrement les sépultures de Childéric II, de son épouse et du jeune Dagobert. Le vol était resté ignoré, lorsqu'en 1656 de nouveaux travaux furent exécutés sous le chœur; alors on se rendit compte de la gravité des pertes et des dégâts. Les ouvriers accusés, tout en se défendant d'être eux-mêmes les auteurs du vol, reconnurent qu'en ouvrant le cercueil de Childéric, ils avaient vu sur le visage du prince une toile d'or, et sur sa tête un grand passement d'or en forme de diadème; il avait des éperons et une ceinture enrichie d'ornemens en argent. La reine sa femme, parée de ses habits royaux, avait sous la tête, en forme de coussin, un faisceau d'herbes aromatiques. En effet, le cercueil contenait en-

core quelques parcelles éparses de ces herbes, avec un bâton de coudrier rompu en deux.

On rencontrait une preuve plus éclatante encore de ce luxe funéraire intérieur dans le tombeau attribué à Childéric, père de Clovis, découvert en 1653, près de Tournai. On fut émerveillé de trouver, près du squelette du prince, sa lance, sa hache, son baudrier, son épée et deux bagues, dont l'une portait son nom et présentait son effigie. Il y avait aussi des restes d'hommes et de chevaux qui attestaient des immolations faites sur le tombeau. Les objets précieux abondaient tellement que les ouvriers et le peuple commencèrent par le piller. On put recueillir encore un petit globe de cristal, un vase d'agate, plus de trois cents médailles d'or ou d'argent, toutes antérieures à l'année 480, époque de la mort de Childéric; plus de trois cents petites figures en or, qui représentaient grossièrement une fleur de lis ou des abeilles, des agrafes, des boucles, des filamens ou restes d'habillemens, la plupart garnis en pierres précieuses, enfin beaucoup d'autres objets également en or. Une partie de ces antiquités devait passer à la cour de Vienne, puis être donnée à Louis XIV, pour être ensuite déposée au Louvre dans le cabinet des médailles, et de là au cabinet des antiques de la bibliothèque royale.

En vain tous les pouvoirs s'armèrent-ils pour protéger ce luxe funéraire contre des vols sacriléges. La loi visigothe condamnait le coupable à la restitution, à une amende, et lorsque ni lui ni sa famille n'étaient en état de restituer, à recevoir cent coups de fouet. Plus sévère encore, la loi franque prononçait contre cette sorte de vol le bannissement, sans qu'il fût permis au coupable, ni à aucun de ses proches ni à sa femme même, de lui donner du pain ou de lui fournir un asile. Cette peine durait jusqu'à ce que sa famille eût conclu un accommodement avec celle du mort. Plus tard un des serviteurs de confiance du défunt fut commis à la garde du sépulcre.

Dans les bas siècles du moyen âge, le luxe funéraire diminue sensiblement. Faut-il, comme on le fait souvent, en accuser la misère des temps? Cette misère n'a pas empêché les églises de s'enrichir de très précieux ouvrages. C'est sous le coup des continuelles invasions des barbares que l'orfévrerie religieuse a pu accumuler des trésors, tantôt appréciables par le poids considérable du métal, tantôt déjà travaillés avec art. Dès le ve siècle, ce bel art de l'orfévrerie a commencé à fleurir avec l'école de Limoges ainsi que dans d'autres villes, Cologne, Nuremberg, Florence, Paris, pour produire, à la fin du vi^e siècle, les œuvres les plus remarquables avec saint Éloi. En outre, si le faste funéraire est rare, hâtons-nous de dire qu'il ne manque pas. Ces magnifiques châsses enrichies de pierreries en forment une partie fort importante. On se plaît à ré-

pandre comme une splendide auréole autour de la grande nouveauté chrétienne, la sainteté. Les saints les plus humbles et les plus pauvres se trouvent entourés, après leur mort, par une sorte de transfiguration glorieuse, emblème de leur transfiguration céleste, de ce luxe qu'ils dédaignèrent pendant leur vie. Ce même Éloi fit servir son talent à la décoration des tombeaux. Il orna, dit la chronique, « d'un admirable travail d'or et de pierres précieuses » les sépulcres de saint Martin à Tours et de saint Denis dans l'abbaye où ce saint martyr avait été inhumé. — « Il composa aussi des vases et des sculptures magnifiques pour ce monument; il couvrit d'or le devant de l'autel, et posa aux quatre coins des pommes d'or enrichies de pierreries. » Il ornait avec non moins de somptuosité les sépultures de saint Quentin, de saint Piat et d'autres saints dont il avait découvert les corps dans son diocèse, quand lui-même eut abjuré, pour embrasser l'austérité chrétienne, le luxe qui ne devait plus avoir que ses os. Son tombeau, dans l'église du monastère de Saint-Loup, presque tout en or et en argent, allait être en effet couvert, par la piété des princes contemporains, de croix, de vases, de lampes, de candélabres en métal précieux, comme si on voulait honorer, outre sa sainteté, la profession à laquelle il avait dû sa célébrité : faste pieux que Dieu lui-même prit sous sa garde; un larron, ayant réussi à enlever une chaîne d'or et divers objets extérieurs, fut miraculeusement frappé de paralysie à la porte de l'église. Luxe et misère, luxe au dedans des églises, misère au dehors, ce contraste remplit sous toutes les formes les périodes mérovingienne et carolingienne. On voit plus que jamais se multiplier les ornemens servant au culte, vases, crosses, vêtemens sacerdotaux, bas-reliefs placés sur les autels et sur les murs des édifices religieux. On met partout en œuvre les métaux précieux et les pierreries. Aux temps de Gontran et de Dagobert, le marbre ne suffisait plus pour les portraits des hauts personnages, moins encore pour les images des saints. Que sera-ce sous le règne de Charlemagne, qui devait donner un si vif essor à tous les arts religieux! On trouve alors des églises pavées de marbre et de porphyre, quantité de portraits représentant des épisodes entiers de l'histoire religieuse, force dorures et mosaïques, calices d'or et statues de métal consacrées aux saints. Même dans ce triste xe siècle cette veine n'était pas épuisée. Un évêque d'Auxerre, Guy, reconstruit le portail de sa cathédrale et le couvre de sculptures qui représentent d'un côté le paradis et de l'autre l'enfer. Le même prélat donne un devant d'autel en argent enrichi de figures. Un Amalbert, abbé de Saumur, fait à la même époque exécuter une châsse d'argent ornée de bas-reliefs où l'on renferme le vase qui contenait le corps de saint

Florent. Comment donc admettre, après tant de témoignages, que la misère des temps puisse rendre suffisamment compte du peu de développement du faste funéraire?

Il faut, je crois, en chercher d'autres raisons. Le caractère éminemment religieux du luxe dans cette période, c'est-à-dire jusqu'au XIe siècle, explique lui-même que les scrupules d'humilité et le sentiment public aient pu se montrer peu favorables à ce déploiement du faste, d'autant plus ménager à l'égard des hommes qu'il était plus prodigue envers Dieu. On donnait sans mesure le marbre et l'or aux sépulcres des saints, on gardait pour soi la simple pierre et la nudité, plus convenables à des pécheurs. L'orgueil paraissait d'ailleurs peu séant à l'idée solennelle qu'on se faisait de la mort. Pouvait-on, lorsqu'on croyait la trompette du jugement dernier prête à résonner, songer à s'établir dans une somptueuse demeure funéraire? Chez ceux que ces raisons touchaient moins, d'autres circonstances faisaient obstacle. C'est un fait que, jusqu'au XIIe siècle, l'inhumation dans les églises fut sans cesse combattue par l'autorité ecclésiastique, comme on le voit par une interdiction du concile de Nantes, en 660. Bien que l'abus n'ait jamais cessé complétement, cette poursuite incessante laissait peu de sécurité à ces sépultures. On obtenait à grand'peine d'être inhumé sous les porches des églises. L'enceinte bénie qui les entourait était elle-même assez limitée. Le désir d'être enterré dans le sanctuaire, pour participer de plus près, croyait-on, aux mystères sacrés, parvenait pourtant assez souvent à franchir l'enceinte. On devait alors ménager l'espace à ces morts privilégiés, sinon l'architecture funéraire eût bientôt tout envahi. Il fallut donc que la pierre restât humble et modeste, même quand les morts ne l'étaient pas : les tombeaux des grands durent se faire petits; ils se réduisirent à une simple dalle, tout au plus à une tombe plate dépassant à peine le sol. Enfin l'église elle-même renfermait dans son propre sein un courant d'idées et de sentimens contraires au luxe décoratif dans les lieux consacrés au culte. Quelques-uns, dans leur haine contre toute peinture, toute sculpture, toute argenterie, prêchaient la nudité avec un zèle qui semble faire d'eux les précurseurs des protestans iconoclastes du XVIe siècle. Cette thèse excessive fut condamnée par un concile de Francfort dans la personne d'Agobart au temps de Charlemagne; mais cette sévérité, sans sortir des limites de l'orthodoxie, ne cessa de trouver des adhérens illustres. Tel fut le rigide abbé de Clairvaux, saint Bernard, au XIIe siècle. Il ne fit que se rendre l'écho d'une plainte déjà vieille au sein du catholicisme, lorsqu'il condamnait, avec une grande dureté de termes, ces décorations qu'il jugeait excessives. Il jetait un ironique anathème sur une célèbre abbaye trop richement ornée par les arts : « Tu es

trop belle, Hautecombe, ma mignonne! tu ne pourras pas subsister! »

Dans les siècles qui précédèrent, le système généralement établi des tombes plates ne devait pas pourtant exclure tout luxe funéraire, il s'en faut, et l'art décoratif dépassait bientôt le simple dessin linéaire représentant l'effigie du défunt. Sans doute, la figure en pierres de couleurs du tombeau dit de Frédégonde n'est qu'une exception, mais destinée à devenir de moins en moins rare. Lorsque les tombes plates, exhaussées elles-mêmes, permirent de mesurer d'une façon moins avare la place réservée à la sépulture, le moment vint où les effigies furent plus fréquemment exécutées en bronze coulé ou repoussé. Elles posèrent sur de petites colonnes, parfois sur des lions. La tombe plate finit ainsi par comporter une sorte de luxe quelquefois imposant. On le peut voir dans le chœur de l'abbaye de Saint-Denis par le tombeau de Charles le Chauve représenté en demi-relief, la tête sur un coussin, les pieds sur un lion, la main droite tenant le sceptre fleurdelisé, la gauche une sphère, vêtu de trois robes et portant la couronne fleuronnée. Les deux petits anges tenant la tête, les encensoirs, les quatre statuettes d'évêques, les lions de bronze, le fond de la plaque émaillé en bleu, avec fleur de lis et réseau d'or, achèvent de présenter l'image d'un faste funéraire assez avancé. On verra se multiplier les monumens de cuivre doré et émaillé dont l'effet était encore accru plus d'une fois par un superbe éclairage placé sur les côtés. Plus d'un spécimen de ce genre a provoqué pendant les siècles l'admiration dans l'église de Villeneuve, à Nantes, dans les abbayes de Braisne et de Royaumont, dans les cathédrales de Beauvais, de Paris, dans d'autres encore. Combien déjà de statues peintes, couchées sur un lit peu élevé, avec mailles dorées et cottes armoriées! Que sera-ce quand, au sein des églises agrandies, de ces magnifiques cathédrales sorties de terre en même temps que le soupir de délivrance, à partir du XIe siècle, les tombes plates, sans disparaître, feront place à des constructions funéraires plus étendues, où l'architecture et la sculpture trouvent à se déployer également! Les niches et chapelles, les édicules en forme de dais, ne suffisent plus bientôt. Dès le XIIe siècle, avec Nicolas de Pise, commence à paraître la forme superbe du mausolée. On a une image déjà du grand faste funéraire monarchique de la royauté française dans la sépulture de Philippe Ier, inhumé à Saint-Benoît-sur-Loire, couché sur son tombeau, revêtu des insignes royaux, tenant en main un gant de fauconnerie. Les cénotaphes ou tombeaux vides appelleront aussi le développement des arts décoratifs, qui se déploient avec grandeur dans le monument surmonté de la statue de Dagobert, que Suger fit élever à Saint-Denis.

Est-ce toutefois le caractère monarchique qui prévaut durant ces siècles dans le faste funéraire? Non, la France entière présente dans toutes ses parties des monumens funéraires d'un aspect imposant. Cette dispersion même suffirait pour convaincre que la puissance qui s'y manifeste est très morcelée. Tout dans ces monumens montre une aristocratie indépendante, dominatrice dans l'intérieur de ses domaines, portant haut la tête et ne la baissant que devant Dieu, — aristocratie orgueilleuse et dévote, oppressive et chevaleresque, guerrière jusqu'à vouloir retrouver dans ses plaisirs l'image des combats, fidèle à elle-même enfin lorsqu'elle plaçait sur ses tombeaux les insignes de tout ce qu'elle avait aimé, ses écussons et ses armoiries, ses armes et ses chasses, comme ses symboles religieux. Cet aspect féodal des tombeaux subsiste jusqu'à la fin du XIVe siècle et souvent même plus tard. Lorsque les vivans ont subi déjà le joug de la royauté, les morts conservent encore parfois leur attitude souveraine, comme ils gardent les hautaines devises du passé. Au reste la féodalité orgueilleuse et l'humble religion se partagent ces sépultures. D'un côté l'homme y apparaît fort et puissant. Nulle aristocratie guerrière n'avait eu un air comparable à celui-là dans la mort. Rien dans le faste funéraire des anciens n'annonce, ne peut seulement faire pressentir ces preux chevaliers, couchés tout armés, ou qui se dressent sur leur tombeau. Ce titre qu'ils se donnent de hauts et puissans seigneurs, qui songerait à le leur disputer? Morts, ils semblent encore commander. Non contens de commander aux hommes, parfois ils commandent aux anges eux-mêmes. Dans ces représentations plus d'une fois fastueuses par l'inspiration, alors même que l'exécution reste simple, ce sont en effet des anges qui portent le casque ou l'écusson du noble défunt, qui tiennent à la main la queue de son manteau, qui ouvrent devant lui son livre de prières. Tous, dans le lieu saint, s'agenouillent devant ces êtres surhumains. Le fier seigneur croirait naïvement déroger en ne mettant pas à ses ordres même ces serviteurs de Dieu, le seul maître qu'il reconnaisse au ciel comme sur la terre. Et pourtant dans ces sépultures féodales l'orgueil nobiliaire n'étouffe pas le sentiment chrétien. En dépit de ces pompeux insignes, tout montre le plus souvent que l'homme lui-même appartient à d'autres pensées : une piété muette et recueillie est comme posée sur les traits d'un calme infini; les yeux sont clos par un demi-sommeil qui semble hanté par une vision céleste, les mains jointes ne se lèveront plus pour faire le geste du commandement. Abaissez vos regards de ces scènes qui décorent les tombeaux de ces seigneurs sur les inscriptions qui semblent donner une voix au mort lui-même : elles s'humilient, elles s'accusent, elles invoquent une prière du dernier passant. Ces souvenirs bril-

lans de ce qui n'est plus semblent eux-mêmes rendre témoignage du néant. Tout s'efface à l'idée de cette croix qui les surmonte et de cette poussière qui est sous vos pieds.

C'est à tort qu'on croit que le moyen âge s'est plu à donner à la mort sur les tombeaux un aspect lugubre. Les hideuses images qu'il en a créées en effet et si souvent placées ailleurs, le goût qu'il manifeste en plus d'un cas pour le laid, ont pu faire supposer qu'il avait fait aussi des sépulcres une sorte de théâtre pour ces funèbres exhibitions. Rien n'est moins fondé. Le moyen âge en général épargne à la tombe ces scènes affreuses et grotesques de la mort et de l'enfer. Il aime à l'entourer des images gracieuses de la vie; il répand dans l'ornementation des feuillages et des fleurs en quantité, il fait plus : il ensevelit les trépassés au milieu de vraies feuilles et de vraies fleurs, au milieu des roses, dont on retrouve encore les épines; ce feuillage éternellement vert était, dit-on, un symbole de renaissance et d'immortalité. C'est aussi la vie qui domine dans ces chasses, dans ces représentations du défunt qui le montrent en pleine possession de l'existence, dans l'aspect de ces abbés et de ces abbesses avec leurs crosses, de ces évêques avec leurs chasubles d'un bleu verdâtre, leurs mitres blanches traversées d'un bandeau rouge, de ces religieux vêtus de diverses couleurs qui se détachent parfois sur un fond noir, enfin dans les ornemens plus extérieurs des sépulcres. Ici la poésie pourrait servir à commenter la sculpture; elle a su parfois donner à la description de la tombe une sorte de charme pénétrant. C'est ainsi qu'elle semble se complaire à nous peindre le sépulcre où l'on a déposé le corps charmant de Blancheflor et où elle retrouve l'image de son fiancé. « Sépulcre bien moulé d'or et d'argent, nous dit l'aimable trouvère. Il n'y a sous le ciel bête ni oiseau, serpent ou poisson né de la mer qui n'y soit placé. La tombe est établie devant un moutier, sous un arbre, et recouverte d'une pierre que firent les orfévres de Frise de moult fin marbre inde, jaune, noir, vermeil, reluisant au soleil. Deux enfans y sont figurés, l'un ressemblant à Floire, l'autre à Blancheflor. La belle tient devant son ami une rose d'or fin, et Floire porte une fleur de lis. Sur la tête de Floire brille une escarboucle ardente qu'on aurait vue d'une lieue dans une nuit obscure. Quatre tuyaux pratiqués dans la tombe amènent l'air des quatre vents, de manière que, s'il vient à toucher ces jeunes gens, l'un baise l'autre et l'accole. Ils se disent par nécromancie leurs bons souvenirs d'enfance. Floire dit à Blancheflor : « Baisez-moi, belle, par amour, » et Blancheflor, en le baisant, lui répond : « Je vous aime plus que rien vivant. » *Oncques ne fut tombe si belle*, bordée qu'elle était de riches listes et environnée de bons émaux, de pierres douées de beaucoup de vertus, opérant de grandes merveilles : saphir, cal-

cédoine, corail, crysolithe, diamant, améthyste, et toute la tombe était niellée d'or arabe, avec lettres disant :

> Ci gist la belle Blancheflor,
> Que Floire aima par amour (1). »

Certes il y a peu de tombes comme cette sépulture parée, luxueuse avec coquetterie, qui semble presque sourire, avec ses jolies pierres précieuses et ses images d'une volupté ingénue; mais la fiction même, dans son exagération naïve, donne tort à ceux qui croient que le moyen âge n'a su prêter à la mort que des traits tristes et affreux; la vérité est qu'il l'a fait rarement sur les tombeaux, et que c'est l'aspect doux et consolant qui de beaucoup y domine.

Ah! le christianisme a mêlé sous d'autres formes assez de terreurs à la mort. Lui aussi il a paru, comme la religion de l'antique Égypte, croire le mort vivant sous son linceul, et il y porte les épouvantes d'une autre vie. Dans ces offices d'un pathétique effrayant, le mort parle dans sa bière : il parle de ses péchés, *delicta juventutis*. Il ne crie pas, comme dans le *Rituel funéraire* égyptien : *Je suis pur, je suis pur!* Non, non, il s'afflige, il s'humilie, il gémit sur ses jours passés, sur ses espérances évanouies, il fait appel au sépulcre qu'il nomme « mon père. » De même c'est à lui que s'adressent personnellement et le prêtre et le chœur qui répond, pour lui parler d'immortalité et de résurrection. Au lever du corps, ce mort sensible jette à Dieu une supplication suprême : *Je crie vers vous du fond de l'abîme!* Quel drame que celui-là qui se joue comme sur la frontière de deux mondes, au milieu de l'appareil funèbre des obsèques! L'espérance et l'effroi ont chacun leur tour, de même que semblent lutter la noire horreur des tentures funéraires et l'éclat brillant des flambeaux; mais l'impression qui domine consterne l'âme. Quelle pensée plus douce ne serait comme écrasée par le terrifiant *Dies iræ?*

Les cimetières publics restent relégués presque tous, sous le rapport des ornemens, à un rang tout à fait secondaire dans cette période qui s'étend du IVe au XIIe siècle. Les traces de luxe funéraire qu'on pourrait relever çà et là dans les cimetières mérovingiens n'ont pas assez d'importance pour qu'on s'y arrête. On trouverait à peine dans le midi quelques exceptions. Tels sont, à Arles, ces *Champs-Élysées*, asile du luxe funéraire jusqu'en plein XVIe siècle et même au-delà. On peut à peine juger par quelques débris de ce qu'était la noble structure des monumens que présentait en abondance ce champ funèbre dont l'aristocratie méridionale avait fait au loin sa sépulture de prédilection : vrai musée de tombeaux chrétiens qui succédait à un autre musée de tombes païennes, et que les gé-

(1) P. Paris : *Romancero français*.

nérations entretenaient avec une émulation de richesse et de goût. Je cherche d'autres monumens originaux de ce faste funéraire de la première moitié du moyen âge. Il en est un que l'on ne peut laisser passer à la limite extrême de cette période. Arrêtons-nous un instant devant le célèbre *Campo-Santo* de Pise, type plus d'une fois imité, véritablement à part, qui n'est ni une vaste église servant comme accidentellement de sépulture, ni un cimetière en pleine campagne : sorte de cloître sépulcral, fermé à l'intérieur, et qui présente au dedans une série de galeries ouvertes. L'austère et pieux génie du XIIIe siècle est empreint dans cette nécropole élevée de 1218 à 1283. Une simplicité grave et majestueuse, une ornementation sévère qui élève le luxe jusqu'à l'art, ont fait du *Campo-Santo* un des lieux funéraires qui, depuis l'antique Égypte, ont produit sur l'imagination des hommes l'impression la plus forte et la plus conforme à l'idée mystérieuse et solennelle de la mort. La foule des morts n'a pas à se plaindre d'être écrasée par l'orgueil solitaire de quelques tombes. La légitime fierté des grandes races, le souvenir des grands noms et des grands services respirent dans une quantité de monumens, de bustes, d'inscriptions, de statues. Voilà bien le tombeau qu'une ville libre devait offrir à ses citoyens illustres. L'âme de la vieille cité républicaine de Pise semble encore remplir ce lieu funèbre. Quelques cyprès qu'agite la brise, l'herbe qui croît dans la cour, çà et là des fleurs grimpantes qui enlacent les colonnes, mêlent comme un parfum de nature à ce monde de la pierre, grave et noble, mais qui ne saurait éviter un peu de sécheresse. Les siècles qui ont suivi le XIIIe ont enrichi le *Campo-Santo* d'éclatantes peintures décoratives. Sont-elles en complète harmonie avec le goût élevé et pur de cette nécropole? Parmi ces peintures figure au premier rang l'œuvre d'Orcagna. C'est d'abord le fameux *Triomphe de la mort*. On a souvent salué cet ouvrage du nom de chef-d'œuvre. Cette composition n'en présente pas moins une exception regrettable à la manière calme et reposée dont le moyen âge avait presque toujours jusque-là représenté la mort dans les lieux funèbres. Ah! l'on sent que le XIIIe siècle s'éloigne, et avec lui la noble et pure inspiration d'un pieux mysticisme. En vain l'artiste a-t-il fait jaillir une grande leçon morale d'une antithèse pleine d'énergie. En vain est-ce à de brillans cavaliers, à de belles châtelaines richement parées, à tout un monde joyeux qui déploie un appareil de fête, qu'apparaissent au fond d'une tombe ouverte trois hideux cadavres, l'un gonflé, l'autre rempli de vers, le dernier presqu'à l'état de squelette. Le degré d'horreur physique que l'art comporte, du moins l'art religieux, est évidemment dépassé. Si digne d'éloges que puisse être cette page de la peinture italienne à ses débuts, ni le véritable esprit religieux ni le beau, pour peu

qu'il ait souci d'un certain idéal, ne sauraient avouer cette œuvre d'une inspiration fortement, mais grossièrement matérielle. Ne faut-il pas apprécier de même l'autre grande composition qui semble faire pendant à celle-là, le *Jugement dernier* du même peintre? Ce sont, rendues avec une égale énergie, les mêmes figures atroces, les mêmes contorsions hideuses de diables et de damnés. Que dire enfin d'œuvres, remarquables aussi, quoique à un degré inférieur, d'autres artistes qui trouvent moyen d'enlaidir encore ces démons et de rendre ces réprouvés plus affreux? Non, ce n'est pas cette peinture qui convenait au *Campo-Santo!* Un génie tout différent, eût-il été moins coloriste, un artiste moins théâtral et plus pénétré du sentiment chrétien, aurait été ici mieux à sa place, et ce qu'il aurait fallu pour ce lieu grand et sévère, c'eût été un Eustache Lesueur bien plutôt qu'un André Orcagna.

II.

Le XIVe siècle mit au service du faste funéraire tous ses élémens de richesse et d'industrie, et ses arts de plus en plus sécularisés. Il agrandit les proportions des tombeaux, il en accrut les décorations et les splendeurs. C'est un mélange frappant, curieux, d'inspiration encore chrétienne et de pensées plus profanes, qui recevront des siècles suivans leurs derniers développemens. La magnificence ne fait pas tort ici à la vraie grandeur. L'usage du marbre est de plus en plus fréquent. On obtient des combinaisons de couleur d'un effet puissant par le mélange du marbre noir et du marbre blanc. Le tombeau se peuple et s'anime à ce qu'il semble. Les figures, les groupes s'y multiplient; des scènes entières y sont représentées. La famille du défunt, ses pompeuses obsèques, les processions des confréries et des pleureuses prennent place sur ces vastes monumens. Souvent un dais est dressé sur le lit funéraire, surélevé et superbe : deux anges, ailes déployées, tiennent un voile étendu sur lequel une petite figure représente l'âme du défunt, qu'ils sont censés porter au ciel; d'autres fois ce sont des anges thuriféraire qui soutiennent le coussin sur lequel repose la tête du mort. Rien ne manque, ni les apparitions des saints patrons, ni les légendes pieuses, ni les scènes empruntées à l'ancien et au Nouveau-Testament; mais, nous y insistons, si la part du ciel dans ces représentations reste grande, et paraît, par la multiplicité des figures, s'être même agrandie, celle qui est faite à l'homme s'est accrue plus encore; il prend, avec les tombeaux du XIVe siècle, un relief saisissant.

L'embarras serait ici dans le choix entre beaucoup d'exemples. On est frappé de la composition savante, de l'imposante étendue, du nombre des statues qui figurent sur presque tous les tombeaux

des papes d'Avignon. Celui d'Innocent VI présentait seize belles statues de marbre, sans compter celle du pontife; celui d'Urbain V, construit aussi en forme de chapelle, montrait plus de trente figures, les unes en ronde bosse, les autres en bas-relief : le visage du pontife était en argent. Paris n'était pas au-dessous de ces splendeurs. La seule église des Chartreux voyait s'élever dans son enceinte, en moins d'un siècle, dix-sept tombeaux qui semblaient presque tous rivaliser entre eux de magnificence. Parmi les plus superbes sépultures de ce temps-là se placent celles des deux fous du roi Charles V, peu fidèle peut-être à son surnom le jour où il se permit cette fantaisie. Les mausolées de ces deux bouffons, morts à peu de distance l'un de l'autre, devinrent des types par leur beauté. On est allé jusqu'à soutenir que les plus magnifiques sépultures royales du xve siècle n'en furent que des imitations. Le premier de ces tombeaux, celui de Thévenin de Saint-Légier, fut érigé dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois; le second à Senlis, dans l'église de Saint-Maurice. Sauval, qui a vu celui-ci au milieu du xviie siècle, en a laissé une description. Les belles tombes royales se multiplient. On cite celle de Charles V lui-même, le monument de la reine Blanche, veuve de Philippe de Valois, et de la princesse Jeanne, leur fille, autour duquel étaient placées vingt-quatre statues en albâtre. Partout se dressent les sépultures imposantes de princes, de grands, de hauts fonctionnaires du tiers-état. On trouve déjà même des monumens funéraires élevés à des hommes de la classe moyenne. Tels sont ceux de Nicolas Flamel, libraire, et de sa femme, de Simon de Dammartin, valet de chambre du roi, et de sa femme, de Nicolas Boulard, écuyer de la cuisine du roi, et de sa femme Jeanne Dupuis : toutes ces tombes sont avec statues. La haute magistrature prend surtout alors dans le luxe funéraire une place proportionnée à son importance croissante. L'expression de luxe funéraire se justifie à la lettre par une masse d'ornemens surajoutés aux tombeaux. Les meubles, les bijoux de tout genre en or ou en argent, enrichis d'images ciselées, images niellées, les aiguières, les coupes, etc., y figurent à côté des anges, qui tiennent des flambeaux ou des encensoirs.

Avec le xve et le xvie siècle, malgré les rapports qu'ils gardent avec le moyen âge, s'ouvre l'ère moderne du faste funéraire. N'est-il pas caractéristique qu'au xve siècle la série des grands tombeaux de la royauté soit marquée par les sépultures des ducs de Bourgogne, comme par un trait d'union entre les tombes féodales et les imposans monumens du faste monarchique? Le tombeau de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, ouvre cette galerie funéraire, qui aboutit aux magnificences des sépultures royales et pontificales du xvie siècle. O passion du faste dans la noble maison de Bourgogne!

Le voilà bien, ce prince aimable et brave, spirituel, prodigue, couvert de dettes; c'est lui qui s'est commandé ce tombeau. On se le figure avec sa bonhomie imprévoyante, tout au sortir d'une fête et à la veille d'une autre réjouissance qu'il prépare, s'assurant de la beauté des marbres qu'il fait tout exprès acheter à Paris. C'est lui qui fait les comptes de la main d'œuvre, et qui conclut un traité pour l'exécution du monument avec Claux de Verne, son valet de chambre et son tailleur d'images. Il laissait au fameux Jean sans Peur, son fils, le soin de ratifier le traité et bien entendu de payer les dettes. Cette sépulture se place, par les représentations mêmes qu'elle reproduit, sur la limite de deux époques. Jetez un coup d'œil sur l'ensemble et sur les détails d'une délicatesse achevée (1). Le moyen âge apparaît dans les sculptures qui, sur les quatre côtés du monument, représentent un cloître, avec ses galeries découpées à jour dans l'albâtre, avec ses arcades et ses colonnes. Le long défilé de ces figurines de moines encapuchonnés complète l'évocation. C'est bien là l'expression diversifiée et uniforme de ce monde cloîtré. On lit sur ces physionomies tour à tour la sainteté recueillie, la bonhomie placide et sereine, l'ascétisme sec et dur; sur d'autres visages, moins prédestinés à refléter les vertus du cloître, percent des penchans plus sensuels, des pensées plus positives. On se demande si ce sont là autant de portraits d'individus réels ou des types de la vie monacale au moyen âge. Voici maintenant la puissance civile. La statue du prince, en marbre blanc et drapée, couchée sur un sarcophage noir, est revêtue de tous les insignes de son rang. Ses pieds s'appuient sur le dos d'un lion. Remarquez le nombre, considérable aussi, de statuettes représentant les divers personnages de la maison des ducs de Bourgogne. Enfin l'élévation même du tombeau sur un socle et une base en marbre noir fixe la pensée sur une image de grandeur qui se détache avec relief au milieu de cet entourage ecclésiastique. L'effet est le même devant le tombeau de Jean sans Peur, exécuté sur le même modèle, mais plus imposant et plus orné encore. On a sous les yeux, dans cette trop fidèle image qui montre le caractère brutal de l'homme, l'énergie d'un pouvoir qui sent sa force (2).

La présence fréquente des statues de femmes, même encore vivantes, sur les tombeaux de leurs époux, atteste alors l'importance croissante de la femme dans la société. Marguerite de Bourgogne

(1) Les tombeaux des ducs de Bourgogne à Dijon ont été saccagés pendant la révolution, mais les débris conservés avec soin ont permis une intelligente restauration qui figure aujourd'hui au musée de cette ville.

(2) On trouve la description la plus détaillée et la plus sentie des tombeaux des ducs de Bourgogne dans les *Impressions de voyage et d'art* qu'a publiées ici même M. É. Montégut, — *Revue* du 1er mai 1872.

défunte porte la couronne ducale à côté de son époux Jean sans Peur, et quatre anges soutiennent ses armoiries. Sur la tombe de Pierre de Navarre, comte d'Alençon, inhumé en 1418 dans l'église des Chartreux, on peut voir la statue de Catherine d'Alençon, sa veuve, qui prenait elle-même place dans le sépulcre en 1462. Isabeau de Bavière attendit avec une patience qu'on s'imagine sans peine de sa part plus de onze ans avant d'aller rejoindre Charles VI. Quelle épigramme en plus d'un cas que ces statues destinées à servir de symbole à l'inviolable fidélité, à l'union indissoluble ! idée touchante en elle-même quand l'histoire ne s'est pas chargée d'y apporter de trop cruels démentis. On n'a nulle raison de ne pas se laisser aller à cette impression plus confiante devant le monument de Juvénal des Ursins, surmonté aussi par la statue de sa veuve, la dame Michele de Vitry, bien qu'on sache par les dates de la mort des deux conjoints que la dame ait fait attendre son mari encore vingt-cinq ans.

Ce siècle de mœurs légères et de royauté qui, de toute façon s'émancipant, en prend à son aise avec la morale et les convenances trouve encore son expression dans certains tombeaux qui eussent paru scandaleux à d'autres époques. Tel est le monument élevé à Agnès Sorel. On le voit aujourd'hui, à Loches, dans la tour du château, dite la *Tour d'Agnès*. Là du moins la belle maîtresse de Charles VII semble dans son cadre naturel. Ces lieux furent témoins de ses éblouissantes splendeurs et de ses dispendieuses folies. Autrefois ce monument figurait avec pompe dans le chœur de l'église de Notre-Dame de Loches. En lisant l'inscription qui célèbre ses vertus charitables, on eût pu se tromper aisément sur la qualité de la défunte. Même en ce lieu plus profane où elle est aujourd'hui placée, en présence de cette tombe élégante, on a quelque peine à s'habituer à la vue de ces deux anges qui tiennent l'oreiller où s'appuie la tête de la *belle des belles*, et de ces deux agneaux qui supportent ses pieds. Il n'y a pas lieu d'invoquer l'indulgence due aux Madeleines repentantes, et il faut avouer que la poésie qui longtemps prit sous sa protection la brillante favorite semble aujourd'hui un peu passée de mode. On ne répète qu'avec une demi-confiance la légende d'une Agnès ayant un réveil de patriotisme et de courage et secouant la torpeur de son royal amant, ainsi que les héroïques appels que lui prête le poète Baïf :

> Doncques, sire, armez-vous, armez vos gens de guerre,
> Délivrez vos sujets, chassez de votre terre
> Votre vieil ennemi. . . . . .
> Si l'honneur ne vous peut de l'amour divertir,
> Vous puisse au moins l'amour de l'honneur avertir.

Y eut-il un tel éclair de générosité dans l'âme de la séduisante

maîtresse du roi Charles VII? Son vif esprit, sa naissance que ses biographes rattachent à une noble famille, son éducation distinguée, ne rendent peut-être pas ce mouvement invraisemblable; mais, quoi qu'on fasse, ce qui domine, lorsqu'on évoque cette ombre légère, c'est l'image de l'amour du plaisir le plus effréné, de la coquetterie et du luxe poussés aux dernières limites chez celle qui se donnait à elle-même le nom de *dame de beauté*, c'est le souvenir des grands biens qu'elle reçut, c'est enfin le nombre de ses enfans, et peut-être, — car on n'ose rien affirmer, — celui de ses galanteries. Alain Chartier n'en doute pas, croyant, il est vrai, par là mettre à l'abri de toute attaque l'amour tout platonique du roi : car le vieil écrivain a beau savoir que Charles VII ne la quittait pas, et qu'il la combla publiquement de ses bienfaits, il explique le plus sérieusement du monde comment les personnes qui fréquentaient la cour pendant le règne d'Agnès lui ont affirmé *par serment* « que oncques ne la virent toucher par le roy au-dessous du menton! » — Étrange et licencieux xve siècle! N'est-ce pas un trait qui suffit à le peindre que ce soit la vue d'un tombeau qui puisse entraîner l'imagination vers des pensées si profanes!

La puissance financière, qui s'inaugure avec éclat, reçoit, elle aussi, un hommage dans un des plus imposans mausolées de ce temps, consacré à la femme de Jacques Cœur, alors disgracié. La puissance ministérielle recevait le même honneur dans la personne d'Enguerrand de Marigny par une sorte de réhabilitation posthume. Rien n'est plus curieux que la manière dont le sculpteur élude la défense de faire allusion au procès dans l'inscription. Ce mausolée, construit en forme de chapelle, était un véritable édifice. La statue d'Enguerrand reposait sur le sarcophage. Au-dessus de l'attique étaient élevées cinq figures en ronde bosse, grandes comme nature : celle du milieu représentait l'Éternel assis, vêtu d'une toge; à sa droite, on voyait Enguerrard à genoux, implorant son jugement, et derrière lui un ange qui tenait d'une main une couronne de cordes et de l'autre une trompette. A la gauche de l'Éternel était Charles de Valois à genoux attendant aussi son jugement : derrière ce prince, un ange qui tenait une toise pour mesurer ses torts. Millin, qui décrit ce tombeau dans ses *Antiquités nationales*, explique le sens de cette transparente allégorie. Pouvait-on plus clairement faire entendre que l'accusé supplicié était absous par le jugement de Dieu, et que l'accusateur était au contraire condamné? Ainsi le marbre osait donner des leçons. Le faste funéraire faisait acte d'opposition ou du moins d'indépendance historique. N'est-ce donc pas là aussi un signe des temps nouveaux?

Tandis qu'à Aix, à Marseille, à Nancy, à Tours, s'élèvent des monumens princiers, — parmi lesquels les tombes de la famille de

René d'Anjou se distinguent par leurs sculptures, leurs images en relief, leurs moulures en feuillage, leurs colonnes de marbre et de porphyre, — la somptuosité toute monarchique des tombes des rois de France dépassait avec la tombe de Charles VIII tout ce que le faste royal avait jusqu'alors offert de considérable. La majesté suprême respire dans la statue du prince en bronze doré, grande comme nature, vêtue du manteau royal, entourée de quatre anges qui portent divers écussons. Sur les quatre faces du sarcophage en marbre noir sont placées douze figures de femmes, aussi en bronze doré. La monarchie française a désormais des tombeaux en rapport avec le grand rôle que la marche historique des faits lui assigne et qu'elle doit garder encore pendant trois cents ans.

III.

Le souffle de la renaissance devait passer sur l'art funéraire comme sur tous les autres arts. Nul éloge ne semble excessif devant les monumens pleins de majesté et de grandeur qui vont naître; mais on y sentira l'influence de cette mythologie qui semble faire concurrence au christianisme. Une dévotion trop matérielle altère le goût par la recherche des représentations physiques, si chères aux penchans idolâtriques des races méridionales. Le genre théâtral n'était qu'un germe, il va se développer sans qu'on puisse désormais assigner une limite à laquelle il s'arrête. Les têtes de mort, les squelettes, plus tard l'imitation des cadavres en dissolution, satisferont ce goût nouveau et malsain. Le diable et l'enfer, qui figurent la peur, tiendront plus de place souvent que les emblèmes qui expriment l'amour de Dieu. Voilà bien ce temps qui offre un type à la fois de dévotion et de débauche dans cet Henri III qui lui-même aimait ces représentations de la mort hideuse et avait l'idée d'en orner jusqu'à ses reliures! Aussi bien ce goût maladif est partout. On recherche les momies avec une sorte de passion. Le célèbre médecin Ambroise Paré rapporte qu'il s'en établit en Égypte même une fabrication frauduleuse. Les cadavres des pauvres et des criminels en offraient la matière à d'habiles préparateurs. A cette manie luxueuse se joignit l'idée de se servir de ces momies comme de drogues. François Ier en portait toujours sur lui un petit paquet pulvérisé avec de la rhubarbe. Il se forma même en France une fabrication clandestine dont Ambroise Paré divulgue la recette. Par une de ces mystifications dont les érudits n'ont été à l'abri à aucune époque, de très savans hommes allèrent jusqu'à tirer argument de ces momies indigènes contre l'exactitude des historiens grecs qui n'indiquaient pas la même composition, et le grand Scaliger, se posant en conciliateur, fit de ces momies une

classe à part sous le nom de « momies à la poix. » On montrait à Anvers, moyennant argent, la momie d'un ancien roi d'Égypte avec sceptre et couronne. Le surintendant Fouquet, soit qu'il y ait été attrapé lui-même, soit qu'il cédât à la mode, devait aussi placer dans sa maison de Saint-Mandé deux momies avec leurs boîtes, qu'on lui avait vendues comme étant celles de Chéops et de Chéphrem. On montrait jusque dans une sacristie une reine égyptienne portant des bracelets ainsi que d'autres ornemens, à laquelle on avait pris soin de façonner un nez avec du bitume.

Le XVIe siècle a laissé d'incomparables monumens funéraires qui ne sont pas pourtant à l'abri de ce genre de critique. On loue avec raison le mausolée de Louis XII et de la reine Anne, construction vraiment monumentale. L'auteur pourtant, — Paul Ponce ou bien plus probablement Jean Juste, — n'a pas évité cette sorte de réalisme que marquent la gorge affaissée de la reine, la bouche ouverte du roi, ses traits décomposés, le ventre recousu de l'un et de l'autre après l'opération de l'embaumement. Une beauté plus pure reluit dans le mausolée de François Ier, qui répondait bien au faste de la monarchie des Valois. Si, dans l'intérieur du monument, les corps du roi et de la reine sont représentés nus, la nudité et la mort ont ici un auguste caractère, et on admire la belle expression du visage. Que dire aussi du mausolée d'Henri II, dont les dessins ont pu être attribués à Philibert de Lorme et l'exécution à Germain Pilon, qui frappe par l'heureux mélange du marbre et du bronze, la précision dans les contours, la naïveté dans les mouvemens, le facile et large développement dans les draperies, enfin par la noble expression de ces figures, conservant encore comme un reste de vie ; et du mausolée de François II, belle imitation de l'antique, avec ses colonnes, dont l'une, chargée de flammes, est surmontée d'un vase de bronze dans lequel était le cœur du roi? N'est-ce pas un monument presque royal que celui du connétable Anne de Montmorency ? C'est l'amour conjugal le plus exalté qui inspirait à Madeleine de Savoie de le commander à l'architecte-sculpteur Jean Bullant. En admirant ce monument d'architecture, couvert d'un demi-cintre et orné de colonnes torses décorées de feuilles de vigne et de lauriers, il faut reconnaître que l'esprit de gloire mondaine y a plus de part que la religion. La statue du connétable reproduit ses distinctions militaires : il porte une armure complète avec les cordons de ses ordres; la connétable est, elle aussi, vêtue du costume qui annonce son rang. En fait de somptuosité, que ne doit-on pas attendre des contemporains du Rosso, du Primatice, de Benvenuto Cellini? Nous indiquons seulement les grandes œuvres italiennes. Il est éternellement regrettable que Michel-Ange n'ait pas terminé le monument de Jules II, qui eût été, par sa vaste étendue et ses innombrables

accessoires, le monument funéraire par excellence de la papauté temporelle. Du moins ce génie sublime, ami du colossal, a-t-il élevé la coupole de la sacristie de Saint-Laurent, qui devint la chapelle sépulcrale de Laurent et de Julien de Médicis.

Moins original, d'une allure moins libre et moins vive, l'art du XVIIe siècle devait porter dans la construction des tombeaux ses qualités de correction et de pompe, souvent d'énergie et de grandeur. Il aime aussi les vastes compositions funéraires et présente quelques-uns des défauts du XVIe siècle en les exagérant, comme on le voit par le Bernin, à qui revient l'assez triste honneur d'avoir le premier, dans le tombeau d'Alexandre VII, fait figurer la mort sous la forme d'un hideux squelette ailé qui tient un sablier et s'élance des profondeurs du tombeau, pour menacer celui qui la contemple vivant et sera bientôt sa victime. C'est par la recherche outrée des mêmes effets dans les tombeaux d'Urbain VIII et d'autres personnages considérables que Bernin a fait école, à moins qu'on ne soutienne que l'influence à laquelle il obéissait était elle-même, pour ainsi dire, dans l'air. On n'avait jamais vu tant d'artistes empressés à prodiguer les Temps armés de faux, les personnages allégoriques et les scènes trop compliquées qui semblaient vouloir faire, selon l'expression de M. Quatremère de Quincy, « de tout mausolée un poème ou un tableau. »

La grandeur de cet admirable siècle se retrouve au reste là comme ailleurs. Il suffirait de nommer les Jacques Sarazin, les François et les Michel Auguier, les Coysevox, les Girardon. Malgré quelques traces des défauts auxquels bien peu de grands artistes ont échappé depuis le XVIe siècle, plusieurs de ces monumens sont des chefs-d'œuvre d'un puissant effet. Quelques-uns ont été recueillis au musée de sculpture du Louvre ou à Versailles. On ne saurait résister à l'impression de beauté majestueuse, quoique très ornée, et de force pleine de noblesse, qui saisit à première vue, et qu'ils ne cessent de produire à mesure que l'on s'arrête à les contempler. Et pourtant comment ne pas remarquer qu'ils ne sont plus là dans leur cadre? Sans doute on est ici dans d'éclatans foyers consacrés par les arts et par l'histoire. On ne se sent pas dépaysé, comme nous l'éprouvions avec un sentiment un peu pénible en présence des tombeaux des ducs de Bourgogne, dans un musée mêlé d'œuvres d'art et d'objets de curiosité, qui, quelle qu'en soit la valeur, n'offre rien qui approche de cette grandeur; mais on ne saurait trop le redire : la place de tels monumens est dans les églises. On l'a compris en restituant quelques-uns de ces tombeaux aux lieux qui les avaient renfermés d'abord ou même à d'autres sanctuaires. Nommons du moins, parmi ces œuvres mémorables de l'architecture et de la sculpture funéraires au XVIIe siècle, les superbes mauso-

lées de Colbert, du cardinal de Mazarin, de Bignon, de Charles Lebrun, le grand peintre officiel, tombeau tel qu'il convenait à ses pompeuses et brillantes qualités, c'est-à-dire empreint d'une magnificence un peu théâtrale. On admire, dans l'église de la Sorbonne, le mausolée de Richelieu du même Girardon, auquel on doit les mausolées de Louvois, des Gondi, des Castellan. La noblesse, la sévérité, la finesse et la distinction dans la figure du redoutable ministre qui expire, soutenu par la Religion et pleuré par la Patrie, restent gravées dans le souvenir. Jacques Sarazin, contemporain de Lesueur et de Corneille, avait élevé des tombeaux dans le grand style de Louis XIII et du commencement de Louis XIV. La révolution les a brisés, dispersés. On n'a guère recueilli que quelques belles parties du mausolée en bronze élevé à la mémoire de Henri de Bourbon, prince de Condé. Où sont les quatorze bas-reliefs qui faisaient l'honneur de cet admirable monument? Regardez à Versailles le tombeau de Jacques-Auguste de Thou, par François Auguier. La réflexion et la mélancolie donnent une grave et belle expression à la physionomie de l'illustre historien. C'est Michel Auguier qui a élevé le monument resté célèbre de Henri de Chabot. « L'ensemble de l'œuvre, a pu dire un juge enthousiaste du XVIIe siècle, M. Victor Cousin, dans sa belle étude sur l'art français, l'ensemble en est imposant, et les détails sont exquis. La figure de Chabot est de toute beauté, comme pour répondre à sa réputation, mais c'est la beauté d'un mourant. Le corps a déjà la langueur du trépas, *languescit moriens*, avec je ne sais quelle grâce antique. Ce morceau, s'il était d'un dessin plus sévère, rivaliserait avec le Gladiateur mourant, qu'il rappelle, peut-être même qu'il imite. »

Le XVIIe siècle se reflète donc, lui aussi, dans ses monumens funéraires. C'est bien là sa religion pleine de convenance et de gravité plus que d'élan et de foi naïve. C'est bien cette alliance qui, dans ses artistes comme dans ses poètes, a su mêler le christianisme et la fable. C'est de même la belle ordonnance que ce grand siècle impose à toutes ses œuvres, toujours réfléchies et pourtant vivantes. Enfin on sent là aussi cette sorte d'égalité naissante à travers mille priviléges, cette égalité dont se plaint Saint-Simon dans la société des vivans : elle élève dans la cité des morts, à côté des mausolées des grands, les tombes imposantes non-seulement des magistrats et des parlementaires, mais des artistes et des gens de lettres. Symptômes nouveaux à ce point de développement du moins, à peine aperçus du grand siècle lui-même, — indices d'une révolution que l'âge suivant va se charger d'accomplir.

IV.

Comment définir le XVIIIe siècle? quelle formule ne paraît trop simple pour contenir ce mélange d'élémens qui se complètent les uns par les autres tout en semblant se contrarier? Il n'est pas difficile d'en retrouver la marque jusque dans le faste funéraire. Malheureusement, quelque dignes encore d'admiration que soient en ce genre certaines de ses œuvres, les qualités mêmes de cette grande époque de l'esprit humain risquent ici de tourner en défauts en faussant les conditions de l'art. Sans doute il faut approuver l'application particulière qu'a faite le XVIIIe siècle de ses sentimens d'humanité et de philanthropie lorsqu'il a eu l'idée de créer de vastes cimetières hors de l'enceinte des villes. On ne peut lui refuser la même approbation lorsqu'on le voit honorer les tombeaux des hommes qui ont eu pour seul titre à ces magnificences posthumes le mérite personnel; mais ces idées d'humanité ne déclament-elles jamais, même sur les tombes? Le sensualisme philosophique n'y entre-t-il pas en un fâcheux partage avec les symboles religieux? La pompe qui s'y étale ne rappelle-t-elle pas trop parfois certaines tragédies du temps? N'y a-t-il pas là même une certaine mondanité, un luxe coquet et presqu'un goût régence? Tout cela ne constitue pas en somme un art funéraire qu'il faille recommander et surtout prendre pour modèle.

Qui plus que Pigalle fait honneur à la sculpture de ce temps? Ses bustes superbement posés ont conquis et gardent toute sorte de droits à l'admiration. La même énergie et la même puissance recommandent, surtout dans certaines parties supérieurement traitées, ses œuvres funéraires; qui songerait pourtant à les absoudre du reproche de violence et d'effet outré? Si remarquable que soit son *Tombeau du duc d'Harcourt*, placé dans une chapelle de Notre-Dame, la figure principale repousse par les symptômes les plus effrayans de la mort. Le mausolée du maréchal de Saxe à Strasbourg passe presque pour un chef-d'œuvre : c'est du moins peut-être celui de cet éminent artiste. Ce monument, justement apprécié, en a-t-il moins un caractère par trop théâtral? si l'effet est atteint, n'est-ce pas à l'aide de moyens bien compliqués? Nulle trace, il est à peine besoin de le remarquer, d'inspiration spiritualiste et chrétienne. Une fermeté toute humaine, d'ailleurs très frappante, soutient le maréchal qui, debout, descend d'un pas assuré les marches qui conduisent au tombeau. Le Génie de la guerre en pleurs porte un flambeau renversé, et, à côté de lui, la France éplorée s'efforce d'une main de retenir le héros et de l'autre main repousse la

Mort qui montre au maréchal le cercueil ouvert. De l'autre côté se tient Hercule, symbolisant la force. En somme, l'impression que l'on reçoit nous paraît assez analogue à celle que l'on éprouve en lisant les parties les plus fortes du *Brutus* ou de telle autre tragédie romaine de Voltaire. Dans d'autres monumens funéraires, je serais tenté de reconnaître le même esprit brillant qui a créé *Alzire et Tancrède*. Quelquefois c'est à un ordre de poésies moins élevé qu'il faudrait demander des analogies. Nous en étions frappé naguère dans cette admirable cathédrale de Sens, où l'on voyait, avant la révolution, le majestueux mausolée du cardinal Duprat, dont on n'a pu conserver que les bas-reliefs et deux belles statues en marbre blanc agenouillées. Aujourd'hui on ne trouve comme monument à contempler qu'une de ces œuvres où le faste funéraire du XVIIIe siècle a mis sa marque si reconnaissable. Le tombeau du dauphin, fils de Louis XV, père de Louis XVI, et de sa femme Marie-Josephe de Saxe, est une œuvre où les hommes de l'art apprécient les qualités distinguées qui composent le talent de Guillaume Coustou, et c'est assurément ce qu'on pourrait nommer un fort joli tombeau; mais nous doutons qu'on rencontre plus d'allégories sentimentales et de froids emblèmes mythologiques dans les vers de Dorat et des autres poètes du temps. Les statues de la Religion et de l'Immortalité s'y montrent, mais combien avec plus d'art que de conviction! L'artiste y a joint un petit Génie des sciences s'appuyant sur une sphère et plusieurs instrumens scientifiques. Du côté opposé, deux autres statues représentent *le Temps* et *l'Amour conjugal*, auxquels un Génie montre une chaîne de fleurs brisée. Les inscriptions, les emblèmes, les écussons achèvent d'écarter l'idée sérieuse de la mort : c'est tout au plus si on y est vaguement ramené en voyant les deux urnes en marbre blanc qui surmontent ces magnifiques blocs de marbre si bien sculptés. Sans doute un talent voisin du génie a rendu, vers la fin de ce siècle, éclat et énergie à ce faste funéraire un peu trop affadi. Pourtant Canova, malgré son noble effort de retour à l'antique, confirme autant que quiconque ce que nous avons dit de l'art funéraire au XVIIIe siècle en général. Ni le pompeux mausolée de Clément XIV ni son propre tombeau, œuvre de ses mains, qu'il destinait au Titien, que l'on visite à Venise, dans l'église de Santa-Maria dei Frari, ne démentiraient ce jugement.

Comment, occupé surtout à rechercher dans le faste funéraire une expression des temps, omettrais-je de remarquer une forme assez nouvelle que le XVIIIe siècle lui a imprimée en consacrant de vrais panthéons à l'illustration personnelle? Ici, qu'on nous permette de donner le pas à l'Angleterre sur la France et de ne pas insister sur le monument assez pauvre qui, sous ce nom même de Panthéon,

sent trop l'imitation païenne, et n'a jamais rempli d'ailleurs sérieusement cet office de servir de sépulture aux grands hommes. Arrêtons-nous devant l'abbaye de Westminster et devant cet autre temple, l'église de Saint-Paul. Sans doute ces églises, la première surtout, n'ont pas attendu le XVIIIe siècle pour recevoir cette destination, mais c'est ce siècle qui leur a surtout donné ce caractère. Les illustrations parlementaires y occupent une place d'honneur qui suffirait à indiquer la nature des institutions et l'importance que le pays y attache. Ces grands représentans et ces dévoués serviteurs de la vieille Angleterre, ces marins illustres, ces savans et ces écrivains, ces orateurs puissans dans leur attitude de combat, ces hommes d'état patriotes, montrent l'homme dans sa liberté et dans sa force, représenté par le citoyen anglais. La liberté, la patrie, la navigation, l'éloquence, la science, l'histoire, voilà, sous forme de trop fréquentes allégories, les divinités de ces lieux; mais comme on sent qu'il n'y en a qu'une qui soit véritablement vivante, l'âme elle-même, l'âme libre et fière de la Grande-Bretagne!

A Dieu ne plaise que j'accuse ces panthéons! Ils ont une sorte de grandeur qui impose et ils relèvent le génie de l'humanité. Les nations ont le droit d'ailleurs d'être fières de leurs grands hommes. Elles font un louable calcul en étalant, avec le témoignage éclatant de leur reconnaissance, de glorieux exemples mêlés à de nobles souvenirs. Combien plus touchante pourtant est la tombe isolée dans l'angle de quelque sanctuaire où on ne s'attendait pas toujours à la rencontrer, d'un guerrier, d'un poète, d'un artiste célèbre! Le faste qui décore le monument, fût-il moindre, ressort avec plus d'effet, et l'impression qu'on reçoit remplit l'âme tout entière d'une seule pensée. Entrez à l'église de Saint-Sébastien, à Venise. Un seul homme y semble régner : c'est celui qui dort sous une pierre tumulaire surmontée de son buste, écussonnée de ses armes; c'est Paul Véronèse. Cette église, qui l'a vu travailler pendant des années, est son panthéon à lui, il s'y repose aujourd'hui dans la majesté solitaire de la mort et dans l'auréole immortelle de ses chefs-d'œuvre.

Revenons à la France. La révolution est une époque aussi dans l'histoire des tombeaux : ce n'est pas là son plus beau côté. Nous n'avons pas à rappeler ce que la terreur révolutionnaire a fait de ce faste funéraire, héritage accumulé des siècles, où revivaient, en quelque sorte les époques successives de l'art et de notre histoire nationale. Les fureurs huguenotes du XVIe siècle, qui avaient commencé cette œuvre de vandalisme, furent étendues à toute la France avec un effrayant ensemble dont les annales de l'anarchie n'offrent pas d'exemple. On en voulait à la monarchie, à la noblesse, à la religion, à l'orgueil qui attente à l'égalité, c'est-à-dire à tout ce qui

produit le faste funéraire, et on se vengea sur les monumens de la piété nationale comme sur ceux de la vanité humaine. Cette haine systématique portée au faste funéraire du passé, quel qu'en fût le caractère, a reçu son expression la plus complète, c'est-à-dire la plus idiote, dans une adresse à la Convention des habitans de Saint-Denis, qui avait alors échangé son nom contre celui de *Franciade*. « L'or et l'argent qui enveloppent les guenilles sacrées de Saint-Denis, disait l'orateur chargé de porter la parole, vont contribuer à affermir l'empire de la raison et de la liberté... O vous, jadis les instrumens du fanatisme, saints, saintes, bienheureux de toute espèce, montrez-vous enfin patriotes, levez-vous en masse, marchez au secours de la patrie, *partez pour la Monnaie!*.. Il ne reste à *Franciade* qu'un autel d'or. Nous vous prions de donner ordre à la commission des monumens de nous en débarrasser sans délai, pour que le faste catholique n'offense plus nos yeux républicains. » On fit en effet porter à la Monnaie, avec beaucoup d'autres objets précieux, les trois cercueils d'argent où étaient renfermées les reliques de saint Denis et de ses deux compagnons de martyre. Tandis que les morts qui dormaient là depuis des siècles étaient traités avec cette brutalité qui se hâtait d'en faire disparaître les restes en même temps qu'elle dépouillait les tombeaux des valeurs qu'on y avait enfouies, les morts de la veille étaient traités, sous le règne de la commune, avec un cynisme plus choquant encore. On enterrait en chantant le *Ça ira;* à la place du prêtre, un commissaire avec un bonnet phrygien, l'assistance, coiffée de la même façon, le cercueil enveloppé d'un drap tricolore : à peine un tombeau et point d'emblèmes.

Une réaction énergique éclatait sous le directoire et se prolongeait, en s'accusant encore davantage, sous le consulat. La police des cimetières fut rétablie, et avant même que l'administration du célèbre préfet Frochot inaugurât l'ère nouvelle des cimetières de Paris, on mit plus de décence dans les obsèques et dans les enterremens; on s'enquit quel pourrait être le faste funéraire compatible avec les principes de la révolution. Ici on se divisait : les uns n'en voulaient aucun; simplicité austère, égalité ou peu s'en faut, voilà la réforme radicale qu'ils méditaient. D'autres se montraient plus accommodans sur l'inégalité; seulement ils auraient voulu se passer des anciens emblèmes religieux. Cette singulière préoccupation se montre dans le programme de l'institut national, qui mit la question au concours. Le programme demandait un code de cérémonies funèbres dans lesquelles il ne serait introduit *aucune forme qui appartînt à un culte quelconque*. Un luxe tout civil de funérailles et de sépultures, tel était l'idéal, peu facile à réaliser, qu'on imposait aux concurrens. Nous avons lu les mémoires que ce

concours fit naître, et d'autres ouvrages plus volumineux, qui composent alors toute une littérature funéraire, n'ayant d'intérêt que comme document historique et moral. Des plans de toute espèce se font jour : il en est un qui coupait court à toutes les cérémonies. On y propose de pulvériser les morts. On fera des ossemens une sorte de pâte qui, moyennant un alliage qu'indique l'auteur, permettra à tout citoyen d'en former des bustes qu'il gardera à domicile. Ainsi nous pourrons tous avoir notre galerie des ancêtres. Les procédés divers de l'inhumation et de l'incinération eurent alors leurs avocats. On ne rencontre dans les mémoires des concurrens, sans en excepter celui du citoyen Millot, qui obtint le prix, que des vues morales assez honnêtes, sans beaucoup de portée, un reste d'idées chimeriques, l'indication judicieuse de quelques moyens de police, rien qui se rapporte directement aux formes nouvelles que pourra recevoir le luxe funéraire dans une société démocratique, il est vrai, mais libre, et maîtresse sans doute d'honorer ses morts comme elle l'entend.

La réaction religieuse allait d'ailleurs trancher la question en rétablissant dans les églises et dans les lieux consacrés à la mort les emblèmes du catholicisme. Le faste funéraire renaissait avec le culte des morts remis en honneur et presque à la mode. Les vers de Fontanes, de Legouvé, de l'abbé Delille, les chapitres tout poétiques du *Génie du christianisme,* servirent d'écho à cette réaction, qui y puisa une nouvelle force. Le luxe funéraire n'avait pas attendu ce signal pour reparaître; l'ouverture des nouveaux cimetières en avait favorisé le développement. C'est alors le tour des classes moyennes à prendre possession de la cité des morts. Elles y marquent leur importance en revendiquant leur part de faste funéraire. Tour à tour féodal, monarchique, puis partagé entre les hautes classes, le luxe funéraire devient bourgeois. Les contemporains en ont conscience eux-mêmes. « On revient, écrivait Lemontey, à la sainteté des devoirs funèbres... Mais, comme si rien de bon et de sage ne pouvait se faire avec mesure, la vanité et l'afféterie corrompent la piété renaissante. Déjà on dispute par le luxe des convois à qui enrichira davantage l'entreprise nouvelle des fermiers d'Atropos; déjà la sculpture et la poésie ne peuvent suffire à orner *les catacombes de la bourgeoisie.* »

Ce n'était ni au directoire, ni même aux périodes qui ont suivi jusqu'à la restauration, qu'il fallait demander la réforme du luxe funéraire sous le rapport de l'art. Le goût public reste engagé et comme figé dans la mythologie : elle préside aux vers, elle fournit des sujets à tous les objets d'art; elle règne trop souvent encore sur les sépultures. Sur les somptueux tombeaux d'acteurs célèbres, qui semblaient prendre avec éclat leur revanche des anciens refus

de sépulture, on put voir Melpomène, Thalie et Terpsichore. Les Muses figurèrent sur les tombes des poètes. Tous les styles furent mêlés, confondus. Le mérite individuel étant proclamé, tout le monde voulut avoir du mérite : à défaut de statue, les morts un peu notables eurent leur buste ou leur médaillon. La vanité bourgeoise fit étalage de sa richesse et d'une supériorité récemment conquise, dans des sépultures visant trop à l'effet. Le faste des inscriptions compléta et au besoin suppléa celui des mausolées. Il y en eut pour les rangs les plus modestes de l'industrie et du négoce. Sentimentales comme la littérature à la mode ou positives comme le siècle, les épitaphes exaltèrent les vertus de famille et les qualités de la profession. Si elle en était réduite à ce genre de documens pour juger notre époque, la postérité pourrait croire qu'aucune n'a rendu la vertu si commune. Le naturel fut ce qui manqua le plus dans des lieux où il semble qu'il soit si bien à sa place.

Le faste funéraire se ressent encore trop de ces influences. On se demande quelle forme d'art nouvelle l'a régénéré, quel sentiment religieux et moral inspire nos sépultures. La vanité y figure toujours pour une trop grande part. Certes une quantité de monumens honorent nos architectes et nos sculpteurs; mais parcourez ces champs funèbres, devenus l'image de la société par le nombre et la diversité des genres d'importance qui se les partagent, et où l'aristocratie, l'industrie, la banque, le commerce, la célébrité littéraire, l'illustration militaire et politique, ont des monumens à l'envi; ce qui manque à l'ensemble, c'est l'originalité, c'est la grandeur. Le petit luxe, trop souvent de mauvais goût, y tue le grand faste, j'entends celui que l'art consent à servir et à illustrer. Le genre de dévotion qui règne semble favoriser ces défaillances de l'art en multipliant ces petites images qui ont un singulier air d'idolâtrie. Pour ceux aussi qui ne donnent pas un sens religieux à la mort, c'est encore une industrie bien inférieure qui fabrique à bas prix, beaucoup trop cher pourtant pour ce qu'ils valent, les objets destinés à la décoration des sépultures. Babioles funéraires qu'il faudrait appeler ridicules si ces choses fausses et de mauvais goût ne servaient souvent d'expression aux douleurs les plus sincères. Au reste, le sentiment primitif n'a pas changé : si on pare ces tombes, c'est toujours en vue de plaire au mort; c'est à cette intention qu'on y dépose des fleurs, qu'on y entretient des jardins. La religion des morts subsiste, elle n'a même pas perdu son fétichisme, surtout dans les tombes d'enfans. Ils ont là leurs jouets, comme le guerrier barbare avait ses armes, comme la jeune femme égyptienne avait ses bijoux et son miroir.

Certes, à la vue de ce qui se passe, on peut dire que la démocratie a contribué à niveler le faste funéraire. Elle ne l'a pas sup-

primé : elle l'a rendu plus commun. Si l'art peut en souffrir, tout n'est pas à reprendre tant s'en faut sous le rapport moral. Il est bon que le culte des morts se maintienne, s'étende au plus grand nombre de familles possible. Nous n'examinons pas les sources de cette sorte de piété qui subsiste dans le peuple de Paris. Chez beaucoup, faut-il dire chez la plupart? elle peut bien se rapporter plutôt aux souvenirs du passé qu'aux espérances de la vie future, bien que rien n'indique non plus une négation systématique de perspectives ultérieures. Tel qu'il est, un tel sentiment veut être respecté et satisfait. Il est désirable qu'on en tienne compte au moment d'ouvrir de vastes champs funèbres. Ce sera comme un dernier progrès dans cet ordre d'idées et de faits. Une tombe à part, d'abord monopole de l'aristocratie, ensuite privilége plus étendu, sera alors le droit commun. Le communisme n'est bon nulle part, même dans la mort. Ce qui fut une personne mérite de rester au moins un nom. S'il doit y avoir toujours des pauvres dans la société des morts, il n'est peut-être pas nécessaire qu'il y ait toujours des misérables. En laissant dire ceux qui jalousent les somptueux tombeaux, on peut ôter du moins prétexte à ceux qui se demandent avec amertume combien on pourrait tailler de tombes modestes dans ces sépultures inutilement fastueuses que les services rendus ne justifient pas toujours et que l'art n'absout pas. Ce vœu que forment les familles pauvres doit recevoir un accueil d'autant meilleur qu'elles le présentent moins comme un droit que comme le pieux accomplissement d'un devoir qui leur est cher.

Nous avons terminé cette sorte de pèlerinage historique à travers les tombeaux, qui nous a permis de chercher dans le faste funéraire une des manifestations les plus claires et les plus frappantes de l'état religieux, moral et politique des sociétés. Sans revenir sur les idées qui nous ont guidé et sur les conséquences que l'histoire elle-même s'est chargée d'en tirer, il en est une qui résulte trop évidemment de cette étude : il n'est pas douteux que le luxe funéraire, pour rester à la fois dans ses justes bornes et pour briller de son légitime éclat, exige les inspirations les plus élevées qui ont présidé à son origine : il s'abaisse et se corrompt quand il obéit seulement aux motifs frivoles d'une vanité qui ne s'allie à aucune pensée supérieure. Les arts qui contribuent au faste funéraire se sont toujours repentis de cet abaissement des influences qui en modifient les formes : ils ne se sont épurés et relevés qu'avec les hautes inspirations qui rappellent ce qu'il y a dans la vie humaine de plus grand, et surtout en se pénétrant des idées mystérieuses et profondes qui conviennent à la mort.

HENRI BAUDRILLART.

L'AFRIQUE CENTRALE

ET

LA CONFÉRENCE GÉOGRAPHIQUE DE BRUXELLES

Across Africa, by Verney Love Cameron, C. B. London 1877.

Au mois de septembre de l'an dernier, le roi des Belges avait offert dans son palais de Bruxelles une gracieuse et royale hospitalité aux présidens des principales sociétés de géographie de l'Europe et aux personnages qui par leurs voyages, leurs études ou leur philanthropie sont devenus les représentans de l'idée de la civilisation du continent africain. Dans la lettre d'invitation, le roi Léopold avait parfaitement défini la tâche de cette conférence. D'importantes et héroïques expéditions se sont faites dans l'intérieur de l'Afrique, soutenues par des souscriptions particulières. Ces expéditions, disait le roi, répondent à une idée éminemment civilisatrice et chrétienne : abolir l'esclavage en Afrique, percer les ténèbres qui enveloppent encore cette partie du monde, en étudier les ressources, qui paraissent immenses, en un mot y verser les trésors de la civilisation, tel est le but de cette croisade moderne, bien digne de notre époque. Jusqu'ici les efforts que l'on a tentés ont été faits sans accord; aussi le vœu se produit-il aujourd'hui de différens côtés que ceux qui poursuivent un but commun en confèrent pour régler leur marche, pour poser quelques jalons et délimiter les régions à explorer, afin qu'aucune entreprise ne fasse double emploi.

Souverain d'un petit pays, le roi Léopold II se trouve naturellement amené à porter ses regards sur les intérêts généraux du monde. Trop jeune encore pour être, comme son père, le conseiller de la

plupart des souverains de l'Europe et l'intermédiaire de leurs négociations secrètes, Léopold II s'est beaucoup occupé de l'avenir de l'extrême Orient. Avant de monter au trône, il a visité, en observateur instruit et attentif, l'Égypte, l'Inde et la Chine, et il a rapporté de ses voyages la conviction que, pour permettre à l'industrie européenne de poursuivre ses étonnans progrès, il était urgent de lui ouvrir de nouveaux débouchés dans ces immenses continens qui contiennent les trois quarts de la population du globe. La crise économique, si intense et si longue, que traverse l'Europe en ce moment prouve la justesse de ses vues. L'Amérique du Nord, dupe d'une politique commerciale étroite et imprévoyante, refuse de recevoir nos produits. Il faut donc pénétrer plus avant et ouvrir des marchés nouveaux en Asie et en Afrique. C'est vers l'Afrique surtout qu'il faut porter nos efforts, parce que là il y a en outre une œuvre d'humanité à accomplir : supprimer la traite, et par suite les guerres abominables qui dépeuplent ces riches contrées. Pour favoriser l'œuvre de l'exploration de l'Afrique centrale, le roi Léopold voulait soumettre à l'examen de la conférence géographique réunie dans son palais trois points principaux : désigner des bases d'opération à établir sur la côte de Zanzibar et près de l'embouchure du Congo; déterminer les routes à frayer successivement vers l'intérieur en y créant des stations hospitalières, scientifiques et pacificatrices, comme moyen d'abolir l'esclavage et d'établir la concorde entre les chefs en leur procurant des arbitres justes et désintéressés, enfin constituer un comité international et central pour poursuivre l'exécution de ce projet, en exposer le but au public de tous les pays, solliciter son appui et recueillir des souscriptions.

L'idée généreuse du roi des Belges fut comprise par les hommes à qui on la soumit, et des voyageurs, des géographes, des philanthropes des différens états de l'Europe se rendirent à son appel. La France était représentée par l'amiral de La Roncière Le Noury, président de la Société de géographie de Paris, par M. Maunoir, secrétaire de cette Société, par M. Henri Duveyrier, l'explorateur du Sahara, et par M. le marquis de Compiègne, revenu récemment d'un périlleux voyage dans les régions inexplorées de l'Ogowai. M. de Lesseps se rendit plus tard à Bruxelles et approuva complétement le projet. L'Allemagne avait envoyé ses trois plus illustres voyageurs, MM. G. Rohlfs, Schweinfurth et le docteur Nachtigal, qui venait d'obtenir la grande médaille de la Société de géographie de Paris. On remarquait en outre pour l'Italie, M. le commandeur Negri; pour la Prusse, le baron de Richthofen, président de la Société de géographie de Berlin; pour l'Autriche-Hongrie, M. de Hochstetter, président de la Société de géographie de Vienne, le comte Edmond Zichy, le baron Hoffmann, ministre des finances,

et le lieutenant A. Lux, qui venait d'accomplir une brillante excursion dans une partie inconnue du bassin du Kvango; pour l'Angleterre, sir Rutherford Alcock, président de la Société de géographie de Londres, sir Bartle Frere, vice-président du conseil des Indes, actuellement gouverneur de la colonie du Cap, sir Henry Rawlinson, si connu par ses découvertes à Ninive, le colonel Grant, qui avec son ami Speke a révélé l'existence des grands lacs de l'Afrique centrale, le commandant Cameron, dont le voyage de la côte orientale à la côte occidentale de l'Afrique par le lac Tanganyka et le Lualaba a eu un si grand retentissement, enfin quelques philanthropes éminens comme sir Harry Verney, sir John Kennaway, sir T. Fowell Buxton, M. W. Mackinnon et l'amiral sir Léopold Heath. La Belgique, n'ayant pas de voyageurs illustres, n'était représentée que par des personnes dont le concours pouvait contribuer au succès de l'œuvre dans le pays même, et l'un de ces membres belges, M. Émile Banning, vient de résumer dans un excellent ouvrage l'état de nos connaissances relativement à l'Afrique centrale, ainsi que les travaux de la conférence (1). Après quatre jours de débats, dirigés par le roi Léopold lui-même avec infiniment de tact et de suite, on décida qu'il y avait lieu d'établir une ligne de stations permanentes depuis Bogamoyo, sur la côte de Zanzibar, jusqu'à Saint-Paul de Loanda, du côté de l'Atlantique, dans les possessions portugaises, en fixant les premières à Ujiji, sur la rive orientale du lac Tanganyka, à Nyangwé, sur le Lualaba, point extrême atteint au nord par Livingstone, et dans un endroit à déterminer dans les états de Muata-Yamvo, l'un des chefs les plus puissans de l'Afrique centrale. On suivrait ainsi l'itinéraire si glorieusement parcouru par le commandant Cameron.

Mais quels seront le caractère et la mission de ces stations? D'après l'avis unanime des vogageurs anglais et allemands, elles ne doivent rien avoir de militaire. Comme l'a très bien dit sir Bartle Frere, elles doivent agir par la douceur, par la persuasion, par l'ascendant naturel qu'exerce l'homme civilisé sur les races barbares. Toute force armée provoque l'hostilité des chefs; si alors on veut se défendre, c'est la guerre et la conquête. Le personnel doit être peu nombreux, mais actif, dévoué et vigoureux. A la tête, il faut un homme habitué au commandement, un officier de marine par exemple, de plus un médecin naturaliste, et quelques artisans habiles, en état d'exercer diverses professions, un charpentier et un forgeron-mécanicien principalement. D'après une communication que je dois à l'obligeance de sir Fowler Buxton, la *Free church*

(1) *L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles*, par M. Émile Banning, Bruxelles 1877.

d'Écosse a réuni 260,000 francs et a fondé une station du nom de *Livingstonia*, sur les bords du lac Nyassa, d'où sort l'un des affluens du Zambèse; le personnel comprend un lieutenant de marine comme commandant, un charpentier, un mécanicien, un tisserand et trois ouvriers agricoles, outre les deux missionnaires. La station de *Mombasa*, sur la côte de Zanzibar, est établie sur le même modèle, et l'expédition que la Société anglaise des missions a dirigée sur l'Uganda, pour y installer un poste entre les lacs Victoria et Albert, n'est pas composée autrement.

Bien entendu, les stations créées par la conférence internationale ne pourraient s'occuper de propagande religieuse, puisqu'elles seraient entretenues par les souscriptions de personnes appartenant à différens cultes. Tout en se montrant très sympathiques aux efforts faits à côté d'elles pour répandre l'Évangile, elles devraient conserver un caractère exclusivement laïque. Leur but principal est de servir de bases d'opération aux voyageurs qui s'avanceront dans l'intérieur pour pénétrer dans des régions encore inexplorées. Aujourd'hui l'explorateur, en partant de la côte, doit emporter avec lui des provisions, des instrumens et surtout des moyens d'échange pour des mois ou des années. Il doit ainsi emmener et entretenir une interminable file de porteurs qui absorbe le plus clair des ressources et dont les fréquentes désertions entravent sans cesse la marche en avant. Ce serait un avantage incalculable, si à l'intérieur même du pays le voyageur trouvait ce qui lui est nécessaire, et si son point de départ, au lieu d'être situé sur la côte, à Bagamoyo ou à Saint-Paul-de-Loanda, l'était à la lisière même des régions inconnues où il faut s'avancer, à Nyangwé ou à Ujiji par exemple. Ces stations seraient comme des entrepôts où il pourrait s'approvisionner de tout ce dont il a besoin, et un lieu de refuge pour s'y rabattre en cas de maladie ou d'échec. Les privations, les souffrances de toute nature qui ont assailli les Livingstone, les Nachtigal, les Grant, les Cameron, et qui les ont empêchés de poursuivre leurs découvertes, seraient en grande partie épargnées à ceux qui désormais marcheraient sur leurs traces. Les chefs de ces postes, grâce à leur instruction scientifique, apprendraient vite à connaître les ressources du pays. Ils pourraient servir de guides aux explorateurs, faire connaître à l'Europe les denrées à exporter et ouvrir ainsi au commerce des routes nouvelles. Les travaux exécutés par les ouvriers européens, sous les yeux des indigènes, initieraient ceux-ci aux arts et aux besoins de la civilisation, qui se répandraient rapidement de proche en proche. La mission catholique de Gondokoro s'est maintenue au cœur même de l'Afrique équatoriale et ne s'est déplacée que pour échapper à la mortalité effrayante causée par les fièvres. C'est la preuve que des stations de ce genre,

même dépourvues de tout appareil militaire, peuvent s'établir et prospérer dans ces régions.

Les stations étant fondées à l'intérieur, la facilité du ravitaillement dépendra de leurs moyens de communication avec la côte. Jusqu'à présent tout est porté sur la tête des nègres, ce qui occasionne des difficultés et des retards dont on ne peut se faire une idée qu'en lisant les voyages de Livingstone, de Stanley et de Cameron. En ce moment même, un agent de la Société des missions de Londres cherche à découvrir le tracé d'une route pour des chars à bœufs, de la côte de Zanzibar au lac Tanganyka, et une expédition de cinq ou six personnes doit tenter l'aventure ce printemps-ci. Il me semble qu'il y aurait un moyen de transport beaucoup plus sûr, ce serait l'emploi des éléphans. Les Anglais en avaient fait venir de l'Inde pour leur guerre en Abyssinie, où ces puissans animaux leur ont rendu de grands services, malgré les profonds ravins qu'il fallait sans cesse traverser. Dans l'Afrique équatoriale, l'éléphant serait comme dans sa patrie, puisque l'espèce africaine y abonde. Il y trouverait une nourriture convenable et n'aurait rien à craindre de la terrible mouche tsétsè. Les transports s'effectueraient ainsi bien plus facilement qu'à dos d'homme ou même par charrette. Ce serait le précurseur du chemin de fer qui sera certainement construit avant la fin du siècle. Le colonel Grant a même déjà soumis à la conférence géographique de Bruxelles le tracé d'une ligne télégraphique partant de Khartoum, où finit le fil du Caire, pour aboutir à Delagoa-Bay, où arrive déja le fil du Cap (1). La ligne remonterait le Nil, suivrait les bords du lac Victoria et du Nyassa, et le colonel Grant, qui connaît bien le pays, est convaincu qu'on ne rencontrerait point d'obstacle insurmontable.

Mais, se demandera-t-on, à quoi bon tant d'efforts? L'Afrique centrale peut-elle être définitivement conquise par la civilisation? L'Européen peut-il vivre et les habitans se plieront-ils au travail régulier qu'exige tout progrès économique? Tout d'abord il reste encore à explorer au centre de l'Afrique une vaste région complétement inconnue qui figure en blanc sur nos cartes, des deux côtés de l'équateur, et qui mesure environ 4 millions de kilomètres carrés, c'est-à-dire plus de sept fois l'étendue de la France. Les limites en sont tracées par les expéditions de Barth, Rohlfs et Nachtigal au nord, de Schweinfurth, de Baker, de Gordon, de Gessi et de Stanley à l'est, de Cameron et de Livingstone au sud, et de Tuckey, Du Chaillu, Güssfeld, Marche et Compiègne à l'ouest; c'est même l'un des principaux buts de la conférence de Bruxelles que de chercher le moyen de pénétrer enfin dans cette *terra incognita*. Mais toute

(1) *Remarks on a proposed line of telegraph overland from Egypt to the Cape of Good Hope*, by Kerry Nicholls esq. E. Arnold, esq., and colonel Grant. C. B.

la région des grands lacs a déjà été explorée avec assez de soin pour qu'on puisse se faire une idée de l'avenir réservé dans ce pays aux tentatives de civilisation.

Pour arriver jusqu'aux lacs, suivons la route protégée désormais par le colonel Gordon, que le khédive vient de nommer gouverneur de la province du Haut-Nil, avec Khartoum comme résidence. Après cette ville, en remontant le fleuve, on sort de la région de l'éternelle sécheresse pour pénétrer dans celle où les pluies équatoriales couvrent le sol de la plus luxuriante végétation. Les crocodiles et les hippopotames abondent dans les eaux; les ignames, les serpens, les singes et les buffles, dans les forêts. Les rives du fleuve disparaissent cachées par les papyrus gigantesques et par l'ambatch, dont le bois est aussi léger qu'une plume, dit Schweinfurth. Entre les massifs des forêts s'étendent de vastes savanes où s'élèvent les monticules formés par les termites et les cases des nègres Shillouk. Entre la rivière des Girafes et le Nil Blanc, du 7e au 9e degré, ce n'est plus qu'un immense marais dont on n'aperçoit nulle part les limites. L'eau stagnante et chaude est entièrement remplie de papyrus et d'ambatch et couverte d'îles de plantes flottantes aquatiques. Les moustiques pullulent. L'air pesant, tout chargé de miasmes paludéens, engendre la fièvre et la dyssenterie. Aux approches de Gondokoro le terrain se relève, les montagnes apparaissent; le fleuve s'encaisse entre des rives où domine le gneiss. L'aspect du pays change complétement : on arrive dans la partie habitable de l'Afrique centrale. Le pays des Niams-Niams, de Mombuttu, de Madi, l'Ounioro et l'Uganda, où règne le fameux roi M'tesa, c'est-à-dire toute la région au nord des lacs Victoria et Albert, est, d'après les descriptions des voyageurs, un vrai paradis terrestre. Des arbres immenses, des palmiers, des figuiers, des acacias, forment des voûtes élevées, à l'ombre desquelles coulent d'innombrables ruisseaux. La végétation est si active qu'au bout de deux ans elle recouvre de fourrés épais les clairières où les indigènes mettent le feu pour obtenir quelques récoltes. Le bananier, le cocotier, qui donne de l'huile, atteignent des proportions inouies. Cameron décrit des sycomores à l'ombre desquels cinq cents personnes campaient, et le baobab, le mammouth du règne végétal, a des proportions aussi gigantesques. La nature ne se repose jamais. Le soleil au zénith et l'eau toujours abondante permettent aux plantes de croître sans cesse et de donner des fleurs et des fruits en toute saison. Dans la région équatoriale, il pleut régulièrement pendant tous les mois de l'année, et dans la zone méridionale jusqu'au 17e degré il pleut en été comme en hiver.

L'altitude du plateau central, qui varie de 600 mètres à 1,300 mètres (le lac Victoria est à 1,120 mètres), tempère la chaleur, ra-

fraîchit l'air, chasse les miasmes et permet les cultures des pays chauds en même temps que celles des pays tempérés. On y obtient les céréales de l'Europe aussi bien que la canne à sucre, le dourah, les mils et le riz; les épices de toute sorte, les huiles, les résines, le café, le coton, les plantes tinctoriales comme la garance et l'indigo, les plantes médicinales les plus variées, les bois de construction les meilleurs, les fruits les plus divers : les ananas, les figues, les dattes, les oranges et même la vigne. Parmi les minéraux, on trouve l'or, le fer, et, ce qui est plus important, le charbon, qui affleure en couches puissantes en divers endroits. Le climat est semblable à celui des *sanitariums* de l'Himalaya. Il paraît moins énervant que celui de l'intérieur de Java : la latitude est la même; mais le plateau africain est plus élevé et par conséquent moins chaud; or dans la région des plantations de café de Java, situées sur les collines, les Hollandais vivent et se multiplient, sans que la mortalité soit sensiblement supérieure à celle de l'Europe. Les explorateurs de l'Afrique qui y ont succombé à la maladie ont été emportés par les fièvres des régions basses de la côte et des marais de l'intérieur. Ceux qui ont parcouru le plateau des lacs comme Livingstone, Speke et Grant, Baker, Stanley, Cameron, Gessi, n'y ont pas contracté de maladies mortelles, quoiqu'ils aient été soumis à des privations et à des intempéries qui, sous notre climat, auraient ruiné les constitutions les plus robustes : couchant en plein air sur le sol détrempé, passant des semaines entières sans pouvoir se sécher, ni se reposer tranquillement, nourris irrégulièrement et souvent d'une façon insuffisante ou malsaine. Supposez des blancs établis à l'altitude de 800 mètres ou de 1,000 mètres dans de bonnes habitations et pourvus de tout ce qui est nécessaire, et certainement ils vivront beaucoup mieux qu'à Calcutta, à Bombay, à Singapore ou à Batavia, et même qu'à l'île Bourbon ou aux Antilles.

Un instant de réflexion suffit pour faire comprendre le magnifique avenir des colonies qui ne tarderont pas à s'établir dans l'Afrique centrale. D'où est venue la richesse des états du sud de l'Union américaine, de Cuba, de Saint-Domingue et du Brésil? On l'a créée en mettant en valeur la merveilleuse fertilité d'une terre fécondée par les rayons du soleil équinoxial, au moyen des bras d'une race adaptée à ce climat brûlant. Il y avait là cependant deux côtés très fâcheux : les bras étaient ceux d'esclaves qui ne travaillaient que par contrainte et par conséquent mal, et ces esclaves, il fallait les acheter très cher; c'était donc un capital sur lequel on devait compter l'intérêt et l'amortissement. Transportons les mêmes entreprises, cultures du sucre, du coton, du café ou du tabac, dans l'intérieur de l'Afrique, combien les conditions sont plus favorables! La terre

est plus fertile et la végétation incomparablement plus puissante. Le travailleur est sur place, il ne faut ni l'amener à grands frais au-delà des mers, ni le réduire en esclavage, ni l'acheter et l'entretenir. Les indigènes sont laborieux, soumis, intelligens. Déjà maintenant ils se livrent avec succès à tous les travaux de l'agriculture. Leur richesse en céréales et en bétail est très grande malgré l'insécurité permanente. Ils savent fondre le cuivre et même le fer, et ils en font des armes et des ustensiles de très bonne qualité. Le tannage des peaux, le tissage des nattes, l'art de filer, de tisser, de teindre le coton, sont très répandus, et beaucoup de leurs produits sont remarquables par la finesse et la solidité. Le nègre est peu inventif, mais il apprend vite, et, dirigé par des Européens, il ne serait pas inférieur à nos ouvriers ou à nos artisans. Les épreuves vraiment effroyables qu'ont supportées les porteurs de Grant, de Stanley et de Cameron prouvent qu'ils sont prêts à se soumettre aux plus durs travaux pour une rétribution souvent dérisoire. L'énergie déployée par les serviteurs de Livingstone, quand ils ont rapporté à la côte le corps de leur maître embaumé dans du sel, montre qu'ils sont capables d'un dévoûment qui va jusqu'à l'héroïsme. L'industrie agricole et manufacturière trouverait ainsi sur place toutes les matières premières, le travail à bon marché et le charbon pour les moteurs mécaniques. La production se ferait donc dans des conditions infiniment plus avantageuses que dans le pays où l'on maintient encore transitoirement l'esclavage, comme à Cuba et au Brésil, et même que là où l'on importe des coulies chinois, souvent au mépris des droits de l'humanité.

L'Afrique centrale, que l'on croyait naguère encore vouée à une stérilité complète, offre au contraire, dans ses phénomènes atmosphériques, dans sa faune et sa flore, une exubérance de vie et de puissance qui n'est égalée ni dans l'Inde ni même au Brésil. La quantité d'eau qui y tombe est plus grande que partout ailleurs. Le soleil, en passant alternativement de l'un à l'autre tropique, promène sur cette région une zone de nuages et les ondées fertilisantes qu'elle produit. Il en résulte une végétation d'une vigueur qui rappelle celle de l'époque carbonifère, et comme aux âges géologiques, les grands herbivores, éléphans, rhinocéros, hippopotames, buffles, derniers survivans de l'ancien monde, y abondent. La quantité d'ivoire que l'Afrique exporte représente la destruction annuelle de 30,000 éléphans. Rien non plus n'égale la richesse hydrographique de ce pays. Pour nous en faire une idée, jetons d'abord un coup d'œil sur ses lacs.

Quand on quitte Ladò, qui remplace maintenant Gondokoro, par 5 degrés de latitude nord, et qu'on remonte le Nil, on le voit pénétrer dans une région montagneuse d'où lui vient le nom arabe de

Bahr-el-Djebel, fleuve des montagnes. Il y forme des rapides qui interrompent la navigation près de la station égyptienne de Duffli. Bientôt après, dans une vaste fissure qui se poursuit vers le sud jusqu'aux lacs Tanganyka et Nyassa, s'étale le lac Mwoutan, queles Anglais nomment Albert en l'honneur du prince consort. D'après les explorations toutes récentes de l'ingénieur italien Gessi, lieutenant du colonel Gordon, il est situé à l'altitude de 670 mètres. Il mesure environ 220 kilomètres de longueur sur une largeur de 35 à 90 kilomètres. Il est borné à l'est par les hauteurs de l'Unioro, qui se dressent en falaises verticales de granit, de gneiss et de porphyre de plus de 300 mètres de hauteur, et à l'ouest par les Montagnes-Bleues, qui élèvent leurs cimes jusqu'à 1,800 mètres au-dessus de ses eaux. Le lac Albert est si encaissé que la plupart des rivières qui s'y déversent forment des chutes magnifiques. Vers le sud, il se termine en un vaste marécage où Gessi n'a pu pénétrer. Mais vers le nord ce voyageur a fait une découverte qui serait d'une immense importance, si ses prévisions venaient à se réaliser. Immédiatement à sa sortie du lac, le Nil se bifurque, et un bras se dirige vers le sud-ouest. On croit qu'il n'est autre que l'Iei, qui, en passant par le pays des Niams-Niams, rejoint le fleuve principal là où il forme le marais des îles flottantes. S'il en était ainsi, on pourrait peut-être éviter les rapides de Duffli et établir une navigation ininterrompue entre la Méditerranée et le lac Albert. Ce serait un avantage incalculable pour le commerce et pour la civilisation. Grâce aux annexions presqu'entièrement pacifiques faites par sir Samuel Baker et par le colonel Gordon, l'Égypte s'étend désormais jusqu'au lac Albert et devient ainsi un des grands empires du monde, car du fond de ce lac, qui se trouve précisément sous l'équateur, jusqu'à Alexandrie il y a 31 degrés ou plus de 3,400 kilomètres, ce qui fait quatre fois la longueur de la France, de Dunkerque aux Pyrénées.

A une quarantaine de lieues à vol d'oiseau du lac Albert, on rencontre le lac Victoria-Nyanza ou Oukerewé, la mer intérieure de l'Afrique. Sa superficie est de 84,000 kilomètres carrés, c'est-à-dire que, pour s'en faire une idée, il faut se figurer une nappe d'eau qui couvrirait toute la Suisse, plus la Lombardie et la Vénétie. Le lac Victoria est parsemé de grandes îles. A l'ouest, il est borné par la région alpestre d'Ouganda et de Karagwé, qui le sépare de l'Albert, et à l'est par le pays d'Ougejeia et d'Ourouri. Au nord se trouve le pays du roi M'tesa, dont la capitale, Dubagga, occupe une situation admirable dominant les eaux bleues de la baie Murchison. M'tesa a toujours bien accueilli les voyageurs européens qui l'ont visité, et il a même demandé qu'on lui envoie des missionnaires et des artisans pour initier son peuple à la civilisation européenne. Cependant j'ai entendu soutenir par le marquis de Compiègne, qui vient d'être

tué si malheureusement en duel au Caire, que M'tesa avait fait assassiner traîtreusement Linant de Bellefonds par l'escorte même qu'il lui avait donnée. Les deux grands lacs sont réunis par une rivière que l'on peut considérer comme la continuation du Nil, aussi l'a-t-on appelée le Nil-Victoria; mais, comme la différence d'altitude entre le lac Albert, à 670 mètres, et le lac Victoria, à 1,120 mètres, est de 450 mètres, cette rivière n'est pas navigable. A peine sortie de la baie Napoléon, elle forme les chutes Ripon et les rapides d'Isamba. Après avoir reçu un affluent qui sort de vastes marais, le Luadcherri, elle traverse le lac Ibrahim, découvert par Long en 1874. Grossie des eaux du Kafour, qui vient des montagnes de l'Ouganda, elle se resserre bientôt entre des rives escarpées. Après les chutes de Karuma, elle forme encore, sur une étendue de 30 kilomètres, huit rapides ou cascades. Enfin, avant d'arriver au lac Albert, elle se précipite d'une hauteur de 20 mètres. Cette chute, nommée Murchison, entourée d'une végétation admirable, en vue du beau lac qui s'étend au-dessous et des Montagnes-Bleues, qui couronnent l'horizon, constitue, d'après Baker, le plus merveilleux paysage qu'on puisse contempler.

Il n'y a plus de doute maintenant, c'est le Victoria-Nyanza, et non le Tanganyka, qui est le réservoir supérieur du Nil; mais quel est celui de ses nombreux affluens qui peut revendiquer l'honneur d'être vraiment la source du fleuve? On a cru d'abord que c'était le Kadjera, qui forme deux lacs alpestres, le Windermere et l'Akenyara, et qui descend du haut plateau de l'Ouzinza. Aujourd'hui on pense que la vraie source du Nil est le Schimyu, qui vient du sud et qui apporte dans le golfe Speke, au sud-est du lac Victoria, une masse d'eau plus considérable que le Kadjera. A 1 degré sud de la ligne s'étend entre les deux grands lacs la région montagneuse d'Ankori et de Rouanda, récemment visitée par Stanley. C'est un pays admirable. Au fond de vallées toujours verdoyantes se précipitent d'innombrables torrens, et dans les nues surgissent des pics élevés de 4,000 à 4,500 mètres, comme le Combiro et le Gambaragara. Ce sont les escarpemens des Alpes et les frais paysages du Tyrol sous les feux du soleil équatorial. On y jouit en même temps de l'air vivifiant des hautes stations de l'Europe et de l'égalité du climat de la zone équinoxiale. On ne peut rien souhaiter de mieux pour entretenir la santé et pour favoriser le travail. Des populations d'origine européenne pourraient donc y vivre et s'y développer.

Immédiatement au-dessous du lac Albert, à 3 degrés sud de l'équateur, s'étend le lac Tanganyka, découvert par Burton et Speke en février 1858. Comme le lac de Côme, il a presque l'aspect d'un énorme fleuve, car, sur une longueur de 670 kilomètres, sa largeur

est souvent réduite à 20 ou 30 kilomètres, et elle ne va guère au-delà de 100. Sa superficie, qui est de 37,000 kilomètres carrés, est ainsi moitié moindre que celle du Victoria; elle est cependant encore aussi étendue que tout le Portugal. Le Tanganyka est situé dans le prolongement de la fissure où se trouve le lac Albert, et comme son élévation au-dessus du niveau de la mer dépasse d'environ 150 mètres celle de l'Albert, Livingstone et Grant avaient cru d'abord qu'il y déversait ses eaux et qu'ainsi il était la vraie source du Nil. Le lac reçoit plus de cent cours d'eau qui s'y précipitent, la plupart sous forme de torrens, tant ses bords se relèvent rapidement. En 1871, Livingtone et Stanley visitèrent avec soin l'extrémité nord du lac où devait se trouver la sortie supposée du Nil. Au lieu d'un émissaire, ils y virent déboucher une petite rivière, le Ruzizi, qui y apportait les eaux du lac de Kiro. La question se trouvait ainsi tranchée : le Tanganyka n'appartenait pas au bassin du Nil; mais par où donc s'écoulait le surplus de ses eaux? En 1873, Cameron résolut la question. Visitant avec soin toutes les anses et les affluens du lac, il découvrit enfin vers le milieu de la rive occidentale une rivière, le Lukuga, qui, au lieu d'y entrer, en sortait. La végétation aquatique y était si abondante qu'il lui fut impossible de suivre en barque le cours du Lukuga; mais il constata, dans son voyage vers Nyangwé, que cet émissaire du lac se jette dans une grande rivière, le Lualaba, qui n'est lui-même, d'après toutes les probabilités, que le Congo ou Zaïre. Une série d'autres lacs situés dans la même région alimentent encore ce fleuve puissant : ce sont le Bangweolo, aux bords duquel Livingstone a succombé, le Moero, le Kamalondo, étagés les uns au-dessus des autres et reliés par la rivière Luapula, le lac Kassali, aperçu par Cameron, le Langi et le Sankorra, dont l'intrépide voyageur n'a pu approcher, malgré tous ses efforts.

A peu de distance de l'extrémité méridionale du Tanganyka, mais à 200 mètres plus bas, s'ouvre le Nyassa, qui remplit la même fisture du terrain, car il a la même largeur environ et la même direction du nord au sud, inclinant un peu vers l'est. Comme le Nyassa est moitié moins long, il n'a que 1,500 kilomètres carrés de superficie. Il se déverse dans le Zambèse par le Chiré, dont le cours, traversant une région montagneuse, est des plus accidenté. Le Nyassa n'étant pas très éloigné de la côte de Mozambique, on y arrive plus facilement qu'aux autres lacs. C'est sur sa rive méridionale que les missions écossaises ont établi la station de Livingstonia, qui est en pleine prospérité et qui possède même un petit vapeur pour parcourir le lac et entraver ainsi la traite dans toute cette région. Ajoutez encore les lacs Baringo et Manyara, l'un au nord, l'autre au sud du Kilimandjero et du Kenia, qui élèvent à

plus de 6,000 mètres, sous l'équateur même, leurs cimes couvertes de neiges éternelles. Nulle part au monde on ne rencontre autant de mers intérieures, qui toutes se prêtent admirablement à devenir des centres de civilisation. C'est le tableau de la Suisse, mais dans des proportions gigantesques. Déjà l'antiquité savait que le Nil prend sa source dans des lacs situés au centre du continent. Marinus de Tyr et Claudius Ptolémée, au IIe siècle après Jésus-Christ, avaient entendu parler par les trafiquans arabes de deux lacs dont ils fixent la situation vers le parallèle de l'île Menuthias, aujourd'hui Zanzibar, c'est-à-dire d'une façon très exacte. La *Tabula alinamuniana* de l'an 833 et la carte d'Abul-Hassan de l'an 1008 indiquent deux lacs, tandis que la *Tabula rotunda Rogeriana* de 1154 et la carte de P. Assianus en portent trois qui correspondent assez bien aux lacs Albert, Victoria et Tanganyka (1); mais c'est depuis vingt ans seulement, et grâce aux découvertes de Grant, Burton, Speke et Livingstone, que l'on a pu s'assurer de l'exactitude de ces indications anciennes dont on commençait même à douter, car depuis le siècle dernier les cartographes, qui se piquaient de s'en tenir aux données positives, laissaient tout le centre de l'Afrique en blanc.

De ce plateau central, si admirablement pourvu sous le rapport hydrographique, descendent trois des plus puissans fleuves du monde. Depuis sa source jusqu'à la Méditerranée, le Nil mesure en ligne droite 3,900 kilomètres, ce qui suppose une longueur réelle supérieure à celle du Missi-sipi et de l'Amazone. Rien de plus étrange que ce fleuve, qui dans sa partie supérieure se ramifie dans tous les sens et est alimenté par une série de lacs et par d'innombrables affluens, et qui, depuis qu'il reçoit en Nubie l'Atbara venant des hauteurs de l'Abyssinie, coule en plein désert, sans que même le moindre ruisseau vienne y apporter le tribut de ses eaux. D'après les calculs de Schweinfurth, le bassin fluvial du Nil comprend 8,260,000 kilomètres carrés, tandis que celui de l'Amazone n'en mesure que 7 millions, et celui du Mississipi à peine 3 millions, et bientôt les lieutenans de Gordon feront flotter le drapeau égyptien sur cet immense territoire. Le Congo surpasse les autres fleuves par la masse prodigieuse d'eau qu'il précipite dans l'Océan-Atlantique. A son embouchure, il a 2,950 mètres de largeur, et la profondeur vraiment incroyable de 380 à 400 mètres. Son courant va jusqu'à 7 kilomètres à l'heure, et son débit, de 51,000 mètres cubes par seconde, est si énorme que le fleuve ne se confond définitivement avec la mer qu'à 100 kilomètres du rivage, et qu'à 12 kilomètres l'eau est encore complétement douce. Ce débit, deux cents

(1) Voyez l'excellent résumé de nos connaissances concernant l'Afrique fait par le Dr Josef Chavanne dans les *Mittheilungen* de la Société géographique de Vienne. *Central-Afrika nach dem gegenwärtige Stande der geographischen Kentnisse*, 1875.

fois plus considérable que celui de la Seine à Paris (1), reste à peu près constant, ce qui semble indiquer que le fleuve reçoit des affluens des deux côtés de la ligne, de sorte que ce sont tantôt les affluens du nord, tantôt ceux du sud qui grossissent, suivant que le soleil provoque les pluies alternativement dans l'une ou l'autre zone. Le voyage du brave et infortuné Tuckey en 1816 n'avait fait connaître le Congo que jusqu'aux chutes de Jelala, et depuis lors on n'avait pas pénétré plus avant. Les découvertes de Cameron semblent désormais avoir mis hors de doute l'identité du Congo avec le Lualaba, et dès lors sa source se trouverait dans la rivière Tchambezi, dans le pays de Bemba, visité par Livingstone, entre les lacs Nyassa et Tanganyka, non loin des sources du Nil.

Le Zambèse est la troisième des grandes artères qui descendent de l'Afrique centrale. C'est Livingstone qui en a déterminé le cours. Il est moins long que le Nil et il roule moins d'eau que le Congo, mais il offre des aspects plus pittoresques. Sortant du lac Dilolo sous le nom de Liba, il se dirige vers le sud, arrose le pays des Makololos sous le nom de Liambey, et, après avoir reçu le Tchobé venant de l'ouest, arrive au plateau granitique des Batokas. Là, précipitant d'une hauteur de 450 mètres dans une étroite crevasse la nappe immense et jusque-là épanchée de ses eaux, il forme la fameuse cascade si bien nommée par les indigènes Mosiwatanja, c'est-à-dire *fumée tonnante*, à laquelle Livingstone a donné le nom plus banal de chute Victoria. Avant de se jeter dans l'Océan indien, entre Quilimane et Sofala, le fleuve s'encaisse, traverse la passe de Lupata et reçoit par le Chiré le surplus des eaux du lac Nyassa. Enfin à l'ouest du lac Albert, dans le pays de Mombuttu, Schweinfurth a découvert un fleuve mystérieux, l'Uelle, qui, sortant du revers occidental des Montagnes-Bleues, a déjà, non loin de sa source, une largeur de 250 mètres et un débit considérable. Où l'Uelle déverse-t-il ses eaux? Schweinfurth croit qu'il forme le cours supérieur du Schari, le principal affluent du lac Tsad, et en ce cas il ne pourrait être d'une grande utilité pour le commerce; mais il peut être aussi un affluent du Congo ou la source de l'Ogowai, dont la partie inférieure a été récemment explorée par Compiègne et Marche (2), mais dont le cours supérieur est encore complétement in-

(1) Au niveau des basses eaux, le débit de la Seine n'est que de 90 mètres cubes par seconde. Le débit moyen est de 250 mètres cubes. Le 17 mars 1876, au plus fort de la crue, il ne passait encore que 1,650 mètres cubes sous le Pont-Royal. Pour égaler le Congo, il faudrait donc réunir les eaux de deux cents fleuves comme la Seine, c'est-à-dire que tous les fleuves de l'Europe pris ensemble y arrivent à peine.

(2) *Voyage dans le Haut-Ogoué*, par le marquis de Compiègne et A. Marche. *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1874. — Du Chaillu, Walker, et plus récemment le Dr Lenz, avaient été, comme M. de Compiègne, arrêtés par les tribus cannibales de l'intérieur, à peu de distance de la côte.

connu. Dans ce dernier cas, il ne pourrait manquer d'offrir plus tard des facilités pour les relations à établir avec cette vaste région qui, située entre le golfe de Guinée et les grands lacs, est encore complétement inexplorée.

D'après le commandant Cameron, c'est en remontant les grands fleuves qui viennent du plateau central que le commerce et la civilisation y pénétreront le plus facilement; malheureusement le continent africain présente une particularité qui ne se rencontre guère ailleurs et qui met obstacle à une navigation régulière. A très peu de distance des côtes, le terrain se relève brusquement en un massif montagneux, et les rivières, au lieu d'y avoir creusé, comme dans les autres contrées, un lit en pente douce, en descendent sous forme de rapides et de chutes. Il faudrait franchir ces obstacles par des portages qu'un *tramway* remplacerait avantageusement. Au-delà, de petits *steamers* en acier, très légers et d'un faible tirant d'eau, porteraient les voyageurs et les marchandises jusqu'au cœur du continent. On pourrait même, prétend Cameron, passer ainsi d'un océan à l'autre, car le Zambèse et le Congo sortent également des plaines marécageuses du lac Dilolo, et à l'époque des pluies leurs sources sont réunies. Tout le pays ressemble alors à une gigantesque éponge, et les cours d'eau sont si nombreux que Livingstone en a compté trente-deux sur une distance de 112 kilomètres. Cameron en a relevé quatre-vingt-dix-sept se jetant dans le Tanganyka, dont plusieurs sont très importans et formés eux-mêmes par de nombreux affluens. On a comparé très justement les mailles serrées de ce réseau hydrographique aux innombrables veinules qui se ramifient sous l'épiderme du corps humain. L'abondance des eaux est telle que les rivières sont navigables presque dès leur source et qu'un canal de quelques lieues suffirait pour réunir le bassin du Congo à celui du Zambèse. Récemment le gouvernement portugais a accordé l'autorisation de faire naviguer des bateaux à vapeur sur ce dernier fleuve, et la station de Livingstonia possède un petit *steamer*, le *Ilala*, sur le Nyassa. Si la branche encore inexplorée du Nil, l'Iei, n'est pas interrompue par des rapides, de petits bâtimens à marche rapide remonteront facilement de la Méditerranée jusqu'au fond du lac Albert. Déjà, en janvier 1876, le colonel Gordon a fait transporter et rassembler au-delà des rapides de Duffli toutes les parties d'un *steamer* de 15 mètres de longueur et de deux barques en fer, au moyen desquels Gessi a exploré tout le lac Albert. A la fin de juillet de la même année, un second vapeur a accompli le premier voyage, de Duffli jusqu'à Magongo, sur le Nil-Victoria, jusqu'aux limites des états du roi M'tesa sur le lac Victoria. Comme Gordon s'était rendu, au printemps de 1874, en moins de six semaines, du Caire à Gondokoro, on peut affirmer qu'aujourd'hui

déjà il est possible d'arriver, par l'Égypte, en deux mois, jusque dans la région des grands lacs, sans aucun danger.

Parmi les routes de terre, la plus fréquentée est celle qui va de Bagamoyo à Ujiji, sur le Tanganyka. Elle est régulièrement parcourue par les caravanes que les trafiquans arabes de l'intérieur expédient vers la côte, et c'est celle que tous les explorateurs partis de Zanzibar ont suivie. Cameron pense qu'un chemin de fer à petite section, avec un matériel très léger, pourrait être établi au prix de 15,000 à 20,000 francs par kilomètre, et qu'au bout de peu de temps il paierait l'intérêt. En attendant, une route très facile paraît devoir s'ouvrir par le lac Nyassa. Le *steamer* de la mission Livingstonia transporterait les explorateurs au nord du lac. De là, en remontant la petite rivière Rooma, on arriverait bientôt aux sources de la Kirumbwe, qui se déverse dans le Tanganyka. La distance entre les deux lacs ne semble pas dépasser une trentaine de lieues. Par le nord du Tanganyka, la rivière Ruzizi et le lac Kivo, on atteindrait le lac Albert, qui n'est qu'à 80 lieues du fond du Tanganyka. Ce serait évidemment le tracé que devrait suivre le fil télégraphique, car il serait presque constamment immergé et ainsi mis à l'abri des indigènes et des fauves; un petit nombre de stations suffirait pour le protéger. Mais la vraie ligne d'approche, pour rattacher d'une manière ininterrompue l'Afrique centrale aux régions déjà colonisées de l'Afrique australe, c'est évidemment par le Transvaal, le plateau du Monomatapa, Teté sur le Zambèse, et le Nyassa. La distance à franchir est d'environ 6 degrés, ou 150 lieues, par un pays élevé et à l'abri des fièvres si dangereuses de la côte, qui ont enlevé dès le début deux des compagnons de Cameron, Mossat, le neveu de Livingstone, et le docteur Dillon, quoiqu'ils se crussent parfaitement aguerris. Un Français, le docteur Émilien Allou, vient précisément d'accomplir un voyage entre la république sud-africaine et le Zambèse, pendant lequel il a réuni des collections très intéressantes par les espèces nouvelles qui s'y trouvent. Supposez la république des Boers du Transvaal rentrée dans la fédération du Cap, il suffirait que l'Angleterre établît quelques stations entre le Limpopo et le Zambèse pour que le flot de l'émigration qui féconde le Natal se déversât de ce côté. En peu d'années, l'influence anglo-saxonne traverserait l'Afrique de part en part et rattacherait définitivement à la civilisation la magnifique région des grands lacs. Cette conquête pacifique n'aurait rien d'exclusif, car il y a place pour les hommes entreprenans de toutes les nations (1).

(1) Une expédition italienne, dirigée par le marquis Antinori, cherche en ce moment une nouvelle route entre le golfe d'Aden et le lac Victoria par le pays des Gallas. Partie de Berbera, elle a passé par Ankobar. De là elle comptait se diriger vers le lac Baringo par la région où se trouvent les sources du Sobat. Elle a eu beaucoup à se

Qu'on ne s'imagine pas que ceci soit un rêve. L'avenir qui attend les stations européennes dans cette région est assuré par le succès des postes arabes de l'intérieur. A Kazeh dans l'Unyanyembe, à Kawélé au bord du Tanganyka, à Kwakasonga sur le Lualaba, les trafiquans arabes ont des résidences permanentes. Ils y vivent dans une grande aisance; ils ont de vastes maisons, des troupeaux, de la volaille, des esclaves. Par les caravanes qu'ils envoient régulièrement à la côte, ils font venir du café, du thé, du sucre, des armes, des étoffes. Même dans une région beaucoup moins accessible, à Nyangwé, bien au-delà du Tanganyka, Cameron a trouvé un Arabe, Jumat Mericani, faisant des échanges à la fois avec Zanzibar et avec Benguela, c'est-à-dire avec les côtes des deux océans.

Les indigènes sont d'un naturel exceptionnellement doux et pacifique, car, quoique les étrangers venus dans le pays n'y apparaissent guère que pour faire la chasse aux esclaves, ruiner les villages et les dépeupler, presque partout les voyageurs anglais ont pu se procurer des vivres au prix ordinaire, et s'ils ont été volés, c'est presque toujours par leurs propres porteurs. Les cultures sont très bien entendues et faites avec soin, et les hommes y travaillent presque tout le jour. Quand le pays n'est pas dévasté par la guerre, la population augmente et la jungle se défriche rapidement. Cameron en cite un exemple remarquable. Quand Burton et Speke se dirigèrent vers l'intérieur, dans le voyage où ils découvrirent le Tanganyka, en 1857, ils eurent beaucoup de peine à traverser le pays de Mgunda-Mkali. L'eau manquait, la jungle était presque infranchissable, et beaucoup de porteurs y périrent. Lorsque Cameron y arriva en 1873, tout était changé. Une tribu des Wanyamwési, refoulée par des guerres locales, s'était fixée dans la contrée; au milieu de la forêt, elle avait construit des villages, creusé des puits et converti la jungle en champs parfaitement cultivés. L'aspect du pays était ravissant; il ressemblait aux beaux sites des parcs anglais. Des stations européennes trouveraient donc autour d'elles les moyens de vivre dans l'abondance, et si, en se multipliant, elles parvenaient à rendre moins fréquentes les guerres de tribu à tribu qui désolent le pays, le progrès serait assuré, et le bien-être augmenterait rapidement.

Un autre exemple du succès qui attend le colon dans ces contrées longtemps considérées comme inabordables nous est fourni par les aventures dont M. Bonnat a récemment fait le récit à la Société de

plaindre des autorités égyptiennes sur le golfe d'Aden. La Société de géographie italienne a dû lui envoyer des secours, et depuis lors on n'en a pas de nouvelles. Ce voyage pourrait amener des découvertes dans une contrée inconnue, mais il n'ouvrira probablement pas une voie nouvelle pour le commerce. La route la plus directe vers le Tanganyka serait par la rivière encore peu connue, le Lufidche.

géographie de Paris. En 1866, M. Bonnat faisait partie d'une expédition placée sous le commandement du capitaine Charles Girard, qui avait résolu de remonter le Niger. M. Girard ayant renoncé à l'entreprise, M. Bonnat pénétra seul dans l'intérieur de la Guinée, et fit des affaires très lucratives. Le village où il habitait fut attaqué et pris par les Achantis. Conduit à Coumassie, dans la capitale, il fut d'abord traité très durement ainsi que deux compagnons de captivité, un Allemand et sa femme. Bientôt le roi le prit en affection et lui accorda sa faveur. M. Bonnat resta là cinq ans, comblé de bienfaits. Sa demeure fut reconnue comme un lieu de refuge inviolable. Il apprit la langue des indigènes et constata qu'ils faisaient un commerce important avec une grande ville de l'intérieur, Salaga, qui reçoit des objets du Sahara et même de la Tunisie. Quand les Anglais firent la guerre aux Achantis, le roi résolut de le mettre à mort. Il fut attaché à un arbre et allait être décapité lorsque heureusement les marins entrèrent dans Coumassie. En 1874, il repartit pour l'Afrique afin de s'établir dans cette ville de Salaga, dont il avait entendu dire des merveilles. Il parvint à remonter la rivière le Volta, malgré ses rapides, et à vaincre les résistances des chefs indigènes; il a ouvert ainsi une voie nouvelle au commerce. Il est le premier Européen qui soit arrivé à Salaga, ville de plus de 40,000 habitans, située dans la haute Guinée, en arrière du Dahomey et des Achantis. Il y a fondé un comptoir et réalisé des bénéfices considérables. Il y achète l'ivoire à 1 fr. 20 le kilogramme, et vend 730 fr. la tonne le sel, qui s'obtient en Europe à 50 fr. La poudre d'or, qui a donné son nom à la Côte-d'Or, y abonde dans le sable des rivières. M. Bonnat est revenu en Europe pour en rapporter des moyens d'exploitation perfectionnés; il repart dans peu de jours avec M. George Bazin, le fils de l'inventeur de la drague si ingénieuse dont on s'est servi pour retirer l'argent du fameux galion espagnol coulé dans la baie de Vigo. M. Bonnat n'a jamais été malade là-bas, parce qu'il s'est nourri comme les indigènes, et pourtant le climat de la Guinée est plus malsain que celui de la région des grands lacs.

Le fléau de l'Afrique, c'est le commerce des esclaves. Pour s'en procurer, on organise de véritables chasses à l'homme. Les trafiquans arabes vers la côte de l'Océan indien, les métis portugais du côté de l'Océan-Atlantique, exécutent ces chasses avec le concours des chefs indigènes. Ceux-ci, pour se procurer des cotonnades, des verroteries ou des armes, livrent leurs propres sujets ou assaillent les tribus voisines. Il en résulte des guerres d'extermination. Les chasseurs d'hommes attaquent subitement un village, tuent ceux qui résistent et s'emparent de tous ceux qui n'ont pas fui, hommes, femmes et enfans. Une partie de ces captifs sont dirigés vers la

côte et transportés en Égypte et en Arabie, d'autres sont vendus sur les marchés intérieurs pour exécuter les travaux agricoles et domestiques; d'autres enfin servent d'intermédiaire aux échanges, de véritable monnaie. Dans toute la région entre la côte du Congo et le Tanganyka, le prix des objets est évalué en têtes d'esclaves comme autrefois il l'était en Europe en têtes de bétail. A différentes reprises, Cameron ne put rien se procurer parce qu'il n'avait pas la seule monnaie que l'on voulait recevoir en paiement. Les trafiquans se rendent dans les régions où l'ivoire est abondant et ils achètent en payant avec des esclaves. Pour revenir de Nyangwé à Benguela, Cameron a été obligé de faire la route avec des métis portugais qui emmenaient vers Bihé des troupeaux de ces malheureux (1).

A mesure que le commerce pénètre à l'intérieur et que les chefs contractent de nouveaux besoins, le fléau s'étend et fait plus de victimes. Pour dix esclaves qui arrivent à destination, cent individus périssent dans l'assaut des villages et le long de la route. Pour fuir les chasseurs d'esclaves, les indigènes abandonnent leurs habitations, se cachent dans la jungle, et retournent à l'état sauvage. Cameron a trouvé partout de ces infortunés dans les forêts qui bordent le Tanganyka. Livingstone a tracé un tableau navrant des ravages produits par la traite. En 1851, quand il visita la région du Nyassa, il y trouva une population nombreuse, cultivant avec soin un sol fertile et vivant dans un grand bien-être. Le climat était si beau, et les indigènes si doux, si laborieux, qu'il songea dès lors à y établir la colonie qui s'y est fondée récemment sous son nom. Dix ans après, quand il repassa dans le même pays, il ne le reconnut plus. Les villages avaient été brûlés, les cultures étaient abandonnées; les habitans avaient disparu, tués, emmenés ou cachés dans les jungles. Les ruisseaux, les buissons étaient encore remplis de cadavres et aux arbres pendaient des corps de femmes horriblement mutilés. Dans les derniers temps de sa vie, Livingstone était sans cesse poursuivi par ces horribles images. « Quand j'ai essayé, écrit-il peu de temps avant sa mort, de rendre compte de la traite dans l'est de

(1) Ce fait, rapporté par Cameron, a donné lieu à une protestation énergique de M. Texeira de Vasconcellos et de M. d'Andrade, au sein des chambres portugaises. En effet il serait injuste de rendre le gouvernement portugais responsable des horreurs commises par des métis et même par des nègres qui se disent Portugais parce qu'ils ont appris quelques mots de la langue portugaise pendant leur séjour dans les villes de la côte. Dans l'excellent livre, *O Trabalho rural africano,* du regretté marquis de Sá da Bandeira, on peut voir les mesures prises successivement pour assurer l'égalité de droits à tous les indigènes des colonies portugaises. Comme l'a démontré avec une véritable éloquence M. Texeira, le Portugal a adopté des lois aussi humaines que les pays qui prétendent lui donner des leçons. Toutefois les gouverneurs de ses colonies africaines pourraient veiller avec plus de soin à ce que l'on n'abuse pas du pavillon portugais pour couvrir un trafic odieux, sévèrement interdit par les lois.

l'Afrique, j'ai dû rester très loin de la vérité de peur d'être taxé d'exagération; mais en surfaire la cruauté et les calamités qui en résultent est impossible. Le spectacle que j'ai eu sous les yeux, — incidens communs de ce trafic, — est tellement révoltant, que je m'efforce sans cesse de l'effacer de ma mémoire. Je parviens à oublier parfois les souvenirs les plus pénibles, mais souvent les scènes épouvantables auxquelles j'ai assisté se représentent à mes yeux malgré moi, et me réveillent en sursaut, frappé d'horreur, au milieu de la nuit. »

« L'Afrique, dit Cameron, perd son sang par tous les pores. Un pays d'une fécondité inouie, qui ne demande que du travail pour devenir le premier centre de production du monde, est dépeuplé par la traite et par les massacres qui l'accompagnent. Si rien ne vient mettre un terme à ces guerres d'extermination, le pays deviendra un désert absolument impénétrable pour les commerçans et les voyageurs. C'est une honte pour le XIXe siècle que de pareilles horreurs puissent continuer. Il est incompréhensible que l'Angleterre, dont les manufactures manquent de travail, laisse échapper une occasion si favorable d'ouvrir à ses produits un débouché aussi important. » Dans le consciencieux ouvrage de M. Berlioux, *la Traite orientale*, nous voyons que cet odieux trafic a encore, outre la région au sud de l'équateur, deux autres centres. C'est d'abord le Soudan, dont les esclaves sont amenés sur le grand marché de Kouka, dans le Bournou, et ensuite acheminés vers Mourzouk, capitale du Fezzan, et ainsi vers la Tunisie et Tripoli; en second lieu, c'est le Haut-Nil. Les cruautés commises dans cette contrée ont été souvent décrites par les nombreux voyageurs européens qui ont visité le pays, et récemment encore on pouvait accuser justement les autorités égyptiennes de Khartoum de tolérer et souvent même de favoriser la traite (1). Des marchands arabes et des aventuriers européens s'avançaient dans le pays des Shillouks, des Dinkas et des Djours jusque vers Gondokoro, sous prétexte de chasser l'éléphant et d'acheter de l'ivoire. Ils commandaient une troupe de 200 à 300 mécréans bien armés, construisaient un *séribah* ou camp retranché : de là ils opéraient des razzias parmi les tribus environnantes, incapables d'opposer une résistance sérieuse. Baker estimait le bénéfice moyen annuel de chaque *séribah* à 450 esclaves par an. Les chasseurs d'hommes reçoivent du patron une solde en têtes d'esclaves. On estime que la traite enlevait naguère encore de cette région seule 30,000 nègres par an, qui s'écoulaient dans tous les pays musulmans. Cela supposait une destruction d'environ 200,000 vies humaines. Le total des malheureux réduits en captivité et surtout

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er mars 1875, *Un Voyage au centre de l'Afrique*, par M. R. Radau.

égorgés dans les razzias doit être bien supérieur à un demi-million.

Heureusement deux faits tout récens font espérer que la traite cessera dans toute la moitié occidentale de l'Afrique. Il y a quelques jours, le colonel Gordon, partant pour aller prendre à Khartoum le commandement de toutes les forces égyptiennes sur le Haut-Nil, a annoncé sa détermination de mettre à tout prix un terme à la traite, et, s'il ne succombe pas, il n'y a pas à douter qu'il n'y parvienne. On se rappelle qu'en 1873 sir Bartle Frere, à la tête d'une flottille anglaise, a arraché au souverain de Zanzibar la promesse de ne plus tolérer la vente et l'exportation des esclaves par ses états. Depuis ce temps, la traite se faisait par Kilwa; mais récemment le consul-général d'Angleterre, le docteur Kirk, a obtenu du sultan une proclamation qui déclare illégal l'équipement de toute caravane destinée au commerce des esclaves et qui menace de confiscation tous ceux qui arriveraient à la côte. L'édit ayant été rigoureusement mis à exécution, les bandes de captifs déjà en route vers la côte ont dû être ramenées vers l'intérieur. Les prêteurs d'argent refusent d'aventurer leurs capitaux dans des entreprises dont le résultat est si chanceux. Une expédition où 1 million de francs avait été engagé a abouti à une perte totale. La traite est donc pour le moment suspendue tout le long de la côte de Zanzibar (1). D'après une note manuscrite du brave capitaine Young, qui commande la station Livingstonia, sur le Nyassa, des résultats inespérés ont été obtenus. Ordinairement 10,000 esclaves passaient par l'extrémité sud du lac, en route vers la côte. En 1876, seulement 88 de ces malheureux sont parvenus à destination par cette voie. Si par ces mesures énergiques on parvient à rendre les opérations de la traite trop chanceuses pour être profitables, il est probable que les marchands arabes y renonceront; mais, comme le fait très justement remarquer M. Horace Waller, il en résultera un grand danger pour les relations ultérieures avec le centre de l'Afrique. Les chefs indigènes et les trafiquans arabes qui résidaient dans cette région vont se trouver subitement privés des moyens de se procurer les cotonnades, les verroteries, les armes et les autres objets qu'ils payaient par l'exportation des esclaves. Ce n'est pas avec l'ivoire et le tabac seulement qu'ils peuvent donner la contre-valeur de leurs achats. Ils seront exaspérés de voir leur commerce anéanti, et très probablement ils chercheront à s'en venger sur les voyageurs et les missionnaires, qu'ils rendront responsables de la suppression de la traite. Le seul moyen d'échapper à ce péril, c'est de mettre à exécution l'idée du roi des Belges et de demander au centre de l'Afrique

(1) J'emprunte ces détails précis à une intéressante lettre publiée récemment dans les journaux anglais par M. Horace Waller, qui a résidé plusieurs années à Zanzibar et dans l'intérieur du continent africain.

des produits du sol en échange des marchandises européennes. La plupart des chefs, affirme M. Waller, qui a été longtemps en relation avec eux, comprennent très bien que la chasse à l'homme et les massacres qui en résultent ruinent leur pays, et ils seraient heureux de voir un commerce régulier remplacer l'odieux trafic de chair humaine.

Même dans l'état actuel, les denrées d'exportation ne manqueraient pas, si les moyens de transport n'étaient pas si coûteux. Quand il faut tout porter à dos d'hommes, il n'y a que l'ivoire, l'or, les gommes ou les esclaves qui se transportent eux-mêmes, qu'on peut expédier avec profit jusqu'à la côte. Avec des bateaux à vapeur, un tramway ou un service d'éléphans, le commerce prendrait un développement extraordinaire. Dans le dernier chapitre de son livre, le commandant Cameron énumère les principaux produits que l'on pourrait exporter. C'est le sucre, car la canne prospère là où l'eau ne manque pas, — le coton qu'on cultive partout, et qui croît à l'état sauvage dans diverses provinces, notamment dans l'Ufipa, — l'huile de palme, qui abonde dans tout le bassin du Lualaba jusqu'à la hauteur de 700 mètres, — le café, qui croît spontanément dans le Karagwé et ailleurs et dont la fève aux environs de Nyangwé a la grosseur et la saveur du moka, — le tabac, cultivé un peu partout et qui dans l'Ujiji est de toute première qualité, — le sésame et l'huile de ricin, toutes les épices, le riz, le sorgho, le copal, le caoutchouc, le maïs, la banane, le chanvre, la cire, les peaux, le cuivre, l'or, le cinabre et l'argent, telles sont les principales richesses que recueillent déjà les indigènes, sans compter celles que l'œil de l'Européen découvrirait et que sa main mettrait en œuvre. L'exemple de M. Bonnat montre les chances de succès qui attendent les hommes entreprenans qui, appuyés par la Société internationale d'exploration, iraient se fixer dans cette magnifique contrée.

La centième partie des efforts qu'a coûtés la conquête de l'Inde suffirait pour fonder ici un empire plus grand, plus productif, moins coûteux à administrer et moins exposé aux compétitions de l'étranger. La terre vierge de l'Afrique centrale est autrement féconde que celle de l'Hindoustan, déjà appauvrie par des milliers d'années de culture épuisante. Régulièrement et bien plus abondamment fertilisée par les pluies équinoxiales, elle n'est jamais exposée à ces sécheresses qui produisent périodiquement de si cruelles famines dans les provinces de la grande colonie anglaise. Le nègre est un travailleur agricole bien plus vigoureux que l'Hindou, et, partout où règne un peu de sécurité, la population se multiplie rapidement et les bras abondent. Dans toute la région des grands lacs, les villages se touchent; leurs terres sont cultivées avec grand soin, et ceux qui les font valoir sont mieux nourris que les ouvriers ruraux de l'Eu-

rope. Il s'ouvrirait donc ici pour les produits de nos manufactures un débouché plus vaste que celui de l'Inde et de l'Australie réunies.

Ce qu'il y a de beau dans le dessein poursuivi par la conférence de Bruxelles, c'est qu'il s'agit non pas de conquérir l'Afrique centrale par la force, au profit d'un seul état, mais de faire entrer cette immense région dans le grand courant de la civilisation, par la paix et le commerce, au profit de l'humanité tout entière. L'organisation de l'œuvre fondée à Bruxelles, les nobles paroles prononcées par le roi Léopold en inaugurant ses travaux, font parfaitement ressortir le caractère international de l'entreprise. A la tête se trouve un comité exécutif composé d'un président, qui n'est autre que le roi des Belges lui-même, et de trois membres, qui sont M. de Quatrefages pour la France, le docteur Nachtigal pour l'Allemagne et sir Bartle Frere pour l'Angleterre; il s'adjoindra deux délégués de chaque comité national qui s'établira dans les différens pays. La mission de ces comités nationaux est de populariser autour d'eux le programme adopté, de recueillir des souscriptions et de faire parvenir au conseil international les propositions pour le meilleur emploi des fonds. En Belgique, le comité national s'est fondé immédiatement sous la présidence du frère du roi, le comte de Flandre. L'extrême attachement du pays pour son souverain a fait affluer les souscriptions. La plupart des corps constitués, les régimens de l'armée, la garde civique, les conseils communaux et provinciaux, les fonctionnaires, les établissemens industriels et les particuliers ont envoyé leur obole. La somme déjà réunie suffit pour donner un revenu annuel de 124,000 francs, et par conséquent pour faire chaque année les frais d'une expédition. Si la crise industrielle n'avait pas considérablement réduit le revenu de chacun, les souscriptions auraient été plus fortes, et l'œuvre d'ailleurs n'en est qu'à son début. En Allemagne, le comité national s'est constitué sous les auspices du prince impérial et a pour président le prince de Reuss. En Angleterre, l'*African exploration fund* est placé sous le patronage du prince de Galles. Le Portugal, ce pays des grands navigateurs, ne restera pas indifférent à l'œuvre, car ses intrépides voyageurs, les frères Pombeiros, de 1806 à 1815, et Silva Porto, de 1853 à 1857, avaient déjà traversé l'Afrique de la côte du Congo à celle de Mozambique, et les ports qui serviront de principale issue au commerce avec l'Afrique centrale lui appartiennent. Un comité est en voie de formation sous le patronage de la Société de géographie de Lisbonne et du ministère des colonies. Un rôle important semble aussi réservé aux Pays-Bas, dont les enfans ont colonisé le Cap et fondé les deux états libres de l'Oranje-Staat et du Transvaal, qui sont destinés à former l'anneau de jonction de la chaîne de postes civilisés à établir depuis le Caire et Khartoum jusqu'à l'extrémité

de l'Afrique australe. Le comité néerlandais s'est constitué sous la présidence du prince Henri des Pays-Bas. Le comité autrichien a pour président le baron de Hofmann, ministre des finances, sous le patronage de l'archiduc Rodolphe, prince impérial. Le comité italien est en voie de formation sous la présidence du prince héritier. Le comité français se constitue sur l'initiative de l'amiral La Roncière Le Noury et par le concours de la Société de géographie de Paris. Une Société d'exploration de l'Afrique s'est établie à Madrid sous la présidence du roi d'Espagne, conformément au programme de la conférence internationale de Bruxelles. Le juge Daly travaille à la constitution d'un comité national aux États-Unis, et le président de la Société de géographie de Genève, M. Bouthillier de Beaumont, a fait savoir qu'un comité suisse s'y forme. Enfin le roi de Suède, le roi de Saxe, le grand-duc de Bade, le duc de Saxe-Weimar, le grand-duc Constantin de Russie, le prince héritier de Danemark, l'archiduc Charles-Louis d'Autriche, ont accepté le titre de membres d'honneur du comité international. Toutes les maisons souveraines de l'Europe ont donc apporté au moins l'appui de leur nom à l'œuvre africaine fondée à Bruxelles, et même le sultan de Zanzibar a écrit au roi des Belges qu'on pouvait compter sur son concours.

Il est à souhaiter que tous les peuples de l'Europe s'associent de tout cœur dans cette sainte croisade de la civilisation contre la barbarie et le trafic des êtres humains, précisément au moment où les rivalités des gouvernemens menacent à chaque instant de les mettre aux prises, malgré eux et quand ils n'aspirent qu'à travailler en paix. Au sein de la conférence de Bruxelles, les représentans des différentes nations se donnaient la main, oubliant toute animosité et tout grief ancien, pour ne songer qu'à la noble mission à poursuivre en commun. Ne serait-ce pas une admirable affirmation du grand principe de la fraternité humaine que de voir, au milieu du bruit des armes et des préparatifs de guerre, naître et se développer une association internationale qui, créée par l'initiative d'un souverain et soutenue par la sympathie et le concours de tous les autres, ferait appel aux sentimens de charité des différens peuples de notre continent, pour apporter aux infortunés habitans d'un continent voisin l'ordre, la sécurité, la liberté, la suppression de la traite et tous les bienfaits de la civilisation moderne? Ne serait-ce pas aussi la plus éloquente et en même temps la plus irréprochable des protestations contre cette politique de jalousies et de méfiances réciproques, qui finira par précipiter dans une mêlée générale les nations qui ne devraient avoir qu'un but, répandre sur le globe entier les principes de justice révélés par le christianisme, pour l'affranchissement et le bonheur de tous les hommes?

ÉMILE DE LAVELEYE.

LES

COLONIES FRANÇAISES

ET LE BUDGET

Dans un rapport à la chambre sur le budget de 1876, l'amiral Pothuau exposait que, déduction faite de la dotation du service colonial, montant à 42 millions de francs, le budget de la marine se trouvait réduit à la somme de 123 millions, — « chiffre insuffisant surtout à cause du taux élevé des dépenses relatives au matériel naval. » La discussion qui suivit fit ressortir les sacrifices qui avaient été imposés à la marine depuis la guerre de 1870. Un membre de l'assemblée en porta le calcul à la tribune. Les magasins de la marine ont été vidés au profit de la guerre, disait-il : elle a perdu de ce chef 30 millions qui ne lui ont pas été remboursés; les constructions navales ont été arrêtées, et de ce fait elle a été obligée de subir une annulation de crédits de 80 millions. Enfin, la paix faite, l'assemblée a cru nécessaire de réduire le budget de la marine, et les diminutions, pendant les années 1872 et 1873, se sont élevées à 33 millions. Somme toute, le service de la marine a vu, depuis 1869, l'ensemble de sa dotation réduit d'au moins 180 millions. Il en est résulté une diminution du nombre des officiers, dont les cadres ont été restreints d'office par des retraites forcées, l'interruption des constructions navales à une époque de transformation de toutes les marines et de création de flottes nouvelles, l'inactivité à terre d'un grand nombre de jeunes officiers. L'amiral, dans son rapport, disait à ce sujet : « Si les officiers naviguent peu, surtout lorsqu'ils sont jeunes, ils perdent le goût de leur métier. » En outre, l'artillerie a été fort délaissée. Or sa mission consiste non-seulement dans l'armement de notre flotte, mais des

forts de mer dans les arsenaux. Elle est chargée aussi de centraliser les dépenses relatives aux torpilles, « et la plus grande partie de ce matériel est à créer, » ajoutait l'amiral. Enfin les travaux hydrauliques ont été négligés, et notamment certains ouvrages indispensables à Toulon, où il n'est plus possible de les ajourner.

Cette situation ne pouvait durer plus longtemps, car, en se prolongeant, elle eût créé dans les services les plus importans de la marine des déficits qui chaque année se seraient augmentés, et qu'il aurait fallu combler tôt ou tard par l'allocation de crédits énormes nécessairement tardifs. Aussi le ministre de la marine annonçait-il dans la discussion l'intention de s'entendre avec son collègue au ministère des finances pour demander à l'assemblée une allocation extraordinaire après le vote du budget normal.

A cette occasion, l'un des orateurs rappela quels éminens services la marine a rendus en France pendant la guerre. Il n'était pas besoin d'invoquer ce souvenir; l'assemblée en a paru pénétrée. De tels services ne sont pas de ceux qu'on oublie; mais il est superflu, en pareille matière, de faire appel aux bons sentimens. L'intérêt du pays est si profondément engagé dans la question, le soin de conserver une marine prospère nous est si impérieusement commandé, — alors qu'on voit les puissances les moins maritimes faire des efforts considérables et des dépenses énormes pour construire ou acquérir des flottes, — que tout le monde admet sans difficulté la nécessité de ne pas laisser déchoir notre établissement naval; mais beaucoup de dépenses moins urgentes et moins utiles accroissent chaque année les charges de l'état et détournent malheureusement des intérêts essentiels de notre pays les esprits trop préoccupés des luttes d'influence et de partis à l'intérieur. Le fonctionnarisme en France est comme une tache d'huile qui s'étend indéfiniment : il absorbe nos ressources les plus précieuses; le reste ne vient qu'après. Il paraît plus facile de rayer du budget un vaisseau cuirassé que de toucher aux appointemens d'un sous-préfet. Cherchons donc, en dehors de cette arche sainte, un moyen de rendre à la marine une dotation suffisante sans supprimer un seul emploi dans les rangs pressés de l'administration publique.

Alors qu'on alloue 123 millions pour l'armée de mer, elle semble, avons-nous dit, en dépenser 165. Le public, qui n'y regarde pas de si près, est assez disposé à croire que cette dernière somme est très suffisante et doit permettre d'entretenir une flotte considérable. Pourquoi donc encourager cette confusion? Quel rapport si intime y a-t-il entre les établissemens pénitentiaires, par exemple, et la marine, entre la conduite d'un vaisseau et l'administration civile de nos établissemens d'outre-mer? Il existe entre la marine et les colonies un lien d'ailleurs assez indirect : c'est qu'on y va

par mer, et que sur mer la flotte défend les colonies en temps de guerre. Est-ce une raison pour charger la marine des dépenses de sécurité coloniale? Les Anglais trouvent juste que les colonies fassent les frais de la défense de leur nationalité. Nous n'avons pas, comme les Anglais, des colonies riches, et d'ailleurs l'état est intéressé, ne serait-ce que par dignité nationale, à la conservation de la partie du territoire français située au-delà des mers; mais dans quelle mesure est-il vraiment nécessaire d'imposer à la métropole des dépenses considérables pour la sauvegarde de cet intérêt? S'agit-il d'un intérêt purement moral, ou les colonies sont-elles d'une utilité positive pour la métropole? Quels sont leurs titres à obtenir une protection onéreuse pour la marine? Pourquoi cette protection est-elle mise à sa charge? De ce qu'elle est appelée au besoin à se battre pour la défense des colonies, s'ensuit-il qu'il soit juste de lui faire payer les frais de son dévoûment?

Ces questions sont opportunes à une époque où la marine est appauvrie, où son matériel a diminué de valeur. On ne les aborde guère. Pourquoi? Parce qu'elles soulèvent des susceptibilités d'ailleurs respectables, parce que des intérêts de partis font la garde autour d'elles, parce que d'honorables souvenirs du passé sont évoqués pour renouveler la vivacité des sympathies en faveur des colonies. Mais la puissance et la force qu'il convient de donner à notre flotte sont des sujets qui ne nous touchent pas moins, auxquels nous serions portés, s'il fallait choisir, à donner la préférence. Étudions donc la question de plus près et voyons quelle est en ce moment la situation de nos colonies, et ce que sont devenus leurs rapport avec la métropole.

I.

De notre ancien empire colonial, il nous reste trois îles d'une assez grande étendue et d'une importance considérable : deux en Amérique, qui sont la Martinique et la Guadeloupe, une en Afrique, la Réunion. Les autres territoires français en Amérique sont : une station de pêche aux îles Saint-Pierre et Miquelon, — une colonie noyée en partie, dont les limites sont indécises, la Guyane, où la terre et les eaux se confondent encore, où l'œuvre de la création ne paraît pas complétement terminée. En Afrique, nous avons le Sénégal, route commerciale que gardent des postes échelonnés le long du fleuve; en Asie, les établissemens de l'Inde, des terrains plutôt que des territoires, en comparaison de l'empire anglo-indien, dont le voisinage fait ressortir notre faiblesse, la Cochinchine, où résident quelques fonctionnaires et quelques soldats préposés à

l'administration d'un territoire assez peuplé, assez étendu, mais malsain. Faut-il parler en Océanie des îles Marquises, de Taïti, de la Nouvelle-Calédonie? Celle-ci seule mérite qu'on la mentionne, pour ce qu'elle coûte, non pour ce qu'elle rapporte, car jusqu'à présent elle ne nous vaut que l'agitation périodique des demandes d'amnistie.

La Martinique, la Guadeloupe et la Réunion ont une industrie sérieuse, une culture de grande valeur, dont les produits comptent dans l'ensemble de nos importations; notre commerce y trouve à placer une grande quantité de marchandises, nos navires et nos matelots y sont assurés d'un emploi constant. Ces trois colonies méritent donc un intérêt tout spécial; elles se trouvent dans des conditions exceptionnelles. Ce sont des départemens français habités par une société polie, hospitalière, élégante, et par une multitude d'électeurs de race africaine parfaitement illettrés. On y jouit de tous nos priviléges, entre autres d'administrateurs plus payés qu'occupés; il y existe des journaux de toute couleur, plutôt rouges que de toute autre nuance, et, pour couronner l'édifice, des partis qui se combattent et des opinions très avancées qui l'emportent. Ainsi dotées, ces fractions du territoire français, favorisées par le soleil, n'ont vraiment rien à désirer, car, jouissant de tous les bienfaits de la liberté et de l'égalité, non moins que les nègres eux-mêmes, les colons possèdent encore des avantages particuliers qui sont refusés à la mère-patrie. C'est ce que nous aurons à démontrer. Au demeurant, ces trois colonies sont florissantes et prospéreront encore davantage quand elles auront achevé de payer leurs dettes. La France s'est montrée prodigue à leur égard. Leur situation industrielle est bonne, leur situation politique prépondérante. Il est utile de bien établir ces faits, car les colonies sont promptes à la plainte. Sous ce rapport, l'abolition de l'esclavage et la fabrication du sucre indigène les ont servies, loin de leur nuire, car elles ont tant fait valoir le préjudice qu'elles avaient éprouvé qu'il n'y a aucune sorte de réparation qu'on ait cru pouvoir leur refuser.

Il faut remonter à l'origine des choses et rappeler l'ensemble de mesures qui constituaient ce qu'on a appelé le pacte colonial. A proprement parler, il n'y a jamais eu de *pacte* entre la France et ses colonies. Celles-ci ont été constituées dans le seul intérêt et au seul profit de la France, de son industrie, de son commerce et de sa navigation ; les anciens mémoires et les dépêches des gouverneurs du temps en font foi. En fait, la métropole se réservait le droit d'approvisionner les colonies de tout ce qui pouvait leur être nécessaire; en échange elle leur accordait le droit d'approvisionner la métropole de toutes les denrées produites par leur agriculture et leur industrie.

Elle réservait encore à la navigation française le transport des marchandises entre les colonies et la métropole. Cette législation fit la prospérité des établissemens d'outre-mer et la fortune des colons. Notre industrie et notre commerce en profitèrent largement; notre marine commerciale se développa et acquit une grande force sous ce régime de restriction, qui d'ailleurs était commun alors à tous les peuples colonisateurs : les Anglais, les Hollandais, les Espagnols. Sous cette tutelle, les colonies étaient prospères quand les idées économiques professées par Adam Smith firent une révolution dans le monde. Comme les innovations ont toujours de la peine à détrôner les traditions, il devait se passer du temps avant l'application de ces nouveautés. Des annees et des événemens se succédèrent. La guerre remplit les premières années du XIXe siècle. Les îles françaises tombèrent au pouvoir de l'Angleterre. Le sucre indigène naquit en France et obtint de très grands encouragemens. Il était devenu nécessaire : faible d'abord, cette industrie acquit en moins de trente ans des développemens considérables, dus à la cherté des sucres coloniaux. Cette concurrence altérait évidemment les anciennes conditions du « pacte colonial. » Il y fut porté une atteinte plus profonde encore par l'abolition de l'esclavage.

C'est vers ce temps que l'Angleterre commença l'application des idées du célèbre économiste d'Écosse et les fit passer dans ses lois. Nous n'avons pas à rappeler les progrès du libre échange : le nouveau principe s'étendit bientôt aux produits de la culture et de l'industrie coloniales. L'Angleterre prit également l'initiative de cette réforme; la France l'imita à son heure. A vrai dire, il n'était plus possible de maintenir l'ancien régime colonial. Les bases en avaient été renversées, et l'édifice tombait en ruine. Le sucre indigène devenait plus exigeant de jour en jour; les colonies pouvaient prévoir le moment où, privées de toute protection contre cet adversaire puissant, elles se verraient expulsées du marché de France. En de telles conditions comment maintenir l'obligation qui leur était imposée de se restreindre à ce marché? L'injustice eût été trop criante. S'il se fût agi seulement d'une question de philosophie humanitaire, comme l'abolition de l'esclavage, la France aurait pu se considérer comme dégagée par le paiement de l'indemnité, quoique peut-être insuffisante, qu'avaient reçue les anciens propriétaires. On est assez porté, dans l'adoption des mesures révolutionnaires, à faire bon marché des moyens en considération du but. Mais la question du sucre indigène ne s'élevait pas au-dessus d'un intérêt terre à terre, d'une utilité pratique, d'un avantage positif; elle ne pouvait servir de texte à ces dissertations philosophiques qui souvent auraient plus de crédit, si elles ne servaient

de piédestal au charlatanisme. Il y avait à faire un compte de doit et avoir entre la métropole et les colonies. Celles-ci d'ailleurs, poussées à bout, étaient les premières à réclamer les compensations du libre échange pour balancer la perte de la protection.

C'est en 1861 surtout que leurs voix furent écoutées. L'occasion était favorable, car les principes de la liberté commerciale étaient alors au pouvoir et de plus à la mode. Entre le sucre des colonies et celui de la betterave, il n'y avait plus qu'un faible droit de protection, et cette protection devait bientôt cesser. Une réforme était urgente : on la devait aux planteurs, qui avaient le droit de se plaindre; on la devait à la morale et à l'équité. Voici donc quels changemens furent adoptés. Jusque-là, les colonies étaient tenues de réserver tous leurs produits pour la métropole; elles furent autorisées à les porter à l'étranger. Elles étaient obligées de se servir exclusivement du pavillon national; on leur conféra le droit de recourir aux navigations rivales. Il leur était interdit de recevoir des marchandises étrangères; à certaines exceptions près, on permit cette importation. Ainsi les colonies pouvaient désormais choisir le marché le plus avantageux et développer leur production en raison des moyens plus nombreux d'en placer les fruits. L'importation des marchandises étrangères devait contribuer d'ailleurs à l'augmentation de cette production en procurant au meilleur prix possible les engins nécessaires à l'agriculture et à la fabrication du sucre. Les droits étaient combinés de manière à permettre les progrès de cette dernière industrie, surtout par la construction d'usines destinées à remplacer les moyens imparfaits qu'on employait jusqu'alors pour cuire le sucre. Ces nouvelles usines, montées d'après les meilleurs procédés scientifiques, devaient tirer de la canne une quantité de jus bien plus grande que les anciennes *batteries* de chaudières installées sur les habitations, et par la centralisation des appareils diminuer les dépenses de main-d'œuvre. Cette législation ne fut pas adoptée sans peine et sans objections.

On disait que les colonies allaient déserter le marché métropolitain. Étant désormais autorisées à recevoir les produits de l'Angleterre et des États-Unis, elles donneraient sans doute la préférence à ces produits et les paieraient avec leurs propres denrées, c'est-à-dire avec leurs sucres, ce qui est la loi du commerce. On ajoutait que les marchandises étrangères pourraient très probablement être vendues à meilleur marché que celles de la métropole, surtout à cause de la différence du fret, le transport par navire étranger étant plus économique. A cette époque de réforme, on n'avait pas une complète expérience des effets de la liberté du commerce. Il fallut s'appuyer principalement sur des hypothèses pour réfuter cette ob-

jection. On répondit surtout que les colonies, ayant contracté depuis longues années l'habitude des marchandises françaises, continueraient très probablement à rechercher ces marchandises, en admettant même qu'elles fussent plus chères. Les articles de goût seraient toujours demandés à la métropole, attendu qu'ils ne pourraient être remplacés par des marchandises d'aucune autre provenance dans un pays où l'élégance des modes, des meubles, de la bijouterie, des objets d'art provenant de France était depuis si longtemps appréciée par une population toute française. Enfin certaines places de commerce en France, inquiètes d'un changement si radical, avaient demandé qu'on en ajournât l'application; mais la situation des colonies était devenue intolérable. L'abolition de l'esclavage, accomplie avec quelque précipitation, avait laissé les colonies privées à la fois de bras pour la culture et d'argent pour l'introduction d'ouvriers étrangers empruntés à l'Inde ou à la Chine; au moment où elle avait été prononcée, les colonies étaient fort endettées. Il serait trop long de rechercher quelles causes avaient amené cette situation regrettable; ce qui est certain, c'est que la plus grande partie de l'indemnité accordée aux anciens propriétaires d'esclaves avait été employée à désintéresser en tout ou en partie leurs créanciers, et l'argent de cette indemnité était resté en grande partie dans les ports de France.

La loi de 1861 reçut donc son application immédiate, et peu de temps après fut promulguée une autre loi qui donna aux conseils-généraux des trois colonies des attributions très étendues, telles par exemple que le droit de voter les tarifs de douane sur les produits étrangers importés dans chacune de ces colonies. Par cette disposition législative, elles recevaient une autorité bien plus grande que celle des conseils-généraux des départemens français; elles se trouvaient en mesure d'exercer une partie des droits souverains de notre parlement, et elles se hâtèrent d'en profiter. Aussitôt en effet la Martinique, et bientôt après la Guadeloupe, votèrent la *suppression* de ces mêmes tarifs de douane. Était-ce mal interpréter la loi? La permission même de modifier les droits n'entraînait-elle pas l'obligation d'en maintenir le principe? la modification n'excluait-elle pas la suppression? Or les conseils-généraux coloniaux ne s'étaient pas bornés à la suppression du droit, ils l'avaient remplacé par un autre impôt, espèce de taxe municipale appelée *octroi de mer*. Cet octroi, véritable taxe d'importation, étant applicable aux marchandises françaises, celles-ci, par l'effet de la suppression du droit de douane, cessaient d'avoir aucune protection coloniale contre les marchandises de l'étranger. C'était l'époque de l'établissement d'un régime nouveau en France. Dans le trouble du moment, l'inex-

périence du gouvernement laissa passer cet empiétement; le conseil d'état, également nouveau, ne s'y opposa pas non plus. Le changement voté par la Martinique et la Guadeloupe acquit force de loi. Vainement, lorsque la Réunion, encouragée par ce succès, émit un vote semblable, M. Thiers, dont l'attention avait été éveillée par les réclamations du commerce métropolitain, refusa en 1872 de sanctionner la décision de cette colonie; les îles françaises, plus fortes que la métropole, grâce à l'ardeur de leurs convictions politiques, eurent raison du président de la république, et en 1874 le vote du conseil-général de la Réunion fut définitivement approuvé.

Les argumens favorables aux prétentions des trois colonies n'avaient pas manqué. Ainsi l'on avait dit qu'entre le droit de déterminer le tarif de douane et celui de le supprimer il n'y avait que la différence des infiniment petits, laquelle peut être tellement réduite qu'elle se confonde à peu près avec zéro. — ce à quoi l'on pouvait répondre que le droit n'autorise pas l'abus. Subtile ou non, cette argumentation ne pouvait détruire un fait brutal, irrécusable, savoir la diminution très considérable de l'importation de nos tissus dans les colonies, diminution fort sensible pour le commerce de Rouen : elle était de moitié, et il fallait bien le reconnaître mais on se rejetait sur l'ensemble des importations de France, qui n'avaient pas subi une forte diminution. On sait que le courant commercial acquiert une grande force avec le temps : une fois établi, il se maintient en vertu de sa première impulsion: même dans des conditions défavorables, il subsiste par l'habitude des consommateurs. Ceci suffirait à expliquer la durée plus ou moins longue d'un mouvement d'échange entre une colonie et la métropole, même quand celle-ci se trouve avoir à lutter contre une concurrence étrangère. Mais il ne faut pas trop compter sur ces causes purement morales de rapports commerciaux : le commerce est essentiellement positif et n'obéit qu'à la loi de son intérêt, quand il est laissé libre de la suivre. Peu à peu les goûts changent, les habitudes se perdent, le patriotisme même cesse de se croire intéressé à favoriser l'industrie de la mère-patrie, et finalement dans le choix des marchandises, c'est l'utilité et le bon marché qui l'emportent, et il n'y a rien là que de naturel. Il faut, nous le croyons, peu compter sur ces préférences pour les marchandises françaises, qui ont, dit-on, survécu dans certains établissemens d'outre-mer à une longue domination étrangère. On cite l'île Maurice, où l'importation de nos produits a pris une notable extension depuis que l'Angleterre, en adoptant les principes de la liberté commerciale, a rouvert les ports de cette île à nos marchandises. Ce fait serait plus surprenant, si en même temps l'importation des produits nationaux anglais n'avait tenu le premier rang

dans la consommation de l'île. Nos étoffes, nos meubles, nos bijoux seront longtemps recherchés dans les pays qui les connaissent et dont les habitans dès l'enfance en ont contracté l'usage; mais cette consommation de luxe, durable peut-être dans les maisons riches, sera tôt ou tard écartée dans la masse de la population, où l'on recherchera d'abord le bon marché. Point d'illusions à cet égard : une fois émancipées, les colonies n'étant plus attachées à la métropole que par des liens d'affection platonique, n'ont en fait de marchandises à lui demander que ce qu'elle fait de mieux. Les produits les meilleurs, les plus utiles et les plus économiques sont les seuls qui, un jour ou l'autre, seront acceptés et trouveront place sur le marché colonial. Le lien est rompu. Le débouché, réservé autrefois, est sinon fermé, du moins très restreint, et le moment viendra où les manufactures françaises, comme celles de Rouen, n'y trouveront pas un placement plus assuré de leurs produits que sur toute autre place commerciale d'outre-mer.

Qu'on ait eu tort ou raison dans l'interprétation donnée à la constitution des colonies et aux pouvoirs des conseils-généraux dans les îles d'Amérique et à la Réunion, un fait reste incontestable : c'est que ceux-ci jouissent d'attributions qui dépassent de beaucoup celles des assemblées départementales dans la France continentale. Les conseils-généraux de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Réunion votent, ainsi que nous venons de le voir, les tarifs de douane sur les produits étrangers, les tarifs d'octroi de mer sur les objets de toute provenance, l'assiette et les règles de perception des contributions.

Ainsi ces îles ont le pouvoir de se créer des ressources financières et d'en faire l'emploi. C'est un privilége considérable qui donne à leurs conseils une sorte de souveraineté dans l'étendue de leur juridiction et les transforme en assemblées législatives coloniales. Ce n'est déjà plus l'assimilation à la métropole, c'est beaucoup plus; ce n'est pas l'égalité avec les départemens français, c'est le privilége. Naturellement, toutes les fois que l'assimilation est au profit des colonies, elles la réclament; mais elles n'entendent pas s'y astreindre, quand cette assimilation n'est pas à leur avantage. Sans limiter l'autonomie qu'elles ont obtenue, elles veulent conserver et exercer tous les droits de la fusion complète avec la France métropolitaine, en un mot, garder les droits exceptionnels sans accepter toutes les charges. Les droits exceptionnels sont un régime fiscal particulier, un régime commercial tout spécial, l'exemption de certains impôts, et surtout celle du recrutement militaire, qui, comprenant maintenant la population française tout entière, ne s'étend pas à nos établissemens coloniaux. Les trois colo-

nies l'ont, dit-on, demandé; mais une population hétérogène comme celle qui les habite peut-elle être armée sans danger? Le patriotisme des habitans n'est pas douteux. Les créoles français sont braves, et un nombre relativement considérable de leurs enfans servent dignement dans notre armée; mais ces exceptions confirment la règle qui place les colonies en dehors de la loi commune du tirage au sort. Or cet impôt est celui qui pèse le plus lourdement sur la population de nos campagnes. Celle-ci a supporté les maux de la dernière invasion et elle en a payé, le prix soit de son sang, soit de ses biens. Il n'est pas douteux pour nous que nos compatriotes des colonies n'aient gémi de ne pouvoir supporter leur part de ces sacrifices. C'est le cas de rappeler que parmi les créoles résidant en France plusieurs ont pris spontanément les armes pour la défense du pays; mais ces dévoûmens personnels ne changent rien à la condition générale des colonies et les laissent dans une situation séparée. La nature leur donne une physionomie distincte : leur culture, leur industrie, leurs besoins, les mœurs de leurs ouvriers cultivateurs, tout est spécial dans les îles d'Amérique et à la Réunion; tout diffère, tout les distingue, tout concourt à les constituer en états particuliers. Déjà elles ont fait de grands progrès dans la voie de l'autonomie. C'est une carrière à parcourir jusqu'au bout. Dès 1822, le général Foy s'écriait : « Les Antilles ne sont ni les jardins ni les fiefs de l'Europe. C'est une illusion de notre jeunesse, à laquelle il faut renoncer. La nature les a placées sur le rivage d'Amérique : avec l'Amérique est leur avenir. C'est comme entrepôts de commerce, comme grands marchés placés entre les deux hémisphères, qu'elles figureront désormais sur la sphère du monde (1). » Cette opinion était juste, mais à la condition de ne pas être prise dans le sens d'une séparation matérielle. Comprise comme recommandation de laisser aux colonies une existence à part, avec une administration complétement autonome, en réservant seulement à la métropole un droit de souveraineté abstrait, un lien moral qui comporte la défense par la marine, en temps de guerre, du territoire colonial et l'occupation des principaux forts coloniaux par les soins du ministère de la guerre, la pensée du général Foy était sage, et dans un temps plus ou moins proche la force des choses pourrait bien en amener la réalisation.

(1) *De la Colonisation chez les peuples modernes*, par M. Paul Leroy-Beaulieu. Paris 1875; Guillaumin.

II.

Avant l'abolition de l'esclavage, le sucre constituait comme aujourd'hui le principal produit des cultures coloniales. Il y a cinquante ans, la Martinique, que nous prenons pour exemple à cause de son importance, consacrait à la culture de la canne plus de 21,000 hectares, d'où elle tirait 30 millions de kilogrammes de sucre, valant environ 15 millions de francs. Ce produit brut laissait à la colonie une valeur nette de 7 millions à 8 millions. L'émancipation des noirs fut proclamée en 1848. Dix ans après, la Martinique avait en culture 18,000 hectares consacrés à la fabrication du sucre, produisant 25 millions 1/2 de kilogrammes, représentant une valeur brute de 13,250,000 francs, et nette de 6,620,000 fr. Enfin en 1870, la Martinique cultivait 18,800 hectares de terres plantés en cannes, et produisait 37,800,000 kilogrammes de sucre, valant 15,100,000 fr. brut, et net 9,300,000 fr. On voit que ces chiffres, empruntés à trois périodes régulièrement échelonnées pendant l'intervalle d'un demi-siècle, ont une grande analogie. Malgré les événemens, les évolutions politiques, les guerres et une révolution sociale, l'industrie coloniale est restée dans le même état.

Parlons maintenant de la population aux mêmes époques. Dans la première période, on comptait à la Martinique 38,000 hommes libres et 78,000 esclaves, en tout 116,000 individus. Dans la seconde période, comprenant dix années, la population sédentaire, sans compter les fonctionnaires, les troupes et les immigrans, s'était accrue considérablement et ne comprenait pas moins de 140,000 habitans. Enfin, en 1870, on en comptait 153,000. Que faut-il conclure de ce rapprochement, sinon que, l'industrie coloniale restant stationnaire pendant que la population augmente, les colonies d'Amérique sont destinées à une transformation? L'avenir y appartient à une nouvelle industrie, à de nouvelles cultures, à une population dont les aptitudes, les goûts, les mœurs, auront changé. On voit donc que nous nous sommes épuisés en efforts pour y maintenir un état de choses usé, une richesse qui s'écroule, un capital qui ne s'accroît pas et qui à peine se renouvelle. C'est un avertissement, c'est une leçon, et nous serions aveugles d'encourager nos compatriotes des colonies à persister dans une voie qui conduit probablement à des déceptions. Consultons les économistes : tous disent que la protection accordée aux sucres de nos colonies y a développé cette production outre mesure et déterminé à tort l'abandon des autres cultures. Ce privilége a transformé ces îles en usines où l'on fabriquait

une certaine denrée, mais où l'on manquait de toute autre, où l'on aurait péri par la famine sans les approvisionnemens de l'extérieur. A tous, cette situation paraît fausse et mauvaise. C'était le résultat inévitable de l'ancien régime colonial; la société y était constituée pour l'enrichissement de quelques-uns par le maintien forcé des autres dans une situation misérable. Dans la société actuelle, un tel régime ne pouvait durer. L'abolition de l'esclavage y a mis un terme. La population, rendue à la liberté, a révélé de nouvelles tendances, de nouveaux besoins. On a dit qu'elle avait abandonné le travail; ce qu'elle a surtout abandonné en partie, c'est une industrie qui lui était devenue odieuse et qui avait eu particulièrement cette funeste conséquence de discréditer le travail de la terre. Les bons avis n'avaient pourtant pas manqué aux habitans. En 1844, M. Benoît-d'Azy s'exprimait ainsi : « On a souvent dit aux colonies qu'il serait pour elles plus prudent de revenir aux cultures de café, de coton, d'indigo, qui ne trouvent pas de concurrence sur le sol même de la France, et qui peut-être se prêteraient mieux à l'état à venir de la population. Ces conseils n'ont pas été suivis [1]. » Ces paroles étaient prophétiques, et le conseil était très sage. Pourtant M. Benoît-d'Azy se bornait à recommander certaines cultures industrielles; mais on ne se nourrit pas de coton et d'indigo, et les Indiens, par exemple, que l'immigration a introduits à la Réunion, au nombre de 70,000, sont obligés d'attendre de l'Inde et de la Cochinchine le riz qui fait leur principale nourriture. Un blocus les affamerait. Donc le coton et l'indigo sont bons, mais le pain est meilleur et surtout plus nécessaire encore. M. Benoît-d'Azy aurait heureusement complété sa pensée en ajoutant aux cultures qu'il indiquait celles qu'on appelle aux colonies « les cultures vivrières, » et qu'on ne mentionne guère qu'avec dédain. Le sol colonial n'est pas très propre aux céréales. Des essais de plantation de riz y ont été faits sans grand succès. Peut-être cette culture, peu recherchée par les planteurs, n'a-t-elle pas reçu une attention et des soins suffisans? Ce que nous en disons, c'est moins pour recommander la production de telle ou telle sorte de farineux aux colonies que pour insister sur l'utilité d'y favoriser les plantations de denrées alimentaires, non pas seulement afin qu'on puisse y suffire à l'alimentation intérieure et que la disette absolue n'y soit plus possible, mais principalement pour donner une occupation régulière à la population créole, pour la réconcilier avec le travail de la terre par l'appât de la propriété. Ainsi l'on pourrait arriver un jour dans les anciens pays d'esclavage à former une population rurale attachée

[1] Voyez l'ouvrage de M. Paul Leroy-Beaulieu déjà cité.

à la terre qu'elle posséderait et cultiverait, disposée à l'améliorer, à la défendre, dévouée à la patrie commune en reconnaissance de la liberté qu'elle en a reçue. Ce serait le plus puissant moyen de moraliser cette population, de régulariser ses mœurs, de lui donner le goût de la famille et d'en faire un jour une race bien ordonnée, vivant dans une atmosphère de principes honnêtes, forte au moral, comme elle est robuste au physique. Si des efforts sérieux étaient faits avec suite dans ce dessein par l'administration coloniale, si les habitans du pays la secondaient sans arrière-pensée, sans dédain et sans rancune dans cette intention éminemment conservatrice et patriotique, peut-être, avec une population qui s'accroît vite, obtiendrait-on des résultats prompts et heureux; mais c'est une œuvre à laquelle il faudrait travailler avec sincérité, et qui exigerait le concours de toutes les forces.

Les statistiques ne signalent pas une augmentation considérable du nombre d'hectares de terre consacrée à la culture des denrées alimentaires, depuis l'abolition de l'esclavage. Probablement on n'y tient compte que des terres réservées par les planteurs pour cette culture, et les *jardins* que les anciens esclaves ont pu planter en dehors n'y sont peut-être point compris. En 1835, avant l'émancipation, il y avait 13,000 hectares de terre produisant des vivres à la Martinique; 7,000 ou 8,000 esclaves étaient employés à ce genre de travail dont les résultats ne suffisaient pas à la consommation locale, car dans le cours de cette même année l'île avait reçu de l'extérieur 6 millions de kilogrammes de farineux alimentaires. Dix ans après l'abolition de l'esclavage, un recensement plus exact réduisait à 11,000 hectares la quantité de terres utilisées pour cette culture, mais, en revanche, il y constatait l'emploi de 12,700 noirs. En 1870, la quantité d'hectares livrés à la même espèce de production était de 12,700, et le nombre de cultivateurs attachés à ce genre de culture s'élevait à 15,800 individus. Ce progrès n'est pas en rapport avec l'augmentation de la population pendant la même période, et cela prouve que la colonie n'est point entrée dans la voie que nous venons d'indiquer, et qui mènerait à la constitution d'une forte population rurale composée de paysans propriétaires. Cette œuvre n'a été jusqu'à présent commencée par personne. Les habitans sont moins des agriculteurs que des manufacturiers. En dehors de la production du sucre, ils n'aperçoivent aucun avenir. La constitution aristocratique de l'ancienne propriété leur semble toujours le dernier mot de la prospérité coloniale; hors de là ils ne voient que ruine, décadence et misère. Certes la culture de la canne est une industrie fructueuse. Les habitans en veulent faire durer et, s'il est possible, en augmenter la production : rien de mieux; mais s'ils

sont intéressés à maintenir la grande propriété, ils ne le sont pas moins à la formation de la petite, et c'est à eux, qui composent les conseils-généraux et qui concentrent l'autorité coloniale entre leurs mains, qu'il appartient de prendre en vue de ce résultat les meilleures mesures. Le désirent-ils, croient-ils possible de l'atteindre? Cela est douteux, car ils se jugent intéressés à obliger par tous les moyens les anciens cultivateurs africains à donner leur temps et leurs bras aux travaux des grandes habitations. La constitution de la petite propriété pourrait contribuer à les en éloigner; aussi ne fait-on rien pour en donner le goût. En général on suppose qu'il est inutile de chercher à faire de la population africaine une race intelligente et industrieuse. Ce serait peine perdue, dit-on; mais alors il ne resterait qu'une perspective : celle de voir cette population retomber graduellement dans un état voisin de la barbarie africaine, et dans ce cas ce n'est pas seulement la riche industrie de la fabrication du sucre qui serait compromise, mais la société coloniale elle-même. Les îles d'Amérique seraient menacées du sort de Saint-Domingue. Il faut savoir se prémunir d'avance contre ce danger, et l'on ne peut y parvenir qu'en élevant le niveau moral de la population affranchie, non pas tant en lui apprenant à lire qu'en lui donnant le goût du travail agricole, l'amour du sol, qui nourrit, assure l'indépendance personnelle, et que nos paysans ont, à juste titre, la passion d'acquérir. C'est cet amour du sol qui fait la force des états, qui a donné tant de grandeur à certaines colonies, à celle qui fut la plus grande de toutes et qui marche aujourd'hui de pair avec les premières puissances de l'Europe : l'Union américaine. Il en est d'autres encore qui prospèrent dans les mêmes conditions, telles que le Canada et l'Australie. Ces pays d'outre-mer sont, il est vrai, cultivés par des émigrans de race blanche. Naturellement laborieux, ils ont peuplé ces terres nouvelles d'une multitude de petits propriétaires, et maintenant ils forment des agglomérations inattaquables, résolues à défendre pied à pied, et même sans aucun secours extérieur, la terre qu'elles se sont légitimement appropriée et en quelque sorte assimilée. Il faut voir si l'on peut, par des concessions et des facilités, obtenir de la population africaine des colonies quelque chose d'analogue. Les colonies qui ont maintenu pendant de longues années la race noire dans l'ignorance et l'asservissement lui doivent en compensation l'aide et le patronage de la race civilisée pour lui ménager dans l'avenir une condition supérieure.

Jusqu'à présent, qu'ont-elles fait? Uniquement préoccupées du salut de l'industrie sucrière, elles se sont imposé dans ce dessein de très grands sacrifices. Elles ont cherché à remplacer le travail forcé par une autre espèce de travail obligatoire : celui de nombreux im-

migrans engagés dans l'Inde pour la Réunion et les Antilles, où, par contrats, ils sont assujettis au travail des sucreries pendant cinq années. C'est une sorte d'esclavage à temps, avec cette atténuation qu'il est volontairement consenti. Cet expédient fournit des bras sans doute aux sucreries et aux champs de cannes ; mais à quel prix! Les Indiens émigrans doivent être amenés de l'Inde, et les précautions à prendre pour leur santé et leur installation à bord, pendant le voyage très long de Pondichéry aux Antilles, sont fort dispendieuses. Après leur arrivée, les maîtres sont tenus de leur fournir, outre les salaires, des vêtemens dont la quantité et la qualité sont fixées par les règlemens. On leur doit encore des rations journalières également déterminées. Enfin, après une résidence de cinq années passées en cette condition, ces cultivateurs de passage ont droit soit au rapatriement aux frais de la colonie, soit a une prime de rengagement. A ce prix, les planteurs obtiennent la main-d'œuvre nécessaire, mais elle est fort précaire. Combien de temps sera-t-il possible de continuer ces dépenses? Autrefois on payait, il est vrai, le prix des esclaves introduits par les négriers ; mais ces âmes représentaient un placement de capital qui s'accroissait avec le temps par les naissances. Les immigrans indiens, pendant un intervalle de cinq années, remboursent-ils, et avec bénéfice, par ce travail de courte durée, les frais de transport, aller et retour, les vêtemens, le logement, la nourriture et le salaire? Il le faut, ou sinon l'opération est mauvaise et finirait par devenir ruineuse. C'est un calcul à faire ; mais, en admettant même que cette dépense soit rémunératrice, l'immigration est, de l'avis unanime des économistes, mauvaise à d'autres points de vue. Ils disent que cette population, recrutée dans les rangs les plus vils, se distingue par une profonde immoralité. Elle apporte aux colonies ses vices, que la disproportion des femmes rend abjects. C'est un funeste voisinage pour les affranchis, auxquels il est si important de donner de bons exemples et de bons principes. « Au point de vue moral, dit M. Paul Leroy-Beaulieu, l'immigration est jugée, c'est un procédé déplorable qui mine les bases de la société coloniale, qui juxtapose des populations essentiellement différentes et sans intérêt commun, qui inocule les vices asiatiques à des sociétés européennes. »

Le même auteur juge aussi l'immigration sous un autre aspect. Elle détourne, dit-il, les habitans de la nécessité d'améliorer les procédés de culture et de mieux utiliser la main-d'œuvre, qui existe réellement dans les colonies, en la perfectionnant. Quant à nous, ayant à formuler notre pensée, nous ajouterions que le principal vice de l'immigration c'est de ne rien assurer, de ne rien fonder, de n'être qu'un expédient momentané qui ne remédie à rien,

n'écarte que l'embarras passager, et laisse subsister la racine du mal en donnant un encouragement à la culture exclusive de la canne, en prolongeant des illusions dangereuses pour l'avenir de cette industrie dans les îles, ou plutôt encore en justifiant, par cet empressement à profiter d'un remède empirique, ce jugement porté sur les colons dans un rapport officiel : « Le blanc exploite le sol à la hâte, comme une mine qu'on fouille avidement avec la pensée d'un prochain abandon. » Bien imprévoyans à notre avis sont les intérêts qui tuent ainsi la poule aux œufs d'or. Ces intérêts, quoique mal compris, sont néanmoins respectables, mais on ne doit pas les regarder comme exclusifs, et ceux de la masse méritent qu'on les prenne en considération, moins encore pour eux-mêmes que pour préparer aux colonies un sort meilleur dans l'avenir, les conserver à la France et à la civilisation.

Par exemple, le pire ennemi des colonies ne pourrait rien faire de mieux que d'y répandre le germe de nos dissensions politiques. Ce serait prendre le vrai chemin de l'anarchie. La population africaine de nos îles a besoin d'être maintenue dans les principes de la morale chrétienne, dans le respect de l'autorité, dans l'obéissance aux lois. Le libre examen, la libre discussion, ne sont pas son fait. Le jour où elle ne croirait plus à Dieu, elle ne croirait plus à rien et n'obéirait qu'à ses passions. Les habitans sont les plus intéressés à prévenir cette conséquence inévitable. Ils sont aujourd'hui maîtres chez eux et n'ont point à demander de direction à la métropole; la représentation coloniale au parlement qu'ils ont désirée n'est pour eux qu'un danger. Ils ont tout avantage à prendre en mains l'administration complète de leurs affaires, et, s'ils ont besoin de plus de latitude encore pour atteindre ce but, nous souhaitons bien sincèrement qu'on la leur accorde. En un mot, qu'on limite le plus possible les droits et les devoirs du gouvernement dans les îles, et qu'on les borne à la défense du territoire et à la garde du drapeau. Nous avons dit qu'à notre avis l'ingestion d'une représentation coloniale dans les affaires générales de la France était plus dangereuse qu'utile; il nous suffit d'énoncer cette opinion, et nous éviterons ici de la développer, trouvant que la question sociale suscite déjà bien assez de froissemens dans les colonies sans qu'il soit besoin d'y mêler encore une controverse politique.

III.

En fait de colonies, comme en fait de marine, l'Angleterre est un modèle. Il faut toujours l'étudier, souvent l'imiter. Nous n'avons fait que suivre son exemple dans le gouvernement des Indes occiden-

tales et de la Réunion : suppression de la traite des nègres, abolition de l'esclavage, immigration d'Africains, puis d'Indiens et de Chinois, émancipation commerciale, toutes ces mesures ont été inaugurées par les Anglais avant d'être adoptées par nous. On peut dire qu'elles ont eu les mêmes conséquences dans les colonies des deux nations. Mêmes inquiétudes, suivies d'une crise industrielle, d'une diminution de la production, de ruines individuelles, d'un abaissement général de la valeur de la propriété : une sorte de liquidation des situations trop grevées, trop compromises; ensuite une reprise de la culture et de la fabrication, une exportation plus considérable qu'au temps de l'esclavage, une sorte de renaissance industrielle provenant en partie de l'amélioration des procédés de culture, mais coïncidant surtout avec l'introduction d'un grand nombre de cultivateurs étrangers engagés pour quelques années et rapatriés au terme de leur contrat. L'émancipation des esclaves dans les colonies anglaises avait été opérée en 1834; dès 1840, elles ne pouvaient plus suffire aux besoins de la consommation sur le marché réservé de la Grande-Bretagne. A la suite d'une longue enquête, on avait déclaré, dans la chambre des communes, que, les intérêts coloniaux étant favorisés aux dépens de la métropole, il fallait procéder à une révision des tarifs. Sir Robert Peel était en ce moment fort absorbé par la réforme de la loi sur les céréales; la recommandation de la chambre des communes n'eut pas de suite immédiate. C'est seulement sous l'administration de lord John Russell en 1846 que la révision du tarif des sucres fut proposée au parlement. Non-seulement la production dans les îles anglaises, quoique entièrement consommée en Angleterre, était insuffisante, mais le prix de cette denrée, qui ne rencontrait aucune concurrence sur le marché anglais, restait naturellement très élevé. L'opinion réclamait vivement une baisse de ce prix, et pour obtenir ce résultat, il fallait ouvrir le marché d'Angleterre au sucre étranger. Lord John Russell n'hésita pas : il présenta à la chambre un projet de loi dont le but était de faire admettre, dans un temps donné, sans aucune protection pour les produits nationaux, les sucres de toute provenance aux mêmes droits. Les plaintes furent véhémentes et la discussion passionnée. Les noirs avaient en grand nombre abandonné les plantations; on n'obtenait leur concours qu'avec des dépenses ruineuses; les salaires étaient devenus exorbitans. Subir en de telles circonstances la concurrence des sucres étrangers, c'était se voir exposé à une ruine presque inévitable, car les colonies étrangères, particulièrement Cuba et Porto-Rico, où non-seulement l'esclavage était en vigueur, mais où les ateliers restaient encore alimentés et renouvelés par la traite, pouvaient vendre leur denrée à bien meilleur marché que les îles

récemment émancipées. On peut deviner ce que répondit le ministre libre-échangiste. Il dit que la protection dont avaient toujours joui les colonies était la seule cause de leur détresse : la sécurité que cette protection donnait aux colons les avait engourdis dans la routine, avait éteint en eux tout esprit d'initiative, avait encouragé sur leurs plantations l'emploi des procédés les plus arriérés. L'existence de l'esclavage y avait maintenu l'habitude de dépenser beaucoup de forces et de main-d'œuvre pour un résultat très disproportionné. Loin de se laisser détourner de son but par les plaintes, même fondées, des colons, il insista donc avec la plus grande énergie pour obtenir l'adoption de son projet. Comme il s'appuyait sur l'intérêt des consommateurs, il se sentait ferme sur son terrain, et il eût probablement sacrifié à sa cause, si cela eût été nécessaire, la fortune même de ceux dont les intérêts allaient se trouver lésés. Du reste il ne se refusait à l'adoption d'aucun palliatif compatible avec la poursuite de son but : émancipation commerciale, — émancipation politique et administrative, — liberté de la navigation, — prêts aux planteurs, — mesures contre le vagabondage pour ramener les cultivateurs affranchis sur les habitations, — redoublement de sévérité pour la répression de la traite afin d'empêcher l'augmentation et le renouvellement des ateliers à Cuba et au Brésil, — immigrations d'Africains, d'Indiens, de Chinois et même d'engagés de race européenne, tels qu'habitans de Madère et autres cultivateurs acclimatés dans les régions tropicales : lord John Russell accordait tout, à la seule condition d'obtenir l'égalisation des droits qui devait déterminer le bon marché des sucres. Sa proposition fut adoptée : fixé d'abord à l'année 1851, le terme de la protection fut reculé jusqu'en 1854; à cette époque, elle cessa complétement.

Ce fut un temps de cruelle épreuve pour les colons. Il s'y ajouta, dès les premières années, une crise commerciale dont les effets se firent sentir dans le monde entier. En vain les planteurs, avec toute l'énergie et la ténacité de la race anglo-saxonne, firent-ils les plus grands efforts pour réagir contre ces funestes influences; les circonstances étaient plus fortes que les volontés. Les noirs ne donnaient plus qu'un travail capricieux et irrégulier; leurs prétentions semblaient grandir en raison de leur nonchalance même. La question des salaires, ils la tranchaient souvent par des vengeances et des incendies. Quant à l'introduction dans les colonies de travailleurs étrangers, bien que le gouvernement, par de sages mesures, en eût diminué les frais, elle était encore trop lente et trop restreinte pour alléger les souffrances de l'industrie coloniale. Aussi pendant les premières années les sucres anglais subirent une dépréciation telle que les planteurs furent réduits à les vendre à perte.

Heureusement ils firent tête à l'orage: ils continuèrent à lutter contre tout espoir, et leur constance fut récompensée avant même le terme du tarif protecteur. D'énergiques résolutions prises sous l'empire de la nécessité portèrent leur fruit. La diminution des salaires, résolûment opérée par les planteurs, augmenta le travail des anciens esclaves obligés de faire plus d'efforts pour s'assurer les mêmes moyens d'existence; le développement graduel de l'immigration stimula leur apathie. Les colons avaient d'ailleurs fait de grands sacrifices pour diminuer les frais de production; ils avaient profité du droit de s'approvisionner à l'étranger de tous les objets de consommation et de tous les instrumens d'agriculture, sans acception de pavillon, pour perfectionner leurs modes d'exploitation, tirer meilleur parti de la terre et meilleur rendement de la canne. En même temps, les frais de l'administration des colonies avaient été notablement réduits, et ceci prouve toute la vigueur et toute la fermeté du gouvernement central, qui bien difficilement réussit d'ordinaire à diminuer le traitement d'un fonctionnaire; mais le ministère anglais était à la hauteur de sa tâche. Les difficultés n'ébranlèrent pas sa résolution; il ne les évita point, il les aborda de front. Les impôts locaux furent généralement abaissés, quelques-uns supprimés. L'administration judiciaire fut simplifiée et constituée avec économie. Les émolumens de certains fonctionnaires et des gouverneurs mêmes furent atteints, et de cet ensemble de sages mesures, voici quel fut le résultat : le sucre étranger étant admis librement dans le royaume-uni, la production coloniale y trouva le même accès et s'y plaça avec un honnête bénéfice.

La consommation profita largement de ce double courant. Elle augmenta rapidement de 4 à 8 millions de quintaux sous l'influence du bon marché. Tout le monde y trouva son compte, et les principes du libre échange reçurent la consécration d'un nouveau succès. Les îles anglaises étaient parvenues, tout en augmentant leur production, à en abaisser le prix au niveau des sucres de Cuba, et dès lors les étrangers n'avaient plus qu'à fournir le surplus de la consommation à laquelle les colonies nationales ne pouvaient pas suffire. C'est ce qui est arrivé et ce qui a inspiré la marche de notre administration coloniale. Les mêmes causes ont produit chez nous les mêmes résultats. Il reste à tenter l'émancipation morale des noirs comme on a réalisé leur émancipation physique: mais, sous ce rapport, les îles anglaises ne sont pas plus avancées que les nôtres. Il y aurait pour nous honneur et profit à les précéder dans cette voie.

IV.

Les libertés et les priviléges dont jouissent nos colonies nous donnent le droit d'examiner, toute réserve faite de la question de patriotisme, non-seulement ce qu'elles coûtent, mais quel secours elles pourraient prêter au besoin à la France métropolitaine. C'est l'histoire à la main qu'il faut étudier ce côté de la question. Parlons d'abord de la Martinique, puis nous passerons à la Guadeloupe, et nous n'aurons que peu de mots à dire de la Réunion. Les deux premières îles ont de beaux états de services sous le drapeau de la France. C'est à l'époque de la guerre dirigée contre les Anglais, les Hollandais et les sujets hanovriens que la Martinique subit le contre-coup de la lutte où la mère-patrie se trouvait engagée. Cette île jouissait alors d'une grande prospérité agricole et commerciale; elle était chef-lieu et marché général des Antilles françaises. Elle centralisait les productions des autres îles et les marchandises de la métropole. C'est chez elle que nos colonies s'approvisionnaient; c'est sur son territoire qu'elles venaient déposer leurs denrées destinées à la métropole. La France expédiait alors deux cents navires à la Martinique. La guerre interrompit cette prospérité. Les colons s'y engagèrent avec ardeur; ils armèrent des corsaires : spéculation qui suspendit toutes les entreprises pacifiques. L'agriculture fut négligée, les plantations délaissées, le commerce et la navigation abandonnés. Les profits de la guerre de course furent très grands. Neuf cent cinquante bâtimens enlevés à l'ennemi furent vendus et rapportèrent 30 millions à distribuer en parts de prises. Mais cette somme était bien loin de compenser les pertes de la culture, et la colonie ne les avait pas encore réparées quand la guerre éclata de nouveau en 1755. Ce fut la guerre de sept ans, et quand la paix se fit en 1763, on la conclut en partie aux dépens de notre territoire colonial. C'est qu'aussi en France les choses étaient bien changées. Durant la première lutte, la flotte française léguée à Louis XV par le règne précédent était respectable, quoique bien inférieure à celle de l'Angleterre. Elle était d'ailleurs commandée par d'excellens officiers, et deux hommes d'un grand mérite dirigeaient nos forces dans les mers de l'Inde : c'étaient Dupleix et La Bourdonnais. Leurs exploits, leur talent diplomatique et administratif jetèrent sur nos entreprises maritimes un dernier reflet de grandeur. Mais pendant l'intervalle qui s'écoula entre les deux guerres, la dissolution de la vieille monarchie avait commencé, les finances du pays étaient dissipées sans profit et sans gloire. Les favoris et les maîtresses en détournaient le cours. Les ministres en étaient souvent réduits aux expédiens pour suffire aux prodigalités

d'une cour sceptique, avide, et d'un maître qui disait : « Après nous le déluge. » En de telles circonstances, la marine est toujours sacrifiée la première.

Les vaisseaux ne se plaignent pas. Ils sont loin des regards du public. Absens, on les oublie, et d'ailleurs leur action se perd dans l'immensité des mers. Vienne la guerre, la nécessité fait loi : on trouve par tous les moyens de l'argent pour lever des soldats qui agissent à la frontière et dont on peut compter tous les pas; mais la marine n'a pas le même avantage, et le dommage qu'elle éprouve pendant les années de paix ne peut se réparer tout à coup quand la guerre éclate. Enfin la politique anglaise étant alors concentrée dans la pensée d'une expansion considérable au-delà des mers, toutes les forces de la Grande-Bretagne étant dirigées vers ce but, tandis que toutes les ressources de la France étaient au contraire absorbées dans son action à terre, celle-ci devait succomber sur mer, où elle s'affaiblissait chaque jour davantage en présence des progrès constans de sa rivale. L'heure de la décadence de notre empire colonial était venue. Dans cette funeste guerre, nous perdîmes le Canada, défendu jusqu'à la mort par Montcalm, qu'abandonna la métropole. L'Inde nous fut arrachée malgré les efforts de Lally. Trahi et délaissé par le gouvernement, il fut obligé de livrer Pondichéry, qu'il avait défendu contre une armée considérable avec 700 soldats exténués. Dans le cours de la même lutte, les Anglais prirent dans les Antilles la Dominique, la Grenade, Saint-Vincent, Sainte-Lucie, Tabago, qui furent définitivement perdues pour nous. Ils s'étaient emparés également de la Martinique et de la Guadeloupe. La première avait été occupée au mois de février de l'année 1762. La paix de Versailles fut conclue en juillet 1763. A cette époque, la Martinique fut restituée à la France. Les vainqueurs ne l'avaient donc détenue que seize mois.

La Guadeloupe avait été plus longtemps prisonnière. L'ennemi l'avait envahie dès l'année 1759. Elle avait fait une très belle défense dont les envahisseurs avaient cherché à se venger par le ravage des plantations, l'incendie des bâtimens et l'enlèvement des esclaves. Mais l'ennemi avait essayé plus tard de réparer le mal. L'occupation de la Guadeloupe ayant duré quatre ans, les Anglais croyaient y avoir établi leur domination définitive et ils avaient cherché, dans cette pensée, à rendre à cette nouvelle possession la prospérité qu'ils lui avaient d'abord enlevée. Comme ils étaient maîtres de la mer, toute facilité leur était donnée pour atteindre leur but. La Guadeloupe en profita, et quand, à la paix de 1763, elle nous fut restituée, la domination anglaise lui avait été légère et la laissait dans une situation florissante. La guerre de l'indépendance américaine ne causa pas de

préjudice à la Martinique, et la Guadeloupe échappa également au péril de cette lutte où la marine française, reconstituée penant les premières années d'un règne honnête, résista d'abord victorieusement aux Anglais. Cette lutte légua à la postérité les noms de marins distingués, tels que ceux du comte d'Estaing et de l'amiral Grasse, et la renommée d'un digne successeur de Dupleix et de La Bourdonnais, qui, comme eux, s'illustra dans l'Inde, le bailli de Suffren. Depuis qu'elle avait été prise par les Anglais pendant la guerre de sept ans, la Martinique avait été fortifiée. Une citadelle, appelée Fort-Bourbon, avait été construite au-dessus de la ville de Fort-Royal. Et certes la métropole estimait bien haut l'importance de la défendre, puisque 10 millions avaient été dépensés pour les travaux de cette forteresse. Pendant la guerre de l'indépendance, la baie de Fort-Royal, ainsi mise à l'abri des attaques, devint le centre des opérations maritimes de notre flotte, et dans cette forte situation, elle couvrait la colonie, qui échappa aux insultes de l'ennemi. Le voisinage de nos forces navales garantit également la Guadeloupe. Mais à la suite du combat naval des Pointes, où l'amiral Grasse perdit 6 vaisseaux, 3,000 hommes et fut fait prisonnier, la Martinique et la Guadeloupe auraient été tôt au tard exposées à des expéditions anglaises, si la paix qui fut conclue l'année suivante n'avait interrompu les armemens.

Malheureusement nos deux colonies des Antilles avaient épuisé les heureuses chances de la fortune dans cette guerre américaine; elles étaient destinées à souffrir les maux de l'invasion et d'une longue occupation étrangère. Une épreuve préliminaire leur était réservée : celle d'une abolition de l'esclavage prononcée sans préparation, sans ménagement, sans aucune compensation. Accomplie brusquement, en vertu de la théorie des droits de l'homme, au mépris des droits de la justice, l'émancipation fut suivie d'une guerre civile qui détermina l'émigration d'un grand nombre de planteurs. La marine française, privée de la plupart de ses officiers, réduits à fuir la France pour échapper à l'échafaud, était devenue incapable de lutter avec les flottes puissantes et les marins bien conduits de la Grande-Bretagne. Plus d'état-major, plus de matériel; il ne lui restait que le courage : stérile courage qui aboutit à la catastrophe du *Vengeur* et au désastre d'Aboukir. Les colonies, sans la marine, sont à la merci de l'ennemi. Au mois de février de l'année 1794, les Anglais débarquèrent à la Martinique un corps d'armée de 15,000 hommes avec une puissante artillerie. Le commandant-général Rochambeau avait à sa disposition 600 hommes. A la tête de cette garnison si faible, il soutint pendant trente-deux jours un siége et un bombardement; mais il

n'avait aucun espoir de secours. Il fallut capituler. La garnison était réduite à 300 hommes. La domination anglaise à la Martinique dura huit années. La paix d'Amiens nous rendit la colonie en 1802; mais, sept ans après, elle retomba au pouvoir de l'Angleterre, qui la garda jusqu'au traité de 1815.

La Guadeloupe n'avait pas été oubliée par l'Angleterre, et, deux mois après l'occupation de la Martinique en 1794, les troupes britanniques avaient envahi la Guadeloupe; mais leur conquête fut éphémère. L'énergie d'un délégué de la convention ne leur permit pas d'en jouir paisiblement. Secondé par un collègue, ce commissaire de la convention, nommé Victor Hugues, rendit l'indépendance à la colonie, tout en y portant l'échafaud. Débarqué à la Guadeloupe avec un très petit nombre de soldats et de marins, il y fut accueilli à coups de canon, non pas seulement par l'ennemi, mais encore par des royalistes français : événement qui explique, sans les excuser, les représailles sanglantes auxquelles l'agent de la convention se livra lorsqu'il eut assuré sa victoire. Mais son triomphe ne fut pas facile. Victor Hugues avait amené 1,250 hommes pour faire la conquête de l'île occupée par 8,000 Anglais, possesseurs des forts. Son premier soin fut d'enlever ces positions, qui couvraient la Pointe-à-Pître. Les assauts furent donnés avec enthousiasme, et le colonel anglais, qui avait le commandement de ces positions fortifiées, fut obligé de les évacuer, non sans subir de grosses pertes. Il fit retraite jusqu'à la Basse-Terre, où il reçut des renforts provenant d'une escadre dirigée par sir John Jervis. Celui-ci comptait bien reprendre possession de la Pointe-à-Pître; il avait sous ses ordres 6 vaisseaux, 12 frégates et 16 bâtimens de transport. Il débarqua ses hommes, établit ses batteries et se retrancha sur un morne, d'où Victor Hugues essaya vainement de les déloger. Celui-ci avait armé 500 nègres, qui se battirent passablement. Quant aux troupes, militaires et marins furent héroïques. Ils laissèrent 800 hommes sous les palissades des fortifications, d'où ils avaient cherché vainement à débusquer les Anglais. Du haut de leur position, ceux-ci dominaient la Pointe-à-Pître, ils la bombardèrent pendant un mois entier, puis ils attaquèrent les avant-postes, et, pendant la nuit, ils pénétrèrent dans la ville. Victor Hugues avait prévu ce dénoûment, et il s'était préparé à opérer sa retraite sur une hauteur où il avait établi des batteries. Les assaillans l'y suivirent, et avec eux marchait, dit-on, une colonne conduite par un émigré. Certes ceux-ci avaient de bonnes raisons pour combattre l'établissement d'un gouvernement qui devait bientôt procéder par la guillotine à l'exercice de son administration; mais, si l'on a le droit de se soustraire à un tel régime, on n'est jamais excusable de combattre, pour le renver-

ser, sous le drapeau d'un envahisseur étranger. Cette attaque de l'ennemi fut d'ailleurs, pour les troupes du commissaire de la convention, l'occasion d'un véritable triomphe. Ces troupes étaient au nombre de quelques centaines d'hommes, qui furent assaillis par 3,500 soldats et marins anglais, et, malgré l'infériorité du nombre, ils ne purent être chassés de leur position. L'ennemi, qui essayait de gravir le morne où la troupe française s'était retirée, fut repoussé avec une perte de 2,000 hommes, et cette affaire, brillante pour nos armes, le démoralisa tellement qu'il évacua précipitamment la Pointe-à-Pître en y laissant ses vivres, ses munitions et ses effets d'équipement. Le récit circonstancié auquel nous empruntons ces détails s'exprime en ces termes : « C'était une magnifique victoire : un commissaire de la convention, à la tête de 800 Français, battit complétement 3,500 Anglais. A l'aide de ces faibles moyens, grâce à ses talens de commandant en chef, à son énergie, à la valeur de ceux qu'il avait l'honneur de commander, il infligea un sanglant échec à l'un des meilleurs amiraux de l'Angleterre (1). Victor Hugues avait été matelot; ce fut une grande gloire pour lui de vaincre un amiral. A la fin de l'année 1794, il n'y avait plus dans l'île un seul soldat étranger. La Guadeloupe fut reprise en 1810 par les Anglais, qui l'occupèrent jusqu'à la paix de 1814.

A l'époque de la révolution, l'île de la Réunion, qu'on appelait alors Ile-Bourbon, avait une population de 60,000 âmes dont 10,000 blancs et 50,000 esclaves. Cette colonie était en grande prospérité, et cependant on y cultivait surtout les grains nourriciers et le café : elle en exportait alors 4 millions de livres, plus 100,000 livres de coton. Quant aux cultures dites vivrières, non-seulement elles suffisaient aux besoins de la consommation, mais faisaient l'objet d'un commerce considérable, puisqu'elles fournissaient « tous les blés nécessaires à l'approvisionnement de l'Ile-de-France et aux besoins de la navigation. » L'assemblée constituante l'avait dotée en 1790 d'une représentation locale investie de droits très étendus. La métropole se trouvait dans l'impossibilité de contrôler l'exercice de ces droits, à cause de l'éloignement et de la difficulté des communications; les colons en profitèrent pour s'attribuer une véritable souveraineté, puisqu'ils allèrent jusqu'à faire des lois criminelles, instituer le jury et les municipalités. Ils finirent par se mettre en révolte ouverte et, pour éviter la proclamation de l'abolition de l'esclavage, ils refusèrent de recevoir les agens qui l'apportaient et qui ne purent même pas mettre le pied dans l'île. A la même

(1) *Histoire des Marins français sous la république*, par M. Rouvier, lieutenant de vaisseau.

époque, ils déposèrent le gouverneur et constituèrent une espèce de comité de salut public. Le gouvernement impérial rétablit l'ordre à la Réunion en y envoyant le général Decaen (1803). Circonstance singulière, la colonie ne fut pas éprouvée par la guerre, qui respecta ses rivages jusqu'en 1810, malgré l'agression de ses corsaires. Elle avait d'ailleurs profité de son autonomie pour admettre les navires étrangers. Jamais sa prospérité ne fut plus grande; mais cette prospérité cessa en 1806, époque où les croisières ennemies interceptèrent ses communications, et la laissèrent exposée aux plus dures privations. Enfin les Anglais, au nombre de 4,000 hommes, y débarquèrent le 8 juillet 1810. Il y avait alors dans l'île 160 hommes de garnison dont 100 hommes de troupes régulières, 160 créoles des compagnies mobiles, en tout 260 hommes. La garde nationale de l'île, au nombre de 1,200 hommes, s'était jointe à cette poignée de soldats : moins de 1,500 hommes contre 4,000 soldats réguliers. La résistance néanoins fut honorable.

Dans quel dessein avons-nous rappelé ces faits? C'est surtout pour constater que, constituée comme elle est, la société coloniale n'est pas en état de se défendre par ses propres moyens. La Guadeloupe, dont l'indépendance a été sauvegardée avec une héroïque et sauvage énergie par Victor Hugues, n'a pu fournir, comme on l'a vu, qu'un bien faible secours à ses intrépides défenseurs, et elle est retombée sous le joug de l'étranger dès qu'elle a été réduite à ses propres forces. La Martinique a succombé plus vite encore et sans avoir même un reflet du lustre qu'avaient jeté sur l'île voisine les exploits du commissaire de la convention. Quant à la Réunion, nous venons de voir le peu qu'elle avait pu faire. Qu'on ne se méprenne pas sur notre intention, qui est, non pas de mettre en doute la bravoure de la race essentiellement courageuse des créoles, mais simplement de faire ressortir les défauts et les impuissances de leur organisation sociale et de leur situation politique, et aussi de réduire à leur valeur des amplifications et des exagérations. Les questions de sentimens devraient être écartées des discussions de politique, de finance et de commerce.

La race européenne aux Antilles est peu nombreuse, et les Africains n'ont pas été élevés à connaître les dévoûmens qu'inspire le sentiment patriotique. La défense des colonies ne peut donc être confiée avec quelque sécurité qu'à l'armée et à la marine de l'état. En Angleterre, il est des colonies où l'on a cru pouvoir sans danger supprimer les troupes régulières et confier aux habitans le soin de leur propre sécurité; mais ces territoires comptent par centaines de mille et même par millions des habitans de race blanche, habitués dès l'enfance aux aventures, à l'usage des armes et à tous les

hasards de luttes continuelles avec la nature sauvage. On peut s'en rapporter à eux du soin de combattre pour la conservation de leur indépendance. D'autres colonies, comme la Nouvelle-Zélande, ont reçu pendant une guerre difficile contre des tribus belliqueuses et féroces le secours de régimens de la Grande-Bretagne, mais à la condition de les solder et de les entretenir. Le gouvernement britannique ne leur a pas fait cette concession sans hésiter, et plusieurs fois il a été question de la retirer au moment même où la situation des colons était tout à fait compromise et où l'on pouvait craindre un renouvellement, à l'autre extrémité du monde, des massacres de Delhi et de Cawnpore. Quel était le motif allégué par les ministres de la reine pour justifier cette rigueur? Ils disaient que la guerre avec les indigènes avait été entreprise sans leur assentiment préalable, et qu'il n'était pas juste que la responsabilité et les conséquences de cette lutte s'étendissent à tout l'empire. Les contribuables en Angleterre ne devaient pas être tenus de faire les frais de la mauvaise politique qui avait entraîné les colons dans cet embarras et dans ce danger.

Les colonies de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Réunion ne sont point exposées à un péril semblable, et notre avis est qu'elles ne doivent pas manquer, en cas de danger venant soit de l'intérieur, soit de l'extérieur, de l'aide de la métropole; mais leur avis à elles est-il de supporter comme certaines colonies d'Angleterre les dépenses de leurs garnisons? Tant qu'elles ont été exploitées dans l'intérêt exclusif de la mère-patrie, celle-ci avait l'obligation de les exonérer de toute charge de ce genre. Aujourd'hui ces îles sont émancipées sous tous les rapports : politiques, commerciaux et sociaux. La métropole n'exige plus rien d'elles; elle ne leur doit plus rien. Elles ont demandé à s'affranchir, elles sont affranchies; elles ne sont point soumises à la dure loi de la conscription, elles n'ont rien à faire avec notre service militaire actif, avec notre réserve, même avec notre armée territoriale. Leur milice, peu nombreuse, est insuffisante et hors d'état de repousser une agression sérieuse : les faits précédens l'ont démontré. Quant à leur participation aux charges de la métropole, elle est nulle. On dit, il est vrai, que leurs denrées figurent dans la recette des douanes pour une somme considérable; mais ces droits sont-ils à la charge des producteurs ou plutôt à celle des consommateurs? Là-dessus, grande discussion! Les producteurs, dit-on, supportent toujours au moins une partie des droits qu'ils essaient incomplétement de recouvrer sur les consommateurs. Peu importe, car le jour où nos colonies cesseraient de nous fournir du sucre, le déficit serait comblé par la production étrangère, et le trésor n'y perdrait rien;

comme économie, il y gagnerait celle des dépenses inscrites au budget pour le service colonial; mais il ne s'agit pas de cela. Ce qu'il faudrait, c'est que les colonies, si elles ne rapportent pas beaucoup, ne coûtassent pas cher, et principalement que leurs dépenses ne fussent pas annexées à celles du service de la marine, qu'elles surchargent. Or, s'il est un service qu'il serait au contraire de leur intérêt d'alléger, c'est celui-là, car c'est celui qui a mission de les protéger et qu'il est important pour elles de ne pas affaiblir. On dit : Les dépenses coloniales inscrites au budget de la marine sont des dépenses de souveraineté. Qu'est-ce qu'une souveraineté qui n'imposerait que des charges sans compensation? Simple affaire d'amour-propre. Nous reconnaissons que cette question doit être envisagée à un point de vue plus élevé, c'est-à-dire au point de vue de la fraternité et du patriotisme. La France doit défendre son territoire colonial comme ses limites continentales, indépendamment de toute question d'utilité, et par le fait seul que ce territoire est français. En cas de guerre étrangère, il est évident qu'elle doit pourvoir dans la limite de ses moyens au salut de tous les citoyens, créoles ou habitans de la métropole; elle doit aussi prendre à ses frais les mesures de prévoyance qui consistent dans l'armement et l'occupation des postes fortifiés. Mais faut-il que le budget de la marine supporte ces dépenses? faut-il que la métropole fasse celles des institutions judiciaires? Le service central des colonies en France doit-il rester également à l'état de parasite de la marine? Les services judiciaires, s'ils continuent à figurer comme dépense de souveraineté sur le budget général de France, ne seraient-ils pas mieux placés dans les crédits ouverts au garde des sceaux? L'entretien et la solde des troupes de terre ne seraient-ils pas mieux placés au budget de la guerre? Les crédits alloués pour l'entretien des établissemens pénitentiaires ne seraient-ils pas plus naturellement inscrits au budget du ministère de la justice ou de l'intérieur? Enfin, si, ce qui est probable, chaque ministre repousse des charges dont son budget spécial a été exonéré jusqu'à présent, n'est-il pas possible de réorganiser un ministère des colonies, tel qu'il fut un instant constitué par boutade, pour être immédiatement détruit par caprice? Il ne nous appartient pas de faire œuvre de gouvernement, tout au plus peut-on se permettre d'indiquer des combinaisons administratives dont la réalisation peut présenter des difficultés qui nous échappent. Il convient, dans un travail tel que le nôtre, de se borner à l'énonciation d'une idée générale, qui d'ailleurs a déjà été émise en plein parlement. On l'a tout d'abord repoussée avec une fougue intertropicale. En général, nous le répétons, il serait bon qu'on n'abusât pas de ce système de discussion, qui consiste à objecter toujours

les opinions politiques ou les droits du patriotisme à l'exposé d'idées purement économiques et financières. Tout le monde est l'ami des colonies, et tout le monde s'accorde à reconnaître qu'on y est courageux et patriote; mais il n'est pas de bon goût de jeter sans cesse cette vérité à la tête de tous ceux qui se permettent d'examiner la situation commerciale, industrielle ou même politique de ces îles et d'en faire ressortir les inconvéniens, les faiblesses, les avantages ou les priviléges. C'est une tyrannie comme une autre qui tendrait à interdire toute contradiction, en déclarant ennemi des colonies quiconque s'expose à contrarier leurs intérêts bien ou mal entendus.

Pour terminer, disons bien nettement que les dépenses coloniales sont, dans notre humble opinion, mal classées au budget de la marine, qu'il faut les diminuer et les déplacer pour rendre aux administrateurs de notre établissement maritime et aux officiers-généraux qui le dirigent la pleine possession de leurs ressources et la pleine liberté de leurs mouvemens. Ne nous berçons pas, dans un calme plus ou moins précaire, d'idées de grandeur et d'expansion qui, hélas! ne sont pas de saison. Disons-nous que, dans la situation où les circonstances ont placé notre flotte, il serait très possible que, si nous étions attaqués, il n'y eût rien de mieux à faire que de la concentrer autour de nous pour couvrir nos frontières maritimes et empêcher les débarquemens. Que deviendraient alors les petites compétitions, les petits calculs d'intérêts individuels et les préférences politiques? Ils seraient noyés dans les nécessités de la défense générale, et Dieu sait si les colonies ne seraient pas fatalement laissées, au moins par intervalles, à leurs propres forces, comme cela est arrivé au commencement de ce siècle. Voilà la situation qu'il ne faut pas perdre de vue, et voilà pourquoi rien ne doit subsister qui puisse entraver le renouvellement et, au jour du danger, la liberté des mouvemens de notre marine.

PAUL MERRUAU.

LA NOUVELLE SÉRIE

DE LA

LÉGENDE DES SIÈCLES

DE M. VICTOR HUGO [1]

« Avec le monde a commencé une guerre qui doit finir avec le monde et pas avant : celle de l'homme contre la nature, de l'esprit contre la matière, de la liberté contre la fatalité... Dure à jamais le combat! il constitue la dignité de l'homme et l'harmonie même du monde. » C'est ainsi que Michelet, il y a près d'un demi-siècle, ouvrait son *Introduction à l'Histoire universelle*. Edgar Quinet, vers le même temps, résumait avec la même foi la même philosophie de l'histoire quand il disait si poétiquement : « Captif dans les bornes du fini, l'infini s'agite pour en sortir, et l'humanité qui l'a recueilli, saisie comme d'un vertige, s'en va, en présence de l'univers muet, cheminant de ruines en ruines sans trouver où s'arrêter. C'est un voyageur pressé, plein d'ennui loin de ses foyers. Parti de l'Inde avant le jour, à peine s'est-il reposé dans l'enceinte de Babylone qu'il brise Babylone, et, restant sans abri, il s'enfuit chez les Perses, chez les Mèdes, dans la terre d'Égypte. Un siècle, une heure, et il brise Palmyre, Ecbatane et Memphis, et, toujours renversant l'enceinte qui l'a recueilli, il quitte les Lydiens pour les Hellènes, les Hellènes pour les Étrusques, les Étrusques pour les Romains, les Romains pour les Gètes, les Gètes... Mais que sais-je ce qui va suivre? Quelle aveugle précipitation! Qui le presse? Com-

(1) 2 volumes; Calmann Lévy, 1877.

ment ne craint-il pas de défaillir avant l'arrivée? Ah! si dans l'antique épopée nous suivons de mers en mers les destinées errantes d'Ulysse jusqu'à son île chérie, qui nous dira quand finiront les aventures de cet étrange voyageur et quand il verra de loin fumer les toits de son Ithaque? » Ainsi, une guerre prodigieuse, un prodigieux voyage, et toujours, à voir les choses de haut, malgré les alternatives de succès ou de revers, de changemens heureux ou funestes, toujours l'ombre qui s'épaissit derrière nous, toujours la lumière qui se dégage plus pure et nous conduit au but divin, telle est la philosophie de l'histoire qui fut enseignée à notre siècle par une génération enthousiaste. Remontez un peu plus haut, vous trouverez sous le même rayon de foi et d'espérance les éloquentes paroles de Victor Cousin, les conceptions pénétrantes de Théodore Jouffroy, les poétiques rêveries de Ballanche. Chateaubriand, frappé de ces révélations, ne s'en est-il pas inspiré dans la préface de ses *Études historiques*, et Lamartine n'a-t-il pas résumé tout cela en d'admirables vers dans cette harmonie qu'il a intitulée *les Révolutions :*

Enfans de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va.
Que vous font les débris qui jonchent la carrière?
Regardez en avant et non pas en arrière;
Le courant roule à Jéhova!

On a besoin de se rappeler ces généreuses doctrines quand on lit les deux volumes que M. Victor Hugo vient d'ajouter à sa *Légende des siècles*. A travers bien des incohérences, la première partie de cette symphonie colossale renfermait quelques-unes des plus fortes inspirations de l'auteur. On pouvait admirer telle pièce et condamner telle autre, on pouvait être tour à tour ému, étonné, étourdi, emporté dans le tourbillon du poète, ou sentir dans tout son être la fatigue et l'ennui, l'ennui de ces procédés toujours les mêmes, la fatigue de ces coups violens assénés à tort et à travers. Il se trouvait pourtant que dans ces jeux de la force et du hasard, le hasard n'avait pas trop mal servi la force. La plupart des pièces de ce recueil étincelaient de beautés hardies; quelques-unes étaient des chefs-d'œuvre. Quant à la pensée même de l'ouvrage, elle n'avait rien qui pût inquiéter un esprit droit. A côté de l'histoire des âges, il y a la légende, qui peut la dénaturer quelquefois, mais qui souvent aussi, à la condition d'être bien comprise, la complète et l'éclaire. Tout ce domaine du symbole est le domaine du poète. L'auteur de *la Légende des siècles* s'y mouvait à l'aise, il créait des figures, inventait des royaumes, improvisait des annales, et, pour

cette histoire tout imaginaire, combinait une géographie toute fantasque. C'est le droit de la légende, et l'on ne pouvait qu'applaudir aux fantaisies de M. Hugo chaque fois que cette légende, dans une sorte de transposition symbolique, rendait exactement la physionomie des époques diverses. Il arrivait même de temps à autre que le poète légendaire était plus vrai que l'historien, ou du moins que l'historien d'un âge barbare, inspirant de sombres tableaux à ce légendaire du XIXe siècle, se trouvait tout naturellement complété à distance par une pensée supérieure à la sienne. Lisez dans Grégoire de Tours la dernière page du livre V, celle où le vieil historien raconte que l'un de ses confrères, un saint évêque, se promenant un jour avec lui près de la demeure du roi Chilpéric, dont ils venaient de se retracer les crimes, eut tout à coup une vision effrayante : « Pendant que nous nous promenions près de la demeure du roi, il me dit : Ne vois-tu pas au-dessus de ce toit ce que j'y aperçois? — J'y vois, lui dis-je, un second petit bâtiment que le roi a dernièrement fait élever au-dessus. — Et lui dit : N'y vois-tu pas autre chose? — Je n'y vois, lui dis-je, rien autre chose. — Supposant qu'il parlait ainsi par manière de jeu, j'ajoutai : Si tu vois quelque chose de plus, dis-le-moi. — Et lui, poussant un profond soupir, me dit : Je vois le glaive de la colère divine tiré et suspendu sur cette maison. » L'influence exercée par les sanglans récits du chroniqueur sur l'imagination de M. Victor Hugo est manifeste dans plusieurs poèmes de la première *Légende des siècles*. Qu'est-ce que Ratbert, par exemple? Le poète a beau le placer en Italie et en faire un empereur, je le reconnais bien, c'est un des Mérovingiens dont Grégoire de Tours a raconté les forfaits. Ceux-là faisaient tuer les femmes et les enfans de leurs frères assassinés; celui-ci, Ratbert, d'un signe donné au bourreau, fait tomber la tête du marquis Fabrice, pendant que le vieillard sanglote sur le corps de sa petite-fille étranglée :

Et voici ce qu'on vit dans ce même instant-là :
La tête de Ratbert sur le pavé roula,
Hideuse, comme si le même coup d'épée,
Frappant deux fois, l'avait avec l'autre coupée.
L'horreur fut inouie, et tous, se retournant,
Sur le grand fauteuil d'or du trône rayonnant
Aperçurent le corps de l'empereur sans tête...

Le glaive qui frappa ne fut point aperçu;
D'où vint ce sombre coup, personne ne l'a su.
Seulement, ce soir-là, bêchant pour se distraire,
Héraclius le Chauve, abbé de Joug-Dieu, frère
D'Acceptus, archevêque et primat de Lyon,
Étant aux champs avec le diacre Pollion,

Vit dans les profondeurs par les vents remuées
Un archange essuyer son épée aux nuées.

Cet archange vengeur qui essuie aux nuées son épée rouge de sang, c'est l'archange de Grégoire de Tours évoqué par le poète du XIXe siècle. Chez Grégoire, il menace; chez le poète, la menace est accomplie. On voit la marche des temps. L'évêque du VIe siècle ne pouvait que prédire le châtiment des vieilles tyrannies barbares; c'est à nous de montrer que le glaive suspendu s'est abaissé, exécutant la sentence de Dieu.

Voilà par quels traits se justifiait ce beau titre : *la Légende des siècles*. Le poète a-t-il oublié son inspiration première? se borne-t-il à rassembler des scènes bizarres, monstrueuses, où il n'y a plus ni siècles ni légende? se contente-t-il d'entasser des images sans nul souci de la pensée? Et s'il y a une pensée, quelle est-elle? M. Émile Montégut, parlant ici même, il y a dix-huit ans, de la première partie de *la Légende des siècles*, avertissait respectueusement l'illustre poète de l'erreur où il s'était engagé (1). Quoi! tant de forfaits, tant d'abominations! Le tableau des âges n'a-t-il donc à nous offrir que des tyrans et des scélérats? n'y a-t-il pas une bien autre légende de l'humanité, celle qui déroule à nos yeux de consolantes images, celle qui fait apparaître des figures si hautes, si pures, au milieu des époques les plus sombres? Ce n'était là pourtant, de la part de notre confrère, qu'un *prenez-y garde!* inspiré par une admiration profonde; il avait pressenti un danger pour le poète, et il le signalait loyalement. Sous la réserve de cette idée, on pouvait se laisser aller à son plaisir d'artiste et parcourir cette galerie de peintures épiques en ne faisant plus attention qu'au génie du maître, à la fougue de la forme et aux furies de la couleur. A côté des Ratbert, des Sigismond, des Ladislas, des barons Madruce, il y avait Charlemagne, et Roland, et Olivier, et le jeune Aymeri, celui qui prit Narbonne, et le vieil Eviradnus, celui qui sauva la belle Mahaut, marquise de Lusace, de l'infâme guet-apens de l'empereur d'Allemagne et du roi de Pologne. Les ténèbres n'empêchaient pas d'apercevoir la lumière. En traversant les gouffres de l'enfer, comme chez Dante, on pouvait compter sur les visions du purgatoire et les éblouissemens du paradis.

Rien de pareil dans cette seconde partie de *la Légende des siècles*. L'espérance que faisait concevoir la première ne sait plus où se prendre. Je ne parle pas de la puissance et de l'art, je parle du fond des idées. C'est le chaos. Nul chemin tracé, nulle indication lumineuse, pas la moindre image d'une marche en avant; efforts,

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1859.

progrès, espérance, sentiment de la vérité et de la vie, idée d'une destinée à comprendre et d'un but divin à poursuivre, on dirait que ce sont là désormais des mots vides de sens pour le poète. Un lecteur sérieux ne saurait aller jusqu'au bout de ces deux volumes sans ressentir une impression de découragement ou plutôt un mouvement de révolte. Où sommes-nous? dans quel monde? dans quelles ténèbres? Oh! si ce n'était là qu'une inspiration de désespoir, on en serait trop heureux. Le désespoir est chose poétique, c'est le cri de l'âme troublée jusqu'en son principe même, et des profondeurs d'où sort ce cri on sent à quelles sublimités elle aspirait. Celui qui est capable de chanter le désespoir est capable aussi, et plus qu'un autre, de chanter un jour l'espérance et la foi; l'impression désolante ici, c'est que l'auteur paraît à l'aise dans ces régions sans lumière. Il ne sait d'où vient l'humanité, il ne sait où elle va, peu lui importe. De nobles âmes, au commencement de ce siècle, ont allumé un flambeau qui bien des fois, éclairant leur marche, les a protégées contre elles-mêmes; lui, sans façon, en passant, il éteint la lueur protectrice et s'installe tranquillement en pleine obscurité. Ne dites plus, comme Michelet : « Avec le monde a commencé une guerre qui ne doit finir qu'avec le monde; » ne dites plus, comme Edgar Quinet : « Captif dans les bornes du fini, l'infini s'agite pour en sortir; » ne redites plus les doctrines que nous ont enseignées Cousin et Jouffroy, Chateaubriand et Lamartine, ce que tant d'autres ont répété, ce qui a soutenu tant de vaillans cœurs dans les épreuves de nos jours. Il n'y a plus de guerre à continuer, plus de voyage à terminer; il n'y a plus ni voie à suivre, ni vérité à poursuivre. La légende des siècles, c'est la nuit des siècles.

M. Victor Hugo semble avoir senti lui-même cette impression désastreuse de son œuvre. Il a essayé d'expliquer à sa manière l'étrange chaos qu'il propose à la contemplation de ses lecteurs. La première pièce du premier volume est évidemment une préface justificative. Il a eu, dit-il, une vision, et de cette vision est sorti ce livre. Il n'est pas défendu à la critique de supposer que le poète, comme c'est son droit, arrange ici très poétiquement les choses, et que cette vision d'où le livre est sorti est simplement un remords littéraire, l'aveu d'un embarras dont on ne peut que le louer, le sentiment d'une inquiétude philosophique et morale qui lui fait grand honneur. Que cette pièce ait été composée à Guernesey il y a quelques années ou à Paris il y a quelques mois, cela ne fait rien à l'affaire; l'enchaînement des idées est manifeste. Lancé à toute bride au milieu de ses imaginations chaotiques, le poète a jugé nécessaire d'expliquer pourquoi cette espèce d'épopée du genre humain présentait l'aspect d'un bouleversement effroyable. Il a com-

pris qu'il avait besoin d'une excuse. C'est justice de noter ce scrupule du poète et de lui en tenir grand compte.

L'auteur de *la Légende des siècles* a donc eu une vision. Rêve étrange! apparition monstrueuse! figurez-vous, si vous le pouvez, un mur gigantesque fait de chair vive et de granit brut. C'est un édifice et en même temps une multitude, c'est une muraille et une foule. Parfois le mur se déchire, et l'on aperçoit des salles immenses où siégent des vainqueurs soûls de crimes et d'encens; mais cette déchirure n'est pas nécessaire pour laisser voir quelle place occupe dans la hideuse Babel la race d'Adam et d'Ève. A vrai dire, toute cette construction se compose d'êtres humains. Le jaspe et le porphyre y frissonnent, le marbre y a le glaive au poing, la poussière pleure, l'argile saigne. Si une pierre s'en détache, on reconnaît un homme ou une femme. De temps à autre, un éclair frappant une des parois fait luire subitement des millions de faces. D'abord le poète ne devinait tout cela que d'une manière vague, comme à travers le voile d'une vapeur flottante, puis, à force d'y attacher ses regards fixes, il a fini par tout voir, l'ensemble et le détail, la masse cyclopéenne et l'habitant de chaque cellule :

> Chaos d'êtres montant du gouffre au firmament!
> Tous les monstres, chacun dans son compartiment;
> Le siècle ingrat, le siècle affreux, le siècle immonde;
> Brume et réalité! nuée et mappemonde!
> Ce rêve était l'histoire ouverte à deux battans,
> Tous les peuples ayant pour gradins tous les temps;
> Tous les temples ayant tous les songes pour marches;
> Ici les paladins et là les patriarches...

Mais non, voilà ce qu'on ne peut laisser passer sans une protestation énergique, non, cent fois non, ce n'est pas l'histoire ouverte à deux battans, c'est le pêle-mêle des âges, c'est la promiscuité des idées et des œuvres, un vrai pandémonium qui fait injure à toute la race humaine. L'auteur nous dit bien que cette muraille livide, ce bloc d'ombre, montait dans l'infini vers une clarté lointaine, et que la vision noire s'évanouissait dans l'aube d'un ciel blanchissant, mais cette espérance ne fait qu'apparaître, légère et inconsistante comme le feu follet des marécages. C'est une rime sans doute qui l'avait amenée, une autre rime l'emporte, et on ne la revoit plus.

Tandis que le poète considère toujours cette Babel de corps humains, deux grands bruits se font entendre aux deux bouts de l'horizon. D'un côté c'est l'esprit de *l'Orestie* qui souffle, de l'autre l'esprit de *l'Apocalypse*. L'un crie : Fatalité! l'autre crie : Dieu! et tous deux passent comme des chars formidables. Dieu ou fatalité, ce mot suffit pour renverser à jamais la cité des humains. Tout

s'écroule. *Le mur des siècles*, c'est ainsi que le poète appelle le titanique échafaudage qu'il vient de décrire, le mur des siècles chancelle et tombe. Il ne reste plus que des ruines, des blocs, de longues déchirures, des entassemens percés de trous énormes au fond desquels on aperçoit l'abîme. Voilà de quelle vision est sorti ce livre, la nouvelle série de *la Légende des siècles :*

De l'empreinte profonde et grave qu'a laissée
Ce chaos de la vie à ma sombre pensée,
De cette vision du mouvant genre humain,
Ce livre, où près d'hier on entrevoit demain,
Est sorti, reflétant de poème en poème
Toute cette clarté vertigineuse et blême;
Pendant que mon cerveau douloureux le couvait,
La légende est parfois venue à mon chevet,
Mystérieuse voix de l'histoire sinistre;
Et toutes deux ont mis leur doigt sur ce registre.

Et qu'est-ce maintenant que ce livre, traduit
Du tombeau, du passé, du gouffre et de la nuit?
C'est la tradition tombée à la secousse
Des révolutions que Dieu déchaîne et pousse;
Ce qui demeure, après que la terre a tremblé;
Décombre où l'avenir, vague aurore, est mêlé;
C'est la construction des hommes, la masure
Des siècles, qu'emplit l'ombre et que l'idée azure.
L'affreux charnier-palais en ruine, habité
Par la mort, et bâti par la fatalité,
Où se posent pourtant parfois, quand elles l'osent,
De la façon dont l'aile et le rayon se posent,
La liberté, lumière, et l'espérance, oiseau;
C'est l'incommensurable et tragique monceau
Où glissent, dans la brèche horrible, les vipères
Et les dragons, avant de rentrer aux repaires,
Et la nuée avant de remonter au ciel;
Ce livre, c'est le reste effrayant de Babel;
C'est la lugubre tour des choses, l'édifice
Du bien, du mal, des pleurs, du deuil, du sacrifice,
Fier jadis, dominant les lointains horizons,
Aujourd'hui n'ayant plus que de hideux tronçons,
Épars, couchés, perdus dans l'obscure vallée;
C'est l'épopée humaine, âpre, immense, — écroulée.

Comprenne qui pourra. Nous disions que M. Victor Hugo, éprouvant le besoin d'expliquer le désordre de son œuvre, faisait preuve d'un scrupule très honorable. Malheureusement c'est là que doit s'arrêter notre éloge; cette explication n'explique rien. Des mots! des mots! comme dit Hamlet. Comment le poète ose-t-il prétendre que ce mur vivant était d'abord un édifice aussi harmonieux que prodigieux, un édifice complet, régulier, logique,

Où tous les temps groupés se rattachaient au nôtre,
Où les siècles pouvaient s'interroger l'un l'autre,
Sans que pas un fît faute et manquât à l'appel?

Sa description même lui donne un démenti, puisqu'on y voit entassées au hasard les choses les plus disparates et l'histoire devenue un magasin de bric-à-brac : voici les paladins et les patriarches, voici Nemrod et Booz, Jason et Fulton, Eschyle et *la Marseillaise*, Bonaparte au pont de Lodi, non loin du Christ et de Néron; voici, détail important, les ciseaux d'or avec lesquels on mouchait la lampe dans l'antre d'une prophétesse biblique; voici les colliers que portait Tibère et que Tacite arrangeait en carcans; voici la chaîne d'or du trône qui s'en va naturellement aboutir au bagne; voici enfin, c'est le dernier trait, voici le braconnier terrible, Satan, qui, noir, riant, l'œil allumé, braconne dans la forêt de Dieu. Assurément tout cela n'est pas vulgaire, mais où est le sens? où est la suite des âges? où est l'harmonie des choses, cette harmonie qui résulte même des plus violens contrastes? Ce n'est donc pas l'esprit de *l'Orestie* et l'esprit de *l'Apocalypse* qui ont détruit la belle ordonnance dont le poète nous parlait tout à l'heure, cette ordonnance n'existait pas. Et à supposer même qu'elle ait existé, non pas dans la peinture déployée sous nos yeux, mais dans la pensée intime du poète, à supposer, dis-je, que le grand artiste, séduit par l'enchantement des rimes, comme les antiques voyageurs par les chants de la sirène, ait suivi l'appel des paroles sonores sans trop se rappeler son idée première, pourquoi donc seraient-ce *l'Orestie* et *l'Apocalypse* qui auraient détruit cette magnifique architecture? Quoi! les siècles sont là parfaitement disposés, chacun à sa place, chacun dans son groupe et pouvant tous s'interroger l'un l'autre; Eschyle parle, saint Jean parle, et la cité des âges n'est plus qu'un monceau de ruines! On aurait cru au contraire que des *Védas* à *l'Orestie* et de *l'Orestie* à *l'Apocalypse*, une pensée divine se dégage au fond du cœur de l'homme et que toute l'histoire en est éclairée.

Si le poète a voulu dire qu'avant les clameurs de la conscience humaine la barbarie dominait dans le monde et que l'éclat de ces grandes voix, comme la trompette du jugement, a fait crouler une construction maudite, sa pensée serait exprimée d'une façon bien équivoque et elle donnerait lieu à des objections non moins fortes. On serait obligé de protester encore au nom de la philosophie de l'histoire; il faudrait demander au sombre visionnaire pourquoi il enveloppe dans une telle malédiction ces milliers d'années pendant lesquelles la race d'Adam a si péniblement creusé son sillon et préparé des temps meilleurs. Nous savons trop quelle est la part du mal dans les choses de ce monde; est-ce une raison pour nier la part

du bien? et faut-il donc que les intermittences du jour, les défaillances et les erreurs des générations empêchent le penseur de reconnaître dans l'histoire générale de la famille humaine une marche continue vers la lumière?

Du fond de ce chaos que nous montre le poète et dont il a essayé bien vainement de justifier la conception, peut-être verrons-nous au moins surgir une idée, une lueur, une sympathie, un amour, quelque chose enfin qui nous révèle la philosophie de ce nouveau cycle de légendes. Quel est donc cette fois le héros cher à M. Victor Hugo? Dans chacune des phases de sa vie, l'illustre poète a toujours eu, à travers les inspirations les plus variées, une inspiration particulière, tantôt une grande figure, tantôt une grande passion, qui tenait pour ainsi dire le centre de son œuvre et autour de laquelle venait se ranger le chœur mélodieux de ses rêves. Sa grande figure, aux heures de la jeunesse, c'était celle de l'empereur. Il semblait dire comme Virgile :

In medio mihi Cæsar erit templumque tenebit.

Cette préoccupation se produisait chez lui sous maintes formes; il arrivait même qu'elle se dépaysait, — bien plus, qu'elle se déguisait, si je puis ainsi parler. Au quatrième acte d'*Hernani*, lorsqu'il fait grandir tout à coup celui qui va être Charles-Quint, lorsqu'il met sur ses lèvres ces ardentes paroles :

Empereur! empereur! être empereur! — O rage!
Ne pas l'être! — et sentir son cœur plein de courage!

ce qu'il a en vue manifestement, c'est l'idée du pouvoir impérial telle qu'il l'a conçue d'après Napoléon, beaucoup plus que la personne de Charles-Quint. Il en faut dire autant de son Barberousse dans *les Burgraves*. Le commentaire de ces figures glorifiées par lui sur la scène, ce sont les belles pièces dont il a enrichi de 1830 à 1840 l'éclatante série de ses recueils lyriques. Il suffit de rappeler dans *les Feuilles d'automne* les pages intitulées *Souvenir d'enfance* ou bien encore la *Rêverie d'un passant à propos d'un roi*. Dans les *Chants du crépuscule*, souvenez-vous de ces deux odes lancées d'une voix si pleine, si vibrante, l'une *A la Colonne*, l'autre *A Napoléon II*. Relisez dans *les Voix intérieures* l'ode *A l'Arc-de-Triomphe*. Enfin qui donc a écrit ces strophes indignées au sujet de je ne sais quelle bévue administrative offensant la mémoire de la duchesse d'Abrantès :

Puisqu'un stupide affront, pauvre femme endormie,
Monte jusqu'à ton front que César étoila,

C'est à moi, dont ta main pressa la main amie,
De te dire tout bas : Ne crains rien! je suis là!

Car j'ai ma mission! car, armé d'une lyre,
Plein d'hymnes irrités, ardens à s'épancher,
Je garde le trésor des gloires de l'empire :
Je n'ai jamais souffert qu'on osât y toucher!

Celui qui a écrit ces strophes au mois de février 1840, c'est le poète à qui nous devons *les Rayons et les Ombres*. Tel était d'ailleurs le ton général sous le règne de Louis-Philippe. C'était le temps où M. Thiers, dans son discours de réception à l'Académie française, rappelant les grandeurs du XIXe siècle, s'écriait : « Nous avons vu César, César lui-même! » C'était le temps où Michelet, dans ses cours du Collége de France, tenait le même langage à un auditoire passionné; c'était le temps où Edgar Quinet consacrait tout un poème épique à Napoléon. Seul, M. Auguste Barbier, dans son ïambe intitulé *l'Idole*, avait résisté à l'entraînement universel.

A partir de 1849 (il est inutile de montrer ici ce que Balzac appelle l'envers de l'histoire, c'est-à-dire les affaires privées derrière les événemens publics), la pensée dominante de M. Victor Hugo fut exactement le contre-pied de celle qui l'avait inspiré jusque-là. Il admirait l'empereur, l'empereur idéal, l'empereur de tous les temps, celui qui tient le glaive, la main de justice, et devant lequel s'inclinent les rois. Dès qu'il l'apercevait dans le monde, n'importe à quelle date, que ce fût au moyen âge ou pendant la renaissance, ou vers la fin de la révolution, il allait à lui et chantait. Ce sera le contraire dorénavant. Son idée maîtresse depuis 1849, c'est la haine implacable dont il poursuit l'empereur, je dis l'empereur de tous les temps, celui du moyen âge ou de la renaissance, comme celui des temps modernes. Telle est, par exemple, sa préoccupation continuelle dans la première partie de *la Légende des siècles*. Qu'est-ce que Ratbert? L'empereur féroce du moyen âge. Qu'est-ce que Sigismond? L'empereur félon du temps de la renaissance. Qu'est-ce que le baron Madruce? Un colonel mercenaire au service de l'empereur du XVIIe siècle, du lâche empereur écrasant ses peuples avec des étrangers qu'il paie. Au fond, c'est toujours la même figure, glorifiée naguère, aujourd'hui maudite.

Quel est donc le personnage qui va surtout occuper le poète en ce nouveau recueil de légendes épiques? même dans ce chaos, même dans *cette épopée humaine écroulée*, comme dit l'auteur, il est impossible qu'on ne découvre pas un héros préféré. Le voici, c'est le titan. Le premier volume du moins est consacré à sa gloire; chacun l'y reconnaîtra sans peine. Dans maintes pièces de ce vo-

lume, c'est le titan qui est au premier plan et qui joue le premier rôle. Ici, du fond de son antre, il défie les puissances supérieures et les appelle *tas de dieux*. Là, quand il a été vaincu par les olympiens, il laisse en tombant la terre si désolée, que cette défaite des géans a toutes les apparences d'un cataclysme universel. Les dieux ont ravagé la terre, ils ont souillé tout ce qui était le charme de l'antique nature, abaissé tout ce qui en était la grandeur et la gloire. Plus de fleurs dans les champs, plus de géans sous le ciel. Les cyclopes, fils puînés de Démèter, sont des lâches. Au lieu de continuer la lutte pour venger leurs aînés, les cadets se sont soumis aux vainqueurs; ils sont esclaves. Vulcain, le dieu cagneux, les emploie dans sa forge. Tout n'est pas fini cependant. Tournez la page, vous pourrez lire, si le livre ne vous tombe des mains, les prodigieuses aventures du grand vaincu enseveli sous la montagne; c'est Phtos, l'aîné des colosses terrassés. Il brise ses chaînes, il secoue les blocs de granit, il sonde, il creuse, il sape, il se fraie une route, traverse des cavernes de soufre et de lave, des lacs empestés, des marécages fétides, toutes *les casemates du chaos*. Est-il libre? Non pas. Au lieu de la montagne, c'est la terre tout entière qui pèse sur lui. Le voilà dans le puits de l'abîme; il va toujours, couvert de sang et de fange. Il descend, il tombe, il tourne, il s'enfonce,... où est-il? Quel est ce lieu sans nom? Ce n'est pas un lieu, ce n'est pas même le vide, c'est le néant, *la clôture à laquelle aboutissent les choses*. Ce néant toutefois, sans se soucier de la logique, il l'attaque avec rage; il est vrai que c'est en même temps une clôture, et qu'une clôture peut bien être dérangée par la main d'un titan. O puissance de la métaphore! Cette image le sauve; à coups de talon, à coups de poing, il ébranle la clôture; puis, les bras tendus, il étreint un bloc, l'écarte, pratique un trou dans le mur et se trouve, un peu ahuri sans doute, mais fort commodément, à la fenêtre.

Phtos est à la fenêtre immense du mystère.
Il voit l'autre côté monstrueux de la terre,
L'inconnu, ce qu'aucun regard ne vit jamais;
Des profondeurs qui sont en même temps sommets,
Un tas d'astres derrière un gouffre d'empyrées,
Un océan roulant au pli de ses marées
Des flux et des reflux de constellations;
Il voit les vérités qui sont les visions;
Des flots d'azur, des flots de nuits, des flots d'aurore,
Quelque chose qui semble une croix météore,
Des étoiles après des étoiles, des feux
Après des feux, des cieux, des cieux, des cieux, des cieux!
Le géant croyait tout fini; tout recommence!

Ce tout qui recommence, c'est l'infini. Phtos le voit en son entier, grâce à la fenêtre merveilleuse; *il voit le fond, il voit la cime!* On pense bien que ce spectacle doit le troubler un peu; si commodément qu'il soit accoudé à ce balcon, il éprouve des émotions contradictoires, il ressent par exemple *la joie obscure de l'abîme*, et en même temps, accablé de soleils, de météores, d'étoiles, de voûtes célestes succédant à des voûtes célestes, il subit *l'inexprimable horreur des lieux prodigieux*. N'importe, horreur ou joie, il a vu ce que nul n'a vu, il triomphe, et refaisant le même chemin, remontant le même puits, traversant les mêmes cavernes, escaladant les mêmes entassemens de rochers, grave, hautain, foudroyé, offrant aux regards *la difformité sublime des décombres*, il surgit tout à coup au milieu des olympiens, pour leur crier : O dieux! il est un Dieu.

Tout cela pouvait se dire plus simplement, sans que la poésie eût rien à y perdre. N'insistons pas toutefois; avec ces imaginations sans frein, la critique serait trop aisée. Ce qui attire ici notre curiosité, c'est la philosophie des religions, partie si considérable de la philosophie générale de l'histoire. M. Victor Hugo ne se contente pas d'être le plus colossal et plus cyclopéen des poètes; on le blesserait assurément, si on négligeait d'étudier chez lui le penseur. Il a sa philosophie des religions dans *la Légende des siècles* comme il a sa philosophie de l'histoire. Hélas! l'une et l'autre se ressemblent trop. Nous avons réclamé tout à l'heure contre cette philosophie de l'histoire qui supprime la grande loi morale, la loi du mouvement et du progrès; il faut protester aussi contre une philosophie des religions qui fausserait à la fois l'idée de Dieu et l'idée de l'homme.

Le titan, pour se venger des dieux, découvre et annonce le Dieu unique. Fort bien. Ces vieux symboles peuvent être interprétés de bien des manières. L'interprétation proposée dans les poèmes de M. Hugo n'a rien qui choque ni la philosophie ni l'histoire. Elle se rattache même à l'interprétation chrétienne du mythe de Prométhée. Plusieurs pères de l'église ont vu dans le supplicié du Caucase une image de l'humanité avant la venue du Messie, et le *Prométhée délivré*, non pas celui d'Eschyle, perdu pour nous aujourd'hui, mais celui que concevait leur imagination apparaissait aux lettrés des vieux âges chrétiens comme un symbole de l'affranchissement des âmes par l'Évangile. C'est la haute conception que l'auteur d'*Ahasvérus* a réalisée avec noblesse dans son drame de *Prométhée*, lorsqu'il nous montre au troisième acte les archanges Michel et Raphaël venant briser les chaînes du bon titan et percer d'une flèche le cœur du vautour. Mais ce rôle de titan n'est beau qu'à la condition de représenter quelque chose d'humain. Ce qui fait la gran-

deur de Prométhée, c'est sa tendresse pour l'homme. Si le géant n'est qu'un être immense, un lutteur énorme, un bloc de muscles et d'os, le type de la révolte contre une divinité supérieure, ses aventures nous toucheront peu. Le titan de M. Hugo a-t-il le moindre rapport avec l'humanité? Je ne vois qu'un seul passage où l'homme soit nommé dans ces titaniques légendes :

> Jadis la terre était heureuse, elle était libre,
> Et, donnant l'équité pour base à l'équilibre,
> Elle avait ses grands fils, les géans; ses petits,
> Les hommes...

Et le poète refait à sa manière une description de l'âge d'or. Malheureusement, c'est lui seul qui parle, le titan ne dit rien. De ce frère inférieur, le titan ne paraît avoir aucun souci. Ce n'est pas pour lui qu'il se bat et qu'il souffre. Ah! que nous voilà loin de Prométhée, du Prométhée d'Eschyle et du Prométhée d'Edgar Quinet! Décidément, ce Phtos n'est qu'un acrobate colossal, étonnant le monde, sans profit pour personne, par d'épouvantables tours de force.

C'est lui pourtant qui, de la fenêtre ouverte à coups de poing sur l'infini, a découvert le Dieu unique. Si cela est, le service n'est pas médiocre. Voyons donc quel est ce Dieu. Il y a trois ou quatre poèmes dans lesquels M. Victor Hugo prétend nous faire entrevoir, au-delà de tous les mondes, au-delà de toutes les théogonies, au-delà de toutes les religions, le Dieu de l'Immensité. La place même que ces poèmes occupent dans l'ensemble de l'œuvre est significative; les uns forment le début du premier volume, les autres terminent le second. C'est le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga; entre ces deux termes est comprise toute la philosophie religieuse de *la Légende des siècles*. La première de ces pièces est intitulée *Suprématie*. Trois grands dieux, Vayou le dieu du vent, Agni le dieu de la flamme, Indra le dieu de l'espace, s'assoient sur le zénith et se disent : Nous sommes les seuls dieux. Tout à coup apparaît une lumière *ayant les yeux d'une figure*. Les dieux s'étonnent. Agni et Indra chargent Vayou d'aller voir ce que c'est que cette lumière. — Qu'es-tu? lui demande Vayou. — Toi-même, qu'es-tu? répond la figure lumineuse. — Je suis Vayou, le dieu du vent, et d'un souffle je puis emporter la terre à travers les étoiles. — Emporte donc ce brin de paille, dit l'apparition. Le dieu fait rage, démuselle les ouragans, déchaîne toutes les meutes de l'air, fait trembler l'univers de la base jusqu'au sommet. La tempête a épuisé ses forces, le brin de paille n'a pas bougé. Le dieu de la flamme sera-t-il plus heureux? Agni va trouver l'apparition et le même dialogue s'engage : — Qu'es-tu? — Qu'es-tu toi-même? — Je suis le dieu

de la flamme, et je puis brûler les mondes, les soleils, tout ce qui existe aux quatre points cardinaux. — Brûle donc ce brin de paille. — Agni frappe du pied et fait jaillir des fournaises qui versent des torrens de feu sur l'humble fétu. La tempête embrasée a lancé toutes ses laves, le brin de paille est toujours là. C'est le tour du dieu Indra. — Qu'es-tu? dit-il à l'apparition. — Toi-même, qu'es-tu? — Je suis le dieu de l'espace, j'embrasse tout, je vois tout, rien ne saurait m'échapper; si un être cessait d'être visible à mes regards, c'est lui qui serait Dieu, non pas nous.

— Vois-tu ce brin de paille?
Dit l'étrange clarté d'où sortait une voix.
Indra baissa la tête et cria : — Je le vois.
Lumière, je te dis que j'embrasse tout l'être;
Toi-même, entends-tu bien, tu ne peux disparaître
De mon regard, jamais éclipsé ni décru!

A peine eut-il parlé qu'elle avait disparu.

Le symbole est si étrange qu'on l'a pris pour une mystification. Le dieu Vayou particulièrement appelait la parodie. Le moyen de croire que ce dieu burlesque ne fût pas une invention du hardi poète! Ce qui est une invention, et une invention des plus saugrenues, c'est l'idée d'emprunter ce personnage aux théogonies indo-iraniennes et de le jeter sans façon à la tête du lecteur ébahi. S'il se trouve à Paris, à Londres, à Berlin, un petit groupe de mythologues capables de s'intéresser au dieu Vayou, est-ce donc pour ce public tout spécial que M. Hugo a composé sa pièce? J'ose lui dire qu'il s'est trompé. Il n'apprendra rien aux maîtres et fera rire les profanes, ou plutôt, pour des raisons différentes, il provoquera la même gaîté chez les uns et les autres. J'ouvre le livre qu'un jeune savant, M. James Darmesteter, va soumettre prochainement à la faculté des lettres de Paris, et j'y trouve de curieux détails. Si le mot Vâyu, dans les Védas, signifie le vent et le dieu du vent, la personne du dieu dans la trinité indo-iranienne est bien autrement complète. « Dans l'Avesta, dit M. Darmesteter, Vâyu est un dieu qui agit dans les hauteurs, un dieu qui frappe, un dieu conquérant, conquérant de la lumière, anti-démoniaque; dieu à la lance aiguë, à la large lance, à la lance pénétrante, tout lumineux, fort entre les forts, rapide entre les rapides; un dieu retentissant, aux anneaux sonores, au casque d'or, au collier d'or, au chariot d'or, à la roue d'or, aux chaussures d'or, à la ceinture d'or, à l'arme d'or (1). »

(1) Voyez *Ormazd et Ahriman, leurs origines et leur histoire*, par James Darmesteter, 1 vol.; Paris, Vieweg.

Est-ce que ce dieu brillant, actif, anti-démoniaque, vaillant soldat du bon principe, ne méritait pas d'être représenté par le poète autrement que sous les traits d'un monstrueux souffleur aussi enragé qu'impuissant? Et surtout, sans chicaner plus longtemps l'audacieux visionnaire sur ses fantaisies mythologiques, est-ce qu'il ne pouvait montrer par de plus grandes images la *suprématie* qu'il essaie de glorifier? Ce colloque du tout-puissant avec les divinités indo-iraniennes a vraiment quelque chose de puéril.

Tel est en effet le sens de cette scène; il s'agit de montrer le vrai Dieu à une distance infinie de toutes les divinités du vieil Orient, de même que dans le poème du *Titan* il s'agit de montrer le même dieu, le dieu unique, le seul très haut, le seul tout-puissant, à une distance infinie de l'Olympe hellénique. L'idée est excellente; pourquoi le poète l'exprime-t-il sous une forme si bizarre? En face des trois dieux indo-iraniens assis sur le zénith, qu'est-ce que cette lumière qui a les yeux d'une figure? Et là-bas, à l'extrémité des mondes que le titan aperçoit de sa fenêtre, au-delà des espaces, au-delà des cieux, qu'est-ce que ce signalement de Polyphème auquel il reconnaît le tout-puissant :

> O stupeur! il finit par distinguer, au fond
> De ce gouffre où le jour avec la nuit se fond,
> A travers l'épaisseur d'une brume éternelle,
> Dans on ne sait quelle ombre énorme, une prunelle!

Ainsi, une lumière avec les yeux d'une figure, une prunelle dans une ombre énorme, voilà le dieu souverain devant lequel disparaîtront les dieux de l'Orient et de la Grèce! Le poète répondra sans doute qu'il s'agit des temps primitifs et que les pressentimens de l'unité divine dans les sociétés barbares ne sauraient être exprimés avec l'idéale sublimité des âges philosophiques. Rien de plus juste; ce n'est pas dans ces premières pièces, c'est dans les dernières qu'il faut chercher la théodicée de l'auteur. Les trois poèmes qui terminent le second volume nous donnent le résumé de sa philosophie religieuse. L'un s'appelle *le Temple*, l'autre est adressé *à l'Homme*; le troisième a pour titre le mot *Abîme*. Ce sont trois expressions d'une même doctrine. Dans le temple que sa pensée construit se dressera une statue immense, vêtue d'un voile insondable, qui figurera le dieu certain et ignoré. Le temple n'aura point de Coran, point d'arche, point de dogmes, point de prêtres, point de culte, rien de ce qui peut être contesté par la raison, et, n'ayant à craindre aucune attaque, il sera bien sûr de rester toujours debout après que tous les autres temples auront croulé. La statue voilée aura l'air de rêver au cosmos; immobile et muette, elle agira pour-

tant et parlera. Tous les hommes sentiront son pouvoir, toutes les âmes entendront sa voix. Les méchans seront mal à l'aise dans son voisinage, mais les bons, les augustes, les penseurs, les sages, sentiront le plein jour sur leur âme,

Comme sous le regard d'une énorme prunelle.

Cette prunelle énorme, — car à la fin comme au début le poète tient à ses images, — est-elle le point lumineux vers lequel doit se diriger la pauvre race des humains? Non, elle perdrait son temps et sa peine. C'est ce que lui signifie l'auteur de *la Légende des siècles:* — *Si tu vas devant toi pour aller devant toi*, ô homme, c'est bien; il faut que l'homme se meuve. Va, marche, jette la sonde; mais, sache-le bien une fois pour toutes : jamais tu n'arriveras, jamais tu ne trouveras ce que tu cherches. Une trop grande distance te sépare de l'être infini. Ton sentiment religieux aura beau changer d'idéal, de forme, de culte, la religion la plus pure sera toujours vaine, car elle sera toujours infiniment loin de la cause des causes.

C'est pour mettre en relief cette théorie désolante que le poète a écrit les pages intitulées *Abîme*. Écoutez : l'homme parle, l'homme du XIXe siècle et l'héritier de tous les âges; il vante ses luttes, ses conquêtes, ses trésors, il s'appelle Platon, César, Dante, Shakspeare, il a la science et l'art, le génie et la force, il fonde, il crée, et ce que la nature ne fait qu'ébaucher, c'est lui qui l'achève. « Terre, dit-il, je suis ton roi. — Tu n'es que ma vermine, » répond la Terre, et, comparant sa puissance, sa fécondité, son renouvellement perpétuel, à la destinée éphémère des fils d'Adam, elle triomphe en d'orgueilleuses paroles. Saturne, qui l'a entendue, lui impose silence : Convient-il à la chétive planète d'élever si haut la voix? Qu'est-ce que ce grain de sable, avec un grain de cendre pour satellite, auprès de Saturne, et de son immense anneau, et des sept lunes qui lui font cortége? Paix! dit le Soleil; Terre, Saturne, vous n'êtes que mes vassales, c'est moi qui suis le souverain. Vous n'êtes que le bétail, c'est moi qui suis le pasteur. Sans moi, que seriez-vous? Un chaos de fange. Je suis la loi qui vous donne l'ordre, je suis le feu qui vous donne la vie. Il faut entendre alors de quel ton Sirius parle au Soleil et quelles humiliations il lui inflige : il l'appelle atome, poussière, *espèce de clarté*, il le traite de gardeur de planètes, il lui demande s'il y a de quoi être si fier, pour sept ou huit moutons qu'il mène paître dans l'azur; lui, dans son orbe immense, il emporte

Mille sphères de feu dont la moindre a cent lunes.
Le sais-tu seulement, larve qui m'importunes?

Que me sert de briller auprès de ce néant?
L'astre nain ne voit pas même l'astre géant.

Mais Sirius, l'astre géant, est humilié à son tour par Aldebaran, Aldebaran est humilié par Arcturus, Arcturus par la comète, la comète par septentrion, septentrion par le zodiaque, le zodiaque par la voie lactée, la voie lactée par les nébuleuses, les nébuleuses par l'infini, lequel enveloppe tout l'être, toutes les variétés de l'être, et ramène la multiplicité discordante à sa mystérieuse unité. Cet infini lui-même a-t-il le droit de parler? Non, Dieu seul a ce droit, car Dieu seul peut prononcer le dernier mot, Dieu seul peut dire :

Je n'aurais qu'à souffler, et tout serait de l'ombre.

Certes voilà un concert grandiose. Est-il bien sûr pourtant que ce soit une poétique image de la vérité? M. Victor Hugo, en voulant glorifier Dieu à sa manière, n'a-t-il pas contre lui la conscience de tous les siècles? N'y a-t-il pas dans cet abaissement de la créature humaine une diminution du Créateur? Entre cet homme qu'il traite de vermine et cette Divinité sans médiateur, placer comme des barrières sans fin ces masses énormes, n'est-ce pas se faire l'idée la plus fausse du mystère de la vie? C'est aux métaphysiciens de rectifier ici les conceptions du poète. Pascal aussi appelle l'homme un ver de terre, mais avec quelle magnificence il le relève! S'il lui défend de se vanter, comme il lui défend de s'abaisser! Le roseau pensant, chez le grand chrétien de Port-Royal, est supérieur à l'univers qui l'écrase; chez l'auteur de *la Légende des siècles*, le roseau pensant est écrasé par l'univers, et l'on ne voit rien qui lui rende le sentiment de sa dignité. Au reste, sans redire ici des paroles que tout le monde sait par cœur, je signalerai seulement une page peu connue qui répond, non pas certes avec plus de grandeur, mais avec plus de précision, aux doctrines de M. Victor Hugo. Lisez ce *Discours de métaphysique* composé par Leibniz *dans un endroit où quelques jours durant il n'avait rien à faire ;* on dirait la réfutation expresse de tout ce que le poète vient d'affirmer dans sa philosophie de l'*Abîme*. Dieu, dit Leibniz, est *le chef des esprits, le monarque absolu de la plus parfaite cité ou république, telle qu'est celle de l'univers composée de tous les esprits ensemble, car il est aussi bien le plus accompli de tous les esprits qu'il est le plus grand de tous les êtres.* Leibniz explique ensuite que la fonction des substances étant d'exprimer Dieu et l'univers, les substances qui l'expriment avec connaissance de ce qu'elles font l'expriment bien mieux sans comparaison que les natures brutes et incapables de connaître. Les natures inintelligentes, la Terre et Saturne, le Soleil

et Sirius, Aldebaran et Arcturus, le zodiaque et la voie lactée, ne font que refléter la grandeur de Dieu; les natures intelligentes la reflètent et la connaissent. Entre les unes et les autres, la différence est aussi grande *qu'entre le miroir et celui qui voit*. Ainsi, dit-il encore, « Dieu étant le plus grand et le plus sage des esprits, les êtres avec lesquels il peut pour ainsi dire entrer en communication et même en société le doivent toucher infiniment plus que le reste des choses... Les seuls esprits sont faits à son image et quasi de sa race ou comme enfans de la maison... Un seul esprit vaut tout un monde... Cette nature si noble des esprits fait que Dieu tire d'eux infiniment plus de gloire que du reste des êtres, ou plutôt les autres êtres ne donnent que de la matière aux esprits pour le glorifier. » N'est-ce pas là, je le demande, une réfutation péremptoire? Si M. Victor Hugo était un athée, ces raisonnemens ne le toucheraient pas, mais, puisqu'il croit à l'esprit tout-puissant, il lui est impossible d'échapper à l'argumentation de Leibniz.

Et dans cette lutte inattendue, de quel côté se trouve l'avantage, non plus pour le fond des idées, mais pour la poésie même? Quelle est la plus poétique de ces deux conceptions : ici, un dieu dont la gloire ne se reflète que dans les splendeurs de la matière, là un dieu non-seulement reflété dans des millions de soleils, mais connu, servi, aimé, glorifié, par d'innombrables légions d'esprits? Poser la question, c'est la résoudre. M. Victor Hugo a passé à côté du plus grand sujet, et c'est Leibniz qui est ici le vrai poète. Pourquoi? parce qu'au lieu de s'attacher à un dieu sans rapport avec l'humanité, à un dieu qui n'est que force, puissance, énormité, nature inaccessible et incommunicable, il s'attache par-dessus tout à la *qualité morale* du saint des saints. « C'est pourquoi, dit-il avec une simplicité magnifique, cette qualité morale de Dieu qui le rend seigneur ou monarque des esprits, le concerne pour ainsi dire personnellement d'une manière toute singulière. C'est en cela qu'il s'humanise, qu'il veut bien souffrir des anthropologies, et qu'il entre en société avec nous comme un prince avec des sujets... Les anciens philosophes ont fort peu connu ces importantes vérités : Jésus-Christ seul les a divinement bien exprimées, et d'une manière si claire et si familière que les esprits les plus grossiers les ont conçues : aussi son évangile a-t-il changé entièrement la face des choses humaines (1). »

La théodicée de M. Victor Hugo, en cette nouvelle série de *la Légende des siècles*, est donc aussi erronée que sa philosophie de

(1) Voyez ce *Discours de métaphysique* dans le recueil que M. Foucher de Careil a publié sous ce titre : *Nouvelles lettres et opuscules inédits de Leibniz*; 1 vol. Paris, 1857.

l'histoire. Dans sa transfiguration légendaire des âges, il est vaincu par Michelet et Quinet, par Cousin et Jouffroy, par Chateaubriand et Lamartine; il est vaincu dans ses peintures de l'infini par la sublimité métaphysique de Leibniz. Quand il s'occupe des choses d'ici-bas, il supprime l'idée du progrès; quand il s'occupe des choses d'en haut, il supprime l'idée du dieu moral. Ses deux erreurs font également injure à la majesté divine et à la dignité humaine.

Ceux qui s'étonneraient de nous voir discuter à fond des pages qui relèvent surtout de l'imagination épique montreraient qu'ils connaissent mal M. Victor Hugo. Il y a longtemps que Sainte-Beuve caractérisait très finement une notable part de son génie en l'appelant un Franc, un barbare, initié à toutes les subtilités byzantines. La composition des deux volumes (nous l'annoncions tout à l'heure, et l'on peut voir maintenant si nous avions raison) indique le dessein manifeste de donner une théologie pour enseigne et pour cadre à son *épopée humaine écroulée*. Ce serait faire tort à l'auteur que de considérer cet ouvrage comme un simple recueil de poèmes et de légendes. On y découvre une pensée plus haute, pensée bonne ou mauvaise, mais significative, et qui appelle la discussion. Cette pensée une fois jugée, notre tâche est presque finie. Il ne nous reste plus qu'à marquer d'un trait les principales pièces de l'ouvrage, à signaler celles qui souffrent des erreurs fondamentales du poète, et celles qui par la vertu de sa baguette magique échappent à l'influence funeste.

Le désordre que révèle le conception générale du livre devait nécessairement se retrouver dans un grand nombre des pièces qui le composent. De là les disparates, les incohérences, les voix qui grincent, les chants qui détonnent. A côté de ces pans de murailles dont les brèches superbes excitent l'admiration, on aperçoit je ne sais quels détritus, des fouillis de mots, des tronçons d'idées, ou plutôt, pour employer les termes qui reviennent si souvent sous la plume du poète, des amoncellemens, des échevellemens, des enchevêtremens monstrueux. Les pensées les plus fausses y sont mêlées sans cesse aux sentimens les plus nobles, les fantaisies les plus obscures aux plus lumineuses inspirations. Quand Xerxès fait frapper l'Hellespont de trois cents coups de fouet, c'est une belle idée de montrer Neptune irrité créant Léonidas, et de ces trois cents coups formant les trois cents Spartiates des Thermopyles; mais pourquoi, dans la pièce suivante, faire tenir à Thémistocle un discours si peu grec, un discours plein d'élans héroïques il est vrai, mais plein aussi de déclamations puériles, discours de capitan qui *crache au visage du destin?* C'est une idée dramatique de montrer

le vieux Welf, castellan d'Osbor, résistant au duc de Thuringe, au roi d'Arles, à l'empereur d'Allemagne, bravant les sommations de la diète de Spire, refusant de livrer son château-fort, tenant en échec des milliers de piques, et attiré dans un piége par la voix d'une pauvre mendiante mourant de faim et de froid; mais, sans parler du rôle odieux qu'il attribue au pape Sylvestre dans cette histoire trop naïve, comment le poète accorde-t-il avec les idées générales de son livre cette étrange glorification de l'aristocratie féodale? C'est une pensée généreuse de protester par les clameurs du comte Félibien, par le dédain de Masferrer, contre les tyrannies et les violences; mais qu'est-ce que cette manie de vouloir que les empereurs et les rois aient toujours été des bandits, qu'il n'y ait jamais eu parmi les souverains de vrais chefs de peuple, des protecteurs, des pasteurs, des gardiens de la loi, chargés de la défense de tous contre les despotismes d'en bas? Et s'il parle de la révolution, s'il veut absolument faire rimer *Sieyès* avec *facies*, s'il ne peut se priver du plaisir de traiter à sa façon les guerres civiles de notre siècle, pourquoi ne porte-t-il pas dans ces sujets l'impartialité qui convient au penseur? N'a-t-il pas donné dans un autre recueil un assez libre cours à ses ressentimens personnels? Est-ce qu'il n'y a eu en France, depuis quatre-vingts ans, qu'un seul genre de coups d'état? est-ce que le 18 fructidor n'a pas donné l'exemple au 18 brumaire? Condamnons également tous ces actes, la justice le veut. Sinon, gardons le silence. Quand M. Victor Hugo s'obstine dans une inspiration de haine, sans permettre à l'équité de faire la part de chacun, il nous rappelle ces vers, écrits par Sainte-Beuve il y a une vingtaine d'années, et qui coururent alors dans le monde des lettres, ces vers inédits où il peint un Cyclope, un Polyphème,

> Qui, du haut de son rocher noir,
> L'œil en feu, l'âme en frénésie,
> Debout, farouche, horrible à voir,
> Lance des blocs de poésie.

Revenons aux lettres et notons ce mot de Sainte-Beuve, qui, avec sa pénétration merveilleuse, avait si bien deviné la théorie du *mur des siècles*; ce sont bien des blocs de poésie, comme il disait. Il faut ajouter que dans ces blocs les concetti ne manquent pas. C'est ce qui rend les procédés de M. Victor Hugo si faciles à imiter. Il y a des gens d'esprit qui excellent à parodier ces grands mots, ces grands vers, sublimités inintelligibles mêlées de trivialités prétentieuses. On les écoute et on rit, sans que ce franc rire porte atteinte au génie du poète. Mais que dire lorsque ces parodies se rencontrent dans son texte même? Majorien, prétendant à l'empire, est

dans son camp de Germanie, et, debout derrière les créneaux, il parle à un barbare que suit une horde immense. Ce barbare lui offre son aide, il est bref, hautain, armé d'une foi invincible; on reconnaît Attila, le chef des *Sans-nombre*. Si Majorien veut la paix, Attila le fera roi. Majorien doute de la promesse du barbare et lui dit que ses frères ont été battus par les soldats de Rome. Savez-vous ce que le chef des Huns lui répond? Il lui lance un calembour :

Nous n'avons de battu que le fer de nos casques.

Un calembour, dis-je, et de plus un contre-sens, puisque le fer battu « ne prend de l'éclat qu'en perdant de sa solidité. » C'est Buffon qui, dans son *Discours sur le style*, donne cette leçon de métallurgie au roi des Huns. Rappeler Buffon en chantant Attila, n'est-ce pas une parodie des plus drôles? Supposez aussi que, dans une imitation fantasque de M. Victor Hugo, un esprit moqueur fasse dire à l'homme du XIXe siècle, tout enivré de sa force et de ses conquêtes : J'ai supprimé le temps, j'ai rapproché les distances, j'ai réduit le géant Espace à la condition d'un misérable nain;

Je fais causer le Rhin, le Gange et l'Orégon,
Comme trois voyageurs dans le même wagon;

Ne sera-t-on pas charmé d'une pareille trouvaille? Bravo, s'écriera-t-on; quelle fine critique! quelle parodie exquise! Eh bien! ce n'est pas une parodie. L'écrivain qui a trouvé tout cela, l'écrivain qui se permet ces calembours et ces drôleries, c'est le poète lui-même, le poète de *la Légende des siècles*, celui qui, dans *l'Année terrible*, s'adressant à l'honorable général Trochu, l'apostrophe en ces termes : *participe passé du verbe tropchoir*...

Il en coûte d'insister sur les critiques quand on aimerait à signaler des pages irréprochables. Par malheur, si la verve, la force, l'imagination, une puissance de style prodigieuse, éclatent à chaque pièce du recueil, les pages sans reproches sont bien rares. Parmi les meilleurs tableaux de cette galerie, le sentiment public a déjà indiqué *Jean Chouan* et le *Cimetière d'Eylau :* ici un touchant épisode des guerres de la Vendée, là un récit, familièrement épique, tiré des batailles de l'empire. Ce qui a charmé tous les cœurs dans ces deux poèmes, c'est l'inspiration humaine, la sympathie profonde. Oh! que M. Victor Hugo a tort de ne pas faire vibrer plus souvent cette corde qu'il manie en maître! Qu'on est heureux ici d'oublier l'histoire sans âme et la métaphysique sans lumière! *Sunt lacrymæ rerum*. Les commisérations du poète pour les héroïsmes cachés, ses tendresses pour les dévoûmens obscurs, l'ont toujours

admirablement inspiré. Il faut dire la même chose de son respect de l'enfance. Qui donc a mieux parlé des enfans que l'auteur des *Feuilles d'automne*? On le retrouve tout entier, ce poète des plus beaux jours, dans l'*Idylle du Vieillard*, quand il disserte avec tant de grâce sur le bégaiement de la première année:

Trébucher, chanceler, bégayer, c'est le charme
De cet âge où le rire éclôt dans une larme.
O divin clair-obscur du langage enfantin!
L'enfant semble pouvoir désarmer le destin...
L'innocence au milieu de nous, quelle largesse!
Quel don du ciel! Qui sait les conseils de sagesse,
Les éclairs de bonté, qui sait la foi, l'amour,
Que versent, à travers leur tremblant demi-jour,
Dans la querelle amère et sinistre où nous sommes,
Les âmes des enfans sur les âmes des hommes?

C'est la même inspiration qui a dicté le poème si tendre intitulé *Petit Paul*, c'est un sentiment analogue qui a produit le sinistre tableau inscrit sous ce nom : *Question sociale*. Voilà le vrai Victor Hugo. Si je voulais passer en revue toutes les pièces du recueil, j'aurais à signaler comme une fantaisie étincelante, comme une œuvre pleine de cœur et de poésie, la légende de *l'Aigle du casque*; quel que soit pourtant l'éclat de la fantaisie dans l'œuvre de M. Hugo, il faut toujours en revenir, quand on cherche le mieux, à tout ce qui rappelle chez lui l'étude sincère de la vie, la sympathie cordiale, la préoccupation des misères humaines. Le *Petit Paul* et la *Question sociale* d'une part, de l'autre *Jean Chouan* et *le Cimetière d'Eylau*, tels sont les chefs-d'œuvre de cette seconde série de *la Légende des siècles*.

On raconte qu'un éditeur contemporain, ayant proposé à M. Victor Hugo de publier un choix de ses poésies, un choix composé avec soin et pouvant donner de son inspiration une idée lumineuse que ne voilerait aucun nuage, reçut du poète une réponse conçue à peu près en ces termes : « Le voyageur qui revient du Mont-Blanc a-t-il l'idée de ramasser un caillou et de dire : Voilà la montagne? » Ce n'est là peut-être qu'une invention satirique, une petite légende littéraire du XIXe siècle; mais, si par hasard l'histoire se trouvait exacte, il est certain que l'illustre poète en aurait le démenti, car l'avenir lui donnerait tort. Ce qu'il refuse de faire pour nous, l'avenir le fera pour nos fils. Dans cette œuvre si glorieuse et si mêlée, la postérité choisira. Elle aura le droit d'être vigilante en son admiration, car il s'agira de faire honneur au maître qui, l'un des premiers parmi les premiers, a écrit quelques-

uns des plus beaux vers de la poésie française. Je le vois d'avance, cet écrin splendide, je le vois rempli non pas de cailloux, comme dit le poète, mais de diamans. L'introduction du recueil sera empruntée à une page des *Rayons et des Ombres*. On y lira les vers que M. Victor Hugo, il y a trente-sept ans, adressait à un grand statuaire :

Considère combien les hommes sont petits,
Et maintiens-toi superbe au-dessus des partis!
Garde la dignité de ton ciseau sublime.
Ne laisse pas toucher ton marbre par la lime
Des sombres passions qui rongent tant d'esprits.
Michel-Ange avait Rome, et David a Paris.
Donne donc à ta ville, ami, ce grand exemple,
Que, si les marchands vils n'entrent pas dans le temple,
Les fureurs des tribuns et leur songe abhorré
N'entrent pas dans le cœur de l'artiste sacré.

Ce livre d'or, où devra briller le cœur de l'artiste, ne renfermera donc que les pages sublimes ou charmantes, terribles ou gracieuses, que protégera toujours le sentiment de l'humanité. Les haines, les violences, les injustices, les impiétés, tout ce qui abaisse l'homme, tout ce qui diminue Dieu, en sera impitoyablement retranché. On n'y verra pas non plus ce qui fait tort à la gravité du poète et provoque le sourire : plus de titan à la fenêtre dans le puits de l'abîme, plus d'Attila faisant des concetti, plus de ces grands fleuves associés par la rime dans le même compartiment de chemin de fer. La nouvelle série de *la Légende des siècles* y sera pourtant représentée par plus d'un poème. Nous serions bien trompé, et le jugement définitif nous paraîtrait bien sévère, si la postérité n'y admettait pas au moins *l'Idylle du Vieillard*, *l'Aigle du casque*, *Question sociale* et *Petit Paul*, *Jean Chouan* et *le Cimetière d'Eylau*.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LE ROLE

DES PINS ET DU MÉLÈZE

DANS LA PRODUCTION DU SOL

Les conifères à longues aiguilles, auxquels on a donné le nom de *pins*, se trouvent cantonnés chacun dans une station propre. Disparus des plaines fertiles, ils occupent les plus mauvais sols, et chaque espèce de pin semble avoir la mission de féconder une terre ingrate; dune mobile, sable aride, grès inerte, calcaire compacte, schiste brûlé, granit nu, il n'est pour ainsi dire pas une roche, quelle qu'en soit la place entre le tropique et le cercle polaire, sur laquelle ne puissent s'établir des pins. Ils fixent et amendent les sables, désagrègent les grès, broient les calcaires, pulvérisent les schistes, décomposent les granits et transforment la terre minérale en terre végétale. — Tout d'abord ils recouvrent le sol d'un épais tapis d'aiguilles mortes qui maintient la fraîcheur et emmagasine les eaux pluviales. Les racines, traçantes et pénétrantes, s'emparent ensuite de la roche même. Les graines, munies d'une aile, s'envolent, se répandent à grandes distances et colonisent sur les sols nus. Avec le temps, la nappe ininterrompue de la pineraie couvre d'immenses surfaces; elle exerce alors une action puissante sur le climat dont elle atténue les extrêmes. Sous le couvert léger des pins et sur le terrain qu'ils ont préparé, des arbres divers pourront s'établir désormais; des chênes, des sapins et la plupart des essences forestières s'étendront ainsi de proche en proche, succédant aux pins, reprenant et complétant l'œuvre de fécondation du sol.

Le mélèze exerce aussi dans certaines régions froides une action primesautière qui a de l'analogie avec celle des pins; mais il recherche les terrains frais qui ont par là même une puissance propre; il les transforme en prés-bois, les amenant ainsi à un degré de fertilité plus grand que le sol des pineraies. Le mélèze a dans la production un rôle déjà plus élevé que celui des pins.

Ces essences primordiales ont été plus répandues encore dans les âges antérieurs. Les houillères en ont conservé les traces; les tourbières anciennes présentent de nombreux débris des espèces actuelles dans les plaines de l'Europe centrale, où celles-ci sont remplacées maintenant par des bois feuillus. C'est dans le sud et le nord de ce continent que les arbres résineux à couvert léger sont restés largement représentés; c'est là également, ainsi que dans les montagnes, qu'ils semblent le plus utiles pour vivifier la terre; mais partout il se trouve encore des plaines stériles ou des terrains rocheux qu'ils sont aptes à mettre en état de production. Sans sortir de France, il suffit de rappeler les landes et les dunes de Gascogne, les montagnes des Maures et de l'Esterel, les plaines de la Sologne et de la Champagne, les sables des environs de Paris, les friches arides des collines de Bourgogne, les plateaux élevés de l'Auvergne, les versans abrupts des Pyrénées et des Alpes, pour faire pressentir le rôle important que les pins peuvent remplir dans l'économie générale des régions de la zone tempérée.

I.

Les pins se distinguent des sapins non-seulement par les aiguilles grandes et groupées, par les fruits qui mettent deux ou trois années à mûrir, mais par une foule de caractères; ce sont des arbres tout différens. Ils ne forment pas d'autres bourgeons que ceux de l'extrémité des rameaux (1); ils n'ont ainsi que des pousses terminales et autour d'elles des rameaux verticillés sur les branches comme sur la tige. La forme de ces arbres peut donc conserver une grande régularité; c'est ce qui arrive quand l'axe principal s'allonge droit et prime tous les autres par sa vigueur. Souvent au contraire la tige est flexueuse et présente des formes irrégulières peu gracieuses. Alors c'est sur les vieux pins seulement que se manifeste le caractère de force et de grandeur qui en fait la véritable beauté.

Représenté par de nombreuses espèces dans l'hémisphère boréal du globe, le genre pin fait défaut dans l'hémisphère austral; les arbres mentionnés habituellement comme des pins dans ce dernier n'en sont nullement. Ainsi l'île des Pins et la Nouvelle-Calédonie ont de grands arbres résineux, mais ce sont des araucarias en

(1) Sur les sapins, ainsi que sur les chênes, le bourgeon développe immédiatement ses feuilles; sur les pins il n'en est de même que la première année, pour le bourgeon contenu dans la graine et qui émet des feuilles solitaires. Dès lors, les gros bourgeons des pins s'allongent au printemps en se recouvrant de petits mamelons blanchâtres, qui ne sont autres que des bourgeons de seconde génération ou de prompts bourgeons. Ceux-ci ne s'accroissent pas; ils développent seulement deux, trois ou cinq feuilles terminales engainées, entre lesquelles un point vital persiste, conservant la faculté de se ranimer et d'émettre de nouvelles feuilles en certains cas accidentels.

colonne et des dammaras aux feuilles élargies et charnues. L'aire générale d'habitation des pins est même limitée au sud par le tropique du cancer, sauf en un point, sur les hauts plateaux du Mexique, où en s'élevant elle prend quelque expansion au sud du tropique. Les pins européens sont à deux feuilles, c'est-à-dire qu'ils ont tous deux aiguilles dans chaque gaîne; il faut cependant excepter le cembro, qui en a cinq, comme le pin du lord Weymouth, indigène dans le bassin des grands lacs et du fleuve Saint-Laurent, comme le grand pin du Népaul, appelé à juste titre dans les Himalayas le roi des pins, et comme plusieurs autres espèces du Mexique et de la Californie. Les pins à trois feuilles, tous exotiques pour nous, sont nombreux en Amérique; parmi les plus importans se rangent le magnifique pin de Sabine, habitant des montagnes rocheuses; le pin austral, qui couvre les landes à pin des États-Unis du Sud et qui fournit la térébenthine de Boston; le pin des Canaries, espèce précieuse et sur le point de disparaître; enfin le pin à longues feuilles qui forme de grandes forêts aux sources du Gange. Les pins à deux feuilles semblent le monopole de l'ancien monde, à part quelques exceptions comme celle du pin rouge du Canada, espèce voisine de notre pin de Corse.

Nous trouvons en France sous nos divers climats, depuis celui de l'olivier jusqu'à celui du rhododendron, tous les pins européens : le pin pinier, le pin d'Alep et le maritime, le laricio, le sylvestre, le pin de montagne et enfin le pin cembro; ils se divisent assez naturellement en deux sections d'après la station qu'ils occupent, les pins du midi comprenant les quatre premières espèces, les pins du nord représentés par les trois dernières.

Le *pin pinier* ou pin d'Italie se rencontre disséminé dans la région méditerranéenne. Habitant des plaines basses et chaudes, il est rare en France; cependant il constitue dans la petite Camargue une forêt mélangée de pin d'Alep, la pinède de Silveréal, ancien massif intercalé parmi les étangs et aujourd'hui plus qu'à demi ruiné. Les piniers, qui dominent en nombre, n'ont là qu'un fût de 4 mètres.

Dans la grande pineraie de Ravenne, qui s'étend au sud de cette ville sur les dunes de l'Adriatique, ce sont aussi des piniers qui fixent le sol; autrefois on y trouvait de beaux arbres. En Algérie, dans quelques forêts de la province d'Oran, on voit ce pin s'élancer parmi les autres essences et étaler sa large cime au-dessus d'elles. Le pinier peut en effet devenir un grand arbre de 30 mètres de hauteur; il porte alors, en haut d'un fût magnifique, une cime en corymbe dont le feuillage, tout extérieur, n'est pas sans quelque ressemblance avec un immense parasol. Ses longues aiguilles à reflet bleuâtre sont d'un vert riche, qui tranche avec la teinte rousse des branches et du fût. Dans les plaines d'Italie, il se détache vi-

vement sur le ciel pur et fait au paysage un remarquable décor. Moins vigoureux en France, le pinier y est surtout planté comme arbre fruitier dans les jardins en Provence et en Languedoc. Les fruits, gros cônes arrondis, renferment des graines longues formées d'une enveloppe ligneuse très dure et d'une amande comestible. Cette amande a un goût qui rappelle celui de la noisette; les confiseurs en font usage et les enfans s'en régalent. Fait assez rare, il faut au pinier trois années pour mûrir ses fruits, tandis que nos autres pins n'en demandent que deux. Un certain nombre de pins d'Amérique, les pins de Sabine, de Frémont et autres, donnent des graines comestibles, quelques-uns même des graines très grosses, qui sont une véritable ressource pour les Indiens. En Europe, cette propriété n'appartient qu'au pinier sous les rayons du soleil d'Italie, et au cembro sur les hauteurs des Alpes. Toutes ces graines ont une saveur légèrement résineuse.

Le *pin d'Alep* est répandu sur les rivages de la Méditerranée, et il s'en éloigne peu; mais il s'en faut qu'il forme une ceinture autour de cette mer, il est spécial à des terrains de nature déterminée : les sols calcaires lui conviennent seuls. Dès lors il ne constitue de forêts qu'en certaines parties du littoral, parfois très distantes. On le dit originaire de Syrie, et il est connu aussi sous le nom de pin de Jérusalem; en Provence, on l'appelle pin blanc : il se distingue en effet des autres pins du pays par une écorce argentée dans la jeunesse et par la teinte claire des feuilles. C'est l'arbre des terres arides et des rochers brûlés par le soleil; en mélange avec le chêne vert, aux feuilles coriaces et persistantes, il donne, pour ainsi dire, la vie au désert. Au lieu de former d'épais massifs, il se présente ordinairement à l'état d'arbres espacés qui ombragent à peine le sol; à leur abri se développent divers arbustes spéciaux à la région, kermès, arbousiers, myrtes, azalées; mais l'herbe fraîche et tendre des pays du nord est absente, comme l'eau.

Les aiguilles du pin d'Alep, longues de 8 centimètres, fines et doucement inclinées, donnent à l'arbre un feuillage élégant. Si le fût se dressait élancé, si la cime était riche en feuillage, ce pin serait un très bel arbre; mais il n'a qu'une taille moyenne, une cime assez pauvre, une tige habituellement flexueuse et de faibles dimensions. Il peuple quelques milliers d'hectares dans le département des Bouches-du-Rhône, notamment entre Marseille et Toulon. C'est là que se trouvent, sur les rochers du bord de la mer, les forêts communales de Cassis et de La Ciotat, puis la forêt de Gémenos dont les deux versans encadrent l'entrée de la charmante vallée de Saint-Pons, et les grands massifs que traverse la route de Marseille à Toulon. La plus jolie de nos forêts de pin d'Alep est celle qui couvre la petite île de Sainte-Marguerite, auprès de Cannes,

un coin de l'Afrique accolé à la France. Le pin d'Alep est un des arbres forestiers importans de la province d'Oran, ainsi que de l'Andalousie et de l'Italie méridionale, de la Grèce et surtout des basses montagnes de la Turquie d'Europe et de la Turquie d'Asie.

C'est le *pin maritime* ou pinastre qui constitue la forêt des Landes de Gascogne. Cette vaste pignada s'étend aujourd'hui sans interruption de Bordeaux à Bayonne: de là les noms de pin de Bordeaux et de pin des Landes donnés à l'arbre qui la forme, pour ainsi dire, à lui seul. Il est déjà moins frileux que le pin d'Alep, cantonné sous le climat de l'olivier. Le pin maritime est d'ailleurs un arbre de plaine et de montagne; il ne couvre pas seulement les collines sablonneuses des dunes, il s'elève, en Corse par exemple, jusqu'à 1,000 mètres d'altitude.

A l'inverse du pin d'Alep, le maritime ne se trouve jamais spontané sur des sols calcaires (1). Il exige pour se développer un terrain siliceux, sable, granit, gneiss ou autres formations dépourvues de chaux. Ainsi les montagnes des Maures, entre Draguignan, Fréjus et Toulon, forment une région siliceuse, couverte de pin maritime et de chêne-liége, tandis que les calcaires qui l'entourent sont occupés par du pin d'Alep et du chêne yeuse. On voit comment les végétaux fixés au sol ont chacun leur place déterminée par les lois naturelles.

Sur les terrains et à l'altitude convenables, le pin maritime se rencontre dans toute la zone littorale de l'Europe méridionale, depuis l'embouchure de la Loire jusqu'à celle du Danube. Il semble qu'il ne puisse vivre éloigné de la mer; les îles de la Méditerannée et l'Algérie en possèdent aussi des forêts; mais les bords de l'Atlantique, en Portugal comme en Gascogne, en sont plus richement dotés que toute autre région. La France a maintenant 700,000 hectares peuplés par cette essence, dont 600,000 environ dans le triangle compris entre la Gironde et l'Adour, le surplus au nord de la Gironde, en Provence, en Corse et en Algérie.

Ce n'est pas un bel arbre que le pin maritime. Ses longues aiguilles, mesurant jusqu'à 2 décimètres, grossières, rares, d'un vert jaune, ne lui donnent qu'un feuillage pauvre et terne; l'écorce est noirâtre et le fût peu élevé: les massifs, clairs et uniformes, ne dénotent pas au simple aspect l'activité de leur végétation et les richesses qu'ils recèlent. Les longues plaies du résinage et les petits pots suspendus à chaque arbre pour en recevoir la gemme viennent achever le tableau de la forêt monotone que traverse le chemin de

(1) MM. Tiche et Grandeau ont établi les faits qui excluent le pin maritime des sols calcaires. Il y absorbe un excès de chaux, qui a pour conséquence une énorme diminution du fer et surtout de la potasse dans les organes axiles; de là résulte un déficit considérable dans la production d'amidon et, par suite, de térébenthine.

fer des Landes. En terrains accidentés, il n'en est déjà plus de même. Les collines de dunes boisées au pied desquelles s'étend Arcachon, les lettes ou vallées qu'elles renferment, l'antique forêt de la Teste, parsemée de vieux chênes, ont déjà quelque attrait. Les escarpemens porphyriques de la Corse et les grands pins, vierges du résinage, qui s'élèvent à leur pied au milieu des chênes présentent parfois un spectacle vraiment beau. Mais c'est surtout un arbre utile que le pin maritime, et c'est là que se trouve son vrai mérite.

Le *pin laricio* ou pin de Corse habite exclusivement les montagnes. En Corse, laissant au pin maritime les parties basses et les versans inondés de lumière, il s'élève entre 1,000 et 1,600 mètres. On le voit encore : en Espagne, autour de la Maladetta par exemple, en Italie et notamment dans les montagnes de la Calabre, sur le mont Etna en Sicile, où il arrive jusqu'à 2,000 mètres, sur le mont Athos en Macédoine, sur l'Ida en Crète, et dans les montagnes de l'Asie-Mineure. Il s'avance dans l'intérieur de l'Europe par la Carinthie, la Styrie et les Alpes autrichiennes jusqu'aux montagnes de Moravie et de Galicie. Mais dans le bassin du Danube il est relégué sur les parties chaudes des basses montagnes et il se présente sous un aspect tout particulier; il y forme une race distincte.

Le laricio constitue peu de grandes forêts, mais il donne des arbres magnifiques. On trouve encore aujourd'hui dans la forêt de Casamenta, commune de Ghisoni, des laricios qui mesurent 30 à 40 mètres sous branches et 1 mètre de diamètre à la base, présentant en haut d'un fût cylindrique et nu une cime aplatie. Le laricio de Calabre est plus remarquable encore; la cime élancée ne porte plus que des branches faibles et courtes. La tige, parfaitement régulière, est à elle seule presque tout l'arbre; on dirait un mât dressé sur un navire. Le laricio d'Autriche, ou pin noir, a une autre forme. Ce n'est plus l'arbre élevé et tout en fût des terrains granitiques; c'est un arbre trapu et tout en cime, qui vit dans les pierrailles calcaires ou dolomitiques. Cette espèce se distingue par sa rusticité : elle s'accommode des terrains les plus rocailleux de l'Europe centrale, comme fait le pin sylvestre des sables les plus pauvres; elle y conserve une certaine fraîcheur par son couvert épais et riche; elle croît avec rapidité et s'installe de premier jet en des lieux dépouillés de toute végétation forestière. On reconnaît le pin noir non-seulement à son écorce brune, à ses aiguilles fermes et d'un vert foncé, longues de plus d'un décimètre, mais surtout à ses gros bourgeons, à ses grosses pousses et à son aspect d'ensemble, où tout dénote la force et la vigueur. On peut le citer comme exemple de ce fait qu'on a cru remarquer sur les pins en général : c'est que parmi eux les espèces rustiques ont un gros bourgeon terminal porté à l'extrémité d'un rameau de fort diamètre.

Des trois espèces de pins appartenant en Europe aux climats rudes, l'une, le pin sylvestre, est très répandue, tandis que les deux autres, le pin de montagne et le pin cembro, sont très rares. Le mélèze vient s'adjoindre à ces pins soit vers le pôle, soit sur les hautes montagnes.

Le plus important des pins d'Europe est certainement le *pin sylvestre*, spécialement connu sous le nom de pin du nord. On le désigne encore par beaucoup d'autres dénominations empruntées à ses diverses stations, comme l'Auvergne, Briançon, Haguenau, Riga, l'Écosse et la Norvége. Ses aiguilles, longues de 5 à 6 centimètres seulement et rayées de gris cendré, lui donnent un feuillage terne, qui permet de le reconnaître à distance. Les cônes et l'écorce du pied de l'arbre ont de même une teinte grisâtre; mais la partie haute du fût et la naissance des branches se distinguent par une écorce d'un roux vif tout à fait caractéristique. L'aire d'habitation de ce pin est très remarquable par son étendue. Arbre de plaine et de montagne, il s'avance depuis l'extrême nord de l'Europe jusqu'aux régions méridionales, depuis la Mer-Glaciale jusqu'à la Méditerranée. Dans le bassin de la Baltique, le pin sylvestre ne forme pour ainsi dire qu'une immense forêt de 50 millions d'hectares. Le plateau attenant de la Russie centrale en a tout autant, et la forêt de pin sylvestre s'étend encore au-delà de l'Oural dans la Haute-Sibérie; c'est l'arbre des déserts du nord. Dans le bassin du Danube, on ne le rencontre plus qu'en montagne; sur les Alpes, il s'élève parfois très haut aux expositions méridionales en raison de l'abri puissant des grandes chaînes; dans les Pyrénées, il forme encore des forêts à 1,500 mètres, monte par pieds isolés jusqu'à 1,800 mètres et s'étend à l'ouest jusqu'aux pays basques. Il s'élève ainsi par degrés du nord au sud de l'Europe et semble compris en chaque région entre des altitudes extrêmes différant de 600 mètres environ. Dans son ensemble, l'aire d'habitation de ce pin présente comme une vaste ellipse ayant son centre en Russie, le grand axe passant par Berlin et Moscou, le petit axe s'étendant de la Laponie russe à la Mer-Noire. Cet arbre reste confiné d'ailleurs dans les terrains pauvres, et il affectionne spécialement les sables siliceux.

Dans un tel milieu, les conditions de la végétation sont difficiles, et il est peu d'essences forestières qui s'en accommodent. Aussi la forêt de pin sylvestre est-elle ordinairement simple et pauvre. Pure de toute autre essence, la pineraie du nord, le bör des plaines russes, étonne par son aspect particulier. En massif clair et diffus, elle est ouverte de toutes parts à la lumière; le sol, aride ou tourbeux, n'est couvert que d'aiguilles mortes ou bien envahi par des airelles, des bruyères et de longues herbes aux tiges grêles et dressées. Plus au sud, les pins sylvestres sont souvent mélangés de

chênes et de bouleaux; l'écorce blanche de ces derniers tranche vivement sur les fûts rouges des pins et les troncs bruns des chênes. Dans ces forêts, les animaux sont rares et silencieux; le chevreuil, le pic et la gelinotte, qu'on rencontre de loin en loin, font encore ressortir la solitude profonde. En montagne, le pin sylvestre s'allie parfois au hêtre ou au sapin. Ceux-ci, par leur couvert épais, maintiennent dans le sol la fraîcheur et la vie; le pin s'élance au-dessus d'eux; grâce à son maigre feuillage, il les domine sans leur nuire et forme ainsi des arbres d'un fût magnifique.

C'est toujours en pleine lumière que cet arbre se développe. Dans le nord, les nuits étant très courtes en été, il est éclairé presque sans discontinuité pendant la saison de la végétation. Dans les plaines du Volga, où il ne pleut guère, l'air sec et pur laisse arriver au sol une vive lumière. Sur nos montagnes, ce sont les versans exposés au sud et à l'ouest qu'habite ce pin, en face des hêtres, des sapins, des mélèzes, qui, suivant la région, couvrent les versans opposés. De toutes nos essences, c'est d'ailleurs celle qui résiste le mieux au vent, pourvu qu'il ne soit pas constant, et au froid, pourvu que l'air ne soit pas humide.

Par la forme, le pin sylvestre est une espèce extrêmement variable. Néanmoins il s'élève toujours en arbre et ne dégénère jamais en buisson, comme il arrive au hêtre, à l'épicéa, au bouleau et au pin de montagne. Même en Laponie, dans le bassin de la Tana, rivière la plus septentrionale de l'Europe, au-delà du 70e parallèle, il forme encore des arbres propres à la construction des maisons; mais, à cela près, il prend les formes les plus différentes, depuis l'arbre court, flexueux, branchu, à cime écrasée, si fréquent dans les Alpes, jusqu'au pin de mâture, élancé, droit, soutenu, et terminé par une flèche aiguë ne portant que des rameaux grêles et courts. Ce dernier, toujours exceptionnel, même dans les forêts aptes à le produire, ne se voit plus guère en arbres mûrs, âgés de trois siècles, capables de donner des mâts de premier ordre. C'est un type qui tend à disparaître de l'Europe, où il formait un des beaux tableaux de la nature végétale (1); mais on peut voir encore quelques beaux jeunes pins de cette forme en haut de la vallée de la Vésubie, sur le territoire de Saint-Martin Lantosque, au-dessous du cirque de la Madonna di Finestre.

Les meilleures forêts de pin sylvestre que possédait la France sont restées en Alsace-Lorraine. Le plateau central n'en a plus que des lambeaux, comme on en voit dans les gorges de l'Allier, et ce-

(1) Le canton de Pustelnik, du domaine de Lopatyn, entre Zolkiew et Brody (Galicie), est, dit-on, la plus belle pineraie de l'Europe. Sur de grandes surfaces, il porte à l'hectare une centaine de pins sylvestres de $0^m,80$ à $0,^m50$ de diamètre et de 45 à 50 mètres de hauteur.

pendant les monts d'Auvergne pourraient en être couverts. Les Alpes conservent encore quelques gros pins, qui deviennent de jour en jour plus rares dans les espinasses et les pinatelles de la Provence, du Dauphiné et de la Savoie. Dans les Pyrénées, le pin sylvestre n'est représenté le plus souvent qu'à l'état d'arbres disséminés. Cependant au fond du Capsir, dans la plaine des Angles élevée de 1,540 mètres, traversée par l'Aude, alors simple ruisseau, entourée de hauts versans qui l'abritent de toutes parts, la forêt de Mattemal constitue un massif de pin sylvestre à peu près pur. Établi là sur une plate-forme de diluvium faisant terrasse au bord de l'Aude, ce pin donne vers l'âge de deux cents ans des arbres de 0m,65 de diamètre à la base et 17 mètres de hauteur en bois d'œuvre. Dans ce petit bassin, isolé des plaines de France par les gorges de l'Aude inaccessibles jusqu'à nos jours, les arbres n'ont qu'une faible valeur, mais une grande utilité; ce pays ne peut tirer le bois du dehors, et sans bois il serait inhabitable.

Le *pin de montagne* commence à se mélanger au pin sylvestre dans la forêt de Mattemal. Aux alentours, il couvre les versans granitiques du Capsir, du Roussillon et de la Cerdagne, tout autour de Mont-Louis. C'est à l'altitude de 2,000 mètres que règne le pin de montagne dans les Alpes comme dans les Pyrénées: il descend à 400 ou 500 mètres plus bas et s'élève à 400 ou 500 mètres plus haut dans les conditions qui lui sont les plus favorables. Il n'est pas possible de confondre ce pin, dont l'écorce est uniformément grise, avec le pin sylvestre, qui se trahit toujours par quelques parties rouges sur le fût ou au moins à la naissance des branches, et à première vue on le distingue ainsi avec la plus grande facilité. Le pin de montagne est d'ailleurs un autre arbre : droit, en pyramide aiguë, riche en branches menues et courtes, portant un feuillage serré, il forme à Mont-Louis comme à Briançon des forêts épaisses; mais il végète lentement et ne prend que bien rarement de fortes dimensions. Dans les Alpes, on l'appelle *suffin*, en le subordonnant par son nom même au pin sylvestre qui est le grand pin de la région; un suffin de 0m,40 à 0m,50 de gros diamètre est déjà un bel échantillon de l'espèce. On en trouve cependant de plus gros et même quelques-uns de dimensions doubles, particulièrement dans la forêt communale du Liau en Cerdagne.

En bas comme en haut de la station qui lui convient, ce pin se déforme et dégénère. Sur le sol ingrat des déjections torrentielles, où il s'installe souvent au fond des vallées, il buissonne ou se presse en un massif épais de tiges grêles et se soutenant mal; c'est aux arbres de cette forme qu'on a donné le nom de pins mugho. A la limite supérieure de la végétation forestière, et notamment sur le versant nord des Alpes suisses, il se couche et rampe au loin sur le

sol qu'il couvre assez bien ainsi; de là les noms de *zwergkiefer* et de *legföhre*, pin rameux ou couché. Les botanistes l'ont aussi désigné sous le nom de pin à crochets, à cause de l'apophyse des écailles du fruit, qui est fréquemment recourbée vers la base du cône en une sorte de crochet. Ce cône se distingue encore par une teinte luisante, tandis que celui du pin sylvestre est d'un gris mat. Le feuillage du pin de montagne est aussi d'un vert plus sombre que le feuillage grisâtre du pin sylvestre, et cette différence permet de reconnaître à une distance assez grande et parfois même de plusieurs kilomètres la ligne horizontale qui sépare les deux espèces sur un même versant, dans une même pinée formée de sylvestre en bas et de suffin en haut, ce dernier au-dessus de 1,700 mètres par exemple.

D'une importance toute locale, le pin de montagne se retrouve en certains points des Karpathes, dans les monts Sudètes et au Caucase. Il semble très indifférent au sol et se présente sur les terrains les plus divers, mobiles ou rocheux, siliceux ou calcaires, secs ou tourbeux. On le rencontre même, accompagné de bouleaux rachitiques, sur les tourbières des hautes régions; il s'y présente parfois à l'état de curiosité botanique, ainsi dans le Jura, les Hautes-Vosges et les montagnes d'outre-Rhin, au loin des rares centres où il est abondamment répandu.

Le *pin cembro*, l'arole des Alpes suisses, est appelé aussi auvier en français, ayou en patois, arve en allemand, keder, mais à tort, en Russie, où on lui a donné par confusion le nom du cèdre, étranger à l'Europe. Il porte sûrement d'autres noms encore au-delà des monts Ourals. C'est un arbre sporadique, jeté par bouquets sur les grandes hauteurs et de loin en loin depuis les Alpes de Provence jusqu'au Kamtchatka. Il semble affectionner les recoins obscurs et froids, les lieux les plus reculés, soustraits par la nature à l'action de l'homme et des troupeaux.

En France, le pin cembro ne descend guère au-dessous de 2,000 mètres d'altitude; il se présente surtout dans la zone tranquille, également habitée par les marmottes, qui est comprise entre 2,000 et 2,200 mètres. Il y est le plus souvent disséminé par pieds épars dans le haut des forêts de mélèze et de pin de montagne. Grâce à l'abri protecteur de ces arbres, il a grandi avec le temps; ceux-ci peuvent avoir disparu plus tard, et l'arole, alors isolé à la limite de la végétation arborescente, protége à son tour, en arrière-garde, la forêt qui descend. Quelquefois encore il forme massif; ainsi dans la forêt des Ayes, dont le nom vient de l'ayou même, ce pin est l'essence principale sur 200 à 300 hectares de terrain. Cette petite forêt appartient à la commune de Villars-Saint-

Pancrace, près de Briançon. Elle se cache au fond d'une haute vallée, derrière les grandes cimes, sur le promontoire englobé dans la bifurcation de la vallée principale. Clairiérés par la hache et le pâturage, les auviers ont été partiellement envahis par le mélèze; les plus gros pins, mesurant 1 mètre de diamètre et comptant sept ou huit siècles, sont tout voisins des chalets de la Torre, où les bestiaux ne montent qu'au 15 juillet et seulement pour cinq semaines.

En Europe, c'est dans la haute vallée de l'Inn, dans l'Engadine et le Tyrol allemand, que le cembro est le plus abondant. On le retrouve à la naissance de quelques vallées des Carpathes, puis dans l'Oural, puis sur l'Altaï, enfin autour de la mer d'Okhotsk.

C'est un bel arbre, dont la hauteur arrive à une quinzaine de mètres. Les branches, très souples, ploient sans se rompre sous le poids de la neige la plus épaisse. Par ses aiguilles molles, quinées, et d'un vert brillant, il ressemble beaucoup au pin du lord Weymouth, répandu dans les jardins; mais les feuilles sont plus abondantes et agglomérées sur le cembro, la cime arrondie par en haut n'est qu'une masse de feuillage, où aime à se cacher le tétras à queue fourchue. Ce bel oiseau, plus gros qu'un faisan, s'y dérobe aux regards; même après l'avoir vu pénétrer dans la cime on ne peut l'y découvrir; aussi ne la quitte-t-il qu'à son gré et ordinairement à l'insu du chasseur.

L'écorce du pin cembro, fraîche et verdâtre pendant la jeunesse de l'arbre et garnie de réservoirs pleins de térébenthine, devient à la longue sèche et d'un gris roux. Les racines nombreuses, étalées autour du pied des vieux cembros, s'étendent au loin en éventail, saillantes à demi et fixant le sol de la manière la plus sûre. Ce sont les terrains frais qui conviennent d'ailleurs à la forêt de cette essence. Les clairières en sont garnies d'airelles ou de rhododendrons servant de remise aux tétras, aux chamois, aux lièvres blancs et aux lagopèdes. L'écureuil et le casse-noix y abondent, picorant les cônes et cassant l'enveloppe solide des graines pour en grignoter l'amande. Les indigènes font aussi la récolte de ces fruits recherchés faute de mieux dans ces froides régions. La graine, à la coque plus dure qu'une noisette, ne germe que deux ans après sa chute et demeure exposée ainsi à toutes les causes de destruction; le jeune plant reste pendant de longues années faible, grêle et exposé à être foulé par les bestiaux; aussi la reproduction de ces forêts, une fois qu'elles ont été réduites à un petit nombre d'arbres, est-elle bien compromise. C'est de loin en loin, à l'abri d'une roche ou entre les racines d'un arbre au couvert léger, d'un mélèze par exemple, que se développent par hasard les derniers représentans de l'essence. Nous ne la connaîtrions déjà plus en France sans sa grande longé-

vité. En outre des raisons culturales, il y a donc dès aujourd'hui un certain intérêt d'art à conserver nos derniers pins cembros.

Le *mélèze* est aussi un arbre des régions hyperboréennes. Il forme à lui seul un genre isolé parmi les autres conifères, et il se rapproche même des bois feuillus par la ramification non verticillée et par la faculté qu'il a d'émettre une foule de rameaux épars. Ainsi dans les prairies du Tyrol les mélèzes élagués rez-tronc et en queue de rat, comme des peupliers pyramidaux, se recouvrent comme eux de branches nouvelles tout le long de la tige; en certaines forêts même l'élagage réitéré par intervalles donne l'affouage proprement dit, le bois de feu, tandis que le corps des arbres n'est exploité que pour les constructions; cet élagage rend le fût noueux, difforme et y produit la carie.

Comme l'épicéa, le mélèze forme de grandes forêts aux limites de la végétation forestière dans la Russie septentrionale et dans les grandes Alpes. Il ne se plaît qu'en climat sec et sous un ciel pur. Dans les Alpes, c'est surtout le versant italien qui lui appartient; en Russie, c'est dans le nord-est qu'il est indigène, tandis que l'épicéa se trouve au nord-ouest dans des conditions différentes de climat et de sol. Le mélèze d'Europe a dans le monde quelques congénères dont le plus important est le mélèze d'Amérique, connu sous le nom d'épinette rouge ou de tamarac.

Dans les Alpes françaises, la station de cet arbre est comprise entre 1,200 et 2,400 mètres. C'est sur les versans frais, exposés au nord et à l'est, qu'il est le plus répandu. Sur quelques points encore, on peut voir un haut versant couvert de mélèzes depuis le fond de la vallée jusqu'à la ligne où cesse toute végétation arborescente : au printemps ils développent leur feuillage au moment même où la neige disparaît sur le sol à leur pied, la forêt reverdit graduellement de bas en haut, et il faut parfois un mois entier, de la mi-mai à la mi-juin, pour que tout le massif ait repris sa verdure; mais alors qu'elle est fraîche et tendre! Sous les mélèzes s'étend un tapis verdoyant semé de fleurs variées; sur les arbres le feuillage, du même vert que l'herbe, est orné de fleurs rouges qui formeront les cônes; dans ces massifs clair-plantés la lumière arrive de toutes parts, pure et gaie. La vie semble légère comme l'air des Alpes et rien n'est comparable au calme de ces hautes régions.

La végétation du mélèze est lente. Après un repos de huit mois elle se réveilie pour quatre mois à peine; l'été d'ailleurs est sec et la chaleur modérée. Les sujets qui gagnent un centimètre de tour par an sont des arbres d'élite : en général il leur faut environ deux siècles pour arriver à 1 mètre 1/2 de circonférence; mais ils ne sont alors qu'à l'âge moyen. Plus tard l'écorce s'épaissit, la flèche meurt quelquefois; l'arbre continue néamoins à grossir. Les

mélèzes d'un mètre de diamètre ne sont pas très rares ; c'est dans les parties bien abritées contre le vent, dans les cirques par exemple, qu'il faut les chercher. Il y a quelques années à peine, on trouvait à mi-hauteur, sur le promontoire qui sépare le Guil du torrent de Riou-Vert, un petit plateau caché tout couvert de grands mélèzes; il appartient au village de Saint-Véran, le plus élevé des Alpes. Dans ce recoin d'une étendue d'environ trois hectares, qui forment le Clos Pusset, les tiges avaient en moyenne près d'un mètre de diamètre : c'était un admirable tableau; mais quelques arbres en ont disparu. C'est d'ailleurs dans le même canton d'Aiguilles, formé par la vallée du Queyras, que se trouve en France la masse la plus importante des forêts de mélèze, comprenant de 5,000 à 6,000 hectares. Cette belle vallée prend naissance au pied du mont Viso et s'ouvre vers l'ouest pour se refermer, sauf un étroit passage, avant de déboucher sur la Durance. Les prairies du fond de la vallée s'étendent à l'altitude de 1,400 mètres : le versant exposé au sud offre de vastes pâturages découverts; sur le versant opposé se trouvent les forêts. Elles appartiennent aux huit communes de la vallée, dont quelques-unes, comme Molines et Ristolas, ont toutes les habitations construites en bois, pourvues de larges balcons uniformes, noircies par le temps et d'un aspect sévère.

Le mélèze atteint rarement une hauteur de 30 à 40 mètres; ordinairement il s'arrête à moitié. Il a souvent la tige un peu courbe, fortement conique et portant des branches basses; sa forme est néanmoins toujours régulière, la forêt en est le plus souvent pure de toute autre essence. Elle se reproduit avec facilité, bien que lentement, toutes les fois que le pâturage n'y met point obstacle : elle envahit même au loin les champs incultes et les pâtures délaissées; mais, sous l'action constante des troupeaux qui séjournent chaque été dans les régions supérieures, elle descend généralement comme toutes les forêts des Alpes. Dans les Pyrénées, au contraire, les forêts de hêtre et sapin, broutées par en bas, semblent remonter vers les parties inaccessibles. Il est fréquent de trouver dans le haut des forêts de mélèze des arbres morts, parfois depuis plus d'un siècle, autour desquels il n'est plus de jeunesse et qui sont les derniers témoins du massif disparu. Dans la vallée de la Cervieyrette, qui se jette à la Durance au-dessous de Briançon, tout en haut de la Côte-des-Chèvres, forêt du hameau de Terrerouge, on voyait il y a vingt ans un mélèze énorme et court, entièrement mort et même ayant perdu toute écorce. A 4 ou 5 mètres du sol se trouvait une grosse branche horizontale, et sur cette branche morte vivait un mélèze déjà fort, âgé d'environ quatre-vingts ans, droit et puisant sa nourriture dans le bois en décomposition. Peut-être y est-il encore?

II.

Le bois des pins est composé d'aubier, d'un blanc pâle, et de bois parfait, rose ou jaune, qui en forme le cœur. C'est là un premier fait qui rend très facile la distinction du bois des pins et des sapins, celui de ces derniers présentant une teinte uniforme et blanchâtre. L'aubier des pins est aussi mauvais que le cœur en est bon; chargé de matières azotées, fermentescibles, qui constituent la réserve alimentaire de l'arbre, il est d'ailleurs très pauvre en résine concrète. Celle-ci, accumulée dans le cœur du bois, lui donne une qualité particulière et un aspect caractéristique; sur la coupe longitudinale, les canaux résinifères forment des lignes allongées, jaunes ou brunâtres; sur la tranche, ils ressemblent à de la cire inégalement répartie.

Dans un même pin, la densité de l'aubier peut descendre à 0,4 et celle du bois parfait s'élever à 0,8. En raison d'ailleurs de la résine en excès dans ce dernier, la valeur comme combustible en est alors plus que double de celle de l'aubier. Comme bois d'œuvre, la différence est bien autre; il durera souvent plus d'un siècle, tandis que l'aubier peut être passé, vermoulu ou pourri au bout d'un an. C'est donc le bois parfait qui fait la valeur du pin; mais l'aubier reste toujours fort épais, prenant 6, 8, 10 centimètres sur le rayon. Il en résulte qu'un pin de faible diamètre n'est guère que de l'aubier, qu'une tige de grosseur moyenne n'a que moitié de son volume en bois parfait et qu'il faut de très gros arbres pour faire des pièces de charpente purgées d'aubier.

Le pin sylvestre, si abondant en Europe, est aussi variable par la qualité que par la forme et peut servir aux emplois les plus différens. Mesurant 1, 2, 3, 4 décimètres de diamètre, il ne donne que des perches, des poteaux, des traverses, des charpentes ou des sciages principalement formés d'aubier et bien inférieurs aux pièces en sapin; mais, dès que le bois parfait est devenu prédominant, le pin sylvestre fournit du bois d'œuvre dont on peut distraire l'aubier et dont la proportion s'accroît rapidement avec le diamètre de l'arbre; enfin, dans les conditions de sol et de climat qui lui conviennent, il élabore un bois exceptionnellement utile par la force, l'élasticité et la durée. Le pin du nord fait incontestablement les meilleures mâtures; il fournit des mâts de première grandeur qui, sous les plus grands efforts, cèdent en ployant, puis se redressent en fouettant au lieu de se rompre ou de se déformer, et qui peuvent durer de soixante à cent ans tandis que les mâts en sapin sont hors de service après un voyage sous les tropiques. Les grandes poutres en *bois rouge* sont excellentes

pour la construction des ponts, l'établissement des jetées et pour les travaux hydrauliques. Débité à la scie, le cœur de pin fournit des madriers de choix pour le revêtement des navires et des planches admirables pour les parquets; cependant ces sciages, plus légers que ceux de chêne, résistent moins bien à l'écrasement. Ce pin donne aussi des bois de fente qu'on peut obtenir en lames extrêmement minces, souples et résistantes, quand il est à grain fin; il se comporte alors parmi les bois comme l'acier parmi les fers.

Le pin sylvestre de très bonne qualité a des couches annuelles minces, régulières, dont la zone externe, de teinte foncée, est fortement incrustée de résine; il est en outre d'un beau rose et il a un reflet lustré. Dans toutes les espèces de pin riches en résine, telles que le laricio, le maritime et quelques exotiques, le bon bois se distingue par une couleur franche : de là les noms de *bois rouge*, de *red pine*, de *yellow pine*, qui servent souvent à les désigner en les caractérisant (1). Au contraire, les bois de pin blanchâtres, légers, à peine résineux, sont de mauvaise qualité ou tout au moins dépourvus de force et de durée; il en est souvent ainsi des pins de la Suède septentrionale et de ceux du Canada.

Le pin d'Alep ne s'emploie guère en France qu'à l'état d'aubier; le cœur, s'il n'y fait pas défaut, se trouve ordinairement représenté par du bois gras, surchargé de résine brune, sans qualité. Certaines espèces, comme le pin de montagne, ont fort peu de résine concrète et fournissent simplement du bois de menuiserie. Quelques-unes même ont un bois homogène et léger, doux au couteau, mais sans nerf; ainsi le cembro, qui donne aux populations de l'Inn la matière première des madones et des jouets sculptés.

Les diverses espèces de pins ont donc du bois de nature extrêmement différente, et malheureusement les arbres de mauvaise qualité ou de dimensions assez faibles pour entraîner l'emploi de l'aubier forment la masse des bois de pin, même dans les espèces d'élite. On les utilise néanmoins à certains emplois, après les avoir injectés d'un corps antiseptique, tel que la créosote ou le sulfate de cuivre. Les chemins de fer du midi de la France et ceux du nord de l'Espagne ont ainsi des traverses en pin maritime : celles-ci s'écrasent et durent peu; l'aubier injecté est au bois rouge à peu près ce que le hêtre est au chêne.

Comme combustible, le bois des pins est préférable aux autres bois résineux; néanmoins il reste inférieur au chêne, au hêtre, au charme et aux autres feuillus à bois lourd. Dans l'état où on le

(1) Le pin austral ou des Florides forme, comme le pin sylvestre de Riga, un type parfait de bois de mâture. Il s'en trouve encore de beaux représentans datant de trois siècles dans la forêt du colonel Stewart, située à trente milles environ à l'est de Mobile et renfermant d'ailleurs des matériaux de construction de premier ordre.

brûle, généralement constitué par de l'aubier pour la plus grande part, le pin sylvestre vaut environ les trois quarts du hêtre.

Le prix des bois de pin varie nécessairement sans limites, comme la qualité. Peut-être trouverait-on sur le même marché, dans certains ports, du pin sylvestre en perches à 10 ou 15 francs le mètre cube et en mâts à 200 ou 300 francs. Nous ne connaissons aucun moyen de classer les pins sylvestres d'après le prix, et il est probable qu'il n'y en a pas. Le bois en est plus ou moins apprécié suivant qu'il est plus ou moins en usage dans une région et indépendamment de tout autre fait positif. Ainsi on en fait grand cas dans l'Allemagne du nord et on le prise peu en France. Dans l'intérieur de la Russie, où l'on a chêne et pin, le prix de ce dernier est environ les deux tiers de celui du chêne.

Les pins livrent encore un autre produit que le bois. Tous laissent exsuder de leurs plaies la térébenthine, dont on extrait l'essence et la résine; tous abandonnent par la carbonisation du goudron et du brai. Dans la plupart des espèces, ce ne sont là que des produits secondaires; cependant le pin maritime en Europe et le pin austral en Amérique ont le privilége de fournir des produits résineux de premier ordre par l'abondance et la qualité.

A partir de l'âge de trente ans, l'arbre d'or des landes de Gascogne donne chaque année sa récolte, qui découle pendant tout l'été d'une entaille faite au tronc. Cette *quarre*, large de $0^{m},10$, constamment rafraîchie et allongée jusqu'à prendre 2 pieds de hauteur en une année, peut s'élever à 10 pieds en cinq ans; elle laisse écouler annuellement 2, 3, 4 litres de térébenthine. De nouvelles quarres succèdent à la première sur les diverses faces du tronc, et la récolte continue jusqu'à l'âge de soixante ans, où plutôt jusqu'à la mort de l'arbre. On rencontre quelquefois de gros et vieux pins portant une foule de quarres; il arrive même que les *ourles*, bourrelets intermédiaires, se soulèvent en découvrant d'anciennes quarres et forment alors au tronc un revêtement tailladé.

Le produit moyen de la pignada, entre la Gironde et l'Adour, est d'une barrique de gemme à l'hectare, 336 litres, d'une valeur ordinaire de 75 francs. Il en résulte un revenu moyen de 50 francs pour le propriétaire et un salaire de 25 francs pour le résinier. La forêt de pin maritime étant en rapport pendant la moitié de sa durée, la résine ajoute ainsi un rendement annuel moyen de 25 francs par hectare à la valeur du bois, non compris les salaires. C'est un vrai trésor pour ce pays, misérable et insalubre il y a cinquante ans, prospère depuis que la culture du pin maritime a été substituée au pâturage sur la lande rase.

Les menus produits des pineraies consistent principalement dans

le pâturage et le soutrage. Le premier permet d'entretenir un peu de bétail, le second n'est autre chose que la récolte des arbustes croissant en sous-bois et des feuilles mortes gisant sur le sol; il procure des litières et de l'engrais. Ces produits ont une utilité variable, mais toujours secondaire, et dans une administration bien entendue il convient de les subordonner à la production ligneuse.

Le mélèze est le meilleur bois des hautes régions. Parmi les résineux, il se distingue par la force, comme le chêne parmi les feuillus; il résiste comme lui à la rupture, à la pression, aux chocs et aux actions mécaniques en général. Le mélèze des Alpes a une densité de 0.65, supérieure à la densité ordinaire des pins. Imprégné d'une résine abondante, il est en quelque sorte inaltérable; il dure en effet des siècles, soit à l'abri dans les constructions, soit même au soleil et à la pluie. Quand on a démoli auprès de Briançon l'ancien fort des Salettes, qui était construit depuis cent dix ans, on en a trouvé les bois aussi bien conservés et aussi beaux que lors de la mise en œuvre. Certains chalets portent sur des poutrelles des millésimes qui les font remonter à huit ou neuf cents ans. On a retiré de la Mer du Nord, sur les côtes de la Russie septentrionale, un navire construit en mélèze, submergé depuis plus de mille ans et qui avait conservé du bois sain, résistant aux meilleurs outils. Enfin, en certains cantons élevés où la forêt n'existe plus depuis un temps immémorial, on trouve encore des souches, des troncs de mélèze en bon bois, voire même quelquefois un fût desséché, qui reste isolé, solide sur ses fortes racines et bravant la tourmente. Les mélèzes qui durent ainsi se sont développés lentement. Dans les cantons les plus reculés on en rencontre des sujets âgés de cinq siècles; mais ils disparaissent d'année en année. Cultivé à de basses altitudes, cet arbre croît vite, dépérit à un âge peu avancé et ne donne qu'un bois de qualité relativement faible; cependant, en raison de la rapidité de la croissance sous un climat tempéré, on peut avoir intérêt à le planter dans les sols frais des régions moyennes.

Le bois du mélèze des Alpes est d'une belle couleur rouge. Sous une écorce extrêmement épaisse il n'a qu'un aubier mince, réduit quelquefois à un seul centimètre d'épaisseur : c'est là une grande supériorité du mélèze sur le pin; mais le bois n'en est pas flexible comme celui des pins, il conviendrait peu dès lors à la mâture, exposé qu'il serait à se rompre. C'est avant tout un excellent bois de charpente; il fait aussi de beaux et bons sciages. Il est des plus aptes à la construction des wagons de chemins de fer dont il peut former toutes les parties droites, tandis que le noyer des vallées, aussi malléable que le mélèze est rigide, forme les parties cintrées. Dans les usines et les travaux hydrauliques, le mélèze est un des meilleurs bois à employer. Il a souvent beaucoup de petits

nœuds, sains et solides; c'est un inconvénient pour la fente. Cependant on en fait du merrain pris dans les fûts le mieux filés; les tonneaux donnent bien au vin un petit goût de résine pendant un ou deux ans, mais ensuite ils se comportent parfaitement et durent des centaines d'années. La plupart des futailles des Hautes-Alpes sont en mélèze; l'usage de ce merrain, naturellement rare, est restreint aux vignobles des vallées profondes dominés par les forêts.

Les bois des Alpes sont généralement consommés sur place, et il ne s'en fait pour ainsi dire aucun commerce. Provenant en immense majorité de forêts communales, ils sont presque tous délivrés aux habitans à titre à peu près gratuit. Aussi le prix des bois d'œuvre est-il plutôt nominal ou accidentel que bien réel dans les Alpes françaises. En 1855, un mélèze déraciné dans la forêt de Saint-Chaffrey, vers la naissance du torrent de Sainte-Élisabeth, fut mis en vente par hasard, et par hasard encore il était désiré par deux personnes, l'entrepreneur des travaux militaires et le propriétaire de la seule usine du pays. C'était un gros arbre, mort en cime depuis longues années et dont la partie sèche avait été brisée par la chute. Ce fût, d'une longueur de 17 mètres, mesurant encore 2 mètres de tour à la cassure, offrait 7 mètres cubes de bois d'œuvre sain. Il fut adjugé à 250 francs, et l'on estimait que le débit et la descente du bois jusqu'à la route de la vallée coûterait pareille somme; le prix s'éleva donc à 36 francs le mètre cube de bois rond dans la forêt et au double environ sur voitures. Ce n'est là qu'un fait accidentel; mais ce qui est certain, quant à la valeur intrinsèque du mélèze, c'est qu'à l'emploi il vaut le chêne.

Ce bois est un combustible médiocre. Sous le rapport de la puissance calorifique, il est intermédiaire entre le pin et le hêtre; mais il brûle mal, d'une manière inégale, et il éclate au feu en lançant des parcelles enflammées; aussi lui préfère-t-on les bois feuillus des vallées, même le cerisier. Les ramilles de mélèze brûlées sur l'âtre des chalets font beaucoup de fumée et pétillent vivement en donnant une odeur agréable.

L'écorce jeune sert au tannage des peaux; elle n'est pas riche en tannin comme celle du chêne, mais elle donne une bonne odeur au cuir. La térébenthine de Venise provient du mélèze. On l'extrait en ouvrant à la base de l'arbre, avec une grosse tarière, un trou profond et incliné de bas en haut; la résine, abondante surtout dans le cœur de l'arbre, s'écoule par cette ouverture. L'opération n'est rémunératrice que sur les arbres déjà gros; mais elle les appauvrit, en abrége la vie et fait perdre au bois ses meilleures qualités. C'est un petit profit pour une grande perte.

Il n'en est pas de même des produits du pâturage dans les forêts de mélèze. Le massif est naturellement clair, le feuillage léger, le

sol frais et enrichi par la dépouille annuelle des arbres, qui se décompose vite. Aussi l'aspect de ces forêts est-il ordinairement celui d'un pré naturel couvert d'arbres. En raison de la lumière vive de ces hautes régions, les herbes y sont parfumées; elles donnent aux animaux domestiques ou sauvages, aux vaches ou aux chamois, une nourriture exquise. Les uns et les autres peuvent y vivre l'été sans trop nuire à la forêt, si le nombre n'en est pas exagéré. Malheureusement les brebis et les pâtres repoussent les chamois vers les cimes et les vaches laitières vers les vallées; ils règnent en maîtres sur les Alpes, dont ils détruisent les forêts et dégradent les montagnes. Cependant un hectare de bon pâturage peut nourrir une vache aussi bien que cinq brebis, et il donne dans le premier cas 50 à 60 francs de revenu, dans le second 15 à 20 seulement. La substitution des vaches aux brebis sur les pâturages alpins offre donc les plus grands avantages; mais les montagnards sont pauvres et habitués au petit bétail; ils manquent souvent et du capital nécessaire pour se procurer des vaches et du savoir-faire qui permet de tirer bon parti du laitage. Ils sont cependant intelligens, laborieux, économes et bons; mais la pauvreté engendre la misère, et celle-ci ruine les Alpes.

Le moment paraît arrivé où il est possible de sortir de cette affreuse situation. Grâce à l'initiative de quelques hommes de cœur des associations pastorales commencent à s'établir dans les Pyrénées et dans les Alpes, à l'instar des *fruitières* qui enrichissent le Jura par la fabrication des fromages de Gruyère (1). Ces produits, obtenus du lait de vache et autrement précieux que les fromages de lait de brebis, se conservent, s'exportent et font l'objet d'un grand commerce; ainsi l'arrondissement de Pontarlier en obtient annuellement à lui seul plus de 5 millions de francs. Il était difficile aux habitans des Alpes de pratiquer cette industrie au fond de leurs vallées perdues, à des centaines de kilomètres du Rhône et des grandes voies de transport. Aujourd'hui enfin les chemins de fer ont pénétré dans l'intérieur des montagnes; Digne et Gap sont reliés à la France. Par cela seul la situation économique du pays devient tout autre, et la haute vallée de la Durance peut expédier ses produits à Paris. Dès lors il est permis d'y espérer la création de fruitières nombreuses, dont l'établissement sauverait le pays.

III.

En raison de la situation, les forêts de mélèze et les forêts de pins autres que les pignadas des landes de Gascogne sont peu ap-

(1) Le lait vaut 20 cent. le litre à la fruitière; dans les Alpes, il ne vaut pas moitié.

parentes et peu connues. Cependant elles occupent une étendue notable de territoire; en forêts spontanées de ces essences, la France possède environ 50,000 hectares de mélèzes dans les hautes vallées des Alpes, et principalement dans les arrondissemens de Briançon, d'Embrun et de Barcelonnette; 20,000 hectares de pins de montagne concentrés presque entièrement autour de Mont-Louis et de Briançon; 100,000 hectares de pins sylvestres disséminés par petites masses dans la zone moyenne des Alpes, par lambeaux dans la partie méridionale du plateau central et par bouquets dans les Pyrénées; 30,000 hectares de pins laricio en Corse; 100,000 hectares de pins maritimes dans le Marensin, l'ancienne forêt d'Aquitaine, et tout autant dans les Maures, l'Esterel et la Corse; 100,000 hectares de pins d'Alep sur les calcaires de la région méditerranéenne, à l'est du Rhône; enfin quelques cembros et piniers épars, échantillons de ces deux belles espèces. C'est un total de 500,000 hectares auxquels viennent s'ajouter 600,000 hectares de pineraies créées de main d'homme, tant en pin maritime entre le Mans et Bayonne qu'en pin sylvestre dans la France centrale et septentrionale.

Ainsi nos pineraies couvrent une surface qui dépasse 1 million d'hectares et dont un dixième appartient à l'état, trois dixièmes aux communes et six aux particuliers; mais la plupart d'entre elles sont jeunes ou appauvries par des dévastations de toute espèce, et on ne peut en tirer actuellement que des bois d'œuvre de dernier ordre par les dimensions et la qualité. La conservation et l'exploitation de ces forêts réclament donc des soins dont les plus importans se rapportent à la défense, au traitement et au pâturage.

La defense la plus nécessaire aux forêts est celle qui résulte d'une clôture, fossé ou mur, difficile à franchir, première garantie de la conservation des bois partout où l'homme et les bestiaux accèdent; mais dans les Alpes les limites mêmes sont indécises et le plus souvent on ne sait pas où finit le pâturage, où commence la forêt; celle-ci, comme une armée dont les ailes ont été dispersées, est compromise de toutes parts. Dans les montagnes à pente rapide, si l'établissement d'un mur ou d'un fossé n'est pas toujours praticable, il est possible de le remplacer par une clôture suédoise faite avec des perches inclinées et supportées au gros bout par des piquets disposés en croix de Saint-André. En tout cas, il est indispensable de fixer les limites d'une manière certaine, au moins par un cordon de pierres ou une banquette de gazons. Une forêt bien close et mise en ban pendant trente années seulement se retrouve ensuite bien peuplée, souvent même riche; le sol en est meuble, les massifs pleins, la végétation développée; chaque goutte de pluie et chaque rayon de soleil ont travaillé à l'améliorer et à l'enrichir.

C'est ainsi que se rétablissent les forêts dans les contrées dépeuplées par la guerre, comme il arriva il y a trois siècles dans les confins militaires de l'Autriche, après les guerres des Turcs. Au contraire, un bois mal gardé et constamment fréquenté s'appauvrit avec les années; le terrain en est battu, les jeunes plants font défaut, les arbres subissent des altérations de tout genre, et bientôt, les forces naturelles réparatrices s'affaiblissant, la dégradation devient progressive. La pire destinée des forêts, c'est de passer à l'état de places publiques ou pour l'homme ou pour les animaux qu'il entretient, et le mal est rapide surtout dans les bois résineux, car ils ne se reproduisent point par rejets de souches.

Le traitement des forêts de pins ou de mélèze est tout autre que celui des sapinières. Il doit consister principalement dans des éclaircies, nécessaires au développement des arbres, donnant par elles-mêmes des produits considérables, procurant d'autre part divers résultats précieux. Ces essences se trouvent mal de l'état de massif serré; à hauteur égale, des pins aux cimes pressées dépérissent dès le jeune âge, dès qu'ils ont une force acquise assez grande pour qu'entre eux la lutte se prolonge. Les pins sont des arbres de lumière, et à ce point de vue on peut même les ranger dans l'ordre indiqué par la légèreté relative du couvert qu'ils donnent au sol, en commençant par le pin d'Alep, le plus avide des rayons du soleil, puis par le maritime à la cime échevelée, en finissant par le pin de montagne et le cembro. On ne voit pas les sujets de ces essences former, comme les sapins, des massifs étagés; les pins dominés dépérissent ou s'étiolent complétement.

L'étude du pin sylvestre, qui a des exigences moyennes, permet de se rendre compte des faits. Dans les massifs créés par la nature, formés de tiges d'âges différens et jetées au hasard sur le terrain, les pins sylvestres d'avenir apparaissent dès les premières années; ils dépassent les voisins, se garnissent de branches et prennent un gros pied. Ce n'est que quand ces belles tiges, élargissant leurs cimes, forment massif entre elles, que l'éclaircie devient vraiment utile; mais alors ce sont déjà de vraies perches, d'une trentaine d'années. Les sujets dominés ont joué leur rôle, qui était d'accélérer l'élagage naturel et de couvrir le sol : on peut disposer du bois qu'ils ont produit; il faut en outre desserrer les cimes qui se gênent à l'étage supérieur, et c'est là l'essentiel. De trente à quarante ans l'éclaircie sera répétée trois fois, par exemple tous les cinq ans; de la sorte on pourra chaque fois desserrer fortement, mais partiellement, les sujets d'élite en maintenant toujours l'état de massif nécessaire. Dans les forêts de plaine il n'est pas rare que ces premières éclaircies donnent en somme 50 à 60 mètres cubes de bois par hectare, produits divers dont la valeur peut s'élever

en France jusqu'à un millier de francs. Dans les pineraies créées de main d'homme, par semis surtout, l'état serré et l'uniformité du jeune massif exigent des éclaircies plus hâtives, plus difficiles, des dépressages réitérés, indispensables, mais souvent dangereux pour les tiges effilées du gaulis.

A partir de l'âge de quarante ans, le perchis de pin, réduit peut-être à un millier de tiges d'un volume de 200 mètres cubes à l'hectare, entre dans une phase nouvelle. Jusqu'alors le bois produit n'était que de l'aubier; dorénavant il se forme chaque année du bois parfait. L'épaisseur de l'accroissement annuel des arbres et la production du massif diminuent; le feuillage se raréfie, le sol se dessèche ou se laisse envahir par une végétation inférieure. Le traitement à pratiquer dès lors varie suivant les cas. Si les pineraies sont destinées à produire de gros arbres, comme elles doivent l'être en général dans nos montagnes, les éclaircies seront continuées hardiment et répétées fréquemment; elles pourront donner en somme autant de bois que les produits principaux du massif exploité à l'âge de cent vingt, cent cinquante ou cent quatre-vingts ans. Elles devront respecter la végétation arbustive ou arborescente, très diverse avec les régions, qui se produira sous les pins; celle-ci couvre le sol, y maintient la fraîcheur et attire les oiseaux qui font la guerre aux insectes, les plus grands ennemis des pins.

Au cas où la pineraie n'est que transitoire, ayant pour objet principal de reconquérir le sol à la forêt, de le rendre à des essences plus précieuses, chêne, hêtre ou sapin, les éclaircies favoriseront le retour de ces essences en sous-étage à l'abri protecteur des pins. Les graines apportées par le vent, par les oiseaux ou semées par l'homme, trouveront là un milieu favorable au premier développement. Puis, le semis de chêne ou de sapin une fois complet, les éclaircies isoleront entièrement les pins et enfin les enlèveront, suivant le besoin de la forêt reconstituée, rapidement sur des chênes, insensiblement sur des sapins. Tel est, en beaucoup de cas, le plus sûr moyen de rétablir les forêts détruites, à peu de frais, aussi rapidement que possible, en obtenant d'abondans produits. Il en est ainsi à Fontainebleau et à Ermenonville. Dans cette dernière forêt, où les exploitations en taillis et les lapins ont fait disparaître le chêne sur de grandes étendues, les pins sylvestres présentent à l'âge de cinquante ans, sur chaque hectare, huit cents tiges d'une valeur de 5,000 francs.

Quand le résultat cherché à l'aide des plantations de pins est simplement de mettre le sol en valeur, on peut être conduit, en vue du placement des capitaux, à exploiter à un âge peu avancé pour livrer ensuite le sol à la culture agricole ou même pour y produire à nouveau du pin. Au premier cas, il convient d'exploiter au plus

tard vers l'âge de quarante ans, quand le terrain se trouve enrichi par d'abondans détritus. Au second, l'exploitation hâtive est rarement à conseiller, et le maintien des pins jusqu'à l'âge de fertilité assure généralement les revenus les plus avantageux et la reproduction naturelle des bois. L'un et l'autre cas se présentent en Sologne pour le pin sylvestre, en Champagne où, sur la craie, il paraît convenable de préférer le pin noir d'Autriche au pin sylvestre, et en beaucoup d'autres mauvais terrains.

L'état de massif permet seul d'obtenir toute la production possible du sol et de former les fûts par l'élagage naturel, qui a lieu peu à peu et sans dommage, tandis que tout enlèvement de branches vivantes est nuisible. Cependant le pin maritime donne lieu à une exception, motivée par le résinage. Entièrement uniformes et très denses, les jeunes pignadas provenant de semis artificiels doivent être éclaircies de très bonne heure, dès l'âge de six ou huit ans, fréquemment, tous les cinq ou six ans, et de plus en plus fort jusqu'à vingt ans, de manière à ne conserver à cet âge que six à sept cents tiges à l'hectare. Ensuite on commence à résiner sans aucun ménagement, avec plusieurs quarres, *à mort*, les pins destinés à disparaître quatre ans plus tard dans la prochaine éclaircie, deux cents tiges par exemple; à vingt-cinq ans on répète cette opération, et à trente ans enfin, les arbres ayant la plupart $0^{m},30$ de diamètre, on ne laisse plus que 250 à 300 pieds par hectare, et on entreprend le résinage *à vie*. Le nombre des tiges se réduira encore et successivement à deux cents et même à cent cinquante vers l'âge de soixante à quatre-vingts ans, âge auquel on renouvelle la pignada. Ce n'est pas le nombre des tiges qui importe, c'est l'état isolé de chacune d'elles, tel que le soleil en éclaire la cime de toutes parts. Mais dès que les tiges sont isolées, les pins jouissent de tous les bienfaits de la lumière, et rien ne sert de les espacer de 10 mètres, comme on le fait souvent: c'est diminuer le nombre des arbres sans accroître le rendement de chacun d'eux. En opérant les premières éclaircies, il est bon d'élaguer les branches basses des tiges conservées; on prévient ainsi les nœuds qui se trouveraient sur le fût à résiner : l'entaille des quarres et l'écoulement de la résine se font plus facilement sur les couches de bois continues, qui plus tard ont recouvert la plaie d'élagage. Mais il est inutile et regrettable d'élaguer plus que la hauteur nécessaire aux quarres, qui est de 3 à 4 mètres. Le résinage même comporterait plus de modération qu'on n'en met d'ordinaire; une quarre large de $0^{m},08$ seulement au lieu de $0^{m},10$ et un repos d'une année après quatre ans de résinage assureraient aux pins une vigueur, une richesse en résine et une longévité qu'on leur enlève en les épuisant. C'est là, quoi qu'il en soit, une sylviculture à vrai dire artificielle, et les forêts des-

tinées surtout à produire du bois réclament de tout autres soins.

Dans les montagnes des Maures et de l'Esterel, si souvent dévastées par l'incendie qu'on les a désignées sous le nom de région du feu, le pin maritime est le précurseur du chêne-liége. Celui-ci formant l'essence précieuse à tous égards, le traitement du pin doit surtout avoir en vue le chêne. Éclaircir fortement les pins pour que les liéges se produisent en dessous d'eux, enlever en jardinant tous ceux qui dominent des chênes, débroussailler le sol de manière à prévenir les ravages du feu et substituer ainsi graduellement le liége au pin maritime, tels sont les soins principaux qu'exigent ces forêts, riches d'avenir. On voit combien d'une contrée à l'autre, dans notre France, le traitement des pins diffère par le but et les moyens.

La culture du mélèze est très simple. Les semis naturels de cette essence, irréguliers, souvent clair-semés, se trouvent sur certains points très serrés. Ce dernier état est dangereux; la neige, au lieu de couler à terre entre les tiges, peut alors s'accumuler sur le jeune massif et par son poids l'écraser tout d'une pièce. Il convient donc de desserrer de bonne heure les jeunes mélèzes et de les maintenir toujours en massif un peu clair. Dès l'âge de quarante ans, les perchis recouvrent une prairie productive, les jeunes arbres sont alors assez forts pour se défendre contre les bestiaux; le moment est venu de rendre à ceux-ci un terrain qui donnera tout à la fois de l'herbe et du bois. Le bois communal de Puy-Saint-Pierre, futaie de mélèze pur faisant partie des vertes forêts qui dominent la rive droite de la Guisanne jusqu'aux approches du col du Lautaret, nourrit pendant l'été les deux cents vaches du village, une par hectare. C'est pour la commune une ressource des plus précieuses et aussi indispensable que le bois. La forêt, qui conserve le sol, et le pâturage, qui permet d'en obtenir des produits immédiats, sont là en corrélation nécessaire; le traitement en est facile quand le mélèze est seul et qu'il forme un massif continu.

Il n'en est pas toujours ainsi. Au milieu des âpres rochers du Briançonnais, entre la Durance et le Pelvoux, s'élève un contrefort séparant les deux vallées secondaires de Largentière et de Vallouise. C'est une des plus intéressantes régions des Alpes; mais, pour la découvrir, il faut monter au plateau d'Oréal, qui en occupe le milieu à l'altitude de 2,000 mètres. Ce plateau, d'une centaine d'hectares, isolé par les deux vallées latérales, forme le centre d'un cirque elliptique de 20 kilomètres de longueur, fermé par des crêtes à 3,000 mètres. En montant des Vigneaux à Oréal on traverse, au pied d'un escarpement gigantesque, des perchis de pins, mélèze et sapin, qui forment un excellent mélange. Au col de la Posterle on voit un perchis de mélèze qui a souffert de l'état serré

et qui sépare le massif trop clair des Charbonnières du pré-bois d'Oréal. Ici des mélèzes rares, de toutes dimensions, presque enfouis l'hiver dans la neige, sont les débris de la forêt qui couvrait le plateau. De la tête d'Oréal on embrasse un merveilleux spectacle : vers le nord, des vignes et des pineraies dominées par les calcaires jaunâtres de la crête des Tenailles, découpée de la façon la plus bizarre; à l'est, la vallée de la Durance fermée en aval par le fort de Mont-Dauphin, en amont, par ceux de Briançon; au centre, par le grand Puy des Aiguillons, qui porte encore sur son sommet, à 2,500 mètres, le corps droit d'un mélèze mort; au sud, le versant nord de la crête de Dormillouse, sombre, formé de grès schisteux en escalier abrupt, et montrant suspendus à mi-hauteur des sapins, des cembros, des mélèzes; à l'ouest enfin, le massif granitique du Pelvoux, surmonté des Écrins à 4,100 mètres et étalant au soleil le glacier du Pré-de-Madame-Carl. Pour bien se rendre compte de la région et des ressources qu'elle possède, il est nécessaire de faire au large le tour extérieur du plateau d'Oréal; on y trouve les plus belles fleurs des Alpes, comme le lis orangé, on y rencontre les oiseaux rares du pays, bartavelles et tétras à queue fourchue, souvent même quelques chamois, et l'on descend par le torrent du Fournel et les mines de plomb de Largentière. Trois mille hectares de forêts et toutes les essences de nos montagnes, sauf le hêtre, enrichissent encore le cirque d'Oréal. Là, comme dans presque toutes les forêts des hautes régions, la question à résoudre est d'exploiter le bois et l'herbe en conservant les forêts et le sol.

Le jardinage ou l'exploitation des tiges prises une à une dans le massif ne convient pas à des arbres avides de lumière, comme les pins ou le mélèze. Cependant il serait impossible, sans courir à la ruine de la forêt, d'exploiter d'ensemble les bois d'une surface un peu grande sur des pentes très rapides ou vers la limite supérieure de la végétation. Le jardinage des pins et du mélèze doit se réduire alors : dans les forêts de protection, à l'enlèvement des seuls arbres dépérissans; dans les autres, à des coupes fractionnées par petites trouées. En enlevant plusieurs arbres à la fois sur un même point, de manière à découvrir deux ou trois ares de terrain, on peut assurer la reproduction des pins de la même manière que le jardinage le fait pour les sapins.

Mais les exploitations disséminées provoquent le semis partout et ont par suite l'inconvénient majeur de rendre le pâturage impossible ou désastreux. C'est une nouvelle et puissante raison qui recommande dans ces forêts le mode des éclaircies partout où il est possible d'obtenir des massifs continus. Dans les hautes montagnes il convient de n'exploiter les bois sur un même point que très rarement, tous les cent cinquante ou deux cents ans par exemple. Dès lors la

mode des éclaircies permet de concentrer les coupes principales pendant une longue période dans un canton, sur une partie de la forêt, le quart peut-être, en ouvrant au pâturage les trois autres quarts de l'étendue. Le canton mis en défends sera parcouru d'abord par des coupes qui enlèveront environ la moitié des arbres formant le massif : le terrain, s'il est réellement soustrait au pâturage, se garnira bientôt de semis; quand le recrû sera bien apparent, après une dizaine d'années par exemple, il y aura lieu d'enlever encore une moitié des vieux arbres conservés, une moitié seulement, de manière à réduire dans la mesure nécessaire les dégâts de l'exploitation. Les arbres restant ensuite, largement espacés, pourront être maintenus encore quelque temps sans dommage appréciable et souvent avec profit. Telles sont les conditions principales de l'exploitation des pins en montagne.

En plaine, c'est là aussi ce qu'il y a ordinairement de mieux à faire. On obtient ainsi la reproduction tout à la fois naturelle et gratuite; le premier point est le plus important. Il y a parfois à prendre quelques soins particuliers. Le sol tassé, acide ou envahi par la bruyère, se présente-t-il en état peu favorable à la germination? L'extraction des souches et une légère culture superficielle et partielle suffiront à procurer le semis immédiat. Il y a mieux encore : la couverture du sol, aiguilles, feuilles mortes, végétaux sous-ligneux, recherchée par les populations riveraines, peut être enlevée au râteau avant la première coupe. Cette récolte a même une certaine valeur; ainsi dans les environs de Haguenau elle a été payée jusqu'à 100 francs par hectare; elle suffit d'ailleurs à modifier convenablement l'état du sol. Quand les pins se trouvent mélangés d'essences précieuses par elles-mêmes, chêne, liége, épicéa ou sapin, c'est aux exigences de celles-ci que les exploitations doivent s'adapter. La reproduction de l'arbre à tempérament robuste et à croissance rapide, pin ou autre, a lieu d'une manière suffisante entre les jeunes semis de chêne ou de sapin.

Les coupes blanches portant sur de grandes surfaces n'ont donné nulle part de très bons résultats, bien que la graine des pins soit ailée. A la suite de ces coupes, le semis se montre rarement complet, ou bien il se fait attendre de longues années, ou enfin il donne une forêt mal constituée, dépourvue des essences utiles en mélange, formée souvent d'arbres isolés ou épars. En Russie, les difficultés de la gestion avaient conduit à exploiter à blanc estoc les immenses pineraies des plaines centrales; on a été forcé d'y renoncer malgré des combinaisons bien entendues dans l'assiette des coupes longues et éloignées l'une de l'autre.

Il est facile de reconstituer les forêts de pin par voie artificielle, semis ou plantation; mais il est fort difficile de créer ainsi une

bonne forêt, et présentant toutes les conditions de prospérité que réunit le semis naturel. En tout cas, le travail et la dépense sont alors bien supérieurs aux soins et aux frais que peut entraîner la régénération naturelle.

Quoi qu'il en soit du mode de traitement, une condition est nécessaire à la conservation comme à la reproduction de ces forêts précieuses à tant d'égards, par le bois, par la résine, par l'herbe et par les feuilles, par la fixation et l'amélioration du sol, par l'abri et la protection des cultures et des habitations; c'est l'interdiction absolue du pâturage des moutons et des chèvres. Le parcours des vaches et des chevaux peut se concilier dans une large mesure avec l'existence des bois; il n'en est pas de même de celui des bêtes ovines. Dans telle forêt ouverte aux moutons, on coupe un certain nombre d'arbres chaque année, et il ne se reproduit pas un jeune brin; l'époque à laquelle le dernier arbre aura disparu est par là même déterminée. Ailleurs la ruine est complète : la commune de Contes (Alpes-Maritimes), qui en 1838 vendait encore un lot de 4.402 pins, ne possède plus aujourd'hui un seul hectare de terrain boisé. Ce n'est pas tout encore; après le bois les moutons usent l'herbe, mettent la terre à nu et l'affouillent du pied; les eaux l'entraînent alors, laissant enfin à découvert le squelette rocheux de la montagne. C'est ainsi qu'ont disparu les magnifiques forêts de la Phénicie et de la Palestine, de la Grèce et de l'Italie, de l'Espagne et même de la France méditerranéenne (1), contrées où la nature semblait avoir réuni toutes les richesses de la végétation pour en faire le berceau de la civilisation chrétienne. Le fer et le feu ne sont rien en comparaison du mouton; après eux les bois se reproduisent, après lui la terre est morte. De Madrid à Jérusalem, l'histoire et la géographie répètent : Forêts livrées aux moutons, forêts détruites; montagnes sans bois, montagnes sans vie. Souvent, il est vrai, la nature met le remède à côté du mal quand celui-ci n'est point irréparable. C'est ainsi que les pins et le mélèze semblent tout spécialement destinés, parmi les grands arbres de l'Europe, à la restauration de ses montagnes.

CH. BROILLIARD.

(1) La région désolée des Corbières comprend 200,000 hectares de terrain entre Carcassonne, Quillan, Narbonne et Perpignan. L'éducation des bêtes à laine en est la principale industrie, et les bois de toute espèce y sont voués à la destruction. Rien n'attriste la vue comme ces montagnes dénudées, éboulées, où s'épanouissent d'innombrables ravins. Elles n'ont plus que 17 habitans par kilomètre carré; sous le climat fécond des Pyrénées-Orientales, en pleine France, c'est là un vrai désert.

POÉSIE

A JULES SANDEAU

APRÈS LA MORT DE SON FILS.

Ainsi trente ans de pure gloire,
Qui protégeront ta mémoire
Contre l'assaut du temps vainqueur,
N'ont pu de même te défendre
Contre la mort qui venait prendre
La meilleure part de ton cœur?

Que dirai-je, pauvre poète?
Tu pleures, tu courbes la tête,
Brisé par l'effroyable deuil...
Ta douleur devenait la mienne,
Quand je t'ai vu, qu'il t'en souvienne,
Chancelant près de ce cercueil!

Quoi! forts de leur grandeur passée,
Tes livres, fils de ta pensée,
Vivent et jamais ne mourront,
Quand ton enfant, — quelle ironie! —
Moins vivace que ton génie,
Meurt la jeunesse sur le front!

Pourtant ton œuvre est sans souillure,
Et jamais une page impure
Ne mérita ce châtiment.
Veux-tu savoir quel est ton crime?
Pourquoi tu deviens la victime
Du sort qui frappe aveuglément?

Apprends-le donc. J'ai la croyance
Que Dieu choisit pour la souffrance
Ceux qu'il choisit pour le talent;
Comme s'il voulait faire en sorte
Que l'épreuve que l'on supporte
Haussât le cœur en le brûlant!

De même que la foudre injuste,
Pardonnant toujours à l'arbuste,
N'épargne le chêne jamais;
De même que l'énorme trombe
Quand il lui faut une hécatombe
Ne ravage que les sommets;

En voyant ton front qui dépasse,
L'âpre destin, que rien ne lasse,
Voulut t'écraser sous sa loi;
Et cherchant ce qu'il pouvait faire,
Il comprit que c'était le père
Qu'il atteindrait le mieux en toi!

Tu l'adorais tant, ce jeune homme!
Et comme il t'admirait! et comme
L'un de l'autre vous étiez fiers!
Lui de ton œuvre glorieuse,
Toi de la course audacieuse
Qu'il faisait par delà les mers!

« — Mon fils, l'officier de marine!.. »
Tu le disais, et ta poitrine

Se gonflait de joie et d'orgueil...
Las! que reste-t-il à cette heure?
Il reste une mère qui pleure,
Une tombe, — et le père en deuil!

Ah! n'attends pas que je te dise,
Devant le sanglot qui te brise
Un seul mot pour te consoler;
Mais pense à Dieu, le Dieu qui t'aime,
Car il te bénit, alors même
Que sa main semble t'accabler.

Incline-toi sous la tempête :
Dans la souffrance le poète
Ne se console qu'à prier.
Ce sont les volontés divines...
Toujours les couronnes d'épines
Près des couronnes de laurier!

ALBERT DELPIT.

Mars 1877.

LES MÉMOIRES

DU

PRINCE DE HARDENBERG

II.

APRÈS IÉNA.[1]

M. de Moltke disait un jour, avec cette gravité modeste qui est chez lui à la fois une vertu et une attitude : « Nous ne savons pas encore ce que vaut réellement notre armée, car nous n'avons pas encore été battus. » La défaite est la pierre de touche des armées; les victorieux se ressemblent tous plus ou moins. Pendant la guerre de sept ans, les soldats du grand Frédéric avaient remporté d'éclatantes victoires et souffert de terribles désastres; Rosbach leur avait fait peut être moins d'honneur que la solidité qu'ils montrèrent au lendemain de Hochkirch et de Kunnersdorf. En 1806, on put croire que la Prusse avait désappris non-seulement la stratégie et la tactique, mais ces vertus propres à l'homme de guerre qui réparent ou ennoblissent les grands malheurs. Après avoir décidé de prendre l'offensive, on avait changé d'idée et perdu trois semaines l'arme au pied, attendant les Français, dont on ignorait les projets et les mouvemens; l'art de reconnaître l'ennemi et l'art de le tromper étaient alors des arts français. Les généraux du roi Frédéric-Guillaume III s'étaient laissé surprendre, ils avaient

(1) *Denkwürdigkeiten des Staatskanzlers Fürsten von Hardenberg*, herausgegeben von Leopold Ranke; Leipzig, Duncker et Humblot, 1877, 4 vol. in-8°.

été battus, et, ce qui est plus grave, dès leur premier revers ils avaient perdu la tête; la défaite s'était tournée en déroute, la déroute en débandade.

L'Europe demeura stupéfaite; elle s'était accoutumée à considérer la Prusse comme l'état militaire par excellence, et elle ne se trompait point, s'il faut entendre par là un état dans lequel l'armée prend une part considérable au gouvernement. Les généraux prussiens avaient la haute main sur tout, ils exerçaient une foule de fonctions civiles, ils intervenaient dans toutes les affaires, jusque dans la perception des impôts, dans l'administration des cités et des bourgs. La paix leur offrait beaucoup de carrières lucratives et plus de moyens de faire fortune que la guerre; l'officier thésauriseur était la plaie de la Prusse, et l'officier qui thésaurise oublie bien vite son métier et avec son métier ces vertus professionnelles du soldat qui sont les plus belles de toutes. La monarchie du grand Frédéric était tombée dans les mains d'un mandarinat militaire, qui lui avait fait beaucoup de mal. Les mandarins s'occupent surtout de compter leurs boutons, d'en accroître le nombre, et de faire leur chemin; ils sacrifient les grandes choses aux petites et s'imaginent que c'est la pédanterie qui gagne les batailles; ils sont à cheval sur le règlement, ils multiplient les formalités et les écritures, et ils ne s'abstiennent pas toujours « de ces procédures obliques, de ces malignes subtilités que l'avarice a introduites dans les affaires. » En 1806, les mandarins contribuèrent plus que personne aux foudroyantes victoires de Napoléon; ils furent les complices involontaires de son génie et du malheur de leur pays. Le soldat était brave et fit son devoir; mais la bravoure du soldat ne produit tous ses effets que lorsqu'elle est accompagnée de confiance dans ses chefs. Il avait démêlé tout de suite que ses chefs étaient incapables, que, dans la crainte de faire des fautes, ils avaient pris le parti de ne rien faire. Ils lui donnaient des ordres incohérens suivis de contre-ordres, ils le fatiguaient par des marches et des contre-marches, et d'avance il se sentait vaincu. Hegel avait vu tour à tour entrer à Iéna les Prussiens et les Français. Il n'était pas payé pour vouloir du bien aux Français, qui envahirent son logement. Il avait dû céder la place à ces hôtes indiscrets; emportant dans sa poche les derniers feuillets du manuscrit de la *Phénoménologie*, il avait cherché un asile chez des amis. A son retour, il trouva beaucoup de désordre dans son cabinet de travail; ce qui l'affligea sensiblement, c'est qu'on lui avait enlevé son encrier et ses plumes. Il en demanda une à l'un de ses voisins, et ce fut avec cette plume empruntée que la veille de la bataille il écrivit à son ami Niethammer : « Comme moi, tout le monde ici fait des vœux pour le succès de l'armée française, et ces vœux seront sûrement exaucés, vu l'énorme supériorité de ses chefs et de ses soldats sur les soldats et les généraux prussiens. »

Dans un endroit de ses *Mémoires*, Hardenberg se reproche d'avoir, comme tant d'autres, trop présumé de l'armée prussienne; mais il impute les revers écrasans qu'elle essuya moins à elle-même qu'à l'impéritie de ceux qui la commandaient, et surtout à l'étourderie criminelle d'un gouvernement qui se croyait prêt et ne l'était pas. « Non-seulement on avait commencé la guerre sans avoir conclu la paix avec l'Angleterre et la Suède, sans être certain que la Russie entrerait prochainement en ligne, sans s'être assuré la coopération de l'électeur de Hesse; on n'avait pas même prévu l'éventualité d'une défaite. Les forteresses n'avaient pas été mises en état de défense ni pourvues des approvisionnemens nécessaires. Les troupes de la Prusse orientale et méridionale n'étaient pas encore sur le pied de guerre. Les bataillons de réserve, sorte d'armée territoriale dont on avait beaucoup parlé et sur laquelle on avait beaucoup écrit, n'étaient pas organisés. » Rien n'est plus imprévoyant que la médiocrité, et la médiocrité gouvernait la Prusse. Le 30 octobre 1806, la grande-maîtresse de la cour, la comtesse de Voss, écrivait dans son journal, qui a été récemment publié : « L'irrésolution, l'aveuglement, l'incapacité, qui règnent dans les plus hauts postes et même dans l'entourage du roi, voilà notre plus grand malheur (1). »

En énumérant les diverses circonstances qui furent fatales à la Prusse, Hardenberg remarque combien il est fâcheux pour une armée d'avoir à sa tête un souverain qui ne sait pas la guerre et qui, incapable de commander, impose au commandement la gêne de sa présence, de ses décisions et de ses indécisions. Frédéric-Guillaume III ne savait pas la guerre, mais il se piquait de l'apprendre. On raconta plus tard à Saint-Pétersbourg que, pendant les conférences de Tilsitt, Napoléon lui dit brusquement : — Sire, étudiez-vous toujours la tactique? — Le roi porta le doigt à son chapeau comme un grenadier qui salue et répondit : — Oui, sire. — « Napoléon, lisons-nous dans les *Mémoires*, aurait eu moins facilement gain de cause si le duc de Brunswick, bien qu'il ne fût pas un homme de génie, avait eu les mains libres, s'il avait pu conduire les opérations à sa guise, ou, mieux encore, si l'on avait donné le commandement au prince de Hohenlohe. » Mais le roi était là, on intriguait beaucoup autour de lui, et le généralissime ne pouvait rien entreprendre sans avoir obtenu son aveu et celui de ses adjudans. On tenait conseil de guerre sur conseil de guerre, on perdait son temps en discussions, et les discussions intempestives sont une des portes par lesquelles les grandes catastrophes font leur entrée dans ce monde. Il y a quelques années, le prince impérial, causant des tristes événemens de 1870 avec un ancien ministre de son père, lui disait : — Dès l'ouverture

(1) *Neunundsechzig Jahre am preussischen Hofe*, aus den Erinnerungen der Oberhofmeisterin Sophie Marie Gräfin von Voss, Leipzig, 1876.

de la campagne, j'ai cru deviner que les affaires iraient mal. On faisait venir tous les aides-de-camp les uns après les autres, on ne les écoutait qu'à moitié et on s'embrouillait dans les ordres qu'on leur donnait. Quelquefois on en rappelait un et on l'interrogeait de nouveau sans se souvenir qu'on l'avait déjà appelé et qu'il avait déjà répondu.

Hardenberg signale encore une maladie morale qui sévissait dans l'armée prussienne et qui n'a pas été étrangère à ses désastres. Au lieu de s'occuper de leur métier, les généraux avaient la manie, la fureur de faire de la politique, et c'est une question de savoir qui est le plus dangereux du général politiqueur ou du général thésauriseur. Le mal datait de loin. Dès 1794, on avait remarqué que « l'état-major prussien offrait l'aspect d'une petite république militaire, » où chacun réglait à sa façon et le plus souvent au gré de ses intérêts les affaires de la Prusse et de l'Europe. L'armée du Rhin faisait à la fois concurrence et opposition à la diplomatie de Frédéric-Guillaume II; elle avait décidé que tant que l'Angleterre suspendrait le paiement de ses subsides, la Prusse s'occuperait de conclure la paix avec la France à l'insu et sans l'agrément du roi; le quartier-général ouvrit des négociations secrètes avec la république, par l'entremise d'agens qui recevaient leurs instructions du feld-maréchal Mœllendorf et du général Kalckreuth. Hardenberg se plaignait que le feld-maréchal eût fait école; les politiqueurs pullulaient, et leur politique intéressée, aussi bavarde que pusillanime, énervait les volontés et les courages.

Le duc de Brunswick, dont les cheveux blancs étaient réservés à la plus cruelle épreuve, n'était pas exempt du travers pernicieux que Hardenberg dénonçait et déplorait. Il avait l'esprit courtisan et il aimait à politiquer. — Dis-moi ce que tu portes avec toi et je te dirai qui tu es, pourrait-on dire à un général, et il est certain que les bagages sont pour quelque chose dans la perte des batailles. Quand la garde russe quitta Saint-Pétersbourg pour aller rejoindre Benningsen, on réduisit chaque cornette à trois chevaux, et on décida que les officiers n'auraien, qu'un chariot entre trois. Cela n'empêcha pas le comte Potocki d'emporter à sa suite 50 coqs d'Inde, 50 poulardes, 80 kilogrammes de bouillon en tablettes, un énorme flacon de vin de Bordeaux. Les dindes étaient vivantes, et on prétendit qu'elles s'étaient distinguées en criant aussi haut que les soldats : Vive l'empereur! Le duc de Brunswick n'avait pas de coqs d'Inde avec lui, mais il emmenait parmi ses bagages une actrice, un Genevois et un émigré français. L'actrice était Mlle Duquesnoy, le Genevois se nommait Gallatin; il se piquait de posséder tous les secrets des cabinets, et le duc le considérait comme son ministre des affaires étrangères. L'émigré français était M. de la Maisonfort, qu'il avait pris également à son service diplomatique, et, peu de jours avant la bataille, ce clairvoyant personnage disait en parlant du comte Haugwitz : « C'est

la perfection de la politique. » Est-ce la faute de son actrice, de son Genevois et de son émigré, si le généralissime de l'armée prussienne a été battu par Davout à Auerstædt? On peut en douter, mais sûrement ils ne l'ont pas aidé à vaincre. Avant de se battre, le duc s'occupait de savoir ce qu'il faudrait exiger de Napoléon si on était vainqueur, ce qu'il faudrait lui accorder si on était vaincu. Il discutait la question avec Gallatin et M. de la Maisonfort; apparemment Mlle Duquesnoy ne disait mot, on ne l'avait pas fait venir pour causer.

Le duc de Brunswick fut atteint au visage par un biscaïen; sa blessure était mortelle, il ne put traiter avec Napoléon. D'autres s'en chargèrent à sa place. « Il est triste d'avoir à remarquer, écrivait Hardenberg, que, dans toute cette période de notre histoire, les militaires qui exerçaient de l'influence furent ceux qui montrèrent le moins d'énergie et se laissèrent le plus facilement abattre. » Ce furent les adjudans du roi, les généraux de Zastrow et de Kœckritz, qui, le jour même de la première défaite, décidèrent le roi à négocier, à dépêcher sans retard au vainqueur le comte Döhnhof pour lui remettre une lettre par laquelle Frédéric-Guillaume III lui représentait qu'il se serait perdu d'honneur s'il avait cherché à éviter ou à différer la lutte, que ses troupes avaient prouvé leur vaillance, qu'il ne lui restait plus qu'à prier l'empereur de renouer avec lui son ancienne liaison d'amitié. Cette lettre avait été écrite cinq jours après la publication du manifeste qui dénonçait Napoléon à la haine de l'Europe. « Il semblait qu'on n'avait point eu de raisons sérieuses de déclarer la guerre, qu'il ne s'agissait que d'une question de point d'honneur, désormais vidée par un duel au premier sang. » Et c'était à Napoléon Ier qu'on adressait ces propositions, à l'homme qui tenait dans sa main de fer « les dés de fer du destin. » On lui demandait de pardonner à ses ennemis d'un jour; il faisait mieux que de leur pardonner, il les aimait tendrement comme le faucon aime la proie qu'il dépèce, et il avait déjà dépecé la Prusse dans sa pensée. Le 18 juillet 1870, un clairvoyant diplomate français écrivait à son gouvernement : « Personne à Berlin ne doute du succès, et la conquête de l'Alsace y est envisagée par avance comme un fait accompli... Je ne saurais trop conjurer le gouvernement de l'empereur d'aviser dès à présent aux moyens de défense les plus extrêmes et de nous préparer moins à une campagne sur le Rhin qu'à une lutte à outrance, jusqu'au couteau. » Bientôt après, ce diplomate si perspicace, à peine de retour à Paris, disait à un ministre : « Je crains que la partie ne soit pas égale entre nous et la Prusse; il me semble que nous nous préparons à une passe d'armes, après laquelle nous aurons hâte de négocier; la Prusse entend faire la guerre à fond, et c'est de notre existence qu'il s'agit. » Les sages ont rarement le bonheur d'être écoutés. En 1870, la France a commis la même faute que la Prusse en 1806; elle ne connaissait pas son

ennemi, et de toutes les sciences c'est la plus nécessaire. Un curieux s'avisa un jour de questionner M. de Bismarck sur ce qui s'était passé entre lui et Napoléon III au cours de l'entretien qu'ils avaient eu ensemble après Sedan, « dans une très petite chambre, garnie pour tout meuble d'une table et d'une chaise. » Après un instant de silence, M. de Bismarck répondit en riant : « Figurez-vous qu'il croyait à notre générosité! » Napoléon Ier avait fait probablement une réflexion de ce genre quand le comte Dōhnhof lui remit la lettre ou le placet de Frédéric-Guillaume III.

Les batailles d'Iéna et d'Auerstædt et leurs terribles conséquences dessillèrent les yeux de tous les Prussiens qui n'étaient pas des aveugles-nés. Ils découvrirent que leur pays était malade, qu'on ne pouvait le sauver que par les grands remèdes ou que, pour mieux dire, il fallait refaire la Prusse. Dans cette jeune et glorieuse monarchie encore pleine de la gloire du grand Frédéric, moins de cinquante ans après cette merveilleuse bataille de Lissa où trois heures avaient suffi à 36,000 Prussiens pour mettre en pleine déroute 80,000 Autrichiens commandés par le général Daun, on vit une armée passer en quelques jours d'une confiance excessive en elle-même à un découragement sans exemple, des officiers saisis de terreur panique, une infanterie rompant ses rangs, des cadres qui se dégarnissaient d'heure en heure, les soldats jetant leurs armes, les routes jonchées de fusils et de canons, un escadron se livrant à la merci de trois hussards qui l'emmènent prisonnier de guerre, des forteresses du premier ordre ouvrant leurs portes sans coup férir, la place de Stettin, munie d'une nombreuse garnison, d'une immense artillerie, se rendant à la sommation que lui adresse un officier de cavalerie légère. « Puisque vos chasseurs prennent des places fortes, écrivait Napoléon à Murat, je n'ai plus qu'à licencier mon corps du génie et à faire fondre ma grosse artillerie. » Hardenberg comparait cette lamentable déroute à celle d'un troupeau sans bergers, poursuivi par des loups ravissans. L'armée française ne rencontra aucun obstacle sérieux dans sa marche oblique, dont le succès fut si complet que l'armée prussienne, comme l'a dit l'historien du *Consulat et de l'Empire,* « constamment débordée pendant une retraite de 200 lieues, de Hof à Stettin, n'arriva à l'Oder que le jour même où ce fleuve était occupé, fut détruite ou prise jusqu'au dernier homme, et qu'en un mois le roi d'une grande monarchie, le second successeur du grand Frédéric, se vit sans soldats et sans états. »

Ce monarque sans soldats et sans états était un de ces souverains que le malheur grandit. Hardenberg le traite quelque part d'homme monosyllabique. Les rois qui ne parlent que par monosyllabes font d'ordinaire bonne figure dans l'infortune. Depuis qu'il eut rejeté l'armistice du 16 novembre 1806, Frédéric-Guillaume III montra une per-

sévérance, une fermeté de caractère qui lui concilièrent l'estime et la sympathie de l'Europe. Après la bataille d'Eylau, résolu à faire jusqu'au bout cause commune avec la Russie, il refusa la paix séparée que lui offrait le vainqueur, et quand il eut, après Friedland, la douleur de voir le tsar, son allié, faire bon marché des intérêts prussiens et se jeter dans les bras de Napoléon, il sut encore se taire; il se résigna, il accepta courageusement son affreuse situation. L'œuvre de Frédéric II était détruite; la Prusse perdait ses provinces allemandes jusqu'à l'Elbe et ses provinces polonaises, elle était réduite à cinq millions d'habitans, elle avait à payer une lourde contribution de guerre, elle se demandait si elle réussirait à se mettre en règle avec son créancier et à ne conquérir sur lui sa capitale. Le destin, si dur pour Frédéric-Guillaume III, répara ses rigueurs en lui faisant le plus précieux de tous les dons : il lui procura des hommes de cœur et d'intelligence, capables de rétablir ses affaires. Ils eurent le courage de tout dire, et le souverain eut le mérite de les écouter. Chose singulière, ces hommes providentiels étaient presque tous des étrangers. Le baron de Stein, cet intraitable libéral, dont l'écorce rude cachait une âme chaude, un esprit enthousiaste et un sens pratique peu commun, était né à Nassau. Scharnhorst, qui réorganisa l'armée et qui unissait une démarche indolente, un langage embarrassé à une grande netteté d'idées et à la vigueur de la volonté, était Hanovrien comme Hardenberg. Niebuhr était Danois. Altenstein, qui fit tant pour relever l'enseignement, Altenstein qui plus tard donna Hegel à la Prusse, était un Franconien, né à Ansbach, dans le temps où Ansbach n'avait pas encore été cédé par ses margraves à Frédéric-Guillaume II. Ces étrangers avaient épousé la Prusse, sans épouser les préjugés prussiens. Ils sapèrent par les fondemens le régime des mandarins, ils furent les régénérateurs de leur patrie d'adoption, à qui leur nom est demeuré cher.

La comtesse de Voss, cette grande-maîtresse de la cour de Prusse que nous avons déjà citée, vit à Tilsitt l'empereur Napoléon : elle eut l'honneur de causer avec lui. A la date du 6 juillet 1807, elle consignait dans son journal l'impression que lui avait faite le grand homme, et elle s'exprimait en ces termes : — « Il est étonnamment laid; il a le visage gras, bouffi, basané. Avec cela, il est corpulent, petit et tout à fait sans prestance; il a de gros yeux ronds, qu'il roule d'une manière sinistre. L'expression de ses traits est la dureté, on dirait l'incarnation du succès. Toutefois sa bouche est bien taillée, et ses dents sont belles. » Hegel, qui avait vu Napoléon traverser les rues d'Iéna pour aller faire une reconnaissance, n'avait point songé à le trouver laid, et, avec sa naïveté de grand penseur et de philosophe de génie, il écrivait à Niethammer : — « C'est une étrange sensation que d'apercevoir devant soi, assis sur un cheval, l'homme du destin, qui porte en lui l'âme du monde, *die Welt-*

seele. » Les philosophes ont une autre façon de voir les choses que les grandes-maîtresses de cour. Comme Hegel, les hommes d'état prussiens qui approchèrent de Napoléon à Tilsitt étaient philosophes à leur manière, ils avaient lu Kant; ils crurent reconnaître sur le front du vainqueur d'Iéna la marque « d'une incontestable supériorité et d'une énergie irrésistible. » Le 5 juillet 1807, Altenstein écrivit à Schön : « Non, vous ne détruirez pas cet homme. Ce fut là ma pensée quand je le contemplai au milieu de son entourage. Il est envoyé de Dieu pour écraser ce qui est faible et pour réveiller ce qui est fort, *er ist von Gott gesandt, die Schwäche zu zermalmen und Kraft zu erregen.* » Hardenberg pensait à peu près comme Altenstein. Il estimait que les malheurs de la Prusse n'étaient pas un accident, qu'elle les avait mérités par ses fautes; il voyait dans l'incomparable capitaine qui l'avait vaincue un grand justicier, revêtu d'une mission divine. Cette mission consistait à reduire en poussière les institutions décrépites et les états vermoulus, à susciter partout des forces vives, qui un jour se retourneraient contre lui et le vaincraient. Le monde pourrait à la rigueur se passer des grandes-maîtresses de cour; mais heureux sont les pays qui à l'heure des catastrophes possèdent des politiques nourris de la lecture de Kant, des philosophes instruits dans la politique, et non moins heureux sont les princes qui ont d'habiles médecins et le courage de se laisser amputer un membre quand la gangrène s'y est mise. Frédéric-Guillaume III n'était pas un génie, Napoléon le traitait de médiocre caporal; mais ce caporal savait profiter des leçons de l'expérience et sacrifier ses préjugés au bien public. Il se prêta à l'essai des grandes mesures, des grandes réformes, qui seules pouvaient restaurer son royaume épuisé, saigné à blanc.

Napoléon l'avait mis en demeure de congédier Hardenberg, de se priver de ses services. Il en coûtait au roi d'éloigner de lui ce sage conseiller; mais il se réservait le droit de le consulter en secret, et il le pria de lui donner par écrit son avis sur la réorganisation de la monarchie. Ce fut à Riga, au mois de septembre 1807, que Hardenberg, après en avoir conféré avec ses amis Altenstein et Niebuhr, rédigea un mémoire de près de 100 pages, qui vient d'être publié pour la première fois et dans lequel il passait en revue toutes les réformes à opérer; il y ébauchait la Prusse de l'avenir, laissant à d'autres le soin de dégrossir l'ouvrage. Une partie de ce mémoire pourrait être intitulée : « Ce que les Prussiens doivent apprendre de leur vainqueur. » Les principes de la guerre, de l'administration, de la diplomatie, l'art de s'informer, l'art d'étudier les cours et les peuples étrangers par l'entremise d'agens, de commis-voyageurs en politique ou d'espions militaires, voilà ce que la France savait alors et ce que la Prusse ne savait plus. Mais Napoléon avait autre chose encore à apprendre à ses ennemis; la révolution fran-

çaise l'avait chargé d'enseigner au monde à coups de canon les idées égalitaires. — « Ces idées font sa puissance, écrivait Hardenberg. La révolution a renouvelé la France, elle y a détruit les vieux préjugés, les vieux abus, et réveillé des forces endormies. La puissance de ces idées est si grande que l'état qui refuse de les accepter sera contraint de les subir ou se verra condamné à périr. » Aussi demandait-il avant tout la refonte des institutions civiles, l'abolition des priviléges, des servitudes féodales, l'émancipation du paysan, l'égalité de toutes les classes devant la loi et devant l'impôt. — « Nous devons accomplir, disait-il, une révolution dans le sens bienfaisant du mot et travailler au perfectionnement de l'humanité, non par des mesures violentes, mais par la sagesse de ceux qui nous gouvernent ; tel est notre but, notre principe dirigeant. Établir les principes démocratiques dans un état monarchique, voilà ce que l'esprit du siècle exige de nous. Quant à la pure démocratie, nous pouvons l'ajourner à l'an 2440, si tant est que la pure démocratie soit faite pour l'homme. »

Les réformateurs politiques de la Prusse en 1807 voulaient emprunter à Napoléon tout ce qu'il avait de bon et d'utile à leur donner ; mais ils n'entendaient pas se faire ses plagiaires ou ses copistes. Un copiste est toujours un satellite, et le plus cher désir de Hardenberg était de mettre son pays en état de reconquérir son indépendance. Napoléon écrivait de Tilsitt à son frère Jérôme, dont il allait faire un roi de Westphalie : « Mon intention, en vous établissant dans votre royaume, est de vous donner une constitution régulière qui efface dans toutes les classes de vos peuples les vaines et ridicules distinctions. » Si la Prusse s'était contentée d'accepter les principes égalitaires de la révolution et d'abolir les distinctions vaines et ridicules, elle n'eût différé en rien de ce royaume de Westphalie, formé de ses dépouilles, qu'on venait de lui donner pour voisin. Il importait à Hardenberg, comme au baron de Stein, que les deux royaumes séparés par l'Elbe ne pussent être confondus l'un avec l'autre et qu'on distinguât à première vue un Prussien d'un vassal de Napoléon. Il avait compris que le vrai patriotisme suppose un esprit public, et qu'il n'y a d'esprit public que chez les peuples qui font eux-mêmes leurs affaires. Il sentait la nécessité d'écarter les mandarins, d'accoutumer la nation au *self-government*, de lui donner les libertés municipales les plus étendues, de créer partout des corps électifs, d'instituer des diètes provinciales et même des états-généraux. Ces réformes furent exécutées au jour le jour, pièce à pièce, et quand Hardenberg fut devenu chancelier, on put lui reprocher de n'avoir pas rempli tout son programme ; c'est la gloire de Stein de ne s'être jamais démenti.

En 1807, la Prusse ressemblait à un propriétaire qui a perdu dans un procès calamiteux la moitié de son bien, et qui, sous peine de mou-

rir de faim, est tenu de faire beaucoup produire, beaucoup rapporter à ce qui lui reste; la culture intensive est la suprême ressource des propriétaires dont on a écorné le patrimoine. C'est à dater de 1807 que la Prusse est devenue le pays de l'Europe où le gouvernement s'occupe le plus des particuliers, soit pour les élever, pour les instruire, soit pour leur imposer des sacrifices souvent fort onéreux, ce qui est encore une manière de travailler à leur éducation. Dans son mémoire, Hardenberg proposait et réclamait en principe ces deux grandes institutions, qui ont transformé la monarchie du grand Frédéric, à savoir le service militaire universel et l'instruction primaire obligatoire. En les adoptant, la Prusse allait devenir, comme il le désirait, une monarchie de droit divin reposant sur des institutions démocratiques, car rien n'est plus démocratique que le service universel et que l'enseignement obligatoire. Napoléon était loin de se douter que la conséquence de la bataille d'Iéna serait de créer un peuple où tout le monde saurait lire et écrire, et où tout le monde serait soldat.

Comme Hardenberg, Altenstein comprenait tout ce que peut le maître d'école, non-seulement pour guérir un peuple de l'ignorance et de la superstition, mais pour développer en lui les vertus civiques. Ces réformateurs de 1807 avaient l'esprit libre et généreux; ils s'occupaient d'élever des Prussiens, ils voulaient en même temps que ces Prussiens fussent des hommes. Altenstein rédigea, lui aussi, un mémoire, dont M. Ranke cite quelques fragmens. Nous y lisons que ce n'est pas l'étendue de son territoire qui fait un grand peuple, qu'une nation diminuée et mutilée peut encore aspirer à la première place, si elle travaille plus que les autres à l'éducation du citoyen, à l'ennoblissement de l'individu par l'instruction, au progrès de l'humanité, dont la raison est le bien suprême. Altenstein et Hardenberg jugent, l'un et l'autre, que, pour accomplir cette glorieuse entreprise, l'état doit appeler la religion à son aide et lui faire sa place dans l'école; mais la religion telle que l'entendent ces disciples de Kant n'est pas un dogmatisme à formules ni une dévotion à petites pratiques. — « L'essence de la religion, disait Hardenberg, consiste à envisager la vie comme l'apprentissage d'une autre existence, dont le pressentiment est en nous; elle consiste dans le commerce avec l'idéal, qui nous initie à cette existence meilleure, dans nos rapports intimes avec l'être incompréhensible que nous appelons Dieu, dans la foi à l'immortalité de l'âme, dans l'assurance que notre destinée fait partie d'un plan qui embrasse l'univers. » Il voulait que l'état s'employât de tout son pouvoir à la propagation de l'idée religieuse, mais qu'il eût un respect infini pour les franchises de la conscience, qu'il s'abstînt de prendre parti pour aucun système, pour aucune secte, qu'il autorisât toutes les recherches de la critique, même ses indiscrétions, et le libre exercice de tout culte qui ne blesse pas la morale.

En même temps que l'état prussien se mettra en peine d'instruire et de moraliser le peuple, il prendra à cœur les intérêts de la science et lui assurera cette liberté absolue dont elle ne peut se passer. La police napoléonienne étendait son empire sur l'église, sur l'université, sur les consciences, sur les dogmes, sur les pensées; elle classait toutes les idées en idées utiles, qu'elle protégeait en leur appliquant son estampille et le bénéfice du cours forcé, et en idées dangereuses, qu'elle proscrivait comme la fausse monnaie; la science et la religion étaient pour elle deux chapitres de l'art de gouverner les hommes. « La France d'aujourd'hui, disait Altenstein, a un gouvernement fondé sur la force, et ce gouvernement ne protége les sciences qu'en tant qu'elles peuvent lui servir; il les emploie à ses fins, il les réduit à l'obéissance. La science se vengera quelque jour du maître qui la tient en servitude. » On sait le mépris que nourrissait Napoléon pour l'idéologie et les idéologues. Il n'avait pas compris que ce sont les abstractions qui mènent le monde; cependant il leur attribuait le pouvoir de susciter des ennuis sérieux aux autorités constituées, aussi son mépris était-il mêlé d'aversion et d'inquiétude. Du fond de la Prusse orientale, un mois et demi après la bataille d'Eylau, il envoyait à Fouché l'ordre d'expulser de Paris la femme illustre qui venait d'écrire *Corinne*, et il recommandait à l'archi-chancelier Cambacérès de veiller à l'exécution de cet ukase. Au lendemain de Friedland, les Hardenberg et les Altenstein souhaitaient que leur pays devînt la patrie ou le refuge de l'idéologie, ils rêvaient de fonder à Berlin une université où la science aurait ses coudées franches et qui serait une arène ouverte à tous les systèmes, à toutes les discussions. Ce sera l'éternel honneur du règne de Frédéric-Guillaume III que dans la plus affreuse détresse financière il ait su trouver des ressources suffisantes pour inaugurer dès 1810 cette université qui a fait de Berlin la capitale scientifique de l'Allemagne et l'a préparé à devenir sa capitale politique. Qui dira de quel poids elle a pesé dans les destinées de la Prusse? qui dira la part que Fichte a pu avoir dans la guerre d'indépendance, les services que Hegel a rendus à la grandeur des Hohenzollern?

Emprunter à Napoléon les idées égalitaires qu'il représentait et défendre contre lui les idées libérales de 89, dont il était l'ennemi, concilier les nouveaux principes d'organisation militaire avec la formation d'une armée vraiment nationale, les traditions du protestantisme avec la liberté philosophique du XVIIIe siècle, le patriotisme avec l'idéologie, la religion avec la science, la loyauté royaliste avec un peu d'enthousiasme jacobin, telle était la pensée de Hardenberg et des hommes remarquables qui l'entouraient. Ils avaient entrepris une œuvre de longue haleine, leur courage comme leur patience furent mis à de rudes épreuves. On est porté à croire que les réformes s'opèrent plus facilement dans une monarchie que dans une république démocratique. Toutes les formes

de gouvernement ont leurs inconvéniens : mais c'est une question de savoir si les entraînemens irréfléchis, si les inconstances, si l'éternelle mobilité de la démocratie trop prompte à se déjuger, trop sujette à défaire aujourd'hui ce qu'elle a fait hier, sont un danger plus redoutable que les intrigues de cour qui assiégent un trône. Guichardin a dit qu'une réforme est bien chanceuse quand elle dépend de la volonté de plusieurs : mais ce même Guichardin a dit aussi que les princes sont toujours tentés de ne regarder comme sages que ceux de leurs conseillers qui abondent dans leur sens, *quelli che si conformano più alla loro inclinazione*. Frédéric-Guillaume III avait toutes les bonnes intentions : malheureusement il tenait plus qu'un autre à ses habitudes. On eut bien de la peine à obtenir de lui qu'il congédiât son cabinet royal, occulte et irresponsable, qui contrecarrait le ministère. Il s'indignait quand on avait l'air de croire que ses conseillers secrets ou ses adjudans exerçaient quelque influence sur ses résolutions : « Me prend-on pour un benêt? s'écriait-il. S'imagine-t-on que, lorsque j'ai pris un parti, *je m'amuse à me faire influer pour annuler mon propre ouvrage?* Cette idée me paraît insolente. »

Hardenberg et ses amis jugeaient qu'aucune réforme n'était possible sans un changement radical dans le personnel : mais le roi n'aimait pas les nouveaux visages, celui de Stein surtout lui déplaisait : il goûtait médiocrement cet homme rugueux, un peu rude de manières, souvent amer dans son langage, incapable de se plier aux bienséances et aux mensonges officieux des cours. On perdit courage plus d'une fois, on fut tenté de croire que c'en était fait, qu'il fallait désespérer du salut de l'état, que toutes les mesures proposées échoueraient « contre ces petites considérations qui sont le tombeau des grandes choses. » Dès le mois de juillet 1807, un de ces découragés écrivait à Hardenberg : — « Qu'avons-nous à attendre de l'avenir? On a pu nous appliquer ces mots : *Video meliora proboque, deteriora sequor*. Ne sera-ce pas toujours la même chanson? il faut aller planter des choux, et je bénirai celui qui voudra de moi pour garçon jardinier. » Peu de jours après, le comte de Goltz, qui avait pris le portefeuille des affaires étrangères, écrivait de son côté : — « Tout me prouve que nous sommes à jamais perdus, tout concourt pour m'en donner la certitude. Certaines personnes qui avaient affiché l'intention de leur retraite reprennent une influence prépondérante ; rien ne saurait s'opposer à l'ascendant qu'elles ont conservé sur l'esprit du roi... L'intrigue et la cabale reprennent leur empire, les anciennes habitudes reviennent, les anciens abus renaissent ; tout le monde veut régner, chacun s'en flatte, chacun y vise, la faiblesse et l'irrésolution caractérisent notre gouvernement. Les braves gens n'auront jamais le dessus, les charlatans seuls feront fortune. Le cœur me saigne en traçant ces mots... Si le baron de Stein nous revient, il ne restera pas quinze jours. »

Ces prédictions mélancoliques ne se sont point accomplies, les réformes triomphèrent de tous les obstacles, des irrésolutions du roi, du mauvais vouloir des gens de cour, des intrigues, de la cabale et des mandarins, et Dieu sait combien les mandarins ont la vie dure, avec quelle ténacité ils se cramponnent à leur place et à leur traitement. Par sa persévérance à poursuivre jusqu'au bout le pénible travail de sa régénération, la Prusse mérita de voir des jours meilleurs. Ses hommes d'état les espéraient, les attendaient; ils doutaient de la solidité de cet empire d'Occident fondé par le nouveau Charlemagne; ils avaient trop étudié la philosophie pour ne pas savoir que les ambitions démesurées et les génies intempérans ne bâtissent jamais des maisons qui durent. Le prince Guillaume, frère du roi, envoyé en mission à Paris, en rapporta l'impression que cet empire éclatant serait éphémère; il racontait qu'un soir, dans le parc de Fontainebleau, à quelques pas du château éclairé de tous les feux du couchant, des familiers du maître s'étaient pris à se demander si le soleil d'Austerlitz ne pâlirait pas un jour et si tous les colosses n'ont pas des pieds d'argile. Vers le même temps, l'empereur Alexandre disait à quelqu'un : « Ayons un peu de patience, c'est un torrent qu'il faut laisser passer. »

Les peuples éprouvés cruellement par le sort n'ont pas toujours à leur disposition des Hardenberg, des Stein, des Scharnhorst; mais le bon sens, armé de courage et d'obstination, suffit pour venir à bout des mandarins (il y en a dans tous les pays), et pour tenir en échec les brouillons, aussi dangereux que les mandarins. L'essentiel est de ne pas s'endormir sur les périls, de ne pas se laisser décourager par les difficultés, par les contre-temps, par les déconvenues. A chaque jour suffit sa peine, et les torrens finissent par passer.

G. VALBERT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mars 1877.

Le rideau est tombé pour un mois sur le théâtre de nos affaires intérieures à Versailles; il reste levé sur cet autre théâtre plus vaste où s'agite toujours l'émouvant problème des destinées prochaines de l'Europe, de la paix ou de la guerre. Les vacances politiques de Pâques sont venues à propos dans tous les pays pour laisser à la diplomatie un peu de liberté, à la sagesse des gouvernemens le temps de prendre un parti en dehors de ces excitations d'opinion qui ont assailli et peut-être embarrassé lord Derby jusqu'à la dernière séance du parlement. La vérité est que, depuis quelques semaines, cette éternelle crise orientale, dont on ne cesse de poursuivre le dénoûment, passe par de singulières péripéties, et que le continent européen vit dans une fatigante incertitude, trop facilement exploitée par toutes les imaginations inventives ou par toutes les spéculations intéressées. Le matin il y a un protocole, c'est entendu, tout est arrangé à la satisfaction commune, au moins pour le moment; le soir il n'y a plus de protocole, on n'a pas réussi encore à trouver l'euphémisme sur lequel toutes les politiques doivent s'entendre sans trop s'expliquer. Un jour les difficultés sont censées venir de Londres, un autre jour elles viennent de Saint-Pétersbourg. Hier, c'était la paix, disait la Bourse, aujourd'hui c'est la guerre, en attendant que la conciliation triomphe de nouveau, et le drame suit son cours, ayant pour principal personnage le général Ignatief, qui voyage de Paris à Londres, part pour Vienne, repasse à Berlin, soignant toujours ses yeux, cherchant sa solution au milieu des interrogatoires importuns d'une multitude de curieux dont il se moque. Chose essentielle, cette incertitude même, dont le voyage prolongé du général Ignatief est le signe visible, cette incertitude prouve que, s'il y a des difficultés, les gouvernemens ne sont pas au bout des concessions mutuelles, qu'ils ne sont nullement disposés à jouer sur un mot le repos du monde et que la paix garde toutes ses chances, dût-elle être laborieusement conquise.

On devait bien jusqu'à un certain point s'attendre à ces difficultés, à quelque crise plus ou moins aiguë, plus ou moins décisive dans les affaires d'Orient. Lorsque la conférence de Constantinople se séparait, il y a deux mois, après s'être entendue sur un programme platonique de réformes et de pacification, mais sans avoir réussi à faire accepter ses résolutions par la Turquie, il était parfaitement clair qu'on n'en resterait pas là, qu'on entrait tout au plus dans une phase nouvelle. Il était évident que la Russie, après avoir réuni une nombreuse armée sur la frontière du Pruth, ne s'en tiendrait pas à une vaine démonstration, que la Porte, qui n'avait pas même encore fait sa paix avec la Serbie et le Montenegro, aurait des comptes à rendre, en un mot que cette délibération européenne qui venait de se produire avec quelque solennité devrait avoir une sanction ou un dénoûment. La circulaire par laquelle le prince Gortchakof, s'armant de l'échec de la conférence, demandait aux autres gouvernemens ce qu'ils entendaient faire pour sauvegarder l'honneur de leur politique, les intérêts dont ils avaient pris la protection, cette circulaire était le prélude, une sorte de prise de position ou un appel à des résolutions nouvelles; mais sous quelle forme donner aux délibérations de la conférence une sanction efficace, à demi satisfaisante? Dans quelles limites les diverses puissances pouvaient-elles se prêter à des expédiens nouveaux pour assurer leur action protectrice en Orient sans aller jusqu'à la coercition? Comment concilier à la fois la dignité de l'Europe, les engagemens personnels de la Russie, l'indépendance de l'empire ottoman, le maintien des traités? C'était là toujours le problème, et c'est ce qui se débat encore dans le secret souvent assez mal gardé des conversations diplomatiques. Aujourd'hui, deux mois après les délibérations infructueuses de Constantinople, la situation peut se résumer ainsi : la Porte a fait sa paix avec la Serbie, elle n'a pas réussi encore à traiter avec le Montenegro, qui probablement met un certain calcul à ne point se hâter, et pendant ce temps la question des réformes ou, pour mieux dire, de l'attitude générale de l'Europe vis-à-vis de la Turquie au sujet des réformes, cette question reste entière; elle s'est relevée ou précisée dans ces négociations que le général Ignatief a eu la mission de poursuivre à travers l'Occident. L'habileté du diplomate, le rôle qu'il a joué dans la crise orientale, tout indique l'importance de l'acte que la Russie a voulu accomplir en chargeant le général Ignatief d'aller demander à l'Europe le complement de l'œuvre de la conférence, la réponse à la circulaire du prince Gortchakof.

Deux intérêts sont en présence dans ces négociations qui n'ont cessé d'être actives depuis quelques jours, qui ont provoqué déjà plusieurs conseils de cabinet à Londres et des communications de toute sorte en Europe. Il s'agit de sauvegarder la paix générale, la paix de l'Occident, sans se désintéresser des affaires d'Orient, sans abandonner le rôle de

protection dont la conférence a résumé le programme, ou si l'on veut, il s'agit de veiller à l'application graduelle des vues bienfaisantes adoptées par la conférence sans se laisser entraîner dans des interventions militaires qui seraient le commencement d'une perturbation universelle. Tout dépend de l'importance relative qu'on donne à chacun de ces intérêts, la paix de l'Occident ou l'amélioration de l'Orient. Ce qui fait aujourd'hui la gravité de cette situation, c'est que malheureusement on négocie entre la Turquie surexcitée par les épreuves, réduite depuis un an à se défendre, à déployer toutes ses forces militaires, et la Russie disposant sur la frontière de 200,000 hommes qui n'attendent qu'un signal pour s'élancer avec ou sans le consentement de l'Europe. C'est ce qui aggrave tout, la grosse difficulté est là, de sorte que l'œuvre de pacification, d'amélioration qu'on poursuit, se complique de la question délicate d'un désarmement sans lequel tout ce qu'on fera peut rester à la merci d'un incident.

La bonne foi des gouvernemens n'est nullement en cause. La sincérité de la Russie est aussi sérieuse que celle de l'Angleterre, que celle de toutes les puissances. Tous les cabinets veulent la paix sans négliger le devoir de protéger les populations de l'Orient; mais les uns et les autres sont souvent sous le poids de ces fatalités qui naissent des positions prises, des vieilles défiances toujours prêtes à se réveiller. Lorsqu'on propose à l'Angleterre un protocole ou un échange de dépêches constatant les résultats acquis de la conférence, le persévérant accord de l'Europe, et réservant des délibérations ultérieures si elles devenaient nécessaires pour la réalisation du programme commun, l'Angleterre assurément ne peut refuser de souscrire à ces vœux, et elle ne refuse pas. Seulement elle se conduit en personne prudente, qui pèse les termes et tient à fixer d'avance la mesure de ses engagemens. Elle se dit de plus que cette œuvre de paix à laquelle on la convie, qu'elle prend fort au sérieux, peut être vaine tant qu'il y aura en présence des armées menaçantes, onéreuses, dont on pourra être tenté de se servir, ne fût-ce que pour mettre fin à une situation toujours tendue, et elle ne veut pas donner un blanc-seing à des interventions qu'elle serait plus tard réduite à désavouer inutilement. — Lorsqu'on presse la Russie de rester avec les autres gouvernemens dans les affaires d'Orient, de chercher dans l'accord de l'Europe les satisfactions qu'elle croit trouver dans la mobilisation d'une puissante armée; la Russie, à son tour, n'hésite pas devant les concessions; elle ne désire que l'action commune, elle se prête même spirituellement à toutes les subtilités de rédaction diplomatique, et au besoin elle ira peut-être jusqu'à rappeler une partie de son armée du Pruth ou à la démobiliser dans des conditions déterminées. Seulement elle demande ce qu'on lui donnera en échange de ce sacrifice, quelle garantie on peut lui offrir pour la réalisation des réformes sur lesquelles tout le monde est d'accord. Elle se réserve visiblement un

droit d'interprétation, et au fond, dans le cas où les Turcs opposeraient une résistance dont elle reste juge, elle veut que les décisions de la diplomatie soient exécutées par l'Europe ou par la Russie seule, — ce qui remettrait tout en question, ce qui ferait du protocole un mandat européen confié au cabinet de Saint-Pétersbourg. On tourne ainsi dans une sorte de cercle fatal qui crée sans doute bien des difficultés, qui peut donner la clé de toutes les alternatives de négociations, où ne peuvent cependant se laisser enfermer des gouvernemens sensés et prévoyans, justement préoccupés de leur mission et de leur responsabilité.

L'autre jour, dans cette dernière séance du parlement où la question d'Orient a été de nouveau agitée, lord Derby, un peu trop pressé sur l'existence de ce mystérieux protocole dont on a si souvent parlé, répondait, non sans une certaine impatience qui ne lui est pas habituelle, au comte Dudley : « Comment le noble lord sait-il en quoi consiste l'entente établie entre le gouvernement de sa majesté et le gouvernement russe?.. S'il sait à quel résultat nous arriverons, je puis lui dire qu'il en sait plus que moi, ou que n'importe quel autre membre du cabinet. » Et le chef du *foreign office* ajoutait : « Le texte du protocole et les conditions auxquelles il sera signé, — s'il est jamais signé, — sont toujours l'objet de l'examen du gouvernement... »

Cela signifiait tout à la fois qu'à ce moment, il y a une semaine, les négociations passaient par une crise assez sérieuse, et que, malgré tout, elles n'étaient pas interrompues. Elles ont repris depuis, sinon une direction nouvelle, du moins plus d'activité et un caractère plus pratique. Elles semblent avoir eu surtout pour objet de simplifier la question en la divisant, de limiter le protocole à la constatation de l'accord moral et diplomatique de l'Europe vis-à-vis de la Turquie, en réservant le désarmement, qui devra toujours d'ailleurs rester l'acte spontané du gouvernement russe, qui ne pourra être considéré que comme un gage nouveau des intentions pacifiques du tsar. Que dans les pourparlers de la diplomatie russe avec l'Angleterre pas un mot n'ait été officiellement prononcé au sujet du désarmement, ainsi que l'aurait assuré, dit-on, le général Ignatief, ou que la préoccupation évidente du cabinet anglais ait été sous-entendue, peu importe; cette considération ne pèse pas moins désormais dans la balance, elle est devenue un des élémens de la solution, de l'accord qu'on a aujourd'hui à cœur de maintenir et de fortifier. Dans les récens séjours qu'il a faits à Vienne comme à Londres et à Paris, le général Ignatief, qui passe pour un homme de sagacité, a pu constater sans peine la vérité des choses. S'il a tout vu, tout écouté sans prévention, il doit nécessairement emporter à Pétersbourg cette impression que nulle part, dans aucun pays, chez aucun gouvernement il n'y a de dispositions défavorables à l'égard de la Russie, — que partout au contraire il y a le sentiment des dangers que créent ces ostentations de force et les éventualités d'intervention militaire.

L'erreur du cabinet de Saint-Pétersbourg serait de se laisser aller à des confusions désastreuses, de se faire par exemple cette illusion qu'il a besoin de rester armé pour exécuter les décisions de la conférence, les volontés de l'Europe en Orient. Les volontés manifestes de l'Europe sont toutes pour la paix, pour une action exclusivement morale et diplomatique, sauf un de ces cas exceptionnels et violens où l'on ne s'inspire que des circonstances. Le protocole auquel tout le monde travaille ne dira rien de plus ou il ne sera qu'une dangereuse équivoque. La Russie, en restant sous les armes, ne garantit ni ne simplifie cette situation, elle la complique. En diminuant ses armemens dans la plénitude de son initiative, elle ne commet pas un acte de faiblesse, elle atteste une fois de plus et sous la forme la plus significative sa résolution de ne pas se séparer de l'Europe; elle se défend elle-même contre la tentation de se jeter un jour ou l'autre dans une campagne aventureuse; elle fait entrer la crise orientale dans une phase d'apaisement réel où toutes les influences, au lieu de se combattre mutuellement, peuvent s'exercer en commun dans un intérêt de civilisation. La Russie a maintenant à choisir entre les deux politiques, l'une rassurant l'Europe contre l'imprévu des résolutions soudaines, l'autre conduisant à tout risquer, peut-être pour peu de profit en dehors d'une victoire d'orgueil militaire comme dans la guerre de 1828. A vrai dire, voilà encore une fois la situation !

Ces conflits de politiques, ces velléités impatientes, ces troubles, n'ont en effet rien de nouveau dans les affaires d'Orient. C'est le caractère de cette terrible question de se reproduire sans cesse, parfois sous les mêmes traits, souvent avec les mêmes incidens, si bien que ce qui se passe au moment présent semble en partie écrit d'avance dans ces *Dépêches inédites du chevalier de Gentz aux hospodars de Valachie* que M. de Prokesch-Osten vient de publier. Rien de plus curieux, de plus saisissant, que cette correspondance d'un homme de plus d'esprit que de scrupule, familier de M. de Metternich, bien placé pour tout savoir et tenant les hospodars au courant de toutes les négociations relatives à l'Orient dans ces années de la restauration qui vont jusqu'en 1828, jusqu'à l'invasion russe en Turquie. Les hommes ont changé, la situation est à peine modifiée. Autrefois, il est vrai, il s'agissait de la Grèce, aujourd'hui il s'agit de la Bulgarie, de l'Herzégovine; mais autrefois, comme aujourd'hui, c'est la même histoire de démarches plus ou moins collectives qui trouvent la Turquie rebelle, de médiations, d'interventions, de tentatives des gouvernemens pour saisir et fixer l'éternelle question. C'est le même débat entre les moyens moraux et les « moyens coercitifs, » la même lutte d'influences, le même travail subtil et inépuisable des puissances de l'Occident pour lier, pour retenir la Russie, de la Russie pour entraîner l'Europe. En 1825, après une démarche infructueuse à Constantinople, on est dans l'embarras, on se met à la recherche d'expédiens nouveaux.

L'Angleterre croit faire merveille, elle signe le protocole de 1826, puis en 1827 le traité de Londres, — qui conduit malgré elle à Navarin et à la guerre. La Russie de son côté, en effet, tire parti de tout au milieu d'une complication que, selon M. de Metternich, « elle déclare tantôt *russe*, tantôt *européenne*, et qui n'est ni l'un ni l'autre. » Elle s'efforce de se représenter comme la mandataire de l'Europe, comme l'exécutrice des décisions des conférences. « Il faut que cette affaire se termine, dit l'empereur Nicolas; si les autres cours n'ont pas envie de la suivre, qu'on me laisse agir à moi seul, je trouverai moyen d'en finir. » M. de Nesselrode à son tour répète : « Laissez-nous faire, vous serez contens de nous, vous finirez par nous applaudir! »

La Russie excitée s'engage par degrés, et le jour vient où le chevalier de Gentz écrit comme si c'était hier : « L'empereur ne veut pas la guerre, c'est une vérité de fait sur laquelle il n'y a plus de doute. Son cabinet ne la désire pas plus que lui; mais il lui faut, d'après sa manière de voir, quelque *satisfaction éclatante* pour apaiser la voix publique. Les Russes se soucieront très peu de l'aplanissement de tel ou tel grief réel ou imaginaire... Le seul objet qui les intéresse, le seul dénoûment qu'ils demandent et qui leur ferait oublier tout le reste, c'est que l'on trouve le moyen d'obliger la Porte à une démarche quelconque de soumission formelle et ostensible, à une espèce d'amende honorable qui contenterait l'orgueil national en prouvant que leur gouvernement n'a point perdu cette attitude dominante qu'il occupait à Constantinople... » — Et tout finit par cette guerre de 1828 en présence de laquelle l'Angleterre, désabusée, se croyant prise au piége et trompée, est réduite à de vaines protestations. Elle appelle la guerre « un événement qui fera naître des alarmes et excitera des passions incompatibles avec la paix du monde civilisé... » L'Angleterre refuse de voir une conséquence du traité de Londres dans une « œuvre qui, au lieu d'assurer la pacification du Levant, peut amener une guerre générale en Europe. » L'Angleterre y songeait trop tard, et en fin de compte, que gagnait la Russie elle-même à cette guerre de 1828? Elle y trouvait sans doute des succès militaires chèrement achetés; mais quelle influence cette campagne d'entraînement avait-elle sur la question d'Orient? quelles améliorations, quels bienfaits de civilisation laissait-elle dans ces provinces turques où elle entrait en victorieuse? Qu'y a-t-il donc de si tentant à recommencer presque dans les mêmes conditions une guerre qui rencontrerait peut-être plus de difficultés encore qu'autrefois et qui n'assurerait pas plus d'avantages qu'en 1829, parce qu'en définitive la Russie serait obligée de s'arrêter devant l'Europe attentive, inquiète, bientôt menaçante?

Non, en vérité, rien n'est nouveau, ni les entraînemens, ni les résistances possibles, ni même les allusions irrespectueuses aux scènes sanglantes des pays les plus civilisés qui faisaient scandale dans la dernière

conférence et que Gentz, pour excuser à demi les Turcs, se permettait dès 1827. Entre le passé et le présent, il y a pourtant une différence. L'empire ottoman n'est plus, il semble du moins aspirer à ne plus être ce qu'il était autrefois. Tandis que dans toutes les cours de l'Europe on poursuit ces négociations dont la Turquie est l'objet sans être interrogée ni consultée, Constantinople est le théâtre d'un événement à coup sûr singulier et original dans tous les cas, s'il n'est pas le commencement d'une transformation imprévue et sérieuse. C'en est fait, il ne faut plus s'étonner de rien, le premier parlement ottoman existe! Il s'est réuni l'autre jour sous la coupole de Dolma-Bagtché, dans une de ces salles du palais d'où le regard embrasse l'entrée du Bosphore, la Corne d'or, la côte d'Asie, Scutari, la mer de Marmara. Le sultan en personne a prononcé ou a fait lire en sa présence un discours de la couronne qui n'est pas plus mauvais qu'un autre, qui désavoue sans phrase le gouvernement absolu et reconnaît « qu'une bonne administration permettrait à la Turquie de faire en peu de temps des progrès considérables. » Il y avait depuis deux mois une constitution, — dont le père, Midhat-Pacha, est occupé aujourd'hui, il est vrai, à compléter son instruction par un voyage d'exilé dans l'Occident; il y a maintenant à Constantinople des sénateurs et des députés musulmans, chrétiens, grecs, arméniens, arabes, israélites, venus de toutes les parties de l'empire, d'Europe et d'Asie, de Koniah, d'Erzeroum, d'Angora, de Diarbekir. Ils sont entrés dans leur rôle, ils discutent leur règlement. Nous entendions un jour un des plus éminens diplomates de Paris expliquer d'une manière piquante comment les Turcs seraient plus propres que d'autres au régime parlementaire, — parce qu'ils ne parlent pas ou parlent peu! Ils sont moins silencieux qu'on ne l'aurait cru, et s'ils ont leur apprentissage à faire, s'ils appellent encore l'adresse au sultan une lettre de remercîment, ils ne sont pas après tout beaucoup plus novices que d'autres qui se croient plus habiles. C'est pour le moins un spectacle bizarre que cette représentation constitutionnelle inaugurée par le porteur du sabre d'Othman.

Qu'en sera-t-il réellement de cette expérience qui s'ouvre à peine, qui répond ou a la prétention de répondre par une révolution de libéralisme, par des profusions de réformes aux propositions plus modestes, plus spéciales de la dernière conférence? Rénovation sérieuse ou accélération de la décadence, c'est l'affaire de l'avenir. Dès ce moment, dans tous les cas, ce serait de la part de la Turquie une dangereuse méprise de se faire un bouclier des institutions qu'elle vient de se donner pour résister à tout, de se servir de ses chambres pour redoubler de raideur dans ses négociations avec le Montenegro, pour repousser ce que les puissances pourront lui demander, désarmement ou garanties. Si la Russie, dans sa haute position, a aujourd'hui une occasion de se faire honneur en identifiant complétement sa politique avec la politique de

l'Europe, en écartant le danger d'une action isolée, la Turquie, de son côté, est bien plus intéressée à éviter tout ce qui pourrait la mettre en hostilité avec l'Occident et offrir des prétextes. Au lieu de résister à tout et d'attendre les sommations, qu'elle appelle le concours de l'Europe, allant au-devant des réclamations légitimes, prenant elle-même l'initiative. Si elle a pour elle le droit de l'indépendance, elle a plus que jamais besoin de le soutenir par une bonne politique. C'est le correspondant des hospodars, le familier de M. de Metternich, fort ami des Turcs, qui écrivait autrefois : « Voici, selon moi, la seule solution possible du problème. La Porte ne doit ni provoquer le danger, ni se soumettre à la volonté étrangère, mais *désarmer* l'un et l'autre par une résolution spontanée, courageuse... » Si ce n'est pas plus aujourd'hui qu'autrefois une solution de la question d'Orient, c'est du moins une manière de laisser à la paix ses dernières chances, de détourner une guerre comme celle qui échappait à toutes les volontés il y a un demi-siècle, où la Russie ne trouvait pas de grands avantages, mais où la Turquie trouvait un désastre.

Lorsque le chevalier de Gentz suivait au cours de la plume toutes ces complications de 1825-1828, qui ressemblent à une première ébauche des complications d'aujourd'hui, il n'oubliait pas la France dans cette correspondance, où il passait en revue toutes les politiques, tous les cabinets, la Russie, l'Angleterre, la Turquie, l'Autriche, la Prusse. La France d'alors, sous M. de Villèle, puis un instant sous M. de La Ferronnays, était fort accusée à Vienne de flatter et de favoriser la Russie, d'attendre l'impulsion venant de Saint-Pétersbourg. « Les rapports de Paris sont déplorables, écrivait de Gentz; — la politique extérieure est également malade. L'intimité avec la Russie va toujours en croissant...» Et de Gentz ajoutait bientôt : « Le ministère actuel, — ministère de 1828, — n'a qu'une ombre de pouvoir. Personne ne peut prévoir ce que deviendra dans peu la France livrée aux factions qui s'en disputent aujourd'hui la direction. Dans cet état d'extrême détresse, il n'est plus question de calcul politique... » La France du moment présent, sans cesser d'être dans les meilleures relations avec la Russie, ne suit point évidemment le cabinet de Saint-Pétersbourg dans sa politique extérieure, du moins dans cette partie de la politique russe qui dépasserait la mesure de l'intérêt européen; la France d'aujourd'hui est neutre, même lorsqu'elle agit en conciliatrice, et, quant au reste, si la situation intérieure de 1828 avait ses embarras, les affaires intérieures de 1877 ne sont pas précisément des plus simples. Nous ne savons pas trop ce que pourrait écrire maintenant un de Gentz, un observateur du dehors ayant à parler du ministère, de la majorité, des partis s'agitant non plus autour d'un roi abusé et aveuglé, mais dans une république plus menacée par ses compromettans amis que par ses adversaires.

Cette question intérieure qui nous touche de près, elle est pour le

moment suspendue, il est vrai, par ces vacances de Pâques qui sont une heureuse trêve pour le gouvernement comme pour les chambres, qui permettent à nos députés d'aller se reposer de ce qu'ils n'ont pas fait, à M. le ministre de l'intérieur d'aller se délasser en Italie, à Florence et à Venise. Pour l'instant donc le silence est à Versailles, le printemps met nos ministres en humeur de voyage, et il n'y a pas péril de conflits ou de crise tant qu'on n'est pas en présence. Le conseil municipal de Paris se charge tout au plus d'amuser la scène par les querelles burlesques qu'il fait à M. le préfet de police, atteint et convaincu de n'avoir pas voulu aller rendre compte de la conduite de quelques-uns de ses agens devant la médiocre convention du Luxembourg; mais c'est la petite pièce jouée pour un public indifférent. La politique sérieuse a un mois de répit. La situation, au fond, ne reste pas moins ce qu'elle est, ce qu'on la fait. Elle ne garde pas moins sa faiblesse qui naît d'une majorité sans direction, d'un gouvernement sans appui efficace, et ce n'est point certes par des élections comme celles qui se succèdent qu'elle se fortifiera, qu'elle prendra un plus rassurant caractère.

A Avignon, il y a quelques semaines, à part le candidat conservateur représentant les opinions monarchiques, il y avait deux candidats, l'un républicain modéré, l'autre radical, et c'est le radical qui a fini par l'emporter. A Bordeaux, il y a huit jours, c'est à peine si l'opinion conservatrice se présente, la république modérée ne paraît même pas. La lutte se concentre particulièrement entre deux candidats, l'un pasteur d'un protestantisme démagogique qui a eu des faiblesses pour la commune, l'autre, avocat périgourdin du radicalisme le plus exalté. L'avocat périgourdin a des chances de sortir victorieux du second scrutin qui se prépare, — et voilà Bordeaux, la ville sérieuse, commerçante, active, bien représentée dans ses opinions et ses intérêts! Il est vrai que la moitié des électeurs semble se désintéresser du vote. Ce ne sont là sans doute que des incidens, des élections partielles qui n'ont qu'une importance relative, qui ne changent pas l'esprit de la chambre; mais ce qu'il y a de grave, de caractéristique, c'est que ces élections sont par le fait l'image de toute une situation où ce qu'on appelle le parti modéré de la république n'a pas dans le jeu des institutions, dans la direction de la majorité l'initiative, l'ascendant qu'il devrait avoir pour la sûreté de la république elle-même. Ce qui triomphe en réalité dans tout cela, c'est l'incohérence, l'inexpérience, l'agitation. Pour quelques radicaux qu'elle gagne, la république perd les conservateurs sans prévention, les modérés qui feraient sa force, qui se découragent, et en définitive, au lieu de s'étendre et de s'affermir, elle se rétrécit, elle finit par devenir ce qu'on a déjà vu à Versailles, ce qu'on verra sans doute encore, un régime où l'esprit de parti ne trouve un contre-poids suffisant ni dans une majorité sensée, ni dans un gouvernement trop souvent réduit à tout ménager pour vivre.

Le malheur du parti républicain qui domine aujourd'hui et qui a surtout la prétention de dominer, c'est d'avoir longtemps vécu d'idées chimériques, de violences et de séditions. Il s'est formé à l'école des choses impossibles ou dangereuses, si bien que le jour où il est au pouvoir il se sent à la fois inexpérimenté et impatient; il se débat entre les nécessités de gouvernement qu'il est obligé de subir et les habitudes d'opposition qui l'entraînent, qui pèsent sur lui comme une fatalité. C'est un danger auquel personne n'échappe, pas même les hommes les plus éminens de l'opinion républicaine, pas même M. le président du conseil : témoin ce qui lui est arrivé l'autre jour à l'occasion des poursuites dirigées contre un jeune député impérialiste, M. Paul Granier de Cassagnac. Que M. le procureur-général de la cour de Paris ait cru devoir demander à la chambre l'autorisation de poursuivre le député du Gers pour diverses attaques contre la chambre elle-même, contre les institutions, contre la république, c'est une affaire de justice qui se dénouera devant les assises ou devant le tribunal de police correctionnelle. Nous n'avons rien à voir dans des poursuites que la chambre des députés s'est naturellement empressée d'autoriser. La discussion qui a précédé le vote d'autorisation ne laisse point vraiment d'être instructive. M. le président du conseil est certes un homme qui, par la séduction de son talent, par l'habileté de sa parole, comme par la modération de son caractère, est fait pour échapper à bien de sinconvéniens. Il nous permettra de croire que pour cette fois il ne les a pas tous évités, qu'il a commis une méprise politique et a mis ses embarras à l'abri d'une étrange théorie. La méprise politique consiste à être trop vivement entré dans le débat en faisant une sorte de piédestal au député du Gers, en avouant qu'il avait voulu frapper en lui le bonapartisme à la tête, ce qui était tout à la fois grandir l'accusé et donner à la poursuite le caractère d'un duel tout politique; mais voici qui est bien plus singulier! M. Jules Simon a des idées qu'il a souvent exprimées dans l'opposition, qui sont suffisamment connues, sur la liberté complète de la presse, sur la difficulté de définir un délit d'opinion, sur l'inutilité des lois répressives. Ministre, il est bien obligé d'accepter ces lois, dont il sent la nécessité et dont il défend même une partie devant la commission de la presse. Comment concilier les anciennes idées d'opposition et les devoirs du gouvernement? C'est bien simple. Des procès de presse, M. Jules Simon ne veut en faire à aucun prix. Ce qu'il a donné l'ordre de poursuivre, c'est un ensemble de délits de droit commun. On lui fait observer, il est vrai, que ces délits sont qualifiés et punis par les lois sur la presse que M. le procureur général invoque naturellement dans son réquisitoire. Qu'à cela ne tienne. M. le procureur général fait ce qu'il veut; M. Jules Simon, quant à lui, ne s'occupe pas du réquisitoire, il n invoque pas les lois sur la presse, il ne poursuit que des délits de droit commun, — et moyennant cette distinction tout

est pour le mieux! En toute franchise, ne vaudrait-il pas mieux avouer simplement que les lois qu'on a combattues ont leur mérite, qu'elles sont peut-être nécessaires, et qu'en cela, comme en tout, comme dans les affaires de l'administration et de l'armée, la république n'a qu'une manière de vivre, c'est de se conformer aux nécessités, aux conditions invariables de gouvernement?

Par quelle fatalité du temps ne parle-t-on que de chances de conflits et de réorganisations militaires et de mobilisations, lorsque l'ombre des années 1870-1871 se projette encore sur l'Europe, lorsque les historiens n'ont pas même achevé de retracer ces événemens sanglans d'hier? On racontait tout récemment que le chef de la section historique de l'état-major prussien venait de présenter à l'empereur Guillaume, qui célèbre en ce moment sa quatre-vingtième année, la douzième livraison du compte-rendu officiel de la dernière guerre. Le chapitre nouveau expose le dénoûment des tristes affaires de Metz et le commencement de la résistance française en province, pendant que Paris, cerné de toutes parts, excité plutôt que fatigué par six semaines de siége, défiant toute une armée, soutient son duel qui durera trois mois encore. C'est un document de premier ordre par l'exactitude et la sévérité dans l'histoire de ces luttes sanglantes et compliquées, de cette invasion meurtrière. Ce que l'état-major allemand poursuit à Berlin, le général Ducrot le continue de son côté et pour sa part dans le travail qu'il publie sous le titre de *la Défense de Paris*. La défense de Paris! ce seul mot réveillera longtemps encore assurément des souvenirs douloureux; il évoque tout un passé où la politique se mêle à la guerre. Laissons la politique pour ce qu'elle vaut, avec ses faiblesses, ses illusions, ses fautes peut-être inévitables et livrées à toutes les contradictions. L'intérêt vrai du livre de M. le général Ducrot est dans les faits militaires, dans l'exposé de cette défense où l'ancien chef de la deuxième armée de Paris s'est si souvent prodigué, qu'il raconte aujourd'hui avec l'exactitude de l'homme de guerre, avec la généreuse ardeur du chef qui a été toujours au premier rang dans le combat.

Le vaillant auteur de *la Défense de Paris* en est à son troisième volume, et il n'a pas fini. La partie qu'il livre maintenant au public s'ouvre par cette journée du 2 décembre 1870, la bataille de Champigny, qui n'est que la suite de cette autre journée du 30 novembre, la bataille de Villiers, et qui est comme le point culminant du siége éclairé de l'incertaine lueur d'un succès sans lendemain. Après ce double effort d'héroïsme qui sauve la dignité des armes, il ne reste plus en effet qu'à descendre de degré en degré, à travers les douloureuses étapes du Bourget, de Buzenval, du bombardement et de la faim jusqu'à l'heure suprême de la capitulation désespérée; mais, quand cette heure fatale sonne, la lutte a duré cinq mois, et l'honneur de la défense militaire est dans le nombre des victimes pour les seules journées de la Marne,

dans quelques-uns de ces chiffres que M. le général Ducrot peut citer avec fierté comme un témoignage de la conduite de ses régimens. Le 4e de zouaves près de 600 hommes hors de combat en quelques instans, le 42e de ligne 37 officiers et plus de 600 hommes, le 122e 23 officiers et plus de 500 hommes, les mobiles d'Ille-et-Vilaine 25 officiers et près de 500 hommes. Un seul corps d'armée compte pour 5,029 hommes en deux jours. Voilà un des bulletins de cette défense de Paris que M. le général Ducrot raconte en homme qui a le sentiment d'avoir fait, avec ses compagnons d'armes, tout ce que pouvait le courage pour l'honneur de la grande ville transformée en citadelle de l'indépendance française.

Des pertes, des pertes, c'est toujours le dernier mot dans cette funeste campagne, et si aux victimes humaines, aux colossales indemnités réclamées par le vainqueur, il manquait un supplément, qui n'a, il est vrai, rien d'imprévu, mais qui n'est pas moins significatif, M. le ministre de l'intérieur vient de le fournir en publiant un état de ces autres pertes essuyées par les départemens pour amendes, contributions, ravages de la guerre, réquisitions. C'est un modeste total de 886 millions! Le gouvernement se propose encore de mettre à jour la statistique de toutes les dépenses faites pour les gardes nationales mobilisées, pour les achats d'armes, pour les corps francs, etc. Quand aura-t-on fini le terrible compte de la guerre? On devrait l'avoir sans cesse sous les yeux, et si tous les matins on se donnait la peine de relire ce douloureux, cet éloquent bulletin des forces perdues, on serait peut-être guéri pour longtemps de troubler la France dans son recueillement et dans son travail par des politiques de fantaisie ou d'agitation. CH. DE MAZADE.

UNE COMÉDIE DE MŒURS EN CALIFORNIE.

Two Men of Sandy Bar. A drama by Bret Harte, 1877. Tauchnitz.

Dans les charmans croquis où Bret Harte nous a retracé, d'une plume sobre et légère, des épisodes de la rude existence du mineur californien, le romancier a créé successivement une série de types d'une extraordinaire vitalité, qui maintenant reviennent sans cesse, ouvertement ou déguisés, dans la plupart de ses récits. Ce sont des marionnettes qui portent chacune un nom propre et sont l'incarnation d'un caractère, comme les masques de la comédie italienne, Scaramouche et Pulcinella, Spavento, Cassandrino et les autres; mais tous ces types appartiennent à un monde à part, ce sont des produits spéciaux de ce milieu étrange qu'on appelle les camps des chercheurs d'or, — mauvais lieux transformés en bourgades, villes-tripots, pandémoniums où l'âpre et brutale concurrence que se font de grossiers aventuriers menace la civilisation de fréquens retours à la barbarie.

C'est d'abord le joueur Oakhurst, héros déclassé aux sentimens chevaleresques, très capable à l'occasion de racheter ses fautes par un sa-

crifice plein de grandeur. Dans *the Outcasts of Poker-Flat*, il se tue pour ne pas vivre sur les provisions qui pouvaient encore prolonger l'existence des misérables créatures expulsées du Poker-Flat en même temps que lui, et avec lesquelles il s'est égaré dans la neige. Ailleurs, — dans l'*Épisode de la vie d'un joueur*, — on le voit au contraire tuer en duel son ami intime, devenu son rival auprès de la jolie Mme Decker. Hardi et fier, insouciant et sans scrupules, il exerce une sorte de fascination sur les compagnons que lui donne le hasard.

Un autre type qui reparaît dans presque tous les récits de Bret Harte, c'est le fameux colonel Starbottle, — Culpepper Starbottle, — *gentleman* de la vieille école, légiste et politicien, qui se pique de galanterie et de savoir-vivre, préside à tous les festins, règle les conditions des combats, se pose en arbitre du goût et des bonnes manières. Vantard avec cela, susceptible et pointilleux, légèrement ivrogne, le colonel Starbottle intervient plus souvent pour embrouiller les situations que pour les dénouer; sa poitrine bombée, ses poses savantes, ses hum hum, ses discours remplis de précautions oratoires et ses madrigaux à l'adresse du beau sexe introduisent un élément bouffon dans beaucoup de récits où le sentiment joue le rôle principal. Mais le type favori de Bret Harte, — bien qu'il change souvent, celui-là, de nom, — c'est le géant débonnaire, faible d'esprit, bon, désintéressé, tendre, le cœur toujours ouvert à la pitié, capable de tous les dévoûmens et d'une abnégation parfois héroïque, mais d'ordinaire aussi plus que de raison accessible aux séductions de la dive bouteille. Tel est le « partenaire de Tennessee, » brave garçon qui n'abandonne pas son indigne associé auquel les mineurs ont décidé d'appliquer la loi de Lynch, — tel est Fagg, « l'homme qui ne compte pas, » pauvre amant délaissé qui partage sa fortune avec son rival pour lui permettre d'épouser sa propre fiancée, — tel est le bon Sandy (Alexandre), l'amoureux honteux de la jolie maîtresse d'école du Val-Rouge, — tel est encore Gabriel Conroy, le héros du dernier roman de Bret Harte, qu'un écrivain de talent a déjà présenté aux lecteurs de la *Revue* (1). Ajoutez-y le vieux *commandante* espagnol, la pécheresse sentimentale qui a plusieurs maris, le bon Chinois, rusé, voleur, mais attaché à son maître, et vous aurez les principales figures de tous ces récits. Bien que le procédé soit renouvelé de Balzac, il est incontestable que Bret Harte en tire un parti souvent heureux.

Dans *Gabriel Conroy*, son premier roman de longue haleine, Bret Harte était allé encore plus loin; il ne s'était pas contenté de rééditer ses types favoris, il avait largement mis à contribution ses premiers récits, personnages, incidens, situations, paysages. Il ne lui manquait plus que de transporter les mêmes types sur la scène; il ne s'en est pas fait faute. Le hasard avait réuni ici même, sous le titre de *Récits*

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er septembre 1876, *les Aventures d'un pionnier américain*, par M. Th. Bentzon.

californiens, deux esquisses de Bret-Harte intitulées *l'Idylle du Val-Rouge* et *l'Enfant prodigue de M. Thompson*. Ces deux nouvelles, cousues ensemble, ont fourni la trame d'une comédie de mœurs qui a pour titre : *Deux hommes de Sandy-Bar*. Les deux héros du drame sont le bon Sandy, le vaurien généreux, l'humble adorateur de la jeune maîtresse d'école du Val-Rouge, qui devient le fils prodigue d'un riche négociant de San-Francisco, et le fameux John Oakhurst, lequel joue ici le rôle de l'aventurier qui prend la place de l'enfant prodigue au foyer paternel. Voici maintenant comment cette donnée a été développée par l'auteur.

La pièce est divisée en quatre actes. Le premier se passe au *rancho* des Bienheureux-Innocens, chez don José Castro, vieux gentilhomme mexicain qui a recueilli l'ivrogne Sandy à titre de palefrenier, parce qu'il s'est trouvé là juste à point pour sauver la vie à sa fille, la belle et ardente doña Jovita, qui ne pouvait plus maîtriser un cheval fougueux. Maintenant Jovita sort tous les jours, accompagnée de son fidèle écuyer Diégo (c'est le nom qu'on a donné à Sandy); elle a dans la forêt des rendez-vous avec son amant, et Sandy fait le guet à une distance respectueuse. Or l'homme qui courtise la riche héritière n'est autre que le joueur Oakhurst, l'ancien associé de Sandy, ou d'Alexandre Morton fils, pour lui donner enfin son vrai nom. Un beau jour, Oakhurst a disparu avec la femme de Sandy, et ce dernier a noyé son chagrin au fond de nombreux verres de whiskey, si bien que, de chute en chute, il en est arrivé à errer dans les campagnes, misérable vagabond qui a trouvé un asile momentané dans la maison de don José; mais le vieux gentilhomme a conçu des soupçons : il se doute que sa fille a un amant, seulement il croit que cet amant c'est son serviteur Diego, — quelque fils de famille qui s'est introduit chez lui sous un déguisement. Il l'interroge, et n'ayant pas réussi à le faire parler, il le chasse. Sandy s'éloigne en titubant, après avoir essayé de sermonner sa jeune maîtresse.

Là-dessus arrivent le vieux Morton, qui cherche partout son fils prodigue, et le colonel Starbottle, son homme d'affaires et intime ami. Ils sont reçus avec toutes les formes de la vieille courtoisie castillane. Pendant la nuit, Oakhurst s'introduit par effraction pour enlever Jovita : il en est empêché par le vieux Morton, qui rôde dans les corridors; le bonhomme croit avoir reconnu dans le jeune homme le fils jadis chassé par lui et qu'il demande maintenant à tous les échos depuis qu'il a été touché par la grâce divine. Oakhurst n'ose le détromper, et le voilà qui part avec le père dont la Providence lui fait cadeau d'une manière si imprévue, pour prendre la place de son ancien associé, qu'il croit mort. Le vieillard a, bien entendu, demandé à don José la main de Jovita pour son fils retrouvé.

Le second acte nous transporte au Val-Rouge, où s'est réfugié le vrai fils. Il est tombé amoureux de la jeune maîtresse d'école, dont ses soins timides ont fini par toucher le cœur. Miss Mary est, sans le savoir, sa

proche parenté. Orpheline, ayant vu sa famille abandonnée dans la misère par le vieux Morton, elle a su se créer elle-même une existence honorable. Cependant le vieil avare, aujourd'hui « régénéré, » s'est souvenu d'elle, il a découvert sa retraite, et il envoie le colonel Starbottle pour lui offrir de venir vivre sous son toit. Miss Mary refuse d'abord; mais une révélation qu'elle reçoit la fait changer d'avis. Une femme que les mineurs du camp nomment « la duchesse » vient la supplier de se charger de son enfant, un petit garçon qui suit les cours de l'école, et elle lui confie que le père de cet enfant est Sandy, qui l'a délaissée. Miss Mary consent à partir avec le colonel, et elle emmène l'enfant.

Pendant ce temps, John Oakhurst, devenu l'associé de son père putatif, a pris sa nouvelle position sociale au sérieux. Grâce à son intelligence, à son activité, à sa connaissance des affaires, la maison de banque Morton et fils jouit sur la place de San-Francisco d'une confiance illimitée. Mais il a compté sans ses ennemis. Il y a là notamment Concho, un serviteur de don José, qui, le jour de l'enlèvement projeté de Jovita, faisait la garde autour de la maison, et qui a été estropié en luttant contre Oakhurst. Il a juré de se venger. Avec l'aide d'un blanchisseur chinois auquel Sandy devait de l'argent, il a retrouvé ce dernier, il a découvert son vrai nom, et il le conduit à San-Francisco pour démasquer l'imposteur. Ce dernier d'ailleurs a déjà dû défendre sa position contre une foule de prétendans, de faux dauphins, qui sont venus se présenter comme les vrais fils et réclamer l'héritage du vieux banquier, — ou du moins une indemnité. Le père lui-même se dit parfois que son Sandy est bien changé, et il n'éprouve pas pour ce froid et respectueux jeune homme la tendresse qui serait si naturelle dans leur situation respective. Enfin des vols ont été commis chez Morton, et le *detective* Capper, qui est venu avec un autre agent s'installer dans la maison, soupçonne vaguement Oakhurst de n'être pas étranger à ces vols. C'est à ce moment que miss Mary arrive à San-Francisco avec la *duchesse*, qu'elle croit la femme de Sandy, et le petit Tommy, qu'elle veut présenter à son grand-père. Le colonel Starbottle les met en présence de celui qui porte maintenant le nom d'Alexandre Morton fils : la *duchesse* est stupéfaite en reconnaissant Oakhurst, l'homme qui l'a jadis enlevée à Sandy; mais celui-ci, qui la domine toujours, lui arrache l'aveu public qu'elle n'a jamais été mariée à Alexandre Morton, et déclare qu'il se charge de l'enfant. Par ce coup d'audace, il a encore échappé au danger qui le menaçait de ce côté; il n'est pas au bout. Pendant la nuit, une bande de voleurs, conduite par un ancien déporté qui se trouve être le vrai mari de la *duchesse*, pénètre dans la maison et se met en devoir de la dévaliser après avoir garrotté Oakhurst. Les bandits, — de vieilles connaissances de l'aventurier, — lui proposent de partager avec eux et de s'enfuir ensemble. Ils lui apprennent que Sandy est vivant, qu'ils l'ont amené avec eux et qu'il ne tardera pas à réclamer son héri-

tage. Oakhurst, pendant ce temps, n'a songé qu'à dégager une de ses mains, à saisir un revolver dans sa poche, et il va s'en servir quand l'apparition des agens met la bande en fuite. Sandy, qui attendait dehors et qui arrive complétement ivre, est emmené par le *detective*, qui n'ignore pas son vrai nom.

Ces incidens remplissent le troisième acte. John Oakhurst est au pied du mur; voici comment se dénoue, dans le quatrième, sa périlleuse situation. Il s'explique avec le bon Sandy, qui, loin de lui garder rancune, se jette dans ses bras, lâcheté qui remplit d'indignation le colonel Starbottle, témoin de leur entretien. Sandy n'ose pas encore affronter son père; il se cache lorsqu'il l'entend venir. Ici se place une scène assez inattendue et, disons-le, répugnante. Le vieux Morton, qui depuis la mort de sa jeune femme avait renoncé aux boissons spiritueuses, se laisse aller, en causant avec Oakhurst, à boire un verre de limonade, y reprend goût, et finit par se griser complétement. C'est dans cet état que le voit son fils, et l'horreur que lui inspire ce spectacle est si forte qu'elle le guérit lui-même de sa funeste passion. Glissons sur les scènes qui suivent. Le vrai fils a repris sa place dans la maison paternelle à l'insu de son père, car Oakhurst est resté; enfin on se décide à tout dire au vieillard, lequel, toujours un peu gris, éclate d'abord et chasse les deux « intrigans » de sa présence. Ils s'en vont, Oakhurst suivi de Jovita, qui ne veut pas se séparer de lui; don José lui-même consent à les marier. Alors le vieux Morton se ravise; poussé par son ami Starbottle, il déclare qu'il adopte John Oakhurst et qu'il le garde comme associé en même temps que son vrai fils, qui épousera sa cousine miss Mary.

Telle est cette comédie compliquée, enchevêtrée, qui, si elle ne manque ni de mouvement ni d'humour, donne une singulière idée du niveau moral des spectateurs qu'elle a en vue. Elle nous fait connaître une société à demi barbare, où la délicatesse, la probité, la droiture, ne sont pas précisément nécessaires pour être considéré, où l'ivrognerie et l'imposture sont des peccadilles qui ne tirent pas à conséquence. Bret Harte ne se pique pas, il l'a dit plus d'une fois, de tirer de ses récits des leçons de morale : c'est un réaliste qui n'a souci de la justice distributive, qui se contente de peindre ce qu'il a vu. Ce n'est pas là le côté le plus recommandable de son talent; l'indifférence avec laquelle il traite la morale gâte l'impression que nous laissent ces peintures trop crues de la vie californienne, et nous ne nous lasserons pas d'avertir l'auteur de tant de charmans récits qu'il glisse aujourd'hui sur une pente où il est difficile de s'arrêter.

Un gentilhomme français au XVIII*e siècle. Le comte de Plélo*, par M. J.-B. Rathery. Paris 1876.

Le titre complet donné par l'auteur à cet intéressant volume dit à lui seul déjà ce qu'a été le héros et avec quel soin le livre a été composé.

C'est la biographie d'un vrai gentilhomme français de la première partie du XVIIIe siècle, *guerrier, littérateur et diplomate*, et cette biographie a été écrite *d'après des papiers de famille et les archives du ministère de la guerre et des affaires étrangères*. L'auteur, qui est mort avant la publication, appartenait à cette excellente maison qui s'appelle la Bibliothèque nationale, où tout sérieux travailleur trouve de si obligeans auxiliaires, transformant leurs fonctions en vraie magistrature au service de la science et des lettres. M. Rathery était parmi les plus bienveillans, et un des plus habiles en cette science des livres, qu'on ne saurait bien acquérir sans aimer les choses de l'esprit. Entouré d'une rare estime, toujours prêt à rendre service par son érudition rare, charmé d'être placé lui-même au centre d'informations et de ressources, il poursuivait aisément soit de fines études telles que celles qu'il a données à cette *Revue* sur les chants populaires, soit des monographies presque uniquement composées d'informations inédites, que sa situation et son crédit lui permettaient mieux qu'à beaucoup d'autres de réunir; tel est son volume sur le comte de Plélo.

Plélo a inscrit son nom dans l'histoire par un de ces traits de patriotisme héroïque dont le XVIIIe siècle a offert plusieurs beaux exemples. C'était au mois de mai de l'année 1734. La France prétendait maintenir Stanislas Leczinski, élu roi de Pologne, contre son rival Frédéric-Auguste III, que soutenaient principalement les Russes. Cependant le ministère français ne faisait nul sérieux effort; le cardinal Fleury ne voulait ni avoir la honte d'abandonner entièrement notre candidat, ni hasarder de grandes forces pour le soutenir. En vain Plélo, notre ambassadeur en Danemark, qui avait pris chaudement à cœur une cause où il voyait engagé l'honneur national, pressait-il l'arrivée d'un secours efficace. A peine proclamé, Stanislas est obligé de se réfugier à Dantzig, tandis que la Pologne est envahie. Au mois de février, le général russe Lacy commence le siége de la ville; le 1er mai, la grosse artillerie moscovite ouvre le bombardement. Cependant une sortie des habitans a du succès; des renforts qu'attendent les ennemis ne sont pas arrivés; qu'un vigoureux effort soit renouvelé avec ce qu'on a envoyé de Français, et la victoire est peut-être assurée. C'est en ce moment que Plélo apprend à Copenhague la retraite des régimens de Périgord et de Blaisois : ils reviennent de Dantzig en Danemark avec les deux frégates l'*Achille* et la *Gloire*, qu'à grand'peine il avait obtenues. Leur commandant est le brigadier-général de Lamotte, un vieux soldat qui a fait vingt campagnes; il n'a pas cru cette fois que sa commission fût sérieuse... Plélo n'hésite pas : « Au nom du roi, votre maître et le mien, dont je tiens ici la place, lui dit-il, je vous ordonne de me suivre, » et il fait tout disposer pour mettre à la voile. « Sire, écrit-il au roi, nos premières troupes, — Fleury appelait avant-garde ce petit corps qu'il envoyait seul, — revinrent hier à la rade d'ici sans s'être présentées devant l'ennemi... La honte qui

pourrait rejaillir d'une telle retraite sur la nation, et les conséquences qui peuvent en résulter pour la sûreté du roi de Pologne, m'ont affecté si fortement que j'ai cru devoir prendre une résolution qu'il n'y a que la nécessité absolue qui puisse justifier : c'est de faire retourner nos gens sur leurs pas, moi à leur tête. Je ne dois pas cacher à votre majesté que nous ne marchions à une entreprise d'autant plus hardie que les Russes auront vraisemblablement profité de notre éloignement pour rendre nos tentatives plus difficiles; mais nous y allons à dessein de périr tous plutôt que de revenir avec la moindre tache. »

Pendant deux jours, il prend avec calme et lucidité toutes les mesures pour régler les affaires pendant son absence, pour la transmission des nouvelles qu'il enverra, pour l'envoi régulier de vivres et de munitions à Dantzig. Ses lettres étaient du 20 mai; son arrivée devant la ville assiégée est du 23. On sait ou l'on devine facilement la suite. Il a une poignée d'hommes contre deux corps d'armée; une attaque est résolue pour le 27, de concert avec une sortie des assiégés. Plélo prend son poste de combat; il va se placer à côté du porte-drapeau du régiment de Blaisois, « personnification du devoir et de la patrie absente, » dit bien M. Rathery. On le vit longtemps marcher, l'épée à la main, encourageant les troupes de ses paroles et de son exemple : un premier retranchement est franchi; mais nos grenadiers sont pris entre trois feux : le vieux Lamotte fait rentrer ses troupes, pendant que, du côté de la ville, on doit aussi reconnaître la journée perdue. Qu'est devenu Plélo? Suivant M. Rathery, qui a soigneusement étudié les versions diverses, après avoir essayé en vain d'entraîner nos soldats jusqu'au second retranchement, criblé de blessures, il est tombé au pied d'un arbre, et c'est là que les Russes l'ont relevé; emporté dans leur camp, il y est mort étouffé par une violente hémorragie.

Il y en a qui ont froidement jugé, il y en a qui ont blâmé l'action dernière du comte de Plélo. La Beaumelle plaisante à ce sujet : Plélo s'est fait tuer, dit-il, parce qu'il s'ennuyait *à périr* dans son ambassade de Copenhague. On lit dans une relation écrite par un de ses officiers « qu'il n'aurait pas eu ce sort s'il fût resté dans le port de Weichselmünde (en avant de Dantzig), ou mieux à Copenhague, comme M. de Lamotte l'en avait prié. » Voilà qui paraît évident. M. de Talleyrand eût été d'avis que ce diplomate eut pour le coup trop de zèle. La vérité est que Plélo s'est dévoué au nom du patriotisme et de l'honneur; on ne calcule pas assez de quelle utilité sont pour une cause de tels dévoûmens; quand, aux mains du cardinal Fleury, le cabinet de Versailles était si insouciant et inerte, pour combien fallait-il compter ces actes héroïques de quelques enfans perdus qui mouraient au loin pour relever le nom de la patrie?

L'histoire de la mort du comte de Plélo était assurément connue avant cette biographie nouvelle, mais non pas avec tous les intéressans détails

qu'a retrouvés et que nous rend M. Rathery. Il y a un trait surtout, par lui révélé, qui rehausse encore la beauté de ce dévoûment : c'est que Plélo était, dans sa vie privée, parfaitement heureux, père de plusieurs enfans, époux d'une jeune femme qu'il adorait. Son mariage avec Mlle de La Vrillière, en 1722, avait donné lieu à un aimable épisode. Il avait vingt-trois ans ; comme sa femme n'en avait pas encore quatorze, on les tint séparés, quoique logés dans le même hôtel, et la jeune comtesse sous la garde d'une duègne. C'était une occasion de roman toute trouvée : ils se virent dans le monde et se plurent ; bientôt une intrigue se noua qui était sans danger, et dont le succès mit fin à une surveillance devenue très inutile. En plein XVIIIe siècle, alors que l'institution du mariage semblait presque tombée en désuétude, ces deux époux, unis douze années, furent de fidèles amans. Il faut lire, dans le livre de M. Rathery, la lettre qu'il écrivit à la comtesse, car il ne se sentit pas assez fort pour la voir, au moment de sa grande résolution et de son départ. Elle est courte, elle est déchirante, quoique résolue et résignée : dix lignes à peine, quelques feintes paroles d'espoir : « Amour, devoir, gloire, que de maux vous me causez ! » Il faut lire, dans le même volume, la douloureuse réponse qui n'arriva jamais à son adresse, et ensuite, car M. Rathery a pu les décrire à l'aide de nombreux papiers de famille, les scènes de désespoir, les éclats de douleur, les pensées de mort de la malheureuse veuve. Telle était l'affection profonde, tel était l'ardent amour que chacun des deux avait pour l'autre ; c'était un parfait bonheur que Plélo avait sacrifié sciemment : à cette mesure encore il faut apprécier son héroïsme.

Le comte de Plélo était d'ailleurs un homme d'esprit, ami des lettres et des sciences, d'une douce philosophie, de la poésie et du beau langage. Il faisait partie de l'*Entresol*, cette sorte de club littéraire dont parlent les Mémoires du marquis d'Argenson, un de ses membres, et qui fut comme un berceau d'Académie des sciences morales et politiques. Il a laissé de petites pièces en vers fort agréablement écrites et une remarquable correspondance que M. Rathery nous a rendue. Profitant de sa mission diplomatique à Copenhague, il prenait à cœur de correspondre avec les principaux savans du nord ; il avait étudié les langues scandinaves, il avait remarqué les sagas ; la Bibliothèque nationale de Paris lui doit six ou sept cents volumes danois, suédois, norvégiens, islandais, parmi lesquels il y a des traductions manuscrites de monumens inédits.

Il fallait cependant l'érudition patiente et ingénieuse d'un savant tel que M. Rathery pour réunir des informations si complètes sur une renommée qui, fixée uniquement par un dernier coup d'éclat, n'avait pas eu le temps de s'établir dans les souvenirs des hommes. De cette curieuse recherche il résulte un volume d'une aimable et facile lecture, hommage bien légitime à l'une des plus nobles mémoires d'une période

déjà bien partagée. M. Rathery, pour sa dernière œuvre, nous a laissé un livre dont on peut dire qu'il est une bonne action. A. GEFFROY.

L'année dernière est mort subitement à Avallon un homme dont Hégésippe Moreau, qui était de ses amis, disait : « Ce jeune homme à vingt ans montre des talens extraordinaires et une ambition effrénée. » Cependant cet homme, qui a écrit plus d'une page fine et délicate, a toujours préféré cacher sa personnalité derrière un pseudonyme, et s'il a eu une ambition effrénée, il n'y a que ses amis qui aient pu s'en apercevoir en recevant de lui des conseils pleins de sagesse et de droiture, qui devaient les aider dans leur carrière. Nous ne saurions pas encore aujourd'hui que cet homme fut un écrivain, si son fils n'avait pris le soin de recueillir les diverses études de son père pour les réunir dans une publication posthume; mais ce fils respectueux n'a pas été jusqu'au bout de sa tâche, puisqu'il n'a composé ce volume de *Souvenirs littéraires* qu'en vue d'un cercle restreint d'amis; maintenant il lui faut aborder le grand public. M. René Vallery-Radot a fait précéder ce recueil des articles de son père, insérés autrefois au *Constitutionnel*, d'une notice biographique où il nous raconte cette vie calme et paisible d'un homme qui a partagé son existence entre son foyer et les fonctions qu'il a remplies successivement à la bibliothèque du Louvre et comme chef du cabinet du ministre de l'agriculture et du commerce en 1869.

Avant tout, M. Vallery-Radot était un fin connaisseur littéraire, un guide sûr et fort apprécié; s'il a fait de la critique, ce ne fut jamais d'une manière militante, il se plaisait beaucoup plutôt à donner des conseils qu'à combattre telle ou telle doctrine. Aussi ce qui restera de ses travaux, c'est son livre sur les *Chefs-d'œuvre des classiques français* fait en collaboration avec M. de Courson. Dans le volume qui nous occupe, les deux meilleurs chapitres ont trait à l'histoire littéraire : le premier, une petite étude sur *Hégésippe Moreau*, et l'autre sur *un Manuscrit de Bossuet*. Comme ces deux sujets ne demandaient pas en effet une fougue de polémiste, rien ne pouvait mieux convenir à cet esprit judicieux. Si nous lisons ensuite les chapitres consacrés au *Récit d'une sœur*, aux *Odeurs de Paris*, à *l'Affaire Clémenceau*, nous rencontrons un homme aimable qui applaudit ou blâme, sans trop louer, sans trop se fâcher, mais qui sème en passant des remarques dénotant un goût sûr, un esprit critique dont les jugemens sont tempérés par l'indulgence de l'homme du monde. On ne peut que regretter en somme que cette plume, qui écrivait si bien, ait écrit si peu.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

VILMA

I.

Il y avait environ dix ans qu'Angélique d'Anisy portait le nom du comte Bernard d'Argennes, et leur bonheur semblait inébranlable. Trop de motifs étrangers à l'amour président souvent à l'association de l'homme et de la femme, pour que parmi les mariages contractés dans le monde on en compte beaucoup qui aient une destinée favorable; mais celui dont nous parlons avait été le fruit d'une tendresse réciproque. C'est le secret du bonheur. Angélique et Bernard étaient donc heureux, heureux de s'aimer, heureux de se voir revivre dans deux enfans dont les caresses ajoutaient au charme de leur foyer. Bien que leur fortune leur assurât à Paris une existence large et brillante, ils habitaient le château d'Argennes dans l'Ardèche, pendant la plus grande partie de l'année. La surveillance d'une importante exploitation agricole et l'étude des questions qui s'imposent à toute intelligence élevée remplissaient la vie quotidienne de Bernard. Celle d'Angélique était consacrée tout entière à son mari, à ses enfans et aux pauvres. L'amour planait sur ces occupations et les embellissait.

Les deux époux chérissaient leur retraite. Quand l'entente et la confiance existent entre des âmes que l'amour a d'abord réunies, elles trouvent dans la solitude une félicité qui la leur rend précieuse et douce. C'est pour cela que le comte et la comtesse d'Argennes vivaient peu à Paris. Ils y arrivaient au commencement de janvier et en repartaient avec satisfaction à la fin de mars, n'y restant que le temps nécessaire pour se rappeler au souvenir de leurs amis. Cette existence était celle que Bernard avait toujours rêvée, elle suffisait à Angélique; ni l'un ni l'autre ne souhaitait rien au-delà. C'est pendant l'hiver de 1874 qu'un événement inattendu vint en troubler tout à coup la tranquillité. Un matin, Bernard d'Argennes

reçut la lettre suivante, qu'il lut à haute voix en présence de sa femme :

« Château de Schneeberg, cercle d'Olmütz, Moravie, 18 janvier.

« Mon cousin, j'ai le devoir de vous faire connaître l'affreux malheur qui me rend orpheline. Mon père vient de mourir en quelque sorte foudroyé, alors que sa jeunesse et la vigueur de sa santé me permettaient d'espérer que je le conserverais longtemps encore. Il a rendu le dernier soupir entre mes bras, le 12 de ce mois, à la suite d'une courte maladie qui n'a révélé toute sa gravité que lorsqu'il était trop tard pour la combattre efficacement. J'ai eu la douleur d'être impuissante à préserver des jours pour lesquels j'aurais voulu donner les miens, et me voici séparée à jamais du meilleur et du plus tendre des pères. Cette catastrophe m'a laissée anéantie. J'ai souhaité de mourir, et je ne sais ni comment ni pourquoi je vis. Vous pardonnerez donc le retard que j'ai mis à vous écrire : je n'ai d'autre excuse que l'excès de mon désespoir. Mais j'ose espérer que vous accepterez cette excuse, et que ma cousine d'Argennes et vous-même vous vous associerez à ma douleur. Le prince Malborg est mort comme il avait vécu, en chrétien. Priez pour lui!

« Je suis maintenant forcée de vous parler de moi, mon cousin. Seule au monde, libre et maîtresse de moi-même, mais disposée à ne jamais me marier, c'est vers vous qu'en ce cruel moment mon cœur a d'abord volé. Tout me manquant à la fois, c'est au doux souvenir de mon séjour à Paris, à celui de vos bontés, de la tendresse d'Angélique, ma chère petite maman du Sacré-Cœur, que je me suis attachée comme à l'unique espérance de mon avenir. Il m'a semblé qu'auprès de vous seulement je retrouverais quelque chose de ce j'ai perdu.

« Je viens donc vous demander un asile, au moins pour la durée de ce deuil funeste. Je vous le demande au nom d'un passé dont toutes les heures sont vivantes dans ma mémoire. J'ai tant besoin d'être aimée, et je vous aime tant! Que ne puis-je vous mieux exprimer, Bernard, combien en se développant ma raison a fortifié mon affection pour vous! Je vais avoir vingt-trois ans. C'est vous dire que je ne suis plus la petite fille capricieuse, sauvage, ingrate même, que vous avez connue. Ma cousine d'Argennes trouvera en moi une sœur reconnaissante et tendre; pour vous, je serai une fidèle amie, pour vos enfans une seconde mère. C'est à eux que je rendrai en caresses, en soins de toutes les heures, les bontés que vous aurez pour moi. Vous ne vous repentirez pas de m'avoir fait un peu de bien, de m'avoir aidée à porter ma douleur. Il me sera doux de vous chérir.

« J'attends avec impatience votre réponse pour partir, mon cousin. Ce vieux château où la mort vient d'entrer brutalement est devenu bien triste depuis que la chère voix de celui que je pleure ne s'y fait plus entendre. J'embrasse tendrement Angélique. Je la prie de me rappeler au souvenir de notre mère supérieure du Sacré-Cœur, que je n'ai pas oubliée, et de me recommander à ses prières. Je suis pour la vie votre cousine affectionnée. « VILMA MALBORG. »

Après avoir lu cette lettre, Bernard d'Argennes interrogea sa femme d'un regard. Accoutumée à lire dans sa pensée, elle devina ses préoccupations et son anxiété. Elle y répondit d'un mot : — Il faut qu'elle vienne.

— Ce sera une lourde tâche pour nous, répliqua-t-il, qu'une fille de vingt-trois ans, belle comme un ange ou comme un démon, si elle a tenu ce qu'elle promettait, à garder, à surveiller, à établir...

— A consoler seulement, objecta Mme d'Argennes ; Vilma n'est plus une enfant, c'est une femme en état de diriger sa vie et de porter seule la responsabilité de ses actes. Sa fortune et sa beauté appelleront bien vite les prétendans autour d'elle. Notre unique devoir consistera alors, après l'avoir consolée, à trouver un époux qui lui convienne. Écris-lui qu'elle peut se mettre en route, que nous l'attendons, et qu'elle trouvera chez son cousin deux cœurs pour l'aimer. — Comme Bernard restait silencieux, elle ajouta : — Nous n'avons pas la liberté de répondre à sa lettre par un refus. D'ailleurs il serait extraordinaire que cette bonne action nous portât malheur.

Bernard se rangea à l'avis de sa femme et adressa à Mlle Malborg la lettre qu'elle souhaitait. En réponse à cette lettre, il reçut d'Olmütz, au commencement de la semaine suivante, une dépêche ainsi conçue : « Je serai à Paris dans trois jours. »

Pour permettre au lecteur de comprendre les préoccupations du comte d'Argennes et pour le préparer aux événemens qui vont suivre, il est nécessaire de le ramener vers le passé et de lui raconter brièvement l'histoire des personnages que nous venons de mettre en scène.

En 1852, les hautes fonctions de conseiller à l'ambassade d'Autriche à Paris étaient remplies par le prince Malborg. Issu d'une ancienne famille morave, le prince avait trente-cinq ans, une grande fortune, une heureuse physionomie, les qualités d'esprit et de cœur qui rendent un homme aimable et lui assurent partout où il passe des sympathies constantes et des amitiés fidèles. Très lancé dans le monde, il y rencontrait souvent Mlle Geneviève d'Éternay, seconde fille de feu le marquis d'Éternay et sœur cadette de la comtesse

d'Argennes, mère de Bernard. Depuis longtemps en âge d'être mariée, Geneviève, loin de se laisser séduire par le bonheur conjugal de son aînée et d'y puiser un encouragement et un exemple pour elle-même, s'était obstinée à repousser tour à tour les hommes qui, séduits par sa grâce ou attirés par les avantages de cette alliance, aspiraient à sa main. On ne comptait plus ceux dont elle avait découragé les tentatives, et, comme elle leur exprimait sa résolution sans prendre souci de la justifier, on s'était accoutumé à la considérer comme une personne capricieuse et fantasque, ou comme la touchante victime d'un amour contrarié dont le souvenir, disait-on, restait assez puissant dans son cœur pour la rendre à tout jamais ennemie du mariage. Presque oubliée par les prétendans lassés de ses refus, elle venait d'atteindre sa vingt-septième année, quand tout à coup le bruit se répandit qu'elle renonçait au célibat pour épouser le prince Malborg. Ce bruit était fondé. Épris de la délicate beauté de Mlle d'Éternay, soutenu par l'espoir d'être plus heureux que d'autres, le prince avait eu la témérité de se présenter, de formuler sa demande, et, victorieux par la seule puissance de son charme, sans s'être donné la peine de combattre, la bonne fortune de se faire agréer. Les noces furent célébrées avec éclat à l'hôtel d'Argennes; puis le prince Malborg emmena sa femme dans ses terres de Moravie, abandonnant sans regret sa carrière pour mieux savourer un bonheur qu'il croyait éternel, mais qui malheureusement fut de courte durée.

L'année suivante, Geneviève mourut en couches, brisée par l'excès même de son amour, comme une fleur trop frêle pour résister aux ardentes caresses de l'air et du soleil. Précipité du haut de ses rêves, désespéré, une inguérissable plaie au cœur, Malborg aurait pu croire qu'il était désormais seul dans la vie, si les vagissemens qui s'élevaient d'un berceau, à quelques pas de la chambre dans laquelle sa femme avait expiré, n'étaient venus lui apprendre que des devoirs nouveaux et sacrés lui ordonnaient de vivre, et que l'avenir lui réservait comme une compensation les joies de la paternité. Il vécut donc en les attendant et ne tarda pas à en connaître la douceur. Un enfant qui grandit, une intelligence qui s'éveille, un cœur qui commence à rendre en joyeuses effusions la tendresse qu'il reçoit, est-il rien de plus suave et de meilleur? est-il contre les meurtrissures d'une âme sensible un remède plus efficace? Malborg goûta bientôt ces félicités ineffables. Sa petite Vilma lui versa dans ses baisers enfantins, dans ses divins sourires, des consolations plus puissantes que l'amertume des souvenirs. Elle poussait robuste et vaillante, emplissant de ses cris le château de Schneeberg, où dix générations ne semblaient avoir vécu que pour résu-

mer en elle tout ce qu'elles avaient possédé de beauté, d'intelligence et de force. Elle tenait de sa mère la délicatesse des traits, l'éclat du regard, la vivacité de l'esprit, — de son père, ces cheveux d'or, aux reflets fauves, qui, lorsqu'elle eut trois ans, couvrirent ses épaules de leur flot soyeux, la blancheur éblouissante du teint, la vigueur des membres. L'âge mit plus tard au fond de ses yeux noirs une expression d'ardeur indomptée, comme s'ils eussent réfléchi quelque chose du caractère âpre et sauvage de la nature au milieu de laquelle elle grandissait; mais il n'altéra pas la pureté du visage dont les lignes sévères, en se formant, révélèrent peu à peu, dans une beauté que seule l'alliance du sang gaulois et du sang slave avait pu produire, la volonté de fer, les emportemens farouches, les instincts passionnés, encore invisibles sous l'ingénuité de l'enfant, mais qui devaient éclater plus tard avec une violence fatale dans l'âme de la jeune fille.

Geneviève avait obtenu de son mari la promesse de faire élever leur fille en France. Quand Vilma eut dix ans, le prince Malborg, fidèle à cette promesse, la conduisit à Paris, où devait être continuée son éducation. En arrivant, il descendit chez son neveu Bernard d'Argennes, qui pleurait encore son père et sa mère morts l'année précédente, à une courte distance l'un de l'autre, et qui, majeur depuis quelques mois à peine, venait de prendre possession de leur opulent héritage. Aussitôt qu'il eut renoué connaissance avec ce jeune homme dont il ne se souvenait que comme d'un enfant entrevu à l'époque de son entrée dans la famille d'Éternay, Malborg s'attacha à lui. Quant à Vilma, dans les sentimens qu'elle éprouva pour son cousin elle mit dès la première heure toute la passion ingénue et ardente que peut contenir un cœur de dix ans. Emportée par la fougue d'une imagination qu'avaient développée outre mesure la tristesse et l'isolement de son enfance, cette petite fille poussa brusquement jusqu'à l'adoration son attachement pour ce fier jeune homme dont la mâle beauté la séduisit, et dont la bonté touchante, en descendant jusqu'à elle, la pénétra de toutes parts. Avec la ténacité qui domine et guide les jeunes intelligences, elle lui voua une tendresse ardente dont le caractère romanesque n'altéra ni la force ni la constance. Il lui semblait qu'elle l'avait toujours aimé et qu'elle l'aimerait toujours. Au bout d'une semaine, elle le considérait comme un dieu. S'il parlait, elle l'écoutait ravie, troublée, les yeux attachés à ses lèvres, l'admirant, s'enthousiasmant pour sa parole; si elle s'adressait à lui, c'était en tremblant. Bernard accueillit avec une gratitude mêlée d'un peu de surprise les témoignages du sentiment qui venait de naître dans cette âme précoce, mais sans en discerner l'extrême vivacité. L'enfant était

originale et charmante; il ne tarda pas à lui vouer une paternelle affection, bien éloigné toutefois de se douter qu'elle le chérissait au point de donner sa vie pour lui plaire s'il l'eût exigée.

Quinze jours après l'arrivée de Vilma à Paris, son père, un matin, la présenta à la supérieure du Sacré-Cœur. Toutes les filles de la maison d'Éternay avaient été élevées dans ce couvent : la place de Vilma s'y trouvait marquée. — Nous vous attendions, chère petite, lui dit la supérieure en l'embrassant.

Au lieu de répondre d'un mot ou d'un sourire à cette affectueuse caresse, Vilma garda le silence. Ses yeux noirs et profonds, brillans sous ses longs cils qui en voilaient l'éclat, conservèrent l'expression dure et triste qui leur était habituelle. — Daignez l'excuser et vous montrer indulgente, madame, repartit le prince : elle a grandi toute seule, au fond d'un vieux château.

— Oui, je comprends! c'est une petite sauvage : nous l'apprivoiserons; nous en avons apprivoisé bien d'autres.

Ce fut dit simplement, doucement, avec l'expression d'une maternelle bonté; mais Vilma ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre.

— Mon cousin d'Argennes aura-t-il le droit de venir me voir? demanda-t-elle à la supérieure, sèchement, d'un accent où se devinaient la défiance et des révoltes prêtes à éclater, si la réponse qu'elle attendait était négative.

— Tous les jours, au parloir, mais avec l'agrément de votre père.

— Tu voudras bien? dis, fit-elle en s'adressant au prince.

Il donna son consentement, trop heureux de rendre à ce prix les amertumes d'une séparation moins cruelles à sa fille, que pour la première fois il allait livrer à des mains étrangères. — Et moi, ajouta-t-il en embrassant Vilma, tu ne demandes pas si je pourrai venir!

— Oh! toi, tu es le maître de ta Vilma, tu n'as besoin de la permission de personne, répondit-elle, tandis qu'un sourire s'épanouissait sur ses lèvres.

Redoutant d'être séparée pour longtemps de son cousin d'Argennes, c'est cette peur qui l'avait rendue morne pendant quelques instans; maintenant elle était heureuse, apaisée, rassérénée. Quand son père s'éloigna, après avoir promis de revenir le lendemain et d'amener Bernard avec lui, elle l'embrassa, promettant d'édifier tout le monde autour d'elle par sa docilité et son ardeur au travail. Elle resta seule avec la supérieure. Alors, celle-ci, la prenant par la main, passa de son cabinet dans un vaste jardin tout embaumé du parfum des fleurs et de la fraîcheur des ombrages, que deux cents jeunes filles de tout âge remplissaient de leurs jeux

et de leurs cris, sous la surveillance des sœurs. A l'aspect de la nouvelle, les petites et les moyennes accoururent pour la mieux voir. Elles formèrent la haie sur son passage, empressées, bruyantes, curieuses. — Retournez à vos jeux, mesdemoiselles, dit la supérieure avec une sévérité tempérée par beaucoup d'indulgence, la curiosité est un grave défaut.

Le groupe se dispersa, et la supérieure, entraînant toujours Vilma, continua son chemin, jetant à droite et à gauche son regard, comme si elle cherchait quelqu'un : — Avez-vous vu Mlle d'Anisy? demanda-t-elle à une novice qui passait à son côté, les yeux baissés.

— La voici, ma mère, répondit la novice, en désignant à quelques pas d'elle, parmi les grandes, une jeune fille qui se promenait sous les arbres avec une religieuse vieille et infirme.

La supérieure fit un signe à Mlle d'Anisy, qui accourut aussitôt : — Ma chère Angélique, lui dit-elle, je veux confier à vos soins et à votre sollicitude la charmante enfant que je vous présente, Mlle Vilma Malborg, fille du prince Malborg et de cette pauvre Geneviève d'Éternay, dont vous m'avez si souvent entendu parler. Jamais elle n'avait quitté son père, et je crois bien qu'elle garde un gros chagrin dans le cœur. Je vous charge de la consoler, de lui trouver des amies et de lui faire aimer le couvent.

— Oh! ma mère, combien je vous remercie! s'écria Mlle d'Anisy en recevant des mains de la supérieure Vilma, qu'elle embrassa à plusieurs reprises. Venez, venez, mignonne, ajouta-t-elle joyeusement, nous allons être bien heureuses ensemble.

Vilma suivit avec docilité sa protectrice, qu'elle regardait toute surprise, un peu défiante et sans parler; mais la glace ne tarda pas à se briser, sous l'effort de l'affectueuse tendresse de Mlle d'Anisy, qu'avant la fin du jour Vilma commençait à chérir passionnément avec l'enthousiasme et la vivacité d'impression qui formaient le fond de son caractère.

Angélique d'Anisy avait alors dix-sept ans; elle touchait au terme de ses études et devait quitter le couvent à la fin de l'année, afin d'aller vivre auprès de sa mère qui, depuis la mort du marquis d'Anisy, son mari, habitait la campagne aux environs de Poitiers. C'était une belle personne, brune, élégante et mince, avec un regard doux et bon, d'abondans cheveux noirs, une grâce aristocratique que l'âge développait peu à peu en la parant d'une séduction puissante. A une intelligence d'élite, Angélique joignait une âme droite et ferme, qui laissait pressentir qu'elle serait une femme supérieure, tout au devoir. Elle ne possédait peut-être pas le brillant éclat qui est le privilége de certaines créatures altières et fascine

les esprits faibles; mais elle possédait ce charme pénétrant qui enveloppe peu à peu, jusqu'à l'heure où il les domine victorieusement, les hommes sur lesquels il s'exerce. A un cœur avide d'un bonheur paisible et durable, elle aurait inspiré confiance, car il suffisait de la voir pour deviner en elle une âme qui ne devait se donner qu'une fois, et qui, quelle que fût la route suivie par sa destinée, resterait toujours fidèle au premier sentiment qu'elle aurait conçu. Vilma ne pouvait donc être confiée à de meilleures mains, et dès son entrée au couvent, elle ressentit les effets de la calme et douce influence d'Angélique.

Le lendemain, à l'heure de la récréation qui suivait le déjeuner, elle fut appelée au parloir. Agitée et anxieuse, elle y courut : son père l'attendait; mais il n'était pas seul, Bernard d'Argennes l'avait accompagné. En le voyant, l'âme de Vilma s'épanouit, et la joie éclaira son visage comme d'un chaud rayon de soleil. Elle embrassa son père d'abord, Bernard ensuite, satisfaite et radieuse, dévisageant orgueilleusement celles de ses compagnes qui se trouvaient là, toute fière de la présence de cet élégant jeune homme venu pour elle, et sur lequel les grandes jetaient à la dérobée des regards chercheurs. A la première question que lui adressa le prince, afin de connaître l'emploi des heures qu'elle venait de passer loin de lui, Vilma répondit en chantant les louanges d'Angélique d'Anisy. Elle vanta sa bonté, sa beauté, son esprit, avec un enthousiasme dont la vivacité mit aux lèvres de Malborg un sourire et cette question :

— Où peut-on admirer cette merveille?

— Je vais la chercher, s'écria Vilma, en s'élançant dans le jardin.

On la vit bientôt reparaître, entraînant vers son père Mlle d'Anisy, qui ne la suivait qu'à regret, presque confuse de subir son caprice, et dont la grâce impressionna vivement Bernard d'Argennes au point de le troubler d'abord. Il se remit bientôt cependant, et tandis que le prince remerciait Angélique pour les soins qu'elle prodiguait à Vilma, il admira les traits fins, le regard candide, la taille souple de cette jeune fille qui, la première parmi les femmes qu'il avait rencontrées jusque-là, venait de faire naître dans son cœur l'idée de l'amour. Cette courte entrevue décida de sa destinée.

La sollicitude dont Mlle d'Anisy entourait Vilma créa entre elle et la famille Malborg des relations étroites : le prince voulut connaître la mère d'Angélique. Au milieu de l'hiver, la marquise d'Anisy étant venue à Paris, il se fit présenter dans son salon. Peu à peu l'amitié qui unissait Angélique et Vilma resserra les liens qui s'étaient formés entre leurs parens. Lorsque vint l'époque des va-

cances, Malborg et sa fille furent invités à passer quelques jours au château d'Anisy. Bernard d'Argennes les accompagna. Il avait alors vingt-deux ans; virilement élevé, accoutumé de bonne heure à l'étude, frappé au cœur par la mort de son père et par celle de sa mère, il était plus vieux par la maturité de l'esprit que par l'âge. L'amour qu'il ressentit pour Angélique tombant sur le terrain fécond de son âme vierge y fructifia rapidement, prit bientôt la physionomie d'une de ces belles passions qui survivent à la jeunesse et suffisent à remplir une vie. Le prince Malborg, qui chérissait Bernard comme il aurait chéri son fils, fut le premier confident de ses aspirations et de ses soupirs. Il s'en ouvrit à la marquise d'Anisy.

— Si M. d'Argennes me fait l'honneur de me demander ma fille, et s'il lui plaît, je n'ai aucun motif pour la lui refuser, répondit la marquise. A tous les points de vue, cette alliance me convient. Il me semble seulement que ces enfans sont bien jeunes pour se mettre en ménage, M. d'Argennes surtout.

— Il ne refuse pas d'attendre, répondit Malborg. Fixez vous-même le temps de son épreuve.

— Dans deux ans, il en aura vingt-quatre, et ma fille vingt. Si l'amour de M. d'Argennes a résisté à cette longue attente, je croirai qu'il m'offre toutes les garanties de bonheur que je cherche pour Angélique.

— Mais elle-même aura peut-être disposé de son cœur.

— C'est déjà fait, répondit Mme d'Anisy en souriant : elle aime M. d'Argennes, je l'ai deviné, et ce n'est pas d'elle qu'il faut craindre un défaut de constance.

Ainsi fut engagé l'avenir de Bernard. La marquise et sa fille passèrent à Paris l'hiver qui suivit cet engagement. Angélique avait quitté le Sacré-Cœur et n'y allait plus que pour voir Vilma. Bernard s'y rendait aussi dans le même dessein et choisissait de préférence les jours où il était certain d'y rencontrer Mlle d'Anisy. Ces visites, dont Vilma s'attribuait tout l'honneur et dont elle se montrait heureuse autant que fière, permirent à Angélique et à Bernard de se mieux connaître, de s'aimer plus ardemment. Ils ne s'étaient encore rien dit que chacun d'eux connaissait le secret de l'autre. Leurs yeux avaient parlé; muets pour tout le monde, éloquens pour eux seuls. Un matin, dans le parloir du Sacré-Cœur, leurs mains se touchèrent plus fiévreusement que de coutume, et ils n'eurent plus aucun aveu à se faire. Vilma ne vit rien, et Mme d'Anisy, qui était présente, feignit de ne rien voir; mais le lendemain le prince Malborg demanda officiellement pour son neveu la main d'Angélique : elle lui fut accordée sur-le-champ, le mariage fixé à l'année suivante, et dès lors les fiancés purent se parler de leur amour.

Ce fut pour eux un temps fecond en joies douces et délicates. Il n'était pas de jour qu'on ne les réunît, tantôt au Sacré-Cœur, tantôt chez Mme d'Anisy, tantôt dans le monde ou au théâtre. Comme leurs accords devaient rester encore ignorés, ils étaient tenus à beaucoup de prudence et de réserve. Ce fut pour leur tendresse une excitation nouvelle qui la fortifia. Quand il résiste au temps et aux tentations que le monde place sur le chemin d'un homme jeune et beau, tel qu'était Bernard, l'amour devient indestructible. La marquise comprit qu'il serait trop cruel d'imposer à des soupirs si sincères une attente plus longue. Elle résolut d'abréger l'épreuve dont elle-même avait fixé la durée. Elle fit part de sa résolution à Angelique et à Bernard en leur annonçant que leur mariage serait célébré dans deux mois.

Le secret de leurs fiançailles avait été si bien gardé que personne autour d'eux ne le connaissait. Vilma elle-même l'ignorait. Malgré sa précocité, ce n'était qu'une enfant, et on la traitait comme une enfant. Quand la nouvelle du mariage fut devenue officielle, on ne se pressa même pas de la lui faire connaître. Elle l'apprit par une de ses compagnes. Ce fut pour son cœur un coup douloureux et inattendu. En quelques jours, les roses de ses joues s'évanouirent, le joyeux éclat de son regard s'éteignit; elle devint pâle, triste, et lorsqu'elle vit Angélique, elle lui dit d'un accent dans lequel il y avait autant de colère que de chagrin : — Est-il vrai que tu épouses mon cousin d'Argennes?

— Oui, mignonne, c'est vrai, répondit Angélique. Es-tu contente de me voir devenir sa femme?

— Non, car tu me le prends! murmura Vilma durement.

Puis elle s'arrêta, regrettant d'avoir parlé. Sa réponse et son regard troublèrent Angélique, qui resta silencieuse, observant anxieusement l'expression de haine qui assombrissait peu à peu les yeux fixés sur elle. De nouveau, elle interrogea Vilma, mais sans pouvoir lui arracher une parole. D'abord péniblement émue, elle se rassura cependant, se raillant elle-même d'avoir commencé par prendre au sérieux la déclaration d'une fillette, et convaincue qu'il suffirait de quelques jours pour emporter bien loin de Vilma cette jalousie mystérieuse et inexplicable dont elle ne voulut parler à personne. Elle se trompait. Vilma cessa peu à peu de lui témoigner la confiance et l'affection nées du passé. Elle s'enferma dans un mutisme absolu que la présence même de Bernard ne put briser. Plus confiante et plus tendre envers son père, elle évita néanmoins de faire devant lui aucune allusion au mariage de son cousin. Seulement, la veille des noces, à l'heure où elle devait sortir pour assister à un dîner de famille que donnait la marquise d'Anisy, elle se déclara

malade et se fit conduire à l'infirmerie. Elle y resta jusqu'au lendemain, malgré les alarmes du prince Malborg. Ce fut le seul nuage qui plana sur le bonheur d'Angélique; mais il se dissipa vite sous les baisers de son mari, dans les délices des premières tendresses, si douces à des cœurs amoureux.

Le comte et la comtesse d'Argennes partirent pour leurs terres du Vivarais dans la semaine qui suivit leur mariage. A dater de ce moment, six années s'écoulèrent, remplies pour eux d'une vie régulière, paisible, et d'une félicité non altérée. Chaque hiver les ramenait à Paris, et chaque printemps les trouvait pressés de partir, de retourner dans leur chère solitude, asile de paix et d'amour. Pendant ce temps, ils ne rencontrèrent Vilma qu'à de lointains intervalles. Elle continuait son éducation au Sacré-Cœur. Elle grandissait, devenait belle; mais une mystérieuse et fière mélancolie voilait sa jeunesse, et, surtout en présence de son cousin, glaçait les effusions de son cœur, en enlevant à ces rares entrevues le charme et la confiance d'autrefois. Le bonheur est égoïste et aveugle. Le comte et la comtesse d'Argennes n'attachaient aucune importance à ces traits d'une nature violente, indomptée, qui se dominait assez cependant pour cacher ses sentimens et ses ardeurs. Dans la jeune fille, ils ne voyaient encore que l'enfant; ils attribuaient ces tristesses à l'excentricité et aux caprices d'un caractère fantasque dont le temps seul pouvait corriger les défauts.

C'est sur ces entrefaites qu'éclatèrent les tragiques événemens de 1870. Le prince Malborg et Vilma quittèrent Paris au mois d'août, après les premiers revers de nos armes, sans pouvoir adresser leurs adieux à Angélique et à Bernard qui se trouvaient alors dans le Vivarais. Le comte d'Argennes, tant que dura la guerre, se conduisit en vaillant gentilhomme et en Français. Il fit noblement son devoir, et quand, revenu sain et sauf des champs de bataille, il retrouva sa femme, qui n'avait cessé de pleurer et de prier en l'attendant, il comprit que son amour sortait de cette cruelle épreuve fortifié, embelli, poétisé, en état d'affronter les orages et maître de l'avenir. Quant au prince Malborg, retiré en Moravie avec sa fille, il ne parlait pas de retourner à Paris. Aux relations qui existaient entre son neveu et lui, les lettres succédèrent; puis les lettres même devinrent rares. Vilma n'écrivait guère que deux fois par an, et le prince ne suppléait pas souvent à son silence. Il n'y a pas d'affection qui puisse résister à ce régime. Au bout de quatre ans, le souvenir de Malborg et de sa fille commençait à s'évanouir dans le cœur du comte et de la comtesse d'Argennes, quand ils reçurent la lettre qui leur annonçait la mort du prince et qui devait avoir pour conséquence immédiate d'associer de nouveau la vie de Vilma à leur propre vie.

Vilma Malborg arriva à Paris un soir d'hiver. Angélique et Bernard, venus à sa rencontre à la gare, la reçurent à la descente du wagon et l'emmenèrent à l'hôtel d'Argennes. C'est en voiture que furent échangées les premières effusions de trois cœurs heureux de se retrouver, et que Vilma exprima sa gratitude à ceux qui désormais allaient lui tenir lieu de famille. Elle fut à la fois éloquente et simple. Bernard ne put entendre sans émotion la voix harmonieuse qui lui adressait des remercîmens et lui racontait, un peu tremblante, la mort du prince Malborg; mais cette émotion s'accrut encore quand, de retour à l'hôtel, il eut le loisir d'admirer dans un salon, sous la lumière des lampes, la fière beauté de Vilma. La jeune fille tenait tout ce qu'avait promis l'enfant. Elle était dans la splendeur de ses vingt-trois ans. Sa taille, aux lignes pures, avait la vigueur, la souplesse, l'élégance. L'expression un peu farouche de son regard s'affirmait intelligente et hautaine. La sombre couleur de ses vêtemens de deuil accusait la blancheur de son teint, dans laquelle, comme deux flammes, brillaient ses yeux profonds, et éclatait en un trait de sang le vermillon des lèvres épaisses. La masse de ses cheveux mettait autour de son front une couronne d'or fauve qui achevait de rendre étrange et saisissante sa physionomie. Quant à son caractère, bien qu'il fût difficile de le juger en quelques heures, il semblait s'être transformé et assoupli, avoir perdu les aspérités d'autrefois. Du passé, du ressentiment que le mariage d'Angélique avec Bernard avait provoqué dans son cœur, elle ne conservait en apparence aucun souvenir; elle embrassait sa cousine sans trouble. Il leur parut qu'elle ressemblait à toutes les jeunes filles de son âge, et que ce qu'il pouvait y avoir d'extraordinaire et d'inquiétant en elle tenait uniquement à l'impression causée par sa beauté. Durant les jours qui suivirent son arrivée, elle s'efforça de les confirmer dans cette opinion. Dès le premier entretien sérieux qu'elle eut avec Bernard, et dans lequel il lui parla de l'avenir, elle se déclara prête à obéir, comme à des ordres, à ses conseils, disposée à accepter un mari de sa main. Elle le supplia cependant de ne pas la presser de se marier. Elle était encore tout ébranlée par le malheur qui venait de l'atteindre et elle souhaitait qu'une année au moins s'écoulât avant qu'on la poussât à prendre un parti et à choisir un époux. — Si vous estimez que je suis dans votre maison une cause d'embarras, dit-elle, je me retirerai au Sacré-Cœur, où l'on ne me refusera pas l'hospitalité pour quelques mois. Cela vaudrait mieux que de m'engager dans des liens éternels sans avoir la certitude qu'ils m'offrent les conditions du bonheur.

— On ne vous pressera pas de nous quitter, ma chère enfant, répondit Bernard. Tant que vous vous trouverez heureuse auprès de nous, vous pourrez y rester.

Cette promesse la rassura, et elle s'abandonna confiante au bonheur de vivre sous le même toit que le comte d'Argennes. Comme elle était en deuil, elle s'y tint fort retirée pendant tout l'hiver et ne voulut être présentée qu'aux amis les plus intimes d'Angélique. Elle aspirait au moment où Bernard et sa femme partiraient pour le Vivarais. Elle se réjouissait en pensant que, loin de Paris et dans la solitude des champs, elle vivrait plus près de son cousin, qu'en ce moment même les exigences sociales éloignaient souvent d'elle.

En attendant, elle mettait son honneur à se rendre utile dans cette maison devenue sienne. Elle s'occupait des enfans, présidait aux soins qu'exigeait leur âge, partageait leurs jeux, voulant à tout prix gagner l'affection de Bernard et reconquérir la confiance d'Angélique, qu'elle craignait d'avoir perdue lorsqu'au moment du mariage elle avait osé manifester son dépit. Sur ce point, elle se trompait, Mme d'Argennes était envers elle libre de toute rancune et ne se souvenait de sa colère que comme d'une colère d'enfant romanesque et capricieuse dont il n'y avait pas lieu de parler jamais, à moins que ce ne fût pour en rire. Elle n'eut donc aucune peine à se laisser toucher par les efforts que fit Vilma pour se faire aimer. Un mois après l'arrivée de Mlle Malborg à Paris, une étroite intimité régnait entre elle et Angélique. Autrefois au Sacré-Cœur, quand Mlle d'Anisy commençait à se parer des grâces et des attraits de la femme, Vilma n'étant encore qu'une enfant, elles avaient vécu comme une mère avec sa fille; maintenant elles vivaient comme deux sœurs. La différence d'âge ne s'accusait plus entre elles au même degré.

Il est vraisemblable que, parmi nos lectrices, plus d'une s'étonnera de l'ingénuité de Mme d'Argennes et inclinera à penser que, si cette créature, merveilleusement douée, mais innocente et pure, avait possédé une expérience égale à sa bonté, elle aurait mis un moindre empressement à ouvrir sa maison à la fille du prince Malborg. Nous croyons en effet qu'une femme moins sûre de son bonheur aurait hésité à l'exposer aux terribles flammes de deux beaux yeux manifestement créés pour brûler les cœurs à leur gré et réduire en cendres les félicités les plus solidement établies; mais l'expérience n'est que par exception l'apanage de la jeunesse. Pour la posséder, il faut vivre, il faut souffrir. Mme d'Argennes n'avait ni vécu ni souffert : elle ne possédait pas l'expérience, et puis elle aimait son mari; elle se savait aimée. Sa science des hommes et des choses se résumait en dix années dont toutes les heures ne revenaient à sa pensée que parées et embellies du souvenir de la plus exquise tendresse. Toutes ses espérances s'étaient réalisées, tous ses rêves avaient pris corps, et ses illusions, entretenues par la

plus douce réalité, dominaient sa vie, l'illuminaient, brillantes étoiles d'un ciel dont aucun nuage n'était encore venu ternir la pureté. Pourquoi aurait-elle douté de la fidélité de Bernard? Quelle crainte pouvait-elle concevoir? Elle ouvrit sa maison, ses bras, son cœur à sa pire ennemie, sublime de confiance et touchante de naïveté.

II.

Le printemps trouva Bernard, Angélique et Vilma réunis au château d'Argennes. Le château d'Argennes, situé près de Vallon, est le plus beau domaine du Vivarais. L'habitation date de deux siècles. Elle est suspendue aux flancs d'une colline boisée qui domine l'Ardèche. Cette rivière aux bords pittoresques a creusé en cet endroit son lit à travers une vallée resserrée entre de hautes montagnes. Autour du château s'étendent des forêts de châtaigniers, des champs de mûriers, des vignes, des terres cultivées, dont, à de fréquens intervalles, de longues coulées basaltiques coupent tout à coup l'étendue. Des pics neigeux se découpent sur le ciel et bornent l'horizon de toutes parts. Sur toute la surface de cette région, qui touche aux Cévennes d'un côté, de l'autre à l'Auvergne, le sol a subi d'effroyables convulsions dont il a conservé les traces comme l'impérissable souvenir des jeux violens de la nature. Les volcans se sont éteints, mais les cratères sont restés ouverts; la lave refroidie a laissé aux flancs des montagnes, incrustées dans le roc et pétrifiées, des couleurs grises et rougeâtres dont les tons variés font ressortir la nuance délicate et tendre des verdures printanières que viennent paître les troupeaux dès les premiers beaux jours.

Le comte et la comtesse d'Argennes s'étaient affectionnés à ce pays, dans lequel Bernard venait tous les ans depuis sa naissance et qui avait été le cadre charmant de leurs jeunes amours. Ils conçurent cependant la crainte que Vilma ne parvînt pas à s'y plaire; mais cette crainte était vaine : Vilma avait grandi dans une contrée montagneuse, elle retrouva dans le Vivarais les paysages de sa patrie, familiers à son âme et à ses yeux. Elle s'y habitua vite, surtout parce que le malheur de sa destinée voulait qu'elle s'estimât heureuse partout où elle se trouvait avec Bernard. Elle portait au cœur une inextinguible passion; elle aimait ardemment son cousin. Cela datait de l'heure même où pour la première fois elle se trouva en sa présence. Cet amour ne s'était pas imposé alors à son imagination et à son cœur sous la forme aiguë, fiévreuse et violente qu'il devait ultérieurement revêtir; à dix ans, le cœur ni l'imagination ne sont mûrs pour la passion. Ce fut d'abord un en-

thousiasme ardent, une tendresse exclusive et jalouse, un affolement inconscient. Puis, quand le corps de Vilma se fut développé, quand son âme se fut élargie, quand les grâces délicates et les curiosités inconscientes de la vierge eurent précocement pris la place des candeurs de l'enfant, ce sentiment se transforma, et, subissant les impulsions d'une nature passionnée, il devint l'amour, un amour qui s'ignora d'abord, éclata tout à coup et puisa ses premières ardeurs dans l'isolement auquel elle se trouva condamnée, et dans l'absence de Bernard! Du jour où elle fut brusquement séparée de lui, jusqu'au jour où elle revint en France, elle l'aima à travers ses souvenirs, vivant de l'espoir de se faire aimer, et, à l'aide d'une imagination romanesque et perverse, se forgeant un idéal complaisant, facile et conforme à ses désirs, qui lui tint lieu de tout, la rendit insensible aux hommages des prétendans attirés par sa beauté et lui inspira, contrairement aux vœux de son père, la résolution de ne pas se marier.

A côté de cet amour, un autre sentiment s'éveilla et grandit : la haine. En épousant Bernard, Angélique se fit de Vilma une implacable ennemie qui ne devait lui pardonner jamais de le lui avoir ravi. Il en fut de cette haine comme de l'amour : elle se développa en même temps que lui, s'aggravant, au fur et à mesure que dans l'enfant les années créaient la femme, de toutes les exaltations, de toutes les violences d'un cœur despotique et d'une âme farouche. Ces explications n'auraient aucune raison d'être, si elles ne faisaient comprendre avec quelle joie intime et cruelle Vilma entra dans la maison d'Argennes, et quelles dispositions elle y apporta, hypocritement dissimulées sous les effusions d'une tendresse profonde et d'une reconnaissance inaltérable, qui confondaient en apparence dans une même étreinte la femme dont le paisible bonheur lui était odieux et l'homme dont elle voulait conquérir l'amour.

Il n'est pas dans notre pensée de remettre en honneur la doctrine de la fatalité supérieure et immuable, que l'antiquité avait poussée jusqu'à l'absolu et qui courbe encore sous son joug les peuples orientaux, en les laissant sans force, même contre des maux qu'avec un peu d'énergie ils pourraient vaincre. Le christianisme a fait justice de cette doctrine en relevant la dignité de l'homme, en lui donnant de soi-même et de sa puissance une idée assez haute pour qu'il ait entrepris de combattre le destin et tenté de se soustraire à ses lois, avant de s'y résigner ; mais que penser de la perversité naturelle de certaines âmes? Comment expliquer ces créatures qu'on croirait maudites dès le berceau? Sans qu'aucun signe apparent les distingue des autres et les marque pour une destinée exceptionnelle, elles viennent au monde portant en elles pour le

mal des forces ignorées que les circonstances de leur vie, loin de les détruire, concourent à développer. Qui les a pétries de mauvais instincts, sans leur fournir le moyen de les écraser? Qui les a parées de leurs séductions trompeuses, sans imprimer à leur front le stigmate des corruptions intérieures qui rend leur passage parmi les hommes aussi terrible que celui d'un torrent dévastateur? Malheur à qui se trouve sur leur route! Esclaves des passions contre lesquelles il semble qu'elles aient été insuffisamment armées, elles brisent et déchirent au gré de ces passions tout ce qui les sépare du but qu'elles veulent atteindre, à moins qu'elles ne soient elles-mêmes broyées dans leur course folle vers l'idéal dont leur imagination leur montre la réalisation environnée d'attraits délectables et de charmes malsains. Nous ne dirons rien de plus pour faire connaître l'héroïne de ce récit, dont la suite la révélera tout entière et mieux que nous ne pourrions.

Quant à Bernard d'Argennes, trois mois après l'arrivée de Vilma en France, troublé par la présence dans sa maison de cette séduisante fille, il essayait de réagir contre une influence à laquelle il n'abandonnait rien de soi, et qu'il subissait contre son gré, mais qui l'obsédait comme le signe avant-coureur d'un péril redoutable. Se marier à vingt-deux ans, sans avoir encore bu à la coupe amère de la passion, sans avoir demandé aux caprices des femmes la science de la vie, sans avoir interrogé l'amour qui passe, pour connaître le prix de l'amour qui dure, apporter dans le mariage une âme vierge et toutes ses illusions, voilà ce qui est rare et ce qui peut être considéré comme un gage de bonheur; à une condition cependant : c'est qu'aucune tentation ne viendra frapper à la porte de ce cœur qui n'a pas vécu et s'est jeté dans les délices de la tendresse légitime ignorant les tourmens et les fièvres de l'autre. Bernard chérissait sa femme; mais, homme à peine par l'âge, ce n'était qu'un enfant quant à la connaissance du cœur. Pour le préserver contre le danger, Bernard ne possédait rien que son amour, son amour et son honnêteté, armes puissantes pour fortifier et faire durer un bonheur qui n'est pas menacé, inefficaces pour le défendre s'il est attaqué. A Paris, le danger eût été moindre. La multiplicité des tentations auxquelles est exposé dans le tumulte d'une grande ville un homme jeune et inexpérimenté a pour effet de les amoindrir. Dans les entraînemens de la vie mondaine, Bernard aurait trouvé des diversions heureuses qui lui firent défaut quand, installé à la campagne, il se trouva rapproché par les conditions mêmes de l'existence commune de celle qui causait son trouble. L'isolement, le calme des champs, sont pour la passion des excitans redoutables. La nature se fait volontiers le complice de nos faiblesses; elle donne

aux désirs de l'âme et des sens une puissance infinie. Elle leur parle, les déchaîne et les fortifie par ses mille voix; elle leur offre le cadre le plus séduisant, l'attrait le plus trompeur, et en favorise le développement. Les perspectives magiques de l'horizon, les séves printanières, la beauté des cieux, les matins ensoleillés, les soirs mélancoliques, les nuits silencieuses, embellissent nos passions et leur tiennent le langage le plus propre à les rendre exigeantes et impérieuses. Ces élémens se conjurèrent contre Bernard et vinrent en aide à Vilma. Il la voyait tous les jours, à toute heure. Sans qu'elle eût besoin d'emprunter de nouveaux attraits aux artifices de la toilette et d'atténuer par l'éclat de sa parure la rigidité de ses habits de deuil, elle portait en elle un charme vainqueur dans lequel il fut en quelque sorte enveloppé. La coquetterie naturelle de la femme, complétée chez celle-là par le parfum virginal, par la fleur de sa jeunesse et les merveilles de sa beauté, fut suffisante pour vaincre Bernard.

On s'est demandé souvent si l'homme possède la faculté d'aimer deux femmes en même temps. En réponse à cette question, on peut affirmer que dans tout cœur ardent, à côté de l'amour le plus noble, le plus pur, le plus élevé, il y a place pour un sentiment qui lui ressemble en apparence et qui n'en diffère en réalité que par l'intensité plus forte du désir qu'avivent les obstacles, la terreur et les remords. Ce fut l'histoire du comte d'Argennes. Un moment vint où ce désir conçu pour Vilma fut plus puissant que sa tendresse pour Angélique, où la sécurité des caresses conjugales dans lesquelles, épouvanté, il se rejetait désespérément, la légitimité du bonheur, perdirent leur prix pour revêtir un caractère monotone, incapable d'apaiser les feux par lesquels il se sentait dévoré. Ces sensations furent involontaires et s'imposèrent à tout son être, malgré lui. Il voulut réagir; il appela à son aide les réflexions les plus sages, les résolutions les plus prudentes. Durant ses longues insomnies, il se décrivit à lui-même le cruel tableau de son repos troublé, de ses félicités ruinées, de sa probité vaincue, de son honneur compromis, de toutes les catastrophes qui seraient la conséquence d'un crime; mais il ne put empêcher que chaque jour Vilma lui versât dans l'éloquence irritante de son regard, dans l'harmonie séductrice de sa voix, un poison amer et doux, mille fois plus délicieux que le pur nectar de l'amour légitime, et dont sa fièvre le contraignit à s'abreuver.

Dès que quelques gouttes de ce poison eurent coulé dans ses veines et embrasé son sang, il tomba sous l'empire d'une faiblesse funeste. Les mille incidens de la vie quotidienne, les actions de Vilma, ses paroles, toutes les circonstances que chaque jour faisait

naître, il les vit à travers son amour, les rapporta à ses préoccupations. Peu à peu, sa physionomie s'assombrit, son caractère se transforma, il devint nerveux, inquiet, taciturne. Parfois il alléguait tout à coup la nécessité d'aller à Lyon ou à Marseille : il partait, demeurait absent trois jours, essayant de secouer son joug, traînant comme un boulet sa peine, et revenait ensuite plus accablé, plus préoccupé que lorsqu'il était parti. Angélique s'alarma de ce changement, dont elle était bien loin de soupçonner la cause. Elle essaya d'interroger son mari; mais elle ne sut rien, car il nia qu'il fût préoccupé ni malade, et pour dissiper ses craintes s'imposa le devoir de l'environner de tous les témoignages d'une ardente affection.

Vilma fut plus clairvoyante qu'Angélique. Elle ne tarda pas à découvrir les ravages causés par sa beauté, et s'en réjouit en y puisant des forces nouvelles pour continuer l'œuvre de destruction entreprise contre le bonheur dont elle était jalouse. Avec cette beauté, elle possédait tous les dons qui assurent la domination de la femme et la créent reine parmi les hommes, l'instruction et l'esprit. Elle parlait plusieurs langues. Ayant beaucoup lu, les littératures slaves lui étaient aussi familières que celles de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France. Elle aimait les arts, la musique surtout, pour laquelle elle professait un goût passionné, servie par une merveilleuse voix. Les exercices violens l'attiraient. En toutes choses elle apportait l'audace et la décision, sans prudence, mais aussi sans peur. Tant d'heureux et rares priviléges étaient mis en relief par sa jeunesse resplendissante comme un matin de printemps, par le caractère piquant de ses reparties, par des ignorances feintes, des ingénuités voulues, des candeurs jouées, et surtout par cette fraîcheur de sensations, cette suavité mystérieuse qui forment le sublime attrait des vierges. Voilà quelles armes elle aiguisa pour achever la défaite de Bernard, qu'avec une diabolique habileté elle affola tout à fait en lui laissant comprendre, par sa manière d'être devant lui, qu'elle serait sans énergie pour lui résister, si jamais il osait faire l'aveu de son tourment.

Malgré tout cependant, Bernard résistait, redoutant de se lier à Vilma par une parole imprudente ou une action irréparable. En dépit des entraînemens de son imagination, il était encore maître de soi; il ne lui était pas arrivé une seule fois de caresser complaisamment les caprices de sa pensée sans interrompre tout à coup sa rêverie, sans se reprocher de s'y être abandonné et sans prendre la ferme résolution de rester honnête homme. Il se débattait tant qu'il pouvait contre le flot des tentations enivrantes qui affluaient à son cerveau. C'est même cette lutte qui causait ses angoisses, car, en passant alternativement d'une extrême faiblesse à une extrême

énergie, il mesurait la profondeur de son mal et l'étendue du péril auquel il était exposé. Il est donc permis de penser qu'il aurait échappé à ce péril, si des incidens inattendus, survenant brusquement, n'avaient paralysé ses loyaux efforts et désarmé sa volonté. Il semble que ce soit dans la destinée de l'homme de voir à l'heure même où il aurait besoin d'être secouru des circonstances fatales se coaliser contre lui, et l'emporter inerte et vaincu aux fautes qu'il voulait s'épargner, aux abîmes qu'il voulait fuir.

On était alors vers le milieu de l'été. La vie au château s'écoulait uniforme et paisible, car les orages que nous avons décrits, ne grondant qu'au fond des cœurs, ne troublaient pas son apparente sérénité. Presque tous les matins, Bernard montait à cheval, parcourait son domaine, allait s'entretenir avec ses fermiers ou surprendre au travail les nombreux ouvriers qu'il employait. Fuyant les occasions de se trouver seul avec Vilma, il faisait ses excursions au lever du jour, quand elle dormait encore, avant même que le soleil eût dissipé les ombres de la nuit, et n'en reculait l'heure que lorsqu'Angélique, sa seule sauvegarde, promettait de se joindre à lui. C'est à ces promenades matinales qu'il demandait l'apaisement des agitations et des fièvres de son sommeil; c'est alors que, l'esprit libre, la pensée nette, le cœur calme, il envisageait froidement les résultats de toute imprudence qui trahirait son secret, prenait des résolutions énergiques et s'armait pour être fort en présence de Vilma. Il revenait vers onze heures, quand le déjeuner réunissait tous les habitans du château. Vilma l'attendait presque toujours avec les enfans sur le perron. Quand il descendait de cheval, elle venait à lui et, comme l'aurait fait une sœur, elle lui présentait son front, sur lequel en tremblant il posait ses lèvres. C'était un moment redoutable et délicieux, auquel il lui arrivait souvent de penser durant sa route quand l'imagination, plus éloquente que le devoir, éblouissait ses yeux de l'image de l'enchanteresse ou faisait monter tout à coup à son cerveau, comme un souvenir du baiser de la veille, une bouffée du parfum de ses cheveux. Puis ils rentraient tous ensemble, lui tenant par la main son fils, dont les sept ans s'embellissaient chaque jour d'une grâce nouvelle, Vilma souriant à la fillette, à peine âgée de quelques mois, qui gazouillait entre les bras de sa nourrice. Ils rejoignaient ainsi Angélique, qui, les voyant arriver unis, sourians et calmes, ne pouvait deviner le drame qui se jouait entre eux.

Une heure après le repas, tandis qu'Angélique et Vilma s'installaient dans le vaste salon d'été pour y passer l'après-midi, Bernard s'enfermait chez lui afin de chercher dans le travail le calme qu'il souhaitait avec ardeur. Il aimait l'étude; naguère elle était une de

ses meilleures joies, et c'est encore à elle qu'il revenait quand il tentait de secouer sa chaîne. Mais elle avait, hélas! perdu le don de le distraire. Il restait maintenant durant des heures immobile, le front courbé sur ses livres, mais l'esprit perdu dans des rêveries brûlantes. Parfois il se levait, irrité, s'avançait vers la croisée, appuyait son front contre la vitre froide, et restait là longtemps, regardant sans les voir les pelouses et les avenues du parc, les futaies de châtaigniers et l'horizon tout empourpré des feux du jour, qui se jouaient aux flancs nus des montagnes en longues alternances de lumière et d'ombre. Puis, quand la chaleur s'apaisait, quand les brises parfumées commençaient à courir à la cime des abres et descendaient rafraîchissantes sur les champs, il rejoignait Angélique et Vilma. C'était le moment des promenades en famille. Grands et petits prenaient place dans un break solide et léger, attelé de chevaux robustes, au pied sûr, et partaient pour des excursions dont les ruines d'un château-fort ou d'une chartreuse étaient ordinairement le but.

D'autres fois ils descendaient à pied jusqu'à l'Ardèche, montaient dans un bateau attaché à la rive et se dirigeaient au gré du courant vers le pont de l'Arc. Cette merveille naturelle, renommée dans tout le midi de la France, consiste en une vaste arcade creusée dans le roc à une hauteur énorme au-dessus des eaux. A droite et à gauche, le paysage de la vallée offre à l'œil des perspectives saisissantes : bois, grottes et rochers se succèdent. Le soleil, en se couchant, couvrait cette belle nature de paillettes d'or qui s'attachaient scintillantes, dans le demi-jour, aux branches des arbres, aux anfractuosités des pierres. Puis, peu à peu, elle se voilait de brume. La lune montait à l'horizon, lentement, se jouant dans les branches des châtaigniers massifs, apaisant des blancheurs de sa lumière les ardeurs empourprées qui rayaient le ciel. La majesté d'un soir divin s'embellissait de la majesté d'un solennel silence. L'ombre des hautes montagnes s'allongeait à travers la plaine toute claire, et, l'une après l'autre, les étoiles faisaient au firmament leur resplendissante trouée.

Pour des cœurs libres de s'aimer sans remords, ces promenades auraient eu un charme exquis; mais la passion de Bernard y puisait une agitation fiévreuse qui avivait son trouble. Assis au gouvernail, il voyait Vilma penchée sur les rames qu'elle aimait à tenir, imprimant à son corps un balancement gracieux et régulier, et fixant sur lui ses yeux éloquens, toutes les fois que, tirant à elle les avirons, elle renversait en arrière avec une lenteur savante son buste souple et sa tête adorable. A l'autre extrémité du bateau se tenaient Angélique et ses enfans; mais Bernard ne les voyait pas, son

regard s'arrêtait à Vilma. Quand elle était lassée, elle le priait de prendre sa place et de lui laisser la sienne. Il obéissait; mais en touchant les rames que pendant longtemps les mains de l'enchanteresse venaient de presser, il sentait sur sa chair une brûlure qui passait dans son sang et montait jusqu'à son cerveau pour troubler sa raison.

Ils revenaient ainsi en remontant le courant, sans parler. Tout à coup, dans le silence et la nuit naissante, la voix de Vilma s'élevait sonore et pure; elle chantait des chansons de son pays, élégies plaintives ou ballades passionnées, dans lesquelles Bernard reconnaissait les accens de son propre cœur. Alors il était tenté de se précipiter vers elle, de la saisir entre ses bras, de l'étouffer sous les caresses et de mettre un terme au mal dont il souffrait. En ces instans, la présence d'Angélique était son unique sauvegarde. Quand sa fièvre avait passé, brisé de ses terreurs et de ses désirs, il tentait de regarder en face les obsessions violentes qu'il venait de subir.

— A quoi tient ma vertu? se demandait-il épouvanté. A un accident vulgaire, à une circonstance banale qui tout à coup me désarmerait et me laisserait sans courage. Et il suffirait d'une minute pour arracher à mon cœur le secret qu'il a su contenir, et pour fouler aux pieds mes devoirs, pour briser ma vie, ruiner mon honneur et devenir infâme! Oh! non! non! jamais! je saurai résister. Je résisterai, je le dois, je le veux!

Au retour d'une de ces promenades, un soir, comme ils rentraient au château, Angélique se plaignit d'avoir pris froid et d'éprouver par tout le corps une violente lassitude. Ce n'était sans doute qu'un mal passager, sans gravité, mais qui la contraignit à se retirer dans sa chambre et à laisser Bernard et Vilma en tête-à-tête. Jamais pareille aventure n'était survenue. Celle-ci trouva Bernard démoralisé, énervé par les tentations qui hantaient son esprit, plus puissantes que sa volonté. Lorsque, rassuré sur la santé de sa femme qu'il avait ramenée chez elle, il revint auprès de Vilma, il fut saisi par une émotion, hélas! familière à son âme, et qu'aggravait à cette heure le péril de son isolement clairement entrevu.

Ils dînèrent face à face : Bernard, pâli, tordu par une angoisse délicieuse et déchirante à la fois; Vilma, paisible en apparence, parlant avec volubilité, toute joyeuse, s'efforçant de le distraire, devinant ses terreurs et s'attachant à les éloigner de lui. La présence des domestiques favorisa leur mutuelle dissimulation; mais quand, après le repas, ainsi qu'ils le faisaient tous les soirs avec Angélique, ils allèrent s'asseoir sur la terrasse qui s'étend devant le château et domine la vallée de l'Ardèche, seul avec Vilma, libre de l'écouter et de lui répondre, Bernard devina que l'heure était grave, et

que la crise allait éclater sans qu'il eût la possibilité de l'écarter. Il se résigna à l'affronter.

Vilma garda d'abord le silence. La tête renversée sur le dossier de sa chaise, les yeux au ciel, elle paraissait suivre attentivement le jeu brillant des étoiles; en réalité, elle ne perdait pas de vue Bernard, accoudé à la balustrade, morne et pensif. Tout à coup elle inclina le front vers lui, étendit le bras et, posant la main sur la sienne, elle demanda d'une voix tranquille : — Pourquoi êtes-vous triste, mon cousin? Quelle peine est entrée dans votre cœur? Voilà plusieurs jours que je vous observe. On dirait que vous n'êtes pas heureux.

Le contact de cette main, l'accent de cette voix, l'arrachèrent à sa rêverie. Son cœur provoqué, défait sans combat, envoya à ses lèvres fiévreuses une horrible réponse, aveu de sa défaite et de son coupable amour; mais, dans ce péril extrême, il reçut un secours imprévu. Le doux et pâle visage d'Angélique passa devant ses yeux, il la vit, la chère créature, inanimée, déchirée par sa trahison, et le cri qui devait le perdre fut étouffé. Il répondit : — Vous vous êtes trompée, Vilma, je n'éprouve ni peine ni tristesse.

Puis il se leva, se mit à marcher sur la terrasse, redevenu soudain maître de lui; mais comme il passait devant Vilma, elle l'arrêta doucement d'un geste timide et reprit : — Pourquoi me traiter comme une enfant? pourquoi vouloir me taire la vérité que j'ai surprise! Ne me jugez-vous pas digne de devenir votre confidente et votre amie?

— La vérité! vous avez surpris la vérité? s'écria-t-il éperdu.

— Je le crois, fit-elle en baissant les yeux.

— Mais alors, pourquoi m'interrogez-vous?

— Pour vous entendre me confier le secret que vous enfermez dans votre cœur.

— Que vous importe ce secret?

— C'est que je le crois frère du mien, oui, frère de celui qui m'oppresse moi-même.

Il chancela, ses mains s'agitèrent dans le vide, cherchant un appui, et rencontrèrent heureusement le marbre glacé de la balustrade, auquel il se cramponna tremblant, trouvant une énergie désespérée dans la peur de tuer Angélique, qui venait de s'emparer de lui et dominait sa faiblesse. Quant à Vilma, elle se tenait debout, le fixant avidement d'un regard où, dans la nuit, brûlaient les feux de sa passion, n'attendant qu'un signe, qu'une parole, pour se presser contre lui et se faire une chaîne de ces bras qui la fuyaient. — Je ne comprends pas; je ne veux pas, je ne dois pas comprendre, murmura-t-il; si je comprenais, je n'aurais pas le droit

de vous laisser vivre dans cette maison, et mon devoir m'obligerait à vous envoyer attendre au Sacré-Cœur le moment de votre mariage.

— Mon mariage! L'heure est vraiment bien choisie pour m'en parler, objecta Vilma d'un ton ironique et sombre; vous m'obligez à vous déclarer que je suis résolue à ne me marier jamais.

— Résolue à ne vous marier jamais! Vous avez promis cependant d'accepter un mari de ma main.

— Ne fallait-il pas en entrant dans votre maison dissimuler mes projets? C'est pour cela que j'ai promis, avec la ferme volonté de ne pas tenir : comment pourrai-je me marier, puisque c'est vous que j'aime?

Ce cri sorti de sa bouche audacieux, superbe, et remua Bernard jusqu'aux entrailles. A moitié fou, il voulut protester; mais Vilma ne lui en laissa pas le temps.

— Oui, je vous aime, dit-elle à demi-voix, je vous aime depuis que je vous connais : cela a commencé par la tendresse naïve, irréfléchie, mais enthousiaste d'une âme d'enfant; c'est aujourd'hui l'amour d'une femme, ardent, impérieux, fortifié par d'indestructibles souvenirs, par la douleur, par la haine même, oui, par la haine, car je la hais cette Angélique dont vous n'avez pu devenir l'époux qu'en me rendant malheureuse pour toute ma vie. Quand j'avais dix ans, je pensais à vous nuit et jour; je rêvais de ne vous quitter jamais; votre parole me bouleversait, un baiser de vous m'animait d'un indicible transport. Par ce qu'étaient alors mes sentimens, appréciez ce qu'ils sont devenus. Vous ne les avez pas vus grandir, puisque j'ai vécu longtemps loin de vous; mais apprenez qu'ils sont le prix de ma douleur et le fruit de mes larmes, car j'ai souffert, car j'ai pleuré, ne rêvant que de l'espérance de vous retrouver. Et maintenant que je suis auprès de vous, maintenant que je me sais aimée, car vous m'aimez, et je n'ai pas pu me tromper à vos tristesses, vous venez me parler de mariage! C'est trop tard, et je ne me marierai pas.

— C'est horrible! s'écria Bernard, que ces aveux prononcés d'un accent passionné remplissaient de terreur et laissaient sans courage.

— Est-ce notre faute si l'amour nous a pris pour victimes? répliqua Vilma. Qui m'a mis au cœur l'ardente passion qui me jette à vous? Si je suis impuissante à la combattre, c'est qu'une volonté supérieure me domine comme elle vous domine vous-même, et nous pousse fatalement l'un vers l'autre. A quoi bon se débattre, l'arrêt du destin est clair autant qu'inflexible, et ni vous ni moi ne pouvons plus secouer les chaînes qu'il a forgées.

Elle se transfigurait en parlant. Ce n'était plus la spirituelle et rieuse fille que Bernard connaissait, c'était une amoureuse aux ter-

ribles ardeurs, image vivante de la passion par laquelle les hommes sont entraînés jusqu'au crime. Pour la première fois, elle se révélait dans sa splendide et redoutable horreur, et si, durant cette soirée fiévreuse dont il ne convient pas de prolonger le récit, Bernard ne succomba pas, c'est que sa conscience et sa tendresse pour Angélique ne pouvaient être vaincues en un seul assaut; c'est aussi qu'en parlant de sa haine, Vilma l'épouvanta plus encore qu'elle ne le séduisit en parlant de son amour. Il y eut une minute où, dans le déchaînement de ses désirs, sa raison éclaira l'abîme ouvert sous ses pieds. Les mains de Vilma s'étaient appuyées sur ses épaules; elle dardait ses yeux sur ses yeux, il sentait le parfum de ses cheveux, il respirait son haleine. Elle croyait le tenir, quand tout à coup il se dégagea brutalement de ses étreintes, la repoussa loin de lui en disant :

— Non! ce serait infâme! partez, malheureuse enfant, partez, fuyez cette maison où désormais nous ne pouvons plus demeurer ensemble. Je veux vous sauver de vous-même en défendant contre vous mon honneur et le repos de mon foyer.

— Je ne partirai pas, répondit Vilma avec douceur, mais avec fermeté; vous n'oserez me chasser : ce serait m'envoyer à la mort. Comprenez donc, ajouta-t-elle en se rapprochant de lui, que je ne peux plus vivre sans vous.

— Et moi, je ne veux plus vivre avec vous. Si vous refusez de vous éloigner, je fuirai ces lieux.

— Faites donc, reprit-elle résignée; j'attendrai votre retour, car vous reviendrez bientôt. Oh! Bernard, c'est en vain que vous voulez vous soustraire à votre sort. Vous parlez d'infamie, d'honneur, de repos, pauvres raisons dont ma passion ne tient aucun compte, et que la vôtre foulera bientôt aux pieds. L'infamie ne commence que lorsque cesse le mystère; l'honneur et le repos ne sont compromis que si le secret est divulgué. On peut s'aimer en silence, dans l'ombre, sans danger.

— Assez! misérable créature! s'écria Bernard; je ne sais de qui vous tenez cette science fatale et précoce, mais elle me fait horreur.

A ces mots, Vilma tressaillit et releva fièrement la tête : — Depuis douze ans je vous aime, fit-elle, sans colère; depuis dix ans je vous pleure, depuis dix ans pas un jour n'a passé que je n'aie maudit celle à qui vous vous êtes donné, et que je n'aie caressé l'espérance de vous voir tout à moi. Ne cherchez pas ailleurs de qui je tiens ce que vous appelez ma science. Je n'ai eu d'autre maître que mon amour, mon ressentiment, mes larmes; et si je suis savante, c'est que la solitude rend les heures longues et fécondes. Maintenant, que je vous fasse heureux ou que je ne vous inspire que la pitié, peu importe, puisque dans votre cœur et malgré vos efforts

pour m'en cacher le trouble, j'ai discerné l'amour que vous ressentez pour moi. Allez! débattez-vous, tentez de fuir, luttez, révoltez-vous contre la passion qui vous obsède, vous serez mien, car le lien qui malgré vous nous unit est indissoluble.

Ses dernières paroles expirèrent dans un sanglot qui en rendit l'accent déchirant et navré. La douleur cachée sous cette prophétie menaçante toucha Bernard d'un trait nouveau, et, entre les sentimens contraires qui durant cette longue veille s'étaient disputé son cœur, le rendit docile au plus doux, au plus tendre, au plus humain d'entre eux. Il saisit dans ses mains les mains de Vilma et s'efforça de l'apaiser.

— Revenez à vous, supplia-t-il; parlez un autre langage : n'ayez pas ces accens impérieux qui me remplissent d'effroi. Si vous m'aimez, ayez pitié de nous! renoncez à nous rendre criminels; si vous souffrez, nous chercherons ensemble les moyens de vous guérir. Je ne saurais être votre amant, vous le savez bien, mais votre ami...

Elle secoua la tête en disant : — Ce ne peut être l'amitié, puisque c'est l'amour.

— Alors que Dieu nous protége! murmura Bernard.

Il écarta Vilma toujours debout devant lui et s'éloigna rapidement. Elle le regarda fuir et disparaître sous les futaies du parc que la nuit baignait de sa pure lumière. Puis, quand elle se vit seule, elle se laissa aller sur un siége et demeura rêveuse pendant quelques instans. Saisie tout à coup dans cette immobilité par la fraîcheur du soir, elle rentra; mais avant de regagner sa chambre, elle passa par celle d'Angélique afin de s'informer de son état. La comtesse d'Argennes ne dormait pas, et à la lueur de la veilleuse Vilma vit ses yeux ouverts, plus brillans que de coutume. Elle toucha ses mains posées sur la couverture : elles étaient brûlantes.

— Tu souffres? lui demanda-t-elle.

— Oui, d'un peu de fièvre, répondit Angélique; mais dans quelques heures il n'y paraîtra plus.

— Ne veux-tu pas que j'envoie à Vallon chercher le médecin?

— Non, certes; ce sera toujours assez tôt demain matin, si je ne vais pas mieux.

— Je vais alors passer la nuit dans un fauteuil, près de toi.

— Je te le défends, mignonne, va dormir. Je n'ai pas besoin de soins, et s'il en était autrement, ma femme de chambre suffirait.

Vilma l'embrassa et allait partir, quand Angélique reprit :

— Et Bernard, qu'en as-tu fait?

— Nous avons passé la soirée ensemble sur la terrasse, se hâta de répondre Vilma. Puis il est allé se promener dans le parc; la nuit est radieuse.

Elle sortit sur ces mots, un peu troublée, se demandant si la question de Mme d'Argennes était dictée par un premier soupçon. Puis, en pensant que le malaise d'Angélique annonçait peut-être une maladie grave, elle éprouva la plus violente agitation. — Si cette maladie allait avoir un dénoûment fatal, Bernard deviendrait libre, se dit-elle, et alors il ne considérerait plus son amour pour moi comme un crime! Mais, non! non! qu'elle vive! Et surtout qu'elle reste belle! c'est à armes égales que je veux lutter.

Ce fut sa dernière pensée avant que le sommeil s'emparât d'elle. A la même heure, le comte d'Argennes se promenait à grands pas sous les arbres de son parc endormi. Sans chercher à se dissimuler le péril qu'avait fait éclater cette longue et fiévreuse soirée, il se demandait par quels moyens il parviendrait à le conjurer. Sans doute il lui était permis de se féliciter. Sa loyauté sortait intacte de cette épreuve nouvelle. Sous le coup d'une salutaire épouvante, il imposait silence à son imagination pour n'écouter que sa raison. Elle lui donna successivement divers conseils qu'il soumit à un examen scrupuleux. Il en écarta plusieurs comme impraticables, notamment celui de faire connaître à Angélique la vérité et de recourir à elle pour obtenir de Vilma qu'elle allât passer quelques mois au Sacré-Cœur. Il ne se considérait pas comme libre de révéler, même à sa femme, le secret de cette funeste passion. Il s'arrêta plus volontiers à l'idée de partir, certain de trouver facilement un motif propre à justifier un voyage de deux ou trois mois. Pendant ce temps, hors de sa présence, Vilma s'apaiserait. Le traître charme que lui-même subissait, et qui le laissait encore si faible, se dissiperait en lui rendant toute l'honnête énergie qu'il entendait apporter désormais dans la lutte à laquelle il s'était condamné. Lorsqu'à une heure avancée de la soirée il s'achemina vers le château, il avait résolu de partir et d'éviter jusqu'au moment de son départ toute occasion de se trouver seul avec Vilma.

Une circonstance imprévue renversa ses projets et déjoua ses intentions loyales. Durant la nuit, le mal de la comtesse d'Argennes s'aggrava. Le médecin de Vallon fut mandé au château et déclara qu'à supposer même que ce mal ne dégénérât pas en une maladie aiguë, il exigerait durant quinze jours au moins des soins attentifs. Bernard se trouvait donc empêché de s'éloigner de Vilma. — Ah! la fatalité s'en mêle, pensa-t-il. Non-seulement me voilà cloué ici, mais encore je suis condamné à me rencontrer seul, tous les jours, à toute heure, avec celle que je voulais fuir.

Les préoccupations que lui causa d'abord la maladie d'Angélique le gardèrent contre les tentations qu'il redoutait. Vilma elle-même parut uniquement occupée de la santé de sa cousine, à laquelle,

avec un zèle ardent qui pénétra de reconnaissance l'âme de Bernard et la rendit plus faible, elle prodigua des témoignages de sollicitude et d'affection; mais lorsque, toute crainte de complication écartée, Angélique cessa d'être un objet d'inquiétude et commença à guérir, les malheureux se trouvèrent pendant plusieurs journées successives seuls, libres, livrés à eux-mêmes, à leurs désirs, à leur faiblesse. Le comte d'Argennes ne pouvait songer à partir encore, et Vilma, résolue à vaincre, mit ce temps à profit pour exercer de nouveau sur lui, avec une patiente ténacité, sa criminelle séduction. Il était à bout de forces, et en quelque sorte mûr pour la chute. Un soir, las de souffrir, las de résister aux prières de Vilma, il s'abandonna. Il mesura froidement la profondeur de l'abîme d'infamie et de honte dans lequel il allait descendre et n'en ressentit aucun effroi, déjà grisé par l'odeur capiteuse des fleurs qui en couvraient les bords. Une heure d'affolement emporta ses fermes résolutions. Son imagination fit en peu de temps un long voyage et le conduisit à une vision qu'il contempla sans horreur : l'adultère installé, organisé dans sa maison, souillant son foyer et le condamnant lui-même à une vie d'hypocrisie et de mensonge.

La nuit avait revêtu ses plus brillantes parures et fut la complice de l'amoureuse Vilma. Sur la terre et au fond du firmament tout était beau comme elle d'une beauté magique; comme elle tout rayonnait, comme elle tout parlait d'amour. — Aimez! — disaient les étoiles lumineuses; — Aimez! — chantaient les eaux de la rivière en roulant sur leur lit de cailloux et de sable fin; — Aimez! — murmurait la brise qui descendait odorante des hautes montagnes, en balançant les nids suspendus aux branches; — Aimez! aimez toujours! aimez partout! — répétaient les voix harmonieuses de la nuit en versant au cœur de Bernard leurs puissantes ivresses. Il ne luttait plus; il avait assez lutté, il s'était assez débattu. Le flot des voluptés ardentes l'entraînait maintenant inerte dans un tourbillon. Ce fut la sensation du naufragé aux mains duquel se brise l'épave sur laquelle il s'appuyait, et qui, se sentant perdu, se résigne à mourir, renonçant à lutter davantage afin d'en avoir plus vite fini avec un lambeau d'existence qui ne lui réserve plus que le martyre d'une horrible agonie.

A quoi bon s'attarder à des détails douloureux, et que pourrions-nous dire que l'on n'ait deviné déjà pour caractériser la faute de Bernard et en faire mesurer l'étendue! Pendant quinze jours, tandis que s'achevait la guérison d'Angélique, son malheureux mari vécut d'une vie de folie et de fièvre, à peine traversée par quelques heures lucides, trop rares et trop brèves pour qu'il y trouvât la force et le temps de briser sa chaîne. Les terreurs et les scrupules qui jusqu'à

ce moment l'avaient tenu en garde contre le péril s'étaient dissipés tout à coup dans l'emportement d'une passion qu'attisaient la séduisante beauté de Vilma, transfigurée par la joie de la victoire, et son instinctive perversité voilée de candeurs piquantes, propres à en accroître la fatale influence et l'éclat passager. Les remords qu'il avait tant redoutés, il ne les entendait pas encore; sa conscience se taisait, attendant l'heure où, le flot des désirs retiré, ses accens pourraient être efficaces. Et puis les circonstances extérieures elles-mêmes semblaient se conjurer pour favoriser l'erreur de ces coupables amans. Le malheur de leur destinée voulut que les conditions de leur existence commune se trouvassent modifiées par la maladie d'Angélique; sa présence leur fit défaut et cessa de les défendre l'un contre l'autre. Ils eurent la liberté de se voir à leur gré. Il leur fut facile d'échapper à la surveillance et aux soupçons des habitans de ce vaste château dans lequel ils se donnaient impunément des rendez-vous. Ils avaient en outre la ressource des promenades : ils montaient à cheval dès l'aube et s'en allaient au loin continuer leurs amoureux entretiens; le soir, dès que la nuit voilait la vallée, ils prenaient congé d'Angélique, dont la confiance tranquille les laissait s'éloigner avec la certitude qu'en la quittant ils allaient se séparer, et, sortant du château sans être vus, ils demeuraient ensemble de longues heures, tantôt dans le parc, tantôt au bord de l'eau, excitant leur folle ardeur dans ces longs tête-à-tête sans cesse renouvelés. La chute avait été rapide et l'ivresse profonde : terrible fut le réveil.

III.

Un matin, au moment où Bernard et Vilma descendaient de cheval, revenant d'une longue promenade aux environs d'une chartreuse située sur les rives de l'Ardèche, Angélique parut devant eux à l'improviste. Elle était encore faible et pâle, mais la santé lui revenait; elle avait voulu surprendre son mari en se montrant à lui avant qu'il fût préparé à la revoir debout et guérie. Quand il entra dans la salle à manger, à l'heure du déjeuner, précédant Vilma, il aperçut Angélique assise à table et l'attendant. Elle le regardait souriante. Il ne put retenir un cri d'étonnement, ni se défendre d'une cruelle angoisse qui le saisit au cœur d'une étreinte si poignante qu'il comprit que le rêve dans lequel il venait de vivre était fini, et que la vie recommençait. Depuis quinze jours, il était ivre; brusquement la vue de sa femme le dégrisa. Ce fut une impression brutale et violente, le saisissement d'une catastrophe soudaine. La réalité produit souvent ces coups imprévus. Un frisson

mortel traversa son corps; il se sentit défaillir, et, s'il parvint à taire à la confiante Angélique sa douloureuse émotion, c'est qu'un effort désespéré l'empêcha de se trahir. — Tu ne t'attendais pas à me revoir à cette place aujourd'hui! lui dit-elle d'un accent qui révélait sa tendresse et son bonheur.

— C'est vrai! je ne te croyais pas encore assez vaillante pour descendre, répondit-il en dominant son trouble; mais n'est-ce pas une imprudence d'avoir quitté sitôt ta chambre?

— Autorisation du médecin, reprit-elle, se méprenant à l'émotion de Bernard. Viens m'embrasser!

Il s'avança vers elle, et, obéissant au doux regard qu'elle fixa sur lui, il s'agenouilla. Elle prit dans ses mains qui tremblaient la tête de son mari. Après avoir plongé ses yeux passionnés dans ces yeux menteurs, condamnés maintenant à feindre, elle posa ses lèvres sur ce front qu'elle croyait vierge des baisers d'autrui. A ce contact, l'émoi de Bernard redoubla, une pâleur maladive se répandit sur ses traits.

— M'en veux-tu de t'avoir donné cette joie sans t'avertir? demanda Mme d'Argennes à son mari.

— Non! non! fit-il, et, pour la mieux tromper, il se pressa contre Angélique, qui le tenait toujours entre ses bras, heureuse d'entendre si près d'elle les battemens d'un cœur dont elle ne soupçonnait pas l'infidélité.

— Je reprends possession de toi, mon bien-aimé, lui dit-elle doucement. Si tu savais combien j'ai redouté de mourir! Ce n'est pas la mort qui me faisait peur, mais je pensais à nos chers enfans, à toi-même, et surtout aux souffrances que tu endurerais, si tout à coup tu me perdais.

Ce langage tout pénétré d'une tendresse infinie bouleversa Bernard, le rendit à lui-même, l'arracha pour toujours à ses ivresses malsaines et le remit sous le joug de son ancien et légitime amour. Du même coup la lumière entra dans son âme, éclaira son crime, le lui montra sous son jour véritable, nu, dans son odieuse réalité, inexplicable, dégagé de toute illusion, dépassant de beaucoup, par ses détails et par les circonstances dans lesquelles il avait été commis, les proportions d'une faute ordinaire, accidentelle, sans lendemain. Ce n'était pas l'adultère banal, se résumant en une infidélité plus ou moins excusable, ou même en un manquement grave à des devoirs sacrés; c'était une aberration monstrueuse, à laquelle la jeunesse de Vilma et son innocence présumée donnaient le caractère d'une honte ineffaçable et d'une irréparable infamie, compromettant le présent et engageant l'avenir dans une éternelle complicité. Et puis, si coupable qu'eût été Vilma, il se considérait

comme plus coupable qu'elle, car pour se défendre il possédait des armes dont elle était privée : son amour pour Angélique, la raison, la maturité de l'esprit.

Ces réflexions traversèrent sa pensée rapidement, d'un trait, et l'agitèrent d'un frisson convulsif et douloureux. Un sanglot qu'il fut impuissant à étouffer s'échappa de sa gorge. Terrifié, brisé, la tête perdue, il noya son front brûlant dans les mains de sa femme et souhaita de mourir à cette place, dans ce refuge encore ouvert et qui se fermerait impitoyablement quand éclaterait la vérité. Cet accès de son désespoir, ce cri de sa peine, Mme d'Argennes ne les comprit pas. Elle y vit l'explosion d'une tendresse cruellement éprouvée et rassurée trop vite. La transition d'une grande douleur à une grande joie, quand elle s'accomplit soudainement, est déchirante autant que la douleur elle-même. Elle enlaça plus étroitement son mari et le supplia de s'apaiser.

Ils étaient encore là, confondus dans une suave étreinte, quand tout à coup, gaie, rieuse, l'œil brillant, les cheveux dénoués par le vent et fredonnant un air de victoire, entra Vilma. Elle portait sur son bras les plis ramassés de sa longue robe et tenait d'une main sa cravache et son chapeau, qu'elle posa sur une chaise, en lançant dans l'air le refrain de sa chanson. Puis, ayant levé les yeux, elle vit Angélique et Bernard qui se séparaient brusquement, un peu honteux de s'être laissé surprendre enlacés. Elle devina que ce cœur, sur lequel elle se croyait désormais toute-puissante, tentait de lui échapper; son visage, miroir fidèle des mobilités de son âme, s'assombrit, elle resta debout, immobile : — Te voilà aussi bien étonnée, mignonne, dit Mme d'Argennes.

— Étonnée, mais heureuse, répondit Vilma sans rien perdre de son sang-froid. Je n'espérais pas que tu pourrais te lever aujourd'hui. Le docteur prétendait hier que tu ne devais quitter ta chambre que dans trois jours.

— Il a changé d'avis ce matin, répliqua joyeusement Angélique. Quand il m'a vue debout, vaillante, impatiente de respirer le grand air pur en votre compagnie, il m'a dit : « Allez, belle dame, allez reprendre votre place au milieu de votre famille et abréger l'impatience de ceux qui vous aiment. Seulement soyez prudente, rentrez chez vous pendant deux jours encore avant le coucher du soleil. » Oui, c'est ainsi qu'il a parlé; j'ai obéi, et sur-le-champ je suis venue vous attendre ici, mes chers amis, contente, oh! oui, bien contente!

En finissant, elle tendit les mains à Bernard et à Vilma. Attirant celle-ci, qui se laissa faire impassible en essayant de sourire, elle l'embrassa tendrement. Pendant le repas, elle continua à ma-

nifester la même gaîté, affectueuse et expansive, formant des projets, pressée de reprendre le cours de sa paisible et belle vie, un moment interrompue, de se consacrer de nouveau à son mari, à ses enfans. Puis elle interrogea Bernard et Vilma pour connaître l'emploi de leur temps durant sa maladie. Ils répondirent en lui répétant les mensonges à l'aide desquels matin et soir, depuis quinze jours, ils entretenaient sa confiance; mais ces mensonges, que Vilma débitait froidement, avec l'accent de la vérité, brûlaient maintenant les lèvres de Bernard. — C'est le châtiment qui commence, pensa-t-il. Me voilà condamné à la tromper désormais, la chère créature. C'est elle que j'aime cependant, elle seule!

A diverses reprises ayant levé les yeux, il rencontra ceux de Vilma qui le regardaient, railleurs et curieux. C'est qu'elle devinait ce qui se passait en lui; ses remords, ses craintes, tout, jusqu'à la résurrection d'un amour qu'elle avait cru vaincre par la puissance du sien, et qui reprenait lentement, mais sûrement, sa place dans le cœur de Bernard. Il fut effrayé par l'expression de ce visage sur lequel il était accoutumé à lire et qui lui révélait des amertumes passionnées et des révoltes redoutables. Il comprit que, s'il tentait de rompre ses liens, une effroyable lutte s'engagerait entre Vilma et lui.

En sortant de table, Angélique voulut marcher dans le parc. Elle s'attacha au bras de son mari, qui la conduisit avec sollicitude jusqu'à un quinconce de tilleuls, sur lequel les enfans prenaient leurs ébats. De cette place on découvrait la vallée resserrée entre les montagnes dont les cimes brunes se découpaient sur l'horizon bleu et traversée comme d'un ruban d'émeraude par les flots clairs de l'Ardèche, déroulant leurs tremblantes sinuosités entre les rives fleuries. C'était une de ces journées radieuses qui marquent la fin de l'été et annoncent l'automne. Un vent doux et parfumé rafraîchissait l'air. Les blés mûrs couvraient la plaine de vastes carrés d'or, brillant au soleil parmi les prairies grasses, dans la fertile splendeur du paysage. Aux flancs des collines qui s'allongeaient en contours délicats, le long des chaînes plus hautes auxquelles elles servaient d'assises, s'étageaient dans une gamme de tons variés et harmonieux les châtaigniers aux ramures épaisses et larges, les mûriers au feuillage sombre, les vignes dont les pampres chargés de fruits traînaient dans la terre brune, les landes calcinées par l'été et que tachait çà et là une silhouette de chèvre suspendue à une touffe d'herbe ou à un buisson isolé. — Que c'est beau! murmura Mme d'Argennes en s'asseyant dans un fauteuil apporté par l'ordre de Bernard, qu'il est doux de vivre!

Son regard attendri embrassa la campagne radieuse, éclatante de

toutes les ardeurs de cette exquise matinée; puis il se reposa sur son mari, sur ses enfans, sur Vilma, sur le spectacle de son bonheur groupé dans ce cadre merveilleux, et dont elle reprenait victorieusement possession. Jamais Bernard n'avait mieux compris l'étendue de son amour pour elle que dans ce moment où, l'âme troublée par le remords et l'esprit obsédé par la peur, il la retrouvait confiante et tendre, parée de tous les brûlans et doux souvenirs du passé. Sa rêverie fut troublée tout à coup; Vilma s'était approchée de lui et murmurait ces mots à son oreille : — Prenez garde! tâchez d'être maître de vous, ou vous allez vous trahir.

Cet avertissement lui rendit une apparente énergie, mais non le repos. Il essaya de sourire; il prit ses enfans entre ses bras, il les mit l'un après l'autre sur les genoux de leur mère; mais l'angoisse resta dans son cœur que remplissaient les voix de sa conscience. Peu à peu son inquiétude s'accrut, et son émotion devint si violente que les jeux auxquels il se livrait pour tromper Angélique lui firent horreur. Il allégua la nécessité de se rendre à Vallon pour une affaire urgente qui exigeait sa présence immédiate. Il prit congé de sa femme, à laquelle il ordonna le repos et qu'il eut le courage de recommander aux soins de Vilma; puis il s'éloigna, pressé d'être seul, afin d'interroger sa pensée anxieuse.

Mais, au lieu de prendre la route du bourg, il gravit, derrière le château, la colline dont les hautes futaies du parc couvrent le versant méridional, celui qui domine l'Ardèche, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut parvenu au point le plus élevé du mont, d'où ses yeux découvraient le versant septentrional, sauvage et désolé autant que l'autre est riant et fertile. En cet endroit, qu'on appelle dans le pays « le Désert brûlé, » la végétation s'arrête brusquement à cinquante mètres d'un large trou qui fut autrefois la bouche d'un volcan. Une des parois de cette bouche, en s'écroulant, a mis à nu des amas de scories gigantesques et accumulé dans une convulsion suprême de la croûte terrestre les flots de lave refroidis sur les débris des basaltes pulvérisés. Vu d'en haut, ce cratère détruit, avec ses monceaux de cendres pétrifiées, ses aspérités rocheuses, ses formidables entassemens de pierres striées et calcinées, offre l'image d'un chaos horrible. C'est un abîme d'une vertigineuse profondeur, dans lequel toute chute serait mortelle. Contemplé d'en bas, de la place où se trouve, à l'entrée des gorges, un misérable hameau, on dirait les fortifications de quelque ville fabuleuse entrevue dans un rêve cyclopéen. Les coulées basaltiques se dressent brunes et lisses comme des murailles imprenables en s'étageant ainsi que des escaliers inaccessibles. A leur surface s'ouvrent çà et là des grottes obscures, inexplorées, qu'on peut comparer aux meurtrières d'un bas-

tion. Des rochers s'élèvent de toutes parts, les uns effilés comme des aiguilles, les autres massifs comme des tours, et font penser à des balistes et à des catapultes posées là pour aider à des opérations de géans. Ces lieux sont dignes de servir de temple à la mort. La désolation qui s'attache aux choses maudites les enveloppe. Ils sont faits pour inspirer l'effroi, et il semble que les imaginations malades seules peuvent s'y plaire.

Est-ce pour cela que Bernard d'Argennes y fut attiré? est-ce parce qu'en ce désert où nul n'aurait la pensée d'aller le chercher, sa méditation ne serait pas troublée? Peut-être pour ces deux motifs. Il s'assit contre un rocher, au bord du gouffre, moins sombre que son âme, et essaya de voir clair en lui-même. Qu'allait-il faire? Comment mettrait-il un terme à l'odieuse aventure dans laquelle il s'était follement jeté, n'ayant pas même l'excuse de l'amour? car il n'aimait pas Vilma. Il avait succombé sous l'implacable volonté invinciblement attachée à le perdre. Maintenant que l'ardeur de son sang s'apaisait, il voyait bien que son cœur n'était pas le complice de sa faute. Il lui avait suffi de retrouver Angélique et de la revoir debout, toujours belle, pour se convaincre qu'il n'aimait qu'elle, que seule elle régnait sur lui souverainement, qu'il n'éprouvait pour Vilma aucun sentiment semblable à l'amour. Non-seulement il n'aimait pas Vilma, mais, depuis quelques heures, elle lui faisait peur. Après avoir expérimenté la puissance de sa séduction, il redoutait l'éclat de sa vengeance. Plus il se demandait par quels moyens il couperait court à cette liaison à peine vieille de quelques jours, et dont il se trouvait tout à coup horriblement las, et plus il acquérait la certitude qu'il n'obtiendrait pas de Vilma qu'elle se prêtât à une rupture, qu'elle ne se résignerait pas à le perdre, qu'elle était capable, dans un accès de désespoir ou de colère, d'accomplir un acte de violente folie, pour se venger ou pour s'imposer. — Il faut en finir, pensa-t-il, mais comment? Cette liaison fatale, fruit de l'illusion, du caprice et du mensonge, n'est pas une liaison semblable à celle qu'à tout instant dans le monde on voit naître et mourir sans bruit; elle porte en soi un caractère tragique. Je n'aime pas Vilma, mais elle se croit aimée, mais elle m'aime; je suis pour elle le premier, l'unique et le dernier amour. Pour remporter sur moi la victoire, elle a mis en jeu toutes les ressources de sa nature souple, toutes les séductions de son âme. Pour défendre ce qu'elle considère comme son bonheur, elle ne reculera devant aucune extravagance. Elle est sans scrupule et sans peur, esclave de sa passion, prête à tout, même à se perdre pour me retenir et me garder.

Toutes ses réflexions ne conduisirent Bernard qu'à cette consta-

tation douloureuse, sans lui suggérer aucun moyen qui pût éloigner les périls suspendus sur sa tête. Il n'était que trop clair que, s'il tentait de briser son joug et de faire entendre à Vilma d'autres accens que ceux de la passion, il déchaînerait dans cette âme toute neuve de hautaines et intraitables fureurs. Il se rappelait l'expression farouche que, quelques instans avant, un simple soupçon avait mis dans les yeux de cette ardente fille initiée par lui aux mystères et aux joies de l'amour, dans une heure à jamais criminelle et maudite. Il ne pouvait donc lui demander d'oublier cette heure et de le rendre libre, car elle aurait le droit de se révolter et de lui répondre : — Vous êtes éternellement lié à moi; seul, vous n'avez pas le droit de me mépriser; par vous, j'ai perdu le pouvoir d'être une épouse pure et une mère honorée. Il y a un crime entre nous. Sincère ou non, l'amour qui nous a rapprochés rive à jamais votre vie à la mienne. Vous m'appartenez comme je vous appartiens, et je ne reconnais qu'à la mort la puissance de nous séparer.

Il crut entendre la voix même de Vilma lui tenir ce langage. Il ressentit une indicible épouvante : une angoisse déchirante gonfla sa poitrine. A travers les larmes qui jetèrent tout à coup sur ses yeux un voile humide, il regarda l'abîme ouvert sous ses pieds, et, pour la première fois, la pensée de la mort s'offrit saisissante et dominatrice à son imagination troublée par la fièvre. — J'ai brisé de mes propres mains mon bonheur et celui d'Angélique, murmura-t-il. J'ai livré ma vie à une perpétuelle infamie, et mon âme à des remords sans fin. Ne vaudrait-il pas mieux mourir? Que d'autres te redoutent, ô mort! moi, je t'appelle! N'es-tu pas la délivrance? n'es-tu pas le repos?

Son front se courba sous le poids d'un immense accablement. Il plongea dans ses cheveux ses doigts crispés, et comme un sanglot l'étouffait, il poussa un cri et s'abandonna à la douleur qu'excitait en lui l'image de sa femme trahie, de Vilma déshonorée, de la dignité et du repos de sa vie détruits à jamais; mais une main se posa sur son épaule. Il releva la tête et regarda : Vilma se tenait silencieuse devant lui. — Je pleure sur vous et sur moi, lui dit-il, répondant à son interrogation muette.

— C'est pour pleurer que vous êtes venu ici, en annonçant à votre femme, qui vous a cru, et à moi-même, que vous n'avez pu tromper, que vous alliez à Vallon? A propos de quoi ces larmes?

— Ne pensez-vous pas que notre situation est misérable?

— En quoi l'est-elle aujourd'hui plus qu'hier? Hier, vous ne pleuriez pas.

— Hier, je pouvais encore me faire illusion, je ne le peux plus aujourd'hui : j'ai commis un crime.

— Un crime! contre qui?

— Contre Angélique indignement trahie.

— Est-ce une raison pour en commettre maintenant un contre moi, en cessant de m'aimer, en songeant à m'abandonner après m'avoir promis de m'aimer toujours?

— Vous savez bien à l'aide de quels moyens et de quelle séduction vous m'avez arraché cette promesse.

— Qu'importent les moyens, puisque vous l'avez faite?

— J'étais fou! objecta Bernard.

— Moi, je possédais toute ma raison, répliqua froidement Vilma. J'ai pris acte de vos paroles; elles se sont gravées dans ma mémoire; elles constituent entre nous un contrat sacré que ni l'un ni l'autre nous ne pouvons rompre.

Comme il gardait le silence, elle s'assit auprès de lui sur les roches tièdes encore de la chaleur du jour; puis elle reprit : — S'il vous a suffi de revoir votre femme bien portante pour vous troubler à ce point, je peux craindre que votre amour pour moi ne soit bien fragile, et par conséquent menacé dans sa durée, que vous soyez déjà lassé de ma tendresse et que vous songiez à vous séparer de moi. Eh bien! je vous supplie de ne pas vous engager dans cette voie. Vous n'y trouveriez que des catastrophes, car je ne veux pas vous perdre, et pour vous conserver, tous les moyens me seraient bons, tous, entendez-le.

Il leva les yeux sur elle et la vit horriblement pâle, mais portant sur ses traits, dont l'émotion transfigurait sa beauté, une expression d'indomptable énergie.

— Des menaces! fit-il à demi-voix, se parlant à lui-même.

— Eh bien! oui, s'écria-t-elle, oui, des menaces : je me défends! Ah! revenez à vous, Bernard, ajouta-t-elle d'un accent plus doux. Que vous ayez commis ce que vous appelez un crime, dans une minute d'affolement, ou, comme moi, sous l'empire d'un invincible amour, vous avez été mon complice, et il vous est interdit maintenant de m'écarter de vous. Quand avec un enthousiasme que vous avez partagé je vous ai sacrifié toute ma vie, je savais bien que vous n'étiez pas libre de me consacrer toute la vôtre, et pas plus aujourd'hui que demain je ne vous en demande et ne vous en demanderai que ce que vous pourrez m'en donner; mais si j'ai pu me résigner à vous partager avec une autre, je ne me résignerai jamais à vous perdre, maintenant que je me suis livrée. Vous tenez notre bonheur dans vos mains : il dépend de vous que je sois une maîtresse dévouée, paisible et docile; mais n'espérez pas me fuir. Je vous aime, et ce n'est pas pour être abandonnée que, victime de mon amour, je me suis exposée à la flétrissure du monde.

En prononçant ces paroles, et pour atténuer ce qu'elles avaient d'impérieux, elle enlaça de ses bras le cou de Bernard, et dit avec tendresse :

— N'est-ce pas que vous n'avez pas cessé de me chérir et que les sentimens que vous exprimiez hier avec tant d'éloquence sont toujours dans votre cœur? N'est-ce pas que la peur seule met aujourd'hui sur vos lèvres ces accens odieux, si différens de ceux auxquels vous m'avez accoutumée?

— Ce n'est pas la peur seulement, c'est surtout la honte! fit-il en se dégageant de cette étreinte passionnée. Ne comprenez-vous pas le caractère odieux de la trahison dont nous sommes coupables envers Angélique, vous, son amie, sa sœur; moi, son mari!

— Vos regrets sont superflus, puisque cette trahison est irréparable.

— Et puis, l'ignominie de cet adultère dans ma maison!

— Est-ce là ce qui vous trouble? demanda Vilma, accueillant ces scrupules tardifs avec un sourire de mépris. Je ne refuse pas de quitter votre toit, si vous pensez que ma présence y crée un danger pour vous. J'irai vivre dans une retraite cachée que seul vous connaîtrez et où vous viendrez sans remords. Je ne refuse même pas de me marier si vous estimez que nous pourrons mieux dissimuler ainsi notre indissoluble union. Préférez-vous que je me perde publiquement avec éclat?..

— Taisez-vous! interrompit Bernard; vous êtes folle!

— Je suis prête à tout pour vous garder! répliqua Vilma gravement. Mais, quelque décision que vous preniez, ne cessez pas de m'aimer, Bernard : ce serait provoquer un malheur. Tenez, plutôt que de vous perdre, j'aimerais mieux vous voir tomber là et m'y précipiter avec vous pour y trouver la mort à vos côtés!

D'un geste d'une incomparable énergie, sa main désignait le gouffre du « Désert brûlé, » sombre et profond. — Oui, la mort! fit machinalement Bernard, sans être surpris de retrouver dans l'esprit de Vilma une pensée semblable à celle qui lui était venue à lui-même quelques instans avant. Autant ce dénoûment qu'un autre!

Ils revinrent lentement vers le château, oppressés et silencieux, Bernard toujours en quête d'un moyen de rompre sa chaîne, Vilma maudissant Angélique, dont elle venait de constater l'inébranlable influence sur le cœur de son amant. Quand ils rentrèrent, Mme d'Argennes était remontée dans sa chambre en donnant l'ordre d'avertir son mari, dès son retour, qu'elle désirait lui parler. Il se rendit auprès d'elle. — C'est elle qui me le prend! pensa Vilma, dont cet incident accrut l'irritation.

Bernard ne reparut qu'à l'heure du dîner. Les instans qu'il venait

de passer auprès de sa femme avaient calmé sa fièvre et ses angoisses. Son visage s'était rasséréné, miroir fidèle de son cœur, et Vilma devina sans peine que cet apaisement était dû à la douce influence d'Angélique. Elle ne put se contenir : elle entraîna Bernard sur la terrasse déserte où s'allongeaient les premières ombres du soir : — Vous vouliez me faire croire tout à l'heure que le remords seul inspirait les scrupules dont j'ai été la confidente : vous me trompiez. Ce qui vous les a inspirés, c'est l'amour; oui, l'amour. Vous aimez Angélique et vous entendez m'abandonner pour retourner vers elle !

— Allez-vous me défendre d'aimer ma femme, maintenant?

— Oui, si cela doit vous prendre à moi, répondit-elle.

Il la regarda sans colère, rempli de pitié; puis mettant dans sa voix toute la tendresse, toute la douceur dont il était capable, il reprit : — Reconnaissez, Vilma, que la vie que vous voudriez nous faire serait impossible et intolérable. Hier, vous ne prétendiez, disiez-vous, qu'à une part de mon cœur; aujourd'hui, il suffit que je sois resté deux heures dans la chambre d'Angélique pour surexciter votre jalousie, et vous allez jusqu'à m'interdire de l'aimer! Que serait-ce donc si je vous laissais prendre sur moi l'empire que vous voulez exercer? Vous chercheriez bientôt à me séparer de ma femme, et si je refusais de me montrer docile à vos désirs, vous tourneriez contre elle vos fureurs. Croyez-moi, il faut nous séparer. Partez; retournez dans votre pays. Restons quelques mois sans nous revoir. Vous m'aurez bientôt oublié.

— Vous arrangez ma vie au gré de vos désirs et non des miens, interrompit-elle. Vous décrétez l'oubli! En garderai-je moins l'ineffable trace de vos baisers? En serai-je moins souillée? Allez-vous aussi décréter mon mariage et me conseiller de tromper un honnête homme qui aura confiance en moi et qui m'épousera me croyant pure? Voyez jusqu'où va votre implacable égoïsme! En m'éloignant de votre maison, vous me condamnez à accomplir une infamie, ou à vivre éternellement seule, sans amour et sans bonheur.

Il baissa le front, hors d'état de répondre, car une fois de plus, ce que la situation contenait d'irréparable et de fatal éclatait dans les paroles de Vilma. — Mais nous sommes maudits alors! s'écria-t-il en gémissant.

— Oui, si vous ne m'aimez pas; non, si vous m'aimez.

Ce fut le dernier mot qu'ils échangèrent ce soir-là, car, brisé par les émotions de cette journée, épouvanté par l'impitoyable exigence de Vilma, il s'enfuit et évita de se retrouver avec elle. Ce qui caractérise surtout les passions humaines, c'est leur mobilité. Cette séduisante et perverse créature qui, la veille encore, après avoir af-

folé le comte d'Argennes, parlait à ses sens avec une invincible éloquence, lui faisait maintenant horreur. Plus elle redoublait d'efforts pour le retenir, plus elle lui inspirait d'effroi. Les jours suivans ramenèrent les mêmes troubles et les mêmes orages. Sous les yeux d'Angélique, qui ne comprenait pas, qui ne pouvait comprendre, une lutte aux péripéties menaçantes était engagée entre Bernard et Vilma, qui n'avait pas rêvé pour son amour un si lamentable lendemain, et refusait de s'y résigner. Bernard non-seulement se dérobait à toute explication, mais encore elle subissait l'âpre douleur de le deviner tendrement épris d'Angélique, plus sensible à la douceur des pures tendresses, à la sécurité du plaisir légitime qu'à la fièvre des baisers illicites et aux emportemens de la passion criminelle. Elle s'exaspéra peu à peu : elle ne méritait pas après tout d'être traitée avec cette rigueur.

Pour l'apaiser et éviter une catastrophe, il aurait suffi d'un brin d'habileté. Un homme accoutumé à ces terribles jeux aurait feint d'aimer cette malheureuse fille. Il ne l'aurait pas irritée par une persistance injurieuse à fuir tout tête-à-tête avec elle. Il aurait sollicité par d'ingénieux prétextes, et sans doute obtenu, une séparation momentanée. Il aurait ainsi atteint le moment où, la brûlante fièvre de Vilma, cessant d'être excitée par la résistance qu'elle rencontrait, serait tombée d'elle-même au contact des puissantes tentations que lui réservait à Paris le prochain hiver. Malheureusement le comte d'Argennes se heurtait à cette violente aventure dénué de toute expérience. La fatalité voulut que, pressé de la dénouer, il n'employât que les procédés les plus propres à l'aggraver. Livré à lui-même, redoutant par-dessus tout que sa femme découvrît la vérité, il commit imprudences sur imprudences, croyant qu'il aurait facilement raison de l'amoureuse Vilma. Il ignorait qu'à être complaisamment satisfaites, nos passions s'usent et meurent vite, mais qu'elles se fortifient au contraire jusqu'à devenir invincibles au contact des obstacles qu'on accumule devant elles pour les détruire. Son ignorance fut son excuse comme sa jeunesse avait été son malheur.

Lorsqu'Angélique eut définitivement recouvré la santé et repris le cours de sa vie, Vilma fut en butte à des épreuves plus cruelles encore. Adorée de son mari, Angélique ne cherchait pas à cacher son bonheur. Comme par le passé, chacun pouvait autour d'elle en contempler le spectacle. A toute heure l'amour de Bernard éclatait dans l'accent de sa voix, dans ses regards, dans l'influence qu'elle exerçait sur lui. — L'ingrat! le lâche! se disait Vilma, sombre témoin de ce bonheur; il n'aime qu'elle et il m'oublie! Je ne lui inspire même plus la pitié.

Elle se trompait : Bernard avait peur. Honteux lui-même, il aurait voulu pouvoir effacer de sa vie ces heures fiévreuses, fécondes en périls et en remords. Il tentait de les oublier; il cherchait dans la tendresse d'Angélique un refuge contre ses souvenirs. Il veillait afin qu'aucun soupçon ne s'élevât dans cette âme candide, dont le bonheur lui était confié. Mais c'était son désespoir de se sentir impuissant à prodiguer à Vilma les consolations que réclamait sa peine, et surtout d'être contraint de feindre auprès de sa femme, afin de lui cacher sa souffrance, son trouble et ses regrets des joies que sa faute ne lui permettait pas de savourer librement et l'âme en paix. Pendant trois jours cependant, il put se méprendre au silence de Vilma et croire qu'elle se résignait; mais le soir du troisième, vers onze heures, comme il se dirigeait vers la chambre de sa femme, Vilma parut devant lui : — Je n'ai pas mérité votre abandon, lui dit-elle à demi-voix et sans colère, je n'ai rien fait qui justifie vos rigueurs, car, si je suis coupable, c'est seulement de vous aimer. Il est vrai que je ne peux pas vivre sans votre tendresse; je me contenterai de peu, mais ne persistez pas à m'en priver entièrement : vous me rendriez folle, et je serais capable d'accomplir un irréparable malheur.

Ces accens remuèrent Bernard jusqu'aux entrailles; ils ébranlèrent sa résolution. Ayant regardé Vilma, il la vit toute pâle, les traits altérés, le visage amaigri, les paupières gonflées, les yeux brillans de fièvre. Il n'eut pas la force de continuer le rôle cruel qu'il s'était imposé, et il répondit avec douceur : — Si je possédais le moyen de vous accorder la tendresse que vous réclamez sans violer des devoirs sacrés, sans nous compromettre irréparablement, vous l'auriez tout entière. Mais que puis-je, Vilma, que puis-je?

— Si vous m'aimiez, répondit-elle avec amertume, vous ne m'adresseriez pas cette question.

— Hélas! je voudrais avoir le droit de vous répéter que je vous aime!

— Quand vous me le disiez, il y a si peu de jours, vous ne songiez pas à vous demander si vous aviez ce droit.

— J'ai été coupable, alors.

— Eh! que m'importe! le véritable amour ne connaît pas ces scrupules.

Il resta silencieux, perplexe, faible, devant l'irrésistible charme qui de nouveau l'envahissait, le prenait tout entier. Vilma continua :

— Ne m'abandonnez pas à l'isolement et au désespoir, je vous en conjure. Épargnez-moi, épargnez-vous; ne me poussez pas à bout.

Il ferma les yeux, vaincu, obsédé par sa tendresse ressuscitée,

par une inexorable tentation, peut-être aussi par la pitié. Il avait perdu la force de résister et il se sentait entraîné vers l'abîme. Vilma devina son angoisse; de nouveau elle lui fit entendre les accens supplians et passionnés, et acheva sa défaite.

— Ordonnez, murmura-t-il, j'obéirai.

— Consacrez-moi chaque jour quelques instans, non des heures, ajouta-t-elle pour le rassurer; des minutes. Un cri de votre cœur, une étreinte sincère, voilà tout ce que je demande.

— C'est un rendez-vous que vous voulez? Où? quand?

— Demain, à quatre heures, au Désert brûlé.

— J'y serai, reprit-il en entendant derrière lui un bruit de pas.

Ils se séparèrent :

— Cette fois je l'ai reconquis! se dit Vilma, qui rentra dans sa chambre, heureuse et transportée.

L'homme est composé de contradictions. C'est son malheur et le signe indélébile de sa faiblesse. Quand Bernard se retrouva seul, il se repentit d'avoir cédé aux supplications de Vilma et consenti à renouer la chaîne brisée. — Quel misérable je fais! pensait-il; me voilà de nouveau dans la honte. Suis-je condamné à y demeurer éternellement? S'il a suffi qu'elle me parlât pour détruire mes résolutions et rendre inutiles et vains tous mes efforts, que ne fera-t-elle pas de moi dans l'avenir? Demain, je me retrouverai en sa présence : si je me laisse attendrir, c'en est fait de moi. Eh bien! je n'irai pas à ce rendez-vous! Mais, si je n'y vais pas, se dit-il ensuite, n'aura-t-elle pas le droit de me reprocher de l'avoir trompée, de m'être joué d'elle? C'est alors que sa colère, légitimée par mes promesses non tenues, la poussera à quelque parti désespéré. Non! je ne peux me dérober à son désir. Je ne le peux plus, je ne le dois pas. Pour éviter le malheur dont elle nous menace, je serai docile encore une fois. Mais l'entretien qu'elle a exigé sera le dernier; aussitôt après, je partirai pour un long voyage. En mon absence, elle s'apaisera; à mon retour, elle sera disposée à écouter la raison, à accomplir ce qu'ordonne la sagesse.

Depuis longtemps sa pensée s'arrêtait complaisamment à ce projet de voyage qu'il considérait comme le plus efficace moyen de couper court à une situation odieuse. En prenant la résolution de le réaliser sur-le-champ, il crut accomplir un acte d'honnête homme, et réparer sa faute autant qu'il était en son pouvoir de le faire. Il n'eut aucune peine à imposer à Angélique la nécessité de son départ, qu'il justifia à l'aide de motifs improvisés, mais plausibles. Il ne fit aucune allusion à la durée probable de son absence qu'il se réservait de prolonger. Il décida qu'il partirait le lendemain dans la soirée pour se rendre à la station voisine, où passait vers le

milieu de la nuit un train express se dirigeant sur Paris. Cette décision prise, il fut rassuré. Il se croyait au terme de ses angoisses, et son sommeil, troublé depuis longtemps par le tumulte de ses pensées, fut paisible. Debout le matin, dès l'aube il donna des ordres en vue de son voyage; puis il monta à cheval avant d'avoir vu Vilma, poussa jusqu'à Vallon et, de là, se rendit chez ses fermiers. Il revint ensuite au château, où il ne s'arrêta pas, et à quatro heures il arrivait au Désert brûlé.

La sauvage grandeur de ces lieux s'imposait à tout le paysage qui leur servait de cadre. Quelques nuages d'une blancheur éclatante se détachaient sur l'azur du ciel, perdus dans l'espace, ceints d'une bande de vapeurs légères qu'argentait le soleil à son déclin. L'ombre gravissait lentement le long des collines dont elle voilait la base, en menaçant les sommets auxquels l'astre vermeil imprimait encore d'ardens baisers. Partout où elle se posait, le vent fraîchissait, s'annonçant par un doux sifflement qui réveillait les échos au fond des gorges. L'automne naissante jaunissait l'extrémité des feuilles et multipliait à l'infini sur l'émeraude des verdures des taches d'or, symptômes de mort, éclatant dans la lumière, comme la manifestation de la vie. Du hameau que traverse la route, en bas des rochers abrupts qui forment le Désert brûlé, des voix d'enfans montaient claires dans la sonorité de l'air transparent, mêlées à des chants d'oiseaux et à des rumeurs lointaines. Cette fin d'un beau jour était radieuse comme une aurore, et mélancolique comme une pure nuit.

Vilma avait devancé Bernard au rendez-vous. De loin il vit sa fine silhouette se découpant sur l'horizon. Elle était debout, appuyée contre un rocher au bord du gouffre béant, vers lequel ses paupières s'abaissaient dans une immobile contemplation. Vêtue suivant sa coutume d'une robe noire qui dessinait les formes délicates de son corps et laissait à nu le haut de la poitrine, elle tenait à la main, suspendu à un long ruban, son chapeau de paille brune. La brise caressait la masse lourde et soyeuse de ses cheveux et couvrait son front de tremblantes boucles folles. Bernard fut ému par la touchante expression de sa beauté. Dans ses yeux, on ne voyait plus ni colère, ni haine, on y voyait seulement le trait d'une cuisante douleur. Au bruit qu'il fit en arrivant près d'elle, elle s'arracha brusquement à sa contemplation; elle leva vers lui son visage défait, et, sans quitter sa place, elle lui dit : — Est-il vrai que vous avez résolu de partir?

Bernard ne s'attendait pas à cette question. Il comptait annoncer lui-même à Vilma la nouvelle de son départ après l'avoir préparée à en recevoir le coup; mais, puisqu'elle connaissait cette nouvelle,

il ne pouvait plus user de ménagemens ni conserver un ton calme à ce suprême entretien. Il ne prit pas le loisir de réfléchir. La présence d'esprit indispensable pour dénouer sans éclat une situation aussi périlleuse lui fit défaut. Ce qu'il comprit, c'est que, s'il manquait de fermeté, s'il se laissait attendrir, s'il cachait encore la vérité, il était perdu, entraîné de nouveau dans le crime, et cette crainte le rendit cruel. — C'est vrai! répondit-il, je pars.

Elle ne se récria pas; son regard chargé de larmes se fixa sur Bernard, puis de nouveau descendit vers l'abîme dont le soleil n'éclairait plus les profondeurs, image de son cœur que la destruction d'un dernier espoir venait d'envelopper de ténèbres. Bernard suivit ce regard éperdu. Il se souvint que quelques jours avant, à cette même place, Vilma avait évoqué comme lui la pensée de la mort. En ce moment, il suffisait qu'elle fît un pas pour se livrer au gouffre. Il eut peur, et, s'avançant vers elle, il lui prit la main en prononçant son nom. Elle se dégagea doucement de son étreinte et dit :

— Si vous partez, c'est que vous ne m'aimez pas.

— Vous vous trompez, Vilma, répondit-il, pris d'une poignante anxiété, partagé entre la crainte de pousser Vilma à un acte de désespoir et la crainte de s'engager.

— Si vous m'aimez, emmenez-moi, reprit-elle.

— Vous savez bien que c'est impossible!

— Impossible! pourquoi? Redoutez-vous le scandale de notre fuite? Alors autorisez-moi à vous rejoindre à Paris. — Il secoua la tête tandis qu'elle continuait : — Croyez-vous que ce matin, lorsque j'ai appris que vous quittiez Argennes, je n'aie pas deviné la vérité? Vous voulez me fuir! Qu'ai-je donc fait, moi qui vous chéris, pour que vous me haïssiez?

— Je ne vous hais pas, Vilma, s'écria-t-il ému par les accens de cette douleur sincère. Ah! Dieu m'est témoin que j'aurais voulu vous haïr, être toujours fort devant vous et n'avoir pas à me reprocher aujourd'hui les heures de faiblesse et de folie dont le souvenir vous fournit des armes si puissantes. Dieu m'est témoin que, si ma vie était libre, je vous la consacrerais tout entière! Mais, vous le voyez, je ne peux rien, à moins d'être criminel et de vous envelopper dans l'opprobre qui m'écrase.

Sans entendre ces argumens invoqués en vain pour la toucher et la convaincre, elle posa sa tête malade sur la poitrine de Bernard, se fit un collier de ses bras et laissa tomber de sa bouche pâle des prières désolées que dictait sa passion. — Vois comme je suis malheureuse. N'auras-tu pas pitié de moi? Ta femme ne t'aimait pas encore, ne te connaissait même pas, que moi je t'aimais. Que de

fois j'ai voulu chasser de mon cœur ton image! Je n'ai pu, et c'est un espoir que je n'étais pas maîtresse de dominer qui m'a ramenée près de toi. Tu sais combien j'ai souffert, je te l'ai dit, je ne t'ai rien caché! Puis un jour, tes bras se sont ouverts, ton cœur rebelle s'est fondu, tu m'as fait connaître les extases de l'amour dans la douceur de tes baisers. Et c'est après m'avoir entraînée dans ce paradis que tu veux tout à coup me rejeter sur la terre. Mais tu me tues, je te jure que tu me tues.

— Vilma! revenez à vous, je vous en conjure! murmura Bernard éperdu.

Elle se pressa plus étroitement contre lui : — Si tu ne dois plus m'aimer, laisse-moi mourir là! murmura-t-elle. Il serait cependant bien doux de vivre aimée, heureuse. Je ne te demande rien que tu ne puisses faire. Je ne serai pas exigeante! Je me contenterai des miettes de ta table, comme un petit oiseau. De temps en temps un rendez-vous où tu ne feras pas couler mes larmes et où tu me rendras mes baisers, à cela se borne mon désir. J'attendrai que l'amour de mon cœur t'ait captivé tout entier. Et puis Angélique ne sera pas toujours entre nous. Ah! cette Angélique, que de mal elle m'a fait! C'est elle qui a perdu ma vie en me volant ton âme; car tu m'aurais aimée quand j'ai eu seize ans; aimée et épousée, et tu serais mien, à moi seule, librement, au grand jour! Comment t'a-t-elle pris? Pourquoi me la préfères-tu? Je suis plus belle cependant, et je t'aime comme elle ne t'aimera jamais. Ah! que de fois j'ai conçu le dessein de la tuer! Ici même un jour j'ai été tentée de la pousser dans ce trou profond! C'est à cause de toi que je ne l'ai pas fait. Ta tendresse seule l'a protégée.

A ce trait qui lui révélait l'intensité de la passion de Vilma, le comte d'Argennes ne put se défendre d'un mouvement d'horreur et de pitié; dans ce mouvement il la repoussa loin de lui. Elle passa fiévreusement ses deux mains sur son visage; sa physionomie se transforma, exprima une colère farouche : — Ainsi tu ne m'aimes plus? s'écria-t-elle.

— Je ne vous ai jamais aimée; je ne veux pas vous aimer, répondit Bernard. Voyez où vous m'entraîneriez, voilà que l'amour vous inspire le crime.

— J'ai voulu te convaincre, et tu me reproches d'avoir été sincère, fit-elle d'un accent qui révélait la démence. Eh bien! le crime, c'est ta conscience seule qui en portera le fardeau, Bernard. D'une tendre parole tu pouvais me sauver. Ton implacable rigueur ouvre ma tombe. Je te lègue le remords de m'avoir tuée!

En proférant ces paroles, elle franchit d'un pas l'arête rocheuse au-delà de laquelle s'ouvrait l'abîme. Bernard, affolé comme elle,

l'appela d'un accent désespéré et s'élança pour la retenir. Sur une étendue de quelques pas, et avant de se couper brusquement sur le vide qu'il surplombe, le rocher forme une déclivité rapide. Bernard s'engagea sur cette pente et parvint, grâce à sa vigueur, à saisir Vilma, qu'il crut sauvée. Mais elle se retourna brusquement, jeta ses bras autour de son cou dans un transport qui n'avait plus rien d'humain, et, malgré l'effort suprême qu'il fit pour se rejeter en arrière, elle l'entraîna dans sa chute, en clouant sur ses lèvres le dernier cri de son fatal amour. — Meurs avec moi! Angélique ne t'aura pas! Bernard, je t'aime!

Précipités dans le gouffre, les malheureux roulèrent enlacés à vingt mètres au-dessous, à l'extrémité d'un terrain en friche qui formait saillie sur une des pointes du rocher, entre deux coulées de basalte; mais la brutalité du choc les sépara. Tandis que Bernard restait à cette place, inanimé, le corps de Vilma rebondit, et de nouveau lancé dans le vide, alla tomber tout au fond sur la route, où il s'écrasa. Des paysans, témoins de cette tragique catastrophe dont l'origine leur était inconnue, relevèrent l'infortunée créature, morte, les membres brisés, et coururent ensuite au secours du comte d'Argennes. Sa chute n'avait pas été mortelle. Le médecin, appelé en toute hâte, déclara qu'il le sauverait. Il en donna lui-même l'assurance à la comtesse en ramenant au château son mari, auprès duquel il s'installa.

Dans le désastre tragique de cette soirée, alors qu'Angélique s'attachait à rappeler Bernard à la vie et s'efforçait de dominer le déchirement que lui causait la mort de Vilma sans oser s'interroger encore sur les causes de ce malheur, la femme de chambre de celle-ci vint tout en larmes lui remettre une lettre trouvée dans les vêtemens de sa jeune maîtresse au moment de l'accident. Cette lettre ne contenait que quelques lignes, les voici : « Angélique, j'aime Bernard depuis longtemps. J'ai perdu la force de vivre sans son amour, qu'il me refuse. Je suis jalouse de sa tendresse pour toi, et je ne peux me résoudre à te laisser jouir du suprême bien que tu m'as ravi. J'ai donc résolu de mourir s'il résiste au dernier effort que je tente pour conquérir son cœur et de l'entraîner dans ma mort. Pardonne-moi le mal que je vais te faire. — VILMA. »

* * *

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES

LES FOUILLES DE L'ESQUILIN ET DU FORUM DE ROME.

I.

J'ai souvent entendu dire qu'il est dangereux de revoir après une longue absence les personnes ou les lieux qu'on a beaucoup aimés. On les retrouve rarement comme on se souvenait de les avoir vus : le charme s'envole avec les années, les goûts et les idées changent, la faculté d'admirer s'affaiblit; on court le risque de rester froid devant ce qui transportait quand on était jeune, et il se peut qu'au lieu d'un plaisir qu'on cherchait on ne trouve plus qu'un mécompte. Ce désenchantement est d'autant plus funeste qu'il s'étend d'ordinaire du présent au passé; quoi qu'on fasse, il finit par atteindre nos impressions anciennes, et gâte ces provisions de souvenirs qu'il faut garder fidèlement dans son cœur pour la fin de la vie.

C'est à ce péril que s'expose un voyageur qui n'a pas vu Rome depuis une dizaine d'années et qui se décide à y revenir. Que de choses se sont passées en ces dix ans! Rome a changé de maîtres; la vieille ville des papes est devenue la capitale du royaume italien. Comment s'est-elle accommodée de ce changement? Quel effet produit sur elle ce régime nouveau, si différent de l'ancien? N'y a-t-elle rien perdu, et va-t-on la retrouver comme elle était quand on l'a quittée? Voilà la première question qu'on se pose lorsqu'on revient à Rome. Il est difficile de n'en pas être préoccupé, et, à peine le chemin de fer vous a-t-il débarqués sur cette immense place des Thermes de Dioclétien, si calme autrefois, si agitée, si bruyante aujourd'hui, qu'on ne peut s'empêcher de regarder de tous les côtés avec une curiosité inquiète.

La première impression, il faut l'avouer, n'est pas très favorable. Au sortir de la gare, on traverse un quartier neuf qui a le tort de ressembler à tous les quartiers neufs du monde. — Rome serait-elle donc menacée de devenir une ville comme une autre ! — On y trouve de ces maisons d'une élégance banale, qu'on a vues partout; on côtoie un immense édifice, sorte de caserne sans caractère, sans style, destiné à devenir le ministère des finances, et qui fait un piteux effet auprès des grands palais du XVIe siècle; on traverse des rues larges et droites qu'inonde un soleil brûlant, et l'on se souvient que déjà du temps de Néron, quand il rebâtit la vieille ville sur un plus vaste plan, les badauds admiraient beaucoup la magnificence des nouvelles constructions, mais les gens sages ne pouvaient s'empêcher de regretter ces anciennes rues étroites et tortueuses où l'on trouvait toujours tant d'ombre et de frais. Ce début n'est guère encourageant, et le reste semble d'abord y répondre. Quand on descend du Quirinal au *Corso*, on trouve encore bien des changemens dont on est frappé. Le *Corso*, avec les rues qui le traversent, depuis la place de Venise jusqu'à celle du Peuple, a toujours été l'endroit le plus animé de la ville; il me semble qu'il est devenu plus animé encore, et que la population n'en est plus tout à fait la même. Les prêtres, les moines surtout, y sont plus rares, et ceux qui restent ne paraissent pas avoir le regard aussi assuré et la contenance aussi fière : évidemment ils ne se sentent plus les maîtres. Parmi les gens qui les ont remplacés, on est fort surpris d'en voir beaucoup qui marchent vite et qui semblent avoir quelque chose à faire, ce qui ne se voyait guère autrefois. Aussi n'appartiennent-ils pas à l'ancienne population romaine : ce sont en général des employés de ministère, des commis d'administration, tous venus du dehors, et qui apportent ici des habitudes nouvelles. A l'heure même où, suivant l'ancien proverbe, on ne voyait que des chiens ou des Anglais dans les rues, on les rencontre actifs, affairés, heurtant du coude ceux qui sont sur leur route, au grand ébahissement des vieux Romains, qui ne peuvent pas comprendre qu'on sorte à l'heure de la sieste et qu'on se presse lorsqu'il fait chaud. Quand le soir est venu, le mouvement redouble. Il y a un moment, vers six heures, où la rue appartient aux marchands de journaux. Ils vous assourdissent de leurs cris, ils vous interpellent, ils vous poursuivent. Les journaux abondent à Rome; il y en a de tout format, de toute nuance, beaucoup plus de violens que de modérés, selon l'usage, qui sollicitent les cliens par la modicité de leur prix et la vivacité de leur polémique. Que nous sommes loin du temps où l'on ne lisait que ce bon *Giornale di Roma*, si soigneusement expurgé par la police, si ami des gouvernemens légitimes, et qui ne savait jamais les révolutions que plusieurs semaines après

qu'elles s'étaient accomplies! Faut-il donc croire que ce peuple sceptique et railleur, accoutumé et indifférent à tout, qui ne s'étonnait et ne s'indignait de rien, qui répondait aux emportés de tous les partis par un *che volete?* ou un *chi lo sa?* soit devenu tout d'un coup enragé de politique? C'est un changement qu'on a grand'peine à comprendre. On ne revient pas de sa surprise lorsqu'on voit que les enseignes elles-mêmes contiennent des professions de foi, et que les coiffeurs s'intitulent pompeusement *parruchiere nazionale*, lorsqu'on lit les réclames électorales et les boursouflures démocratiques qui couvrent les murailles. Voilà certes de grandes nouveautés et qui risquent fort de n'être pas du goût de tout le monde. On ne peut s'empêcher de se demander ce qu'en penseront et ce qu'en diront ces admirateurs jaloux que Rome a possédés de tout temps, qui veulent qu'elle reste comme elle est, qui disent qu'on la gâte quand on y change la moindre chose, et qui criaient déjà que tout était perdu dès qu'un magistrat trop zélé s'avisait d'y faire un peu mieux balayer les rues ou d'y allumer sournoisement quelques réverbères.

Empressons-nous pourtant de les rassurer; tout n'est pas aussi perdu qu'ils peuvent le croire, et le changement est plus à la surface qu'au fond. Les quartiers populaires ont conservé presque partout leur ancien aspect. Si, par exemple, après avoir parcouru le *Corso*, on poursuit sa promenade au-delà de la place de Venise, à travers les rues escarpées qui mènent au Forum, on retrouve tout à fait l'ancienne Rome. Ce sont bien les mêmes maisons qu'on a vues autrefois, aussi vieilles et aussi sales. Les madones sont restées à leur place, au-dessus de la porte d'entrée, et l'on n'a pas cessé d'allumer pieusement devant elles une lanterne tous les soirs. Si par hasard on lève un peu plus haut les yeux, vers les larges fenêtres sans rideaux, on est sûr d'y trouver assez de loques étendues pour contenter les amis les plus exigeans du pittoresque et de la couleur locale. Les cabarets, qui ressemblent à des caves, avec leurs grandes portes ouvertes, contiennent toujours ces joueurs nonchalamment accoudés sur la table, auprès d'un fiasque d'Orviète, et tenant des cartes grasses à la main. Quant aux *osterie* qui longent la rue, je ne crois pas qu'elles aient beaucoup changé d'apparence depuis l'empire romain, et je songe en les voyant à ces *unctæ popinæ* dont l'odeur réjouissante causait tant de plaisir à l'esclave d'Horace.

Nous voici donc déjà, avec un peu de complaisance, en pleine antiquité. Si nous voulons que l'illusion soit encore plus complète, s'il nous plaît d'avoir un moment ce qu'on pourrait appeler la sensation véritable de Rome, celle que nos pères ont éprouvée en la visitant, celle qu'ont décrite Chateaubriand et Goethe, allons un peu

plus loin, au-delà des maisons et de l'enceinte : pour être sûr de la mieux comprendre, il n'est pas mauvais d'en sortir. Passons, si vous le voulez, par la porte Pia et suivons la vieille voie Nomentane. Après avoir salué en passant la basilique de Sainte-Agnès et le temple rond qui servit de sépulture à la sœur de Constantin, on arrive au Teverone, qu'on passe sur un pont très original qui porte encore des constructions du moyen âge. Quelques pas plus loin, à droite, s'élève une colline d'une étendue et d'une hauteur médiocres; il faut la gravir avec respect, car elle porte un grand nom dans l'histoire : c'est le Mont-Sacré. La démocratie a remporté là, il y a plus de deux mille ans, l'une de ses premières victoires, et pour l'obtenir elle a usé d'un moyen dont elle se sert encore très volontiers, la grève. Un beau jour, l'armée romaine, c'est-à-dire toute la population valide, quittant les campemens où les consuls s'obstinaient à la retenir, vint s'établir sur cette montagne, décidée à y rester tant qu'on refuserait d'accepter ses conditions. Il lui suffit d'attendre pour vaincre. L'aristocratie, effrayée de sa solitude, se lassa de résister, et elle permit au peuple d'instituer le tribunat. Que de souvenirs se pressent à l'esprit du haut de cette colline! Cette immense plaine ondulée qu'embrasse le regard est celle où, suivant l'expression d'un historien, les Romains firent l'apprentissage de la conquête du monde. Tous les ans, il leur fallait combattre les petits peuples énergiques qui l'habitaient, et l'on s'y livrait des batailles furieuses pour la possession d'une bicoque ou le ravage d'un champ de blé. C'est là que, dans une lutte de plusieurs siècles, ils prirent l'expérience de la guerre, l'habitude d'obéir et le talent de commander. Quand ils franchirent ces montagnes qui encadrent de tous côtés l'horizon pour se répandre sur le reste de l'Italie, leur éducation était faite; ils possédaient déjà les vertus qui les rendirent capables de tout conquérir. Depuis lors, que d'événemens glorieux! que de fois ces grands chemins, dont on suit encore la direction à la ligne de tombeaux qui les bordent, ont vu revenir les légions triomphantes! que de noms illustres rappellent à la mémoire ces fragmens d'aqueducs, ces débris de monumens qui couvrent la plaine! — Et nous avons ici l'avantage qu'une fois ces grands souvenirs ranimés, rien n'en peut distraire. Dans les pays fertiles, habités, pleins d'agitation et de mouvement, le présent nous arrache sans cesse au passé. Comment continuer à rêver et à méditer, quand le spectacle de l'activité humaine sollicite à chaque instant notre attention, quand les bruits de la vie arrivent de tous côtés à notre oreille? Ici, au contraire, tout est silence et recueillement. Aussi loin que l'œil peut s'étendre, il n'aperçoit qu'une plaine nue, couverte à peine d'un maigre gazon, sans arbres que quelques pins parasols disséminés, sans maisons que quelques auberges pour

les chasseurs. Le paysage ne frappe que par son ensemble; c'est une monotonie, ou plutôt une harmonie générale, où tout se fond et se mêle. Rien n'attire à soi l'attention, aucun détail ne ressort et ne détonne. Je ne connais pas de lieu au monde où l'on se laisse plus entraîner à ses pensées, où l'on échappe mieux à son temps, où, selon la belle expression de Tite-Live, il soit plus aisé à l'âme de se faire antique et de devenir contemporaine des monumens qu'elle contemple. Ce précieux avantage, la campagne romaine l'a tout à fait gardé, et il est difficile de prévoir quand elle pourra le perdre. On fait beaucoup de projets pour l'assainir et la peupler, mais la mort est entrée si profondément dans ce sol épuisé qu'il est probable qu'elle ne sera pas dépossédée sans peine. En attendant, jouissons du privilége que ce pays conserve de nous mettre mieux qu'aucun autre en communication avec le passé. Quelque effort que fasse Rome pour s'orner et s'embellir, pour se mettre à la mode du jour, c'est l'antiquité qu'on y va surtout chercher, et, grâce à Dieu, on l'y trouve encore. Avec ces grandes ruines qui l'encombrent et ce désert qui l'entoure, elle n'a pas pu et ne pourra pas de longtemps se donner un air aussi moderne qu'elle le voudrait. Il est heureux pour elle et pour nous qu'elle y ait si peu réussi, car on peut lui appliquer ce que disait un poète de la renaissance de la *Nuit* de Michel-Ange : « C'est par sa mort même qu'elle est vivante, *perch' e morta, ha vita!* »

II.

Tout invite du reste les gens qui visitent Rome aujourd'hui à s'occuper de préférence de l'antiquité : c'est l'antiquité qui semble avoir le plus profité jusqu'ici des événemens de 1870. Le nouveau gouvernement devait beaucoup aux souvenirs anciens; pour affirmer que Rome méritait d'être libre et de disposer d'elle-même, que l'Italie avait le droit de la réclamer pour sa capitale, on s'appuyait volontiers sur l'histoire de la république et de l'empire, on parlait sans cesse du sénat, du Forum, du Capitole, et les revendications nouvelles gagnaient beaucoup à être protégées par ces grands noms. C'était une dette que le gouvernement italien avait contractée envers le passé et qu'il se mit en mesure de payer aussitôt qu'il fut installé à Rome. Dès le 8 novembre 1870, un décret du lieutenant du roi instituait une surintendance des fouilles pour la ville et la province, et en chargeait l'habile explorateur du Palatin, M. Pietro Rosa. Huit jours plus tard, les travaux du Forum commençaient. En même temps on fouillait aux thermes de Caracalla, aux jardins Farnèse, à la villa d'Hadrien, à Ostie, un peu partout : c'était une ar-

deur de curiosité, une passion de recherches comme on n'en avait pas vu depuis longtemps et que récompensaient les plus brillantes découvertes. Malheureusement tout s'est bien ralenti, après quelques années. Le mauvais état des finances italiennes a forcé le gouvernement d'être moins libéral qu'il ne l'aurait fallu; il est aussi arrivé que les archéologues, *genus irritabile*, ne se sont pas bien entendus ensemble, et l'on a perdu en querelles un temps qui pouvait être mieux employé. Quelques mécomptes, survenus pendant qu'on cherchait le sol antique du Colisée, amenèrent de très vives réclamations; l'opinion publique s'émut, et le gouvernement, après avoir consulté une commission municipale composée des plus grands archéologues de Rome, MM. de Rossi, Visconti, Lanciani, etc., et à laquelle on avait adjoint pour la circonstance quelques savans étrangers, comme MM. Henzen et Gregorovius, prit le parti d'interrompre les travaux. C'est alors que le dernier ministre de l'instruction publique, M. Bonghi, qui voulait mettre fin à tous ces tiraillemens et donner aux recherches plus d'unité, décida de créer une direction générale des fouilles et des antiquités pour tout le royaume et d'en charger M. Fiorelli.

Malgré ces quelques mésaventures de détail, on peut dire que les travaux entrepris à Rome dans ces dernières années ont eu les meilleurs résultats. Ce qui en explique le succès, c'est qu'en général ils ont été conduits avec méthode et dans un esprit scientifique. Ce mérite a été jusqu'à nos jours assez rare. Il y a eu certes avant nous de très habiles archéologues, mais l'archéologie date d'hier. Les princes qui depuis la renaissance ont fait fouiller le sol des villes antiques y cherchaient uniquement des statues, des curiosités, des objets d'art, pour décorer leurs palais; le reste leur importait peu. S'ils rencontraient par bonne fortune quelque grand édifice souterrain, ils en enlevaient en toute hâte tout ce qui pouvait s'emporter, les peintures des voûtes, les mosaïques des pavés, les marbres des murailles. Ils achevaient de le saccager et s'empressaient ensuite d'en faire recouvrir les débris. Il y a donc beaucoup à rabattre des éloges qu'on accorde à ces prétendus amis de l'antiquité; ils ont moins conservé qu'ils n'ont détruit, et il est difficile d'évaluer au prix de quelles ruines irréparables se sont formés ces musées qui leur ont valu tant de gloire. Il convient d'autant plus de protester contre ces procédés barbares que même aujourd'hui tout le monde n'y a pas encore renoncé. On raconte à Rome qu'ils sont pratiqués tous les jours dans les fouilles faites à Porto, et qu'on se contente d'y recueillir tout ce qui peut accroître les riches collections d'un grand seigneur. On dit tout haut que, les ouvriers ayant trouvé sous leurs pioches les ruines d'un palais magnifique, tout a été dévasté et enterré, sans même qu'on permît

d'en lever le plan. Assurément les statues, les peintures, les mosaïques ont un grand prix, mais si l'on est curieux des objets d'art de toute nature qui se trouvent dans les ruines des monumens antiques, n'est-il pas naturel qu'on le soit encore plus de ces monumens eux-mêmes qu'ils devaient embellir et dont ils n'étaient après tout qu'un accessoire? Même quand il n'en reste que les fondemens et les premières assises, que de souvenirs ne réveillent pas ces débris! que de renseignemens précieux ne peuvent-ils pas fournir! quel plaisir pour l'esprit de relever l'édifice, d'en refaire tous les ornemens avec les peintures effacées, les fûts de colonnes, les morceaux de mosaïques qui en restent, d'essayer enfin par l'imagination de le revoir comme il était aux plus beaux temps de son existence! Dans les quartiers populaires eux-mêmes, où l'on découvre moins d'objets précieux, quels services ne rend-on pas à l'histoire en recueillant tout ce qui concerne la vie commune, en retrouvant le plan des maisons, la direction des rues, la situation des places publiques où se sont passés tant de graves événemens, en refaisant en un mot la topographie de l'ancienne Rome.

Si c'est là ce qu'on cherche dans les fouilles qu'on entreprend, on peut affirmer qu'à Rome, pour peu que les travaux soient bien conduits, ils ne seront jamais stériles. En quelque lieu que les ouvriers mettent la pioche, ils trouveront au-dessous du sol actuel les restes des quartiers antiques. Sous les maisons d'aujourd'hui, plusieurs villes dorment ensevelies, et les monumens modernes s'élèvent au-dessus de deux ou trois étages de ruines. Tout le monde sait ce qui est arrivé dans les fouilles qui ont été faites il y a quelques années à Saint-Clément, mais il est bon de le rappeler pour montrer par un éclatant exemple à quelles bonnes fortunes on peut s'attendre quand on creuse le sol de Rome. Saint-Clément est une admirable basilique du XIIe siècle qui contient de belles fresques de Masaccio. Pendant qu'on y exécutait quelques travaux, il arriva qu'on mit au jour sous la basilique actuelle une église plus ancienne, avec des peintures curieuses et des colonnes de marbre et de granit; elle remontait au temps de Constantin et avait servi pendant sept siècles, jusqu'au sac de Rome par Robert Guiscard. Encouragé par ce succès, on fouilla plus profondément, et l'on ne tarda pas à trouver sous l'église primitive un sanctuaire de Mithra et quelques pièces d'une maison romaine des premiers siècles de l'empire. Puis, en descendant plus bas encore, on découvrit des constructions en tuf qui sont certainement des premières années de la république, et peut-être même du temps des rois. C'est donc une succession de monumens de toutes les époques, et l'on peut se donner, en descendant quelques marches, le spectacle de toute l'histoire de Rome, depuis sa fondation jusqu'à la renaissance. Ce n'est

pas là tout à fait une exception; je crois qu'il n'est pas téméraire d'espérer que ce qui s'est passé à Saint-Clément se reproduira plus d'une fois encore, et voici la raison qui me le fait croire. Rome, comme toutes les grandes capitales, a été plusieurs fois rebâtie dans le cours de sa longue existence, mais la façon dont les Romains s'y prenaient pour renouveler et rajeunir leur ville était moins fatale que la nôtre aux vieux débris du passé. Aujourd'hui on les démolit: on se contentait alors de les enterrer. Nous tenons avant tout à faire des avenues droites, et, pour rendre la circulation plus facile aux innombrables voitures qui parcourent nos rues, nous aplanissons les hauteurs, nous supprimons les collines. On peut donc dire que le sol de Paris se creuse sans cesse; celui de Rome au contraire s'élevait toujours. Les grands seigneurs romains qui voulaient égayer leurs yeux par une vue plus étendue, ou qui cherchaient simplement à jouir d'un air plus pur sous ce climat empesté, avaient coutume de bâtir leurs maisons sur des substructions immenses. De même, quand on voulait faire un quartier neuf, on commençait par combler l'ancien avec des terres rapportées et l'on construisait pardessus. Il est donc à peu près certain que, si l'on enlève ces terres, on retrouvera le sol primitif et les restes des constructions antiques.

Mais sera-t-il possible de se reconnaître parmi ces ruines? C'est ce qu'il importe avant tout de savoir : il est clair qu'on ne pourra tirer quelque profit pour l'histoire de ces décombres amoncelés, de ces fondations de maisons, de ces pavés de temples ou de rues, que si l'on peut dire à quel quartier ils appartenaient, de quel ensemble de monumens ils faisaient partie. Peut-on espérer sérieusement d'y réussir? Les sceptiques en doutent beaucoup; ils se permettent même de railler les archéologues, qui ont la prétention de ne rien ignorer et qui n'hésitent pas à donner des noms aux moindres masures qu'ils rencontrent. Je crois, malgré ces railleries, que les archéologues ont raison. Les renseignemens abondent sur l'ancienne Rome : les orateurs et les historiens sont prodigues de détails au sujet des lieux où se sont passés les événemens qu'ils rapportent. Les poètes, surtout ceux qui, comme Horace, nous racontent volontiers leur vie, sont amenés à parler souvent des quartiers où ils aimaient à vivre. Ce qu'ils nous disent de ces divers quartiers et des monumens qu'ils contenaient nous fournit déjà des indications précieuses; mais nous avons des moyens encore plus sûrs d'arriver à les bien connaître. Aujourd'hui un voyageur qui veut se diriger dans une ville étrangère se sert d'une carte et d'un *guide*; il y avait aussi des cartes et des guides du voyageur chez les Romains. Un peuple à la fois si curieux et si positif, qui était forcé de courir le monde et qui avait besoin de le connaître pour pouvoir le gouverner, ne pouvait pas ignorer l'utilité des cartes

géographiques, il s'en servait sans cesse, et les employait même à décorer les édifices publics : on aimait à les peindre ou à les graver le long des murailles des temples ou sous les beaux portiques qui servaient de promenades aux oisifs. Parmi ces cartes, les plans de Rome, comme on pense, ne manquaient pas. Nous en avons précisément retrouvé un, de proportions colossales, qui remonte au temps de Septime-Sévère. Il était gravé sur des plaques de marbre de Luna, attachées au mur par des crampons de fer, et devait couvrir, quand il était entier, une surface de 300 mètres carrés. Ce qui en reste a été soigneusement recueilli et encastré dans la muraille de l'escalier du Capitole (1). On peut prendre quelque idée, en le regardant, de ce qu'était Rome au IIe siècle : les rues y paraissent étroites et peu regulières, quoiqu'elles eussent été singulièrement élargies et rectifiées après l'incendie de Néron. Les théâtres, les thermes, les basiliques, tous les monumens publics y sont retracés à leur place, et souvent indiqués par une légende; les maisons particulières elles-mêmes semblent dessinées avec exactitude, et l'artiste a tenu à reproduire les portiques dont elles étaient souvent ornées le long de la rue pour la commodité des promeneurs. Je n'ai pas besoin d'insister sur les services que ce plan peut rendre à ceux qui étudient la topographie de Rome : les guides du voyageur ne sont pas moins utiles. Il y en avait assurément, et en grand nombre, dans une ville où affluait le monde entier. Ceux que nous avons conservés appartiennent tous aux derniers siècles de l'empire : ce sont en général des itinéraires, comme il s'en trouve dans les guides d'aujourd'hui, où l'on conduit le voyageur d'une extrémité de Rome à l'autre en lui nommant tous les édifices qu'il doit rencontrer sur son chemin. Les anciennes rédactions de ces itinéraires sont courtes et sèches; mais dans les plus récentes on éprouve le besoin d'intéresser le lecteur, et on lui raconte une foule de légendes merveilleuses, pour qu'il prenne plus de plaisir aux curiosités qu'on lui montre. Après douze ou quinze cents ans, ils peuvent nous rendre à peu près les mêmes services qu'ils rendaient aux voyageurs du bas-empire ou du moyen âge : ils nous aident à nous diriger dans ce dédale de rues tortueuses, et parmi ces ruines de monumens détruits et souvent méconnaissables. Avec ces ressources de nature diverse, ces renseignemens fournis par les auteurs anciens, ces plans et ces guides, la topographie de la vieille Rome devient, je crois, facile à refaire, et l'on n'a plus à craindre de ne trouver dans ce sol qu'on fouille que des énigmes indéchiffrables.

Rien ne le démontre avec plus d'évidence, rien n'est plus propre

(1) Ces fragmens qui restent du plan de Rome ont été gravés avec soin et accompagnés d'un commentaire savant dans le livre que M. Jordan a récemment publié et qui est intitulé *Forma urbis*.

à encourager les archéologues dans leurs espérances et dans leurs efforts que les découvertes qu'on a faites depuis quelques années sur le mont Esquilin. Le succès de ces fouilles a été d'autant plus remarquable que l'entreprise n'avait rien de scientifique : il s'agissait simplement de construire un quartier neuf; mais à Rome il n'est pas possible de remuer les terres, de creuser à quelque profondeur les fondemens des maisons sans tomber sur quelque antiquité. C'est ce qui est arrivé cette fois encore, et la science s'est trouvée profiter des travaux qui n'avaient pas été entrepris pour elle (1).

L'Esquilin n'est pourtant pas une des montagnes qui ont tenu le plus de place dans l'histoire de Rome. C'était, vers la fin de la république, un endroit désert et de mauvais renom. On y faisait ordinairement les exécutions capitales; les hommes libres y étaient décapités sur un billot, les esclaves attachés au gibet ou mis en croix. Les cadavres de ces malheureux, quand personne ne venait les réclamer, restaient sur le lieu du supplice jusqu'à ce que les oiseaux de proie les eussent dévorés; aussi les vautours de l'Esquilin avaient-ils à Rome une réputation sinistre. Les environs servaient de cimetière pour les pauvres gens de la ville; c'est là qu'au milieu de tombes misérables se trouvaient les fameux *puticuli* ou pourrissoirs, sorte de sépulture publique où l'on jetait les gens qui n'avaient pas laissé de quoi se faire enterrer à leurs frais. L'aspect de ces lieux changea tout à fait sous Auguste. Mécène, qui voyait avec regret un des quartiers les plus salubres de Rome rester inhabité, résolut d'y ramener la vie. Il acheta à vil prix ces terrains abandonnés, y planta des jardins magnifiques, les *Mæceniani horti*, si célèbres dans l'antiquité, au milieu desquels il se fit construire un palais. Cette charmante maison, d'où l'œil embrassait toute la plaine, avait une telle réputation de salubrité que l'empereur Auguste venait s'y établir quand il était malade. Dès lors la vieille colline, jusque-là si délaissée, se peupla de riches habitations, et le poète Horace fut heureux de chanter dans ses vers cette métamor-

(1) Il faut dire pourtant, à l'honneur de la société industrielle qui construisait le quartier neuf, qu'elle a fait aussi entreprendre des fouilles à ses frais par un archéologue distingué, M. Brizio, et qu'elle en a fait publier les résultats dans un ouvrage intitulé *Pitture e sepolcri scoperti sull' Esquilino*. Roma 1876. M. Brizio a fouillé d'anciennes tombes qui se sont trouvées dans le voisinage des travaux de la compagnie. L'une d'elles contenait des peintures très curieuses qui représentaient la fondation de Lavinium, la mort d'Énée et du roi Latinus. Comme ces peintures, d'après l'opinion de M. Brizio, sont antérieures à l'époque d'Auguste, elles ont l'avantage de nous faire connaître en quel état Virgile a trouvé ces légendes, dont il a fait le fond de son poème, et ce que lui fournissait l'opinion publique. M. Brizio a découvert aussi un *columbarium* très important de la famille des Statilii Tauri, qui joua un si grand rôle au premier siècle de l'empire. Les inscriptions qu'il renferme nous donnent des renseignemens très intéressans sur l'organisation de l'esclavage dans les maisons antiques.

phose qui était l'œuvre du grand homme d'état, son ami. « Maintenant, disait-il, les Esquilies sont devenues une demeure saine, et l'on se promène agréablement à l'endroit où naguère des ossemens blanchis, semés dans la campagne, attristaient les regards. »

Il n'est donc pas étonnant qu'on ait trouvé tant de restes de sépultures sur une montagne qui a servi si longtemps de cimetière. Quand on entreprit d'y creuser des tranchées pour les fondemens des maisons nouvelles, la pioche rencontrait à chaque instant des ossemens et des tombes. Parmi ces tombes, dont quelques-unes sont intéressantes par les inscriptions qu'elles portent ou les objets d'art qu'elles renferment, il ne fut pas difficile de reconnaître les *puticuli*. C'étaient de petites salles rectangulaires, creusées jusqu'au roc, avec des murs épais et grossiers. Elles étaient placées à la suite les unes des autres, mais sans communication entre elles; elles ne pouvaient donc s'ouvrir qu'à leur partie supérieure, et c'est de là qu'on descendait, ou, comme disait le peuple, qu'on jetait les cadavres sur le sol. Lorsqu'un esclave n'avait pas pu épargner sur sa maigre nourriture un peu d'argent pour s'acheter une place dans un pauvre *columbarium*, ou qu'il avait négligé de se faire affilier à l'une de ces sociétés qui se chargeaient d'ensevelir décemment leurs membres, ses camarades venaient le prendre la nuit dans l'étroite cellule où il était mort. On le plaçait en toute hâte dans une bière de louage et l'on venait le précipiter dans les *puticuli*. Ces funérailles furtives, cette sépulture commune faisaient horreur. Quand on se souvient des préjugés antiques, d'après lesquels le sort des âmes dans l'autre vie dépendait de l'observation des rites funéraires et de la possession d'une tombe, on est convaincu qu'il n'y avait pas de pire tourment pour ces malheureux, pendant qu'ils expiraient sur leur grabat, que de songer qu'ils ne seraient pas ensevelis selon les rites, que personne ne leur adresserait l'adieu suprême, et qu'ils ne posséderaient pas un tombeau pour eux. Cependant le nombre de ceux qui se sont exposés à ce malheur a dû être considérable. On a trouvé les salles des *puticuli* encore pleines de cendres, d'ossemens et de débris humains, qui ont noirci le sol et les murailles en se décomposant.

Pendant qu'on travaillait à les déblayer, on fit une découverte à laquelle on était fort loin de s'attendre. Comme la roche vive formait le sol des *puticuli*, il était naturel de penser qu'il n'y avait rien au-dessous d'eux. On s'aperçut pourtant qu'en certains endroits le roc lui-même avait été creusé et qu'on y avait pratiqué des chambres funèbres. Ces sépultures ne sont pas seulement antérieures aux *puticuli*, qui ont été construits au-dessus d'elles, mais on a cru reconnaître à certains indices qu'elles étaient plus vieilles que le mur de Servius, qui est de l'époque royale. Les gens qui les creu-

sèrent vivaient donc du temps des rois, à peine quelques années après la fondation de Rome; aussi tout ce qui les concerne est-il du plus grand intérêt pour l'histoire, qui a si peu de lumières sur ces lointaines origines. A côté de leurs lits funèbres, on a trouvé des débris de poterie grossière, des vases, des coupes, des lampes, et tous ces objets semblent être de la main des ouvriers étrusques. Les murs aussi sont construits en grandes pierres carrées et tout à fait semblables à ceux qui entourent les vieilles villes de la Toscane. N'est-ce pas une nouvelle preuve des rapports de l'Étrurie avec Rome dans ces temps primitifs, et ne peut-on pas s'en servir pour répondre à M. Mommsen, qui ne veut pas que les Romains aient jamais rien emprunté d'autres peuples que des Latins et des Grecs?

C'est sur ces deux étages de tombes, les unes contemporaines des premiers temps de Rome, les autres appartenant à l'époque républicaine, que Mécène établit ses jardins. Il y fit transporter des décombres de toute sorte, qui provenaient de quelque quartier incendié, — dès ce moment, les incendies étaient fréquens à Rome, — il y joignit aussi beaucoup de terre végétale, et recouvrit de cinq mètres de débris toutes ces anciennes sépultures d'esclaves. Il fit construire ensuite son palais, qu'il entoura sans doute de thermes, de stades, d'exèdres, de portiques, de tous ces monumens enfin dont les anciens aimaient à embellir leur demeure. Ils ont disparu à leur tour sous le sol de la ville moderne, et comme ils ont péri peu à peu et en détail, on pouvait croire qu'il n'en restait plus aucune trace. Cependant une découverte importante, la plus curieuse peut-être de toutes celles qu'on a faites sur l'Esquilin, nous permet de nous figurer ce que devait être cet entourage du palais de Mécène.

Au mois de mars 1874, en creusant les fondations d'une maison, on rencontra presque au ras du sol le sommet d'un mur antique, de forme curviligne, sur lequel on voyait encore quelque reste de peinture. La terre fut enlevée de tous les côtés avec précaution, et l'on reconnut que le mur appartenait à une vaste salle assez bien conservée, qui formait un carré de 24 mètres de long sur 10 mètres de large (1). Cette salle avait dû être décorée avec beaucoup de magnificence : le sol portait des traces d'un pavé de marbre, la voûte s'appuyait sur une élégante corniche de stuc. Les murailles, quand on les a rendues au jour, étaient encore revêtues d'une de ces belles couleurs rouges, franches et vives, qui égaient l'œil.

(1) Pour la description de cette salle, comme pour tout ce qui concerne les fouilles de l'Esquilin, je me contente de résumer les rapports intéressans de M. Lanciani, publiés dans le *Bulletino della commissione archeologica municipale*. Il y a joint des plans exacts et la reproduction des plus belles peintures qui ont été trouvées dans la salle de lecture de Mécène.

Aux deux extrémités, le long de la corniche et près du sol, elles sont comme encadrées par deux frises à fond noir, qui leur servent de bordure, et sur lesquelles des mains exercées ont peint des sujets mythologiques, gais ou sévères, des génies ou des nymphes, des paysages gracieux, dont plusieurs conservent encore l'éclat de leur coloris. Le long des murs sont disposées, de distance en distance, de grandes niches qui ressemblent à des fenêtres murées, et que couvrent aussi de très belles peintures. Sur un ciel bleu se détachent des masses de verdure, des fleurs et des arbres, avec des oiseaux qui volent dans l'air ou sont posés sur les branches, pour animer le paysage. Ces fresques, au dire des connaisseurs, révèlent un art plus parfait et une main plus habile que les meilleures de Pompéi. Nous savons que précisément au temps d'Auguste, c'est-à-dire à l'époque où notre salle a dû être construite, un artiste se fit une très grande réputation en imaginant le premier de décorer les murs des appartemens de peintures fort agréables. « Il y représentait, dit Pline, des maisons de campagne, des portiques, des arbrisseaux taillés en diverses sortes de figures, des bois, des bosquets, des coteaux, des viviers, des canaux, des rivières, selon le désir de chacun. Il y plaçait des personnages qui se promènent, qui sont en bateau, qui arrivent à la maison sur des ânes ou en voiture; d'autres qui pêchent, qui chassent, qui tendent des filets ou font la vendange. » Cet artiste renommé a dû certainement travailler pour Mécène, et l'on peut se demander si le hasard ne nous a pas fait découvrir l'un de ses bons ouvrages. Une circonstance qui parut d'abord fort étrange, mais qui, comme on le verra, peut s'expliquer aisément, c'est que cette salle, si magnifiquement décorée, semble n'être qu'une sorte de cave. Elle ne s'élève pas de plus de 4 mètres au-dessus du sol, tandis qu'elle s'enfonce de 10 mètres dans la terre. Elle était éclairée par la voûte, et des fragmens de vitres brisées qui ont été trouvés en abondance parmi les décombres indiquent qu'un large vitrage y laissait pénétrer le jour.

Quel pouvait être l'usage de cette vaste salle, et pour quelle destination l'avait-on construite avec tant de luxe? C'est ce que révèle d'une manière certaine la façon dont elle est disposée. A l'une de ses extrémités elle forme un hémicycle autour duquel sept rangs de gradins concentriques montent en amphithéâtre jusqu'au plafond. A l'extrémité opposée, au milieu du mur, on retrouve les traces encore visibles d'une sorte de tribune. Cette disposition ne laisse plus aucun doute; nous savons par les écrivains de cette époque que c'était celle des salles de lecture publique où se donnaient ces fêtes littéraires qui furent tant à la mode sous l'empire. C'est donc là que les beaux esprits de ce temps, après avoir invité par des

billets leurs amis et leurs connaissances à venir les entendre, lisaient leurs ouvrages. Voilà bien le siége élevé où l'orateur prenait place, « couvert, dit Perse, de sa toge neuve, portant à ses doigts des bagues brillantes, après avoir salué l'assistance avec un œil caressant. » Au pied de la tribune, sur ce pavé de marbre, on plaçait des siéges commodes, qui étaient occupés par les personnages importans qu'on voulait flatter, et qu'on tenait à mettre à leur aise pour qu'ils fussent disposés à mieux admirer. Sur les gradins de l'hémicycle s'entassaient les gens du commun, les amis obscurs, les cliens, les obligés, tous ceux qu'on invitait pour faire nombre et pour applaudir. C'était la partie bruyante de l'auditoire : les grands seigneurs de l'orchestre faisaient à peine entendre un léger murmure quand ils étaient satisfaits; les amis des derniers rangs devaient crier et trépigner pour témoigner leur admiration. Quand on sait à quoi cette salle était destinée, on en comprend mieux les dispositions. Elle est à moitié souterraine pour être plus fraîche; les lectures publiques avaient souvent lieu pendant les vacances du sénat et des tribunaux, au mois d'août (*augusto vacantes mense poetæ*), et l'on sait ce qu'est le mois d'août à Rome! Pour que les deux ou trois cents auditeurs que la salle contenait fussent moins mal à l'aise au milieu du jour, on l'avait ainsi enfoncée sous la terre; mais, comme on voulait en même temps leur faire oublier qu'ils étaient dans une cave, on y avait prodigué toute sorte de décorations riantes. C'est dans ce dessein surtout qu'on avait ménagé ces sortes de niches en forme de fenêtres dans lesquelles étaient peintes de fausses perspectives pour tromper les yeux. Avec un peu de complaisance et ce demi-sommeil où nous plonge une lecture grave un jour de grande chaleur, les auditeurs pouvaient se faire illusion à eux-mêmes et croire qu'ils voyaient encore à travers la fenêtre ouverte les beaux jardins qu'ils venaient de traverser. Rien n'était donc négligé pour bien disposer l'auditoire : déjà l'amitié le rendait indulgent, le bien-être devait le conduire aisément à l'enthousiasme. Supposez, dans cette salle charmante, où tout était fait pour le plaisir des yeux, devant un public favorable, un lecteur habile qui lit un ouvrage médiocre dans l'ensemble et mal composé, mais plein de détails piquans, d'où se détachent sans cesse des pensées ingénieuses, des expressions brillantes, avec des allusions voilées aux événemens du jour, et une pointe de hardiesse contre le prince ou ses ministres, et vous comprendrez qu'à tout moment la salle éclate en applaudissemens. C'est ce qui a fait qu'on s'est trompé si souvent à cette époque sur le mérite véritable des ouvrages, et qu'on a salué comme des merveilles destinées à durer toujours des œuvres agréables et frivoles dont le succès ne devait pas survivre à la génération qui les avait applaudies. Cette salle de lecture, si heureu-

sement découverte dans les jardins de Mécène, n'est donc pas seulement une curiosité archéologique, il me semble qu'elle nous aide à comprendre et à juger une partie de la littérature de l'empire.

III.

Si les travaux de l'Esquilin, entrepris par l'industrie privée pour la construction d'un quartier neuf, ont été si profitables à la science, que ne pouvait-on pas attendre de ceux que la science entreprendrait elle-même et qu'elle dirigerait à son gré? On avait d'ailleurs un moyen d'être assuré du succès : il fallait fouiller les lieux connus, historiques, qu'on savait avoir été le théâtre des grands événemens du passé. Là, les découvertes étaient certaines, chaque pierre avait un nom et rappelait un souvenir. A ce titre, le vieux Forum romain était désigné d'avance aux recherches des explorateurs. Aussi est-ce du Forum que s'occupa d'abord M. Rosa, et une fois les fouilles commencées, il y fit travailler pendant deux ans sans interruption.

Pour parler des fouilles du Forum, je me sens tout à fait à mon aise : j'ai sous les yeux un ouvrage excellent qui rafraîchit mes souvenirs et me dispense presque de recourir à mes notes. Il est l'œuvre d'un jeune architecte de notre école de Rome, M. Ferdinand Dutert, qui fut témoin des travaux de M. Rosa, qui en suivit jour par jour les progrès, marchant derrière les ouvriers, recueillant et copiant les moindres débris d'ornemens, les plus petits fragmens de sculpture à mesure qu'ils les rencontraient sur leur route. Non-seulement son ouvrage peut apprendre à ceux qui ne l'ont pas vu et rappeler à ceux qui l'ont visité l'état actuel du Forum, mais il a essayé de nous en faire connaître l'état ancien. Il répare ces temples en ruines, il relève ces colonnes renversées, il replace ces statues sur leurs bases et remet sous nos yeux toutes ces magnificences dont il reste à peine quelques débris. Je sais qu'il entre toujours beaucoup de conjectures dans les travaux de ce genre, mais la restauration de M. Dutert s'appuie d'ordinaire sur des indications si précises qu'on peut être convaincu que, dans son ensemble, elle est certaine. J'y renvoie donc en toute confiance les esprits curieux qui voudraient prendre quelque idée de ce que devait être le Forum vers les premiers temps de l'empire (1).

(1) *Le Forum romain*, par M. Ferd. Dutert, architecte, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome. Paris, chez A. Lévy. — Le seul reproche que je sois tenté d'adresser à cet excellent ouvrage, c'est d'avoir quelquefois écorché les noms propres. Pourquoi M. Dutert n'a-t-il pas fait revoir ses épreuves par un de ses camarades de l'École archéologique de Rome? On ne l'aurait pas laissé, par exemple, appeler Lepidius le triumvir Lépide.

Le Forum a joui de cette bonne fortune rare d'être resté en tout temps le centre et le cœur de Rome. Dans presque toutes nos capitales modernes, l'activité et la vie se déplacent avec les siècles; à Paris, elles ont passé successivement de la rive gauche à la rive droite de la Seine et d'un bout de la ville à l'autre bout. Rome s'est montrée plus fidèle à ses anciennes traditions. Depuis le jour où, selon Denys d'Halicarnasse, Romulus et Tatius, établis l'un sur le Palatin et le Célius, l'autre sur le Capitole et le Quirinal, décidèrent de se réunir, pour traiter les affaires communes, dans cette plaine humide et malsaine qui s'étendait du Capitole au Palatin, elle n'a jamais cessé d'être le lieu des réunions et des délibérations de la cité. Dans les premières années, il n'y avait pas d'autre place publique, et elle servait à tous les usages. Le matin on y vendait toute sorte de denrées, dans le jour on y rendait la justice, on s'y promenait le soir. Avec le temps les places se multiplièrent; il y eut des marchés spéciaux pour les bestiaux, pour les légumes, pour le poisson (*forum boarium*, *olitorium*, *piscatorium*); il y eut même le marché aux gourmandises (*forum cuppedinis*), où ceux qui aimaient les bons morceaux allaient s'approvisionner; mais le vieux Forum de Romulus conserva toujours sa prééminence sur tous les autres. L'empire lui-même, qui changea tant de choses, ne le déposséda pas de ce privilége. Il construisit autour de lui des places plus vastes, plus régulières, plus somptueuses, mais qui ne furent jamais regardées que comme des annexes et des dépendances de ce qu'on s'obstinait à appeler par excellence « le Forum romain. » Il résista aux premiers désastres des invasions, et survécut à la prise de Rome par les Wisigoths et les Vandales. Après chaque bourrasque, on s'occupait à le réparer tant bien que mal, et les barbares eux-mêmes, comme Théodoric, prenaient quelquefois la peine de relever les ruines qu'ils avaient faites. La vieille place et ses édifices existaient encore au commencement du VIIe siècle, lorsque le sénat eut l'idée malheureuse de consacrer à l'abominable tyran Phocas cette colonne dont Gregorovius nous dit « que la Némésis de l'histoire l'a conservée comme un dernier monument de la bassesse des Romains. » A partir de ce moment, les ruines s'amoncellent. Chaque guerre, chaque invasion renverse quelque ancien monument qu'on ne prend plus la peine de réparer. Les temples, les arcs de triomphe, qu'on a flanqués de tours et couronnés de créneaux, comme des forteresses, attaqués tous les jours dans la lutte des partis qui divisent Rome, ébranlés par des assauts furieux, finissent par s'écrouler et couvrent le sol de près de 10 mètres de décombres. Chaque siècle ajoute à cet entassement. Lorsqu'en 1536 Charles Quint traversa Rome, au retour de son expédition de Tunis, le pape voulut faire passer le vengeur

de la chrétienté sous les arcs de Constantin, de Titus et de Sévère, et, pour lui faire un plus beau chemin, il déblaya le Forum des masures qui le remplissaient. « On y a démoli et abattu, dit Rabelais, qui en fut témoin, plus de deux cents maisons, et trois ou quatre églises ras-terre. » Toute l'antiquité se trouvait recouverte et perdue sous ces débris. A partir de ce moment, le Forum, devenu le champ aux bestiaux, *campo vaccino*, prit l'aspect qu'il a conservé jusqu'au commencement de ce siècle. Ce ne fut plus qu'une place poudreuse, entourée d'églises médiocres, autour de laquelle s'élevaient quelques colonnes qui sortaient à moitié du sol, un endroit mélancolique et désert, tout à fait convenable pour y venir rêver à la fragilité des grandeurs humaines et aux vicissitudes des événemens. C'est ainsi que l'ont représenté Poussin, dans son petit tableau de la galerie Doria, et Claude Lorrain, dans le paysage que possède le Louvre.

Il semble que ces colonnes à demi enterrées auraient dû provoquer la curiosité des savans. Comment se fait-il qu'aucun d'eux n'ait entrepris, depuis la renaissance, de fouiller jusqu'à leur base pour découvrir le sol où elles s'appuyaient? Ce sol était celui du Forum; on savait à n'en pas douter qu'on le trouverait jonché de débris historiques, et l'on ne songea pas à entreprendre des travaux qui pouvaient amener les plus belles découvertes. C'est seulement dans les premières années de ce siècle, pendant l'occupation française, que les recherches savantes commencèrent; mais elles furent trop vite interrompues et soulevèrent encore plus de problèmes qu'elles n'en résolurent. Les renseignemens qu'on en tira étaient si incomplets que des luttes acharnées s'élevèrent entre les archéologues. Chacun donnait un nom différent aux édifices qu'on avait découverts, chacun se faisait un plan particulier du Forum; on n'en connaissait ni les limites exactes, ni même la position précise : les uns supposaient qu'il devait s'étendre de l'arc de Sévère à celui de Titus, c'est-à-dire de l'ouest à l'est, les autres le plaçaient dans la direction tout à fait opposée, de S. Adrien à S. Théodore, et tous trouvaient dans les écrivains anciens des textes formels qui appuyaient leur opinion. C'était une confusion inexprimable à laquelle de nouvelles fouilles pouvaient seules mettre fin. Aujourd'hui toutes les questions sont résolues; grâce aux travaux entrepris sous la direction de M. Rosa, l'amas de décombres que huit ou dix siècles avaient entassé a disparu. Ce n'a pas été sans peine : il a fallu enlever plus de 120,000 mètres cubes de terre, mais la topographie du Forum est fixée.

Revenons en détail sur tous ces travaux et énumérons l'une après l'autre les découvertes qu'on a faites. Le point de départ était indiqué : il était naturel qu'on commençât par achever de fouiller la

basilique julienne, qui avait été découverte par Canina et en partie déblayée sous l'ancien gouvernement. C'était un des plus beaux monumens de César. Comme il n'avait pas eu le temps de l'achever, son neveu s'était chargé de ce soin; mais à peine était-elle finie qu'elle fut consumée par un incendie et qu'il fallut la recommencer. Auguste en profita pour la refaire plus vaste et plus belle. Il en reste aujourd'hui le pavé de marbre qui s'étend sur une surface de 4.500 mètres et qui est élevé de plusieurs marches au-dessus des rues environnantes. Ce qui frappe d'abord tout le monde quand on se promène sur ce pavé, c'est qu'il est partout rayé d'une multitude de cercles; ces cercles, traversés quelquefois par des rayons qui forment des compartimens séparés, devaient être des espèces de damiers qui servaient aux jeunes Romains pour leurs jeux. C'est là, sur ces marches, qu'ils passaient leurs heures de loisir, se livrant à leurs distractions favorites avec l'ardeur des Italiens d'aujourd'hui, « tout joyeux, dit une inscription, s'ils gagnaient, pleurant quand il leur arrivait de perdre. » Le dallage de marbre a conservé aussi la trace des piliers qui portaient les voûtes de la basilique, ce qui permet d'en refaire le plan avec certitude. Elle se composait d'un double rang de portiques qui enveloppaient de tous les côtés une grande salle. Les portiques étaient alors des lieux de promenade et de plaisir très fréquentés des deux sexes. Ovide recommande beaucoup au jeune homme « qui veut faire ses premières armes » de s'y rendre à la chaleur du jour; la foule y est si nombreuse et si mêlée qu'il lui sera facile de trouver ce qu'il cherche. Ceux de la basilique julienne étaient comptés parmi les plus spacieux et les plus beaux qu'il y eût à Rome. La salle qu'ils entouraient servait à rendre la justice. Elle était assez grande pour contenir un tribunal de 180 juges, des siéges pour les avocats ou les amis des parties et un grand espace pour les curieux. C'est là qu'ont été plaidés les procès civils les plus importans de l'empire, c'est là que Quintilien, que Pline le Jeune et les autres avocats célèbres de ce temps ont obtenu leurs plus beaux succès. Au-dessus du premier étage de portiques, il y en avait un second, auquel conduisait un escalier dont les traces sont visibles encore. De cet étage élevé, on dominait la place. C'est de là que Caligula jetait de l'argent au peuple pour se donner le plaisir de voir les gens s'étouffer en le ramassant. On y pouvait voir aussi ce qui se passait dans l'intérieur de la basilique et suivre les plaidoiries des avocats. Pline raconte que, dans une affaire grave où il plaidait pour une fille déshéritée par son père qui à quatre-vingts ans s'était épris d'une intrigante, la foule était si grande que non-seulement elle remplissait la salle, mais que les galeries supérieures étaient pleines d'hommes et de femmes qui étaient venus pour l'entendre.

Il importait beaucoup de connaître exactement la situation de la basilique julienne, car en la connaissant nous apprenons d'une manière certaine le nom des monumens qui l'entourent. L'empereur Auguste dit, dans l'inscription d'Ancyre : « J'ai achevé la basilique qui avait été commencée par mon père, et qui est située entre le temple de Castor et celui de Saturne. » Nous voilà donc bien renseignés, et aucun doute n'est possible sur l'identité des deux édifices entre lesquels se trouve la basilique construite par César. Le temple de Saturne est le plus voisin du Capitole, celui dont il reste encore huit colonnes. L'exécution de ces colonnes est assez grossière; elles ont du être réparées dans les derniers temps de l'empire, entre deux invasions, et ce travail fut fait avec tant de hâte et de négligence que les morceaux des fûts ont été quelquefois replacés la tête en bas. L'autre temple, qui avoisine le Palatin, est celui de Castor, que Cicéron appelle « le plus illustre des monumens, le témoin de toute la vie politique des Romains. » Il en reste trois colonnes qui ont fait de tout temps l'étude et l'admiration des artistes. Elles frappent davantage aujourd'hui que les fouilles permettent de les regarder de plus bas, et, depuis qu'on peut les voir du sol même de la place, elles semblent encore plus élégantes et plus hardies.

Ces premiers travaux achevés, on se trouvait connaître et posséder tout un côté du Forum, celui qui s'étend au midi, depuis la rampe du Capitole jusqu'aux premières arêtes du Palatin. Il ne restait donc plus qu'à pousser les ouvriers en avant vers le côté du nord, et l'on était sûr de découvrir le reste. On rencontra d'abord devant soi une rue pavée qui longe les monumens dont il vient d'être question et monte au Capitole. De l'autre côté de la rue commençait une sorte de place, couverte de vastes dalles de travertin, et qui avait à peu près 120 mètres de long. Cette place intérieure formait comme le centre du Forum. Elle est encombrée, surtout le long de la rue, de larges blocs de pierres qui devaient supporter les colonnes et les statues dont nous savons que le Forum était rempli. Vers le milieu, un peu au-dessous de la colonne de Phocas, un amas de pierres plus considérable semble appartenir aux assises sur lesquelles on avait élevé le fameux colosse de Domitien : dans tous les cas, c'est bien là qu'il devait être. Stace, le poète courtisan, a chanté l'érection de cette statue dans des vers où, bravant toute pudeur et toute vraisemblance, il félicite surtout Domitien de sa douceur, le met bien au-dessus de César et suppose que les vieux héros républicains viennent lui faire des complimens. Heureusement, au milieu de ces platitudes qui nous répugnent, il a trouvé moyen de nous rendre un service signalé. En faisant l'énumération des édifices dont la statue de son héros est entourée, en nous disant leur nom et la place qu'ils occupent, il nous donne des indications

précieuses sur toutes ces ruines. « Derrière lui, nous dit-il, s'élève le temple de la Concorde ; il a d'un côté la basilique de Jules, de l'autre celle d'Émile. En face, il regarde le monument de celui qui a le premier ouvert le chemin du ciel à nos princes, » c'est-à-dire le temple élevé à Jules César après son apothéose. C'était ce temple qu'il importait surtout de retrouver. Comme Stace indique clairement la direction où il fallait le chercher, on ne tarda pas à le découvrir à l'est du Forum, au milieu de l'espace qui s'étend depuis le temple de Castor jusqu'à celui d'Antonin et Faustine. Il n'en reste plus que d'informes substructions, mais une circonstance particulière dissipa tous les doutes et permit d'affirmer que c'était bien le monument qu'on cherchait. On s'aperçut que les marches de l'escalier ne s'étendent pas, comme c'est l'usage, tout le long de la façade; le milieu est occupé par un mur de péperin, revêtu de plaques de marbre, qui se dresse entre deux escaliers étroits (1). Ce mur soutenait une plate-forme d'où les orateurs pouvaient parler au public. Or nous savons que César imagina de construire une nouvelle tribune aux harangues en face de l'ancienne, qu'Auguste l'orna d'éperons de navires pris à la bataille d'Actium, et qu'elle était placée au-devant du temple qu'il avait bâti en l'honneur de son oncle, sur le lieu même où le corps du grand dictateur avait été brûlé. La tribune retrouvée, nous sommes sûrs que le monument auquel elle est adossée ne peut être que le temple de César.

La découverte du temple de César achève de limiter parfaitement pour nous le Forum. Nous en connaissons trois côtés: seul celui du nord n'a pu être déblayé : il est recouvert par un quartier de la nouvelle Rome, et pour le rendre au jour, il faudrait démolir toutes les maisons depuis San-Lorenzo-*in-Miranda* jusqu'à San-Martino. Heureusement nous savons à peu près ce qui devait s'y trouver : les textes des auteurs anciens nous l'apprennent assez clairement, et une découverte fort curieuse nous le met presque sous les yeux. Dans les fouilles qu'on a faites près de la colonne de Phocas, on a trouvé deux bas-reliefs, probablement de la fin du Ier siècle, qui étaient engagés dans des constructions du moyen âge. Le sujet qu'ils représentent a donné lieu à beaucoup de contestations, mais tout le monde admet que le lieu de la scène est le Forum, et que l'artiste a voulu en reproduire les principaux monumens. Sur l'un des deux, on reconnaît aisément les temples de Castor et de Saturne ainsi que la basilique julienne, c'est-à-dire les édifices du côté du midi. Comme l'autre devait être placé en face, il est sûr qu'il contenait ceux qui bordent le Forum du côté opposé, le seul qui n'ait

(1) Il en est de même à Pompéi. L'escalier du temple de Jupiter, placé au fond du Forum, est tout à fait disposé comme celui du temple de César.

pas encore été découvert. Nous avons donc dès aujourd'hui les élémens nécessaires pour connaître le Forum tout entier.

Il est vrai que ce n'est pas le Forum véritable que les fouilles nous ont rendu : nous n'en avons plus que d'informes débris. Il ne reste de la plupart des édifices que quelques décombres. Ces décombres assurément raniment de grands souvenirs. Ce n'est pas sans émotion qu'on se promène sur le pavé de la voie Sacrée où tant de triomphes ont passé, qu'on foule les larges dalles où tant de grands personnages ont posé le pied; mais ces dalles sont partout fendues ou brisées, le pavé des rues s'est soulevé sous le poids qu'il a porté durant tant de siècles : tout est en ruines. Ajoutons que pour réunir les deux quartiers de la ville moderne, il a fallu laisser subsister au milieu des fouilles une disgracieuse chaussée qu'on appelle le pont de la Consolation; elle partage le Forum en deux et ne permet nulle part de l'embrasser dans son ensemble. Pour le voir tel qu'il devait être, il faut d'abord nous débarrasser par la pensée de cet obstacle incommode; il faut surtout, ce qui est bien plus difficile encore, réparer et relever toutes ces ruines. — C'est ici que la restauration de M. Dutert nous devient utile; elle aide notre imagination à revenir à près de deux siècles en arrière et la remet sans trop d'efforts en présence de ce lointain passé.

Supposons donc que nous avons sous les yeux non pas des ruines amoncelées, mais le Forum entier, intact, tel qu'il était à l'époque où commence la décadence de l'empire, après les Antonins. Plaçons-nous, pour le bien voir, dans un lieu commode et central, d'où il soit possible de l'embrasser tout entier, par exemple sur cette tribune aux harangues de César dont je viens de parler, et regardons le spectacle qui se développe devant nous. Je ne serais pas surpris que le premier coup d'œil ne remplît pas notre attente : nous sommes accoutumés à mettre parmi les qualités principales d'une place publique sa régularité et son étendue; or le Forum est petit et irrégulier. Il se composait même, à l'origine, de plans différens et inégaux : au-dessus d'une plaine marécageuse s'élevait le *Comitium*, qui avait lui-même au-dessus de lui le *Vulcanal*, d'où l'on montait par une rampe raide jusqu'au Capitole. Dans la suite, la construction de grands édifices parvint à dissimuler en partie ces différences de niveau; mais ces édifices, bâtis au hasard, à des époques très diverses, ne se correspondent pas toujours entre eux. Ce sont les siècles, on peut le dire, qui ont fait le Forum; il n'y a pas eu d'architecte qui en ait tracé le plan d'avance, qui ait réglé les proportions de la place et distribué les monumens autour d'elle; aussi sont-ils entassés sans ordre et pressés les uns contre les autres. Chacun des grands personnages qui ont gouverné la répu-

blique ayant tenu à laisser un souvenir de lui sur le lieu le plus célèbre et le plus fréquenté de Rome, c'est un amas de temples, de basiliques, d'arcs de triomphe, parmi lesquels il est difficile de se reconnaître. On en construisait sans cesse de nouveaux, et quand on réparait les anciens on trouvait toujours moyen de les agrandir : c'est ainsi que par ces envahissemens successifs le Forum est devenu de plus en plus étroit. La partie même qui s'étendait entre ces édifices, et qu'on aurait dû laisser libre pour l'usage du public, était encombrée de trophées, d'édicules, de colonnes, de statues surtout, qui formaient, selon l'expression de Chateaubriand, tout un peuple mort au milieu d'un peuple vivant. La vanité les avait tellement multipliées que le sénat fut quelquefois obligé d'en faire ôter une partie. Parmi ces colonnes, il y en avait qui tenaient une place considérable : elles étaient entourées d'un balcon qui dominait tout le Forum; les jours où un candidat heureux et reconnaissant donnait au peuple quelque spectacle, les descendans de ceux en l'honneur desquels la colonne avait été construite avaient le droit de venir se placer avec leur famille à cette sorte de tribune, pour regarder de là les gladiateurs ou les athlètes. Il ne me paraît donc pas douteux qu'au premier aspect le Forum ne soit exposé à déplaire, que cet entassement de richesses ne fatigue l'esprit, et qu'on ne regrette de n'y pas trouver un peu plus d'ordre, de simplicité, de symétrie.

Je crois pourtant que, si nous oublions un moment nos exigences et nos habitudes, notre œil finira par se faire à ce spectacle un peu confus, et que nous pourrons même arriver à y trouver un certain pittoresque qui ne se rencontre pas dans la régularité solennelle et froide de nos grandes places. Il nous deviendra alors assez facile de nous rendre compte du plan général du Forum, qui semblait d'abord n'avoir aucun plan. Il s'étendait de l'ouest à l'est et ne formait pas tout à fait, comme on l'a dit, un carré long, mais plutôt une sorte de trapèze, car il était plus large du côté du Capitole qu'à l'extrémité opposée. Au milieu des rues qui le bordaient de tous les côtés, on avait ménagé un espace pavé de larges dalles, et qui formait, ainsi que je l'ai dit, une place intérieure, réservée aux promeneurs et aux oisifs. A l'extrémité de cette place, vers le Capitole, se trouvait la tribune aux harangues de la république, celle d'où parlèrent les Gracques et Cicéron. On en voit encore les substructions près de l'arc de Sévère. La tribune de César était juste en face. Ainsi donc, quand on y est placé comme nous l'avons supposé tout à l'heure, on a devant soi les rostres de la république; derrière les rostres, le temple de la Concorde, bâti par Camille, et au fond le *Tabularium*, où se gardaient les archives de l'état. A droite, la voie Sacrée, qui entrait dans le Forum près du temple d'Antonin et de Faustine, en parcourait le côté du nord, celui qui n'a pu être

encore découvert; elle longeait la basilique de Paul-Émile, située en face de celle de César, et qui soutenait la comparaison avec elle, puis le palais de la Curie, où s'assemblait le sénat. Après avoir passé sous l'arc de Sévère, elle tournait à gauche et, près du temple de Saturne, s'engageait dans la montée du Capitole; de là elle arrivait par une rampe rapide au fameux temple de Jupiter Capitolin, dont on vient de retrouver les fondations sous le palais Caffarelli.

IV.

Les problèmes topographiques ne sont pas les seuls que soulève l'étude du Forum. Quand on sait où placer les édifices qu'il devait contenir et quel nom donner aux débris de monumens qui restent, tout n'est pas fini : d'autres questions se posent qui ne sont guère plus faciles à résoudre. On se demande surtout, en lui voyant si peu de profondeur et d'étendue, comment il pouvait suffire à tous les usages auxquels il servait. On voit bien, à ce que nous disent les auteurs anciens, que c'était le lieu le plus fréquenté de Rome. Les oisifs, qui sont toujours si nombreux dans les grandes villes, s'y donnaient rendez-vous : Horace raconte qu'il avait coutume de s'y promener tous les soirs. La curiosité y trouvait amplement de quoi se satisfaire; sans parler des charlatans de toute sorte qui n'y manquaient pas, on y faisait quelquefois de véritables expositions de peinture; les chefs-d'œuvre de la Grèce, après sa défaite, y étaient souvent exposés sous les portiques ou dans les temples, et les amateurs se pressaient pour les y aller voir. Les généraux victorieux imaginèrent quelquefois, pour relever l'effet de leurs victoires, de faire peindre par des artistes habiles les batailles auxquelles ils avaient assisté et de les exhiber sur le Forum. L'un d'eux, le préteur Mancinus, poussa même la complaisance jusqu'à se tenir à côté du tableau qui représentait ses hauts faits pour donner des explications à ceux qui en auraient besoin. Cette politesse charma le peuple, qui le nomma consul l'année suivante. Au pied de la tribune se réunissaient les nouvellistes et les politiques; ils formaient des groupes animés qui discutaient avec passion, ils répandaient des bruits effrayans, ils faisaient des projets de lois et des plans de campagne, ils n'épargnaient ni les hommes d'état qui n'avaient pas le bonheur d'être populaires, ni les généraux quand ils ne remportaient pas la victoire du premier coup. Un peu plus bas, au-dessous de la Curie et près de la basilique émilienne, se tenait la bourse. Les banquiers avaient leurs boutiques autour de certains passages voûtés qu'on appelait des *Janus*; on les voyait derrière leurs tables occupés à inscrire sur leurs livres de compte l'argent qu'on venait

leur confier, ou celui qu'ils consentaient à prêter sur de bonnes garanties et à d'énormes intérêts. Là se rencontraient les intendans des grandes maisons, les chevaliers engagés dans les fermes publiques, les négocians, les usuriers, les emprunteurs; on y traitait des affaires importantes, on y devenait riche assez vite, mais on y redevenait pauvre plus vite encore : que de fortunes qu'on croyait solides sont venues, suivant l'expression d'Horace, faire naufrage entre les deux Janus!

Le Forum servait encore à donner quelquefois des spectacles populaires, surtout des combats de gladiateurs. Je n'ai pas besoin de dire qu'il était fort encombré ces jours-là. « De tous les jeux, dit Cicéron, c'est celui que la multitude préfère et où elle se porte avec le plus d'ardeur. » On s'entassait pour voir non-seulement dans le voisinage de l'arène, mais sur les degrés des temples ou les terrasses des basiliques, et le long des rues qui montaient au Capitole et au Quirinal. La fête durait souvent plusieurs jours, et elle se terminait d'ordinaire par quelque grand repas où l'on régalait tous les assistans. Les tables étaient dressées sur la place, et qui voulait venait s'y asseoir. Pour qu'on pût regarder et manger à son aise, malgré les ardeurs du soleil, César eut l'idée de faire couvrir le Forum entier avec de vastes voiles qui abritaient tout le monde pendant les trois ou quatre jours que se prolongeait la fête; Dion nous dit que c'étaient des voiles de soie. Cette magnificence devint aussitôt un usage, et même il arriva sous Auguste que, la saison ayant été très chaude, les voiles restèrent tendues tout l'été. Un spectacle plus ordinaire encore que les combats de gladiateurs était celui qu'offraient aux curieux les funérailles des grands personnages. Le cortége traversait toujours le Forum : on y voyait passer ces joueurs de flûte, de trompette ou de clairon, qui assourdissaient toute l'assistance, ces pleureuses qui se déchiraient la figure et s'arrachaient les cheveux, cette foule d'amis, de cliens, de serviteurs attachés à toutes les grandes maisons, enfin ces chars ou ces litières qui portaient les statues des aïeux; le nombre en devait être très considérable quand la famille était ancienne : il y en eut plus de six cents aux funérailles de Marcellus. Ce qu'il est assez difficile de comprendre, ce qui devait rendre l'encombrement incroyable, c'est que ces funérailles ne se détournaient pas du Forum, même quand il était déjà occupé par d'autres assemblées. On le sait par une anecdote célèbre que raconte Cicéron et que beaucoup d'autres ont rapportée après lui. L'orateur Crassus défendait un jour un de ses amis contre M. Brutus, un fort méchant homme, qui portait mal un grand nom et qui, après avoir dévoré sa fortune, gagnait sa vie à faire le métier d'accusateur. L'affaire était vive, car Brutus ne manquait pas d'habileté, et l'ardeur de ses haines le rendait parfois

éloquent. Il avait précisément parlé ce jour-là avec beaucoup d'esprit et accablé son adversaire des railleries les plus mordantes. Tout à coup, pendant que Crassus répondait, le Forum fut traversé par un cortége funèbre; c'était une femme du sang des Brutus qu'on portait au bûcher, entourée de toutes les images de ses aïeux. Crassus, prompt à saisir l'occasion et se tournant vers son rival : « Que fais-tu là tranquillement assis? lui dit-il; que veux-tu que cette vieille femme aille annoncer sur toi à ton père, à tous ces grands hommes dont tu vois les images, à ce L. Brutus qui délivra le peuple du joug des rois? de quel travail, de quelle gloire, de quelle vertu te dira-t-elle occupé (1)? » Et il continua à reproche toute sa vie à l'indigne descendant d'une si grande famille. C'est ainsi qu'un des spectacles qu'offrait le Forum à ceux qui le fréquentaient fournit à l'un des grands orateurs de Rome l'occasion d'un de ses plus beaux mouvemens oratoires.

Mais ce qui appelait surtout la foule au Forum, c'étaient les assemblées politiques. Celles qui s'y réunissaient étaient de trois sortes : 1° les comices législatifs (*consilia plebis, comitia tributa*), où l'on votait des lois; 2° les réunions ordinaires (*conciones*), où l'on n'avait rien à voter, et que convoquait un magistrat qui avait à faire quelque communication au peuple; 3° les procès politiques, qui se plaidaient en présence de tout le monde, devant des jurés tirés au sort et présidés par un préteur. De ces trois sortes de réunions, la première, c'est-à-dire les comices législatifs, était la plus importante; c'était aussi la plus rare. Quelque manie qu'aient les peuples libres de changer sans cesse leur législation, on ne peut pas avoir tous les jours des lois à faire ou à défaire (2). J'ajoute que ce n'était peut-être pas celle où l'on se rendait avec le plus d'empressement. Ces grands discours sérieux, où l'on développe des idées générales, où l'on discute les intérêts de l'état, sont moins à leur place dans les assemblées populaires que dans les réunions restreintes, qui ne renferment que des gens éclairés. La multitude y prend d'ordinaire assez peu de plaisir : ils sont trop calmes et trop froids pour elle. Il fallait à Rome, pour la passionner, qu'une ques-

(1) J'emprunte, pour ce passage de Cicéron, la traduction de M. Villemain. Il a mis en scène cette anecdote, dans son *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, avec un peu de fantaisie peut-être, mais d'une manière fort intéressante. Sa narration, qui produisit un grand effet, commence par ces mots : « Voyez d'ici le Forum tel qu'il n'est plus, cette place immense, arène journalière du peuple-roi, etc. » Il y a là un peu plus d'imagination que de vérité, et l'on vient de voir combien le Forum est loin d'être « une place immense. » Ce que décrit M. Villemain, ce n'est pas « le Forum tel qu'il n'est plus, » c'est le Forum tel qu'il n'a jamais été.

(2) De tous les discours que nous avons conservés de Cicéron, il n'y en a que trois, la Manilienne et deux des discours sur la loi agraire, qui aient été prononcés devant le peuple, pour lui conseiller ou le détourner de voter une loi.

tion personnelle se mêlât aux débats : de là l'importance qu'on y donnait aux procès politiques; ils y étaient aussi fréquens qu'à Athènes, et les hommes d'état passaient leur vie à accuser et à se défendre. Les partis n'avaient pas d'autre moyen de s'attaquer que de traduire réciproquement leurs chefs en justice. C'étaient des spectacles très dramatiques que ceux où l'on voyait un grand personnage entouré de sa famille en larmes, de ses cliens et de ses amis, venir sur le Forum défendre son honneur et sa fortune; aussi la foule était-elle fort empressée à y assister. Elle n'était pas moins nombreuse à ces assemblées que convoquaient les magistrats pour s'entretenir avec le peuple. La démocratie est partout fort exigeante et très soupçonneuse; à Rome comme ailleurs, elle voulait que ceux qu'elle avait nommés aux charges publiques lui rendissent compte de leur conduite. C'était un devoir auquel on ne manquait pas quand on voulait conserver sa confiance. Caton, qui fut un des types les plus accomplis du magistrat populaire, se tenait toujours en relation avec ses commettans. Il les réunissait sans cesse pour leur raconter en détail ce qu'il avait fait, leur disait sur tout son opinion avec cette verve bouffonne qui plaît tant à la multitude, les entretenait des autres et de lui-même, sans ménagement pour ses adversaires, qu'il appelait volontiers des débauchés et des fripons, tandis qu'il ne tarissait pas d'éloges sur sa sobriété et son désintéressement. Le peuple prenait grand plaisir à ces communications, qui lui faisaient sentir sa souveraineté. Dans les momens d'émotion publique, quand on savait qu'un tribun devait parler contre le sénat ou traiter quelque question brûlante, les artisans abandonnaient leurs travaux, les boutiques se fermaient, et de tous les quartiers populaires on descendait en foule au Forum. Ces jours-là, le Forum, encombré de monde, devait paraître bien étroit. Il l'était encore plus quand on y réunissait ces comices législatifs dont je viens de parler. Il fallait prendre alors certaines précautions pour le vote, partager la place en trente-cinq compartimens séparés pour y parquer les tribus, construire ces passages resserrés qu'on appelait des ponts, où les citoyens ne pouvaient passer que l'un après l'autre pour venir déposer dans les corbeilles leur billet de vote. Quand on jette les yeux sur le Forum tel qu'il existe aujourd'hui et qu'on voit le peu d'étendue qu'il occupe, il est vraiment bien difficile de comprendre qu'il ait jamais pu suffire à toutes ces complications et contenir le peuple romain rassemblé.

Il est vrai qu'on nous dit que cette place que nous avons sous les yeux n'était pas tout à fait le Forum de la république, mais celui de l'empire. On suppose que c'est sous l'empire seulement qu'il a été ainsi rétréci, et l'on ajoute qu'il pouvait l'être alors sans aucun inconvénient, le peuple n'ayant plus de lois à y voter; mais cette

supposition n'est pas exacte. Il y a eu sans doute un temps, vers les premiers siècles de la république, où le Forum était plus vide qu'aujourd'hui. A l'exception de quelques temples, qui sont aussi anciens que la ville, il ne contenait alors que de misérables boutiques, les écoles publiques où se rendait Virginie quand elle fut aperçue par Appius, l'étal de boucher où Virginius prit le couteau qu'il enfonça dans le sein de sa fille. Mais à partir du moment où Caton éleva la première basilique, on se mit à y bâtir des monumens de toute sorte. Presque tous ceux que nous y voyons encore ont été construits sous la république: l'empire n'a fait que les réparer. Ils n'ont donc pas empêché les assemblées populaires de s'y tenir. La place était à peu près ce qu'elle est aujourd'hui vers l'époque de César, quand Clodius et Milon s'y livraient de véritables batailles, quand Cicéron y foudroyait Catilina ou Antoine. Une raison d'ailleurs empêche qu'elle ait jamais pu être aussi vaste que notre imagination aime à se la représenter, c'est qu'il fallait qu'il fût possible aux orateurs de s'y faire entendre. Quelque force de poumons qu'on suppose à un Cicéron ou à un Démosthène, il est impossible de se les figurer prononçant leurs discours sur la place de la Concorde.

Les républiques anciennes se trouvaient dans un grand embarras quand elles avaient à construire leurs places publiques; il fallait les faire à la fois assez vastes pour contenir tout un peuple, et assez étroites pour que la voix de l'orateur ne s'y perdît pas. Puisque le Forum de Rome a été pendant plusieurs siècles le lieu ordinaire des assemblées politiques, il faut bien croire qu'il répondait à ces deux conditions. C'est un fait, et l'on doit l'accepter, même quand on ne peut pas très bien le comprendre. — Il nous faut donc admettre d'abord que les orateurs y pouvaient être entendus, alors même qu'ils n'étaient pas très bien écoutés, que leur voix parvenait à dominer ces assemblées bruyantes que l'on comparait aux flots de la mer irritée, où l'on se disait des injures, où l'on se crachait au visage, où l'on se jetait des pierres et des bancs à la tête. Peut-être la situation du Forum nous aide-t-elle à comprendre ce qui nous paraît d'abord un véritable prodige. Il est placé dans une sorte de bas-fond auquel on arrive par des rampes rapides. Vers le Capitole, c'est un vrai précipice; la pente est plus douce à l'extrémité opposée, vers l'arc de Titus, mais elle est encore assez prononcée; de tous les côtés, comme on disait, « on descendait » au Forum. Quand on songe que cette disposition des lieux, que le peu d'étendue de la place, que ces collines qui l'entourent, ces édifices qui l'enferment, sont très favorables à la voix, il devient un peu moins étonnant que les orateurs s'y soient fait entendre et qu'ils aient pu produire ces grands effets qu'on nous rapporte. — Il nous faut admettre

aussi, malgré la surprise que nous éprouvons, que ce Forum, qui nous paraît si étroit, a pu contenir tous ceux qui voulaient assister à quelque procès important, ou qui venaient apporter leurs suffrages un jour de vote. Peut-être, après tout, le nombre de ces votans était-il moins considérable que nous ne sommes tentés de le croire; peut-être la place n'était-elle suffisante que parce qu'une partie de ceux qui avaient le droit d'y venir restaient chez eux. Vers la fin de la république, à mesure que les assemblées populaires devenaient plus orageuses, les gens sages et modérés, qui dans tous les pays sont les plus timides, prirent l'habitude de s'en éloigner. Quand on vit qu'elles se terminaient d'ordinaire par des rixes sanglantes, ceux qui craignaient le bruit cessèrent d'y paraître. Cicéron se plaint avec amertume de cette désertion des comices, et parle de certaines lois qui ont été votées par quelques citoyens à peine et qui même n'avaient pas le droit de voter. C'est ce qui explique que tant de Romains aient si aisément accepté l'empire; il leur était assez indifférent d'être privés des droits politiques auxquels ils avaient eux-mêmes renoncé.

Le Forum finit pourtant, sous l'empire, par paraître trop petit; les assemblées populaires n'existaient plus alors, mais les promeneurs, les oisifs, les curieux, devenaient de plus en plus nombreux, et les étrangers arrivaient de tous les coins du monde. On prit le parti, non pas d'agrandir l'ancien Forum, ce qui n'aurait pu se faire qu'en détruisant des monumens historiques, mais d'en bâtir d'autres autour de lui. César commença, les autres princes l'imitèrent, et comme chacun d'eux tenait à effacer ses prédécesseurs, les dépenses devinrent à chaque fois plus considérables et les constructions plus belles. C'est ainsi qu'on parvint à créer, au cœur de la cité souveraine, le plus bel ensemble de monumens et de places publiques dont une ville se soit jamais honorée. L'étranger qui entrait à Rome par la voie Flaminienne, et qui, après avoir traversé le Forum de Trajan, celui de Nerva, de Vespasien, d'Auguste et de César, arrivait enfin dans l'ancien Forum romain, où la beauté des édifices était relevée par la grandeur des souvenirs, devait être étrangement surpris de ce spectacle. Quelque grande idée qu'il se fût faite dans son pays des merveilles de Rome, il lui fallait reconnaître que ses rêves restaient fort au-dessous de la réalité; il sentait bien qu'il se trouvait dans la capitale du monde, et il revenait chez lui plein d'une admiration qui ne s'effaçait pas pour cette ville sur laquelle tout l'univers avait les yeux et qu'on n'appelait plus, depuis le second siècle, que « la ville sacrée! »

GASTON BOISSIER.

LES MÉMOIRES

D'UN

HUMANISTE AMÉRICAIN

GEORGE TICKNOR.

Life, Letters and Journals of George Ticknor, 2 vol. London 1876.

I. — LA JEUNESSE DE TICKNOR.

Les études littéraires possèdent, dit-on sans cesse, le précieux privilége de former le goût, d'affiner l'esprit, de redresser le jugement. Celui qui s'est imprégné de l'antiquité classique au point de mériter le beau titre d'humaniste doit être par conséquent un appréciateur éclairé des hommes et des événemens, à la condition qu'il ne subisse pas l'influence des préjugés nationaux, des amitiés ou des haines particulières. Peut-être est-il rare pour ce motif de rencontrer un critique parfait en notre société européenne, tant il y faudrait de savoir et d'impartialité. Un Américain, arrivant du Nouveau-Monde avec une préparation suffisante, serait mieux en état de nous juger, pourvu qu'il en eût le loisir et les occasions. Pour beaucoup de gens superficiels, l'Amérique n'est qu'un pays de politiques sans foi, de négocians sans scrupules, de pionniers sans éducation. Là plus qu'ailleurs ceux qui font le plus de bruit et dont on parle le plus sont aussi ceux qui le méritent le moins. Cependant en dehors de la foule qui marche à la fortune par la voie la plus courte, on rencontre aux États-Unis des savans, des lettrés, peu d'artistes il est vrai, parce que la culture des arts ne se développe

que par l'exemple et la tradition; mais personne n'ignore que l'instruction primaire y est à peu près universelle, que l'enseignement des lettres et des sciences s'y donne dans des universités bien dotées, qu'il s'y est trouvé déjà des poètes et des historiens dont la renommée a franchi l'Atlantique. Boston, la patrie de Franklin, est entre toutes la ville de l'intelligence. C'est là qu'a vécu Ticknor, dont les mémoires posthumes nous apportent de curieuses révélations sur la société européenne à trois époques différentes. Il est venu en Europe en 1815, en 1835, en 1856, c'est-à-dire, en ce qui concerne la France, sous trois règnes différens. Il a séjourné huit ans dans l'ancien monde, allant de Dresde à Madrid, de Londres à Rome, en passant par Paris bien entendu, quoique par instinct il se défie un peu de notre pays. La littérature lui a donné accès auprès des écrivains connus, ses qualités personnelles lui ont ouvert les portes des salons politiques; le soir il n'a jamais manqué d'inscrire sur son journal de voyage les impressions de la journée avec une finesse, avec une sagacité que le lecteur ne peut méconnaître même lorsqu'il est impossible de partager tout à fait son opinion. Enfin, et ce n'est pas le moindre de ses mérites, il est animé d'une bienveillance uniforme pour quiconque ne blesse pas ses convictions politiques ou religieuses. En religion, il est protestant rigoriste, comme un vrai descendant des puritains du XVIe siècle, qui préférèrent s'expatrier plutôt que de sacrifier leurs croyances. En politique, il est fédéraliste comme Washington, avec un dédain complet pour la populace, avec un respect profond pour la souveraineté du peuple, avec une confiance absolue dans l'avenir de la liberté. Certes il dut produire un effet singulier dans le monde presque exclusivement monarchique, souvent même absolutiste, qu'il fréquentait dans les capitales européennes. On s'imagine volontiers qu'il dut y avoir le succès de curiosité qu'avait obtenu son compatriote Franklin un demi-siècle auparavant. Il s'agit ici non point de ce qu'on a pensé de lui, mais de ce qu'il a pensé des autres. Il faut sans doute faire un choix dans les récits qu'il a laissés. Cependant c'est beaucoup de n'être forcé par les convenances que d'effacer un mot çà et là.

I.

George Ticknor naquit à Boston le 1er avril 1791. Son père, qui possédait une bonne instruction pour l'époque, avait d'abord été maître d'école. Soit fatigue, soit désir d'arriver plus vite à l'aisance, il devint ensuite épicier et acquit dans le commerce une fortune indépendante. Sa mère, veuve en premières noces d'un M. Curtis dont elle avait eu plusieurs enfans, s'était faite elle-même institu-

trice à une époque où elle était presque sans ressources. Le jeune George pouvait donc recevoir à la maison paternelle les élémens d'une bonne éducation. A quatorze ans, on le mit au collége de Dartmouth. Il n'y apprit que peu de chose, dit-il. Un peu plus tard, un ami de son père, qui lui faisait lire les classiques latins et grecs, l'admettait après la leçon, malgré son jeune âge, dans un cercle choisi d'hommes de lettres et de savans. Cette introduction prématurée dans le monde contribua sans doute à lui donner les façons polies qui le firent bien accueillir plus tard en Europe. Un réfugié français lui avait assez mal enseigné le français et l'espagnol. Ces études incomplètes lui laissèrent par bonheur un goût prononcé pour les langues anciennes. L'âge était venu de choisir une profession : il entra chez un homme de loi; mais le droit ne lui plaisait guère. Son stage terminé, il fut cependant admis au barreau. Après une année d'essai, son père comprit que la vocation l'appelait ailleurs. Il fut donc convenu qu'il se préparerait à l'enseignement, que dans ce dessein, après deux ou trois ans de préparation, il irait en Europe achever ses études à une université allemande.

Le jeune Ticknor ne connaissait de l'Allemagne que ce qu'il en avait appris dans le livre de Mme de Staël, récemment publié. Un Anglais qui avait habité Gœttingue lui fit une si merveilleuse description de l'université de cette ville qu'il se persuada tout de suite que nulle part les études ne devaient être si agréables et si utiles. Mais il fallait apprendre l'allemand au préalable; or il n'y avait personne à Boston qui connût cette langue. Enfin il découvrit dans le voisinage un certain docteur Brosius, originaire de Strasbourg, qui voulut bien lui donner des leçons, en le prévenant toutefois que sa prononciation alsacienne n'était pas correcte. Après bien des recherches, il trouva ici une grammaire, ailleurs un dictionnaire. La bibliothèque de John Quincy Adams, alors en Europe, lui fournit un exemplaire du *Werther* de Goethe. Aurait-on cru que les relations entre l'Allemagne et la Nouvelle-Angleterre fussent alors si rares?

Il est nécessaire de dire en quelques mots ce qu'était en ce temps la ville de Boston. Il ne s'y trouvait que 18,000 habitans, — il y en a plus de 250,000 aujourd'hui, — tous ou presque tous nés dans le pays et d'origine anglaise. Le puritanisme des premiers colons s'y était assez bien conservé; la vie, les mœurs étaient graves et austères. La secte des unitariens, dont le docteur Channing et M. Buckminster, tous deux amis et protecteurs de Ticknor, avaient été les fondateurs dans le Massachusetts, comptait d'assez nombreux prosélytes. Mgr de Cheverus y créait, en 1803, la première église catholique. En somme, les sentimens religieux de la population étaient accentués au point qu'une discipline étroite régnait dans la cité

aussi bien que dans les familles. L'instruction primaire était très répandue; il n'y avait guère de maisons qui ne possédassent, outre la Bible, quelques bons livres de prose et de poésie; mais un jeune homme studieux n'y trouvait point les ressources nécessaires pour étendre ses études au-delà du niveau moyen.

Boston était déjà un grand centre de commerce, quoiqu'on n'y vît pas encore de grandes fortunes. Par compensation, les pauvres étaient peu nombreux. Le luxe était modéré, même chez les riches: personne n'était oisif; mais chacun en prenait à son aise, parce que l'ardeur extrême du gain n'avait pas développé l'âpreté de la concurrence. L'hospitalité s'y exerçait avec simplicité, comme il convient à des gens imbus de maximes si sévères. En politique, la majorité des citoyens appartenait au parti fédéral, surtout dans les classes riches et bien élevées. Ecclésiastiques, hommes de loi, médecins, négocians, tous fédéralistes, avaient accueilli avec sympathie les débuts de la révolution française; ils s'en étaient détournés avec horreur lorsque les excès étaient arrivés. Comme à Athènes, comme à Rome, la population mâle s'assemblait pour délibérer dans les grandes occasions; en ces circonstances, les hommes les plus considérés ne dédaignaient pas de haranguer la foule. Washington était le héros favori des Bostoniens. Au jour de sa mort, toutes les boutiques se fermèrent, les affaires furent interrompues; tous, même les enfans, se mirent un crêpe au bras.

Ne comprend-on pas que Ticknor, instruit et bien doué comme il l'était, ait conservé toute sa vie, par l'influence de ce milieu où il avait été élevé, le goût de la liberté et le respect des traditions? Nos alternatives de despotisme et de révolution lui devaient déplaire au même degré, l'organisation aristocratique de l'Angleterre lui sembler mauvaise. Cependant il commençait la vie à son tour par un acte qui parut sans doute révolutionnaire à quelques-uns. En ce temps, un jeune homme intelligent, de bonne famille et de goûts littéraires, ne pouvait être que *clergyman* ou avocat. Il possédait toutes les qualités voulues pour la première de ces professions, la foi, la pureté du cœur, une élocution facile; néanmoins l'état ecclésiastique ne l'attirait pas. Il choisit le barreau, et s'en dégoûta presque aussitôt. A vingt-trois ans, il changeait déjà de carrière. Il existait dans le Massachusetts de grands établissemens d'instruction publique; les professeurs y manquaient sans doute plus que les élèves. Résolu de se livrer désormais tout entier aux études littéraires, George Ticknor se dit qu'après avoir passé quelques années en Italie, en France, en Allemagne, même en Grèce, s'il était nécessaire, il reviendrait mieux préparé pour l'enseignement public et que, dans cette carrière nouvelle plus que dans toute autre, il se rendrait utile à ses concitoyens.

Ce projet arrêté, il commence par une excursion à New-York, Washington et Richmond, pour s'habituer peut-être à vivre loin de sa famille, et avec l'intention de recueillir des lettres de recommandation pour son grand voyage d'Europe. Dès ce moment, il ouvre son journal de voyage; dès lors aussi il montre la singulière aptitude, dont il profita tant plus tard, à s'introduire aisément près des personnages que les lettres, les arts ou la politique mettent en évidence. On sait quelle adresse les journalistes américains, bientôt imités en cela par leurs confrères d'autres pays, ont déployée en ces derniers temps pour obtenir des entrevues avec le héros du moment : Ticknor avait de naissance le génie de ces *interviewers*; plus discret, il ne communiquait qu'à ses amis intimes le résultat de ses visites ou même il en enfouissait le souvenir dans ses papiers. Pour débuter, le voilà à Washington avec une invitation à dîner chez le président Madison. A son arrivée à la Maison-Blanche, il ne trouve ni aide-de-camp, ni secrétaire pour l'introduire. Le président le reçoit lui-même, le présente à mistress Madison. La réunion se composait d'une vingtaine de personnes, deux ou trois officiers en épaulettes avec des mines vulgaires, des membres du congrès qui n'avaient pas l'air de se connaître. La situation politique était alors assez critique : les Anglais avaient mis le siége devant la Nouvelle-Orléans; on craignait à chaque instant d'apprendre que cette ville était tombée en leur pouvoir. On passe dans la salle à manger; Ticknor, se tenant en arrière avec la modestie qui convient à son âge, se dirigeait vers le bas bout de la table, lorsque le président l'appelle et l'installe tout confus à la place d'honneur, entre lui-même et mistress Madison. Tel était l'usage, paraît-il, à Washington. Cette singulière marque d'estime s'expliquait d'ailleurs par une recommandation fort chaude de son compatriote l'ancien président John Adams. Après un moment d'embarras, il était homme à profiter de cette heureuse entrée dans le monde; mais de quoi parler? M. Madison, outre que les événemens le rendaient sombre, semblait ne pas savoir à qui il avait affaire. Mistress Madison, bonne femme, de manières avenantes, paraissait n'avoir aucun usage. La conversation devait porter de préférence sur ce que l'on appelle en langage parlementaire des questions ouvertes, des questions sur lesquelles on peut différer d'avis sans se compromettre. L'éducation et la religion en firent tous les frais. Sur le premier point, on s'entendait sans doute à merveille, et sur le second aussi, bien qu'il y eût presque autant d'opinions que de convives. L'un était quaker, l'autre unitarien ou épiscopalien.

Cette sèche description d'un dîner ne donne-t-elle pas tout de suite l'idée de ce qu'était déjà, de ce que fut plus tard le salon d'un président démocrate? A Monticello, chez le fédéraliste Jefferson,

l'aspect est tout autre. Au sortir des affaires publiques, Jefferson s'est retiré, ainsi que l'avait fait Washington avant lui, dans une jolie habitation, construite à la française, au sommet d'une montagne, dans une situation admirable. Le *hall*, qui sert de vestibule, et les salles de réception sont pleins de souvenirs, d'objets d'art, de tableaux. On y remarque les portraits de Lafayette, en général de la république, et de Franklin, avec le costume original qui, non moins que son caractère, fit son succès à Versailles. La bibliothèque est bien garnie, bien classée, ce qui est plus rare. Jefferson, alors âgé de soixante-douze ans, vit entouré de ses enfans, en bon propriétaire campagnard, faisant chaque jour de longues courses à cheval, s'occupant avec intelligence de ses affaires personnelles et fort peu de la politique. En vérité, ces deux visites se complètent; celle-ci montre ce que les États-Unis étaient au moment de la déclaration d'indépendance, celle-là ce qu'ils allaient devenir au XIXe siècle.

On le voit, Ticknor apparaît déjà, dès cette première excursion au dehors de la famille, comme un observateur attentif et sagace, habile à saisir dans la physionomie des gens ce qui peint le mieux leur caractère. Ses portraits à la plume doivent être ressemblans, tant il y met de mouvement et de vie. L'occasion se présentera plus d'une fois par la suite d'en reproduire quelques-uns des plus frappans. En voici un de cette première partie de sa jeunesse qu'il serait dommage de passer sous silence; c'est celui de Jeffrey, l'éditeur de la *Revue d'Édimbourg*, qui s'était épris en Écosse d'une jeune Américaine, et qui, malgré les rigueurs de l'hiver, malgré la guerre, arrivait à New-York pour l'épouser au commencement de 1814. La société de Boston lui avait fait fête. Ticknor n'eut garde de manquer l'occasion d'entrer en relations avec l'un des littérateurs les plus en vue de l'époque.

« Imaginez que vous avez devant vous un petit homme, court et gros, avec la figure rouge, les yeux et les cheveux noirs... Il entre dans le salon d'un air satisfait, d'une allure légère et presque fantasque, au point que vous oubliez au premier coup d'œil la dignité et la sévérité de la *Revue d'Édimbourg*, et que vous vous le figurez frivole, vain, hautain. Il vous accoste librement et familièrement : vous vous sentez à l'aise, la conversation s'entame sans cérémonie; mais, je l'ai observé plus d'une fois, cela ne plaît guère à ceux qui ont la délicatesse et le décorum d'une société raffinée. M. Jeffrey a souvent soulevé contre lui des préjugés, même avant que l'on eût entendu le son de sa voix. On ne peut cependant rester longtemps avec lui sans comprendre son vrai caractère, car il entre dans la conversation, comme dans la chambre, avec assurance et vivacité. Qu'on mette en avant un sujet, n'importe lequel, il s'élance, et ce qui vous frappe tout d'abord, c'est sa prodigieuse facilité.

« Il vomit un torrent de remarques. Cette ardeur et cette volubilité vous amusent quelque temps; vous oubliez de vous demander si cela signifie quelque chose. Lorsque vous en êtes à y regarder de près, vous constatez avec surprise que, nonobstant cette singulière abondance, la langue n'a jamais été plus vite que la pensée. Vous êtes étonné de découvrir qu'à l'inverse d'autres orateurs impétueux il ne se livre jamais à l'amplification, il ne se répète jamais pour se donner le temps de réunir ou d'arranger ses idées. Ce discours, poursuivi avec tant de vigueur et d'éloquence que vous avez peine à le suivre, est aussi logique, aussi solide que si l'orateur luttait sur les bancs de l'école pour gagner un prix ou devant un tribunal pour obtenir un arrêt.

« Avec tout cela, il conserve à vos yeux une évidente simplicité de caractère. Vous êtes certain qu'il ne fait rien pour l'effet, pour la montre; qu'il ne choisit point son sujet, qu'il ne mène pas la conversation en sorte de déployer ce qu'il sait et ce qu'il peut; qu'il n'a pas l'ambition de passer pour un homme d'esprit, et que, s'il a eu le bonheur de découvrir de bons argumens, il ne regarde pas autour de lui, à l'instar de certains grands hommes, pour constater l'impression produite sur les auditeurs. Bref, vous ne pouvez être avec lui une heure durant sans vous convaincre qu'il n'a ni artifice ni affectation, qu'il parle non pas pour triompher ou pour faire preuve d'habileté, mais bien parce que son cerveau est plein et que la conversation lui plaît.

« Néanmoins M. Jeffrey n'a pas eu les suffrages de tout le monde. Plus d'un se plaint qu'il soit impérieux, qu'il ait l'air de se croire d'une espèce supérieure aux personnes qui l'entourent, qu'il se soit tant habitué à parler qu'il ne veut plus écouter, et qu'il soit si rassasié d'admiration que c'est pour lui une nourriture vulgaire. Ces plaintes ont quelque fondement; mais je pense que les circonstances l'excusent. Il possède en quantité suffisante les qualités aimables qui constituent la politesse; mais il ne sait pas les distribuer en proportions judicieuses. Il montre à chacun la même déférence : cette politesse flatte ceux qui n'ont pas coutume d'attirer l'attention; elle est un désappointement pour les autres que l'habitude de recevoir les hommages a convaincus que ces hommages leur sont toujours dus... Vous en conclurez que M. Jeffrey m'a beaucoup plu (1). »

(1) Peut-être est-il besoin de faire observer que, dans les citations que contient cette étude, on n'a pas traduit à la lettre le texte de l'auteur américain; on a voulu plutôt reproduire le ton, le mouvement des idées. Le style de Ticknor a des défaillances : quelques mots y reviennent avec abus; il y a des longueurs ou des répétitions. Les collaborateurs bénévoles grâce auxquels mistress Ticknor a pu compiler ces deux volumes se sont fait scrupule probablement de corriger les écrits de leur ami défunt. Ils ont eu raison d'en agir ainsi, c'est incontestable. Ici la même réserve ne nous est pas imposée.

Le fait est que rencontrer Jeffrey était une rare bonne fortune pour le jeune humaniste américain qu'attiraient les réputations littéraires de l'ancien monde. Il y avait tout au plus douze ans, dans la vieille ville tory d'Edimbourg, en compagnie de Sydney Smith, de Horner et de Brougham, Jeffrey avait lancé le nouveau recueil dont les opinions libérales, la critique impartiale, avaient obtenu tout de suite une notoriété que la presse semi-périodique ne connaissait pas encore.

George Ticknor s'embarqua pour l'Europe le 16 avril 1815, en compagnie de quelques amis, M. et Mme Perkins, — cette dernière avait été remarquée par Talleyrand, durant son exil aux États-Unis, comme l'une des plus belles personnes qu'il eût jamais vues, — M. Edward Everett, professeur à Harvard College et plus tard l'un des hommes d'état les plus distingués de l'Union, les deux fils de John Quincy Adams qui allaient rejoindre leur père, ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Ils étaient tous partis, convaincus que l'Europe était en paix et que Louis XVIII régnait tranquille aux Tuileries. En vue de Liverpool, le pilote leur apprit le retour de l'île d'Elbe : cet événement imprévu ne leur promettait rien de bon. Les fédéralistes étaient par principe aussi hostiles à l'empire que les tories anglais. Aussi quel ne fut pas l'étonnement de Ticknor en reconnaissant que l'opinion était loin d'être unanime dans la Grande-Bretagne. A Liverpool, on ne voulait pas recommencer la guerre. Sur le chemin de Londres, il s'arrête quelques heures chez un savant érudit, le docteur Parr, qui lui dit : « Monsieur, je croirais manquer à mon devoir si je me mettais au lit le soir sans avoir prié pour le succès de Napoléon. » Bien plus, sir James Mackintosh avait écrit pour la *Revue d'Édimbourg*, que notre voyageur appréciait tant, un article fort bien fait en vue de démontrer qu'il fallait éviter la guerre, parce qu'elle serait désastreuse pour l'Angleterre. Le numéro de ce recueil était imprimé, prêt à être distribué, lorsque les nouvelles de Waterloo arrivèrent à l'improviste. L'article fut remplacé à la hâte par une dissertation sur la phrénologie. Ticknor se trouvait en visite chez lord Byron au moment où l'on vint annoncer à celui-ci la victoire de Wellington. « J'en suis vraiment désolé, s'écria le grand poète; je ne vivrai donc pas assez pour voir la tête de Castlereagh sur un poteau. »

Au surplus, il n'avait pas traversé l'Océan dans un dessein politique. Les arts, la littérature, les sciences, voilà ce qui l'intéressait. S'il n'avait qu'un mois à donner à Londres, du moins il y arrivait à la meilleure époque de l'année, au milieu de ce qu'on appelle la saison, lorsque le parlement est assemblé et que toutes les sommités sociales sont réunies dans la métropole. Tout était nouveau pour lui, aussi bien dans la campagne, dont les cultures bien soignées le ra-

vissaient, que dans la ville, dont la grandeur l'étonnait, car il n'y avait pas encore en Amérique d'agglomération d'un million d'habitans. D'ailleurs on lui rendait bien en curiosité la monnaie de ce qu'il avait apporté. Quelqu'un qui ne se souvenait plus que la Nouvelle-Angleterre eût été jadis une colonie britannique lui manifestait sa surprise de ce qu'il parlait si bien l'anglais qu'on ne l'aurait pas supposé étranger à première vue. Le lion de la saison était cette année sir Humphry Davy, qui, jeune encore et simple professeur à l'Institution royale, était devenu à la mode autant par de brillantes qualités personnelles et par un riche mariage que par ses découvertes scientifiques. C'est de lady Davy que Mme de Staël disait qu'elle avait tous les talens de Corinne sans en avoir ni les défauts ni les extravagances. Ticknor avait apporté des lettres de recommandation pour Gifford, l'éditeur de la *Quarterly Review*; celui-ci l'introduisit chez le libraire Murray, où s'assemblaient à de certains jours les écrivains en renom de l'époque, Disraeli, le père du ministre actuel, l'historien Hallam, lord Byron lui-même dans tout l'éclat de sa réputation. Tout ce monde fit le meilleur accueil au jeune Américain. Sir Humphry Davy lui remit des lettres pour Mme de Staël et pour de La Rive, lord Byron lui en donna pour Fauriel et pour Ali-Pacha. On le voit, il commençait son tour d'Europe sous d'heureux auspices.

Le 4 août, il arrivait à Gœttingue avec son ami Everett : tous deux avaient l'intention d'y faire un long séjour afin de compléter leurs études. L'université de cette petite ville était la plus florissante de toute l'Allemagne. Fondée par George II, roi d'Angleterre et de Hanovre, elle était restée en quelque sorte sous le patronage de la couronne britannique jusqu'à l'invasion française. Plus tard, sa situation géographique l'avait préservée; tandis que Halle, Leipzig, Iéna, étaient bouleversées, Gœttingue restait calme sous le gouvernement de Jérôme, roi de Westphalie. Ce monarque avait bien fait mine de se fâcher lorsque professeurs et étudians, après la retraite de Moscou, ne dissimulèrent plus leur haine contre les Français. En somme, il n'y eut que des menaces et point de mesures de rigueur. La paix faite, l'université se retrouva intacte avec son corps enseignant, sa bibliothèque, ses dotations. Avec ses 10,000 habitans, Gœttingue était bien l'asile le plus agréable qu'un étudiant studieux pût rêver : une population peu nombreuse et façonnée tout entière à la vie universitaire, une bibliothèque de 200,000 volumes, riche surtout en ouvrages modernes, où chacun pouvait puiser à son aise, quarante professeurs titulaires et tout autant de professeurs suppléans, parmi lesquels plusieurs, tels que Gauss, Blumenbach, dont la réputation etait universelle. Quant aux relations mon-

daines que Ticknor avait recherchées à Londres comme à Boston, elles lui faisaient ici défaut. Les habitans se montraient bienveillans, obligeans, et c'était tout. Il n'y avait nulle occasion pour ce libre échange de sentimens et d'opinions qui est un des grands plaisirs de la vie; d'autres plaisirs il n'avait souci. Il ne lui restait que le travail; il s'y livrait avec ardeur, étudiant l'allemand avec l'un, le grec avec un autre, l'italien avec un troisième. Il comprenait enfin ce que c'est que l'érudition, ce que ses anciens maîtres de Boston ne soupçonnaient même pas. La vie bruyante de ses compagnons d'étude ne l'attirait nullement; il n'aimait ni leurs petites sociétés secrètes, ni leurs duels, ni leurs longues séances à la brasserie. S'il passait parfois la soirée autrement qu'en compagnie de ses livres, c'était chez le naturaliste Blumenbach, un homme du savoir le plus intéressant et le plus varié, anthropologue prématuré qui avait collectionné 173 crânes de tous les peuples et de tous les pays et s'en amusait à faire avant le temps un classement des races humaines. Un soir aussi, Everett et Ticknor eurent l'honneur d'être admis à un club littéraire composé de vingt-quatre membres, moitié professeurs et moitié étudians. Ce club littéraire n'est au surplus, observe-t-il finement, qu'un prétexte pour souper ensemble tous les quinze jours, comme toutes les institutions de même genre. Les deux Américains y jouaient le rôle de bêtes curieuses, ajoute-t-il encore : ils venaient de si loin que l'on s'étonnait de leur voir la peau blanche et les façons d'hommes civilisés.

On imagine bien que les dissertations sur la littérature et sur la philosophie allemandes ne font pas défaut dans les notes de notre voyageur. Ce qu'il en dit peut être omis, car le sujet n'a plus pour nous l'attrait de la nouveauté. Il y a une page cependant qui mérite d'être reproduite, ne fût-ce que pour montrer ce qu'il possédait de perspicacité. Il s'agit de la république des lettres, une utopie en Angleterre à cause du patronage qu'exerce l'aristocratie, en France où tout le mouvement intellectuel se concentre autour de Versailles ou de Paris, en Italie et en Espagne en raison de l'absolutisme des gouvernemens qui ne tolèrent ni la liberté de penser ni la liberté d'écrire.

« En Allemagne, par la force des circonstances et du caractère national, la démocratie littéraire a pu naître et se développer. Ici le patronage ne peut s'étendre, parce que les citoyens sont pauvres et que les gouvernemens ont trop peu d'importance. Il n'y a pas de splendeur royale lorsqu'il n'y a pas de métropole, et quant à la tyrannie, elle n'a jamais été bien pesante, sauf au temps de l'occupation française; alors elle a été trop courte pour exercer un effet durable, surtout avec la réaction qui l'a suivie.

« Les hommes de lettres n'ont donc jamais compté que sur leurs talens et sur leurs efforts pour gagner leur vie et acquérir une réputation; ils ont toujours parlé une autre langue, ils ont eu d'autres sentimens, d'autres mœurs, un autre but, ils se sont inspirés d'une autre littérature (la littérature française, qui cependant passe de mode), ils se sont séparés graduellement des hommes politiques, la scission est devenue si complète qu'ils forment une classe à part dans toute l'Allemagne et qu'ils ne sont plus depuis longtemps soumis à d'autre influence que l'opinion générale de leur propre corporation. Sous ce rapport, ils ont créé une véritable république des lettres en Allemagne. Elle ne comprenait d'abord qu'une petite partie de ce vaste territoire, tout au plus la Saxe, la Prusse et le Hanovre, avec les petits états d'alentour; à mesure que s'étendaient l'enseignement protestant, les idées philosophiques et les universités libérales, les limites de cet empire idéal s'éloignaient en même temps.

« La Suisse allemande s'y est jointe, puis le Danemark et une partie de la Pologne; plus tard le roi de Bavière, en établissant des gymnases et une académie sur le modèle allemand, et en appelant à son aide les protestans du nord, l'empereur Alexandre en attirant les professeurs allemands dans ses universités, ont presque annexé la Bavière et la Russie à cette ligue littéraire. Ainsi, sans bruit et presque sans attirer l'attention, de Berne à Saint-Pétersbourg, de Munich à Copenhague, une république s'est formée, à travers tous les gouvernemens, grands ou petits, indépendante de tous, dont l'activité embrasse toutes les branches de la littérature, dont la grandeur garantit contre toute oppression le mérite individuel. En définitive, la puissance accumulée qu'elle exerce sur l'opinion publique est telle que rien de ce qui tombe sous son influence ne lui résistera.

« Je puis vous montrer par des exemples combien ce système est efficace, à quel point les hommes de lettres sont séparés d'opinion et de sentiment des autres classes de la société. Lorsque vous parlez à un individu quelconque de la patrie, vous vous apercevez qu'il entend par ce mot le district particulier dans lequel il est né, la Prusse, la Hesse ou tout autre; l'affection qu'il porte à ce coin de terre est même aussi exclusive, aussi véhémente chez lui que chez John Bull ou chez un véritable Américain. Causez avec un homme de lettres, vous verrez au contraire que la patrie est pour lui l'Allemagne et les territoires voisins où le savoir allemand et les idées philosophiques se sont répandus. Prenez un homme d'état ou un militaire de la Prusse, du Hanovre, de la Hesse, il aura horreur de s'expatrier, de quitter son drapeau; mais un professeur ou un rec-

teur de gymnase va volontiers d'un pays à l'autre; il est aussi bien chez lui à Cassel qu'à Marbourg, à Berlin qu'à Halle. »

Cette lettre ne semble-t-elle pas écrite d'hier? Elle est datée du 20 juin 1816. Ainsi, dès cette époque, l'unité allemande était faite pour les savans et pour les écrivains. L'histoire contemporaine nous apprend qu'elle est en effet née dans les universités, qu'elle y a trouvé ses plus chaleureux défenseurs et qu'elle y a encore ses plus ardens prosélytes.

Ce n'est pas de Gœttingue seulement que Ticknor rapportait ces impressions. Pendant les vacances, il avait visité Dresde, Leipzig et Berlin. En passant à Weimar, il avait fait une visite à Goethe, déjà vieux et vivant presque dans la solitude, comme un homme qui n'avait plus de compagnon digne de lui depuis que Wieland, Herder et Schiller étaient morts. Goethe se plaint qu'il n'y ait pas d'éloquence en Allemagne, le prêche est une déclamation monotone, il n'y a point de parlement; l'inspiration apparaît quelquefois dans la chaire du professeur, là elle n'est point à sa place, l'éloquence n'enseigne pas. Ailleurs le jeune voyageur rencontre des érudits dont le nom est allé jusqu'en Amérique; tous vivent avec simplicité, tous l'accueillent avec cordialité; mais une société vivante, animée, où les questions du jour se puissent discuter soit en discours substantiels à la mode anglaise, soit en conversations légères, comme cela se fait en France, une telle société ne semble pas exister en Allemagne. L'intelligence allemande vit de philosophie, de philologie, et non de beau langage.

II.

Ticknor quittait l'Allemagne en avril 1817. Vingt mois de séjour l'avaient si bien discipliné qu'il venait en France en d'assez mauvaises dispositions. Le changement de caractère le surprend tout d'abord; à mesure qu'il avance, de Francfort à Strasbourg, le peuple semble plus gai, plus ouvert, plus habitué à la vie du dehors, mieux habillé et en définitive plus léger. Dès Lunéville, il se sent vraiment en un tout autre pays. Gens, maisons, sabots, plaisanteries, tout est français. Quelque mal disposé qu'il fût, enclin à l'enthousiasme, les occasions d'admirer ne lui devaient pas faire défaut. Pour son début à Paris, il entre au Théâtre-Français. On jouait une médiocre tragédie, *Iphigénie en Tauride*; mais Talma représentait Oreste. La littérature grecque, que Ticknor a étudiée avec tant de dévotion dans les universités et dans les musées de l'Allemagne, la voilà vivante, palpitante sur la scène. Talma est un Grec par le costume, par les gestes, par les attitudes. Lorsqu'il se croit pour-

suivi par les furies, il est impossible de douter qu'il ait lu et compris Euripide; lorsqu'il tombe à l'agonie, il se donne la posture de Laocoon. L'antiquité classique ne se révèle-t-elle pas sous cette forme mieux encore que par les leçons arides d'un professeur?

On ne l'a pas oublié; Ticknor avait été séduit par les écrits de Mme de Staël. A quelques jours de là, il était admis à dîner chez elle ou plutôt chez la duchesse de Broglie, qui tenait le salon de sa mère, déjà fort malade. Il y avait peu de monde : sir Humphry Davy et lady Davy, qu'il avait connus à Londres, le baron de Humboldt, le duc de Montmorency-Laval, Auguste de Staël, Auguste Schlegel. Ce dernier était un Allemand dont l'existence avait été bizarre. Poète et critique de talent, de même que son frère Frédéric, il avait été professeur à Iéna, s'y était marié, puis avait donné sa démission et avait accompagné Mme de Staël dans ses voyages en Allemagne, en Italie, en Suède, en Angleterre. Usé par les chagrins ou par les remords d'une vie manquée, il vivait à Paris, conservant dans les cercles les plus gais la mine d'un professeur allemand, un contraste, paraît-il, qui n'était ni naturel ni gracieux. Quelle impression cette réunion d'élite fait-elle sur le voyageur?

« C'était la première fois que je ressentais le charme et l'esprit de la société française dont on a tant parlé depuis Louis XIV. Il est curieux qu'en cette occasion plus de la moitié des assistans étaient étrangers, et que même les deux qui parlaient le plus étaient Allemands. Il est vrai que le baron de Humboldt et M. Schlegel sont restés si longtemps en France qu'ils ont perdu leur nationalité en tout ce qui concerne le monde, semblables au baron Grimm et au prince de Ligne, qui étaient devenus plus amusans que des Français... La conversation fut mise sur l'Amérique du Sud, dont tout le monde parle depuis la publication de l'abbé de Pradt, qui prédit qu'elle s'émancipera bientôt. Tous les républicains de Paris partagent cette espérance, Mme de Staël en tête; mais le baron de Humboldt est d'un autre avis, quoiqu'il le désire autant qu'eux. »

C'était avec autant d'émotion que de respect que Ticknor s'était approché de Mme de Staël. Son âme était pleine des mêmes sentimens lorsqu'il se rencontrait avec le général Lafayette, ce vieil ami de Washington, avec Humboldt, l'un des savans qui ont le mieux connu l'Amérique. Humboldt était d'ailleurs à ses yeux le représentant le plus autorisé de la science allemande. Bien qu'il ne goûtât qu'à moitié l'esprit français, notre Américain recherchait avec un empressement que la curiosité ne suffirait pas à expliquer les personnages les plus brillans de la littérature française à cette époque. Mme de Staël, mourante, se ranimait pour lui dire, en parlant des États-Unis : « Vous êtes l'avant-garde du genre humain,

vous êtes l'avenir du monde. » Chateaubriand évoquait devant lui les souvenirs de ses voyages de Philadelphie au Niagara et du Niagara à la Nouvelle-Orléans à travers les forêts vierges. Benjamin Constant, quoique accusé de trop de défaillances politiques, lui apparaissait dans un salon comme le plus séduisant des causeurs, le plus correct des écrivains. Et de Barante? Et le comte Pozzo di Borgo? Jamais sans doute la société parisienne n'avait été plus attrayante pour un homme d'une intelligence cultivée et d'un jugement délicat. Cependant tous ces gens d'esprit semblaient plus dégoûtés du présent que confians dans l'avenir. Ce désappointement général ne dut-il pas surprendre un citoyen de Boston tout convaincu, comme chacun de ses compatriotes, des grandes destinées futures de l'Amérique? N'était-ce pas un langage nouveau pour lui d'entendre dire : « Je ne crois plus aux révolutions, » ou d'assister chez Chateaubriand à l'étincelante improvisation qu'il raconte en ces termes, fort exactement suivant toute apparence?

« Au commencement de la soirée, la conversation fut mise sur l'état de l'Europe; il (Chateaubriand) se lança dans la discussion en s'écriant : « Je ne crois pas à la société européenne, » et il développa cette thèse de mauvais augure dans un discours éloquent auquel de bons argumens n'auraient rien pu ajouter. « Dans cinquante ans, il n'y aura plus un souverain légitime en Europe. De la Russie à la Sicile, je ne prévois rien que des despotismes militaires; et dans un siècle, oh! dans un siècle! l'avenir est trop sombre pour la vue humaine. C'est peut-être là le malheur de notre situation; peut-être vivons-nous, non-seulement dans la décrépitude de l'Europe, mais aussi dans la décrépitude du monde. » Il dit cela d'un tel ton, avec un tel regard, qu'il y eut un profond silence, et que nous crûmes tous sentir que l'avenir était incertain. Bientôt, par un sentiment d'égoïsme naturel, quelqu'un demanda ce qu'on devait faire en une telle situation. Tout le monde regardait Chateaubriand : « Si je n'avais pas de famille, je voyagerais, non pour le plaisir de voyager, car je hais les voyages, mais pour voir l'Espagne, pour savoir ce qu'y ont produit huit années de guerre civile; pour voir la Russie, pour mieux juger de près la puissance qui menace d'écraser le monde. Après cela je connaîtrais, je crois, les destinées de l'Europe; alors j'irais me fixer à Rome. Là je construirais mon tabernacle, je creuserais ma tombe, et là, au milieu des ruines de trois empires et de trois mille ans, je me donnerais tout entier à Dieu. » Il n'y avait pas de fanatisme en lui; c'était le désespoir qu'exhale un cœur de poète dont la famille a été exterminée par une révolution, et qui a été lui-même sacrifié à une autre révolution. Je n'ai pas la même opinion que lui sur les destinées de l'Eu-

rope et du monde; cependant aussi longtemps que je vivrai, je le respecterai à cause des sentimens qu'il a montrés ce soir. »

Certes ce langage était nouveau pour Ticknor. Ce n'était pas en Allemagne, moins encore en Angleterre ou en Amérique qu'il avait pu entendre ce mélange de poésie et d'histoire. On le voit, il s'y laisse séduire un instant; mais son gros bon sens réagit bien vite. Toutes ces conversations ne sont au surplus pour lui qu'un passe-temps agréable. S'il est venu à Paris, c'est pour en apprendre la langue, non point même pour y poursuivre ses études classiques, car il ne trouve pas que les érudits de notre pays soient assez sérieux. Il prend donc chaque matin une leçon de français et une leçon d'italien pour se préparer au voyage d'Italie. Le soir, il étudie la langue romane ou la littérature française. Suit-il au moins les cours de la Sorbonne ou du Collége de France? Non; après en avoir essayé, il les juge trop frivoles. Lacretelle, qui professe l'histoire romaine, lui plaît beaucoup, car il a du goût, une parole facile, une mémoire remarquable, si bien qu'il ne se sert jamais de notes, mais ce n'est qu'un orateur brillant. Andrieux ne raconte que des bons mots et des anecdotes. Villemain, le plus populaire de tous, émet sans effort des phrases brillantes, des épigrammes qui valent des argumens tant elles frappent l'imagination. Tout cela n'est qu'une sorte d'amusement, comme on en va chercher au théâtre; en aucun pays, on ne prendrait de telles leçons pour des cours d'instruction publique.

Il est évident qu'après deux années de séjour dans une université d'Allemagne, il n'avait pas encore compris que chez nous l'instruction classique consiste surtout à mettre en relief ce qui est beau, à développer les idées nobles et généreuses, à élever l'âme en un mot. Il en est encore aux maximes que lui a enseignées Goethe, qu'un professeur a tort d'être éloquent, parce que l'éloquence n'apprend rien. Il en est encore à croire que l'œuvre de Milton renferme autant de beautés que celles de Corneille, de Racine et de tous les poètes français pris en bloc. En somme, ce qu'il a vu de mieux à Paris, c'est le théâtre comique. La tragédie l'a enthousiasmé d'abord avec Talma, il en est revenu après réflexion : elle n'a ni assez de force ni assez de passion. Quant à notre supériorité dans le genre comique, elle lui paraît être une conséquence naturelle de notre caractère national. Il n'y a rien en Angleterre de comparable à *Tartufe* et au *Misanthrope*, ni en Espagne, où domine la comédie d'intrigue, ni en Italie, où le théâtre est d'une bouffonnerie vulgaire. Chez nous, la fatuité des acteurs, la coquetterie des actrices, sont naturelles et piquantes, parce que les comédiens, de même que la nation à laquelle ils appartiennent, jouent tous les

jours dans la vie ordinaire ce qu'ils représentent le soir devant le public.

Ce qu'un touriste américain racontait de nous en l'année 1817, on le redit encore de nos jours, on le redira sans doute plus tard. Certes, il y a du vrai; le tout est de savoir ce qu'il en faut penser. L'érudition allemande ne voit guère dans Homère, par exemple, qu'un prétexte à dissertations sur les mœurs, les événemens, les croyances des temps héroïques; elle épilogue sur un mot, elle discute sur le sens d'un terme géographique. Pour elle, Ulysse, Achille, Hélène, sont des personnages mythiques dont il lui importe d'élucider l'origine, ou des personnages historiques qu'elle veut ramener à la réalité des faits. Pour nous au contraire, l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont des épopées grandioses qui peignent l'éternelle vérité des passions humaines : Ulysse est l'homme sage et prévoyant qu'aucune circonstance n'embarrasse; Achille est le plus vaillant et le plus généreux des guerriers; Hélène, que Priam et ses vieux compagnons ne peuvent apercevoir sans émotion sur les murailles de Troie, Hélène est le type suprême de la beauté féminine auquel les vieillards eux-mêmes rendent hommage. D'un côté, les études sont philologiques et archéologiques, de l'autre elles sont littéraires. Ticknor avait des soubresauts d'enthousiasme qui le ramenaient parfois de notre côté, puis, la raison reprenant le dessus, il faisait fi de l'éloquence. Peut-être redoutait-il de se laisser tout à fait séduire à la longue. Il quitta Paris sans regret, nous assure-t-il, parce qu'il n'y a pas de ville où l'on connaisse tant de monde avec aussi peu d'intimité, où l'on s'amuse autant et où l'on s'attache aussi peu.

Tandis qu'il vivait à Gœttingue, la chaire de littératures française et espagnole à Harvard College lui avait été offerte. Il l'avait acceptée sur le conseil de ses parens, en dépit de la rémunération médiocre que l'emploi de professeur lui devait rapporter; 1,500 dollars par an, ce n'était guère, à son avis; ses vingt-cinq ans raisonnaient fort juste sur ce sujet. Cependant l'enseignement avait tant d'attraits pour lui qu'il s'y résigna. Cette décision exigeait qu'il visitât l'Espagne afin de bien apprendre la langue espagnole. Partant de Paris en septembre 1818, il projetait de parcourir l'Italie, d'aller de Rome à Madrid et de revenir en Angleterre pour s'y embarquer. Le voyage de Grèce était abandonné; Byron et Chateaubriand l'avaient dissuadé de cette excursion lointaine où l'on ne voit que des ruines.

Ticknor voyageait avec lenteur, comme un homme que rien ne presse et que tout intéresse. Genève, le pays de Calvin, de Rousseau et de Mme de Staël, méritait bien une halte de quinze jours. Il y arri-

vait sous les meilleurs auspices, recommandé par le duc de Broglie et par Auguste de Staël. Il est vrai que la république de Genève avait alors le rare avantage d'être gouvernée par un sénat de savans et d'hommes de lettres. M. de La Rive, physicien distingué, professeur populaire, était président d'un conseil où siégeaient les hommes les plus instruits de ce petit canton, Pictet, de Candolle, Prévost. L'hospitalité y était simple, cordiale, sans faste, comme il appartient à des gens qui ne veulent manifester leur fortune que par l'aspect confortable d'une maison bien tenue. Quelques étrangers, Anglais ou Russes, y étalaient seuls le luxe des grandes villes. En un mot, Genève offrait à notre Américain l'aspect d'une petite capitale où l'intelligence est plus en honneur que la richesse.

De l'autre côté des Alpes, le contraste était frappant. A Milan, à Venise, il n'y avait pour ainsi dire pas de société. Dans un petit village sur la Brenta, à 14 milles de Venise, Ticknor retrouva Byron, déjà séparé de sa femme et vivant dans la solitude avec son ami Hobhouse, un homme d'état, d'esprit fort pratique, dont la jeunesse avait été orageuse. Ce dernier point était la seule analogie qu'il y eût entre les deux amis. Ils projetaient d'aller ensemble aux États-Unis l'année d'après, projet invraisemblable, observe Ticknor; « l'un ne s'intéressera qu'aux progrès d'un peuple dont le caractère et les institutions ont encore toute la fraîcheur de la jeunesse, tandis que l'autre ne voudra que voir les Indiens dans leurs forêts, recevoir l'écume du Niagara, gravir les Andes, remonter l'Orénoque. »

Enfin il arrivait à Rome le 2 novembre 1817. Tout ce qu'il avait eu d'enthousiasme depuis qu'il avait débarqué en Europe se réveillait devant la ville éternelle. Tout lui plaisait à Rome, les monumens modernes aussi bien que les monumens antiques, et par-dessus tout la société cosmopolite qu'il y rencontrait. Quelque bon protestant qu'il fût, il était insouciant dans ses relations sociales; aussi ne manqua-t-il pas de se faire présenter au souverain pontife. C'était encore Pie VII à cette époque, et l'on n'a pas oublié d'ailleurs que Ticknor détestait Napoléon. Le récit de son audience est donc empreint d'un profond respect : « C'est le seul souverain d'Europe que j'aie jamais eu la curiosité de voir, écrit-il à son père, et je le désirais beaucoup, à cause de la dignité ferme qu'il a montrée dans les circonstances les plus difficiles lorsque les rois et les gouvernemens cédaient tous à la force. Nous fûmes présentés par l'abbé Taylor, un prêtre irlandais. Comme Américain, nous eûmes le privilége d'une audience privée à un moment où le pape n'en donne point. Il y avait très peu de cérémonie ou d'apparat; cela m'a beaucoup plu sous tous les rapports... La conversation roula presqu'en entier sur l'Amérique. Le pape parla de notre tolérance

universelle, en la louant comme si c'était une doctrine de sa propre religion et en ajoutant qu'il remerciait Dieu tous les jours d'avoir enfin banni la persécution de la surface de la terre, parce que la persuasion est le seul moyen de développer la piété, tandis que la violence ne développe que l'hypocrisie. Il s'enquit du prodigieux accroissement de notre population de façon à montrer qu'il en savait à ce sujet plus que n'en savent d'habitude les Européens... Il avait entendu parler aussi de la supériorité de notre marine marchande, et il parla de nos succès dans la dernière guerre avec tant de liberté qu'il avait oublié, je pense, que deux Anglais se tenaient près de lui. L'abbé lui fit observer en souriant que nous n'avions si bien combattu que parce que nous avions eu les Anglais pour maîtres. « C'est vrai, répondit le pape; mais prenez garde, monsieur l'abbé, que les élèves n'en sachent bientôt plus que leurs maîtres. » Il montra beaucoup de bienveillance et de bonté dans toute cette conversation, ainsi qu'une gaîté de caractère remarquable chez un vieillard infirme. »

Racontons tout de suite, en manière de contraste, la scène étrange dont il avait été le témoin quelques semaines avant cette audience. La colonie allemande, nombreuse à Rome, s'était mise en tête de célébrer « au nez du pape, » dit Ticknor, le trois-centième anniversaire de l'incinération de la bulle papale par Luther. Le promoteur de cette fête d'assez mauvais goût en pareil lieu, on en conviendra, était Niebuhr, le ministre prussien, qui avait d'abord voulu que la réunion eût lieu dans son propre palais et n'y avait renoncé que pour choisir le logement de Brandes, l'un des attachés de sa légation. Il y avait vingt ou trente assistans, tous Allemands, sauf Thorwaldsen, qui comptait pour autant en sa qualité de Danois, et Ticknor, qui se croyait lui-même à moitié Allemand. Bunsen lut quelque chose qui tenait du discours et du sermon: c'était beau et touchant, paraît-il. Brandes récita des prières. Enfin Niebuhr essaya de remercier l'assistance; son émotion était telle qu'il s'affaisa sans pouvoir prononcer un mot. Que la cérémonie fût touchante, nous l'admettons à la rigueur; mais la célébrer à Rome, sous la présidence d'un diplomate accrédité près du saint-siége, c'est assurément ce qu'il y avait de plus extraordinaire dans la circonstance.

Alors comme aujourd'hui, Rome n'était pas une résidence bien choisie pour un étranger qui voulait apprendre l'italien; les étrangers remplissaient la ville, se rencontraient partout, donnaient le ton à la société. Allemands, Anglais, Français, vivaient à part ou ne se montraient ensemble que dans de grandes réunions où la langue française servait d'idiome commun, mal parlée au surplus, avec les accens les plus divers qui donnaient l'idée d'une tour de

Babel sans miracle et sans but. Sauf avec les gens du peuple, il n'y avait guère occasion de parler italien. Les Romains des classes élevées étaient trop peu nombreux, trop ignorans, pour tenir beaucoup de place. Cependant Ticknor retrouvait, en se présentant partout avec son éclectisme ordinaire, les relations mondaines dont il s'était fait une douce habitude. Les Français étaient rares, à peine en comptait-il quelques-uns adonnés à des recherches archéologiques. Les Russes ne lui plaisaient guère, il les trouvait trop enclins à abdiquer leur nationalité pour prendre les coutumes de leur entourage. Le Portugal était brillamment représenté par son ambassadeur, le comte Funchal, dont les dîners littéraires avaient une réputation méritée. Les Allemands comptaient dans la ville éternelle quelques esprits d'élite : Niebuhr et Bunsen étaient bien capables de séduire un jeune homme épris de l'antiquité classique. Quant à la colonie anglaise, la duchesse de Devonshire en était la personnalité la plus marquante. Un peu trop entichée de littérature, dépensant beaucoup d'argent à faire exécuter des fouilles qui n'étaient pas toujours bien dirigées, elle réunissait dans ses *conversazioni* tout le beau monde de Rome. C'était là que Ticknor voyait le cardinal Consalvi, l'homme le plus remarquable de la cour romaine sans contredit.

Ce n'est pas tout. Il y avait encore à Rome une famille que notre voyageur classe à part, parce que, selon lui, elle n'appartient plus à aucune nation : la famille Bonaparte. A vrai dire, il avoue qu'il n'y en avait pas de plus agréable à fréquenter, si bien que ses préjugés de naissance contre Napoléon Ier ne l'empêchent pas de leur rendre la justice due à leur situation et à leurs qualités personnelles. C'était d'abord Madame mère, logée dans le même palais que son frère, le cardinal Fesch. Celui-ci possédait une magnifique galerie de tableaux dont il se plaisait à faire les honneurs aux étrangers. Tous deux recevaient le soir, mais leur salon était un peu ennuyeux bien qu'ils y déployassent tout le luxe que permet une grande fortune. L'ancien roi de Hollande, qui ne portait d'autre titre que celui de comte de Saint-Leu, vivait avec simplicité, ne s'occupant que de latin, de poésie et de l'éducation de son fils aîné. La princesse Borghèse faisait grand étalage de ses magnifiques diamans et des restes d'une beauté que l'âge n'avait pas trop endommagée. Chez Lucien, connu sous le nom de prince de Canino, la vie était plus intime. Entouré de nombreux enfans, marié pour la seconde fois à une femme d'un esprit cultivé, le prince recevait quelques amis avec cordialité. On le devine, ces exilés avaient conservé les traditions de l'urbanité française, les habitudes de la conversation frivole qui repose le soir des fatigues de la journée. Le voyageur qui s'était

ennuyé dans une université allemande, qui avait éprouvé plus tard le charme des causeries parisiennes, quels que fussent ses préjugés de républicain contre les frères et les neveux d'un empereur, se retrouvait avec délices dans la société un peu légère des Bonaparte.

III.

En ce temps de chaises de poste et de navires à voiles, le plus simple pour aller d'Italie en Espagne était, paraît-il, de traverser la Méditerranée. Ticknor, débarqué à Barcelone, s'associait à trois autres personnes pour faire la route de Barcelone à Madrid. Ce n'était rien moins qu'un voyage de treize jours, par des chemins abominables, où leur voiture ne faisait que vingt-deux milles, en marchant de quatre heures de matin à sept heures du soir par les plus belles journées du mois de mai. Pour la nuit, ils ne trouvaient d'autre abri que de misérables baraques, sans lit, sans autre nourriture que ce qu'ils emportaient avec eux. Des trois compagnons que notre Américain s'était procurés, l'un était un peintre de talent qui revenait de Rome pour être directeur de l'académie des arts à Madrid, les deux autres des officiers de l'armée espagnole, gens de bonnes manières, assez ignorans sans doute; Ticknor leur lisait *Don Quichotte* pour charmer les ennuis du voyage. Ils y prenaient un plaisir d'enfant, comme si ce fût chose nouvelle; il y gagnait, lui, de se familiariser avec la langue espagnole.

A Madrid, le ministre des États-Unis lui avait procuré l'essentiel, un logement propre chez des gens honnêtes, deux qualités rares en Espagne à cette époque s'il faut l'en croire. Les lettres qu'il avait apportées d'Angleterre, de France, d'Italie, lui ouvraient les maisons les plus recommandables. Il était reçu chez le cardinal Giustiniani, nonce du pape, chez le duc de Montmorency-Laval, ambassadeur de France, chez sir Henry Wellesley, ambassadeur de la Grande-Bretagne. Il dînait presque tous les jours chez l'un ou l'autre de ces grands personnages, se résignant à ne voir la société indigène que lorsqu'il serait parvenu à parler la langue assez couramment. Au surplus, il s'était mis au travail avec son application habituelle, prenant deux leçons chaque matin, notamment avec un savant espagnol, Antonio Conde, qui de bibliothécaire du roi, au temps des Bourbons, s'était laissé faire ministre de l'instruction publique par le roi Joseph, avait été disgracié au retour du souverain légitime et vivait à l'écart, respecté de tous ceux qui le connaissaient.

En vérité, c'était un triste spectacle que se promettait Chateaubriand lorsqu'il disait qu'il voulait voir en Espagne le fruit de huit

années de guerres civiles. Le tableau que l'on nous en trace ici est si noir que le lecteur voudrait le croire inexact. Le roi est vulgaire, insolent, brutal envers ses serviteurs et ses ministres. Le marquis de Santa-Cruz, un grand d'Espagne, homme de goût et de talent, lui a proposé de former une galerie de tableaux en réunissant les toiles éparses dans les palais royaux; il y a là des trésors incomparables. Il y a consenti, non point qu'il soit appréciateur des belles œuvres, mais parce qu'il préfère un beau papier de tenture aux vieux cadres qui pendent le long des murailles. Ticknor a été présenté à la cour; il fait entendre qu'un étranger à Madrid ne peut s'en dispenser. Le roi ne lui parle que du saint-père. Les membres de la famille royale sont incapables de soutenir la moindre conversation. Le gouvernement se fait à coups de décrets auxquels personne ne se croit tenu d'obéir, pas plus les fonctionnaires que les autres citoyens. Le ministre des finances a-t-il besoin d'argent, on décrète une nouvelle taxe; les contribuables n'en paient guère que le tiers, et l'on s'en tient là. Il y a une sorte de convention tacite entre le gouvernement et les agens qu'il emploie que le roi rendra des décrets et qu'il sera permis au peuple de ne pas obéir. De cette façon, on n'a pas à craindre d'insurrection; mais si les ministres voulaient mettre à exécution la moitié de ce qui est prescrit, il y aurait une révolte dans la quinzaine. Aussi les abus sont-ils nombreux dans l'administration. On n'a pas découvert un autre moyen de les réduire que de tarifer les dispenses et de légaliser les concussions. Être *regidor* avant dix-huit ans est interdit par la loi; c'est permis contre paiement d'une taxe de 300 à 400 ducats. Pour se faire juger par la cour suprême, il fallait payer les juges et leurs serviteurs; maintenant on l'obtient en versant 750 ducats au trésor. Du reste point de police politique; « ce gouvernement n'est pas assez civilisé pour faire usage d'une machine si délicate. » Peu d'alguazils dans les rues en plein jour; moins encore la nuit. Il n'y en a point besoin. Le populaire n'est pas enclin aux délits, larcins, querelles, orgies, que la police des rues a mission de prévenir. S'il se commet un crime, c'est avec audace et devant tout le monde, comme le comporte le caractère national.

L'inquisition n'est plus qu'un épouvantail; elle n'a d'influence que sur l'instruction publique et sur la presse. Peut-être est-elle un peu plus active dans le sud de la Péninsule. Tout au moins elle s'y donne parfois la satisfaction d'afficher un décret de condamnation contre l'hérésie de Martin Luther. Parfois aussi elle fouille les papiers des étrangers. Ticknor avait pris la meilleure sauvegarde contre de telles contrariétés : outre qu'il n'affichait point ses opinions religieuses, il savait toujours se faire des amis parmi les ec-

clésiastiques. Il s'imagine bien que ceux-ci veulent le convertir; mais, comme leurs instances sont fort discrètes, il ne s'en émeut guère. La critique est sévère, on le voit; toutefois le narrateur est forcé de convenir que, malgré l'inquisition et les concussions, sans police et sans tribunaux sérieux, ce gouvernement suffit au peuple espagnol: il n'y en a pas de plus tranquille, de plus loyal, de plus obéissant. La corruption est à la surface, elle n'a pas pénétré la masse.

Quant aux établissemens d'instruction ou d'intérêt public, il y a peu de chose à en dire. L'hôpital est mal tenu; les étudians y sont rares, quoiqu'il y ait cinq professeurs, avec des instrumens de chirurgie de forme antique et de livres de l'autre siècle. Le droit s'enseigne, ainsi que la médecine, aux universités d'Alcala et de Salamanque; on y va pour la forme s'y procurer un diplôme de médecin ou d'avocat. La bibliothèque est riche en livres et en médailles, si riche qu'il a fallu entasser dans un grenier ce que l'on jugeait le moins précieux. Le voyageur prend un volume au hasard dans ce tas mis au rebut; c'est la *Mécanique céleste* de Laplace. Par compensation les musées de peinture sont splendides. Qui s'en étonnera dans la patrie de Velasquez et de Murillo? Ce qui vaut mieux encore, l'instruction primaire est universelle; les écoles sont nombreuses, gratuites; l'on y apprend jusqu'au latin. Il est rare de rencontrer un Espagnol qui ne sache pas lire et écrire; mais au-delà de cet enseignement élémentaire, il n'y a rien : les moines, qui sont les instituteurs de toute la Péninsule, ne désirent pas que l'on en apprenne davantage. Malgré tout, ce peuple espagnol, avec tous ses défauts, plaît au voyageur américain. Il y découvre de l'originalité, de la poésie, de la vigueur sans barbarie, de la civilisation sans débauche. « Ce qui serait ailleurs roman ou fiction est ici la vérité: pour tout ce qui a trait aux mœurs, Cervantes et Lesage sont des historiens. En franchissant les Pyrénées, vous ne passez pas seulement d'un pays dans un autre pays, d'un climat à un autre climat; vous reculez de deux siècles en arrière, jusqu'aux temps poétiques que nous ne connaissons plus que par les récits de nos ancêtres. »

Ceci est pour le peuple. Les hautes classes ont, comme de juste, pris plus ou moins les façons des autres pays d'Europe. Dès qu'il sut assez d'espagnol pour les besoins de la conversation courante, Ticknor se fit présenter dans les salons de Madrid. Ces réunions ne ressemblent pas du reste à nos soirées françaises. Presque tous les hommes fument, presque tous sont assez mal mis, bruyans, rudes, parfois grossiers. La seule distraction admise est le jeu, auquel tout le monde se livre avec passion; partant point de causeries, peu

d'intimité. Tel est l'aspect d'une *tertulia* chez le marquis de Santiago, un grand d'Espagne fidèle aux vieilles coutumes. Une seule personne y attire l'attention de notre Bostonien : c'est la sœur du marquis, jeune, belle comme une sibylle, remplie d'esprit et d'enthousiasme, qui refuse de se marier pour restituer à son père exilé la fortune dont elle jouit. Chez le premier ministre, Pizarro, la société est plus mélangée. Les étrangers y coudoient les membres du corps diplomatique et les principaux personnages du gouvernement. Au palais de la duchesse d'Ossuna, la réception est plus européenne; cette grande dame, alors d'un âge mûr, n'est pas seulement remarquable par la naissance, par la fortune, par les qualités personnelles; elle a montré son courage, sa fermeté d'esprit pendant la guerre d'indépendance. Qu'on ne l'oublie pas en effet, l'Espagne, en 1818, sort à peine d'une crise épouvantable. Huit années de guerre civile ont laissé des traces que le temps n'a pas encore effacées et des souvenirs que les survivans ne peuvent oublier.

En résumé, la société espagnole était de si peu de ressource que Ticknor vivait surtout dans le monde diplomatique, où se trouvaient des personnes qui avaient toutes ses sympathies, comme le comte Cesare Balbo, qu'il devait retrouver vingt ans plus tard en Italie, comme Mme de Tatichef, dont les représentations dramatiques et les tableaux vivans avaient grand succès. Ce dernier genre d'amusement, inconnu sans doute dans le monde puritain de Boston, lui plaît beaucoup. Aussi quelle description enthousiaste il en fait, sans du reste penser à mal le moins du monde! « En comparaison de ce spectacle magique, la plus belle toile est terne, la plus belle femme est froide et prosaïque, car vous avez là le goût, la fantaisie, la poésie de l'art avec la vie et les élans de la réalité. Je n'oublierai jamais les représentations de la *Sibylle* du Dominiquin, de la *Sainte-Cécile* de Raphaël et de tant d'autres peintures vivantes qui ont été un de mes grands plaisirs en Europe. » Cet austère républicain se civilisait, on le voit, au contact de la société monarchique. D'ailleurs il choisissait ses amis comme ses amusemens, sans aucun parti-pris d'opinions politiques ou religieuses. On a déjà dit qu'il recherchait la compagnie des ecclésiastiques; mais, de tous les hommes qu'il connaissait dans cette ville de Madrid, il en était un qu'il préférait, et c'était justement le plus convaincu des royalistes, le duc de Montmorency-Laval, ambassadeur de France, auprès duquel une lettre de Mme de Staël lui avait servi d'introduction. Ce diplomate, duc et pair de France, prince du saint-empire, grand d'Espagne, d'une fidélité invariable à la cause des Bourbons, avait en plus de l'esprit, du savoir et la plus exquise bonté de caractère. Il avouait n'avoir qu'une ambition, « que, depuis le plus humble valet jusqu'au roi, tout le monde dise : C'est un excellent homme. » Cette

intimité entre un royaliste de vieille roche et un partisan de Washington n'est-elle pas un trait curieux de la vie du personnage dont on raconte ici les aventures?

Quatre mois de séjour lui avaient appris tout ce qu'il désirait savoir. Il voulait maintenant revenir en Angleterre en passant par l'Andalousie et par Lisbonne. Cette fois il voyageait en poste, avec le courrier de la malle, tous deux montés sur de petits chevaux toujours au galop que l'on relayait d'heure en heure. Les journées de 60 à 70 milles ne le fatiguaient point, d'autant plus qu'il s'arrêtait dans les villes dont l'histoire ou les monumens présentent quelque intérêt. Il traverse de cette façon Aranjuez, Ocaña, la Caroline, Cordoue, bien accueilli partout, grâce aux recommandations qu'il avait emportées de Madrid. L'existence patriarcale des grands seigneurs andalous qu'il visite en route lui plaît beaucoup. Ces ducs et ces marquis, un peu trop ignorans, mais hospitaliers, habillés à la mode du pays, vivant dans une intime familiarité avec de vieux domestiques élevés dans leur palais, c'est un spectacle qu'il n'a vu nulle part. A Grenade, il va droit chez l'archevêque, auquel il apportait une lettre du nonce. Ce vénérable prélat le prend avec brusquerie par le bras, le mène dans une aile de son palais, lui en donne la clé et lui dit : « Ces chambres, monsieur, sont pour vous; ce domestique est à votre service aussi longtemps que vous resterez à Grenade. Vous en profiterez ou vous n'en profiterez pas, cela m'est égal. De plus, je dîne à deux heures : votre couvert sera toujours mis, mais je ne me plaindrai pas si vous ne venez pas, car il ne faut faire que ce qu'il vous plaît. » Un lettré tel que Ticknor ne pouvait entrer dans ce palais sans évoquer le souvenir de Gil Blas; mais le bon archevêque n'écrivait pas d'homélies, et le secrétaire, un petit abbé sans intelligence ni talent, ne ressemblait par aucun côté à son prédécesseur légendaire; sa seule prétention était d'avoir des autographes de tous les apôtres.

Le brigandage régnait encore en Andalousie à cette époque. Pour aller de Grenade à Malaga, Ticknor se joint à une caravane de marchands. Parmi ses compagnons de route se trouvait un comte Polentinos, dont il avait fait connaissance au palais archiépiscopal, qui était venu de Madrid pour un procès pendant depuis deux cent onze ans. Le comte Polentinos venait d'obtenir un arrêt qui lui donnait gain de cause; cependant il avait lieu de craindre que l'adversaire n'eût encore un motif de cassation. Telle était la justice espagnole. Mais il faut abréger, d'autant plus que ces pays sont aujourd'hui si connus que la relation d'un voyage n'a plus pour nous l'attrait de la nouveauté. De Séville, il fallait gagner Lisbonne : la route ordinaire par Badajoz était infestée de voleurs; Ticknor, sachant que les autorités régulières ne le protégeraient pas, prit brave-

ment le parti de se joindre à une troupe de contrebandiers qui portaient des dollars de Séville à Lisbonne et rapportaient en échange des marchandises anglaises.

« Je les rejoignis au coucher du soleil, à l'endroit où ils bivouaquaient pour la nuit. Ils étaient au nombre de vingt-huit avec quarante mules, de braves gens, pleins de cœur, armés chacun d'un fusil, d'une paire de pistolets, d'un sabre et d'une dague, étendus par groupes sous des chênes-liéges ou occupés à faire cuire leur souper. Je me fis aisément à leurs manières; me couchant sur ma couverture, je mangeai de bon cœur et dormis aussi tranquillement que le plus hardi d'entre eux. Le matin, nous fîmes tout à fait connaissance. Dans ce voyage de huit jours à travers un pays peu fréquenté, où nous évitions toute habitation, il s'établit entre eux et moi une véritable intimité. Ces guides, bons et fidèles, me montrèrent un aspect de la nature humaine auquel je n'avais jamais pensé. Il y en avait deux qui étaient des hommes de talent; ils m'initièrent aux principes et aux sentimens de leur corporation, à leurs opinions politiques et religieuses, bien en rapport avec leur situation sociale. Cette sorte de conversation fut mon principal amusement. La contrée était triste et mélancolique. Nous ne recherchions point les grandes routes : de temps en temps nous ne rencontrions un sentier ou un chemin de traverse que pour l'éviter; nous étions dirigés par l'instinct des guides plutôt que par leur expérience. En ce qui me concerne, j'ai rarement passé une semaine plus agréable. La nouveauté de la situation, l'étrangeté du pays me plaisaient : dormir à la belle étoile, sauf une nuit passée chez le chef de notre bande, dîner sous un arbre, vivre en bon camarade avec des gens que la loi condamne à être fusillés ou pendus, mener huit jours durant la vie vagabonde d'un Arabe, cela me donna bien vite la magnifique insouciance de mes compagnons. Bref, je fus gai tout le temps et ne trouvai point la route longue. En arrivant à la frontière de Portugal, je dis adieu au seul pays du monde où cette vie soit possible, au seul pays où la protection des contrebandiers soit préférable à celle du gouvernement. »

Cinq semaines après, il rentrait en Angleterre, s'émerveillant du contraste qu'offrent les environs de Londres en comparaison des plaines nues de la Castille. Il lui tardait de repartir pour son pays natal; mais il lui était nécessaire auparavant de se composer une bibliothèque de livres espagnols. Les librairies de Madrid et de Lisbonne étaient si dépourvues qu'il se vit obligé de revenir à Paris pour y compléter ses acquisitions. Au retour de ce long voyage d'Italie et d'Espagne, Ticknor était, peut-on dire, encore plus mondain qu'à l'époque de son premier séjour en France. Il ne recherchait plus

seulement les conversations graves, les entrevues avec les personnages connus : un cercle féminin l'attirait au moins autant qu'une société de savans; la danse même le retenait dans les salons bien au-delà de l'heure discrète où les visiteurs sérieux se retirent. L'amitié du duc de Montmorency-Laval lui ouvrait les hôtels les plus aristocratiques; il sut en profiter, on va le voir, et juger son monde, quel qu'en fût le rang, avec une égale impartialité.

« Je dîne toujours en compagnie, met-il dans son journal de voyage, le plus souvent chez le comte de Pastoret, le duc de Duras ou le comte de Saint-Aulaire, ou, à défaut d'autre invitation, chez le duc de Broglie, où mon couvert est toujours mis. » Il n'a rien vu nulle part d'aussi agréable que ces dîners sans apparat et les soirées intimes dont ils sont suivis. Nulle part, à l'entendre, le système des relations sociales n'est si bien compris qu'en France. Les visiteurs sont nombreux; les hommes de lettres sont admis, recherchés même, sur la seule recommandation de leur mérite personnel. Les seules gens qu'il critique sont les hommes d'esprit, dont la réputation est faite en tant que causeurs, et qui vont d'un salon à l'autre, répétant partout les mêmes mots. L'esprit est le dieu qu'on adore dans les maisons françaises; c'est brillant, gracieux, superficiel et creux. — C'est fort bien dit; mais pourquoi, dira-t-on, s'y laisse-t-il séduire?

Le comte de Pastoret appartenait au parti royaliste ultra. Cependant, en sa qualité de membre de l'Institut, il recevait chez lui des hommes tels que Cuvier, Laplace; ses soirées étaient presqu'un cénacle de savans et d'érudits. Chez la marquise de Louvois, respectable douairière qui n'était rentrée qu'en 1814, on s'occupait davantage de politique. Ticknor y entendait de vigoureux sermons contre la république, qu'il écoutait avec sa bonne humeur ordinaire, quoiqu'en enrageant un peu. La duchesse de Duras réunissait chez elle les partisans du duc de Richelieu; Chateaubriand, Talleyrand, en étaient. Comme elle avait une réputation littéraire, — on connaît son roman d'*Ourika*, — Chateaubriand donnait volontiers aux habitués de ce salon la primeur de ses écrits. Mme de Sainte-Aulaire tenait pour les doctrinaires, pour le parti Decazes, qui triomphait en ce moment dans la faveur du roi. Barante et Guizot y venaient tous les mardis. Par contraste, Mme de Broglie recevait les libéraux. Ces diverses coteries n'avaient au surplus rien d'exclusif, surtout à l'égard des étrangers. Humboldt par exemple se montrait partout, partout accueilli avec la distinction qui lui était due.

De tous ces personnages, il en est un qui déplaît franchement à notre Américain : c'est Talleyrand. On l'a vu déjà, Ticknor s'entend à merveille à faire le portrait des gens. Le récit qu'on va lire n'est-il pas en son genre un tableau complet?

« Un soir, en arrivant chez la duchesse de Duras, je vis un monsieur âgé adossé à la cheminée; il était vêtu d'une longue redingote grise boutonnée jusqu'au menton, sans autre signe distinctif que le ruban rouge de la Légion d'honneur qui orne tant de boutonnières dans la bonne société que personne n'y fait plus attention. Il avait une haute cravate blanche, cachant la partie inférieure du visage, et ses cheveux étaient rabattus, à force de poudre et de pommade, de façon à cacher le front et les tempes. En somme, il dissimulait sa figure autant que possible; ce que j'en vis n'attira guère mon attention. Il se tenait là, donnant des coups de pied dans le garde-feu. J'observai toutefois qu'il causait d'une façon très animée avec Mme de Duras, qui l'appelait « mon prince, » et que leur entretien, surtout du côté de la dame, quoique toujours de bon ton, était trop vif pour être tout à fait agréable. Je pris donc un livre et me donnai l'air de lire; mais j'écoutais. Ils discutaient une question politico-légale dont la société et les journaux s'occupaient beaucoup. Il s'agissait de savoir si, en vertu de l'article de la charte : « La religion catholique romaine est la religion de l'état, » les protestans pouvaient être obligés aux jours de cérémonies religieuses, en particulier lors des processions de la Fête-Dieu, de tendre leurs maisons ou de manifester d'autres signes extérieurs de respect. Les catholiques ardens prétendaient qu'ils y étaient tenus; les protestans le niaient, et la plus haute cour de justice leur avait donné raison. Mme de Duras était mécontente de cet arrêt; elle soutenait son opinion non sans éclat; le monsieur vêtu de gris lui répondait avec esprit, mais en homme qui ne veut pas discuter à fond. Enfin il me parut un peu piqué de quelques-unes des saillies de son interlocutrice et lui dit, à brûle-pourpoint, en changeant de ton : « Savez-vous, madame de Duras, qui a conseillé à ... (il nomma Beugnot, je crois) de mettre ces mots dans la charte? — Non, je n'en sais rien, répliqua-t-elle, mais ce sont d'excellens mots, d'où qu'ils viennent. — Eh bien! c'est moi. — Je suis enchantée, reprit-elle vivement avec un rire moqueur, que vous ayez si bien trouvé, et je vous en remercie. — Et savez-vous pourquoi j'ai conseillé de mettre cela? — Je l'ignore; mais je suis certaine que vous aviez de bonnes raisons pour faire une si bonne chose. — Bah! continua-t-il, j'ai conseillé de mettre ces mots, parce qu'ils ne signifient rien du tout. » Là-dessus Mme de Duras se fâche un peu; la conversation s'aigrit, si bien que, pour en sortir, elle se tourne vers Ticknor : « Vous n'avez pas d'ennuis de ce genre en Amérique; vous n'avez pas de religion d'état. » Trop heureux de changer de sujet, le monsieur se met à parler des États-Unis. Il raconte qu'il a été à Philadelphie, du temps de Washington, puis à Boston, et il fait l'éloge de l'Amérique. Mme de Duras, l'interrompant, lui dit : « C'est là que je vous

vis pour la première fois, dans un bal à Philadelphie; j'étais bien jeune; ma mère et moi nous étions émigrées. — Oui, répond le monsieur, poursuivant ses propres pensées, c'est un pays remarquable; mais leur luxe! leur luxe est affreux. » Ticknor était intrigué de savoir à qui il avait affaire. Enfin Mme de Duras les présenta l'un à l'autre : c'était Talleyrand. Ils continuèrent de causer des États-Unis. Talleyrand était froid pour Washington; il semblait ne pouvoir oublier que le président n'avait pas voulu le recevoir par égard pour la république française. Il se rappelait une jeune fille de Boston, d'une beauté remarquable. Ticknor savait de qui il était question : c'était Mme Perkins, avec laquelle il était venu en Europe quatre ans auparavant. On lui avait raconté dans sa jeunesse que c'était la seule personne avec qui Talleyrand consentît à parler anglais. Il put donc lui raconter qu'elle s'était mariée, qu'elle avait une demi-douzaine d'enfans, qu'elle avait fait le voyage d'Angleterre en 1815. Talleyrand ne l'écoutait pas. « Il ne s'intéresse qu'à ses propres souvenirs; les personnes qu'il a connues ne l'occupent qu'autant qu'elles ont été mêlées à sa propre vie; il lui est devenu indifférent qu'elles soient mortes ou vivantes. »

Un peu plus tard, la veille de son départ pour l'Angleterre, Ticknor était venu prendre congé de Mme de Duras. Talleyrand était encore là. Le duc de Richelieu avait donné sa démission; il y avait quelque difficulté à composer le nouveau ministère; en un mot, on était en pleine crise. Le prince était sombre : à l'entendre, la situation était menaçante; le roi n'avait personne sur qui compter. Mme de Duras parlait peu et paraissait inquiète; ce qu'on lui disait n'était pas pour la tranquilliser. Enfin Talleyrand se leva pour partir, et, continuant de parler du même ton désagréable, il alla lentement jusqu'à la porte : « Et cependant, dit-il en accentuant ses paroles, et cependant il y a un petit moyen, si l'on savait s'en servir! » Sur quoi, il disparut. Il y eut dans le salon un moment de silence pénible. Ticknor fit ses adieux et s'en alla. A peine était-il dans sa voiture que Mme de Duras le faisait rappeler pour le prier de ne parler à personne de ce qu'il avait entendu tant qu'il serait en France. Le soir, il dînait chez le duc de Broglie avec Humboldt, Lafayette et l'abbé de Pradt. La tentation était forte; il y sut résister; mais huit jours après il était à Londres chez lord Holland avec quelques-uns des principaux orateurs du parti whig; il ne se fit pas faute de raconter le petit discours de Talleyrand, qui eut un succès de rire universel. Ce républicain d'un autre monde regardait avec un certain dédain les petites terreurs, les petites questions et les petits moyens de la politique européenne.

H. Blerzy.

LA

MÉTAPHYSIQUE EN EUROPE

DEPUIS HEGEL

I.

LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ.

SCHELLING ET SECRÉTAN.

Après la domination toute-puissante exercée par Hegel pendant un quart de siècle, après le règne de la philosophie de l'Idée, un autre principe, une autre formule a commencé à prévaloir en Allemagne, et a obtenu à son tour, sinon un empire aussi généralement accepté, au moins une certaine part de cet empire et de cette faveur : c'est le principe de la Volonté. La Pensée, que la philosophie de Hegel avait mise au premier rang, est descendue au second. La priorité de la volonté sur l'idée est la formule commune de deux écoles de philosophie, peu d'accord d'ailleurs sur bien d'autres points : d'un côté, l'école de Schelling, redevenu le successeur de Hegel après avoir été son prédécesseur; de l'autre, l'école de Schopenhauer. Ces deux philosophes ont trouvé des disciples, mieux que des disciples, qui ont exposé et développé leur pensée en y mêlant d'importantes vues personnelles, et qui peuvent être à leur tour considérés comme des philosophes originaux. Cette philosophie de la volonté, comme on l'appelle, a commencé à pénétrer parmi nous. Quelques jeunes esprits, en quête du nouveau, sans avoir trop

l'air de la bien comprendre, ont cru y trouver ce qu'ils cherchaient. L'ensemble de ces vues est aujourd'hui assez complétement développé pour qu'il soit possible de s'en faire une idée assez nette. Nous étudierons donc la philosophie de la volonté sous les deux formes qu'elle a prises, l'une à la suite de Schelling, l'autre à la suite de Schopenhauer : la première expliquée et développée dans la *Philosophie de la liberté*, de M. Secrétan, de Lausanne ; la seconde, corrigée et remarquablement enrichie par M. de Hartmann, dans sa *Philosophie de l'inconscient*. Ce sont en effet ces deux philosophes surtout que nous voulons faire connaître, et nous n'emprunterons à leurs deux illustres prédécesseurs que ce qui sera nécessaire à l'intelligence de leurs idées.

I.

Lorsque Schelling, après avoir passé de la philosophie du moi, qui lui était commune avec Fichte, à la philosophie de la nature, et après avoir réconcilié l'une et l'autre dans la philosophie de l'identité, transformée elle-même bientôt en une sorte de théosophisme alexandrin, sous l'influence de Jacques Boehm et de Giordano Bruno, se retira dans le silence vers 1815, le gouvernement incontesté de la philosophie en Allemagne demeura entre les mains de Hegel. Ce fut le règne de la logique. Dans ce système en effet, tout est logique, tout est pensée, tout est rationnel. Ce que nous appelons substance, cause, force, activité, ne sont que des modes de la pensée. Tout ce qui est rationnel est réel; tout ce qui est réel est rationnel. Ce n'est plus seulement le panthéisme, c'est le *panlogisme* (*der Panlogismus*). L'hégélianisme s'était introduit dans tous les domaines de la science, dans l'esthétique, dans l'histoire, dans le droit, dans la religion. Partout on racontait les évolutions de l'idée. Tout était idée. Un peuple était une idée, une étoile était une idée ou un moment de l'idée. Hegel lui-même était l'idée absolue. Le rayonnement de ces pensées pénétrait jusqu'en France, et l'on sait quel succès elles eurent à la Sorbonne en 1828.

Pendant ce triomphe de l'hégélianisme, à peine tempéré par la résistance honorable, mais passagère, de la philosophie de Herbart, que devenait Schelling, qui depuis 1815 semblait avoir renoncé à la publicité, mais qui était encore dans toute la force de l'âge et qui devait même survivre à Hegel de vingt années? On savait qu'il avait dirigé ses études du côté de la mythologie; mais il n'était pas vraisemblable que ce génie essentiellement métaphysicien et poète s'occupât de la mythologie seulement en érudit. Selon toute apparence, c'était une forme nouvelle, un cadre nouveau pour sa philosophie.

Plusieurs fois il avait entrepris et annoncé quelque publication; puis il s'était arrêté, et cet écrivain, si fécond jusqu'alors, paraissait s'être imposé un religieux silence. En 1813, il avait commencé l'impression d'un grand ouvrage, qui devait être intitulé : *les Ages du monde* (*die Weltalter*); mais il la suspendit brusquement, et de ce travail il ne resta qu'une dissertation sur les *Divinités de Samothrace* (1815). Toute son activité cependant continua d'être appliquée à l'enseignement. En 1820, il alla s'établir à Erlangen et y fit des cours jusqu'en 1826. A cette époque, l'université de Landshut ayant été transportée à Munich, Schelling demanda et obtint la chaire de philosophie dans cette ville, qui, sous l'influence du roi Louis, allait devenir un centre esthétique, archéologique et littéraire. Ce fut dans cette dernière chaire que Schelling enseigna sa philosophie de la mythologie, devenue plus tard philosophie de la révélation. Les *Leçons mythologiques* furent annoncées dès 1830 par les catalogues de librairie comme devant paraître prochainement; l'impression même en était arrivée à la seizième feuille lorsque Schelling, encore une fois, l'arrêta par des raisons qu'on ignore. Bientôt dans le nord de l'Allemagne, après la mort de Hegel, on commença à devenir attentif à l'action que Schelling exerçait à Munich. De jeunes disciples répandaient la nouvelle d'une transformation de sa philosophie. En 1833, il sortit de son silence par une déclaration de guerre à l'école hégélienne. Ce fut dans une préface à la traduction allemande des *Fragmens philosophiques* de Victor Cousin, préface remplie d'amertume contre Hegel et ses disciples, et annonçant un retour offensif contre les fausses conséquences qu'on avait tirées de ses doctrines. Ce fut quelque temps après qu'un célèbre hégélien, le spirituel Rosenkranz, voulant se rendre compte par lui-même du mystérieux enseignement de Munich, dont on parlait beaucoup sans en rien savoir de précis, s'y rendit incognito pour entendre le grand maître : il nous en donne dans un de ses livres (1) le tableau curieux et piquant :

« En l'été de 1838, dit-il, j'étais à Munich, et je brûlais du désir de voir Schelling. Mais, me disais-je à moi-même, si je vais visiter Schelling, de deux choses l'une : ou il ne me recevra pas, et je lui en voudrai d'une circonstance qui serait peut-être accidentelle, et je croirai qu'il m'aura repoussé à titre d'hégélien, ou bien il me recevra; or il est bienveillant et aimable, et je me sentirai lié à lui.

(1) *Schelling. Vorlesungen im Sommer 1842*, von K. Rosenkranz (Danzig 1843). Ce livre est une des représailles de la jeune école hégélienne de 1830 contre la réaction de Schelling à Berlin. Il faut donc le lire avec précaution; cependant il donne une idée vive et juste des variations et des métamorphoses constantes de la philosophie de Schelling.

Il vaut mieux me priver de tout rapport personnel afin d'être libre de ne porter sur lui qu'un jugement objectif et désintéressé. En conséquence, je triomphai de mon désir, et je ne vis pas Schelling. En revanche, je cherchai le moyen d'assister à ses leçons. On m'avait parlé à l'hôtel des grandes difficultés que j'aurais à surmonter, ne lui ayant pas été présenté, et n'ayant pas reçu de lui une carte d'invitation, qu'un laquais en livrée devait, me disait-on, recevoir à l'entrée. Ce n'étaient que de vains propos. J'arrivai dans l'auditoire sans avoir vu un seul domestique, et sans que personne m'eût rien demandé. C'était la même salle où j'avais entendu Schubert parler d'histoire naturelle. Les bancs s'y élèvent en amphithéâtre. Il pouvait bien y avoir de 300 à 400 auditeurs. Un tiers d'entre eux avaient un air tout idéaliste : boucles tombantes, blancs cols de chemise, cou nu, redingotes allemandes, quelque chose comme nos peintres de Dusseldorf, ou plus récemment nos compagnies d'étudians à prétentions. Je m'assis dans un coin. Derrière moi, comme je l'appris par hasard, se tenait le fils de Schelling. L'auditoire avait deux portes : l'une conduit à un escalier de dégagement; l'autre dans un grand corridor. Je fixai mes yeux sur celle-ci dans une grande attente. J'étais rempli de ce sentiment indescriptible qui nous envahit, lorsque le génie, que nous ne nous étions représenté que par l'imagination, va nous apparaître dans sa réalité sensible, et sa présence immédiate. Les momens où j'avais vu pour la première fois Schleiermacher, Steffens, Hegel, Tieck, Karl Ritter, Daub et autres, qui sont devenus depuis mes amis, me revenaient à la mémoire. Les descriptions que Schweigger et Leo m'avaient faites de Schelling flottaient devant mon esprit. Cependant il ne venait pas : nous attendions déjà depuis plus d'une heure. Tout à coup tous les auditeurs se levèrent à la fois : naturellement je fis comme eux; mais je ne vis pas celui que tous saluaient respectueusement, car j'avais toujours les yeux fixés sur la porte du corridor. Cependant Schelling était entré derrière moi et venait précisément de monter à sa chaire. Un extérieur un peu trapu, un front élevé, une chevelure blanche, de la douceur dans la bouche, le regard plus pénétrant que chaud, plutôt sanguin et mobile que mélancolique et profond, voilà Schelling (1); toilette élégante, mais digne sans recherche : courte redingote brune, cravate noire, pantalon gris, attaché serré par des sous-pieds, tel était son extérieur. Une tabatière d'argent que Schelling portait à la main gauche, et qu'il posait ou reprenait constamment, était la seule décoration symbolique de son discours. Je m'étais représenté d'avance sa parole,

(1) *Mehr sanguinisch unruhig, als melancholisch tief.*

semblable à celle de Steffens, comme un libre torrent. Il n'en était rien. Debout dans une attitude ferme, il tira de sa poche un mince cahier, et le lut, mais en mêlant à la lecture la liberté de l'exposition : de temps en temps il le posait, et donnait des explications sous forme de paraphrases dans lesquelles se faisait sentir cet éclat poétique que Schelling sait unir avec tant de charme aux conceptions les plus abstraites. Au reste, dans les cours auxquels j'assistai, l'exposition était plutôt érudite que spéculative; ou du moins, du spéculatif, je ne compris absolument rien, parce que la liaison avec ce qui précédait m'échappait. Je ne dirai donc rien du contenu de son enseignement, qui maintenant m'est devenu beaucoup plus clair; mais la forme me frappa beaucoup. La tranquillité, la fermeté, la simplicité, l'originalité, faisaient passer sur l'excès du sentiment personnel qui perçait un peu trop souvent; et même l'idiome souabe communiquait, pour moi du moins, un attrait tout particulier à sa voix. » Rosenkranz raconte ensuite qu'ayant continué d'assister au cours de Schelling, il était présent à sa dernière leçon, remplie d'allusions amères et de traits mordans contre Hegel. Il en était tout ému, lorsqu'un dernier incident vint à changer le cours de ses idées. Schelling ayant achevé, tous se levèrent, et, comme c'était l'usage à Munich, un étudiant vint présenter à Schelling au nom de ses camarades un adieu reconnaissant. « Je fus pris, nous dit-il, au dépourvu; je sentis s'évanouir en moi tout ce que j'avais amassé de tristesse et d'emportement, et je me joignis avec le sentiment le plus sincère aux acclamations de la salle. Schelling s'inclina, à droite et à gauche, avec un court remercîment, et il s'éloigna d'un pas mesuré. Je ne le revis plus. »

Ce tableau intéressant nous apprend que, dans le temps où l'Europe avait cessé de s'occuper de Schelling, croyant sa carrière philosophique depuis longtemps terminée, il continuait d'avoir autour de lui une école et presque une église. Sa pensée, remontant le courant philosophique du siècle, était revenue peu à peu de la philosophie de la nature, tout inspirée de l'esprit du XVIIIe siècle, à une philosophie religieuse et à une sorte de néo-christianisme. Sans doute c'était un christianisme libre et singulièrement hétérodoxe, comme il l'est en Allemagne; mais c'était assez cependant pour choquer l'esprit nouveau, entraîné dans une voie toute différente. Ce conflit du nouveau Schelling avec l'esprit du siècle eut lieu bientôt après; ce fut un grand événement, et nous nous souvenons encore nous-même du retentissement qu'il eut jusque parmi nous (1). Le

(1) Nous étions à cette époque à l'École normale, et, mal informé comme on l'est à cet âge, nous en étions encore à la proposition que M. Cousin, pendant son ministère de 1840, avait faite à Schelling de venir enseigner au Collége de France : nous

15 novembre 1841, il inaugura ses leçons sur la philosophie de la révélation devant un immense public d'étudians. La réapparition de Schelling sur un aussi grand théâtre excitait une attente universelle. Malheureusement la fortune n'aime pas les vieillards, disait Charles-Quint; Schelling en fit l'épreuve, il fut suspect de réaction. Il voulait ramener la philosophie en arrière, tandis qu'en ce moment même la jeune gauche, comme on l'appelait, traduisait l'hégélianisme dans un sens tout opposé et préludait à la prochaine renaissance du naturalisme. Les leçons de Schelling s'éteignirent dans le silence et la solitude. Plus tard ces leçons furent publiées dans ses œuvres complètes, mais encore au milieu de l'indifférence du public; le mouvement des esprits était ailleurs. La plupart même des historiens de la philosophie allemande rapportent cet épisode sans y ajouter beaucoup d'importance. Cependant M. de Hartmann, le célèbre auteur de la *Philosophie de l'inconscient*, place assez haut la philosophie « positive » de Schelling, et il y voit la synthèse de Hegel et de Schopenhauer (1), c'est-à-dire une œuvre analogue à celle qu'il a tentée lui-même. Mais c'est surtout en Suisse, dans M. Secrétan et dans sa *Philosophie de la liberté*, que cette doctrine a trouvé un commentaire original et personnel. Avant d'étudier le commentaire, résumons d'abord le texte, et signalons les traits les plus saillans de ce que l'on peut appeler « la dernière pensée de Schelling. »

En reprenant la parole devant le grand public, après un si long silence, Schelling prétendait non pas rétracter et abandonner sa philosophie antérieure, mais au contraire la compléter et lui donner un couronnement définitif. Il maintenait le principe, mais il combattait surtout l'interprétation que Hegel en avait donnée. Cette interprétation aboutissait à un panlogisme absolu. C'est cette conception que Schelling voulait dépasser, sans revenir cependant à l'ancienne ontologie, car c'est la prétention un peu puérile des Allemands de vouloir toujours trouver un nouveau principe supérieur au précédent, sans revenir aux idées antérieures, comme si la métaphysique pouvait avoir indéfiniment à sa disposition des principes à superposer les uns aux autres. Quoi qu'il en soit, que ce fût un retour ou un progrès, Schelling soutenait contre le panlogisme une controverse très digne d'attention.

Il faisait remarquer d'abord que ce principe : « tout est logique,

eûmes donc un instant l'illusion de voir Schelling en France; mais déjà il enseignait à Berlin.

(1) Voyez l'écrit très bien fait, intitulé *Schellings positive Philosophie als Einheit von Hegel und Schopenhauer* (Berlin 1869). — Nous nous en sommes beaucoup aidé dans ce travail.

tout est rationnel, » est une pure hypothèse, un postulat non démontré. Pourquoi, disait-il, est-ce la raison qui existerait, et pourquoi pas la non-raison (*die Unvernunft*)? Sans doute, il est commode de placer la raison à l'origine des choses comme la substance universelle, l'être nécessaire; mais, absolument parlant, le contraire est aussi possible. Ce n'est nullement une nécessité *a priori* : c'est un pur dogme. Il ne sert de rien de dire que, si on ne commençait par poser ce postulat, il n'y aurait plus de science, car pourquoi serait-il nécessaire qu'il y eût une science? En second lieu, dans l'étude de tout être, après que l'on a fait abstraction de l'intelligence et du rationnel, il y a toujours un reste, un résidu qui n'est pas résoluble en élémens rationnels, et qui par conséquent est irrationnel. Sans doute, toutes choses dans le monde nous apparaissent avec le caractère de la règle, de l'ordre et de la forme; mais au fond on aperçoit toujours le sans règle (*das Regellose*), et il semble même qu'à l'origine, c'est le sans règle qui devient ordre, c'est le non rationnel qui devient rationnel. C'est là la base incompréhensible de la réalité, le reste irréductible qui ne se laisse pas ramener à l'intelligible. Il y a donc une nature extra-logique de l'existence, une base irrationnelle de la réalité. L'intelligible, c'est l'*essence*. Le non intelligible est l'*existence* (1). Nous exprimons le premier de ces élémens en disant d'une chose ce qu'elle est, le second, en disant qu'elle est. Or cet élément, qui fait et constitue l'existence, n'est plus la raison; c'est la volonté. « Pas d'être réel, sans un vouloir réel. L'être d'une chose se reconnaît en ce que cette chose s'affirme, se sépare d'autre chose, fait effort pour résister à tout ce qui cherche à la pénétrer ou à l'opprimer; mais toute résistance, tout effort réside exclusivement dans la volonté, car la volonté est, à proprement parler, le résistant, le principe de toute résistance, l'insurmontable. Dieu lui-même ne peut vaincre la volonté que par la volonté. » La volonté est encore le libre, le non logique, le non rationnel, car tout ce qui est soumis à la nécessité logique n'est pas volonté. La volonté ne peut se déduire du rationnel; elle est donc quelque chose au-delà. Enfin, si la raison ne suffit pas pour comprendre la réalité, encore moins est-elle capable de la créer. Jamais de la nécessité logique on ne passera à un être réel. « Il n'y a pas d'autre ressource, disait Schelling en pensant à Hegel, que de supposer que la raison, devenue infidèle à elle-même, a fait une chute; l'idée, que l'on se représente comme ce qu'il y a de plus parfait, s'avise, sans aucun motif, *sans rime ni raison* (comme di-

(1) L'intelligible est ce que les Allemands appellent le *was* (le *ce que*); le non intelligible est le *das* (le *que*).

sent les Français), de se briser et de se morceler dans ce monde des choses accidentelles, irrationnelles, rebelles à toute conception. On peut lui appliquer le mot de Térence : *cum ratione insanire...* » On ne peut comprendre, dit encore Schelling, « ce qui pourrait déterminer l'idée, une fois arrivée à l'état de sujet absolu, à s'objectiver de nouveau, à perdre toute subjectivité et à se laisser tomber dans la pire des extériorités, celle de l'espace et du temps; car la raison, dans laquelle tout se développe avec une absolue nécessité, ne peut rien connaître de ce que nous appelons une résolution, une action, un fait. »

En conséquence le panlogisme ne peut se donner comme la philosophie absolue. Il n'en exprime qu'une partie, celle qui concerne les rapports logiques des choses; mais le réel, le positif, l'existence, lui échappent. Le panlogisme n'est qu'une philosophie « négative » il faut le compléter par une philosophie « positive. » L'une est la philosophie de l'entendement, l'autre la philosophie de la volonté. L'une n'a affaire qu'à l'essence logique : elle est tout hypothétique, car jamais la logique ne pose l'existence des choses, elle la suppose. Elle signifie toujours que, *si* quelque chose existe, ce quelque chose se conformera à telles lois; mais telle chose existe-t-elle? Aucune déduction *a priori* ne peut nous l'apprendre. Ce n'est que l'induction (1) qui donne l'existence. Schelling va si loin dans cette nouvelle voie, si opposée à ses premières conceptions, qu'il en vient à rejeter absolument le célèbre argument *a priori*, la preuve de saint Anselme, si chère jusque-là au panthéisme allemand. Cette preuve, comme on sait, consiste à démontrer l'existence de Dieu en partant de son idée. Schelling affirme au contraire que, même pour Dieu, l'essence n'enveloppe pas l'existence. L'existence est un fait premier qui ne peut se déduire de quoi que ce soit. L'absolument

(1) Il ne faut cependant pas se faire illusion sur la portée de cette expression. Il ne s'agit ici ni de la méthode expérimentale des Anglais, ni de la méthode psychologique des Français. C'est une induction, dit Schelling, « qui prend son point d'appui dans la pure pensée. » Au fond, c'est toujours la déduction, seulement sous forme d'analyse plutôt que de synthèse, comme on le voit lorsque Schelling cherche à établir ce qu'il appelle le commencement de la philosophie (*Philosophie der Offenbarung*, dixième leçon, p. 204.) Voici comment il procède et comment il pose le concept de la pure volonté : « Il faut partir, dit-il, de ce qui est avant l'être (*was vor dem seyn ist*). Ce qui est avant l'être, c'est ce qui n'est pas encore, mais ce qui sera (*das noch nicht seiende, aber das sein wird*), c'est le futur absolu (*das absolute zukunftige*). Or le futur, ou ce qui sera, c'est ce qui peut être (*das unmittelbar sein könnende*). Ce qui peut être, c'est ce qui veut être, c'est le pur vouloir (*das blosse wollen*). L'être consiste donc dans la volonté. » On voit par cet exemple que nous avons toujours affaire avec la méthode déductive, j'ajoute à une déduction aussi artificielle et aussi creuse que celle de Hegel. L'idée de découvrir la volonté autre part que dans la conscience du sujet voulant est absolument vaine. L'école de Schopenhauer n'est pas tombée dans cette faute.

premier ne peut être prouvé. Il est au-dessus de toute preuve parce qu'il est l'absolu et le commencement de tout. Qu'est-il donc en soi? Il est cause de soi, *causa sui*, ce qui implique qu'il est en quelque sorte antérieur à lui-même. C'est l'*aséité* des scolastiques; mais qu'est-ce qu'exister par soi-même, être cause de soi-même? Quelle est la réalité qui correspond exactement à cette notion? C'est la volonté, la liberté. Dieu est donc volonté absolue, liberté absolue, en conséquence personnalité absolue.

Ainsi Schelling, sans renoncer à ce qu'on appelle en Allemagne « le monisme, » devenu en quelque sorte un dogme pour tout philosophe allemand, retournait, après un long détour, à la doctrine de la personnalité divine, qui paraissait avoir sombré à tout jamais dans l'océan du panthéisme. M. de Hartmann affirme que Schelling n'est pas devenu pour cela infidèle au panthéisme : sa doctrine nouvelle, dit-il, est le panthéisme de la personnalité (*Persönlichkeit-Pantheismus*). « Dieu est l'être, et tout être n'est que l'être de Dieu. » Ce principe subsiste dans la nouvelle philosophie de Schelling. Ce que Schelling combat dans le panthéisme, c'est le Dieu mort de Spinoza, le Dieu logique de Hegel : ce qu'il lui substitue, c'est un panthéisme monothéiste; mais en même temps il continue à rejeter le vieux théisme, le théisme populaire, celui qui croit que Dieu est un être extérieur au monde; pour lui, comme pour tous les panthéistes, Dieu est intérieur aux choses.

Réduit à ces termes, le débat entre le panthéisme et le théisme ne nous paraît plus signifier grand'chose, car où a-t-on vu un théisme qui soutienne l'extériorité absolue de Dieu? Non-seulement toute philosophie théiste implique la présence de Dieu dans les choses, mais il n'y a de religion qu'à ce prix. Pour nous, un panthéisme qui reconnaît la personnalité divine, si l'on ne joue pas sur les mots, est précisément ce que nous appelons le théisme. Lorsqu'en effet nous revendiquons comme formule de notre doctrine (1) cette proposition fondamentale de Maine de Biran : « La science humaine a deux pôles, la personne moi d'où tout part et la personne Dieu

(1) Cette formule nous paraît pouvoir être proposée comme la formule caractéristique du spiritualisme français. Elle est invoquée par Émile Saisset (*Introduction à Spinoza*, 2e édition, 1860, p. 366); et M. Ravaisson (*Rapport sur la philosophie du dix-neuvième siècle*, p. 246) dit à peu près dans le même sens : « L'absolu de la parfaite personnalité est le centre d'où se comprend notre personnalité imparfaite. » En conséquence, au lieu de cette expression vague de *spiritualisme*, qui signifie tout ce qu'on veut, nous aimerions à désigner notre doctrine par l'expression plus précise et plus scientifique de théisme personnaliste (*Persönlichkeit-Theismus*), ou philosophie du conscient (*Philosophie des Bewussten*); notre philosophie prendrait par là un caractère plus net et plus significatif en présence des autres doctrines de la métaphysique contemporaine.

où tout aboutit, » — lorsque nous posons ainsi la personnalité au commencement et au terme de la science, nous n'entendons nullement, nous ne sommes nullement tenus à entendre que ces deux personnalités sont séparées l'une de l'autre, comme le moi d'un homme l'est de celui d'un autre homme : il va de soi que le rapport entre une personnalité infinie et une personnalité finie ne peut pas être le même que celui qui existe entre deux personnes également finies. Que l'infinie personne soit présente intérieurement à la personne finie, qu'elle la soutienne, qu'elle en soit la vie, l'âme et l'esprit, il y a là sans doute quelque chose d'obscur, mais pas plus que ne l'est l'hypothèse d'une substance impersonnelle prenant conscience d'elle-même dans les individus finis. Si donc c'est là conscience de l'unité universelle que le panthéisme craint de voir briser et morceler par la doctrine du théisme personnaliste, nous pouvons dire qu'elle ne court pas plus de risques dans un sens que dans l'autre.

Il est impossible de méconnaître la valeur et l'importance de ce retour offensif de Schelling contre l'idéalisme logique. Tout est-il original dans cette conception? L'opposition de l'existence et du pur rationnel n'était-elle pas au fond du réalisme de Herbart? Celui-ci n'avait-il pas dit également que l'existence ne peut pas être déduite, qu'elle est une « position absolue. » La définition de l'absolu par la liberté est-elle bien différente aussi de celle de Fichte dans sa première philosophie? Le moi « qui se pose lui-même » n'est-il pas aussi « cause de soi? » Peu nous importe d'ailleurs le degré de nouveauté et d'originalité de la dernière philosophie de Schelling; cette critique de la logique à outrance de l'école hégélienne est du plus vif intérêt. On n'était donc pas si mal éclairé en France lorsqu'on soutenait que le système de Hegel était un panthéisme abstrait, auquel manquait tout fondement effectif et réel, que ce système passait du domaine de la logique au domaine de la nature par un saut brusque et sans aucune raison, enfin que le principe des choses ne doit pas être seulement idée, mais encore volonté et personnalité. Ainsi la philosophie allemande, mieux instruite, finissait par se dire à elle-même ce que les spectateurs désintéressés lui avaient dit depuis longtemps.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que les vues précédentes, exprimées par Schelling dans ses ouvrages posthumes, la *Philosophie de la mythologie* et la *Philosophie de la révélation* (1), fussent pour lui-même entièrement nouvelles, et, comme le dit avec raison M. Erdmann, elles n'ont excité un si grand étonnement que parce que l'on

(1) *Schellings sämmtliche Werke* (II. *Abtheilung*, t. I-IV, 1857-1858).

avait oublié ou trop peu remarqué les derniers écrits de sa première période. Déjà, par ces écrits, il était entré dans une nouvelle phase, que ses disciples désignaient sous le nom de doctrine de la liberté (*Freiheitslehre*). Était-ce sous le coup des critiques de Fichte, avec lequel il avait eu de vives controverses et auquel il aurait emprunté la doctrine de la liberté, tandis que Fichte, par une sorte de réciprocité, lui empruntait à son tour la doctrine de l'absolu (1)? ou ne serait-ce pas plutôt sous l'influence de Jacques Boehm, avec les écrits duquel il s'était alors familiarisé? M. Erdmann soulève ces deux hypothèses sans se décider pour aucune (2). Toujours est-il que, dans ces différens écrits, il avait déjà essayé de dépasser le système panthéistique de l'identité, et, tandis que bien longtemps encore les esprits se laissaient séduire par le prestige de ce système, Schelling l'avait abandonné. Déjà en effet, dans son écrit sur la liberté humaine (3), il enseignait « qu'il n'y a pas d'autre être que le vouloir, » que le vouloir est « l'être primitif, *das Urseyn.* » Il distinguait l'être, en tant qu'il est « le fondement de l'existence » et l'être en tant qu'il « existe. ». Il appliquait cette distinction à Dieu lui-même, et il soutenait qu'en Dieu, ce qui est l'existence « n'est pas Dieu. » Dieu, c'est « le Dieu existant. » L'absolu et Dieu sont l'un et l'autre la volonté; mais l'un est la volonté sourde, obscure, sans conscience, l'autre est le « mot de cette volonté. » Toute personnalité repose sur un fond obscur; cela est vrai même de la personnalité divine. Dieu devient personne. Dans un autre écrit du même temps (4), il poussait si loin la doctrine de la personnalité divine qu'il l'assimilait presqu'à la personsalité humaine. Si nous désirons, disait-il, un vrai Dieu, un Dieu vivant et personnel, nous devons supposer que sa vie a la plus grande analogie avec la vie humaine, et qu'il a tout en commun avec l'homme, excepté la dépendance. Tout ce que Dieu est, il l'est par lui-même. *Dieu se fait lui-même :* c'est pourquoi il ne peut pas être dès l'origine quelque chose d'achevé. En Dieu comme en l'homme, il y a un principe obscur et un principe conscient, une lutte entre ces deux principes, une victoire de l'un sur l'autre. Le premier représente l'égoïsme divin, le second l'amour divin. La victoire de l'amour sur l'égoïsme est la création. Cette ressemblance

(1) Fichte en effet a eu deux philosophies comme Schelling, et il a fini en quelque sorte par la philosophie de Schelling, tandis que celui-ci finissait par la philosophie de Fichte.

(2) Erdmann, *Grundriss der Geschichte der Philosophie,* t. II, p. 554.

( ) *Ueber das Wesen der menschlichen Freiheit* (Landshut 1809).

(4) *Stuttgarter Privat-vorlesungen* (*Werke,* t. VII, p. 418-484). Ces leçons n'ont été publiées qu'après la mort de Schelling, et dans la seconde partie de ses œuvres.

de Dieu avec l'homme, disait-il encore, est un scandale pour les philosophes de métier. Ils disent : Dieu doit être surhumain; mais s'il plaisait à Dieu de se faire homme, s'il lui plaisait de s'abaisser? Pourquoi n'en aurait-il pas la liberté? On voit ici clairement les tendances de cette dernière phase de Schelling : ce n'est pas seulement un retour au théisme, mais au christianisme. Dans sa réponse à Jacobi (1), il insistait encore sur l'idée d'un Dieu qui se crée lui-même. Il voulait qu'on entendît à la lettre le *causa sui* de Spinoza, ce qui veut dire que Dieu est antérieur à lui-même. Il disait que Dieu est à la fois « le premier » et « le dernier. » En tant que premier, il n'est pas Dieu : c'est l'absolu, objet de la philosophie de la nature, ce n'est que le *Deus implicitus*, et la philosophie de l'identité n'était aussi que la connaissance implicite de Dieu. C'est seulement le principe dernier, l'*omega*, qui est Dieu dans le sens éminent, *Deus explicitus*.

Toutes ces idées, on le voit, étaient bien antérieures à 1840, puisque Schelling les avait émises de 1809 à 1813. Elles avaient été peu remarquées et comme noyées dans le grand courant de l'idéalisme logique dont Hegel était alors l'interprète heureux et puissant. Ce que Schelling appela plus tard la philosophie positive ne fut que le développement de ces mêmes idées appliquées à la théorie de la mythologie et à la théorie de la révélation. On a caractérisé justement cette philosophie en l'appelant un néo-gnosticisme, et elle a en effet d'assez grandes analogies avec la mystérieuse et confuse philosophie des premières hérésies chrétiennes; mais notre objet n'est pas d'insister sur ce côté de sa philosophie: Nous n'avons voulu qu'en résumer les traits généraux et la pensée fondamentale. C'est à M. Ed. Secrétan, l'auteur de la *Philosophie de la liberté*, que nous demanderons le développement systématique.

II.

Le mérite de M. Secrétan est d'avoir creusé la notion d'absolu et d'en avoir fait sortir l'idée de la liberté absolue. Toute la force de son argumentation consiste à avoir analysé cette fameuse définition de Dieu donnée par Descartes aussi bien que par Spinoza : Dieu est « cause de soi. » Il soutient énergiquement que c'est là une expression qu'il faut entendre à la lettre, que seule elle est adéquate à l'idée de l'absolu, que, si l'on n'admet pas à la rigueur un être se posant lui-même, se créant lui-même, se donnant l'être à lui-

(1) *Denkmal der Schrift von den göttlichen Dingen*, Tubingue 1812.

même, on n'a plus, pour le définir, que des caractères qui peuvent appartenir aussi bien à l'être fini qu'à l'être infini, car l'intelligence est un attribut des êtres finis et de l'être infini; la bonté, la sagesse, la puissance, la causalité, sont aussi des attributs communs à l'un et à l'autre. Le seul caractère incomparable, incommensurable, incommunicable, est d'être sa propre cause : cela seul est adéquat à l'absolu. Que ce soit une notion incompréhensible, il n'y a rien là qui doive nous arrêter, car il va de soi que l'absolu est incompréhensible; mais, tout incompréhensible qu'il est, il faut l'admettre, et admettre en même temps tout ce qui est contenu dans sa notion. Expliquons cette déduction, qui est loin d'être facile à saisir, et où M. Secrétan fait preuve d'une rare subtilité.

S'il y a une vérité évidente, c'est que quelque chose existe. Appelons « être » le principe qui fait que les choses existent. Le problème est de savoir quelles sont les propriétés essentielles de l'être, et comment on le définira. M. Secrétan pose d'abord en principe l'unité de l'être. Il n'y a qu'un seul être, et l'être est tout ce qui est. M. Secrétan se fonde sur cette raison, que la science exige l'unité, et que l'unité de la connaissance implique l'unité de l'être. Il faut donc commencer par accepter le principe du panthéisme, sauf à y renoncer plus tard. Sans vouloir mêler ici la critique à l'analyse, nous ne pouvons cependant nous empêcher de faire observer que c'est aller un peu vite en besogne : rien n'est moins évident que le principe posé; il nous semble qu'au point de départ il ne faut être ni panthéiste ni antipanthéiste, parce que les données du problème ne sont pas connues; mais laissons à l'auteur la responsabilité de sa démonstration, en faisant remarquer que, s'il part du panthéisme, ce n'est point pour s'y arrêter, c'est pour aller au-delà, et, comme il le dit, le réfuter en le dépassant.

Allons plus avant. L'être est un, soit; qu'est-il encore? Si nous considérons les êtres de la nature, nous voyons que leur existence se manifeste pour nous, d'une part, par la perception que nous en avons, de l'autre par les actions physiques et mécaniques qu'ils exercent les uns sur les autres. Or être perçu, exercer une action, ce n'est que la manifestation de l'être, ce n'est pas l'être lui-même. Pour que l'être soit véritablement, il faut qu'il y ait en lui quelque chose « d'intérieur, » un « en soi, *an sich*, » qui soit autre que ses effets extérieurs. S'il n'y avait rien dans l'être, comment aurait-il quelque chose d'extérieur? Comment ce qui ne serait rien en soi pourrait-il être perçu? Cet élément intérieur de l'être, qui lui est essentiel pour être, et qui en est en quelque sorte la base, est ce qu'on appelle « la substance. » La substance se distingue, suivant M. Secrétan, de « l'existence. » L'existence est l'apparition de la

substance; c'est l'être hors de soi, tandis que la substance est l'être en soi. La substance est la « cause de l'existence. » Elle est donc essentiellement active; elle est activité. Toute substance est cause; toute cause est substance : ce sont deux notions du même degré.

N'oublions pas que nous ne cherchons pas seulement les conditions de l'être en général, mais de l'être absolu, de l'être premier. On peut trouver que notre métaphysicien va bien vite, en posant tout d'abord la notion de l'absolu sans le soumettre à aucune critique comme une notion universellement acceptée; n'oublions pas que nous avons affaire à l'un des derniers représentans de la philosophie allemande, que cette philosophie depuis un demi-siècle posait cette notion comme un axiome, que cet axiome n'était contesté par personne. Le point de vue critique de Kant avait été complétement effacé et submergé par l'idéalisme dogmatique et théorique de ses successeurs. Acceptons donc le problème tel qu'il est posé, et demandons-nous ce que c'est que l'absolu.

Nous avons vu que la substance est la cause de l'existence; mais on peut se demander quelle est la cause de la substance. Si cette cause est en dehors de l'absolu, il n'est plus l'absolu : il faut donc qu'elle soit en lui, et que l'absolu soit non-seulement cause de son existence, mais encore de sa substance, qu'il se produise lui-même, en un mot qu'il soit cause et effet de lui-même. Une telle conception n'est-elle pas contradictoire? Un être peut-il à l'égard de lui-même être à la fois cause et effet? Une telle conception est si peu contradictoire que nous en trouvons le type dans l'expérience. C'est ce qui arrive en effet dans les êtres organisés. La vie est à la fois la cause de l'existence des organes et l'effet des fonctions des organes; chaque fonction est cause et effet de toutes les autres. Or ce qui est à la fois cause et effet est ce que l'on appelle un *but*. La vie est son but à elle-même. La cause finale est le vrai commencement, la vraie cause; la cause efficiente n'est que le milieu ou le moyen, ou plutôt ces deux causes se confondent. L'idée de but nous représente un cercle fermé; c'est ce qui manquait à la conception de Spinoza. Il faut que le rapport des modes à la substance soit aussi positif que le rapport de la substance aux modes. L'être n'est donc pas seulement substance et cause efficiente; il est un but substantiel, un organisme, une vie. Ici encore, si nous voulions mêler la critique à l'exposition, nous demanderions s'il n'y a pas quelque abus métaphorique à transporter la notion d'être vivant de l'organisme, qui est composé de parties matérielles, à la simplicité de l'être absolu : est-il intelligible de dire que les modes sont à la substance ce que les organes sont au corps vivant? Dans l'être vivant lui-même, n'y a-t-il pas quelque équivoque à prétendre qu'il est cause

et effet de lui-même? La vie, considérée comme force vitale, comme cause organisatrice, est-elle la même chose que la vie considérée comme la résultante de toutes les fonctions? Tels sont nos doutes, et dans ces conceptions sublimes et transcendantes nous craignons que l'on n'oublie un peu trop les vieilles règles de la logique sur la précision des termes et la clarté des définitions.

Nous sommes arrivés à concevoir l'absolu comme un être vivant; n'est-il pas quelque chose de plus? L'être, avons-nous dit, est cause de son existence, et cause de sa substance; mais cette substance se manifeste dans l'existence d'une manière réglée, déterminée, conforme à des lois. Si l'être produit sa substance et son existence, il faut aussi qu'il produise sa loi. Il ne pourrait la recevoir d'un autre être sans devenir relatif. Il est donc cause de sa propre loi. Or un être qui se donne à lui-même la loi, qu'est-ce autre chose qu'un esprit ou une volonté? En effet, déterminer soi-même la nature de son activité, c'est être esprit. Être esprit, c'est se donner à soi-même sa loi, c'est-à-dire son propre caractère. « Êtes-vous savant? c'est que vous avez étudié. Êtes-vous généreux? c'est que vous avez dompté votre égoïsme. En un mot, nous sommes libres. Esprit, volonté, liberté, c'est une seule et même chose. »

Chacun des degrés de cette déduction correspond à une phase particulière de la philosophie moderne. La substance cause de son existence, c'est la *substance* de Spinoza : la substance identique à la cause, c'est la *force* de Leibniz. L'être cause de lui-même, l'être vivant qui est son but à lui-même, c'est l'*idée* de Hegel. L'être qui se donne à lui-même la loi, c'est la *volonté autonome* de Kant. La dernière phase, celle qui reste à traverser, la *liberté absolue*, est celle du second Schelling.

En effet, nous ne sommes pas au bout : nous n'avons pas encore atteint le terme final et décisif. L'être est libre : il se donne à lui-même sa loi. Mais d'où lui vient cette liberté? L'a-t-il reçue d'ailleurs? il ne serait plus absolu : ce serait une liberté semblable à celle des hommes. En outre, l'esprit tel que nous l'avons défini implique encore une autre contradiction. Il se donne la loi; mais c'est en vertu de sa nature. D'une part il se détermine, de l'autre il est déterminé. Il est donc encore à la fois esprit et nature. Pour résoudre cette contradiction, il faut aller plus loin qu'une liberté possédée par nature, que l'esprit aurait reçue d'un autre, ou qu'il tiendrait de son essence. Il faut que l'esprit se fasse lui-même esprit, qu'il se donne à lui-même la liberté. En un mot, la définition de Dieu « cause de lui-même » implique les degrés suivants : « Substance, il se donne l'existence; vivant, il se donne la substance; esprit, il se donne la vie; absolu, il se donne la liberté. » Il est « absolue liberté. » Impossible d'aller au-delà; mais il faut aller jusque-là. La

vraie formule de l'absolu est celle-ci : « je suis ce que je veux. »

Rendons-nous bien compte de toute la portée des propositions précédentes. On pourrait n'y voir d'abord que des expressions paradoxales et excessives pour rendre plus sensibles des vérités abstraites d'une haute portée : on pourrait croire que l'auteur a seulement voulu dire ce que tout le monde pense, à savoir que, Dieu étant l'être souverainement parfait, il doit être absolument libre, parce que la liberté est une perfection. Nullement : c'est la doctrine elle-même qui est paradoxale et non pas seulement l'expression. Ce n'est pas parce que Dieu est parfait qu'il est libre : c'est parce qu'il est libre qu'il est parfait. Un être parfait par nature, dit l'auteur, le serait moins que celui qui se donnerait toutes les perfections. Un être parfait par nature serait imparfait. « L'absolu n'a pas de nature. — Toute nature est née, dérivée, secondaire. » A quoi reconnaît-on le vrai caractère de l'absolu? c'est qu'il ne puisse pas être pensé autrement qu'à titre d'absolu. Or un être qui se donne à lui-même la liberté ne peut être qu'absolu, et pas autre chose. Une telle notion n'a de sens que dans l'absolu. Toute « nature » au contraire (intelligence, bonté, vérité, etc.), peut être conçue comme relative aussi bien que comme absolue. Il n'y a que cette formule : « je suis ce que je veux, » qui ne puisse s'appliquer rigoureusement qu'à l'absolu lui-même : appliquée au fini, cette formule n'a aucun sens. Elle est donc la seule qui puisse caractériser et définir ce qui est essentiellement sans comparaison et sans analogie.

Ne nous hâtons pas de condamner une si étrange doctrine. N'oublions pas que Descartes l'a exprimée quelquefois en termes presque semblables (1), que Bossuet et Fénelon, dans leur réfutation de l'optimisme de Malebranche, s'en sont rapprochés. On est placé, en

(1) Lorsque Descartes, dans sa troisième *Méditation*, nous dit : « Si j'étais indépendant de tout autre, et que je *fusse moi-même l'auteur de mon être*, il ne me manquerait aucune perfection, car *je me serais donné à moi-même* toutes celles dont j'ai en moi quelque idée, et ainsi *je serais Dieu*. » il semble bien dire que Dieu est l'auteur de son propre être, et qu'il s'est donné à lui-même toutes les perfections, ce qui est précisément le système de la liberté absolue. De plus, dans la discussion des *Objections*, Descartes soutient contre Catérus et contre Arnauld que « Dieu est à lui-même ce que la cause efficiente est à l'égard de son effet. » Cependant, devant l'objection d'Arnauld « que Dieu devrait alors être antérieur à lui-même, » Descartes recule; il semble effrayé lui-même de l'absolu de cette théorie, et il se réduit à dire que Dieu, c'est « l'essence qui est la cause de l'existence, » et qu'on peut appliquer par analogie le concept de cause efficiente à celui de cause formelle, « à peu près comme on transporte au polygone les propriétés du cercle. » Ce n'est donc que métaphoriquement et analogiquement que Descartes a admis la doctrine de Dieu cause de soi; mais on voit à quel point il s'est approché de la doctrine de la liberté absolue. Je n'ai pas besoin de rappeler non plus la théorie bien connue de la création des vérités éternelles par la liberté divine.

théodicée, entre ces deux abîmes : ou imposer à Dieu une sorte de *fatum*, en lui supposant une nature nécessaire à laquelle il doit obéir, ou lui prêter un bon plaisir absolu qui est aussi près de la tyrannie que de la liberté. Les plus grands métaphysiciens ont flotté de l'un à l'autre. La liberté absolue est une réaction contre « l'idée absolue : » c'est la revendication extrême de la liberté contre la logique, et nous devons savoir gré à tout métaphysicien qui, poussant une idée à l'extrême, nous en fait mieux comprendre le sens et la portée.

Après avoir posé cette définition de l'absolu, M. Secrétan reconnaît sans peine qu'elle est incompréhensible. « Nous constatons la place de l'absolu, dit-il, nous n'en avons pas l'idée, car nous n'avons pas d'intuition correspondante. » La liberté absolue est au-delà de l'intuition; nous ne la connaissons que dans ses manifestations. La volonté est l'essence universelle. Les différens ordres d'êtres sont les degrés de la volonté. « Exister, c'est être voulu; être substance, c'est vouloir; vivre, c'est se vouloir; être esprit, c'est vouloir son vouloir. » On remarquera ces vigoureuses et brillantes formules. Tout étranges qu'elles sont, elles n'ont rien qui puisse choquer les disciples de Maine de Biran, depuis longtemps habitués à considérer la volonté comme l'essence de l'être. Jusqu'où faut-il pousser cette conception? C'est une autre question.

Sans vouloir exposer toutes les conséquences que l'auteur tire de son principe, il y en a une cependant qui est trop importante et trop curieuse pour ne pas être mentionnée.

Ce premier principe, cet absolu, qui n'a d'autre essence que de n'en pas avoir, qui est volonté absolue, liberté absolue, est-il ce que les hommes reconnaissent et adorent sous le nom de Dieu? Doit-il être nommé Dieu? Non, dit résolûment M. Secrétan. L'absolu est au-delà de Dieu; il est avant Dieu, il est la source de Dieu. Il faut distinguer deux absolus : l'absolu en essence, en puissance, qui est la liberté absolue, liberté pure, notion essentiellement négative, incompréhensible, et qui n'exprime que l'opposition à ce qui n'est pas lui, — et en second lieu, l'absolu en acte, l'absolu existant. Le premier est « l'abîme insondable de la pure liberté; » c'est l'absolu négatif. Le second, l'absolu positif, est « un fait. » C'est à lui seulement que convient le nom de Dieu, et l'expérience seule peut nous le faire connaître. Sans doute, il y a une nécessité des choses, mais c'est une nécessité voulue. Il y a d'immuables statuts; mais ils ont été posés. Toute nécessité s'explique; toute nécessité est dérivée : toute nécessité est un fait. C'est cette nécessité voulue qu'on appelle ordre, providence, et dont le principe est Dieu. « Le principe mobile, transcendant, supérieur au monde,

par conséquent à la pensée, dont il forme la limite, c'est l'absolu en essence; mais le principe fixe, immanent, immuable, nécessaire, c'est le Dieu réel, tel qu'il est en fait pour nous : c'est notre Dieu, ou, plus simplement, c'est Dieu. Dieu n'est pas une substance, c'est un fait. L'absolu est la nuée; Dieu est l'éclair. » Ainsi l'absolu devient Dieu en créant le monde, en créant le vrai, le juste, le bien, l'ordre, car ce n'est que par rapport au monde que toutes ces choses existent. Dieu veut être Dieu. « Il se fait et se proclame Dieu; il est Dieu parce qu'il le veut. »

En se créant lui-même, Dieu a créé le monde. Pourquoi? Dans quel dessein? Dieu a-t-il besoin du monde? Non, sans doute; quelle peut donc être la raison suprême de la création? Constatons d'abord que le monde existe : c'est un fait. Nous ne pourrions deviner l'existence de ce fait *a priori*; mais étant donnés d'une part l'existence du monde, de l'autre le principe de la liberté absolue, nous pouvons conclure de là le motif de la création. Ce motif, c'est l'amour.

Comment de la liberté absolue passe-t-on à la doctrine de la création par amour? Ce passage est une des déductions les plus subtiles de la théorie; mais elle a eu assez de succès dans quelques écrits récens de la philosophie française, pour que nous nous attachions à la faire connaître, quelque artificielle qu'elle nous paraisse. Dieu est la liberté absolue; l'acte de la création doit donc être un acte de liberté absolue. Si le motif de la création était puisé dans l'essence même de Dieu, il ne serait pas libre. L'amour ne peut donc pas être antérieur à la liberté; il doit en être l'effet. Mais si Dieu, en créant, obéissait à un motif égoïste ou intéressé, par exemple sa gloire, son plaisir, etc., il ne serait pas plus libre, car c'est être l'esclave d'une loi extérieure et supérieure à sa propre volonté que de rechercher exclusivement son bien-être. Tout retour d'un sujet sur lui-même implique besoin, manque, asservissement à soi-même. L'absolu affranchissement est donc identique à l'absolu désintéressement. Donc le motif de la création doit être puisé dans un être autre que Dieu, et doit avoir pour objet la créature elle-même : or Dieu ne doit rien à cette créature qui n'existe pas encore. Il la crée donc pour elle-même, et sans y être obligé. Qu'est cela, si ce n'est un acte de grâce, de faveur, de libéralité, en un mot d'amour ou de charité? Ne croyons pas pour cela que l'amour soit l'essence de Dieu : c'est le miracle éternel de sa volonté. L'amour n'est point une essence. L'être parfait est celui qui se donne à lui-même la perfection. Le véritable amour est celui qui se crée lui-même par la libre résolution de sa volonté. « L'amour, c'est la liberté faisant acte de liberté. » Cela revient à dire que la création est une

œuvre purement gratuite. Le monde n'existe que par grâce. La grâce est le fond de son être; la grâce est sa substance : créer, c'est aimer.

Qu'est-ce maintenant que la créature? Est-elle quelque chose ou n'est-elle rien? Si la créature n'est rien, il n'y a pas eu de création. Si au contraire il y a eu création et création par amour, il faut que la créature soit quelque chose. Nous échappons par là au panthéisme. Qu'est-elle enfin? Elle est, comme Dieu lui-même, un être libre, car l'être libre est le seul véritable. La création n'est donc autre chose que « la liberté posant la liberté. L'amour créateur et la liberté créée sont les deux facteurs du monde. »

Voilà le principe et la loi de la création : quelle est maintenant la loi de la créature? La créature doit être libre comme Dieu lui-même. Être libre, c'est poser sa personnalité, c'est se poser soi-même; mais comment se poser soi-même sans se distinguer par là même de Dieu, sans chercher à exister hors de Dieu? Il semble donc que la loi de la créature soit la séparation d'avec Dieu; mais, d'un autre côté, qu'est-ce que la création dans le fond, sinon la volonté créatrice elle-même? N'est-ce pas l'un qui est la substance de l'autre? Lorsque la créature se veut elle-même, elle veut donc en même temps la volonté créatrice qui est son essence. Elle veut s'unir à Dieu en s'en distinguant. Or s'unir à un être, qu'est-ce autre chose que l'aimer? Ainsi l'amour de Dieu est donc la loi de la créature, comme l'amour de la créature est le motif de la création.

III.

Tel est le système de la liberté absolue dont M. Secrétan doit évidemment l'idée à Schelling, mais qu'il s'est rendu propre par la vigueur et la netteté de sa construction systématique. On remarquera surtout dans son œuvre la force et l'éclat du style métaphysique. C'est le don du métaphysicien d'exprimer ses idées dans une langue concrète, accentuée, colorée, et de faire ressortir l'idée par le relief de l'expression. Les Allemands ont quelquefois ce don; mais ils le gâtent par le jargon et le noient dans la diffusion des mots. Descartes, Malebranche, Leibniz et Spinoza l'ont eu au plus haut degré et restent les maîtres en ce genre. Chez les anciens, Platon et Aristote sont hors de pair. En ce sens, on peut dire que la langue métaphysique fait partie du génie métaphysique : exprimer une idée, c'est l'inventer. M. Secrétan a emprunté quelque chose de ce don aux grands maîtres de la philosophie. Il a le talent d'écrire en métaphysique, et l'originalité de ses tours et de ses formules saisit vivement l'esprit. On peut trouver même que la suite des idées et la conséquence sévère des déductions sont quelquefois remplacées

par une brillante métamorphose d'images métaphysiques, et que la force et la plénitude des mots fait illusion sur le peu de solidité des idées; mais, cette critique à part, il reste un ouvrage remarquable, trop peu connu, riche de pensées, et qui provoque à penser, d'une méthode savante et d'un vol élevé.

Quant au système considéré en lui-même, il se propose un double but : sauver la liberté divine en l'élevant à l'absolu : supprimer le panthéisme en le dépassant. Selon les philosophes de cette école, le panthéisme aurait facilement raison du théisme dogmatique; on ne peut le vaincre que par un théisme supérieur.

Selon nous, il y a beaucoup d'illusion dans cette supposition des Allemands, que chaque système doit en quelque sorte monter sur les épaules du précédent et atteindre un degré supérieur de ce mât de cocagne que l'on appelle la philosophie. Ce serait supposer que, dans l'ordre des premiers principes, il y a une échelle de degrés à l'infini, et qu'on pourrait toujours, de progrès en progrès, trouver un principe plus élevé que le précédent. Une telle hypothèse est contraire à la notion de l'absolu, qui ne serait plus ce qu'il doit être, s'il se surpassait perpétuellement lui-même. Et où trouverait-on une série sans limites de formules de l'absolu? Supposons qu'on veuille appliquer à la philosophie de la liberté le critérium et la mesure qu'elle applique elle-même aux philosophies précédentes, et que l'on n'y voie qu'un degré et un échelon de la science de l'absolu, je demande ce qu'on pourrait concevoir, supposer, imaginer au-delà d'une liberté qui se crée elle-même? On avouera donc qu'il y a au moins un terme, une limite, que l'on ne peut dépasser : ce serait le système même de l'auteur; mais alors pourquoi reprocher à telle philosophie d'être immobile, stagnante, dépassée? qui ne voit que ce reproche pourra s'appliquer à la philosophie de la liberté lorsqu'elle aura triomphé? Que faire de mieux en effet quand on a découvert la vérité que de s'y tenir? Il peut donc y avoir une philosophie immobile, j'entends immobile dans son principe, non dans ses formes : ce serait celle qui aurait trouvé la vérité. Ce ne sera donc pas une objection contre une philosophie d'être immobile, de ne pas se dépasser elle-même : elle ne le devrait que si elle était fausse, et la question est de savoir si elle l'est, si l'on a tort ou raison; le fait d'aller plus loin dans un sens ou dans un autre ne préjuge en rien la solution, puisqu'on peut aller plus loin dans le faux aussi bien que dans le vrai. On ne peut donc admettre le critérium suivant lequel la dernière venue, entre les philosophies diverses, aurait toujours raison. Souvent la vérité consiste à reprendre un principe trop sacrifié, et c'est précisément ce qui est arrivé à la philosophie de la liberté. Cette philosophie a une certaine valeur

comme un mouvement de retour, comme un essai de réacquisition de vérités oubliées, comme expression vive, frappante et paradoxale de ces vérités; mais lorsqu'elle se donne elle-même comme une philosophie supérieure, dépassant et absorbant les précédentes, elle supprime à son tour certaines conditions de la vérité, qui ne sont pas moins nécessaires que son propre principe, et sans lesquelles ce principe devient lui-même absolument inintelligible.

Nous sommes loin de soutenir que la philosophie ne soit pas susceptible de faire des progrès et ne s'enrichisse pas continuellement. Nous croyons au contraire très fermement à la perfectibilité de la science philosophique; nous allons si loin dans cette pensée que, selon nous, cette science acquiert et s'enrichit perpétuellement non-seulement par les grands philosophes, mais encore par les petits. Au lieu de croire que les philosophes se répètent sans cesse, nous sommes au contraire frappé de ce que l'on peut trouver de nouveau dans chacun d'eux. Pascal a dit avec profondeur : « A mesure que l'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'esprits originaux. » De même, à mesure que l'on a plus d'expérience de l'histoire de la philosophie, on trouve qu'il y a plus de penseurs originaux. Chacun apporte sa pierre, et cela est aussi vrai du dernier venu que des précédens. Mais autre chose est dire qu'il y a des idées nouvelles et acquises à la science dans Kant, dans Fichte, dans Schelling et dans Hegel, et dans M. Secrétan, autre chose est dire que le principe de Fichte est supérieur à celui de Kant, celui de Schelling à celui de Fichte, et celui de Hegel à celui de Schelling, — enfin celui du second Schelling à celui de Hegel lui-même; car on ne peut aller ainsi à l'infini. Nous admettons le progrès de ces systèmes, à la condition que chacun d'eux consentira à n'être qu'un appoint dans le développement de la philosophie universelle et non un centre où tout aboutit. En un mot, la philosophie de la liberté nous fournira des données qui pourraient être utilisées dans la construction d'une philosophie universelle (laquelle n'existera jamais qu'à l'état d'*idée*), mais non pas comme étant elle-même, ainsi qu'elle le prétend, le dernier mot. C'est ce qui s'éclaircira mieux par les observations qui vont suivre.

Dans la philosophie de la liberté, nous distinguerons deux points de vue : la liberté absolue par rapport au monde et la liberté absolue par rapport à l'absolu lui-même : sur le premier point, nous entrons assez avant dans la pensée de l'auteur; mais nous nous en séparons absolument sur le second.

Nous accordons en effet que dans un certain théisme, celui de Platon et de Leibniz par exemple, on n'a peut-être pas placé assez haut le concept de la liberté divine. Lorsqu'on admet avec Platon

que l'entendement divin contient toutes les idées des choses créées à titre de modèles éternels et nécessaires comme Dieu lui-même, lorsqu'on admet avec Leibniz que dans l'entendement divin résident de toute éternité tous les mondes possibles, c'est l'entendement et non la liberté de Dieu que l'on considère comme la source des possibilités. Or on peut entendre par là deux choses très différentes : ou bien Dieu pense ses modèles et ses possibles comme nous les pensons nous-mêmes, c'est-à-dire à titre d'objets, et il se distingue de ces objets: n'est-ce pas comme si l'on disait qu'il y a quelque chose qui n'est pas Dieu, qui même par hypothèse est inférieur à Dieu, et que cependant Dieu est obligé de penser pour être intelligent? N'est-ce pas, selon le mot de Spinoza, soumettre Dieu à un fatum? N'est-ce pas dire que Dieu ne serait rien sans le monde, ou tout au moins sans la pensée du monde? Faudrait-il un grand effort de logique pour conclure de là qu'il ne serait rien sans l'existence du monde? Et n'est-ce pas une sorte de panthéisme idéal que de faire cohabiter Dieu éternellement avec l'idée d'un autre être que lui-même, comme s'il devait s'ennuyer s'il était seul? On peut soutenir au contraire que l'entendement divin est la source des possibilités, en ce sens qu'il en est la cause, qu'il les rend possibles en les pensant, que ces possibles ne seraient rien sans la pensée de Dieu : on peut dire avec Spinoza que l'intelligence divine est « antérieure » aux choses, tandis que l'intelligence humaine leur est « postérieure, » ce que Bossuet a exprimé admirablement en disant: « Nous voyons les choses parce qu'elles sont; mais elles sont parce que Dieu les voit. » Si l'on admet cette seconde hypothèse, si l'on entend par intelligence non-seulement la faculté de contempler, mais la faculté de créer, on introduit par là même la notion de la volonté et de la liberté dans l'entendement divin; ou plutôt, les idées divines, les types absolus, étant l'effet de la puissance créatrice et ne préexistant pas à son action, on peut dire que dans cet acte la volonté intervient plus encore que l'intelligence. En un mot, si l'on convient d'appeler liberté l'acte par lequel Dieu fait que quelque chose existe, comme les possibles n'existent même à titre de possibles que par l'acte de Dieu, on dira justement en ce sens qu'ils résultent de sa liberté. Nous admettrions donc que le monde idéal pas plus que le monde réel ne s'impose à Dieu d'une manière nécessaire, et qu'il en est la cause absolument libre (1).

Nous ne serions pas même éloigné d'admettre cette expression paradoxale de Schelling et de M. Secrétan, que Dieu « se fait lui-

(1) Qu'on veuille bien nous permettre de renvoyer, pour le développement de ces idées, à notre livre récent des *Causes finales* (dernier chapitre).

même, qu'il veut être Dieu. » Nous y voyons une manière vive et extraordinaire, mais jusqu'à un certain point admissible de traduire une grande vérité. Qu'appelle-t-on Dieu dans l'usage commun des hommes? Est-ce ce que les philosophes désignent sous le nom de l'absolu, l'infini, l'inconditionnel, l'être des êtres, l'idée des idées? Non, car de tels mots dépassent de beaucoup l'intelligence de la plupart des hommes et ne répondent qu'imparfaitement à la notion qu'ils se font de la nature divine. Pour eux, du moins dans l'état actuel des croyances religieuses chez les nations les plus civilisées, c'est un être infiniment sage, infiniment juste, infiniment bon qui les a créés, qui les soutient et les dirige par sa providence. Telle est la vraie notion de Dieu; c'est ce qu'on appelle « le bon Dieu. » Or, si nous demandons la signification de ces attributs, sagesse, justice et bonté, nous verrons que chacun d'eux a rapport à la créature et à la création. Qu'est-ce qu'être sage, si ce n'est approprier les moyens aux fins dans une œuvre de ses mains? être bon, sinon répandre ses dons avec munificence sur d'autres êtres que soi-même? être juste, si ce n'est récompenser ou punir, selon leurs mérites, des agens moraux? Supposez que Dieu n'ait pas créé le monde, comment pourrait-on l'appeler sage? Supposez qu'il n'ait pas créé d'êtres sensibles, comment pourrait-on l'appeler bon? Enfin s'il n'avait pas créé d'agens moraux, comment pourrait-on l'appeler juste? La justice, la sagesse et la bonté, c'est-à-dire les attributs moraux de Dieu, ceux qui le rendent aimable, respectable, redoutable, ceux qui sont l'objet des religions, n'existeraient donc pas (tels du moins que nous les concevons), si Dieu ne s'était fait créateur; c'est donc le Créateur que nous appelons Dieu, ce sont ses attributs moraux qui le constituent tel par rapport à nous. Au-delà de ces attributs est une essence absolument incompréhensible (1), objet d'adoration, mais non d'amour. On peut donc dire qu'en se faisant créateur, l'absolu s'est fait Dieu. Avant la création, nous pourrons l'appeler avec Schelling *Deus implicitus*, après la création *Deus explicitus :* celui-ci sera le vrai Dieu, le premier nous étant inaccessible par l'infinité de son essence. Voilà jusqu'où nous pouvons aller dans la théorie de Schelling et de Secrétan. Devons-nous aller plus loin? Non, car nous rencontrons alors devant nous le principe de contradiction, seule barrière qui puisse défendre la raison humaine des attaques du scepticisme.

Nous ne chicanerons pas l'auteur sur cette assertion que la notion

(1) Cette doctrine ne serait pas aussi hétérodoxe qu'on pourrait le croire. Le père Gratry soutient quelque chose d'analogue, lorsqu'il développe dans son livre de la *Connaissance de Dieu* sa belle théorie des deux degrés d'intelligibles dans la nature divine.

de l'absolu doit être essentiellement paradoxale, parce que l'absolu en soi est incompréhensible; cependant au moins faudrait-il s'expliquer sur cette notion d'incompréhensibilité, car l'incompréhensible absolu est une chose dont on ne peut rien dire, et qu'on ne peut pas même penser : à plus forte raison ne pouvons-nous pas en parler. Puisque nous parlons de l'absolu, que nous l'affirmons, que nous le définissons, il faut que nous le pensions d'une certaine manière et nous ne pouvons le penser que conformément aux lois de la logique. De ce que nous ne savons pas tout ce qu'il est, il ne s'ensuit pas que pour le penser nous devions renoncer aux conditions de toute pensée. On ne doit pas dire en métaphysique plus qu'en théologie : *Credo quia absurdum.* Or l'idée d'une liberté absolue, sans essence, sans nature, sans aucune détermination, est une idée qui implique contradiction. Au lieu d'être l'acte pur d'Aristote, c'est la puissance pure, l'aptitude à tout devenir, l'indéterminé absolu : c'est le rien. Que l'on analyse en effet la notion de la liberté absolue (à la condition de n'y rien ajouter subrepticement), on verra qu'une telle puissance, qui n'est ni finie ni infinie, ni parfaite ni imparfaite, ni quoi que ce soit (car autrement elle aurait une nature), n'est autre chose que le premier terme de la dialectique hégélienne, c'est-à-dire l'être, dont Hegel lui-même a démontré l'identité avec le non-être. On ne peut pas même dire que la nature de ce principe soit d'être liberté, puisqu'il se donne à lui-même la liberté. On ne peut pas dire non plus qu'il est une puissance, une force, une activité, car alors il aurait une nature, et ne serait pas liberté absolue.

Admettons cependant que cette liberté absolue soit une puissance : car enfin pour en parler, il faut bien lui appliquer une attribution quelconque. Qu'est-ce donc qu'une puissance absolue qui peut tout ce qu'elle veut? Est-il même permis de dire qu'elle veuille quelque chose? Que serait une telle puissance sinon le *destin* des anciens ou ce que l'on nomme dans les écoles le *fatum mahometanum?* Telle est l'objection fondamentale de Leibniz à la doctrine du *decret absolu*, soutenue par les théologiens de son temps, et en quoi le décret absolu se distingue-t-il de la liberté absolue de Schelling et de Secrétan? Et ne devrait-on pas au moins nous expliquer la différence? Et s'il n'y en a pas, comment passer devant une telle objection sans y répondre, comme s'il n'y avait plus lieu de parler de Leibniz en philosophie? Lorsqu'on rétrograde (sous prétexte de progrès) jusqu'au principe du supra-lapsarisme (1), comment peut-on se croire dispensé d'examiner les difficultés d'un Leibniz? Pour celui-ci, la

(1) Doctrine de la théologie réformée, qui exagérait le principe de la toute-puissance divine.

liberté absolue n'était autre chose que l'absolue tyrannie. C'était la doctrine de Hobbes, qui disait brutalement que l'attribut fondamental de la divinité est la toute-puissance : les âmes religieuses disaient la même chose, seulement il s'y mêlait un sentiment de piété qui masquait à leurs propres yeux le matérialisme de la doctrine; mais leur principe n'était pas très différent. De même aujourd'hui M. Secrétan parle de la liberté absolue avec un sentiment de vénération que sa nature élevée et toute religieuse éprouve d'avance pour le principe suprême quelle qu'en soit la définition; mais, si nous faisons abstraction de ces sentimens personnels, qui n'ont rien à voir avec la philosophie, il ne reste que le concept brut d'une toute-puissance sans attributs, aussi indifférente au bien qu'au mal, et qui fera même plutôt le mal que le bien, peut-être parce qu'il est plus facile. Ce sont ces conséquences que l'école de Schopenhauer tirera de la doctrine de la volonté absolue, et qui en réfutent le principe, en tant du moins qu'on a cru poser par là un théisme supérieur à celui du passé.

M. Secrétan semble avoir entrevu ces conséquences et s'être efforcé de les détourner en nous disant quelque part et tout à fait en passant, comme un détail secondaire, que la volonté absolue doit être une volonté intelligente, car « la liberté sans intelligence ne serait que le caprice et le hasard (1). » N'est-il pas étrange que, dans un système métaphysique un peu rigoureux, on fasse ainsi intervenir l'intelligence d'une manière aussi accidentelle et sans qu'il soit besoin d'aucune démonstration? « Il est inutile d'y insister, » dit l'auteur. Pourquoi donc? Est-il donc si évident que l'intelligence soit à l'origine des choses? Que devient la volonté sourde de Schelling? et une liberté intelligente est-elle une liberté absolue dans le sens de l'auteur? A coup sûr, pour ce qui nous concerne, nous lui accorderons sans hésiter son postulat, nous accorderons qu'une volonté sans intelligence n'est certainement pas une volonté; comment vouloir quelque chose sans le penser? Comment l'absolu dirait-il : « Je suis ce que je veux, » s'il était incapable de savoir ce qu'il veut être? Seulement nous demandons si, ce postulat accordé, il reste quelque chose du système, si cette parenthèse à peine indiquée et qui ne sera remarquée que par ceux qui savent d'avance le faible de la doctrine, ne la ruine pas par la base, quelque modestement qu'elle soit présentée.

En effet, si l'on accorde que l'absolu est une liberté intelligente, comment persister à soutenir que l'absolu n'a pas de nature, qu'il est tout ce qu'il veut, qu'il se crée lui-même, qu'il se donne même

(1) *Philosophie de la liberté,* leçon XVII.

la liberté, comment enfin maintenir au sens propre tous les paradoxes précédens? Être intelligent, n'est-ce donc pas avoir une nature, une essence? L'intelligence n'est-elle donc pas un attribut déterminé? Si vous prétendez que votre liberté intelligente n'a pas d'essence, que faudrait-il donc pour qu'elle en ait une dans le sens que vous combattez? Définissez-nous cet absolu dont vous ne voulez pas et qui aurait une essence autre que l'intelligence et la volonté. Tous les philosophes ont eu beau enfler leurs conceptions depuis l'origine du monde, ils n'ont jamais pu réussir à concevoir que trois attributs possibles de la divinité sur le modèle de nos propres facultés : vouloir, penser et aimer. De ces trois attributs vous en conservez deux : la volonté et la pensée; vous ne réservez que l'amour comme corollaire de votre déduction; mais, ce point réservé, qu'a donc votre doctrine de si différent du théisme proprement dit, puisque des trois attributs qu'il admet, vous en conservez deux?

La doctrine d'une liberté absolue et celle d'une liberté intelligente se contredisent l'une l'autre. « Je suis ce que je veux, » dit l'absolu. Il y a cependant une chose que l'absolu ne peut pas vouloir : c'est de ne pas être intelligent, et il n'a pas davantage le pouvoir de vouloir l'être, car, si l'intelligence était un résultat de la volonté, il y aurait eu un moment (au moins logique) où il y aurait eu volonté sans intelligence, ce que M. Secrétan déclare lui-même impossible, puisque ce serait, dit-il, le caprice et le hasard; et puis comment vouloir être intelligent, si l'on ne sait ce que c'est que l'intelligence, c'est-à-dire si on ne la possède pas déjà? La volonté est donc intelligente par nature et non par choix. Maintenant, étant telle, ne pourrait-elle pas vouloir ne plus être intelligente? C'est là d'abord une hypothèse assez oiseuse, car pourquoi le voudrait-elle? Et d'ailleurs cela est impossible, car vouloir ne plus être intelligent, ce serait vouloir n'être plus volonté, c'est-à-dire liberté, et comme la liberté est identique à l'absolu, ce serait vouloir ne plus être absolu, en d'autres termes ne plus être. La liberté absolue peut-elle aller jusque-là? Dans la doctrine de Schopenhauer, si semblable par le principe à celle de Schelling et de Secrétan, la volonté, nous le verrons, peut cesser de vouloir s'objectiver; elle peut vouloir anéantir le monde et la vie; mais elle ne peut se détruire elle-même, et M. Secrétan, pas plus que Schelling, ne s'est engagé à aller jusque-là.

On nous dit que l'absolu peut vouloir être fini ou infini, parfait ou imparfait, que les perfections qu'on se donne à soi-même sont supérieures à celles qu'on tient de son essence. Qu'entend-on par là? Qu'est-ce, le fini ou l'infini? Entendez-vous ces mots dans le

sens de la quantité, c'est-à-dire de l'espace et du temps? Voulez-vous dire que Dieu pourrait, s'il le voulait, se resserrer, se circonscrire en un point de l'espace, passer par le trou d'une aiguille, tenir dans une coque de noix? ou encore qu'il pourrait commencer ou finir, avoir une jeunesse et une vieillesse? La philosophie allemande s'est trop appliquée à démontrer l'idéalité de l'espace et du temps pour que de telles imaginations, dignes d'ailleurs des *Mille et Une nuits*, puissent s'appliquer à l'absolu. Aurait-on par là une sorte d'idée préconçue de justifier d'avance quelque doctrine d'incarnation? Ce serait confondre deux domaines profondément différens, le domaine de la manifestation de Dieu et celui de son essence. Que Dieu puisse se manifester comme homme, qu'il puisse revêtir la forme humaine, c'est là un mystère dont nous n'avons pas ici à sonder la profondeur et à discuter la valeur; mais ce mystère laisse parfaitement intacte la nature divine en elle-même. Ce n'est pas en soi, et dans son essence absolue, que Dieu s'est fait homme, qu'il a pris un corps, qu'il est mort sur la croix; c'est par un acte spécial de sa volonté, qui n'est possible que par ce que lui-même et dans son fond il est absolu. On ne peut conclure de là que Dieu pourrait se changer en Jupiter s'il le voulait, et même se donner tous les plaisirs de Jupiter. Une telle conception changerait le christianisme en paganisme, et ce ne peut être là la pensée de M. Secrétan. Ainsi Dieu ne peut se rendre fini dans son essence même. Il ne peut pas, étant absolu, ne pas avoir une volonté absolue et une intelligence absolue : or c'est là ce que l'on appelle, à tort ou à raison, dans l'école de Descartes, l'infini. Il ne peut donc pas vouloir être fini. Il en est de même de la perfection, qui dans le sens cartésien n'est autre chose que l'absolu. Étant déjà par son essence liberté absolue et intelligence absolue, quelle autre perfection lui resterait-il à se donner, si ce n'est la bonté? Être bon ou méchant, voilà tout le domaine qui puisse rester à la volonté. En examinant de près cette doctrine, on voit donc qu'elle se réduit à ceci, c'est que Dieu, au lieu d'être bon par nature, a été bon par choix. Ne nous parlez donc plus de la liberté absolue comme d'une nouvelle doctrine de l'absolu : parlez-nous d'une doctrine particulière sur la bonté divine. Cette doctrine est très soutenable; elle n'est pas très éloignée de celle qu'ont soutenue Bossuet et Fénelon contre l'optimisme de Malebranche. Elle est donc très peu hétérodoxe, assez peu nouvelle; elle ne constitue en aucune façon un étage nouveau de l'échafaudage métaphysique et se réduit en définitive à une question délicate de théodicée. Nous craindrions de fatiguer le lecteur en poursuivant la discussion jusqu'à ce terrain circonscrit où il ne s'agit plus d'ailleurs du principe premier, mais

d'une question restreinte. Contentons-nous de dire qu'il nous semble voir dans la déduction de l'auteur beaucoup de raisons purement verbales. Par exemple, lorsqu'il nous dit qu'un acte absolu de liberté, la création, doit être gratuit, que ce qui est gratuit vient de la grâce, et que la grâce c'est l'amour, il nous semble jouer sur les mots : ce raisonnement, par substitution de termes, laisse beaucoup à désirer, et si nous n'avions d'autre raison de croire à la bonté divine, nous nous croirions médiocrement armés contre le pessimisme de Hartmann et de Schopenhauer.

Que l'on nous permette un mot en terminant. Ce n'est pas avec plaisir que nous venons jeter quelque eau froide sur une des conceptions les plus brillantes de la métaphysique contemporaine. Nous aimons les idées, nous sommes aussi sensibles que qui que ce soit à de belles conceptions; nous ne nous défendons pas contre elles, nous y entrons volontiers, nous les suivons jusqu'au bout; nous aimons même à leur prêter ce qu'elles n'ont pas toujours : la rigueur et la clarté. En un mot, nous craindrions de trahir la cause de la vérité en prenant d'avance nos avantages et en leur disputant toutes les chances de persuasion qu'elles peuvent avoir; mais, avouons-le, il y a en nous quelque chose de plus puissant que le démon métaphysique, c'est le démon cartésien qui nous interdit d'admettre comme vrai ce qui n'est pas évident, de prendre des mots pour des choses et des images pour des raisons. En un mot, quelque séduisante qu'elle puisse être, il est impossible à notre esprit de se reposer dans une idée fausse. Au contraire, il semble que le génie métaphysique soit la puissance d'enfanter et de soutenir des idées fausses. Les systèmes de philosophie font à peu près ce que fait l'expérimentation en physique : celle-ci isole et sépare les phénomènes pour les mieux connaître, ceux-là isolent les idées pour mieux s'en rendre compte; mais, de même que la nature est plus vaste que nos laboratoires, elle l'est plus aussi que les écoles de philosophie, même la nôtre. Le concept de la liberté absolue est une de ces conceptions artificielles qui ont pu servir à faire regarder de plus près à l'idée de la liberté divine, à lui faire un champ plus vaste, à resserrer le champ de l'élément logique, en y introduisant l'élément moral. Peut-être n'aurions-nous pas bien vu cela, si les partisans de ce système n'eussent pas forcé leur principe, comme un physiologiste qui gonfle un vaisseau pour le mieux étudier. Il n'en est pas moins vrai que le principe pris à la lettre nous paraît le renversement de la logique et de la raison. Il ne peut se soutenir ni même se comprendre qu'en se démentant et en se détruisant lui-même, et « il porte, comme dit Platon, l'ennemi avec soi. »

PAUL JANET.

LES DERNIÈRES EXPLORATIONS

DANS

LA PAMPA ET LA PATAGONIE

I. G. Burmeister, *Anales del museo público de Buenos-Aires*, 1874; — *Los Caballos-fosiles de la pampa*, 1876; — *Description physique de la République Argentine*, tomes I et II, 1876. — II. Darwin, *Voyage d'un naturaliste*. — III. Francisco Moreno, *Description des cimetières et paraderos de la Patagonie*, 1874; — *Relation d'une exploration en Patagonie*, 1876. — IV. W. Musters, *At home with the Patagonians*, 1873.

Les voyages dans les grands déserts de la pampa et de la Patagonie n'ont pas eu jusqu'ici la bonne fortune d'exciter l'attention publique au même degré que ceux tentés dans l'intérieur de l'Afrique ou tout autre continent aussi peu connu. Cependant les révélations recueillies au milieu de dangers nombreux justifient pleinement la persistance avec laquelle la science, en dehors de la curiosité publique, a poursuivi l'étude des manifestations de la nature dans ces contrées. Bien que la civilisation n'ait rien à emprunter aux peuples épars dans ces immenses déserts de l'Amérique du Sud, et à peine même quelques plantes à utiliser dans ces plaines presque stériles, l'homme moderne peut du moins, en foulant ce sol vierge, retrouver la trace fraîche encore de phénomènes ailleurs oubliés, et presque intact le souvenir d'une vie organique disparue, renouer peut-être le fil de l'histoire du Nouveau-Monde, en tout cas découvrir des exemplaires jusqu'ici inconnus d'animaux gigantesques et les restes de races humaines primitives, disparues depuis peu sans s'être mêlées à aucune autre. Nous nous proposons ici de passer en revue les observations rapportées par les explorateurs qui ont

attaché leur nom à quelque découverte, et dont les études personnelles, faites à des points de vue différens, préparent pour un avenir prochain des conclusions importantes.

I. — LES ASPECTS.

La plaine, quand elle affecte ce double caractère d'immensité et d'uniformité qui est le propre de la plaine pampéenne, ne saurait intéresser au premier abord : elle n'attire par aucun charme ni aucune promesse, semble ne rien dérober aux regards et n'offrir aucune difficulté à vaincre à l'explorateur. Cette opinion fut pendant les derniers siècles celle de tous les colonisateurs de ce continent. Aussi pendant cette longue période ne s'occupa-t-on que de la description extérieure, pour ainsi dire, de la pampa, et l'on crut avoir assez fait quand on eut dessiné les contours des côtes avec plus ou moins d'exactitude et relevé quelques baies qui pussent servir d'abri, en cas de besoin, aux escadres ou aux navires marchands en route pour le Pérou ou le Chili. La pauvreté des relations de voyages de toute cette période donne la plus triste idée d'un pays qui n'a su inspirer autre chose; ils n'ouvrent aucun horizon et n'encouragent aucun effort. Les navigateurs relevaient lentement et sans exactitude les profils des côtes où ils atterrissaient, et les écrivains qui de temps à autre tentaient de décrire les mœurs et les aspects du pays n'en rapportaient que des banalités ou se faisaient inconsidérément les colporteurs de fables ridicules, dominés qu'ils étaient par le désir de faire à ces contrées une célébrité en rapport avec celle qu'avait acquise le Pérou par ses mines d'or.

Géographiquement le territoire que l'on peut réunir sous le nom générique de *pampéen* s'étend du 23e degré de latitude sud jusqu'au détroit de Magellan par 54 degrés, et se trouve compris en longitude entre le 56e degré et le 74e, que suit presque complétement la Cordillère des Andes. Les contrées peuplées de ces grandes plaines sont relativement peu importantes et se composent des quatorze provinces de la république argentine; en dehors de ces provinces, d'après une carte officielle que le gouvernement de cette république vient de publier, ce vaste continent comprend encore, sous la domination argentine, qui peut-être s'y manifestera un jour d'une façon effective, mais qui jusqu'ici est restée purement nominale, neuf territoires destinés à être peuplés dans un temps sans doute fort éloigné. Chacun d'eux suffirait à recevoir une grande nation, si leur fertilité était en rapport avec leur étendue; on les dénomme *territoires du Rio-Vermejo*, *du Grand-Chaco* et *des Missions*, au nord de ce qui forme le noyau de la république; au sud

sont les *territoires de la Pampa, des Andes, du Limay, du Rio-Negro, du Rio-Chubut*, et enfin le plus vaste, le moins connu et le moins réellement possédé, celui de *la Patagonie*. C'est principalement de ces territoires déserts que nous nous occuperons.

Il nous faut laisser de côté les territoires du nord, assez différens de tous les autres en raison de leur latitude tropicale, et où une végétation arborescente est entretenue par la chaleur humide de cette région baignée par de grands fleuves et fréquemment inondée en raison du peu d'élévation du sol. Ces territoires cependant ont beaucoup des caractères de leurs congénères du sud : ils en diffèrent en ce que la forêt y apparaît quelquefois ; mais cette forêt même participe de la pauvreté de toute la région, elle n'a nulle part cet aspect touffu et impénétrable qu'elle présente dans les autres contrées tropicales, ou dans les contrées sylvestres des régions plus froides. Elle est clair-semée : genre de forêt tout à fait spécial, le seul connu, à de rares exceptions près, dans la plaine sud-américaine, elle se distingue de la forêt épaisse et ombreuse en ce qu'elle ne présente nulle part un toit de verdure formant un abri continu contre les rayons du soleil; elle est caractérisée par l'isolement et l'espacement des grands arbres entre lesquels poussent d'autres plantes arborescentes formant une espèce de fourré bas qui donne à toute cette région l'aspect d'une coupe récente, où l'on a respecté quelques arbres vieux et de haute futaie. De grands fleuves à peine explorés comme le Pilcomayo, le Vermejo et le Salado du nord, même les rivières des provinces de Cordova et de Santa-Fé, sont encore ou ont été bordés de forêts de ce genre. Le territoire du Grand-Chaco, baigné par ces larges cours d'eau, et qui occupe une superficie de 8,000 lieues carrées, est entièrement couvert de forets clair-semées composées d'arbres de haute tige, isolés les uns des autres, et des essences les plus dures. Les feuillages de ces arbres sont généralement grêles et peu fournis, assez semblables à ceux du saule et de l'*eucalyptus globulus*; leurs feuilles sont épaisses, petites, non pennées, les extrémités des rameaux sans rigidité, s'agitant au gré du moindre vent, ne lui opposant pas même cette résistance qui ailleurs produit sous la brise un harmonieux bruissement, langage sévère de la forêt que nous connaissons, murmure que l'on écoute et que l'on se rappelle avec émotion.

La forêt n'existe dans aucune partie de la plaine, elle appartient en propre à ces territoires, et, si nous descendons dans la pampa proprement dite, nous ne trouvons plus cette végétation espacée, même dans la partie habitée et fertile qui se distingue des autres moins habitables par des caractères particuliers que nous

avons analysés ici même (1). Ces dernières sont aujourd'hui encore telles qu'elles étaient au jour de la conquête, elles n'ont rien perdu de leur primitif aspect de désolation, ne possèdent qu'une rare verdure, sorte de pelage presque roux en hiver aussi bien qu'en été, du sable, une poussière argileuse, et dans quelque creux, de maigres et chétifs arbustes, ne dépassant pas 6 ou 8 pieds; plus abondans dans les parties plus rapprochées des Andes, ils restent généralement au-dessous de cette hauteur, si bien qu'un cavalier peut dominer ces petits bouquets de bois, et, au lieu de marcher protégé par leur abri, projeter son ombre sur leurs cimes.

Plus on se rapproche de la Cordillère, plus la pampa manifeste sa stérilité; le terrain en est, en effet, formé d'alluvions modernes composées de détritus des cailloux charriés depuis la montagne par les cours d'eau qui en descendaient : il en résulte qu'au pied de ces montagnes restent amoncelés de gros débris généralement peu ou point arrondis que la force motrice aujourd'hui disparue a transportés et abandonnés là. Plus on s'éloigne en aval, plus la grosseur de ces pierres diminue, faisant place à un gravier progressivement plus petit, qui lui-même disparaît enfin tout à fait. Des agens divers qui ont travaillé à constituer le sol pampéen, l'eau courante descendant des hauteurs de la chaîne des Andes et servant de véhicule aux parcelles de roches déplacées par des commotions, alors plus fréquentes qu'aujourd'hui, était le plus puissant. Ces eaux douces venaient se mêler à celles de l'Océan dans un détroit ou peut-être un grand golfe, pénétrant fort avant dans le continent actuel, à l'endroit même où existe aujourd'hui le lit des grands fleuves qui descendent vers l'Atlantique, — golfe ou détroit dont la présence a été démontrée jusqu'en amont de la ville de Parana, située aujourd'hui à 200 lieues de l'Océan, et dont l'estuaire de la Plata, quelque immense qu'il puisse nous paraître, n'est qu'une réduction.

L'absence des arbres est donc générale dans la pampa; dans la partie fertile, on a fait des plantations artificielles, mais le sol ne semble pas s'y prêter suffisamment. Durant les premiers temps de leur végétation, la croissance des quelques espèces que l'on est parvenu à acclimater est très rapide, plus peut-être que partout ailleurs; mais la couche d'humus, fort peu épaisse, est rapidement traversée par les racines; elles rencontrent alors une couche de sable plus ou moins durci qui, s'opposant au développement de l'arbre, le condamne à l'immobilité, sinon à une décrépitude prématurée. C'est cette raison, beaucoup plus encore que la force des vents, qui hâte le découronnement des arbres de haute tige : parmi

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1875.

ceux d'une acclimatation récente, l'eucalyptus atteint rapidement une hauteur considérable avant que le tronc ait pu se développer suffisamment pour lui permettre de porter son mobile panache de feuilles glauques; après cinq ou six ans, ceux que le vent a épargnés s'arrêtent, se tordent sur eux-mêmes, semblent avoir perdu cette force d'impulsion qui les avait élevés si haut pendant le cours des premières années, et entrent déjà dans leur période de décadence.

Si la culture artificielle réussit si mal, on s'explique facilement que les forêts naturelles n'aient jamais pu se former, surtout si nous ajoutons à ces causes cette autre, que dans ces steppes l'humidité manque d'une façon presque absolue. Les pluies, peu fréquentes, sont rapidement absorbées par un terrain sablonneux sans laisser de traces de leur passage; les fleuves, de leur côté, assez rares, presque sans affluens, courent parallèlement les uns aux autres, en se dirigeant tous en droite ligne vers l'Océan. On ne trouve quelque végétation qu'autour des petites cuvettes situées dans les dépressions du terrain et dont la formation est favorisée par des raisons toute locales.

Ces lagunes sont très nombreuses dans la pampa fertile, et beaucoup plus rares dans les autres parties de la plaine; elles ont peu d'étendue, l'eau s'y rassemble pendant les pluies, mais atteint rarement plus d'un mètre au centre; elles doivent leur origine, en même temps qu'à une dépression du sol, à l'imperméabilité de leur fond, généralement de marne diluvienne dure, d'une épaisseur de 10 à 12 mètres, qui constitue le sous-sol pampéen. L'eau des pluies, en se rendant à la lagune, déplace nécessairement quelques parcelles de terre végétale qu'elle dépose au bord, donnant ainsi naissance à une végétation peu fournie, quelquefois arborescente, presque toujours verdoyante même dans les temps de sécheresse. Quelques-unes de ces lagunes sont assez profondes et recueillent pendant la saison des pluies assez d'eau pour ne jamais s'épuiser; dans la partie stérile des pampas, elles manquent absolument, et ce fait semble dénoncer l'inutilité des tentatives que l'on pourrait faire pour rendre habitables et productifs ces vastes territoires. On rencontre bien quelques grands marais connus sous le nom de *cienegas*, mais presque jamais de lagunes conservant l'eau à la manière de celles répandues dans les pampas fertiles.

Par contre, on trouve dans le désert pampéen de nombreuses efflorescences salines à la surface du sol; dans certains endroits, la croûte qu'elles forment occupe plusieurs lieues carrées. Le sol salin se présente couvert d'une poussière fine que le vent soulève facilement tant qu'il ne s'est pas produit d'efflorescences; celles-ci apparaissent après de longues pluies dont l'eau enlève le sel à la

terre, le dissout et, en s'évaporant, le dépose à la surface. Ces sels sont des sulfates de chaux et de soude; ils existent dans le sol sous forme de gypse, et l'extraction s'en opère comme nous venons de le dire. La couleur blanche du sel n'apparaît bien qu'à la nuit tombante et surtout dans le clair de lune; les cristaux blancs brillent alors avec des reflets métalliques, et la plaine semble couverte de givre.

Il y a deux espèces de sols salifères : les uns connus sous le nom de salines, les autres sous celui de *salitrales* ou terrains nitreux. Les salines sont de grands lacs salés préhistoriques et desséchés; ils sont répandus en grand nombre dans la plaine du nord. Les *salitrales* ne sont pas des bassins, ce sont de vastes plaines dont la surface se couvre de temps à autre d'une fine couche de sel, qui, au rebours des sels ordinaires, disparaît sous l'action des pluies, permettant le développement d'une riche végétation et entre autres d'une plante connue dans le pays sous le nom de *jumen*, de la famille des *salicornias herbaceas*, dont on utilise les cendres très riches en carbonate de soude. Les *salitrales* affectent deux types très différens. Dans les uns, qui sont connus par la lucrative exploitation que l'on en fait au Pérou dans le désert d'Atacama et de Taracapa, le nitrate alcalin se présente sous la forme d'un minéral compacte, en couches d'une épaisseur variable, couvert d'autres terrains, en un mot comme la majorité des minéraux. Les *salitrales* du second type sont produits par le terrain même à fleur de terre, sous l'action chimique de l'atmosphère agissant sur les matières qui composent le sol, phénomène qui n'a pu être encore suffisamment déterminé. Après un jour de pluie, le voyageur ne distingue pas trace de l'existence du nitre; mais, après quelques jours de chaleur, le sol se couvre pour ainsi dire à vue d'œil d'une couche de givre. Ce sel formé à la surface peut se recueillir avec la main, et, la couche première enlevée, une autre apparaît immédiatement au même endroit; on l'emploie dans la fabrication de la poudre, dans celle de l'acide nitrique, et surtout dans l'agriculture comme engrais. Ces *salitrales* ne sont pas spéciaux à la plaine argentine; il en existe en Navarre, sur les rives du Gange et du Nil et dans la république de l'Équateur.

On rencontre en outre dans les territoires du sud, du Rio-Negro et de la Patagonie, quelques lacs d'eau salée semblable à celle de la mer, et dont le sel est exploité depuis des siècles par les habitans. Darwin en décrit un, situé à cinq ou six lieues de la ville de Carmen de Patagones, d'où l'on extrayait le sel au siècle dernier pour la consommation de Buenos-Ayres et dont l'exploitation, suspendue à l'époque de son voyage, a été reprise récemment. Pendant l'hiver, ce lac rempli d'une eau peu profonde a l'aspect d'un

bassin d'eau saumâtre; l'évaporation naturelle de l'eau sous l'influence du soleil d'été fait déposer le sel en cristaux sur les bords et le fond et le transforme en un riche champ de sel, dont la couche près du bord a 10 ou 12 centimètres d'épaisseur, augmentant peu à peu vers le centre. Ce lac a 2 milles de long et 1 mille de large; il en existe d'autres dans le voisinage beaucoup plus grands et dont le fond consiste en une couche de sel de 1 mètre d'épaisseur. Ces bassins admirablement blancs au milieu de cette plaine aride forment un contraste surprenant. On en peut extraire des milliers de tonnes de sel; le bord en est boueux, noir, et exhale une odeur fétide. Darwin a cependant constaté la présence d'un insecte vivant dans ce milieu repoussant et salé; les rives sont en outre habitées par les flamans, qui préfèrent les lagunes d'eau saumâtre.

Les lagunes d'eau douce servent de point de concentration à tous les autres animaux répandus dans la pampa. C'est là que dans la plaine habitée viennent se grouper les animaux domestiques à certaines heures du jour, et, dans les temps de sécheresse, quand la réserve d'eau a disparu des lagunes où ils vont boire habituellement, c'est à la recherche d'autres lagunes plus favorisées qu'émigrent les chevaux et les bœufs par troupes innombrables qui s'augmentent à chaque étape des habitans des pays traversés. Ils partent ainsi sans autre guide que leur instinct pour un voyage de 100 ou 200 lieues à la recherche d'un peu d'eau et d'un peu de verdure, desséchant sur leur passage toutes les lagunes qu'ils peuvent rencontrer, marquant leur route d'une ligne de traînards qui se couchent pour mourir; ils s'arrêtent enfin quand ils trouvent à s'alimenter pour quelque temps, et ne reviennent que lorsque leur instinct encore leur annonce que les champs où ils sont nés ont reverdi.

Autour de ces petits bassins se réunissent aussi tous les animaux sauvages et les oiseaux d'eau, si abondans surtout pendant la saison d'hiver, les flamans, les cygnes à col noir, les canards des espèces les plus variées, les oies sauvages, les ibis, les bécassines, les grèbes, plus au sud les pingouins, tant d'autres encore. Il serait difficile de rendre le spectacle magique qu'offrent au voyageur les approches d'une de ces lagunes à l'heure et à l'époque où tous ces animaux y sont réunis. L'arrivée du chasseur est annoncée de loin par le vanneau armé, toujours au guet, vraie sentinelle de la pampa, auquel le moindre événement arrache le cri d'alarme mille fois répété de *tero-tero*, qui lui a valu la substitution de ce sobriquet local à son nom patronymique. Ce bruit agaçant a mis en éveil toutes les familles, bariolées de rose, de blanc ou de gris, fort paisibles sur les bords fangeux de leur lieu de réunion. Le chaja est le premier à répondre par le cri que son nom imite,

chàaka, au cri d'alarme du *tero-tero*. Il s'élève majestueusement après avoir battu le sol de ses larges ailes en allongeant le cou avec des allures de grand vautour. L'éveil est alors donné; tout ce monde ailé s'agite, se dispose au départ, s'éloigne d'un pas lent perché sur ses hautes échasses, ou nageant rapidement vers le centre de la lagune jusqu'à ce qu'au bruit des coups de fusil la fuite devienne générale. Des bandes de quarante ou cinquante flamans, d'autant de cygnes, d'oies, d'innombrables canards, des cigognes et des ibis, s'envolent alors pêle-mêle, emplissant l'air de leurs cris, l'obscurcissant ou tamisant les rayons du soleil à travers leur plumage coloré. Dans la plaine du sud, ces animaux ne sont pas les seuls à fuir devant le voyageur l'autruche, le cerf, plus loin le guanaque, sont réunis aussi par groupes autour des lagunes, où l'on ne trouve jamais les autres habitans de la pampa, tapis dans leur obscurité, la grosse perdrix, l'agouti, le lièvre des pampas, les diverses espèces de tatous aux armatures impénétrables, gros comme des chiens dans le nord et comme de petits hérissons dans le sud, descendans dégénérés des grands glyptodontes antédiluviens. Enfin, dans les parties les plus désertes, cachés dans les touffes épaisses du *gynerium argenteum*, le jaguar, le puma, félin au pelage de lion, aux allures du tigre, le tapir, le renard, le pecari et enfin les chiens, ces déclassés, qui par abandon ou indiscipline sont retournés à l'état sauvage et devenus contre l'homme l'allié des fauves, faisant en cela ce que fait le gaucho après un crime ou un malheur immérité ou irréparable : sa première pensée est de fuir au désert et de s'allier à l'Indien pour se venger d'une civilisation où il n'a plus sa place.

Tels sont les seuls êtres que le voyageur puisse rencontrer dans la pampa en dehors de l'Indien, qui, lui non plus, ne s'éloigne pas des lagunes et trace sa route de l'une à l'autre. Toujours invisible, n'ignorant rien de ce qui se passe à la portée de sa vue très étendue, il a cependant, par ses allées et venues, frayé des chemins sous le pied de son cheval du nord au sud et de l'est à l'ouest : le sol mobile de la pampa qu'il habite se prêterait mal à servir d'assises à une route; l'Indien, seul intéressé à en tracer, ne lui demande qu'une fermeté suffisante pour porter son cheval. Ce chemin étroit se nomme dans le langage local *rastrillada*, proprement la traînée d'un râteau; il faut prendre soin de ne pas s'en écarter, non-seulement parce qu'il aboutit aux seuls points où l'homme et son cheval puissent trouver ce qui leur est nécessaire, mais parce que de chaque côté existent le plus souvent des terrains mobiles et fangeux qui ensevelissent facilement cheval et cavalier : ce sont les *guadales*. Combien de fois, dans des opérations militaires, courant à la poursuite des Indiens, une colonne entière n'a-t-elle pas

disparu, entraînée derrière le goum poursuivi, qui, lui, connaît le *guadal*, et, loin de le redouter, sait s'en servir pour échapper à son ennemi. Son cheval est dressé à ce dangereux exercice; il sait ne pas enfoncer, s'il tombe se relever, et par un effort vigoureux s'éloigner au milieu du bourbier, sans crainte d'être atteint. Que le *guadal* soit de sable, de boue liquide, de glaise humide ou sèche, l'Indien en connaît les secrets, s'y jette et le traverse le plus souvent; s'il y meurt, il a du moins évité de mourir sous le sabre d'un chrétien.

La partie de la pampa au sud du 37e degré de latitude sud constitue une région différente, sorte de plateau plus élevé, distinct de l'autre, de la pampa basse; là commence une série de collines non interrompues qui viennent aboutir au Rio-Negro, où prend naissance la région patagonienne. Dans cette région intermédiaire, le pays se modifie; on y rencontre quelques arbres, le saule rouge, *humboldtiana*, des pommiers et des plaines entières de fraisiers couverts au printemps de fruits rouges qui produisent l'effet le plus bizarre sur la robe des chevaux blancs qui se roulent dans ce singulier pâturage.

Le climat de toute la région pampéenne est soumis à des influences spéciales qu'on ne retrouve pas dans les pays situés sous la même latitude dans l'hémisphère boréal. Il faut en effet remarquer que Buenos-Ayres est située par 35 degrés de latitude australe, et le détroit de Magellan par 54 degrés; que l'espace compris entre ces deux points correspondrait dans l'autre hémisphère aux pays qui s'étendent entre le détroit de Gibraltar et le Danemark : or, en Norvége, contrée plus rapprochée du pôle que ce dernier pays, la température s'élève jusqu'à 14 degrés centigrades, et celle du détroit de Magellan ne dépasse pas 10 degrés en été, bien que ce dernier point soit beaucoup plus éloigné du pôle sud que le précédent du pôle nord. Ce climat pourrait paraître inhabitable, et cependant, par une anomalie étrange, même plus au sud, par 55 degrés, les arbres sont toujours verts et croissent parfaitement, et l'on voit les oiseaux-mouches et les perroquets voltiger et trouver à se nourrir. Par contre, si l'on remonte le Pacifique, on note des phénomènes contraires et une température plus basse à mesure que l'on s'éloigne du pôle. A Valdivia, par 40 degrés, ce qui correspond à la latitude de Madrid, non-seulement les olives et les oranges ne mûrissent pas, mais même, à cause de l'humidité, le blé et l'orge n'arrivent pas sur pied à maturité, pendant qu'en Patagonie, sur les bords du Rio-Negro, par la même latitude, on cultive avec succès la patate, la vigne, le figuier et l'oranger; ici on ne trouve, il est vrai, aucune végétation arborescente naturelle, pendant que des forêts, rivalisant avec celles des tropiques, couvrent les côtes du Pacifique du

45e degré au 38e degré, contenant des palmiers, des bambous, des fougères et des orchidées.

Au détroit de Magellan, les neiges éternelles, en raison de la basse température de l'été, se trouvent à 1,100 et 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, phénomène qui ne se produit en Norvége que par 67 et 70 degrés. Toute la côte du Pacifique, lorsque l'on sort du détroit, laisse voir des fleuves de glace dans des vallées qui ne s'élèvent qu'à 1,000 mètres. Sous une latitude égale à celle de Paris, il existe d'immenses glaciers dans un lieu où la montagne la plus élevée ne dépasse pas 2,000 mètres. Enfin, pour fixer les idées, le glacier le plus éloigné du pôle qui s'avance dans la mer est situé dans l'hémisphère sud par 46 degrés et dans l'hémisphère nord par 67 degrés, et dans ce même hémisphère sud ces glaciers n'existent qu'à l'ouest des Andes, et la glace est inconnue à l'est.

L'étroitesse du continent et l'influence qu'y exercent forcément les grandes masses d'eau de l'Océan et les courans chauds donnent naissance à ces étonnans phénomènes de température, si différens de ceux qui se produisent sur les vastes continens de l'hémisphère boréal, où la radiation d'une grande surface de terre dans une atmosphère très claire contribue principalement à rendre l'hiver très froid. Dans la partie de l'hémisphère austral dont nous nous occupons, les courans chauds de l'Océan empêchent la température de descendre beaucoup en hiver, et le ciel reste le plus souvent nuageux; les rayons du soleil ne peuvent ainsi réchauffer d'une façon excessive la surface de la terre ou de l'Océan; il en résulte que la moyenne de la température est fort basse, mais que la température ordinaire ne subit ni grande élévation ni grand abaissement, ce qui permet de vivre aux animaux et aux plantes des tropiques, auxquelles une température très élevée est moins nécessaire qu'une protection continue contre le grand froid.

Tels sont les aspects purement physiques sous lesquels se présente le territoire pampéen. Cette région, en dehors de la partie aujourd'hui peuplée par les Européens, est aussi pauvre qu'elle est vaste, les abords en sont aussi faciles que la colonisation en est pénible. Il nous a semblé utile de considérer la superficie actuelle des terrains pampéens et patagoniens, avant de suivre dans les investigations souterraines les savans qui se sont attachés à l'étude de la formation de ce continent et à la description de ses aspects et de ses habitans préhistoriques.

II. — LES FOSSILES ET LE DÉPÔT DILUVIEN.

De tous les grands dépôts sablonneux répartis sur la surface du globe, le dépôt pampéen est un des plus vastes et des plus mal

connus, celui sur l'origine duquel les opinions sont le plus divisées. Parmi les géologues, les uns l'attribuent à l'époque géologique la plus récente, d'autres à la formation post-pliocène, c'est-à-dire la dernière de la période tertiaire. De grands ouvrages justement célèbres ont été publiés sur cette matière; ceux de Darwin et de D'Orbigny, déjà anciens, ont été rectifiés et complétés par les études de M. Bravard en 1856, et enfin dans ces dernières années par celles du savant directeur du musée de Buenos-Ayres, M. Burmeister, fort connu dans la science par sa remarquable *Histoire de la création*.

Les perforations faites à Buenos-Ayres ont démontré que le sous-sol de cette ville est composé de cinq couches superposées : la première superficielle et peu épaisse, formée d'alluvions modernes, la seconde diluvienne, les deux suivantes tertiaires, et la cinquième sédimentaire, formée de roches métamorphiques. Les observations faites sur ce point peuvent donner une idée générale du terrain pampéen, d'autant plus exacte que dans toute son étendue les couches sont uniformes et se présentent à peu près partout dans le même ordre, avec des différences d'épaisseur : la couche d'alluvions est la plus variable, et disparaît même tout à fait dans la partie occidentale la plus rapprochée des Andes, où le sol est couvert, comme nous l'avons vu, de gros cailloux déposés par les courans d'eau qui descendaient autrefois de la montagne, et où l'absence d'humidité ne permet à aucune plante même herbacée de se développer. Au sud du 40e degré, depuis une ligne de petites collines que l'on appelle Sierra de la Ventana (chaîne de la fenêtre), la couche diluvienne disparaît, et le terrain tertiaire se montre à la surface, donnant à toute cette partie un aspect de stérilité absolue qui se conserve dans toute la Patagonie avec les mêmes caractères.

La seconde couche, qui correspond à la diluvienne des anciens géologues, a été proprement dénommée *formation pampéenne* par D'Orbigny et Darwin; Bravard l'appelait *formation post-pliocène* ou *terrain quaternaire*. Quelque nom qu'on lui donne, cette formation est uniforme et s'étend dans tout le territoire pampéen sous la forme d'une couche rouge, rarement jaune, généralement d'une épaisseur de 10 ou 15 mètres, se prolongeant depuis les rives de la Plata jusqu'au pied des Cordillères, et dans ces montagnes jusqu'à une hauteur de 2.000 mètres, toujours composée des mêmes élémens, sable, argile et chaux, absolument mélangés et non pas étendus par couches distinctes. Elle se distingue particulièrement par la présence d'une quantité d'ossemens fossiles de différentes espèces et appartenant dans quelques cas à des animaux d'une taille gigantesque, qui dépasse celle de tous les êtres dont l'existence préhistorique a été constatée jusqu'à ce jour. Ces ossemens

se trouvent à divers niveaux, mais plutôt dans les couches inférieures que dans les supérieures de la formation, sans que cependant ces dernières en soient dépourvues, ce qui suffit à démontrer que ces espèces n'ont disparu que peu à peu et n'ont pas été victimes d'un cataclysme général anéantissant simultanément tous les individus. Ces gisemens d'ossemens existent donc à une certaine profondeur, et comme les travaux publics pouvant donner lieu à des excavations ont été rarement entrepris, que les chemins de fer eux-mêmes, sur la surface pampéenne si plane, ne nécessitent aucun remblai ni déblai, leur existence aurait pu rester ignorée jusqu'à nos jours, si ces grands squelettes n'apparaissaient fréquemment à nu dans les berges entaillées des grands fleuves, et même des plus minces cours d'eau dont le lit est toujours profondément encaissé. Les berges du Parana, qui s'élèvent jusqu'à 20 mètres sur un parcours de plus de 300 lieues et se prêtent admirablement à ces études, ont fourni les remarquables échantillons qui abondent aujourd'hui dans le musée public et dans les collections particulières.

De longue date, ces grands squelettes que les plus ignorans remarquaient dans les rives des fleuves avaient attiré l'attention. Les indigènes et tous les gens ignorans en général avaient imaginé des explications qui ont une priorité de date sur celles de tous les savans modernes. Les gens de la campagne supposaient simplement que ces grands animaux devaient avoir de leur vivant l'habitude de se terrer, et que, sentant la mort venir, ils allaient l'attendre dans leurs immenses demeures souterraines, proportionnées à leur taille. De leur côté, les personnes préoccupées d'idées religieuses et de la nécessité de faire concorder les manifestations de la nature avec la lettre des Écritures se contentaient d'affirmer que les os fossiles de taille gigantesque ne sont pas dans leur état naturel, et qu'ils n'ont acquis leur grandeur que par accroissement dans la terre même, après la mort de l'animal, que sa taille pendant sa vie n'avait pu dépasser celle des animaux que nous connaissons et qui ont été sauvés du déluge.

A l'époque de la conquête et longtemps après, l'on attribua ces ossemens à des géans disparus. Un des chroniqueurs de la compagnie de Jésus, le P. Guevara, qui écrivait au XVIIIe siècle, discuta sérieusement l'existence d'hommes géans à une époque antérieure à la conquête, « formidable accumulation de chairs, dit-il, qui portent avec elles l'étonnement et l'épouvante, monstres humains qui ont dû peupler ce pays avant le déluge et dont il est probable que l'on découvrira un jour le lieu de sépulture! » Les chroniqueurs de l'école de Guevara s'occupaient d'ailleurs assez peu des restes d'organismes disparus et n'attachaient d'importance qu'aux

coquilles qu'ils rencontraient dans l'intérieur des terres et sur des points élevés; sans chercher à reconnaître si elles étaient marines ou fluviatiles, ils déduisaient de leur existence sur la terre ferme et sur les montagnes la preuve du passage du déluge qui, gonflant les eaux de l'Océan, leur permit de déposer à ces hauteurs les restes de ses habitans. Ils en concluaient fort naturellement que le monde que l'on est convenu d'appeler le nouveau est certainement le plus ancien, puisque, les montagnes y étant plus élevées, les eaux ont à la fin du déluge découvert les premiers leurs sommets, qui, se trouvant ainsi émergés avant ceux de l'ancien monde, ont commencé la nouvelle époque. La science n'est du reste alors représentée par personne en Amérique, et les découvertes donnent lieu aux méprises les plus singulières.

Ainsi pour la première fois en 1766 on s'occupe de recueillir dans la pampa les ossemens de fossiles dans un lieu alors fort peu habité, nommé encore aujourd'hui Arrecifes et situé au nord de la ville de Buenos-Ayres. L'existence de gisemens considérables dans cet endroit avait été constatée par un capitaine de frégate espagnol en station dans les eaux de la Plata, qui, ayant cru reconnaître des sépultures de géans de l'époque diluvienne, demanda au gouverneur de nommer une commission pour les relever devant témoins avec toutes les solennités requises, s'excusant d'en faire partie, ne voulant pas, disait-il, que l'on pût croire, s'il les recueillait lui-même, qu'il avait préparé ces ossemens pour établir par une fiction la vérité d'une thèse qu'il croyait fondée. La commission se rendit au lieu indiqué, et découvrit les ossemens annoncés à 40 lieues de Buenos-Ayres, à 80 de la côte du Parana. Les médecins et chirurgiens qui composaient alors exclusivement le corps savant de cette colonie déclarèrent sous serment que les ossemens soumis à leur inspection appartenaient évidemment à des êtres raisonnables, que c'était d'ailleurs un fait avéré qu'il avait existé dans ces parages des hommes géans.

Portés en Espagne, ces restes sont les premiers ossemens de mégathériums qui aient pu être connus en Europe; mais on ne sait rien du sort qu'ils éprouvèrent après l'examen des célébrités médicales de Buenos-Ayres. Ce ne fut que douze ans après, en 1778, que parvint à Madrid, envoyé par le vice-roi, marquis de Loreto, un squelette complet de mégathérium qui excita à ce point la curiosité du roi Charles III qu'il ordonna qu'il lui fût envoyé un de ces animaux, vivant, si c'était possible, mais pour le moins empaillé. Ce désir royal fit l'objet d'une ordonnance du 2 septembre 1780, conservée dans les archives de Buenos-Ayres, contre-signée par le ministre don Antonio Porlier.

Aujourd'hui tout le monde connaît l'importance des découvertes

faites dans les environs de Buenos-Ayres, et la riche collection d'ossemens fossiles entassés dans le musée public de cette ville peut compter comme une des plus curieuses réunions d'objets intéressant la paléontologie. L'habileté et la science spéciale de M. Burmeister, depuis quatorze ans conservateur de ce musée, n'ont pas peu contribué à l'augmentation et à la classification de cette collection. En même temps une publication des plus intéressantes due à ses soins, — les *Annales du musée public de Buenos-Ayres*, écrites et répandues par lui dans toutes les bibliothèques d'Europe, — a permis au monde savant de connaître dans leurs détails scientifiques les exemplaires d'animaux disparus contenus dans ce musée, que son isolement dans un coin retiré du globe avait empêché jusque-là de fournir à la science les précieux renseignemens aujourd'hui divulgués. Décrire cette collection, ce serait passer en revue tous les mammifères éteints de l'Amérique du Sud. Bien que la liste ne puisse en être considérée comme fermée, elle est aujourd'hui assez longue pour laisser entrevoir une période préhistorique où le continent sud-américain et le territoire pampéen en particulier étaient couverts d'un nombre considérable d'animaux, presque tous de taille gigantesque. Nous ne saurions tenter de suivre le savant auteur des *Annales* dans la description détaillée de toutes les espèces et de toutes les variétés découvertes et classées, il nous suffira de donner un aperçu de nature à compléter la physionomie générale du territoire pampéen à l'époque géologique antérieure à la nôtre.

Disons tout de suite que rien jusqu'ici n'est venu confirmer l'hypothèse timidement émise par quelques savans de l'existence de l'homme dans ces régions à une époque contemporaine des mammifères éteints. Cependant des ossemens humains mêlés à des ossemens de mégathériums ont été trouvés au Brésil par le docteur Lund; mais cet auteur n'a pas affirmé que ces ossemens fussent fossiles, il a dit seulement qu'ils avaient les caractères du fossile et que leur crâne ne ressemblait pas à celui des races actuelles, qu'il était plus petit, que le front en était plus fuyant et se rapprochait du type du singe. Ces crânes diffèrent de ceux trouvés dans l'Amérique du Nord et décrits par M. Lyell, qui les rattache à l'époque des alluvions les plus anciennes de l'époque moderne. Jusqu'ici l'on n'a pas découvert d'ossemens de singes fossiles dans la pampa ni même dans l'Amérique du Sud; par contre, les autres mammifères sont exceptionnellement nombreux.

On a trouvé en effet dans ces lieux des squelettes entiers et des parties de squelettes, suffisantes pour servir de base à une restauration d'animaux appartenant à peu près à tous les genres parmi les carnassiers, les félins, les édentés, les pachydermes; un tigre, d'une taille un peu plus grande que celle du tigre actuel de l'Inde,

connu sous le nom de *machærodus*, et dont le squelette entier existe au musée; la race canine représentée par deux variétés, et une grande partie des rongeurs vivant encore aujourd'hui, renards, rats, viscache. La famille représentée par les échantillons les plus remarquables d'animaux disparus ou du moins remplacés par des descendans d'une taille fort réduite est celle des édentés, ainsi nommés parce qu'ils sont généralement dépourvus d'incisives et de canines. Les édentés sont subdivisés en plusieurs genres distincts : le mégathérium et ses variétés, scalydothérium, mégalonix et mylodonte, les cuirassés et les fourmiliers.

Cuvier n'a connu le mégathérium que par des croquis de l'exemplaire envoyé à Madrid en 1778; sur cette simple donnée, il traça cependant dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle* (t. V, 1804) la description la plus exacte qui ait encore été donnée de ce fossile. L'exemplaire existant au musée de Buenos-Ayres a été trouvé en 1837 par un savant médecin, le docteur Muñoz, qui consacra sa vie à des recherches archéologiques. Parmi les animaux actuellement existans, le kangourou est celui qui, sauf la différence de taille, peut le mieux donner une idée du mégathérium, qui avait la faculté de se soulever sur sa queue très puissante et sur ses pieds de derrière, aussi très larges, pour atteindre probablement les feuilles des arbres dont il se nourrissait. Ainsi dressé, il pouvait mesurer une hauteur de 5 mètres environ, peut-être davantage : une particularité de cet animal est l'étroitesse de son gosier, en disproportion avec sa taille, et qui semblerait confirmer l'opinion émise par Darwin sur les animaux gigantesques, qui sont loin, dit-il, d'exiger une nourriture proportionnée à leur grande taille, puisqu'aujourd'hui encore les animaux les plus grands de notre globe, lions, rhinocéros, éléphans, hippopotames, habitent des régions où la végétation est très pauvre, le sol peu fertile et peu favorable à un appétit exigeant.

Le genre des cuirassés est plus varié, en même temps que son importance est égale à celle du genre précédent. Il est représenté dans l'époque actuelle par toutes les variétés de tatous, diminutifs identiques, quant aux formes seulement, à ceux de l'époque diluvienne qui constituent une des grandes curiosités du musée de Buenos-Ayres. Ces glyptodontes, dont huit espèces disparues ont été déterminées, étaient protégés par une double cuirasse dorsale et abdominale; la première, d'un seul morceau, dépourvue de ces anneaux mobiles que possèdent aujourd'hui, en nombre variable, différentes espèces de tatous. L'énorme poids de cette carapace devait les condamner à une immobilité presque complète; elle se composait de plaques hexagonales unies par des sutures qui s'ossifiaient chez des animaux vieux et dont la superficie externe était formée de rugo-

sités plus ou moins prononcées. Parmi ces glyptodontes, une variété, le chlamypharus, possédait des sortes d'anneaux, qui, sans être mobiles, étaient composés de plaques en files transversales reliées par des sutures fixes; l'on a recueilli en outre des fragmens d'une variété que l'on a pu classer sous le nom de *Loricata Dasypus*, qui avait des anneaux articulés et pouvait ainsi se mettre en boule et se mouvoir dans tous les sens.

En ce qui touche les ruminans, il est assez curieux de remarquer que les ossemens fossiles que l'on trouve appartenant à ce genre, soit à des cerfs, soit à des lamas ou chameaux de l'Occident, ne dénotent aucune différence avec ceux de l'époque actuelle.

Les pachydermes sont représentés par plusieurs genres connus en Europe, macrauchenia, toxodonte, mastodonte, et, ce qui est plus singulier, par le cheval, qui avait vécu sur ce sol, d'où il devait plus tard disparaître, pour y rentrer ensuite en colon. Il n'existait, on le sait, en Amérique aucun animal qui pût lui être comparé lors de la découverte de ce continent par les Européens; mais son existence à l'époque diluvienne ne saurait être mise en doute en présence des preuves nombreuses recueillies par plusieurs savans et surtout du magnifique exemplaire complet que renferme le musée. Dans un mémoire qu'il vient de publier sur ce sujet, M. Burmeister établit que le cheval fossile, comme tous les autres animaux éteints de cette époque, ne se trouve que dans la couche inférieure: il disparut comme eux. La première découverte qui en fut faite est due à Darwin, qui, en 1832, découvrit sur les bords du Paraná une molaire de cet animal, et, frappé de l'importance de ce fait, le communiqua immédiatement à Londres, sans se douter que lui-même avait envoyé déjà deux mois auparavant une autre molaire de cheval, enveloppée dans la terre qui couvrait le crâne d'un mégathérium. Depuis, les trouvailles ont été nombreuses; différens savans ont contribué à classer les variétés du cheval fossile, *curridens*, *principalis*, *macroquathus*, *americanus*. Aujourd'hui cette démonstration est complète, et une particularité constatée par M. Burmeister a servi de point de départ à une nouvelle classification : c'est l'existence, chez certains chevaux fossiles, d'un os supernasal, indépendant, de 28 centimètres de long et de 2c,5 à sa base, venant s'unir à l'os frontal. Ce genre nouveau a été désigné sous le nom d'*hippidium*; il se distingue par cet appendice nasal, qui peut faire supposer qu'il avait une sorte de trompe, et en outre par des différences de molaires et par ses pieds de devant possédant les restes d'un quatrième doigt qui manque aux pieds de derrière. Ce genre, comme le précédent, se rapproche plus, par son aspect extérieur, de l'âne et du zèbre que du cheval domestique : le tronc est plus fin, les membres plus petits que chez le cheval actuel, la

tête plus grande et disproportionnée, le cou court, les pieds larges, imitant en un mot le type des poneys; en résumé, une apparence peu gracieuse. Sa taille devait être à peu près celle des chevaux modernes de la pampa, légèrement plus petits que ceux d'Afrique.

Il nous reste à dire ce qu'étaient les aspects de la plaine pampéenne à l'époque où ces animaux, si nombreux et si variés, l'habitaient. Ce n'est qu'au commencement de ce siècle, avec Darwin et D'Orbigny, que l'on songea à se préoccuper de l'étude préhistorique du continent sud-américain. D'Orbigny soutint cette thèse qu'une mer avait couvert la pampa à la suite d'un violent cataclysme, probablement produit par un soulèvement dans les Cordillères, qui éleva le fond de la mer voisine et fit déborder ses eaux. Darwin ayant reconnu que cette théorie se heurtait à des impossibilités, qu'elle n'était pas compatible avec la présence du terrain pampéen à 1,100 et 1,500 mètres d'élévation, avec l'épaisseur générale de la formation, ni surtout avec la présence d'animaux terrestres et l'absence d'animaux marins, essaya de la modifier. Il admit la formation marine, mais déposée sur les bords d'une grande baie réduite peu à peu aux proportions d'un estuaire boueux, sans se préoccuper de l'absence d'animaux marins, et en établissant que les animaux terrestres avaient été transportés par les eaux après leur mort sur les rives de l'estuaire ou dans l'estuaire même. Les deux seuls points étudiés par ces deux grands naturalistes étaient la côte du Paraná, près de la ville de ce nom, et la baie à l'embouchure du Rio-Negro. Ces observations étaient évidemment insuffisantes pour servir de base à une théorie complète et définitive de la formation de terrains aussi étendus, qui couvrent plus de la moitié du continent sud-américain; elles ne tiennent pas compte du soulèvement des Andes, phénomène qui devait avoir concouru à la formation aussi bien que déterminé les cataclysmes qui avaient changé l'aspect de ces régions. Aussi ces deux hypothèses ne résistent-elles pas à un examen attentif, et ne sauraient-elles être mises d'accord avec tous les faits déterminés depuis. Il n'est pas admissible que des animaux aussi gigantesques que ceux dont on trouve les squelettes aient été transportés, après leur mort, des hauteurs où ils vivaient, jusque sur les bords de l'estuaire actuel de la Plata.

M. Bravard et M. Burmeister, qui, tous les deux, ont combattu ces théories, sont d'accord sur ce point que ces animaux ont vécu et sont morts là où l'on a trouvé leurs cadavres; mais ils diffèrent d'opinion sur la manière dont s'est déposée la formation. M. Bravard était un paléontologue français venu à Buenos-Ayres vers 1852, attiré par la richesse des gisemens fossiles, et qui, après avoir consacré toutes les heures de son séjour à des études sur la

géologie de ce continent, périt malheureusement enseveli sous le tremblement de terre de Mendoza en 1864. Il attribuait la formation des dépôts pampéens à des causes atmosphériques et terrestres, posant en principe qu'à l'époque où vivaient les grands mammifères éteints, il ne s'était produit autre chose que des phénomènes semblables à ceux que nous avons constamment sous les yeux, formation de dunes de sable sur le bord de la mer et accumulation de ce sable sur toute la plaine sous l'influence des vents. Le sous-sol de la pampa est, dit-il, absolument semblable par sa composition à celui des dunes en France; de plus, si l'on étudie l'histoire des dunes, il est facile de suivre leur envahissement successif au grand préjudice des riverains, de noter les villes ensevelies : celle de Escoublac en 1779, et 25 kilomètres de côtes subissant le même sort près de Saint-Pol-de-Léon, dans le Finistère, de 1666 à 1722. Une végétation naturelle quelconque, un lichen suffit à fixer ce terrain mobile et à lui donner un peu de consistance. C'est un phénomène semblable qui a lentement formé l'immense surface pampéenne. La végétation et les animaux ont dû souffrir de violentes perturbations dans les conditions de leur existence et de leur habitat; les tempêtes devaient activer la formation du dépôt, très lente en temps de calme. C'est pendant ces perturbations atmosphériques que les animaux émigraient là où ils rencontraient une alimentation plus abondante; de là ces grandes accumulations d'ossemens. Aujourd'hui même, il n'est pas rare de voir de violens *pamperos* ou vents de la pampa soulever des dunes intérieures, que l'on nomme *medanos*, malgré leur épaisseur, qui atteint souvent 20 mètres. Les contemporains ont eu plusieurs fois sous les yeux, dans les plaines de Buenos-Ayres, des phénomènes qui peuvent servir de point de comparaison. C'est ainsi que de 1827 à 1831 se produisit une grande sécheresse, encore présente à l'esprit de ceux qui en ont souffert, sous le nom de la *gran seca*. Pendant ces trois années, à peine tomba-t-il sur toute la surface du terrain pampéen quelques pluies passagères. Tout le pays, desséché, fut converti en un immense désert: les bêtes sauvages, réunies aux animaux domestiques, erraient et mouraient ensemble. La terre, soulevée par les rafales du *pampero* et désagrégée par la sécheresse, tourbillonnait dans l'air et couvrait rapidement des monceaux d'animaux, les uns déjà morts, les autres impuissans à se lever et tués par la tempête. Des troupeaux innombrables, entraînés instinctivement vers les lagunes connues ou les rives des fleuves, déblités par le manque de nourriture, se traînaient jusqu'à la rive fangeuse; les derniers venus forçaient les premiers à avancer, et tous s'enfonçaient sans avoir la force de sortir de cette boue

accumulée sur les bords de ces petits réservoirs d'eau. Les cadavres de chevaux et de bœufs s'amoncelaient ainsi par milliers et étaient bientôt ensevelis sous une couche de sable qui s'éleva dans certains endroits jusqu'à 2 mètres.

Si l'on prend la peine d'interroger l'habitant, de rappeler ses souvenirs, il vous dépeindra ces années de longue souffrance, où, ruiné, enfermé dans son *rancho*, exposé à mourir de faim ou de soif, rudement éprouvé par ces tourbillons incessans, il n'avait d'autre spectacle que la campagne, ravagée, dépouillée de toute verdure, semée de cadavres plus ou moins décomposés, ossemens blanchis, squelettes décharnés, dévorés par les jaguars, les pumas, les renards, que la tourmente ensevelissait, eux aussi, au milieu de leur festin; il vous dira encore comment ces trois années de sécheresse et de stérilité furent suivies de pluies continues et torrentielles, les rivières grossies, le pays inondé, les cadavres arrachés de leurs sépultures par le courant.

Reportons-nous maintenant à l'époque géologique antérieure, et nous comprendrons ce qui devait se passer alors : des phénomènes semblables produisant des effets identiques, avec cette différence que les perturbations atmosphériques avaient nécessairement une influence plus grande à une époque où les forces de la nature n'étaient pas équilibrées.

M. Burmeister, dont l'autorité en pareille matière s'augmente de la valeur d'observations recueillies dans de nombreux voyages à travers la pampa et pendant un long séjour à Buenos-Ayres, s'élève vigoureusement contre cette théorie qui prétend former 25,000 milles géographiques sur une épaisseur moyenne de 25 à 30 mètres, par des sables mouvans, sans même indiquer d'où pouvaient provenir ces sables. Les dunes en effet sont des dépôts étroits sur des côtes marines, mais ne se présentent jamais sous l'aspect de couches horizontales aussi étendues que les pampas; leurs matériaux sont toujours apportés de loin. Elles supposent de grands dépôts de sable préexistans, une mer desséchée dont le fond aura été dispersé par le vent, un désert de sable qui n'a pu exister là où vivaient les grands mammifères éteints. Il est également impossible d'admettre que ces animaux aient été ensevelis vivans sous des monceaux de sable apportés par le vent; le megathérium, en particulier, était construit de telle manière qu'il pouvait laisser passer une tourmente de sable, même d'une certaine durée, en se dressant sur ses pieds de derrière; mais ce qui est péremptoire, c'est que, dans les découvertes faites d'ossemens fossiles, l'on observe le plus souvent que le tronc n'est pas déposé au même endroit que la queue et en général les extrémités, fait que seule peut expliquer l'existence probable de nombreux courans d'eau permanens ou discontinus,

qui, venant frapper le squelette sans pouvoir le déplacer, poussaient seulement devant eux les extrémités plus légères. La nature de la couche de sable qui enveloppe chacune de ces parties vient confirmer la présomption de l'existence de nombreux courans d'eau. La couche de sable en effet qui entoure toujours le tronc et les gros ossemens corrrobore l'hypothèse que le cadavre en tombant faisait son creux; survenait une crue d'eau, le courant formé rencontrait cet obstacle et bouillonnait autour, laissant tomber là même les cailloux plus ou moins gros qu'il transportait et qu'il n'avait plus la force de charrier plus loin : l'argile fine, plus légère, suivait au contraire le fil de l'eau et se déposait plus loin autour des extrémités du cadavre, dont l'eau bouillonnante s'emparait et qu'elle emportait après la décomposition des attaches. Enfin c'est surtout la présence de cailloux de gros calibre et par couches qui prouve que le terrain pampéen n'a pas pu se former sous l'influence des vents. Les dunes peuvent contenir des cailloux isolés, même d'un gros calibre, mais jamais par couches entières; ces cailloux ne sauraient avoir été arrondis, transportés et réunis que par des courans d'eau. On peut même admettre que quelques cadavres aient été couverts de temps à autre par des sables mouvans, mais ce sont là des cas particuliers sur lesquels on ne saurait baser une théorie générale.

L'opinion de M. Burmeister, qui attribue la formation de la marne diluvienne pampéenne à la décomposition prolongée à travers les siècles des roches métamorphiques dans la Cordillère des Andes, fut émise par lui en 1866 dans les *Annales du Musée*; il la confirme aujourd'hui dans son nouvel et important ouvrage qu'il intitule *Description physique de la République Argentine*, mais qui contient dans son cadre élargi une véritable histoire de la formation du continent sud-américain : ce sont les granits, les syénites et les gneiss mélangés de chaux qui forment le fondement de toutes les montagnes de ce continent, qui ont fourni les matériaux de cette immense couche diluvienne. L'influence de l'atmosphère décomposait ces roches, et les eaux des pluies descendant des montagnes transportaient jusque dans la plaine les matières désagrégées. C'est ce procédé qui a fourni, par accumulation, la couche pampéenne de 30 mètres, travail lent et insensible qui se continue encore sous nos yeux sans que nous en ayons conscience, et qui a exigé un espace de trente mille années pour se compléter, si l'on prend pour base de calcul l'activité des fleuves actuels, dont les plus grands ne produisent pas plus de 7 centimètres d'alluvion par siècle. De grandes pluies ont lavé les roches et conduit jusqu'à la plaine les parcelles transportées par le courant; aujourd'hui encore le Paraná et l'Uruguay charrient dans leurs eaux bourbeuses des quantités considérables de produits d'une décomposition semblable,

et chaque année des bancs se forment ou augmentent d'étendue dans le grand estuaire de la Plata jusqu'à compromettre, dans un avenir peu éloigné, les abords de Buenos-Ayres, en même temps que le long des côtes du Paraná et de l'Uruguay, en dehors de l'estuaire, des îles d'une étendue déjà considérable se forment par alluvion et réduisent peu à peu le lit de ses fleuves. Il est certain que l'estuaire de la Plata avait à cette époque antérieure une étendue plus considérable et affectait les proportions d'un grand golfe : des coquilles marines, des squelettes de baleines, trouvés à 100 ou 150 lieues de l'embouchure actuelle, le prouvent surabondamment; mais on ne saurait admettre que la mer ait contribué à la formation du territoire pampéen, qui est due à l'affritement continu des Cordillères, travail que des soulèvemens successifs des montagnes venaient de temps à autre activer. Il est démontré aussi, par la position des cadavres, que les grands mammifères éteints n'ont pas été victimes à la même heure d'un cataclysme général; ils ont disparu peu à peu et successivement. Peut-être cette disparition a-t-elle été amenée simplement par le développement rapide d'espèces plus petites naturellement envahissantes : dans cette lutte pour la vie, la progression en nombre des petits animaux devait rendre impossible l'alimentation des grands, moins bien constitués pour arriver à se nourrir sur un terrain pauvre. Ne voyons-nous pas aujourd'hui un phénomène analogue se produire au même lieu, sous l'état de domesticité : le terrain réservé aux bêtes à cornes est chaque jour rétréci, le mouton, par une multiplication rapide, exigeant chaque année de nouvelles surfaces pour s'épandre, si bien que, si ces deux races étaient abandonnées à elles-mêmes, le mouton resterait certainement maître du terrain, organisé qu'il est pour brouter jusqu'au ras du sol les herbes les plus menues sans laisser au gros bétail la possibilité d'en couper la largeur de sa langue.

Il entre dans la théorie de M. Burmeister de prendre le lieu où ces cadavres ont été trouvés pour celui même où les animaux éteints ont vécu. Les longues pérégrinations étaient difficiles aux grands édentés, mégathériums, fourmiliers, paresseux et tatous, et si l'on peut admettre que l'hippidium, le mastodonte et autres grands quadrupèdes pouvaient entreprendre de longs voyages, il est prouvé aussi qu'ils rencontrèrent devant eux, pendant une longue période, la barrière du grand plateau méridional du Mexique, sous le 20e degré de latitude nord, qui limita leur habitat. Toutes les émigrations trouvaient là un obstacle assez infranchissable pour que la faune de chacune des parties de l'Amérique ainsi divisée soit restée distincte, formant deux provinces zoologiques qui contrastent vivement l'une avec l'autre et ne se rapprochent par des similitudes partielles qu'à une époque géologique très récente.

Retenons donc toutes ces propositions, elles concordent ensemble et nous paraissent jusqu'ici contenir la meilleure théorie de la formation du terrain diluvien et de la vie dans les pampas à une époque géologique antérieure.

III. — LA PATAGONIE.

Le territoire patagonien, qu'il nous reste à parcourir pour compléter l'étude de la partie orientale du continent sud-américain, commence géographiquement au Rio-Negro par 40°, et géologiquement au nord du Rio-Colorado par 41°. Il diffère par sa constitution et son aspect général du territoire pampéen, dont il est la suite, en ce qu'il se compose non pas d'une plaine uniforme, mais bien de steppes disposées par étage et formant de vastes plateaux juxtaposés en gradins successifs depuis l'Atlantique jusqu'aux Andes. Ces terrasses sont au nombre de huit; la plus élevée forme la base de la Cordillère, la plus basse la côte de l'Océan, comme une falaise de 55 mètres d'élévation. Elles se prolongent du Rio-Colorado au détroit de Magellan, et dans certains points rapprochés de ce détroit elles n'ont pas assez de largeur pour qu'on ne puisse d'un lieu élevé en embrasser l'ensemble et compter d'un coup d'œil les gradins de cet amphithéâtre s'étendant sur une longueur de 14 degrés et sur une superficie de 20,000 lieues carrées. Dans le centre des plateaux successifs existent de profondes dépressions du sol qui sont les seuls endroits garnis d'un pâturage assez maigre, brun et coriace, sans uniformité et parsemé de bouquets d'arbustes épineux dont les plus élevés atteignent à peine 6 pieds. L'eau n'existe nulle part en permanence sur ces plateaux : le sol serait, il est vrai, trop compacte pour l'absorber; mais les pluies sont peu abondantes, et l'évaporation s'en fait rapidement sous l'influence des vents qui soufflent du cap Horn. Le mirage cache presque toujours l'horizon derrière une vapeur trompeuse qui s'élève de la surface surchauffée; le guanaque seul, dont les formes et le mode d'existence rappellent le chameau d'Afrique, peut vivre dans ces plaines misérables. De distance en distance, le sol est coupé perpendiculairement à l'Atlantique par cinq grands fleuves, presque sans affluens : le Rio-Colorado, le Negro et le Chubut, d'une importance à peu près égale, puis le Rio-Chico et le Rio-Santa-Cruz, qui, plus rapprochés du détroit de Magellan, sont nécessairement moins importans. Ces cours d'eau sont formés de la fonte des neiges et roulent leurs flots rapidement, plus ou moins puissans suivant la saison, à peu près en ligne droite depuis les Andes jusqu'à l'Océan. La végétation est un peu moins pauvre sur leurs rives; ils sont bordés de saules rouges qui, malgré leur importance relative, sem-

blent au milieu de cette immensité de maigres bouquets d'arbres. La partie occidentale de la Patagonie la moins explorée est riche en sombres forêts d'arbres verts et résineux : les Araucans sont les maîtres de cette région. Tout ce territoire semble en somme n'avoir pas complété sa dernière évolution géologique, et être en retard d'une époque sur les contrées voisines.

D'après Darwin, ce sol aurait été soulevé en masse à une hauteur de 300 ou 400 pieds pendant la période des coquillages marins actuels. Huit longues époques de repos auraient interrompu ce long soulèvement: pendant ces intervalles, la mer aurait entamé profondément les terres et formé à des niveaux successifs les longues lignes de falaises escarpées dont l'ensemble simule un gigantesque escalier; tous ces phénomènes se succédant avec une grande uniformité, ainsi se seraient formées huit terrasses à peu près identiques, chacune élevée à peu près à 30 mètres au-dessus de la précédente. L'Indien lui-même qui habite ces solitudes a remarqué ces dispositions naturelles du sol et appelle cette contrée *pampas hautes*. La surface en est couverte de gros gravier produit du travail continu des flots de la mer à l'époque où elle frappait chacune des terrasses qui ont formé tour à tour son rivage. La rive actuelle subit encore aujourd'hui cette action des flots, et peut-être sera-t-elle un jour remplacée dans ce rôle, soulevée elle-même, en même temps qu'il se produira un abaissement du fond de la mer comme cela a eu lieu à d'autres époques. Pendant ces soulèvemens successifs, les terrasses supérieures ont pu se couvrir d'une végétation nourrie des parcelles terreuses étendues sur leurs surfaces, et provenant du broiement des parties désagrégées des montagnes, mais les inférieures laissent apparaître la couche tertiaire que l'on trouve dans les pampas basses à 92 mètres de profondeur, et qui est ici la continuation apparente de cette couche souterraine, à laquelle, en raison de ce caractère, on a donné le nom de couche patagonienne.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, l'intérieur de la Patagonie est reste tout à fait ignoré, l'Espagne s'étant contentée de prendre idéalement possession de ce territoire. Magellan en 1520, Samiento et Drake vers 1580, Cavendish en 1591, s'étaient bornés à décrire les côtes; ce dernier seul avait remonté un petit cours d'eau insignifiant, la rivière Désirée, par 48 degrés, jusqu'à 30 milles dans les terres. Au XVIIIe siècle, quelques explorateurs tentèrent la description du pays intérieur, entre autres le père Falkner, chirurgien irlandais affilié à l'ordre des jésuites, Viedma et Villarino. Ces plaines stériles n'offraient par elles-mêmes aucun attrait, et ce que l'on en connaissait était plutôt de nature à éloigner quiconque eût eu la malencontreuse idée de s'y aventurer; la fable seule leur avait fait une célébrité. Sans que l'on sût l'origine de ce bruit, il s'était

répandu que dans les plaines patagoniennes existaient des villes au nombre de deux ou trois, désignées sous le nom général de Césarès. Ces villes avaient été fondées, disait-on, par des Européens venus on ne savait d'où, et qui, sans communications avec le reste du globe, gardaient des trésors comparables seulement à ceux du Pérou. Ces villes, et cela était consigné dans des documens publiés sous forme authentique, avaient été bâties par des naufragés ou des Espagnols échappés aux massacres qu'en avaient faits les Araucans en 1599. La ville principale était placée près de la lagune Payeque, voisine d'un vaste marais appelé Llanqueco, sans que l'on sût même qui avait imaginé ces noms; on allait jusqu'à décrire ces villes, entourées de fossés et de murs ouverts d'un seul côté, où l'on entrait en passant un pont-levis. Les édifices, les temples étaient somptueux; l'or et l'argent y abondaient, on décrivait le costume de leurs habitans et jusqu'à la couleur de leurs cheveux; ils parlaient, disait-on, une langue aussi inintelligible pour les Indiens que pour les Espagnols, ne laissaient pénétrer aucun étranger et tenaient à se maintenir dans un isolement des plus complets; mais ils n'avaient, malgré leurs précautions, pu empêcher que des Espagnols et des Indiens ne s'approchassent assez pour entendre le son de leurs cloches. Ces bruits prirent une telle consistance que la cour de Madrid s'en occupa plusieurs fois, et que des édits royaux ordonnèrent des expéditions en Patagonie, qui avaient pour but d'explorer ces terres inconnues et de révéler les secrets qu'elles cachaient. Ces secrets ne valaient vraiment pas l'émotion qu'ils causèrent pendant trois siècles; le père Falkner en donna la clé. Il découvrit, après de nombreuses questions faites aux Indiens de toutes les régions, que, chaque fois qu'il demandait à un Chilien s'il avait quelque connaissance de ces villes, il obtenait une réponse affirmative, mais que tous les détails qu'il recueillait désignaient clairement Buenos-Ayres et les villes fondées sur l'Atlantique; s'il faisait les mêmes questions à un Indien pampa, celui-ci répondait de même, mais désignait, sans en avoir conscience, les villes espagnoles de la côte du Pacifique. Cette confusion réciproque avait donné naissance à des récits que la fantaisie de chacun avait amplifiés. Malgré les révélations de Falkner, six ans après, en 1781, la cour ordonnait encore une exploration; elle ne se fit pas, elle eût été du reste inutile : on ne déracine pas les légendes, et celle-là aujourd'hui encore a ses croyans.

Le voyage de Falkner n'avait pas que ce seul objet. La compagnie lui avait donné mission de l'éclairer sur la possibilité de civiliser les Indiens de Patagonie, et le gouvernement de Buenos-Ayres celle de rechercher les auteurs des déprédations qui prenaient alors dans la pampa des proportions inquiétantes et que l'on supposait

commises par des tribus descendant des montagnes du Chili; mais il s'en était donné une autre toute personnelle, qui consistait à étudier ce pays pour faire bénéficier de tous ses renseignemens l'Angleterre, à laquelle il ne cessa de conseiller une expédition dans ces parages, afin d'y établir un port de ravitaillement d'où l'on pourrait facilement assaillir les établissemens espagnols des deux océans. La partie qu'il décrit avec passion est la rive de la baie sans fond, ou baie de Saint-Mathias, située par 39 degrés. Si nous comparons ses récits et ses descriptions merveilleuses aux relations des explorateurs modernes, nous devons croire qu'il avait, par un hasard heureux, mis le pied sur le seul point fertile de toute cette région. Il semble cependant qu'en Angleterre, aussi bien qu'à Buenos-Ayres, on fit peu de cas de tous ces renseignemens; il ne s'y fonda aucun établissement d'importance, il y eut simplement quelques maisons de refuge de pêcheurs, dont Darwin retrouva les ruines en 1832. Le dédain le plus absolu pour tout le territoire patagonien, c'est là tout ce que produisirent et la légende de la ville de Césarès et les ordonnances des rois d'Espagne et la croyance que l'on avait généralement que tout le sol américain devait contenir des richesses sans nombre. Il semble au contraire que de notre temps la mode soit aux explorations en Patagonie; on s'occupe de cette contrée, on y cherche, sans beaucoup de résultats, il est vrai, quelque élément de fortune à exploiter, — des relations récentes en font foi. — Nous ne mentionnerons ici que les voyages qui ont un objet scientifique, et en particulier celui du commandant W. Musters, qui, en 1870, explora ce continent presque dans sa totalité, et ceux d'un jeune archéologue déjà fort connu en Europe par ses études anthropologiques, M. Francisco Moreno.

Les beautés du paysage, les richesses du sol ne sont pas ce qui saurait attirer personne en Patagonie. Sorti des vallées des grands fleuves, dont le lit est bordé d'une bande de terrains assez étroite couverte de pâturages plus ou moins riches, on ne trouve plus que les plateaux qui dominent ces vallées, domaine exclusif du quanaque et de l'autruche, etc. Ce n'est aussi que sur la rive des fleuves que de loin en loin le voyageur rencontre quelque tribu indienne méfiante, sinon hostile. M. Moreno avait pu en 1874, dans un premier voyage limité aux environs de la ville argentine du Carmen de Patagones, se rendre un compte exact de toutes ces misères locales; mais il avait en même temps mis la main sur un trésor anthropologique suffisant pour lui laisser entrevoir des découvertes plus importantes encore, qu'il a poursuivies depuis dans des voyages successifs dont il publiera bientôt les résultats définitifs.

En 1874, M. Moreno, parti pour la Patagonie à la recherche

d'objets anthropologiques destinés à enrichir sa collection particulière, eut l'occasion de découvrir quelques cimetières préhistoriques et quelques *paraderos* ou campemens d'anciens Indiens. Les descriptions jusque-là données ne provenaient pas de témoins oculaires, le professeur Strobel, M. W. Musters et M. Burmeister en avaient seuls parlé, mais sans leur attribuer l'importance que devaient leur donner les récentes découvertes. Disons d'abord que les Indiens qui occupent actuellement les régions voisines n'ont rien de commun avec les tribus disparues ou déplacées qui y ont laissé la cendre de leurs morts. En 1781, le vice-roi de Buenos-Ayres établit en ce lieu un pénitentiaire, ce qui détermina le déplacement des tribus antérieurement établies et que Falkner avait décrites, les Puelches, les Tehuelches, qui habitent aujourd'hui au sud du Rio-Chubut et ne viennent plus au Carmen qu'une fois l'an, pour négocier leurs tapis de plumes d'autruches et de guanaques.

Ce sont des individus de cette race que Magellan aperçut sur la rive de la baie de Saint-Julien, où il relâcha, et qu'il décrivit comme des géans, leur donnant le nom de *Patagons* à cause de la grandeur de leurs pieds, qui lui parurent immenses, recouverts qu'ils étaient de peaux de bêtes pour les préserver du froid. Ces Indiens se servaient de flèches à pointe de silex encore à cette époque, et n'en abandonnèrent l'usage que lors de l'introduction du cheval, vers le milieu du XVIIIe siècle. Tous les ossemens contenus dans les cimetières de cette région doivent être considérés comme appartenant aux Tehuelches. Ils se trouvent presqu'à la surface du sol; les Indiens, ne possédant pas d'outils pour entamer une terre dure, plaçaient leurs morts dans des dunes de sables faciles à remuer, mais que le moindre vent dissipait. Cette action du vent mêlant les ossemens les uns aux autres, on crut longtemps que ces Indiens enterraient leurs morts en fosse commune, ce qui n'était pas dans leurs usages et était tout à fait en contradiction avec le respect que tous les Indiens en général et ceux-ci en particulier ont toujours eu pour leurs morts. Leur mode de sépulture, mieux connu, démontre au contraire la volonté bien arrêtée de ne pas laisser les ossemens se mêler les uns aux autres. Le cadavre, pour l'ensevelissement, était rétabli dans la position que le fœtus avait occupé dans le sein de sa mère, les genoux touchant le menton; ainsi cousu dans un cuir fraîchement écorché, on le déposait dans le sol sablonneux, la tête presqu'à découvert à la surface. Ils attachaient, et leurs descendans attachent encore la plus grande importance à l'accomplissement de ce dernier devoir, et même, par une étrange déviation du sens moral, lui sacrifient le respect de la vie humaine. Quand un vieillard approchait de sa dernière heure, on se préoc-

cupait moins d'adoucir ses souffrances que de le bien ensevelir, et, de peur que les membres ankylosés par l'âge ne se raidissent trop après la mort, on avait et l'on a encore soin de le revêtir vivant de son linceul. Après avoir placé de force ses jambes le plus près possible de la poitrine, on maintenait l'agonisant sous une pression énergique qui produisait souvent la fracture de quelque membre, puis on l'enveloppait dans un cuir frais que l'on cousait au moyen d'une lanière découpée dans le cuir même, qui se resserrait en se desséchant. Le vieillard pendant ce temps terminait son agonie au milieu des plus affreuses douleurs. On déposait avec le mort ses armes, ses instrumens, la nourriture dont il pouvait avoir besoin pour ce long voyage. Ces mœurs se sont conservées jusqu'à nos jours; on y ajoute, s'il s'agit d'un cacique, le sacrifice de son plus beau cheval, toujours pour le même motif. On trouve donc dans les sépultures des pointes de flèches de silex travaillé, des pointes de javelots de la même forme et matière, des petites hachettes très rondes, de petits couteaux de silex, des poteries ornées de dessins et de toutes les formes, des balles de grès avec une profonde rainure pour introduire le cuir servant à les lancer, de grands mortiers et leurs pilons, des coquilles percées d'un trou et ayant servi d'ornemens, des os de guanaques, d'autruches, de loutres ou de petits poissons destinés à la nourriture du mort.

M. Moreno eut la bonne fortune de découvrir trente cimetières de *paraderos* intacts, entre autres celui auquel il a fait une célébrité sous le nom de cimetière de l'Indien Pascal, fort connu dans la science anthropologique. Il y trouva des restes humains rangés en deux cercles concentriques chacun de huit cadavres, séparés par un espace de 1 mètre 1/2, formé par une éminence mamelonnée prenant naissance sur les crânes et s'élevant à peu près jusqu'à 60 centimètres; les crânes et les squelettes étaient peints en rouge, coutume aujourd'hui délaissée. Les *paraderos* ne contiennent pas de restes humains, mais révèlent le séjour des habitans par de nombreux débris, flèches, javelots, poteries, cailloux réunis en ordre et des traces de foyers.

Au printemps dernier, M. Moreno partit pour explorer le cours entier du Rio-Santa-Cruz, suivre les traces de Villarino, de Cox et de Musters et faire ce que ces voyageurs n'avaient pu faire, c'est-à-dire passer les Andes et aboutir à Valdivia; mais, par une circonstance fortuite, il dut revenir au Rio-Negro et tenter inutilement le passage des Andes en remontant la vallée de ce fleuve et de son grand affluent, le Rio-Limay. Ce voyage devait en effet s'exécuter forcément dans des conditions spéciales qui le rendaient aussi pénible que dangereux. Disons même que pour tout autre il eût été

inexécutable; non pas que M. Moreno ait cette prétention émise, il y a quelques années, par un soi-disant conquérant du pays d'Araucanie, de jouir, dans ces contrées inabordables, de priviléges royaux, mais il compte sur quelques présens antérieurs, quelques services déjà rendus, pour avoir le droit de solliciter l'entrée dans les territoires respectifs des tribus sans être immédiatement assassiné, ou, une fois introduit, sacrifié à un caprice d'Indien ivre. Ainsi même il ne saurait se permettre de faire ni un geste inopportun, ni un pas en dehors du chemin tracé, et il lui est interdit de toucher aux sépultures, ce qui cependant est le seul but de son voyage et ce qui est la seule prohibition qu'il ne respecte pas. Méfiant envers tous, capable de tous les crimes, l'Indien juge tous les hommes par lui-même, ce qui lui donne une triste idée de l'humanité et le décide à faire disparaître tous ceux en qui il soupçonne des espions. Ajoutez à cela que l'étranger, bien reçu par quelques caciques, est par cela même suspect aux autres, qu'enfin il lui est formellement enjoint de voyager seul. Si en pénétrant dans ce domaine déjà si défendu, il a un bon cheval, un bon vêtement ou quoi que ce soit qui puisse exciter la convoitise du premier Indien qui passe, il le lui faut donner de bonne grâce, restant ainsi au bout de quelques heures mal monté, sans provisions, et par conséquent à la merci de son hôte.

Au sang-froid et à toutes les qualités morales qu'exigent ces circonstances, il en faut joindre d'autres d'un ordre purement physique; ce n'est pas en effet une alimentation européenne que celle que les Indiens tehuelches offrent à leurs hôtes. M. Moreno nous montrait un restant de viande sèche de quanaque longtemps macérée entre cuir et selle; quelques bouchées de cette chair répugnante, d'odeur fétide, rebelle à la dent, étaient encore ce qu'il pouvait souhaiter de mieux dans les longues étapes entre chaque campement: mais le plus souvent il lui fallait manger des alimens d'un caractère tout à fait national et d'une préparation par trop tehuelche; c'eût été s'exposer à se faire traiter en ennemi que d'hésiter devant des mets que l'Indien préfère et qui témoignent d'un goût peu délicat. Ainsi, en voyage, il se nourrit exclusivement de viande crue de bœuf, de guanaque et d'autruche, et ce qu'il mange, ce sont précisément les morceaux que, même cuits, l'habitant de Buenos-Ayres n'admet pas sur sa table, les poumons, le cœur, le foie, et qui, crus, baignant dans le sang, sont les plus répugnans; c'est ainsi cependant que le Tehuelche les présente, soumettant son hôte à une épreuve d'où son amitié doit sortir justifiée par la résistance de son estomac. Aussi le savant explorateur argentin attache-t-il une importance considérable à des découvertes qui lui ont coûté de

si vilains momens; il est revenu cette fois bien décidé à désespérer les savans d'Europe par ses refus péremptoires de répartir entre tontes les collections les richesses uniques de la sienne.

Dans le voyage qu'il vient de faire, il étudia d'abord les régions au nord du Rio-Colorado, dans les environs de Bahia-Blanca par 41 degrés, et put se convaincre que la pampa basse et fertile ne se prolonge pas jusque-là, et fait place à un terrain de transition sans fertilité, remplacé bientôt lui-même par le terrain patagonien, dont il a pu d'autant mieux reconnaître l'aridité qu'il y resta égaré pendant trois jours sans alimens aux environs de Carmen de Patagones. Après d'assez longs préparatifs dans cette ville, il commença sa longue exploration du cours du Rio-Negro, qu'il lui fallait remonter pendant 120 lieues pour arriver au Rio-Limay. Son projet était de suivre la rive jusqu'à sa source, pour de là descendre le revers de la Cordillère jusqu'à l'Océan-Pacifique; mais, pour tout cela, il était nécessaire d'obtenir le consentement de toutes les tribus, et c'est devant cet obstacle insurmontable que la fin de l'exploration échoua.

La vallée du Rio-Negro est seulement fertile jusqu'à 30 lieues de son embouchure; la rive en est bordée de saules à l'ombre desquels on peut presque toujours marcher; au-delà de ce rayon, nulle part la vallée n'a une étendue suffisante pour l'établissement d'une colonie; il en est de même du Rio-Chubut. Les peuples qui habitent ces parages sont les Mapunches, les Tehuelches et les vrais Pampas ou Tehuelches du nord; cette dernière nation, assez mélangée, habitait en d'autres temps les environs de Buenos-Ayres. En se rapprochant du Rio-Limay, on rencontre les plateaux qui bordent la vallée et qui sont couverts de couches de cailloux roulés d'une épaisseur de 15 pieds; la rivière a dans cet endroit environ 250 mètres de large, c'est là que passe la grande route des Indiens par laquelle ils conduisent, depuis Buenos-Ayres jusqu'au Chili, les animaux volés : de loin en loin existent des cantonnemens de tribus peu nombreuses. Le but du voyage dans cette contrée était la demeure du cacique principal de la Patagonie, Shay-Hueque, qui commande à sept nations : les Araucans, les Picunches, les Mapunches, les Huilliches, les Tehuelches, les Agoupures et les Traro-Huilliches, répartis entre 84 caciques; c'était à lui qu'il fallait s'adresser pour obtenir le libre passage à travers la Cordillère; mais toute sa puissance ne lui permettait pas de résoudre un point de cette importance sans réunir un *aucantrahun*, parlement général où, avec lui, assistèrent les quatre plus vieux commandans-généraux, accompagnés de 453 lances, — et l'autorisation fut refusée! On imposa au jeune voyageur, avant d'être admis à recevoir cette

dernière preuve de confiance, une sorte de stage très actif comprenant une mission à Buenos-Ayres, l'obtention de certains avantages jusque-là refusés; en un mot, les fonctions de plénipotentiaire très diligent de toutes les tribus, ce qui porte avec soi moins d'honneur que de charges. Forcé de renoncer au passage pour ne pas compromettre ses relations et l'appui qu'il trouvait dans ces régions, M. Moreno limita donc son exploration à la vallée du Rio-Limay, qu'avant lui aucun blanc n'avait parcourue : les campemens de Shay-Hueque et de Nancucheuque lui servaient de centre. Il trouva chez ces deux importans caciques toutes les démonstrations d'une vive amitié d'où la méfiance et l'hypocrisie n'étaient cependant pas exclues; il vécut de la vie de la tente, un peu moins dure que celle qu'il avait connue en voyage.

L'habitation de Shay-Hueque est la plus grande de ces régions, elle mesure 12 mètres de largeur, les murs et le toit sont faits de peaux de chevaux tendues et fixées à des pieux, le sol est couvert de peaux de guanaques cousues ensemble en forme de grands tapis. Elle est idéalement divisée en deux compartimens. D'un côté sont posés sur le sol les lits des quatre femmes du cacique et de ses nombreux enfans; ces lits sont un amoncellement de peaux de moutons et de guanaques, recouverts d'une peau de cheval dont le revers est orné de peintures: auprès de chacun de ces lits, une branche d'arbre piquée en terre sert à suspendre les vêtemens. De l'autre côté de la séparation imaginaire, tous les hommes indistinctement peuvent prendre place pour dormir. Les femmes sont chargées des soins de cet intérieur fort propre et bien disposé, en tout point supérieur au *rancho* du *gaucho* de la plaine civilisée. l'Indien même semble avoir plus de besoins que ce dernier, il sait employer à son usage, à l'amélioration de sa demeure tous les objets qui sont à sa portée, se faire des plats de bois, des armes de pierre; une fois sous la tente, il ne se contente plus de viande crue et exige de ses femmes une certaine habileté culinaire que favorisent peu les élémens restreints dont il dispose. Il faut attribuer son goût pour un bien-être relatif à l'influence du milieu pittoresque où il vit, qui lui inspire des pensées nécessairement plus élevées que ne saurait en inspirer la pampa à son habitant. Ces campemens sont en effet situés à l'entrée des vallées des Cordillères, à 7 lieues du volcan de Quetropillan, entouré de forêts d'*araucaria imbricata* dont le tronc mesure plus de 4 mètres de circonférence; le sol est couvert de fraisiers, la lisière du bois est formée de tuyas et de pommiers dont la présence dans ces régions, inexpliquée, est attribuée à des fruits jetés ou consommés le long du chemin par les Indiens de Valdivia dans leurs traversées des Andes : il est à remarquer en effet

que la plupart de ces arbres se trouvent sur les bords des chemins et des petits ruisseaux et généralement réunis en groupe comme les rameaux d'un même tronc.

Le Rio-Limay, affluent du Rio-Negro, est un torrent navigable qui descend impétueusement dans une vallée de la Cordillère, au milieu de roches volcaniques; il est alimenté par les eaux d'un lac semblable aux plus beaux de la Suisse, le Nahuel-Huapi et quelques autres cours d'eau formés eux-mêmes des écoulemens de lacs pittoresques. Le lac Nahuel-Huapi est le plus important, il a de 70 à 80 kilomètres dans sa plus grande largeur et alimente en même temps que le Rio-Limay un affluent du Chubut. Le campement de Shay-Hueque est à environ 20 lieues du lac; le cours du fleuve, resserré entre les montagnes, est difficile à suivre; il est coupé par de grandes et bruyantes cascades : le terrain est du reste improductif partout dans cette contrée, à l'exception des rives du lac, où, au siècle dernier, les jésuites ont tenté d'établir une mission; tout autour on découvre des cimes couvertes de neiges éternelles.

M. Moreno avait un autre but que celui d'étudier, comme l'avait fait déjà Musters en 1870, les mœurs des habitants : il attachait plus d'importance à la découverte des vestiges laissés par les générations disparues. Ses recherches n'ont pas été vaines, il possède aujourd'hui un musée préhistorique incomparable, composé de plus de 300 crânes complets des races sud-américaines; aussi peut-il se permettre de fonder sur ces découvertes quelques propositions qu'il développera dans son prochain ouvrage. La race disparue à laquelle appartiennent ces restes vivait pendant l'époque géologique actuelle, mais dans les mêmes conditions sociales que l'homme quaternaire découvert dans diverses parties de l'Europe : ses armes étaient les mêmes, faites de silex, ses instrumens similaires; tous les objets enfin que l'on trouve dans les sépultures dénotent des mœurs à peu près semblables. Les animaux qui vivaient avec lui ne sont en rien différens de ceux qui fournissent à l'homme moderne de ces contrées son alimentation : le guanaque, le lièvre, l'autruche et diverses espèces de tatous. Il est facile de distinguer deux races différentes, la plus ancienne dolichocéphale et la plus moderne brachycéphale (1), quelque peu antérieure à l'époque de la conquête et dont les descendans sont les Tehuelches et les Pam-

(1) Bien que ces deux mots, adoptés par l'école française d'anthropologie, soient assez vulgarisés pour ne pas demander d'explication, nous rappelons, pour fixer les idées, que l'on entend par dolichocéphales les crânes dont l'indice céphalique, c'est-à-dire le rapport du diamètre transverse maximum au diamètre antéro-postérieur, donne 75.00 et au-dessous, — et brachycéphales ceux dont l'indice céphalique donne 83.34 et au-delà.

pas. On trouve aussi un troisième type, type de transition entre les deux précédens.

La première race se distingue par sa ressemblance avec les Esquimaux et en diffère seulement par le développement de ses arcades sourcilières qui le rapprochent de l'homme quaternaire européen: elle peut être classée parmi les races les plus dolichocéphales du globe, plus de 100 crânes ayant donné une moyenne de 72.15. Elle se distingue encore par la singulière usure de ses dents, par la capacité interne de son cerveau, qui n'est pas des plus petites et peut être estimée entre 1.400 à 1.450 centimètres cubes. Il n'existe plus aujourd'hui de représentant de cette race, la plus ancienne d'Amérique, éteinte depuis longtemps lors de l'arrivée des Européens. La seconde race est brachycéphale; c'est le type des Tehuelches qui habitent aujourd'hui le territoire de la Patagonie: les crânes de ces derniers sont bien connus pour leur grande taille; le plus grand nombre est déformé dans la partie postérieure par des compressions artificielles. Les Patagons dolichocéphales cherchaient, par ces compressions, à allonger le crâne, les brachycéphales au contraire à lui donner une forme carrée.

Toutes ces découvertes présentent cet intérêt de permettre d'étudier sur le vif une race humaine primitive à peine disparue et restée sans mélange dans un coin du globe. A ce point de vue, les voyages en Patagonie seront longtemps suivis avec intérêt; mais il faut bien avouer que ce pays déshérité n'offre guère d'autre attrait. Après les voyages que nous venons de citer et celui du commandant anglais W. Musters, qui parcourut pendant une année entière toute cette contrée depuis le détroit de Magellan, visitant les vallées des Andes, explorant tous les fleuves et descendant le Rio-Negro jusqu'au Carmen de Patagones, on peut affirmer qu'il n'est aucune des parties de ce pays qui offre à la colonisation des avantages sérieux, et c'est à cela seul qu'il faut attribuer l'abandon où ce pays est resté depuis bientôt quatre siècles qu'il est connu des Européens. Les seuls établissemens qui existent seront vite énumérés : au Carmen de Patagones, le gouvernement de Buenos-Ayres envoie ses convicts depuis 1781; à Punta-Arenas, dans le détroit de Magellan, le Chili envoie les siens depuis 1856. Ces deux villes ont une bien modeste importance; cette dernière sert de point de relâche aux *steamers* qui se rendent au Pacifique par le détroit, elle contient 1,150 habitans, dont le seul commerce se réduit à faire des échanges avec les Tehuelches, établis au nombre de 500 entre le détroit et le Rio-Santa-Cruz. Ces Indiens se consacrent exclusivement à la chasse des autruches et des guanaques; ils sont hospitaliers et d'un commerce facile, sauf dans les momens d'ivresse,

qui se prolongent quelquefois jusqu'à trente jours sans discontinuer, tant que dure la provision d'eau-de-vie obtenue contre les produits de la chasse. Au Rio-Chubut, une colonie fut fondée en 1865 par 180 Anglais du pays de Galles : leur nombre s'est un peu augmenté; mais les produits de la colonie sont à peine suffisans pour la faire vivre. Au Rio-Santa-Cruz, une tentative faite par des Français sur un terrain de concession donné par le gouvernement argentin aboutit à une dépossession violente par ordre du gouvernement chilien et à l'abandon des travaux faits. Le territoire patagonien ne contient donc pas plus de 6,000 habitans répartis sur une surface de 20,000 lieues carrées, sur laquelle même ils ne trouvent pas à vivre; il se passera encore bien des siècles avant que l'on en puisse tenter avec profit la colonisation. Les dernières explorations auront du moins servi à démontrer que l'heure de cette conquête, qui doit étendre les domaines du pasteur de l'Atlantique aux Andes et des rives du Paraná à celles du détroit de Magellan, est encore fort éloignée; elles auront servi à mettre en lumière cette vérité, que là où vivent en nombre restreint les animaux les moins exigeans, où subsiste misérablement l'Indien presque nu et sans abri, il est inutile de chercher à remplacer par des colons européens, pour industrieux et résistans qu'ils soient, une race qui a acquis par une longue sélection les qualités nécessaires pour se maintenir dans ce milieu désolé. Jusqu'ici on n'a tenté autre chose que de faire pénétrer l'influence et les mœurs européennes par la destruction de la race préexistante. Puisqu'elle seule peut vivre dans ce milieu, l'intérêt bien entendu aussi bien que l'humanité ordonneraient de l'y laisser vivre, en mettant dans ses mains, et non dans d'autres, l'instrument de travail qui lui permettra de féconder le sol et de le préparer pour ses descendans régénérés; la nature elle-même se prêtera peu à peu avec moins de résistance à cette œuvre de civilisation sous l'influence du travail humain jusqu'ici inconnu dans ces régions. Toute tentative violente faite en dehors de ce chemin tracé entraînera la ruine de ceux qui s'y sacrifieront, sans avancer d'une heure la conquête des territoires pampéen et patagonien, qui, l'Indien disparu, resteront dépeuplés et ne seront pas conquis, faute d'offrir à la race blanche les conditions d'habitat qu'elle exige : mince profit, qui ne saurait excuser la destruction d'une race humaine qu'il serait injuste autant que nuisible d'arrêter dans l'accomplissement de sa destinée.

ÉMILE DAIREAUX.

EUGÈNE FROMENTIN

L'EXPOSITION DE SON ŒUVRE A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS.

La mort soudaine d'Eugène Fromentin est un deuil d'autant plus cruel pour l'art qu'elle a surpris le peintre en pleine force et en pleine vie, avant qu'il eût donné, non point tout ce qu'on attendait de lui, — Fromentin a tenu plus qu'il n'avait promis, — mais tout ce qu'on n'attendait pas. Eût-elle même sonné pour Fromentin vingt années plus tard, la dernière heure l'eût encore arrêté dans le développement de son talent. D'une nature inquiète, chercheuse, impressionnable, curieuse de nouveau, Eugène Fromentin se posait sans cesse le problème du possible et de l'impossible. Doué d'un implacable esprit critique, il était à juste titre fier de son œuvre; mais il la jugeait inférieure à l'idéal qu'il avait cherché. Ainsi le vaillant artiste ne devait jamais s'arrêter dans sa lutte acharnée contre les mystères de la nature, ni s'endormir jamais sur les lauriers d'un succès mérité. Depuis le jour où il exposa pour la première fois, sans faire prévoir alors quel il serait, Eugène Fromentin a été fécond en surprises de toutes sortes. Éclectique parce qu' fut sincère, Fromentin a subi tour à tour l'action de divers maîtres. On sent parfois dans son œuvre l'influence de Decamps et de Marilhat, on y trouve des réminiscences de Delacroix et de Corot, on y voit qu'il a aimé autant qu'étudié les paysagistes hollandais du XVIIe siècle. Souvent aussi Fromentin a peint sous l'impression directe de la nature, qu'il a exprimée de la façon la plus neuve et la plus personnelle. La note n'est jamais persistante chez Fromentin. De même qu'il dépose le pinceau pour prendre la plume et la plume pour reprendre le pinceau, de même il va d'un maître à l'autre, abandonne Decamps pour Marilhat, Delacroix pour les Hollandais, puis il revient à Fromentin, qu'il délaissera de nouveau et auquel il reviendra encore.

C'est pourquoi il est si intéressant d'étudier Eugène Fromentin dans l'ensemble de son œuvre, si curieux de voir et de rechercher les différentes phases par lesquelles a passé son esprit, les développemens successifs qu'a eus son talent pour arriver, après diverses périodes de réminiscences, sinon d'imitation, à la pleine possession de sa personnalité. Le talent de Fromentin a toujours été en grandissant; ses dernières œuvres, sans être peut-être meilleures en elles-mêmes que celles des plus beaux temps de son succès, attestent un effort plus grand, un idéal plus large, une impression plus vive et plus franche; il était permis d'y voir les signes d'une prochaine et éclatante transformation. De longtemps la décadence ne devait venir pour Fromentin. Ce n'est point au crépuscule de son talent que la mort a pris cet homme de cinquante ans, c'est à l'aurore d'une nouvelle manière.

L'exposition de l'École des Beaux-Arts ne contient pas moins de quatre-vingt-douze tableaux, sans parler d'une cinquantaine d'aquarelles et de dessins. Ce n'est point là tout l'œuvre de Fromentin; il y manque un certain nombre de tableaux, parmi lesquels quelques toiles importantes, *les Voleurs de nuit*, *la Chasse au faucon*, du musée du Luxembourg, *le Rhamadan*. Toutefois le peintre est là sous toutes les faces de son talent. L'un presque au-dessous de l'autre, voici son premier et son dernier tableau : *la Ferme aux environs de La Rochelle*, exposé au Salon de 1847, et *les Femmes fellahs au bord du Nil*, exposé au Salon de 1876. Entre ces deux tableaux, trente ans ont passé, mais il semble que ces années-là sont des siècles, ou plutôt il ne semble pas que ces deux tableaux soient de la même main. *La Vue du Nil* est l'œuvre d'un maître; *la Ferme* est le travail terne et timide d'un fort médiocre élève. La composition, d'une banalité désespérante, tient du paysage classique sans en avoir la belle ordonnance et le haut style. La tonalité, qui n'a ni éclat ni vigueur, est poussée au noir; quelques masses vertes blessent l'œil par leur crudité. Quand il exposa cette *Ferme*, Fromentin sortait de l'atelier de Cabat, où il n'avait fait que passer, après avoir jeté aux orties la robe de la basoche qui lui était destinée. L'atelier de Cabat ne convenait guère mieux à Fromentin que l'étude de Me Denormandie. Il fit bien de quitter l'un et l'autre. Ses vrais initiateurs allaient être Marilhat, Decamps, Delacroix; son vrai maître, la nature orientale; son vrai atelier, le désert.

On a dit que l'exposition des œuvres de Marilhat fut pour Eugène Fromentin la vision sur le chemin de Damas. Il n'y eut pas que Marilhat qui fut une révélation pour Fromentin. Delacroix et Decamps peuvent aussi revendiquer l'honneur de lui avoir servi de premiers guides. Dans *l'Enterrement maure à Alger*, exposé en 1853, l'influence de Decamps est visible. C'est son procédé de

figures largement touchées se détachant en vigueur sur un mur blanc brûlé de soleil. D'une vive et chaude couleur, *l'Enterrement à Alger* a de l'effet, mais les Maures du premier plan pèchent contre la proportion; les têtes sont beaucoup trop grosses pour les corps. La touche est grasse et solide. C'est un des rares tableaux où Fromentin ait procédé par empâtemens. *La Halte de marchands devant El-Aghouat* trahit au contraire l'influence de Marilhat. Ce maître se fût reconnu sans difficulté dans cette composition savante et bien ordonnée, dans ce dessin, précisant la silhouette, dans cette coloration chaude et harmonieuse. La petite caravane a fait halte à l'ombre d'un bouquet de palmiers. Les chameaux, les jambes ployées sous le corps, se reposent, tandis que les chevaux broutent quelques touffes d'herbe roussie. Trois Arabes, drapés dans leurs burnous blancs, causent, sans gestes, avec la gravité orientale. On aperçoit dans les tons dégradés des fonds les crêtes bleuâtres des montagnes, les marabouts bulbeux et les murailles blanches percées de fenêtres, à peine grandes comme des meurtrières, d'une ville arabe. Dans *le Campement dans le désert*, on retrouve encore des réminiscences de Marilhat. La mer de sable du désert se confond au loin avec le ciel qui atténue sa vive couleur dans l'éloignement et la poussière chaude. C'est bien l'immensité. On ne distingue pas les premiers des derniers plans, mais le peintre les a fait sentir par un miracle de perspective aérienne. L'effet du tableau vient tout justement de cette absence de plans.

Nous ignorons à quelle époque Fromentin a peint ses *Arabes attaqués dans une gorge de montagne*. Mais devant ce tableau on ne peut s'empêcher de songer à Delacroix. Fromentin a cherché sa composition géniale qui lie si audacieusement les figures les unes aux autres, son furieux mouvement, ses partis-pris de notes sombres réveillées par des notes éclatantes, ses savans sacrifices de couleurs. Des hommes s'égorgent, des chevaux se cabrent, des coups de feu rayent la pénombre de stries livides. Les figures, vigoureusement brossées, sont d'une exécution solide, quoiqu'un peu lâchée. Il y a aussi de vraies qualités de mouvement; mais la composition est confuse, et la couleur n'est pas belle. Fromentin a cherché pour les costumes des rapports et des alternances de tons dans la gamme des orangés et des laques, laques pourpres, laques roses, laques claires, laques foncées. La tentative est malencontreuse; il y est revenu trop souvent, car le pantalon laque rose d'un cavalier nous gâte quelques-uns de ses meilleurs tableaux, entre autres la célèbre *Chasse au faucon*. Deux autres toiles exposées à l'École des Beaux-Arts, les *Cavaliers combattant* et les *Arabes attaqués par un lion*, sont presque des répétitions des *Arabes dans une gorge de montagne* : mêmes qualités de mouvement, mais aussi même

confusion dans la composition et même dissonance dans la couleur.

L'*Enterrement maure*, la *Halte devant El-Aghouat*, le *Campement dans le désert*, les *Arabes attaqués*, ne nous ont encore montré en Fromentin qu'un artiste habile et intelligent, libre imitateur des maîtres. L'*Audience chez un khalifat* (Salon de 1859) est le premier tableau qui accuse sérieusement la personnalité du peintre. Là, presque entièrement dégagé de l'influence directe des maîtres, Fromentin apparaît lui-même comme un maître. L'*Audience chez un khalifat* initie à la vie féodale du désert. C'est la cour intérieure d'un *bordj* qui est à la fois un caravansérail, une forteresse et une résidence officielle pour le khalifat. A droite s'élève un corps de logis précédé d'une sorte de péristyle à colonnes massives dont le plâtre effrité laisse voir par place l'armature de briques. Sous ce portique surélevé de trois degrés, le khalifat, assis à la manière arabe sur un long divan de soie cramoisie, donne audience aux chefs de tribus. Il est entouré de quelques familiers, les uns assis près de lui, les autres debout contre les colonnes. Un chef de tribu, enveloppé d'un burnous blanc, s'incline devant le khalifat. Un autre Arabe, magnifiquement drapé, ayant la gravité et la noblesse d'un antique ou d'un apôtre, monte lentement les degrés du péristyle. Au premier plan, en plein soleil, ramassé sur lui-même, un de ces marabouts qui sont les fous, les bouffons et les saints de ces étranges cours du désert, se livre à mille contorsions. De l'autre côté du tableau, dans la pénombre, car le soleil frappe obliquement le corps de logis, se tiennent droit sur leurs selles à hauts dossiers les cavaliers d'escorte du cheik. Rangés sous l'étendard du goum, rouge, jaune et vert, ils portent haut leurs longs fusils dont les canons damasquinés d'argent ont presque l'effet saisissant des forêts de lances. Les robes brunes et grises des chevaux, les draperies noires et rouges des cavaliers, font un vigoureux contraste de couleur avec les tons clairs et lumineux de la scène principale. Au fond, les murailles roses de l'enceinte se découpent sur un ciel d'azur balayé de nuages blancs, légers et transparens comme des toiles d'araignée. Par l'entrée de la cour, large baie surmontée d'un linteau massif qui a le caractère des constructions pélasgiques, arrivent deux cavaliers courant à fond de train, — courant comme Fromentin sait faire courir les chevaux.

L'*Audience chez un khalifat* est une des œuvres d'Eugène Fromentin les plus colorées, les plus chaudement lumineuses et les plus solides de pâte. Rien là de cette légèreté de pinceau, parfois un peu insuffisante, qui est une des caractéristiques de la manière de Fromentin. Les figures se modèlent par une touche large, les premiers plans ont du relief, les tons sont *faits*. C'est de la peinture et non cette espèce de lavis à l'huile qu'affectionnait Fromen-

tin et par laquelle d'ailleurs il a obtenu de si merveilleux mirages. L'*Audience chez un khalifat* est une œuvre d'un grand style, en dépit des proportions moyennes du cadre. Ces figures pourraient être exécutées de grandeur naturelle; elles subiraient sans y perdre cette épreuve qui serait funeste à tant de tableaux de genre.

On revoit avec la même admiration qu'au Salon de 1863 *le Fauconnier arabe*. Le cheval, lancé au grand galop, court dans une allure vertigineuse, rapide comme le vol des faucons. Il vient du fond de la toile et touche presqu'au bord du cadre; on croit que le terrain va manquer sous ses pieds. Fromentin a peint deux fois *le Fauconnier*, l'un en petit, exposé sous le n° 25, l'autre en plus grand, exposé sous le n° 32. Le petit tableau est peut-être d'une couleur plus vive encore. Le ciel y est d'un bleu plus ardent, l'herbe d'un vert plus vigoureux. La note si hardie de vermillon pur de la *gandoura* du cavalier, qui se répète avec une audace inouïe et un infini bonheur sur la courroie de poitrail du cheval, éclate avec plus d'intensité. D'un mouvement superbe et d'une admirable couleur, on peut dire que cette petite toile est un chef-d'œuvre.

On sait qu'Horace Vernet, et après lui Bida et d'autres peintres, surpris par le caractère de grandeur antique des Arabes, ont cru peindre d'après nature les figures bibliques en prenant pour modèles les nomades du désert. Les vieux maîtres, qui ont montré les patriarches et les apôtres avec le péplum des Grecs et la toge des Romains, les auraient travestis. Ce serait sur le sol même de la terre d'Israël, parmi les Bédouins, qu'il faudrait aller chercher les types et les costumes hébraïques. Dans son livre, *Un Été dans le Sahara*, Eugène Fromentin a, lui aussi, soulevé cette question. Voici sa conclusion : « Seul, par un privilége admirable, l'Arabe conserve en héritage ce quelque chose qu'on appelle biblique, comme un parfum des anciens jours; mais tout cela n'apparaît que dans les côtés les plus humbles et les plus effacés de sa vie. Et si plus fréquemment que d'autres il approche de l'épopée, c'est alors par l'absence même de tout costume, c'est-à-dire en quelque sorte en cessant d'être Arabe pour devenir humain. Devant la demi-nudité d'un gardeur de troupeaux, je rêve assez volontiers de Jacob. J'affirme au contraire qu'avec le burnous saharien ou la *machla* de Syrie, on ne représentera jamais que des Bédouins. » En peignant son *Berger kabyle*, il semble que Fromentin ait voulu donner un corps à cette idée si juste et si profonde. Ce Kabyle, vêtu seulement d'une *gandoura* d'un ton neutre, conduisant son cheval nu au moyen d'un simple bridon et poussant devant lui un troupeau de moutons, a un caractère typique, générique et impersonnel. Ce n'est plus l'Arabe, ou, si l'on veut, c'est encore l'Arabe, mais c'est aussi le Syrien, l'Hellène et l'Hébreux. C'est avant tout dans la vérité générale

le pasteur d'Orient, de l'Orient d'Allah, comme de l'Orient de Jéhovah, comme de l'Orient de Zeus. En voyant ce Kabyle demi-nu, on pense à Pâris dans les gorges de l'Ida, à Jacob dans les vallées de la Mésopotamie. Le site même, cette ravine encaissée entre deux montagnes bleuissant aux dernières lueurs du jour, achève l'illusion. Il y a dans le paysage comme dans la figure absence voulue de vérité locale. On sent qu'on est en Orient, mais on ne saurait dire dans quelle contrée. Fromentin a réussi par l'effacement du caractère particulier à atteindre au caractère général. Là est la véritable grandeur de ce petit tableau.

Chez Eugène Fromentin, maître de la plume comme du pinceau, l'œuvre de l'écrivain explique l'œuvre du peintre. A ce point de vue, cette belle page de l'*Été dans le Sahara* est caractéristique : « Du côté du sud, il n'y a pas de vue; du côté du nord et du couchant, nous dominons une assez grande étendue de collines et de petites vallées clair-semées de bouquets de bois, de prairies naturelles et de quelques champs cultivés. Les collines se couvraient d'ombres, les bois étaient couleur de bronze, les champs avaient la pâleur exquise des blés nouveaux; le contour des bois s'indiquait par un filet d'ombres bleues. On eût dit un tapis de velours de trois couleurs et d'épaisseur inégale, rasé court à l'endroit des champs, plus laineux à l'endroit des bois. Dans tout cela, rien de farouche qui fasse penser au voisinage des lions. Le jeu du ciel entre les vastes rameaux d'un grand noyer et de gros nuages orageux roulés en masses étincelantes au-dessus de coteaux devenus bruns, tout cela formait un ensemble de tableau peu oriental, mais qui m'a plu, précisément à cause de sa ressemblance avec la France. »

Ainsi en Afrique ce sont toujours les paysages de France qui ont séduit Eugène Fromentin; c'est cette recherche plus ou moins inconsciente des frais horizons dans les zones embrasées qui le distingue et lui assigne une place à part entre tous les orientalistes. Dans ses livres de voyage, il parle sans cesse des azurs ardens, des nappes de feu, des reflets de rubis et d'améthystes des montagnes, des vives réverbérations des sables, des clartés roses des aurores et des pourpres sanglantes des couchans. Mais cette nature pleine de soleil qu'a décrite l'écrivain avec tant d'art et de couleur, le peintre, le plus souvent, n'a pas voulu la peindre. De tempérament, sinon d'inspiration, car il avait comme Théophile Gautier « la nostalgie du bleu, » Fromentin, en Algérie, est resté un Hollandais. Là est son originalité incontestable. Ce n'est pas à dire, comme on le répète mal à propos, que Fromentin ait travesti l'Afrique, qu'il ait vu et peint l'éclat de l'Orient à travers les brumes transparentes des Pays-Bas. Non, Fromentin a bien vu le désert, et lorsqu'il a cherché à exprimer sur la toile son aridité enflammée, il

a réussi à en donner la juste impression. Mais Fromentin, sans pécher contre la sincérité, avait bien le droit de choisir ses sites et ses sujets. La nature algérienne n'a pas qu'un seul aspect. Dans le désert s'élève l'oasis, près du palmier pousse le chêne-liége, à côté de la mer de sable s'étendent les tapis de mousse des prairies et s'ouvrent les horizons détrempés des grands marais. Or c'est l'oasis, c'est la forêt, c'est la prairie, c'est le marais, que Fromentin a peints de préférence, qui lui ont inspiré ses meilleurs tableaux et qui ont surtout révélé sa personnalité. Le maître rompt soudain avec Decamps et avec Marilhat. Il ne procède plus que de lui-même, et si l'on peut le rattacher à une école, c'est à celle des admirables paysagistes hollandais. Entre les Hollandais et Fromentin, il y a plus d'une affinité. Il a leurs tons fins et harmonieux, leurs effets de lumière douce et tranquille, leur profondeur d'horizon et leur limpidité d'atmosphère. Habillez autrement les personnages de certains petits tableaux de Fromentin, *les Cavaliers en observation*, par exemple; mettez-leur le justaucorps et le feutre empanaché au lieu du burnous et du haïk flottant, et vous aurez des Wouwermans et des Karel Dujardin, mais d'une exécution plus légère, plus souple, plus attrayante. C'est le même horizon profond chargé de nuages à formes précises. C'est presque la même composition : au premier plan, sur une éminence, un groupe de cavaliers tenu dans l'ombre, regardant, immobiles, une vaste plaine où se joue le soleil.

Le Pays de la soif, d'une si poignante impression, témoigne que, quelles que fussent ses préférences pour l'oasis, Fromentin n'a pas craint de s'attaquer au désert. Cette scène lui a été inspirée par l'histoire qu'on lui avait contée d'une caravane partie d'El-Aghouat, qui, les outres à eau ayant crevé par suite de l'évaporation, mourut de soif dans le Sahara. Un terrain rocailleux et raviné, où de hautes pierres couleur de fer s'élèvent au milieu du sable brûlant, s'étend sous un ciel ardoisé nuancé de lilas à l'horizon. Des Arabes du Sahara et des nègres des pays du sud se tordent dans les dernières convulsions de la mort par la soif. Les cadavres de leurs compagnons qui, plus heureux, ont résisté moins longtemps à ces tortures gisent rigides sur le sable. Les rochers et le sable se renvoient des effluves embrasées dans une impalpable poussière chaude. Les rayons meurtriers du soleil tombent d'aplomb : pas une ombre ne se marque. Tout est en pleine lumière, et cependant rien n'éclate, rien ne resplendit, tout paraît dans la demi-teinte. « A l'heure de midi, dit Eugène Fromentin, le désert se transforme en une plaine obscure. Le soleil, suspendu à son centre, l'inscrit dans un cercle de lumière dont les rayons égaux le frappent en plein dans tous les sens et partout à la fois. Ce n'est plus de la clarté ni de l'ombre. »

Dans le *Sirocco*, Fromentin s'est essayé aussi à exprimer avec

une sincérité un peu téméraire un des phénomènes des climats africains. Le vent du sud pousse devant lui d'épais tourbillons de sable grisâtre qui mettent comme un rideau impénétrable devant l'horizon obscurci. Les tentes se sont abattues, et d'énormes palmiers se penchent, tordus comme des roseaux; chameaux et conducteurs, couchés à terre, la tête sur le sable, cherchent à aspirer le peu d'air respirable qui se trouve encore dans la plaine ravagée. Si nous avons dit que Fromentin a peint cet effet de simoun avec une sincérité un peu téméraire, c'est que cet effet nous semble très juste et très vrai, mais qu'aussi ce grand rideau de sable qui obstrue l'horizon choque un peu la vue et déroute la pensée. Où Fromentin a tenté encore de peindre l'Afrique avec tout l'éclat de son soleil, c'est dans *la Moisson*. Le ciel est en feu. Les feuilles vert sombre et les troncs gris des palmiers prennent dans cette atmosphère brûlante des tons et des reflets métalliques. Le terrain calciné est fauve, — couleur de lion, selon la belle expression de Fromentin. Il ne se distingue pas par la couleur de l'immense nappe de blé mûr qui s'étend au loin.

Les aspects embrasés de l'Afrique n'étaient point, nous l'avons dit, ceux que Fromentin peignait le plus volontiers. Toutes ses sympathies étaient pour ces paysages « qui lui rappelaient la France, » où les ciels bleus, clair-semés de légers nuages, s'étendent au-dessus des prairies verdoyantes et des masses ombreuses des bois. Là il excellait, là était son triomphe. Aussi la *Chasse au héron*, exposée au Salon de 1865, et la *Chasse au faucon*, qui en est la répétition avec quelques variantes, sont-elles deux de ses plus belles œuvres. Ce sont en tout cas deux œuvres de maître. L'œil se perd dans l'infini de cette vaste plaine marécageuse, au travers de laquelle court une petite rivière. Le ciel a une incomparable limpidité. Au premier plan, trois cavaliers arrêtés au bord de la rivière suivent du regard le faucon qui va atteindre sa proie. Un fauconnier, dont le cheval, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe, galope dans la direction du faucon, s'apprête à en lâcher un autre, déjà à demi déchaperonné. Au loin courent d'autres cavaliers. Ce tableau est une œuvre très lumineuse dans un parti-pris absolu de tons clairs. On ne saurait surpasser la transparence de ce sol détrempé. De la *Chasse au héron* et de la *Chasse au faucon*, celle-là est supérieure. Fromentin a atteint au même effet avec une sobriété plus grande. De plus, pourquoi Fromentin est-il revenu, dans les Arabes de la *Chasse au faucon*, à ses premières et coupables amours pour la laque rose? Dans la *Chasse au héron* au contraire, les cavaliers du premier plan sont tenus dans une gamme plus sobre, qui ne sollicite pas le regard aux dépens du paysage. Le cheik, qui, monté sur un cheval bai-clair, est drapé de rouge, est d'un ton très franc et très

beau. Le cavalier au burnous noir qui l'accompagne fait valoir cette figure par une opposition savante et vigoureuse.

La *Fantasia*, ce magnifique tableau d'une si vive couleur, pleine de lumière et d'harmonie, et d'une pâte si solide, se passe dans une vaste plaine tapissée de vert, s'étendant entre deux bois. A l'horizon, une chaîne de montagnes profile ses silhouettes bleuâtres. Le ciel, d'un bleu ardent, est fouetté de nuées laiteuses. A gauche, au troisième plan, sur un tertre herbeux, se tient à cheval le cheik, l'émir ou le khalifat en l'honneur duquel se livre la fantasia. Tout seul, à quelques longueurs de cheval en avant de son escorte, ce grave personnage garde une immobilité absolue qui contraste avec la *furia* des cavaliers galopant dans la plaine. Pour la fantasia elle-même, on ne saurait la décrire : le mouvement ne s'analyse pas. Des chevaux lancés à fond de train dévorent l'espace ou tournent brusquement sur eux-mêmes par des voltes soudaines. Des cavaliers, tout debout sur leurs étriers ou couchés sur l'encolure de leur monture, font feu de leurs pistolets ou agitent en l'air les longs canons de leurs fusils déchargés. Le vent, qui par la rapidité de cette course vertigineuse s'engouffre dans les longs plis des burnous rouges et des haïks, les fait flotter comme des étendards.

Quoique la *Tribu en marche traversant un gué* soit daté de 1869, c'est un souvenir bien net et bien vivant du séjour de Fromentin au Sahara en 1853. On dirait que, grâce aux descriptions si précises de son livre, aux croquis de son album de voyage, et par-dessus tout à l'image fidèle qu'en avait conservée son œil de peintre, Fromentin a peint cette scène d'après nature. Rien n'est plus pittoresque ni plus animé. Une longue file de cavaliers, de piétons, de chameaux et de moutons, sortant d'une oasis qui ombre le coin gauche du tableau, s'éloigne dans la perspective. Au loin, on aperçoit de dos un petit groupe de cavaliers formant pour ainsi dire l'avant-garde de cette migration. Puis, au milieu d'une troupe plus nombreuse d'Arabes à cheval, marchent de grands dromadaires blancs, porteurs d'*ataïches*, — les litières de voyage des femmes des cheiks, — bariolées de couleurs vives. Enfin dans la foule des piétons, hommes jouant de la musette ou battant du tambourin, femmes filant tout en marchant ou portant des vases de cuivre et de terre et des ustensiles de cuisine, s'avancent les chameaux de charge et se pressent les troupeaux de moutons. Sur les flancs de la colonne bondissent de grands lévriers fauves. Voilà qui est plein de vie, de mouvement et de pittoresque tout en conservant un caractère grave et simple. Le paysage a la fraîcheur indicible, l'humidité lumineuse des maîtres hollandais. Il en est ainsi de la plupart des petites toiles d'Eugène Fromentin, qui, sauf deux ou trois grands tableaux, sont les perles de son œuvre.

L'Abreuvoir, *le Passage du gué*, le *Rendez-vous de chasse*, la *Halte de muletiers*, le *Combat*, les *Arabes passant un gué*, une *Fantasia*, les *Cavaliers lancés au galop*, le *Bac sur le Nil*, sont des merveilles de l'art le plus fin et le plus exquis. L'ensemble attire le regard, les détails le retiennent. Dans la tonalité générale, il y a une limpidité, une transparence, une lumière douce et égale qui rappellent l'aquarelle. Les *frottis* de la peinture à l'huile ne semblent pas susceptibles d'atteindre à une telle transparence. Mais la peinture de Fromentin, qui a la légèreté de l'aquarelle, en a parfois aussi le manque de corps, l'absence de solidité. Des fonds, des lointains, des premiers plans même sont pour ainsi dire lavés plutôt que brossés. Ce qui est sans reproche, par contre, c'est la touche spirituelle, affinée, alerte avec laquelle sont enlevées ces croupes de chevaux et ces silhouettes de Bédouins. Certaines figures sont posées comme des Meissonier, avec moins de perfection, d'art et de fini assurément, mais avec autant d'effet, avec plus de naturel, de vie et de liberté. Nul n'a rendu comme Fromentin, d'une touche vive et d'un dessin précis, les formes sveltes, la grâce nerveuse, l'allure emportée des chevaux arabes. Nul non plus n'a possédé à un degré plus élevé cette science de la lumière, qui est le premier élément du paysage.

C'est fort heureusement sans abandonner le paysage que Fromentin a fait une courte halte, entre l'Algérie et l'Égypte, dans le monde mythologique. Ses *Centaures* s'exercent à tirer de l'arc dans une prairie verdoyante. L'un d'eux vient d'un coup de flèche d'abattre un énorme milan qui gît à ses pieds. Un autre centaure, vu de dos, vise une proie que lui seul aperçoit; un troisième, monté sur une éminence rocailleuse, domine toute la scène. Au premier plan, une blonde centauresse, accroupie sur l'herbe, montre son dos de femme aux blancheurs rosées, qui se confond presque, comme dans la *Centauresse* de Zeuxis qu'a décrite Lucien, avec la robe blanche de cavale qui couvre la partie inférieure de son corps. Il est impossible de distinguer exactement le point d'intersection où finit la race humaine et où commence la race chevaline. La chevelure flotte au vent avec l'allure emportée d'une crinière. Deux autres centauresses, à demi couchées au troisième plan, suivent d'un regard attentif les évolutions des chasseurs. Le seul défaut de ce beau tableau, — mais c'est un défaut capital, — est le manque absolu de style. Par une étrange anomalie, Fromentin, qui drape avec tant de grandeur et de noblesse ses Arabes du désert, ne trouve pas la grande ligne du nu. On peut dire qu'il ne savait pas déshabiller les figures. *Les Nymphes au bord d'un ruisseau* attestent le même dédain du choix des formes, la même inélégance du galbe. Le modelé solide et le puissant relief des centauresses ne sauraient rache-

ter à nos yeux ce mépris de la beauté idéale, ces tendances réalistes, déplacées surtout dans un sujet antique. Mais il faut admirer ce paysage printanier, traité un peu dans la manière de Corot. On sent le vent agiter les feuilles, la séve courir dans les arbres, l'air se mouvoir autour des figures baignées d'une clarté inouie. De vaporeux nuages gris estompent le bleu limpide du ciel, qui semble un peu lourd de près, mais qui à cinq ou six pas acquiert une profondeur et une légèreté à la Ruysdael. On ne saurait porter plus loin l'harmonie des tons clairs et l'intensité de la lumière.

Le portrait de femme exposé à l'École des Beaux-Arts montre que Fromentin s'était essayé aussi à ce genre difficile, mais sans beaucoup y réussir. La robe, nuancée de gris et de noir-bleu, à laquelle la tête est sacrifiée, a de l'éclat et de la couleur : les plis bouffent et l'étoffe chatoie; mais il semble que Fromentin, accoutumé aux grands horizons, étouffe dans l'atmosphère d'un appartement. Ce peintre de l'air n'en a pas mis un souffle dans ce petit tableau.

Venise n'a inspiré à Eugène Fromentin que des œuvres indignes d'elle et indignes de lui. On ne peut trop s'en étonner, car Fromentin, qui a peint l'Algérie dans ses aspects de sereine clarté et de limpidité vaporeuse plus que dans les ardens éclats de son soleil, semblait mieux qu'aucun autre devoir comprendre et exprimer cette atmosphère humide et lumineuse de Venise, plutôt baignée de lumière qu'elle n'en est éclairée. Il est vrai que Fromentin est surtout le peintre des horizons infinis. L'étendue lui manquait entre les rangées de palais du Grand-Canal. Il ne pouvait créer là ses mirages accoutumés de lointains profonds et de vastes perspectives. La Venise de Fromentin est grise et lourde. L'eau est opaque, le ciel bas. Les murailles roses du palais ducal et les architectures de marbre du Grand-Canal se revêtent de tons faux et ternes. Fromentin a aussi donné trop d'importance aux détails. Il a détaché à tort les petites figures des promeneurs et des gondoliers, les stores roses et bleus des fenêtres, les poteaux rayés des embarcadères, toutes choses qui à Venise se confondent dans les masses, s'atténuant harmonieusement dans l'air ambiant. Tout cela *papillote*. On dirait que Fromentin a emprunté ce jour-là son pinceau à Fortuny sans lui prendre en même temps sa palette éclatante.

Le voyage d'Égypte fut fécond pour Fromentin. Les différentes *Vues du Nil* comptent au nombre de ses œuvres les plus élevées et les plus originales. Les *Sachki au bord du Nil* surtout, toile exposée au Salon de 1872, est un des plus beaux tableaux de Fromentin. Un troupeau de buffles traverse le Nil à la nage. Sur la berge couverte de hautes herbes, quelques Égyptiens, montés sur une sorte d'échafaudage de madriers, puisent de l'eau avec des seaux attachés à de grands bâtons. La silhouette de l'un d'eux qui se détache durement

sur le ciel est superbe. Cette scène, qui paraît si banale, est d'une impression saisissante dans son calme et dans sa simplicité. C'est là l'Égypte silencieuse et recueillie, morne sous son ciel radieux et son soleil étincelant, fatiguée de ses six mille ans d'existence, — terre des morts et des esclaves. Le cours tranquille du fleuve dont les buffles en nageant font jaillir des gouttelettes argentées, les herbes vertes des berges contrastent par leur impression de fraîcheur avec les horizons brûlans, le ciel implacablement bleu et les effluves de chaleur de l'atmosphère embrasée. Nous aimons moins les *Femmes fellahs au bord du Nil*, tableau inachevé. Le fleuve y est trop limoneux, trop épais. Le ton très jaune du Nil est évidemment juste, mais l'eau n'a pas assez de transparence ni de légèreté; les petites vagues et les remous ressemblent à des mottes de terre labourée. Les longues tuniques des femmes fellahs sont d'un bleu nigrescent très original, et si au point de vue esthétique les faces noires et camardes de ces femmes sont déplaisantes, elles sont aussi curieuses que bien étudiées au point de vue anthropologique. Fromentin a peint à peu près la même scène dans le *Souvenir d'Esneh* (Haute-Égypte). Le disque orangé du soleil descend à l'horizon dans un ciel ardoisé, jetant des reflets d'améthystes sur les eaux jaunes du Nil. Au premier plan, sur la berge, quelques femmes fellahs se groupent dans des attitudes gracieuses et naturelles. Leurs longs vêtemens, savamment nuancés, forment toute une gamme de tons rompus, bleu glacé de noir, bleu saphir, noir à reflets pourpres, au milieu desquels des notes jaune topaze et bleu turquoise éclatent dans une douce harmonie. Regardons encore la *Ville au bord du Nil*, — cette page lumineuse et animée, — et le *Bac sur le Nil, effet de soir*, — ce petit chef-d'œuvre d'un faire achevé, qui donne une si vive impression de la profonde mélancolie de la nature d'Orient à l'heure des ombres crépusculaires.

La critique s'est montrée quelque peu injuste pour les dernières œuvres d'Eugène Fromentin. Avec la logique étroite de l'esprit français, on avait parqué le peintre de la *Chasse au faucon* dans les sables du Sahara et dans les plaines du Sahel; on ne voulait pas qu'il en sortît. De la part d'un condamné à l'Algérie à perpétuité, un voyage en Égypte avait presque l'air d'une révolte. Toutefois, malgré qu'on en ait, nous maintenons que les paysages d'Égypte marquent, sinon un progrès, du moins une nouvelle manifestation du talent de Fromentin. Il y a inauguré une troisième manière que la mort ne lui a pas permis de porter à l'apogée. Les *Bords du Nil*, le *Souvenir d'Esneh*, le *Bac sur le Nil*, ne sont point supérieurs par la couleur, par le dessin, par la composition, à la *Chasse au Héron*, à la *Fantasia*, à la *Tribu en marche*, mais ils accusent une plus franche originalité. Certains des tableaux algériens de Fro-

mentin sont aussi très personnels, mais ils sont personnels dans l'exception, c'est-à-dire dans ces ciels nuageux, ces prairies vertes, ces horizons humides et ces terres détrempées qui ne sont que les aspects exceptionnels de l'Algérie. Les vues d'Égypte au contraire sont personnelles dans l'aspect général du pays : son ciel ardent, ses eaux jaunes, son terrain calciné, sa lumière chaude et intense.

Depuis qu'est venue la coutume de réunir après la mort d'un peintre éminent son œuvre complet à l'École des Beaux-Arts, on a souvent discuté non pas l'intérêt de ces expositions posthumes, mais les chances qu'y court la réputation du maître. Il y a en effet à se demander si, ainsi isolé dans son œuvre, montrant ses beautés et ses défaillances sans avoir, comme en un musée, d'autres tableaux qui, s'ils ne le font peut-être pas valoir, fournissent du moins des points de comparaison, l'artiste grandit ou diminue. Pour les maîtres de génie, comme Delacroix, le doute n'est pas permis : ils grandissent. L'immensité et la variété de leur œuvre inspirent l'étonnement et provoquent l'admiration. La multitude des sujets traités fait voyager l'imagination à travers les siècles et les mondes. En même temps que les qualités picturales proprement dites, composition, dessin, couleur, perspective, modelé, relief, mouvement, on admire ou on critique la façon dont le peintre a compris cette scène, a réalisé ce type, a exprimé ce symbole. Après qu'on a vogué sur les eaux noires du Styx, dans *la Barque du Dante*, au milieu des ombres livides, on passe la Méditerranée pour trouver le ciel ardent et les chaudes colorations de *la Noce juive*. On entend chanter les poètes dans les scènes d'*Hamlet*, de *Faust*, de *Lara*, tandis que la voix grave de l'histoire parle dans l'*Entrée des croisés à Constantinople*, dans la *Bataille de Taillebourg*, dans le *Massacre de Scio*. *Sardanapale* évoque les civilisations disparues du monde oriental, leurs architectures géantes, leur luxe magique, leurs grandeurs et leurs monstruosités. Le *Triomphe de Trajan* montre l'homme devenu dieu; la *Mise au tombeau*, Dieu redevenu homme. *Marino Faliero*, c'est Venise tout entière, en ses aspects féeriques comme en sa sinistre histoire. Dans les merveilles architectoniques du palais ducal que teintent de rose les lueurs du soleil couchant, s'achève par la hache du bourreau un des longs drames de cette mystérieuse cité des doges, des espions, des inquisiteurs d'état et des courtisanes. *La Liberté aux barricades*, seins nus, cheveux au vent, agitant le drapeau tricolore dans la fumée grise de la fusillade, nous ramène aux poignantes émotions des temps contemporains. Une telle exposition est à elle seule un musée. On va d'un tableau à l'autre comme à la découverte: celui-ci repose de celui-là. La diversité des sujets impose les différences de peinture. Ces deux impressions, qui se renouvellent et se modifient sans cesse,

frappent en même temps l'œil et la pensée, et bannissent pour l'un et pour l'autre toute impression de monotonie. Le peintre apparaît d'un seul coup dans la grandeur de son œuvre, dans la puissance de sa création, dans la variété de son génie.

En est-il de même pour les peintres d'un talent plus fin, moins puissant, et surtout pour les spécialistes comme Eugène Fromentin? Leur œuvre entier vu à la fois n'a-t-il pas, au moins au premier coup d'œil, une impression de monotonie? Voici la vie du désert dans ses aspects les plus pittoresques, les plus attrayans, les plus variés, exprimés par un artiste sincère, raffiné, parfois exquis; mais c'est toujours un peu le même tableau. Chasse au héron ou chasse au faucon, campement au bivouac, cavalcade ou caravane, combat ou fantasia, on ne quitte jamais le monde oriental. Ce perpétuel hymne au désert, quoique admirablement modulé sur tous les tons, ne laisse pas de fatiguer les yeux et de lasser l'esprit. On est alors forcé de se rabattre sur les qualités intrinsèques des peintures. Par une étude qui ne tarde pas à devenir un plaisir, on compare les unes aux autres, on cherche les progrès, on constate les défaillances, on analyse la touche, on pénètre les procédés. Cette variété qu'on a cherchée en vain dans ces sujets, on la trouve dans la peinture. On admire chaque tableau séparément, après avoir été quelque peu déçu par l'ensemble de l'œuvre. Mais cette impression de monotonie, qui est une sorte d'échec pour le peintre spécialiste, n'est point durable : elle s'efface dès que l'exposition est fermée, dès que les cadres ont repris leur place dans les musées, dans les collections particulières, à la vitrine des marchands. Quand on regarde là, on ne se demande pas si le maître a peint cinquante tableaux du même genre ou s'il a traité mille sujets divers; on ne s'inquiète pas de savoir si la réunion de son œuvre donnerait l'impression de la monotonie ou de la variété : on admire, et voilà tout. C'est ce qu'on fera toujours devant les meilleures toiles d'Eugène Fromentin.

L'oubli ne viendra pas pour Eugène Fromentin. Il marquera dans cette belle et forte école française du XIXe siècle, non point parmi les plus grands peintres, mais parmi ces maîtres charmans de second ordre qui ont pour le grand nombre plus de séduction que les puissans créateurs et que les austères amans du beau. Il a conquis sa place chez les orientalistes à côté de Decamps et de Marilhat, moins vigoureux que celui-là, moins original que celui-ci, peut-être plus précis de dessin, plus châtié de style, plus pénétrant d'impression que tous les deux. On ne saurait prévoir si l'école des orientalistes, qui date à peine d'un demi-siècle, sera longtemps encore à la mode; mais ces trois maîtres assurent à cette école une page lumineuse dans l'histoire de l'art.

HENRY HOUSSAYE.

L'ARCHIPEL

DES PHILIPPINES

II [1].

LES MŒURS, L'INSTRUCTION.

I.

On n'a aucune idée de la population primitive de l'archipel des Philippines, et même les Espagnols ne peuvent se flatter de connaître celle d'aujourd'hui. Le moine augustin Fr. Manuel Buzeta, qui en 1850 a publié à Madrid un excellent dictionnaire géographique, statistique et historique des Philippines, croit que le nombre des sauvages ou idolâtres, comme il les appelle, est au moins d'un million; 800,000 vivraient dans la grande île de Mindanao, et 200,000 seulement dans l'île de Luçon et le groupe des Visayas. La population actuelle, celle qui reconnaît la souveraineté de l'Espagne, serait, d'après le recensement fait en 1872, de 7,450,988 âmes, réparties en 43 provinces ou districts qui comptent à leur tour 933 villes et villages. Chaque Indien et chaque Indienne ayant passé l'âge de seize ans paie à l'état un tribut de 1 piastre 10 *cuartos* ou 5 francs 30 cent. par an. Le nombre des tributaires en 1872 était de 1,232,544. Aucune autre contribution n'est exigée, et le budget colonial ne s'accroît que d'un impôt sur la fabrication des alcools indigènes, de la vente du tabac, de la poudre et du papier timbré, de la ferme de l'opium et de celle des jeux de coqs, d'une loterie

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

mensuelle, et de droits d'entrée, — 7 pour 100, — sur les marchandises importées. Indépendamment de quarante journées de prestation pour l'entretien des routes, dont ils peuvent s'exempter en payant annuellement 15 francs à leurs communes, les Indiens sont tenus à servir pendant sept ans dans les armées de terre et de mer; leurs services ne sont point généralement exigés en dehors de la colonie. Ce sont des soldats excellens, et qui nous ont été particulièrement utiles dans les premiers jours de la conquête que nous fîmes de la Cochinchine en 1858. D'une sobriété extrême, préservés des insolations et des fièvres paludéennes par l'habitude de marcher dès l'enfance au soleil et dans les rizières fangeuses, doués d'une bravoure qu'un mot enflamme, ces insulaires ont fait pendant cette campagne l'admiration de nos marins.

Le Tagale, le type le plus parfait de toutes les races de l'archipel, est de stature moyenne. Son teint est foncé, couleur de chocolat au lait. Les yeux se relèvent légèrement à la chinoise, les oreilles sont petites, bien collées aux parois du crâne, les pommettes des joues saillantes, mais sans exagération, le nez et le menton sont petits. Les cheveux, très noirs, n'ont aucune rudesse. Les femmes indigènes, qui presque chaque jour se baignent, aiment à laisser flotter sur les reins leur chevelure, d'une longueur rare en Europe. Lorsqu'elles ont séché leurs cheveux à l'air, elles les parfument avec de l'huile fraîche de coco, puis, après les avoir roulés d'une façon gracieuse au sommet de la tête, on les voit les décorer avec coquetterie d'une fleur. Le Tagale a la main et le pied petits; il se sert des deux avec une dextérité merveilleuse; rarement il prendra la peine de se baisser pour relever un objet léger qui est tombé à terre à côté de lui. Un jour, un domestique ayant laissé glisser une fourchette de la table sur le parquet, je le vis l'enlever rapidement avec son orteil pour la replacer le plus naturellement du monde à côté de moi. Ce jeune garçon arrivait d'une province éloignée pour apprendre l'espagnol en servant chez des Européens; il n'avait jusque-là mangé qu'avec ses doigts. Je me contentai de lui dire que cette manière de ramasser les objets n'était pas digne d'un homme.

L'Indien est très propre, et, sauf la fâcheuse habitude de mâcher du bétel, rien en lui ne répugne. Il aime la toilette, les odeurs, les pommades, les pantalons de satin, la chemise de toile de lin très fine ou tissée en fibres d'ananas, les escarpins vernis et le chapeau blanc à haute forme. Il porte habituellement la chemise flottante, c'est-à-dire hors du pantalon; jamais on n'a pu réussir à le faire renoncer à ce singulier usage qui choque les Européens lorsqu'ils arrivent à Manille. Les femmes n'en portent pas du tout. Un jupon en cotonnade bleue et rayé les jours de travail, en soie les jours de

fête, bien serré sur les hanches par une bande d'étoffe de couleur nommé *tapis*, un canezou d'un tissu transparent et largement échancré sur les épaules, constituent leur costume. Elles n'usent pas de bas, de même que les femmes métisses qui se distinguent des Indiennes en ce qu'elles ne portent pas de *tapis* autour des hanches. Toutes traînent des mules de velours noir brodées ou couvertes de paillettes d'or; comme cette chaussure est très découverte, pour l'assujettir elles la saisissent entre les deux derniers doigts du pied, le plus petit en dehors. Un scapulaire plus ou moins riche est suspendu à leur cou, et leurs mains sont surchargées de bagues.

Les femmes tagales sont admirables de forme; leurs seins, que n'emprisonne jamais un corset et qu'elles laissent parfaitement voir sous une gaze transparente, sont fermes et puissans. Malheureusement, chez les deux sexes, la peau, qui est fort douce, porte des taches singulières, imitant la forme des îles et des continens de nos cartes géographiques; ces empreintes sont blanches ou couleur de café au lait. Il faut en chercher la cause dans un vice du sang, appauvri par une nourriture trop peu substantielle ou composée principalement de poisson. Les hommes sont bien moins robustes que les femmes, probablement parce que ces dernières travaillent beaucoup plus que le sexe prétendu fort. Pendant que le mari, accroupi ou les genoux ployés, joue avec son coq de combat et fume nonchalamment la cigarette, on voit la femme et les enfans conduisant les buffles au labour, faucher ou broyer le riz dans le *lagon* antique, ou travailler du matin jusqu'au soir à la fabrication des cigares.

L'Indien a cependant une grande passion pour sa compagne, et pour plaire à la femme qu'il aime, il ira jusqu'à la servitude et au crime. Il se condamne volontiers, pour obtenir ses faveurs, à devenir, comme Jacob chez Laban, le domestique des grands parens pendant plusieurs années. On a remarqué que les jeunes filles avaient une prédilection marquée pour tout indigène qui vivait hors la loi, faisant partie de ces bandes de maraudeurs nommés *tulisanes*, qui, le visage noirci, attaquent nuitamment les *haciendas* isolées et les pillent. J'ai connu une de ces femmes romanesques : à cheval, vêtue d'une robe flottante, la tête couverte d'un large chapeau de paille, et la guitare en sautoir, l'aventureuse Indienne suivait son amant dans ses périlleuses expéditions. On en a vu combattre et mourir à côté de leurs héros; mais c'est l'exception. Ajoutons que, dès que les Indiennes sont mariées, — et elles se marient à dix ou douze ans, — elles perdent rapidement tous leurs attraits; à vingt ou vingt-cinq ans, elles sont déjà flétries, et à quarante ans commence la décrépitude. Dans leur vieillesse, elles ont encore pourtant

trois passions violentes : mâcher le bétel, fumer le cigare et faire parade de leurs bijoux aux processions.

Les indigènes vivent dans des maisons aux parois en bambou, aux parquets en rotins dorés par le frottement et à la toiture en feuilles desséchées de palmier ou *nipa*. Ces habitations, qu'entourent ordinairement des aréquiers, des bananiers, des hibiscus arborescens, sont élevées sur des poteaux à 4 pieds du sol, comme les anciennes constructions lacustres, soit par crainte des inondations, des fortes marées et de l'humidité, qui est toujours très grande, soit pour en rendre l'accès moins facile aux voleurs. On y monte par une sorte d'échelle. Au-dessous de la maison, entre le sol et le plancher, sont placés les instrumens de labour ou de jardinage; c'est aussi le refuge des porcs, des poules, des canards, des pintades et des dindons. Une habitation ordinaire n'a qu'une petite antichambre, deux chambres et une cuisine séparée du principal corps de logis par un petit pont en bambou. L'une des deux chambres sert de salon le jour et de dortoir la nuit, l'autre de salle à manger. Les indigènes dorment sur le rotin, un peu pêle-mêle, dit-on, sans draps ni couverture, presque toujours habillés. Tout autour de l'intérieur des cases s'étend une banquette en bambou qui devrait servir de siége, mais les habitués du logis ne s'y mettent que dans les grandes occasions; ils préfèrent se reposer, travailler ou causer accroupis, dans une position qui leur est familière. Dans chaque logis, on trouve à profusion des boîtes à bétel, à cigarettes et à cigares, des couteaux appelés *bolos*, des paniers à coutures ou *tampipis*, et quelques livres de religion en dialecte du pays. Si l'Indien est riche, on voit dans son salon une console sur laquelle figurent un saint quelconque ou la Vierge, une palme bénie qui garantit de la foudre, des vases portant des fleurs artificielles, et une boîte à musique. Dans quelques-uns, il y a une guitare, des castagnettes et un tambour de basque. Si un étranger fait une visite à un indigène, celui-ci offre aussitôt à son hôte du bétel et des cigarettes, et pour peu que le visiteur en exprime le désir, les femmes présentes dansent devant lui la *cachucha*, le *jaleo* ou le *fandango*; sans trop se faire prier, elles chantent aussi ce qu'elles savent en chansons indiennes, mélodies toujours tristes et ayant un grand caractère de simplicité. Lorsque c'est la fête d'un faubourg ou d'un village, ces braves gens dépensent jusqu'à leur dernier centime pour bien recevoir leurs invités. La présence chez eux d'un *castila* ou d'un blanc, dans ces jours de réjouissance, est considérée comme un grand honneur.

Les Indiens mangent trois fois par jour : le matin, à midi et à la tombée de la nuit. Leur nourriture principale se compose de riz cuit à l'eau bouillante pendant une demi-heure; lorsqu'il est bien

passé, débarrassé de sa partie liquide, les convives en font avec les doigts des petites boulettes qu'ils trempent dans une sauce composée de piment broyé et de ciboules. Si un buffle meurt, si un sanglier ou un cerf est tué à la chasse, les Indiens en font dessécher les chairs au soleil et les conservent ainsi presqu'à l'état de cuir pour les jours de gala; comme la viande de mouton et de vache est fort chère, cette *tapa*, comme ils l'appellent, est une ressource précieuse pour eux. L'iguane, qui dans l'Inde est recherchée par les Européens et les Hindous, est dédaignée par les Indiens des Philippines; ils mangent pourtant avec délices les roussettes, énormes chauves-souris très grasses, et que l'on trouve par milliers au bord des lacs, suspendues la tête en bas aux branches des arbres à coton. L'eau est la boisson habituelle des indigènes; ils ne boivent du vin de palmier et de cocotier que les jours de fête.

Les maisons des métis et des créoles, — maisons qu'habitent les Européens, — n'ont qu'un étage supporté par un mur en pierre de taille, s'élevant au-dessus du sol à une hauteur qui varie de 10 à 30 pieds. On y entre par une porte cochère ouvrant sur un péristyle appelé *sagouin*, et sous lequel on remise les voitures. Ces habitations, d'une belle apparence, sont entourées de vérandahs qui permettent à l'air de circuler autour des chambres en les garantissant des rayons directs du soleil. Les chambres à coucher sont petites et sans aucun ornement. On y voit le lit en rotin des pays chauds enveloppé de sa transparente moustiquaire, une table et un lavabo. Le salon est grand, sans rideaux, sans tableaux, sans objets d'art. On y retrouve la console des Indiens, les pots de fleurs artificielles, la guitare, et trop souvent un piano de fabrique allemande. C'est là que chaque soir la famille se réunit pour la *tertulia*, c'est-à-dire pour recevoir les amis et prendre le thé ou le chocolat en commun. A l'*angelus*, les maisons s'éclairent, et aussitôt les enfans, grands et petits, suivis des domestiques, viennent défiler devant les vieux parens, leur baiser la main, et leur souhaiter une bonne nuit; puis a lieu la prière du soir récitée en chœur par toutes les personnes présentes. Dans les rues et sur les promenades, lorsqu'au coucher du soleil les cloches des nombreuses églises de Manille sonnent l'*angelus*, les Indiens s'arrêtent et se découvrent pour prier, les voitures cessent de rouler, et les clairons des postes militaires sonnent une fanfare. L'amiral Laplace, qui se trouvait en calèche sur la promenade de la *Calzada* au moment de l'oraison, remarqua ce temps général d'arrêt. Au lieu d'en demander la cause, le brave commandant de *l'Arthémise* raconta, lorsqu'il écrivit ses voyages, que chaque soir, à Manille, au son d'une cloche, les cochers arrêtent leurs voitures, pour laisser les chevaux... se reposer. Il y a quarante ans de cela, et aujourd'hui,

à Manille, on rit encore de cette étrange explication. Dumont-d'Urville n'est malheureusement pas moins fécond en erreurs lorsqu'il parle des Philippines.

Les naissances, les mariages et les funérailles sont célébrés par de grands dîners et beaucoup de musique. Quand une femme indienne est sur le point d'accoucher, au lieu d'appeler près d'elle un médecin européen, son mari fait venir une sorte de sorcière du pays dont tout le talent consiste à mettre en déroute les esprits qui s'opposent à l'entrée de l'enfant dans le monde. C'est d'après son ordre que l'époux de l'accouchée grimpe sur la toiture de sa maison et combat avec un sabre l'*Assouan* ou le dieu du mal. Si cela ne suffit pas, elle charge de poudre un long tube en bambou, et le fait partir au moment le plus aigu de la crise; la frayeur soudaine qu'éprouve la malade amène souvent une délivrance heureuse (1). Dans les villes, les mariages sont fort simples, mais dans certaines provinces ils offrent des coutumes curieuses. Aussitôt que la cérémonie religieuse est terminée, les nouveaux époux se dirigent vers la maison de la mariée, escortés par la foule des invités; en tête marche le garçon d'honneur un cierge à la main, le mari est laissé en dehors du logis, et pour qu'il ne puisse entrer tout de suite chez sa femme, on retire l'échelle qui sert ordinairement d'escalier aux maisons indiennes. L'infortuné est contraint d'escalader les fenêtres ou de s'ouvrir un passage par les toits. Plaignez-le, car ce jour-là peut-être, pour la première fois de sa vie, il porte des souliers, et chacun de ses pas est une souffrance. Après une prière devant les saintes images qui décorent la chambre de réception, les invités se mettent à table. Le repas se compose d'un cochon de lait rôti à la broche, de pimens du Chili et de fruits; pour boisson, du vin de cocotier et de palmier largement versé. Une heure après, les convives, surexcités par l'alcool, chantent à tue-tête et se livrent à des danses grotesques. Les vieillards doivent, en payant d'exemple, dire mille folies. Seuls, les époux sont tristes, car ce jour-là ils ne mangent que du riz et ne boivent que de l'eau. Après l'*angelus*, au moment où le village s'éclaire, les gens de la noce, porteurs de torches et précédés d'une musique, vont rendre visite aux garçons et aux filles d'honneur, et comme dans chaque maison les libations recommencent, plus d'un joyeux compagnon reste accroché aux barreaux d'une échelle. Ce n'est que le neuvième jour après le mariage que les époux peuvent jouir tranquillement de leurs droits conjugaux. Ce retard ne cause aucun ennui aux fiancés, la plupart ne se mariant que pour obéir à des parens qui ont

(1) Un grand nombre d'enfans meurent dans les deux premières semaines qui suivent leur naissance. D'après un célèbre médecin anglais, le docteur Fullerton, qui a résidé longtemps dans ces contrées, la mort enlève un quart des nouveau-nés.

intérêt à les unir. Ce sont en effet les familles du jeune homme et de la jeune fille qui arrangent l'affaire *inter pocula*. Si l'un des enfans s'opposait à la volonté paternelle, le bambou aurait raison de la résistance; mais ces cas sont fort rares, et je n'ai jamais vu un père imposer sa volonté par de pareils argumens. — Les funérailles d'un indigène n'ont rien de la tristesse et de la solennité de nos enterremens. Le défunt, s'il a été riche, est porté en terre au son d'une joyeuse musique. J'ai vu des corbillards revenir du cimetière chargés des amis du mort, façon toute nouvelle d'arriver plus vite au repas qui suit les funérailles. Ces agapes funèbres entremêlées de prières durent neuf jours.

Le plus grand défaut des Indiens est d'être joueurs : ils jouent partout et à propos de tout; mais peut-on leur en faire un reproche bien sérieux lorsque leurs gouvernans les invitent tous les mois à prendre des billets à une loterie officielle, lorsque les arènes où se livrent les combats de coqs sont mises aux enchères par l'autorité et ouvertes par ses soins partout où il se crée un nouveau centre de population. On a dit souvent que l'Indien des Philippines aimait mieux son coq de combat que sa femme; on le croirait, en le voyant porter cet animal batailleur aux champs, aux processions, aux endroits où résonnent les accords d'une musique militaire car, pour habituer le coq aux clameurs des lices ou des *gallieras*, son maître le place à côté des tambours ou lui introduit la tête dans le pavillon d'un gros instrument de cuivre. S'il y a combat à l'occasion de la fête d'un village, les amateurs s'y transportent tenant avec amour dans leurs bras les champions emplumés. On ne s'imagine pas combien ces derniers sont choyés, caressés, fêtés, jusqu'au moment où, pour les irriter, les becs de leurs rivaux ont la liberté de leur enlever quelques plumes de la tête. C'est le moment où les paris s'engagent, et, lorsqu'ils sont établis, deux coqs sont placés en face l'un de l'autre avec des éperons d'acier aux ergots. A un signal donné, les propriétaires des combattans se retirent, et le duel commence. Dès le premier choc, souvent l'un des coqs tombe, la gorge entr'ouverte et comme foudroyé. Si la lutte se prolonge, les spectateurs, au nombre de trois ou quatre cents, encouragent les animaux de la voix et du geste. Ils y apportent l'ardeur et jusqu'au délire des habitués de nos courses. Ce qui rend ces combats palpitans d'intérêt pour les parieurs, c'est l'espoir ou la crainte de voir le coq victorieux tourner honteusement le dos à sa victime aussitôt après le triomphe. Dans ce cas, ce sont les partisans du coq tué qui empochent les sommes engagées. Cela arrive peu, car presque toujours le vainqueur se plaît à tourner autour du cadavre de son adversaire et à remplir les airs de son chant de victoire. Et les vaincus, si fortement adulés, caressés avant leur défaite?

Ils sont plumés et mis à la broche. Il y a des coqs en renom qui à la suite de victoires successives acquièrent une grande valeur, et c'est sur leur éphémère prestige qu'il s'établit des paris dont l'ensemble s'élève parfois jusqu'à 50,000 fr. Dans ces jours de paris exceptionnels, le maître d'un coq souvent heureux ne s'appartient plus, et malheur à qui toucherait au noble animal! Un jour que j'avais été chasser la bécassine et que je revenais bredouille, un moine augustin qui m'accompagnait, et chez lequel j'étais de passage, me dit de tirer au milieu d'une vingtaine de coqs et de poules qui se prélassaient au soleil au centre d'un village. Je m'y refusai, mais mon compagnon l'exigea, car il avait compté sur ma chasse pour déjeuner, et le garde-manger du couvent était vide. A mon coup de fusil et aux cris des victimes, les Indiens sortirent de leurs maisons, leur couteau à la main et en courant vers moi. A la vue du curé qui riait de mon étonnement, les couteaux se cachèrent, et les villageois, comme des chiens qui auraient un instant méconnu leur maître, vinrent humblement me baiser la main. Sans la présence du père-curé, je crois que l'aventure eût tourné au tragique, car plusieurs coqs de combat avaient été tués ou blessés. Je payai, cela va sans dire, deux ou trois fois leur valeur ordinaire, mais je suis sûr qu'aujourd'hui encore le meurtre de tant de victimes ne m'est pas pardonné.

On sait déjà que l'Indien des Philippines, et principalement le Tagale, est très brave à la guerre; dans la vie civile, il est difficile de rencontrer un être plus doux et plus patient que lui. Les Espagnols, bien éloignés en cela des Anglais qui traitent brutalement leurs sujets des Indes-Orientales et leurs noirs de la Jamaïque, les Espagnols, dis-je, se montrent paternels dans leurs rapports avec les insulaires. Cela n'empêche pas l'exploitation de ces derniers. Malheur à eux lorsque d'Espagne, à la suite d'une révolution ou d'un simple changement de ministère, tombe à la *cabacera* ou chef-lieu d'une province un alcade sans fortune ou âpre au gain! A la suite de plaintes de plusieurs centres de population fortement pressurés, on remarque maintenant une plus haute moralité chez les employés. En 1860, on citait un alcade dans les Visayas qui, après un séjour de cinq ans aux Philippines, était retourné en Europe comme il en était venu, c'est-à-dire pauvre et sans fortune, — *rara avis!*

En somme, il y a fort peu d'Indiens riches; ceux qui le sont semblent souvent prendre à tâche de consommer eux-mêmes leur ruine. Ont-ils un procès dont les frais absorbent les revenus, ils s'obstinent à le soutenir jusqu'à leur dernier centime. S'éprennent-ils d'une femme, ils la couvrent de bijoux et de riches étoffes. Sont-ils catholiques ardens, ils dépensent des sommes énormes en messes, en cierges et en bénédictions de maison. On peut s'ima-

giner ce que coûte le culte, lorsqu'on sait que certaines paroisses donnent par an 40,000 ou 50,000 francs de casuel. Si l'indigène est trop faible pour garder une fortune, par contre le métis, celui qui appartient à la caste dite de *Sangley*, est remarquable par son avarice et son intelligence merveilleuse des affaires. Ces fins commerçans naissent d'unions contractées entre Chinois et Indiennes. Il y a aussi des métis espagnols qui témoignent du sang européen qu'ils ont dans les veines par une grande activité, par des vertus ou par des vices éclatans. Leur type est très beau, et les femmes issues de ces croisemens sont d'une élégance et d'une blancheur de peau sans rivales dans l'extrême Orient. Les métis chinois et indiens en diffèrent entièrement. Ce sont des êtres égoïstes, glacés, sans passion, d'un orgueil insupportable, mais doués d'une entente exceptionnelle des affaires. Presque tous sont riches, car leur avarice est grande. On ne peut se figurer avec quelle dureté, quel mépris, ces froids personnages traitent les indigènes qui sont à leur service. En les maltraitant, ils veulent faire oublier que dans leurs veines coule du sang chinois. Il est rare de voir les récoltes qu'un agriculteur indigène a semées rentrer complétement dans ses granges; longtemps avant la maturité, elles ont été vendues sur pied à des Asiatiques accapareurs ou à des métis de même origine. Des typhons ou des crues d'eau épouvantables ruinent aussi ces pauvres dibes, qui acceptent toutes ces misères avec une résignation orientale.

A côté du désintéressement proverbial de l'Indien, nous devons placer la touchante tendresse qu'il a pour ses enfans. Si l'un d'eux tombe malade, sa famille vendra jusqu'au dernier buffle du troupeau pour acheter les médicamens nécessaires à la guérison. J'ai vu un de ces pères excellens, par un temps horrible, franchir un bras de mer dans une pirogue, et aller chercher à la ville le remède qu'exigeait sans retard la maladie de son petit garçon. Et pourtant, si l'enfant vient à mourir, l'Européen ne peut manquer d'être surpris en voyant avec quelle philosophie l'événement est accepté. Un jour, je rencontrai un indigène que je connaissais, au moment où il portait au cimetière, sur une branche d'arbuste en fleurs, sa petite fille morte. Des amis, une joyeuse musique, le suivaient, et sur ses traits, pas plus que sur ceux des assistans, je ne vis trace de tristesse. Je ne pus m'empêcher de lui en faire la remarque. « Oh! me répondit-il avec une grande sérénité, je ne suis pas à plaindre, car désormais j'ai un petit ange au ciel qui priera Dieu pour moi. »

Les prêtres espagnols ont si bien réussi à convaincre les Indiens que l'âme est immortelle, et qu'après une mort chrétienne elle va au paradis, que pas un fidèle ne meurt sans être persuadé d'une résurrection immédiate et glorieuse. C'est surtout par les criminels

condamnés au dernier supplice que cette croyance est acceptée aveuglément; elle leur fait envisager la mort avec un calme stoïque, et jouir, en quelque sorte, par anticipation des béatitudes célestes. Un jour que devait être garrotté un chef de bandits nommé Baldomero, je me rendis avec un Anglais de mes amis sur la place où se dressait le poteau d'exécution. Ce Baldomero était depuis longtemps célèbre; il avait montré une grande bravoure dans différentes rencontres avec les soldats chargés de le capturer, et j'étais curieux de voir de quelle manière il se comporterait à l'heure suprême. J'ai hâte de dire que le trépas par la garrotte n'a rien de hideux comme la mort par la guillotine : la figure du patient est cachée aux regards, et on épargne aux spectateurs la vue du sang.

Une joyeuse fanfare de trompettes nous annonça l'approche du cortége, qui s'ouvrait par un brillant piquet de cavalerie en uniforme de gala; à sa suite trois tambours qui battaient une marche lente sur laquelle une compagnie d'infanterie en grande tenue réglait son pas. Au centre venait le *reo*, c'est-à-dire Baldomero, beau garçon de vingt-cinq ans, la tête nue, les bras libres et le corps couvert d'un large domino blanc. Le condamné imitait avec affectation l'allure cadencée des soldats. Sa physionomie était calme, et ses yeux, qui cherchaient peut-être dans la foule un regard de femme, prenaient une expression de mépris lorsqu'ils tombaient sur des visages attristés. A droite et à gauche, deux prêtres indigènes l'exhortaient à voix haute à bien mourir, l'assurant que dans quelques secondes, sa faute expiée, il entrerait en paradis. En admettant qu'en raison de ses crimes nombreux il passât d'abord par le purgatoire, ces aides spirituels lui promettaient des messes pour le faire sortir au plus vite de ce lieu d'expiation. Ce n'était qu'une petite question de temps. Le brigand, qui avait passé la nuit en chapelle en compagnie des deux ecclésiastiques, et dont la conviction sur son salut infaillible était déjà faite, n'écoutait que d'une oreille les consolations qu'on lui prodiguait. Il était évident pour nous que le futur bienheureux était tout entier à la satisfaction de se voir l'objet de la curiosité générale. Le cortége était fermé par le bourreau, habillé de rouge de la tête aux pieds, sans en excepter le chapeau cylindrique; derrière lui suivaient une trentaine de frères de la Miséricorde, psalmodiant la prière des agonisans à l'ombre d'une sinistre bannière sur laquelle se détachaient en blanc des têtes de mort, des ossemens en sautoir et de grosses larmes .Arrivé au pied de l'échafaud, Baldomero embrassa le crucifix qu'un prêtre lui présenta, puis se dirigea d'un pas ferme vers le petit banc sur lequel il lui fallait s'asseoir avant que la cravate de fer ne broyât sa nuque. Là, le condamné ayant remarqué des traces de boue sur la banquette, nous le vîmes les enlever avec son mou-

choir, puis croiser lentement ses jambes, le dos appuyé au poteau. Un frère de la Miséricorde abaissa alors sur le visage du condamné le capuchon du domino, et sans un cri, sans frisson, sans combat, Baldomero passa de vie à trépas. On m'assura qu'il en était toujours ainsi dans ce genre d'exécution, d'où il faut conclure en passant que la garrotte est de tous les supplices le moins horrible.

Lorsque les Espagnols arrivèrent pour la première fois aux Philippines, les Indiens savaient déjà lire et écrire. Quel était alors leur langage? Évidemment celui qu'ils parlent encore entre eux de nos jours, d'une origine malaise, puisque beaucoup de mots actuels des dialectes tagales, bicols, ilocanos, cébuanos, etça, sont malais et identiques, quant au sens et à la prononciation, à ceux que l'on parle dans la presqu'île de Malacca. Comme exemple, on peut citer les plus usuels : *arraèz* (capitaine), *olo* (tête), *mata* (œil), *susu* (sein), *dila* (langue), *pouti* (blanc), *languit* (ciel), *batu* (pierre), et beaucoup d'autres qu'il est superflu de rappeler. Les mots servant à désigner les animaux domestiques sont d'origine étrangère, mais ceux dont on se sert pour indiquer un buffle, une chèvre, un chien, un chat, une poule et un canard sont malais ou javanais. Il n'y a que le cheval, le bœuf et la vache qui portent des noms espagnols. Presque toutes les plantes cultivées, comme le riz, la canne à sucre, le cacao et l'indigo, ont leurs synonymes en malais, de même que l'argent, le cuivre et l'étain. Le tabac, importé du Mexique par les missionnaires, s'appelle *tabaco*, comme en Espagne. L'alphabet se composait de dix-sept lettres ou signes assez semblables à ceux des caractères arabiques; reproduit aujourd'hui par des lettres modernes, il se divise en trois voyelles et quatorze consonnes; mais la prononciation des lettres varie selon les provinces, comme cela a lieu en Chine, ce qui rend assez difficile une connaissance générale du langage. Depuis qu'un bon nombre d'indigènes parlent et écrivent l'espagnol avec pureté, les récits de la passion du Christ et divers poèmes religieux ont pu être traduits en tagale et en visaya ou bicol, les deux dialectes les plus anciens, les sources d'où découlent tous les autres.

C'est vers l'année 1571 que don Juan de Vivero, chapelain du navire espagnol le *San-Geronimo*, fonda la première école à Manille. Ses meilleurs élèves reçurent, avec le titre et les fonctions de sacristain, la mission d'enseigner l'alphabet espagnol à ceux de leurs compagnons qui paraissaient désireux de parler comme les blancs. Un siècle plus tard, dans chaque village, partout où s'installait un moine chargé des mêmes fonctions que celles de nos curés fut créée une école primaire dirigée par un instituteur indigène. Comme dans beaucoup de petites localités françaises il y a trente ans, le maître d'école des Philippines n'était que le domestique de la cure

ou du *convento*. C'était lui qui, avec ses élèves, sonnait les cloches, balayait l'église et prenait soin des accessoires et des ornemens religieux. Les écoles étaient installées soit dans les rez-de-chaussée des couvens, soit dans des édifices en bambou, simplement recouverts par des feuilles de latanier. Rien n'était plus primitif que ces maisons d'école tant à l'intérieur qu'à l'extérieur : au dehors l'apparence d'une chaumière, au dedans un sol foulé, des bancs où étaient assis, les jambes pendantes, les écoliers des deux sexes, au centre une croix attachée à un bambou, puis un large fauteuil en bois sur lequel le noir magister trônait plein de majesté. Celui-ci, en véritable Indien, n'a jamais cessé, tout en s'occupant de son ministère, d'y mâcher le bétel à pleine bouche; on le voit encore aujourd'hui sur son siége, aussi peu habillé qu'il l'était il y a trois cents ans, n'ayant sur le corps qu'une chemise flottante en dehors du pantalon, le cou entouré de trois ou quatre scapulaires, et le nez invariablement chargé de lunettes chinoises dont les branches s'attachent par un fil derrière la tête. Ses deux pieds sont nus, et, selon l'habitude indienne, il en caresse un de la main gauche, ce qui le contraint à avoir un genou relevé jusqu'au menton. Le fauteuil du maître d'école a deux bras à coulisse sur lesquels sont déposés un alphabet, une écritoire, et une matraque ou férule percée de trous. Pour écrire, les enfans doivent se mettre à genoux devant leurs bancs qu'ils recouvrent de sable fin; puis, avec un bambou taillé en pointe, ils tracent sur ce même sable les caractères qu'on leur dit de reproduire. D'autres n'ont qu'une feuille de bananier, fraîchement cueillie, sur laquelle, avec un poinçon, ils font patiemment, c'est-à-dire à petits points, le même travail. Pour enseigner l'alphabet, le pédagogue crie sur un ton nasillard la lettre et le mot que les élèves doivent retenir. Les enfans les répètent aussitôt et de la même façon; rien n'est plus divertissant que de les entendre s'égosiller à l'unisson.

Les punitions étaient très sévères autrefois, mais depuis 1869 elles ont dû être modifiées par ordre, et maintenant elles se réduisent à quelques coups de matraque dans la main ouverte, ou bien à tenir l'élève à genoux pendant de longues heures, les bras étendus en croix. Ce qu'il y avait jadis de révoltant dans ces écoles pour des yeux européens, c'était la nudité sinon complète, du moins à peine voilée des enfans. Les petites Indiennes y restaient côte à côte avec des garçons fort éveillés jusqu'à ce qu'elles eussent atteint l'âge de sept ou huit ans. Il est aisé de se figurer ce que la morale dut y perdre pendant de longues années.

L'instruction primaire a toujours été obligatoire dans ces contrées; les parens ne sont autorisés à garder leurs enfans qu'à l'époque des moissons du riz et de la canne à sucre. On peut donc af-

firmer que dans l'archipel des Philippines les deux tiers au moins des jeunes gens savent lire et écrire. Cette éducation première eût dû être gratuite, les maîtres d'école recevant du gouvernement un traitement fixe. On ne peut s'imaginer quels livres et quels rudimens baroques étaient mis aux mains des pauvres enfans! Des historiettes pieuses appelées neuvaines, ne contenant que des miracles absurdes, des petits romans de chevalerie laissant bien loin derrière eux, hélas! ceux de Cervantès, des contes dans lesquels le diable et ses cornes, les démons et les sorciers jouaient les rôles principaux. De son côté, le maître d'école exigeait des parens, pour obtenir du curé une messe bien chantée ou une neuvaine brillante, du riz, de l'huile, des fruits et même un peu d'argent.

Voilà donc l'instruction que pendant plus de trois siècles reçut le plus grand nombre des enfans indigènes et tout le parti que le clergé espagnol sut tirer d'intelligences dociles et avides d'apprendre. Avec le souvenir des romans de chevalerie et des histoires de sorciers qu'on lui avait racontées sur les bancs de l'école, l'Indien, poète par nature, a composé dans les dialectes du pays des poésies qui ne sont pas sans charme; d'autres, moins bien inspirés, ont écrit des drames en quinze actes qui se jouent pendant huit jours consécutifs. Je me souviens avoir assisté au dernier acte d'une comédie tagale ayant pour titre *le Prince de Brédédin ou le Téméraire de Isidon.* Des vingt héros qui avaient commencé l'intrigue il y avait une semaine, quatorze étaient déjà morts; mais, grâce à une enchanteresse nommée Ermelinde, qui tenait sa puissance d'un José Balsamo, je pus assister non-seulement à la résurrection des quatorze héros défunts, mais les voir encore reparaître en soldats romains, prendre part à une orgie donnée par la femme de Ponce Pilate, suivre un cortége triomphal de Néron, assassiner les huguenots à la Saint-Barthélémy, puis enfin voir leur apothéose à la prise du Trocadéro, aux cris de *viva España, viva la reyna!*

Ces grands drames sont très suivis par les Indiens des deux sexes. Les théâtres sont spacieux; on y fume, on y mâche du bétel, on y prend des glaces à deux sous la cuillerée, et l'on y fait autant de tapage que dans les cirques où se tiennent les combats de coqs. Ce qu'il y a de comique dans ces représentations, c'est qu'à chaque entrée en scène d'un prince chrétien ou infidèle, l'orchestre joue invariablement la marche royale d'Espagne; les mêmes honneurs sont rendus aux princesses.

Lorsque les colonies espagnoles, de 1812 à 1823, furent autorisées à envoyer des représentans aux cortès (1), les députés colo-

(1) Le jour où M. de Champvallier demanda à la chambre la suppression des représentations de nos colonies, il a prétendu que les possessions espagnoles d'outre-mer n'avaient jamais eu de députés aux cortès. L'assertion est tout à fait inexacte. Cela prouve

niaux s'efforcèrent d'obtenir une réforme de l'instruction primaire. Sur leurs instances, le gouvernement décréta qu'en raison des riches donations qui étaient faites aux couvens par les fidèles et par le trône, les moines paieraient désormais le traitement fixe des instituteurs. Comme on peut bien le croire, les ordres religieux n'acceptèrent nullement une pareille injonction, et le gouvernement n'insista pas; tout ce que ce dernier obtint, c'est le renvoi des sacristains et la nomination des maîtres d'école, qu'il prit désormais dans la classe des secrétaires des maires ou *gobernadorcillos*. Ces *directorcillos*, comme on les nomme, sont des Indiens intelligens chargés d'interpréter en dialecte du pays les ordres de l'autorité, d'y répondre, et de dresser les procès-verbaux de délits et des crimes.

En 1859, lorsque les jésuites furent autorisés à revenir aux Philippines, l'instruction au premier degré subit une sérieuse transformation. De la surveillance directe des moines, elle passa comme par enchantement dans les mains des nouveaux venus. Ces missionnaires habiles ne pouvaient oublier que, pour bien posséder les hommes, il était nécessaire de les diriger dès l'enfance. Afin de ne pas effrayer les libéraux d'Espagne et les ordres monastiques, les jésuites avaient demandé simplement, humblement la permission d'aller s'installer au sud de l'archipel, afin d'y convertir les infidèles qui y sont très nombreux. Leur requête avait été favorablement accueillie, mais au lieu de se rendre à Mindanao, c'est à Manille qu'ils s'établirent. Protégés par le gouverneur général et le conseil municipal, les jésuites oublièrent qu'ils étaient venus pour une autre destination que celle de la capitale. « Pouvaient-ils résister, écrivaient-ils en Espagne, lorsque la municipalité leur offrait un magnifique local pour ouvrir des écoles, quand des centaines de pères de famille les suppliaient de prendre leurs fils? Évidemment non. Cela eût été outrager la Providence qui les avait conduits au milieu d'une population si bien disposée en leur faveur. »

Il faut dire qu'au lieu de mettre entre les mains des élèves les rapsodies monacales, les nouveaux arrivans donnèrent à leurs disciples des abécédaires et des petits livres en usage en Europe. Des professeurs laïques du pays furent même appelés près d'eux pour les aider dans leurs travaux, et quelques mois après plus de deux cents enfans suivaient leurs cours. Invités par les familles à se rendre dans les provinces, les jésuites, trop peu nombreux pour abandonner Manille, imaginèrent de fonder une école normale primaire. Le succès de cette institution fut complet, et aujourd'hui il est peu de maisons d'enseignement dans les grandes villes de l'archipel dont les titulaires n'aient tiré de là leurs diplômes.

une fois encore combien nous sommes dans l'ignorance de ce qui se passe à l'étranger, ignorance impardonnable chez un député d'origine créole et dans le cas que je cite.

On peut se figurer l'exaspération des moines en voyant une telle révolution s'opérer sans leur concours et si vigoureusement dirigée contre eux. D'après leur théorie, la politique espagnole exigeait que les Indiens restassent dans l'ignorance la plus absolue, et surtout dans celle du langage castillan. Cette thèse fut publiquement soutenue par un savant dominicain, professeur de l'université monacale de Santo-Tomas, le révérend père Gainza, aujourd'hui évêque, contre un jésuite, le père Cuevas. Celui-ci sortit triomphant de ce tournoi d'un nouveau genre. Les instituteurs furent dès lors divisés en trois catégories : ceux de la première reçurent chaque mois et continuent encore aujourd'hui à recevoir du budget local 80 francs; ceux de la seconde, 100 francs, et ceux de la troisième 125 francs. Chaque élève paie en outre mensuellement à l'instituteur 2 fr. 50 c. Comme par le passé, l'instruction a été déclarée obligatoire. Les curés, les conseillers municipaux et les gouverneurs des provinces sont chargés de veiller à ce que les pères de famille n'éludent pas la loi. Le maître d'école est lui-même surveillé par l'alcade et par une commission locale d'instruction, créée à cet effet dans chaque chef-lieu; mais les occupations du premier de ces fonctionnaires sont trop nombreuses, sa condescendance à l'égard des curés est trop grande encore pour que l'instituteur ne reste pas, comme par le passé, soumis entièrement aux exigences cléricales.

L'histoire de l'enseignement supérieur, comme celle de l'enseignement primaire, n'est que l'aride relation d'une lutte acharnée entre deux ordres religieux, celui des moines et des jésuites. Il est inutile de raconter ici cette rivalité peu édifiante; il suffit de savoir qu'elle donna lieu à de mutuelles calomnies et à des batailles à coups de bâton sur les places publiques de Manille. Lorsqu'en raison de ces dissensions, les pères de famille s'aperçurent très tardivement, il faut le reconnaître, du peu de science que leurs enfans acquéraient, lorsqu'ils eurent constaté que des jeunes gens destinés au barreau ou autres carrières libérales n'avaient aucune notion sérieuse d'histoire, de géographie, des choses pratiques de la vie, ils prirent le parti de les envoyer aux colléges de Mexico, de Calcutta, de Goa et de Pondichéry. De là sortirent, de 1812 à 1823, ces *fils du pays*, qui furent chargés de représenter aux cortès la colonie espagnole du Pacifique, mission que plusieurs d'entre eux remplirent d'une manière vraiment brillante. Aujourd'hui, c'est en Suisse, en France, en Angleterre, que les jeunes gens riches vont chercher l'instruction, malgré les anathèmes que les jésuites lancent contre les universités d'Europe qu'ils représentent comme des « centres de ténèbres horribles. »

Ce furent définitivement les jésuites qui, en revenant aux Philippines en 1865, changèrent de face l'instruction supérieure et por-

tèrent un coup à peu près mortel à la vieille université dirigée par les dominicains. Les représentans de l'ordre célèbre, patronnés par le gouvernement de Madrid, ouvrirent, sous le nom d'Athénée national, une faculté d'enseignement supérieur, basée sur les programmes des universités catholiques de l'Europe. On vit alors pour la première fois à Manille s'organiser un musée d'histoire naturelle, un cabinet de physique, et même un observatoire astronomique et météorologique parfaitement installé et muni d'excellens instrumens.

En 1868, les généraux don José de La Gandara et don Carlos Maria de La Torre préparèrent les bases d'une société ayant pour objet l'ouverture d'écoles professionnelles impérieusement réclamées par les nécessités du pays. Le gouvernement y donna son approbation et promit son concours. Des professeurs laïques offrirent d'y enseigner sans rétribution la botanique, l'horticulture, l'art des constructions, la mécanique, l'économie politique, en un mot tout ce qui a rapport aux arts et aux sciences. Les jésuites, leur recteur en tête, avec un bon vouloir dont il faut leur savoir gré, mirent à la disposition de la société nouvelle leurs professeurs, leur musée et leurs cabinets de physique et de chimie. Mais encore une fois on avait compté sans les ordres monastiques qui firent à ce beau projet l'opposition la plus vigoureuse. Un nouveau gouverneur, don Rafaël Yzquierdo, le jour même du commencement des cours, refusa la permission de laisser ouvrir les écoles. L'interdiction n'a plus été levée, et les dominicains se vantent aujourd'hui d'avoir étouffé un monstre dans son germe, c'est-à-dire une société de libre enseignement.

Il y avait vers le milieu de ce siècle, dans la capitale des Philippines, des écoles de pilotage, de commerce et de peinture, fondées par la chambre de commerce à l'instigation de l'un de nos amis, le respectable don Matias de Vismanos; elles sont aujourd'hui sous la direction du gouvernement, qui ne leur donne aucun développement sérieux. En 1859, le ministre de l'agriculture décréta de Madrid la création d'une école de botanique à Manille; en 1865, il ordonnait qu'on y adjoignît des cours d'architecture et de dessin linéaire. Les professeurs furent nommés, les locaux d'enseignement appropriés, et jusqu'à ce jour rien de pareil n'a fonctionné, quoique le personnel enseignant soit à son poste et touche avec régularité, paraît-il, ses appointemens.

Il ne nous reste plus à nous occuper que de l'instruction donnée aux femmes : on peut juger de ce qu'elle a dû être pendant une longue période par celle qui a été donnée aux hommes. Il n'y a pas vingt ans que la mieux instruite des Indiennes et des créoles était d'une ignorance à jeter dans un profond étonnement un de nos lycéens de huitième. J'en ai vu ne pas savoir dire l'heure d'une

horloge parce que le cadran portait des chiffres romains, et d'autres ignorer de combien d'années se compose un siècle. En géographie, l'ignorance était la même : pour les femmes indigènes, il n'y avait en Europe que l'Espagne, les autres nations n'existaient pas. Heureusement que ce manque de savoir était racheté par beaucoup d'esprit naturel, et ce charme nonchalant qui ne fait jamais défaut aux créoles. Au point de vue de l'intelligence et de la séduction, les Espagnoles des Philippines n'ont rien à envier aux Françaises. Est-ce parce qu'il fait dans ces contrées beaucoup trop chaud pour étudier qu'on n'y remarque jamais une femme avec un livre à la main? Nous le croyons : la chaleur est ennemie de l'étude et des travaux intellectuels. Que pourrait-on lire d'ailleurs pour tenir l'esprit en éveil par une température moyenne de 32 degrés? A part les rares traductions des chefs-d'œuvre de nos meilleurs romanciers, il n'entre aux Philippines qu'une petite quantité d'ouvrages pouvant être lus avec intérêt par de jeunes femmes. Il faut qu'on sache aussi que les livres qu'on apporte d'Europe à Manille sont soumis, avant leur entrée, à la censure, et comme elle est dirigée par des moines et des fonctionnaires du gouvernement, ce qui déplaît est confisqué sans appel.

Ce fut encore un religieux, le père Loza, qui le premier, en 1596, ouvrit, à l'usage des jeunes filles dont les pères étaient morts au service de l'Espagne, une maison de refuge et d'instruction à laquelle il donna le nom de Santa-Potenciana. Il établit aussi avec les fonds des œuvres pies le collége de Sainte-Isabelle, où sont recueillies encore aujourd'hui les orphelines des Espagnols pauvres. Si les pensionnaires de ces maisons trouvent un mari, le trésor de l'institution leur alloue une dot de 500 piastres, soit 2,500 francs; dans le cas contraire, elles y restent jusqu'à leur mort, nourries, logées, habillées, recevant même 20 francs par mois comme argent de poche. En 1694, une indigène légua une forte somme aux jésuites pour fonder une sorte de couvent dans lequel ne seraient admises que les petites Indiennes pauvres. Les donataires se conformèrent à cette clause en créant aussitôt l'institution de Saint-Ignace-de-Loyola. Elle eut une époque brillante, — mais en ce moment la morale exige qu'elle soit, sinon supprimée, du moins soumise à une règle plus sévère. Peu d'années après cette fondation, les dominicains, qui la jalousaient, se mirent à fonder à leur tour une sorte de monastère de femmes auquel ils donnèrent le nom de Sainte-Catherine, patronne des vierges. Des femmes appartenant à des familles créoles y entrèrent pour le diriger; mais elles durent faire au préalable vœu de chasteté et s'engager à suivre la règle de saint Dominique, dont elles prirent l'habit. Maheureusement le provincial dominicain auquel avait été réservée la direction

spirituelle de cette troupe pieuse se montra trop jaloux de sa prérogative. Il refusa à l'archevêque le contrôle de sa gestion, et celui-ci, indigné, porta plainte à Madrid. Le gouvernement donna l'ordre aux religieuses de se disperser, leur laissant la liberté de se marier si bon leur semblait. Plusieurs se hâtèrent de profiter de l'occasion qui leur était offerte de s'émanciper, d'autres suivirent la fortune du monastère, qui se métamorphosa en un pensionnat où des jeunes personnes appartenant aux meilleures familles vinrent faire leur éducation. La règle en est restée rigoureuse, car, une fois admises en qualité de pensionnaires, ces jeunes filles ne peuvent en sortir que lorsque leurs études sont terminées. Tout récemment les dominicains ont fait venir d'Europe, pour le diriger avec plus d'éclat, des sœurs de leur ordre, mais l'instruction qu'elles donnent est entièrement religieuse et se trouve gâtée par un mysticisme exagéré.

Lorsqu'en 1860, à la suite des jésuites, des sœurs de charité d'Espagne arrivèrent à Manille, les colléges de femmes de Santa-Potenciana et de Santa-Isabela furent placés sous leur direction. Il en fut de même d'une autre maison religieuse dite de Santa-Rosa. Si l'enseignement des sœurs n'est pas des plus complets, du moins on ne pouvait le confier à des personnes plus honorables : de ce côté-là il y a réforme complète.

Le conseil municipal de Manille, voulant aussi utiliser le dévoûment de ces religieuses, qui, sous toutes les latitudes, savent se faire aimer et respecter, créa en 1864 une école primaire de petites filles. Six ans plus tard, les fondateurs la transformèrent en école normale d'institutrices. Un ex-dominicain, le père Gainza, actuellement évêque, celui qui avait soutenu contre les jésuites que l'instruction était contraire à l'esprit de soumission des Indiens, a été plus heureux; revenu à des idées libérales, sa grandeur a sollicité et obtenu l'autorisation d'ouvrir dans son diocèse une école normale de jeunes femmes. Il s'en montre très satisfait. C'est en somme un progrès dont nous devons être également contens, car les écoles primaires dans les provinces exigeaient une transformation radicale. A l'exception d'un autre pensionnat fondé à Santa-Anna par une créole, doña Margarita Rojas de Ayala, ce que nous connaissons d'établissemens d'éducation en dehors de Manille ne mérite pas d'être signalé. Il serait cependant convenable que les *beaterios* pour filles ouverts à San-Sebastian-de-Calumpit et à Pasig fussent supprimés sans délai; depuis longtemps, l'opinion publique en réclame la fermeture.

EDMOND PLAUCHUT.

REVUE MUSICALE

« Bien avant que M. Gounod songeât à son imitation du chef-d'œuvre de Goethe, M. Berlioz avait donné *la Damnation de Faust*, et la symphonie de *Roméo et Juliette*, du même compositeur, avait également pris date de longues années avant que l'auteur de *Mireille* eût la pensée de blaireauter son opéra sur ce sujet. Au temps où nous vivons, qui songe à *la Damnation de Faust?* quelle société des concerts populaires ou non populaires exécute la symphonie de *Roméo et Juliette?* » Ces lignes, que nous écrivions ici même il y a dix ans (1), nous reviennent à propos du grand réveil de l'heure actuelle; le nom de Berlioz, naguère oublié, se relève et triomphe sur toute la ligne, au Conservatoire, chez Pasdeloup, aux concerts Colonne, et c'est une vraie joie d'assister à pareille réaction et de pouvoir se dire qu'on l'avait de si loin appelée. Peu d'artistes auront eu plus à souffrir de la vie que Berlioz; les misères ne lui furent pas ménagées, il en subit de toutes les espèces. D'avance sa constitution physique et morale l'y condamnait; d'une susceptibilité nerveuse extraordinaire même chez les artistes, irritable comme Chopin et visionnaire à l'égal de Schumann, il avait en plus la fièvre chaude du polémiste et je ne sais quel fatal besoin de se créer des ennemis à la journée.

Ceux qui le connaissaient l'aimaient ainsi, car les haines auxquelles il obéissait, ses colères les plus frénétiques étaient d'un cœur sincère et très loyalement épris du bien, du beau, du vrai. Je ne veux pas prétendre qu'il s'oubliât lui-même à ce point de ne pas confondre souvent sa cause avec celle d'un idéal inexorablement préconisé; un artiste, après tout, n'est pas tenu à ces détachemens suprêmes, à ces scrupules qui sont le fait des âmes religieuses, mais au moins doit-on reconnaître que, s'il ne fut point un saint, Berlioz fut un martyr. « Je ne travaille plus, disait-il à la fin, brisé de découragement et d'ennui, parce que je

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 mai 1867, l'étude intitulée *Shakspeare et ses musiciens*.

ne suis pas assez riche pour travailler. » Une fois, et grâce à la munificence d'un Paganini, la *Symphonie fantastique* avait bien pu lui rendre 20,000 francs, mais ces rencontres-là sont des légendes dont s'illustre la biographie des grands artistes et qui en attendant ne les empêchent pas de mourir de faim. La musique ne lui rapportant rien, sa plume de journaliste l'aidait à vivre; tantôt il la lâchait à toute bride, et Dieu sait quelles hécatombes c'étaient alors! tantôt se modérant de parti-pris, étonné d'avoir soulevé des animosités si noires, languissant, maladif, écœuré de tout, il ironisait, faisait des mots parfois spirituels et pittoresques, souvent injustes, comme quand il appelait Hérold un Weber des Batignolles. Cette littérature, lue aujourd'hui à distance, laisse fort à désirer; pour quelques pages bien venues et jaillissant de verve, que de remplissage, de mauvais goût! Jamais de discussion, des quolibets et des amusettes, mille choses qui ne valaient pas la peine d'être écrites et qui souvent sont mal écrites; on n'imagine pas qu'un génie musical à ce point élevé, transcendant, tombe ainsi dans la baliverne et le calembour. C'est qu'en ce monde il faut avant tout être de son art et s'y tenir. Un écrivain peut bien parler quatre ou cinq langues, mais, fût-il Voltaire ou Goethe, il n'aura de style que dans la sienne. La langue de Berlioz est celle de Beethoven; foin de cette prose médiocre, Berlioz est un poète qui parle la langue de l'orchestre, un poète dont la poésie se déguise en musique. Il prend au romantisme ambiant la *Symphonie fantastique*, à Shakspeare *Roméo et Juliette*, à Virgile *les Troyens*, à Goethe *Faust*, et telle est sa puissante individualité qu'il communique aux plus grands chefs-d'œuvre un souffle de sa propre vie. Comme tous les lyriques de race, comme Byron, son idole et son archétype, il se chante lui-même sans paix ni trêve, inquiet, endolori et gémissant sa propre élégie, quel que soit le masque dont il s'affuble. La nature, ineffable consolatrice, perd ses droits sur cet affligé. Écoutez la scène aux champs de la *Symphonie fantastique*, au doux et mystérieux effet du pâtre dans la solitude et le silence c'est un roulement lointain de tonnerre qui répond; dans la tiédeur de l'air, le gazouillement des oiseaux, le frais murmure de la source, nul apaisement pour le cœur du poète, la douleur et les déchirements sans fin : une musique faite de larmes et de sanglots, de révoltes surtout, haine dans l'amour, amour dans la haine, mélancolie du bonheur, de l'ivresse, contradiction, sursauts et soubresauts, voilà ses thèmes. Beethoven s'accorde des temps de repos, de méditation et de recueillement, — lui, point; motifs, nuances, il brûle tout au feu d'enfer. Vous le voyez se hâter vers un but inconnu, effaré, hors d'haleine, éprouvant une joie maligne à briser la fleur qui vient de naître sous ses pas. Jamais organisation plus capricante n'exista; il change de théorie en un clin d'œil, renverse ce qu'il adorait, adore ce qu'il renversa; il déteste Bach, Hændel l'assomme, et lui, que tout cet

éternel solennel exaspère, lui que le contrepoint rend si nerveux, cesse tout à coup de récriminer contre tout ce vieux fatras classique, et pour peu que vous aimiez la fugue, il vous en mettra dans la ronde du sabbat de la *Symphonie fantastique*, dans le bal chez les Capulets et jusque dans la chanson du rat de cette *Damnation de Faust*. Il est vrai que cette fois c'est plutôt d'une parodie de la fugue qu'il s'agit.

Comme il admirait Shakspeare, Berlioz admirait Goethe; un peu moins peut-être, car Shakspeare fut pour lui presque un dieu. Quoi d'étonnant que *Faust* ait, dès la première heure, subjugué cet esprit de feu et de flamme! Ce qui vous surprend, c'est qu'il ait pu faire tenir tout le poème dans l'espace d'une symphonie, car il ne saurait être ici question de lit de Procuste ni de réduction à la Gounod; les grandes lignes du chef-d'œuvre sont maintenues, la *caractéristique*, comme disent les Allemands, reste debout; des épisodes, il y en a sans doute, mais avec quelle vigueur d'accent dramatique ils se rattachent à l'action! Rappelons-nous la sonnerie de la retraite et la chanson des étudians encadrées dans la scène d'amour et que le musicien ramènera plus tard aux oreilles de Marguerite à l'instant final des remords et des épouvantes. — l'air de Faust saluant la chaste retraite de la bien-aimée, la fugitive apparition du démon, l'entrée de Marguerite, la chanson du roi de Thulé, archaïque et découpée à la manière d'une gravure sur bois d'Albert Dürer, tout cela est-il assez franchement inspiré, passionné, assez en scène! Singulière rencontre pourtant que cette symphonie se trouve être aujourd'hui la vraie pièce et vous fasse éprouver tous les sentimens, toutes les commotions électriques du *Faust* de Goethe. A côté de cette page à la Michel-Ange, le *Faust* de l'Opéra déjà si effacé, si petit, diminue encore et s'amoindrit jusqu'à ressembler à ces personnages de Mme de Sévigné qui devaient à la troisième génération *gauler des fraises*. « La modulation de Haydn m'est une caresse, disait Rossini; celle de Beethoven produit sur moi l'effet d'un vigoureux coup de poing. » Les caresses et les mignardises sont à leur place dans une pastorale, mais ni Faust, ni Méphistophélès, ni Marguerite n'appartiennent à ce monde-là. Faust aime, séduit, abandonne Marguerite, et cette simple histoire rapporte à Marguerite la mort de sa mère, de son frère, de son enfant et finalement son propre supplice à elle. L'innocente fillette tue sa bonne femme de mère au moyen d'un narcotique qu'elle lui verse pour ne pas être dérangée dans ses rendez-vous nocturnes avec son amant; survient le frère, Faust et Méphistophélès l'assassinent; Gretchen, folle de honte, noie son nouveau-né, et la voilà qui de prison passe à l'échafaud. Reste à se demander si Goethe, dramatisant cette anecdote, s'est proposé d'offrir aux artistes de son temps et de l'avenir un sujet de romance ou de camaïeu. Telle assurément ne fut point la pensée d'Eugène Delacroix ni de Berlioz, et s'il leur est arrivé, à l'un comme à l'autre, de subir

l'éternelle mésaventure de l'homme de génie toujours distancé dans son temps par les courtisans du succès, tous les deux ont eu leur revanche.

On se rappelle ce que fut en 1867 pour Delacroix l'exposition de son œuvre complète; le même vent de popularité souffle en ce moment pour Berlioz, et cette *Damnation de Faust*, jadis connue des seuls artistes, exécutée aujourd'hui à l'envi dans les deux salles que fréquente le grand public, applaudie, acclamée à huit et neuf reprises, va, nous l'espérons, inspirer des réflexions salutaires à ceux qui s'étaient un peu vite habitués aux délices commodes de l'heure présente. *Ecco il vero Pulcinella!* Voilà enfin le vrai Méphisto! s'écriait autour de nous la foule en entendant cette sérénade d'une frénésie à vous donner la chair de poule, ce ricanement féroce du méchant. Personne à l'égal de Berlioz ne sait faire vibrer la note du mystérieux et de l'horrible; il a dans son orchestre des *pizzicati* formidables, des trémolos qui vous navrent, des hautbois dont la voix éperdue, planant au-dessus du galop des violons, vous terrifie. Oublions le Méphistophélès de l'Opéra et sa guitare; ne songeons qu'aux maîtres qui parlent la langue du surnaturel; eh bien, parmi ceux-là, Berlioz tiendrait encore la première place. La course effarée des deux cavaliers lançant à travers monts et précipices leurs chevaux apocalyptiques, cette course toute semée d'épisodes nocturnes, — processions funèbres, danses de squelettes, — et vous rappelant le galop de *Lenore*, est ce que le romantisme musical a produit de plus effroyable. Nulle part, si j'excepte l'évocation des nonnes au troisième acte de *Robert*, le pressentiment du sinistre et ténébreux inconnu n'a trouvé tel écho. Le Samiel du *Freischütz*, comparé au diable de Berlioz, n'est qu'un braconnier vaguant et flânant par la verdeur et la profondeur des bois dont il marche comme imprégné. Le Samiel de Weber procède des élémens, il fleure la marjolaine et le chêne vert, tandis que le Méphisto de la *Damnation de Faust* sent le roussi, a son sabot ferré au feu d'enfer et tient à la légende catholique de plus près peut-être que celui de Goethe. Les défauts de Berlioz, qui ne les connaît? Des longueurs et de la diffusion, une incessante et fiévreuse curiosité à fouiller l'expression. Il part de ce raisonnement que dans la langue de Beethoven tout a été dit, et cherche l'inédit vaille que vaille. De là des efforts souvent stériles, mais lorsqu'ils aboutissent, quelles revanches! Des couleurs à vous éblouir, une variété de rhythmes et de timbres dont nul comme lui n'a le secret. Voyez la chanson des étudians, la ballade du roi de Thulé, l'appel du diable aux esprits de l'air, le duo d'amour entre Faust et Marguerite, interrompu par l'entrée sarcastique de Méphistophélès et par les clameurs des voisins, comme tout cela est en situation, comme cette musique sait être à la fois de l'avenir et du passé, et, sans rien abdiquer du beau *spécifique* de notre art contemporain, réussit à se localiser dans son sujet! Ce n'est point un Berlioz qui jamais en

pareille aventure se fût avisé d'aller emprunter à Strauss le motif d'une valse, ni d'écrire cette scène de l'église où le diable psalmodie ses anathèmes sans se douter qu'il emboîte le pas de l'orgue chantant laudes au Seigneur, ni de faire défiler des lansquenets du xve siècle sur un pas redoublé à quatre temps qu'on croirait rédigé par un chef de musique de régiment. *Errare humanum :* les grands inspirés subissent cette loi du destin, ils se trompent parfois et très lourdement, mais on sent d'avance avec eux que certaines écoles sont impossibles et que, s'il leur arrive de mettre la main sur *Faust, Hamlet* ou *Roméo et Juliette*, ce n'est point en bourgeoise prose musicale que ces chefs-d'œuvre de la poésie seront traduits.

Le succès a pris tout de suite un vol d'aigle : chez Pasdeloup, au Châtelet, il a fallu multiplier les auditions toujours devant des salles trop étroites, et notez que le seul Châtelet ne contient pas moins de trois mille places. On parle aujourd'hui de mettre à la scène cet admirable intermède, mais qui ferait l'adaptation? Ah! si Berlioz vivait, s'il pouvait au milieu de circonstances si favorables se reprendre à son œuvre et la remanier pour le théâtre, peut-être aurait-on enfin trouvé la partition définitive, jusqu'à ce jour vainement appelée, du poème de Goethe. Dans l'absence du maître, je ne vois guère que M. Saint-Saëns qu'on pourrait nommer; nulle main ne s'emploirait mieux que la sienne à ce travail d'encadrement. Quant à la besogne concernant la pièce, c'est surtout à cet endroit qu'il y aurait lieu de se montrer discret. L'interprétation de Berlioz a son originalité. Très fidèle au sens de Goethe, il trouve moyen d'affirmer son génie personnel sans mentir à l'œuvre typique dont il s'inspire. Faust, Marguerite et Méphisto restent là ce qu'ils sont, et cela ne les empêche pas de figurer dans une action quasi-légendaire et musicalement plus dramatique. Poète, Berlioz l'était au moins autant que musicien, et remarquons l'antithèse singulière, tandis que chez lui le musicien n'en veut qu'au surhumain, au compliqué, le poète n'a de goût que pour le simple et le naïf, et l'homme souvent ne demandait pas mieux que d'être de l'avis du poète. Combien de fois ne l'ai-je pas vu s'attendrir et pleurer de ravissement au *Mariage secret*, au *Barbier*, et se délecter à ces merveilles qu'il avait jadis tant blasphémées comme critique. La partie littéraire de *l'Enfance du Christ* contient bien des vers qui ne sont point sans grâce, et de tout l'ensemble, paroles et musique, émane un suave parfum racinien. Versé à fond dans la connaissance des grands poètes, sachant par cœur Virgile et Shakspeare, initié à Goethe dès le premier âge, comment n'eût-il pas utilisé musicalement cette littérature dont il possédait tout un trésor! Lui aussi composait, rimait ses poèmes, et si ni *Béatrice et Benedict* ni les *Troyens* n'ont trouvé de glossateurs, c'est que Berlioz eût été le premier à leur rire au nez, car ce ne sont pas les artistes de cette trempe qui

jamais prennent au sérieux le philistin occupé à pratiquer des fouilles dans un opéra pour vous en expliquer le symbolisme. Fantaisiste à l'excès, oui certes, mais point charlatan. Aussi peut-on dire que sa fantaisie l'a perdu; pendant que le prophète de Bayreuth, dogmatisant sur les barricades ou dans l'antichambre des princes, casque en tête et casaque au dos, attroupait et faisait sauter les moutons de Panurge autour de sa théorie, lui se dépensait en émotions, en enfantillages, criant par-dessus les toits ses haines et ses admirations, aimant fort sa musique assurément, mais sans exclusivisme, dédaignant de la *maximer* et n'ayant d'entrailles que pour l'idéal. Pauvre Berlioz, aucun calice d'amertume ne lui fut épargné : vivre pour assister au triomphe de la platitude est le sort réservé à tous les mortels, seulement il s'en rencontre dans le nombre que ce triste spectacle énerve, afflige davantage; l'auteur de la symphonie d'*Harold*, de *la Damnation de Faust* et des *Troyens* eut ce privilége, et quand son heure enfin semblait venue, quand le siècle eut à couronner un initiateur, ô justice, ou plutôt ironie de la destinée, ce fut M. Richard Wagner qui prit sa place!

Depuis tantôt neuf mois qu'elle tient le jeu, la nouvelle administration de l'Opéra-Comique en est à donner ses premiers gages, et les bureaux des beaux-arts, toujours bénévoles envers les directeurs qui ne remplissent pas leurs cahiers des charges, partent de là pour prêcher confiance et patience aux députés. « L'administration des beaux-arts, eu égard aux difficultés qu'a rencontrées le directeur au début de son entreprise, pense qu'il est nécessaire de lui accorder un certain crédit et de ne pas exiger pour la première année la totalité des pièces nouvelles exigées par le cahier des charges. » A quoi le rapport de la commission du budget vient de répondre sensément en conseillant à la chambre de *ne se prêter que dans une faible mesure à la diminution de ces obligations*. Il serait en effet trop facile de rendre ainsi compte à l'état des subventions qu'il accorde « pour favoriser l'interprétation des œuvres des jeunes auteurs. » Hélas! des jeunes auteurs, qui donc s'en occupe? On passe neuf mois à reprendre à la diable l'ancien répertoire; puis, quand on a remis à la scène *Fra Diavolo*, *Zampa*, *le Pré aux Clercs*, *Cendrillon*, *La'la-Rouk* et *la Fête du village voisin*, avec une exécution dont la direction précédente, tant décriée, se serait à peine contentée, le premier *jeune auteur* à qui l'on s'adresse, c'est M. Gounod.

Cinq-Mars! quelle belle occasion pour discourir sur le roman d'Alfred de Vigny et dire ce que le temps, qui n'épargne rien, a fait de cette œuvre, jadis si goûtée. Qu'on se rassure, nous n'en abuserons pas, car c'était bien plutôt à Paul Delaroche et à son art que nous pensions en écoutant cette musique. Qui ne se souvient de certains jolis cadres tellement jumeaux que, dès que vous apercevez l'un, vous cherchez l'autre?

L'un nous montre le cardinal Mazarin jouant, par procuration, sa dernière partie de cartes au milieu du va-et-vient d'une camarilla déjà prête à s'émanciper du moribond, tandis que l'autre nous représente Richelieu remontant le Rhône et traînant à la remorque Cinq-Mars et De Thou, qu'il mène au bourreau : rien de plus coquet, de plus mignon que ces tableaux dont le motif tragique disparaît sous mille enjolivures d'un art foncièrement petit, que sa médiocrité condamne à ne jamais se sauver que par les détails. Pour nous en tenir au Richelieu, où trouver un vrai peintre qui n'eût cherché à concentrer tout l'intérêt dans les deux têtes du cardinal et de Cinq-Mars? Il y avait là un sujet, mais il fallait le faire, grave nécessité que les maîtres abordent joyeusement et que les hommes d'esprit se contentent de tourner en rusant. Le tableau à faire, la scène à faire, c'est justement ce qu'ils ne font jamais, épilogueurs subtils et malins, s'amusant et vous amusant à côté de leur sujet, n'y entrant point. Que me raconte du grand ministre ce visage flasque et bourgeois, cet œil sans pensée, sans éclair? Le cardinal de Richelieu, ce bonhomme emmitouflé dans une souquenille rouge, allons donc, c'est Géronte ramenant au logis son coquin de fils qui sort rançonné du tripot; Cinq-Mars a beau n'être qu'un dadais présomptueux, on ne se figure pas ce personnage allant à la mort sous les traits d'un commis de magasin déguisé en grand seigneur! Oui, mais considérez ces accessoires, ces chatoiemens d'étoffes, regardez ces costumes, cette mise en scène, est-ce assez galant, assez badin, comme toute cette rocaille vous tire l'œil et vous empêche de songer aux maîtres : peinture d'opéra comique, je n'y contredis pas; laissez faire, l'Opéra-Comique saura bien quelque jour reprendre ses droits, et, grâce à M. Gounod, ce jour a lui.

Ainsi qu'on devait s'y attendre, les amours du jeune d'Effiat et de la princesse Marie de Gonzague forment le nœud de l'intrigue; les auteurs ont eu soin de nous informer par note qu'ils avaient emprunté la partie historique de leur drame aux mémoires du temps. Je veux le croire, mais ce dont je leur sais plus de gré, c'est d'en avoir emprunté la couleur et le pathétique à *Marion Delorme*; leurs héros, Cinq-Mars, De Thou, sont des fantoches derrière lesquels j'entrevois Didier et Saverny, et je goûte un plaisir délicieux à me réciter les vers de Victor Hugo, avec accompagnement d'un orchestre toujours écrit de main d'artiste. J'ignore quel sera le destin de cette partition que le public me paraît accueillir très froidement, mais dans l'œuvre si ondoyante et si diverse de M. Gounod, je ne connais rien de plus personnel. Il semble que ce talent ingénieux à l'excès, habile à toutes les adaptations, cet esprit travaillé de curiosités et de velléités sans nombre ait enfin marqué sa limite. Cette fois au moins son sujet ne dépassait pas sa puissance. Vous ne le sentez plus se débattre sous un dieu qui l'opprime et l'écrase de

sa grandeur : *Ecce deus veniens dominabitur mihi !* La musique de M. Gounod est à son aise dans cette action toute romanesque et dont les figures héroïques, si l'on veut, ne s'élevaient point jusqu'au type. M. Gounod n'est pas, comme Auber, un simple auteur d'opéras comiques, il a le pressentiment de l'idéal, la nostalgie des hautes cimes, malheureusement pour franchir la zone ordinaire, pour s'envoler au-delà des coteaux modérés, l'envergure des ailes lui manque. A l'Opéra, sa musique n'emplit point la salle, tandis qu'au théâtre Favart et dans une pièce telle quelle, ayant pour thème les amours et la conspiration de M. le marquis de Cinq-Mars, l'optique entière changera, et le même style fin, surfin, cette même mélopée abondante et souvent aqueuse vous paraîtront du Meyerbeer et du Verdi par la simple diminution du cadre et du sujet. Je prends un exemple : le chœur de la conjuration : *Sauvons le roi, la noblesse et la France,* avec ses gammes chromatiques ascendantes et descendantes des instrumens à cordes et qui sur le terrain et dans les conditions dont je parle entraîne l'auditoire et l'illusionne. Transportons à l'Opéra ce fameux vacarme, vous verrez la larve dramatique s'évanouir et vous n'aurez plus qu'une manière de cantique du père Lambillotte très mirifiquement orchestré selon la formule de Meyerbeer : *Sauvons le roi, la noblesse et la France, au nom du Sacré-Cœur !* Dieu me garde de médire des cantiques; il en est un au premier acte d'un mysticisme plein de douceur et d'émotion : De Thou et Cinq-Mars ouvrent un livre au hasard et croient y lire leur horoscope dans la légende de deux martyrs qui marchent au supplice appuyés l'un sur l'autre et dont le même tombeau recouvre les corps sanglans; la phrase qui se termine par un : « ainsi soit-il » d'onction toute résignée et chrétienne reparaît ensuite au dénoûment et projette son pathétique sur le fond sinistre du tableau. C'est tout ce que contient de remarquable cette entrée en matière, où se succèdent avec une monotonie désespérante les vieilles ritournelles de l'opéra italien, où l'éternelle cavatine à la *nuit resplendissante* prépare agréablement l'éternel duo des adieux. Le second acte, coupé en deux tableaux, n'offre guère plus d'intérêt musical. C'était Donizetti tout à l'heure, voici maintenant le tour de Meyerbeer : *Ah ! monsieur le grand écuyer, permettez que l'on vous salue !* Comment, lorsqu'il existe cette scène exquise des amis de Nevers s'empressant au-devant de Raoul, un homme de la valeur de M. Gounod consent-il à perdre son temps sur le même sujet? Patience, nous ne sommes pas au bout. Après la salutation des amis, nous aurons l'épisode de la conjuration, toujours comme dans *les Huguenots*. Cette conjuration mérite par exemple qu'on s'y arrête. La manière dont les auteurs du drame l'ont exposée nous ramène à l'enfance de l'art, si ce n'est plutôt à l'art de l'enfance. Le théâtre ainsi compris devient une suite incohérente de découpures. Plus de plan, d'agencement, ni de combinaisons,

plus l'ombre d'une idée; on taille à l'aveuglette en plein roman; ces scènes grossièrement détachées, on les écrit en prose, en vers plus souvent, parce que les mauvais vers sont plus faciles à faire et n'ont pas besoin, comme le dialogue parlé, qu'on les relève ici et là d'un mot d'esprit. Puis, cette besogne dûment accomplie, il ne reste plus qu'à se procurer un musicien. La conjuration de Cinq-Mars pousse entre le premier et le second acte sans que vous en connaissiez les tenans ni les aboutissans. Le héros adore sa princesse, le cardinal s'oppose à leurs amours, et quand Cinq-Mars commence à ne plus écouter que les conseils de sa présomption et de sa colère, il se trouve qu'une conjuration chauffe là juste à point comme un four chez le boulanger. « Dis donc, vicomte, sais-tu que, si le grand écuyer voulait entrer dans notre parti contre ce Richelieu que le ciel maudisse, nous pourrions espérer une prochaine victoire? » N'admirez-vous pas ce langage? On se croirait presque à Cluny, et penser qu'il y a des critiques qui prétendent que la tradition du bon vieux mélodrame s'en va! Le complot s'annonce donc sourdement, mais, avant qu'il éclate, on nous conduit faire un tour au pays du *Tendre*. La muse de l'auteur de *Philémon et Baucis* raffole de ces travestissemens archaïques. C'eût été bien telle aventure qu'un peu de bucolique ne trouvât place dans une pièce qui se passe au temps de l'*Astrée*. Le dommage est qu'on en ait trop mis même pour ceux qui se plaisent à ce genre de bagatelles renouvelées du noble jeu de l'oie. C'est décidément trop de *petits soins*, de *bonheur convoité*, les *billets doux* ont manqué leur entrée, et les *jolis vers* n'ayant point jugé à propos de figurer dans le texte du poème eussent agi plus sagement en se laissant oublier tout à fait.

> Muses, je chante, et j'ai près de moi Stésichore,
> Plaute, Horace, Ronsard, d'autres bergers encore.
> J'aime, et je suis Segrais, qu'on nomme aussi Tircis;
> Nous sommes sous un hêtre avec Virgile assis,
> Et cette chanson s'est de ma flûte envolée
> Pendant que mes troupeaux paissent dans la vallée,
> Et que du haut des cieux l'astre éclaire et conduit
> La descente sacrée et sombre de la nuit.

C'est le charme de cette musique d'éveiller en vous le souvenir des plus beaux vers. Je conseille aux esprits délicats de s'y laisser aller; ils passeront ainsi une soirée tout agréable à se réciter *Marion Delorme* et *le Groupe des Idylles*, tandis que le cor, la flûte, le hautbois et la clarinette de M. Gounod enchanteront les échos d'alentour.

Le troisième acte appartient à saint Hubert.

> Hallali! chasse superbe,
> Le cerf est couché dans l'herbe!

Récapitulons un peu; au premier acte, nous avons eu le duo des

adieux, comme dans la *Lucia;* au second, la conjuration et le bal, comme dans *les Huguenots;* au troisième, voici *la Partie de chasse d'Henri IV,* en attendant la prison du *Trovatore*, au quatrième. Impossible d'imaginer en fait de *poncif* quelque chose de mieux réussi, de plus complet. Dans une forêt où chasse la cour il y a nécessairement, à demi enfouie sous la verdure, une chapelle où l'on se fiance : *Ah! venez, que devant l'autel,* etc. Ce trio entre Cinq-Mars, la princesse et De Thou, chaleureusement traité à l'italienne avec force unissons, et vous rappelant le Verdi de *Nabucco,* est suivi d'un air de basse d'un bon style qu'entonne tragiquement le père Joseph; nous ne plaisantons pas, l'éminence grise en personne promenant à travers bois sa haine et ses fureurs, et terminant son prêche par ces paroles qui peuvent avoir du vrai, mais qu'un moine aussi intelligent que l'était François du Tremblay ne va point crier ainsi par-dessus les arbres de la forêt de Saint-Germain :

Toute grandeur est fragile
Que *nous* ne défendons pas;
Comme une idole aux bases d'argile
S'écroule un pouvoir dont *nous* sommes las.

Que veut dire ce *nous?* au nom de qui parle ce moine? d'où lui vient ce qu'il nous chante là? Est-ce que par hasard cette partition de *Cinq-Mars* contiendrait toute la question politique et cléricale du moment? Rapproché du chœur de la conjuration : *Sauvons le roi, la noblesse et la France, relevons le trône et l'autel!* ce quatrain naïf que je viens de citer l'indiquerait presque. Quoi qu'il en soit, le public n'a point répondu à l'invite. Au théâtre, il n'y a de bonne spéculation que celle qui repose sur l'intérêt du drame et de la musique. Le maniérisme de M. Gounod devait perdre à la longue beaucoup de ses avantages, et ses qualités plutôt acquises que virtuelles ont passé fleur aujourd'hui que certains secrets sont divulgués. On coquette avec le wagnérisme, on manipule systématiquement les dissonances, les retards harmoniques et autres produits chimiques sortis de l'officine du *Tanhäuser* et du *Lohengrin*, mais cette mélodie, cette harmonie à jet continu, toutes ces combinaisons qu'un génie individuel ne vivifie point s'usent bientôt, et l'heure vient où la nouveauté d'hier nous semble aussi démodée, aussi vieille et fanée que la cadence italienne. Le public est un Louis XIII, il a ses favoris, ses Cinq-Mars, qu'il comble, puis délaisse, ne livrant l'empire qu'aux seuls Richelieu, lesquels s'appellent en musique Rossini, Meyerbeer, Verdi, selon les temps.

L'exécution trahit l'état critique d'un théâtre mal en voie de formation. On sent que tous ces élémens ont été racolés à la hâte, ici et là. M. Dereims, — un ténor qui gasconne et chante de la gorge, — arrive de Bruxelles; Mlle Chevrier, la *première chanteuse,* quitte à peine l'école de Duprez, c'est dire sa jeunesse, son inexpérience et son insuffisance. Il

n'y a guère dans ce personnel que Mme Franck-Duvernoy qui sache son affaire, et celle-là joue Marion Delorme, un rôle de second plan dont elle trouve moyen de tirer parti en pailletant de sa belle voix brillante et déjà rompue aux vocalises des chansonnettes madrigalesques dignes du pays où M. Lecocq cueille sa *Marjolaine*. Mieux vaudrait aussi moins s'extasier à l'endroit de cette mise en scène d'un luxe banal, cossue, attifée, mais sans goût et sans art. Il se peut que le stock de soieries fût *très avantageux*: les costumes, taillés à grands fracas dans cette étoffe, n'habillent au demeurant que des comparses qui ne savent ni marcher, ni se tenir. Où diantre ces gentilshommes de la cour la plus raffinée ont-ils appris leur chevalerie? Vous voyez M. de Cinq-Mars accoster sa princesse le chapeau sur la tête. Point n'est besoin pourtant d'être un bien grand clerc en matière de galanterie pour se découvrir devant une femme, fût-ce en pleine forêt de Saint-Germain, et se souvenir que le vainqueur de Rocroy, un jour de pluie, descendait de son carrosse et, le chapeau à la main, faisait trois fois le tour de la place Royale en causant à la portière de Mlle de Lenclos.

Le Théâtre-Lyrique s'agite, et le hasard le mène, car franchement il n'est guère possible de découvrir une ligne de conduite dans ce qu'on nous montre et de se débrouiller au milieu de ces programmes qui vont se déroulant à perte de vue comme le catalogue de Leporello; des grands opéras, des opéras comiques et jusqu'à des opérettes, il y en a déjà dans les magasins de quoi sustenter le répertoire pendant plus de dix ans! Avec quel aplomb et quel remue-ménage on vous annonce tout cela! et l'administration supérieure, toute favorable, ajoute à la subvention un appoint généreux de 60,000 francs prélevé sur les bénéfices de l'Opéra. Peut-être, avant de se montrer si coulant dans la question des encouragemens et des récompenses, eût-il mieux valu attendre un peu les résultats. Sans doute *Paul et Virginie* est un très grand succès, mais de pareils coups de fortune ne prouvent rien, puisqu'ils se produisent en quelque sorte en dehors de l'économie du théâtre et par accident. M. Capoul, qui jouait Paul, et Mlle Cécile Ritter, qui joue Virginie, n'appartiennent pas au théâtre, ce sont des virtuoses de passage, des nomades engagés pour une suite de représentations et qui un beau jour disparaissent sans que le théâtre ait autrement bénéficié de leur présence et laissent le répertoire à la merci d'une troupe qu'on ne supporterait pas en province. J'en atteste ceux qui auront entre temps assisté à l'exécution de *Giralda*, d'*Oberon*, de *Martha*, du *Barbier de Seville*.

Prenons garde de n'encourager que le succès. Au lieu de se préoccuper de l'effort sincère et militant, il semble que notre sollicitude n'ait à se porter que sur la tentative qui réussit : nous récompensons la chance qui n'en a nul besoin et se suffit à elle-même, et l'initiative courageuse nous laisse froids. Que l'Odéon passe une année à ne jouer que

la Jeunesse de Louis XIV et l'année suivante à ne donner que *les Danichef*, personne au monde ne s'en soucie, pas même le bureau des beaux-arts, qui trouve assurément qu'un théâtre qui *fait de l'argent* répond par cela seul à toutes les stipulations de son cahier des charges. D'où il suit que, *Paul et Virginie* ayant fait de l'argent et beaucoup, il fallait nécessairement venir en aide au Théâtre-Lyrique et joindre un appoint de 60,000 francs au total de ses recettes pour bien l'encourager à persévérer dans ce beau régime des troupes médiocres et des pièces à spectacle montées avec des *étoiles* et en vue du seul succès d'argent. Nous ne reviendrons pas sur *Paul et Virginie;* tout le monde aujourd'hui connaît ce charmant ouvrage, illustration musicale exquise d'un chef-d'œuvre littéraire que M. Victor Massé semble avoir reproduit jusque dans ses défauts, qui sont, comme on sait, un peu de sensiblerie et de monotonie. Peut-être aussi conviendrait-il de reprocher à cette mise en scène son excès de couleur locale : M. Capoul, par exemple, sous sa feuille de latanier, nous a toujours paru d'un pittoresque bien enfantin; qu'un homme abordant la quarantaine figure un jouvenceau de seize ans, le théâtre se prête assez volontiers à ces jeux d'optique, mais il n'y faudrait point trop appuyer, car si rien en ce monde ne vaut la jeunesse, rien par contre n'est plus insupportable que l'afféterie, le maquillage et l'exagération de la jeunesse. Chacun connaît la légende de cette soubrette qui goûtait en cachette au flacon où sa maîtresse buvait l'élixir de jeunesse et qui un jour en ayant bu un coup de trop, au lieu de redevenir jeune, redevint bébé. C'est l'aventure de M. Capoul, cette jolie musique de Victor Massé l'a comme grisé d'eau de Jouvence, et le voilà jeune à l'excès, trop jeune pour sa voix, qui ne répond plus à l'air de son visage. Peut-être M. Capoul n'a-t-il en effet que seize ou dix-sept ans, ce qu'il y a de certain c'est que sa voix en a quarante bien sonnés. Tout l'art du chanteur, tout son artifice, consiste maintenant à dérober au public les défaillances d'un organe dont il ne s'agit que de mettre en valeur les derniers restes. De là une tension continue de l'être, un effort incessant vers le mélodrame; les veines du cou se gonflent, et le son, moins *émis,* moins *posé* que parlé, n'arrive au plein de sa puissance que dans tels effets épisodiques où cette voix vous tire des larmes sans que vous puissiez vous rendre compte de votre émotion. Ce n'est ni du chant ni de la parole, mais c'est alors du pathétique et du meilleur.

Mlle Ritter fait une agréable Virginie. On l'a choisie pour sa jeunesse et pour sa bonne grâce : comme vignette, c'est exquis, mais ce n'est qu'une vignette, et je crains que l'aimable enfant n'ait à regretter un jour de s'être ainsi prématurément embarquée. C'est quand Mlle Ritter abordera le répertoire qu'elle s'apercevra de l'erreur qu'elle a commise en se laissant interrompre au milieu de ses classes, alors qu'elle avait encore tant à apprendre. Rien de dangereux pour un dé-

but comme ces rôles faits à votre image; on y réussit à l'instant par son air de visage, par ses cheveux et toute sorte d'inexpériences adorables, de jolies choses dont le public s'émerveille cette fois et qu'il vous reprochera le lendemain, vous renvoyant à vos études. Christine Nilsson également ressemblait à la belle Ophélie; mais à l'époque où la brillante Suédoise quitta le Théâtre-Lyrique pour l'Opéra, elle avait déjà pris rang parmi les cantatrices, chanté la Reine de la nuit et pouvait se permettre une folle escapade, qu'elle a d'ailleurs fièrement réparée depuis; ceux qui l'ont entendue dans *Lohengrin* peuvent le dire. Trois mois se sont à peine écoulés, et déjà la distribution de *Paul et Virginie* a perdu son plus vif attrait. Aujourd'hui M. Capoul est à Londres, et c'est M. Engel qui lui succède. M. Engel possède une voix de ténor *blanche* et petite et par momens point trop désagréable. En revanche, il prononce mal, joue de façon gauche et n'a pas l'air de se douter de l'art du chant. Vous verrez aussi qu'avant peu Mlle Ritter sera remplacée par quelque jolie transfuge de l'opérette; il n'importe, la pièce est lancée, et tout va pour le mieux, puisque le public ne se plaint pas et que l'administration supérieure, loin de traiter un tel système comme il le mérite, ne trouve point assez d'éloges et de récompenses à lui décerner.

Parlons maintenant du *Timbre d'argent*, ou plutôt parlons de M. Saint-Saëns, car la représentation d'un ouvrage dramatique ne saurait jamais être qu'un épisode dans la carrière d'un symphoniste si invétéré. Il y a en musique, comme en littérature, des écrivains et des hommes de théâtre, ce qui ne signifie pas le moins du monde que les talens doivent subir certaines lois de délimitation qu'il plairait trop souvent au vulgaire de leur imposer. Vigny, Musset, dans le passé; dans le présent, Jules Sandeau, Octave Feuillet, ne sont point ce qu'on appelle des tempéramens de théâtre, et cela ne les empêche pas d'avoir donné des œuvres qui resteront à la scène; d'autre part, vous en citeriez quelques-uns qui, à l'exemple de Dumas fils, tout en restant fidèles à leur nature, savent être aux momens perdus des écrivains de race. En musique, même chassé-croisé, avec cette différence qu'ici l'émulation tendra plutôt de l'orchestre à la scène, et que pour vingt compositeurs s'évertuant à faire jouer des opéras, nous n'en aurons pas deux s'efforçant de passer du théâtre à la symphonie. C'est que le théâtre réalise en somme tout ce qu'un musicien peut rêver comme effets, et qu'il est en outre parmi nous aujourd'hui le plus puissant moyen de fortune. Étonnez-vous ensuite que des artistes tels que M. Saint-Saëns veuillent en tâter, dussent-ils même ne s'y point établir à demeure. Il faut que l'ascendant soit en vérité bien impérieux pour qu'on se décide à traverser de semblables épreuves, toujours et si cruellement recommençantes, et qu'un musicien dont le nom s'impose à toutes les sociétés symphoniques de la France et de l'Allemagne se résigne à rompre avec ses habitudes, à batailler sans trêve ni merci, et contre les préjugés et la

malveillance des gens, et contre une forme qui le gêne et que souvent il désapprouve.

L'épreuve, cette fois, n'aura pas moins pris de dix ans, ce qu'a duré le siége de Troie. Tant de démarches, de brigues, et pour quel résultat, justes dieux, pour quel poème! A quelles extrémités nos musiciens en sont-ils réduits et de quoi se nourrissent les hommes de troupe, si les chefs de colonne se doivent contenter de pareils ragoûts! Qu'on imagine de vieux restes de *Faust*, de *la Peau de chagrin* et des *Contes fantastiques*, un arlequin de Goethe, de Balzac, d'Hoffmann, réchauffé, roussi et graillonné, une diablerie d'ombres chinoises avec le dénoûment de *Victorine ou la Nuit porte conseil*, servi au dessert en manière de pièce montée. Ce bienheureux dénoûment de *Victorine*, il a tant traîné, tant peiné sur les planches! Une action s'engage, se lie, file son nœud, puis, quand il s'agit de conclure, l'auteur vous dit ou vous chante : C'était un rêve! Une gentille ouvrière, à la veille d'épouser un brave garçon d'ouvrier comme elle, se couche la tête pleine d'idées romanesques; tous les diables bleus, roses et verts de la fortune lui trottinent par la cervelle, le travail et sa servitude l'obsèdent; ce qu'elle veut, c'est vivre et ne plus lutter. Un jeune duc se présente, la nippe, l'installe : hôtel, bijoux, promenades au bois en calèche à huit ressorts; la noce dure ce qu'elle peut, puis le noble seigneur passe à d'autres distractions et se dérobe. La pauvre cigale de se sentir fort dépourvue, l'aigre bise commence à souffler, vient la misère; derrière elle, la honte, l'escroquerie, le suicide. A ce moment du drame, on frappe à la porte, la jolie fillette se réveille, secoue son mauvais rêve et n'a que le temps de s'habiller et de vite courir épouser Marcel, l'honnête ouvrier. Remplacez la femme par un homme, au lieu de Victorine la fleuriste, prenez l'étudiant Conrad, vous aurez *le Timbre d'argent*, car il est bien convenu qu'au théâtre on ne se donne plus désormais la peine d'inventer rien; c'est assez de retaper le vieux et d'en faire du neuf au moyen d'un certain clinquant fantasmagorique rapporté de l'étranger. Mesurons un peu le chemin parcouru depuis vingt-cinq ans dans cette seule province de la littérature où la musique dramatique puise sa vie. Tandis que Scribe et ceux de son école s'ingéniaient à créer des motifs, les *librettistes* d'à présent sont devenus de simples traducteurs à la journée.

> Trois mois entiers ensemble nous passâmes,
> Lûmes beaucoup et rien n'imaginâmes.

Ces vers de Voltaire vous diront le secret des collaborations actuelles, où l'on se met à deux, à trois, pour travailler sur la pensée d'autrui. « Il travailla toute sa vie sur le vers français, » écrivait La Harpe, parlant de Boileau; les auteurs en question usent leur vie à travailler sur Shakspeare, sur Goethe et sur Hoffmann, à mettre en opéras *Faust, Hamlet, Roméo et Juliette*, et les *Contes fantastiques*, et c'est

avec les rognures et les écorniflures, c'est avec la limaille de ces chefs-d'œuvre ainsi travestis et mutilés, qu'ils fabriquent ensuite leurs œuvres originales. Cette pièce du *Timbre d'argent*, par exemple, ne se compose que de souvenirs et de morceaux ressoudés.

Vieux galons de Rousseau, défroque de Voltaire.

Il y a là le fantôme d'*Hamlet*, le diable *qui mène le bal*, et cet étudiant sempiternel qui vend son âme pour les beaux yeux d'une danseuse. Et le timbre d'argent, que j'oublie, talisman classique sans lequel une bonne féerie ne saurait exister, et qui vient tout à souhait pour rattacher la Gaîté nouvelle à l'ancienne où fut jadis représenté *le Pied de Mouton*. Ce timbre, vraiment incomparable, frappez dessus, et vos désirs seront réalisés; oui, mais à l'instant même un être cher à votre cœur périra, car le diable se réserve le contre-coup absolument comme le Samiel du *Freischütz*, qui, sur douze balles, en garde trois pour lui. Cependant Conrad veut sa danseuse; il est aimé pourtant, ce jeune maniaque, et d'une jolie fille qui ne demande qu'à l'épouser et le rendre heureux; mais l'irrésistible attrait de sa danseuse le fascine, il frappe donc sur le timbre, et le père de sa fiancée tombe foudroyé. A dater de ce moment commence à se dérouler une série de scènes aboutissant à des situations toujours prévues. Quand l'orgie et la bacchanale ont mené leur train, on nous offre un petit tableau de famille; enfin Conrad, effrayé, repentant, cherche à rentrer dans la paix du ménage; l'enfer une fois évoqué partout le réclame, jusqu'à ce que le malheureux héros, trouvant bon de mettre fin à cet assommant vagabondage à travers tous les chemins battus du mélodrame, se décide à briser son timbre comme Robert brise son rameau, et à s'éveiller de son cauchemar comme Victorine.

A la place de M. Saint-Saëns, il me semble que j'eusse mieux aimé traiter un tel sujet en symphonie. Peut-être le musicien aura-t-il craint de tomber dans les erremens de la *Symphonie fantastique*, ce qui n'était éviter une ornière que pour se laisser glisser dans une autre. Est-ce bien sûr d'ailleurs que cet opéra du *Timbre d'argent* ne soit point une symphonie? Ce qu'on peut dire, c'est qu'une main exercée et puissante y gouverne partout l'orchestre, et que les défaillances, lorsqu'il s'en rencontre, n'affectent jamais l'instrumentation. Du côté de la mélodie, il n'en va certes pas de même. A chaque instant, vous vous heurtez à des vulgarités, à des bouts de phrase qu'on croirait empruntés au répertoire de l'opérette: chose étrange chez un esprit si peu enclin aux concessions, et qui pencherait plutôt vers l'obscur et le tourmenté! Tout s'explique pourtant par le procédé technique du compositeur. Après s'être plongé à fond dans la recherche de l'absolu instrumental, l'idée lui vient tout à coup d'éclairer un peu la matière et de faire comme qui dirait une politesse aux honnêtes gens en leur servant un motif à leur guise. Que ce

motif soit ensuite ce qu'il voudra, le musicien ne s'en occupe guère. Il prend au hasard ce qui se présente : autant s'offrent à lui de mélodies, autant il en saisit, quitte à les lâcher toutes, excepté une qui se trouve très souvent être la plus banale et la seule par là capable de bien répondre à son intention. J'ai noté ainsi dans la seconde partie du *Déluge*, un des ouvrages les mieux réussis de M. Saint-Saëns, le plus remarquable assurément de ses oratorios sous le rapport de l'*orchestration*, j'ai noté, dis-je, une phrase échappée de la partition de *la Fille Angot* et si obsédante que je me suis demandé s'il n'y aurait pas moyen de lui donner la volée comme au corbeau de l'arche, en la priant de ne pas revenir. On n'échappe point à la loi des milieux. Deux influences également contagieuses règnent sur notre époque musicale : il y a la fièvre de l'opérette et la folie de l'orchestre. Tous en sont atteints; mais, Dieu merci, tous n'en meurent pas, plusieurs même en vivent et fort habilement, corrigeant un mal par l'autre. Le bon public, qui veut être amusé, leur crie : « Passez-moi la mélodie, et je vous passerai la symphonie. » La mélodie! cette chose qu'on méprise et qui plaît tant au petit monde, où la trouver? Jadis c'était sur le Pont-Neuf, aujourd'hui on va faire un tour aux Folies-Dramatiques. Qu'importe que ce soit du Lecocq ou de l'Hervé, que cela vienne de *la Fille Angot* ou du *Petit-Faust*, pourvu que cela chante et se trémousse, l'artiste n'est pas responsable du mauvais goût de la foule, et quand vous réclamez de lui cette drogue en renom, il va chez le marchand du coin plutôt que de la composer, ce qui serait en désaccord avec sa conscience.

J'imagine que tel doit être le cas de M. Saint-Saëns; dans certains épisodes de son opéra, celui qui nous représente la loge de la Fiammetta par exemple, cette musique facile, coulante, toute en surface, déroge aux habitudes de l'écrivain, c'est de la négligence voulue. Quelques-uns ont attribué ces lacunes à des variations de style que la simple question de temps expliquerait; chacun sait en effet les nombreuses transformations par lesquelles a passé cet ouvrage écrit depuis environ dix ans et toujours ballotté entre l'Opéra-Comique et le Théâtre-Lyrique. Néanmoins, si j'avais à me prononcer sur ces disparates d'autant plus étranges chez un musicien si haut monté en conviction, j'en accuserais d'abord le poème. La meilleure manière de réussir à traiter son sujet c'est d'y croire; comment croire aux hallucinations d'un cauchemar, peindre au sérieux des ombres chinoises et leur donner couleur de vérité? Le Scaramouche d'une pièce de Tieck s'écrie à propos de la scène du spectacle dans *Hamlet :* « Avouez pourtant que voilà qui est bizarre; nous sommes, nous, les spectateurs, et j'aperçois sur le théâtre d'autres spectateurs pour lesquels on joue aussi la comédie! » Cela ressemble en effet à ces boules d'ivoire enchevêtrées les unes dans les autres, une première se creuse pour en contenir une seconde, laquelle en renferme

une troisième et ainsi de suite. Quand, au premier acte du *Timbre d'argent*, le diable évoque l'apparition de Circé, comment puis-je croire à cette évocation, sachant d'avance que ce diable et cette Circé ne sont pas même des figures de théâtre et n'appartiennent qu'au songe? Or ce que moi spectateur je me refuse à croire, pourquoi l'auteur le croirait-il, et de quel droit lui demanderais-je d'être convaincu dans ce qu'il me raconte d'un pareil sujet? Goethe, écrivant le prologue de *Faust*, fait dire à son directeur de théâtre : « Plongez à pleine main dans le vrai de la vie humaine; c'est là qu'est la manière d'être intéressant. » Le fantastique compris comme le comprend en poésie l'auteur de *Faust*, en musique l'auteur du *Freischütz*, ce fantastique-là peut être mis au théâtre, car il plonge à pleine main dans le vrai de la vie humaine; mais on n'habille pas en personnages de tragédie ou d'opéra les illusions d'un cerveau malade, et lorsqu'un musicien comme M. Saint-Saëns flotte au milieu de ce vide et s'y laisse aller à la dérive, incertain, défiant, changeant de gamme à tout moment, je n'éprouve aucun regret à lui reprocher ses torts et ses méprises, parce que je sais qu'il ne s'agit que d'une aventure dont pas un ne se fût mieux tiré, et que l'auteur de la *Danse macabre* et du *Déluge* ne lâche pas ainsi ses convictions.

Nous avons un Théâtre-Italien; c'est peut-être invraisemblable ce que j'annonce là, mais on n'argumente point contre un fait qui s'affirme par de belles et bonnes recettes bien sonnantes. « Je marche, donc je suis. » Or le Théâtre-Italien marche, il a de vrais chanteurs, une vraie troupe, un public empressé, chaleureux et capable, comme autrefois, de s'affectionner à la maison. Que ne peut le génie d'un maître? Ce Théâtre-Italien, — tout moderne et viable, — sera sorti de la *Messe* de Verdi. Teresa Stolz, la Waldmann et Masini, qui l'an passé vinrent l'inaugurer, avaient, on s'en souvient, formé le trio de la première heure. Cet hiver, nous tenons l'Albani, Masini nous reste, et nous avons un baryton à la hauteur du répertoire. Ceux qui doutent encore n'ont qu'à aller entendre la *Lucia*, *Rigoletto*, la *Sonnambula*, *les Puritains*. Masini n'est pas un Tamberlick, il n'entraînera point une salle entière en disant : *Morrò, ma vendicato*, il ne soulèvera pas d'un coup dans le public de ces élans irrésistibles d'enthousiasme qui vous empêchent de juger un chanteur, mais il vous charmera toujours. Si compétent que vous soyez, il vous satisfait; vous discuterez avec lui sur l'expression qu'il croit être la vraie, mais vous ne nierez jamais qu'il sache l'orthographe; il parle sa langue correctement, comme le font Delaunay ou Coquelin : c'est un artiste, il a toutes les qualités d'un ténor délicieux et constitué pour durer longtemps. « On m'assure que vous êtes un grand chanteur; eh bien, monsieur, chantez-moi une gamme que je voie d'abord si vous possédez l'instrument capable d'exécuter tout ce qu'il veut; ensuite vous me direz un air, et c'est alors votre âme que j'écouterai. » Ce mot de Tosi en 1740 demeure

éternellement vrai, et s'il nous semble aujourd'hui le plus bel éloge en l'honneur de Masini, on le prendrait au contraire comme une épigramme sévère à l'adresse de Mlle Albani, la virtuose du moment et la fée aux recettes. Mais les plus belles ovations ne font rien à l'affaire, et puisqu'il faut toujours que la critique reprenne ses droits, autant vaut s'expliquer tout de suite. Au Théâtre-Italien, comme au Théâtre-Français, comme partout, le mal est dans la profonde ignorance du public. Quel contrôle attendre d'une assemblée qui ne s'y connaît pas? A la rue Richelieu, la voix chaude et vibrante d'une Sarah Bernhardt, l'accentuation puissante et sonore d'un Mounet-Sully, vont souvent suffire pour donner je ne sais quelle fausse apparence de poésie à des vers plats et détestables, et c'est encore cette simple fascination du timbre qui dans le théâtre du chant par excellence, à Ventadour, donnera le change sur la valeur d'une cantatrice. Il y a chez l'Albani l'étoffe d'une belle voix, il n'y a point une voix faite et capable de tout chanter. Elle a des notes pures, justes, cristallines, adorablement jeunes surtout; mais ce ne sont que des notes isolées, dont elle use et abuse à tout propos, des notes qu'elle ne lâche plus quand une fois elle les tient. Poser une phrase, en dessiner le contour musical, est un art qu'elle ignore complétement. Ni rhythme, ni mesure, ni proportion, une manière de vocaliser déplorable, toujours sautillante, une succession ininterrompue de *staccati* qui finit par vous agacer. Il faut que cette éducation ait été négligée dans le principe. On aura voulu paraître avant d'être, chose, hélas! trop fréquente en ce temps de fleurs hâtives et de fruits prématurés. Initiée aux secrets du style et du chant large, elle eût peut-être atteint aux résultats les plus splendides; telle qu'elle est, froide et brillante comme l'acier, elle obtient des effets de virtuosité pure et simple, et qui ne prouvent rien. L'expression peut varier selon le goût et le tempérament de l'artiste, mais les valeurs veulent être respectées; qu'on chante fort ou *piano*, plus lentement ou plus vite, les proportions doivent être maintenues, les mots ont droit à leur place, « il faut, ainsi que jadis écrivait M. Villemain, que ce que vous dites soit de langue humaine. » Mettons que ce que nous chante aujourd'hui Mlle Albani soit de langue d'oiseau et tâchons, après avoir fait nos réserves, d'imiter le public, qui très galamment s'y laisse prendre.

Voltaire parle d'une princesse *malencontreuse* qui fut sa vie durant prisonnière d'un nécromancien. La *Françoise de Rimini* de M. Thomas n'est pas encore sortie du royaume des idées que déjà les bruits les plus extravagans circulent sur son compte. A croire ce que les chroniqueurs nous débitent, cette princesse malencontreuse ne songerait qu'à s'évader de l'Opéra pour aller, grâce aux sortiléges du nécroman Thomas, figurer à Londres sous les traits de la blonde Nilsson. Il est certain qu'après l'aventure de son *Hamlet*, dont la belle Suédoise dans Ophélie fit tout le succès, l'auteur du *Caïd* et de *Mina* doit singulièrement aimer

à caresser un pareil rêve. L'Ophélie de Shakspeare et la Francesca de l'épisode dantesque sont deux personnes ne se ressemblant guère; mais qui a joué l'une peut bien jouer l'autre, et comme l'important est de réussir, il va de soi qu'on doublerait ses chances en couvrant la marchandise d'un de ces noms de cantatrice qui font des miracles et changent en or pur le plomb le plus vil. Sans prendre la peine de discuter ces bruits au fond desquels il n'y a peut-être rien de vrai, du moins est-il permis de déplorer à leur sujet cette manie dont les musiciens d'aujourd'hui sont travaillés et qui consiste à ne savoir jamais se contenter des artistes qu'un théâtre met à leur disposition. Qu'un Meyerbeer ait eu trop souvent de ces caprices, on le regrette; mais ce n'est pas une raison pour qu'un tel abus se produise sur tous les degrés de l'échelle. D'ailleurs est-ce qu'au temps des Nourrit, des Levasseur et des Falcon, Meyerbeer réclamait des *étoiles?* Avec qui furent montés *les Huguenots*, sinon avec les chanteurs ordinaires? Le mal aujourd'hui vient des directeurs qui ne savent pas se montrer intraitables, peut-être parce qu'ils ne se sentent point, eux, sans reproche. Ayez donc une troupe solide, homogène, et moquez-vous du reste. Renforcé de deux ou trois sujets, l'ensemble de l'Opéra pourrait devenir excellent; pour le moment il y a des vides : M. Faure n'est pas remplacé, et dans *Robert le Diable* l'absence d'un Bertram, d'un Levasseur, se fait trop remarquer. Mais du côté des femmes, Mlle Krauss conduit haut la main le répertoire; elle s'impose, marche en tête, et les autres n'ont qu'à la suivre. Je ne sache pas qu'avant de donner à l'Opéra son *Roi de Lahore*, qu'on répète à cette heure, M. Massenet ait demandé d'avoir pour ténor M. Nicolini et la Patti pour soprano. C'est tout simplement Mlle de Reszké, une pensionnaire de la maison, qui chante le rôle comme elle chantait hier la Juive et comme elle chantera demain Valentine. Pourquoi dès lors les autres bouderaient-ils à cet ordinaire, pourquoi ce dont le répertoire et les jeunes se contentent ne suffirait-il pas aux vétérans?

La reprise de *Robert le Diable* aura presque subvenu seule cet hiver à l'étonnante fortune de l'Opéra. Ainsi se trouve reconstitué dans la nouvelle salle à peu près tout le répertoire. Il n'y manque plus maintenant que *l'Africaine* et *la Muette*, décidément reléguée à l'écart comme ayant trop servi aux fanfaronnes démonstrations de 1870. On se souvient du piteux état de délabrement où le chef-d'œuvre de Meyerbeer avait fini par tomber rue Le Peletier; les décors, effacés, râpés, élimés, suaient la misère : les costumes fripés montraient la tache d'huile, et l'exécution était à l'avenant : chœurs, orchestre, chanteurs battaient la campagne, chacun tirant de son côté, et quels mouvemens! un éternel *ralentando* avec des soubresauts spasmodiques de dormeur éveillé. Ce que vous perceviez n'avait plus de sens, ces notes, voletant, tourbillonnant dans le vide à vos oreilles, ne vous semblaient plus que les molécules désagrégées de la partition, et le public, toujours facile et corvéable à

merci, ne manifestait point d'impatience, répondant à ceux qui se plaignaient trop fort : « Cela pourrait aller plus mal, et d'ailleurs, puisque tout change en ce bas monde, peut-être bien que cela aussi changera. » Il n'aura fallu rien moins que l'incendie pour amener la fin d'un pareil état de choses, et c'est en ce sens que les pires catastrophes ont parfois du bon. *Robert le Diable* revit aujourd'hui d'une vie nouvelle; vous ne le reconnaîtriez pas : la musique profite à son tour des splendeurs de cette mise en scène. Étouffée jadis sous la poussière et les décombres, elle emprunte aux circonstances une sorte de merveilleux rajeunissement. Les passages démodés se perdent dans le mouvement, et l'éclat de la fête et les beautés du troisième acte et du cinquième gagnent à la magnificence du spectacle. Du côté de l'exécution comme pour le matériel, tout est reconstitué; l'émulation va de l'un à l'autre, c'est à qui ne commettra pas de faute, et Gabrielle Krauss fait une Alice rayonnante d'inspiration. — A quelques jours de distance, j'ai revu *le Prophète*, également remis à la scène avec pompe, et je m'y suis fort ennuyé. Cette partition éclate de beautés, l'acte de la cathédrale est peut-être la page la plus splendide que Meyerbeer ait écrite; mais ces beautés sont plus musicales que dramatiques, elles sont *d'ordre spécifique*, comme dirait un Allemand. Si l'on excepte cette grande figure de la mère égarée dans une cohue d'imbéciles et de sacripans, ce drame-là n'a rien d'humain. C'est du spectacle pour le spectacle, et souvent aussi de la musique pour la musique. Mérimée a cent fois raison; au théâtre, il n'y a que l'anecdote qui compte. La Saint-Barthélemy même ne suffirait point pour nous intéresser si les personnages qui se détachent sur le fond du tableau, — Valentine, Raoul, Saint-Bris, Nevers, Marcel, la reine Marguerite, — ne vivaient d'une vie personnelle, idéale à la fois et réelle, intense et typique. Mais qui voulez-vous qui s'intéresse à ces querelles de burgraves et d'anabaptistes? Ce Jean de Leyde, à qui trois corbeaux de passage viennent souffler aux oreilles qu'il est le fils de Dieu, n'est qu'un niais dont la momerie vous assomme et dont le ridicule contrarie à chaque instant le caractère imposant et superbe des situations. Entre ce héros burlesque et tout ce solennel symphonique, il n'y a pas de proportion, c'est trop de cérémonial pour un pareil sire. La seule figure sympathique reste donc Fidès; comme ces *Pieta* de Michel-Ange, qui pourraient servir de caryatides à l'entablement d'un édifice, la mère de Jean de Leyde porte tout l'opéra sur ses épaules. Au temps de Pauline Viardot, c'était ainsi. Je ne crois pas que Meyerbeer ait jamais pris mesure plus exacte, plus savante, d'une cantatrice; tout ce que cette organisation géniale avait de particulier, d'exceptionnel, fut merveilleusement utilisé; quant aux résultats obtenus, demandez-en le souvenir à ceux qui assistèrent aux premières représentations du *Prophète*, et n'ont pu oublier ni le relief sculptural imprimé à l'ensemble du rôle, ni l'expression partout juste et sincère du senti-

ment musical. Le malheur veut que la plupart du temps ces rôles disparaissent avec la grande artiste sur le patron de laquelle ils furent créés, et comme ils sont le ressort ouvrier de l'exécution, eux partis, tout se détraque. On ne badine point avec le sublime : ôtez à Fidès son caractère épique, ramenez le type à des proportions vulgaires, et vous avez une bonne femme qui loue des chaises dans une église. La Fidès du moment ne vaut ni plus ni moins que ses devancières : telle était Mme Gueymard, telle est Mlle Bloch, point d'art, de chaleur, d'émotion : une leçon apprise et répétée sans conviction, la routine du théâtre pure et simple. Depuis environ dix ans qu'elle est à l'Opéra, Mlle Bloch n'a jamais progressé. Elle y reste. les contraltos sont rares : *sint ut sunt*.

Il s'en rencontre pourtant, et le Théâtre-Lyrique en possède un. Le succès de Mme Engalli dans *Paul et Virginie* ne nous aveugle pas sur ses défauts; là encore il y a une voix, disons mieux, un tissu vocal qui, le travail aidant, pourrait arriver à quelque chose. Les sons graves ont de la force, mais sans ampleur, et déjà commencent à s'érailler par la violence de l'émission; le médium est faible, l'attaque de la note incertaine, l'accent manque. On s'imagine que le grand secret d'imprimer de l'accent à la phrase consiste à pousser vigoureusement la voix en dehors. Cela s'appelle faire la grosse voix et n'a rien de commun avec l'accent, qui, loin d'exiger tant d'efforts, trouve moyen de marquer sa trace dans les *pianissimo* les plus estompés, les plus nuageux. La voix de Mme Engalli pèche aussi par le timbre, défaut bien regrettable chez un contralto; mais le timbre c'est le don, c'est le charme. On peut être un très grand chanteur et n'avoir qu'une voix d'un timbre ordinaire. Tamberlick n'avait pas ce don et compte cependant parmi les illustres; d'autre part, Masini, qui n'est point un Tamberlick, trouve dans son timbre un moyen de souveraine séduction. Tout ceci n'empêche pas Mme Engalli de chanter délicieusement sa chanson de *Paul et Virginie*. Même détachée de la partition et de son milieu pittoresque, cette charmante mélodie conserve sa fraîcheur poétique. Je l'entendais l'autre soir succéder à des strophes de Victor Hugo et de Musset : rien de plus harmonieux que ce motif imprégné des parfums de la savane flottant ainsi et gazouillant dans une atmosphère encore toute vibrante du rhythme des beaux vers : chanson d'oiseau dans une nuit de mai. Qu'un ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, homme de goût et d'esprit, ait chez lui la Comédie et l'Opéra, on ne saurait s'en étonner : mais dans ces sortes de réunions, il n'y a pas seulement ceux qui écoutent, il y a aussi ceux qui viennent pour rendre hommage au maître et à la maîtresse de la maison, et c'est de ce côté qu'il faut maintenant regarder au ministère de l'instruction publique, terrain de conciliation où tous les partis se rencontrent.

F. DE LAGENEVAIS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 avril 1877.

La politique du jour est féconde en surprises. Surprise dans les affaires orientales par la précipitation des événemens! surprise à Berlin par l'éclipse momentanée de M. de Bismarck en pleine crise diplomatique de l'Europe! Ainsi les coups de théâtre se succèdent, l'un jeté brusquement comme une énigme à la curiosité universelle, l'autre mettant plus que jamais à nu le trouble de la politique générale, dévoilant dans sa gravité la situation du moment.

Autrefois lord Palmerston parlait avec sa liberté humoristique de ces printemps qui débutent comme des lions prêts à se déchaîner. Le cours des choses semble nous ramener à un de ces printemps; celui-ci débute à peine, et de tout ce qu'on a fait récemment, de ce qu'on a eu l'intention de faire pour la paix, de ce voyage accompli le mois dernier avec une certaine ostentation par le général Ignatief à la recherche d'un acte de conciliation européenne, voilà ce qui reste : une déception, peut-être un préliminaire de guerre sous la forme d'un protocole inutile, menacé déjà d'être emporté par les événemens avant d'avoir été une réalité sérieuse. C'est en effet l'étrange fortune de ce malheureux protocole du 31 mars, si péniblement conquis, de n'avoir été qu'un grand espoir, de n'avoir eu une certaine importance qu'avant d'être connu, tant qu'on travaillait à le mettre au monde, et de s'être pour ainsi dire évanoui dans son insignifiance ou son inefficacité le jour où il a été connu. Jusqu'au dernier moment, il a pu être considéré comme un gage de paix, comme l'expression laborieusement combinée de l'accord de l'Europe, et les peines mêmes qu'il coûtait entretenaient la confiance. Lorsqu'il a été divulgué avec les supplémens et les commentaires, on s'est aperçu aussitôt que la diplomatie s'était donné beaucoup de mouvement pour une médiocre victoire, qu'il n'y avait rien de changé, que la situation en un mot restait ce qu'elle était, — avec cette aggravation

qui résulte toujours d'un grand effort infructueux. Par le fait, le protocole du 31 mars, manifestation de bonne volonté assurément, mais en même temps œuvre contradictoire d'une diplomatie embarrassée et incohérente, n'aura été qu'une démonstration vaine, un expédient bon tout au plus à clore par une apparence de dénoûment une négociation inextricable, à pallier le conflit des politiques en laissant la carrière ouverte à l'imprévu.

Maintenir l'action commune telle qu'elle a été à peu près établie dans la conférence de Constantinople, organiser la pression morale sur la Porte ottomane sans la réduire à une résistance d'orgueil national, garantir dès ce moment la paix par le désarmement de la Turquie et de la Russie, prévenir les conflits séparés par l'affirmation nouvelle du caractère européen de la question d'Orient, c'était là évidemment l'objet de cette négociation poursuivie pendant plus d'un mois. Qu'a-t-on fait cependant? Le protocole du 31 mars répond sans doute jusqu'à un certain point à la pensée commune. Les puissances « reconnaissent que le moyen le plus sûr d'atteindre le but qu'elles se sont proposé est de maintenir avant tout l'entente si heureusement établie entre elles et d'affirmer de nouveau ensemble l'intérêt commun qu'elles prennent à l'amélioration du sort des populations chrétiennes de la Turquie. » Elles attestent immédiatement cette pensée d'action collective en engageant la Turquie à se hâter de signer la paix avec le Montenegro comme elle l'a signée avec la Serbie, fût-ce au prix d'une concession de territoire. Elles invitent la Porte à désarmer, « à profiter de l'apaisement actuel pour appliquer avec énergie les mesures destinées à apporter à la condition des populations chrétiennes l'amélioration effective unanimement réclamée comme indispensable à la tranquillité de l'Europe... » Elles rappellent ces réformes que la Porte n'a point refusé d'accepter, « sauf à les appliquer elle-même. » Enfin les puissances, en maintenant leur droit de veiller à la façon dont les promesses du gouvernement ottoman seront exécutées, se réservent, si leur espoir était encore une fois déçu, « d'aviser en commun aux moyens qu'elles jugeront les plus propres à assurer le bien-être des populations chrétiennes et les intérêts de la paix générale. » Jusque-là le protocole du 31 mars n'a rien que d'inoffensif et de pacifique. C'est une sorte d'acte conservatoire accompli par des puissances civilisées; mais voici le supplément, le terrible post-scriptum où se cache toujours la véritable pensée.

Le post-scriptum significatif ou plutôt les post-scriptum de l'acte du 31 mars, ce sont les déclarations qui l'accompagnent. Au moment où l'on croit tout fini survient aussitôt la Russie commentant le protocole, prenant une position avancée dans l'œuvre collective, déclarant pour sa part d'une manière impérieuse qu'elle ne pourra consentir à désarmer qu'à des conditions dont elle est juge : si la paix avec le Montenegro est

d'abord conclue, si la Porte accepte les conseils de l'Europe et entreprend sérieusement les réformes mentionnées dans le protocole, si elle envoie à Saint-Pétersbourg un délégué spécial pour traiter du désarmement, si des massacres pareils à ceux qui ont ensanglanté la Bulgarie ne se renouvellent pas. La phrase est curieuse et trop évidemment elliptique pour n'être pas calculée, car la diplomatie russe est la plus habile à manier la langue française. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que la Russie reprend par sa déclaration tout ce qu'elle semble accorder par le protocole. L'Angleterre, de son côté, tient a bien constater qu'elle n'a donné sa signature que dans l'intérêt de la paix européenne, « que dans le cas où le but qu'on s'est proposé ne serait pas atteint, notamment le désarmement réciproque de la Russie et de la Turquie et la conclusion de la paix entre les deux puissances, le protocole serait considéré comme nul et non avenu. » En d'autres termes, la Russie déclare que, si les conditions qu'elle met en avant dans son interprétation du protocole ne se réalisent pas, elle garde toute liberté, même la liberté de la guerre. L'Angleterre déclare à son tour que, si la paix n'est pas maintenue, le protocole cesse d'avoir sa raison d'être et n'existe plus. Rien n'est plus évident, la diplomatie n'a pas pu se dissimuler que ce qu'elle avait l'air de faire d'une main, elle le défaisait de l'autre; elle s'est donné la satisfaction d'une tentative inutile.

Qu'en est-il résulté? A peine le protocole et les annexes qui le complètent ont-ils été mis au jour, l'incohérence a éclaté. Entre la Russie s'armant de la délibération nouvelle de l'Europe, allant de l'avant comme si rien n'était, et l'Angleterre se retranchant dans sa réserve, la Porte a résisté. Elle a visiblement résisté moins au protocole lui-même qu'aux interprétations, aux significations hautaines de la Russie. Atteinte dans ses intérêts d'indépendance comme dans son orgueil, à demi rassurée ou éclairée par la discordance évidente des politiques, elle a pu tout refuser, et ce qu'on a fait pour la paix est peut-être ce qui a le plus servi à précipiter la guerre en fermant la dernière issue de négociation, en laissant Turcs et Russes en présence devant l'Europe attentive, déconcertée et inquiète. Voilà où nous en sommes! La diplomatie n'a peut-être pas fait une brillante campagne, et ce n'est pas la première fois qu'elle n'aura pas réussi à faire tomber les armes des mains de ceux qui ont envie de s'en servir; ce n'est pas non plus la première fois qu'elle se sera engagée sans trop savoir où elle allait.

La vérité est que, par le caractère qu'elle a pris depuis six mois surtout, cette question d'Orient est devenue une impossibilité, et qu'au point où en sont arrivées les choses dans ces derniers temps, le protocole du 31 mars ne pouvait plus aboutir, parce qu'on est en dehors de la réalité, parce qu'on s'est accoutumé à traiter de la Turquie sans les Turcs. Assurément, les Turcs sont souvent un étrange embarras, ils don-

nent à l'Europe toute sorte de griefs par leurs banqueroutes, par l'anarchie et l'impuissance de leur administration, par les misères des populations chrétiennes placées sous leur domination, par les massacres, offensans pour l'humanité et pour la civilisation, qu'ils ont laissé s'accomplir. Ils légitiment toutes les sévérités et les réclamations, qui ne leur sont pas épargnées; mais enfin ces Turcs existent, on n'a pas trouvé encore le moyen de les supprimer. Même avec leurs vices de décadence, ils ont gardé une vieille séve qui s'est déployée récemment dans la guerre comme dans la diplomatie; ils ont tenu tête à toutes les difficultés, à toutes les agressions, et, comme si l'excès du mal était pour eux un stimulant salutaire, les Turcs les plus éclairés sont aujourd'hui les premiers à sentir, à reconnaître la pressante nécessité de réformes profondes dans l'empire. Ce parlement qui est réuni à Constantinople, et où il y a eu déjà des manifestations de talens imprévus, ce parlement, fût-il une création un peu factice, n'est pas moins un symptôme de ces velléités réformatrices. Toute la question pour l'Occident est de savoir si la meilleure politique est d'aider moralement, pacifiquement à ce travail de réorganisation qui avec le temps peut devenir une solution, ou de procéder par les armes, par les « moyens coercitifs, » par les occupations militaires. Ce qui serait dans tous les cas la plus dangereuse, la plus inefficace des politiques, ce serait de reconnaître que l'intégrité indépendante de l'empire ottoman est un intérêt européen, et de se laisser aller à un système incessant d'interventions qui finirait par détruire cette intégrité, qui n'aurait d'autre résultat que d'irriter le sentiment national ottoman, d'aggraver sans profit les crises intérieures de la Turquie.

Certes par lui-même le protocole du 31 mars n'a rien que le gouvernement ottoman ne pût accepter; il n'a d'autre inconvénient que d'être l'expression de cette politique qui conduit à la guerre ou à des tentatives stériles. Qu'on réfléchisse un peu cependant, qu'on examine dans quelle position on place parfois les Turcs. — On leur demande de se hâter de conclure la paix avec le Montenegro, et en même temps on encourage les résistances, les prétentions, les revendications territoriales du Montenegro! On veut que les Turcs accomplissent des réformes, et c'est l'exigence la plus légitime; mais dans quel pays a-t-on vu les réformes s'accomplir ainsi instantanément, à volonté, sans le secours du temps et sans d'immenses efforts? Exiger que la Porte fasse en quelques jours, en quelques mois ce que les autres mettent des années à faire, c'est vouloir l'impossible. — On veut que la Turquie dé-arme au plus vite, qu'elle donne l'exemple, qu'elle envoie à Saint-Pétersbourg un ambassadeur extraordinaire pour solliciter le désarmement de la Russie. Que peut-on lui répondre cependant lorsqu'elle fait observer que depuis deux ans elle est obligée de faire face aux insurrections et aux guerres

fomentées contre sa sûreté, qu'elle est tristement réduite à s'épuiser dans ces armemens qu'on lui reproche et qui ne sont qu'une nécessité de défense, qu'elle n'a point donné quant à elle le moindre prétexte à la Russie de déployer des forces militaires si démesurées sur le Pruth? Peut-on bien sérieusement s'étonner que, menacée et assaillie de toutes parts, la Porte ne sente pas l'obligation particulière d'envoyer à Pétersbourg un ambassadeur spécial pour se mettre aux pieds du tsar et solliciter humblement la *démobilisation* de l'armée de Kichenef?

Chose étrange! dans toutes ces complications accumulées, au milieu de ces orages soulevés contre son pouvoir, la Turquie a presque toujours pour elle le droit, les traités, la légalité internationale, même la raison politique: elle se borne à se défendre. Rigoureusement elle est fondée dans ses résistances. Est-ce à dire qu'elle ait été bien inspirée en refusant toute satisfaction à l'Europe, en déclinant ce protocole qui était une dernière chance de paix? Non, sans doute. Les Turcs peuvent avoir jusqu'à un certain point le droit pour eux; ils ont contre eux ces excès, ces violences, ces massacres, qui les livrent à l'animadversion du monde civilisé, qui sont une cause perpétuelle de trouble en Europe, et c'est dans leur intérêt bien entendu, par une inspiration de bonne politique, qu'ils auraient dû au moins laisser entre les mains des puissances un dernier moyen de détourner la crise. Ils ne l'ont pas fait, ils ont répondu par cette circulaire qui vient de paraître, où ils témoignent une résolution qui après tout n'est pas sans noblesse : « Ils sentent, disent-ils, qu'ils luttent pour leur existence! » Et maintenant que va-t-il arriver? Y a-t-il place encore pour une suprême négociation? Elle serait possible sans doute s'il n'y avait toujours ce désarmement qui a été le grand écueil. Le secret des événemens n'est plus à Constantinople ni à Londres : il est à Saint-Pétersbourg, où s'agite la redoutable question de la paix et de la guerre, où va éclater d'une heure à l'autre le dernier mot de ces menaçantes complications.

Que les Turcs, par leurs résistances, aient contribué à préparer et à précipiter le dénoûment, nous le voulons bien. La Russie, pour sa part, ne peut s'y méprendre: c'est elle surtout qui a conduit la crise au point extrême où elle est; c'est par la déclaration dont elle a accompagné le dernier protocole qu'elle a rendu tout impossible; c'est sur elle que va peser la responsabilité des déchaînemens de la guerre. Les raisons ne lui manquent pas sans doute; elle est libre de colorer ses résolutions de prétextes plus ou moins sérieux, plus ou moins spécieux. — Elle ne peut pas rester sous le coup d'un échec diplomatique; après avoir rassemblé une nombreuse et vaillante armée, elle ne peut la rappeler ou la dissoudre sans avoir obtenu une satisfaction suffisante. C'est une affaire d'honneur militaire et d'orgueil national. Soit; mais cette situation, qui donc l'a créée? qui donc a obligé la Russie à s'avancer jusqu'à ce point

où elle ne croit plus pouvoir reculer? Si la Russie a voulu simplement se mettre en mesure de limiter, d'atténuer les crises de l'Orient, il n'y a aucun déshonneur à s'arrêter; si elle s'est proposé dès le premier jour d'aller jusqu'à la guerre, à quoi servaient ces négociations poursuivies sous toutes les formes? Ces négociations n'ont pu évidemment laisser à la Russie cette illusion qu'elle serait l'exécutrice des volontés de l'Europe, la mandataire armée de l'intérêt européen. La vérité éclate de toutes parts. L'Angleterre n'a pas caché ses inquiétudes, elle les a consignées dans la déclaration par laquelle elle a voulu, elle aussi, interpréter le protocole, et si dans le cours des négociations elle s'est laissé entraîner parfois au-delà des limites habituelles de sa politique, c'est justement pour retenir la Russie, pour détourner l'appel aux armes, l'explosion militaire. L'Italie elle-même a tenu à déclarer comme l'Angleterre que le protocole ne garderait toute sa valeur que dans le cas où l'entente entre les puissances serait maintenue. Si les autres gouvernemens n'ont pas fait des déclarations identiques, ils avaient absolument la même pensée, ils ne pouvaient avoir l'intention de donner un passeport d'entrée en campagne. Pour une action pacifique, la Russie peut compter sur tout le monde, sur cet accord européen qu'elle invoque; pour la guerre, elle reste seule, c'est évident : elle ne représente plus ni l'Europe, ni la conférence de Constantinople, ni l'accord des six puissances, ni même l'alliance des trois empereurs, elle n'est que la mandataire de sa propre politique qu'elle va porter au bout de l'épée sur les Balkans ou ailleurs, au risque d'inquiéter tout le monde.

Assurément nous ne doutons pas des sentimens élevés du souverain de la Russie. L'empereur Alexandre était sincère lorsqu'il répétait il y a quelque temps à l'ambassadeur d'Italie, M. Nigra : « Pas d'annexions, pas de conquêtes! » Ce qu'il désire, assure-t-il, ce qu'il croit avoir le droit d'obtenir, « c'est que l'on mette fin à la condition intolérable des chrétiens des provinces turques, que les bienfaits de la civilisation et d'une administration équitable soient assurés aux populations qui ont en commun, avec les chrétiens du reste de l'Europe, le lien des croyances religieuses, et qu'ainsi l'on fasse disparaître une cause permanente de troubles en Orient aussi bien que d'inquiétudes et de périls en Europe... » C'est un beau programme, sur lequel il n'y a pas, que nous sachions, de dissidence; mais comment ce programme sera-t-il réalisé? Sera-ce par la guerre, par les occupations militaires? Est-ce qu'on a jamais vu la réforme d'un pays s'accomplir par des procédés de ce genre, par autorité de justice étrangère? Et puis enfin le danger de ces entreprises est toujours dans ce qu'elles ont d'indéfini, d'arbitrairement illimité, et l'empereur Alexandre se flattait peut-être d'une dernière illusion lorsque dans sa conversation avec M. Nigra il disait : « Sur

ce point, je puis vous assurer que, si je suis forcé d'entrer, je saurai sortir. » L'empereur Alexandre peut être sûr de ses intentions, il n'est pas sûr des événemens dont l'éclat d'un conflit peut donner le signal. Le fait est que si, à ce moment extrême où nous sommes, avant l'heure fatale, une dernière inspiration de prudence ne prévaut pas à Saint-Pétersbourg, la guerre semble inévitable en Orient, et avec la guerre en Orient, c'est l'imprévu pour tout le monde. La France, quant à elle, sans se séparer du reste de l'Europe, sans s'isoler, est heureusement dispensée de toute action directe. Si elle s'intéresse à cette cause, que la Russie compromet peut-être en croyant la servir, elle s'intéresse encore plus à la paix. Elle est pour la paix quand même, et, au milieu de toutes ces complications qui commencent ou qui continuent, elle n'a d'autre rôle que de suivre les événemens en spectatrice attentive, recueillie, libre d'engagemens et de liens.

C'est dans ce tourbillon cependant qu'a éclaté tout à coup le bruit le plus inattendu, le mieux fait pour retentir en Europe même au milieu des préoccupations du protocole et des dernières péripéties des affaires d'Orient. M. de Bismarck quittait le pouvoir et venait de remettre sa démission à l'empereur Guillaume! Le prince-chancelier ne demandait qu'à s'en aller détendre ses nerfs irrités dans la solitude de Varzin, cherchant le repos des travaux accomplis, l'oubli des déboires essuyés, des oppositions de la cour et de la ville! Le coup de théâtre était complet. La veille encore M. de Bismarck allait au *Reichstag*, où il prenait la parole. Il recevait les marques de la plus courtoise déférence de son souverain, qui allait le visiter chez lui et lui porter ses complimens pour l'anniversaire de sa naissance. Le lendemain on ne parlait que de la retraite, de la démission du tout-puissant ministre, et ce bruit a fait aussitôt le tour du monde.

Que s'était-il donc passé? Cette résolution de quitter au moins momentanément le pouvoir a pu avoir bien des causes apparentes ou intimes. Que le chancelier ait mis en avant sa santé altérée, il n'y aurait rien d'extraordinaire après les quinze ans qu'il vient de passer; mais ce n'est pas tout. Évidemment, même pour un ministre qui donne des provinces, des royaumes, une couronne impériale, tout n'est pas rose dans la politique, et M. de Bismarck n'est pas plus qu'un autre à l'abri des oppositions, des luttes secrètes qui se mêlent parfois aux difficultés plus sérieuses de l'œuvre publique.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. de Bismarck a pu s'apercevoir qu'il ne jouit pas d'une faveur complète jusque dans l'intimité de la famille impériale, et qu'il a pu entendre murmurer à son oreille le nom de Wallenstein. L'homme d'ailleurs n'est pas commode et ne prend guère souci de désarmer les hostilités. Il a les inconvéniens de la force, il est implacable parfois même à l'égard des personnages les mieux vus à la

cour. Il a poursuivi le comte d'Arnim avec acharnement, jusqu'au-delà des limites de la persécution permise, jusqu'à produire une réaction de sympathie en faveur de l'ancien ambassadeur à Paris. Tout récemment, M. de Bismarck est entré en lutte avec un autre homme, le chef de l'amirauté, le général Stosch, qui jouit d'une sérieuse estime pour les soins qu'il a donnés à la création de la marine allemande. Le chancelier, dans un moment d'irritation, a pris à partie le général Stosch publiquement, en plein parlement; mais cette fois il avait affaire à un homme qui a lui-même une rare vigueur de caractère et qui a de plus l'avantage de posséder toute la faveur de l'empereur, du prince impérial. Le chancelier a dû céder, il a eu l'amertume de sentir une borne à sa volonté. Peut-être aussi les dernières élections lui ont-elles révélé une situation générale, parlementaire, qui ne laisse pas d'être difficile, où ne se retrouve plus le même empressement à lui obéir. Par sa politique religieuse, par ses procédés, par ses habitudes dictatoriales, il s'est fait des adversaires dont l'hostilité n'est pas de nature à ébranler sa position ni à obscurcir sa popularité, mais qui s'accroissent en nombre et qui peuvent lui créer des embarras, le contraindre à des luttes pénibles. N'y a-t-il pas enfin d'autres causes moins connues, tenant à la crise du moment, à l'état diplomatique de l'Europe, à des combinaisons dont le chancelier a seul le secret? C'est possible, tout est possible.

Toujours est-il qu'on a d'abord parlé de la retraite du premier ministre allemand, puis la retraite est devenue un simple congé de quelques mois, pendant lequel M. de Bismarck garde son rang officiel, sa position, le contre-seing de chancelier, et laisse tout au plus ses fonctions les plus actives à quelques lieutenans, M. de Camphausen, M. de Bulow. L'imbroglio ministériel de Berlin a fini à la satisfaction de tout le monde. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'au premier instant les journaux allemands, ayant sans doute la vue un peu troublée, se sont figuré que la retraite ou le congé de M. de Bismarck excitait des mouvemens particuliers d'opinion en France. Les journaux allemands se sont trompés. L'opinion française ne s'est pour le moment ni réjouie, ni émue des résolutions du chancelier de Berlin. Elle a certes le devoir de s'intéresser à un aussi éminent personnage, surtout pour être toujours fixé sur ce qu'il fait, sur ce qu'il peut préparer, même sur les paroles qu'il laisse échapper quelquefois, probablement pour qu'elles soient répétées. Il en est de la fausse retraite de M. de Bismarck comme de la crise d'Orient. La France d'aujourd'hui n'a d'autre souci que de s'instruire à ce spectacle des affaires contemporaines et de tâcher d'éviter les fautes qu'on lui a si souvent reprochées. Elle les a payées assez cher pour avoir le droit d'en faire son profit.

Le sentiment intime de la France est là, et ce serait une étrange confusion de prendre pour l'opinion du pays le bruit des partis ex-

trêmes s'efforçant de représenter leurs fantaisies comme l'expression de la politique nationale. Que des catholiques peu éclairés, peu attentifs à ce qui se passe autour d'eux, tentent des démarches auprès de M. le ministre des affaires étrangères et adressent des pétitions aux chambres, à M. le président de la république, pour demander qu'on aille au secours du saint-père, prisonnier, comme on sait, dans le Vatican, c'est une manifestation sans écho. Elle n'est pas sans danger, puisqu'elle peut prêter et qu'elle prête effectivement aux interprétations les plus perfides hors de la France; mais enfin elle répond si peu à l'intérêt public, aux plus évidentes nécessités du moment, qu'elle ne risque guère d'affecter la direction de nos affaires, l'intégrité de nos relations. Ce qui est à désirer c'est qu'entre ces rêves surannés et les excentricités radicales déguisées sous une couleur républicaine, tous les hommes sensés qui veulent une république possible mettent leurs efforts à maintenir une politique nationale de prévoyance, de recueillement, de lente préparation, la seule conforme au sentiment profond et aux intérêts de la France.

La république, pour devenir un régime régulier et définitif, a besoin de se préserver de bien des dangers que lui créent ses amis encore plus que ses ennemis. Elle n'est point sans être entourée d'un certain nombre de ces difficultés auxquelles M. Jules Simon, revenant d'Italie, faisait récemment allusion dans un entretien avec le conseil municipal de Marseille. Une de ses faiblesses est cette manie d'innovations et de réformes improvisées dont les républicains les mieux intentionnés ne se défendent pas toujours, et qui a déjà produit tant de propositions. C'est assurément une pensée très juste que de vouloir fortifier les services publics, de se mettre à la recherche des progrès possibles dans les finances, dans l'administration, dans l'organisation de la justice ou de l'armée. Il faudrait seulement prendre garde de ne pas confondre les fantaisies avec le progrès, et une certaine agitation prétentieuse avec l'activité réformatrice.

Puisqu'on a déjà touché à tant de choses, la diplomatie ne pouvait être oubliée. Le sénat a eu en effet, il y a quelque temps, à s'occuper d'une proposition qui avait pour objet de réorganiser notre représentation extérieure par l'unification du service consulaire et du service diplomatique. Pour cette fois, — il est vrai que c'était au sénat, — M. le ministre des affaires étrangères et M. le comte de Saint-Vallier réussissaient à détourner une prise en considération qui n'aurait conduit à rien ou qui aurait tout compliqué. De la proposition sénatoriale, il n'est resté que cette pensée, qu'il pouvait y avoir quelque chose à faire pour relever la représentation extérieure de la France par la sévérité dans le recrutement du personnel diplomatique. C'est justement pour examiner cette délicate question que M. le duc Decazes, délivré de la commission

sénatoriale, s'est empressé de nommer une commission extra-parlementaire où il s'est fait un devoir d'appeler à côté d'hommes d'expérience, comme M. le comte de Viel-Castel, M. le comte de Saint-Vallier, M. de Clercq, les sénateurs et les députés qui s'étaient signalés par leur zèle réformateur. Voilà donc une commission nouvelle qui s'est mise à l'œuvre depuis deux mois et qui paraît avoir produit jusqu'ici ce que produisent bien des commissions, — un programme respectable et peut-être chimérique! Elle propose d'établir à l'entrée de la carrière, comme condition d'admissibilité, une multitude d'examens oraux ou écrits : examens sur les langues anglaise et allemande, examens sur l'histoire diplomatique de 1648 à 1873, sur le droit international, sur les affaires commerciales, sur les questions contentieuses, sur la constitution politique de tous les états. La commission propose bien d'autres choses encore, des garanties contre la faveur, des encouragemens sous forme de primes à l'étude des langues, l'institution de jurys d'examen, des concours pour l'admission au surnumérariat, etc. Que résultera-t-il sérieusement de tout cela? Se rend-on bien compte de ce qui peut renouveler et fortifier la représentation de la France dans le monde?

Évidemment c'était une idée fausse de prétendre commencer cette réforme par l'unification du service diplomatique et du service consulaire. Malgré les points de contact qui existent entre les deux services, quoiqu'un chef de légation ne doive rien ignorer des intérêts commerciaux et qu'un consul puisse être appelé par une circonstance exceptionnelle à un rôle politique, les carrières sont différentes et supposent des aptitudes distinctes. Les confondre, ce serait les dénaturer et les compromettre toutes les deux, comme l'a dit justement M. le comte de Saint-Vallier; ce serait surtout pousser les consuls à sortir de leur sphère, à se transformer incessamment en agens politiques. Cette idée a été fort heureusement écartée. Restent les examens distincts qui devront être la condition d'admissibilité dans le service diplomatique comme dans le service consulaire.

Rien de plus naturel et de plus utile à coup sûr que de constater la capacité de ceux qui ont l'ambition d'entrer dans les grandes carrières de l'état. Rien de mieux que de demander à des jeunes gens de savoir l'anglais, l'allemand, de connaître le droit international, l'histoire de leur pays et des autres pays. Ces conditions ne sont pas nouvelles, elles sont inscrites dans plus d'un règlement, et si on veut les rajeunir, les étendre ou les fortifier, ce ne sont pas les chefs intelligens chargés de diriger nos affaires étrangères qui s'y opposeront. L'illusion serait d'attacher trop d'importance ou une importance trop exclusive à ces examens multipliés et véritablement démesurés qu'on propose, à tous ces procédés qui ne servent qu'à faire un mandarinat. Un jeune homme peut être fort capable de répondre à des questions sur le droit ou sur l'histoire, de subir toutes

les épreuves orales ou écrites et n'avoir qu'une médiocre aptitude diplomatique. Un homme peut être hors d'état de passer par un concours et être un diplomate de premier ordre. M. de Bismarck en citait, il y a quelque temps, un exemple en parlant d'un général qu'il avait fait ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Les examens ne donnent ni le tact, ni la finesse d'observation, ni l'art de traiter avec les hommes, ni l'usage du monde dont un diplomate a besoin sur ces divers théâtres de la société européenne où il est appelé à servir son pays. Des examens, tant qu'on voudra, pourvu qu'on ne les étende pas démesurément, et qu'on ne mette pas tout dans une épreuve écrite ou orale. En réalité, la question est plus compliquée qu'on ne le croit, et ceux qui se plaisent à tracer de si vastes programmes seraient souvent assez embarrassés pour subir eux-mêmes les épreuves qu'ils veulent imposer aux autres. Ils n'ont peut-être pas une compétence bien avérée pour entreprendre la réforme de notre diplomatie, pour fixer les conditions de la carrière.

Ce qu'il y a d'assez curieux en effet, c'est que dans cette commission nommée par M. le duc Decazes pour la réorganisation des services diplomatiques, un des membres les plus difficiles, les plus sévères, est M. Antonin Proust, un jeune député républicain qui a la spécialité des affaires étrangères; c'est le diplomate du parti, qui s'occupe des questions extérieures, et qui veut que la république soit bien représentée. L'ambition est certes des plus légitimes, et M. Antonin Proust, qui passe pour un esprit distingué, est homme à ne pas rester en chemin. Il a besoin seulement en vérité d'acquérir une certaine expérience des affaires diplomatiques. Ses connaissances risqueraient peut-être de se trouver en défaut dans un examen, au moins si l'on en juge par un livre qu'il a récemment publié sur *M. de Bismarck et sa correspondance,* S'il n'y avait que les lettres du prince chancelier, tout serait pour le mieux. Malheureusement M. Antonin Proust a cru devoir ajouter un commentaire à cette correspondance d'un accent si original, et dans ce commentaire il traite vraiment avec un peu de légèreté les événemens les plus connus de l'histoire contemporaine. M. Antonin Proust ne se borne pas seulement à dénaturer quelquefois les noms des personnages étrangers, il est un peu brouillé avec les dates. Il fait remonter la guerre d'Orient à 1851; il place à la même époque une mission du comte Orlof à Vienne, et une interpellation du comte Schwerin sur les relations de la Prusse avec la « coalition anglo-française. » Il conduit M. de Nesselrode au congrès de Paris, où il n'a jamais paru. Ces méprises pourraient passer pour de simples inadvertances s'il n'y avait dans ce livre une explication de la guerre de Crimée, plus singulière encore que tout le reste. Sait-on le secret de cette guerre? C'est bien simple, au dire de l'auteur. « Le tsar avait offert au cabinet anglais *de s'attribuer* le protectorat de la Moldo-Valachie, de la Bulgarie et de la Serbie, en lui laissant

le soin de chercher une compensation en Égypte et même dans l'île de Candie. L'Angleterre s'était montrée disposée à accepter cette convention, qui paraissait d'une exécution d'autant plus facile que la Russie avait toute raison de croire que l'Autriche ne s'y opposerait pas... lorsque le gouvernement de la France intervint. » Ainsi, à part les amphibologies de langage, tout s'explique : l'empereur Nicolas propose le démembrement de l'empire ottoman, l'Angleterre est prête à accepter, sur ce paraît « l'homme de décembre, » etc. Et voilà comment on écrit l'histoire! M. Antonin Proust n'a qu'à consulter son collègue M. le comte de Saint-Vallier, qui pourra l'éclairer. Nos jeunes attachés subiront les examens qu'on leur imposera, soit : ils ne reculeront pas devant les épreuves orales ou écrites; mais qui examinera ceux qui ont l'ambition si bien justifiée de travailler à la réorganisation des services diplomatiques et qui se sont si studieusement préparés à cette mission?

CH. DE MAZADE.

REVUE DRAMATIQUE.

THÉATRE DE L'ODÉON. — *L'Hetman*, drame en cinq actes et en vers, de M. Paul Déroulède.

Le drame que M. Paul Déroulède a fait représenter récemment à l'Odéon se rapporte d'une manière très étroite par l'inspiration fondamentale à ses précédentes publications, et nous sommes heureux qu'il nous soit une occasion toute naturelle d'ajouter notre part de louanges au concert flatteur qui a déjà salué les *Chants du soldat*. Depuis la date sinistre qui a commencé pour notre pays une situation si pénible, il n'y a pas eu d'œuvres mieux faites pour bien mériter de l'opinion que les deux petits volumes de chants lyriques où le jeune poète a mis toutes ses ardeurs de néophyte guerrier et toutes les vivacités de ses haines patriotiques. La place qu'il s'est acquise aurait dû, ce semble, lui être vivement disputée; il n'en a rien été cependant, et M. Déroulède reste jusqu'à présent l'unique chantre du patriotisme que nos revers aient eu le privilége d'inspirer.

Si jamais désastre national sembla fait pour tirer du fond des cœurs et des âmes les plus fortes expressions de la douleur et de l'amertume, c'était bien celui que nous avons subi il y a six ans; qui donc alors nous expliquera cette disette poétique? Est-ce que les talens auraient disparu de ce pays qui en fut toujours si prodigue? Non, notre littérature n'a pas cessé d'être fertile, et il est même remarquable qu'elle a produit depuis nos revers plus d'œuvres de mérite qu'elle n'en produisait sous la dernière période dans un égal nombre d'années;

seulement il est non moins remarquable que ces œuvres ne portent pas plus la trace de nos nouvelles préoccupations que si elles avaient été écrites à une époque qui n'eût connu ni l'invasion, ni la défaite. On dit que la littérature est toujours l'expression des mœurs régnantes; il est possible qu'il en soit ainsi pour notre littérature actuelle, bien qu'il nous plaise parfois d'espérer le contraire; ce qui est tout à fait certain, c'est qu'elle n'est en rien le reflet de notre situation nationale. Voilà en tout cas qui est bien fait pour donner un vigoureux démenti à cette opinion matérialiste qui veut que le génie soit la résultante des besoins moraux d'une époque, et que les circonstances aient le pouvoir d'enfanter les hommes nécessaires à toute situation donnée. Eh bien, mais il me semble que, si les circonstances sont aussi intelligentes qu'une certaine école prétend qu'elles sont puissantes, elles ont dû sentir la nécessité d'un poète qui vînt retracer en caractères ineffaçables le souvenir des douleurs de la patrie, ranimer l'espérance dans les âmes abattues, et rappeler les cœurs au bienfait de la pénitence. Elles nous devaient pour le moins un Béranger : pourquoi ne nous l'ont-elles pas donné? Pourquoi? parce que, pour faire un poète, il faut un certain atôme irréductible, d'une simplicité toute divine, que toutes les circonstances sont incapables de créer, et parce que le vent qui sème ces atômes dans le monde souffle quand et où il veut, et que nous ne savons ni d'où il vient, ni où il va.

A défaut des chansons d'un nouveau Béranger, c'est encore beaucoup que nous ayons ces *Chants du soldat,* où M. Déroulède a donné l'essor aux douleurs de la défaite, qui, jusqu'à lui, n'avaient été racontées et décrites que dans le langage de la vile prose. On les pourrait souhaiter parfois plus amples et plus soutenus; on ne pourrait les désirer plus sincères et plus vifs. De courtes inspirations, brusques, pétulantes, un peu fébriles, comme un essaim d'oiseaux à leur premier vol, enivrés de leur début dans l'espace, et cependant n'allant, dans cet essai de leurs ailes, ni trop haut ni trop loin pour perdre de vue le nid protecteur. Échappées toutes vibrantes d'un jeune cœur, elles en ont bien les caractères. La guerre a surpris l'auteur à l'improviste, et il y a porté, avec toutes les aimables préoccupations de son âme qui s'éveillait au bonheur et de son intelligence qui s'ouvrait aux plaisirs de l'art, cette charmante véhémence de sentimens, cet étonnement révolté, et cette outrance d'indignation que ne manquent jamais de produire sur un jeune homme noblement doué les terribles réalités de notre triste monde, parmi lesquelles il n'en est pas de plus odieuse que la guerre. Plus prompt au courroux qu'à la tristesse, comme le voulait son âge, il invective plus qu'il ne pleure, espère encore plus qu'il ne regrette; l'abattement n'a pas de place dans ses chants. La gaîté inséparable d'un jeune sang circule dans ses vers, tempérant ses colères d'amusante raillerie, ou illuminant d'une fantaisie rapide le sombre sujet qui fait

l'objet fixe de son effort. De tous ces jolis chants, il n'en est, pour ainsi dire, pas un qui ne porte avec lui l'acte de naissance de leur auteur, les plus gais comme les plus sérieux, *la Belle fille* comme la pièce *Au Docteur Dolbeau*, *Enthousiasme* comme *A ma Mère*, *De profundis* comme les remercîmens à la Belgique hospitalière, mais dans tous se fait sentir en même temps un accent de vrai poète destiné à survivre à ce premier feu de la jeunesse. Deux ou trois de ses petits tableaux de guerre en particulier sont, dans leur précision bien entendue, d'un art auquel la maturité ne pourrait rien ajouter. Quelle terrible aventure par exemple que celle de ce bataillon de zouaves détaché pour enlever une batterie prussienne, qui réussit à sa tâche après y avoir péri presque tout entier, et dont les derniers survivans, lorsqu'ils reviennent à leur poste avec leur trophée si chèrement conquis, entendent pour toute réponse aux joyeuses clameurs par lesquelles ils annoncent leur arrivée le *Wer da* d'une sentinelle prussienne! Il n'y a pas d'œuvre vantée de Detaille ou de Neuville où l'horreur de la dernière guerre soit plus complètement renfermée que dans cette petite toile aux proportions si judicieusement étroites.

Les deux petits volumes de chants lyriques publiés par M. Déroulède ont chacun leur inspiration et leur but propres. Les *Chants du soldat* sont consacrés aux souvenirs de la défaite, les *Nouveaux Chants du soldat* à l'espérance et à la préparation de l'avenir désiré, mais un même sentiment général fait l'âme des deux volumes, et ce sentiment est excellent. C'est à juste titre que, voulant parler de la patrie, le jeune poète l'a identifiée avec le soldat. Le soldat est en effet le vrai patriote, non-seulement parce qu'il est armé pour la défense commune, mais surtout parce que les circonstances n'ont laissé qu'à lui seul aujourd'hui le désintéressement nécessaire pour représenter la grande idée de la patrie. Au milieu de notre déchirement politique et social, lui seul ne connaît rien et ne doit rien connaître de nos divisions; au milieu de nos luttes d'intérêts, lui seul ne réclame et n'a rien à réclamer pour lui; dans une société où chacun ne relève que de soi, lui seul connaît et pratique l'obéissance. Qui dit patrie dit unité, et où trouver une autre image de l'unité nationale que chez l'homme dont les préoccupations se rapportent exclusivement au salut commun, qui n'a d'autres ennemis que ceux de tous, et pour qui les triomphes successifs de nos partis les uns sur les autres ne sont ni des victoires ni des défaites? L'ambition de l'homme de parti, l'âpreté au gain du paysan, la subtilité sophistique du journaliste et de l'homme de lettres, les préoccupations mercenaires de l'ouvrier des villes, sont vices inconnus au soldat, et ne serait-ce que parce qu'il échappe à ces tares que M. Déroulède a justement reprochées en plus d'un passage de ses chants aux diverses fractions de notre société, il mériterait d'être considéré comme le représentant le plus parfait de la patrie.

Fort du légitime succès de ses *Chants du soldat,* M. Déroulède a cherché, pour la noble idée dont il a fait sans partage la préoccupation de son âme, un cadre plus vaste. Il a voulu pour elle cette contagion de l'enthousiasme qui naît et se propage si rapidement partout où les hommes assemblés forment cette chaîne électrique qui peut faire circuler instantanément la moindre étincelle échappée d'un cerveau d'orateur ou d'un cœur de poète, et il s'est adressé au théâtre. L'intention est excellente; nous permettra-t-il cependant de lui dire qu'à notre avis il s'est trompé dans son choix et que la forme qui convient par-dessus tout à la propagande patriotique qui est le but de ses efforts, c'est celle-là précisément à laquelle il a eu recours tout d'abord : la forme lyrique. Il y a des formes très différentes de patriotisme, et celui qui est ressenti par la très grande majorité des hommes en tout pays offre peu de ressemblance avec ce patriotisme réfléchi et austère, accepté comme mobile unique de conduite et règle fixe de la vie, qui est celui du grand politique et du grand chef d'état. Le premier de ces patriotismes, celui de tout le monde, est un sentiment de nature sublime, mais intermittent et de durée rapide; tout enthousiasme et tout élan, il vole et bondit plus volontiers qu'il ne marche; le dogmatisme le déconcerte ou l'alanguit, la controverse le mécontente ou le refroidit; il lui faut des paroles ailées, et c'est pourquoi de courtes chansons qui se logent aisément dans le souvenir, qui se propagent en un instant de la bouche qui les récite à l'oreille qui les écoute, en présentent une plus fidèle image et en servent mieux les intérêts qu'une œuvre dramatique forcément alourdie de toutes les passions de la chair et du sang.

Le théâtre en effet vit de passions, et c'est pourquoi le patriotisme sous sa forme pure, le patriotisme sans alliage, se prête mal et s'est toujours mal prêté aux conditions de l'art dramatique. Quand il est porté à son plus haut degré, c'est, il est vrai, une passion d'une énergie sans égale; mais comme son premier triomphe est précisément de refouler et d'éteindre tous les autres sentimens, le théâtre s'en accommode difficilement. L'histoire est pleine d'épisodes où l'on voit le patriotisme arrivé à ce plus grand des triomphes; qu'est-ce que le théâtre a jamais fait cependant de ces épisodes en apparence si dramatiques? Le sujet de Junius Brutus n'a jamais produit rien qui vaille, et celui de Caton n'a fourni qu'une tragédie assez froide à Addison. Le sujet même de Jeanne d'Arc, si attendrissant et si pathétique par le contraste qui s'établit naturellement entre la faiblesse de l'héroïne et la grandeur de l'œuvre accomplie, semblerait devoir faire exception, et cependant le seul poète qui en ait tiré un parti heureux a été obligé d'en souiller la pureté par cet alliage que le théâtre réclame impérieusement. La meilleure preuve que de tels sujets échappent au théâtre, c'est que jamais les maîtres véritables n'ont eu la fantaisie de s'en emparer, ce qu'ils auraient fait, croyez-le bien, si ce bon jugement qui est toujours insépa-

rable du génie ne les avait avertis qu'ils résistaient aux conditions de la scène.

Si le théâtre s'accommode mal du patriotisme sans mélange, en revanche il s'accommode merveilleusement de sa lutte avec les autres passions, le théâtre entier de Corneille et nombre d'œuvres éminentes chez tous les poètes de tous les pays et de tous les temps sont là pour le prouver; mais les difficultés sont grandes pour le poète qui tente une pareille entreprise. Il ne suffit pas, pour constituer un tel drame, d'établir un contraste entre la préférence de la nature et la préférence de la raison. Puisqu'il doit y avoir lutte, il faut qu'elle soit assez sérieuse pour coûter à celui qu'elle déchire toute l'énergie de son âme et tout le sang de son cœur. Si le triomphe du devoir est certain par cela seul qu'il est le parti le plus noble, le drame se trouvera supprimé, et le plus beau dénoûment laissera froid. La grandeur de ce triomphe ne peut et ne doit se mesurer que par le degré de résistance de la nature, cette résistance doit donc être poussée jusqu'à l'entier épuisement des passions ou des instincts d'où elle tire son énergie. Un père qui sacrifie sa fille à première sommation de la destinée, un amant qui sacrifie sa maîtresse à première injonction du devoir sont incontestablement dignes d'être admirés et applaudis comme des personnages d'un jugement sain et droit, qui ont eu nettement conscience de la détermination la plus vertueuse, la plus conforme au bien moral, mais il est à peine possible que le spectateur les juge dignes de ses larmes. La lutte doit être extrême pour engendrer le pathétique; mais voici une autre difficulté, c'est qu'il faut en même temps qu'elle respecte assez le caractère du héros pour que sa noblesse n'en soit atteinte à aucun degré, condition que les luttes extrêmes accomplissent d'ordinaire assez mal. Ainsi d'une part si la lutte n'est pas extrême le drame n'existera pas, et si elle l'est tellement que le caractère du héros en devienne incertain, ce héros perdra de l'intérêt qu'il doit inspirer. Volontiers je m'arrêterais, pour toute critique de *l'Hetman*, à cette description du drame fondé sur la lutte du patriotisme avec les sentimens de la nature, en demandant à M. Déroulède s'il croit être sorti vainqueur de ces difficultés.

Ce qu'on ne peut lui refuser sans injustice, c'est le mérite de les avoir aperçues et connues en très grande partie, et il est au moins un point sur lequel je veux le louer sans réserve, c'est d'avoir su choisir, ou plutôt inventer avec intelligence un sujet qui était en parfait accord avec le genre de drame qu'il avait adopté. S'inspirant de ses lectures des poètes de la Pologne et de la Russie, et particulièrement des *Cosaques d'autrefois* de Mérimée et du *Taras Boulba* de Gogol, il a imaginé une insurrection apocryphe de Cosaques contre la Pologne, et il l'a placée dans le milieu historique du règne de Ladislas IV, qui est le cadre où s'est déroulée en partie la révolte de Bogdan Chmielnicki. Le moyen le plus ingénieux et le plus sûr pour créer un bon drame

historique, c'est en effet de ne demander à l'histoire que le cadre, et de s'adresser pour le remplir, non à des personnages illustres et authentiques, mais à des personnages, sinon inventés de toute pièce, — licence en pareil cas très permise cependant au poète, — au moins relativement obscurs, ou à demi historiques, ou même entièrement légendaires. L'emploi de ce moyen permet à la fois au poète de rester fidèle à l'histoire et de conserver son inspiration libre de tout joug astreignant. Il peut ainsi composer ses personnages sans qu'une critique trop vétilleuse ait le droit de lui rappeler que tel trait n'est pas exactement conforme au caractère que l'histoire donne au héros qu'il a choisi, sans qu'une maussade érudition ait le droit de lui opposer l'autorité de telle chronique ou le témoignage de tel auteur de mémoires. Il lui suffit d'une vérité générale puisée à toutes les sources sans être tirée particulièrement d'aucune. C'est donc avec un judicieux sentiment de ce que réclame le drame historique que M. Déroulède a tiré de son invention les personnages de son hetman Froll Gherasz, de son jeune premier cosaque Stenko, de sa patriotique prophétesse, la Marucha, où il a pu condenser ses études sur la Pologne et l'Ukraine sans s'asservir à des portraits historiques, toujours faux par quelque endroit, aussi soigneusement qu'ils soient tracés. Cela fait, une ou deux scènes, bien trouvées et bien traitées, quoique trop brièvement, telles que la scène de querelle entre le roi Ladislas qui veut la guerre à la Suède et les magnats polonais qui la réclament contre l'Ukraine, ont suffi pour mettre son action en accord avec les intérêts et les passions politiques qui s'agitaient dans le milieu social et à l'époque précise où il l'a placée. Nous sommes d'autant plus heureux de féliciter M. Déroulède d'avoir si intelligemment surpris un des secrets les plus importans du drame historique que nous croyons être le premier à lui adresser ce compliment.

Écartant le patriotisme pur et simple comme trop abstrait, M. Déroulède a très bien compris encore que c'était surtout à la lutte de ce sentiment contre les passions de la nature qu'il devait demander les élémens de son drame. A l'exemple de Corneille, il a donc placé ses héros cosaques dans cette alternative de choisir entre le devoir que les circonstances leur imposent et la nature qui se refuse à être supprimée. Un amant qui abandonne sa fiancée au premier appel de la patrie, puis qui, refusant le commandement que ses compatriotes veulent lui donner, vole vers cette même fiancée lorsqu'il apprend que ses jours sont en danger, un père obligé de laisser sa fille entre les mains du roi de Pologne comme otage de sa parole, et la sacrifiant lorsqu'il est certain que la révolte des Cosaques est assez sérieuse pour mériter un manque de foi patriotique, une jeune fille tout entière au bonheur d'aimer et qui accepte avec joie le sacrifice de son amour et de sa vie pour le salut de son Ukraine, voilà les personnages de la pièce. Certes il y a là autant de conditions cruelles qu'il en faut pour composer le drame le plus

pathétique, on pourrait même dire qu'il y en a trop. *L'Hetman* est donc une pièce bien conçue et bien construite algébriquement, si nous osons nous exprimer ainsi, la donnée en est bonne, les contrastes bien établis, les situations fortes; pourquoi faut-il cependant que nous soyons obligé de dire au poète que ses intentions ont été plus intelligentes que la réalisation n'en a été puissante, et que son plan, dressé selon toutes les règles classiques de l'architecture dramatique, vaut mieux que son édifice!

En somme, *l'Hetman* compose un spectacle noble assurément, mais d'une froideur sensible : l'exécution a trahi l'ambition de l'auteur, et plus d'une cause a contribué à ce résultat. En première ligne peut-être faut-il compter une certaine témérité du jeune poète, qui, pouvant aider son inexpérience des utiles conseils qu'il avait si près de lui, a préféré s'en passer, ne voulant devoir qu'à lui seul la conquête des voies et moyens par lesquels on triomphe au théâtre. Il est très beau de ne rien devoir qu'à ses forces, mais alors il serait bon de s'en être absolument assuré avant d'aborder le théâtre, qui exige impérieusement le succès. L'auteur dramatique qui voudrait faire l'apprentissage de son métier sur les planches mêmes risquerait fort de ne le faire qu'au prix de chutes répétées. Si M. Déroulède eût pris conseil tout près de lui, on lui aurait probablement fait remarquer qu'il ne suffit pas de trouver des situations dramatiques pour produire une bonne pièce, et que ces situations ne sont pas plus émouvantes qu'un argument de *scenario* jeté sur le papier, si elles ne sont pas pathétiquement développées. Nous touchons ici au défaut capital de *l'Hetman*. L'auteur s'est contenté d'indiquer les situations, et en a abrégé autant qu'il a pu le développement, pensant, — si nous en croyons les confidences qui nous sont faites, — qu'elles gagneraient par cette concision en puissance dramatique, et il ne s'est pas aperçu que par là il chargeait l'imagination du public de le suppléer et de composer la scène dont il lui présentait le sommaire; mais le public, qui vient au théâtre pour faire acte de spectateur et non pas d'auteur, n'a d'imagination que celle que le poète lui communique par l'émotion, et il n'a d'émotion que par ce qu'on lui fait entendre et non par ce qu'on lui tait. A aucun moment la lutte n'est pathétique, non par la faute de la situation, mais parce que l'auteur, peut-être toujours trop préoccupé de faire pencher la balance du côté du patriotisme, coupe court au combat dès que le mot d'honneur ou de devoir est prononcé. L'Ukraine fait appel au dévoûment du jeune Stenko, amoureux de la fille du vieil hetman Froll Gherasz; que voyons-nous dans la fuite du jeune patriote, sinon ce qu'on appelle en langage de coulisses la *sortie* d'un personnage? Froll Gherasz, envoyé comme pacificateur auprès des Cosaques, se résout spontanément à manquer à la parole donnée au roi de Pologne, lorsqu'il s'aperçoit que l'insurrection n'a besoin que d'un chef pour réussir; la scène où il annonce aux Cosaques qu'il se

met à leur tête a sa beauté : est-elle cependant beaucoup plus qu'une chute de rideau bien trouvée? Ce qui est singulier, c'est que malgré cette concision la pièce est d'une longueur fort honnête, et qui même excède celle des œuvres dramatiques les plus remplies de péripéties; et cependant, après avoir passé quatre heures pleines à l'écouter, le spectateur est presque amené à conclure qu'il aurait fallu au poète une heure et demie de plus pour que son drame fût développé dans toutes les proportions voulues. Cinq heures de spectacle, c'est presque le double de ce qu'ont jamais réclamé les plus grands maîtres de la scène pour faire passer leur public par toutes les émotions de la pitié et de la terreur. Voilà la véritable concision dramatique, celle qui consiste à n'employer les paroles que pour amener l'action, et, par cette économie bien entendue, n'est jamais à court de temps pour dérouler les scènes qui réclament ampleur. Il n'est que juste d'ajouter cependant que nos critiques ne portent que sur les trois premiers actes, et que les deux derniers, mieux lancés, d'une allure plus dramatique, et tout pleins d'un mouvement et d'un feu d'action qui sont d'un bon augure pour l'avenir du jeune poète, leur échappent presque entièrement.

Autre défaut : les Cosaques de M. Déroulède sont de fort nobles personnages sans doute, mais vraiment ils pourraient être de tout autre pays que de celui du rusé Bogdan Chmielnicki et du féroce Stenko Razine dont M. Déroulède connaît l'histoire. Ils pensent et parlent comme des héros de Corneille; ils n'y étaient vraiment pas obligés, quoique le modèle soit excellent. Les grands sentimens sont de tous les pays, cela est vrai, mais leurs formes varient sensiblement selon les races et les degrés de civilisation, et M. Déroulède n'a pas à notre avis tenu assez de compte de ces différences. J'imagine qu'avant de se résigner à jouer au Régulus, au Caton et au Brutus, des Cosaques du XVIIe siècle auraient d'abord commencé par chercher s'il n'y aurait pas moyen de combiner les intérêts de leur patriotisme avec le salut de leurs proches, que le vieux Froll Gherasz se serait singulièrement ingénié pour trouver un stratagème qui lui permît de manquer avec impunité à la parole donnée, qu'il aurait agi de manière à retarder l'insurrection jusqu'à ce qu'il eût retiré sa fille des griffes du roi de Pologne, et que la Marucha elle-même n'aurait vu aucun mal à ce que l'amoureux Stenko essayât de profiter des facilités que lui donnaient ses intelligences avec les gardes cosaques du roi pour fuir en compagnie de l'intéressante Mickla. Il est probable que dans leurs entrevues et leurs conciliabules, ces personnages, au lieu de perdre leur temps en longs discours sentencieux, se seraient de préférence communiqué tous les expédiens de ruse et tous les stratagèmes de guerre que des cerveaux de demi-sauvages sont capables d'inventer. Je ne puis m'empêcher de regretter qu'on ne rencontre pas quelque chose de cette sauvagerie et de cette ruse chez les Cosaques de M. Déroulède, cela eût fait diversion à l'uniformité de leurs beaux sentimens,

et, comme on dirait en langage de peintre, brisé la ligne par trop longue de leurs discours.

On a assez chicané M. Déroulède sur l'insuffisance de ses rimes et les défectuosités de sa versification pour que nous venions le chagriner encore à cet égard. Ce n'est pas nous qui lui conseillerons jamais de sacrifier la raison à la rime et la pensée aux mots, et c'est d'ailleurs un défaut dont il se corrigera facilement maintenant qu'on le lui a signalé. Nous préférons lui donner ce que nous croyons un bon conseil. Qu'il travaille avant tout à se faire un style doué de souplesse, et pour cela qu'il se défie d'une certaine tendance à accumuler les antithèses à prétention noble, mais singulièrement banales en dépit de leur prétention. Ce ne sont qu'oppositions entre ce qui est noble et ce qui est vil, ce qui est haut et ce qui est bas, ce qui tombe et ce qui se relève, son style en est comme tout roide et empesé. Ce sont là, il est vrai, défauts de l'âge heureux où l'auteur est encore pour longtemps, et ils passeront sans doute le jour où il se sera convaincu qu'il n'y a rien d'intolérable comme la pompe des mots quand elle n'arrive pas à produire la grandeur, et rien de plus accablant, et je dirais presque de plus décourageant, que les beaux sentimens quand ils n'arrivent pas à produire la chaleur. — Je veux conclure par un mot qui me fut dit par une aimable spectatrice au lendemain de la première représentation : « Nous étions tous amis à l'auteur, et nous avons été malheureux de ne pas pouvoir applaudir plus fort. » Nous ferons de ce mot notre propre excuse pour les critiques que nous avons été obligé d'adresser à M. Déroulède; nous aussi, nous sommes malheureux de n'avoir pu applaudir plus fort, mais nous attendons le poète à sa récidive, et ce jour-là, en dépit du léger désappointement créé par *l'Hetman*, il retrouvera intacte cette sympathie générale qui était venue saluer ses débuts au théâtre.

ÉMILE MONTÉGUT.

ESSAIS ET NOTICES.

Rapport sur la Mission des chotts. Études relatives au projet de mer intérieure, par le capitaine Roudaire. Paris, 1877; Imprimerie nationale.

Chargé en 1872 et en 1873, par le ministre de la guerre, d'opérations géodésiques en Algérie, M. le capitaine Roudaire avait conçu la pensée hardie qu'il serait possible d'introduire les eaux de la Méditerranée dans la vaste dépression, connue sous le nom de *région des chotts*, qui s'étend au sud de la chaîne de l'Aurès, entre Biskra et le golfe de Gabès, sur une longueur de 375 kilomètres. L'auteur de ce magnifique projet, qui ne va à rien moins qu'à faire pénétrer la fertilité et la vie jusqu'au cœur du Sahara algérien, en transformant en mer intérieure

des lagunes aujourd'hui dangereuses et insalubres, en a exposé ici même (1) les données telles qu'il était alors possible de les présenter, c'est-à-dire en suppléant parfois par d'ingénieuses inductions à l'absence de renseignemens positifs. Il a démontré dès lors, par des raisons topographiques et géologiques aussi bien que par le témoignage concordant des auteurs anciens et des traditions orales, que le bassin des chotts communiquait autrefois avec la Méditerranée et formait un golfe intérieur connu sous le nom de « grande baie de Triton, » — que ce golfe s'est desséché vers le commencement de l'ère chrétienne, à la suite de la formation d'un isthme qui l'a séparé de la mer, — enfin qu'il suffirait de percer les dunes du seuil de Gabès pour inonder de nouveau les immenses plaines, couvertes d'efflorescences salines, qui forment les chotts, et pour créer une mer intérieure qui aurait près de 300 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de 60 kilomètres et une profondeur moyenne de 24 mètres.

Un nivellement géométrique (nivellement fait de proche en proche), exécuté en 1874 et 1875 dans les chotts algériens, sous les auspices du ministre de la guerre et du gouverneur-général de l'Algérie, a confirmé ces prévisions. Pour être définitivement fixé sur la valeur pratique du projet, qui avait soulevé d'ardentes discussions, il restait à poursuivre les études sur le territoire tunisien et à relier entre elles toutes ces opérations isolées. Cette dernière partie du travail a fait l'objet d'une mission dont M. Roudaire a été chargé par M. le ministre de l'instruction publique, et il vient d'en exposer les résultats dans un intéressant rapport que nous avons sous les yeux. M. Roudaire y répond victorieusement à toutes les objections qui lui ont été faites de divers côtés; il ne peut rester désormais aucun doute sur l'exactitude des faits qui forment le point de départ du projet.

L'objection la plus sérieuse avait été l'existence de roches dures dans le seuil de Gabès, qui eussent rendu le percement de cet isthme singulièrement difficile et coûteux. Or M. Roudaire a constaté que, si on rencontre des bancs de grès et de calcaire sur plusieurs points du littoral, il n'y en a aucune trace dans la dépression la plus basse, qui représente l'ancienne communication du golfe avec la mer. Seulement cette dépression, qui forme le prolongement de l'axe longitudinale du bassin des chotts, c'est non pas l'Oued-Akarit, comme l'avait d'abord admis M. Roudaire sur la foi de cartes inexactes, dont les indications semblaient corroborées par les relations de certains voyageurs, mais bien l'Oued-Melah. Sous ce nom unique, les Arabes désignent deux cours d'eau qui prennent naissance, l'un à l'est et l'autre à l'ouest du point culminant de la dépression, et coulent en sens inverse, le premier vers la mer, le second vers le chott El-Djerid; pour eux, ces deux rivières

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai 1874.

ont une origine commune : elles représentent les derniers vestiges du détroit qui reliait la Méditerranée à la mer intérieure dont les chotts occupent aujourd'hui le lit desséché.

L'existence ancienne de cette mer ne fait pas de doute pour les habitans de la région. Les traditions locales recueillies par M. Ch. Tissot en font mention dans les termes les plus précis. On parle même de navires trouvés dans les sables à Chattân-ech-Cheursa, où la légende place l'ancien port de Nefta. La description qu'un cadi faisait d'un de ces navires, déterré vers la fin du siècle dernier, ne pouvait, dit M. Tissot, s'appliquer qu'à une galère antique. Deux vieillards vivaient encore qui, dans leur jeunesse, avaient assisté à cette exhumation; ils disaient que les débris du navire avaient été mis en pièces pour faire du bois à brûler. De vieilles chroniques conservées dans la grande mosquée de Nefta rapportent également que la mer baignait jadis les remparts de la ville de Zaafran, qui n'est plus aujourd'hui qu'une oasis du désert; elles ajoutent que « la mer s'est retirée, et qu'il est resté une vaste surface couverte de sel. » Bref, depuis que l'attention est attirée sur ce sujet, les témoignages surgissent, et les preuves se multiplient chaque jour.

Le seul aspect du chott El-Djerid révèle d'ailleurs une ancienne lagune qui a été coupée du golfe de Gabès par un isthme de formation récente, dû peut-être à un soulèvement. Le chott El-Djerid, dont le rivage est séparé de celui du chott Er-Rharsa par un seuil d'une largeur de 10 kilomètres, occupe une surface d'environ 5,000 kilomètres carrés; il renferme un véritable lac souterrain dont les eaux dorment sous une croûte plus ou moins résistante, composée de matières salines et terreuses. Le fond de ce lac étrange, qui a englouti bien des voyageurs imprudens, se trouve à 20 ou 30 mètres au moins au-dessous du niveau de la mer. La croûte qui le recouvre n'est pas absolument plane, elle présente des ondulations assez accentuées. Près du seuil de Gabès, M. Roudaire a trouvé une altitude de 31 mètres; mais le niveau de la surface s'abaisse graduellement jusqu'à zéro pour se relever jusqu'à 17 mètres en face du seuil de Kriz, qui sépare le chott El-Djerid du chott Rharsa. Par intervalles, la croûte supérieure se redresse comme si elle était soutenue par des cloisons souterraines plus compactes; c'est sur ces crêtes que sont tracées les routes des caravanes, dont il est très dangereux de s'écarter. Ces gués deviennent eux-mêmes périlleux dans la saison des pluies, lorsque les eaux découvrent la croûte saline, souvent fort mince, et en diminuent encore l'épaisseur. Plus d'une fois bêtes et gens ont disparu dans ces abîmes. Des crevasses qui s'ouvrent de distance en distance laissent voir l'eau verte de la nappe souterraine.

Il est clair qu'il faudra tenir compte de cette disposition particulière du chott El-Djerid lorsqu'il s'agira d'amener la mer dans le bassin des chotts. M. Roudaire pense que, si l'on creusait une tranchée dans le seuil de Kriz, les eaux du lac s'écouleraient dans le chott Rharsa, dont

la profondeur est de 30 à 40 mètres au-dessous de la Méditerranée. Les cloisons souterraines s'affaisseraient alors elles-mêmes sous la pression des eaux qu'elles maintiennent, au fur et à mesure que se videraient les différens compartimens du lac. Le Djerid se trouverait ainsi prêt à recevoir les eaux vives de la Méditerranée dès qu'on leur aurait ouvert un passage à travers le seuil de Gabès. Toutefois, le bassin du Rharsa n'étant pas assez vaste pour recevoir à lui seul toutes les eaux du Djerid, puisqu'il n'a qu'une superficie quatre fois moindre, il faudrait le faire communiquer à son tour, par une tranchée, avec le chott Melrir, le plus grand des trois, dont la surface est de 6,700 kilomètres carrés. En supposant que l'élévation moyenne de la croûte saline du Djerid est de 15 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, un calcul très simple montre que l'équilibre s'établira dans les trois bassins quand la nappe d'eau du Djerid aura baissé de 24 mètres; à ce moment, le niveau général sera de 9 mètres au-dessous de la marée basse, — ou plutôt de 12 mètres, en tenant compte de l'évaporation, qui abaissera encore le niveau de l'eau de 3 mètres pendant les trois ans que durera l'opération du transvasement du lac souterrain. La croûte saline, ne reposant plus sur les eaux, se sera désagrégée et dissoute en s'affaissant, et les matières qui la constituent se seront déposées au fond du bassin. C'est à ce moment qu'il faudra livrer accès aux eaux de la Méditerranée pour compléter le remplissage. On pourra profiter de cette irruption violente d'une énorme masse d'eau pour approfondir en quelque sorte sans frais la tranchée de l'Oued-Melah, qui formera le canal de communication. Lors du percement de l'isthme de Suez, M. Sciama avait songé à utiliser de cette manière la force motrice mise en jeu par le remplissage des Lacs-Amers pour hâter le creusement du canal à l'aide de socs de charrue entraînés par des coques de bateaux. Dans le cas dont il s'agit ici, la quantité d'eau à déplacer et la force motrice disponible sont incomparablement plus grandes ; on se trouve donc dans les meilleures conditions pour tenter l'application du procédé d'affouillement proposé par M. Sciama, et pour diminuer ainsi les frais de l'entreprise.

La largeur du seuil de Gabès qu'il faudra percer est d'environ 22 kilomètres. L'Oued-Melah s'élève lentement, à partir de son embouchure, jusqu'à une première chaîne de dunes qu'il franchit à l'altitude de 28 mètres, à 10 kilomètres du rivage. Une seconde chaîne de dunes, dirigée, comme la première, du nord au sud et dont l'altitude atteint 46 mètres, forme l'arête culminante du seuil; elle est séparée de la première par un intervalle de 7 kilomètres. Dans cette région, M. Roudaire n'a trouvé aucune trace des roches dures qui se rencontrent en d'autres points du littoral. Près de la mer, la rivière s'est creusé un lit assez profond; les berges d'érosion, en certains endroits élevées de 7 ou

8 mètres, ne laissent voir que du sable. Le percement du seuil de l'Oued-Melah n'offrira donc aucune difficulté sérieuse. Pour creuser la tranchée initiale, on aura environ 20 millions de mètres cubes à déplacer directement; les déblais du canal définitif seront, il est vrai, de 110 millions de mètres cubes, mais l'on peut compter sur les eaux de la Méditerranée pour achever l'affouillement de la tranchée. En ajoutant les terrassemens que demandera l'établissement des tranchées entre les chotts, on arrive à un total de 25 ou 30 millions de mètres cubes de sable à déplacer directement, et à une dépense probable de 25 à 30 millions de francs. Tel est le devis approximatif qu'on peut présenter dès aujourd'hui. Le remplissage complet de la mer intérieure demanderait environ neuf ans; mais dès la quatrième année les différens bassins seraient recouverts d'immenses nappes d'eau accessibles aux petits bateaux, et dont l'heureuse influence sur le climat de l'Algérie se ferait déjà sentir.

Nous n'insisterons pas sur les conséquences que doit avoir la submersion des chotts; M. Roudaire les a longuement développées ici-même. « En mettant en regard les dépenses à faire pour mener cette entreprise à bonne fin et les avantages immenses qui en découleraient, dit-il en terminant son rapport, il est permis de considérer dès aujourd'hui la création de la mer d'Algérie comme un projet dont la réalisation est certaine. Amélioration profonde du climat de l'Algérie et de la Tunisie, et par conséquent accroissement considérable de la richesse agricole de ces contrées, où la sécheresse est un obstacle à la fertilité naturelle du sol, — sécurité complète du sud au nord de notre colonie, voies de communication faciles et économiques, développement du commerce et de l'industrie, nouvelle direction imprimée au commerce du centre de l'Afrique, telles seraient en quelques mots les heureuses conséquences de l'exécution de ce projet. » On peut ajouter que les dépenses seront couvertes par les droits de passage, de navigation, de pêche, par la concession d'une partie des terres, absolument incultes aujourd'hui, qui sont situées autour de la mer future; mais ces bénéfices directs, immédiats, seront encore peu de chose à côté des résultats généraux, tels que l'amélioration du climat de ces contrées et l'accroissement de la fortune publique et du bien-être des habitans. Il est parfaitement juste de dire que la réalisation de ce projet serait le couronnement de la conquête de l'Algérie.

R. R.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGTIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — XLVIIe ANNÉE.

MARS — AVRIL 1877

Livraison du 1er Mars.

SAMUEL BROHL ET COMPAGNIE, troisième partie, par M. VICTOR CHERBULIEZ. . 5
L'ENFANCE A PARIS. — III. — LES HÔPITAUX D'ENFANS A LONDRES. — LES CONVALESCENS ET LES INFIRMES, par M. OTHENIN D'HAUSSONVILLE. 36
UN CRITIQUE AU XVIIIe SIÈCLE. — FRÉRON, par M. JULES SOURY. 80
LE JOURNALISME AUX ÉTATS-UNIS, par M. C. DE VARIGNY. 113
LA VIE DE PROVINCE EN GRÈCE. — III. — EXCURSION EN ACHAIE ET EN ARCADIE, par M. PAUL D'ESTOURNELLES DE CONSTANT. 144
LES POISONS DE L'INTELLIGENCE. — II. — LE HACHICH, L'OPIUM ET LE CAFÉ, par M. CHARLES RICHET. 178
ESQUISSES DRAMATIQUES. — M. VICTORIEN SARDOU, par M. ÉMILE MONTÉGUT. . 198
LES MÉMOIRES DU PRINCE DE HARDENBERG. — I. — AVANT IÉNA, par M. G. VALBERT. 215
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 228
ESSAIS ET NOTICES. — HISTOIRE DE LA FLORIDE FRANÇAISE. 239

Livraison du 15 Mars.

LES BORGIA, ÉTUDE HISTORIQUE, par M. HENRI BLAZE DE BURY. 241
SAMUEL BROHL ET COMPAGNIE, quatrième partie, par M. VICTOR CHERBULIEZ. 287
LES SOUVENIRS DU CONSEILLER DE LA REINE VICTORIA. — VIII. — LES MARIAGES ESPAGNOLS, par M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER, de l'Académie Française. 312
DEUX ROMANS D'OUTRE-RHIN. — Mme W. DE HILLERN, par M. JULES GOURDAULT. 352
LE FASTE FUNÉRAIRE ET SON DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE. — I. — LES TEMPS ANTIQUES, par M. HENRI BAUDRILLART, de l'Institut de Franco. 378
SŒUR DOCTROUVÉ, par M. JEAN RICHEPIN. 405

Trois mois de voyage dans le pays basque. — II. — L'Alava, par M. L. LOUIS-LANDE 417
L'Archipel des Philippines. — I. — Le climat et les races, par M. Edmond PLAUCHUT 447
Chronique de la Quinzaine, histoire politique et littéraire 465
Essais et Notices. — Un Drame moderne en Grèce, par M. Paul d'ESTOURNELLES DE CONSTANT 475

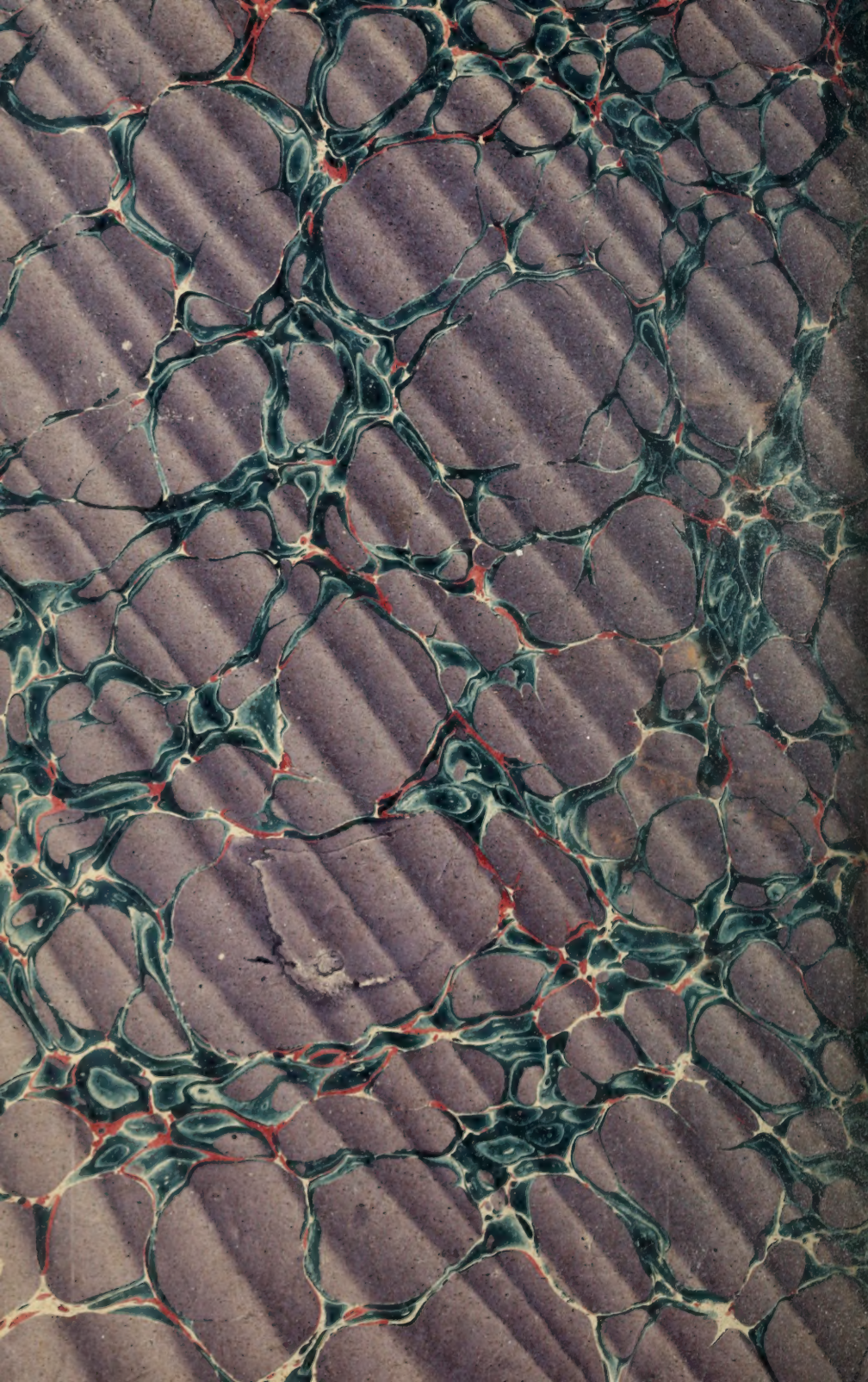
Livraison du 1er Avril.

Samuel Brohl et compagnie, dernière partie, par M. Victor CHERBULIEZ . . 481
La Grèce, l'hellénisme et la question d'Orient, par M. Anatole LEROY-BEAULIEU 526
Le Faste funéraire et son développement historique. — II. — Les temps modernes, par M. Henri BAUDRILLART, de l'Institut de France 557
L'Exploration de l'Afrique centrale et la conférence géographique de Bruxelles, par M. Émile de LAVELEYE 584
Les Colonies françaises et le budget, par M. Paul MERRUAU 607
La Nouvelle série de *la Légende des siècles*, de M. Victor Hugo, par M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER, de l'Académie Française 635
Le Rôle des pins et du mélèze dans la production du sol, par M. Ch. BROILLIARD 658
Poésie. — A Jules Sandeau après la mort de son fils, par M. Albert DELPIT . 685
Les Mémoires du prince de Hardenberg. — II. — Après Iéna, par M. G. VALBERT 688
Chronique de la Quinzaine, histoire politique et littéraire 701
Essais et Notices. — Une comédie de mœurs en Californie 712

Livraison du 15 Avril.

Vilma, récit de la vie réelle 721
Promenades archéologiques. — Les fouilles de l'Esquilin et du Forum de Rome, par M. Gaston BOISSIER, de l'Académie Française 765
Les Mémoires d'un humaniste américain. — George Ticknor. — I. — La jeunesse de Ticknor, ses premiers voyages, par M. H. BLERZY 793
La Métaphysique en Europe depuis Hegel. — I. — La philosophie de la liberté, Schelling et Secrétan, par M. Paul JANET, de l'Institut de France 821
Les dernières explorations dans la pampa et la Patagonie, par M. Émile DAIREAUX 849
Eugène Fromentin. — L'exposition de son œuvre à l'École des Beaux-Arts, par M. Henry HOUSSAYE 882
L'Archipel des Philippines. — II. — Les mœurs, l'instruction, par M. Ed. PLAUCHUT 896
Revue musicale. — Le *Cinq-Mars* de M. Gounod, *la Damnation de Faust* de Berlioz, le Théâtre-Lyrique, l'Opéra, par M. F. de LAGENEVAIS 914
Chronique de la Quinzaine, histoire politique et littéraire 935
Revue dramatique. — *L'Hetman*, de M. Paul Déroulède, par M. Émile MONTÉGUT 946
Essais et Notices. — La création d'une mer intérieure en Algérie 954

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît.



AP
20
R5
pér.3
t.20

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY